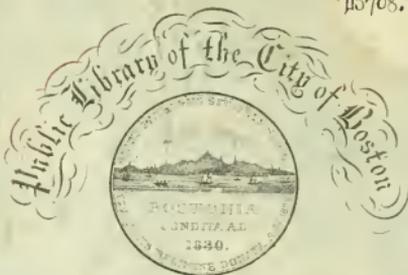


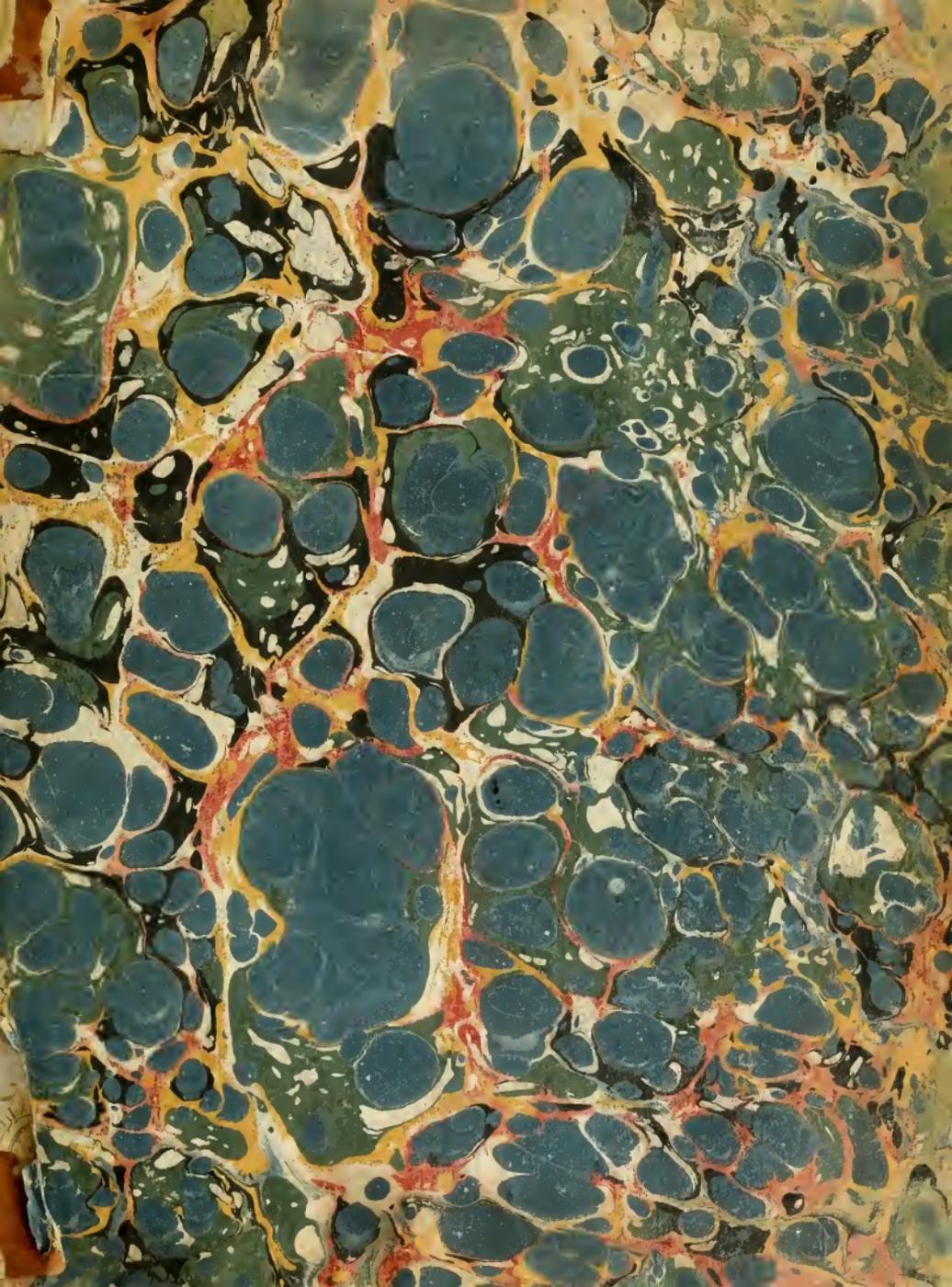


PRESENTED TO THE

* B708. P85
T.2



By Joshua Bates, Esq
Received June 6. 1856 . 424018





NonNatus del.

J. C. Philips sculp. fecit.

CONFUCIUS

Le plus celebre Philosophe de la Chine.

DESCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE,
CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET DE LA
TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES
de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulières du Thibet,
& de la Corée; & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes
gravées en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, de la Compagnie de JESUS.

Avec un Avertissement préliminaire, où l'on rend compte des principales améliorations qui ont été faites dans cette Nouvelle Edition.

TOME SECOND.



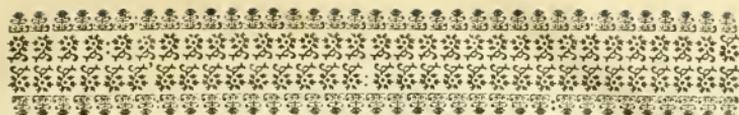
A LA HATE,
Chez HENRI SCHEURLEER.

M. DCC. XXXVI.

* 107

105

102



T A B L E

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

D E l'ancienneté & de l'étenduë de la Monarchie Chinoise,	Page 1
De l'autorité de l'Empereur, des sceaux de l'Empire, de ses revenus, de ses dépenses ordinaires, de son palais, de ses équipages, & de sa marche lorsqu'il sort de son palais,	10
De la forme du gouvernement de la Chine, des différens Tribunaux, des Mandarins, des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir, & de leurs fonctions,	26
Du gouvernement militaire, des forces de l'Empire, des forteresses, des gens de guerre, de leurs armes, & de leur artillerie,	51
De la police de la Chine, soit dans les villes pour y maintenir le bon ordre, soit dans les grands chemins, pour la sûreté des Voyageurs; des douanes, des postes,	59
De la Noblesse,	69
De la fertilité des terres, de l'agriculture, & de l'estime qu'on fait de ceux qu'on s'y applique,	75
De l'adresse des artisans, & de l'industrie du menu peuple,	85
Du génie & du caractère de la Nation Chinoise,	88
De l'air & de la physionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maisons, & des meubles dont elles sont ornées,	94
De la magnificence des Chinois dans les voyages, dans les ouvrages publics, tels que sont les ponts, les arcs de triomphe, les portes, les tours, & les murs de ville, dans leurs fêtes, &c.	103
Des cérémonies qu'ils observent dans leurs devoirs de civilité, dans leurs visites, & les présens qu'ils se font les uns aux autres, dans les lettres qu'ils s'écrivent, dans leurs festins, leurs mariages, & leurs funérailles,	115
Des prisons où l'on renferme les criminels, & des châtimens dont on les punit,	154
De l'abondance qui règne à la Chine,	163
Tome II.	Des

TABLE DES ARTICLES.

<i>Des lacs , des canaux , & des rivieres dont l'Empire de la Chine est arrosé , des barques , des vaisseaux , ou sommes Chinoises ,</i>	186
<i>De la Monnoye qui en différens tems a eu cours à la Chine ,</i>	196
<i>Du commerce des Chinois ,</i>	204
<i>Du vernis de la Chine ,</i>	209
<i>De la porcelaine ,</i>	213
<i>Des soyeries ,</i>	246
<i>Extrait d'un ancien livre Chinois , qui enseigne la manière d'élever & de nourrir les vers à soye , pour l'avoir & meilleure & plus abondante ,</i>	250
<i>De la langue Chinoise ,</i>	268
<i>De la prononciation Chinoise , & de l'orthographe des mots Chinois en caractères d'Europe ,</i>	275
<i>Abrégé de la grammaire Chinoise ,</i>	279
<i>Du papier , de l'encre , des pinceaux , de l'imprimerie , & de la reliure des livres de la Chine ,</i>	286
<i>De quelle manière on fait étudier les jeunes Chinois , des divers degrés par où ils passent , & combien ils ont d'examens à subir pour parvenir au Doctorat ,</i>	301
<i>Extrait d'un livre Chinois , intitulé : l'Art de rendre le Peuple heureux en établissant des Ecoles publiques ,</i>	310
<i>Extrait d'un Traité sur le même sujet , fait par Tchu hi , l'un des plus célèbres Docteurs de la Chine , qui florissoit sous la dix-neuvieme Dynastie , nommée Song ,</i>	319
<i>Traduction du Chapitre Kiang hio , ou Modèle que donne l'Auteur d'un discours , tel qu'il peut se faire dans le Hio , ou Salle des assemblées de Lettrez ,</i>	333
<i>Traduction du chapitre Chinois , où sont proposez le projet & les réglemens d'une Académie , ou Société de Sçavans ,</i>	335
<i>De la littérature Chinoise ,</i>	340
<i>Des King Chinois , ou des Livres Canoniques du premier ordre ,</i>	343
<i>L'Y king ; premier Livre Canonique du premier ordre ,</i>	344
<i>Le Chu king ; second Livre Canonique du premier ordre ,</i>	353
<i>Divers Extraits du Chu king. Maximes des anciens Rois , dialogue ,</i>	357
<i>Harangue qu'on dit que Tchong hoei fit à l'Empereur Tching tang ,</i>	362
<i>Instruction qu'Y yun donna au jeune Tai kia ,</i>	364
<i>Histoire de l'Empereur Kao t'fong , & de Fou yue , son Ministre ,</i>	366
<i>Le Chi king ; troisieme Livre Canonique du premier ordre ,</i>	369
<i>Odes choisies du Chi king ; première Ode ; un jeune Roi prie ses Ministres de l'instruire ,</i>	370
<i>Seconde & troisième Ode ; à la louange de Ven vang ,</i>	ibid. & suiv.
	Qua-

TABLE DES ARTICLES.

<i>Quatrieme Ode; conseils donnez à un Roi,</i>	373
<i>Cinquieme Ode; sur la perte du genre humain,</i>	375
<i>Sixieme & septieme Ode; lamentations sur les miseres du genre humain,</i>	376
	& 378
<i>Huitieme Ode; avis à un Roi,</i>	379
<i>Le Tchun tsiou; quatrieme Livre Canonique du premier ordre,</i>	380
<i>Le Li ki; cinquieme Livre Canonique du premier ordre,</i>	381
<i>Des Livres Classiques ou Canoniques du second ordre,</i>	382
<i>Vie de Cong fou tseë, ou Confucius,</i>	383
<i>Le Ta hio; ou l'Ecole des adultes; premier Livre Classique ou Canonique du second ordre,</i>	389
<i>Tchong yong; ou le Milieu immuable; second Livre Classique ou Canonique du second ordre,</i>	391
<i>Lun yu; ou Livre des sentences; troisieme Livre Classique ou Canonique du second ordre,</i>	394
<i>Meng tseë; ou le Livre de Mencius; quatrieme Livre Classique ou Canonique du second ordre, divisé en deux parties & plusieurs chapitres,</i>	400
<i>Hiao king; ou du Respect filial; cinquieme Livre Classique, ou Canonique du second ordre,</i>	434
<i>Siao hio; ou l'Ecole des enfans; sixieme Livre Classique ou Canonique du second ordre, divisé en plusieurs chapitres & paragraphes,</i>	437
<i>De l'éducation de la Jeunesse,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Des cinq devoirs: des devoirs du Pere & du Fils,</i>	439
<i>Des devoirs du Roi & de son Ministre,</i>	440
<i>Des devoirs du Mari & de la Femme,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Du devoir des jeunes gens à l'égard des personnes âgées,</i>	441
<i>Du devoir des Amis,</i>	442
<i>De la vigilance qu'on doit avoir sur soi-même;</i>	443
<i>Règles pour bien gouverner son cœur,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Règles pour apprendre à composer son extérieur,</i>	444
<i>Règles pour le vêtement,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Règles pour le repas,</i>	445
<i>Exemples par rapport à ces maximes, tirez de l'antiquité,</i>	446
<i>Exemples des Anciens sur la bonne éducation,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Exemples des Anciens sur les cinq devoirs,</i>	447
<i>Maximes des Auteurs modernes,</i>	448
<i>Maximes sur l'éducation de la jeunesse,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Maximes sur les cinq devoirs,</i>	450
<i>Maximes sur le soin avec lequel on doit veiller sur soi-même,</i>	451

TABLE DES ARTICLES.

<i>Exemples tirez des Auteurs modernes,</i>	453
<i>Exemples sur l'éducation de la jeunesse,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Exemples sur les cinq devoirs,</i>	454
<i>Exemples sur le soin avec lequel on doit veiller sur soi-même,</i>	457
<i>Recueil Impérial, contenant les Edits, les Déclarations, les Ordonnances, & les Instructions des Empereurs des différentes Dynasties; les Rémontrances & les Discours des plus habiles Ministres sur le bon & le mauvais gouvernement, & diverses autres Pièces recueillies par l'Empereur Cang hi, & terminées par de courtes réflexions, écrites du pinceau rouge; c'est-à-dire, de sa propre main,</i>	459
<i>Extrait d'une compilation faite sous la Dynastie Ming, par un Lettré célèbre de cette Dynastie,</i>	739
<i>Lié niu, ou femmes illustres,</i>	804

Fin de la Table des Articles de ce second Volume.





D. v. d. Spyt. fecit

DESCRIPTION DE LA CHINE

E T

DE LA TARTARIE CHINOISE.



*De l'ancienneté & de l'étendue de la monarchie
Chinoise.*



A Chine a cet avantage sur toutes les autres nations du monde, que durant plus de 4000. ans elle a été gouvernée presque toujours par les princes naturels du pays, avec la même forme d'habit, de mœurs, de loix, de coutumes & de manières, sans avoir jamais rien changé à ce que ses anciens législateurs avoient sagement établi dès la naissance de l'empire.

Comme ses habitans trouvent chez eux tout ce qui est nécessaire aux commoditez & aux délices de la vie, ils ont cru se suffire à eux-mêmes, & ont affecté de n'avoir aucun commerce avec le reste des hommes. L'ignorance dans laquelle ils ont vécu des pays éloignés, les a entretenus

Avantages
des Chi-
nois.

Tome II.

A

dans

2 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

dans la persuasion ridicule, qu'ils étoient les maîtres du monde, qu'ils en occupoient la plus considérable partie, & que tout ce qui n'étoit pas la Chine, n'étoit habité que par des nations barbares. Cet éloignement de tout commerce avec les étrangers, joint au génie ferme & solide de ces peuples, n'a pas peu contribué à conserver parmi eux cette constante uniformité de leurs usages.

Deux opinions sur l'origine de la Chine.

Il y a parmi les sçavans de la Chine deux opinions sur l'origine & le commencement de leur empire; car ils ne s'arrêtent pas aux rêveries d'un peuple ignorant & crédule, qui sur la foi de quelques livres apocryphes & fabuleux, cherchent la source de leur monarchie dans des siècles imaginaires, qui précèdent la création du monde. Les historiens les plus célèbres distinguent dans la chronologie Chinoise, ce qui est manifestement fabuleux, ce qui est douteux & incertain, & ce qui est sûr & indubitable. Ainsi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une chose sûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précédé *Fo hi*, lesquels font incertains, c'est-à-dire, qu'on ne peut les ranger suivant une exacte & vraie chronologie, & que ce qui précède *Fo hi*, doit passer pour mythologique.

Fo hi fondateur de la monarchie Chinoise.

Ces auteurs regardent donc *Fo hi* comme le fondateur de leur monarchie, lequel environ 200. ans après le déluge, suivant la version des septante, régna d'abord vers les confins de la province de *Chen si*, & ensuite dans la province de *Ho nan*, qui est située presque au milieu de l'empire, après quoi il défricha toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer orientale.

C'est là le sentiment de presque tous les lettrés, & cette chronologie fondée sur une tradition constante, & établie dans leurs plus anciennes histoires, qui n'ont pu être altérées par les étrangers, est regardée de la plû-part des sçavans comme incontestable.

D'autres auteurs Chinois ne font remonter leur monarchie qu'au règne d'*Yao*, qui selon l'opinion des premiers, n'est que leur cinquième Empereur; mais si quelqu'un s'avisait de la borner à des tems postérieurs, non-seulement il se rendroit ridicule, mais il s'exposeroit encore à être châtié sévèrement, & même à être puni de mort. Il suffiroit aux missionnaires de donner un simple soupçon en cette matière dont ensuite on eût connoissance, pour les faire châtier de l'empire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naissance de Jesus-Christ, & c'est ce qui se démontre par une éclipse de soleil arrivée cette année là, comme on le peut voir par les observations astronomiques tirées de l'histoire & d'autres livres Chinois, lesquelles ont été données au public en l'année 1729.

On a vu finir les plus anciens empires; il y a long-tems que ceux des Assyriens, des Médes, des Persans, des Grecs, & des Romains ne subsistent plus; au lieu que la Chine semblable à ces grands fleuves, dont on a de la peine à découvrir la source, & qui roulent constamment leurs eaux

avec

avec une majesté toujours égale, n'a rien perdu pendant une si longue suite de siècles, ni de son éclat, ni de sa splendeur.

Si cette monarchie a été quelquefois troublée par des guerres intestines, par la foiblesse & la mauvaise conduite des Empereurs, ou par une domination étrangère, ces intervalles de troubles & de divisions ont été courts, & elle s'en est presque aussi-tôt relevée, trouvant dans la sagesse de ses loix fondamentales, & dans les heureuses dispositions des peuples, une ressource aux malheurs dont elle sortoit.

Ainsi pendant 4000. ans & d'avantage le trône impérial a été occupé sans interruption par vingt-deux différentes familles, & l'on compte deux cens trente-quatre Empereurs Chinois, qui ont régné successivement jusqu'à l'invasion du Roy Tartare, qui s'empara de la couronne il y a environ 85. ans, & qui a donné jusqu'ici à la Chine trois Empereurs de sa famille, sçavoir *Chun tchi* qui a régné 17. ans, *Cang bi* qui en a régné 61. & *Yong tching* qui est sur le trône depuis l'année 1722.

Cette conquête qui se fit avec une facilité surprenante, fut le fruit de la méintelligence des Chinois, & des diverses factions qui partageoient la cour & l'empire. La plus grande partie des troupes impériales étoient alors vers la grande muraille, occupée à repousser les efforts d'un Roy des Tartares orientaux, appelez *Mantcheoux*.

Ce prince pour se vanger de l'injustice faite à ses sujets dans leur commerce avec les marchands Chinois, & du peu de cas que la cour avoit fait de ses plaintes, étoit entré dans le *Leao tong*, à la tête d'une puissante armée: La guerre dura quelques années: il y eut différens combats donnez, des villes assiégées, des courses & des irruptions faites sur les terres de la Chine, sans qu'on pût dire de quel côté panchoit la victoire, parce qu'elle favorisoit tour à tour l'un & l'autre parti.

L'Empereur *Tsong tching* demouroit tranquille dans sa capitale & il n'avoit gueres sujet de l'être. Le supplice injuste auquel il avoit condamné un ministre acéré & lié avec les principaux de la cour, sa sévérité excessive, & son extrême avarice, qui l'empêchèrent de rien relacher des tributs ordinaires qu'il exigeoit du peuple, & cela dans le tems de la plus grande disette, aigriront extrêmement les esprits & les portèrent à la révolte: les mécontents se multiplièrent dans la capitale & dans les provinces.

Un Chinois de la province de *Se tchuen* nommé *Li cong tse*, homme hardi & entreprenant, profita de ces conjonctures, & se mit à la tête d'un grand nombre de séditieux. Son armée grossissoit tous les jours par la multitude des mécontents qui s'y joignoient. En peu de tems il se rendit maître de plusieurs villes considérables, il conquit des provinces entières, & gagna les peuples en les exemptant des tributs dont ils étoient surchargés, en destituant les magistrats, & en les remplaçant par d'autres, sur la fidélité desquels il comptoit, & à qui il commandoit de traiter ses sujets avec douceur. D'un autre côté il saccageoit les villes où il trouvoit la moindre résistance, & les abandonnoit au pillage de ses soldats.

Enfin après s'être enrichi de dépouilles de la délicieuse province de *Homan*, il pénétra dans la province de *Chen si*, où il crut qu'il étoit tems de

Nombre
des Em-
pereurs
Chinois.

Invasion
du Roy
Tartare.

Li cong tse
s'empare
de plu-
sieurs
villes.

Se déclare
Empereur.

4 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

se déclarer Empereur. Il prit le nom de *Tien chun* qui signifie *celui qui obéit au ciel*, afin de persuader aux peuples qu'il étoit l'instrument dont le ciel se servoit, pour les délivrer de la cruelle tyrannie des ministres qui les opprimoient.

Quand le rebelle se vit dans le voisinage de *Peking*, où la division qui régnoit parmi les grands, lui avoit donné lieu de ménager par ses émissaires des intelligences secrètes, il ne perdit point de tems, & songea sérieusement à se rendre maître de cette capitale: elle le trouvoit déclarmée d'une grande partie des troupes, qu'on avoit envoyées sur la frontière de Tartarie: plusieurs des chefs de celles qui y restoient, étoient gagnez, & prêts à seconder le dessein du tyran: de plus, il avoit fait glisser dans la ville grand nombre de ses plus braves soldats déguisez en marchands, auxquels il avoit donné de quoi lever des boutiques, & faire le commerce, afin que dispersez dans tous les quartiers, ils pussent y répandre la terreur, & favoriser son irruption, lorsqu'il se présenteroit avec son armée devant les murailles.

Des mesures si bien prises lui réussirent: à peine parut-il, qu'une des portes de la ville lui fut ouverte avant le lever du soleil: la résistance que firent quelques soldats fidèles, ne fut pas longue. *Li cong tse* traversa toute la ville en conquérant, & alla droit au palais. Il avoit déjà forcé la première enceinte, sans que l'Empereur en eût connoissance, & ce malheureux prince n'apprit sa triste destinée, que lorsqu'il ne lui étoit plus libre de chaper à la fureur de son ennemi. Trahi, abandonné de ses courtisans, & craignant plus que la mort de tomber vif entre les mains d'un sujet rebelle, il fit un coup de désespéré, il descendit dans un de ses jardins avec sa fille, & après l'avoir abbatue à ses pieds d'un coup de sabre, il se pendit à un arbre.

Après cette mort, tout se soumit à cette nouvelle puissance. Le tyran pour s'affermir sur le trône, commença par faire mourir plusieurs, grands mandarins, & tira des autres de grosses sommes d'argent. Il n'y eut qu'*Ou san gwey* général des troupes postées sur les frontières de la Tartarie, qui refusa de le reconnoître pour souverain. Ce général avoit son pere à *Peking* nommé *Ou*. C'étoit un vieillard vénérable par son âge & par ses dignitez. Le nouvel Empereur le fit venir, & lui ordonna de le suivre dans l'expédition qu'il alloit faire.

Aussi tôt il part à la tête de son armée, pour aller réduire le général des troupes Chinoises, qui s'étoit renfermé dans une ville de *Leao tong*. Après en avoir formé le siège, il fit approcher des murailles le vieillard chargé de fers, & menaça le général de faire égorger son pere à ses yeux, s'il ne se soumettoit de bonne grace.

Ou san gwey sentit à ce moment les divers combats, que d'un côté l'amour de la patrie, & de l'autre la tendresse filiale livroient tour à tour à la bonté de son cœur: dans des agitations si violentes, il ne prit conseil que de sa vertu: l'amour de la patrie l'emporta, & il lui sacrifia ce qu'il devoit à son pere. Le vieillard lui-même loua la généreuse

fi-

Héroïne
d'*Ou san
gwey*.

fidélité de son fils, & avec une fermeté héroïque, se livra à la rage & à la cruauté du tyran.

Un sang si cher que le général vit couler ne servit qu'à allumer dans son cœur un plus grand désir de vengeance. Mais comme il étoit difficile qu'il pût résister long-tems aux efforts de l'usurpateur, il crut qu'en picquant la générosité du Roy Tartare, il pourroit non seulement faire la paix avec lui, mais encore l'engager à le secourir de toutes ses forces, *Tsong te* (c'est le nom de ce Roy) moins flatté des richesses qui lui étoient offertes par le général Chinois, que picqué d'une ambition secrète, goûta si fort cette proposition, que dès le jour même il parut à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'usurpateur informé de la réunion des armées Chinoises & Tartares, n'osa en venir aux mains avec deux si grands capitaines; il se retira en hâte à *Peking*; & après avoir fait charger plusieurs chariots de ce qu'il y avoit de plus précieux dans le palais, il y mit le feu & s'enfuit dans la province de *Chen si*, où il eut tant de soin de se cacher, qu'on ne put jamais découvrir le lieu de sa retraite. Quelque diligence qu'il fit, une partie du butin tomba entre les mains de la cavalerie Tartare, qui le poursuivait.

Cependant *Tsong te* qui pouvoit aisément dissiper son armée, aima mieux se rendre à *Peking*, où il fut reçu aux acclamations des grands & du peuple, & regardé comme leur libérateur. Il scut si bien tourner les esprits, qu'on le pria de gouverner l'empire: les vœux des Chinois s'accordèrent avec ses vœux: mais une mort précipitée l'empêcha de jouir du fruit de sa conquête. Il eut le tems de déclarer pour successeur son fils *Chun tchi*, qui n'avoit que six ans, & il confia son éducation & le gouvernement de l'état, à un de ses freres nommé *A ma van*.

Chun tchi
monte sur
le trône.

Ce prince eut le courage & l'adresse de soumettre la plû-part des provinces, qui avoient de la peine à subir le joug Tartare, & pouvant retenir l'empire pour lui-même, il fut assez désintéressé pour le remettre entre les mains de son neveu, aussi tôt qu'il eut atteint l'âge de gouverner.

Le jeune Empereur parut tout-à-coup si habile en l'art de régner, qu'il gagna en peu de tems le cœur de ses sujets. Rien n'échappoit à sa vigilance & à ses lumières, & il trouva le moyen d'unir tellement les Chinois & les Tartares, qu'ils sembloient ne plus faire qu'une même nation. Il soutint pendant son règne la majesté de l'empire, avec une supériorité de génie, qui lui attira pendant sa vie l'admiration, & à sa mort les regrets de tout le peuple. Lorsqu'il fut prêt de mourir, n'ayant encore que 24. ans, il appella les quatre premiers ministres. Après leur avoir témoigné le déplaisir qu'il avoit de n'avoir pu récompenser le mérite de tant de fidèles sujets qui avoient servi son pere, il leur déclara que parmi ses enfans, celui qui lui paroïssoit le plus propre à lui succéder, étoit *Cang bi*, qui n'avoit alors que huit ans: qu'il le recommandoit à leurs soins; & qu'il attendoit de leur probité & de leur fidèle attachement, qu'ils le rendroient digne de l'empire, qu'il lui laissait sous leur tutelle.

Dès le lendemain de la mort de l'Empereur *Chun tchi*, son corps ayant été mis dans le cercueil, on proclama *Cang bi* Empereur. Il monta sur le trône,

Est déclaré
Empereur.

6 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

ne, & tous les princes, les seigneurs, les premiers officiers de l'armée & de la couronne, & les mandarins de tous les tribunaux, allèrent se prosterner à ses pieds juiqu'à trois fois, & à chaque génuflexion frappèrent la terre du front, & firent les neuf révérences accoutumées.

Cérémonies des hommages de ses peuples.

Rien n'étoit si magnifique que la grande cour où se fit cette cérémonie. Tous les mandarins occupoient les deux côtes, vêtus d'habits de foye à fleurs d'or en forme de roles : cinquante portoient de grands parasols de brocard d'or & de foye avec leurs bâtons dorez, & s'étant rangez 25 d'un côté, & 25 de l'autre sur les ailes du trône, ils avoient à leurs côtes trente autres officiers, avec de grands évantails en broderie d'or & de foye. Près de ceux-ci étoient 28 grands étendards, semez d'étoiles d'or en broderie, avec de grands dragons & la figure de la nouvelle lune, de la pleine lune, & de la lune en décours, & selon toutes les phases & apparences différentes, pour marquer les 28 mansions qu'elle a dans le ciel, & ses conjonctions & oppositions diverses avec le soleil, qui se font dans des intersections de cercles, que les astronomes nomment nœuds, ou tête & queue de dragons. Cent autres étendards suivoient ceux des mansions de la lune, & tous les autres portoient des massés d'armes, des haches, des marteaux d'armes, & d'autres semblables instrumens de guerre ou de cérémonie, avec des têtes bizarres de monstres & d'animaux.

Réunit la Chine & les deux Tartaries en un seul état.

L'autorité n'a jamais été si absolue que sous ce monarque : pendant un des plus longs régnes qu'on ait vu, il ne fut pas seulement pour les peuples de l'Asie un objet de vénération, son mérite & la gloire de son règne pénétrèrent encore au-delà de ces vastes mers qui nous séparent de son empire, & lui attirèrent l'attention & l'estime de toute l'Europe. C'est lui qui vint à bout de réunir la Chine & les deux Tartaries en un seul état, & de ranger sous sa domination une étendue immense de pays, qui n'est coupé nulle part par les terres d'aucun prince étranger.

Les Tartares occidentaux étoient les seuls qui pouvoient troubler la tranquillité de son règne : mais partie par force, partie par adresse, il les obligea d'aller demeurer à trois cens mille au-delà de la grande muraille, où leur ayant distribué des terres & des pâturages, il établit à leur place les Tartares ses sujets. Enfin il divisa cette vaste étendue de pays en plusieurs provinces qui lui furent soumises & tributaires. Il les retint encore dans le devoir par le moyen des *Lamas* qui ont tout pouvoir sur l'esprit des Tartares, & que les peuples adorent presque comme des divinités.

sa politique.

À cette adresse politique ce prince en joignit une autre, ce fut qu'au lieu que ses prédécesseurs demeuroient dans leur palais, où ils étoient, comme dans un sanctuaire, invisible à leurs peuples ; lui au contraire en sortoit trois fois l'année pour des voyages, ou pour des parties de chasse semblables à des expéditions militaires.

Exerce ses troupes à la chasse.

Dès qu'il eut établi une paix solide dans ses vastes états, il rappella les meilleures troupes des diverses provinces où elles étoient dispersées, & de tems en tems pour empêcher que le luxe & le repos n'amollit leur courage, il partoit pour la Tartarie, & leur faisoit faire de longues & pénibles marches ; elles étoient armées de flèches & de cimenterres, dont elles ne se servaient

voient que pour faire la guerre aux cerfs, aux sangliers, aux ours, aux tygres, & aux autres bêtes féroces.

Ce grand corps d'armée qui accompagnoit l'Empereur dans ses longs voyages, étoit divisé par compagnies, & marchoit en ordre de bataille au bruit des tambours & des trompettes. Il y avoit avant-garde, arriere-garde, corps de bataille, aile droite, & aile gauche, que commandoient autant de princes & de grands seigneurs. On conduisoit pour ce grand nombre de personnes toutes les provisions & munitions nécessaires sur des chariots, sur des chevaux, sur des chameaux & des mulets. Il falloit camper toutes les nuits, car il n'y a dans la Tartarie occidentale ni villes, ni bourgs, ni villages. Les peuples n'ont pour maisons que des tentes dressées de tous côtez dans les campagnes, où ils font paître leurs bœufs, leurs chevaux, & leurs chameaux. Ils ne savent ce que c'est que de semer des grains, & de cultiver la terre : ils se contentent de ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leurs troupeaux, ils transportent leurs tentes dans les divers endroits où les pâturages sont plus abondans & plus commodes, ne vivans que de lait, de fromages, & du gibier que la chasse leur fournit.

En tenant ainsi les troupes en haleine, & les Tartares dans l'obéissance, *Cang bi* ne relâchoit rien de son application ordinaire aux affaires de l'état, ses conseils étoient reglez, il écoutoit ses ministres sous une tente comme dans son palais, & leur donnoit ses ordres. Se faisant instruire de tout, gouvernant son Empire par lui-même, il étoit l'ame qui donnoit le mouvement à tous les membres d'un si grand corps, aussi ne se reposa-t-il jamais du soin de l'état, ni sur les Colaos, ni sur aucun des grands de sa cour, comme il ne souffrit jamais que les eunuques du palais, qui avoient tant de pouvoir sous les régnes précédens, eussent la moindre autorité.

Un autre trait de sa politique fut de remplir les tribunaux, partie de Chinois, & partie de Tartares : ce font comme autant d'inspecteurs les uns des autres, & par ce moyen il y a moins à craindre qu'ils tentent quelque entreprise contre le bien commun des deux nations.

D'un autre côté, les Tartares furent obligez de s'appliquer de bonne-heure à l'étude, afin de pouvoir entrer dans les charges, car ils ne sont promus aux derniers degrés, de même que les Chinois, qu'après avoir donné des preuves de leur capacité dans les lettres, selon l'ancien usage de l'empire.

Depuis la paix que ce prince a conclu avec les Moscovites, par le moyen des plénipotentiaires qui se rendirent de part & d'autre à *Nipceou*, & qui convinrent des limites, on connoit au juste l'étendue de ce grand empire : depuis la pointe la plus méridionale de *Hai nan*, jusqu'à l'extrémité de la Tartarie soumise à l'Empereur, on trouve que ses états ont plus de 900 lieues communes de France.

C'est ce florissant Empire que *Cang bi* laissa vers la fin de l'année 1722 à son quatrième fils, qu'il nomma son successeur quelques heures avant sa mort. Ce prince montant sur le trône prit le titre d'*Tong tching*, qui signifie, *paix ferme, concorde indissoluble*. Il paroît avoir de l'esprit, il parle bien, mais quelquefois vite, & sans donner le tems de lui répondre. Il y en a qui

Division
de son
armée.

Sa politi-
que.

Fait un
traité de
paix avec
les Mos-
covites.

Tong tching
monte sur
le trône.

cro-

8 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

croient que c'est une affectation de sa part, pour ne pas écouter des raisons qui pourroient lui faire changer des résolutions déjà prises.

Son caractère.

Du reste il est appliqué aux affaires de son état, ferme & décisif, infatigable dans le travail, toujours prêt à recevoir des mémoriaux & à y répondre, ne songeant qu'à ce qui peut procurer le bonheur des peuples. C'est même lui faire la cour que de lui proposer quelque dessein qui tende à l'utilité publique & au soulagement des peuples; il y entre avec plaisir, & l'exécute sans nul égard à la dépense. Enfin il est aussi absolu, & aussi redouté que l'Empereur son pere: mais par la conduite qu'il a tenu à l'égard des ouvriers évangéliques, il est bien différent de ce grand prince qui les a constamment favorisé, & qui s'est toujours déclaré le protecteur de notre sainte religion.

Royaumes tributaires de la Chine.

Outre l'étendue prodigieuse de cet empire, qui tout grand qu'il étoit déjà, s'est si fort accru par l'union des Tartares avec les Chinois, il y a encore d'autres royaumes qui sont tributaires de l'Empereur: la Corée, le Tong king, la Cochinchine, Siam, &c. lui doivent un tribut réglé: c'est lui qui en quelques occasions nomme les Rois, du moins il faut toujours qu'il les confirme. Néanmoins ces états ont leur gouvernement particulier, & n'ont gueres de ressemblance avec la Chine, soit qu'on fasse attention à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des villes; soit qu'on ait égard à la religion, à l'esprit, aux mœurs, & à la politesse des habitans. Aussi les Chinois en font-ils très-peu de cas, ils les regardent comme des barbares, & évitent avec soin leur alliance.

Division de la Chine.

On a déjà dit que la Chine est divisée en 15 provinces: mais ces provinces ne sont pas toutes également peuplées. Depuis *Peking* jusqu'à *Nanchang*, qui est la capitale de la province de *Kiang si*, il s'en faut bien que le peuple y fourmille comme dans les provinces de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, de *Quang tong* de *Fo kien*, & quelques autres: c'est ce qui fait que les missionnaires qui n'ont parcouru que ces belles & nombreuses provinces, où les villes & les grands chemins sont remplis de peuples jusqu'à embarrasser le passage, ont pu augmenter le nombre des habitans de cet empire. A tout prendre, il paroît cependant qu'il y a à la Chine beaucoup plus de monde que dans toute l'Europe.

Etendue de Peking.

Quoique *Peking* soit plus grand que Paris pour l'étendue du terrain, je ne crois pas que le nombre des habitans puisse monter à plus de trois millions. La supputation en est d'autant plus sûre, que tous les chefs de famille sont obligés de rendre compte aux magistrats du nombre de personnes qui les composent, de leur âge, & de leur sexe.

Plusieurs choses contribuent à cette multitude prodigieuse d'habitans, la multiplicité des femmes qui est permise aux Chinois, la bonté du climat qu'on a vu jusqu'à présent exempt de peste, leur sobriété, & la force de leur tempérament, le mépris qu'ils font des autres nations, qui les empêche de s'aller établir ailleurs, & même de voyager: mais ce qui y contribue plus que toute autre chose, c'est la paix presque perpétuelle dont ils jouissent.

Il y a dans chaque province un grand nombre de villes du premier, du second, & du troisième ordre; la plû-part sont bâties sur des rivières navi-

gables, & ont de chaque côté de fort grands fauxbourgs. Les capitales de chaque province sont très-grandes, & mériteroient d'être le siège de l'Empire.

Outre ces villes, il y a quantité de places de guerre, une infinité de forts, de châteaux, de bourgs, & de villages. On voit de ces bourgs, sur tout ceux qu'on appelle *Tching*, qui vont de pair avec les villes pour leur grandeur, le nombre des habitans, & le grand commerce qui s'y fait : on ne les appelle que bourgs, parce qu'ils ne sont ni entourés de murailles, ni gouvernez par des Magistrats particuliers, mais par ceux des villes voisines : tel est, par exemple, *Kin te ching*, où se travaille la belle porcelaine, & qui est de la dépendance d'une ville, laquelle est dans le district de *Iao tcheou*; *Fo chan* qui dépend de *Canton*, dont il n'est éloigné que de quatre lieus, &c.

Fabrique de porcelaine.

Situation des villes de la Chine;

Leur aspect.

La plû-part des villes de la Chine se ressemblent; ce sont autant de quarrez oblongs, formez par quatre longs pans de murailles tirés au cordeau, & unis à angles droits. Il ne faut pas croire néanmoins que toutes soient de forme carrée, ceux qui l'ont assuré, ont fait la règle trop générale. Il est vrai qu'ils observent cette règle le plus qu'ils peuvent, & alors les murailles regardent les quatre points cardinaux, ou peu s'en faut: il en est de même de leurs maisons, qui de quelque manière que les rues soient disposées, doivent toujours regarder le sud, qui est l'espect favorable de ce pays, la partie opposée n'étant pas tenable contre les vents de nord. C'est par cette raison que pour l'ordinaire, la porte par où l'on entre, est de biais dans un des côtez de la cour.

Les murailles qui forment l'enceinte de la plû-part des villes sont larges & hautes, bâties de briques ou de pierres quarrées. Derrière est un rempart de terre, & tout autour un large fossé, avec des tours hautes & quarrées à une certaine distance les unes des autres. Chaque porte est double & a doubles battans: entre ces portes est une place d'armes pour l'exercice des soldats: quand on entre par la première, on ne voit pas la seconde, parce qu'elle est de côté: au-dessus des portes, il y a de belles tours: ce sont comme de petits arsenaux, & le corps de garde des soldats. Hors des portes sont souvent de grands fauxbourgs, qui renferment presque autant d'habitans que la ville.

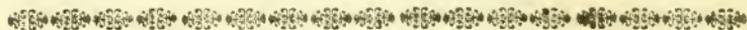
On voit dans les endroits les plus fréquentés de chaque ville, une ou même plusieurs tours, dont la hauteur & l'architecture sont très-belles. Ces tours sont de neuf étages, ou du moins de sept. Communément les rues principales sont droites, mais souvent assez étroites: en quoi elles sont bien différentes des rues de la ville impériale. Ses rues, sur-tout les grandes, sont également longues & larges, & les plus communes qui soient peut-être dans aucune ville du monde, sur-tout pour la cavalerie & les chariots. Tous les édifices, à la réserve des tours & de quelques bâtimens à divers étages qui s'élevent fort haut au dessus des toits des maisons, sont extrêmement bas, & tellement couvertes des murailles de la ville, que sans un grand nombre de tours quarrées, qui

en interrompent la continuité, on diroit à la voir de loin dans la campagne, que ce ne seroit que l'enceinte d'un vaste parc carré.

On voit encore quelques villes, dont une partie du terrain est désert & vuide de maisons, parce qu'elles n'ont point été rétablies, depuis qu'elles ont été ruinées par les Tartares qui conquièrent la Chine. Mais ce qu'il y a de particulier, c'est qu'auprès des grandes villes, sur-tout dans les provinces méridionales, on voit des especes de villes flottantes; c'est une multitude prodigieuse de barques rangées des deux côtes de la rivière, où logent une infinité de familles qui n'ont point d'autres maisons. Ainsi l'eau est presque aussi peuplée que la terre ferme.

Ordres des
Chinois.

Il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire: celui des nobles, & celui du peuple: ce premier comprend les Princes du sang, les Ducs, les Comtes, les Mandarins, soit de lettres, soit d'armes: ceux qui ont été Mandarins & qui ne le sont plus: les Lettrez, qui par leur étude & par les premiers degrés de littérature, auxquels ils sont parvenus, aspirent à la magistrature & aux dignitez de l'Empire. Dans le second, qui est celui du peuple, sont compris les laboureurs, les marchands, & les artisans. Il faut donner la connoissance de ces différens états; & c'est ce que je ferai en suivant la méthode que je me suis prescrite.



De l'autorité de l'Empereur, des Sceaux de l'Empire, de ses dépenses ordinaires, de son Palais, de ses équipages, & de sa marche lorsqu'il sort du palais.

De l'Au-
torité de
l'Empe-
reur.

IL n'y a jamais eu d'Etat plus monarchique que celui de la Chine: l'Empereur a une autorité absolue; & à en juger par les apparences, c'est une espèce de divinité. Le respect qu'on a pour lui, va jusqu'à l'adoration; ses paroles sont comme autant d'oracles, & ses moindres volontez exécutées comme s'il étoit descendu du ciel; personne ne peut lui parler qu'à genoux, non pas même son frere quoi que son aîné, & l'on n'oseroit paroître devant lui en cérémonie que dans cette posture, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Il n'est permis qu'aux Seigneurs qui l'accompagnent de se tenir debout, & de ne fléchir qu'un genouil quand ils lui parlent.

La même chose se pratique envers les Officiers, lorsqu'ils représentent la personne de l'Empereur, & qu'ils intiment ses ordres, ou comme Envoyez, ou comme Mandarins de la présence. On a presque les mêmes égards pour les Gouverneurs, lorsqu'ils rendent la justice; de sorte qu'on peut dire que, quant à la vénération & au respect qu'on a pour eux, ils sont Empereurs à l'égard du peuple, & qu'ils sont peuple à l'égard de ceux qui sont au-dessus d'eux. Ordre admirable qui contribue plus que toute autre chose, au repos & à la tranquillité de

l'Em-

l'Empire. On ne regarde point qui vous êtes, mais la personne que vous représentez.

Non seulement les Mandarins, les Grands de la Cour, & même les premiers Princes du sang se prosternent en présence de l'Empereur, mais encore ils portent souvent le même respect à son fauteuil, à son trône, & à tout ce qui sert à son usage, & quelque fois ils vont jusqu'à se mettre à genoux à la vue de son habit, & de sa ceinture. Ce n'est pas qu'ils s'aveuglent sur ses défauts, ou qu'ils les approuvent : au fond du cœur ils blâment les vices ; & ils le condamnent, lorsqu'il se livre à la colere, à l'avarice, ou à d'autres passions honteuses, mais ils croyent devoir donner publiquement ces marques d'une profonde vénération pour leur Prince, afin de maintenir la subordination si essentielle à tout bon gouvernement, & d'inspirer par leur exemple aux peuples, la soumission & l'obéissance qu'ils doivent à ses ordres.

C'est ce profond respect qui les porte à donner à leur Empereur les titres les plus superbes : ils le nomment *Tien tsee*, fils du ciel : *Hoang ti*, auguste & souverain Empereur : *Ching hoang*, saint Empereur : *Chao ting*, Palais royal : *Van soui*, dix mille années : ces noms & plusieurs autres semblables, ne font pas seulement connoître le respect que ses sujets ont pour sa personne, mais ils marquent encore les vœux qu'ils font pour sa conservation.

Ses Titres;

Il n'y a personne de quelque qualité & de quelque rang qu'il soit, qui ôse passer à cheval ou en chaise devant la grande porte de son palais ; dès qu'il en approche, il doit mettre pied à terre, & ne remonter à cheval qu'à l'endroit marqué : car on a déterminé le lieu où l'on doit descendre, & celui où l'on peut remonter.

Chaque semaine ou chaque mois il y a des jours fixez, où tous les Grands doivent s'assembler en habits de cérémonie dans une des cours du Palais, pour lui rendre leurs hommages, quoi qu'il ne paroisse pas en personne, & se courber jusqu'à terre devant son trône. S'il tombe malade, & qu'il y ait à craindre pour sa vie, l'allarme est générale : on a vu alors les Mandarins de tous les Ordres, s'assembler dans une vaste cour du Palais, y passer le jour & la nuit à genoux, pour donner des marques de leur douleur, & pour obtenir du ciel le rétablissement de sa santé, sans craindre ni les injures de l'air, ni la rigueur de la saison. L'Empereur souffre, cela suffit ; tout l'Etat souffre dans sa personne, & sa perte est l'unique malheur que ses sujets doivent craindre.

Usages des Chinois pendant la maladie de l'Empereur.

Au milieu des cours du Palais impérial, il y a un chemin pavé de grandes pierres, sur lequel l'Empereur marche quand il sort : si l'on passe par ce chemin, il faut se presser & courir assez vite ; c'est une marque de respect qui s'observe, lorsqu'on passe devant une personne d'un caractère distingué. Mais il y a manière de courir, & en cela les Chinois trouvent de la bonne grace, comme on en trouve en Europe à bien faire la révérence. C'est à quoi nos premiers Missionnaires dûrent s'exercer, lorsqu'ils allèrent saluer le feu Empereur à leur arrivée à *Peking*. Après avoir passé huit grandes cours, ils arrivèrent à son appartement : il étoit dans un *Cong* (c'est

Quand il paroît en public.

12 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

ainsi qu'on nomme de grands salons ifolez ou l'Empereur habite, qui sont portez sur des massifs de marbre blanc.)

Descrip-
tion d'un
Cong ou
salon.

Ce Cong étoit composé d'une sale où il y avoit un trône, & d'une chambre où il étoit assis sur un Can ou estrade élevé de trois pieds, qui prenoit toute la longueur de la chambre. Le Can étoit couvert d'un simple feutre blanc: peut-être affectoit-il cette simplicité, parce qu'il portoit le deuil de son ayeule: son vêtement étoit simplement de satin noir, doublé de fourures de zibeline, tel que le portent la plû-part des Officiers un peu considérables: il étoit assis à la Tartare les jambes croisées. Il fallut faire le salut impérial tel qu'il se pratique, lorsqu'on a audience de ce Prince.

Usages des
Chinois
quand ils
sont admis
à l'Au-
diance de
l'Empe-
reur.

Aussitôt qu'on est à la porte, on se met à courir avec grace jusqu'à ce qu'on soit arrivé au fond de la chambre, qui est vis-à-vis de l'Empereur. Pour lors étant de front sur une même ligne, on demeure un moment debout, tenant les bras étendus sur les côtes: ensuite ayant fléchi les genoux, on se courbe jusqu'à terre à trois différentes reprises. Après quoi on se relève, & tout moment après on fait une seconde fois les mêmes cérémonies, puis encore une troisième, jusqu'à ce qu'on avertisse d'avancer, & de se tenir à genoux aux pieds de l'Empereur.

Couleur
impériale.

La couleur jaune est la couleur impériale qui est interdite à tout autre qu'à lui: sa veste est parsemée de dragons: c'est là sa devise, & il n'y a que lui qui les puisse porter à cinq ongles: si quelqu'un s'avisoit sans sa permission de s'attribuer cette marque de dignité impériale, il se rendroit coupable, & s'exposeroit au châtement. Il datte ses Lettres, ses Edits, & tous les Actes publics, des années de son règne & du jour de la lune: par exemple: De mon règne le 16. le 6. de la quatrième lune.

Manière
de dater
les Actes
publics.

Les sentimens de la plus profonde vénération à l'égard de l'Empereur, dans lesquels on élève les Chinois dès leur enfance, sont bien fortifiés par le pouvoir absolu & sans bornes que les loix lui donnent. Lui seul est l'arbitre souverain de la vie & de la fortune de ses sujets, ni les Viceroyes, ni les Tribunaux, ni aucune Cour souveraine, ne peuvent faire exécuter à mort un criminel, si la sentence qui le condamne, n'a été confirmée par l'Empereur.

Des Prin-
ces du
Sang.

Les Princes du sang impérial, quelque élevés qu'ils soient au-dessus des autres, n'ont ni puissance ni crédit. On leur donne le titre de Regulo, on leur assigne un Palais, une Cour, des Officiers avec des revenus conformes à leur rang: mais ils n'ont pas la moindre autorité sur le peuple, qui cependant conserve pour eux le plus grand respect. Autrefois lorsqu'ils étoient dispersés dans les Provinces, les Officiers de la Couronne leur envoyoiient leurs revenus tous les trois mois, afin que le dépençant à mesure qu'ils le recevoient, ils n'eussent pas la pensée d'amasser, ni de faire des épargnes, dont ils auroient pu se servir pour remuer & semer la division. Il leur étoit même défendu sous peine de la vie, de sortir du lieu qu'on avoit fixé pour leur séjour. Mais depuis que les Tartares sont maîtres de la Chine, les choses ont changé. L'Empereur a cru qu'il étoit plus à propos que tous les Princes demeurassent à

la Cour & sous ses yeux. Outre les dépenses de leur maison que sa Majesté leur fournit, ils ont des terres, des maisons, des revenus; ils font valoir leur argent par l'industrie de leurs domestiques, & il y en a qui sont extraordinairement riches.

Ainsi tout l'Empire est gouverné par un seul maître. C'est lui seul qui dispose de toutes les charges de l'État, qui établit les Vicerois & les Gouverneurs, qui les élève & les abaisse selon qu'ils ont plus ou moins de capacité & de mérite, (car généralement parlant, aucune charge ne se vend dans l'Empire) qui les prive de leurs gouvernemens, & les destitue de tout employ, dès qu'il est tant soit peu mécontent de leur conduite. Les Princes même de son sang n'en peuvent porter le nom sans sa permission expresse, & ils ne l'obtiendroient pas, s'ils s'en rendoient indignes par leur mauvaise conduite, ou par le peu d'attention qu'ils apporteroient à leurs devoirs.

L'Empereur choisit son successeur.

C'est l'Empereur qui choisit parmi ses enfans, celui qu'il juge le plus propre à lui succéder: & même, lorsqu'il ne trouve point dans sa famille des Princes capables de bien gouverner, il lui est libre de fixer son choix à celui de ses sujets qu'il en croit le plus digne: on en a vu des exemples dans les tems les plus reculez, & ces Princes sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des peuples, pour avoir préféré le bien public de l'État, à la gloire & à la splendeur de leur famille.

Cependant depuis plusieurs siècles, l'Empereur a toujours nommé un Prince de son sang pour être héritier de sa Couronne. Ce choix tombe sur qui il lui plaît, pourvu qu'il ait un vrai mérite, & les talens propres pour gouverner: sans quoi il perdrait sa réputation, & causeroit infailliblement du trouble; au contraire si au lieu de jeter les yeux sur l'aîné, il en choisit un autre qui ait plus de mérite, son nom devient immortel. Si celui qui a été déclaré son successeur avec les solemnitez ordinaires, s'écarte de la soumission qu'il lui doit, ou tombe dans quelque faute d'éclat, il est le maître de l'exclure de l'héritage, & d'en nommer un autre à sa place.

Le feu Empereur *Cang hi* usa de ce droit en déposant d'une manière éclatante un de ses fils, le seul qu'il eut de sa femme légitime, qu'il avoit nommé Prince héritier, & dont la fidélité lui étoit devenue suspecte. On vit avec étonnement chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit presque de pair avec l'Empereur: ses enfans & ses principaux Officiers furent enveloppez dans sa disgrâce, & les gazettes publiques furent aussitôt remplies de manifestes, par lesquels l'Empereur informoit ses sujets des raisons qu'il avoit eues d'en venir à ce coup d'éclat.

Cang hi dépose un de ses fils.

Les Arrêts de quelque tribunal que ce soit, ne peuvent avoir de force qu'ils ne soient ratifiez par l'Empereur: mais pour ceux qui émanent immédiatement de l'autorité impériale, ils sont perpétuels & irrévocables: les Vicerois & les tribunaux des provinces n'oseroient différer d'un moment de les enregistrer, & d'en faire la publication dans tous les lieux de leur juridiction.

L'autorité du Prince ne se borne pas aux vivans, elle s'étend encore sur

les morts. L'Empereur pour récompenser ou leur mérite personnel, ou celui de leurs descendants, leur donne des titres d'honneur, qui rejaillissent sur toute leur famille.

Ce pouvoir attaché à la dignité impériale, tout absolu qu'il est, trouve un frein qui le modere, dans les mêmes loix qui l'ont établi. C'est un principe qui est né avec la Monarchie, que l'Etat est une grande famille, qu'un Prince doit être à l'égard de ses sujets, ce qu'un pere de famille est à l'égard de ses enfans, qu'il doit les gouverner avec la même bonté & la même affection; cette idée est gravée naturellement dans l'esprit de tous les Chinois. Ils ne jugent du mérite du Prince & de ses talens, que par cette affection paternelle envers ses peuples, & par le soin qu'il prend de leur en faire sentir les effets, en procurant leur bonheur. C'est pourquoi il doit être, selon la maniere dont ils s'expriment, le pere & la mere du peuple: il ne doit se faire craindre, qu'à proportion qu'il se fait aimer par sa bonté & par ses vertus: ce sont de ces traits qu'ils peignent leurs grands Empereurs, & leurs livres sont tous remplis de cette maxime.

Ainsi selon l'idée générale de la Nation, un Empereur est obligé d'entrer dans le plus grand détail de tout ce qui regarde son peuple; ce n'est pas pour se divertir qu'il est placé dans ce rang suprême: il faut qu'il mette son divertissement à remplir les devoirs d'Empereur, & à faire en sorte par son application, par sa vigilance, par sa tendresse pour ses sujets, qu'on puisse dire de lui avec vérité, qu'il est le pere & la mere du peuple. Si sa conduite n'est pas conforme à cette idée, il tombe dans un souverain mépris. Pourquoi, disent les Chinois, le *Tien* * l'a-t-il mis sur le trône? n'est-ce pas pour nous servir de pere & de mere?

C'est aussi à se conserver cette réputation, qu'un Empereur de la Chine s'étudie continuellement: si quelque Province est affligée de calamitez, il s'enferme dans son Palais, il jeûne, il s'interdit tout plaisir, il porte des édits par lesquels il l'exempte du tribut ordinaire, & il procure des secours abondans; & dans ses édits il affecte de faire connoître, jusqu'à quel point il est touché des miseres de son peuple: je le porte dans mon cœur, dit-il, je gémis nuit & jour sur ses malheurs, je pense sans cesse aux moyens de le rendre heureux. Enfin il se sert d'une infinité d'expressions semblables, pour donner des preuves à ses sujets de la tendre affection qu'il a pour eux.

L'Empereur régnant a porté son zèle pour le peuple, jusqu'à ordonner dans tout l'Empire, que si quelque endroit étoit menacé de calamitez on l'en informât sur le champ par un Courier extraordinaire, parce qu'il se croit responsable des malheurs de l'Empire, & qu'il veut par sa conduite prendre des mesures pour appaiser la colere du *Tien*.

Un autre frein que les loix ont mis à l'autorité souveraine, pour contenir un Prince, qui seroit tenté d'abuser de son pouvoir, c'est la liberté qu'elle donne aux Mandarins de représenter à l'Empereur dans de très-humbles & de très-respectueuses Requetes, les fautes qu'il seroit dans l'administration de son Etat, & qui pourroient renverser le bon ordre

d'un

* Le Ciel.

d'un sage gouvernement. S'il n'y avoit aucun égard, ou s'il faisoit ressentir les effets de son indignation au Mandarin qui a eue le zèle & le courage de l'avertir, il se décrieroit absolument dans l'esprit de ses peuples, & la fermeté héroïque du Mandarin qui se feroit ainsi sacrifié au bien public, deviendrait le sujet des plus grands éloges, & immortaliseroit à jamais la mémoire. On a vu à la Chine plus d'un exemple de ces martyrs du bien public, que ni les supplices, ni la mort n'ont pu retenir dans le silence lorsque le Prince s'écartoit des règles d'une sage administration.

D'ailleurs la tranquillité de l'Empire, dépend entièrement de l'application du Prince à faire observer les loix. Tel est le génie des Chinois, que si lui & son conseil étoient peu fermes, & moins attentifs à la conduite de ceux qui ont autorité sur les peuples, les Viceroyes, & les Mandarins éloignés gouverneroient les sujets selon leur caprice, ils deviendroient autant de petits tyrans dans les provinces, & l'équité seroit bientôt bannie des tribunaux. Alors le peuple, qui est infini à la Chine, se voyant foulé & opprimé s'attrouperoit, & de semblables attroupeemens seroient bientôt suivis d'une révolte générale dans la province. Le soulèvement d'une province se communiqueroit en peu de tems aux provinces voisines, l'Empire seroit tout-à-coup en feu, car c'est le caractère de cette Nation, que les premières semences de rébellion, si l'autorité ne les étouffe d'abord, produisent en peu de tems les plus dangereuses révolutions. La Chine en fournit divers exemples, qui ont appris aux Empereurs, que leur autorité n'est hors de toute atteinte, qu'autant qu'ils y veillent infatigablement, & qu'ils marchent sur les traces des grands Princes qui les ont précédés.

Entre les marques de l'autorité impériale, l'une des plus considérables, est celle des Sceaux qu'on employe à autoriser les Actes publics, & toutes les décisions des tribunaux de l'Empire. Le Sceau de l'Empereur est carré & d'environ huit doigts. Il est d'un jaspe fin, qui est une pierre précieuse, fort estimée à la Chine: il n'y a que lui qui puisse en avoir de cette matière. Cette pierre dont on fait le sceau de l'Empereur, & qui s'appelle *Tu che*, se tire de la montagne *Tu yu chan*, c'est-à-dire, montagne du sceau d'agate.

Les Chinois content diverses fables de cette montagne: il disent entre autres choses, qu'autrefois le *Fong hoang* ayant paru sur cette montagne, se reposa sur une pierre brute, & qu'un habile lapidaire l'ayant cassée, y trouva cette pierre fameuse, dont on fit le sceau de l'Empire. Cet oiseau appelé *Fong hoang* est le phœnix de de la Chine; c'est selon eux un oiseau de prospérité & le précurseur du siècle d'or: mais il n'exista jamais que dans leurs livres, & dans les peintures chimériques qu'ils en font.

Les Sceaux qu'on donne par honneur aux Princes, sont d'or; ceux des Viceroyes, des grands Mandarins, ou Magistrats du premier Ordre, sont d'argent: ils ne peuvent être que de cuivre ou de plomb pour les Mandarins ou Magistrats des Ordres inférieurs. Quand ils l'usent à force de s'en servir, ils doivent en avertir le tribunal, qui leur en envoie un autre avec obligation de rendre l'ancien. La forme en est

Des
Sceaux de
l'Empire.

Montagne
du sceau
d'agate.

Phœnix de
la Chine.

Sceau des
Princes,
des Vice-
royes, des
Mandarins,
&c.

plus

plus grande ou plus petite selon les degrés des Mandarins & le rang qu'ils tiennent dans les tribunaux. Depuis l'établissement des Tartares à la Chine, les sçeaux font de caractères Chinois & Tartares, de même que les tribunaux font composez d'Officiers & de Magistrats de ces deux Nations.

Quand l'Empereur envoie dans les provinces des Visiteurs pour examiner la conduite des Gouverneurs, des Magistrats, & des particuliers, il leur donne à chacun des sçeaux pour les fonctions de leur charge.

Mandarin
qui perd
les Sceaux.

Un de ces Visiteurs après avoir exercé pendant quelque tems son emploi dans la province qui lui avoit été assignée, disparut tout d'un coup, & quand on s'adressoit à ses domestiques, ils répondoient qu'une maladie dangereuse ne permettoit pas à leur maître, de recevoir les plaintes ni les requêtes de ceux qui venoient lui demander justice. Un Mandarin de ses amis se douta que c'étoit là une maladie feinte, & craignant qu'une pareille négligence ne lui nuisit à la Cour, il va le trouver. Après avoir été plusieurs fois rebuté par les domestiques, il trouve enfin le sçeret de pénétrer dans le cabinet de son ami, & lui demande par quelle raison il se tenoit ainsi caché. Le visiteur ne manqua pas de prétexter sa maladie.

Stratagème
pour
les recou-
vrir.

Mais le Mandarin peu crédule le pressa si fort, en lui protestant qu'il le serviroit au péril même de sa vie, s'il étoit nécessaire, que le Magistrat se détermina à lui faire confidence de sa peine. „ On m'a volé, „ dit-il, les Sceaux que j'avois reçu de l'Empereur, & ne pouvant plus sceller les expéditions, j'ai pris le parti de me rendre invisible. „ Le Mandarin qui voyoit les tristes suites d'une affaire, où il ne s'agissoit de rien moins que de perdre sa charge, sa fortune, & celle de sa famille, lui demanda s'il n'avoit point d'ennemis. „ Hélas! répondit le „ Visiteur en soupirant, c'est ce qui m'accable & me désespère. Le premier Magistrat de la ville s'est déclaré contre moi dans toutes les occasions où il a fallu exercer les fonctions de ma Charge; il me déférera infailliblement à la Cour, aussi-tôt qu'il sçaura que je n'ai plus „ les Sceaux, & je suis un homme perdu. Suivez mon conseil „ repit le Mandarin qui étoit un homme d'esprit, faites transporter dans l'appartement le plus reculé de votre Palais tout ce que vous avez de plus précieux, & sur le commencement de la nuit, mettez vous-même le feu à cet appartement, & faites donner l'allarme à tout le quartier. Cet Officier ne manquera pas, selon le devoir de sa Charge, de venir donner ses ordres. „ Alors en présence de tout le monde, portez-lui le petit coffre ou étoient „ les sçeaux, & dites lui que n'ayant rien de plus précieux que ce dépôt de l'Empereur, vous le mettez entre ses mains, pour le retirer quand vous en auez besoin. Si c'est lui, Seigneur, ajouta-t-il, qui vous ait fait „ enlever vos sçeaux pour vous rendre un mauvais office, il les remettra „ dans le coffre pour vous les rendre, ou vous pourrez l'accuser de les avoir perdus. „ L'affaire réussit, comme le Mandarin l'avoit prévu, & les Sceaux furent rendus au visiteur.

Les Magistrats qui ont reçu les Sceaux de l'Empereur, les font porter devant eux dans les grandes cérémonies, ou lorsqu'ils rendent visite à une personne à qui ils veulent témoigner du respect. Ils sont renfermez dans un coffre doré, & portez par deux hommes sur un brancard qui précède la chaise du Mandarin. Quand il arrive dans le lieu où il va rendre visite, on dresse un buffet qu'on couvre d'un tapis, sur lequel on pose le coffre où les Sceaux sont renfermez.

Si l'Empereur de la Chine est si puissant par la vaste étendue des Etats qu'il possède, il ne l'est pas moins par les revenus qu'il en tire. Il n'est pas facile de déterminer au juste à quelles sommes ils montent, car le tribut annuel se paye partie en argent, partie en denrées. On le tire de toutes les terres, même des montagnes, du sel, des foyes, des étoffes de chanvre & de coton, & de diverses autres denrées, des ports, des douanes, des barques, de la marine, des forêts, des jardins royaux, des confiscations, &c.

Revenus
de l'Em-
pereur.

Le tribut personnel de tous ceux qui ont vingt ans jusqu'à soixante, monte à des sommes immenses, à cause du grand nombre des habitans de l'Empire: on tient communément qu'autre fois il y avoit plus de 58. millions de personnes qui payoient ce tribut. Dans le dénombrement qui se fit sous le feu Empereur *Cang hi*, au commencement de son règne, on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens soixante-douze familles; & d'hommes capables de porter les armes, cinquante neuf millions sept cens quatre-vingt-huit mille, trois cens soixante-quatre. On ne compte ici ni les Princes, ni les Officiers de la Cour, ni les Mandarins, ni les Soldats qui ont servi & obtenu leur congé, ni les Lettrés, les Licentiés, les Docteurs, ni les Bonzes, ni les Enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de 20. ans, ni la multitude de ceux qui demeurent sur les rivières, ou sur mer, dans des barques. Le nombre des Bonzes monte à beaucoup plus d'un million. Il y en a dans *Peking* au moins deux mille qui ne sont pas mariés, & dans les temples des Idoles en divers endroits, on en compte trois cens cinquante mille établis avec des Patentes de l'Empereur. Le nombre des seuls Bacheliers est d'environ quatre-vingt-dix mille. Mais depuis ce tems-là où les guerres civiles & l'établissement des Tartares avoient fait périr un peuple sans nombre; la Chine s'est extrêmement peuplée pendant la longue suite des années qu'elle a joui d'une paix profonde.

De plus, on entretient dix-mille barques aux frais de l'Empereur, qui sont destinées à porter tous les ans à la Cour le tribut qui se paye en ris, en étoffes, en foyes, &c. L'Empereur reçoit chaque année quarante millions cent cinquante-cinq mille quatre cens quatre-vingt-dix sacs de six vingt livres chacun, de ris, de froment & de mil: un million trois cens quinze mille neuf cens trente-sept pains de sel de 50. livres chacun. Deux cens dix mille quatre cens soixante-dix sacs de fève, & vingt-deux millions cinq cens quatre-vingt-dix-huit mille cinq cens quatre-vingt-dix-sept bottes de paille pour la nourriture de ses chevaux.

En étoffes ou en soye, les provinces lui fournissent cent quatre-vingt-onze mille cinq cens trente livres de soye travaillée, & la livre est de 20. on-

ces ; quatre cens neuf mille huit cens quatre-vingt-seize livres de soye non travaillée ; trois cens quatre vingt-seize mille quatre cens quatre-vingt pièces de toile de coton , cinq cens soixante mille deux cens quatre-vingt pièces de toile de chanvre, sans compter la quantité d'étoffes de velours, de fatin, de damas, & autres semblables, le vernis, les bœufs, les moutons, les cochons, les oyes, les canards, le gibier, les poissons, les fruits, les légumes, les épiceries, les différentes sortes de vins, qui s'apportent continuellement au Palais impérial. En supputant tout ce que l'Empereur perçoit, & le réduisant à nos livres de France, tous ses revenus ordinaires sont estimés d'environ deux cens millions de taëls. Un taël est une once d'argent qui vaut cent sols de notre monnoye valeur intrinsèque.

Valeur du
taël.

L'Empereur peut encore imposer de nouveaux tributs sur ses peuples, lorsque les besoins pressans de l'Etat le demandent : mais c'est un pouvoir dont il n'use presque jamais, les tributs réglés étant suffisans pour les dépenses qu'il est obligé de faire ; & bien loin d'avoir recours aux subsides extraordinaires, il n'y a guere d'années qu'il n'exempte quelque province de tout tribut, lorsqu'elle a été affligée de la disette, ou de quelque autre calamité.

Manière
dont se
payent
les tributs.

Comme les terres sont mesurées, & qu'on sçait le nombre des familles, & ce qui est dû à l'Empereur, on n'a nulle peine à déterminer ce que chaque ville doit payer chaque année. Ce sont les Officiers des villes qui levont ces contributions : on ne confisque point les biens de ceux qui sont lents à payer, ou qui par des délais continuels cherchoient à éluder le payement ; ce seroit ruiner les familles ; c'est pourquoi depuis qu'on commence à labourer les terres, ce qui se fait vers le milieu du printems, jusqu'au tems de la récolte, il n'est pas permis aux Mandarins d'inquiéter les payfans : la prison ou la bastonnade est le moyen dont on se sert pour les réduire.

On employe encore un autre expédient : comme il y a dans chaque ville un nombre de pauvres & de vieillards qui sont nourris des charitez de l'Empereur, les Officiers leur donnent des billets pour se faire payer. Ils vont aussi-tôt dans les maisons de ceux qui doivent le tribut, & si l'on refuse de satisfaire, ils y demeurent, & s'y font nourrir autant de tems qu'il est nécessaire, pour consommer ce qui étoit dû à l'Empereur.

Ces Officiers rendent compte de leur recette au *Pou tching sée*, c'est le Trésorier général de la province, & le premier Officier après le Viceroy. Ils sont obligés à certains tems de lui faire tenir les deniers de leur recette : ils les envoient sur des mulets : chaque mulet porte deux mille taëls dans deux espèces de barils de bois fort longs, qui sont fermés avec des crampons de fer. Le *Pou tching sée* rend ses comptes au *Hou pou*, qui est le second des tribunaux souverains de la Cour : c'est ce tribunal qui est chargé de tout ce qui concerne l'administration des finances, & qui à son tour en rend compte à l'Empereur. Rien n'est mieux ordonné que l'imposition & la levée des tributs, si l'on en excepte quelques fraudes inévitables, dont les petits Officiers usent à l'égard du peuple.

La Chine a cela de singulier, que l'Empereur est dans ses Etats, comme
un

un grand chef de famille qui pourvoit à tous les besoins de ses Officiers: cet usage qui n'a point varié parmi les Chinois, est assez conforme à ce qui se pratiquoit anciennement dans la Cour de nos Rois, où il se faisoit des distributions de pain, de vin, de viandes, de chandelles, & d'autres choses semblables, qu'on nommoit *livraisons*, d'où est venu le nom de livrée, pour les gens de service qui étoient d'une même livrée ou d'une même distribution, c'est-à-dire, qui appartoient au même maître.

Origine de
nom de
Livrée.

Une grande partie des deniers impériaux se consume dans les provinces, par les pensions, l'entretien des pauvres, & sur tout des vieillards & des invalides, qui sont en grand nombre, les appointemens des Mandarins, le payement des troupes, les ouvrages publics, &c. Le surplus est porté à *Peking*, & est employé aux dépenses ordinaires du Palais, & de la Capitale où le Prince réside, & où il nourrit plus de cent soixante mille hommes de troupes réglées, sans compter leur solde qui se paye en argent.

De plus, on distribue tous les jours dans *Peking* à près de cinq mille Mandarins, une certaine quantité de viande, de poisson, de sel, de légumes, &c. & tous les mois du ris, des fèves, du bois, du charbon, & de la paille; tout cela se livre avec la dernière exactitude.

La même chose s'observe à l'égard de ceux qui sont appelez des provinces à la Cour, ou que la Cour envoie dans les provinces: ils sont servis & défrayez sur toute la route eux & leur suite: on leur fournit des barques, des chevaux, des voitures, & des hotelleries entretenues aux dépens de l'Empereur.

Voici comme la chose se pratique, lors qu'un Mandarin est envoyé de la Cour, on lui donne un *Cang bo*, c'est-à-dire, un ordre dépêché de la Cour par le *Ping pou* ou tribunal de la milice, scellé du Sceau de ce tribunal, en vertu duquel les Officiers des postes & des villes fournissent sans délai ce qui est porté dans cet ordre, & pour faire foi qu'ils l'ont exécuté, ils y apposent leur Sceau. On fournit des hommes pour tirer les barques, d'autres pour porter les bagages, & c'est l'Officier général des postes qui fait peser ces bagages, & qui donne autant d'hommes qu'il en faut pour les porter, à raison de 50 livres Chinoises par homme.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, soit le long de la grande muraille, soit dans toutes les villes & les places murées montoient autrefois au nombre de sept cens soixante & dix mille soldats: ce nombre dans la suite a été encore augmenté, & subsiste toujours, car on ne fait point de réforme. Ils doivent servir de gardes, & faire escorte aux grands Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers & Magistrats: ils les accompagnent même dans leurs voyages, & pendant la nuit ils font la garde autour de leur barque ou de leur hôtel. Ils ne sont qu'un jour en exercice, parce que les soldats de chaque lieu où arrive le Mandarin, se succèdent les uns aux autres, & ils retournent à leur poste après leur jour de service. L'Empereur nourrit pareillement environ cinq cens soixante-cinq mille chevaux pour monter la cavalerie, & pour le service des postes & des Courriers, qui portent ses ordres & ceux des tribunaux dans les provinces.

Les Ambassadeurs des Puissances étrangères sont aussi défrayez aux dépens de l'Empereur, depuis le premier jour qu'ils entrent sur les terres de l'Empire, jusqu'à ce qu'ils en soient sortis. Il leur fournit des chevaux, des barques, & toutes les voitures nécessaires pour le voyage: il fait toute la dépense de leur table, & quand ils sont arrivez à la Cour, il les loge dans un Palais, ou pour marque d'amitié il leur envoie tous les deux jours des mets de sa table; & quand il veut donner des marques particulières de son affection, il envoie de tems en tems des mets extraordinaires.

Je ne parle point des autres dépenses que fait l'Empereur pour tous les ouvrages publics, qui peuvent servir ou à l'ornement des villes, ou à la commodité des peuples, ni de celles que demande l'entretien de son Palais, qui, quoique d'un goût bien différent de celui que nous avons de l'Architecture, ne laisse pas d'avoir quelque chose d'auguste & de convenable à la majesté d'un si puissant Prince. L'idée qu'on en a déjà donnée au commencement de cet ouvrage sembleroit suffire: cependant sans répéter ce qui a été dit, je suppléerai à ce qui y manque par une description plus détaillée qu'en a fait un des Missionnaires, qui eurent l'honneur d'être admis en sa présence & de le saluer jusques dans son appartement.

Palais de
l'Empereur.

C'est, dit-il, un amas étonnant de bâtimens, & une longue suite de cours, de galleries, & de jardins, qui forment un tout véritablement magnifique.

Comme la porte du Midi ne s'ouvre que pour l'Empereur, nous entrâmes par celle qui regarde l'Occident, & qui conduit à une vaste cour, qui est au Midi par rapport au Palais. Cette cour a la figure d'une double équerre, à chaque extrémité de laquelle on voit un gros édifice oblong à double toit, dont l'étage d'en bas est percé en trois endroits en forme de porte de ville. Cette cour a Nord-Sud plus de deux cens pas géométriques de long & la croisée environ autant, elle est pavée de grosses briques posées de champ, avec des allées de pierres plates & larges; avant que d'entrer dans une autre cour, il faut passer un canal à demi sec qui court Est-Ouest, & qui est parallèle aux murs de cette seconde cour. Nous passâmes ce canal sur un des six ponts de marbre blanc, qui sont vers le milieu, vis-à-vis de cinq portes voutées & ouvertes, sur lesquelles est un gros édifice avec une platte forme ou donjon à double toit, qui a plus de vingt pas géométriques d'épaisseur. A l'entrée & à la sortie du pont qui conduit à la porte du milieu, il y a deux grandes colonnes rondes de marbre blanc, dressées sur un large piédestal entouré d'une balustrade de même, avec deux gros lions qui ont sept à huit pieds de haut sur leur base, lesquels semblent avoir été faits d'un même bloc.

Les portes conduient vers le Nord dans la seconde cour dont je parle, qui n'a gueres que cent pas géométriques de longueur, & environ la moitié de largeur. A l'entrée de cette cour, on trouve deux autres colonnes de marbre blanc ornées de dragons en relief, avec deux petites aîles un peu au-dessous d'un chapiteau plat & fort large.

De là on passe dans une troisième deux fois plus longue que la seconde, & un peu plus large. On y entre par cinq portes semblables aux précédentes, sur lesquelles porte un gros édifice de même structure. Ces portes sont épaisses & couvertes de lames de fer, qui y sont attachées par plusieurs rangs de clouds de cuivre, dont la tête est plus grosse que le poing. Tous les édifices du Palais sont posés sur un socle à hauteur d'homme, bâti de grosses pierres de marbre d'un gris rouffâtre, mal polies, & ornées de moulures.

Sa description.

Toutes ces cours sont entourées d'édifices fort bas, & couverts de tuiles jaunâtres. Au fond de cette troisième cour on voit un assez long édifice flanqué de deux pavillons qui touche à deux ailes, lesquelles sont terminées par deux autres pavillons semblables aux premiers, c'est-à-dire, qui sont à double toit, & environnées de leurs galeries, de même que les ailes, & le fond de cet édifice, qui est élevé sur une plate forme de brique avec son parapet & ses petites embrasures, laquelle a environ trente-cinq pieds de haut. Le bas de la plate forme, jusqu'à six pieds hors du rez du chauffée, est bâti de marbre. Le fond est percé de trois ouvertures voutées, & qui se ferment par trois portes semblables aux précédentes, avec cette différence, que les clouds & les ferrures en sont dorés.

Il y avoit plusieurs Gardes à cette porte, & entre autres un *Colao*, ou Ministre d'Etat, qui ayant été accusé d'avoir reçu sous main de l'argent dans l'administration de sa charge, fut condamné à garder cette porte du Palais, avec une Compagnie de Soldats dans laquelle on l'avoit enrôlé. Ceux qui passaient devant lui ne laissoient pas de le saluer & de fléchir le genouil, respectant encore, nonobstant l'état humiliant où il se trouvoit, cette haute fortune dont il venoit de décroire.

Après avoir passé ces trois cours qui n'ont rien de bien remarquable que leur étendue, nous entrâmes dans une quatrième, qui a environ quatre-vingts pas géométriques en carré. Cette cour est tout-à-fait riante, elle est environnée de galeries interrompues d'espace en espace par des petits salons tout ouverts & plus exhaussés, vis-à-vis desquels il y a des escaliers avec leurs rampes de marbre blanc, qui régissent presque tout au tour. Cette cour est coupée dans sa largeur par un petit canal revêtu de marbre blanc, les bords sont ornés de balustrades de la même forme. On passe ce canal sur quatre ou cinq ponts d'une seule arcade. Ces ponts sont de marbre blanc, embellis de moulures & de bas reliefs. Dans le fond de la cour est un grand & magnifique salon propre, où l'on monte par trois grands escaliers, avec leurs rampes ornées des mêmes balustrades.

Suit une cinquième cour à peu près de la même forme & de la même grandeur: elle a néanmoins quelque chose qui frappe davantage: on y voit un grand perron carré à triple étage, & bordé à chaque étage de balustrades de marbre blanc; ce perron occupe près de la moitié de la longueur de la cour, & près des deux tiers de sa largeur. Il a environ dix-huit pieds de haut, & est bâti sur un socle Siamois de marbre plus grossier, qui est

Suite de la
description
du Palais.

haut de plus de six pieds. On monte sur ce perron par trois escaliers: celui du milieu est le plus considérable. Huit gros vases ou cassolettes de bronze d'environ sept pieds, ornent le haut du perron, au bas duquel, proche du maître escalier, il y a deux grosses figures de lion de bronze. Ce perron est vis-à-vis une grande & magnifique salle où l'Empereur reçoit les Mémoires, les Requêtes, ou Placets que les Mandarins des tribunaux souverains viennent lui présenter chaque jour, après avoir fait leurs prosternemens accoutumés au bas de l'escalier.

On passe ensuite deux autres cours assez peu différentes de cette dernière: elles ont des perrons de la même forme & de la même grandeur, & sont entourées d'édifices semblables, avec les escaliers & les balustrades qui régissent autour.

Lorsque nous eûmes traversé la seconde de ces cours, on nous conduisit par une porte qui est à côté sur la droite dans une autre cour longue d'environ deux cens pas: c'est une espèce d'hippodrome, au bout duquel on entre à main gauche dans une grande salle ouverte. Nous y trouvâmes des gardes, & nous y attendîmes quelque tems le Mandarin qui devoit venir nous prendre, pour nous introduire dans l'appartement de l'Empereur.

Enfin on vint nous chercher, & l'on nous fit entrer dans une neuvième cour un peu plus petite, mais du moins aussi magnifique. Au fond se voit un grand édifice de figure oblongue, à double toit de même que les précédens, & couvert pareillement de tuiles vernissées de jaune. Une espèce de chemin ou de levée haute de six ou sept pieds, bordée de balustrades de marbre blanc, & pavée de même, conduit à ce Palais où est l'appartement de l'Empereur. Il n'y a que lui qui puisse passer par cet endroit, ainsi que par le milieu des autres cours.

Tout brille dans ce Palais, par l'éclat que donnent les ornemens de sculpture, le vernis, les dorures, & les peintures. Au fond de ce grand édifice régnent une espèce de platte forme, pavée de grands carreaux d'un très beau marbre jaspé, poli comme une glace, & dont les morceaux sont tellement unis, qu'à peine peut-on distinguer l'endroit où ils se joignent.

À l'entrée de la grande salle, se trouve une porte qui conduit dans une grande chambre carrée, où l'Empereur étoit assis sur une estrade à la manière Tartare. Cette chambre étoit pavée de marbre, les poutres étoient portées par des colonnes de bois vernissées de rouge, & engagées de telle sorte dans le mur, qu'elles étoient de niveau avec sa surface. Nous fîmes les cérémonies ordinaires, c'est-à-dire, que nous nous rangeâmes sur une même ligne vis-à-vis de l'Empereur; que nous nous mîmes à genoux à trois reprises, & qu'à chacune nous nous courbâmes trois fois jusqu'à terre. C'étoit une grande faveur qu'il nous faisoit, de recevoir en personne ces marques de notre respect: quand les Mandarins des six Cours souveraines, de cinq en cinq jours, au premier jour de l'an, & au jour de la naissance de l'Empereur, viennent faire la même cérémonie, ce Prince n'est presque jamais présent, & est quel-

quelquefois bien éloigné de l'endroit du Palais où ils rendent leurs hommages.

Après avoir satisfait à ce devoir, nous approchâmes de sa personne, & nous étant mis à genoux de côté & sur une même ligne, il s'informa de notre nom, de notre âge, de notre patrie, & nous entretint avec une douceur & une affabilité, qu'on admireroit dans tout autre Prince que dans un Empereur de la Chine.

On ne peut nier que cette suite de cours de plein pied & sur une même ligne, que cet assemblage, quoique confus & informe, de corps de logis, de pavillons, de galeries, de colonnades, de balustrades, & de degrés de marbre, que cette multitude de toits couverts de tuiles d'un vernis jaune si luisant & si beau, que quand le soleil y donne, ils paroissent dorez, on ne peut nier, dis-je, que tout cela ne présente à la vue je ne sçai quoi de magnifique, qui frappe & qui donne à connoître que c'est le Palais d'un grand Empereur.

Si l'on y ajoute les cours, qu'on y a pratiqués sur les ailes pour les officiers & les écuries, les Palais des Princes du sang, ceux de l'Impératrice & des femmes, les jardins, les étangs, les lacs, les bois où l'on nourrit toutes sortes d'animaux, tout cela paroitra avoir quelque chose de singulier. Ce n'est pourtant là que le Palais intérieur du Prince, qui est séparé par une grande muraille du Palais extérieur, lequel est fermé d'un mur élevé & fort épais, & qui a environ deux lieues de circuit. C'est comme une petite ville où logent les différens Officiers de la Cour, & un grand nombre d'ouvriers de toutes les sortes, qui y sont entretenus pour le service de l'Empereur.

Fort près de *Peking* se voit la maison de plaisance des anciens Empereurs : elle est d'une étendue prodigieuse : car elle a bien de tour dix lieues communes de France : mais elle est bien différente des maisons royales d'Europe. Il n'y a ni marbre, ni jets d'eau, ni murailles de pierre : quatre petites rivières d'une belle eau l'arrosent : leurs bords sont plantés d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a plusieurs étangs, des paturages pour les cerfs, les chevreuils, les mules sauvages, & autres bêtes fauves ; des étables pour les troupeaux ; des jardins potagers, des gâzons, des vergers, & même quelques pièces de terre ensemencées, en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est là qu'autrefois les Empereurs se déchargeant du poids des affaires, & quittans pour un tems cet air de majesté qui gêne, alloient goûter les douceurs d'une vie privée.

Cependant ces Empereurs ne fortoient que rarement de leur Palais, & moins ils se monroient à leurs peuples, plus ils croyoient se concilier de respect. Les Tartares qui occupent maintenant le Trône, se sont humanifés, & sans trop s'écarter du génie de la Nation, ils sont devenus beaucoup plus populaires.

Lorsque l'Empereur sort de son Palais, la coutume est qu'il soit accompagné d'une grande partie des Seigneurs de sa Cour. Tout brille dans ce cortège, les armes, les harnois des chevaux, les banderoles, les parasols, les évantails, & toutes les autres marques de la dignité impériale. Ce sont

Maisons de
plaisance
des an-
ciens Em-
pereurs de
la Chine.

Cérémonies lors-
que l'Em-
pereur sort
de son
Palais.

les Princes & les Seigneurs qui ouvrent la marche, & qui fortent les premiers à cheval; ils sont suivis des Colao, ou principaux Ministres, & des grands Mandarins: ils marchent sur deux ailes & assez près des maisons, de sorte qu'ils laissent toute la rue libre. On porte après eux 24. bannières de soye jaune, qui est la livrée de l'Empereur, brodées de dragons d'or, qui sont comme ses armoiries. Ces bannières sont suivies de 24. parasols de même couleur, & d'autant de grands éventails fort riches & fort précieux. Les Gardes du corps sont tous vêtus de jaune, avec des espèces de casque en tête, & une sorte de javelot ou demie pique dorée, terminée en haut par la figure d'un soleil ou d'un croissant, ou de la tête de quelque animal. Douze Estafiers vêtus des mêmes couleurs, portent sur leurs épaules la chaise de l'Empereur qui est superbe. Il y a en divers endroits sur la route un grand nombre de ces Estafiers, pour se relever dans la marche. Une troupe de Musiciens, de Trompettes, & de Joueurs d'instrumens accompagnent l'Empereur, & font grand bruit. Enfin un grand nombre de Pages & de Valets de pieds ferment la marche.

Lorsque
Cang hi
visitoit s.
Etats.

Mais comme les Empereurs maintenant sortent plus souvent de leur Palais, ils se délivrent volontiers de l'embarras que cause un si grand cortège. Quand l'Empereur *Cang hi* visitoit les Provinces méridionales, il montoit une barque neuve & faite exprès pour son voyage, accompagné de ses enfans, de grands Seigneurs, & d'une infinité d'Officiers de confiance; il y avoit tant de troupes sur sa route, qu'il sembloit marcher au milieu d'une armée. Alors il alloit à petites journées, s'arrêtant de tems en tems pour examiner par lui-même, & se faire rendre un compte exact de tout: mais en retournant à *Peking*, sa barque marchoit jour & nuit.

Je ne dis rien de ses voyages en Tartarie, lorsqu'il y alloit prendre le divertissement de la chasse: c'est alors qu'il marchoit véritablement à la tête d'une armée, & l'on eût dit qu'il alloit à la conquête d'un Empire. Je décris ailleurs la magnificence qui éclatoit dans le train, dans les habits, dans les tentes & les équipages de ce Prince, & de tous les Grands de sa suite: ainsi sans m'y arrêter à présent, je ne parlerai que de l'éclat & de la pompe, avec laquelle il alloit offrir solennellement des sacrifices dans le temple du *Tien*. Le détail que j'en tire de la relation qu'un a fait le P. Magalhaens est d'autant plus sûr, que l'Ordre de ces sortes de cérémonies, est réglé de tous les tems, & s'observe invariablement.

Cette marche commence par 24. Tambours rangez en deux files, & 24. Trompettes. Ces Trompettes sont faites d'un bois fort estimé des Chinois, qu'ils nomment *Ou tong chu*: elles ont plus de trois pieds de longueur, & environ huit pouces de diamètre à l'embouchure: elles sont en forme de cloches ornées de cercles d'or, & s'accordent parfaitement avec les Tambours.

Suivent sur la même ligne 24. hommes, armez de bâtons longs de sept à huit pieds, vernissés de rouge, & ornés de feuillages dorez: puis cent Soldats portant des halberdars, dont le fer se termine en croissant, cent

Maf-

Maffiers dont les lances font peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité, quatre cens grandes lanternes fort ornées & travaillées avec beaucoup d'art, quatre cens flambeaux faits d'un bois qui brûle longtemps, & qui répand une grande lumière : deux cens lances enrichies les unes de flocons de foye de diverfes couleurs, les autres de queues de pantheres, de renards, & d'autres animaux : 24. bannieres fur lesquelles on a peint les signes du Zodiaque, que les Chinois divisent en 24. parties ; cinquante-fix autres bannieres, où font représentées les 56. constellations, aufquelles les Chinois réduifent toutes les étoiles : deux cens évantails, foutenus par de longs bâtons dorez, où font peintes diverfes figures de dragons, d'oifeaux, & d'autres animaux : 24. parasols richement ornez, & un buffet porté par les Officiers de la bouche, & garni de divers utensiles d'or, comme de baffins, d'éguières, &c.

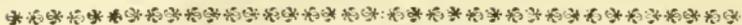
Après qu'on a vu marcher tout ce cortége en bon ordre, l'Empereur paroît à cheval superbement vêtu, avec un air grave & majestueux ; on foutoit à ses côtes un riche parasol qui est affez grand pour donner de l'ombre & à lui & à son cheval : il est environné de dix chevaux de main de couleur blanche, dont les selles & les brides font enrichies d'or & de piergeries, de cent lanciers, & des Pages de la Chambre.

Son Cortége.

Après quoi l'on voit venir dans le même ordre & à fa fuite tous les Princes du Sang, les Regulos, les premiers Mandarins, & les Seigneurs de fa Cour, tous en habits de cérémonie, cinq cens jeunes Gentilshommes du Palais richement vêtus, mille Valets de pied en robes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent. Immédiatement après trente-fix hommes portent une chaise découverte, qui est suivie d'une autre fermée & beaucoup plus grande, laquelle est foutenue par six vingts porteurs, enfin quatre grands chariots, dont deux font traînez par des éléphants, & les deux autres par des chevaux couverts de houffes en broderie : chaque chaise & chaque chariot est suivi d'une Compagnie de 50. hommes pour fa garde.

Cette marche est fermée par deux mille Mandarins de Lettres, & par deux autres mille Mandarins d'armes ou Officiers de guerre, vêtus magnifiquement de leurs habits de cérémonie.

Telle est la grandeur & la puissance du Maître qui gouverne un si vaste Empire. C'est à lui seul que tout se rapporte : il est l'ame qui donne le mouvement à un si grand corps, & qui en maintient toutes les parties dans la plus parfaite subordination, ainsi qu'on le verra dans la fuite.



De la forme du Gouvernement de la Chine, des différens Tribunaux, des Mandarins, des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir & de leurs fonctions.

Gouvernement de la Chine.

LE Gouvernement politique de la Chine roule tout entier sur les devoirs des peres à l'égard de leurs enfans, & des enfans envers leurs peres. L'Empereur est appellé le pere de tout l'Empire, le Viceroy est le pere de la Province qui lui est soumise, & le Mandarin est de même le pere de la Ville qu'il gouverne. C'est sur ce principe général qui est très-simple, qu'est fondé ce grand respect & cette prompte obéissance, que les Chinois rendent aux Officiers, qui aident l'Empereur à soutenir le poids du Gouvernement.

On ne peut s'empêcher d'être surpris lorsqu'on voit qu'un Peuple infini, naturellement inquiet, intéressé jusqu'à l'excès, & toujours en mouvement pour s'enrichir, est néanmoins gouverné & retenu dans les regles du devoir par un petit nombre de Mandarins, qui sont à la tête de chaque province. Tant il est vrai que l'ombre seule de l'autorité Impériale qui paroît dans leurs personnes, a tout pouvoir sur l'esprit de ces Peuples.

Dès les premiers tems de la Monarchie, les Mandarins ont été partagez en neuf ordres différens: la subordination de ces ordres est si grande & si parfaite, que rien ne se peut comparer au respect & à la soumission, que les Mandarins d'un ordre inférieur ont pour ceux qui sont d'un ordre supérieur.

Le premier ordre des Mandarins est celui des *Colao* ou Ministres d'Etat, des premiers Présidens des Cours Souveraines, & autres premiers Officiers de la Milice; c'est le plus haut degré auquel les Gens de Lettres puissent parvenir, à moins que pour des services importans rendus à l'Empire, l'Empereur ne jugeât à propos de leur donner des titres encore plus honorables, comme ceux de Comtes, de Ducs, &c.

Des Tribunaux.

Le nombre des *Colao* n'est pas fixé, mais il dépend de la volonté du Prince, qui les choisit comme il veut, & qui les tire des autres Tribunaux. Cependant ils ne sont gueres que cinq ou six. Il y en a un d'ordinaire parmi eux qui est plus distingué que les autres, & qu'on nomme *Cheou siang*: c'est lui qui est le chef du Conseil, & qui a surtout la confiance de l'Empereur.

Tribunal des *Colao*.

Le Tribunal de ces *Colao* se tient dans le Palais, à main gauche de la salle Impériale, qui est le côté le plus honorable. C'est dans cette salle que l'Empereur donne audience quand il paroît en public, & qu'il reçoit les respects & les hommages que les Mandarins viennent lui rendre. Comme il a dans son Palais plusieurs autres salles magnifiques & superbement ornées, on attribue une de ces salles à chacun d'eux, pour examiner les dif-

férentes affaires qui lui font adreffées en particulier ; & on lui donne le nom de cette falle , comme un titre d'honneur qu'on ajoûte à son nom ordinaire , par exemple , un tel , *Colao* , fuprême falle du milieu.

Différence
des Ordres
des Man-
darins,

Ce Tribunal qu'on nomme *Nui yuen* , c'est-à-dire , la Cour du dedans , parce qu'il est au dedans du Palais , est composé de trois Ordres de Mandarins. Les premiers font à proprement parler les Miniftres d'Etat ; ce font eux qui voyent & qui examinent prefque toutes les Requêtes que les Tribunaux fouverains doivent préfenter à l'Empereur , foit pour les affaires d'Etat , & qui concernent la guerre , ou la paix , foit pour les affaires civiles ou criminelles. Ils lifent ces Requêtes , & après les avoir luës , ils permettent qu'on les donne à l'Empereur , à moins qu'ils ne trouvaflent quelque obftacle , dont ils avertiroient Sa Majesté , qui reçoit ou qui rejette leurs avis , comme il lui plait , fe réfervant quelque fois à lui feul la connoiffance des affaires , & l'examen des Mémoires qu'on lui a préfenté.

Les Mandarins qui compofent le fecond ordre de ce Tribunal , font comme les Affeffeurs des premiers : c'est de leur corps que fe tirent les Vicerois des provinces , & les Préfidents des autres Tribunaux ; on leur donne le titre de *Ta bio fe* , c'est-à-dire , Lettrez , ou Magiftrats d'une capacité reconnuë , & on les prend dans le fecond ou le troifième ordre des Mandarins.

Les Mandarins du troifième ordre s'appellent *Tchong chu co* , c'est-à-dire , école des Mandarins. Ils font les Secrétaires de l'Empereur , & ont foin de faire écrire toutes les affaires dont on délibère dans le Tribunal. On les prend dans le quatrième , le cinquième , ou le fixième ordre des Mandarins.

Ce font là les Officiers qui compofent le Conseil de l'Empereur , & c'est à ce Tribunal que s'examinent & fe décident la plû-part des grandes affaires , à moins que l'Empereur ne faffe affembler le Grand Conseil pour en décider. Ce Grand Conseil est composé de tous les Miniftres d'Etat , des premiers Préfidents & Affeffeurs des fix Cours Souveraines , & de ceux de trois autres Tribunaux confidérables. Car outre ce Conseil du dedans , il y a dans *Peking* fix Cours Souveraines qu'on appelle *Leou pou* , dont le pouvoir & l'autorité s'étendent fur toutes les provinces de l'Empire. De tout tems il y a eu dans chacune un Préfident , qui est d'ordinaire Mandarin du premier ordre , & deux Affeffeurs qui font du fecond ordre : fans compter les Tribunaux fubalternes , au nombre de quarante-quatre , qui ont chacun un Préfident , & au moins douze Confeillers.

Conseil de
l'Empe-
reur,

C'est ainfi que ces Tribunaux ont été compofez fous les Empereurs Chinois : mais depuis que les Tartares fe font rendus maîtres de la Chine , on a doublé les Officiers , tant dans les Cours fupérieures que dans les fubalternes ; & l'on y a mis autant de Tartares que de Chinois. Trait de politique dans le Conquéran qui a trouvé le moyen de faire entrer les Tartares dans l'adminiftration de l'Etat , fans mécontenter les Chinois qui auroient eu lieu de fe plaindre , fi on les eût exclus des Charges de l'Empire.

La fonction de la premiere de ces Cours Souveraines qui s'appelle *Lij pou* , est de fournir de Mandarins toutes les provinces de l'Empire , de veiller fur

De la Cour
appelée
Lij pou,

leur conduite, d'examiner leurs bonnes ou mauvaises qualitez, d'en rendre compte à l'Empereur, afin qu'il récompense la vertu & le mérite des uns, en les élevant à de plus grands emplois, & qu'il punisse les autres en les dégradant, lorsque par quelque endroit, ils se sont rendus indignes du poste, où on les avoit placez : ce sont à proprement parler des Inquisiteurs d'Etat.

Cette Cour a quatre Tribunaux subalternes. Le premier qui a soin de choisir ceux qui par leur science & leurs autres qualitez méritent de posséder des Charges dans l'Empire. Le second qui examine la bonne ou la mauvaise conduite des Mandarins. Le troisième qui doit sceller tous les Actes juridiques, donner aux différens Mandarins les Sceaux convenables à leurs dignitez & à leurs emplois, & examiner si les Sceaux des dépêches qu'on envoie à la Cour sont véritables ou supposés. Enfin le quatrième qui est chargé d'examiner le mérite des Grands de l'Empire, c'est-à-dire, des Princes du Sang Impérial, des *Régulos*, de ceux qu'on a honoré de titres à peu près semblables à ceux de nos Ducs, de nos Marquis, & de nos Comtes, & généralement de toutes les personnes d'un rang & d'une qualité distinguée.

De la Cour
appelée
Hou pou.

La seconde Cour Souveraine, appelée *Hou pou*, c'est-à-dire, grand Trésorier du Roy, a la Surintendance des Finances, & a le soin du domaine, des trésors, de la dépense, & des revenus de l'Empereur; elle expédie les ordres pour les appointemens & les pensions; elle ordonne les livraisons de ris, de pièces de foye, & d'argent qui se distribuent aux Grands Seigneurs & à tous les Mandarins de l'Empire; elle tient un rôle exact de toutes les familles, de tous les droits qui doivent se payer, des douanes, & des magasins publics. Pour l'aider dans ce prodigieux détail, elle a quatorze Tribunaux subalternes pour les affaires des quatorze provinces dont est composé l'Empire; car la province de *Pe tche li* étant la province de la Cour, & par conséquent supérieure aux autres, jouit en beaucoup de choses des prérogatives de la Cour & de la Maison de l'Empereur. La province de *Kiang nan*, dont *Nan king* est capitale, avoit autrefois les mêmes privilèges, à cause de la résidence qu'y faisoient les Empereurs: mais elle a été réduite en province comme les autres par les Tartares, qui ont changé le nom de *Nan king*, en celui *Kiang nan*.

De la Cour
appelée
Li pou.

Li pou est le nom de la troisième Cour Souveraine, c'est-à-dire, Tribunal des Rits. Quoique le nom de cette Cour paroisse le même que celui de la première Cour, dont nous venons de parler, il y a cependant une grande différence dans la langue Chinoise, & c'est la prononciation qui le détermine. *Lij* signifie Mandarin, & *Pou* Tribunal, c'est ce qui exprime le Tribunal des Mandarins: au lieu qu'ici *Li* signifie, Rit, & joint avec *Pou* exprime le Tribunal des Rits. C'est à cette Cour qu'il appartient de veiller sur l'observation des Rits & des cérémonies, sur les sciences & les arts; c'est elle qui a soin de la Musique Impériale, qui examine ceux qui aspirent aux degrés, & qui permet qu'on les admette aux examens: c'est elle qui donne son avis sur les titres d'honneur, & sur les distinctions dont l'Empereur veut gratifier ceux qui le méritent: De plus elle a soin des Temples.

& des Sacrifices que l'Empereur a coutume d'offrir: ce soin s'étend aux festins que le Prince donne à ses Sujets ou aux Etrangers: c'est à elle à recevoir, à régaler, à congédier les Ambassadeurs: elle a la direction des arts libéraux, & enfin des trois Loix ou Religions qui ont cours, ou qui sont tolérées dans l'Empire, sçavoir, des Lettrez, des *Taoïste*, & des Disciples de *Fo*. Enfin c'est une espèce de Tribunal Ecclésiastique, devant lequel les Prédicateurs de l'Evangile ont été obligez de comparoître dans le tems des persécutions.

Quatre Tribunaux subalternes aident cette Cour dans ses fonctions. Le premier a soin de délibérer sur les affaires les plus importantes, comme lorsqu'il s'agit d'expédier les Brévets pour les plus grandes Charges de l'Empire, telles que sont celles des *Tsong tou* ou des Vicerois. Le second a soin des sacrifices que fait l'Empereur, des Temples, des Mathématiques, & des Religions approuvées ou tolérées. Le Troisième est chargé de recevoir ceux qui sont envoyez à la Cour. Le quatrième a la direction de la table de l'Empereur, & des festins que donne Sa Majesté, soit aux Grands de l'Empire, soit aux Ambassadeurs.

La quatrième Cour Souveraine se nomme *Ping pou*, c'est-à-dire, le Tribunal des armes. La milice de tout l'Empire est de son ressort. C'est de ce Tribunal que dépendent les Officiers de guerre généraux & particuliers; c'est lui qui les examine en leur faisant faire l'exercice, qui entretient les forteresses, qui remplit les arsenaux, & les magasins d'armes offensives & défensives, & de munitions de guerre & de bouche, qui fait fabriquer toutes sortes d'armes, & qui a soin généralement de tout ce qui est nécessaire pour la défense & la sûreté de l'Empire.

De la Cour
appelée
Ping pou.

Elle a quatre Tribunaux inférieurs. Le premier dispose de toutes les Charges militaires, & veille à ce que les troupes soient bien disciplinées. Le second distribue les Officiers & les Soldats dans les divers postes, pour y maintenir la tranquillité, & a soin de purger les villes & les grands chemins de voleurs. Le troisième a la sur-intendance de tous les chevaux de l'Empire, des postes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques destinées à porter les vivres & les autres provisions aux Soldats. Le quatrième a soin de faire fabriquer toutes sortes d'armes, & à en remplir les arsenaux.

On a donné le nom de *Hing pou* à la cinquième Cour Souveraine. Elle est comme la Tournelle ou la Chambre Criminelle de l'Empire. Il lui appartient d'examiner ceux qui sont coupables de quelque crime, de les juger, & de les punir d'une manière conforme à ce que les Loix ont sagement établi. Elle a quatorze Tribunaux subalternes, selon le nombre des quatorze provinces de l'Empire.

De la
Tournelle;

La sixième & dernière Cour Souveraine appelée *Cong pou*, c'est-à-dire, Tribunal des ouvrages publics, a soin d'entretenir les Palais, tant de l'Empereur, que des Tribunaux, des Princes du Sang, & des Vicerois, les sépulcres des Empereurs, les Temples, &c. Elle a l'intendance des tours, des arcs de triomphes, des ponts, des chaussées, des digues, des rivières, & des lacs, & de tous les ouvrages nécessaires pour les rendre navigables,

De la Cour
appelée
Cong pou.

- des rues, des grands chemins, des barques, & de tous les bâtimens nécessaires pour la navigation.

Cette Cour a pareillement quatre Tribunaux subalternes. Le premier dresse les plans & les desseins des ouvrages publics. Le second a la direction de tous les ateliers, qui sont dans toutes les villes du Royaume. Le troisième a soin d'entretenir les canaux, les ponts, les chauffées, les chemins, &c. & de rendre les rivières navigables, Le quatrième a soin des maisons Royales, des jardins, & des vergers: il les fait cultiver & en perçoit les revenus.

Chacun de ces Tribunaux inférieurs, a son Palais particulier avec ses salles, & est composé de deux Présidens, & de 24. Conseillers, partie Tartares, & partie Chinois. On ne parle point d'une infinité de petits Officiers qui sont attachez à chaque Tribunal, tels que sont les Écrivains, les Greffiers, les Huissiers, les Courriers, les Prévôts, les Sergens, & le reste.

Comme il seroit à craindre que des corps en qui réside tant de puissance, ne vinssent à affoiblir peu à peu l'autorité Impériale, les loix ont prévenu cet inconvénient en deux manières.

Bornes de
l'autorité
des Tri-
bunaux.

Premièrement, il n'y a aucun de ces Tribunaux qui ait un pouvoir absolu dans les affaires qui sont de son ressort, & qui n'ait besoin pour l'exécution de ses jugemens, du secours d'un autre Tribunal, & quelquefois de tous ensemble. Par exemple, toutes les troupes sont soumises au quatrième Tribunal Souverain, qui est celui de la guerre: mais le payement des troupes, est du ressort du deuxième: les barques, les chariots, les tentes, les armes, &c. dépendent du sixième. Ainsi nulle entreprise militaire ne peut s'exécuter sans le concert de ces différens Tribunaux. Il en est de même de toutes les affaires importantes de l'Etat.

Secondement, rien n'est plus capable de tenir en bride la puissance des Magistrats, dont les Tribunaux suprêmes sont composez, que la précaution qu'on a prise de nommer un Officier, qui veille à ce qui se passe dans chaque Tribunal. Son office est d'assister à toutes les assemblées, d'en recevoir tous les actes qui lui sont communiqués: il ne peut rien décider par lui-même, il est simple inspecteur pour observer toutes choses, & en rendre compte à la Cour: sa charge l'oblige d'informer secrètement l'Empereur, des fautes que les Mandarins commettent, non seulement dans l'administration publique des affaires de l'Etat, mais encore dans leur conduite particulière: rien n'échappe à leur vigilance, ils n'épargnent pas même la personne de l'Empereur, lorsqu'il est repréhensible; & afin qu'on ne puisse les gagner en leur faisant espérer une fortune plus grande, ni les intimider par des menaces, on les retient constamment dans leur emploi, & on ne les en tire que pour les élever à une charge plus considérable.

Censeurs
publics.

Ces sortes d'Inspecteurs ou de Censeurs publics, qu'on appelle *Co tao*, se font extrêmement redouter, & il y a des traits étonnans de leur hardiesse & de leur fermeté. On en a vu accuser des Princes, des Grands Seigneurs, des Vicerois Tartares, quoi qu'ils fussent sous la protection de l'Empereur; il est même assez ordinaire, que soit par entêtement, soit par vanité, ils

aiment

aiment mieux tomber dans la disgrâce du Prince, & même être mis à mort, que de se désister de leurs poursuites, quand ils croient qu'elles sont conformes à l'équité, & aux règles d'un sage gouvernement.

L'un d'eux ayant accusé au feu Empereur *Cang bi*, quatre *Colao* & quatre grands Officiers, & les ayant convaincus de s'être laissez corrompre par argent, pour la nomination des Charges, ils furent cassés sur le champ, & réduits à la condition de Gardes, qui sont de petits Officiers du menu Peuple; ainsi l'on peut bien dire des Officiers de cette Cour, ce qu'un Courtisan de Perse disoit de ceux de son Prince: Ils sont entre les mains du Roy mon maître comme des jettons, qui ne valent que ce qu'il veut les faire valoir.

Lorsque l'Empereur renvoie selon la coûtume, les Requêtes de ces Censeurs aux Tribunaux pour en délibérer, il est rare que les Mandarins donnent le tort aux Censeurs, par la crainte où ils sont d'être accusez eux-mêmes. C'est ce qui donne à ces Officiers un grand crédit dans l'Empire; mais aussi c'est ce qui tient tout dans le devoir, & dans la subordination si nécessaire, pour maintenir l'autorité Impériale.

Cependant quelque déférence qu'ayent tous les Mandarins, non seulement pour les ordres, mais pour les moindres inclinations de l'Empereur, ils ne laissent pas dans l'occasion de faire paroître beaucoup de fermeté. Lorsque l'Empereur interroge les Tribunaux, & qu'ils répondent selon les loix, on ne peut ni les blâmer, ni leur faire aucun reproche; au lieu que s'ils répondent d'une autre maniere, les Censeurs de l'Empire ont droit de les accuser, & l'Empereur de les faire punir, pour n'avoir pas suivi les loix.

Il y a encore à *Peking* un autre Tribunal, uniquement établi pour y traiter les affaires des Princes: on ne veut pas qu'ils soient confondus avec le commun du Peuple. Les Présidens & les Officiers de ce Tribunal sont des Princes titrez: on choisit les Officiers subalternes parmi les Mandarins ordinaires, c'est à ceux-ci de dresser les actes de procédure, & de faire les autres écritures nécessaires. C'est aussi dans les Registres de ce Tribunal, qu'on inscrit tous les Enfans de la famille Impériale à mesure qu'ils naissent, qu'on marque les titres & les dignitez dont on les honore, qu'on les juge, & qu'on les punit s'ils le méritent. Les Regulos, outre leurs femmes légitimes, en ont ordinairement trois autres, auxquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inscrivent dans ce Tribunal. Les enfans qui en naissent, ont rang après les enfans légitimes, & sont plus considerez que ceux qui naissent de simples concubines, que les Princes peuvent avoir en aussi grand nombre qu'ils le souhaitent.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail des divers Tribunaux établis dans la ville Impériale, il suffit d'avoir parlé un peu au long des six principaux auxquels ils sont subordonnez; mais je n'en puis omettre un qui est singulier en son genre, & qui fait connoître le cas qu'on fait à la Chine des gens de Lettres.

Tous les trois ans tout ce qu'il y a de *Kiu gin*, c'est-à-dire, de Licentiez dans l'Empire, se rendent à *Peking* pour parvenir au degré de Docteur; on les examine rigoureusement durant 13. jours, & il n'y en a qu'environ trois

Tribunal
des Princes
à *Peking*.

Des Let-
tés.

cens

cens qui soient élevez à ce degré. On choisit parmi ces nouveaux Docteurs, ceux qui ont fait paroître le plus d'esprit & de capacité, pour composer le Tribunal dont je parle, & qui se nomme *Han lin yuen*; c'est une espèce d'Académie, qui ne compte parmi ses membres, que les plus sçavans & les plus beaux génies de l'Empire.

Ce sont ces Docteurs qui ont l'intendance de l'éducation du Prince héritier, & qui doivent lui enseigner la vertu, les sciences, les regles de la civilité, & le grand art de bien gouverner. Ils sont chargez d'écrire les événemens considérables, qui méritent d'être transmis aux races futures, & l'histoire générale de l'Empire. Leur profession est de continuellement étudier, & de faire des livres utiles. Ce sont proprement les gens de Lettres de l'Empereur; il s'entretient avec eux des sciences, & c'est souvent de leur corps qu'il choisit des *Colao*, & les Prédidens des Tribunaux suprêmes. Les membres de ce Tribunal sont dans une grande estime, & en même tems fort craints & fort respectez.

Des Gouverneurs de Province.

C'est l'Empereur qui nomme pareillement les Mandarins, auxquels il donne toute autorité dans les provinces. Elles sont gouvernées par deux Officiers généraux, dont dépendent tous les autres: l'un qui s'appelle *Fou yuen*; c'est ce que nous nommons en Europe Viceroy, ou Gouverneur de province: un autre, dont la juridiction est bien plus étendue, puisq' deux & quelquefois trois provinces lui sont soumises. Celui-ci se nomme *Tsong tou*.

L'un & l'autre sont à la tête d'un Tribunal suprême de la province, où toutes les affaires importantes, soit civiles, soit criminelles, se décident: c'est à eux que l'Empereur envoie immédiatement ses ordres, & ils ont soin de les signifier aussi-tôt dans toutes les villes de leur ressort.

Quelque grande que soit l'autorité du *Tsong tou*, elle ne diminuë en rien celle des Viceroy particuliers, tout y est réglé de telle sorte, qu'il n'y a jamais parmi eux aucun conflit de juridiction. Ce Tribunal suprême de chaque province, a dans son département plusieurs autres Tribunaux, qui lui sont subordonnez, & un certain nombre de Mandarins inférieurs, qui aident le Viceroy à expédier les affaires.

Dans toutes les villes capitales des provinces, on a établi deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles, & l'autre pour les affaires criminelles: le premier s'appelle *Pou tching ssee*: il a un Président & deux Assesseurs: ils sont tous trois Mandarins du second ordre. Le Président l'est du premier degré, & les Assesseurs du second degré. Le Tribunal criminel, qu'on nomme *Ngan tcha ssee*, a un Président du troisième ordre, & au lieu d'Assesseurs il a deux classes de Mandarins, qu'on appelle *Ta oli*.

Ces Mandarins sont les Visiteurs des différens districts qui partagent chaque province, & ils y ont leurs Tribunaux. Leur Charge est d'en rendre compte à l'Empereur, sur-tout quand dans la province, il n'y a point de Visiteur envoyé de la Cour.

Les uns appelez *T tekuen tao* ont soin de l'entretien des Postes, des Hôtelleries royales, & des Barques de leur département, qui appartiennent à l'Empereur. D'autres qu'on nomme *Ping pi tao*, ont inspection sur les trou-

pes. D'autres veillent à la réparation des grands chemins, on les nomme *Tun tien tao*: il y en a qui ont soin des rivières, & qu'on appelle *Ho tao*; & d'autres, dont l'emploi est de visiter les côtes de la mer, ils s'appellent *Hai tao*. Ils ont tout pouvoir de faire châtier les criminels, & ils sont comme les Substituts des six Tribunaux suprêmes de la Cour.

Pour ce qui est des villes particulières, comme elles sont de trois ordres différens, elles ont aussi leurs Gouverneurs, & plusieurs Mandarins qui rendent la justice.

Le Mandarin des villes du premier ordre s'appelle *Tchi fou*. Il est Mandarin du quatrième ordre: ses trois Assesseurs sont Mandarins du sixième & du septième ordre: il a encore sous lui un certain nombre de Mandarins inférieurs, qui se multiplient à proportion de l'étendue de son territoire, & du nombre des villes qui sont de sa dépendance.

Le Mandarin des villes du second ordre se nomme *Tchi scheou*: il est du second degré du cinquième ordre: ses deux Assesseurs sont du second degré du sixième & du septième ordre.

Enfin toutes les autres villes de l'Empire ont un Tribunal, dont le Président s'appelle *Tchi bien*. C'est un Mandarin du septième ordre qui a deux Assesseurs, l'un du huitième, & l'autre du neuvième ordre.

Outre ces Tribunaux qui sont communs à toutes les provinces, il y en a encore d'autres, qui sont propres de certains lieux, ou qui ont des fonctions particulières, tels que sont, par exemple, les Mandarins du sel qui ont soin de la faire distribuer dans toutes les provinces par des personnes sûres, & d'empêcher que des Marchands particuliers n'en débitent, & ne fassent tort aux droits du Prince: Le Président de ce Tribunal s'appelle *Yen fa tao*; le Mandarin général du tribut du ris, qu'on nomme *Leang tao*; un autre Mandarin général, lequel préside aux examens des Etudiens de la province, & de tous ceux qui aspirent aux degrés de littérature, qui se nomme *Hio tao* & plusieurs autres qui ont des Offices particuliers, & dont le détail seroit trop long.

Des Mandarins particuliers.

Le nombre de ces Mandarins de Lettres répandus dans tout l'Empire, monte à plus de treize mille six cents: on en imprime quatre fois l'année un catalogue exact, où l'on marque leur nom, leurs titres, leur pays, & le tems auquel ils ont été graduez. Je parlerai ailleurs des Mandarins d'armes ou Officiers de guerre.

Les Gouverneurs des villes, qui sont des Mandarins inférieurs, ne regardent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes: mais ils sont obligez, d'en faire leur rapport aux Mandarins supérieurs, c'est-à-dire, au *Pou tching sîe* que les Européens appellent le Trésorier général de la province, & au *Fou yuen*, à qui nous donnons le nom de Viceroy.

Ces deux grands Mandarins ne reconnoissent au-dessus d'eux que les Tribunaux de *Peking*. Pour ce qui est du *Tsong tou*, qui est au-dessus des Viceroy, & qui a le gouvernement de deux ou trois provinces, il est dépendant des mêmes Tribunaux: mais sa Charge est si considérable, qu'on ne peut l'élever qu'en le faisant Ministre d'Etat, ou Président d'une des Cours Souveraines.

Tous les Mandarins sont infiniment jaloux des marques de leur dignité, qui les distinguent non seulement du commun du peuple : mais encore des autres Lettrez, & de tous ceux qui sont d'un rang inférieur.

Leurs
marques
de distinc-
tion.

Cette marque consiste dans une pièce d'étoffe quarrée qu'ils portent sur la poitrine; elle est richement travaillée, & au milieu se voit la devise propre de leurs emplois: aux uns c'est un dragon à quatre ongles, aux autres un aigle, ou un soleil, & ainsi du reste. Pour ce qui est des Mandarins d'armes, ils portent des pantheres, des tygres, des lions, &c. Il y a pareillement de la distinction affectée aux ceintures qu'ils portent: autrefois avant que les Chinois eussent pris l'habit Tartare, elles étoient divisées en petits carreaux, & s'attachoient par devant avec de grandes agraffes faites de cornes de buffle, de rhinoceros, d'ivoire, d'écaillés de tortue, de bois d'aigle, d'argent, d'or, & de pierres: cette matière des agraffes étoit différente selon la diversité des emplois: il n'y avoit que les *Colao* qui pussent porter celle qui est de pierres précieuses, & c'est l'Empereur qui la leur donnoit, lorsqu'il les mettoit en possession de leur Charge. Maintenant c'est la ceinture de soie qui est toujours en usage.

Il y a une dépendance absoluë entre ces diverses puissances qui gouvernent l'Etat. Le plus petit des Mandarins a tout pouvoir dans l'étendue de son Gouvernement: mais il relève d'autres Mandarins, dont le pouvoir est plus grand; ceux-ci dépendent des Officiers généraux de chaque province; ces derniers, des Tribunaux de la ville Impériale; & les Présidens des Cours Souveraines, devant qui tremblent tous les Mandarins, tremblent eux-mêmes devant l'Empereur, en qui réside la souveraine puissance.

Distribu-
tion de
leurs
Charges.

Voici comment se distribuent les Charges des Mandarins, c'est-à-dire, des Officiers: quand des trois degrés de littérature, on en a passé au moins deux, on est en état de posséder des Charges, les noms de ces trois sortes de sçavans, c'est-à-dire, des *Si eou tsai* ou Bacheliers, des *Kiu gin* ou Licentiez, & des *Tsing sée* ou Docteurs, s'écrivent dans les Registres du Tribunal, appelé *Lji pou*, qui distribue les Officiers chacun dans son rang & selon son mérite.

Lorsque leur tems est venu, & qu'il vaque des Charges, ils se rendent à la Cour: on ne les élève ordinairement, même les *Tsing sée*, qu'aux Charges de Gouverneurs de villes du second & du troisième ordre. Supposé que quatre de ces Charges viennent à vaquer, on commence par en informer l'Empereur, & on appelle les quatre Lettrez qui sont les premiers sur la liste; puis dans une boîte élevée, où l'on ne peut atteindre qu'à peine avec la main, on met quatre bulletins, où sont écrits les noms des quatre Gouvernemens, ensuite chacun tire en son rang, & est fait Gouverneur de la ville dont le nom lui est échu.

Outre les examens ordinaires, on en fait encore un autre, pour s'assurer de quelle sorte de Gouvernement un Lettre est capable; & l'on dit que quand on a des amis, ou de l'argent à donner, les Chinois ne manquent pas de diverses adresses, pour faire tomber les meilleurs Gouvernemens, à ceux qu'ils ont dessein de favoriser.

Exactitu-
de dans

La facilité avec laquelle un seul Mandarin, un *Tchi fou* par exemple, gou-



CORTEGE D'UN VICEROY. TOUTES LES FOIS QU'IL SORT DE SON PALAIS.

gouverne un si grand peuple, est admirable. Qu'il publie ses Ordres sur un simple carré de papier, scellé de son Sceau, & attaché aux Carrefours des villes & des villages, il est aussitôt obéi.

Une si prompte obéissance a pour bâte cette profonde vénération, & cette soumission sans réserve à l'égard des parens, dans laquelle les Chinois sont élevez dès leur enfance: elle vient aussi du respect que ce Mandarin s'attire, par la manière dont il conduit un peuple accoutumé à le regarder comme l'Empereur, dont il représente la personne. Le peuple ne lui parle qu'à genoux, lorsqu'il rend la justice dans son Tribunal. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil, & son train est majestueux. Il est superbement vêtu, son visage est grave & sévère; quatre hommes le portent assis sur une chaise fort propre, découverte & dorée si c'est en Été, & fermée d'un tour de soye si c'est en Hyver: il est précédé de tous les gens de son Tribunal, dont les bonnets & les habits sont d'une forme extraordinaire

Ces Officiers marchent en ordre des deux côtez de la ruë: les uns tiennent devant lui un parasol de soye, les autres frappent de tems en tems sur un bassin de cuivre, & d'espace en espace ils avertissent à haute voix le peuple, de se tenir en respect à son passage. Quelques-uns portent de longs foyets, & d'autres traînent de longs bâtons, ou des chaînes de fer; le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui sçait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui seroit souffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ses ordres.

Ainsi dès qu'il paroît, tout le peuple, qui est dans les ruës, lui témoigne son respect, non pas en le saluant, de quelque manière que ce soit, ce seroit une familiarité punissable: mais en se retirant à l'écart, se tenant debout, les pieds joints l'un auprès de l'autre, les bras pendans & serrez le long des côtez, & il demeure dans cette posture la plus respectueuse, jusqu'à ce que le Mandarin soit passé.

Si un Mandarin du cinquième ordre, tel que le *Tchi fou*, marche avec cette Pompe, on peut juger quelle est la magnificence de la marche du *Tsong tou*, ou du Viceroy. Il a toujours pour le moins une centaine d'hommes qui l'accompagnent, & cette longue suite qui n'a rien d'embarrassant, parce que chacun sçait son poste, occupe quelquefois toute une ruë. C'est au milieu de ce cortège qu'il paroît revêtu de ses habits de cérémonie, & élevé sur une chaise fort grande & bien dorée, que huit hommes portent sur leurs épaules.

D'abord paroissent deux timballiers, qui frappent sur des bassins de cuivre pour avertir de la marche: viennent ensuite huit Porte-Enseignes de bois vernissé, où sont écrits en gros caracteres les titres d'honneur du Viceroy; quatorze Drapeaux où l'on voit les Symboles propres de sa charge, tels que sont le Dragon, le Tygre, le Phénix, la Tortue volante, & d'autres animaux aîlez: six Officiers qui portent une planche, faite en forme de pelle fort large, élevée, & suspendue, où l'on lit en gros caracteres d'or les qualitez particulieres de ce Mandarin. Deux autres portent, l'un un parasol de soye jaune à triple étage, & l'autre l'étui où se

l'exécution de leurs Ordres.

Cérémonies à la Marche d'un Mandarin.

D'un Viceroy.

Appareil
de cette
Marche.

conserve ce parasol; deux Archers à cheval qui sont à la tête des premiers Gardes: des Gardes armez de faux redressées & ornées de floccons de foye à quatre étages; deux autres files de gens armez, les uns de masses à long manche, les autres de masses en forme de poignet au serpent en fer: & d'autres armez de grands marteaux, & de longues haches en croissant; de nouveaux Gardes portant les uns des haches d'armes au tranchant redressé: & les autres armez de faux droites comme les premiers; quelques Soldats portant ou des hallebardes à triple pointe, ou des flèches, ou des haches; deux porteurs chargez d'une espèce de coffre très propre, dans lequel est enfermè le Sceau de sa dignité. Deux nouveaux timballiers qui avertissent que le Mandarin approche; deux Officiers armez de cannes pour tenir le monde en respect, qui sont couverts d'un feutre ombragé de deux plumes d'oye. On voit ensuite deux Portemasses à Dragons de grosse sculpture dorez, & un grand nombre d'Officiers de Justice, les uns armez de foyets ou de bâtons plats pour donner la bastonnade, les autres armez de chaines, de foyets, de coutelas, & d'écharpes de foye. Deux Guidons, & un Capitaine commandant cette escouade: tout cet appareil précède le Viceroy porté dans sa chaise, & environné de ses Pages & de ses Valets de pied, ayant près de sa personne un Officier qui porte un grand éventail en forme d'écran. Il est suivi de plusieurs Gardes, dont les uns sont armez de masses polyedres, & les autres de sabres à long manche; après quoi viennent plusieurs Enseignes & Cornettes, avec un grand nombre de Domestiques à cheval, qui portent chacun ce qui est à l'usage du Mandarin, comme un second bonnet renfermé dans son étui, en cas que le tems l'oblige d'en changer, &c.

De sa Marche pendant la nuit.

Quand il marche pendant la nuit, on porte, non pas des flambeaux comme en Europe: mais plusieurs grosses lanternes très propres, sur lesquelles on a écrit en lettres cubitales, les titres & les qualitez du Mandarin, avec l'ordre de son Mandarinat, pour imprimer à chacun le respect qui lui est dû, & afin que les passans s'arrêtent, & que ceux qui sont assis se levent respectueusement.

De ses Audiences.

C'est le Gouverneur de chaque *Hien* ou de chaque *Tcheou*, qui est chargé d'administrer la Justice, de recevoir le tribut que chaque famille doit à l'Empereur, de visiter en personne les corps de ceux qui ont été tuez dans quelques démêlez, ou que le désespoir a porté à se donner la mort.

Deux fois le mois il doit donner audience à tous les Chefs de quartier, & s'informer exactement de tout ce qui se passe dans son ressort: c'est à lui de distribuer les passe-ports aux barques & aux vaisseaux, d'écouter les plaintes & les accusations, qui sont presque continuelles parmi un grand peuple: tous les Procès viennent à son Tribunal, il fait punir à grands coups de bâtons celui des plaideurs qu'il juge coupable: enfin c'est lui qui condamne à mort les criminels: mais sa Sentence, de même que celle des autres Mandarins qui sont au-dessus de lui, ne peut être exécutée, quelle ne soit ratifiée par l'Empereur. Les causes de peu d'importance se jugent en premier ressort par les trois Mandarins subalternes, dont les charges ressemblent à celles de Lieutenans particuliers de nos Présidiaux.

Quel-

Quelque redoutable que soit l'autorité de ces Mandarins, ils ne peuvent gueres se maintenir dans leurs emplois qu'en se faisant la réputation d'être les Peres du peuple, & de n'avoir d'autre attention que celle de procurer leur bonheur.

Aussi c'est à rendre le peuple heureux, qu'un bon Mandarin doit mettre toute sa gloire. Tel d'entre eux a fait venir de son pays plusieurs ouvriers, pour apprendre à élever des vers à soie, & à faire des étoffes dans tout son district, & par ce moyen là a enrichi sa ville, & s'est attiré les plus grands éloges.

Son but dans l'Administration de sa Charge.

On en a vu un autre qui dans un tems d'orage, ne se contenta pas de défendre qu'on traversât la rivière, mais encore se transporta sur le rivage, & y demeura tout le jour, pour empêcher par sa présence, que quelque téméraire se laissant emporter par l'avidité du gain, ne s'exposât au danger de périr misérablement.

Un Mandarin qui seroit trop sévère & en qui on ne verroit point cette affection pour le peuple qui lui est soumis, ne manqueroit pas d'être noté dans les informations, que les Vicerois envoient de trois en trois ans à la Cour, & cette note suffiroit pour le dépouiller de sa Charge: si un prisonnier vient à mourir dans la prison, il faut une infinité d'attestations, qui prouvent que le Mandarin n'a pas été suborné pour lui procurer la mort; qu'il est venu le visiter lui-même; qu'il a fait venir le Medecin; & qu'il lui a fait fournir tous les remedes convenables, &c. car on doit avertir l'Empereur, & lui rendre compte de tous ceux qui meurent dans les prisons, & de la maniere dont ils sont morts; & sur l'avis que l'Empereur en reçoit, il fait faire souvent des informations extraordinaires.

Il y a sur tout certaines occasions, où les Mandarins affectent le plus de marquer leur sensibilité pour le peuple; & c'est lorsqu'on craint que la récolte ne manque, ou par la sécheresse, ou par l'abondance des pluies, ou par quelque autre accident, comme par la multitude des fauterelles qui inondent quelquefois certaines provinces. Alors le Mandarin soit par affection, soit par intérêt, ou par grimace, n'oublie rien pour se rendre populaire.

La plû-part, bien qu'ils soient Lettrez, & qu'ils détestent les Idoles de *Fo* & du *Tao*, ne laissent pas de parcourir solennellement tous les Temples, & cela à pied contre leur coûtume, pour demander à ces Idoles de la pluye ou du beau tems.

Ainsi lorsqu'il arrive de ces sortes de calamitez, aussi-tôt le Mandarin fait afficher par tout des Ordonnances, qui prescrivent un jeûne général: il est défendu aux Bouchers & aux Traiteurs de vendre de la viande, sous des peines grièves, cependant quoi qu'ils n'étaient pas la viande sur leurs boutiques, ils ne laissent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent sous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'observation de l'Ordonnance.

Fonction des Mandarins dans les calamités publiques.

Le Mandarin va au Temple de l'Idole, à pied, vêtu négligemment: quelquefois même avec des souliers de paille, & accompagné de ses Mandarins subalternes: il est pareillement suivi des principaux de la ville; il

allume sur l'Autel deux ou trois petites baguettes de parfums, après quoi tous s'assent: pour passer le tems, ils prennent du thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, & enfin ils se retirent.

Telle est la cérémonie qu'ils observent pour demander de la pluye ou du beau tems. C'est, comme l'on voit, traiter assez cavalièrement l'Idole. Si elle se fait trop prier pour accorder cette faveur, on la met quelquefois à la raison à grands coups de bâton, ce qui néanmoins arrive rarement.

On dit que cela se fit à *Kiang tcheou*, dans la province de *Chan si*. L'Idole, pour avoir refusé de la pluye trop opiniâtrément durant la sécheresse, fut mis en pièces à force de coups, & cela par l'ordre des Officiers. On juge bien que pendant cette exécution, il se chantoit de beaux cantiques à sa louange.

Quand ensuite la pluye vint à tomber, on lui refit une autre statuë, ce qui n'étoit pas difficile, car la plû-part de ces statuës ne sont que de terre ou d'une espèce de plâtre: on la promena en triomphe dans la ville, on lui fit des sacrifices, en un mot elle rentra dans tous les droits de sa Divinité.

Le Viceroy d'une province en agit de la même sorte avec une autre Idole, qui ne se laissoit point fléchir par ses demandes réitérées: il ne put contenir son impatience: il envoya un petit Mandarin dire de sa part à l'Idole, que s'il n'y avoit pas de pluye à tel jour qu'il désignoit, il la chasseroit de la ville, & feroit raser son Temple. Apparemment que l'Idole ne comprit pas ce langage, ou qu'elle s'effraya peu de ces menaces, car le jour marqué arriva sans qu'il y eût de pluye.

Le Viceroy offensé de ce refus, songea à tenir sa parole: il défendit au peuple de porter son offrande à l'Idole, il ordonna qu'on fermât son Temple, & qu'on en scellât les portes, ce qui fut exécuté sur le champ. Mais la pluye étant venue quelques jours après, la colere du Viceroy s'apaisa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Dans ces sortes de calamitez publiques, c'est principalement à l'Esprit tutélaire protecteur de la ville, que le Mandarin s'adresse selon l'ancien usage, & voici la formule, dont il a accoutumé de se servir, pour implorer son secours.

Prérez
pour les
tems de
ca'amitié
publique.

„ Esprit tutélaire, si je suis le Pasteur & le Gouverneur de cette ville,
„ vous l'êtes encore plus que moi, tout invisible que vous êtes. Cette qua-
„ lité de Pasteur m'oblige à procurer au peuple ce qui lui est avantageux,
„ & à écarter ce qui pourroit lui nuire; mais c'est de vous proprement que
„ le peuple reçoit son bonheur; c'est vous qui le préservez des malheurs
„ dont il est menacé. Au reste quoique vous soyez invisible à nos yeux, ce-
„ pendant lors que vous agréez nos offrandes & que vous exaucez nos vœux,
„ vous vous manifestez, & vous vous rendez en quelque sorte visible. Que
„ si l'on vous prioit en vain, le cœur n'auroit point de part aux honneurs
„ qu'on vous rend. Vous seriez à la vérité ce que vous êtes: mais vous se-
„ riez peu connu: de même que moi qui suis chargé par état de protéger &
„ de défendre le peuple, je ferois douter de mon Mandarinat, si je n'agissois

„ jamais en Mandarin. Dans les calamitez publiques auxquelles on ne voit
 „ point de remede, nous devons implorer votre secours, & vous exposer
 „ nos besoins. Voyez donc la défolation où est le peuple. Depuis le
 „ sixième mois jusqu'au huitième il n'est point tombé de pluye, on n'a
 „ encore recueilli aucun grain; si tout perit, comment pourra-t'on ense-
 „ mencer les terres? C'est ce que je dois vous représenter. J'ai ordonné
 „ plusieurs jours de jeûne, les bouchers ont défense d'ouvrir leurs bouti-
 „ ques, on s'interdit l'usage de la viande, du poisson, & même du
 „ vin; on songe sérieusement à se purifier le cœur, à examiner ses défauts,
 „ & à s'en repentir. Mais nos vertus & nos mérites ne sont gueres
 „ capables de fléchir le *Tien*.* Pour vous, ô Esprit gouverneur invisible
 „ de cette ville, vous approchez de lui, vous pouvez demander des gra-
 „ ces pour nous autres mortels, & le supplier de mettre fin à nos maux.
 „ Une telle faveur obtenue par votre entremise, mettra le peuple au com-
 „ ble de ses vœux; je verrai accompli ce que mon employ m'oblige de
 „ souhaiter avec ardeur; votre culte croitra de plus en plus dans cette
 „ ville, lors qu'on verra que ce n'est point en vain que vous y présidez.

Comme le Mandarin n'est établi que pour soutenir & protéger le peup-
 le, il doit être toujours prêt à écouter les plaintes qu'on a à lui porter,
 non-seulement quand il tient son Audience: mais encore à toutes les heu-
 res du jour. Si c'est une affaire pressée, alors on va à son Hôtel, & on
 frappe à grands coups sur une espèce de timballe, qui est quelquefois à
 côté de la salle où l'on rend justice: mais presque toujours hors de l'Hôtel
 même, afin que nuit & jour le peuple puisse y frapper.

A ce signal, qui ne se donne que dans quelque accident extraordinaire, le
 Mandarin, quelque occupé qu'il soit, doit tout quitter sur l'heure, pour
 accorder l'Audience qu'on lui demande. Il est vrai qu'il en coûte la bas-
 tonnade à celui qui donne l'alarme, à moins qu'il ne s'agisse de quelque
 injustice criante, qui demande un prompt remede.

Une de ses principales fonctions est encore d'instruire son peuple: il tient
 la place de l'Empereur, lequel, disent les Chinois, n'est pas seulement Em-
 pereur pour gouverner, & Pontife pour sacrifier, mais qui est encore maî-
 tre pour enseigner; & c'est pourquoi de tems en tems il assemble à *Peking*
 tous les Grands de la Cour, & tous les premiers Mandarins des Tribunaux,
 pour leur faire un instruction, dont le sujet est toujours tiré des Livres Ca-
 noniques.

De même le premier & le quinzième de chaque mois, les Mandarins s'af-
 fembent en cérémonie dans un lieu, où l'on fait une ample instruction au
 peuple. Cette pratique est ordonnée par un Statut de l'Empire: le Gou-
 verneur fait en cela l'office d'un pere qui instruit sa famille. C'est l'Empe-
 reur lui-même qui a assigné les matières qu'on doit traiter dans ces sortes
 de discours: elles sont comprises en seize Ordonnances Impériales, que je
 vais rapporter.

Première Ordonnance. Qu'on pratique avec un grand soin les devoirs que
 prescrit la piété filiale, & la déférence que le cadet doit à son frere aîné;

Suite des
 fonctions
 des Man-
 darins.

Ordon-
 nances
 impéria-
 les.

* Le Ciel.

on apprendra par là à estimer les obligations essentielles, que la nature impose à tous les hommes.

Deuxième Ordonnance. Qu'on conserve toujours un souvenir respectueux des ancêtres de sa famille; on y verra continuellement régner l'union, la concorde, & la paix.

Troisième Ordonnance. Que l'union régné dans les villages: c'est le moyen d'en bannir les querelles & les procez.

Quatrième Ordonnance. Qu'on estime beaucoup la profession des Laboureurs, & de ceux qui cultivent les meuriers dont on nourrit les vers à soye; on ne manquera jamais de grains pour se nourrir, ni de vêtemens pour se couvrir.

Cinquième Ordonnance. Qu'on s'accoutume à une prudente économie par la frugalité, la tempérance, & la modestie; & ce sera le moyen d'éviter beaucoup de folles dépenses.

Sixième Ordonnance. Qu'on ait grand soin de faire fleurir les Ecoles publiques, afin d'instruire les jeunes étudiants aux bonnes mœurs.

Septième Ordonnance. Qu'on s'applique aux fonctions propres de son état; c'est un moyen infailible d'avoir l'esprit & le cœur en repos.

Huitième Ordonnance. Qu'on extirpe les sectes & les erreurs dans leur naissance, afin de conserver dans sa pureté la véritable & solide Doctrine.

Nouvième Ordonnance. Qu'on inculque souvent au peuple les Loix pénales établies par l'autorité souveraine; la crainte retiendra dans le devoir les esprits grossiers & indociles.

Dixième Ordonnance. Qu'on s'instruise parfaitement des Loix de la civilité & de l'honnêteté; les bonnes coutumes que la bienséance a établies, seront toujours exactement pratiquées.

Onzième Ordonnance. Qu'on s'applique de toutes ses forces à donner une bonne éducation aux Enfans & aux freres cadets; on empêchera par ce moyen là qu'ils ne se livrent au vice & au dérèglement de leurs passions.

Douzième Ordonnance. Qu'on s'abstienne de toute accusation calomnieuse; l'innocence & la simplicité n'auront rien à craindre.

Treizième Ordonnance. Qu'on se garde bien de receler les coupables, que leurs crimes obligent à mener un vie errante & vagabonde; on évitera par ce moyen là d'être enveloppé dans leur malheur.

Quatorzième Ordonnance. Qu'on soit exact à payer les contributions établies par le Prince; on sera à couvert des recherches & des vexations de ceux qui les exigent.

Quinzième Ordonnance. Qu'on agisse de concert avec les chefs de quartier établis dans chaque ville; c'est le moyen de prévenir les larcins, & de ne pas laisser échapper ceux qui en font coupables.

Seizième Ordonnance. Qu'on réprime les faillies de la colere; on sera à couvert de tout péril.

Ce sont ces Ordonnances qui servent de texte aux discours des Mandarins. Le discours de l'un d'eux sur la troisième Ordonnance, fera connoître la manière dont ils s'y prennent pour instruire le peuple: le voici.

„ L'Empereur vous ordonne de conferver l'union dans les villages, afin
 „ d'en bannir les querelles & les procès: écoutez attentivement l'explica-
 „ tion que je vais faire de cette Ordonnance.

Instruction
 d'un Man-
 darin fur la
 troisieme
 Ordon-
 nance.

„ Lors que vous demeurez dans un même lieu, parens ou non, peu im-
 „ porte, vous paffez pour habitans de ce lieu ou de cette bourgade. Vous
 „ y vivez avec des parens ou des alliez, avec des perfonnes avancées en â-
 „ ge, & avec vos condifciples: Vous ne fçauriez fortir fans vous voir: le
 „ matin & le foir, en tout tems vous vous rencontrez les uns les autres. Or
 „ cet affemblage de quelques familles réunies dans un même lieu, c'est ce
 „ que j'appelle un village: Dans ce village il y a des riches & des pauvres:
 „ il y en a qui font au deflus de vous, il y en a qui font au defsous, enfin
 „ vous y avez des égaux.

„ Ayez d'abord pour maxime, que votre crédit ne doit point être em-
 „ ployé à vous faire redouter, qu'il ne vous est jamais permis d'ufer de
 „ rufés, & de dresser des pièges à vos voisins. Parler du prochain avec
 „ mépris, étaler avec pompe vos belles qualitez, chercher à vous enrichir
 „ au dépens des autres, ce font de ces chofes que vous devez abfolument
 „ vous interdire.

Premiere
 Maxime.

„ Un ancien a fagement remarqué que dans un lieu où il y a des
 „ vieillards & des jeunes gens, ceux-ci doivent refpecter les premiers,
 „ & que fans examiner s'ils font riches ou pauvres, fçavans ou igno-
 „ rans, ils ne doivent avoir égard qu'au nombre des années.

„ Si étant à votre aife vous méprifez les pauvres, fi étant dans l'indi-
 „ gence vous regardez les riches avec des yeux d'envie, les divifions feront
 „ éternelles. Quoi, dira ce riche orgueilleux, vous ne voulez pas me
 „ céder, & moi je vais vous écraser.

Seconde
 Maxime.

„ En effet fi vous avez des Terres ou des Maisons, il tâchera de vous
 „ les enlever, il employera la force pour empiéter fur votre fond; ni vos
 „ femmes ni vos filles ne pourront être à l'abri d'un pareil créancier;
 „ comme vous êtes infolvable, il vous les ravira fous le titre fpécieux d'une
 „ équitable compensation: tantôt dans un mouvement de colere, il lâ-
 „ chera fes bœufs & fes chevaux dans vos campagnes, qui dévoreront vos
 „ terres nouvellement ensemencées: Tantôt dans la chaleur du vin il fe
 „ livrera aux plus grands excez: les gens de bien ne feront point à couvert
 „ de fes injultes: les voisins poussez à bout, éclateront, ils s'adrefseront
 „ aux gens de chicane, pour intenter un procès dans les formes: ces efprits
 „ malins & artificieux ne manqueront pas de groffir les objets, afin de les
 „ engager dans une affaire d'éclat: d'un étang ils feront une mer irritée,
 „ dont les flots écumans s'élèveront jufqu'aux nués: une bagatelle devien-
 „ dra une affaire férieufe. Cependant l'accufation fera portée dans tous les
 „ Tribunaux, & les dépenses qu'on fera obligé de faire, auront des fuites
 „ dont on fe ressentira le refte de fes jours.

„ Etes vous en voyage? Si le hafard vous fait rencontrer un homme de
 „ votre village, à peine l'avez-vous reconnu à fon langage, que rien
 „ n'est comparable au plaifir fécet que vous ressentez: vous logez en-
 „ femble, vous vous aimez comme fi vous étiez véritablement freres: &

42 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

„ comment se fait-il que lors que vous demeurez dans le même endroit, au lieu de maintenir la paix & le bon ordre, vous y excitez des querelles, vous y semez la division.

Troisième
Maxime.

„ Ne parlez jamais mal des autres, on vous laissera en repos: ne vous broüillez avec personne; cédez volontiers aux autres; ayez une patience à l'épreuve des contradictions, & vous n'aurez point à craindre qu'on vous outrage, ou qu'on vous insulte.

„ Quand il s'élevé un différend entre deux personnes, si des gens charitables s'approchoient pour les mettre d'accord; quand le feu de la division s'allume dans une famille, si les voisins accouroient pour l'éteindre; si lors qu'un homme s'échauffe, quelqu'un le tiroit à l'écart, & lui parlant avec douceur, tâchoit de modérer sa colere, ce grand feu qui sembloit menacer le Ciel, s'évanouiroit dans le moment, & cette affaire importante qu'on vouloit porter au Tribunal des Grands, se termineroit avec autant de facilité, qu'on fond un morceau de glace, ou qu'on détache une tuile du toit. Mais si un boute-feu s'en mêle, semblable à une grosse pierre, qui tombant avec roideur brise tout ce qu'elle rencontre, il vous engagera par ses pernicieux conseils dans des chicanes qui vous conduiront au précipice.

„ Mais puisque je parle des suites funestes où engagent les querelles & les procès, écoutez attentivement ce que j'ai encore à vous dire.

„ Dès que le Mandarin a pris connoissance de l'affaire, il faut que l'un ou l'autre succombe, ou vous, ou votre partie adverse: si vous avez du dessous, comme vous n'êtes pas d'humeur à céder, vous cherchez par tout de l'appui & de la protection; vous tâcherez de gagner les bonnes grâces de ceux qui ont la confiance du Mandarin, & il faudra bien payer leurs démarches: vous voudrez mettre dans votre parti, & vous rendre favorables les gens de l'Audience; & combien de festins faudra-t-il leur donner! Aurez-vous dequoi fournir à tous ces frais?

„ Mais si vous tombez entre les mains d'un mauvais Juge, qui pour vous perdre, emprunte les couleurs & les apparences de la droiture & de l'équité, en vain avez-vous intéressé ceux qui ont de l'accès auprès de lui, & pour qui il a de la considération; en vain les gens de l'Audience, ces âmes vénales, ces sangsucs du peuple, se déclareront-ils en votre faveur: après bien des dépenses que vous aurez faites, vous pour opprimer votre ennemi, & votre ennemi pour se dérober à votre fureur, vous serez forcez d'en venir enfin tous les deux à un accommodement.

„ Si vous refusez d'y entrer, si ayant été condamné dans un Tribunal subalterne, vous en appelez à une Cour supérieure, on verra tous les jours des Requêtes courir tous les Tribunaux: le procès traînera en longueur bien des années par les artifices de la chicane, les témoins en souffriront, une infinité de personnes seront enveloppées dans votre affaire, les uns seront mis en prison, les autres seront punis par la Justi-

„ ce ; enfin la Sentence ne sera pas encore portée, qu'une infinité de familles feront réduites à une honteuse mendicité.

„ Concluez de tout ce que je viens de dire, que quand vous auriez une montagne de cuivre & des mines d'or, à peine pourroient-elles fournir à de pareilles dépenses ; & que quand vous auriez un corps de fer, à peine pourriez-vous suffire aux fatigues qu'il vous faudra essuyer.

„ L'Empereur dont la compassion pour son peuple n'a point de bornes, vous défend les procès, & a la bonté de vous donner lui-même des instructions, pour appaiser les troubles, qui pourroient s'élever parmi vous : il veut que vous viviez dans une parfaite union.

„ Pour y parvenir, respectez la vieillesse, honorez la vertu, ayez pour les riches de la déférence, & de la compassion pour les pauvres ; ne vous mêlez point de relever ce qui ne vous paroît pas dans l'ordre : il vous vient des soupçons qu'on a voulu vous décrier ; ne cherchez point à en tirer vengeance : vous avez parmi vous des libertins, exhortez les avec politesse & avec douceur à changer de vie : dans les corvées publiques, qu'on s'aperçoive de votre union, par l'empressement que vous témoignerez à vous aider les uns les autres.

Respect
pour la
vieillesse
recom-
mandé.

„ Voici un autre avis qui n'est pas moins intéressant : vous êtes dans l'opulence ; ne mettez pas votre gloire à faire bonne chère, ni à porter des habits somptueux : vous avez de l'autorité & du crédit ; ne vous en servez jamais pour opprimer des hommes foibles & sans appui. Ce que je vous demande, c'est que vous soyez modestes dans la prospérité, & également actifs & vigilans à remplir vos devoirs : ce que je souhaite, c'est qu'éloignez de toute ambition, vous sçachiez vous contenter de peu, c'est qu'on vous distingue par votre douceur, par votre modération, & sur tout par votre économie.

La Sobriété
recom-
mandée.

„ Faites attention à ces années qui viennent de tems tems, où les maladies populaires, jointes à la cherté des grains, portent par tout la désolation ; votre devoir est alors, d'avoir pitié de vos chers concitoyens, & de les soulager de votre superflu.

„ Ce point mérite toute votre attention : il y va de votre intérêt, car par ce moyen vos laboureurs vous demeureront fidèles, vos campagnes ne seront point abandonnées, vos voisins veilleront à votre conservation, vos intérêts seront ceux du public. D'un autre côté, le Ciel par des voyes qui vous sont inconnues, vous protégera, & vous comblera de biens.

„ Parlons maintenant aux Artisans, & à tous ceux qui sont employez aux ouvrages mécaniques. Quoique par les loix immuables d'une cause supérieure, ils soient nez dans la pauvreté & dans l'humiliation, leur bonheur consiste à vivre selon leur état, à ne point se chagriner de leur pauvreté, & à ne point envier aux riches leurs richesses.

„ Cette morale sera pour eux une source de paix & de consolation. Un homme de bien ne manque jamais de prospérer ; la vertu quand elle est solide, ne peut être long-tems dans l'obscurité.

„ Vous sçavez maintenant les intentions de l'Empereur, c'est à vous à

„ vous y conformer. Si vous le faites, comme je n'en doute point, vous
 „ en retirerez les plus grands avantages, vous contenterez le cœur paternel
 „ de Sa Majesté, on ne verra plus de divisions parmi vous, vous épargne-
 „ rez aux Mandarins la peine de multiplier les Arrêts & les supplices, vous
 „ procurerez à l'Empire le calme & la tranquillité. Quand vous ferez de
 „ retour chacun chez vous, appliquez-vous sérieusement à la pratique d'une
 „ doctrine si utile. „

Telle est la manière, dont chaque Mandarin instruit deux fois chaque mois le peuple aux bonnes mœurs: c'est une partie si essentielle à son ministère, que si l'on commettoit dans son département des crimes d'une certaine espèce, on l'en rend responsable.

Obligation
des Man-
darins de
découvrir
les voleurs.

Quand dans une ville il s'est commis un vol ou un assassinat, il faut qu'il découvre les voleurs ou les assassins, autrement il est destitué de sa Charge. S'il se commettoit un crime énorme, comme par exemple, si un fils étoit assez dénaturé pour tuer son pere, le crime n'est pas plutôt déséré aux Tribunaux de la Cour, qu'on dépouille de leurs emplois tous les Mandarins du département. C'est leur faute, dit-on: ce malheur ne seroit pas arrivé, s'ils avoient veillé avec plus de soin aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires, où par la même raison, on punit de mort les parens avec les enfans coupables.

Éloge des
Loix Chi-
noises.

Rien ne seroit comparable au bel ordre, que les loix Chinoises ont établies pour le gouvernement de l'Empire, si tous les Mandarins, au lieu de suivre leurs passions, se conformoient à des loix si sages; & l'on peut dire qu'il n'y auroit point d'Etat plus heureux: mais comme parmi un si grand nombre, il s'en trouve toujours, qui bornent leur félicité aux biens de la vie présente, & à tout ce qui peut la rendre commode & agréable, ils sont quelquefois peu de scrupule de ne pas suivre les loix les plus sacrées de la raison & de la justice, & de les sacrifier à leur propre intérêt.

Il n'y a point de ruses, ni d'artifices, auxquels quelques Officiers inférieurs n'ayent recours, pour tromper les Mandarins supérieurs; & parmi ceux-ci il ne laisse pas de s'en trouver, qui tâchent d'en imposer aux Tribunaux suprêmes de la Cour, & même de surprendre l'Empereur. Ils savent si bien couvrir leurs passions, sous les expressions les plus humbles & les plus flatteuses; & ils affectent, dans les Mémoires qu'ils présentent, un tel air de désintéressement, qu'il est difficile que le Prince ne prenne souvent le mensonge pour la vérité.

D'ailleurs comme leurs appointemens, ne suffisent pas toujours pour entretenir leur faste & leur luxe, les injustices, pourvu qu'elles soient secrètes, ne leur coûtent gueres: on a vu des Ministres d'Etat, & les premiers Présidens des Cours Souveraines, rançonner sous main les Vicerois des provinces: & ceux-ci, forcez de se dédommager de la même manière sur leurs subalternes, ne manquent pas de tirer sur les peuples, de quoi fournir à ces frais.

Injustices
des Min-
darins.

Les loix ont prévu ce désordre, en y remédiant par diverses précautions, qui retiennent les Mandarins dans le devoir, & qui mettent le peuple à l'abri des vexations. L'Empereur régnant y a encore remédié plus effica-

cement, car il a augmenté leurs appointemens, il a déclaré qu'il ne vouloit recevoir aucun présent, & leur a défendu de rien recevoir au-delà de ce qui leur est dû, sous les peines portées par la loi, laquelle ordonne, qu'un Mandarin qui auroit reçu, ou exigé injustement 80. onces d'argent, sera puni de mort.

Comment
l'Empe-
reur y a
remédié.

Outre cela, 1°. Il est difficile qu'il n'y ait du mouvement parmi le peuple, quand il gémit sous l'oppression: & le moindre soulèvement qui arrive dans une province, est imputé au Viceroy: s'il n'est promptement apaisé, il est presque sûr de perdre sa Charge. Il est, disent les loix, comme le chef d'une grande famille; si la paix est troublée, c'est sa faute: c'est à lui de gouverner les Officiers subalternes, & d'empêcher qu'ils n'oppriment le peuple: quand le joug est doux, on ne le porte point à regret, encore moins cherche-t-on à le secouer.

2°. Les loix prescrivent, qu'on ne donne à personne aucune Charge de Mandarin du peuple, non-seulement dans sa propre ville, mais même dans la province où demeure sa famille; & d'ordinaire il ne possède pas la même Charge un grand nombre d'années dans le même lieu, mais on l'avance; d'où il arrive qu'il ne contracte point de liaisons avec les gens du pays, qu'il n'a point l'occasion de se partialiser; & que presque tous les Mandarins qui gouvernent avec lui dans la même province, lui étant inconnus, il est rare qu'il ait des raisons de les favoriser.

On ne
peut être
Mandarin
dans sa
propre
ville.

Si on lui donne un emploi dans une province qui confine avec la sienne, il doit être placé dans un lieu, qui en soit au moins éloigné de cinquante lieux. La raison est, qu'un Mandarin ne doit penser qu'au bien public. S'il exerçoit une Charge dans son pays, il ne manqueroit pas d'être troublé par les sollicitations de ses proches, & de ses amis, & il seroit dangereux qu'en leur faveur, ou pour leur complaire, il ne commît quelque injustice dans ses jugemens, ou qu'il n'abusât de son autorité pour perdre, ou pour opprimer par esprit de vengeance, ceux dont il auroit autrefois reçu quelque outrage, ou dans sa propre personne, ou dans celle de ses parens.

On porte même cette délicatesse, jusqu'à ne pas permettre, qu'un fils, qu'un frere, qu'un neveu, &c. soit Mandarin subalterne, ou son frere, son oncle, &c. seroient Mandarins supérieurs. Par exemple un tel est Mandarin dans une ville du troisième ordre, & l'Empereur vient d'envoyer son frere aîné, pour Viceroy de la même province, le cadet doit aussitôt avvertir la Cour, & la Cour lui donne dans une autre province, un Mandarinate de même degré, que celui qu'il avoit dans la province, dont son frere a été nommé Viceroy.

Un parent
ne peut
être Man-
darin infé-
rieur ou
supérieur
de son
parent.

La raison de ce règlement est, qu'on doit craindre que le frere aîné supérieur, ne soit favorable à son cadet inférieur, qu'il ne tolère, qu'il ne dissimule ses fautes; ou que le cadet ne se prévale de la dignité & de la protection de son frere, pour exercer son emploi avec moins d'équité & d'exactitude. D'une autre part, il seroit bien dur pour un frere, d'être obligé de porter accusation contre son propre frere.

Raisons de
ce Règle-
ment.

Pour éviter ces inconvéniens, on ne permet point qu'ils soient dans des

emplois, qui mettent entre eux quelque relation de dépendance: & ce que je dis d'un pere, d'un frere aîné, d'un oncle, Mandarins supérieurs, doit s'entendre également d'un fils, d'un frere, d'un neveu Mandarins supérieurs, à l'égard d'un pere, d'un frere aîné ou d'un oncle inférieur, en un mot de tous les proches parens.

Revuë des
Mandarins
par inter-
valles,

3°. De trois en trois ans on fait une revuë générale de tous les Mandarins de l'Empire, & l'on examine les bonnes ou les mauvaises qualitez qu'ils ont pour le Gouvernement. Chaque Mandarin supérieur examine la conduite que ses subalternes ont tenuë, depuis les dernieres informations qui ont été faites, ou depuis qu'ils sont en charge, & il leur donne à chacun des notes, qui contiennent des éloges ou des réprimandes. Par exemple, le premier Mandarin d'une ville du troisiéme ordre a sous lui trois ou quatre petits Mandarins: il leur donne ses notes, & les envoie au Mandarin de la ville du second ordre, duquel il dépend. Celui-ci qui a sous lui plusieurs Mandarins, qui gouvernent les villes du troisiéme ordre, examine ces notes, & s'y conforme, ou en ajoute d'autres, selon les connoissances qu'il a.

Quand ce Mandarin de la ville du second ordre, a reçu les notes de tous les Mandarins des villes du troisiéme ordre, il leur donne à eux-mêmes sa note, puis il envoie le catalogue de tous les Mandarins de son département aux Mandarins généraux de la province, qui demeurent à la Capitale. Ce catalogue passe de leurs mains en celles du Viceroy, qui après l'avoir examiné d'abord en particulier, & ensuite avec les quatre Mandarins généraux, l'envoie en Cour avec ses notes particulieres, afin que le premier Tribunal ait une connoissance exacte de tous les Mandarins de l'Empire, & qu'il récompense ou punisse ceux qui méritent ou récompense, ou châtime. On récompense un Mandarin en l'élevant de quelques degrés, ou en le mettant dans une plus grande place: on le châtie en l'abaissant de quelques degrés, ou en le destituant de son emploi.

Pendant deux mois que dure cet examen, le Viceroy ne voit personne, il n'admet aucune visite, & ne reçoit aucune lettre de ceux de son Gouvernement. Il doit tenir cette conduite, afin de paroître intègre, & de montrer qu'il n'a égard qu'au seul mérite. Voici à peu près qu'elles sont ces notes, qu'on donne aux Mandarins

Acusations
contre les
Manda-
rins.

Au-dessous de leur nom, & du titre de leur Mandarin, on écrit: c'est un homme avide d'argent, il est trop sévère dans ses châtime, il traite le peuple avec dureté: ou bien, il est d'un âge trop avancé, il n'est plus en état de faire ses fonctions. Celui-ci est fier, bizarre, capricieux, d'une humeur inégale: celui-là est brusque, emporté, il ne sçait pas se posséder: cet autre est foible dans sa maniere de gouverner, il ne sçait pas se faire obéir: ou bien il est lent, il n'expédie pas les affaires, il est peu instruit des loix & des coutumes, &c.

Les notes favorables sont, par exemple: c'est un homme intègre, qui ne vexé pas le peuple, qui est attentif à tous ses devoirs: ou bien, c'est un homme d'expérience, il est ferme sans dureté, & se fait aimer du peuple, il sçait l'art de gouverner, &c.

Quand

Quand ce catalogue des notes est arrivé à *Peking*, le Tribunal suprême auquel il est adressé, les examine & le renvoie au Viceroy, après avoir marqué la récompense, ou la punition, qu'il ordonne pour chaque Mandarin de la province.

On casse de leurs emplois ceux qui ont de mauvaises notes, pour peu qu'elles intéressent le bon Gouvernement: on élève ceux qui sont notés avec éloge, à un Mandarin supérieur. Tel, par exemple, qui étoit Mandarin d'une ville du troisième ordre, & qui a donné des preuves de sa capacité, est élevé au Gouvernement d'une ville du second ordre, pour lequel il paroît avoir les talens nécessaires.

Il y en a d'autres qu'on se contente d'élever ou d'abaissér de quelques degrés. Les Mandarins sont alors obligés de mettre à la tête de leurs Ordonnances, le nombre de degrés qui les élèvent ou qui les abaissent: Par exemple, Moi, un tel Mandarin en cette ville, élevé de trois degrés *Kia fan kie*: ou bien abaissé de trois degrés *Kiang san kie*, fais sçavoir & Ordonne &c. Par ce moyen le peuple est instruit de la récompense ou de la punition que le Mandarin a mérité. Quand il est élevé de dix degrés, il a lieu de se flatter qu'il montera bien-tôt à un autre Mandarinat supérieur: si au contraire il vient à être abaissé de dix degrés, il court risque de perdre son emploi.

4. Comme les Officiers généraux pourroient se laisser corrompre par l'argent, que leur donneroient les Gouverneurs particuliers des villes, & se rendroient faciles à conniver aux injustices des Mandarins qui vexeroient le peuple; de tems en tems l'Empereur envoie secrètement des Inspecteurs dans les provinces, qui parcourent les villes, qui se glissent dans les Tribunaux, pendant que le Mandarin tient l'Audience, qui s'informent adroitement des Artisans, & du peuple, de quelle manière il se conduit dans l'administration de sa Charge, & lorsqu'après des informations secrètes, il s'est convaincu de quelque désordre, alors il découvre les marques de sa dignité, & se déclare Envoyé de l'Empereur.

Comme son autorité est absolue, il fait à l'instant le procès aux Mandarins coupables, & les punit selon toutes la sévérité des loix: ou bien, si les injustices ne sont pas si criantes, il envoie ses informations à la Cour afin qu'elle en décide.

Il y a quelques années, que l'Empereur nomma de ces sortes de Commissaires, pour la province de *Canton*: il s'agissoit d'une affaire qui concernoit le Viceroy & le Controleur Général du sel, lesquels avoient envoyé à *Peking* des accusations l'un contre l'autre. Le peuple de la province, qui souffroit de la cherté du sel, dont le prix étoit augmenté considérablement prenoit le parti du Viceroy contre le Controleur; & la plû-part des Mandarins Généraux parloient en faveur du dernier contre le premier.

La Cour attentive à ce démêlé, & voulant connoître le coupable, envoya à *Canton* en qualité de Commissaires, le *Tsong tou* des provinces de *Tche kiang*, & de *Fo kien*, & le *Tsong tou* des provinces de *Kiang nan* & de *Kiang si*.

A leur arrivée à *Canton*, ils refuserent les honneurs, que la coutume pres-

Punitions
& Récom-
penses
pour les
Manda-
rius.

Etablis-
ment de
Commis-
saires sur
la conduit-
des Man-
darins.

preferivoit pour leur réception, afin de ne donner aucun lieu de soupçonner, qu'ils se fussent laissez gagner par des présents: ils n'eurent même avec les Mandarins aucune communication, qu'à mesure qu'ils les citoient les uns après les autres, pour prendre les informations sur l'affaire qu'ils étoient venus examiner. C'est pourquoi sans recevoir ni faire de visite, ils allerent droit à l'Hôtel qui leur avoit été préparé, & ils s'y tinrent renfermez, jusqu'à ce qu'ayant cité le Viceroy & le Controleur Général, ils commencerent le Procès par des interrogatoires réitérez de ces deux Mandarins, qui comparurent plusieurs fois devant leurs Juges en posture de criminels.

Le Viceroy pendant tout le tems que durerent les informations, étoit obligé de quitter tous les matins son palais, pour se rendre dans un lieu près de l'Audience, & y demeurer jusqu'à la nuit. En cela il étoit traité avec plus de distinction que le Controleur Général, qui fut obligé pendant tout ce tems-là, de s'absenter de son Tribunal, & d'être continuellement à la porte de l'Audience.

Toutes les boutiques furent fermées dans la ville, & le peuple par ses députés porta ses accusations contre le Controleur; elles furent reçues des Commissaires, aussi bien que celles qui furent produites par les Mandarins. Les informations étant finies, les Commissaires les envoyèrent à *Peking* par un courrier extraordinaire, après quoi ils reçurent les visites de tous les Mandarins, excepté du Controleur Général.

5°. Quoi qu'on ne choisisse pour inspecteur des provinces, que des Officiers considérables, & d'une probité connue, il se pourroit faire néanmoins, que quelques-uns abuseroient de leur pouvoir, & seroient tentés de s'enrichir aux dépens des coupables, dont ils dissimuleroient les injustices: c'est pour les tenir sur leur garde, que lorsqu'on s'y attend le moins, l'Empereur prend quelquefois le parti de visiter en personne quelques provinces, pour écouter lui-même les justes plaintes, que le peuple auroit à faire de ceux qui le gouvernement. Ces sortes de visites, où le Prince affecte de se rendre populaire, font trembler les Mandarins, dont la conduite est tant soit peu reprehensible.

En l'année 1689. feu l'Empereur *Cang bi* fit un de ces voyages dans les provinces du Midi: il passa par les villes de *Sou tcheou*, de *Yang tcheou*, & de *Nan king*. Il étoit à cheval, suivi de ses Gardes du Corps, & d'environ trois mille Cavaliers: ce fut ainsi qu'il fit son entrée dans *Nan king*.

On vint le recevoir avec des étendards, des drapeaux de soye, des dais, des parasols, & d'autres ornemens sans nombre: de vingt en vingt pas, on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe, revêtus des plus belles étoffes, & ornés de festons, de rubans, de houppes de soye, sous lesquels il passoit. Les rues étoient bordées d'un peuple infini, mais dans un si grand respect, dans un silence si profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit.

Il coucha dans sa barque à *Yang tcheou*, & le lendemain il fit son entrée à cheval: les rues étoient tapissées: il demanda si les Mandarins leur en avoient donné l'ordre: les habitans répondirent que non, & que c'étoit de leur pro-

Inspecteurs des Provinces.

Cang bi visite quelques Provinces.

Sa réception dans quelques Villes.

pro-

propre mouvement, qu'ils avoient voulu donner ce témoignage public de leur respect envers Sa Majesté. Il leur en témoigna sa satisfaction. Les rues étoient si pleines d'hommes & d'enfans, qui s'échappoient au milieu des chevaux, que l'Empereur s'arrêtoit à tout moment, & paroissoit y prendre plaisir.

A *Sou tcheou* on avoit étendu des tapis sur le pavé des rues: l'Empereur descendit de cheval à l'entrée de la ville, & commanda à sa cavalerie de s'arrêter, pour ne point gêner tant de belles pièces de foye qui appartenoient au peuple. Il marcha à pied jusqu'au palais qu'on lui avoit préparé, & honora pendant deux jours cette ville de sa présence.

C'est dans ces sortes de voyages, où l'Empereur se déclare le protecteur & le pere du peuple, que la justice est prompte & sévère à l'égard des Mandarins, dont on a de justes sujets de plainte. Le Pere le Comte rapporte un de ces exemples de justice & de sévérité, par lesquels feu l'Empereur *Cang hi* se rendit redoutable aux Mandarins, & également aimable à son peuple.

Exemple
de justice
qu'il rendit

„ Ce grand Prince s'étant un jour éloigné de sa suite, dit ce Pere, aperçut un vieillard qui pleuroit amèrement: il lui demanda le sujet de ses larmes: Seigneur, lui répondit cet homme qui ne le connoissoit pas, je n'avois qu'un enfant qui faisoit toute ma joie, sur lequel je me reposois du soin de ma famille; un Mandarin Tartare me l'a enlevé, je suis à présent privé de tout secours, & apparemment je le serai toute ma vie; car comment est-ce qu'un homme foible & pauvre comme moi, peut obliger le Gouverneur à me rendre justice? Cela n'est pas si difficile que vous pensez, lui dit l'Empereur, montez en croupe derrière moi, & conduisez moi à la maison de cet injuste ravisseur. Ce bon homme obéit sans façon, & ils arriverent ainsi tous deux après deux heures de chemin chez le Mandarin, qui ne s'attendoit pas à une visite si extraordinaire.

„ Cependant les Gardes, & une foule de Seigneurs, après avoir longtemps couru, s'y rendirent, & sans sçavoir encore de quoi il étoit question, entourèrent la maison, ou y entrèrent avec l'Empereur; alors ce Prince ayant convaincu le Mandarin de la violence dont on l'accusoit, il le condamna sur le champ à perdre la tête. Après quoi se retournant du côté du pere affligé, qui avoit perdu son fils: pour vous dédommager entièrement, lui dit-il d'un ton sérieux, je vous donne la Charge du coupable qui vient de mourir, ayez soin de la remplir avec plus de modération que lui; & profitez de sa faute & de sa punition, de crainte qu'à votre tour vous ne serviez d'exemple aux autres.

6. Enfin rien n'est plus instructif & plus capable de maintenir les Mandarins dans l'ordre, & de prévenir les fautes dans lesquelles ils pourroient tomber, que la Gazette qui s'imprime chaque jour à *Peking*, & qui se répand de là dans toutes les provinces. On n'y insère que ce qui a rapport au Gouvernement, & comme le Gouvernement Chinois est parfaitement Monarchique, & que toutes les affaires tant soit peu considérables se rapportent à l'Empereur, elle ne contient rien qui ne puisse beaucoup servir à diri-

Excellent
ce de la
Gazette
Chinoise.

ger les Mandarins dans l'exercice de leur Charge, & à instruire les Lettrez & le Peuple.

On y lit, par exemple, le nom des Mandarins qui ont été destituez de leurs emplois & pour quelle raison: l'un, parce qu'il a été négligent à exiger le tribut Impérial, ou qu'il l'a dissipé; l'autre parce qu'il est trop indulgent, ou trop sévère dans ses châtimens: celui-ci, à cause de ses concussions; celui là, parce qu'il a peu de talens pour bien gouverner. Si quelqu'un des Mandarins a été élevé à quelque Charge considérable, ou s'il a été abaissé; ou bien si on l'a privé pour quelque faute de la pension annuelle qu'il devoit recevoir de l'Empereur, la Gazette en fait aussi-tôt mention.

Suite de
l'excellen-
ce de la
Gazette
Chinoise.

Elle parle aussi de toutes les affaires criminelles, qui vont à punir de mort le coupable; on voit les noms des Officiers qui remplacent les Mandarins cassés de leurs emplois; les calamitez arrivées dans telle, ou telle province, & les secours qu'ont donnez les Mandarins du lieu par l'ordre de l'Empereur; l'extrait des dépenses faites pour la subsistance des soldats, pour les besoins du peuple, pour les ouvrages publics, & pour les bienfaits du Prince; les remontrances que les Tribunaux supérieurs prennent la liberté de faire à Sa Majesté sur sa propre conduite, ou sur ses décisions.

On y marque le jour que l'Empereur a labouré la terre, afin de réveiller par son exemple dans l'esprit des peuples, & d'inspirer à ceux qui les gouvernent, l'amour du travail, & l'application à la culture des campagnes; le jour qu'il doit assembler à *Peking* tous les Grands de la Cour, & tous les premiers Mandarins des Tribunaux, pour leur faire une instruction sur leurs devoirs. On y apprend les Loix & les Coûtumes nouvelles qu'on établit; on y lit les louanges que l'Empereur a données à un Mandarin, ou les réprimandes qu'il lui a faites: par exemple, un tel Mandarin n'a pas une réputation saine; s'il ne se corrige, je le punirai.

Enfin la Gazette Chinoise se fait de telle sorte, qu'elle est très utile, pour apprendre aux Mandarins à bien gouverner les peuples: aussi la lisent-ils exactement; & comme elle fait connoître toutes les affaires publiques qui se passent dans ce vaste Empire, la plû-part mettent par écrit des observations sur les choses qu'elle contient, & qui peuvent diriger leur conduite.

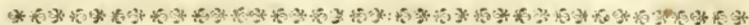
On n'imprime rien dans cette Gazette qui n'ait été présenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même: ceux qui en prennent soin, n'oseroient y rien ajoûter, pas même leurs propres réflexions, sous peine de punition corporelle.

En 1726. l'Ecrivain d'un Tribunal, & un autre Ecrivain qui étoit employé dans le bureau de la poste, furent condamnez à mort, pour avoir intérêt dans la Gazette quelques circonstances qui se trouvoient fausses; la raison sur laquelle le Tribunal des affaires criminelles, fonda son Jugement, c'est qu'en cela ils avoient manqué de respect à Sa Majesté, & que la Loy porte, que quiconque manque au respect qu'il doit à l'Empereur, mérite la mort.

Règneur
des Loix
de la
Chine.

Au reste les Loix interdisent aux Mandarins la plû-part des plaisirs ordinaires. Il ne leur est permis que de régaler quelquefois leurs amis, & de leur donner la Comédie. Ils risqueroient leur fortune, s'il se permettoient le jeu,

jeu, la promenade, les visites particulières, ou s'ils assistoient à des assemblées publiques. Ils n'ont de divertissemens, que ceux qu'ils peuvent prendre dans l'intérieur de leur palais.



Du Gouvernement militaire, des forces de l'Empire, des Fortereses, des Gens de guerre, de leurs Armes, & de leur Artillerie.

Comme il y avoit autrefois en France des Chevaliers d'Armes, & des Chevaliers ès loix, il y a à la Chine des Docteurs Lettrez, & des Docteurs Militaires : nous avons parlé des premiers, sur qui roule tout le gouvernement de l'Etat : il faut maintenant faire connoître les seconds, qui sont destinez à maintenir la tranquillité de l'Empire, à tenir les voisins dans le respect, & à étouffer ou prévenir les révoltés.

Du Gouvernement Militaire.

Les Mandarins d'Armes ou Officiers de guerre, doivent passer par divers examens, de même que les Mandarins de Lettres, & donner des preuves de leur force, de leur adresse, & de leur expérience dans l'Art militaire. Ainsi il y a parmi eux trois degrés où ils doivent parvenir, celui de Bachelier, celui de Licentié, & celui de Docteur aux Armes. C'est dans la Capitale de chaque province, que se fait l'examen des Bacheliers, pour être Licentiez de la manière que je l'ai expliqué ailleurs.

Il y a à Peking cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes, qui s'appellent *Ou fou*, c'est-à-dire, les cinq classes ou troupes de Mandarins de guerre. La premiere classe, est celle des Mandarins de l'arrière-garde, appelée *Heou fou*.

Tribunaux Militaires à Peking.

La seconde, est des Mandarins de l'aîle gauche, qui se nomme *Ts'o fou*.

La troisième, des Mandarins de l'aîle droite, nommée *Yeou fou*.

La quatrième, des Mandarins de l'avant-garde du corps de bataille, qu'on nomme *Tebong fou*.

La cinquième, des Mandarins de l'avant-garde, appelée *Tsien fou*.

Ces cinq classes ont à leur tête un Chef & deux Assesseurs, ils sont du premier ordre des Mandarins. On choisit ordinairement pour ces postes, de Grands Seigneurs de l'Empire, & ce sont eux qui commandent les Officiers de la Cour, & tous les Soldats.

Ces cinq Tribunaux dépendent d'un Tribunal suprême de la guerre, appelé *Jong tebing fou*. Le Chef est un des plus Grands Seigneurs de l'Empire. Son autorité s'étend sur ces cinq Tribunaux, & sur tous les Officiers & les Soldats de la Cour : mais pour prévenir l'abus qu'il pourroit faire d'un pouvoir si étendu, & qui le rend le maître de tant de troupes, on lui a donné pour Assesseur un Mandarin de Lettres, qui a le titre de Surintendant des Armes, avec deux Inspecteurs nommez par l'Empereur, qui

Leur subordination.

prennent part à toutes les affaires; & de plus lorsqu'il s'agit de l'exécution de quelque projet militaire, ils dépendent absolument de la quatrième des six Cours Souveraines, appellée *Ping pou*, dont nous avons parlé,* & qui a dans son ressort toute la milice de l'Empire.

Quoiqu'il y ait des Grands Seigneurs, qui tenant dans l'Empire le rang de Princes, de Ducs, & de Comtes, sont au-dessus de tous les ordres des Mandarins par leur rang, par leur mérite, & par leur service; cependant il n'y a aucun d'eux, qui ne se tienne honoré du titre que leur donne leur Mandarinat, & la qualité de Chef des cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes. On ne peut avoir plus de passion qu'en ont les Chinois pour commander, & ils sont confister toute leur gloire & leur bonheur, à avoir de l'autorité dans l'Etat.

Le premier des Mandarins d'Armes, a le même rang que les Généraux en Europe, & ses fonctions sont à peu près les mêmes: il a sous lui dans quelques endroits, quatre Mandarins, & dans d'autres deux seulement, dont l'emploi répond assez à celui de nos Lieutenans Généraux, lesquels ont pareillement quatre Mandarins subalternes, qui sont comme les Colonels: ceux-ci en ont encore d'autres au dessous d'eux, qu'on peut regarder comme Capitaines, qui ont pareillement d'autres Officiers subalternes, comme nos Capitaines en Europe ont leurs Lieutenans, & Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à sa dignité: quand il paroît en public, il est toujours escorté d'une troupe d'Officiers de son Tribunal. Tous ensemble commandent un grand nombre de troupes, partie Cavalerie, partie Infanterie.

Exercice
Militaire.

Ces Officiers sont faire régulièrement l'exercice à leurs Soldats: cet exercice consiste, ou en des marches assez tumultueuses & sans ordre, qu'ils font à la suite des Mandarins, ou à former des escadrons, ou à défilier en ordre, ou à se choquer les uns les autres, ou à se rallier au son du cor & des trompettes; du reste ils ont beaucoup d'adresse à tirer de l'arc, & à bien manier la sabre.

Ils sont aussi de tems en tems la revue de leurs troupes. Alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs flèches, leurs cuirasses, & leurs casques: pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs Armes, leur négligence est punie à l'heure même de trente ou quarante coups de bâton, s'ils sont Chinois; & de fouet, s'ils sont Tartares. Hors de là il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît, à moins qu'ils ne soient fixés à un poste qui les occupe entièrement, comme seroit de garder une porte de ville, ou de demeurer dans un corps de garde sur les grands chemins.

Des Enrô-
lemens.

Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays, où la paix régné depuis tant d'années, bien loin qu'on soit obligé d'enrôler les Soldats par force, ou par argent, comme il se pratique en Europe, cette profession est regardée de la plû-part, comme une fortune, qu'ils tâchent de se procurer par la protection de leurs amis, ou par les présens qu'ils

qu'ils font aux Mandarins. Ils font la plû-part du pays même où ils servent, & y ont leur famille.

Les trois provinces Séptentrionales donnent beaucoup de Soldats pour le service de l'Empereur: on leur paye de trois en trois mois leur solde, qui est de cinq fols d'argent fin, & d'une mesure de ris par jour, ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Il y en a qui ont double paye: les Cavaliers ont cinq fols de plus, & deux mesures de petites fèves, pour nourrir les chevaux qui leur sont fournis par l'Empereur.

De la Sol-
de.

On compte plus de dix-huit mille Mandarins de guerre, & plus de sept cens mille Soldats répandus dans toutes les provinces, dans les Fortereffes, dans les villes & les Places de guerre, & le long de la grande muraille.

Ces troupes sont bien vêtues & bien armées, & ont quelque chose de brillant dans une marche, on dans une revue: mais il s'en fait bien qu'elles soient comparables à nos troupes d'Europe, soit pour le courage, soit pour la discipline; le moindre effort est capable de les déconcerter, & de les mettre en déroute.

Entretien
des Trou-
pes.

Outre que les Chinois sont naturellement mous, & que les Tartares sont presqûe devenus Chinois; la paix profonde dont ils jouissent depuis tant d'années, ne leur donne pas lieu de s'aguerrir: d'ailleurs l'estime qu'ils font des Lettres, préférablement à toute autre profession, la dépendance où les gens de guerre sont des Lettrez, l'éducation qu'on donne à la jeunesse, où l'on ne met devant ses yeux que des livres & des caractères, où l'on ne l'instruit qu'à un air grave & sérieux, ou l'on ne lui parle que de loix & de politique; cette éducation, dis-je, n'est gueres capable de former des guerriers.

Ces troupes ne servent gueres, sur tout depuis que la Tartarie est soumise, qu'à prévenir les révoltes des peuples, ou à appaiser les premiers mouvemens qui s'élevoient dans une ville, ou dans une province. Vingt-quatre Officiers ont dans le Palais la dignité de Capitaines Généraux, il y a autant de Mestres de Camp. Ce sont les Tartares qui les ont institués.

Leur des-
tination.

Outre ces Officiers Tartares, il y a aussi des Officiers du *Ping pou*, ou Tribunal de la guerre, qui ont intendance sur les troupes Chinoises de tout l'Empire. Ceux-ci ont des Courriers toujours prêts à partir, pour porter en diligence dans les provinces les ordres nécessaires, & cela se fait dans un grand secret. Leur soin principal est de purger la campagne des voleurs, qu'ils font suivre & observer avec tant d'exactitude, qu'on ne manque presqûe jamais de les saisir. Lorsqu'il s'agit de pareilles exécutions, les ordres s'envoient à la ville la plus proche du lieu où se trouvent les voleurs, & s'il est nécessaire, on employe les forces de plusieurs villes. En cas de guerre, on en fait défilér quelques Bataillons de chaque province, pour composer un corps d'Armée.

Avant l'union des Tartares avec les Chinois, il y avoit le long de la grande muraille, une quantité prodigieuse de troupes destinées à la garder, & à couvrir l'Empire, contre les entreprises d'ennemis si redoutables: il n'y en a maintenant que dans les Places les plus importantes.

La nature a pris soin de fortifier la Chine dans tous les autres endroits par où elle pourroit être attaquée. La mer qui environne six provinces, est si basse vers les côtes, qu'il n'y a point de grand Vaisseau qui puisse en approcher sans se briser; & les tempêtes y sont si fréquentes, qu'il n'est point d'Armée navale qui puisse s'y tenir en sûreté. Il y a à l'Occident des montagnes inaccessibles, qui ne couvrent pas moins la Chine de ce côté-là, qu'elle est couverte des autres côtes par la mer, & par sa vaste muraille.

De la
grande
Muraille.

Ce fut 215. ans avant la naissance de Jesus-Christ, que ce prodigieux ouvrage, fut construit par les ordres du premier Empereur de la famille *Tsin*, afin de renfermer trois grandes provinces, & de les couvrir contre les irruptions des Tartares.

Aussitôt qu'il eut pris ce dessein, il fit venir de toutes les provinces de son Empire, le tiers des hommes capables d'y travailler. Pour en jeter les fondemens du côté de la mer, il fit couler à fond plusieurs Vaisseaux pleins de fer, & de grands quartiers de pierre, sur lesquels il fit élever l'ouvrage avec tant d'exactitude, qu'il y alloit de la vie pour les ouvriers, de laisser entre les assiettes de pierre, la moindre fente où le fer pût entrer.

C'est ce qui a fait durer cet ouvrage jusqu'à maintenant, presque aussi entier que s'il ne venoit que d'être construit. Sa longueur est d'environ cinq cens lieues, & sa largeur est telle, que six Cavaliers y peuvent marcher de front.

Deux choses font particulièrement admirer cette entreprise: la première, que dans sa vaste étendue de l'Orient à l'Occident, elle passe en plusieurs endroits par dessus des montagnes très-hautes, sur lesquelles elle s'élève peu à peu, étant fortifiée à certaines distances de grosses Tours, qui ne font éloignées les unes des autres, que de deux traits d'arbalète, pour ne point laisser d'endroits hors de défense.

On ne comprend pas, comment on a pu élever cet énorme Boulevard, jusqu'à la hauteur où on le voit dans des lieux secs & arides, où l'on a été obligé de porter de fort loin, & avec des travaux incroyables, l'eau, la brique, le ciment, & tous les matériaux nécessaires, pour la construction d'un pareil ouvrage.

La seconde, est que cette muraille n'est pas continuée sur une même ligne, ainsi qu'on le peut voir dans la Carte, mais qu'elle est recourbée en divers endroits, selon la disposition des montagnes, de telle manière qu'au lieu d'un mur, on pourroit dire, qu'il y en a presque trois, qui entourent cette grande partie de la Chine vers le Septentrion, où elle regarde la Tartarie.

Des Villes
de guerre.

Pour ce qui est des villes de guerre, il n'y a que leur situation qui les rend d'un accès difficile, & par où elles paroissent mieux fortifiées que les villes communes. Toute l'invention des Ingénieurs Chinois pour fortifier les Places, se borne à un excellent rempart, à des murailles de brique, à des tours, & à un large fossé plein d'eau; & dans le fond cette sorte de fortification suffit, pour les mettre à couvert de toute insulte; & elle est

est proportionnée aux efforts d'ennemis aussi peu habiles à attaquer, qu'à se défendre.

Les Fortereffes, les Places d'Armes, les Citadelles font en grand nombre: elles font distinguées en sept ordres différens, que les Chinois nomment *Quan*, *Guei*, *So*, *Tchin*, *Pao*, *Pou*, *Tchai*. Il y en a environ six cens du premier ordre; cinq cens & d'avantage du second; trois cens onze du troisiéme; trois cens du quatriéme; cent cinquante du cinquiéme, & trois cens du dernier: ce qui fait plus de deux mille Places d'Armes, sans compter les Tours, les Châteaux, & les Redoutes de la fameuse Muraille, qui ont chacune leur nom, & leur garnison.

Parmi les dernieres, il y a des lieux de refuge au milieu des champs, où les laboureurs & les habitans des campagnes, se retirent avec leurs troupeaux & leurs meubles, en cas de troubles, ce qui arrive rarement, ou de courtes subites de voleurs. C'est là qu'ils se mettent à couvert de toute insulte. Il y en a d'autres qui sont bâties sur la cime des rochers, ou sur des montagnes escarpées, où l'on ne peut grimper que par des escaliers taillés dans le roc, ou par des échelles.

Ces Places qui ne sont que des retraites de payfans, ne sont point environnées de murailles; elles ne sont défendues que par leur situation, qui les rend inaccessibles; ou par quelques fossés larges & profonds, capables d'arrêter des révoltés, qui ne sont que passer.

On compte outre cela plus de trois mille Tours ou Châteaux, qu'ils appellent *Tai*, où il y a en tout tems des Sentinelles & des Soldats en faction & qui dès qu'ils découvrent quelques défordres, donnent le signal; si c'est durant le jour, avec une bannière qu'ils arborent sur le haut de la Tour; & avec une torche allumée, si c'est pendant la nuit, afin d'avertir les garnisons voisines: car dans tout l'Empire il n'y a ni province, ni ville, ni Place murée, qui n'ait des Soldats pour sa défense, & pour sa sûreté.

Quoique l'usage de la poudre soit ancien à la Chine, l'artillerie y est assez moderne, & l'on ne s'est gueres servi de la poudre depuis son invention, que pour les jeux d'artifice, en quoi les Chinois excellent. Il y avoit cependant trois ou quatre bombardes courtes & renforcées aux portes de *Nan king*, assez anciennes pour faire juger, qu'ils ont eu quelque connoissance de l'artillerie; ils paroissent cependant en ignorer l'usage, & elles ne servoient là qu'à être montrées comme des pièces curieuses. Ils avoient aussi quelques pierriers sur leurs bâtimens de Marine, mais ils manquoient d'adresse pour s'en servir.

De l'Artillerie.

Ce fut en l'année 1621. que la ville de *Macao* fit présent à l'Empereur de trois pièces de canon, avec des hommes pour les servir; on en fit l'essai dans *Peking* en présence des Mandarins, qui furent d'abord surpris, & ensuite consternés, quand ils virent qu'après avoir tiré une de ces pièces, elle tua en reculant un Portugais & trois Chinois, qui ne se retirèrent pas assez promptement.

Introduction des Canons à la Chine.

Ces pièces furent menées sur les frontières de l'Empire du côté des Tartares, qui étant venus en troupes auprès de la grande muraille, furent tel-

tellement épouvantez du ravage qu'elles firent, quand on les eut tiré sur eux, qu'ils prirent la fuite & n'osèrent plus en approcher.

En l'année 1636. que la persécution étoit allumée contre les Prédicateurs de l'Evangile, & que depuis environ dix ans, ils se tenoient cachez sans oser paroître, les Tartares firent une nouvelle irruption dans l'Empire. Les Mandarins de guerre délibérèrent des moyens de s'opposer aux courées de ces barbares, & parlèrent de fortifier les Places, & de les garnir d'artillerie.

Fonte de
Canons à
la Chine.

On se souvint qu'on avoit souvent oïi dire au Docteur *Paul Siu*, ce Colao si zélé pour le Christianisme, que les Missionnaires sçavoient l'art de fondre du canon: ils supplièrent aussi-tôt l'Empereur, d'ordonner au Pere *Adam Schal* Président du Tribunal des Mathématiques d'en faire fondre. Sa Majesté voulut sçavoir auparavant si ce Pere en avoit la pratique: mais les Mandarins s'étant chargés de le sçavoir adroitement de lui-même, sans qu'il s'aperçût de leur dessein, supplièrent l'Empereur d'en faire expédier l'ordre, dont ils ne se serviroient qu'à propos.

Ils obtinrent ce qu'ils souhaitoient, & étant allez visiter le Pere sous prétexte de lui proposer quelques difficultés d'astronomie, ils l'interrogèrent sur diverses parties des Mathématiques, & lui demandèrent comme par occasion, s'il sçavoit les regles qu'il falloit observer pour fondre du canon. Le Pere ayant répondu qu'il en sçavoit les principes, ils lui présentèrent à l'insistant l'ordre de l'Empereur.

Le Missionnaire eut beau s'en défendre, en répétant sans cesse que la pratique étoit bien différente de la théorie, il lui fallut obéir, & instruire des ouvriers. On lui assigna un lieu propre attendant du Palais, afin qu'il pût être aidé des Eunuques de la Cour.

Dans la suite les divers ouvrages d'optique, de statique, d'architecture tant militaire que civile, & divers instrumens de bois & de cuivre, que le Pere *Ferdinand Verbieft* avoit fait faire pour l'Observatoire de *Peking*, persuadèrent aux Mandarins, qu'il ne seroit pas moins habile à fondre des canons pour défendre l'Empire des insultes de ses ennemis, & en particulier de certains voleurs, qui infestoient les côtes de la Chine & les provinces frontières, dont on avoit beaucoup de peine à les chasser.

C'est pourquoi ils présentèrent à l'Empereur un Mémoire, par lequel ils le supplioient d'ordonner au Pere *Verbieft*, pour la conservation de l'Etat, d'instruire des ouvriers de la manière de fondre & de fabriquer du canon. Le Missionnaire qui avoit lû dans les archives de l'Eglise de *Peking*, que sous la dernière Famille des Empereurs Chinois, on s'étoit servi de ce moyen pour introduire dans l'Empire un grand nombre d'ouvriers Evangeliques, crut que ce service, qu'il rendroit à un si grand Prince, ne manqueroit pas de le rendre favorable à la Religion Chrétienne. Il fit fondre 130. canons avec un succès admirable.

Quelque tems après, le Conseil des premiers Mandarins de guerre, présenta un Mémoire à l'Empereur, pour lui faire connoître la nécessité où ils étoient, d'avoir pour la défense de leurs places 320. pièces de canon de calibres différens, à la façon de ceux d'Europe. L'Empereur répondit à
cette

cette Requête, en ordonnant qu'on travaillât à la fonte de ces canons, & que *Nan boai gin*, (c'étoit le nom Chinois du Pere Verbieft) présidât à ce travail: mais qu'au paravant il lui présentât un mémorial, où fussent peintes les figures, & les modèles des canons qu'il feroit fondre.

Le Pere obéit à l'ordre de l'Empereur, & le 11^e. Février de l'année 1681. il présenta ces modèles: ils furent agréés, & l'ordre fut donné au Tribunal, qui a l'intendance des bâtimens & des ouvrages publics, d'y faire travailler incessamment, & de fournir pour cet effet toutes les choses nécessaires.

On employa plus d'un an à la fabrique de ces canons. La plus grande difficulté qu'eut le Pere, vint de la part des Eunuques du palais: ils souffrirent impatiemment qu'un étranger fût si avant dans les bonnes grâces de l'Empereur: il n'y a point d'efforts qu'ils ne firent, pour empêcher le succès de l'ouvrage. Ils se plaignoient à tout moment de la lenteur des ouvriers, tandis qu'ils faisoient voler le métal par de bas Officiers de la Cour. Aussitôt qu'un des plus gros canons fut achevé, avant même qu'on eût pu le polir en dedans, ils y firent insérer avec violence un boulet de fer, pour en rendre l'usage inutile. Mais le Pere après l'avoir fait charger de poudre, que l'Empereur ayant ouï le coup de son palais, en voulut voir l'effet sur le champ.

Obstacles
à cette
Fonte.

Quand tous ces canons furent achevés, on les conduisit, pour en faire l'essai, au pied des montagnes qui sont vers l'Occident, à une demie journée de la ville de *Peking*. Plusieurs Mandarins s'y rendirent pour les voir tirer, & l'Empereur ayant appris le succès de cette épreuve, y alla lui-même avec quelques Gouverneurs de la Tartarie Occidentale, qui se trouvèrent à *Peking*: il y conduisit toute sa Cour, & les principaux Officiers de ses milices: on les chargea en sa présence, & on les tira plusieurs fois contre certains endroits qu'il avoit désignés.

On réussit.

On en fait
l'Essay.

Ayant vu que les boulets ne manquoient jamais d'y porter, par le soin que prenoit le Pere de les dresser avec ses instrumens, il en eut tant de joye, qu'il fit sous des tentes & au milieu de la campagne, un festin solennel aux Gouverneurs Tartares, & à ses principaux Officiers de guerre: il but dans sa coupe d'or à la santé de son Beau-Pere, de ses Officiers, & même de ceux qui avoient pointé le canon d'une manière si juste.

Enfin s'adressant au Pere Verbieft, qu'il avoit fait loger auprès de sa tente, & qu'il fit appeler en sa présence, il lui dit: „ Les canons que vous nous „ fites faire l'an passé, nous ont fort bien servi contre les rebelles, dans „ les provinces de *Chen si*, de *Hou quang* & de *Kiang si*: je suis fort content „ de vos services, & alors se dépouillant de sa veste fourrée de Martres d'un grand prix, & de sa robe de dessous, il les lui donna comme un témoignage de son amitié.

On continua durant plusieurs jours l'essai des canons, & l'on tira vingt-trois mille boulets, avec une grande satisfaction des Mandarins, qui les faisoient servir par leurs Officiers. Ce fut en ce tems-là, que le Pere compo-

fa un traité de la fonte des canons, & de leur usage, & le présenta à l'Empereur, avec 44. tables des figures nécessaires à l'intelligence de cet art, & des instrumens propres à pointer les canons, pour les tirer où l'on veut.

Suites &
confé
que ces
de cette
Fonte.

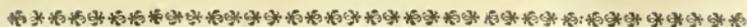
Quelques mois après, le Tribunal qui examine le mérite des personnes qui ont bien servi l'Etat, présenta un mémorial à l'Empereur, par lequel il le supplioit d'avoir égard au service, que le Pere Verbieft avoit rendu, par la fonte de tant de pièces d'artillerie. Sa Majesté agrée la Requête, & l'honora d'un titre d'honneur, semblable à celui que l'on donne aux Vicerois, qui se font fait un mérite singulier dans le Gouvernement des provinces, par la sagesse de leur conduite.

Pour prévenir la superstition des Chinois, qui sacrifient aux esprits de l'air, des montagnes, & des rivières, selon les divers événemens de la nature, & la diversité des ouvrages qu'ils commencent, ou qu'ils achevent; le Pere Verbieft fixa un jour pour faire une bénédiction solennelle de ces canons: il fit dresser pour cela un Autel dans la fonderie, sur lequel il plaça l'image de Jésus crucifié: puis revêtu du surplis & de l'étole, il adora le vrai Dieu, se prosternant neuf fois, & frappant de la tête contre terre; & comme c'est l'usage de la Chine, de donner solennellement un nom à de pareils ouvrages, le Pere donna à chaque pièce le nom d'un Saint ou d'une Sainte que l'Eglise révère, & le traça lui-même sur la culasse pour y être gravé.

Quelques personnes dont le zèle est très-ardent, quand ils croient pouvoir rendre odieux les Jésuites, publièrent en Espagne, & en Italie, des libelles contre le Pere Verbieft, où ils disoient qu'il étoit indigne d'un Prêtre & d'un Religieux, de porter des armes aux infidèles, & que ce Pere avoit encouru les excommunications des Papes, qui l'ont défendu.

Le Pere répondit sagement, que l'intention de l'Eglise en faisant cette défense, avoit été d'empêcher que les infidèles ne se servissent de ces armes contre les Chrétiens: que rien de semblable ne pouvoit arriver à la Chine, puisque les Chinois & les Tartares ne pouvoient pas faire la guerre aux Chrétiens; qu'au contraire, c'étoit par ce moyen là que la Religion s'établissoit dans la Chine, puisqu'en effet l'Empereur, en reconnoissance de ces services, laissoit la liberté aux Prêtres & aux Religieux Européens, de prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de ses Etats.

Mais le Pere Verbieft fut bien mieux dédommagé de ces invectives, par le Bref honorable que le Pape Innocent XI. lui adressa, où il le louoit d'employer si sagement les sciences profanes pour le salut des Chinois, & où il l'exhortoit de continuer ses soins, afin d'avancer par les industries de son zèle & de son sçavoir, les avantages de la Religion, lui promettant tous les secours du Saint Siége, & de son autorité Pontificale.



De la Police de la Chine, soit dans les Villes pour y maintenir le bon ordre, soit dans les grands chemins, pour la sûreté & la commodité des voyageurs, des Douanes, des Postes, &c.

Dans un aussi vaste Etat que la Chine, où il y a un si grand nombre de villes, & une multitude prodigieuse d'habitans, tout seroit rempli de confusion & de trouble, si les réglemens de Police qu'on y fait exactement observer, ne prévenoient pas les moindres désordres. La tranquillité qui y régné, est l'effet des sages loix qu'on y a établies.

De la Police de la Chine.

Chaque ville est divisée en quartiers : chaque quartier a un Chef qui veille sur un certain nombre de maisons : il répond de tout ce qui s'y passe ; & s'il y arrivoit quelque tumulte, dont il n'avertit pas aussitôt le Mandarin, il seroit puni très-sévèrement.

Police des villes.

Les peres de famille sont également responsables de la conduite de leurs enfans, & de leurs domestiques. On s'en prend à celui qui a toute l'autorité, lorsque les inférieurs qui lui doivent l'obéissance & le respect, ont commis quelque action punissable.

Il n'y a pas jusqu'aux voisins, qui dans un accident qui surviendroit, comme seroit, par exemple, un vol nocturne, ne soient obligés de se prêter mutuellement secours, & dans de pareils événemens, une maison répond de la maison voisine.

Il y a aux portes de chaque ville une bonne Garde, qui examine tous ceux qui y entrent : pour peu que quelque chose de singulier rende un homme suspect ; ou que sa physionomie, son air, ou son accent fasse juger qu'il est étranger, on l'arrête sur l'heure, & l'on en donne avis au Mandarin.

Distribution des Officiers de Police.

C'est une de leurs principales maximes, & qu'ils croyent contribuer le plus au bon Gouvernement, de ne pas souffrir que des étrangers s'établissent dans l'Empire ; outre leur ancienne fierté, & le mépris qu'ils font des autres Nations, qu'ils regardent comme des barbares ; ils sont persuadés que cette différence de Peuples, introduiroit parmi eux une diversité, de mœurs, de coûtumes, & d'usages, qui peu à peu aboutiroient à des querelles personnelles, ensuite à des partis qui se formeroient, & enfin à des révoltes qui troubleroient la tranquillité de l'Etat.

De leurs Fonctions pendant le jour.

Au commencement de la nuit, les portes de la ville se ferment exactement ; on ferme aussi les barrières qui sont dans chaque rue : d'espace en espace, il y a des Sentinelles qui arrêtent ceux qui ne seroient pas retirés dans leurs maisons : il y a de même dans quelques endroits, une patrouille à cheval sur les remparts, qui fait continuellement la ronde : la nuit, disent-ils, est faite pour le repos ; & le jour pour le travail.

Pendant la nuit.

Cette loy est si bien observée, qu'il n'y a point d'honnêtes gens, qui se trouvent pendant la nuit dans les rues: si par hazard on trouve quelqu'un, on le regarde, ou comme un homme de la plus vile populace; ou comme un voleur, qui à la faveur des ténèbres, cherche à faire un mauvais coup, & on l'arrête. C'est pourquoy il est très-dangereux d'être hors de chez soi, & il est difficile d'échapper à la sévérité de la Justice, quand on seroit même innocent.

Veilles de la nuit.

Il y a dans chaque ville de grosses cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire; qui servent à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille est de deux heures: la première commence vers les huit heures du soir. Pendant les deux heures que dure cette première veille, on frappe de tems en tems un coup, ou sur la cloche, ou sur le tambour. Quand elle est finie, & que la seconde veille commence, on frappe deux coups tant qu'elle dure: on en frappe trois à la troisième, & ainsi de toutes les autres: de sorte qu'à tous les momens de la nuit, on peut sçavoir à peu près quelle heure il est; les cloches n'ont pas un son fort harmonieux, parce que le marteau dont on les frappe, n'est ni de fer, ni de métal, mais simplement de bois.

Du Port des Armes.

Le Port des Armes n'est permis qu'aux gens de guerre, encore ne font-ils ordinairement armez que quand ils doivent faire leurs fonctions, comme par exemple, en tems de guerre, lorsqu'ils sont en sentinelle, qu'ils passent en revue, ou qu'ils accompagnent des Mandarins: hors de là ils vacquent, ou à leur négoce, ou à leur profession particulière.

S'il s'élève quelque démêlé parmi les gens du peuple, & qu'après les querelles & les injures, ils en viennent aux voyes de fait, ils ont une extrême attention qu'il n'y ait point de sang répandu; c'est pourquoy, si par hazard ils avoient entre les mains un bâton, ou quelque instrument de fer, ils le quittent aussi-tôt, & se battent à coups de poing.

Manière de terminer les Querelles.

Le plus souvent ils terminent leurs querelles, en allant porter leurs plaintes au Mandarin. Ce Magistrat assis gravement dans son fauteuil, & environné de ses Officiers de justice, écoute d'un grand froid les deux Parties, qui plaident chacune leur cause; après quoi il fait donner en sa présence la bastonnade au coupable, & quelquefois à tous les deux ensemble.

Des Femmes publiques.

Il y a des femmes publiques & prostituées à la Chine comme ailleurs: mais comme ces sortes de personnes sont ordinairement la cause de quelques désordres, il ne leur est pas permis de demeurer dans l'enceinte des villes: leur logement doit être hors des murs; encore ne peuvent-elles pas avoir des maisons particulières, elles logent plusieurs ensemble, & souvent sous la conduite d'un homme, qui est responsable du désordre, s'il en arrivoit; au reste ces femmes libertines ne sont que tolérées, & on les regarde comme infâmes: c'est pourquoy il y a des Gouverneurs de ville, qui n'en souffrent point dans leur district.

Enfin l'éducation qu'on donne à la jeunesse, contribue beaucoup à la paix, & à la tranquillité qui régné dans les villes. Comme on ne parvient aux Charges & aux dignitez de l'Empire, qu'à proportion du progrès qu'on

qu'on a fait dans les sciences, on occupe continuellement les jeunes gens à l'étude: le jeu, & tout divertissement propre à entretenir l'oïiveté, leur est absolument interdit; à peine leur laisse-t-on le tems de respirer; & par cette application assidue à cultiver leur esprit & à exercer leur mémoire, ils s'accoutument à modérer le feu des passions, & se trouvent dégagés de la plû-part des vices, qu'une vie oïive & fainéante ne manque jamais de produire.

Des Ca-
naux.

En veillant ainsi à la tranquillité des villes le Gouvernement Chinois n'a pas oublié de pourvoir à la sûreté, à l'embellissement, & à la commodité des grands chemins: les canaux dont la Chine est toute traversée, & qui sont si utiles pour le transport des marchandises, sont bordeés en plusieurs provinces de quais de pierre de taille; & dans les lieux bas, marécageux, & aquatiques, on a élevé de très-longues digues, pour la commodité des voyageurs.

On a grand soin d'unir & d'égaliser les chemins, & on les pave, sur tout dans les provinces Méridionales, où l'on ne se sert, ni de chevaux, ni de chariots. Ces chemins sont d'ordinaire fort larges; & comme en bien des endroits la terre est légère, elle se sèche aisément, aussi-tôt que la pluye a cessé. On a pratiqué des passages sur les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en applanissant le sommet de ces montagnes, & en comblant les vallées.

Des Che-
mins pu-
blics.

Il y a de certaines provinces, où les grands chemins sont comme autant de grandes allées, bordées d'arbres fort hauts, & quelquefois renfermées entre deux murs, de la hauteur de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs ont des ouvertures dans les chemins de traverse, qui aboutissent à différens villages.

Dans les grands chemins on trouve d'espace en espace des reposoirs qui sont propres, & commodes, soit pendant les rigueurs de l'Hyver, soit pendant les grandes chaleurs de l'Eté: il n'y a gueres de Mandarin, qui étant hors de Charge, & obligé de retourner dans sa patrie, ne cherche à se rendre recommandable par ces fortes d'ouvrages.

Des com-
modités
qu'on y
trouve.

On y trouve aussi des Temples & des Pagodes, où l'on peut se retirer pendant le jour: mais quelque bon accueil qu'on fasse, il n'est pas toujours sûr d'y passer la nuit: il n'y a que les Mandarins qui soient privilégiés: les Bonzes les servent avec beaucoup d'affection: ils les reçoivent au son de leurs instrumens, & leur cèdent leurs appartemens. Ils y placent le bagage, & logent même les domestiques & les portefaix.

Ces Messieurs qui en usent fort librement avec leurs Dieux, employent les Temples à tous les usages qui leur conviennent, ne faisant point de difficulté de croire, que cette familiarité peut s'accorder avec le respect qui leur est dû.

En Eté des personnes charitables ont des gens à leurs gages, qui donnent gratuitement du thé aux pauvres voyageurs: & l'Hyver, de l'eau où l'on a fait infuser du gingembre: tout ce qu'on leur demande, c'est de ne pas oublier le nom de leur bienfaiteur.

On ne manque point d'hôtelleries dans les chemins, on en voit un assez

Des Hô-
tellerics.

En général
font très
mauvaises.

grand nombre : mais rien n'est plus misérable, ni plus mal propre, si vous en exceptez les grandes routes, où vous en trouvez qui sont fort vastes & fort belles : mais il faut toujours porter son lit avec soi ou bien se résoudre à coucher sur une simple natte. Il est vrai que les Chinois, sur tout le petit peuple, ne se servent gueres de draps, & qu'ils se contentent de s'envelopper, quelques fois même tout nus, dans une couverture, dont la doublure est de toile : ainsi leur lit n'est pas difficile à porter.

La manière dont on est traité, s'accorde parfaitement avec la manière dont on y est logé : c'est un grand bonheur quand on y trouve ou du poisson, ou quelque morceau de viande. Il y a cependant des endroits où les faisans sont à meilleur marché que la volaille : on en a quelquefois quatre pour dix sols.

Leur
construc-
tion.

Quelques-unes de ces hôtelleries paroissent mieux accommodées que les autres : mais elles ne laissent pas d'être très-pauvres : ce sont pour la plupart quatre murailles de terre battue, & sans enduit, qui portent un toit, dont on compte les chevrons, encore est-on heureux quand on ne voit pas le jour à travers : souvent les salles ne sont point pavées, & sont remplies de trous.

Il y a des provinces, où ces sortes d'auberges ne sont bâties que de terre & de roseaux. Dans les villes, les hôtelleries sont de briques, & assez raisonnables. Dans les provinces du Nord on y trouve ce qu'ils appellent des *Can* : c'est une grande esfrade de briques, qui occupe la largeur de la salle, & sous laquelle il y a un fourneau : on étend dessus une natte de roseaux, & rien plus. Si vous avez un lit, vous l'étendez sur la natte.

Itinéraire
public.

On a soin d'imprimer un Itinéraire public, qui contient tous les chemins, & la route qu'on doit tenir, soit par terre, ou par eau, depuis *Peking*, jusqu'aux extrémités de l'Empire. Les Mandarins qui partent de la Cour, pour aller remplir quelques Charges dans les provinces, se servent de ce livre, qui leur marque leur route, & la distance d'un lieu à un autre. A la fin de chaque journée se trouve une maison destinée à recevoir les Mandarins, & tous ceux qui voyagent par l'ordre de l'Empereur, où ils sont logez & défrayez aux dépens de Sa Majesté. Ces sortes de maisons se nomment *Cong quan*.

Manière
dont les
Mandarins
se rendent
de la Cour
dans leur
Mandari-
nat.

Un jour avant que le Mandarin se mette en route, on fait partir un Courrier, qui porte une Tablette, où l'on écrit le nom & la Charge de cet Officier. On prépare aussi-tôt le logis, où il doit passer la nuit. Les préparatifs sont proportionnez à sa dignité : on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, comme les viandes, les portefaix, les chevaux, les chaifes, ou les barques, s'il fait le voyage par eau. Les Courriers qui annoncent l'arrivée du Mandarin, trouvent toujours des chevaux prêts, & afin qu'on n'y manque pas, un ou deux lys, * avant que d'arriver, il frappe fortement & à diverses reprises sur un bassin, afin d'avertir qu'on selle promptement le cheval, s'il ne l'étoit pas encore.

Ces maisons destinées à loger les Mandarins, ne sont pas aussi belles que leur destination pourroit le faire imaginer : c'est pourquoi, lorsqu'on lit dans

* Dix lys sont une lieue commune de France.

dans les relations des pays étrangers, des descriptions de choses semblables, on doit d'ordinaire les entendre avec modification : ce n'est pas toujours que ceux qui les écrivent, exagèrent : mais ils empruntent quelquefois ces descriptions des gens du pays, à qui des choses très-médiocres semblent être magnifiques : d'ailleurs on est obligé de se servir de termes, lesquels en Europe forment de grandes idées.

Quand on dit, par exemple, que ces *Cong quan* se préparent pour loger les Mandarins, & ceux qui sont entretenus aux frais de l'Empereur, on s'imagina aussitôt que ce sont des maisons superbes : quand on ajoute, ce qui est encore vrai, qu'on envoie au-devant un Officier, afin que tout se trouve prêt à l'arrivée du Mandarin, il est naturel de croire, qu'on s'empresse à tendre des tapisseries, & à orner un appartement des plus beaux meubles : la frugalité Chinoise, & le grand nombre d'Envoyez qu'on dépêche de la Cour, exemptent de tout cet embarras : les préparatifs consistent en quelques feutes, quelques nattes, deux ou trois chaises, une table, & un bois de lit couvert d'une natte, quand il n'y a point de *Can*. Que si c'est un Mandarin considérable envoyé de la Cour, & que le *Cong quan* ordinaire ne soit pas convenable à sa dignité, on le loge dans une des plus riches maisons de la ville, dont on emprunte un appartement.

Des *Cong quan*.

Leurs Ameublements.

Ces *Cong quan* sont plus ou moins grands : il y en a d'assez propres & d'assez commodes. Par celui de *Canton*, qui n'est que du commun, on pourra juger des autres : il est de médiocre grandeur : il y a deux cours, & deux principaux édifices, dont l'un qui est au fond de la première cour, est un *Ting*; c'est-à-dire, une grande salle toute ouverte, destinée à recevoir les visites : l'autre qui termine la seconde cour, est partagé en trois : le milieu sert de salon ou d'antichambre, à deux grandes chambres, qui sont des deux côtés, & qui ont chacune un cabinet derrière. Cette disposition est ordinaire à la Chine, dans la plus-part des maisons des personnes de quelque considération. La salle & le salon sont ornés chacun de deux grosses lanternes de foye claire & peintes, suspendues en forme de lustres : la porte de la rue, & celle des deux cours, sont éclairées chacune de deux autres grosses lanternes de papier ornées de gros caractères.

Cong quan de Canton.

Sa description.

On trouve dans les grands chemins d'espace des tours, sur lesquelles il y a des guérites pour des sentinelles, & des bâtons de pavillon pour les signaux en cas d'allarmes : ces tours sont faites de gazon ou de terre battue : leur hauteur est de douze pieds, la forme en est carrée, elles ont des créneaux, & on les élève en talut.

Dans quelques provinces il y a sur ces tours des cloches de fer fondu assez grosses. La plus-part de celles qui ne sont point sur les chemins qui conduisent à la Cour, n'ont ni guérites, ni créneaux.

Les loix ordonnent que dans les routes fréquentées, elles soient disposées de telle manière, que de cinq en cinq lys il s'en trouve une, c'est-à-dire, qu'à cinq lys, il y en ait une petite; à dix lys une grande : à quinze lys une petite, & toujours de même alternativement. Chacune doit avoir des Soldats qui y soient continuellement en faction, pour veiller sur ce qui se passe, & empêcher toute insulte.

Sentinelles sur les grands Chemins.

Ces Soldats sortent tous de leur corps de garde, & se mettent en rang, quand il doit passer quelque Officier considérable: on y est très-régulier, sur tout dans le *Pe tche li*, qui est la province de la Cour, & il y a toujours une sentinelle dans la guérite.

Dans quelques autres provinces, on voit de ces tours qui sont tombées: de tems en tems on donne ordre de les rétablir & d'y faire la garde, sur tout quand on entend parler de voleurs, ou qu'il y a à craindre quelques troubles: alors le nombre des Soldats ne suffisant pas, on détermine des villages pour prêter main forte tour à tour. Les Mandarins en dressent un catalogue, & c'est aux habitans de chaque village à s'accommoder entre eux, pour partager cette corvée.

Si cette loy s'observoit à la rigueur, il n'y auroit jamais de voleurs; car de demie lieuë en demie lieuë on trouveroit des gardes, pour arrêter ceux qui seroient soupçonnez de larcin; & cela non-seulement sur le chemin des Capitales, mais encore sur ceux qui conduisent de chaque ville à une autre: & comme il y en a un grand nombre, & que toute la campagne est coupée de grands chemins, à tous momens on trouve de ces tours.

Voleurs de grand chemin, rares à la Chine.

Aussi les voleurs de grand chemin sont-ils très-rares à la Chine; il s'en trouve quelquefois dans les provinces voisines de *Peking*, mais ils n'ôtent presque jamais la vie à ceux dont ils prennent la bourse: quand ils ont fait leur coup, ils le sauvent lestement. Dans les autres provinces, on parle très-peu de voleurs de grand chemin.

Ces tours ont encore un autre usage, c'est de marquer les distances d'un lieu à un autre, à peu près comme les Romains le faisoient par des pierres.

Quan kiao ou Chaises à la Mandarine.

Quand les chemins sont trop rudes pour aller à cheval, on se sert de chaises que les Chinois nomment *Quan kiao*, c'est-à-dire, chaises à la Mandarine, parce que les chaises dont se servent les Mandarins sont à peu près de la même forme.

Le corps de la chaise approche assez pour la figure, de celles où l'on se fait porter dans les rues de Paris, mais il est plus large, plus élevé, & plus léger. Il est construit de bambous, c'est-à-dire, d'une espèce de canne, également fortes & légères, croisées à jour en forme de treillis, & liées fortement ensemble avec du rotin, (c'est une autre espèce de canne forte & déliée, qui croit en rampant jusqu'à huit cens ou mille pieds de longueur.)

Ce treillis est entièrement couvert, depuis le haut jusqu'en bas, d'une garniture ou ornement de toile de couleur, ou bien d'étoffe de laine, ou de soye, selon que le demande la saison, avec une seconde garniture de tafetas huilé, qu'on met par dessus en tems de pluie.

Cette chaise qui a les dimensions nécessaires pour y être assis fort à l'aise, est soutenüe par deux bras, semblables à ceux de nos chaises portatives; si elle n'est portée que par deux hommes: les deux bâtons sont appuyez sur leurs épaules: si c'est une chaise à quatre porteurs, les extrémités tant devant que derrière, sont passées dans deux nœuds coulans d'une grosse corde forte & lâche, pendue par le milieu à un gros bâton, dont les porteurs de
chai-

chaises soutiennent chacun un bout sur une épaule, & alors on a d'ordinaire huit porteurs, afin qu'ils puissent se relever les uns les autres.

Des Voitures, publiques & particulières.

Lorsque pour éviter la chaleur, on voyage pendant la nuit, sur tout le long des montagnes, qui sont infestées de tygres, on prend des guides sur les lieux, qui portent des torches allumées: ces torches servent à éclairer, & empêchent les tygres d'approcher: parce que le feu leur cause naturellement de la frayeur. Elles sont faites de branches de pin séchées au feu, & préparées de telle sorte, que le vent & la pluie ne font que les allumer davantage.

Avec ce secours, on marche toute la nuit à travers les montagnes, avec autant d'assurance & de facilité, qu'on marcheroit en plein jour, & en rare campagne: quatre ou cinq de ces guides avec des torches, suffisent pour conduire sûrement: on en change de lieu en lieu: chaque torche qui a six à sept pieds de long, dure près d'une heure.

Dans les pays de montagnes, on trouve communément de distance en distance ces sortes de commoditez, pour la sûreté des personnes qui voyagent. Cependant il n'y a gueres que les Envoyez de la Cour, les Mandarins, & autres grands Seigneurs, qui fassent ces sortes de voyages pendant la nuit: car ayant un grand cortège à leur suite, ils n'ont rien à craindre, ni des tygres ni des voleurs.

Ce n'est pas un petit agrément pour les voyageurs, que la quantité de villages qu'ils trouvent sur leur route, & le grand nombre de pagodes qui sont dans ces villages: vis-à-vis de ces pagodes, & sur le grand chemin, on voit quantité de monumens de pierres appelez *Che pei*, sur lesquels il y a des inscriptions.

Des *Che pei* ou Monumens de pierres.

Ces *Che pei* sont de grandes pierres posées de bout, sur des bâses qui sont aussi de pierre: la plu-part sont de marbre. Les Chinois ouvrent une mortoise dans cette bâse, & ils taillent un tenon dans la pierre: puis ils les assemblent sans autre façon. On voit de ces pierres qui ont bien huit pieds de haut sur deux de large, & presque un pied d'épaisseur. Les communes ne passent pas quatre à cinq pieds, & le reste à proportion.

Les grandes sont portées le plus souvent sur des tortues de pierre: en quoi les Architectes Chinois, si cependant ils méritent ce nom, ont eu plus d'égard à la vrai-semblance que les Architectes Grecs qui ont introduit les caryatides & les termes: & pour rendre encore cette invention plus bizarre, quelques-uns se sont avisés de mettre des coussins sur la tête de ces caryatides, de crainte apparemment, que de si lourds fardeaux les incommodassent.

Il y a de ces *Che pei* qui sont enfermez dans de grands salons: mais ils sont en petit nombre. Les autres, pour éviter la dépense, sont enchâssés dans un petit édifice de brique, couvert d'un toit fort propre. Ils sont parfaitement quarrez, excepté le haut qui va un peu en s'arrondissant, ou pour couronnement, on grave quelque grotesque. Ce couronnement est souvent d'un autre morceau de pierre.

Quand on l'élève pour des graces qu'on a obtenues de l'Empereur, ou pour des honneurs qu'il a fait, on grave deux dragons diversément entortillés. Les peuples des villes en élèvent à leurs Mandarins après leur dé-

A qui & pourquoi élèvent.

part, quand ils font satisfaits de l'équité de leur gouvernement : les Officiers en élèvent pour éterniser la mémoire des honneurs extraordinaires, qu'ils ont reçus de l'Empereur, ou pour diverses autres raisons.

Des Porte-
faix ou
Voitriers.

Une grande commodité pour ceux qui voyagent par terre à la Chine, c'est la facilité & la sûreté avec laquelle leurs ballots se transportent. Il y a dans chaque ville un grand nombre de porte-faix, qui ont leur Chef, & à qui l'on s'adresse : quand vous êtes convenu avec lui du prix, il vous donne autant de marques que vous avez arrêté de porteurs, moyennant quoi, il vous les fournit à l'instant, & répond de tout ce que contiennent vos ballots. Lorsque les porte-faix ont rendu leur charge au lieu arrêté, vous leur donnez à chacun une marque : ils la portent à leur Chef, qui les satisfait sur l'argent que vous lui avez payé d'avance.

Ils dépen-
dent d'un
Chef.

Dans les lieux de grand passage, comme seroit, par exemple, la montagne de *Meilin*, qui sépare la province de *Kiang si* de celle de *Quang tong*, il y a dans la ville qu'on quitte, un grand nombre de bureaux, qui ont leurs correspondans dans la ville, où l'on doit se rendre après avoir passé la montagne; tous ceux, soit de la ville, soit de la campagne, qui se font porte-faix, donnent à ces bureaux leurs noms, avec une bonne & sûre caution. Si l'on a besoin de 200. 300. ou 400. porteurs, on les fournit. Alors le Chef du bureau dresse en très-peu de tems, une liste exacte de tout ce que vous portez, soit de coffres, ou de choses découvertes : il convient du prix par livre, tout se pèse, & vous lui donnez l'argent dont vous êtes convenu, qui est d'ordinaire d'environ dix sols par cent livres, pour le transport de la journée. Vous ne vous embarrassez de rien, le Chef donne à chaque porte-faix sa charge, avec un billet de tout ce qu'il porte : quand vous êtes arrivé au terme, vous recevez du correspondant tout ce qui vous appartient, avec une grande fidélité.

Leur ma-
nière de
charger les
fardeaux.

Ces porte-faix se servent de perches de *Bamboux*, au milieu desquelles ils suspendent le fardeau avec des cordes : à chaque perche, il y a deux hommes qui portent les deux bouts sur leurs épaules. Si le fardeau est trop pesant, on y met quatre hommes avec deux perches : on en change tous les jours, & ils sont obligés de faire les mêmes journées que ceux qui les emploient.

Quand un homme porte seul un fardeau, il trouve le secret de rendre sa charge bien moins pesante : il le partage en deux parties égales, & il les attache avec des cordes, ou avec des crochets, aux deux bouts d'une longue perche plate de *Bamboux* : ensuite il pose cette perche par le milieu sur son épaule, en sorte qu'elle se tient en équilibre à la façon d'une balance, elle plie & se relève alternativement, à mesure qu'il avance. Lorsqu'il est las de porter le fardeau sur une épaule, il fait faire adroitement un tour à la perche par dessus le col, & la fait passer sur l'autre épaule. Il y en a qui de cette manière portent de très-lourds fardeaux : car comme ils sont payés de la livre, ils portent le plus qu'ils peuvent, & l'on en voit qui font dix lieues par jour, portant 160. de nos livres.

Chariots à
une roue.

Dans certaines provinces, on se sert pour transporter les ballots & les marchandises, de mulets, & encore plus souvent de chariots à une roue.

Ces

Ces chariots sont de véritables brouettes, si ce n'est que la rouë en est fort grande, & placée au milieu; l'essieu s'avance des deux côtez, & soutient de chaque côté un treillis, sur lequel on place des fardeaux avec un poids égal; l'usage en est fort commun en plusieurs endroits de la Chine, un homme seul pousse ce chariot: ou si la charge est forte, on en ajoute un second qui tire par devant, ou bien un âne, & quelquefois l'un & l'autre. Ils ont aussi des brouettes semblables aux nôtres, & quelcfois la rouë est par devant: mais ils ne s'en servent gueres pour les voyages.

Quand on fait porter son bagage sur des mulets, le prix ordinaire est, par exemple, pour 25. jours, de quatre taëls & demi,* ou tout au plus de cinq taëls. Cela dépend des saisons différentes, & du prix des vivres: si c'est pour le retour, on donne beaucoup moins.

Prix des
Voitures.

Les Muletiers sont obligez de nourrir leurs mulets, & sont chargez des frais du retour, en cas qu'ils ne trouvent pas à se louer. Ces mulets sont fort petits, si on les compare à ceux d'Europe, ils ne laissent pas d'être forts, & leur charge ordinaire est de 180. ou 190. livres Chinoises; à 200. la charge seroit trop forte. La livre Chinoise est de quatre onces plus forte que la nôtre.

Il y a des Douanes à la Chine, mais elles sont bien plus douces que celles des Indes, où les visites se font sans égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur. On n'y fait point ces recherches rigoureuses, qui se pratiquent ailleurs; on ne s'avise pas même de fouiller un homme. Quoique les Commis aient le droit d'ouvrir les ballots, il est rare qu'ils le fassent; & quand c'est un homme qui a quelque apparence, non seulement ils n'ouvrent point ses coffres, mais même ils n'exigent rien: Nous voyons bien, disent-ils, que Monsieur n'est pas Marchand.

Des Douanes.

Il y a des Douanes où l'on paye par pièce, & alors le Marchand en est cru sur son livre. Il y en a d'autres où l'on paye par charge, & cela ne souffre nulle difficulté. Quoiqu'on aye un *Cang ho* de l'Empereur, il ne donne aucune exemption de payer le droit des Douanes; cependant le Mandarin de la Douane par honneur, le laisse passer sans rien exiger, si l'on en excepte la Douane de *Peking*, où communément on est un peu plus exact.

De la maniere d'y percevoir les Droits.

Lorsque les grands Officiers de la Cour reçoivent, ou envoient quelques ballots, on colle sur chaque ballot une grande bande de papier, sur laquelle on écrit le tems auquel le ballot a été fermé, leur nom, & leur dignité; & si ces Officiers sont considérables, on ne se hazarde gueres de les ouvrir. Ce papier qui se colle, s'appelle *Fong tiao*.

Autrefois les Douanes s'affermoient, & le Mandarin de chaque Douane se changeoit tous les ans. Ce Mandarin par son emploi étoit un Officier considérable, qui avoit droit de mémorial, c'est-à-dire, d'avertir immédiatement l'Empereur. Depuis environ douze ans, l'Empereur a chargé du soin des Douanes le Viceroy de chaque province, qui comme un Mandarin de confiance pour percevoir les droits. Il n'y a que pour les Douanes des ports de *Canton* & de *Fo kien*, qu'on a été obligé depuis peu d'y remettre un

Man-

* Un taël vaut une once d'argent, & cette once à la Chine répond à sept livres dix sols de notre Monnoye présente.

Mandarin particulier, à cause des embarras que le commerce de la mer leur attire.

Des Postes. Dans tous les lieux où il y a des Postes, il se trouve un Mandarin qui en a soin: les chevaux de Poste sont tous à l'Empereur, & personne ne peut s'en servir que les courriers de l'Empire, les Officiers, & ceux qui sont envoyez de la Cour. Ceux qui sont chargez des ordres de l'Empereur, ont ces ordres renfermez dans un grand rouleau, couvert d'une pièce de soye de couleur jaune, qu'ils portent en écharpe derrière le dos: ce sont ordinairement des gens de quelque considération, & ils sont escortez par plusieurs Cavaliers. Leurs chevaux n'ont pas beaucoup d'apparence, mais ils n'en sont pas moins bons, ni moins capables de soutenir les longues courses qu'on leur fait faire: on leur fait courir pour l'ordinaire 60. & 70. lys* sans en changer. Une Poste se nomme *Tchan*: deux Postes sont deux *Tchan*.

De leur distance. Ces Postes où l'on change les chevaux, ne sont pas toujours en égale distance les unes des autres; les plus proches sont de 50. lys, il y en a rarement de 40. Les courriers ordinaires portent leur valise attachée sur le dos; & dans les mouvements du cheval, la valise porte sur un coussin appuyé sur la croupe du cheval. Leurs valises ne sont pas pesantes, car ils ne portent que les dépêches de l'Empereur, ou celles des Cours Souveraines, ou les avis des Officiers des provinces. Ils ne laissent pas de porter aussi, quoiqu'un peu à la dérobee, des lettres de particuliers, & c'est en cela que consistent leurs menus profits.

Incommodités dans les voyages. La plus grande & presque l'unique incommodité qui se trouve lorsqu'on voyage, principalement durant l'Hyver, & dans la partie Séptentrionale de la Chine, c'est la poussière; car il n'y pleut presque jamais durant l'Hyver, & il y tombe quantité de neiges, sur tout en certaines provinces, mais moins à *Peking*.

Lorsque le vent souffle avec violence, il s'élève des tourbillons de poussière si épais, & si fréquents, que le ciel en est obscurci, & qu'à peine peut-on respirer: on est souvent obligé de se couvrir le visage d'un voile, ou de lunettes qui s'appliquent immédiatement sur les yeux, & qui étant enchauffées, dans de la peau ou dans de la soye, s'attachent par derrière la tête, de sorte qu'on voit fort clair, sans être incommodé de la poussière. Comme les terres sont très légères, elles se détachent aisément, & se réduisent en poussière, quand la pluie leur manque durant un tems considérable.

La même chose arrive dans les autres chemins de l'Empire, qui sont fort fréquentez & battus par une infinité de gens qui voyagent à pied ou à cheval, ou sur des chariots. Ce mouvement continuel élève un nuage épais, d'une poussière très-fine, qui seroit capable d'aveugler, si l'on ne prenoit ses précautions.

Cette incommodité ne se fait pas sentir dans les provinces du Sud, mais ce qu'on y auroit à craindre, ce seroit le regorgement des eaux, si l'on n'y avoit pas pourvû, par la quantité de ponts de bois & de pierre qu'on y a construits.

De

* On peut voir la valeur des Lys. Tome I. page 79. à la marge.

De la Noblesse.

LA Noblesse n'est point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignitez qui restent dans quelques familles, & qui se donnent par l'Empereur, à ceux de la famille qu'il juge avoir le plus de talens. L'on n'y a de rang qu'autant qu'on a de capacité & de mérite. Quelque illustre qu'ait été un homme, fût-il même parvenu à la première dignité de l'Empire, les enfans qu'il laisse après lui, ont leur fortune à faire; & s'ils sont dépourvus d'esprit, ou amateurs de leur repos, ils ramperont avec le peuple, & seront souvent obligés d'embrasser les plus viles professions.

Il est vrai qu'on peut succéder aux biens de son pere, mais on ne succède ni à ses dignitez, ni à sa réputation; il faut s'y élever par les mêmes degrés que lui: c'est pourquoi ils font leur capital de l'étude la plus constante, & ils ne manquent gueres de s'avancer de quelque condition qu'ils soient, quand ils ont de la disposition aux Lettres. Aussi voit-on tous les jours à la Chine des élévations de fortune non moins surprenantes, que celles qui se font quelquefois en Italie pour les Ecclésiastiques, où des gens de la plus basse extraction, peuvent aspirer à la première dignité du Monde Chrétien.

Tout est Peuple, ou Lettré, ou Mandarin à la Chine. Il n'y a que ceux de la famille régnante qui soient distingués: ils ont le rang de Princes, & c'est en leur faveur qu'on a établi cinq degrés de noblesse titulaire, à peu près semblables aux titres qu'on donne en Europe, de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Barons, & de Seigneurs.

On accorde ces titres aux descendants de la famille Impériale, tels que sont les enfans de l'Empereur, & ceux que l'Empereur fait entrer dans son alliance, en leur donnant les filles en mariage. On leur assigne des revenus propres à soutenir leurs dignitez, mais on ne leur donne aucun pouvoir: il y a cependant d'autres Princes qui ne sont point alliés à la famille Impériale, soit qu'ils viennent des Dynasties précédentes, soit que leurs ancêtres aient acquis ce titre, par les services rendus à l'Empire. Les provinces ne sont gouvernées que par les Mandarins envoyés par l'Empereur, qui nomme immédiatement aux principaux emplois, & qui confirme ceux qui les font tirer au sort, comme nous l'avons dit ailleurs, après les avoir fait venir en sa présence, & les avoir examinés par lui-même.

L'Empereur qui régné aujourd'hui n'est que le troisième de ceux qui ont régné depuis 99. ans sur toute la Chine & la Tartarie: mais il est le cinquième, si l'on remonte jusqu'à son bisayeul, & son trisayeul.

Celui-ci après avoir subjugué son propre pays, conquit encore toute la Tartarie Orientale, le Royaume de Corée, & la province de *Leao tong*, au-delà de la grande muraille, & établit sa Cour dans la Capitale appelée:

La Noblesse n'est point héréditaire à la Chine.

De ses Degrés.

De ses Titres.

Chin yang par les Chinois, & *Moukeden*, par les Tartares *Mantcheoux*. On lui donna dès lors le nom de *Tai tsou*: c'est un nom commun à tous les conquérans, qui sont les premiers auteurs d'une Dynastie; & comme ses freres qui étoient en grand nombre avoient beaucoup contribué par leur valeur à la conquête de tant de pays, il leur donna des titres d'honneur: il fit les uns *Tsin wang*, les autres *Kiun wang*, & *Pei lé*: il a plu aux Européans d'appeler ces sortes de dignitez, du nom de Régulos, ou Princes du premier, du second, & du troisième Ordre. Il fut réglé alors que parmi les enfans de ces Régulos, on en choisiroit toujours un, pour succéder à son pere dans la même dignité.

Degrés de
ses digni-
tés.

Outre ces trois dignitez, ce même Empereur en établit encore quelques autres qui leur sont inférieures, & qui se donnent aux autres enfans qui s'en rendent le plus dignes. Ceux du quatrième degré s'appellent *Pei tse*, ceux du cinquième *Cong beou*, & ainsi des autres.

Des Prin-
ces du
Sang.

Ce cinquième degré est au-dessus des plus grands Mandarins de l'Empire. Les autres qui suivent, n'ont pas comme les précédens, des marques extérieures qui les distinguent des Mandarins, soit dans leurs équipages, soit dans leurs habits: ils ne portent que la ceinture jaune, qui est commune à tous les Princes du Sang, tant à ceux qui possèdent des dignitez, qu'à ceux qui n'en ont pas: mais ceux-ci ont honte de la faire paroître, & ils ont coutume de la cacher, lorsque leur indigence les met hors d'état d'avoir un équipage convenable à leur rang & à leur naissance.

Leur Mar-
que d'hon-
neur.

C'est pourquoi ce seroit se faire une fausse idée des Princes du Sang de la Chine, si on les comparoit à ceux d'Europe, & sur tout de la France, où la suite glorieuse de tant de Rois leurs ancêtres, les élève beaucoup au dessus des personnes mêmes les plus distinguées de l'Etat. Leur petit nombre leur attire encore plus d'attention & de respect, & ce respect s'augmente dans l'esprit des peuples, à proportion qu'ils approchent de plus près du Trône.

Leur
grand
nombre.

Il n'en est pas ainsi à la Chine: les Princes du Sang touchent presque à leur origine: ils ne comptent que cinq générations: & cependant leur nombre s'est tellement multiplié en si peu de tems, qu'on en compte aujourd'hui plus de deux mille: cette multitude en les éloignant du Trône, les avilit, sur tout ceux, qui d'ailleurs étant dépourvus de titres & d'emplois, ne peuvent figurer d'une manière conforme à leur naissance: c'est ce qui met une grande différence entre les Princes du même Sang.

La pluralité des femmes, fait que ces Princes se multiplient extrêmement; mais à force de se multiplier, ils se nuisent les uns aux autres: comme ils n'ont point de fonds de terre, & que l'Empereur ne peut pas donner des pensions à tous, il y en a qui vivent dans une extrême pauvreté, quoiqu'ils portent la ceinture jaune.

Sur la fin de la Dynastie des *Ming*, il y en avoit plus de trois mille familles dans la ville de *Kiang tcheou*, dont plusieurs étoient réduits à l'aumône. Le bandit qui s'empara de *Peking*, & qui passa par cette ville, se défit de tous ces Princes, en les faisant presque tous passer par le fil de l'épée: c'est ce qui rendit déserte une partie de la ville.

Quel-

Quelques-uns qui échaperent à sa cruauté, quittèrent la ceinture jaune, & changeant de nom se mirent au rang du peuple. Ils sont encore connus pour être du Sang Impérial des *Ming* : l'un d'eux a été domestique de nos Missionnaires dans une maison que notre Compagnie a dans cette ville, & cette maison a été bâtie par un de ces Princes, qui sçachant que les Tartares le cherchoient, prit la fuite & disparut.

Ces Princes, outre leur femme légitime, en ont ordinairement trois autres, auxquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inscrivent dans le Tribunal des Princes : les enfans qui en naissent, ont leur rang après les enfans légitimes, & sont plus considérez que ceux qui naissent de simples concubines, qu'ils peuvent avoir en aussi grand nombre qu'ils souhaitent.

Ils ont pareillement deux sortes de domestiques : les uns qui sont proprement esclaves, les autres qui sont des Tartares ou des Chinois Tartarisez, que l'Empereur donne en grand ou petit nombre, à proportion de la dignité dont il honore les Princes de son Sang.

Suite de la
Noblesse.

Ces derniers sont l'équipage du Régulo, & on les appelle communément les gens de sa porte : il y a parmi eux des Mandarins considérables, des Vicerois, & même des *Tsong tou* : quoiqu'ils ne soient pas esclaves, comme les premiers, ils sont presque également soumis aux volontez du Régulo, tant qu'il conserve sa dignité. Ils passent après sa mort au service de les enfans, s'ils sont honorez de la même dignité.

Si le Prince pendant sa vie vient à décheoir de son rang, ou si le conservant jusqu'à la mort, sa dignité ne passe pas à d'autres de ses enfans, cette espèce de domestiques est mise en réserve, & on les donne à quelques autres Princes du Sang, lorsqu'on fait sa maison, & qu'on l'élève à la même dignité.

L'occupation de ces Princes, en remontant du cinquième Ordre jusqu'au premier, est pour l'ordinaire d'assister aux cérémonies publiques, de se montrer tous les matins au palais de l'Empereur, puis de se retirer dans leur Hôtel, où ils n'ont d'autre soin que celui de gouverner leur famille, les Mandarins, & les autres Officiers dont l'Empereur a composé leur Maison. Il ne leur est pas permis de se visiter les uns les autres, ni de coucher hors de la ville, sans une permission expresse.

Occupation des
Princes du
Sang.

Il est aisé de voir pour quelle raison on les assujettit à des loix si gênantes : il suffit de dire quelles leur donnent un grand loisir, & que la plû-part ne l'employent pas trop utilement. Il y en a cependant qui l'Empereur occupe dans les affaires publiques, & qui rendent de grands services à l'Empire. Tel a été le treizième frere de l'Empereur régnant.

On met encore au rang des Nobles.

En premier lieu, ceux qui ont été autrefois Mandarins dans d'autres provinces : car comme je l'ai dit, nul ne peut l'être dans son propre pays, soit qu'ils ayent été cassez de leurs emplois, & presque tous sont de ce nombre ; soit que d'eux-mêmes ils se soient retirez avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent été forcez par la mort de leur pere, ou de leur mere ; car un Mandarin

De ceux
qu'on
agrée à la
Noblesse.

qui

qui a fait une semblable perte, doit aussitôt se dépouiller de sa Charge; & donner par là une marque publique de sa douleur.

En second lieu, ceux qui n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés littéraires, se sont procurés par la faveur ou par des présens, certains titres d'honneur, à l'aide desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visites qui les fait craindre & respecter du peuple.

En troisième lieu, une infinité de gens d'étude, qui depuis l'âge de 15. à 16. ans, jusqu'à celui de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leur composition. C'est bien plus l'ambition, que le desir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de Bachelier, quand ils y sont une fois parvenus, les met à couvert des châtimens du Mandarin public, il leur donne le privilège d'être admis à son Audience, de s'asseoir en sa présence, & de manger avec lui: honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde presque jamais à aucune personne du peuple.

Famille la plus noble du Monde.

La Famille qui passe aujourd'hui pour la plus noble de la Chine & qu'on peut regarder comme la plus noble du monde, si l'on a égard à son ancienneté, est la Famille des descendans de Confucius, ce célèbre Philosophe que les Chinois ont en si grande vénération. Il n'y a proprement que la noblesse de cette Famille qui soit héréditaire, & qui se conserve en ligne directe depuis plus de deux mille ans, dans la personne d'un de ses neveux, qu'on appelle pour cela *Cbing gin ti chi ell*, c'est-à-dire, le neveu du grand homme, ou du sage par excellence: car c'est ainsi que les Chinois appellent le restaurateur de leur Philosophie morale; & en considération de cette origine, tous les Empereurs ont constamment honoré un des descendans du Philosophe, de la dignité de *Cong*, qui répond assez à celle de nos Ducs ou de nos anciens Comtes.

C'est avec les honneurs dûs à ce rang, que celui qui vit encore aujourd'hui, marche dans les rues de *Peking*, lorsqu'il s'y rend tous les ans de *Kio feou*, ville de la province de *Chan tong*, qui est le lieu de la naissance de son illustre ayeul; de plus c'est toujours un Lettré de cette Famille que l'Empereur nomme Gouverneur de la susdite ville de *Kio feou*.

Des Mirques de Noblesse.

L'une des principales marques de noblesse, est d'avoir reçu de l'Empereur des titres d'honneur qu'on ne donne qu'aux personnes d'un mérite éclatant. Le Prince ne donne quelquefois pour cinq, six, huit ou dix générations, selon les services plus ou moins grands qu'on a rendu à l'Etat. C'est de ces titres honorables, que les Mandarins se qualifient dans leurs Lettres, & sur le frontispice de leurs maisons.

La Noblesse passe des enfans aux peres & aux ayeux.

En Europe la noblesse passe des peres aux enfans & à leur postérité: mais quelquefois à la Chine elle passe des enfans au pere & aux ayeux. Quand quelqu'un s'est distingué par un mérite extraordinaire, l'Empereur ne se contente pas de l'élever aux honneurs dont je viens de parler: mais par autant de patentes, il étend ces titres au pere & à la mere, à l'ayeul & à l'ayeule de celui qu'il a honoré; ou pour mieux dire, il donne à chacun

un titre d'honneur particulier, en reconnoissance de ce qu'ils ont mis au monde, & élevé avec soin, un homme d'un mérite si distingué, & si utile à l'Etat.

Je n'en scaurois donner un exemple plus solemnel que celui du Pere Ferdinand Verbieft Jésuite Flamand, Président du Tribunal des Mathématiques à la Cour de *Peking*. Ce Pere qui y avoit été appelé pour aider le Pere Adam Schal en la réformation du Calendrier, eut ordre de dresser des Tables des mouvemens célestes & des éclipses pour deux mille ans: il y travailla avec soin, & il appliqua tous les Mandarins de la premiere classe du Tribunal de l'Astronomie, à calculer les mouvemens des planettes, selon les règles qu'il leur donna. Enfin ayant achevé cet Ouvrage, il en fit trente-deux volumes de Cartes, avec leurs explications, & les présenta à l'Empereur l'an 1678. sous ce titre: *L'Astronomie perpétuelle de l'Empereur Cang hi.*

Il se fit alors une assemblée générale des Mandarins de tous les Ordres, des Princes, des Viceroyes, & des Gouverneurs des provinces, qui étoient allés saluer l'Empereur, & se réjouir avec lui de la déclaration qu'il avoit fait de son fils pour son successeur à l'Empire. Ce Prince reçut agréablement le présent du Pere Verbieft, & fit mettre cet Ouvrage dans les archives du palais: en même tems il voulut reconnoître le travail infatigable du Pere, & pour cela il le fit Président du Tribunal du premier ordre, & lui donna le titre de cette dignité.

Le Pere lui présenta une Requête, où il remontoit que la profession Religieuse qu'il avoit embrassée, ne lui permettoit pas d'accepter cet honneur: il ne fut pas écouté, & de crainte d'offenser l'Empereur, & de nuire aux progrès de la Religion dans l'Empire, il lui salua obéir. Voici la teneur des Patentes, par lesquelles il lui conféroit cette dignité.

„ Nous Empereur par ordre du Ciel, ordonnons: la forme d'un Etat
 „ bien réglé, demande que les belles actions soient connues, & que les
 „ services rendus à l'Etat avec une prompte volonté, soient récompensez,
 „ & reçoivent les éloges qu'ils méritent. Il est aussi du devoir d'un Prin-
 „ ce, qui gouverne sagement selon les loix, de louer la vertu, & d'exal-
 „ ter le mérite. C'est ce que nous faisons par ces Lettres Patentes, que
 „ nous voulons être publiées par tout notre Empire, pour faire connoître
 „ à tous nos Sujets, quel égard nous avons à des services, qui nous sont
 „ rendus avec tant d'application & de diligence.

„ C'est pourquoi, Ferdinand Verbieft, à qui j'ai commis le soin de mon
 „ Calendrier Impérial, le naturel droit & sincère, & la vigilance que vous
 „ avez fait paroître à mon service, aussi bien que le profond sçavoir, que
 „ vous avez acquis par l'application continuelle de votre esprit en toutes
 „ sortes de sciences, m'ont obligé de vous établir à la tête de mon Acadé-
 „ mie Astronomique: vous avez répondu par vos soins à notre attente, &
 „ travaillant jour & nuit, vous avez rempli les devoirs de cette charge: en-
 „ fin vous êtes heureusement venu à bout de tous vos desseins, avec un
 „ travail infatigable, dont nous avons nous mêmes été témoins.

„ Il est convenable que dans la conjoncture d'une si grande fête, où tout
 „
 „

Le Pere
 Verbieft
 Jésuite est
 créé Noble
 du premier
 Ordre.

Ses Lettres
 de Nobles-
 se.

„ mon Empire est venu me donner des marques de sa joye, je vous fassé
 „ ressentir les effets de ma faveur Impériale, & de l'estime que je fais de
 „ votre personne. C'est pourquoi par une grace singulière, & de notre
 „ propre mouvement, nous vous accordons le titre de grand homme, qui
 „ doit être par tout rendu célèbre & nous ordonnons que ce titre soit en-
 „ voyé dans tous les lieux de notre Empire, pour y être publié.

„ Prenez de nouvelles forces à notre service. Ce titre d'honneur qui
 „ commence en votre personne, s'étend à tous vos parens & à tous ceux de
 „ votre sang; vous avez mérité par vos soins & par votre application singu-
 „ lière, ces éloges & cette dignité, & vos mérites sont si grands, qu'ils
 „ répondent entièrement à l'honneur que nous vous faisons. Recevez donc
 „ cette grace avec le respect qui lui est dû. Vous êtes l'unique à qui je l'aye
 „ conféré: que ce soit un nouveau motif d'employer pour notre service
 „ tous vos talens, & toutes les forces de votre esprit.

De semblables titres d'honneur remontent, comme je l'ai dit, jusqu'aux
 ancêtres de celui qui les reçoit: tous ses parens s'en glorifient: ils les font
 écrire en divers lieux de leurs maisons, & jusques sur les lanternes qu'ils font
 porter devant eux, lorsqu'ils marchent pendant la nuit: ce qui leur attire de
 grands respects.

Comme le P. Verbieft étoit Européan, il n'avoit pas de parens à la Chine
 qui pussent partager cet honneur avec lui: mais par un bonheur singulier
 pour la Religion, tous les Missionnaires, Jésuites & autres, passoient pour ses
 freres, & étoient considérez sous ce titre par les Mandarins. Ce fut cette
 qualité qui facilita à Monseigneur l'Evêque d'Héliopolis, son entrée à la
 Chine, & la plû-part des Religieux faisoient mettre ce titre, sur la porte
 de leur maison.

Lettres de
 Noblesse
 accordées
 aux An-
 cêtres du
 même
 Pere.

Après avoir ainsi honoré le P. Verbieft, l'Empereur communiqua les
 mêmes titres à ses ancêtres, par autant de Patentes qu'il fit dresser: l'une,
 pour son ayeul nommé Pierre Verbieft: l'autre, pour Paschasie de Wolff
 son ayeule: la troisième, pour Louis Verbieft son pere, & la quatrième,
 pour Anne Vanherke sa mere. Je ne rapporterai que celles qui concer-
 nent l'ayeul & l'ayeule du Missionnaire, elles suffiront pour faire connoître
 le caractère d'esprit de cette Nation.

Les Patentes accordées à l'ayeul du P. Verbieft, étoient ainsi expri-
 mées.

A son
 Ayeul.

„ Nous Empereur &c. Les honneurs que nous accordons à ceux, qui
 „ par leur mérite se font élevez aux dignitez de Mandarins, & de premiers
 „ Magistrats, se doivent rapporter aux soins de leurs ancêtres comme à leur
 „ source, puisque c'est par l'instruction, par l'éducation, & par les bons
 „ exemples qu'ils ont reçu d'eux, qu'ils ont pratiqué la vertu, & se font
 „ rendus dignes de ces honneurs.

„ C'est pourquoi voulant remonter jusqu'à la premiere source du mé-
 „ rite, j'étends jusqu'à vous mes bienfaits, Pierre Verbieft, qui êtes l'a-
 „ yeul du Pere Ferdinand, que j'ai honoré du titre de, &c. votre vertu,
 „ comme un arbre bien planté, a jetté de profondes racines, & ne tom-
 „ bera jamais: elle soutient encore votre postérité, & persévère dans vo-

tre petit fils, qui par un mérite si distingué, nous fait connoître quel a été le vôtre. C'est pourquoi vous considérant comme l'origine de sa grandeur, par une faveur singulière, je vous confère les mêmes titres d'honneur, &c.

L'ayeule du P. Verbieft fut pareillement honorée des mêmes titres, par des Patentes, dont voici le sens.

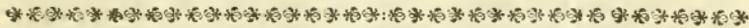
A son Ayeule.

„ Nous Empereur &c. Lorsque selon les loüables coûtumes de notre Empire, nous voulons récompenser le mérite de ceux qui nous ont fidèlement servi: & par ces récompenses, les exciter à nous continuer leurs services, il est juste qu'une partie de la gloire qu'ils acquierent pour ces services, passe jusqu'à leurs ancêtres.

„ C'est pourquoi considérant les soins que vous avez pris de l'éducation du P. Ferdinand, qui s'acquitte si dignement des charges & des emplois que je lui ai confiés, je vous confère par ces présentes, le titre que l'on donne à la femme de celui qui est Mandarin du premier Ordre, sous le titre de, &c. Jouissez de ce titre d'honneur, qui relève les soins que vous avez pris de l'éducation de vos enfans, & qui excitera les soins des autres, lorsqu'ils verront que nos faveurs Impériales s'étendent jusqu'à ceux qui ont contribué en quelque chose à la vertu, & au mérite des personnes que nous honorons. Votre postérité en fera plus glorieuse, & aura pour vous plus de respect: c'est pour cela que nous voulons par ces Patentes reléver la gloire de votre nom.

On voit qu'à la réserve de la famille de Confucius, & des Princes issus de la famille régnante, on n'est noble à la Chine, qu'autant qu'on a un mérite reconnu par l'Empereur, & qu'on y occupe un rang où lui seul élève ceux qu'il en juge dignes: tout ce qui n'est point gradué, est de condition roturière; & par là, il n'y a point à craindre que des familles se perpétuant dans un certain éclat, que donne l'ancienneté de la Noblesse, s'avisent d'établir dans les provinces, une autorité dangereuse à celle du Souverain.

Le mérite fait la vraie Noblesse à la Chine.



De la fertilité des terres, de l'Agriculture, & de l'estime qu'on fait de ceux qui s'y appliquent.

Dans un Empire qui est, comme nous l'avons remarqué, si vaste & si étendu, la nature des terres ne peut pas être par tout la même: elle est différente, selon qu'elles s'approchent ou s'éloignent du plus du midi. Mais telle est l'industrie des Laboureurs, & ils sont si durs au travail & si infatigables, qu'il n'y a point de province qui ne soit très fertile, & qu'il n'y en a gueres, qui ne puisse faire subsister la multitude inconcevable de ses habitans.

De la Fertilité des terres.

Outre la bonté des terres, la quantité prodigieuse de canaux dont elles sont coupées, ne contribuent pas peu à cette fertilité, & l'on recueille tant de différens grains, qu'on en employe beaucoup à faire du vin & de l'eau

de vie: mais lorsque l'on craint la stérilité dans un endroit, les Mandarins qui ont de l'expérience, ne manquent pas d'empêcher pendant un tems, qu'on ne fasse de ces fortes de boiffons. L'Agriculture y est fort estimée, & les Laboureurs, dont la profession est regardée comme la plus nécessaire à un Etat, y tiennent un rang considérable: on leur accorde de grands privilèges, & on les préfère aux Marchands & aux Artisans.

Culture
du Ris.

La plus grande attention des Laboureurs, est pour la culture du ris: ils fument extrêmement les terres, & il n'y a point d'ordures qu'ils ne ramassent pour cela, avec un soin extraordinaire, même les excréments des hommes, des chiens, des cochons, & des autres animaux, qu'ils changent avec du bois, des herbes, ou avec de l'huile de lin.

C'est à dessein de faire ce trafic, que lorsqu'ils ne sont point occupés dans les campagnes, ils vont sur les montagnes pour y couper du bois, ou bien ils cultivent les jardins potagers: car les Chinois sont bien éloignés de préférer l'agréable à l'utile, & d'occuper la terre de choses superflues, ou infructueuses, comme à former des parterres, à cultiver des fleurs, à dresser des allées: ils croient qu'il est du bien public, & ce qui les touche encore plus, de leur intérêt particulier, que tout soit semé, & produit des choses utiles.

Cette espèce de fumier, qui ailleurs seroit capable de brûler les plantes, est excellent pour les terres de la Chine: aussi ont-ils l'art de le tempérer avec de l'eau ordinaire, avant que de s'en servir: ils portent des sèches qui sont ordinairement couverts, dans lesquels ils ramassent ce fumier, & le chargent sur leurs épaules: c'est ce qui contribue beaucoup à la netteté des villes, dont on enlève tous les jours les ordures.

Pour le
faire croître.

Pour mieux faire croître le ris, ils ont soin dans certains endroits, comme dans la province de *Tche kiang*, quand ils le sement, d'enterrer des pelotons de poil de cochon, ou même de cheveux, qui, selon eux, donnent de la force à la terre & de la vigueur au ris: ceux dont le métier est de raser la tête, les ramassent soigneusement, jusqu'à ce que les habitans de ces lieux là viennent les acheter: on les vend environ un sol la livre, on les met dans des sacs, & on en voit quelquefois des barques toutes remplies.

Quand la plante commence à gréner, si leurs champs sont arrosés d'eau de fontaine, ils y mêlent de la chaux vive: ils prétendent que cette chaux tue les vers & les insectes: qu'elle détruit les mauvaises herbes & donne à la terre une chaleur, qui sert beaucoup à la rendre féconde.

Ce pays a, comme tous les autres, ses plaines, & ses montagnes: toutes les plaines sont cultivées: on n'aperçoit ni hayes, ni fossés, ni presque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre: en plusieurs provinces elles portent deux fois l'an: & même entre les deux récoltes, on y sème de petits grains & des légumes.

Propriété
des provinces
du Nord &
de l'Occi-
dent.

Les provinces qui sont au Nord & à l'Occident, comme celles de *Peiche li*, de *Chan si*, de *Chen si*, de *Se tchuen*, portent du froment, de l'orge, diverses sortes de millet, du tabac, des poix toujours verts, des poix noirs & jaunes, dont on se sert au lieu d'avoine, pour engraisser les chevaux: elles portent aussi du ris, mais en moindre quantité, & en plusieurs endroits dans

dans des terres sèches: il est vrai que le ris est plus dur, & qu'il a besoin de cuire plus long-tems: celles du Midi, & sur-tout de *Hou quang*, de *Kiang nan*, de *Tche kiang* portent du ris, parce que les terres sont basses, & le pays aquatique.

Les Laboureurs jettent d'abord les grains sans ordre: ensuite quand l'herbe a cru environ d'un pied ou d'un pied & demi, ils l'arrachent avec fa racine, & ils en font des bouquets ou de petites gerbes, qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épis appuyez les uns sur les autres, se frottent aisément en l'air, & soient plus en état de résister à la violence des vents.

Mais avant que de transplanter le ris, ils ont soin d'unir les terres & de les mettre toutes de niveau. C'est ainsi qu'ils s'y prennent: après avoir donné à la terre trois ou quatre labours consécutifs, toujours le pied dans l'eau, ils en rompent les mottes avec la tête de leur hoyau: ensuite par le moyen d'une machine de bois, sur laquelle un homme se tient debout, & est tiré par un buffle qu'il conduit, ils aplannissent le terroir, afin que l'eau si nécessaire au ris, se distribue par tout à une égale hauteur. De manière que ces plaines ressemblent plutôt à de vastes jardins, qu'à une simple campagne.

Dans les provinces, où les plaines sont mêlées de collines & de montagnes, il y en a de stériles en quelques endroits: mais la plû-part font de bonne terre, & on les cultive jusques sur les bords des précipices.

C'est un spectacle très agréable, de voir quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines & de montagnes, coupées en terrasses depuis le bas jusqu'au sommet. Ces terrasses se surmontent les unes les autres au nombre de vingt ou trente, à la hauteur chacune de trois ou quatre pieds.

Ces montagnes ne sont pas d'ordinaire pierreuses comme celles d'Europe: la terre en est légère, poreuse, & facile à couper, & même si profonde en plusieurs provinces, qu'on y peut creuser trois & quatre cens pieds sans trouver le roc.

Quand les montagnes sont pierreuses, les Chinois en détachent les pierres, & en font de petites murailles pour soutenir les terrasses: ils aplannissent ensuite la bonne terre, & y sèment le grain. Une entreprise si pénible fait assez voir combien le peuple de la Chine est laborieux: mais on le verra encore mieux par ce que je vais dire.

Quoiqu'il y ait dans quelques provinces des montagnes désertes & incultes, les vallons & les campagnes qui les séparent en mille endroits, sont très fertiles & très bien cultivées; on n'y voit pas un seul pouce de terre labourable, qui ne soit couvert du plus beau ris. L'industrie Chinoise a sçu aplannir entre ces montagnes, tout le terrain inégal qui est capable de culture.

Les Laboureurs divisent comme en parterres, celui qui est de même niveau, & par étages en forme d'amphithéâtre, celui qui suivant le penchant des vallons, a des hauts & des bas: & comme le ris ne peut se passer d'eau, ils pratiquent par tout de distance en distance, & à différentes élévations,

De la manière d'ensemencer

Préparation des terres.

Suite de la culture des terres.

de grands réservoirs pour ramasser l'eau de pluye, & celle qui coule des montagnes, afin de la distribuer également dans tous leurs parterres de ris: c'est à quoi ils ne plaignent ni soins, ni fatigues, soit en laissant couler l'eau par sa pente naturelle, des réservoirs supérieurs dans les parterres les plus bas: soit en la faisant monter des réservoirs inférieurs, & d'étage en étage, jusqu'aux parterres les plus élevez.

Des Ma-
chines hy-
drauliques.

Ils se servent pour cela de certains chapelets, ou engins hydrauliques, assez simples pour faire circuler l'eau, & en arroser continuellement leurs terres: de sorte que d'un côté, quelque tems qu'il fasse, le Laboureur est comme assuré de voir chaque année la terre qu'il cultive, lui rapporter une moisson proportionnée à son industrie & à son travail: & d'un autre côté, le voyageur goûte un plaisir toujours nouveau, en promenant successivement la vue dans ces vallons & ces campagnes charmantes, qui, quoiqu'assez semblables pour la verdure dont elles sont également couvertes, ne laissent pas de présenter autant de scènes admirablement diversifiées, par la différente disposition ou figure de montagnes qui les environnent: & il se trouve à toute heure agréablement surpris, par le nouveau spectacle qu'offrent continuellement à sa vue, une suite perpétuelle d'amphitheatres verdoyans, qu'il découvre les uns après les autres dans sa route.

Du Cha-
pelet, & sa
descrip-
tion.

Cette espèce de chapelet dont ils se servent est très-simple, soit par sa structure, soit par la manière dont on le fait jouer. Il est composé d'une chaîne sans fin de bois, & d'un grand nombre de petites planches de six ou sept pouces en carré, enfilées parallèlement à égales distances & à angles droits par le milieu dans la chaîne de bois: ce chapelet est étendu le long d'un canal de bois fait de trois planches unies, en forme d'auge, de telle sorte que la moitié inférieure du chapelet porte sur le fond de cet auge, & en occupe toute la capacité; & la supérieure qui lui est parallèle, porte sur une planche posée le long de l'ouverture du canal. Une des extrémités du chapelet, je veux dire celle d'en bas, est passée autour d'un cylindre mobile, dont l'axe est posé sur les deux côtés de l'extrémité inférieure du canal: & l'autre extrémité du chapelet, sçavoir celle d'en haut, est montée sur une manière de tambour garni de petites planches, situées de telle sorte, qu'elles engrainent exactement avec les planches du chapelet, & que ce tambour venant à tourner par le moyen de la puissance qui est appliquée à son essieu, fait tourner le chapelet: & comme l'extrémité supérieure du canal, où porte ce tambour, est appuyée à la hauteur où l'on veut faire monter l'eau, & que l'extrémité inférieure est plongée dans l'eau qu'on veut élever, il est nécessaire que la partie inférieure du chapelet, qui occupe exactement, comme nous l'avons dit, la capacité du canal de bois: monte le long de ce canal: & que toutes les petites planches, en levant avec elles autant d'eau qu'elles en rencontrent, c'est-à-dire, autant que le canal en peut contenir: il se forme un ruisseau d'eau, qui monte sans interruption à la hauteur qu'on souhaite, tant que la machine est en mouvement: & cependant la partie supérieure du chapelet descendant uniformément le long de la planche, sur laquelle elle porte, ces deux mouvements joints ensemble, font tout le jeu de la machine qui est mise en mouvement dans les trois manières suivantes.

Pre-

Premièrement, avec la main par le moyen d'une ou de deux manivelles, attachées immédiatement aux extrémités de l'essieu du tambour.

De son
Mouvement, &
de son
Action,

Secondement, avec les pieds, par le moyen de certaines chevilles de bois fort grosses, plantées avec faillie de plus d'un demi pied autour de l'arbre ou essieu du tambour allongé tout exprès. Ces chevilles ont de grosses têtes oblongues & arrondies en dehors, c'est-à-dire, de figure propre à appliquer la plante du pied nud, de sorte qu'un ou plusieurs hommes, suivant le nombre des rangs des chevilles, ou debout, ou assis, peuvent en se jouant & en remuant seulement les jambes sans aucun effort, tenant d'une main un parasol, & de l'autre un éventail, faire monter un ruisseau perpétuel dans leurs terres arides.

Troisièmement, par le moyen d'un buffle ou de quelque autre animal, qu'on attache à une grande rouë, d'environ deux toises de diamètre, située horizontalement, à la circonférence de laquelle on a planté un grand nombre de chevilles ou de dents, qui engrainant exactement avec des dents semblables, plantées autour de l'essieu du tambour, font tourner la machine, quoique plus grande, avec beaucoup de facilité.

Lorsqu'on nettoye un Canal, ce qui arrive de tems en tems, on le coupe de distance en distance, par des digues, & l'on en assigne une partie à chacun des villages circonvoisins: on voit aussitôt différentes troupes de paysans, qui apportent une espèce de chapelet composé de petites planches quarrées, dont ils se servent pour élever l'eau du Canal dans la campagne: & comme les rives sont fort hautes, ils dressent leurs chapelets à triple étage, & se portent ainsi l'eau les uns aux autres. Ce travail quoique long & pénible est aussi-tôt achevé par la multitude de ceux qui y sont occupés.

Du Netto-
yement
des Ca-
naux.

Il y a des endroits où les montagnes qui ne sont pas fort hautes, se touchent les unes les autres, & sont presque sans vallées: on en voit de semblables dans la province de *Fo kien*: cependant elles sont toutes cultivées, par le secret qu'ont les Laboureurs, d'y faire couler de l'eau autant qu'ils veulent, en la conduisant d'une montagne à l'autre par des Canaux de bambou.

La peine & les travaux continuels de ces pauvres gens, devient quelquefois inutile, sur tout en certaines provinces, par la multitude de fauterelles qui ravagent leurs campagnes: c'est un fleau terrible, à en juger, par ce que rapporte un auteur Chinois: on en voit, dit-il, une multitude étonnante, qui couvre tout le ciel: elles sont si pressées, que leurs ailes proifissent se tenir les unes aux autres: elles sont en si grand nombre qu'en élevant les yeux, on croit voir sur sa tête de hautes & vertes montagnes, c'est son expression: le bruit qu'elles font en volant, approche du bruit que fait un tambour.

Incommo-
dité des
Sauterel-
les.

Le même auteur a remarqué qu'on ne voit d'ordinaire cette quantité incroyable de fauterelles, que lorsque les inondations sont suivies d'une année de grande sécheresse: & philosopant à sa manière, il prétend que les œufs des poissons qui se sont répandus sur la terre, venant à éclore par la chaleur, produisent cette multitude prodigieuse d'insectes, qui ruinent en peu de tems l'espérance des plus abondantes récoltes.

Pré-
sage de
ce fleau.

C'est

Moyens
de s'en
débarasser.

C'est alors qu'on voit les Laboureurs désolez, fuser toute la journée sous un ciel brulant, pour écarter ces insectes, avec des drapeaux qu'ils fument sur la cime de leurs moissons. Cette funeste playe est assez ordinaire dans la province de *Chan tong*, au tems d'une grande sécheresse: quelquefois elle ne se répand qu'à une lieue au loin, & les moissons sont très-belles dans le reste de la province.

Estime où
est l'Agricul-
ture.

Ce qui soutient dans leurs travaux, ceux qui cultivent la terre avec tant de soins & de fatigues, ce n'est pas seulement leur propre intérêt, c'est encore plus la vénération où est l'Agriculture, & l'estime que les Empereurs en ont toujours fait depuis la naissance de l'Empire. C'est une opinion commune qu'elle leur a été enseignée par un de leurs premiers Empereurs nommé *Chin nong*, & ils le révèrent encore aujourd'hui comme l'inventeur d'un Art si utile aux peuples.

Son origi-
ne à la
Chine.

L'Agriculture fut encore plus accréditée par un autre de leurs premiers Empereurs, qui fut tiré de la charuë, pour monter sur le Trône: l'histoire en est rapportée dans les livres de leurs anciens Philosophes.

Laboureur
élevé sur
le Trône
de la Chi-
ne.

L'Empereur *Yao*, à ce qu'ils racontent, qui commença à régner 2357. ans avant Jesus-Christ, & dont le règne fut si long, après avoir restitué les divers Tribunaux des Magistrats, qui subsistent encore aujourd'hui, pensa à se décharger sur un autre du poids du Gouvernement: il en conféra avec ses principaux Ministres: ils répondirent qu'il ne pouvoit mieux faire, que de remettre le soin de ses Etats à l'aîné de ses enfans, qui étoit un Prince sage, d'un beau naturel, & d'une grande espérance. *Yao* connoissant mieux que ses Ministres le génie de son fils, qui étoit dissimulé & artificieux, regarda ce conseil comme l'effet d'une vaine complaisance, c'est pourquoi, sans rien conclure, il rompit l'assemblée, & remit l'affaire à un autre jour.

Ses bon-
nes Quali-
tés.

Quelque tems après, ayant déjà régné 70. ans, il fit appeler l'un de ses plus fidèles Ministres, & lui dit: „ Vous avez de la probité, de la sagesse, & de l'expérience: je crois que vous remplirez bien ma place, & je vous la destine. Grand Empereur, répondit le Ministre, je suis tout-à-fait indigne de l'honneur que vous me faites, & je n'ai pas les qualitez que vous demandez un emploi si éclatant & si difficile à remplir: mais puisque vous cherchez quelqu'un qui mérite de vous succéder, & qui puisse conserver la paix, la justice, & le bon ordre que vous avez mis dans vos Etats, je vous dirai sincèrement que je n'en connois point de plus capable, qu'un jeune Laboureur qui n'est pas encore marié. Il n'est pas moins l'amour que l'admiration de tous ceux qui le connoissent, par sa probité, par sa sagesse, & par l'égalité de son esprit, dans une fortune si basse, & au milieu d'une famille où il a infiniment à souffrir de la mauvaise humeur d'un pere chagrin, & des emportemens d'une mere qui ne garde point de mesure. Il a des freres fiers, violens, & querelleurs, avec qui personne n'a pu vivre jusqu'à présent. Lui seul a sçu trouver la paix, ou plutôt a sçu la mettre dans une maison composée d'esprits si bizarres, & si déraisonnables. Je juge, Seigneur, qu'un homme qui se conduit avec tant de sagesse dans une fortune privée, & qui joint à cet-

„ te douceur de naturel, un travail, une adresse, & une application infatigable, est le plus capable de gouverner votre Empire, d'y maintenir les sages loix qui y sont établies. „

„ *Yao* également touché, & de la modestie de son Ministre qui refusoit le Trône, & du recit qu'il lui faisoit de ce jeune Labourour, lui ordonna de le faire venir, & l'obligea de demeurer à sa Cour. Il observa ses démarches durant plusieurs années, & de quelle manière il s'acquittoit des emplois qu'il lui confia: enfin se sentant accablé de vieillesse, il l'appella, & lui dit, „ *Chun*, (c'étoit le nom du jeune homme) j'ai assez long-tems „ éprouvé votre fidélité, pour m'assurer que vous ne tromperez pas mon „ attente & que vous gouvernerez mes peuples avec sagesse: je vous remets „ toute mon autorité, soyez leur pere plutôt que leur maître, & souvenez-vous que je vous fais Empereur, non pour vous faire servir par vos „ peuples, mais pour les protéger, pour les aimer, & pour les secourir „ dans leurs besoins. Réglez avec équité, & rendez leur la justice qu'ils „ attendent de vous. „

Ce choix d'un Empereur tiré de la campagne, a inspiré aux Chinois une grande estime pour l'Agriculture. *Yu* qui succéda à *Chun*, parvint au Trône par la même voye.

Au commencement de la fondation de l'Empire, plusieurs basses Contrées se trouvent encore couvertes d'eaux: ce fut lui qui trouva le secret d'ouvrir divers canaux, pour les faire écouler dans la Mer: il s'en servit ensuite pour fertiliser les campagnes: il écrivit plusieurs Livres sur la manière de cultiver la terre en la fumant, en la labourant, & en l'arrofant pour la rendre plus féconde: ce fut-là ce qui porta *Chun* à le nommer son successeur.

Tant de Livres sur une matière si utile, qui sont les Ouvrages d'un Empereur, ont augmenté le crédit de l'Agriculture, que l'on voit n'avoir pas été indigne des soins, & de l'application d'un grand Prince.

Plusieurs autres Empereurs ont donné des marques de leur zèle, pour la culture des terres: *Kang wang* qui fut troisième Empereur de la famille *Tcheou*, fit mesurer & arpenter les terres, par *Tchao kong* l'un de ses Ministres: il visita lui-même toutes les provinces de ses Etats, & fit planter des bornes pour prévenir les disputes & les contestations des Labourours. *Tchao kong* écoutoit leurs plaintes, & leur rendoit la justice sous un Saule, qui fut long-tems en vénération parmi ces peuples.

King wang qui fut le vingt-quatrième Empereur de la même famille, & qui régnoit au tems que naquit Confucius, 531. ans avant la naissance de Jesus-Christ, fit un nouveau partage des terres, & renouvela les loix qui avoient été faites pour la culture des champs.

Enfin il n'y a point d'Empereur qui ait tant contribué à l'estime de l'Agriculture que *Ven ti*, qui régnoit 179. ans avant la venue de Jesus-Christ, car ce Prince voyant que les guerres avoient ruiné son pays, assembla son Conseil pour délibérer sur les moyens de le rétablir, & pour engager ses Sujets à la culture des terres, il leur en donna l'exemple lui-même, en cul-

Il arrive à la Cour.

Autre La² boureur appellé à régner.

Livres sur l'Agriculture.

Zèle de l'Empereur *Kang wang* pour l'Agriculture.

King wang renouvelle les Loix sur l'Agriculture.

Ven ti cultive de ses mains les terres de son Palais.

82 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

tivant de ses mains Royales les terres de son palais, ce qui obligea les Ministres, & tous les Seigneurs de la Cour à en faire de même.

Fête en l'honneur de l'Agriculture.

On croit que c'est là ce qui a donné lieu à une grande Fête, qui se célèbre tous les ans dans toutes les villes de la Chine, le jour que le Soleil entre au quinziesme degré du signe du Verseau, qu'ils regardent comme le commencement de leur Printems.

Ce jour là le Gouverneur ou le premier Mandarin sort de son palais, porté dans sa chaise, précédé d'étendards & de flambeaux allumez, avec divers instrumens. Il est couronné de fleurs, & marche en cet équipage vers la porte de la ville, qui regarde l'Orient, comme pour aller au-devant du Printems. Il est accompagné de plusieurs Brancarts peints & ornez de divers tapis de soye, sur lesquels sont des figures, & des représentations des personnes illustres, qui ont exercé l'Agriculture, & quelques histoires sur le même sujet. Les rues sont tapissées: on élève d'espace en espace, des Arcs de triomphe: on suspend des lanternes, & l'on fait des illuminations.

Sa Description.

Entre les Figures, est une grande vache de terre cuite, d'une si énorme grandeur, que quelquefois 40. hommes ont de la peine à la porter: derrière cette vache dont les cornes sont dorées, est un jeune enfant qui a un pied nud, & l'autre chauffé: ils l'appellent l'esprit du travail & de la diligence. Cet enfant frappe sans cesse d'une verge la vache de terre, comme pour la faire avancer. Elle est suivie de tous les Laboureurs avec leurs instrumens: des compagnies de Masques & de Comédiens suivent, en faisant diverses représentations.

C'est ainsi qu'on se rend devant le palais du Gouverneur: & là on dépouille la vache de tous ses ornemens, on tire de son ventre un nombre prodigieux de petites vaches d'argile, & on les distribue à toute la troupe: on met en même tems la vache en pièces, & l'on en distribue pareillement les morceaux. Après quoi le Gouverneur fait un petit discours, par lequel il recommande le soin de l'Agriculture comme l'une des choses les plus nécessaires à un Etat.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres, est si grande, que lorsqu'il vient à la Cour des députez de la part des Vice-rois, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vu les campagnes. Une pluye tombée à propos est un sujet de rendre visite au Mandarin, & de le complimenter.

L'Empereur laboure la terre.

Tous les ans au Printems, à l'exemple des anciens Fondateurs de cette belle Monarchie, l'Empereur va solennellement lui-même labourer quelques sillons, pour animer par son exemple les Laboureurs à la culture des terres. Les Mandarins de chaque ville font la même cérémonie.

Yong sching se conforme à cette ancienne Coutume.

Yong tching qui est aujourd'hui sur le Trône, déclara, aussitôt que le tems de son deuil fut expiré, qu'il vouloit se conformer tous les ans à cette ancienne & louable coutume. Il avoit déjà publié quelques mois auparavant une instruction signée du pinceau rouge, c'est-à-dire, de sa propre main, pour

pour exhorter le peuple à s'adonner sans relâche à l'Agriculture. Tel est l'ordre qui s'observe dans cette cérémonie.

Au commencement du Printems Chinois, c'est-à-dire, dans le mois de Février, le Tribunal des Mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel étoit le jour convenable à la cérémonie du labourage, détermina le 24. de la deuxième Lune, & ce par le Tribunal des Rits, que ce jour fût annoncé à l'Empereur par un Mémorial, où l'on avoit marqué ce que ce Prince devoit faire pour se préparer à cette Fête.

Selon ce Mémorial, premièrement, l'Empereur doit nommer les douze personnes illustres qu'il choisit pour l'accompagner, & labourer après lui, savoir trois Princes, & neuf Présidens des Cours souveraines. Si quelques-uns des Présidens étoient trop vieux ou infirmes, l'Empereur nomme leurs Assesseurs pour tenir leur place.

Secondement, cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par son exemple, mais elle renferme encore un sacrifice que l'Empereur, comme grand Pontife, offre au *Chang ti*, pour lui demander l'abondance en faveur de son peuple. Or pour se préparer à ce Sacrifice, il doit jeûner, & garder la continence les trois jours précédens. La même préparation doit être observée par tous ceux qui sont nommez pour accompagner Sa Majesté, soit Princes, soit Mandarins de Lettres ou de Guerre.

Troisièmement, la veille de la cérémonie, Sa Majesté choisit quelques Seigneurs de la première qualité, & les envoie à la Salle de ses ancêtres se prosterner devant la tablette, & les avertir, comme s'ils étoient encore en vie, que le jour suivant il offrira le grand Sacrifice.

Voilà en peu de mots ce que le Tribunal des Rits marquoit pour la personne de l'Empereur: Il déclaroit aussi les préparatifs que les différens Tribunaux étoient chargez de faire: l'un doit préparer ce qui doit servir au sacrifice: un autre doit composer les paroles que l'Empereur recite en faisant le Sacrifice: un troisième doit faire porter & dresser les Tentes, sous lesquelles l'Empereur doit dîner, au cas qu'il ait ordonné d'y porter un repas. Un quatrième doit assembler quarante ou cinquante vénérables vieillards Laboureurs de profession, qui soient présens, lorsque l'Empereur labourera la terre. On fait venir aussi une quarantaine de Laboureurs plus jeunes, pour disposer la charuë, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être semez. L'Empereur sème cinq sortes de grains, qui sont censés les plus nécessaires, & sous lesquels sont compris tous les autres, le froment, le ris, le millet, la fève, & une autre espèce de mil, qu'on appelle *Cao leang*.

Ce furent là les préparatifs: le vingt-quatrième jour de la Lune, l'Empereur se rendit avec toute sa Cour en habit de cérémonie au lieu destiné à offrir au *Chang ti* le Sacrifice du Printems, par lequel on le prie de faire croître & de conserver les biens de la terre: c'est pour cela qu'il l'offre, avant que de mettre la main à la charuë: ce lieu est une élévation de terre à quelques stades de la ville du côté du Midi. Il doit avoir cinquante pieds quatre pouces de hauteur. A côté de cette élévation est le champ, qui doit être labouré par les mains Impériales.

Coutumes à ce sujet.

Personnes qui accompagnent l'Empereur dans cette occasion.

En quoi consiste cette Cérémonie.

Règlement du Tribunal des Rits.

Suite de cette Cérémonie.

L'Empereur sème.

L'Empereur sacrifia, & après le sacrifice, il descendit avec les trois Princes & les neuf Présidens qui devoient labourer avec lui. Plusieurs grands Seigneurs portoient les coffres précieux, qui renfermoient les grains qu'on devoit sèmer. Toute la Cour y assista en grand silence: l'Empereur prit la charuë, & fit en labourant plusieurs allées & venues: lorsqu'il quitta la charuë, un Prince du Sang la conduisit & laboura à son tour: ainsi du reste. Après avoir labouré en divers endroits, l'Empereur sèma les différens grains: on ne labore pas alors tout le champ entier, mais les jours suivans les Laboureurs de profession achevent de le labourer.

Il y avoit cette année là 44. anciens Laboureurs, & 42. plus jeunes. La cérémonie se termina par une récompense que l'Empereur leur fit donner: elle est réglée, & elle consiste en quatre piéces de coton teintes en couleur, qu'on donne à chacun d'eux, pour se faire des habits.

Le Gouverneur de la ville de *Peking*, va souvent visiter ce champ qu'on cultive avec grand soin: il parcourt les sillons, il examine s'il n'y a point d'épis extraordinaires & de bon augure. Par exemple, il avertit dans cette occasion qu'il y avoit tel tuyau, qui portoit jusqu'à treize épis.

De la Récolte des grains.

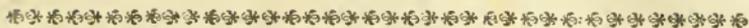
Dans l'Automme, c'est ce même Gouverneur qui doit faire amasser les grains: on les met dans des sacs de couleur jaune, qui est la couleur Impériale, & ces sacs se gardent dans un magazin construit exprès, qui s'appelle le magazin Impérial. Ces grains se réservent pour les cérémonies les plus solennelles: lorsque l'Empereur sacrifie au *Tien* ou au *Chang ti*, il en offre comme étant le fruit de ses mains: & à certains jours de l'année, il en sert à ses ancêtres comme il leur en serviroit, s'ils étoient encore vivans.

Recompenses pour les Laboureurs.

Parmi plusieurs beaux Réglemens, que le même Empereur a fait depuis son avènement à la Couronne, pour le gouvernement de son Empire, il a eu une attention singulière pour les Laboureurs: afin de les exciter au travail, il a ordonné aux Gouverneurs de toutes les villes, de l'informer chaque année de celui, qui parmi les gens de cette profession, se fera le plus distingué dans leur district, par son application à la culture des terres, par l'intégrité de sa réputation, par le soin d'entretenir l'union dans sa famille, & la paix avec ses voisins: enfin par son économie, & son éloignement de toute dépense inutile.

En quoi elles consistent.

Sur le rapport du Gouverneur, Sa Majesté élèvera ce sage & actif Laboureur, au degré de Mandarin du huitième Ordre, & lui enverra des Patentes de Mandarin honoraire. Cette distinction lui donnera droit de porter l'habit de Mandarin, de visiter le Gouverneur de la ville, de s'asseoir en sa présence, & de prendre du thé avec lui: il sera respecté le reste de ses jours, & après sa mort, on lui fera des obseques convenables à son degré, & son titre d'honneur sera écrit dans la salle des ancêtres. Quelle joie pour ce vénérable vieillard & pour toute sa famille! outre l'émulation qu'une telle récompense excite parmi les Laboureurs, l'Empereur donne encore un nouveau lustre à une profession si importante à l'Etat, & qui de tout tems a été estimée dans l'Empire.



De l'adresse des Artisans, & de l'industrie du menu Peuple.

ON distingue parmi le peuple, comme je lai dit, trois sortes de professions: celle des Laboureurs, qui est la plus estimée; celle des Marchands, dont je parlerai, lorsqu'il s'agira du commerce qui se fait à la Chine: & enfin celle des Artisans qui vivent du travail de leurs mains, & qui étant continuellement occupez aux Arts mécaniques, fournissent aux nécessitez & aux commoditez de la vie.

Des Artisans.

Le menu peuple ne peut gueres satisfaire, ni pourvoir à son entretien; que par un pénible & continuel travail: aussi ne voit-on gueres de Nation plus sobre & plus laborieuse. Un Chinois passera les jours entiers à remuer la terre à force de bras: souvent il fera dans l'eau jusqu'aux genoux, & le soir il se croira heureux de trouver du ris, des herbes cuites avec un peu de thé.

Il est à observer qu'à la Chine, le ris se cuit toujours à l'eau, & il est à l'égard des Chinois, ce que le pain est à l'égard des Européens, sans jamais causer de dégoût: ces peuples s'accoutument de bonne heure à souffrir: & les travaux dans lesquels on les élève dès leur enfance, contribuent beaucoup à conserver l'innocence de leurs mœurs.

Les ouvrages de vernis, les belles porcelaines, & ces différentes étoffes de soye si bien travaillées, qui nous viennent de la Chine, prouvent assez l'adresse & l'habileté des ouvriers Chinois: ils ne travaillent pas moins délicatement toutes sortes d'ouvrages d'ébène, d'écaille, d'ivoire, d'ambre, & de corail: leurs pièces de sculpture, de même que les ouvrages publics, tels que sont les portes des grandes villes, les arcs de triomphe, leurs ponts & leurs tours, ont quelque chose de grand & de noble: enfin ils réussissent également dans tous les Arts, qui sont nécessaires aux usages ordinaires de la vie, ou qui peuvent contribuer à une certaine propreté: & s'ils n'ont pas atteint le degré de perfection, que nous voyons dans plusieurs ouvrages d'Europe, c'est qu'ils sont arrêtés par la frugalité Chinoise, qui a mis des bornes aux dépenses des particuliers.

De leur adresse.

Il est vrai qu'ils ne sont pas aussi inventifs que nos Artisans, mais les outils dont ils se servent sont plus simples, & ils imitent assez bien tous les ouvrages qui leur ont été apportez, & qui leur étoient inconnus. Ainsi on leur voit faire maintenant, aussi bien qu'en Europe, des montres, des horloges, du verre, des fusils, des pistolets, & plusieurs autres choses, dont ils n'avoient pas même l'idée, ou qu'ils ne faisoient que fort imparfaitement.

Leurs Manufactures.

Il y a dans toutes les villes des Artisans de toute sorte, dont les uns travaillent dans leurs boutiques à leurs ateliers, & les autres vont de rue en rue offrir leurs services, à ceux qui en ont besoin: la plû-part travaillent dans

Leurs Manières singulières de travailler.

les maisons des particuliers : si, par exemple, vous voulez vous faire un habit, le Tailleur vient de grand matin dans votre maison, & s'en retourne le soir chez lui : il en est de même des autres ouvriers : il n'y a pas jusqu'aux Forgerons, qui portent avec eux leurs outils, leur enclume, & leurs fourneaux pour les ouvrages ordinaires.

Particulièrement celle des Barbiers.

Grand nombre de Barbiers parcourent la ville avec une espèce de sonnette, pour avertir ceux qui ont besoin de leur service : ils portent sur leurs épaules un siège, leur bassin, leur coquemart, & du feu, avec le linge & leur trousse : & sur le champ, où l'on veut, dans la rue, au milieu d'une place, sur la porte des maisons, ils rasent fort proprement la tête, n'y laissant qu'une longue tresse de cheveux sur le derrière, à la manière des Tartares qui ont introduit cet usage : ils ajustent les sourcils, nettoient les oreilles avec des instrumens propres à cet usage, tirent les bras, frottent les épaules, & font cela pour 18. deniers, qu'ils reçoivent avec beaucoup de reconnaissance. Puis ils recommencent avec leur sonnette à chercher d'autres pratiques.

Voitures pour les villes.

Plusieurs gagnent leur vie à fournir des voitures pour aller par la ville, particulièrement dans *Peking*. On trouve dans toutes les places & les carrefours, des chevaux sellés & tout prêts à être montés, des mulets, des chaises : & l'on peut à toute heure avoir en chaque endroit, cinquante ou cent de ces voitures, à un prix fort modique.

Moulins à bras d'un grand usage à la Chine.

Il n'y a point d'inventions auxquelles ils n'aient recours, pour trouver le moyen de subsister : comme il n'y a pas dans tout l'Empire un pouce de terre inutile, aussi n'y a-t'il personne, ni homme, ni femme, quelque avancé qu'il soit en âge, quelque incommodité qu'il ait, fût-il sourd & aveugle, qui ne gagne aisément sa vie. On ne se sert gueres à la Chine pour mouler le grain, que de moulins à bras : une infinité de ces pauvres gens s'occupent à ce travail, qui ne demande que le mouvement des mains.

Moulins à eau en petit nombre.

Leur construction.

C'en'est pas qu'il n'y ait aussi des moulins à eau : on en voit sur les rivières qui servent à broyer les écorces, dont ensuite on fait des pastilles. La rouë de ces moulins est posée horizontalement : elle a une double jante à un pied ou un pied & demi l'une de l'autre : ces jantes sont unies par de petites planches posées obliquement, de sorte que par le haut elles laissent une ouverture assez grande, & par le bas une fente peu large : l'eau qui tombe en nappe de deux pieds de haut sur ces petites planches, fait tourner la rouë assez vite.

Industrie extraordinaire des Chinois.

Les choses qui paroissent les plus inutiles, un Chinois sçait les mettre à profit : quantité de familles à *Peking* ne subsistent qu'en vendant de la mèche & des allumettes : d'autres n'ont point d'autre métier que de ramasser dans les rues des chiffons d'étoffes de soye, de toile, de coton, & de chanvre : des plumes de poule, des os de chien, des morceaux de papier qu'ils lavent & vendent ensuite à d'autres. On y fait même trafic de choses, qu'on jette bien loin en Europe pendant l'obscurité de la nuit. On voit dans toutes les provinces un infinité de gens qui portent des sœaux pour cet usage : en quelques endroits ils vont avec leurs barques dans des canaux qui régneront sur le derrière des maisons, & remplissent ces barques presques à toutes les heures du jour.

Ce spectacle, dans des villes aussi policées que celles de la Chine, surprend fort un Européen: mais c'est proprement à la Chine qu'on peut dire, *lucri bonus odor ex re qualibet*. Les Chinois n'en sont pas plus étonnez, qu'on l'est en Europe de voir passer des porteurs d'eau. Les paylans viennent l'acheter dans les maisons, ils cherchent à se prévenir les uns les autres, & donnent en échange du bois, de l'huile, & des légumes. Il y a dans toutes les rues des commoditez pour les passans, dont les maîtres tirent avantage par ces échanges.

Cependant quelque sobre & quelque industrieux que soit le peuple de la Chine, le grand nombre de ses habitans y cause beaucoup de misère. On en voit de si pauvres, que ne pouvans fournir à leurs enfans les alimens nécessaires, ils les exposent dans les ruës, sur tout lorsque les meres tombent malades, ou qu'elles manquent de lait pour les nourrir. Ces petits innocens sont condamnez en quelque manière à la mort, presque au même instant qu'ils ont commencé de vivre: cela frappe dans les grandes villes, comme *Peking*, *Canton*; car dans les autres villes, à peine s'en apperçoit-on.

C'est ce qui a porté les Missionnaires à entretenir dans ces endroits très-peuplez, un nombre de Cathéchistes, qui en partagent entre eux tous les quartiers, & les parcourent tous les matins, pour procurer la grace du baptême, à une multitude d'enfans moribonds.

Dans la même vuë on a quelquefois gagné des sage-femmes infidèles, afin qu'elles permissent à des filles Chrétiennes, de les suivre dans les différentes maisons où elles sont appellées: car il arrive quelquefois que les Chinois se trouvant hors d'état de nourrir une nombreuse famille, engagent ces sage-femmes à étouffer dans un bassin plein d'eau, les petites filles aussi-tôt qu'elles sont nées: ces Chrétiennes ont soin de les baptiser, & par ce moyen ces tristes victimes de l'indigence de leurs parens, trouvent la vie éternelle dans ces mêmes eaux, qui leur ravissent une vie courte & périssable.

C'est cette même misère qui produit une multitude prodigieuse d'Esclaves, ou plutôt de gens qui s'engagent à condition de pouvoir se racheter, ce qui est plus ordinaire parmi les Chinois; car parmi les Tartares, ils sont véritablement Esclaves: un grand nombre de valets, & de filles de service d'une maison sont ainsi engagées: il y en a aussi à qui on donne des gages comme en Europe.

Un homme vend quelquefois son fils, & se vend lui-même avec sa femme, pour un prix très modique: mais s'il le peut, il se contente d'engager sa famille. Souvent un grand Mandarin Tartare, ou Chinois Tartarisé, c'est-à-dire, rangé sous la bannière Tartare, qui a pour domestiques une foule d'Esclaves, est lui-même l'Esclave d'un Seigneur de la Cour, auquel il donne de tems en tems des sommes considérables. Un Chinois pauvre, mais qui a du mérite, dès qu'il se donne à un Prince Tartare, peut compter d'être bien-tôt grand Mandarin: c'est ce qui devient plus rare sous l'Empereur régnant. Si on le destitue de son emploi, il retourne auprès de son maître, pour exécuter ses ordres dans certaines fonctions honorables.

Avidité
des Chi-
nois pour
le gain.

Misère
d'un grand
nombre de
Chinois.

Conduite
des Missi-
naires en
cette
occasion:

L'Esclava-
ge n'est
point des-
honorant
à la Chine.

Della Dot
des filles.

Les riches en mariant leurs filles, leur donnent plusieurs familles d'Esclaves, à proportion de leurs richesses. Il arrive assez souvent qu'on leur rend la liberté: il y en a d'autres qu'on laisse à demi libres, à condition qu'ils payeront tous les ans une certaine somme: si quelques-uns s'enrichissent par leur industrie ou dans le négoce, leur maître ne les dépouille pas de leurs biens, il se contente d'en tirer de gros présens, & les laisse vivre avec honneur, sans néanmoins consentir qu'ils se rachètent.

Ces Esclaves sont d'une fidélité à toute épreuve, & d'un attachement inviolable pour leurs maîtres: aussi le maître les traite-t-il comme ses propres enfans, & souvent il leur confie les affaires les plus importantes. Du reste son autorité sur ses Esclaves, se borne aux choses qui sont de son service: & si l'on pouvoit prouver en justice qu'un maître eût abusé de cette autorité, pour prendre des libertés criminelles avec la femme de son Esclave, il seroit perdu sans ressource.

Du génie & du caractère de la Nation Chinoise.

Du génie
des Chi-
nois.

Parler en général les Chinois sont d'un esprit doux, traitable, & humain: il régné beaucoup d'affabilité dans leur air & dans leurs manières, & l'on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté.

Cette modération se remarque même parmi les gens du peuple. Je me trouvai un jour, dit le Pere de Fontaney, dans un chemin étroit & profond, où il se fit en peu de tems, un grand embarras de charettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, se dire des injures, & peut-être se battre, comme on fait souvent en Europe: mais je fus fort surpris de voir des gens qui se faisoient, & qui se parloient avec douceur, comme s'ils se fussent connus & aimez depuis long-tems, & qui s'aidoient mutuellement à se débarasser.

Leur
Respect
envers les
Vieillards.

C'est sur tout à l'égard des vieillards qu'on doit marquer toute sorte de respect & de déférence. L'Empereur en donne lui-même l'exemple à ses peuples. Un petit Mandarin du Tribunal des Mathématiques âgé de cent ans, se rendit au palais le premier jour de l'année Chinoise, pour saluer feu l'Empereur *Cang bi*. Ce Prince qui ne voyoit personne ce jour là, ordonna néanmoins qu'on le fit entrer dans la salle: comme ce bon vieillard étoit assez mal vêtu, chacun s'empresça delui prêter des habits. On le conduisit dans l'appartement de l'Empereur: Sa Majesté qui étoit assise sur une estrade à la manière Tartare, se leva, alla au-devant de lui, & le reçut avec de grands témoignages d'affection. Il voulut se mettre à genoux, mais l'Empereur le releva aussi-tôt, & lui prenant les deux mains avec bonté: Vénérable vieillard, lui dit-il, „ je vous admettrai désormais en ma présence: „ toutes les fois que vous viendrés me saluer: mais je vous avertis pour tous „ jours, que je vous dispense de toutes sortes de cérémonies. Pour moi je „ me leverai à votre arrivée, & j'irai au-devant de vous. Ce n'est pas à „ votre

„ votre personne que je rends cet honneur, c'est à votre âge : & pour vous
 „ donner des marques réelles de mon affection, je vous fais dès maintenant
 „ premier Président du Tribunal des Mathématiques. „ Ce fut pour ce
 „ vieillard le comble du bonheur : jamais de sa vie il ne goûta une joye si pure.

Lorsqu'on a à traiter avec les Chinois, il faut bien se donner de garde de
 se laisser dominer à un naturel trop vif ou trop ardent : le génie du pays de-
 mande qu'on soit maître de ses passions, & sur tout d'une certaine activité
 turbulente qui veut tout faire, & tout emporter. Les Chinois ne sont
 pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un François pourroit leur dire en
 une heure : il faut souffrir, sans prendre feu, ce flegme qui semble leur être
 plus naturel qu'à aucune autre nation : car ils ne manquent pas de feu &
 de vivacité, mais ils apprennent de bonne heure à se rendre maîtres d'eux-
 mêmes. Aussi se piquent-ils d'être plus polis, & plus civilisez, qu'on ne
 l'est ailleurs.

Il-en coûte à un Etranger pour se rendre civil & poli, selon leur goût.
 Leur cérémonial en plusieurs occasions est gênant & embarrassant : c'est une
 affaire que de l'apprendre, & c'en est une autre que de l'observer : mais cet
 embarras ne regarde gueres que la manière de traiter avec les personnes à
 qui on doit un grand respect, ou certains cas particuliers, comme les pre-
 mières visites, les jours de la naissance d'un Mandarin, &c. Car quand on
 s'est vu plusieurs fois, on agit ensemble avec la même familiarité & la même
 aisance qu'on peut faire en Europe. Et si l'on veut user de cérémonies, ils
 sont les premiers à vous dire : *pou iao iao he*, ne faites pas avec moi l'Etran-
 ger, sans façon, sans façon.

Si les Chinois sont doux & paisibles dans le commerce de la vie, &
 quand on ne les irrite pas, ils sont violens & vindicatifs à l'excès, lors-
 qu'on les a offensés. En voici un exemple : on s'aperçut dans une
 province maritime, que le Mandarin avoit détourné à son profit une
 grande partie du ris, que l'Empereur, dans un tems de stérilité, envoyoit
 pour être distribué à chaque famille de la campagne : les peuples l'accu-
 sèrent à un Tribunal supérieur, & prouvent que de quatre cens charges
 de ris qu'il avoit reçues, il n'en avoit donné que quatrevingt-dix. Le
 Mandarin fut cassé sur l'heure de son emploi.

Quand il fut sorti de la ville pour prendre le chemin de la mer, il fut
 bien surpris qu'au lieu de trouver à son passage des tables chargées de par-
 fums, de nouvelles bottes à changer, comme on use à l'égard de ceux qui
 se sont fait estimer & aimer du peuple : il se vit environné d'une foule pro-
 digieuse de peuples, non pas pour lui faire honneur : mais pour l'insulter,
 & lui reprocher son avarice. Les uns l'inviterent par dérision à demeurer
 dans le pays, jusqu'à ce qu'il eût achevé de manger le ris, que l'Empe-
 reur lui avoit confié pour le soulagement des peuples : d'autres le tirent
 hors de sa chaise & la briserent : plusieurs se jetterent sur lui, déchirerent
 ses habits, & mirent en pièces son parasol de soye : tous le suivirent jusqu'au
 vaisseau, en le chargeant d'injures & de malédictions.

Quoique les Chinois, pour leurs intérêts particuliers, soient naturelle-
 ment vindicatifs, ils ne se vangent jamais qu'avec méthode : ils dissimulent

La vivaci-
 té est nui-
 sible à la
 Chine.

Le Céré-
 monial
 Chinois est
 d'une étu-
 de difficile.

Les Chi-
 nois ai-
 ment la
 vengeance :
 ce.

Leur ma-
 niere sin-
 gulière de
 se vanger.

leur mécontentement, & comme ils n'en viennent jamais aux voyes de fait, sur tout les personnes d'une certaine distinction, ils gardent avec leurs ennemis les dehors & les bienfiances: on dirait qu'ils sont insensibles. Mais l'occasion de détruire leur ennemi se présente-t-elle? ils la faussent sur le champ: & s'ils ont paru si patients, ce n'a été que pour trouver le moment favorable de porter plus sûrement leur coup.

Par les
Procès:

Il y a des cantons, où les peuples aiment de telle sorte le procès, qu'ils engagent leurs terres, leurs maisons, leurs meubles, & tout ce qu'ils ont, pour avoir le plaisir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de bâtons à leur ennemi: & il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus grosse somme, qu'il donne sous main au Mandarin, a l'adresse d'éviter le châtement, & de faire tomber les coups de bâton sur le dos de celui qui l'avoit appelé en justice. De là naissent entre eux les haines mortelles, qu'ils conservent toujours dans le cœur, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé l'occasion de tirer une vengeance qui les satisfasse.

Par les
Incendies.

Une des voyes qu'ils employent pour se vanger, quoique rarement, c'est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi: les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font ressouvenir des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire: selon les loix, ceux qui en sont convaincus, doivent être punis de mort, & les Mandarins sont très-adroits pour découvrir le coupable.

Il n'est pas surprenant de trouver de pareils excès chez un peuple qui n'est pas éclairé des lumières de l'Évangile. On en voit pourtant, à qui les seules lumières de la raison inspirent de l'horreur pour ces sortes de crimes, & qui se reconcilient de bonne foi avec leurs ennemis.

Modestie
dans les
Hommes.

Leur modestie est surprenante: les Lettrez ont toujours un air composé, & ils ne feroient pas le moindre geste, qui ne fût entièrement conforme aux règles de la bienfiance.

Pudeur
dans les
Femmes.

La pudeur semble être née avec les personnes du sexe: elles vivent dans une continuelle retraite: elles sont décentement couvertes, jusqu'à leurs mains qui ne paroissent jamais, & qu'elles tiennent toujours cachées sous de longues & larges manches. Si elles ont quelque chose à donner, même à leurs frères & à leurs parens, elles le prennent de la main toujours couverte de leur manche, & le mettent sur la table, où les parens peuvent le prendre.

L'intérêt,
est le foible
des
Chinois.

L'intérêt est le grand foible de cette nation: il fait jouer aux Chinois toute sorte de personnages, même celui de désintéressé. Qu'il y ait quelque gain à faire, ils y employeront toute la subtilité de leur esprit, on les voit s'insinuer avec adresse auprès des personnes qui peuvent favoriser leurs prétentions, ménager de longue main leur amitié par de fréquents services, s'ajuster à tous les caractères avec une souplesse étonnante, & tirer avantage des moindres ouvertures qu'on leur donne, pour parvenir à leurs fins: l'intérêt est comme le mobile de toutes leurs actions: dès qu'il se présente le moindre profit, rien ne leur coûte, & ils entreprendront les voyages les plus pénibles: enfin c'est là ce qui les met dans un mouvement continu,

tinuel, & ce qui remplit les ruës, les rivières, les grands chemins d'un peuple infini, qui va & qui vient, & qui est toujours en action.

Quoique généralement parlant, ils ne soient pas aussi fourbes & aussi trompeurs que le P. le Comte les dépeint, il est néanmoins vrai que la bonne foi n'est pas leur vertu favorite, sur tout lorsqu'ils ont à traiter avec les étrangers: ils ne manquent gueres de les tromper s'ils le peuvent, & ils s'en font un mérite, il y en a même qui étant surpris en faute, sont assez impudens pour s'excuser sur leur peu d'habileté. „ Je ne suis qu'une bête, „ comme vous voyez, disent-ils, vous êtes beaucoup plus habile que moi, „ une autre fois je ne me jouerai pas à un Européen. „ Et en effet, on dit que quelques Européens n'ont pas laissé de leur en apprendre.

Mauvaise
foi des
Chinois
envers les
Etrangers.

Rien n'est plus risible que ce qui arriva au Capitaine d'un vaisseau Anglois: il avoit fait marché avec un Négociant Chinois de *Canton*, d'un grand nombre de balles de soye, qu'il devoit lui fournir: quand elles furent prêtes, le Capitaine va avec son interprète chez le Chinois, pour examiner par lui-même, si cette soye étoit bien conditionnée. On ouvre le premier ballot, & il la trouva telle qu'il l'a souhaitoit: mais les ballots suivans qu'il fit ouvrir, ne contenoient que des soyes pourries: sur quoi le Capitaine s'échauffa fort, & reprocha au Chinois dans les termes les plus durs, la méchanceté & sa friponnerie: le Chinois l'écouta de sang froid, & pour toute réponse, „ prenez vous-en, Monsieur, lui dit-il, à votre fripon „ d'interprète, il m'avoit protesté que vous ne feriez pas la visite des ballots. „

Divers
tours de
leur super-
cherie.

Cette adresse à tromper, se remarque principalement parmi les gens du peuple, qui ont recours à mille ruses, pour falsifier tout ce qu'ils vendent: il y en a qui ont le secret d'ouvrir l'estomac d'un chapon, & d'en tirer toute la chair, de remplir ensuite le vuide, & de fermer l'ouverture si adroitement, qu'on ne s'en apperoit que dans le tems que l'on veut le manger.

Dans la
falsifica-
tion d'un
chapon.

D'autres contrefont si bien les vrais jambons, en couvrant une pièce de bois d'une terre qui tient lieu de la chair, & d'une peau de cochon, que ce n'est qu'après l'avoir servi & ouvert avec le couteau, qu'on découvre la supercherie. Il faut avoier néanmoins qu'ils n'usent gueres de ces fortes de ruses qu'avec les étrangers: & dans les autres endroits, les Chinois ont peine à la croire.

D'un Jam-
bon.

Les voleurs n'usent presque jamais de violence, ce n'est que par subtilité & par adresse qu'ils cherchent à dérober. Il s'en trouve qui suivent les barques, & se coulent parmi ceux qui les tirent sur le canal Impérial, dans la province de *Chan tong*, où l'on en change tous les jours: ce qui fait qu'ils sont moins connus: ils se glissent alors dans les barques pendant la nuit: & on dit même que par le moyen de la fumée d'une certaine drogue qu'ils brûlent, ils endorment tellement tout le monde, qu'ils ont toute liberté de foliiller de tous côtez, & d'emporter ce qu'ils veulent, sans qu'on s'en apperçoive. Il y a de ces voleurs qui suivent quelquefois un Marchand deux ou trois jours, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moment favorable de faire son coup.

Conduite
des Vo-
leurs.

Ce que les
Chinois
pensent
des Mis-
sionnaires.

La plû-part des Chinois sont tellement attachez à leur intérêt, qu'ils ont de la peine à s'imaginer qu'on puisse rien entreprendre que par des vues intéressées. Ce qu'on leur dit des motifs qui portent les hommes Apostoliques à quitter leurs pays, leurs parens, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la seule vuë de glorifier Dieu & de sauver les ames, les surprend étrangement, & leur paroît presque incroyable. Ils les voyent traverser les plus vastes mers avec des dangers & des fatigues immenses: ils savent que ce n'est ni le besoin qui les attire à la Chine, puisqu'ils y subsistent sans leur rien demander, & sans attendre d'eux le moindre secours: ni l'envie d'amasser des richesses puisqu'ils sont témoins du mépris qu'en font les ouvriers Evangeliques: ils ont recours à des dessein politiques, & quelques-uns sont assez simples, pour se persuader qu'ils viennent tramer des changemens dans l'Etat, & par des intrigues secrètes, se rendre maîtres de l'Empire.

Quelque extravagant que soit ce soupçon, il y a des gens capables de le concevoir: *Yang quang sien* ce redoutable ennemi du nom Chrétien, qui fit souffrir au Pere Adam Schal une si cruelle persécution, & qui vouloit envelopper tous les Missionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur imputa ce crime affreux.

Dangers
où sont
exposés
les Mis-
sionnaires.

Une accusation si déraisonnable trouva créance dans des esprits naturellement défians & soupçonneux: & si la main de Dieu par des prodiges inexpérimentez, n'eût déconcerté le projet de cet ennemi du Christianisme, c'étoit fait de la sainte Loi, & des Prédicateurs qui l'annonçoient. Il y en a cependant & en grand nombre, qui connoissant de plus près les Missionnaires, sont si frappez de leur extrême désintéressement, que c'est là un des plus pressans motifs, qui les portent à se faire Chrétiens.

Les Chi-
nois ont
un amour
extrême
pour la vie.

L'extrême attachement à la vie est un autre foible de la nation Chinoise. Il n'y a gueres de peuples qui aiment tant à vivre, quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, sur-tout parmi les personnes du sexe, qui se procurent la mort, ou par colere, ou par désespoir. Mais il semble, à voir ce qui se passe, sur tout parmi le pauvre peuple, qu'ils craignent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Il est étonnant de voir jusqu'où va leur prévoyance sur cet article: tel qui n'aura que neuf ou dix pistoles, les employera à se faire construire un cercueil plus de vingt ans, avant qu'il en ait besoin, & il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

On ne peut nier pourtant que le commun des Chinois, lorsqu'ils sont dangereusement malades, n'attendent la mort assez tranquillement: & il n'est pas nécessaire de prendre beaucoup de précautions pour la leur annoncer.

Leur Va-
rité.

Pour ne rien omettre du caractère de l'esprit Chinois, je dois ajoûter qu'il n'y a point de nation plus fiere de sa prétendue grandeur, & de la prééminence qu'elle se donne sur tous les autres peuples. Cet orgueil qui est né avec eux, inspire, même à la plus vile populace, un mépris souverain pour toutes les autres nations. Entêtez de leurs pays, de leurs mœurs, de leurs coutumes, & de leurs maximes, ils ne peuvent se persuader qu'il y ait rien de bon hors de la Chine, ni rien de vrai que leurs Scavans ayent igno-

ignoré: ils ne se font un peu défabuſez, que depuis que les Européans font entez dans leur Empire. Au commencement qu'ils les virent, ils leur demandoient s'il y avoit des villes, des villages, & des maiſons en Europe.

Simplicité des Chinois.

Nos Miſſionnaires ont eu ſouvent le plaifir d'être témoins de leur ſurpriſe, & de leur embarras à la vuë d'une Mappemonde. Quelques Lettrez prièrent un jour l'un d'eux * de leur en faire voir une: ils y chercherent long-tems la Chine: enfin ils prirent pour leur pays, un des deux Hémifphères, qui contient l'Europe, l'Afrique, & l'Asie. L'Amérique leur paroiſſoit trop grande pour le reſte de l'Univers. Le Pere les laiffa quelque tems dans l'erreur, juſqu'à ce qu'enfin il y en eut un qui lui demanda l'explication des lettres & des noms qui étoient ſur la Carte. Vous voyez l'Europe, lui dit le Pere, l'Afrique, & l'Asie: Dans l'Asie voici la Perſe, les Indes, la Tartarie. Où eſt donc la Chine, s'écrierent-ils, c'eſt dans ce petit coin de terre, répondit le Pere, & en voici les limites. Saiſis d'étonnement, ils ſe regardoient les uns les autres, & ſe diſoient ces mots Chinois: *Siao te kin*, c'eſt-à-dire, elle eſt bien petite.

Quelque éloignez qu'ils ſoient d'atteindre à la perfection où l'on a porté les Arts & les Sciences en Europe, on ne gagnera jamais ſur eux de rien faire à la manière Européane: on eut de la peine à obliger les Architectes Chinois, à bâtir l'Egliſe, qui eſt dans le palais, ſur le modèle venu d'Europe. Leurs vaiſſeaux ſont aſſez mal conſtruits: ils admirent la bâtiſſe de ceux d'Europe: quand on les exhorte à l'imiter, ils ſont ſurpris qu'on leur en faſſe même la propoſition: c'eſt la conſtruction de la Chine, répondent-ils: mais elle ne vaut rien, leur dit-on: n'importe, dès que c'eſt celle de l'Empire, elle ſuffit, & ce ſeroit un crime d'y rien changer.

Leur aversion pour les manières des Européans.

Mais ſi les ouvriers répondent de la forte, cela ne vient pas ſeulement de l'attachement qu'ils ont à leurs uſages, mais encore de la crainte où ils ſont, qu'en s'écartant de leur méthode, ils ne contentent pas l'Européan qui les employe: car les bons ouvriers entreprennent & exécutent aifément tous les modèles qu'on leur propoſe, dès qu'il y a de l'argent à gagner, & qu'on a la patience de les diriger.

Leur attachement pour les leurs.

Enfin pour donner le dernier trait qui caractérife les Chinois, il me ſuffit de dire que, quoiqu'ils ſoient vicieux, ils aiment naturellement la vertu & ceux qui la pratiquent. La chaſteté qu'ils n'obſervent pas, ils l'admirent dans les autres: & ſur tout dans les veuves: & lorſqu'il s'en trouve qui ont vécu dans la continence, ils en conſervent le ſouvenir par des Arcs de triomphe, qu'ils élèvent à leur gloire, & ils honorent leur vertu par des inſcriptions durables. Il n'eſt pas de la bienſéance pour une honnête femme de ſe marier après la mort de ſon mari.

Leur amour pour la Vertu.

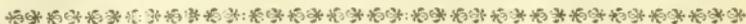
Comme ils ſont fins & rufeux, ils ſçavent garder les dehors, & ils couvrent leurs vices avec tant d'adreſſe, qu'ils trouvent le moyen de les dérober à la connoiſſance du public. Ils portent le plus grand reſpect à leurs parents, & à ceux qui ont été leurs maîtres: ils déteſtent toute action, toute parole, & même les geſtes, où il paroît de la colere ou de l'émotion: mais auſſi ils ſçavent parfaitement diſſimuler leur haine. On ne leur permet

Les Chinois ſont fins & rufeux.

* Le Pere Chavagnac.

point de porter des armes, même dans les voyages: l'usage en est abandonné aux seuls gens de guerre.

Ils n'ont d'estime & d'ardeur que pour les sciences, qui sont le seul principe de la noblesse: parce que, comme je l'ai dit, on n'a d'honneurs & de prérogatives, que selon le rang qu'elles donnent dans l'Empire.



De l'air & de la physionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maisons, & des meubles dont elles sont ornées.

Physionomie des Chinois.

ON ne doit pas juger de l'air & de la physionomie des Chinois, par les portraits qu'on voit sur leurs cabinets de vernis, & sur leurs porcelaines: s'ils réussissent à peindre des fleurs, des arbres, des animaux, & des paysages; ils sont très ignorans, lorsqu'il s'agit de se peindre eux-mêmes: ils s'estropient, & se défigurent de telle sorte, qu'ils sont méconnoissables, & qu'on les prendroit pour de vrais grotesques.

De leur beauté.

Il est vrai néanmoins que comme la beauté dépend du goût, & qu'elle consiste plus dans l'imagination que dans la réalité, ils en ont une idée un peu différente de celle qu'on se forme en Europe: car généralement parlant, ce qui nous paroît beau, est de leur goût, & ce qui est de leur goût en fait de véritable beauté, nous paroît également beau. Ce qui leur agréé principalement, & en quoi ils font consister la beauté, c'est à avoir le front large, le nez court, la barbe claire, les yeux petits à fleur de tête & bien fendus, la face large & carrée, les oreilles larges & grandes, la bouche médiocre, & les cheveux noirs: ils ne scauroient souffrir ceux qui les ont blonds ou roux: il faut cependant que toute ces parties entre elles ayent une certaine proportion, qui rende le tout agréable.

De leur taille.

Pour ce qui est de la taille, l'avoir fine & dégagée, ce n'est pas chez eux un agrément, parce que leurs vêtemens sont larges, & ne font point ajustez à la taille comme en Europe: ils trouvent un homme bien fait, quand il est grand, gros & gras, & qu'il remplit bien son fauteuil.

De la couleur de leur teint.

La couleur de leur visage n'est pas telle que nous le disent ceux qui n'ont vu de Chinois, que sur les côtes des provinces Méridionales. A la vérité, les grandes chaleurs qui régnent dans ces provinces, sur tout dans celles de *Quang tong*, de *Fo kien*, d'*Im nan*, donnent aux artisans & aux gens de la campagne, un teint bazané & olivâtre: mais dans les autres provinces, ils sont naturellement aussi blancs qu'en Europe, & généralement parlant, leur physionomie n'a rien de rebutant.

Les Lettrez & les Docteurs dans certaines provinces, les jeunes gens pour l'ordinaire jusques vers l'âge de 30. ans, ont la peau du visage très fine, & le coloris fort beau. Les Lettrez & les Docteurs, sur tout s'ils sont

font fortis d'une basse famille, affectent de laisser croître leurs ongles au petit doigt: ils ne les rognent point, ils se contentent de les tailler, & ils les ont ordinairement longs d'un pouce ou d'avantage: ils prétendent faire voir par là, que la nécessité ne les assujettit point à un travail mercenaire.

Pour ce qui est des femmes, elles sont d'ordinaire d'une taille médiocre: elles ont le nez court, les yeux petits, la bouche bien faite, les lèvres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues & pendantes: leur teint est fleuri, il y a de la gayeté dans leur visage, & les traits en sont assez réguliers.

On assure qu'elles se frottent tous les matins d'une espèce de fard, qui relève la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris, mais qui de bonne heure fillonne la peau, & la couvre de rides.

Parmi les agrémens de ce sexe, ce n'en est pas un médiocre que la petitesse des pieds: dès qu'une fille vient au monde, les nourrices sont très-attentives à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croissent, les Dames Chinoises se ressentent toute leur vie de cette gêne, à laquelle on les assujettit dès leur enfance: & leur démarche en est lente, mal assurée, & désagréable à nos yeux Européens. Cependant telle est la force de l'usage, non seulement elles souffrent volontiers cette incommodité, mais encore elles l'augmentent, & se les rendent les plus petits qu'il est possible: elles s'en font un mérite, & elles affectent de les montrer lorsqu'elles marchent.

On ne peut dire certainement quelle est la raison d'une mode si bizarre: les Chinois eux-mêmes n'en sont pas sûrs: il y en a qui traitent de fable l'idée qu'on a eue, que c'étoit une invention des anciens Chinois, qui pour obliger les femmes à garder la maison, avoient mis les petits pieds à la mode. Le plus grand nombre au contraire, croit que c'est un trait de politique, & qu'on a eue en vue de tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il est certain qu'elles sont extrêmement resserrées, & qu'elles ne sortent presque jamais de leur appartement, qui est dans le lieu le plus intérieur de la maison, & où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les servent.

Cependant elles ont pour la plû-part l'entêtement ordinaire de leur sexe, & quoi qu'elles ne doivent être vues que de leurs domestiques, elles passent tous les matins plusieurs heures à s'ajuster & à se parer. Leur coëffure consiste d'ordinaire en plusieurs boucles de cheveux, mêlez de tous côtez de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent.

Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un oiseau appelé *Fong hoang*, oiseau fabuleux, dont l'antiquité dit beaucoup de choses mystérieuses. Cet oiseau est fait de cuivre ou de vermeil doré, selon la qualité des personnes. Ses ailes déployées tombent doucement sur le devant de leur coëffure, & embrassent le haut des temples: sa queue longue & ouverte fait comme une aigrette sur le milieu de la tête: le corps est au-dessus du front: le col & le bec tombent au-dessus du nez, mais le col est attaché au corps de l'animal, avec une charnière qui ne paroît point, afin qu'il ait du jeu, & qu'il branle au moindre mouvement de tête. L'oiseau entier tient sur la tête

Beauté des Femmes.

Petitesse des pieds estimée à la Chine.

Conjectures à ce sujet.

Habillemens & Coëffures des Femmes.

Ornemens de tête.

par

Suite des
ornemens
des Fem-
mes.

par les pieds, qui sont fichés dans les cheveux. Les femmes de la première qualité portent quelquefois un ornement entier de plusieurs de ces oyseaux entrelacés ensemble, qui sont comme une couronne sur la tête: le seul travail de cet ornement est d'un grand prix.

Pour l'ordinaire, les jeunes Demoiselles portent une espèce de couronne faite de carton, & couverte d'une belle soie: le devant de cette couronne s'éleve en pointe au-dessus du front, & est couvert de perles, de diamans, & d'autres ornemens. Le dessus de la tête est couvert de fleurs, ou naturelles, ou artificielles, entre-mêlées d'aiguilles, au bout desquelles on voit briller des pierreries.

Les femmes un peu âgées, sur tout celles du commun, se contentent de se servir d'un morceau de soie fort fine, dont elles font plusieurs tours à la tête, ce qui s'appelle *Pao teou*, c'est-à-dire, enveloppe de tête.

Leur Mo-
destie ex-
trême.

Mais ce qui releve beaucoup les grâces naturelles de Dames Chinoises, c'est la pudeur & l'extrême modestie qui éclate dans leurs regards, dans leur contenance, & dans leurs vêtemens. Leurs robes sont fort longues: & leur prennent depuis le col jusqu'aux talons, en sorte qu'elles n'ont de découvert que le visage. Leurs mains sont toujours cachées sous des manches fort larges, & si longues, qu'elles traîneroient presque jusqu'à terre, si elles ne prenoient pas le soin de les relever. La couleur de leurs habits est indifférente, elle peut-être ou rouge, ou bleue, ou verte, selon leur goût: il n'y a gueres que les Dames avancées en âge, qui s'habillent de noir ou de violet.

Au reste ce que j'appelle ici mode, n'est gueres conforme à l'idée qu'on s'en fait en Europe, où la manière de se vêtir est sujette à tant de changemens. Il n'en est pas de même à la Chine, & ce qui marque le bon ordre qui s'y observe, & l'uniformité du gouvernement, jusques dans les choses les moins importantes, c'est que cette forme de vêtement a toujours été la même, & n'a point varié depuis la naissance de l'Empire, jusqu'à l'entrée des Tartares, qui, sans rien changer à la forme de l'ancien gouvernement des Chinois, les ont seulement obligés de se conformer à celle de leurs vêtemens.

Habile-
ment des
Hommes.

L'habillement des hommes se ressent de la gravité qu'ils affectent: il consiste dans une longue veste qui descend jusqu'à terre, dont un pan se replie sur l'autre, en telle sorte que celui de dessus, s'étend jusqu'au côté droit, où on l'attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, un peu éloignez les uns des autres. Les manches qui sont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu se retrécissant jusqu'au poignet, & se terminent en forme de fer à cheval, qui leur couvre les mains, & ne laisse paroître tout au plus que le bout des doigts: car elles sont toujours plus longues que la main. Ils se ceignent d'une large ceinture de soie, dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, & à laquelle ils attachent un étui qui contient un couteau, & les deux bâtonnets qui leur servent de fourchettes, une bourse, &c. Les Chinois autrefois ne portoient point de couteau, & encore à présent les Lettres le portent assez rarement.

Sous la veste, ils portent en Été un caleçon de lin, qu'ils couvrent quel-
que-

EMPEREUR DE LA CHINE
en habit de ceremonie. *en habit ordinaire.*



MANDARINS
en habit d'hiver.

DE LETTRES
en habit d'esté.



J. Rambler del.

J. C. Philips sculp. del.

MANDARINS DE GUERRE

Tartare

Chinois



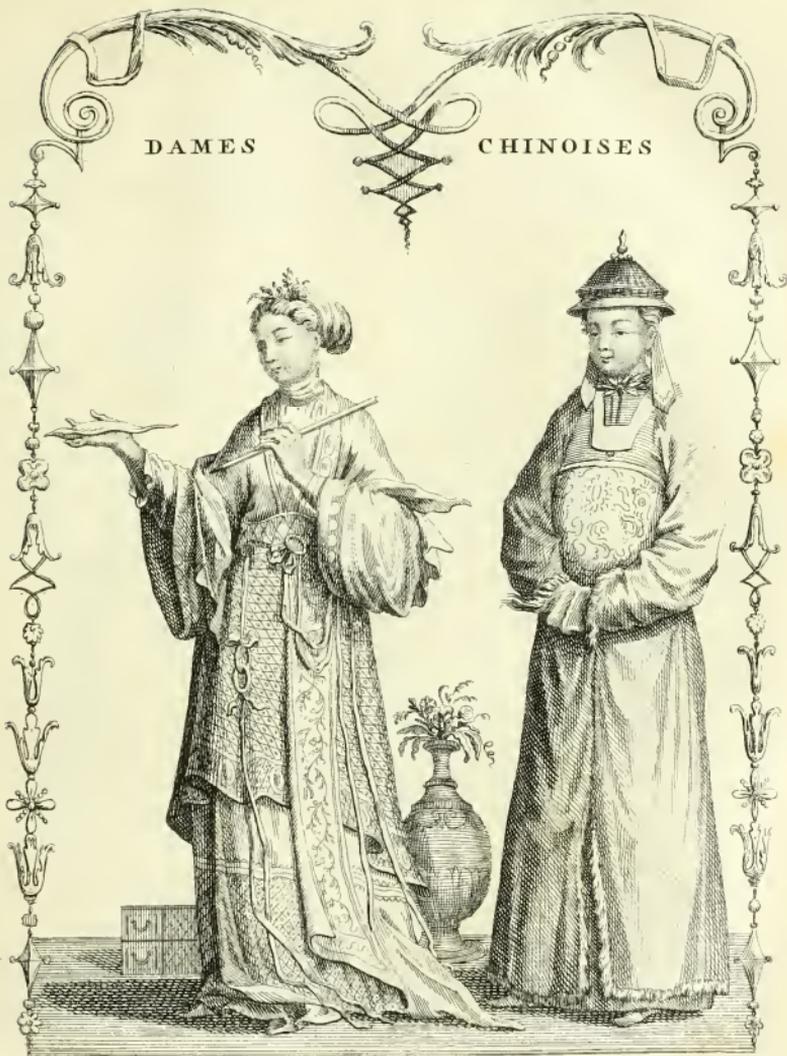
DAMES

CHINOISES



DAMES

CHINOISES



FILLE DE MENAGE DAME TARTARE



A. Zimmer del.

J. C. Philips sculp. fecit.

VILLAGEOIS

BONZE



VILLAGEOISE

BONZESSE



quefois d'un autre caleçon de taffetas blanc : & durant l'Hyver, des haut-de-chausses de fatin fourré de coton, ou de foye crue : ou si c'est dans les pays Séptentrionaux, de peaux qui sont fort chaudes. Leur chemise qui est de différente toile selon les saisons, est fort ample & fort courte : & pour conserver la propreté de leurs habits durant les fucurs de l'Été, plusieurs portent immédiatement sur la chair, une espèce de retz de foye, qui empêche que leur chemise ne s'applique à la peau.

En Été ils ont le col tout nud, ce qui nous paroît désagréable : mais en Hyver ils le couvrent d'un collet qui est, ou de fatin, ou de zibeline, ou de peau de renard, & qui tient à la veste. En Hyver, leur veste est fourrée de peaux de moutons : d'autres la portent piquée seulement de foye & de coton. Les gens de qualité la doublent entièrement de ces belles peaux de zibeline, qui leur viennent de Tartarie : ou bien de belles peaux de renard, avec un bord de zibeline : si c'est au Printemps ils les portent doublés d'hermine. Au dessus de la veste, ils portent un sur-tout à manches larges & courtes, qui est doublé ou bordé de la même manière.

Toutes les couleurs ne sont pas permises également à tout le monde : il n'y a que l'Empercur & les Princes du Sang, qui puissent porter des habits de couleur jaune. Le fatin à fond rouge est affecté à certains Mandarins, dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu, ou en violet. Le peuple est vêtu pour l'ordinaire de toile de coton teinte en bleu ou en noir.

Autrefois ils oignoient fort leurs cheveux, & ils étoient si jaloux de cet ornement, que lorsque les Tartares après la conquête de leur pays, les obligèrent de se raser la tête à la manière Tartare, plusieurs aimèrent mieux perdre la vie, que d'obéir en ce point aux ordres de leurs Conquérens, quoique ces nouveaux maîtres ne touchassent point aux autres usages de la nation. Ils ont donc maintenant la tête rasée, excepté par derrière, où au milieu, ils laissent croître autant de cheveux qu'il en faut, pour faire une longue queue cordonnée en forme de tresse.

Ils se couvrent la tête en Été d'une espèce de petit chapeau ou bonnet, fait en forme d'entonnoir : le dedans est doublé de fatin, & le dessus est couvert d'un rotin travaillé très-finement : à la pointe de ce bonnet est un gros flocon de crin rouge qui le couvre, & qui se répand jusques sur les bords. Ce crin est une espèce de poil très-fin & très-leger qui croît aux jambes de certaines vaches, & qui se teint en un rouge vif & éclatant : c'est celui qui est le plus en usage, & dont tout le monde peut se servir.

Il y en a un autre que le peuple n'ose porter, & qui n'est propre qu'aux Mandarins & aux gens de Lettres.

Il est de la même forme que l'autre : mais fait de carton, entre deux fatins, dont le dessous est d'ordinaire, ou rouge, ou bleu : & le dessus d'un fatin blanc, couvert d'un gros flocon de la plus belle foye rouge, qui flotte irrégulièrement. Les gens de distinction se servent aussi du premier, quand il leur plaît : mais sur tout lorsqu'ils vont à cheval, ou que le tems est mauvais, parce qu'il résiste à la pluye, & qu'il défend suffisamment du soleil, par devant & par derrière la tête.

La couleur dans les habits n'est pas permise indifféremment.

Leur couverture de tête.

En Hyver, ils portent un bonnet fort chaud bordé de zibeline, ou d'hermine, ou de peau de renard, dont le dessus est couvert d'un flocon de foye rouge. Ce bord de fourrures est large de deux à trois pouces, & a fort bel air, sur tout quand il est fait de ces belles zibelines noires & luisantes, qui se vendent jusqu'à 40. & 50. taëls.

De l'usage
des Bottes.

Les Chinois, sur tout ceux qui sont qualifiez, n'oseroient paroître en public, sans être bottez: ces bottes sont ordinairement de fatin, de foye, ou de toile de coton, teinte en couleur, & assez justes au pied: elles n'ont ni talon, ni genouilliere: s'ils font un long voyage à cheval, ces bottes sont de cuir de vache ou de cheval, si bien apprêté que rien n'est plus souple: leurs bas à bottes sont d'une étoffe piquée & doublée de coton, ils montent plus haut que la botte, & à cet endroit là ils ont un gros bord de velours ou de panne.

Si cette chaussure est commode en Hyver pour défendre les jambes du froid, elle n'est gueres tolérable dans le tems des grandes chaleurs: c'est pourquoi ils en ont d'autres qui sont plus fraiches: elle n'est pas fort en usage parmi le peuple, qui souvent pour épargner, se contente d'une espèce de patins de toile noire: les gens de qualité en portent dans leurs maisons, qui sont faits d'une étoffe de foye, & qui sont très-propres & très-commodes.

De l'A-
justement
dans les
villes.

Enfin voici come l'on doit être ajusté toutes les fois qu'on sort de la maison, ou que l'on rend une visite de conséquence: sans parler des habits intérieurs qui sont, ou de toile ou de fatin, on porte par-dessus une longne robe d'une étoffe de foye, assez souvent bleuë, avec une ceinture: sur le tout un petit habit noir ou violet, qui descend aux genoux, fort ample, & à manches larges & courtes: un petit bonnet fait en forme de cône racourci, chargé tout autour de foyes flottantes, ou de crin rouge: des bottes d'étoffe aux pieds, & un éventail à la main.

Leurs
Maisons.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maisons: mais il ne faut pas espérer d'y rien trouver de bien magnifique: leur architecture n'est pas fort élégante, & ils n'ont gueres de bâtimens réguliers que les palais des Empereurs, quelques édifices publics, les tours, les arcs de triomphe, les portes, & les murailles des grandes villes, les digues, les levées, les ponts, & les pagodes. Les maisons des particuliers sont très-simples, & l'on n'y a égard qu'à la commodité. Les personnes riches y ajoutent des ornemens de vernis, de sculpture, & de dorure, qui rendent leurs maisons riantes, & agréables.

De leurs
manières
de bâtir
dans les
Villes.

Ils commencent d'ordinaire à élever les colonnes & à y placer le toit, parce que le gros de leurs édifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas besoin de creuser des fondemens bien avant en terre: ils ne vont guères que jusqu'à deux pieds: ils font leurs murailles de briques ou de terres battues, & en certains endroits elles sont toutes de bois. Ces maisons n'ont pour l'ordinaire que le rez de chaussée: celles des marchands le plus souvent ont un étage, qu'on appelle *Leou*: c'est dans cet étage qu'ils mettent leurs marchandises.

Dans les villes, presque toutes les maisons sont couvertes de tuiles: ces
tui-

tuiles sont toutes en demi canal, & fort épaisses: on couche ces tuiles sur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits, où les côtes se touchent, on en met de nouvelles: mais renversées. Les chevrons & les pannes sont rondes ou carrées: sur les chevrons on couche des briques minces, & de la forme de nos grands carreaux, & de petites planches de bois, ou des nattes de roseaux, surquoi on met un enduit de mortier: quand il est un peu sec on couche les tuiles: ceux qui sont en état de faire de la dépense, lient les tuiles avec de la chaux. Le commun se sert de mortier,

Dans la plû-part des maisons, après la première entrée il y a une salle exposée au Midi, de la longueur d'environ 30. à 35. pieds: derrière cette salle sont trois ou cinq chambres, qui vont d'Orient en Occident. Le milieu sert de salon intérieur: le toit de la maison est porté sur des colonnes: par exemple, si la salle a 30. pieds de long, elle en aura au moins 15. de large, & le plus souvent 24. colonnes portent le toit sur le devant, un pareil nombre sur le derrière, & une de chaque côté: chaque colonne est élevée sur des bâses de pierre: ces colonnes portent des poitrails de long & entre deux colonnes ils mettent une pièce de bois en travers. Sur ces grandes poutres, & sur les deux colonnes qui sont aux côtes, ils posent d'autres pièces de bois qui portent le comble du toit: après quoi ils commencent à bâtir les murailles. Les colonnes ont ordinairement dix pieds de haut.

La magnificence des maisons, selon le goût Chinois, consiste d'ordinaire dans la grosseur des poutres, & des colonnes, dans le choix du bois le plus précieux, & dans la belle sculpture des portes. Ils n'ont point d'autres degrés, que ceux qui servent à élever un peu les maisons au-dessus du rez de chauffée. Mais le long du corps de logis régné une galerie couverte, de la largeur de six à sept pieds, & revêtue de belles pierres de taille.

On voit plusieurs maisons, où les portes du milieu de chaque corps de logis se répondent: ainsi l'on découvre d'abord en y entrant une longue suite de corps de logis. Chez les gens du commun les murailles sont faites de brique qui n'est pas cuite: mais par le devant elles sont incrustées de briques cuites: en certains endroits elles sont de terre battuë entre deux ais: il y en a d'autres, où l'on ne se sert point de muraille: ils ferment leurs maisons avec des clayes, qu'ils enduisent de terre & de chaux. Mais chez les personnes de distinction les murailles sont toutes de briques polies, & souvent cizelées avec art.

Dans les villages, sur tout en quelques provinces, les maisons sont la plû-part de terre & fort basses: le toit fait un angle si obtus, ou bien est tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat: il est de roseaux couverts de terre, & soutenu par des nattes de petits roseaux qui portent sur des pannes, & sur des solives. Il y a des provinces, où au lieu de bois de chauffage on se sert de charbon de terre, ou bien de roseaux, ou de paille. Comme ils se servent de fourneaux dont la cheminée est fort étroite, & que quelquefois il n'y en a point qui donne issuë à la fumée, si outre la cuisine, on s'en sert dans la chambre, elle est bientôt empestée de cette

Détail des
Apar-
mens.

De leur
magnif-
cence.

Manière
de bâtir
dans les
Villages.

Incommo-
dité du
chauffage.

odeur de charbon de terre, & de roseaux brûlez, qui est insupportable à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Maisons
des Grands
Seigneurs.

Les maisons des grands Seigneurs, & des personnes riches comparées aux nôtres, ne méritent pas beaucoup d'attention: ce seroit abuser des termes que de leur donner le nom de palais: elles n'ont que le rez de chauffée: mais elles sont plus élevées que les maisons ordinaires: la couverture est propre, & le haut du toit a divers ornemens: le grand nombre des cours & des appartemens propres à loger leurs domestiques, supplée à leur beauté, & à leur magnificence.

Les Dé-
penfes su-
perflues
sont défen-
dus à la
Chine.

Ce n'est pas que les Chinois n'aient le faste & la dépense: mais la coutume du pays, & le danger qu'il y a de faire des dépenses superflues & contraires à l'usage, les arrêtent malgré eux: les Tribunaux où se rend la justice, ne sont gueres plus superbes: les cours en sont grandes, les portes élevées, on y voit même quelquefois des ornemens de sculpture d'assez bon goût: mais les salles intérieures, & les chambres d'audience, n'ont ni magnificence, ni grande propreté.

Des Hô-
tels des
Manda-
rins.

Il faut avouer néanmoins que les Hôtels des principaux Mandarins, des Princes, & des personnes riches & puissantes, surprennent par leur vaste étendue: ils ont quatre ou cinq avant-cours, avec autant de corps de logis dans chacune des cours. A chaque frontispice il y a trois portes: celle du milieu est plus grande, & les deux côtes sont ornées de lions de marbre. Proche de la grande porte est une place environnée de barrières couvertes d'un beau vernis rouge ou noir. Aux côtes sont deux petites tours où il y a des tambours, & d'autres instrumens de musique, dont on joue à différentes heures du jour, & sur tout lorsque le Mandarin sort, ou qu'il entre, ou qu'il monte à son Tribunal.

Leur Des-
cription.

Au-dedans on voit d'abord une grande place, où s'arrêtent ceux qui ont des procès, ou des Requêtes à présenter: des deux côtes sont de petites maisons qui servent d'étude aux Officiers du Tribunal. Puis on voit trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le Mandarin monte au Tribunal: celle du milieu est fort grande, & il n'y a que les personnes de distinction qui y passent: les autres entrent par celles qui sont à côté: après quoi on aperçoit une autre grande cour, au bout de laquelle est une grande salle où le Mandarin rend la justice: suivent l'une après l'autre deux salles destinées à recevoir les visites: elles sont propres, garnies de sièges, & de divers meubles. Tels sont dans la plû-part des endroits, les Tribunaux des grands Mandarins.

Des Offi-
ciers des
Manda-
rins.

Les Officiers dont je viens de parler sont des Ecrivains, des espèces de Notaires, &c. Il y en a de six sortes, qui sont chargés, chacun dans leur étude, de six différentes affaires, qui ont rapport aux six Cours Souveraines de *Peking*: de sorte qu'un Mandarin particulier fait en petit dans son Tribunal, ce qu'il fera un jour dans une des Cours Souveraines, à l'égard de tout l'Empire. Ils sont entretenus des deniers publics, & ils sont stables; c'est pourquoi les affaires vont toujours leur chemin, quoique les Mandarins changent souvent, ou parce qu'on les casse, ou parce qu'ils sont envoyés en d'autres provinces.

On passe ensuite une autre cour, & l'on entre dans une autre salle, beaucoup plus belle que la première, où l'on n'admet que les amis particuliers: tout autour est le logement des domestiques du Mandarin. Après cette salle est une autre cour: on trouve une grande porte qui ferme l'appartement des femmes & des enfans: où aucun homme n'oseroit entrer: tout y est propre & commode. On y voit des jardins, des bois, des lacs, & tout ce qui peut récréer la vue: il y en a qui y forment des rochers & des montagnes artificielles, percées de tous côtes, avec divers détours, en forme de labyrinthes, pour y prendre le frais: quelques-uns y nourrissent des cerfs & des dains, quand ils ont assez d'espace pour faire une espèce de parc: ils y ont pareillement des viviers, pour des poissons & pour des oiseaux de rivière.

L'Hôtel du *Tsang kun*, ou Général des troupes Tartares qui sont à *Canton*, passe pour un des plus beaux qui soit dans toute la Chine: il avoit été bâti par le fils de ce riche & puissant Prince, appelé *Ping nan wang*, c'est-à-dire, pacificateur du Midi. L'Empereur *Cang bi* l'avoit fait en quelque sorte Roy de *Canton*, en reconnaissance des services qu'il avoit rendus à l'Etat, en achevant d'assujettir aux Tartares quelques-unes des provinces Australes de la Chine: mais comme il oublia bientôt son devoir, il attira peu d'années après la disgrâce de l'Empereur sur sa personne & sur toute sa maison, & finit sa vie à *Canton*, en s'étranglant lui-même avec une écharpe de soie rouge, que l'Empereur lui envoya de *Peking* en poste par un des Gentilshommes de sa Chambre.

Ce qui fait la beauté & la magnificence des palais chez les Chinois, est bien différent de ce qu'on admire dans ceux d'Europe. Quoi qu'en y entrant, l'œil juge à la grandeur des cours & des édifices, que ce doit être la demeure d'un grand Seigneur: néanmoins le goût d'un Européen est peu frappé de cette sorte de magnificence, qui ne consiste que dans le nombre & l'étendue des cours, dans la largeur & la capacité de quelques grandes salles, dans la grosseur des colonnes, & dans quelques morceaux de marbre grossièrement travaillé.

Le marbre est très-commun dans les provinces de *Chan tong*, & de *Kiang nan*: mais les Chinois ne savent gueres profiter de cet avantage: car ils ne s'en servent pour l'ordinaire qu'à revêtir quelque canal, ou à construire des ponts, des arcs de triomphe, des inscriptions, leur pavé, le seuil de leurs portes, & les fondemens de quelques pagodes.

Les Chinois ne sont pas curieux, comme en Europe, d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maisons: on n'y voit ni tapisseries, ni miroirs, ni dorures: comme les Hôtels que les Mandarins habitent, appartiennent à l'Empereur qui les loge, & que leurs Charges ne sont proprement que des Commissions, dont on les dépouille, quand ils ont fait des fautes, que, quand même on est content de leur conduite, ils ne sont pas stables dans le lieu où on les a placez, & que lorsqu'ils y pensent le moins, on leur donne un Gouvernement dans une autre province, ils n'ont garde de faire de grandes dépenses, pour meubler richement une maison, qu'ils sont à tout moment en danger d'abandonner.

Ornemens des Hôtels des Mandarins.

Hôtel le plus beau de la Chine.

Les Ornemens dans les maisons sont peu en usage.

D'ailleurs comme les visites ne se reçoivent jamais dans les appartemens intérieurs, mais seulement dans une grande salle qui est sur le devant de la maison, il n'est pas étonnant qu'ils en retranchent des ornemens assez inutiles, puisqu'ils ne seroient vus de personne.

En quoi
consistent
ces Orne-
mens.

Les principaux ornemens dont leurs salles & leurs appartemens sont embellis, étant bien ménagés, ne laissent pas d'avoir un grand air de propreté, & de plaire à la vue: on y voit de grosses lanternes de soye peintes & suspendues au plancher: des tables, des cabinets, de paravents, des chaises de ce beau vernis noir & rouge, qui est si transparent qu'au travers on aperçoit les veines du bois, & si clair qu'il paroît comme une glace de miroir: diverses figures d'or & d'argent, ou d'autres couleurs peintes sur ce vernis lui donnent un nouvel éclat. De plus les tables, les buffets, les cabinets sont ornés de ces beaux vases de porcelaine que nous admirons, & qu'on n'a jamais pu imiter en Europe.

Outre cela ils suspendent en divers endroits des pièces de satin blanc, sur lesquelles on a peint des fleurs, des oyseaux, des montagnes, & des paysages: sur quelques autres ils écrivent en gros caractères des sentences morales, où il y a presque toujours quelque obscurité: elles sont tirées des histoires, & ont souvent un autre sens que le sens naturel des paroles. Ces sentences sont d'ordinaire deux à deux, & sont conçues dans un pareil nombre de lettres. Il y en a qui se contentent de blanchir les chambres, ou d'y coller fort proprement du papier, en quoi les ouvriers Chinois excellent.

Des Lits.

Quoiqu'on ne paroisse jamais dans les chambres où ils couchent, & que ce seroit une impolitesse d'y conduire un Etranger, leurs lits, sur tout parmi les grands Seigneurs, ne laissent pas d'avoir leur beauté & leur agrément: le bois est peint, doré, & orné de sculpture: les rideaux sont différens selon les saisons: en Hyver & dans le Nord, ils sont d'un double satin: & en Eté, ou d'un simple taffetas blanc semé de fleurs, d'oyseaux, & d'arbres: ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de passer, & qui est assez serrée pour garantir des mouches, lesquels sont extrêmement incommodés dans les provinces du Midi. Les gens du commun en ont de toile d'une espèce de chanvre fort claire. Les matelats dont ils se servent, sont bourrés de coton fort épais.

Dans les provinces Septentrionales on dresse des briques crues en forme de lit, qui est plus ou moins large, selon que la famille est plus ou moins nombreuse. A côté est un petit fourneau, où l'on met le charbon dont la flamme & la chaleur se répandent de tous côtés par des tuyaux faits exprès, qui aboutissent à un conduit, lequel porte la fumée jusqu'au dessus du toit. Chez les personnes de distinction le fourneau est percé dans la muraille, & c'est par dehors qu'on l'allume. Par ce moyen le lit s'échauffe, & même toute la maison. Ils n'ont pas besoin de lits de plumes comme en Europe: ceux qui craignent de coucher immédiatement sur la brique chaude, se contentent de suspendre sur ces lits de briques une espèce d'estrupontin: il est fait de cordes ou de rotin, qui a le même effet que les fangles dont on se sert pour les lits d'Europe.

Le matin tout cela se leve, & on met à la place des tapis ou des nattes sur

sur lesquelles on s'assied. Comme ils n'ont point de cheminées, rien ne leur est plus commode: toute la famille y travaille sans ressentir le moindre froid, & sans qu'il soit nécessaire de prendre des habits fourrez de peaux: c'est à l'ouverture du fourneau que le menu peuple fait cuire sa viande: & comme les Chinois boivent toujours chaud, il y fait chauffer son vin, & il y prépare son thé. Les lits sont plus grands dans les hôtelleries, afin que plusieurs voyageurs y trouvent leur place.

De la magnificence des Chinois dans leurs voyages, dans les Ouvrages publics, tels que sont les Ponts, les Arcs de triomphe, les Portes, les Tours, & les Murs des villes: dans leurs Fêtes, &c.

LA magnificence de l'Empereur & de sa Cour, & les richesses des Mandarins, surpassent ce que l'on en peut dire: on est frappé d'abord de ne voir que soye, que porcelaines, que meubles & cabinets, qui n'étant pas plus riches, ont quelque chose de plus brillant que le commun des ouvrages d'Europe. Mais ce n'est pas en cela principalement que consiste la magnificence des Seigneurs de la Chine: ils se négligent d'ordinaire dans le domestique, & les loix en bannissent le luxe & le faste: elles ne le leur permettent, & ne l'approuvent, que lorsqu'ils paroissent en public, lorsqu'ils sont ou reçoivent des visites, ou quand ils font leur cour à l'Empereur, & qu'ils sont admis en sa présence.

Magnificence des Chinois dans les voyages.

J'ai déjà parlé du train superbe des Mandarins, & de la suite nombreuse de leurs Officiers: les gens de guerre qui vont d'ordinaire à cheval n'affectent pas moins un air de grandeur qui surprend. A la vérité leurs chevaux ne sont pas fort beaux, mais le harnois en est magnifique: le mors & les étriers sont dorez, ou d'argent: la selle est très-riche: la bride est de trois lèsses de gros fatin piqué, large de deux doigts: à la naissance du poitrail pendent deux gros flocons de ce beau crin rouge, dont ils couvrent leurs bonnets: ces flocons sont suspendus par des anneaux de fer doré ou argenté: ils sont toujours précédés & suivis d'un grand nombre de cavaliers, qui leur sont cortéges: sans compter leurs domestiques, qui selon la qualité de leur Maître, sont vêtus ou de fatin noir, ou de toile de coton teinte en couleur.

Mais où la magnificence Chinoise éclate d'avantage, c'est lorsque l'Empereur donne audience aux Ambassadeurs, & qu'assis sur son Trône, il voit à ses pieds les principaux Seigneurs de sa Cour, & tous les grands Mandarins en habits de cérémonie, qui lui rendent leurs hommages.

Dans les Audiences des Ambassadeurs.

C'est un spectacle véritablement auguste, que ce nombre prodigieux de soldats sous les armes, cette multitude inconcevable de Mandarins avec toutes les marques de leur dignité, & placez chacun selon son rang dans un très-

très-grand ordre: les Ministres d'Etat, les Chefs des Cours Souveraines, les Regulos, & les Princes du Sang, tout cela a un air de grandeur extraordinaire, & qui donne une haute idée du Souverain, auquel on rend de si profonds respects. On n'y dispute jamais du rang, chacun sçait distinctement sa place: le nom de chaque Charge est gravé sur des lames de cuivre enclavées dans le pavé de marbre.

Voyages
des Man-
darins.

Ce n'est pas dans les voyages qu'on cherche en Europe à paroître magnifique: on y est au contraire fort négligé & assez mal en ordre. On a une autre méthode à la Chine: un grand Mandarin ne voyage qu'avec pompe & avec appareil. Si c'est en barque, il monte lui-même une barque superbe, & il a à sa suite un grand nombre d'autres barques qui portent tout son train. S'il fait son voyage par terre, outre les domestiques & les soldats qui le précèdent & qui le suivent avec des lances & des étendards, il a pour sa personne, une litière, une chaise portée par des mulets, ou par huit hommes, & plusieurs chevaux en lessé. Il se sert de ces voitures tour à tour, selon sa commodité & les divers changemens de tems.

J'ai déjà dit que la Chine est toute coupée de canaux larges & profonds, & souvent tirez au cordeau: il y a ordinairement dans chaque province une grande rivière, ou un large canal renfermé entre deux levées revêtues de pierres plates ou de marbre, qui tient lieu de grand chemin: celui qu'on appelle le grand canal, traverse tout l'Empire depuis *Canton* jusqu'à *Peking*, & rien n'est plus commode que de faire six cens lieues depuis la capitale jusqu'à *Macao*, comme si l'on étoit dans sa propre maison, sans aller par terre qu'une seule journée, pour traverser la montagne de *Mei lin*, qui sépare la province de *Kiang si* de celle de *Quang tong*. On peut même éviter cette journée, & continuer sa route en barque, sur-tout lorsque les eaux sont grandes.

C'est pourquoi les Mandarins qui vont prendre possession de leur Gouvernement, & les Envoyez de la Cour font le plus souvent leur voyage par eau. On leur fournit une de ces barques qui sont entretenues par l'Empereur, & dont la grandeur égale celle de nos vaisseaux du troisième rang.

Des Bar-
ques.

Ces barques Impériales sont de trois ordres différens, & rien n'est plus propre: elles sont peintes, dorées, historiées de dragons, & enduites de vernis en dedans & par dehors. Les médiocres dont on se sert plus communément, ont plus de seize pieds de large sur environ quatre-vingt de long, & neuf de hauteur de bord. La forme en est quarrée & plate, excepté la proue qui va en s'arrondissant.

Outre l'appartement du Patron de la barque qui a sa famille, sa cuisine, deux grandes places, une à l'avant, & l'autre à l'arrière, il y a une salle haute de six à sept pieds, & qui en a onze de largeur, ensuite une antichambre & deux ou trois chambres avec un réduit sans ornemens, tout cela de plein pied: c'est ce qui fait l'appartement du Mandarin. Tout est vernissé de ce beau vernis de la Chine blanc & rouge, avec quantité de sculptures, de peintures, & de dorures au plafond & sur les côtez. Les tables & les chaises sont vernissées de rouge ou de noir. La salle a des deux côtés des fenêtres, qui peuvent s'ôter quand on le juge à propos. Au lieu de vitres, on

se fert d'écaillés d'huitres fort minces, ou d'étoffes fines enduites d'une cire luisante, & enrichies de fleurs, d'arbres, & de diverses figures: le tillac est environné de galeries, où les matelots peuvent aller & venir, sans incommoder ceux qui y sont logez.

Leur Description.

Cet appartement est couvert d'une platte forme, ou d'une espèce de belvedere, ouverte de tous côtez, destinée pour la musique, qui consiste en quatre ou cinq joueurs d'instrumens, dont l'harmonie ne peut flatter que des oreilles Chinoises. Le dessous, qui est comme le fond de cale, est partagé en plusieurs soutes qui contiennent le bagage. Les voiles sont faites da nattes, qui se replient de même que les feuilles de soufflets: chaque voile est divisée en plusieurs quarez oblongs, lesquels étant étendus, forment la voile. Lorsqu'on la plie, elle n'occupe presque point de place. Ces voiles sont commodes, en ce qu'elles tiennent plus près du vent que d'autres, & que si un grand vent fait manquer l'écoute, il n'en arrive aucun inconvenient à la barque ou au vaisseau.

Pour pousser ces grandes barques, ils se servent de longues & grosses perches faites en forme de potence, ou de T. dont un bout va jusqu'au fond de l'eau, & l'autre est appuyé contre le devant de l'épaule, pour faire plus d'effort, & faire avancer la barque plus vite: ou bien ils se servent de rames, qui sont de diverses figures: c'est d'ordinaire un bois long, qui se termine en forme de pelle: il y a un trou au milieu, pour recevoir des chevilles qui sont fichées sur le bord de la barque. Ils en ont d'autres qui ne sortent jamais de l'eau: ils gouvernent de telle sorte l'extrémité de la rame, à la droite & à la gauche, qu'elle imite le mouvement de la queue d'un poisson, & coupe toujours le haut obliquement, comme font les oiseaux de rapine, en volant sans remuer les ailes, & se servant pour rames de leurs queues.

Leur Manœuvre.

La commodité qu'on y trouve, c'est que les rameurs n'occupent presque point de place sur la barque: ils sont rangez au bord sur des aix, & leurs rames font l'effort du timon: elles rompent rarement, & quoiqu'elles ne sortent jamais de l'eau, elles poussent toujours la barque.

Il y a de ces barques qui se tirent à la corde, lorsque le vent est contraire, ou qu'on est obligé d'aller contre le courant: cette corde se fait en plusieurs endroits d'éclies de cannes: on coupe ces cannes en parties minces & longues, & l'on en fait un tissu comme de la corde: l'eau ne les pourrit jamais, & elles sont d'une force surprenante: il y a d'autres endroits où l'on se sert de corde de chanvre.

La barque qui porte un grand Mandarin, est toujours suivie de plusieurs autres, comme nous avons dit, parmi lesquelles il y en a toujours du moins une appellée *Ho che tcbouen*, ou barque des provisions: elle porte la cuisine, les provisions de bouche, & les Officiers qui préparent à manger: une autre qui est pour l'escorte, où il y a des soldats: une troisième beaucoup plus petite & plus légère, qu'on pourroit appeller barque de Fourriers, parce qu'elle est destinée à courir devant en diligence, pour donner avis & faire préparer les choses nécessaires sur la route, afin que tout se trouve prêt au passage, & qu'on ne soit pas obligé d'attendre.

Des Barques des Mandarins.

Ces barques ont leurs rameurs, & en cas de besoin sont aussi tirées à la corde le long du rivage, par un certain nombre d'hommes, que les Mandarins de chaque ville fournissent, & qui se changent tous les jours. Le nombre de ces hommes se détermine suivant le nombre des chevaux marquez sur le *Cang ho*, ou Patente de l'Empereur, sçavoir, trois hommes par cheval: en sorte que si l'on a marqué huit chevaux pour un Envoyé, on lui fournira vingt-quatre hommes pour tirer sa barque.

Corps de
Gardes
sur les
Chemins.

Sur la route d'eau, il y a de lieuë en lieuë des *Tang*, ou corps de garde, posez à une certaine distance les uns des autres, afin que dans le besoin ils puissent se donner réciproquement les avis nécessaires par des signaux. Ils donnent ces signaux le jour, par le moyen d'une épaisse fumée, qu'ils font élever en l'air en brûlant des feuilles & des branches de pin, dans trois petits fournaux de figure pyramidale, & percez en haut. La nuit ces signaux se donnent par le bruit d'une petite pièce d'artillerie. Les soldats de chaque *Tang*, qui sont au nombre tantôt de dix, tantôt de cinq, ou quelquefois moins selon les lieux, se rangent d'ordinaire en haye le long du rivage, par respect pour le Mandarin: l'un deux tient l'enleigne déployée, les autres sont dans la posture que demandent les armes qu'ils portent.

Si c'est un Envoyé, on met à la prouë & à la pouppe de ces barques quatre fanaux, où l'on lit en grands caractères d'or ces paroles, *Kin tchai ta gin*, c'est-à-dire, Grand Envoyé de la Cour: ces inscriptions sont accompagnées de banderolles & d'étendards de soye de diverses couleurs, qui voltigent au gré du vent.

Leur Ser-
vice.

Toutes les fois qu'on jette l'ancre, comme il arrive sur le soir, ou qu'on la leve le matin pour partir, le corps de garde salue le Mandarin d'une décharge de boëtes, à laquelle les trompettes répondent par plusieurs fanfares. Lorsque la nuit approche, on allume les fanaux à la pouppe & à la prouë, de même que treize autres lanternes plus petites, qui sont suspendues en forme de chapelet le long du mât, sçavoir, dix en bas en ligne perpendiculaire, & trois autres en haut en ligne horizontale.

Suretë des
Barques
pendant la
nuit.

Dès que les lanternes sont allumées, le Capitaine du lieu se présente vis-à-vis des barques avec sa troupe, & il compte à haute voix les hommes qu'il a amenez, pour veiller & faire la sentinelle toute la nuit: alors le patron de la barque prononce une longue formule, par laquelle il explique en détail tous les accidens qui sont à craindre, comme le feu, les voleurs, &c. & avertit les soldats, que si quelqu'un de ces accidens arrivoit, ils en seront responsables.

Les soldats répondent à chaque article par un grand cri: après quoi ils se retirent comme pour former un corps de garde, & laissent l'un d'eux qui fait la sentinelle, & qui se promenant sur le quay, frappe continuellement deux bâtons de bambou l'un contre l'autre, afin qu'on ne doute point de sa vigilance, & qu'on soit sûr qu'il ne s'est pas endormi. Ces sentinelles se relevent d'heure en heure, & font le même bruit & le même manège pendant toute la nuit chacune à son tour. Si c'est un grand Mandarin, ou un grand Seigneur de la Cour, on lui rend les mêmes honneurs.

La

La quantité de canaux qu'on voit à la Chine, a quelque chose de singulier, ils sont souvent revêtus de côté & d'autre, même jusqu'à dix ou douze pieds de haut, de belles pierres de taille quarrées, qui paroissent en plusieurs endroits, être d'un marbre gris couleur d'ardoise.

Il y a de ces canaux dont les rives sont de vingt à vingt-cinq pieds de haut, de niveau de part & d'autre, de sorte qu'il faut un grand nombre de chalets, pour en faire couler l'eau dans la campagne. On en voit qui vont plus de dix lieues en ligne droite, tel que celui qui va depuis *Sou tcheou*, jusqu'à *Fou si bien*.

Le canal qui est au Nord-Ouëst de la ville de *Hang tcheou*, s'étend de même fort loin en ligne droite: il a partout plus de quinze toises de largeur: il est revêtu de part & d'autre de pierres de taille, & bordé de maisons aussi ferrées que dans les rues de la ville, & aussi remplies de monde. Les deux bords du canal sont tout couverts de barques: dans les endroits où le rivage est bas & inondé, on a bâti des ponts plats faits de grandes pierres, posés trois à trois, de sept à huit pieds de longueur chacune, en forme de levée.

Les grands canaux qui se trouvent en chaque province, déchargent leurs eaux à droit & à gauche dans plusieurs autres petits, qui forment ensuite un grand nombre de ruisseaux, lesquels se distribuent dans les plaines, & vont aboutir aux villages: & souvent à de grandes villes. D'espace en espace ils ont couverts d'une infinité de ponts, pour communiquer avec les terres: ces ponts sont de trois, de cinq, ou de sept arches: celle du milieu a quelquefois 36. & même 45. pieds de largeur, & est fort élevée, afin que les barques y puissent passer sans abaisser leurs mats: celles des côtes n'en ont gueres moins de trente, & vont en diminuant selon les deux talus du pont.

On en voit qui n'ont qu'une seule arche: les uns ont la voûte ronde & en demi cercle: ces voûtes sont construites de pierres arcuées: longues des cinq à six pieds, & épaisses de cinq à six pouces seulement. Il y en a qui sont anguleuses ou poligones.

Comme ces arches ont peu d'épaisseur par le haut, elles en sont plus foibles: mais aussi n'y passe-t'il point de charrettes: car les Chinois, ne se servent gueres que de porte-faix pour porter leurs ballots. On passe ces ponts en montant & descendant des escaliers plats & doux, dont les degrés ou marches, n'ont pas trois pouces d'épaisseur,

On trouve de ces ponts, qui au lieu d'arches ou de voûtes, ont trois ou quatre grandes pierres posées sur des piles en forme de planches: il y en a dont les pierres ont dix, douze, quinze, & dix-huit pieds de longueur: on en trouve un grand nombre qui sont bâtis très-proprement sur le grand canal, & dont les piles sont si étroites, que les arches paroissent suspendues en l'air.

On ne sera pas fâché de sçavoir de quelle manière les ouvriers Chinois construisent leurs ponts. Après avoir maçonné des culées, quand le pont doit être d'une seule arche, ou levé des piles, quand il en doit avoir plusieurs, ils choisissent des pierres de quatre à cinq pieds de long, sur un demi

Canaux en grand nombre à la Chine.

Description du Canal de Hang tcheou,

Ponts en grand nombre à la Chine.

Leur Description,

Leur Construction.

ped de large, qu'ils posent alternativement debout dans toute leur hauteur, & de plat ou couchées de long, en sorte que celles qui doivent faire la clef, soient posées de plat. Le haut de l'arche n'a d'ordinaire que l'épaisseur d'une de ces pierres: & parce que ces ponts, sur tout quand ils sont d'une seule arche, ont quelquefois quarante ou cinquante pieds entre piles, & que par conséquent ils sont très exhaussés, & fort au-dessus de la levée, on y monte des deux côtes par des degrés, qui d'assez loin s'élevent peu à peu sur des talus. Il y en a où les chevaux auroient de la peine à passer. Tout l'ouvrage est assez bien entendu.

Particularités du Pont appelé *Lou ko kiaa*.

Parmi la quantité de ces ponts, on en voit plusieurs d'une structure très-belle. Celui qui s'appelle *Lou ko kiaa*, lequel est à deux lieus & demie de *Peking* vers l'Ouest, & qui fut renversé en partie par une subite inondation, étoit un des plus beaux qu'on pût voir. Il étoit tout de marbre blanc, bien travaillé, & d'une très belle architecture: des colonnes régnoient sur les bords: il y en avoit soixante-dix de chaque côté. Ces colonnes étoient séparées par des cartouches d'une belle pierre de marbre, où l'on avoit ciselé délicatement des fleurs, des feuillages, des oiseaux, & diverses sortes d'animaux: à l'entrée du pont du côté de l'Orient, on voyoit de part & d'autre deux piédestaux de marbre, sur lesquels étoient posés deux lions d'une grandeur extraordinaire: on avoit aussi taillé dans les pierres plusieurs lionceaux qui montoient sur les lions, ou qui descendoient, & d'autres qui se glissoient entre leurs jambes. A l'autre bout du côté de l'Occident, on voyoit deux autres piédestaux aussi de marbre, qui soutenoient deux figures d'enfans travaillés avec le même art.

Monumens à la gloire des Personnes illustres des deux sexes.

On doit mettre au rang des ouvrages publics, les monumens que les Chinois ont élevés presque dans toutes leurs villes, pour éterniser la mémoire de leurs Héros, c'est-à-dire, des Capitaines, des Généraux d'armée, des Princes, des Philosophes, des Mandarins, qui ont rendu service au public, & qui se sont signalez par de grandes actions.

On voit par exemple, auprès de la ville de *Nan biong*, dans la province de *Quang tong*, une haute montagne, d'où sortent deux rivières, & qui autrefois étoit inaccessible: un Colao né dans province, entreprit de couper cette montagne, & d'y faire un passage libre aux voyageurs. Pour conserver la mémoire d'un bienfait si insigne, on éleva un monument au haut de la montagne, & on y plaça sa statue, devant laquelle on brûle des parfums, à dessein de perpétuer la mémoire de ce grand homme, qui a exécuté un si bel ouvrage & si utile à ses concitoyens.

On compte plus d'onze cens monumens élevés à la gloire de leurs Princes, & de leurs hommes illustres en science ou en vertu. Les femmes ont part à cette gloire, & ils en distinguent plusieurs qui ont mérité & obtenu de semblables titres d'honneur, & dont les vertus héroïques sont célébrées tous les jours par les vers & par les chansons de leurs plus fameux Poètes.

Ces monumens consistent particulièrement en des Arcs de triomphe, qu'ils nomment *Pai sang*, ou *Pai leou*: on en voit quantité dans toutes les villes: il y en a plusieurs dont le travail est assez grossier, & qui ne méritent pas d'attention: mais il y en a d'autres qui sont estimables: quelques-

En quoi ils consistent.

ques-uns font de bois, à la réserve des piédestaux qui sont de marbre.

Ceux qu'on voit à *Ning po*, ont ordinairement trois portes, une grande au milieu, & deux petites aux côtes: des colonnes à pans, ou poteaux de pierre d'une pièce, font le jambage de ces portes: l'entablement est composé de trois ou quatre faces, le plus souvent sans faille & sans moulure, excepté la dernière, ou la pénultième, qui tient lieu de frise, & sur laquelle on grave quelque inscription.

De ceux de *Ning po* en particulier,

Au lieu de corniche, il y a un toit qui sert de couronnement à la porte, & qui appuie sur ses jambages. Il n'y a que le crayon qui puisse bien représenter cette espèce de toit: notre architecture même gothique n'a rien de si bizarre. Chaque porte est composée des mêmes pièces, mais plus basses & plus petites à proportion. Toutes ces pièces qui sont de pierre, sont assemblées sur des poteaux à tenons & à mortoises, comme si elles étoient de charpente.

Les appuis des ponts, qui sont en grand nombre sur les canaux, sont du même goût: ce sont de grands panneaux de pierre, coulez dans des rainures taillées dans les poteaux à cet effet.

Sur ces Arcs de triomphe, qui ne passent gueres vingt à vingt-cinq pieds de haut, on voit des figures humaines, des grotesques, des fleurs, des oyseaux hors d'œuvre, qui s'élancent avec diverses attitudes, & d'autres ornemens assez bien travaillés. Ils ont beaucoup de faille, plusieurs sont presque détachés. On voit entre autres plusieurs cordelières ou lacs fort relevés, & vuidez avec beaucoup d'art.

Leurs Ornaments,

Ces sortes d'ouvrages, quoiqu'assez minces, ne laissent pas d'avoir leur beauté: & quand on en voit plusieurs, placez de distance en distance, dans une rue, sur tout si elle est étroite, cet ornement a de la grandeur, & forme une agréable perspective.

En parlant des murs, & des portes de la ville de *Peking*, * j'ai déjà fait connoître une partie de la magnificence Chinoise dans les ouvrages publics. La plû-part des villes en ont de semblables: j'ajouterai seulement que ces murs sont tellement élevés, qu'ils dérobent à la vue tous les bâtimens: & qu'ils sont si larges, qu'on peut y aller à cheval: les murs de *Peking* qui sont de brique, ont quarante pieds de hauteur: ils sont flanquez, de vingt en vingt toises, de petites tours carrées en égale distance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la cavalerie y puisse monter.

Des Murs des villes,

Pour ce qui est des portes, si elles ne sont pas ornées de figures & de bas-reliefs; comme les autres ouvrages publics, elles frappent extrêmement par la prodigieuse hauteur de deux pavillons qui les forment, par leurs voûtes qui sont de marbre en quelques endroits, par leur épaisseur, & par la solidité de leur maçonnerie.

De leurs Portes.

Les tours élevées dans presque toutes les villes, sur tout dans certaines provinces, ne sont pas un des moindres ornemens qui les embellissent. Elles s'appellent en Chinois *Pao ta*. Elles sont de plusieurs étages, & vont en diminuant, à mesure qu'elles s'élèvent, avec des fenêtres de tous les côtés

De leurs Tours.

* Tome I, page 136.

côtés de chaque étage. Celle de la ville de *Nanking*, dans la province de *Kiang nan* est la plus célèbre. On l'appelle communément la grande tour, ou la tour de porcelaine. J'en ai déjà parlé au commencement de cet ouvrage, mais la description beaucoup plus détaillée, qu'en a fait le Pere le Comte, mérite d'être rapportée.

De la Tour
de porce-
laine.

Il y a, dit ce Pere, hors de la ville, & non pas en dedans, comme quelques-uns l'ont écrit, un temple que les Chinois nomment le temple de la reconnoissance, bâti par l'Empereur *Tong lo*. Il est élevé sur un massif de brique, qui forme un grand perron, entouré d'une balustrade de marbre brut: on y monte par un escalier de dix à douze marches, qui régnent tout le long. La salle qui sert de temple, a cent pieds de profondeur, & porte sur une petite base de marbre, haute d'un pied, laquelle en débordant, laisse tout autour une banquette large de deux. La façade est ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toits (car selon la coutume de la Chine, souvent il y en a deux, l'un qui naît de la muraille, l'autre qui la couvre) les toits, dis-je, sont de tuiles vertes, luisantes, & vernissées: la charpente qui paroît en dedans est peinte & chargée d'une infinité de pièces différemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'est pas un petit ornement pour les Chinois. Il est vrai que cette forêt de poutres, de tirans, de pignons, de solives, qui régneront de toutes parts, a je ne sçai quoi de singulier, & de surprenant: parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces fortes d'ouvrages du travail, & de la dépense, quoiqu'au fond, cet embarras ne vient que de l'ignorance des ouvriers, qui n'ont encore pu trouver cette belle simplicité, qu'on remarque dans nos bâtimens, & qui en fait la solidité & la beauté.

Sa Des-
cription.

La salle ne prend le jour que par ses portes: il y en a trois à l'Orient extrêmement grandes, par lesquelles on entre dans la fameuse tour, dont je veux parler, & qui fait partie de ce temple. Cette tour est de figure octogone, large d'environ 40. pieds, de sorte que chaque face en a quinze. Elle est entourée par dehors d'un mur de même figure, éloigné de deux toises & demie, & portant à une médiocre hauteur un toit couvert de tuiles vernissées, qui paroît naître du corps de la tour, & qui forme au-dessous une galerie assez propre. La tour a neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds à la naissance des fenêtres, & distingué par des toits semblables, & celui de la galerie: à cela près qu'ils ont beaucoup moins de saillie, parce qu'ils ne sont pas soutenus d'un second mur: ils deviennent même beaucoup plus petits, à mesure que la tour s'élève & se rétrécit.

Le mur a du moins sur le rez de chaussée douze pieds d'épaisseur & plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaines posées de champ: la pluie & la poussière en ont diminué la beauté, cependant il en reste encore assez pour faire juger que c'est en effet de la porcelaine, quoique grossière: car il y a apparence que la brique depuis trois cens ans que cet ouvrage dure, n'auroit pas conservé le même éclat.

Incommo-
dité de son
escalier.

L'escalier qu'on a pratiqué en dedans, est petit & incommode, parce que les degrés en sont extrêmement hauts: chaque étage est formé par de
gros-

grosses poutres mises en travers, qui portent un plancher, & qui forment une chambre dont le lambris est enrichi de diverses peintures, si néanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement. Les murailles des étages supérieurs sont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplis d'idoles en bas reliefs, ce qui fait une espèce de marquetage très-propre. Tout l'ouvrage est doré, & paroît de marbre ou de pierre cizelée: mais je crois que ce n'est en effet qu'une brique moulée & posée de champ: car les Chinois ont une adresse merveilleuse pour imprimer toute sorte d'ornemens dans leurs briques, dont la terre extrêmement fine & bien faïcée, est plus propre que la nôtre à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé, mais les autres sont entre eux d'une égale distance. J'y ai compté cent quatre-vingt-dix marches presque toutes de dix bons pouces, que je mesurai exactement: ce qui fait cent cinquante huit pieds. Si l'on y joint la hauteur du massif, celle du neuvième étage qui n'a point de degrés, & le couronnement, on trouvera que la tour est élevée sur le rez de chaussée de plus de deux cens pieds.

Le comble n'est pas une des moindres beautés de cette tour: c'est un gros mâc qui prend au plancher du huitième étage, & qui s'élève plus de trente pieds en dehors. Il paroît engagé dans une large bande de fer de la même hauteur, tournée en volute, & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre: de sorte qu'elle forme en l'air une espèce de cosne vuïd & percé à jour, sur la pointe duquel on a posé un globe doré d'une grosseur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine, & que quelques Européens nommeroient peut-être la tour de brique. Quoi qu'il en soit de sa matière, c'est assurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus solide, & le plus magnifique qui soit dans l'Orient.

Parmi les édifices publics où les Chinois font paroître le plus de somptuosité, on ne doit pas omettre les temples ou les pagodes, que la superstition des Princes & des peuples a élevés à de fabuleuses Divinités: on en voit une multitude prodigieuse à la Chine: les plus célèbres sont bâtis dans les montagnes.

Quelque arides que soient ces montagnes, l'industrie Chinoïse a suppléé aux embellissemens & aux commoditez que refusoit la nature. Des canaux travaillez à grands frais conduisent l'eau des montagnes dans des bassins & des réservoirs destinés à la recevoir: des jardins, des bosquets, des grottes pratiquées dans les rochers, pour se mettre à l'abri des chaleurs excessives d'un climat brûlant, rendent ces solitudes charmantes.

Les bâtimens consistent en des portiques pavez de grandes pierres quarrées & polies, en des salles, en des pavillons qui terminent les angles des cours, & qui communiquent par de longues galeries ornées de statues de pierre, & quelquefois de bronze. Les toits de ces édifices brillent par la beauté de leurs briques, couvertes de vernis jaune & verd, & sont enrichis aux extrémités de dragons en faïence de même couleur.

Il n'y a gueres de ces pagodes où l'on ne voye une grande tour isolée, qui se termine en dôme: on y monte par un bel escalier qui régné tout autour: au milieu du dôme est d'ordinaire un temple de figure quarrée:

Sa Hauteur.

Particularité de son Comble.

Les Pagodes, ou Temples.

Leur Description.

la.

112 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

la voûte est souvent ornée de Mosaïque, & les murailles sont revêtues de figures de pierre en relief, qui représentent des animaux & des monstres.

Usage
qu'en font
les Bonzes.

Telle est la forme de la plû-part des pagodes, qui sont plus ou moins grands, selon la dévotion & les moyens de ceux qui ont contribué à les construire. C'est la demeure des Bonzes ou des Prêtres des idoles, qui mettent en œuvre mille supercheries, pour surprendre la crédulité des peuples, qu'on voit venir de fort loin en pèlerinage à ces temples consacrés au Démon. Mais comme les Chinois, dans le culte qu'ils rendent à leurs idoles, n'ont pas une conduite bien suivie, il arrive souvent qu'ils respectent peu & la Divinité & ses Ministres.

Généralement parlant, les Bonzes sont dans un grand mépris, & il n'y a point d'honnête Chinois qui voulût embrasser leur état: de forte qu'étant presque tous tirez de la lie du peuple, ils sont souvent obligez pour se multiplier, d'acheter de jeunes enfans qu'ils forment à leur manière de vie, afin de les faire succéder à leur diabolique ministère.

Fêtes des
Chinois.

Mais en parlant de la magnificence des Chinois, je manquerois à un point essentiel, si je ne disois rien de leurs Fêtes. Il y en a deux principales qu'ils célèbrent avec beaucoup de dépenses. L'une est le commencement de leur année: l'autre qui arrive le 15. du premier mois, est celle qu'ils nomment la Fête des Lanternes. J'entends par le commencement de l'année la fin de la douzième lune, & environ vingt jours de la première lune de l'année suivante. C'est proprement le tems de leurs vacances.

Vacations
des Affaires
publiques.

Alors toutes les affaires cessent, on se fait des présens: les postes sont arrêtées, & les Tribunaux sont fermez dans tout l'Empire: c'est ce qu'ils appellent *Fermer les Sceaux*, parce qu'en effet on ferme en ce tems-là avec beaucoup de cérémonie, le petit coffre où l'on garde les Sceaux de chaque Tribunal.

Ces vacances durent un mois, & c'est un tems de grande réjouissance. Ce sont sur-tout les derniers jours de l'année qui expire, qu'on célèbre avec beaucoup de solemnité. Les Mandarins inférieurs vont saluer leurs Supérieurs, les enfans leurs peres, les domestiques leurs maîtres, &c. c'est ce qu'ils appellent congédier l'année. Le soir toute la famille s'assemble, & on fait un grand repas.

Descrption
des
Fêtes.

Dans quelques endroits il s'est glissé une superstition assez bizarre, c'est de ne souffrir chez eux aucun Etranger, pas même un seul de leurs plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit descendre sur la maison, & ne le détourne chez lui, au préjudice de son hôte.

Ce jour-là chacun se renferme dans son domestique, & se réjouit uniquement avec sa famille. Mais le lendemain & les jours suivans, ce sont des démonstrations de joye extraordinaires: toutes les boutiques de la ville sont fermées, & on n'est par tout occupé que de jeux, de festins, de comédies: il n'y a personne, quelque pauvre qu'il soit, qui ne prenne ces jours-là l'habit le plus propre qu'il ait: ceux qui sont à leur aisé, s'habillent magnifiquement: on va visiter ses amis, ses parens, ses freres aînez, ses protecteurs,

teurs, & tous ceux dont on a intérêt de ménager les bonnes grâces. On repréente des comédies, on se régale, on se souhaite réciproquement toutes sortes de prospérité : enfin tout l'Empire est en mouvement, & l'on n'y respire que la joye & le plaisir.

Le quinzième du premier mois est encore très-solemnel : toute la Chine est illuminée, & si l'on pouvoit la contempler de quelque lieu élevé, on la verroit toute en feu.

La fête commence dès le treizième au soir jusqu'au seize ou dix-septième. Il n'y a personne dans les villes & à la campagne, sur les côtes ou sur les rivières, qui n'allume des lanternes peintes, & diversement façonnées : point de maison, quelque pauvre qu'elle soit, qui n'en ait de suspendues dans les cours, & aux fenêtres : chacun veut se distinguer : les pauvres en ont à assez bon compte : celles des personnes riches vont quelquefois jusqu'à deux cens francs : les grands Mandarins, les Vicerois, & l'Empereur en font faire qui coûtent trois à quatre mille livres.

C'est un spectacle pour toute la ville : on y accourt de toutes parts, & pour contenter le peuple, on laisse tous ces soirs là les portes de la ville ouvertes : il lui est permis d'aller jusques dans les Tribunaux des Mandarins, qui se font honneur de les bien orner, pour donner idée de leur magnificence.

Ces lanternes sont très-grandes : il y en a qui sont composées de six panneaux, dont le cadre est de bois vernissé & orné de dorures : on tend à chaque panneau une toille de soye fine & transparente, sur laquelle on a eu soin de peindre des fleurs, des arbres, des animaux, & des figures humaines : il y en a d'autres qui sont rondes, & faites d'une corne transparente, & de couleur bleuë d'une grande beauté : on met dans ces lanternes beaucoup de lampes, & un grand nombre de bougies, dont la lumière anime ces figures rangées avec art. Le haut de cette machine est couronné par divers ouvrages de sculpture, d'où pendent à chaque angle, des banderoles de satin & de soye de diverses couleurs.

Il y en a plusieurs où l'on représente des spectacles propres à amuser, & à divertir le peuple : on y voit des chevaux qui galopent, des vaisseaux qui voguent, des armées en marche, des danses, & diverses autres choses de cette nature. Des gens cachez, par le moyen de quelques fils imperceptibles, font mouvoir toutes ces figures.

D'autres fois ils font paroître des ombres qui représentent des Princes & des Princesses, des soldats, des bouffons, & d'autres personnages, dont les gestes sont si conformes aux paroles de ceux qui les remuent avec tant d'artifice, qu'on croiroit les entendre parler véritablement. Il y en a d'autres qui portent un dragon plein de lumières, depuis la tête jusqu'à la queue, & long de 60. à 80. pieds, auquel ils font faire les mêmes évolutions que feroit un serpent.

Mais ce qui donne un nouvel éclat à cette fête, ce sont les feux d'artifice qui se font presque dans tous les quartiers de la ville. C'est à quoi l'on prétend que les Chinois excellent. Le Pere Magaillaens rapporte qu'il fut extraordinairement frappé d'un de ces feux qui se fit en sa présence : une

Fête du premier mois.

Si Description.

Feux d'artifice.

treille de raisins rouges étoit représentée: la treille brûloit sans se consumer. Le fep de la vigne, les branches, les feuilles, & les grains ne se consumoient que très-lentement. On voyoit les grappes rouges, les feuilles vertes, & la couleur du bois de la vigne y étoit aussi représentée si naturellement qu'on y étoit trompé.

Adresse des Chinois dans ces occasions.

On en jugera encore mieux par la description de celui que le feu Empereur *Cang hi* fit tirer pour le divertissement de sa Cour: ceux de nos Missionnaires qui étoient à sa suite, en furent témoins.

L'artifice commença par une demie douzaine de gros cylindres plantez en terre, qui formoient en l'air comme autant de jets de flammes, à la hauteur de douze pieds, & retomboient ensuite en pluye d'or ou de feu.

Description d'un Artifice singulier.

Ce spectacle fut suivi d'un grand caisson d'artifice guindé à deux grands pieux, ou colonnes, d'où il sortit une pluye de feu, avec plusieurs lanternes, des écritaux en gros caractères de couleur de flamme de souffre, & enfin une demie douzaine de lustres, en forme de colonnes, à divers étages de lumieres, rangées en cercle, blanches, & argentines, qui étoient très-agréables à la vuë, & qui tout-à-coup firent de la nuit un jour très-clair.

L'Empereur met lui-même le feu à cet Artifice.

Enfin l'Empereur mit de sa propre main le feu au corps de l'artifice, & en peu de tems le feu passa dans tous les quartiers de la place, qui avoit quatre-vingt pieds de long, sur quarante ou cinquante de large. Le feu s'étant attaché à diverses perches, & à des figures de papier plantées de tous côtez, on vit une multitude prodigieuse de fusées faire leur jeu en l'air, avec un grand nombre de lanternes & de lustres, qui s'allumerent par toute la place.

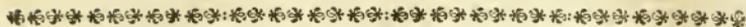
Ce jeu dura plus d'une demie heure, & de tems en tems il poroissoit en quelques endroits des flammes violettes & bleuâtres, en forme de grappes de raisins attachées à une treille, ce qui joint à la clarté des lumieres, qui brilloient comme autant d'étoiles, faisoient un spectacle très-agréable.

Cérémonie particulière à cette occasion.

Entre les cérémonies qu'ils observent, il y en a une remarquable. Dans la plû-part des maisons les chefs de famille écrivent en gros caractères sur une feuille de papier rouge, ou sur une planche vernissée, les lettres suivantes *Tien ti, San Kiai, Che fan, Van lin, Tchin tçai*, dont voici le sens: au véritable Gouverneur du Ciel, de la Terre, des trois Bornes, * des dix milles intelligences, ** les hommes sont compris dans ce terme de *Lin*. Ce papier est tendu sur un chassis, ou appliqué sur une planche: ils l'élevèrent dans la cour sur une table, où ils rangent du bled, du pain, de la viande, ou autre chose de cette nature, puis se prosternans à terre ils offrent des bâtons de pastille.

* C'est-à-dire du Monde universel.

** C'est à dire d'une multitude innombrable.



*Des cérémonies qu'ils observent dans leurs devoirs de civi-
litez, dans leurs visites, & les présens qu'ils se font
les uns aux autres, dans les Lettres qu'ils s'é-
crivent, dans leurs festins, leurs maria-
ges, & leurs funérailles.*

L n'y a rien ou la nation Chinoise paroisse plus scrupuleuse, qu'aux cé-
rémonies & aux civilités dont elle use : elle est persuadée qu'une grande
attention à s'acquitter de tous les devoirs de la vie civile, est capable plus
que toute autre chose, d'ôter aux esprits une certaine rudesse, avec laquel-
le on naît, d'inspirer de la douceur, & de maintenir la paix, le bon or-
dre, & la subordination dans un Etat : c'est, disent les Chinois, par la mo-
destie & la politesse dans la société civile, que les hommes se distinguent
des bêtes féroces.

Les Céré-
monies.

Parmi leurs livres, qui contiennent ces règles de civilité, il y en a un,
où l'on en compte plus de trois mille différentes. Tout y est prescrit dans
le détail : les saluts ordinaires, les visites, les présens, les festins, tout ce
qui se pratique en public ou dans le particulier, sont plû-tôt des loix, que
des usages introduits peu à peu par la coutume.

Sont en
grand
nombre à
la Chine.

Cette police des civilités publiques se réduit presque toute, à régler la
manière dont on doit s'incliner, se mettre à genoux, se prosterner une ou
plusieurs fois, selon le tems ou le lieu, selon l'âge & la qualité des person-
nes, sur tout quand on se visite, quand on fait des présens, ou qu'on don-
ne à manger à les amis.

En quoi
elles con-
sistent.

Les Etrangers qui sont obligés de se conformer à ces usages, sont d'a-
bord étonnés de ces fatigantes cérémonies. Les Chinois qui y sont élevés
dès l'enfance, loin de s'en rebuter, s'en font un mérite, & croient que
c'est faute d'une semblable éducation, que les autres nations sont devenues
barbares.

Les Etran-
gers sont
obligés de
s'y con-
former.

Et afin qu'avec le tems on ne se relâche point dans l'observation de ces
usages, il y a un Tribunal à *Peking*, dont la principale fonction est de con-
server les cérémoniaux de l'Empire.

Etablissem-
ent d'un
Tribunal à
ce sujet.

Ce Tribunal est si rigoureux, qu'il ne veut pas même que les Etrangers
y manquent. C'est pour cela qu'avant que d'introduire les Ambassadeurs à
la Cour, la coutume est de les instruire en particulier pendant quarante
jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, à peu près comme on
exerce nos Comédiens, quand ils doivent représenter une pièce sur le
théâtre.

On raconte que dans une lettre que le Grand-Duc de Moscovie écrivoit
autrefois à l'Empereur de la Chine, il prioit Sa Majesté de pardonner à

son Ambassadeur si, faute de bien sçavoir les coutumes de l'Empire, il faisoit quelque incongruité: le *Li pou*, qui est le Tribunal dont je parle, lui répondit galamment en ces termes, que le Peres de *Peking* traduisirent fidèlement par ordre de l'Empereur. *Legatus tuus multa fecit rusticè.* Votre Ambassadeur a fait paroître en beaucoup de choses de la grossièreté.

Cette affectation de gravité & de politesse paroît d'abord ridicule à un Européan: mais il faut bien qu'il s'y fasse, à moins qu'il ne veuille passer pour incivil & grossier. Après tout, chaque nation à son génie & ses manières, & il n'en faut pas juger par les préventions de l'enfance, pour approuver, ou pour condamner les mœurs & ses usages. Si en comparant les coutumes de la Chine, avec les nôtres, nous sommes tentez de regarder une nation si sage, comme une nation bizarre: les Chinois à leur tour, selon les idées particulières qu'ils se sont formées, nous regardent aussi comme des barbares: on se trompe de part & d'autre: la plu-part des actions humaines sont indifférentes d'elles-mêmes, & ne signifient que ce qu'il a plu aux peuples d'y attacher dès leur première institution.

Idee qu'on doit avoir des Cérémonies.

C'est ce qui fait que souvent ce qu'on regarde dans un pays comme une marque d'honneur, est regardé dans un autre comme un signe de mépris. En bien des endroits, c'est faire un affront à un honnête homme que de lui prendre la barbe: en d'autres, c'est témoigner qu'on a de la vénération pour lui, & qu'on veut lui demander quelque grace. Les Européans se levent & se découvrent pour recevoir ceux qui les visitent: les Japonois au contraire ne se remuent point, & ne se découvrent point, mais se déchaussent seulement, & à la Chine c'est une incivilité grossière de parler tête nue à une personne. La Comédie & les instrumens de musique sont presque par tout une marque de joye, cependant on s'en fert à la Chine dans les funérailles.

Sont regardées utiles l'Etat.

Sans donc ni louer, ni blâmer des usages qui choquent nos préjugés, il suffit de dire que ces cérémonies, toutes gênantes qu'elles nous paroissent, sont regardées des Chinois comme très-importantes au bon ordre & au repos de l'Etat: c'est une étude que de les apprendre, & une science que des les posséder: on les y forme dès leur plus tendre jeunesse, & quelque embarrassantes qu'elles soient, elles leur deviennent dans la suite comme naturelles.

Les Chinois ont tous des principes de civilité.

Mais aussi tout étant réglé sur cet article, chacun est sûr de ne manquer à aucun devoir de la vie civile. Les Grands sçavent ce qu'ils doivent à l'Empereur & aux Princes, & la manière dont il faut qu'ils se traitent les uns les autres: il n'y a pas jusqu'aux artisans, aux villageois, & aux gens de la lie du peuple, qui n'observent les formalitez que prescrit la politesse Chinoise, & qui n'ayent ensemble des manières douces & honnêtes. On le connoitra par le détail où je vais entrer de ces cérémonies.

Cérémonie quand un Mandarin vient saluer l'Empereur.

Il y a certains jours où les Mandarins viennent en habit de cérémonie saluer l'Empereur, & quand même il ne paroîtroit pas en public, ils saluent son Trône, & c'est de même que s'ils saluoient la personne. En attendant le signal pour entrer dans la cour du *Tchao*,* ils sont assis chacun sur

* C'est la cour qui est devant la salle de Trône.

fur son couffin dans la cour qui est devant la porte Méridionale du palais: cette cour est pavée de briques, & propre comme une salle: les couffins font différens, suivant le rang des Mandarins.

Ceux qui ont droit de couffin, car tous ne l'ont pas, le portent en Eté de foye qui se distingue par les couleurs: & c'est sur-tout le milieu du couffin qui fait la différence du rang: & en Hyver, de peaux qui se distinguent par le prix. Dans cette grande multitude, où il semble que devroit régner la confusion & le tumulte, tout est admirablement réglé, & se passe dans le plus grand ordre: chacun connoît sa place & à qui il doit céder: on ne scait ce que c'est que de se disputer le pas.

Lorsqu'on transporta le corps de la feue Impératrice, un des premiers Princes du Sang ayant apperçu un des *Colao*, l'appella pour lui parler. Le *Colao* s'approcha & lui répondit à genoux, & le Prince le laissa dans cette posture, sans lui dire de se relever. Le lendemain un *Coli* accusa le Prince & tous les *Colao* devant l'Empereur: le Prince, pour avoir souffert qu'un Officier si considérable se tint devant lui dans une posture si humiliante: les *Colao*, & principalement celui qui avoit fléchi les genoux, pour avoir deshonoré la plus haute Charge de l'Empire: & les autres, pour ne s'y être pas opposés, ou du moins pour n'en avoir pas donné avis à l'Empereur.

Le Prince s'excusa sur ce qu'il ne sçavoit pas que la coutume ou la loi eût rien réglé sur cet article, & que d'ailleurs il n'avoit pas exigé cette soumission. Le *Coli* repliqua en alléguant une loi d'une ancienne Dynastie: sur quoi l'Empereur donna ordre au *Li pou*, auquel la connoissance de cette affaire appartenoit, de chercher cette loi dans les archives, & en cas qu'elle ne se trouvât pas, de faire sur cela un réglemeut pour l'avenir.

Le cérémonial est pareillement réglé dans toutes les autres occasions, où quelque événement demande que les Grands viennent complimenter l'Empereur: tel fut, par exemple, & c'est le seul que je citerai, l'occasion où l'Empereur régnant déclara le choix qu'il avoit fait d'une de ses femmes, pour être Impératrice. D'abord deux Docteurs des plus distinguez, & qui sont membres du Grand-Conseil, furent chargés de faire le compliment, & de le remettre au Tribunal des Rits: car c'est à ces Docteurs qu'appartient le droit & l'honneur de faire ces piéces d'éloquence. Aussi-tôt qu'il eût été accepté par le Tribunal des Rits, on se prépara à la cérémonie.

Election
d'une Im-
pératrice.

Le jour marqué, dès le matin on porta à la première porte du palais, qui est à l'Orient* une espèce de table, sur laquelle se posent quatre colonnes aux quatre coins, & par dessus ces colonnes un espèce de dome. Ce petit cabinet portatif étoit garni de foye jaune, & d'autres ornemens.

A l'heure qu'on avoit déterminée, on mit sur cette table un petit livre fort propre, où étoit écrit le compliment qu'on avoit composé pour l'Empereur: on y avoit aussi écrit les noms des Princes, des Grands, & des Cours-Souveraines, qui venoient en corps faire la cérémonie.

Détail de
cette Céré-
monie.

Quelques Mandarins revêtus de l'habit convenable à leur Charge, le-

ve-

* La grande porte qui regarde le Midi, ne s'ouvre que pour l'Empereur, ou pour des cérémonies qui ont rapport à ses ancêtres.

verent cette table couronnée, & marcherent. Tous les Princes du Sang, les autres Princes, & les Seigneurs de la premiere Noblesse, avoient déjà précédé selon leur rang, & attendoient près d'une des portes intérieures du palais.

Suite de
cette Cé-
rémonie.

Les autres grands Officiers, comme les premiers Ministres de l'Empire, les Docteurs du premier Ordre, les Prédidens des Cours-Souveraines, & les autres Mandarins Tartares & Chinois, soit de lettres, soit de guerre, tous revêtus des plus beaux habits de cérémonie, chacun selon leur degré, suivoient à pied la même table.

Plusieurs instrumens de musique formoient un concert très agréable, sur tout aux oreilles Chinoises. Les tambours & les trompettes se faisoient aussi entendre en différens endroits du palais. On commença la marche, & lorsqu'on fut près de la porte appelée *Ou muen*, les Princes se joignirent aux autres qui accompagnoient le compliment, & se mirent à leur tête. Alors ils marcherent tous ensemble jusqu'à la grande salle d'audience.*

Lorsqu'ils furent entrez dans cette salle, on tira de dessus la table portative, le compliment relié en forme de petit livre, & on le plaça sur une autre table, préparée exprès au milieu de la grande salle d'audience.

Tous s'étant rangez dans un bel ordre, firent les révérences ordinaires devant le Trône Impérial, comme si Sa Majesté y eût été placée: c'est-à-dire, que tous étant debout, chacun à la place qu'il doit occuper selon son rang & sa charge, ils se mirent à genoux, frapperent trois fois du front contre terre avec un grand respect, & se releverent. Ensuite ils se mirent à genoux, & frapperent encore trois fois du front contre terre, & se releverent: enfin ils se mirent une troisième fois à genoux avec la même cérémonie.

Alors chacun se tenant à la même place dans un grand silence, les instrumens de musique recommencerent à jouer, & les Prédidens du Tribunal des Rits, avertirent le premier Eunuque de la présence, que tous les Grands de l'Empire supplioient Sa Majesté de venir s'asseoir sur son précieux Trône.

Lecture
du Com-
pliment.

Ces paroles ayant été portées à l'Empereur, il parut, & monta sur son Trône. Aussitôt deux Docteurs du premier Ordre qui avoient été nommez, s'avancerent près de la table, firent quelques révérences à genoux, & se releverent. Un d'eux ayant pris le petit livre, lut d'une voix haute & distincte, le compliment que cette auguste Compagnie faisoit à Sa Majesté. La lecture du compliment qui ne doit pas être fort long, étant achevée, & les Docteurs s'étant retirez à leur place, l'Empereur descendit de son Trône, & rentra dans l'intérieur de son palais.

Fonctions
des Prin-
cesses du
Sang, &
des Dames

L'après midi les Princesses du Sang, les autres Princesses, & les Dames de la premiere qualité, se rendirent au palais avec les femmes de tous les grands Mandarins, dont je viens de parler: chacune en son rang & selon sa dignité, s'avança vers le palais de l'Impératrice: elles furent conduites par une

* C'est la salle dans laquelle l'Empereur admet les Ambassadeurs, où il fait les instructions publiques deux ou trois fois l'année, & où il reçoit le premier jour de l'an Chinois, les respects de tous les Officiers qui sont à *Peking*.

une Dame de distinction, qui dans cette sorte d'occasion, fait la fonction de présider aux cérémonies, & est à l'égard des femmes, ce que les Présidens du Tribunal des Rits ont été à l'égard des hommes. Nul Seigneur, nul Mandarin n'oseroit paroître.

de qualité
en cette
occasion.

Lorsque toutes ces Dames furent arrivées près du palais de l'Impératrice, son premier Eunuque se présente. Celle qui présidoit à la cérémonie, s'adressant à lui: „ Je prie, dit-elle, très-humblement l'Impératrice de la „ part de cette Assemblée, de daigner sortir de son palais, & de venir se „ placer sur son Trône. „ Les femmes ne portent point leur compliment dans un petit livre, comme on avoit fait pour l'Empereur: mais elles présentent une feuille d'un papier particulier, sur lequel le compliment est écrit avec différens ornemens. L'Impératrice sortit, & s'affit sur son Trône, élevé dans une des salles de son palais.

Après que le papier eût été offert, les Dames étant debout, firent d'abord deux révérences. Les femmes Chinoises font la révérence comme les femmes la font en Europe. Cette révérence s'appelle *Van fo*: *Van* signifie dix mille, *fo* signifie bonheur: *Van fo*, toute sorte de bonheur.

Des Révé-
rences des
Femmes.

Au commencement de la Monarchie que la simplicité régnoit, on permettoit aux femmes, même en faisant la révérence à un homme, de dire ces deux mots *Van fo*, mais dans la suite l'innocence des mœurs s'étant un peu altérée, on a jugé qu'il n'étoit pas de la décence qu'une femme dit ces mots à un homme, & on n'a accordé aux femmes qu'une révérence muette: & pour leur en ôter tout à fait l'habitude, on ne leur a plus permis de le dire même aux femmes.

Après ces deux révérences, les Dames se mirent à genoux, & frappèrent seulement une fois du front contre terre: c'est ainsi que le Tribunal des Rits l'avoit prescrit. Alors elles se leverent, & se tinrent debout avec respect, toujours avec le même ordre & dans un grand silence, pendant que l'Impératrice descendoit de son Trône, & se retiroit.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait un cérémonial réglé pour la Cour: mais ce qui surprend, c'est qu'on ait établi dans le plus grand détail, des règles pour la manière dont les particuliers doivent en agir les uns avec les autres, quand ils ont à traiter, soit avec leurs égaux, soit avec ceux qui sont d'un rang supérieur. Nul état ne se dispense de ces règles: & depuis les Mandarins, jusqu'aux plus vils artisans, chacun garde admirablement la subordination que le rang, le mérite ou l'âge exigent.

Le salut ordinaire consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une manière affectueuse, & à courber tant soit peu la tête, en se disant réciproquement *Tsin tsin*: c'est un mot de compliment qui signifie tout ce qu'on veut: quand ils rencontrent une personne, pour qui l'on doit avoir plus de déférence, ils joignent les mains, les élèvent & les abaissent jusqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps.

De la ma-
nière de
saluer.

Lorsqu'après une longue absence deux personnes de connoissance se rencontrent, ils se mettent l'un & l'autre à genoux, & se baissent jusqu'à terre: ils se relèvent & recommencent la même cérémonie jusqu'à deux &

Après une
longue ab-
sence.

trois

trois fois. *Fo* qui signifie bonheur, est un mot dont ils se servent communément dans les honnêtetez qu'ils se font les uns les autres.

Au retour
d'un voya-
ge.

Si quelqu'un est nouvellement arrivé, ils lui demandent d'abord *Na fo*, si toutes choses ont bien été pendant son voyage. Quand on leur demande comment ils se portent: fort bien, répondent-ils, grace à votre abondante félicité: *Cao lao ye hung fo*: Lorsqu'ils voyent un homme qui se porte bien, ils lui disent *jung fo*, comme qui diroit, la prospérité est peinte sur votre visage, vous avez un visage heureux.

Bienféan-
ce obser-
vée dans
les Villages
de même
que dans
les Villes.

Dans les villages comme dans les villes, on garde pareillement toutes les bienféances qui conviennent au rang d'un chacun: soit qu'ils marchent ensemble, soit qu'ils se saluent, les termes dont ils se servent sont toujours pleins de respect & de civilité.

Quand, par exemple, on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, *Fei sin*, disent ils, vous prodiguez votre cœur. Si on leur a rendu quelque service, *Sie pou tsin*: mes remerciemens ne peuvent avoir de fin. Pour peu qu'ils détournent une personne occupée, *Fan lao*, je vous suis bien importun: *Te tsoûi*, c'est avoir fait une grande faute, que d'avoir pris cette liberté. Quand on les prévient de quelque honnêteté, *Pou can, pou can, pou can*, je n'ose, je n'ose, je n'ose: c'est-à-dire, souffrir que vous preniez cette peine pour moi. Si l'un dit quelque parole tant soit peu à leur louange, *Ki can*, comment oserois-je: c'est-à-dire, croire de telles choses de moi. Lorsqu'ils conduisent un ami à qui ils ont donné à manger, *Yeou man*, ou bien *Tai man*, nous vous avons bien mal receu, nous vous avons bien mal traité.

Les Chinois ont toujours à la bouche de semblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux: mais il ne s'en suit pas delà que le cœur y ait beaucoup de part. Parmi les gens même du commun, ils donnent toujours le premier rang aux personnes les plus âgées: si ce sont des Etrangers, ils le donnent à celui qui vient de plus loin, & à moins que le rang ou la qualité de la personne, n'exigeât le contraire: dans les provinces où la main droite est la plus honorable, * ils ne manquent pas de la donner.

Quand deux Mandarins se rencontrent dans la rue, ce qu'ils évitent le plus qu'ils peuvent, s'ils sont d'un rang fort différent: mais s'ils sont d'un rang égal, ils se saluent mutuellement sans sortir de leur chaise, & sans même se lever, en baissant les mains jointes, & les relevant jusqu'à la tête, ce qu'ils recommencent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils aient cessé de se voir. Si l'un d'eux est d'un rang inférieur, il fait arrêter sa chaise: ou s'il est à cheval, il met pied à terre, & fait une profonde révérence au Mandarin son supérieur.

Du Salut
entre Man-
darins.

Rien n'est comparable au respect que les enfans ont pour leurs peres, & les disciples envers leurs maîtres: ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence: leur coutume est, sur tout en certains jours, comme au commencement de l'année, au jour de leur naissance, & en diverses autres occasions, de les saluer en se mettant à genoux, & battant plusieurs fois la terre du front.

Du Res-
pect des
Enfans
pour leurs
Peres.
Des Dis-
ciples pour
leurs Mai-
tres.

Lors-

* Il y en a d'autres où c'est la gauche.

Lorsque les Chinois s'entretiennent ensemble, ils s'expriment en des termes les plus humbles & les plus respectueux, & à moins qu'ils ne parlent familièrement, & entre amis, ou à des personnes d'un rang fort inférieur, ils ne disent jamais *je & vous*, à la première & à la seconde personne: ce seroit une incivilité grossière: ainsi au lieu de dire, je suis très-sensible au service que vous m'avez rendu, ils diront: le service que le Seigneur, ou bien le Docteur a rendu à son petit serviteur, ou bien à son disciple, m'a été extrêmement sensible. De même un fils parlant à son pere, s'appellera son petit fils, quoiqu'il soit l'aîné de sa famille, & qu'il ait lui-même des enfans.

Humilité
& Modestie des
Chinois
dans leurs
Discours.

Souvent même ils se servent de leur nom propre pour s'exprimer d'une manière plus respectueuse: car il est à remarquer qu'on donne aux Chinois plusieurs noms conformes à leur âge & à leur rang. D'abord on leur donne à leur naissance le nom de famille, qui est commun à tous ceux qui descendent du même ayeul: environ un mois après qu'ils sont nez, le pere & la mere donnent un petit nom à leur fils, un nom de lait, comme ils l'appellent, & c'est d'ordinaire le nom d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre chose semblable. Quand il commence à s'appliquer à l'étude, il reçoit un nouveau nom de son maître, qui se joint au nom de famille, & c'est de ce nom composé qu'on l'appelle dans l'école. Lorsqu'il a atteint l'âge viril, il prend parmi ses amis un autre nom, & c'est celui qu'il conserve, & qu'il signe d'ordinaire à la fin de ses lettres ou d'autres écrits. Enfin quand il parvient à quelque charge considérable, on l'appelle d'un nom particulier convenable à son rang & à son mérite, & c'est de ce nom là que la politesse veut qu'on se serve en lui parlant: ce seroit une incivilité de l'appeller de son nom de famille, à moins qu'on ne fût d'un rang fort supérieur au sien.

Des noms
que les
Chinois
reçoivent
en diverses
occasions.

Ces manières polies & modestes auxquelles on forme de bonne heure les Chinois, inspirent au peuple le plus profond respect pour ceux qui les gouvernent, & qu'ils regardent comme leurs peres. Mais les marques qu'ils donnent de leur vénération, ne nous paroissent pas moins extraordinaires.

Lorsqu'un Gouverneur de ville se retire dans une autre province, après avoir exercé sa charge avec l'approbation du public, le peuple lui rend à l'envi les plus grands honneurs. Dès qu'il commence son voyage, il trouve sur le grand chemin durant deux ou trois lieues, des tables rangées d'espace en espace: elles sont entourées d'une longue pièce de foye qui pend jusqu'à terre: on y brûle des parfums: on y voit des chandeliers, des bougies, des viandes, des légumes, & des fruits: à côté sur d'autres tables on trouve préparé le thé & le vin qu'on doit lui offrir.

Cérémo-
nies lors-
qu'un
Gouver-
neur se
retire de
son Gou-
verne-
ment.

Aussitôt que le Mandarin paroît, le peuple se met à genoux, & courbe la tête jusqu'à terre: les uns pleurent, ou plutôt font semblant de pleurer: les autres le prient de descendre pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnaissance: on lui présente le vin & les viandes préparées, & on l'arrête continuellement à mesure qu'il avance.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve des gens qui lui tirent à plusieurs

On le bot-
te & dé-

botte à
plusieurs
reprises.

reprises ses bottes, pour lui en donner de nouvelles. Toutes ces bottes qui ont touché au Mandarin, sont révérees par ses amis, & ils les conservent précieusement dans leurs maisons. Les premières qu'on lui a tirées, se mettent par reconnoissance dans une espèce de cage, au-dessus de la porte de la ville, par laquelle il est sorti.

Cérémonies au
jour de la
Naissance
d'un Gouverneur.

De même, quand les Chinois veulent honorer le Gouverneur de leur ville le jour de sa naissance, les plus distinguez de la ville s'assemblent, & vont en corps le saluer dans son palais. Outre les présens ordinaires, dont ils accompagnent la visite, ils portent souvent avec eux une longue boîte de vernis, ornée de fleurs d'or, & divisée dans le fonds par huit ou douze petits compartimens, qu'on a remplis de diverses sortes de confitures.

Dès qu'ils sont arrivés dans la salle où doit se faire la cérémonie, ils se rangent tous sur une même ligne, ils s'inclinent profondément, ils se mettent à genoux, & courbent la tête jusqu'à terre, à moins que le Gouverneur ne les releve, ce qu'il fait ordinairement. Souvent le plus considérable d'entre eux prend du vin dans une coupe, l'élève en l'air avec les deux mains, l'offre à ce Mandarin, & dit tout haut, par forme de souhait: *Fo t'sou*, voilà le vin qui porte bonheur. *Cheou t'sou*, voilà le vin qui donne une longue vie: un moment après un autre s'avance, & élevant en l'air des confitures qu'il présente avec respect, voilà, dit-il, du sucre de longue vie: d'autres répètent jusqu'à trois fois ces mêmes cérémonies, & font toujours les mêmes souhaits.

Habille-
ment sin-
gulier
à cette
occasion.

Mais quand c'est un Mandarin qui s'est extraordinairement distingué par son équité, par son zèle, & par sa bonté pour le peuple, & qu'ils veulent, lui témoigner avec éclat leur reconnoissance, ils ont un autre moyen assez particulier de lui faire connoître l'estime que tout le peuple fait de son heureux gouvernement. Les Lettrez font faire un habit composé de petits carreaux de satin, de diverses couleurs, rouges, bleues, vertes, noires, jaunes, &c. & le jour de sa naissance ils le portent tous ensemble en grande cérémonie, avec des instrumens de musique. Quand ils sont arrivez dans la salle extérieure qui lui sert de Tribunal, ils le font prier de sortir de la salle intérieure, pour passer dans cette salle publique: alors ils lui présentent cet habit, & ils le prient de s'en vêtir. Le Mandarin ne manque pas de faire quelque difficulté, en se disant indigne d'un tel honneur: enfin il se rend aux instances des Lettrez, & de tout le peuple, qui a accouru, & qui remplit la cour: on le dépouille de son habit extérieur, & on le revêt de l'habit qu'ils ont apporté.

Origine de
cet Habille-
ment.

Ils prétendent par ces diverses couleurs représenter toutes les nations qui ont des habits différens, & déclarer que tous les peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner: c'est pourquoi ces habits s'appellent *Ouan gin y*, c'est-à-dire, habits de toutes les nations. A la vérité le Mandarin ne s'en sert que dans ce moment là: mais on le conserve précieusement dans sa famille, comme un titre d'honneur & de distinction: on ne manque pas d'en instruire le Viceroy, & souvent cela passe jusqu'aux Cours Souveraines. Le Pere Contancin se trouva une fois à cette cérémonie,

nie, lorsqu'il alla faire ses complimens à un Gouverneur le jour de sa naissance.

Toutes les fois qu'on va visiter un Gouverneur, ou quelque autre personne de considération, il faut y aller avant le dîner: ou s'il arrive qu'on déjeûne, il faut du moins s'abitenir de vin: ce seroit manquer au respect dû à un homme de qualité, que de paroître devant lui, avec un visage qui fasse juger qu'on ait bû, & le Mandarin se tiendroit offensé, si celui qui lui rend visite, sentoît tant soit peu le vin. Quand cependant c'est une visite qu'on rend le même jour qu'on l'a reçue, on peut la faire l'après-dîner, car alors c'est une marque de l'empressement que vous avez d'honorer la personne qui vous a visité.

C'est aussi un devoir indispensable pour les Lettrez, qui seuls doivent avoir part au gouvernement, de rendre des honneurs extraordinaires à leurs anciens Législateurs, & aux plus célèbres Philosophes de l'Empire, sur tout à Confucius, qui pendant sa vie a beaucoup contribué à la forme parfaite du gouvernement, & qui en a laissé après lui les principales maximes. Tout ce qu'ils doivent faire dans une pareille occasion, est réglé par le cérémonial de l'Empire.

En chaque ville on a élevé un palais qui sert aux assemblées des Sçavans: les Lettrez lui ont donné divers noms: ils l'appellent d'ordinaire *Pouan cong*, salle Royale, ou bien *Ta ching tien*, salle de sagesse ou de perfection; *Ta hyo*, le grand collège: *Quoe hyo*, le collège de l'Empire. On y voit diverses petites planches dorées & vernies, suspendues à la muraille, où l'on a écrit les noms de ceux qui se sont distingués dans les Sciences: Confucius tient le premier rang, & tous les Lettrez sont obligés d'honorer ce Prince de leurs Philosophes. Voici les cérémonies qu'ils pratiquent.

Ceux qui après de rigoureux examens ont été jugés capables d'être mis au nombre des *Sieou tsai*, ou Bacheliers, se rendent dans la maison du *Ti bio tao*, ou Mandarin, avec des vestes de toile noire, & un bonnet ordinaire.

Dès qu'ils sont en sa présence, ils s'inclinent, ils se mettent à genoux, & se prosternent ensuite plusieurs fois: après quoi ils se relevent, & se rangent à droite & à gauche sur deux lignes, jusqu'à ce que le Mandarin ait donné ordre de leur présenter des habits propres des Bacheliers. On leur apporte des vestes, des surtouts, & des bonnets de soye: chacun prend son habit, & retourne se mettre en ordre, pour se prosterner de nouveau devant le Tribunal du Mandarin.

De là ils marchent avec gravité jusqu'au palais de Confucius, ils s'inclinent profondément, & courbent la tête quatre fois jusqu'à terre devant son nom, & devant ceux des plus célèbres Philosophes, comme ils avoient fait auparavant dans la maison du Mandarin. Cette première fonction des Bacheliers se fait dans une ville du premier ordre, & personne ne peut en être dispensé, à moins qu'il n'ait des raisons ou de deuil, ou de maladie bien avérées.

Quand les *Sieou tsai* sont de retour en leur patrie, ceux du même territoire vont ensemble se prosterner devant le Gouverneur qui les attend,

Des Visi-
tes.Des As-
semblées
des Sça-
vans.De s Hon-
neurs
qu'ils ren-
dent à
Confucius.Cérémonies à cette
occasion.

& qui reçoit sur son Tribunal ces nouvelles marques d'honneur. Il se lève ensuite, il leur offre du vin dans des coupes qu'il élève appuravant en l'air. Dans plusieurs endroits, on leur distribue des pièces de soye rouge, dont chacun se fait une espèce de baudrier: ils reçoivent aussi deux baguettes entourées de fleurs d'argent, qu'ils attachent à droite & à gauche sur leurs bonnets en forme de caducée. Puis le Gouverneur à la tête, ils marchent jusqu'au palais de Confucius, pour achever la cérémonie par ce salut ordinaire, dont nous venons de parler. C'est là comme le sceau qui les établit & qui les met en possession de leur nouvelle dignité, parce qu'alors ils reconnoissent Confucius pour leur maître, & que par cette action ils témoignent qu'ils veulent suivre les maximes dans le gouvernement de l'Etat.

Festin à la même occasion.

Outre cela, les Empereurs ont voulu, que les Docteurs & les gens de Lettres fissent comme au nom de l'Empire, un festin à ce grand homme. La veille destinée à cette fête, on a soin de tout préparer: un maître boucher vient tuer le cochon, des valets du Tribunal apportent du vin, des fruits, des fleurs, & des légumes qu'on range sur une table, parmi des bougies & des caliolettes.

Le lendemain les Gouverneurs, les Docteurs, & les Bacheliers se rendent au son des tambours, & des haut-bois dans la salle du festin. Le maître des cérémonies qui doit régler toute l'action, ordonne tantôt de s'incliner, tantôt de se mettre à genoux, tantôt de se courber jusqu'à terre, tantôt de se relever.

Quand le tems de la cérémonie est venu, le premier Mandarin prend successivement les viandes, le vin, les légumes, & les présente devant la tablette de Confucius, au son des instrumens de musique, qui chantent quelques vers en l'honneur de ce grand Philosophe. On fait ensuite son éloge, qui n'est gueres que de huit ou dix lignes, & qui est le même dans toutes les villes de l'Empire: on loue sa science, sa sagesse, ses bonnes mœurs. Ces honneurs qu'on rend en la personne de Confucius à tous les Sçavans, piquent extrêmement les Docteurs d'émulation.

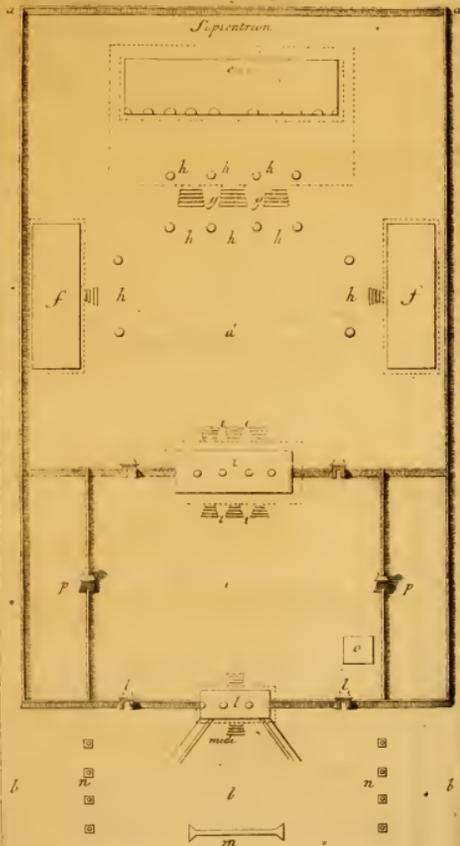
L'action finit par des inclinations, & des révérences réitérées, par le son des flûtes & des hauts-bois, & par les civilités réciproques que les Mandarins se rendent les uns aux autres. Enfin on enterre le sang & le poil de l'animal qui ont été offerts, & on brûle en signe de joye une grande pièce de soye, qui est attachée au bout d'une pique, & qui flotte jusqu'à terre à la manière des drapeaux.

On va ensuite dans une seconde salle rendre quelques honneurs aux anciens Gouverneurs des villes, & des provinces, qui se sont autrefois rendus célèbres dans l'administration de leurs charges. Enfin l'on se rend dans une troisième salle, où sont les noms des citoyens, qui sont devenus illustres par leur vertu, & par leurs talens, & l'on y fait encore quelques cérémonies.

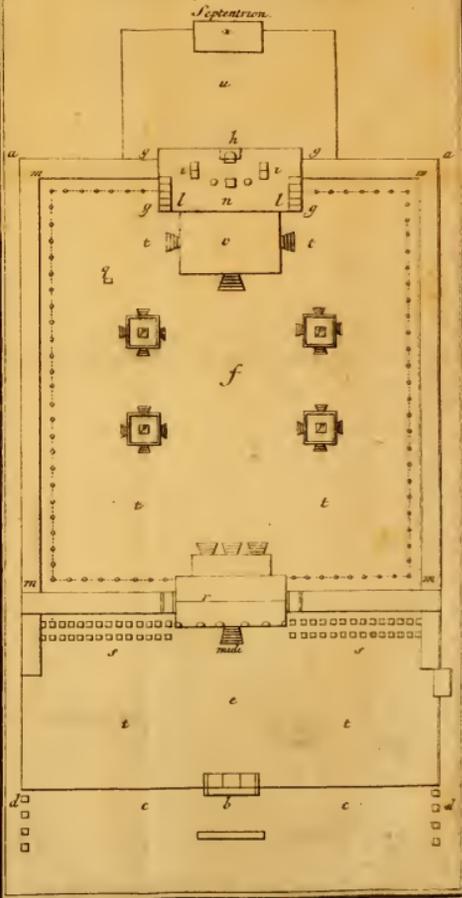
L'Empereur *Kia tsing* offre des présents à Confucius.

On raconte d'un Empereur Chinois, nommé *Kia tsing*, qu'avant que de commencer ses études, il alla au palais de Confucius pour lui offrir ses présens. Ce Prince étant devant le tableau du fameux Docteur, lui parla de la sorte.

Plan du Ti rang miao.



Plan du Koue tre Kien.

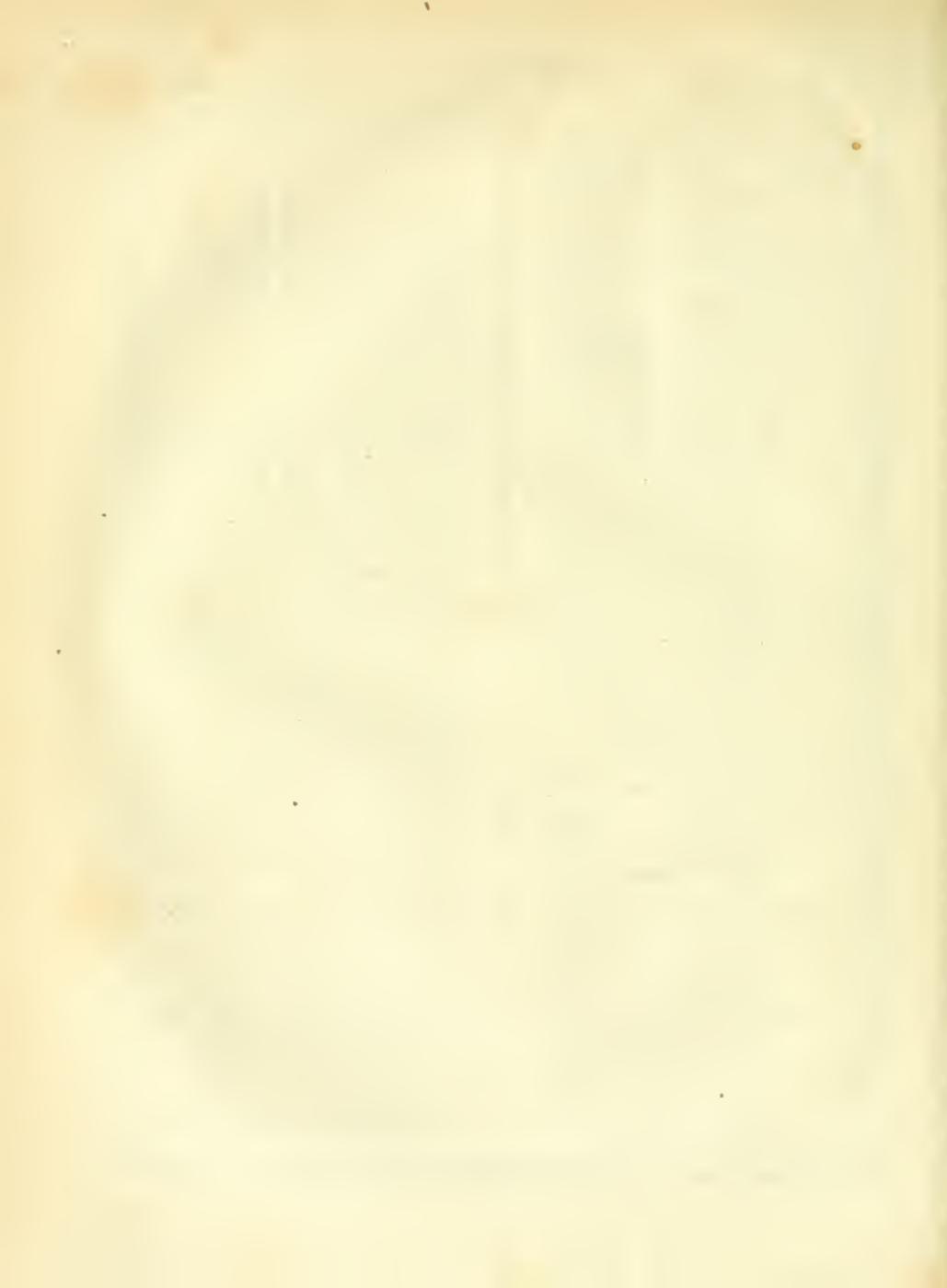


Explication des Marques sur le Plan du TIVANG-MIAO, où Salle de Ceremonie, où l'on rend des Honneurs solennels aux Empereurs qui ont été Chefs de toutes les Familles Imperiales de la Monarchie, & aux grands Personnages qui ont le plus contribué à les établir sur le Trone.

- a. a. Encinte de tout l'espace, partagé en deux Cours.
- b. b. b. Grande rue d'Orient en Occident.
- c. Cour anterieure.
- d. Cour interieure.
- e. Tien, ou Salle Imperiale, où sont placées les Tablettes & les Noms des 21. Monarques qui ont été Chefs des 21. familles Imperiales qui se sont succedé les unes aux autres, jusq'au celle d'aujourd'hui, dont Chun-chi est fondateur, & qui n'y sera placé, que quand une autre Famille aura succedé à celle-ci.
- f. f. Deux Salles laterales où l'on voit les Tablettes de 39 Hommes illustres par leur vertu & par leur valeur.
- g. g. Terrasse où Perron de la Salle Imperiale, où l'on monte par trois Escaliers.
- h. h. h. Grandes Urnes ou Cassolettes de bronze pour les parfums qu'on brûle en honneur de tous les Heros qu'on honnore dans les trois Salles.
- i. i. i. i. Portes, Terrasse & Escaliers, de la Cour interieure.
- l. l. l. Portes, Terrasse & Escaliers, de la Cour anterieure qui est sur la rue.
- m. Mur de respect, vis à vis de la Porte, derriere lequel sont obligez de passer ceux qui ne veulent pas mettre pied à terre.
- n. n. Deux grands Arcs de Triomphe de bois peint & doré, qui flanquent l'entrée de ce lieu.
- o. Tour de la Cloche qui sert à regler le temps & les Actions de la Ceremonie.
- P. P. Cours laterales dans l'une desquelles le Mandarin qui garde ce lieu, fait sa demeure: l'autre sert à préparer les Vian-dres & autres choses, qu'on a coutume d'offrir aux Heros de l'Empire, pour honorer leur Vertu & leur Memoire.

Explication des Marques sur le Plan du KOUE-TSE-KIEN, où Salle de Ceremonie, où l'on rend à CONFUCIUS, au nom de tout l'Empire, des Honneurs solennels pour honorer la Vertu & la Memoire de ce grand Philosophe.

- a. a. Encinte de tout l'espace, partagé en deux Cours.
- b. Entrée avec un Mur de respect vis à vis de la Porte: ceux qui font à cheval, sont obligez de passer derriere ce Mur, où de mettre pied à terre.
- c. c. La Rue.
- d. d. Deux Arcs de Triomphe.
- e. Cour anterieure.
- f. Cour interieure.
- g. g. g. Grande Salle de Ceremonie.
- h. Principal endroit de la Salle, où est placée la Tablette de Confucius, avec cette inscription, *Tchi ching sien tse cong tse chingwei*; c'est-à-dire, *Lieu où l'on honnore l'Ancien & très sage Maître Confucius.*
- i. i. Places des Tablettes des quatre principaux Disciples de Confucius, qu'on honore comme Sages du second ordre.
- l. l. Places des Tablettes de dix autres Disciples de Confucius, qu'on honore comme Sages du troisième ordre.
- m. m. m. Edifices où Salles qui regnent autour de cette Cour avec une Galerie. Dans ces Salles sont placées les Tablettes de 97. Hommes de divers âges: illustres par leur Sageste & par leur sçavoir, qu'on honore aussi dans ce lieu.
- n. Table où l'on brûle des Parfums à l'honneur de Confucius.
- o. Terrasse où Perron de la Salle de Ceremonie, bordée d'une balustrade de marbre. On y monte par trois Escaliers.
- p. p. p. Quatre petits Salons qu'on apercevoir de quatre côtés, où sont dressés quatre Monuments de marbre avec des Inscriptions de divers Empereurs, à la louange de Confucius. On monte dans ces Salons par quatre Escaliers.
- q. Petite cavité où l'on jette le sang des Animaux qu'on égorge pour etre offerts dans ce lieu.
- r. Salle & entrée de la Cour interieure avec ses Escaliers & son Perron en dedans.
- f. f. Double file de Monuments de Marbre avec autant d'Inscriptions de divers Docteurs à la louange de Confucius.
- t. t. Vieux Cypress qui remplissent les vuides des deux Cours principales.
- u. Cour posterieure.
- x. Salle particuliere où l'on honore le Pere de Confucius, comme Sage du troisième ordre.



„ Moi, Empereur, je viens aujourd’hui offrir ces louanges & ces pré-
 „ sens, comme des marques de mon respect, pour tous les anciens Doc-
 „ teurs de notre nation, & nommément pour le Prince *Tcheou kong*, &
 „ pour Confucius. Moi donc qui ne surpasse point en esprit le dernier de
 „ leurs disciples, je suis obligé de m’attacher aux ouvrages, c’est-à-dire,
 „ aux livres que ces grands hommes & ces sages maîtres de l’antiquité
 „ nous ont laissés, & au recueil de leurs maximes, sur lesquelles la postéri-
 „ té doit régler les mœurs. C’est pourquoi ayant résolu de me mettre dès
 „ demain à les étudier, j’appliquerai sérieusement toute l’étendue & la por-
 „ tée de mon esprit à les lire, & à les relire sans cesse, comme le moindre
 „ des disciples de ces incomparables Docteurs, pour m’en instruire à fonds,
 „ & pour achever heureusement le cours de mes études. „

Un des devoirs de la politesse Chinoise, est de se visiter les uns les autres :
 il y a des jours durant le cours de l’année, & il arrive des événemens, où
 ces visites sont indispensables, sur tout pour les disciples à l’égard de
 leurs maîtres, & les Mandarins par rapport à ceux de qui ils dépendent.

Jours par-
 ticuliers
 consacrés
 aux Visi-
 tes.

Ces jours, sont celui de la naissance, le commencement d’une nouvelle
 année, certaines têtes qui se célèbrent, lorsqu’il naît un fils, quand il se
 fait un mariage, qu’on est élevé à quelque charge, que quelqu’un de la
 famille vient à mourir, qu’on entreprend un long voyage, &c.

Dans toutes ces occasions on ne peut se dispenser, sans une grande raison,
 de faire des visites, & elles doivent ordinairement être accompagnées de
 quelques présens, lesquels consistent assez souvent en des choses qui ne sont
 pas de grande valeur, qui peu ent être utiles à celui auquel on les offre, &
 qui dans la vie civile ne contribuent pas peu à entretenir les liaisons d’amitié,
 ou de dépendance.

Pour ce qui est des visites ordinaires, il n’y a point de tems fixé, &
 quoiqu’elles se fassent sans façon entre amis intimes & familiers, la cou-
 tume & les loix prescrivent pour les autres beaucoup de cérémonies, qui
 sont d’abord très-génantes à tout autre qu’à des Chinois.

Lorsqu’on fait une visite, il faut commencer d’abord par faire présenter
 au portier de la personne qu’on vient voir, un billet de visite, qui s’appelle
Tie tsee: c’est un cahier de papier rouge, semé légèrement de fleurs d’or, &
 plié en forme de paravent.

Cérémon-
 nies dans
 les Visites.

Sur un des plis on écrit son nom, & l’on se sert de termes respectueux
 & proportionnez au rang de la personne que l’on vient visiter. On dira,
 par exemple, l’ami tendre & sincère de votre Seigneurie, & le disciple per-
 pétuel de sa doctrine, se présente en cette qualité pour vous rendre ses de-
 voirs, & vous faire la révérence jusqu’à terre: ce qu’ils expriment par ces
 mots: *Tun cheou pai*. Quand c’est un ami familier qu’on visite, ou une
 personne du commun, il suffit d’y donner un billet d’un simple feuillet.
 Que si l’on est en deuil, il doit être de papier blanc.

Le Mandarin qu’on va voir, se contente quelquefois de recevoir le *Tie tsee*
 que le portier lui met entre les mains, & alors, suivant le style Chi-
 nois, c’est la même chose que s’il recevoit personnellement la visite. Il

Suite des
Cérémonies dans
les Visites.

lui fait dire que pour ne point l'incommoder, il le prie de ne point descendre de sa chaise: ensuite, ou le jour même, ou l'un des trois jours suivans, il va rendre la visite, & présenter un *Tse tse* semblable à celui qu'il a reçu.

S'il reçoit la visite, & que ce soit d'une personne considérable: on fait passer la chaise au travers des deux premières cours du Tribunal, qui sont fort vastes, jusqu'à l'entrée d'une salle où le maître de la maison vient recevoir celui qui arrive.

Dès que vous entrez dans la deuxième cour, vous apercevez sur le devant de la salle deux domestiques, qui tiennent quelquefois le parasol & le grand éventail du Mandarin, inclinez l'un vers l'autre, * de sorte que vous ne pouvez ni apercevoir le Mandarin qui s'avance pour vous recevoir, ni en être aperçu.

Lorsque vous êtes descendu de chaise, votre domestique retire le grand éventail, qui vous cacheoit pareillement, & alors vous vous trouvez à une juste distance du Mandarin, pour lui faire la révérence.

C'est en ce moment là que commencent les cérémonies qui sont marquées toutes en détail dans le cérémonial Chinois: on y trouve le nombre d'inclinations qu'il faut faire, les termes dont il faut se servir, & les titres honorables qu'on doit se donner, les génuflexions réciproques, les détours qu'on doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche: car cette place d'honneur varie selon les provinces: les civilitez muettes par lesquelles le maître de la maison vous invite de la main à entrer, en ne disant que ce seul mot *Tsin tsin*: le refus honnête que vous faites de passer le premier, en répondant *Pou can*, je n'ose: le salut que le maître de la maison doit faire à la chaise qu'il vous destine, car il doit se courber devant elle avec respect, & l'épouffeter légèrement avec un pan de sa veste, pour en ôter la poussière.

Ouverture de la
Conversation.

Est-on assis? il vous faut exposer d'un air grave & sérieux le motif de votre visite, & l'on vous répond avec la même gravité par diverses inclinations: du reste vous devez vous tenir droit sur votre chaise, sans vous appuyer contre le dossier, avoir les yeux un peu baissés, sans regarder de côté & d'autre, les mains étendues sur les genoux, & les pieds également avancés.

Après un moment de conversation de part & d'autre, un domestique revêtu d'un habit propre, apporte sur un bandage autant de tasses de thé qu'il y a de personnes: autre attention à observer pour la manière de prendre la tasse, de la porter à la bouche, & de la rendre au domestique.

Du Départ.

Enfin la visite étant finie, vous vous retirez avec d'autres cérémonies: le maître du logis vous conduit jusqu'à votre chaise: quand vous y êtes entré, il s'avance un peu, attendant que les porteurs aient élevé la chaise, & alors prêt de partir, vous lui dites encore adieu, & il répond de la même manière à votre honnêteté.

C'est

* Cette sorte de visite en cérémonie regarde les personnes d'égale distinction, comme de Mandarin à un autre Mandarin, à peu près de même ordre.

C'est sur tout lorsqu'un *Kin tchai* ou Envoyé de la Cour, rend visite aux grands Mandarins des lieux par où il passe, qu'on observe religieusement toutes les formalitez prescrites, soit pour la manière de le recevoir, soit pour le cortége qui doit l'accompagner.

Visites des
Envoyés
de la Cour.

Lorsqu'il sort pour aller faire les visites, la chaise sur laquelle il est porté, est précédée d'environ trente personnes rangées deux à deux, dont les uns portent à la main des bassins de cuivre, qu'ils frappent de tems en tems en forme de tambour, les autres portent des drapeaux, ceux-ci de petites planches de bois vernissées, où l'on voit en gros caractère d'or, *Kin tchai ta gin*, c'est-à-dire, Seigneur Envoyé de la Cour. Il y en a qui ont le fouët à la main, d'autres portent des chaînes: plusieurs portent sur l'épaule certains instrumens peints de diverses figures & dorez, les uns en forme de grosses crosses terminées par des têtes de dragon, & les autres en forme de bâtons de Chantre: quelques uns ne sont distinguez que par un haut bonnet de feutre, de figure cylindrique & de couleur rouge, duquel pendent deux grosses plumes d'or, & qui sont gagez seulement pour crier par les rues, & avertir le peuple de faire place.

A la tête de cette marche est un portier ou petit Officier du Tribunal, qui porte dans un porte-feuille les *Tie tsée*, ou billets de visite, qu'il a fait préparer auparavant, pour tous les Mandarins & autres personnes distinguées qu'il veut visiter. Aux deux côtes de la chaise, marchent deux ou quatre domestiques proprement vêtus. Enfin cette marche est fermée par plusieurs autres domestiques du *Kin tchai*; car tout le reste de ceux qui accompagnent, sont des gens gagez & entretenus exprès, pour escorter l'Envoyé tout le tems qu'il doit séjourner dans une ville.

Il y a encore quinze personnes qui ne sortent point de sa maison. Six se tiennent à la porte avec des hauts-bois, des fifres & des tambours, qui semblent gagez pour étourdir à tout moment le voisinage du bruit de leurs instrumens: ce qu'ils font particulièrement, toutes les fois que quelques personnes de considération entrent ou sortent de la maison. Le reste est occupé aux offices du dedans.

La manière dont les Mandarins doivent recevoir un Envoyé de la Cour, est également accompagnée de cérémonies, auxquelles ils n'oseroient manquer. On les connoïtra par la reception qui se fit à *Nan tebang fou* au Pere Bouvet, lorsqu'accompagné d'un grand Mandarin nommé *Tong lao ye*, il fut envoyé en cette qualité par l'Empereur en Europe. Il avoit fait le voyage jusqu'à cette ville, partie à cheval, partie en chaise, & ce ne fut que là qu'il prit des barques.

Cérémonies lorsqu'un Mandarin reçoit un Envoyé de la Cour.

Dès qu'ils furent arrivez, ils trouverent une de ces barques grosses comme des navires de médiocre grandeur, toutes peintes & dorées, qu'on avoit préparées pour leur voyage. Avant que de s'embarquer, les sous-Secrétaires du Viceroi & des grands Mandarins, qui avoient été envoyez au devant d'eux, présentèrent selon l'usage des *Tie tsée* ou billets de complimens de la part de leurs maîtres. Ils passerent ensuite la rivière.

Réception du Pere Bouvet en cette qualité.

La barque n'eut pas plutôt touché l'autre rivage, qu'ils trouverent le Viceroi & les grands Mandarins de la ville, qui venoient les recevoir, qui

les

les. invitèrent à mettre pied à terre, & les conduisirent dans un *Cong quan* ou grand Hôtel fort propre, lequel est sur le bord de la rivière.

Quand ils furent arrivés au milieu de la seconde cour, le Viceroy avec tous les Mandarins qui l'accompagnoient, s'étant mis à genoux vis-à-vis de la grande salle au bas du grand escalier, se tourna vers eux, & demanda en cérémonie au nom de la compagnie, des nouvelles de la santé de l'Empereur, * surquoi *Tong lao ye* les ayant satisfait, le Viceroy & les Mandarins se levèrent.

Il est introduit dans la salle.

On fit entrer les Envoyez dans la salle, où l'on avoit préparé deux rangs de fauteuils, sur lesquels on s'assit dans l'ordre qu'on y étoit entré. Aussitôt on leur présenta du thé à la Tartare & à la Chinoise, qu'on but en cérémonie, c'est-à-dire, que chacun de la compagnie tenant de la main droite la coupe de thé Tartare, fit une inclination profonde au Viceroy qui faisoit ce régal, avant que de boire, & après avoir bu. Pour ce qui est du thé Chinois, la coutume est de prendre la tasse des deux mains, & de la porter jusqu'à terre en faisant une inclination profonde, après quoi on boit peu à peu à diverses reprises, tenant la tasse de la main gauche.

Après ce premier régal, le Viceroy & le Général des armes se levant avec toute la compagnie, présentèrent aux Envoyez des *Tie tsée* ou billets des présens, qu'ils devoient leur faire de provisions pour mettre sur leurs barques: ensuite ils les convièrent à se mettre à table. Le dîner étoit préparé au fond de la salle, où il y avoit deux rangs de tables qui se répondoient les unes aux autres. Le festin se fit partie à la Tartare, partie à la Chinoise: ainsi l'on se dispensa d'une grande partie des cérémonies gênantes, qu'on observe dans les festins Chinois. Le festin étant fini, les Envoyez se rembarquerent.

Peu après les grands Mandarins leur envoyèrent des billets de visite, & ils vinrent ensuite en personne les uns après les autres. Le *Tchi fou* Gouverneur de la ville, accompagné des deux *Tchi bien* ou Présidens des deux Tribunaux subalternes, imitèrent l'exemple des grands Mandarins. Ces visites étoient accompagnées d'autant de *Tie tsée* ou billets de présens, qu'ils devoient leur faire en provisions & en rafraichissemens.

Présens qu'il recevoit à cette occasion.

Sur la route d'eau, au lieu de tables couvertes de mets, que les Mandarins des lieux tiennent prêtes, pour régaler le *King tchai*, la coutume est d'envoyer de semblables provisions sur la barque qui l'accompagne. On peut juger de la nature de ces présens par celui que fit le Viceroy, dont voici la liste: deux mesures ou boisseaux de ris blanc & fin: deux mesures de farine, un cochon, deux oyes, quatre poules, quatre canards, deux paquets d'herbages de mer, deux paquets de nerfs de cerfs, ** deux paquets des entrailles de certain poisson de mer, deux paquets de seche ou de *me yu*, c'est-à-dire, poisson à l'encre, & deux jarres de vin. Les présens des autres Mandarins étoient à peu près les mêmes pour la qualité.

Com.

* Il n'y a que les Officiers de ce rang qui aient droit de s'informer ainsi en cérémonie; de la santé de l'Empereur.

** Ces nerfs décharnés & desséchés, passent à la Chine pour un mets exquis.

Comme c'est l'usage par toutes les villes où l'on passe, de recevoir de ces sortes de présens de la part des Mandarins, il n'est pas nécessaire de faire d'autres provisions sur les barques, parce qu'elles suffisent & de reste pour la table du *Kin tchai*, & pour l'entretien de tout son monde.

Quand on offre un présent, outre le *Tie tsée* ou billet de visite, on joint un *Ly tan*, c'est un morceau de papier rouge, semblable au *Tie tsée*, sur lequel on écrit le nom de celui qui le fait, & le nombre des choses qui le composent. Lorsque celui qui fait le présent vient lui-même en personne, après les civilitez ordinaires, il vous offre le billet que vous prenez de la main, & que vous donnez à garder à un de vos domestiques : ensuite vous faites une profonde révérence pour remerciement. Quand la visite est finie, vous lisez le billet, & vous recevez ce que vous jugez à propos. Si vous recevez tout ce qui est marqué, vous gardez le billet, & vous en donnez un autre sur le champ, pour remercier, & pour faire connoître que vous avez tout reçu. Si vous n'en recevez qu'une partie, vous marquez sur le billet de remerciement ce que vous recevez. Si vous ne recevez rien du tout, vous renvoyez le billet & le présent qui l'accompagne, avec un billet de remerciement, sur lequel vous écrivez *Pi sié*, c'est-à-dire, ce sont des perles précieuses, je n'oserois y toucher.

Cérémonies quand on fait ou qu'on reçoit des Présens. }

Mais si la personne qui fait le présent, se contente de vous l'envoyer par des valets, ou bien il envoie les choses marquées dans le billet, avec le billet même, & alors vous gardez les mêmes cérémonies, que lorsqu'il l'offre en personne : ou bien il vous envoie le billet, se réservant à acheter les choses marquées, en cas que vous les receviez : alors si vous voulez recevoir quelque chose, vous prenez un pinceau, & vous marquez des cercles sur les choses que vous acceptez : on va les acheter sur le champ, & on vous les apporte : ensuite vous écrivez un billet de remerciement, où vous marquez ce que vous avez reçu, & vous ajoutez *Tu pi*, pour le reste ce sont des perles précieuses : mais quand il y a du vin, les valets ne manquent gueres de se décharger d'une partie du poids, sans qu'on s'en apperçoive, que quand on vient à l'ouverture des pots ou des jarres.

Il y a plusieurs occasions où quand vous avez reçu un présent, la politesse demande que vous en fassiez un à votre tour : cela se pratique sur tout vers le commencement de l'année, à la cinquième lune, &c. Quand c'est une personne considérable, ou par sa naissance, ou par son emploi, qui fait un présent, celui qui le reçoit, doit s'incliner profondément devant le présent.

Temps des Présens.

Il n'y a pas jusqu'aux lettres que les particuliers écrivent, qui ne soient sujettes à un grand nombre de formalitez, dont plusieurs Lettrez sont même quelquefois embarrassées. Si l'on écrit à une personne de considération, il faut se servir d'un papier blanc, qui ait dix ou douze replis à la manière des paravents : on en vend exprès avec de petits sacs, & de petites bandes de papier rouge, qui doivent accompagner la lettre : c'est sur le second repli qu'on commence la lettre, & à la fin on met son nom.

Formalités au sujet des Lettres.

De leur
Stile.

Il faut avoir grande attention au stile, lequel doit être différent de celui qui est en usage dans les entretiens ordinaires: le caractère qu'on employe, demande une nouvelle attention: plus il est petit, plus il est respectueux: il y a des distances à garder entre les lignes, & des termes d'honneur à employer, selon le rang & la qualité des personnes à qui l'on écrit. Le cachet, si on l'applique, se met en deux endroits, sur le nom propre de celui qui écrit, & sur les premiers caractères de la lettre: mais pour l'ordinaire, on se contente de l'appliquer sur le sachet qui sert d'enveloppe.

En tems
de Deuil.

Si la personne qui écrit est en deuil, elle met un petit papier bleu sur le nom propre. La lettre une fois écrite, on la met dans un petit sac de papier, sur le milieu duquel on colle une bande rouge de la longueur de la lettre, & large d'environ deux doigts, & on écrit ces deux mots *Nuy ban*, c'est-à-dire, la lettre est dedans: on la met ensuite dans un second sac de papier plus fort, qui a une bande de papier rouge semblable à la première, sur laquelle se mettent en gros caractères, le nom & la qualité de celui à qui on écrit, & à côté on écrit en plus petits caractères la province, la ville, & le lieu de sa demeure. Ce second sac se colle en haut & au bas, & le cachet s'imprime sur les deux ouvertures, avec ces lettres *Hou fong*, c'est-à-dire, gardé & scellé: & du haut en bas d'une ouverture à l'autre, on écrit l'année & le jour qu'on a livré la lettre.

Des Dépê-
ches pour
la Cour.

Lorsqu'il s'agit des dépêches que les Mandarins envoient en Cour pour une affaire fort pressée, on attache une plume au paquet, & alors il faut que le courrier qui le porte, marche nuit & jour, & fasse une extrême diligence.

Des Fes-
tins.

Les Chinois, de même que les autres nations, s'invitent souvent à des festins, où ils se donnent des marques réciproques d'estime & d'amitié: mais c'est principalement dans ces festins que régnent, pour un Européen, la gêne & la contrainte d'une politesse, qui est naturelle aux Chinois: tout y est compassé, tout s'y passe en formalitez & en cérémonies. Ils font deux sortes de festins: les uns ordinaires, qui sont de douze ou de seize mets: & d'autres plus solennels, où l'on sert jusqu'à 24. plats sur chaque table, & où l'on affecte encore plus de façons.

Il est be-
soin de
plusieurs
invita-
tions.

Quand on veut observer exactement toutes les cérémonies, un festin doit être toujours précédé de trois invitations, qui se font par autant de *Tie tsie* ou de billets, qu'on écrit à ceux qu'on veut régaler. La première invitation se fait la veille, ou tout au plus l'avant veille, ce qui est rare. La seconde se fait le matin, le jour même destiné au repas, pour faire ressouvenir les convives de la prière qu'on leur a faite, & les prier de nouveau de n'y pas manquer. Enfin la troisième se fait, lorsque tout est prêt, & que le maître du festin est libre, par un troisième billet qu'il leur fait porter par un de ses gens, pour leur dire l'impatience extrême qu'il a de les voir.

Ornemens
de la Salle
du Festin.

La salle où doit se donner le festin, est d'ordinaire parée de vases de fleurs, de peintures, de porcelaines & d'autres ornemens semblables: il y a au-

autant de tables que de personnes invitées, à moins que le grand nombre des convives n'oblige d'en mettre deux à chaque table: car dans ces grands festins il est rare qu'on en mette trois.

Ces tables sont toutes sur la même ligne le long des deux côtes de la salle, & répondent les unes aux autres, en sorte que les convives soient assis sur des fauteuils, & placez vis-à-vis l'un de l'autre: le devant des tables a des ornemens de foye, faits à l'éguille, qui ressemblent assez à nos paremens d'autel: quoiqu'on n'y mette ni nappes, ni serviettes, le vernis admirable de la Chine les rend très-propres.

Des Tab-
lics.

Les bords de chaque table sont souvent couverts de plusieurs grands plats chargez de viandes coupées & arrangées en pyramides, avec des fleurs, & de gros citrons au-dessus sur les côtes de la table. On ne touche point à ces viandes, qui ne servent qu'à l'ornement, à peu près comme on fait à l'égard des figures de sucre, qu'on met sur la table dans les festins d'Italie.

Des Servi-
ces.

Quand celui qui donne le repas, introduit ses hôtes dans la salle du festin, il les salue tous les uns après les autres, après quoi il se fait donner du vin dans une petite coupe, qui est ou d'argent, ou de bois précieux, ou de porcelaine, posée sur une petite soucoupe de vernis: il la tient des deux mains, & faisant la révérence à tous les conviez qui l'accompagnent, il se tourne vers la grande cour du logis, & s'avance sur le devant de la salle, où il lève les yeux & les mains vers le Ciel avec sa coupe, dont il répand aussitôt après le vin à terre, comme pour reconnoître que les biens qu'il a, il les a reçus du Ciel.

Introduc-
tion des
Convives.

Il fait ensuite verser du vin dans une tasse de porcelaine ou d'argent, & après avoir fait la révérence au plus considérable des convives, il va la poser sur la table qui lui est destinée. Celui-ci répond à cette civilité, par les mouvemens qu'il se donne, pour l'empêcher de prendre ce soin: & en même tems il se fait apporter du vin dans une tasse, & fait quelques pas pour la porter vers la place du maître du festin, qui est toujours la dernière, & qui à son tour l'en empêche avec certains termes ordinaires de civilité.

Aussitôt après le Maître d'Hôtel apporte les deux petits bâtons d'yvoire, ornez d'or ou d'argent, dont se servent les Chinois au lieu de fourchettes, & il les pose sur la table en ligne parallèle devant le fauteuil, s'ils n'y avoient pas été posés auparavant, comme c'est assez l'ordinaire.

Après cette cérémonie, il conduit le premier convive à son fauteuil, qui est couvert d'un riche tapis de foye à fleurs, & il lui fait de nouveau une profonde révérence, & l'invite à s'asseoir. Celui-ci ne l'accepte qu'après bien des formalitez, par lesquelles il s'excuse de prendre une place si honorable. Il se met en devoir de faire le même honneur aux autres convives, mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

Il est à remarquer que suivant les anciens usages de la Chine, la place d'honneur se donne aux étrangers préférablement aux autres: & parmi les étrangers, à celui qui vient de plus loin, ou bien à celui qui est le plus avancé en âge à moins qu'un autre ne fût revêtu de quelque dignité considérable.

De la Pla-
ce d'hon-
neur.

Comédies
aux Fes-
tins.

Après toutes ces cérémonies, on se met à table. C'est alors qu'on voit entrer dans la salle quatre ou cinq des principaux Comédiens richement vêtus: ils s'inclinent profondément tous ensemble, & frappent quatre fois la terre du front, au milieu des deux rangs de tables, le visage tourné vers une longue table dressée en forme de buffet, & chargée de lumieres & de caissettes remplies de parfums. Ils se relevent, & l'un d'eux s'adressant au premier des convives, lui présente un livre, en forme de longues tablettes, sur lesquelles sont écrits en caracteres d'or les noms de cinquante ou soixante Comédies qu'ils sçavent par cœur, & qu'ils sont prêts à représenter sur le champ, comme pour le prier d'en choisir une.

Ce premier convive s'en excuse, & le renvoye poliment au second, avec un signe d'invitation: le second au troisiéme, &c. Tous s'excusent, & lui font reporter le livre: il se rend enfin, il ouvre le livre, le parcourt des yeux en un instant, & détermine la Comédie qu'il croit devoir le plus agréer à la compagnie: s'il y a quelque inconvénient à la représenter, le Comédien doit l'en avertir. Un des inconvénients seroit, par exemple, qu'un des principaux personnages de la Comédie portât le nom de quelqu'un de ceux qui sont présens. Après quoi le Comédien montre à tous les conviez le nom de la Comédie dont on a fait choix, & chacun par un signe de tête témoigne qu'il l'approuve.

Symphonie
lingua-
lière des
Chinois.

La représentation commence au bruit des instrumens propres de cette nation: ce sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigre & perçant, des tambours de peaux de buffle, des flûtes, des sifres, & des trompettes, dont l'harmonie ne peut gueres charmer que les Chinois.

Il n'y a nulle décoration pour ces Comédies, qui se représentent pendant un festin: on se contente de couvrir le pavé de la salle d'un tapis, & c'est de quelques chambres voisines du balcon que sortent les Acteurs, pour jouer leur rôle, en présence des conviez, & d'un grand nombre de personnes connues, que la curiosité y attire, que les domestiques laissent entrer, & qui de la cour voyent ces sortes de spectacles. Les Dames qui veulent y assister, sont hors de la salle, placées vis-à-vis les Comédiens, où à travers une jalousie faite de bambous entrelasés, & de fils de soye à rezeau, elles voyent & entendent tout ce qui s'y passe sans être aperçues. Les meurtres apparens, les pleurs, les soupirs, & quelquefois les hurlemens de ces Comédiens, sont juger à un Européen qui ne sçait pas encore la langue, que leurs piéces sont remplies d'événemens tragiques.

Commencement
du Festin.

On commence toujours le festin par boire du vin pur: le Maître d'Hôtel un genou en terre, y exhorte à haute voix tous les convives: *Tsing lao yemen kiu poi*, dit-il, ce qui signifie: on vous invite, Messieurs, à prendre la tasse.

A ces mots chacun prend sa tasse des deux mains, & l'éleve jusqu'au front, puis la baissant plus bas que la table, & la portant tous ensuite près de la bouche, ils boivent lentement à trois ou quatre reprises, & le maître ne manque pas de les inviter à tout boire: c'est ce qu'il fait le premier, puis montrant le fonds de sa tasse, il leur fait voir qu'il l'a entièrement vidée, & que chacun doit faire de même.

On sert du vin deux ou trois fois, & tandis qu'ils boivent, on met au milieu de chaque table une grande porcelaine de viande, où tout est en ragoût, ce qui fait qu'ils n'ont pas besoin de couteaux. Le Maître d'Hôtel les invite à manger, de même qu'il les a invitez à boire; aussi-tôt chacun prend adroitement un morceau de viande dans la porcelaine: on fert vingt ou vingt-quatre de ces plats, avec les mêmes cérémonies à chaque plat qu'on apporte: ce qui engage à boire autant de fois: mais on ne boit qu'autant qu'on veut, & d'ailleurs les tasses sont alors très-petites.

Suite des
Festins.

Après qu'on a cessé de manger du premier plat, on ne le leve pas de dessus la table, non plus que tous ceux qu'on sert jusqu'à la fin du repas. Entre six ou huit mets on apporte du bouillon de viande ou de poisson dans une porcelaine, & dans un plat une espèce de petits pains ou de petits painez, que l'on prend avec les petits bâtons, pour les tremper dans le bouillon, & les manger sans aucune cérémonie: jusqualors on n'a mangé que de la viande.

En même tems on sert du thé, qui est l'une de leurs boissons la plus ordinaire, laquelle se prend chaude, aussi bien que le vin, car les Chinois n'ont jamais eu l'usage de boire frais. Ainsi il y a toujours des serviteurs, avec des vases pleins de vin fort chaud, pour en verser dans les tasses, & pour mettre dans d'autres vases de porcelaine, celui qui reste & qui s'est refroidi.

Quand les convives ont quitté leurs petits bâtons, & cessent de manger, on sert à boire, & on apporte un autre plat: le maître du logis les invite encore à manger ou à boire, ce qu'il pratique à chaque nouveau plat qu'on apporte: en servant les plats l'un après l'autre, les domestiques ménagent le tems de telle sorte, que les vingt ou vingt-quatre plats de service se trouvent rangez sur la table, dans l'endroit où la Comédie doit être interrompue. On sert du vin, on présente du ris, on offre du thé. Puis on se leve de table, on va au bas de la salle faire des complimens au maître du festin, lequel alors les conduit, ou dans le jardin, ou dans une salle pour s'y entretenir, & prendre un peu de relâche avant qu'on serve le fruit.

Pendant ce tems-là, les Comédiens prennent leur repas, & les domestiques sont occupez, les uns à vous apporter dans le salon où vous êtes des bassins d'eau tiède, pour vous laver les mains, & même le visage, si vous le jugez à propos: d'autres à desservir les tables, & à y préparer le dessert qui est pareillement de vingt ou vingt-quatre plats de fucrerie, de fruits, de compotes, de jambons, de canards salez séchés au soleil, d'un goût exquis, & de petits entremets de choses qui leur viennent de la mer.

Le Des-
sert.

Quand tout est prêt, un domestique s'approche de son maître, un genou en terre, & l'en avertit tout bas. Le maître prenant le tems que l'entretien cesse, se leve & invite avec politesse les conviez à retourner dans la salle du festin. Alors on se rend au bas de la salle, on fait encore quelques cérémonies pour les places, & enfin chacun se remet dans celle où il étoit pendant le repas: on change les tasses, & l'on en apporte de plus grandes: c'est pendant ce service qu'on vous presse, & qu'on vous engage, si

l'on

l'on peut, à boire à longs traits. On continue la Comédie, ou bien quelquefois pour se divertir d'avantage, on le fait apporter le livre de farces, & chacun choisit la sienne: il s'en représente de fort agréables.

Il y a pour ce service, de même que pour le portier, cinq grands plate de parade sur les côtes de la table. Durant ce tems-là on donne à manger aux domestiques des conviez dans une des chambres voisines: on les traite très-bien, mais sans aucune cérémonie.

Au commencement du second service, chaque convié fait apporter par un de ses valets un bandege, où sont divers petits sacs de papier rouge, qui contiennent un peu d'argent, pour le Cuifinier, pour les Maîtres d'Hôtel, pour les Comédiens, & pour ceux qui servent à table. On donne plus ou moins, selon la qualité de la personne qui vous a régalez: mais l'on ne fait ce petit présent, que lorsque le festin est accompagné de la Comédie. Chaque domestique porte son bandege devant celui qui a donné le festin, lequel après avoir fait quelques difficultez, y consent enfin, & fait signe à un de ses domestiques de le prendre, pour en faire la distribution.

Ces festins durent quatre ou cinq heures: c'est presque toujours la nuit ou vers la nuit qu'ils se font, & ils ne finissent gueres qu'à minuit: on se sépare avec les mêmes cérémonies que nous avons décrites en parlant des visites. Les domestiques qui attendent leurs maîtres, marchent devant leurs chaises, portant de grandes lanternes de papier huilé, où les qualitez de leurs maîtres sont écrites en gros caractères, & quelquefois leurs noms. Le lendemain matin chacun des conviez envoie par un de ses domestiques un *Tie tsée*, ou billet, pour remercier celui qui les a si bien régalez.

L'un de ces repas solennels fut celui auquel le Pere Bouvet assista à *Canton*, lorsque, comme je l'ai déjà dit, * il fut envoyé par l'Empereur en Europe. Il fut invité à ce régal avec *Tong lao ye* grand Mandarin de la Cour qui l'accompagnoit, & deux autres Missionnaires, par le *Tsong tou* de la province: & comme ce Mandarin réside d'ordinaire à la ville de *Tchao king*, qui est à vingt-deux lieux de *Canton*, il avoit emprunté l'Hôtel du *Tsiang kiun* pour cette fête.

Bien que les cérémonies soient à peu près les mêmes, cependant la description qu'en fait le Pere Bouvet dans une lettre qu'il écrit en ce tems-là en Europe, mérite d'être rapportée, à cause des particularitez qu'elle contient.

Le lieu où se fit le régal, est un grand & vaste édifice, au fond de deux grandes cours quarrées, composé de trois grandes salles, bâties sur trois lignes parallèles, une sur le devant, une autre sur le derrière, & la troisième au milieu, en sorte que la salle antérieure & la postérieure communiquent à celle du milieu, par le moyen de deux longues & larges galeries, qui ont chacune leur cour de part & d'autre.

La salle du milieu qui est la plus grande & la plus belle des trois, & où se fit le festin, étoit remarquable par la longueur & la grosseur extraordinaire, tant des colonnes que des poutres, & des autres pièces de charpente, dont les Chinois affectent de charger leurs toits par magnificence.

La

* Tome L page 113. & suivantes.

Tems &
durée des
Festins.

Descrption
d'un
Repas
donné au
Pere Bouvet.

La salle antérieure est le lieu où les conviez furent reçus à leur arrivée, le *Tsong tou* prenant la peine d'aller au-devant des principaux jusqu'à l'escalier, pour leur faire honneur. Les premiers des conviez faisoient aussi quelques pas au-devant de ceux qui arrivoient. Ceux-ci pour répondre à leur civilité, après avoir salué en particulier le maître du festin, & en général toute la compagnie, alloient ensuite saluer de nouveau chacun en particulier à la Tartare, & à la Chinoise, selon des différentes personnes, & en recevoient un pareil nombre de révérences, avec une extrême politesse.

Après toutes ces révérences, chacun prit sa place dans des fauteuils rangés sur deux lignes, vis-à-vis les uns des autres, en attendant que tous les conviez fussent arrivés : cependant on servit du thé Tartare & Chinois.

Parmi ceux qui assistèrent à ce festin, outre *Tong lao ye* qui me conduisoit, dit le Pere Bouvet, & deux autres Missionnaires qui m'accompagnoient, on y avoit encore invité tous les Officiers Généraux de la province, Igavoir, 1°. Le Viceroi, le *Tsang kiun*, les deux *Tou tong*, *Lyen yuen*, qui étoient les plus distinguez. 2°. Les Mandarins en chef de la douane : comme ils changent tous les ans, ils portent le titre de *Kin tchai*, c'est-à-dire, d'Envoyez de la Cour, & par cette raison les Mandarins qui suivent, leur cèdent le pas. 3°. Le *Pou tching sseé*, ou Trésorier général : le *Ngan tcha sseé* : les *Tao*, qui bien qu'Officiers Généraux & de considération, & néanmoins d'un rang inférieur aux premiers, étoient assis sur une ligne différente, c'est-à-dire, que leurs chaises étoient un peu retirées en arriere, différence qui s'observe aussi à table.

Lorsque tous les conviez furent arrivés, on passa de la première salle dans celle du milieu, où étoient disposés deux rangs de tables, vis-à-vis les unes des autres, suivant le nombre des conviez. Dans ce moment, de même que quand il fut question de s'asseoir à table, il fallut faire & recevoir beaucoup de révérences à la Chinoise : après lesquelles il n'y eut pas moyen de se défendre de l'honneur que le *Tsong tou*, & à son exemple tous ces Grands Mandarins, firent aux *Kin tchai* de s'asseoir aux premières tables.

Ensuite, selon ce qui se pratique dans les festins qui se font avec les cérémonies Chinoises, tel qu'étoit celui-ci, il prit des deux mains une petite tasse d'argent, remplie de vin, avec la soucoupe, & me l'ayant adressée il se mit en devoir de la porter lui-même sur la table qui m'étoit destinée, avec une paire de *Quai tsée* : * j'allai au-devant de lui, pour l'arrêter & l'empêcher de prendre cette peine. Puis ayant voulu faire le même honneur aux autres conviez, ils s'excusèrent de la même manière, après quoi chacun prit sa place, & se mit à la table qui lui avoit été marquée.

Ces tables étoient toutes de la même forme : de figure quarrée & vernissées au nombre de 16. ou 18. autant qu'il y avoit de conviez : elles étoient

ran-

Suite du
Repas
donné au
P. Bouvet.

Arrivée
des Con-
vies,

* Ce sont les petits bâtons dont les Chinois se servent à table, au lieu de fourchette.

rangées sur deux lignes vis-à-vis les unes des autres, de telle sorte que les tables d'en haut & des principaux conviez, étoient un peu avancées sur le devant, & celles d'en bas un peu retirées en arrière.

Ornemens
des Tables.

Toutes les tables d'en haut étoient ornées par devant d'un parement de satin violet, relevé d'un dragon à quatre ongles en broderie d'or : & les fauteuils, dont les bras & le dossier formoient un demi-cercle obliquement incliné, étoient couverts d'une garniture semblable.

La garniture des tables & des chaises d'en bas n'étoient différentes de celles d'en haut, que par la figure de la broderie, qui étoit une espèce de cingogone.

Division
de ce Festin.

Comme ce festin fut interrompu & divisé, pour ainsi-dire, en deux repas, que celui du matin se fit plus cavalièrement, & que celui du soir fut accompagné de toutes les cérémonies Chinoises : pour donner une juste idée de ces cérémonies, je ne parlerai que de celui du soir.

Lorsque les conviez allèrent pour se mettre à table sur le soir, ils trouvaient toutes les tables doublées, c'est-à-dire, qu'au devant de chaque table du matin, il y en avoit une seconde, chargée d'un banquet de parade, qui consistoit en seize pyramides de viandes, d'autres sortes de mets, de fruits, &c. chaque pyramide étoit haute d'un pied & demi, & toutes étoient peintes & ornées de fleurs.

J'ai dit d'un banquet de parade, parce que ces sortes de tables n'étant dressées que pour la montre, & pour régaler les yeux des conviez : à peine font-ils assis, qu'on les retire toutes, & on les distribue à la fin du repas aux domestiques des conviez, ou plutôt à leurs porteurs de chaise, & aux petits valets du Tribunal.

L'autre table portoit sur son bord antérieur un petit piédestal, sur lequel étoient une petite cassette de cuivre, une boîte de parfums, une phiole d'eau odoriférante, avec un tube ou cornet façon d'agate, qui contenoit les petits instrumens propres à mettre les parfums dans la cassette, & à remuer la cendre.

Sur les deux coins antérieurs de la table, étoient dressées deux petites planches vernissées, qu'ils nomment *Ouei*, ornées d'une emblème d'un côté, & de l'autre de quelques petites pièces de poésies.

Les deux autres coins de la table étoient garnis chacun de trois petites assiettes de porcelaine, qui contenoient chacune de petites herbes & des légumes confits au sel & au vinaigre, pour exciter l'appétit : entre deux il y avoit une petite tasse d'argent avec sa soucoupe.

Ces sortes de festins sont ordinairement accompagnés de la Comédie. Au commencement du repas, les Comédiens déjà revêtus de leurs habits, se disposoient à jouer leur personnage. Le chef de la troupe s'étant avancé au haut de la salle, me vint présenter le livre qui contenoit la liste de toutes ses Comédies, & me pria de marquer celle que je voulois qu'ils jouassent, car ils en sçavent ordinairement cinquante ou soixante par cœur, qu'ils font également prêts de représenter selon le choix des conviez.

Comme

Comme j'étois nouveau pour ces sortes de cérémonies, & que je sçavois peu la langue, je craignis, faute d'expérience, qu'il n'y eût dans les Comédies Chinoises, quelque chose capable de choquer les oreilles Chrétiennes: c'est pourquoi je fis entendre à *Tong lao ye* notre conducteur, que la Comédie n'étoit pas un divertissement convenable à des gens de notre profession. Surquoi le *Tsong tou* & les autres Mandarins, eurent la complaisance de se priver de ce divertissement, d'ailleurs assez innocent parmi eux, comme je l'ai appris dans la suite. Ils se contenterent de la symphonie de diverses sortes d'instrumens, qui jouant régulièrement & tous ensemble par intervalle, réglèrent le tems de chaque service.

Pendant tout le festin, toutes les paroles & les mouvemens, tant des conviez que de ceux qui servoient, furent tellement compassez, que sans le sérieux & la gravité de ceux qui y firent personnage, un Européen en le voyant pour la première fois, eût pu dire que c'étoit plutôt une Comédie qu'un festin. Nous autres Européens nous avions bien de la peine à nous empêcher de rire.

Ce festin fut partagé comme en plusieurs scènes ou différens services, tous distinguez par la symphonie. Les préludes du festin furent deux petites coupes de vin consécutives, environ d'une bonne cuillerée chacune, que deux maîtres de cérémonie nous inviterent à boire de la part du *Tsong tou*. Ils étoient à genoux & au milieu de la salle, disant fort gravement & à haute voix, *Ta lao ye tsing tsiou*: c'est-à-dire, Monseigneur vous invite à boire: après que chacun eût bu une partie de sa tasse, il cria une seconde fois *Tsing tchao can*, c'est-à-dire, vuidez, s'il vous plaît, jusqu'à la dernière goutte.

Des Services de ce Festin.

Cette cérémonie s'observe & se réitère durant tout le festin, non seulement à chaque fois qu'il est question de boire, mais encore autant de fois qu'on sert des plats sur la table, ou que l'on touche à quelque mets nouveau.

Dès qu'on a posé un nouveau plat sur la table, les deux maîtres de cérémonies se mettant à genoux, invitent à prendre le *Quai tsée*, ou les petits bâtons*, & à goûter les mets nouvellement servis. Le *Tsong tou* les invite en même tems par signes, & tous les conviez obéissent.

Les mets principaux du festin consistoient en ragouts de viandes hachées & bouillies avec diverses sortes d'herbes ou de légumes, & servies avec le bouillon, qui se met dans des vases de porcelaines fines, presque aussi profondes que larges.

On servit sur chaque table vingt de ces sortes de plats, tous de même forme & de même grandeur. Ceux qui les servoient, alloient les prendre au bas de la salle, ou autant de valets de cuisine qu'il y avoit de tables & de conviez, les apportoient un à un sur des bandeges vernis, & les présentoient à genoux.

Leur Nombre.

Les domestiques qui les recevoient, avant que de les porter sur la table, rangeoient quatre à quatre sur diverses lignes les premiers auxquels on avoit

tou-

* Voyez cy devant la Note de la page 135.

touché, de sorte qu'à la fin du repas, tous les plats qu'on n'enveioit pas après les avoir servis, formoient une espèce de quarré de vingt plats, ce qui faisoit le corps du festin.

Des Entre-
Mets.

C'est à la fin de chaque acte de ce festin comique, c'est-à-dire, à chaque quatrième plat qui paroissoit sur la table, que pour faire quelque distinction, on servoit un bouillon particulier, & une assiette de pâtisserie, semblable aux pâtez à la Mazarine pour la figure, mais d'un goût bien différent. Enfin tout se conclut par une tasse de thé.

Il fallut goûter de tout & avec les mêmes cérémonies, qui nous parurent fort importunes: car c'étoit la première fois que j'avois assisté à un repas semblable: j'y avois été cependant invité plusieurs fois, mais je m'en étois excusé pour des raisons, qui ne déplurent pas à ceux qui me faisoient cet honneur.

Quand il y a Comédie, c'est l'usage à la fin du repas, comme je l'ai déjà dit, que chacun des conviez fasse un petit présent aux Officiers qui ont servi: un valet de chacun porte à la main quatre ou cinq petits sacs de papier rouge avec un peu d'argent dans chacun, & après avoir pris l'ordre de son maître, il va ranger ses sacs sur une table, qu'on apporte quelquefois au bas de la salle, à la vuë de tous les conviez, tandis que le maître fait voir par divers signes, la répugnance qu'il a d'accepter cette gratification pour ses gens.

Levée de
Table.

Enfin la cérémonie du festin se termine par de grands remerciemens reciproques, & après un quart d'heure de conversation, chacun se retire. Le lendemain matin, suivant la coûtume, j'envoyai au *Tsong tou* un *Tie tsée* ou billet de remerciement, sur les honneurs qu'il m'avoit fait la veille.

Telles sont les cérémonies que la politesse Chinoise exige, & qui s'observent presque toujours dans les festins solennels: il est vrai cependant que les Tartares qui n'aiment gueres à se gêner, en ont retranché une bonne partie. Quoique leurs viandes & leurs poissons se servent coupez en morceaux ou bouillis, leurs cuisiniers ont l'art d'assaisonner leurs mets de telle sorte, qu'ils sont très agréables au goût.

Cuisine
des Chi-
nois.

Pour faire leurs bouillons qui sont exquis, ils se servent ou de la graisse de cochon, qui est excellente à la Chine, ou du suc de différentes viandes, telles que sont le cochon, la poule, le canard, &c. & même pour apprêter les viandes qui se servent coupées par morceaux dans des vases de porcelaine, ils achevent de les cuire dans ce jus.

Dans toutes les saisons de l'année, il croît toute sorte d'herbes & de légumes qu'on ne connoît point en Europe: de la graine de ces herbes, on fait une huile qui est aussi d'un bon usage pour les fauces. Les cuisiniers de France qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appetit, seroient surpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matière de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais.

On aura de la peine à se persuader qu'avec de simples fèves qui croissent dans leur pays, ou qui leur viennent de la province de *Chan yong*, & avec la farine qu'ils tirent de leur ris & de leur bled, ils préparent une infinité

de

de mets tous différens les uns des autres à la vuë, & au goût. Ils diversifient leurs ragouës, en y mêlant diverses épiceries & des herbes fortes.

Leur mets le plus délicieux & le plus en usage dans les festins des Grands, sont les nerfs de cerf, & les nids d'oiseau qu'ils préparent avec soin. Ils exposent ces nerfs au soleil pendant l'Eté, & pour les conserver, ils les renferment avec de la fleur de poivre & de muscade. Quand ils veulent les apprêter pour les servir à table, ils les amollissent en les trempant dans de l'eau de ris: & les ayant fait cuire dans du jus de chevreau, ils les assaisonnent de plusieurs épiceries.

Pour ce qui est des nids d'oiseau, ils se prennent le long des côtes du *Tong king*, de *Java*, de la *Cochinchine*, &c. Ces oiseaux qui ressemblent par le plumage aux hirondelles, sont leurs nids, & les attachent aux rochers qui sont sur le bord de la mer: on ne sçait pas de quelle matière ils composent ces nids, on croit que c'est de petits poissons qu'ils tirent de la mer.

Ce qu'on sçait certainement, c'est qu'ils jettent par le bec une humeur gluante, dont ils se servent comme de gomme, pour attacher leur nid au rocher. On les voit aussi prendre de l'écume de mer, en volant à fleur d'eau, dont ils lient ensemble toutes les parties du nid, de même que les hirondelles les lient avec de la boue. Cette matière étant desséchée, devient solide, transparente, & d'une couleur qui tire quelquefois un peu sur le verd, mais qui est toujours blanche, lorsqu'ils sont frais.

Aussitôt que les petits ont quitté leurs nids, les gens du lieu s'empresent de les détacher, & en remplissent des barques entières. Ils font de la grandeur & de la forme de la moitié d'une écorce de gros citron confit: on les mêle avec d'autres viandes, & ils en relevent le goût.

Quoiqu'il croisse du bled dans toute la Chine, & abondamment dans certaines provinces, on se nourrit plus communément de ris, sur tout dans les contrées Méridionales. On ne laisse pas d'y faire de petits pains qui se cuisent au bain-marie en moins d'un quart d'heure, & qui sont très-tendres. Les Européens les font un peu rotir ensuite: ils sont bien levez & très-delicats. On fait aussi dans la province de *Chan tong* une espèce de galette de bled qui n'est pas mauvaie, sur tout quand elle se mêle avec de certaines herbes appétissantes.

Pour moudre le bled & le réduire en farine, ils se servent d'une espèce de moulin fort simple. Il consiste en une table de pierre ronde, posée horizontalement comme une meule, sur laquelle ils font rouler circulairement un cylindre de pierre, qui de son poids écrase le bled.

Le thé est leur boisson la plus ordinaire, comme je l'ai déjà dit, mais ils ne laissent pas de boire souvent du vin: ils le font d'une espèce particulière de ris différent de celui dont ils se nourrissent: le débit en est grand parmi le peuple. Il y en a différentes sortes, & diverses façons de le faire: en voici une: ils laissent tremper le ris dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent pendant vingt & quelquefois trente jours: ils le font cuire ensuite: quand il s'est liquéfié au feu,

Nerfs de Cerf estimés dans les Repas des Chinois.

De même que les Nids d'oiseau.

Du Bled des Chinois.

De leur Vin.

Manière de le faire.

il fermente aussitôt, & se couvre d'une écume vaporeuse, assez semblable à celle de nos vins nouveaux: sous cette écume se trouve un vin très-pur, on le tire au clair, & on le verse dans des vases de terre bien vernissés. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie qui n'est gueres moins forte, que celle d'Europe: il s'en fait même de plus forte & qui s'allume plus aisément.

D'où vient le meilleur,

Les Mandarins font venir du vin pour leur table, de certaines villes où il passe pour être-très délicat. Celui de *Vou fe*, ville du troisième ordre, est fort estimé, & c'est la bonté de l'eau qu'on y trouve, qui le rend excellent: on fait encore plus de cas de celui de *Chao hing*, parce qu'il est meilleur pour la santé. On porte de ces vins par toute la Chine, même à *Peking*.

Eau de vie des Chinois.

Ils ont une espèce d'eau-de-vie, ou d'eau distillée, qu'on dit être tirée de la chair de mouton, & dont l'Empereur *Cang bi* usoit quelquefois, mais qui n'est gueres en usage que parmi les Tartares: elle n'est pas agréable au goût, & donne aisément dans la tête: on assure qu'elle est fort substantielle.

Du *Cao yang tçieou* ou Vin d'Agneau.

Ils ont de même un vin extraordinaire qui se fait dans la province de *Chen si*, & qui se nomme *Cao yang tçieou*: * il a beaucoup de force, & l'odeur en est désagréable, mais au goût Chinois, ou plutôt au goût Tartare, il passe pour un vin exquis. Ce n'est point un vin qu'on transporte ailleurs, on le consume dans le pays.

Mariages des Chinois.

Venons maintenant à leurs mariages: les loix que la police Chinoise a établies, & qui sont exactement marquées dans le cérémonial de l'Empire, suivent:

Premièrement, du grand principe qui est comme la base de leur gouvernement politique, je veux dire le respect & la soumission des enfans envers leurs parens: & ce sentiment de piété filiale, ils l'étendent jusqu'après la mort de leurs peres, à qui ils continuent de rendre les mêmes devoirs, que pendant leur vie.

Secondement, de l'autorité absolue que les peres ont sur leurs enfans: car c'est une maxime de leur Philosophe, que les Rois doivent avoir dans l'Empire toute la tendresse d'un pere, & que les peres dans leurs familles doivent avoir toute l'autorité des Rois.

C'est en conséquence de ces maximes qu'un pere vit en quelque manière sans honneur, & n'a pas le cœur content, s'il ne marie pas tous ses enfans: qu'un fils manque au premier devoir de fils, s'il ne laisse pas une postérité qui perpétue sa famille: qu'un frere aîné, n'eût-il rien hérité de son pere, doit élever ses cadets, & les marier, parce que si la famille venoit à s'éteindre par leur faute, les ancêtres seroient privés des honneurs & des devoirs que leurs descendans doivent leur rendre: & parce qu'en l'absence du pere, le fils aîné doit servir de pere à ses cadets.

Les mariages des Enfans dé-

De même on ne consulte point les inclinations des enfans, quand il s'agit de les unir par les liens du mariage: le choix d'une épouse est réservé au

* C'est-à dire vin d'agneau.

pere, ou au plus proche parent de celui qu'on veut marier: & c'est avec le pere, ou avec les parens de la fille qu'on convient du mariage, & qu'on passe le contrat: car il n'y a point de dot pour les filles à la Chine, & la coutume est que les parens de l'époux futur conviennent avec les parens de l'épouse, d'une certaine somme qu'ils donneront pour arrêter le mariage, laquelle s'emploie à acheter les habits & autres utensiles que la mariée emporte le jour de ses nocés: c'est ce qui se pratique sur tout parmi les perionnes de basse condition, car pour ce qui est des Grands, des Mandarins, des Lettrez, & des personnes riches, ils dépenient beaucoup plus que ne valent les prébens qu'ils ont reçu.

pen'ent
absolu-
ment des
Peres.

C'est par la même raison qu'un Chinois qui a peu de bien, va souvent à l'hôpital des enfans trouver demander une fille, afin de l'élever, & de la donner pour épouse à son fils. Il y trouve trois avantages: il épargne l'argent qu'il lui faudroit fournir pour l'achat d'une femme: elle est élevée comme la fille de la maison: elle s'accoutume par là à avoir beaucoup de respect pour la belle mere: & il y a lieu de croire qu'une fille ainsi tirée de l'hôpital, sera plus soumise à son mari.

Mariages
du petit
Peuple.

Il est rare qu'avant le tems des nocés, il se passe rien contre la décence & l'honnêteté. La mere qui ne sort pas de la maison, a continuellement sa petite bru sous ses yeux: outre que la pudeur qui régné à la Chine parmi les personnes du sexe, seroit seule un rempart assuré contre un semblable désordre.

On dit que les riches qui n'ont point d'enfans, feignent quelquefois que leur femme est enceinte, puis ils vont la nuit, sans se faire connoître, chercher un enfant dans l'hôpital, qu'ils font passer pour leur propre fils. Ces enfans étant crus légitimes, lorsqu'ils étudient, se font examiner, & parviennent aux degrés de Bachelier & de Docteur: c'est un droit qui ne s'accorderoit pas aux enfans adoptifs tirés de l'hôpital.

Il est à remarquer que dans la même vûe de se procurer une postérité, les Chinois qui n'ont point d'enfans mâles, adoptent le fils de leur frere, ou de quelqu'un de leurs parens. Ils peuvent adopter aussi le fils d'un étranger, & ils donnent quelquefois de l'argent aux parens: mais généralement parlant, ces adoptions sont fort recherchées, & on employe souvent le crédit de ses amis, pour les obtenir, & les conclure.

L'Adop-
tion est
commune
chez les
Chinois.

L'enfant adopté entre dans tous les droits d'un véritable fils: il prend le nom de celui qui l'a adopté: il en porte le deuil après sa mort, il devient son héritier, & s'il arrivoit qu'après cette adoption, le pere eût des enfans dont il fût véritablement le pere, le fils qui ne l'est que par adoption, partageroit également l'héritage avec les autres enfans, à moins que le pere ne fit quelquel avantage à son propre fils.

C'est encore dans le dessein de ne pas manquer de postérité qu'il est permis, selon les loix, de prendre des concubines, outre la femme légitime. Le nom de concubine, ou plutôt de seconde femme, n'a rien d'infamant à la Chine, ces fortes de femmes étant subalternes, & subordonnées à la première.

Pluralité
des fem-
mes per-
mise à la
Chine.

Mais ce qui a servi de prétexte à une pareille loi, n'est pas toujours le motif qui engage maintenant les Chinois à prendre plusieurs femmes: il leur suffit d'être riches, & en état de les entretenir, pour se les procurer. Il y a néanmoins une loi qui défend au peuple de prendre une seconde femme, à moins que la femme légitime n'ait atteint l'âge de quarante ans, sans avoir eu d'enfans.

Prélimi-
naires des
Mariages.

Comme les personnes du sexe sont toujours enfermées dans leurs appartemens, & qu'il n'est pas permis aux hommes de les voir, ni de les entretenir, les mariages ne se contractent que sur le témoignage des parens de la fille qu'on recherche, ou sur le portrait qu'en font de vieilles femmes, dont le métier est de s'entremettre de ces fortes d'affaires. Les parens ont soin, par des présens qu'ils leur font, de les engager à faire une peinture flattée de la beauté, de l'esprit, & des talens de leur fille: mais on ne s'y fie gueres, & si elles portoient la mauvaise foi jusqu'à un certain point, elles en seroient sévèrement punies.

Célébra-
tion des
Noces.

Quand par le moyen de ces entremetteuses on est convenu de tout, on passe le contrat, on délivre la femme arrêtée, & l'on se prépare à la célébration des nocés: elles sont précédées de quelques cérémonies: les principales consistent à envoyer de part & d'autre demander le nom de la fille, & le nom de l'époux qui doivent s'épouser, & à faire aux parens des présens d'étoffes de soie, de toiles de coton, de viandes, de vin, & de fruits: il y en a plusieurs qui consultent les jours heureux marqués dans le calendrier pour déterminer le jour des nocés, & c'est l'affaire des parens de la fille. On envoie à la future-épouse des bagues, des pendans d'oreilles, & d'autres bijoux de cette nature. Tout cela se fait par des médiateurs, & par des espèces de lettres qu'on s'écrit des deux côtés. C'est-là ce qui se pratique parmi les gens du commun: car pour les gens de qualité, ces mariages se ménagent, & se conduisent d'une manière plus noble, & avec une véritable magnificence.

Présens
que le
Fiancé
fait à sa
Fiancée.

La Fian-
cée va
chés, son
Fiancé.

Lorsque le jour des nocés est venu, on enferme la fiancée dans une chaise magnifiquement ornée: toute la dot qu'elle porte l'accompagne, & la suit. Parmi le menu peuple, elle consiste en des habits de nocés, enfermés dans des coffres, en quelques nippes, & en d'autres meubles, que le pere donne. Un cortège de gens qui se louent, l'accompagne avec des torches & des flambeaux, même en plein midi. Sa chaise est précédée de fibres, de hauts-bois & de tambours, & suivie de ses parens, & des amis particuliers de la famille. Un domestique affidé garde la clef de la porte qui ferme la chaise, pour ne la donner qu'au mari: celui-ci magnifiquement vêtu attend à sa porte l'épouse qu'on lui a choisie.

Aussi-tôt qu'elle est arrivée, il reçoit la clef que lui remet le domestique, & il ouvre avec empressement la chaise. C'est alors que s'il la voit pour la première fois, il juge de sa bonne ou de sa mauvaise fortune. Il s'en trouve, qui mécontents de leur sort, referment aussi-tôt la chaise, & renvoient la fille avec ses parens, aimant mieux perdre l'argent qu'ils ont donné, que de faire une si mauvaise acquisition. C'est néanmoins ce qui arrive rarement par les précautions qu'on a eu soin de prendre.

Dès



NÔCE CHINOISE.

A. Nodding del.

J. C. Nodding sculp.

Dès que l'épouse est sortie de la chaise, l'époux se met à côté d'elle: ils passent tous deux ensemble dans une salle, & là ils font quatre révérences au *Sien* *, & après en avoir fait quelques autres aux parens de l'époux, on la remet entre les mains des Dames qu'on a invitées à la cérémonie: elles passent ce jour-là toutes ensemble en divertissemens & en festins, tandis que le nouveau marié régale ses amis dans un autre appartement.

Quoique selon les loix on ne puisse avoir qu'une femme légitime, & que dans le choix qu'on en fait, on ait égard à l'égalité de l'âge & du rang. il est permis néanmoins, comme je l'ai déjà dit, d'avoir plusieurs concubines. On les reçoit dans la maison sans presque aucune formalité: on se contente de passer un écrit avec leurs parens, par lequel en donnant la somme dont on est convenu, on promet de bien traiter leur fille.

Ces secondes femmes vivent dans une entière dépendance de la femme légitime: elles la servent, & la respectent comme la seule maîtresse de la maison. Les enfans qui naissent d'une concubine, sont censés appartenir aussi à la véritable femme, & parmi les Chinois ont également part à la succession: ce n'est qu'à celle-ci qu'ils donnent le nom de mere, & si celle dont ils ont reçu le jour, vient à mourir, ils ne font pas absolument obligés de porter le deuil durant trois ans, ni de s'absenter des examens, ni de quitter leurs Charges & leurs Gouvernemens, comme c'est l'usage à la mort de leur pere, & de la femme légitime, bien qu'elle ne soit pas leur mere. On en voit cependant très-peu qui se dispensent de donner à leur propre mere, cette marque de tendresse & de respect.

Il y en a plusieurs, qui se picquant de probité, & voulant se faire la réputation de bons maris, ne prennent des concubines, qu'avec l'agrément & la permission de leurs épouses, auxquelles ils persuadent qu'ils n'ont d'autres intention, que de leur fournir un plus grand nombre de femmes pour les servir.

Il y en a d'autres qui ne prennent une concubine, que pour avoir un enfant mâle, & au moment qu'il est né, si elle déplaît à leurs femmes, ils la congédient, lui donnent la liberté de se marier à qui il lui plaît, ou lui cherchent eux-mêmes un époux, ce qui est le plus ordinaire.

Les villes d'*Yang tcheou*, & de *Sou tcheou* ont la réputation de fournir un grand nombre de ces fortes de concubines: on y élève de jeunes filles bien faites, qu'on a achetées ailleurs: on leur fait apprendre à chanter, à jouer des instrumens, & on les forme à tous les exercices propres des filles de qualité, pour les vendre ensuite bien chèrement à quelque riche Mandarin.

Les hommes de même que les femmes, peuvent contracter un nouveau mariage, lorsque la mort a brisé les premiers liens qui les engageoient. Ceux-là, qui dans la première alliance qu'ils avoient contractée, devoient avoir égard au rang de la personne avec laquelle ils s'allioient, ne sont plus dans la même obligation, lorsqu'ils passent à de secondes noces: il leur est libre d'épouser solennellement qui ils veulent, & de choisir même parmi leurs concubines, celle qui leur plaît d'avantage, pour l'élever au rang & aux hon-

Le *Fiancé* reçoit la *Fiancée*.

Secondes Femmes ou Concubines sont permises à la Chine.

Leur Subordination à la Femme légitime.

Usages singuliers à leur sujet.

D'où l'on tire ces Concubines.

Des seconds Mariages.

* Le Ciel.

honneurs de femme légitime. Mais pour ces seconds mariages, il y a peu de formalitez à observer.

Les Veu-
ves de
distinction
contractent rare-
ment de
seconds
Mariages.

Pour ce qui est des veuves, quand elles ont des enfans, elles deviennent absolument maitresses d'elles-mêmes: & leurs parens ne peuvent les contraindre ni à demeurer dans la viduité, ni à s'engager par un nouveau mariage. On scauroit même mauvais gré à une veuve, qui ayant des enfans, passeroit sans grande nécessité à de secondes nôces, sur-tout si c'est une femme de condition: quand elle n'auroit été mariée que quelques heures, ou même simplement arrêtée, elle se croit obligée de passer le reste de ses jours dans le veuvage, & de témoigner par-là le respect qu'elle conserve pour la mémoire de son mari défunt, ou de celui avec qui elle étoit engagée.

Les Veu-
ves d'une
condition
médiocre
agissent
autrement.

Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre: les parens qui cherchent à se dédomager d'une partie de la somme qu'elle a coûté au premier mari, peuvent la remarier, si elle n'a point d'enfans mâles, & souvent la forcent à le faire: il arrive même quelquefois que le mari est arrêté, & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a une fille qui soit encore à la mammelle, elle entre dans le marché de la mere. Elle n'a qu'un moyen de se délivrer de cette oppression, c'est qu'elle ait de quoi subsister de la part de ses parens, qu'elle dédomage ceux du mari défunt, ou bien qu'elle se fasse Bonzesse: mais c'est un état si décrié, qu'elle ne peut gueres l'embrasser, sans se déshonorer. Cette violence est plus rare parmi les Tartares.

Aussi-tot qu'une pauvre veuve a été vendue de la sorte, on voit arriver une chaise à porteur, avec bon nombre de gens affilés, qui la transportent dans la maison de son nouveau mari. La loi qui défend de vendre une femme, avant que le tems de son deuil soit expiré, est quelquefois négligée, tant on se presse de s'en défaire. Néanmoins lorsqu'on se plaint de son infraction, on embarasse le Mandarin, pour peu qu'il ait usé de conivence.

Les Ma-
riages lient
indissolu-
blement
les Con-
tractans.

Les mariages que les Chinois contractent avec les solemnités prescrites, lient indissolublement. Il y des peines sévères décernées par les loix contre ceux qui prostitueroient leurs femmes, ou qui les vendroient secrètement à d'autres: si une femme s'enfuyoit de la maison de son mari, celui-ci peut la vendre, après qu'elle a subi le châtement ordonné par la loi. Si le mari abandonnoit sa maison & sa femme, après trois ans d'absence, elle peut présenter une Requête aux Mandarins, & leur exposer sa situation, lesquels, après avoir mûrement examiné toutes choses, peuvent lui donner la liberté de prendre un autre époux. Elle seroit rigoureusement châtiée, si elle se marioit sans observer cette formalité.

Du Divor-
ce.

Il se trouve néanmoins des cas particuliers, où un mari peut répudier sa femme, tels que sont l'adultere, qui est très-rare par les précautions qui se prennent à l'égard du sexe: l'antipathie, ou l'incompatibilité des humeurs, la jalousie, l'indifférence, la déobéissance portées aux plus grands excès, la stérilité, & les maladies contagieuses. Dans ces occasions la loi autorise le divorce: mais c'est ce qui arrive très-rarement parmi les gens de
qua-

qualité, & dont on ne trouve des exemples que parmi le peuple : si un homme sans être autorisé par la loi, s'avoit de vendre sa femme : & lui, & celui qui l'auroit achetée, de même que ceux qui y auroient coopéré par leur entremise, seroient très-sévèrement punis.

Il y a d'autres occasions où l'on ne peut contracter un mariage, & où s'il avoit été contracté, il devient absolument nul.

1°. Si une fille a été promise à un jeune homme, de telle sorte que les présens aient été envoyés & acceptés par les parens des deux familles, elle ne peut plus se marier à un autre.

2°. Si l'on a uté de supercherie, comme par exemple, si à la place d'une belle personne, qu'on avoit fait voir à l'entremetteuse, on en substituoit une autre d'une figure désagréable : ou si l'on marioit la fille d'un homme libre avec son esclave : ou bien si celui qui donneroit son esclave à une fille libre, persuadoit aux parens de la fille, qu'il est son fils, ou son parent : le mariage est déclaré nul, & tous ceux qui ont trempé dans cette fraude, sont rigoureusement châtiés.

3°. Il n'est pas permis à un Mandarin de Lettres de s'allier à aucune famille de la province, ou de la ville dont il est Gouverneur, & s'il lui arrivoit de transgresser cette loi, non seulement le mariage seroit nul : mais il seroit condamné à une rude bastonnade.

4°. Dans le tems du deuil de la mort d'un pere & d'une mere, tout mariage est interdit à leurs enfans. Si les promesses s'étoient faites avant cette mort, l'engagement cesse, & le jeune homme qui a fait une semblable perte, doit en avertir par un billet les parens de la fille qui lui étoit promise : ceux-ci ne se tiennent point dégagés pour cette raison : ils attendent que le tems du deuil soit expiré, & ils écrivent à leur tour au jeune homme, pour le faire ressouvenir de son engagement : s'il n'écoute pas la proposition, la fille est libre, & peut être mariée à un autre.

Il en est de même, s'il arrivoit quelque affliction extraordinaire dans la famille, comme si, par exemple, le pere ou un proche parent étoit emprisonné : le mariage n'est pas permis, à moins que le prisonnier n'y donne son agrément, & alors on ne fait point le festin des nôces, & l'on s'abstient de tous les témoignages de joye, qui se donnent en de pareilles occasions.

5°. Enfin les personnes qui sont d'une même famille, ou qui portent le même nom, quelque éloigné que soit leur degré d'affinité, ne peuvent se marier ensemble. Ainsi les loix ne permettent pas à deux freres d'épouser les deux sœurs, ni à un homme veuf de marier son fils avec la fille de la veuve qu'il épouse.

Si la police Chinoise a eu tant de soin de régler les cérémonies, qui doivent accompagner les fonctions publiques & particulieres, de même que tous les devoirs de la vie civile : & si le cérémonial entre sur cela dans les plus grands détails, il n'a eu garde d'oublier les devoirs de la piété filiale, sur laquelle, comme je l'ai dit plus d'une fois, toute la forme du Gouvernement Chinois est appuyée. Les jeunes gens témoins du respect & de la vénération à l'égard des parens défunts, par les honneurs qu'on ne cesse pas

Empêchemens au Mariage.
Pour cause de Promesses antécédentes.
De Supercherie.

A l'égard d'un Mandarin.

Pour cause de Deuil.

Pour cause d'Accident dans la famille.

Entre Personnes de même famille ou de même nom.

De la Piété filiale.

de leur rendre, comme s'ils vivoient encore, apprennent de bonne heure ce qu'ils doivent de soumission & d'obéissance, à leurs peres encore vivans.

Ses Effets.

Leurs anciens sages ont été convaincus, que ce profond respect qu'on inspire aux enfans pour leurs parens, les rend parfaitement soumis: que cette soumission entretient la paix dans les familles: que cette paix qui régné dans les familles particulieres, produit le calme & la tranquillité dans les villes: que ce calme empêche les révoltes dans les provinces, & met l'ordre dans tout l'Empire: c'est pourquoi ils ont prescrit tout ce qu'on doit observer dans le tems du deüil: dans les funérailles, & dans les honneurs qu'on doit rendre aux parens défunts.

Du Deüil & du tems de sa durée.

Le deüil ordinaire doit durer trois ans, qu'on réduit communément à 27. mois: & pendant ce tems là, on ne peut exercer aucune charge publique: un Mandarin est obligé de quitter son Gouvernement: & un Ministre d'Etat, le soin des affaires de l'Empire, pour vivre dans la retraite, & ne s'y occuper que de sa douleur & de la perte qu'il a faite, à moins que l'Empereur pour de grandes raisons ne l'en dispense, ce qu'il fait très-rarement: ce n'est qu'après les trois ans expirez, qu'il lui est permis de reprendre son emploi.

Ces trois années passées dans la tristesse, marquent la reconnoissance qu'ils ont des soins que leurs parens ont pris d'eux, pendant les trois premières années de leur enfance, où ils avoient besoin d'un secours continuel. Le deüil des autres parens est plus ou moins long, selon le degré de parenté.

Exemple de piété filiale à ce sujet.

Cette pratique s'observe si inviolablement, que leurs annales conservent précieusement le souvenir de la piété de *Ven kong* Roi de *Cin*. Ce Prince avoit été chassé des Etats de son pere *Hien kong*, par les adresses & les violences de *Li ki* sa marastre: il voyageoit en divers pays pour dissiper son chagrin, & pour éviter les pièges que cette femme ambitieuse ne cessoit de lui tendre: lorsqu'il fut averti de la mort de son pere, & appelé par *Mo kong*, qui lui offroit des soldats, des armes, & de l'argent, pour se mettre en possession de ses Etats: sa réponse fut, qu'étant un homme mort depuis sa retraite & son exil, il n'estimoit plus rien que la vertu & la piété envers ses parens: que c'étoit là son trésor: & qu'il aimoit mieux perdre son Royaume dont il étoit déjà dépourvu, que de manquer aux derniers devoirs de piété, qui ne lui permettoient pas de prendre les armes en un tems destiné à la douleur, & aux honneurs funébres qu'il devoit à la mémoire de son pere.

Couleur & Forme des habits de Deüil.

Le blanc est la couleur des habits de deüil, & parmi les Princes & parmi les plus vils artisans: ceux qui portent le deüil complet, ont leur bonnet, leur veste, leur surtout, leurs bas, leurs bottes de couleur blanche. Dans les premiers mois du deüil qu'ils portent de leur pere ou de leur mere, leur habit est une espèce de sac de toile de chanvre, roussi & fort claire, à peu près semblable à nos toiles d'emballage: une espèce de corde éparpillée leur sert de ceinture: leur bonnet dont la figure est assez bizarre, est aussi de toile de chanvre. C'est par cet air lugubre, & par cet exté-

rieur

rieur négligé, qu'ils affectent de témoigner la douleur qu'ils ressentent, d'avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

Ils lavent rarement les corps morts, mais ils revêtent le défunt de ses plus beaux habits, & le couvrent des marques de sa dignité: ensuite ils le mettent dans le cercueil qu'on lui a acheté, ou qu'il s'étoit fait construire pendant sa vie: car il est étonnant de voir jusqu'où va la prévoyance des Chinois, pour ne point manquer de cercueil après leur mort: tel qui n'aura pour tout bien que neuf ou dix pistoles, en employera une partie à se préparer un cercueil, quelquefois plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin: il le garde comme le meuble le plus précieux de sa maison, & il le considère avec complaisance: quelquefois même le fils se vend ou s'engage, pour avoir dequoi procurer un cercueil à son pere.

Les cercueils des personnes aisées, sont faits de grosses planches épaisses d'un demi pied & davantage, & se conservent long-tems: ils sont si bien enduits en dedans de poix & de bitume, & si bien vernissés en dehors, qu'ils n'exhalent aucune mauvaise odeur. On en voit qui sont cizelez délicatement, & tout couverts de dorures: il y a des gens riches qui emploient jusqu'à trois cens, cinq cens, & même mille écus, pour avoir un cercueil de bois précieux, orné de quantité de figures.

Avant que de placer le corps dans la bière, on répand au fond un peu de chaux: & quand le corps y est placé, on y met ou un couffin, ou beaucoup de coton, afin que la tête soit solidement appuyée, & ne remue pas aisément: le coton & la chaux servent à recevoir l'humeur qui pourroit sortir du cadavre: on met aussi du coton ou autres choses semblables, dans tous les endroits vuides, pour le maintenir dans la situation où il a été mis. Ce seroit selon leur manière de penser, une cruauté inouïe d'ouvrir un cadavre, & d'en tirer le cœur & les entrailles pour les enterrer séparément: de même que ce seroit une chose monstrueuse de voir, comme en Europe, des offe- mens de morts, entassés les uns sur les autres.

Il est défendu aux Chinois d'enterrer leurs morts dans l'enceinte des villes, & dans les lieux qu'on habite: mais il leur est permis de les conserver dans leurs maisons, enfermés dans des cercueils tels que je les ai dépeints: ils les gardent plusieurs mois, & même plusieurs années comme en dépôt, sans qu'aucun Magistrat puisse les obliger de les inhumer.

On peut même les transporter dans d'autres provinces, & c'est ce qui se pratique, non seulement parmi les personnes de qualité, lesquels meurent hors de leur patrie dans les charges & dans les emplois qui leur ont été confiés: mais encore parmi le peuple qui est à son aise, & qui meurt dans une province éloignée, comme il arrive souvent aux gens de commerce. Un fils vivroit sans honneur, sur tout dans sa famille, s'il ne faisoit pas conduire le corps de son pere au tombeau de ses ancêtres, & on refuseroit de placer son nom dans la salle où on les honore. Quand on les transporte d'une province à une autre, il n'est pas permis sans un ordre de l'Empereur, de les faire entrer dans les villes, ou de les faire passer au travers, mais on les conduit autour des murailles.

De la manière d'ensevelir les Morts.

Des Cercueils.

Comment les Cadavres y sont placés.

De la Sépulture.

Les Cadavres qu'on transporte d'un lieu à un autre, n'entrent point dans les Villes.

Respect
des Chi-
nois pour
les Sépul-
cres.

On n'enterre point plusieurs personnes, même les parens, dans une même fosse, tant que le sépulchre garde sa figure. On vient quelquefois de fort loin visiter les sépulchres pour examiner à la couleur des ossemens, si un étranger a fini sa vie par une mort naturelle, ou par une mort violente: mais il faut que ce soit le Mandarin qui préside à l'ouverture du cercueil, & il y a dans les Tribunaux de petits Officiers, dont l'emploi est de faire ce discernement: ils y sont très-habiles. Il s'en trouve qui ouvrent les sépulchres pour dérober des bijoux, ou des habits précieux: c'est un crime à la Chine qui est puni très-sévèrement.

Du lieu or-
dinaire des
Sépul-
cres.

Les sépultures sont donc hors des villes, & autant qu'on le peut, sur des hauteurs: souvent on y plante des pins & des cyprès. Jusqu'à environ une lieue de chaque ville, on trouve des villages, des hameaux, ou de terre élevées dispersées çà & là, & diversifiées de bosquets, & d'un grand nombre de petites collines couvertes d'arbres, & fermées de murailles: ce sont autant de sépultures différentes, lesquelles forment un point de vûe qui n'est pas désagréable.

De leur
Forme.

La forme des sépulchres est différente selon les différentes provinces: la plû-part sont bien blanchis, faits en forme de fer à cheval, & d'une construction assez jolie. On écrit le nom de la famille sur la principale pierre. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de chaume, ou de terre élevée de cinq à six pieds, en espèce de pyramide. Plusieurs enferment le cercueil dans une petite loge de brique, en forme de tombeau.

Des Sépul-
cres des
Grands.

Pour ce qui est des Grands & des Mandarins, leurs sépulchres sont d'une structure magnifique: ils construisent une voûte, dans laquelle ils renferment le cercueil: ils forment au-dessus une élévation de terre battue, haute d'environ douze pieds, & de huit ou dix pieds de diamètre, qui a à peu près la figure d'un chapeau: ils couvrent cette terre de chaux & de sable, dont ils font un mastic, afin que l'eau n'y puisse point pénétrer. Autour ils plantent avec ordre & symétrie, des arbres de différentes espèces. Vis-à-vis est une grande & longue table de marbre blanc & poli, sur laquelle est une cassette, deux vases, & deux candélabres aussi de marbre, & très-bien travaillés: de part & d'autre on range en plusieurs files quantité de figures d'Officiers, d'Eunuques, de soldats, de lions, de chevaux sellez, de chameaux, de tortues, & d'autres animaux en différentes attitudes, qui marquent du respect & de la douleur: car les Chinois sont habiles à donner de l'ame aux ouvrages de sculpture, & à y exprimer toutes les passions.

Coûtume
de garder
les Cala-
vres pen-
dant plu-
sieurs an-
nées.

On voit beaucoup de Chinois, qui pour donner de plus grands témoignages de leur respect & de leur tendresse pour leurs peres décédez, gardent trois ou quatre ans leurs cadavres: tout le tems que dure le deuil, ils n'ont point d'autre chaise pour s'asseoir pendant le jour, qu'un écabean couvert d'une serge blanche, & la nuit ils se couchent auprès du cercueil, sur une simple natte faite de roseaux. Ils s'interdisent tout usage de viande & de vin: ils ne peuvent assister à aucun repas de cérémonie, ni se trouver dans aucune assemblée publique. S'ils sont obligez de sortir en ville, ce qu'ils

nc

ne font d'ordinaire qu'après un certain tems, la chaife même dans laquelle ils se font porter, est quelquefois couverte d'une toile blanche. Le *Tiao* ou la cérémonie tolemnelle qu'on rend au défunt, dure ordinairement fept jours, à moins que quelque raifon n'oblige à fe contenter de trois jours.

Pendant qu'il est ouvert, tous les parens, & les amis qu'on a eu foïn d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au défunt : les plus proches parens reftent même dans la maifon : le cercücil est expofé dans la principale falle, qu'on a parée d'étoffes blanches, qui font fouvent entre-mêlées de pièces de foye noire & violette, & d'autres ornemens de deüil : on met une table devant le cercücil : l'on place fur cette table, ou l'image du défunt, ou bien un cartouche où fon nom est écrit, & qui est accompagné de chaque côté de fleurs, de parfums, & de bougies allumées.

Ceux qui viennent faire leurs complimens de condoléance, faluent le défunt à la manière du pays, c'est-à-dire, qu'ils fe prosternent & frappent plusieurs fois la terre du front devant la table, fur laquelle ils mettent enfuite quelques bougies & quelques parfums, qu'ils apportent félon la coûtume. Ceux qui étoient amis particuliers, accompagnent ces cérémonies de gémissemens, & de pleurs, qui se font entendre quelquefois de fort loin.

Tandis qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné accompagné de fes freres, fort de derriere le rideau qui est à côté du cercücil, fe traînant à terre avec un vilage, fur lequel est peinte fa douleur, & fondant en larmes, dans un morne & profond filence : ils rendent les faluts avec la même cérémonie qu'on a pratiquée devant le cercücil. Le même rideau cache les femmes, qui pouffent à diverfes reprises les cris les plus lugubres.

Quand on a achevé la cérémonie, on se lève, & un parent éloigné du défunt, ou un ami étant en deüil, fait les honneurs : & comme il a été vous recevoir à la porte, il vous conduit dans un autre appartement, où l'on vous présente du thé, & quelquefois des fruits secs, & d'autres semblables rafraichiffemens, après quoi il vous accompagne jufqu'à votre chaife.

Ceux qui font peu éloignés de la ville, y viennent exprès, pour rendre ces devoirs en perfonne : ou fi la diftance des lieux ne leur permettoit pas, ou qu'ils fuflent indisposés, ils envoient un domestique avec un billet de vifite, & leurs préfens, pour faire leurs excufes. Les enfans du défunt, ou du moins le fils aîné font enfuite obligez de rendre la vifite à tous ceux qui font venus s'acquitter de ce devoir d'amitié : mais on les exempte de la peine qu'ils auroient à voir tant de perfonnes : il fuffit qu'ils fe présentent à la porte de chaque maifon, & qu'ils y faflent donner un billet de vifite par un domestique.

Lorsqu'on a fixé le jour des obféques, on en donne avis à tous les parens & amis du défunt, qui ne manquent pas de se rendre au jour marqué : la marche du convoi commence par ceux qui portent différentes ftatües de carton, lesquelles représentent des efclaves, des tygres, des lions, des

Du *Tiao* :
ou Céré-
monie to-
lemnelle
qu' n rend
au Défunt.

Des Com-
plimens de
Condo-
léance.

Des Obfé-
ques.

chevaux, &c. Diverses troupes suivent, & marchent deux à deux: les uns portent des étendarts, des banderoles, ou des castolettes remplies de parfums: plusieurs jouent des airs lugubres sur divers instrumens de musique.

Suite des
Obseques.

Il y a des endroits où le tableau du défunt est élevé au-dessus de tout le reste: on y voit écrits en gros caractères d'or son nom & sa dignité: paroît ensuite le cercueil couvert d'un dais en forme de dôme, qui est entièrement d'étoffe de soye violette, avec des houppes de soye blanche aux quatre coins, qui sont brodées, & très-proprement entrelassées de cordons. La machine dont nous parlons, & sur laquelle on a posé le cercueil, est portée par soixante-quatre hommes. Ceux qui ne sont point en état d'en faire la dépense, se servent d'une machine, qui n'exige pas un si grand nombre de porteurs. Le fils aîné à la tête des autres enfans, & des petits fils, suit à pied, couvert d'un sac de chanvre, appuyé sur un bâton le corps tout courbé & comme accablé sous le poids de sa douleur.

On voit ensuite les parens & les amis tous vêtus de deuil, & un grand nombre de chaîses couvertes d'étoffe blanche, où sont les filles, les femmes & les esclaves du défunt, qui font retentir l'air de leurs cris.

Rien n'est plus surprenant que les pleurs que versent les Chinois, & les cris qu'ils font à ces sortes d'obseques: mais comme tout paroît à un Européen à être réglé, & se faire par mesure, l'affectation avec laquelle ils semblent témoigner leurs regrets, n'est pas capable d'exciter dans lui les mêmes sentimens de douleur dont il est témoin.

Quand on est arrivé au lieu de la sépulture, on voit à quelques pas de la tombe, des tables rangées dans des salles qu'on a fait élever exprès: & tandis que les cérémonies accoutumées se pratiquent, les domestiques préparent un repas, qui sert ensuite à régaler toute la compagnie.

Quelquefois après le repas, les parens & les amis se prosternent de nouveau en frappant la terre du front devant le tombeau. Ordinairement on se contente de faire des remerciemens. Le fils aîné & les autres enfans répondent à leurs honnêtetés par quelques signes extérieurs: mais dans un profond silence. S'il s'agit d'un grand Seigneur, il y a plusieurs appartemens à la sépulture, & après qu'on y a porté le cercueil, un grand nombre de parens y demeurent un ou même deux mois, pour y renouveler tous les jours, avec les enfans du défunt, les marques de leur douleur.

Des Funé-
raïles des
Chrétiens
de la Chi-
ne.

Aux funérais des Chrétiens, on porte la croix sur une grande machine fort parée, & soutenuë de plusieurs personnes, avec les images de la sainte Vierge, & de saint Michel, Archange. On verra le détail des autres cérémonies, dans la description que je fais plus bas, de celles qu'on observe à la mort du P. Verbieft.

Particulé-
rités de
celles du
P. Broglio.

Celles qui se firent à l'enterrement du P. Broglio parurent si magnifiques aux Chinois, qu'ils en firent imprimer la description. L'Empereur honora son tombeau d'une épitaphe, & pour en faire les frais, il envoya dix pièces de toile blanche pour le deuil, deux cens onces d'argent, avec un Mandarin, & d'autres Officiers pour assister de sa part aux obseques.

Le deuil devient général dans tout l'Empire, quand la mort attaque le Trône. Lorsque l'Impératrice mere fut enlevée au feu Empereur *Cang bi*, le grand deuil dura cinquante jours. Pendant tout ce tems-là les Tribunaux furent fermés, & l'on ne parla d'aucune affaire à l'Empereur: les Mandarins passoient tout le jour au palais, uniquement occupez à pleurer, ou à en faire semblant: plusieurs y passoient la nuit assis à l'air pendant le plus grand froid: les fils mêmes de l'Empereur dormoient au palais, sans quitter leurs vêtements. Tous les Mandarins à cheval, vêtus de blanc, & sans grande suite, allèrent pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant le tableau de l'Impératrice défunte. La couleur rouge étoit proscrire: ainsi ils portoient le bonnet sans soye rouge, & sans aucun ornement.

Quand on porta le corps de l'Impératrice au lieu de son dépôt, l'Empereur voulut qu'on le fit passer par les portes ordinaires du palais, affectant de montrer par-là combien il méprisoit les idées superstitieuses des Chinois: car c'est parmi eux un usage de faire de nouvelles ouvertures à leurs maisons, quand on doit transporter le corps de leurs parens décédez au lieu de leur sépulture, & de les refermer aussitôt, afin de s'épargner la douleur que leur causeroit le fréquent souvenir du défunt qui se renouvelleroit toutes les fois qu'ils passeroient par la même porte où est passé le cercueil. Hors de la ville on bâtit un vaste & grand palais tout de nattes neuves, avec les cours, les salles, & les corps de logis, pour y placer le corps, jusqu'à ce qu'on le portât au lieu de la sépulture Impériale.

Quatre jeunes Demoiselles qui la servoient avec affection pendant sa vie, vouloient l'accompagner à la mort, pour lui rendre les mêmes services dans l'autre monde: elles avoient pris leurs atours, dans le dessein, selon l'ancienne coutume des Tartares, d'aller s'immoler devant le corps de leur maîtresse: mais l'Empereur, qui désapprouvoit une coutume si barbare les empêcha d'en venir à l'exécution. Ce Prince à défendu d'observer désormais dans son Empire, cette coutume extravagante qu'avoient les Tartares, de brûler les richesses, & même quelquefois des domestiques des grands Seigneurs, lorsqu'on faisoit leurs funérailles en brûlant leurs corps.

Les cérémonies qu'on observe aux obsèques des Grands, ont quelque chose de magnifique. On en pourra juger par celles qui se firent à la mort de *Tavang ye*, frere aîné du feu Empereur *Cang bi*, auxquelles quelques uns de nos Missionnaires furent obligez d'assister.

Le convoi commença par une troupe de trompettes & de joueurs d'instrumens: après quoi venoient deux à deux dans l'ordre suivant:

Dix porteurs de masses, qui étoient de cuivre doré.

Quatre paraffols, & quatre dais de drap d'or.

Six chameaux à vuide, avec une peau de zibeline pendue au col.

Six chameaux chargés de tentes & d'équipages de chasse, couverts de grandes housses rouges, qui traînoient jusqu'à terre.

Six chiens de chasse menez en lessé.

Quatorze chevaux de main sans selle, ayant seulement la bride jaune & la zibeline pendante.

Détail des
Obsèques
d'une Im-
pératrice.

Coutume
singulière
abolie dans
cette oc-
casion.

Demoiselles
qui
veulent
s'immoler
devant son
Corps.

Coutume
abolie à
cette oc-
casion.

Obsèques
des
Grands.

De *Ta-
vung ye* en
particulier.

Suite des
Obléques
de *Tavang*
264

Six autres chevaux, portans de magnifiques valises pleines des habits qu'on doit brûler.

Six autres chevaux, avec des selles brodées, des étriers dorez, &c.

Quinze cavaliers portant des flèches, des arcs, des carquois, &c.

Huit hommes portans chacun à la main une ceinture à la Tartare toute complete, d'où pendoient des bourfes, chargées de perles.

Dix hommes portans à la main des bonnets de toutes les faisons.

Une chaise découverte, semblable à celle où l'on porte l'Empereur dans le palais.

Une autre chaise avec des coussins jaunes.

Les deux fils du Prince défunt, appuyez sur des Eunuques, & s'efforçans de pleurer.

Le cercueil avec sa grande impériale jaune, porté par soixante ou quatre-vingts hommes, habillez de verd, avec des aigrettes rouges sur leurs bonnets.

Les *Ago* en pelotons, entourez de leurs gens.

Les *Regulos*, & autres Princes.

Deux autres cercueils où étoient renfermées deux concubines qui s'étoient pendues, pour servir le Prince dans l'autre monde, comme elles l'avoient servi dans celui-ci.

Les Grands de l'Empire.

Les chaises de la femme du Prince défunt, & des Princesses ses parentes.

Une foule de peuples, de *Lamas*, de *Bonzes* fermoient la marche.

Toutes les huit bannières, avec tous les Mandarins, grands & petits, étoient allées devant, & étoient rangées comme en bataille, pour recevoir le corps à l'entrée du jardin où il devoit être déposé, jusqu'à ce qu'on eût construit le tombeau du Prince.

Enfin l'on comptoit à cette cérémonie plus de seize mille personnes.

Les devoirs & les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux ancêtres défunts, ne se bornent pas au tems du deuil & de leur sépulture. Il y a deux autres sortes de cérémonies qui doivent s'observer chaque année à leur égard.

Devoirs &
Honneurs
qu'on rend
aux Ancê-
tres dé-
funts.

Sont de
deux espè-
ces.

Première
espèce.

Les premières se pratiquent dans la salle des ancêtres, à certains mois de l'année: car il n'y a point de famille qui n'ait un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie. Ce bâtiment se nomme *Tse tang*, c'est-à-dire, la salle des ancêtres. Là se rendent toutes les branches d'une même famille, compoïée quelquelois de sept à huit mille personnes: car on a vu de ces assemblées qui étoient compoïées de 87. branches de la même famille. Alors il n'y a point de distinction de rang: l'artisan, le laboureur, le Mandarin, le Lettré, sont confondus ensemble, & ne se méconnoissent point. C'est l'âge qui règle tout, & le plus âgé, quoique le plus pauvre, aura le premier rang.

Il y a dans cette salle une longue table placée contre la muraille, & chargée de gradins. On voit sur cette table assez souvent l'image du
plus

plus considérable des ancêtres, ou du moins son nom avec les noms des hommes, des femmes, & des enfans de la famille, rangez des deux côtés, & écrits sur des tablettes, ou petites planches de bois, de la hauteur d'environ un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi & le jour que chacun d'eux est décédé.

Tous les parens s'assemblent dans cette salle au Printems, & quelquefois dans l'Automne: les plus riches font préparer un festin: on charge plusieurs tables d'une quantité de plats de viandes, de ris, de fruits, de parfums, de vin, & de bougies, à peu-près avec les mêmes cérémonies, que leurs enfans pratiquoient à leur égard, lorsqu'ils étoient vivans, & qui se pratiquent à l'égard des Mandarins le jour de leur naissance, ou quand ils prennent possession de leurs Gouvernemens. Pour ce qui est de ceux du petit peuple, qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment destiné à ces usages, ils se contentent de placer le nom des ancêtres les plus proches, dans l'endroit le plus apparent de leur maison.

Les autres cérémonies se pratiquent au moins une fois l'année, au lieu même de la sépulture des ancêtres. Comme les tombeaux sont hors de la ville, & souvent dans les montagnes, les enfans s'y rendent avec leurs parens chaque année, à un certain tems qui se trouve depuis le commencement d'Avril jusqu'au commencement de May: ils commencent par arracher les herbes & les brossailles qui environnent le sépulchre: après quoi ils leur donnent des marques de respect, de reconnaissance, & de douleur, avec les mêmes cérémonies qu'ils ont observées à leur mort: puis ils mettent sur le tombeau du vin & des viandes, qui leur servent ensuite à se régaler tous ensemble.

On ne peut disconvenir que les Chinois, qui sont excessifs dans toutes leurs cérémonies, ne le soient encore plus dans la manière dont ils honorent les défunts: mais c'est une maxime établie par leurs loix & par l'usage, qu'il faut rendre à ceux qui sont décédez, les mêmes honneurs qu'on leur rendoit quand ils étoient vivans.

Dans le livre *Lu nyu* Confucius dit, qu'il faut rendre les devoirs aux morts, comme s'ils étoient présens & pleins de vie: un de ses disciples expliquant ces paroles, dit que quand son maître offroit aux morts ce qu'on a coutume de leur présenter, il le faisoit avec beaucoup d'affection: & pour s'y porter d'avantage, il s'imaginait qu'il les voyoit, & qu'il les entendoit: & parce qu'il y avoit long-tems qu'ils étoient morts, il se les rappelloit de tems en tems dans l'esprit.

Dans le livre du *Li ki*, le fameux *Pe hu tung* qui vivoit sous l'Empire de *Han chao*, dit que la raison pour laquelle on fait ce petit tableau, est que l'ame ou l'esprit du mort étant invisible, il faut un objet sensible, qui porte un enfant à se ressouvenir de ses parens, qui puisse arrêter son cœur & sa vûe, & lui donner de la consolation. Un pere étant enterré, il ne reste plus rien aux enfans qui puisse fixer leurs cœurs: c'est ce qui les porte à faire un tableau, pour lui faire honneur.

Les anciens Chinois se servoient d'un petit enfant, comme d'une image

Détail de ces Cérémonies.

Seconde espèce.

Sentiment de Confucius sur les Devoirs dus aux Morts.

Réprésentation du Defunt dans un tableau.

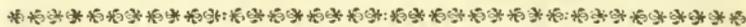
Usage ancien à ce sujet.

vivante, pour représenter le défunt : ceux qui sont venus depuis, ont substitué l'image ou la tablette, pour tenir en quelque sorte sa place, & ils rendent à cette représentation les mêmes devoirs qu'ils rendroient à leurs ancêtres, s'ils étoient en vie : parce qu'il leur est plus aisé d'avoir cette tablette, que de trouver un enfant, toutes les fois qu'ils veulent témoigner à leurs parens morts, la reconnoissance qu'ils leur doivent de la vie, des biens, & de la bonne éducation qu'ils ont reçûe d'eux.

Supercherie des Bonzes au sujet de ces Cérémonies.

Il est vrai que l'idolatrie ayant été introduite dans l'Empire, les Bonzes ou *Tao sée*, que des vûes intéressées engageoient à tromper le peuple, ont mêlé dans ces cérémonies plusieurs pratiques superstitieuses, telles que sont celles de brûler du papier doré en forme de monnoye, & même des étoffes de soye blanche, comme si ces choses pouvoient leur servir dans l'autre monde : de prêcher que les ames se trouvent sur les tablettes où leurs noms sont écrits, & qu'elles se repaissent de la fumée des viandes & des parfums qu'on brûle.

Ces coutumes ridicules sont très-éloignées de la véritable doctrine Chinoise, & n'ont de force que parmi une troupe ignorante qui suit ces fortes de sectes : & même quoique ces Bonzes aient introduit leurs superstitions particulières, ils ne laissent pas de regarder toujours les anciennes cérémonies, comme autant de marques du respect filial, que les enfans doivent à leurs parens défunts.



Des Prisons où l'on renferme les Criminels, & des châtimens dont on les punit.

Des Prisons.

Quoique la Justice de la Chine nous paroisse lente, par les longues procédures qu'elle observe, pour ne pas priver mal-à-propos les hommes d'un bien aussi considérable que la vie & l'honneur, elle ne laisse pas de punir sévèrement les criminels, & de proportionner la peine à l'énormité des crimes.

Des Procédures Criminelles.

Les affaires criminelles passent le plus souvent par cinq ou six Tribunaux, avant qu'on en vienne à une sentence décisive : ces Tribunaux sont subordonnez les uns aux autres, & ont droit de revoir tous les procès, & de faire des informations exactes sur la vie & les mœurs des accusateurs & des témoins, aussi bien que sur les crimes des personnes qu'ils doivent juger.

Cette lenteur dans les procédures est favorable aux accusez, en ce qu'il est rare que l'innocence soit opprimée, mais aussi elle les fait rester long-tems dans les prisons. Ces prisons n'ont ni l'horreur, ni la falleté des prisons d'Europe, & elles sont beaucoup plus commodes & plus spacieuses : elles sont bâties de la même sorte presque dans tout l'Empire, & situées dans des lieux peu éloignez de leurs Tribunaux.

Quand

Quand on est entré par la première porte qui donne sur la rue, on marche dans une allée qui conduit à une seconde porte, par où l'on entre dans une basse cour, qu'on traverse pour arriver à une troisième porte, qui est le logement des Geoliers. De-là on entre dans une grande cour quarrée. Aux quatre côtés de cette cour sont les chambres des prisonniers, élevées sur de grosses colonnes de bois, qui forment une espèce de galerie. Aux quatre coins sont des prisons secrètes, où l'on renferme les scélérats: il ne leur est pas libre de sortir pendant le jour, ni de s'entretenir dans la cour, comme on le permet quelquefois aux autres prisonniers. Cependant avec de l'argent, ils peuvent obtenir pour quelques heures cet adoucissement: mais on a la précaution de les retenir pendant la nuit arrêtez par de grosses chaînes, dont on leur lie les mains, les pieds, & le milieu du corps: ces chaînes leur pressent les flancs, & les serrent de telle sorte, qu'à peine peuvent-ils se remuer. Quelque argent donné encore à propos, peut être aussi un moyen d'adoucir la sévérité des Géoliers, & de rendre leurs fers plus supportables.

Description des Prisons.

Des Prisonniers.

Pour ce qui est de ceux dont les fautes ne sont pas considérables, & qui ont la liberté pendant le jour de se promener, & de prendre l'air dans les cours de la prison, on les assemble tous les soirs, on les appelle l'un après l'autre, & on les enferme dans une grande salle obscure: ou bien dans leurs petites chambres, quand ils en ont loué pour être logez plus commodément.

Une Sentinelle veille toute la nuit, pour tenir tous les prisonniers dans un profond silence, & si l'on entendoit le moindre bruit, ou si la lampe qui doit être allumée, venoit à s'éteindre, on avertiroit aussitôt les Geoliers pour remédier au désordre.

Police dans les Prisons.

D'autres sont chargés de faire continuellement la ronde, & il est difficile qu'aucun des prisonniers s'expose à tenter des moyens de s'évader, parce qu'aussitôt il seroit découvert, & ne manqueroit pas d'être sévèrement puni par le Mandarin, qui visite très-souvent les prisons, & qui doit être toujours en état d'en rendre compte: car s'il y a des malades, il en doit répondre: c'est à lui de faire venir les Medecins, de faire fournir les remèdes aux frais de l'Empereur, & d'apporter tous ses soins pour rétablir leur santé. On est obligé d'avertir l'Empereur de tous ceux qui y meurent, & sous sa Majesté ordonne aux Mandarins supérieurs, d'examiner si le Mandarin de la Justice Subalterne a fait son devoir.

De la Vigilance nécessaire au Mandarin de Justice.

C'est dans ces tems de visite que ceux qui sont coupables de quelque crime qui mérite la mort, paroissent avec un air triste, un visage hâvé & défiguré, la tête panchée, & les pieds chancellans: ils tâchent par-là d'exciter la compassion, mais fort inutilement: car ce n'est pas seulement pour s'assurer de leurs personnes qu'on les retient en prison, mais en partie pour les mattr, & leur faire subir un commencement de la peine qu'ils méritent.

Il y a de grandes prisons comme celles de la Cour Souveraine de *Peking*, où l'on permet aux marchands & aux ouvriers, tels que sont les tailleurs, les

Diversité de Prisons.

les bouchers, les marchands de ris & d'herbes, &c. d'entrer dans les prisons pour le service & la commodité de ceux qui y sont détenus. Il y a même des cuisiniers qui apprêtent à manger, & tout s'y fait avec un grand ordre par la vigilance des Officiers.

Prison des Femmes.

La prison des femmes est séparée de celle des hommes: on ne leur peut parler que par une grille, ou par le tour qui sert à leur fournir leurs besoins: mais il est très-rare qu'aucun homme en approche.

Coutume de ne point sortir un Prisonnier mort par la porte de la prison.

Il y a encore quelques endroits, où, lorsqu'un prisonnier vient à mourir, on ne permet pas de faire passer son cadavre par la porte ordinaire de la prison, mais par une ouverture qu'on a soin de pratiquer au mur de la première cour, & qui ne sert qu'au passage des morts.

Usage des Personnes de rang à cette occasion.

Les personnes d'un certain rang, qui se trouvent dans la prison en danger de mort, demandent en grâce d'en sortir avant qu'elles expirent, pour que leurs corps ne passent pas par cette ouverture, ce qu'elles regardent comme une tache infamante: aussi la plus affreuse imprécation qu'un Chinois puisse faire contre celui à qui il souhaite du mal, c'est de lui dire: Puiffes-tu être traîné par le trou de la prison.

De la Punition. Partiliérement de la Bastonnade.

Il n'y a point de fautes impunies à la Chine: tout est déterminé: la bastonnade est le châtement ordinaire pour les fautes les plus légères. Le nombre des coups est plus ou moins grand, selon la qualité de la faute: c'est la peine dont les Officiers de guerre punissent quelquefois sur le champ les soldats Chinois, mis en sentinelle toutes les nuits dans les ruës & les places publiques des grandes villes, quand on les trouve endormis.

Quand le nombre des coups ne passe pas vingt, c'est une correction paternelle, qui n'a rien d'infamant, & l'Empereur la fait quelquefois donner à des personnes de grande considération, & ensuite les voit, & les traite comme à l'ordinaire.

Du *Pan tsée* ou Instrument de correction.

Il faut très-peu de chose pour être ainsi paternellement châtié: avoir volé une bagatelle, s'être emporté de paroles, avoir donné quelques coups de poing: si cela va jusqu'au Mandarin, il fait jouer aussi-tôt le *Pan tsée*: c'est ainsi que s'appelle l'instrument dont on bat les coupables. Après avoir subi le châtement, ils doivent se mettre à genoux devant le Juge, se courber trois fois jusqu'à terre, & le remercier du soin qu'il prend de leur éducation.

Ce *Pan tsée* est une grosse canne fendue, à demi platte, de quelques pieds de longueur: elle a par le bas la largeur de la main, & par le haut elle est polie & déliée, afin qu'elle soit plus aisée à empoigner: elle est de bambou, qui est un bois dur, massif, & pesant.

De la manière de donner la Bastonnade.

Lorsque le Mandarin tient son audience, il est assis gravement devant une table, sur laquelle est un étui rempli de petits bâtons longs de plus d'un demi-pied, & larges de deux doigts: plusieurs Estafiers armez de *Pan tsée* l'environnent: au signe qu'il donne en tirant & jettant ces bâtons, on saisit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on lui abaisse le haut de chausses jusqu'aux talons, & autant de petits bâtons que le Mandarin tire de son étui, & qu'il a jetté par terre, autant d'Estafiers se succèdent, qui

qui appliquent les uns après les autres chacun cinq coups du *Pan tsée* sur la chair nuë du coupable. On change d'Exécuteur de cinq coups en cinq coups, ou plutôt deux Exécuteurs frappent alternativement chacun cinq coups, afin qu'ils soient plus pesans, & que le châtement soit plus rude.

Il est néanmoins à remarquer que quatre coups sont toujours réputez pour cinq, & c'est ce qui s'appelle la grâce de l'Empereur, qui comme pere, par compassion pour son peuple, diminue toujours quelque chose de la peine. Il y a un moyen de l'adoucir, c'est de gagner par argent ceux qui frappent : ils ont l'art de se ménager de telle sorte, que les coups ne portent que légèrement, & que le châtement devient presque insensible. Un jeune Chinois ayant vû son pere condamné à cette peine, & prêt à la souffrir, se jetta sur lui pour recevoir les coups, & toucha si fort le Juge par cette action de piété, qu'il fit grace au pere, en considération du fils.

Ce n'est pas seulement dans son Tribunal, qu'un Mandarin a le pouvoir de faire donner la bastonnade : il a le même droit en quelque endroit qu'il se trouve, même hors de son district : c'est pourquoi quand il sort, il a toujours dans son cortège des Officiers de Justice, qui portent des *Pan tsée*.

Pour un homme du peuple, il suffit de n'avoir pas mis pied à terre à son passage, si l'on est à cheval : ou d'avoir traversé la rue en sa présence, pour recevoir cinq ou dix coups de bâtons par son ordre : l'exécution est si prompte, qu'elle est souvent faite avant que ceux qui sont présens s'en soient presque aperçus. Les maîtres usent du même châtement à l'égard de leurs disciples, les peres à l'égard de leurs enfans, & les Seigneurs pour punir leurs domestiques, avec cette différence que le *Pan tsée* est moins long & moins large.

Un autre châtement moins douloureux, mais plus infamant, est une espèce de carcan auquel on attache le coupable, & que les Portugais ont appellé la *Cangue*. Cette *Cangue* est composée de deux morceaux de bois échancrez au milieu, pour y insérer le col du coupable : dès qu'il y a été condamné par le Mandarin, on prend ces deux morceaux de bois, on les pose sur ses épaules, & on les unit ensemble, de manière qu'il n'y a de place vuide que pour le col. Alors le patient ne peut ni voir ses pieds, ni porter la main à la bouche, & il a besoin du secours de quelqu'un pour lui donner à manger. Il porte nuit & jour ce désagréable fardeau, qui est ou plus pesant, ou plus léger, selon la griéveté ou la légéreté de la faute que l'on punit.

Il y a de ces *Cangues* qui pésent jusqu'à deux cens livres, & qui de leur poids accablent le criminel, de sorte que quelquefois le chagrin, la confusion, la douleur, le défaut de nourriture & de sommeil, lui causent la mort. On en voit de trois pieds en quarré, & d'un bois épais de cinq ou six pouces. Les ordinaires pésent cinquante à soixante livres.

Les patients ne laissent pas de trouver différens moyens d'adoucir ce supplice : les uns marchent accompagnez de leurs parens ou de leurs amis, qui soulèvent la *Cangue* par les quatre coins, afin qu'elle ne porte pas sur les

Exemple remarquable de Piété filiale.

De la *Cangue* ou *Carcen*.

Sa Présence.

Moyens d'adoucir ce Supplice.

épaules : d'autres l'appuyent sur une table, ou sur un banc : d'autres font faire une chaise où ils sont assis entre quatre colonnes d'une égale hauteur qui supportent la Cangue. Il y en a qui se couchent sur le ventre, & qui se fervent du trou où leur tête est passée, comme d'une fenêtre, par laquelle ils regardent effrontement tout ce qui se fait dans la rue.

Lorsqu'en présence du Mandarin on a réuni les deux pièces de bois au col du coupable, on colle dessus à droite & à gauche deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, auxquelles on applique une espèce de sceau, afin que les deux pièces qui forment la Cangue, ne puissent pas se séparer sans qu'on s'en aperçoive. Puis on y écrit en gros caractères le crime pour lequel le coupable est puni, & le tems que doit durer le châtement: par exemple, c'est un voleur, c'est un brouillon & un séditieux, c'est un perturbateur du repos des familles, c'est un joueur, &c. il portera la Cangue durant trois mois en tel endroit.

Du Lieu où on expose le Patient.

Le lieu où on les expose, est d'ordinaire, ou la porte d'un temple célèbre par le concours des peuples, ou un carrefour fort fréquenté, ou la porte de la ville, ou une place publique, ou même la première porte du Tribunal du Mandarin.

De l'Elargissement du Patient.

Quand le tems de la punition est écoulé, les Officiers du Tribunal représentent le coupable au Mandarin, qui après l'avoir exhorté à se corriger, le délivre de la Cangue, & pour le congédier, lui fait donner une vingtaine de coups de bâtons: car c'est l'usage assez ordinaire de la Justice Chinoise, de ne point imposer de peine, à la réserve des amendes pécuniaires, qui ne soit précédée & suivie de la bastonnade: de sorte qu'on peut dire que le Gouvernement Chinois ne subsiste gueres que par l'exercice du bâton.

Bonzesse punie de la Cangue.

Ce châtement est plus commun pour les hommes que pour les femmes: cependant un ancien Missionnaire * qui visitoit un Mandarin d'une ville du premier ordre, trouva près de son Tribunal une femme portant la Cangue: c'étoit une Bonzesse, c'est-à-dire, une de ces filles qui vivent en communauté dans une espèce de Monastere, dont l'entrée est interdite à tout le monde: qui s'y occupent du culte des idoles & du travail: qui ne gardent point de clôture, mais qui néanmoins sont obligées de vivre dans la continence, tandis qu'elle demeurent dans le monastere.

Pour quel sujet.

Cette Bonzesse ayant été accusée d'avoir eu un enfant d'un commerce illégitime, le Mandarin sur la plainte qu'on lui porta, la fit comparoître à son Tribunal, & après lui avoir fait une sévère réprimande, il lui dit que puisqu'elle avoit de la peine à garder la continence, il falloit qu'elle quittât le monastere, & qu'elle se mariât: cependant pour la châtier, il la condamna à porter la Cangue: on y écrivit sa faute, & on ajouta que si quelqu'un vouloit se marier avec elle, le Mandarin la livreroit, & donneroit une once & demie d'argent pour les frais du mariage. Cette somme vaut à peu près sept livres dix sols de notre monnoye: cinquante sols devoient être employez à louer une chaise, & à payer les Joueurs d'instrumens: les cinq livres de surplus étoient destinées aux frais du festin qu'on feroit avec

Est délivrée de son Supplice, & à quel prix.

les

* Le P. Contancin.

les voisins le jour des noces. Elle ne fut pas longtems sans trouver un mari qui la demanda au Mandarin, & à qui elle fut accordée.

Outre le châtement de la *Cangue*, il y a encore d'autres peines qu'on impose pour des fautes légères. Le même Missionnaire entrant dans la seconde cour du même Tribunal, y trouva de jeunes gens à genoux: les uns portoient sur la tête une pierre qui pesoit bien sept à huit livres: d'autres tenoient un livre à la main, & le lisoient avec application.

Des autres
sortes de
Punitions.

Parmi ceux-ci étoit un jeune homme marié d'environ trente ans, qui aimoit le jeu à l'excès: il y avoit perdu une partie de l'argent que son pere lui avoit fourni pour son petit commerce: exhortations, réprimandes, menaces, rien n'avoit pû le guérir de la passion du jeu. Son pere qui vouloit le corriger d'une inclination si pernicieuse à ses intérêts, le conduisit au Tribunal du Mandarin.

Pour le
Jeu.

Le Mandarin homme d'honneur & de probité, admit la plainte du pere: il fit approcher le jeune homme, & après l'avoir réprimandé d'un ton sévère, & lui avoir fait une instruction pathétique sur la soumission & la docilité, il étoit sur le point de lui faire donner la bastonnade, lorsque sa mere entrant tout-à-coup, se jeta aux pieds du Mandarin, & lui demanda les larmes aux yeux la grace de son fils.

Le Mandarin se laissa attendrir, & s'étant fait apporter un livre composé par l'Empereur, pour l'instruction de l'Empire, il l'ouvrit & choisit l'article qui concernoit l'obéissance filiale. „ Vous me promettez, dit-il „ au jeune homme, de renoncer au jeu, & de vous rendre docile aux volontés de votre pere: je vous pardonne pour cette fois: allez vous mettre à genoux dans la galerie à côté de la salle d'audience, apprenez par cœur cet article de l'obéissance filiale: vous ne sortirez point du Tribunal que vous ne l'avez recité, & que vous n'avez promis de l'observer le reste de votre vie. „ Cet ordre fut exécuté à la lettre: le jeune homme resta trois jours dans la galerie, apprit l'article, & fut congédié.

Il y a certains crimes pour lesquels on condamne les coupables à être marquez sur les deux joués, & la marque qu'on leur imprime, est un caractere Chinois qui indique leur crime. Il y en a d'autres pour lesquels on condamne, ou au bannissement, ou à tirer des barques Royales: cette servitude ne dure gueres plus de trois ans.

De la Marque sur les Joués.

Pour ce qui est du bannissement, il est souvent perpétuel, sur tout si e'est en Tartarie qu'on exile: mais avant le départ, on ne manque jamais de donner la bastonnade: le nombre des coups est proportionné à la faute qui a mérité cette peine.

Du Bannissement.

Ils ont trois manières différentes d'exécuter à mort, ceux dont les crimes ont mérité ce supplice.

Des différentes manières d'exécuter à mort.

La première qui est la plus douce, est de les étrangler, & c'est le supplice dont on punit les crimes moins grieux qui méritent la mort. C'est ainsi qu'on punit un homme, qui en se battant auroit tué son adversaire.

Du Décollement.

La seconde est de trancher la tête, & c'est par ce supplice qu'on punit les crimes qui ont quelque chose d'énorme, tel que seroit un assassinat: cette mort est regardée comme plus honteuse, parce que la tête qui est la principale partie de l'homme, est séparée du corps, & qu'en mourant il ne conserve pas son corps aussi entier qu'il l'a reçu de ses parens.

Des diverses manières de trangler.

Dans quelques endroits on étrangle avec une espèce d'arc, dont on passe la corde au col du criminel qui est à genoux: on tire l'arc, & par ce moyen on lui serre le gosier, & en lui ôtant la respiration, on l'étouffe: en d'autres endroits on met une corde longue de sept à huit pieds au col du coupable, en y faisant un nœud coulant. Deux valets du Tribunal la tirent fortement chacun de leur côté: un moment après ils la lâchent tout-à-coup, puis ils la tirent encore comme ils avoient fait d'abord, & à ce second coup, ils sont sûrs que le criminel est mort.

Préliminaires de l'exécution.

Les personnes d'un rang un peu distingué qui sont condamnées à mort, sont toujours portées au lieu du supplice, dans des chaises, ou dans des charrettes couvertes. Lorsqu'un criminel doit être condamné à mort, le Mandarin le fait tirer de prison & conduire à son Tribunal, où ordinairement on a préparé un petit repas. Au moins avant que de lui lire sa sentence, on ne manque guères à lui présenter du vin, ce qui s'appelle *Tçi seng*. Ce mot de *Tçi* est le même, que celui dont on se sert, lorsqu'on offre quelque chose aux ancêtres. Ensuite on lui lit sa sentence.

De la manière de réprimer les Invectives des Criminels.

Le criminel qui se voit condamné à mort, éclate quelquefois en injures & en reproches contre ceux qui l'ont condamné. Quand cela arrive, le Mandarin écoute à la vérité ces invectives avec patience & compassion: mais on lui met un baillon dans la bouche, & on le conduit au supplice: on en voit quelquefois qui sont conduits à pied, qui vont en chantant au lieu de l'exécution, & boivent gayment le vin que leur présentent leurs amis, qui les attendent au passage, pour leur donner cette dernière marque d'amitié.

Haché en dix mille pièces: Supplice ancien des Chinois.

Il y a un autre genre de mort très-cruelle, dont on a puni autrefois les révoltez & les criminels de lèse Majesté: c'est ce qu'ils appelloient être haché en dix mille pièces. L'Exécuteur attachoit le criminel à un poteau, il lui cernoit la tête, & en arrachant la peau de force, il l'abattoit sur ses yeux: ensuite il lui déchiquetoit toutes les parties du corps qu'il coupoit en plusieurs morceaux, & après s'être lassé dans ce barbare exercice, il l'abandonnoit à la cruauté de la populace & des spectateurs.

C'est ce qui s'est pratiqué en certaines occasions sous le règne de quelques Empereurs, qui sont regardés comme barbares. Car selon les loix, ce troisième supplice consiste à couper le corps du criminel en plusieurs morceaux, à lui ouvrir le ventre, & à jeter le corps ou dans la rivière, ou dans une fosse commune pour les grands criminels.

De la Sentence de mort.

A la réserve de certains cas extraordinaires, qui sont marquez dans le corps des loix Chinoises, ou pour lesquels l'Empereur permet d'exécuter sur le champ, nul Mandarin, nul Tribunal supérieur ne peut prononcer définitivement un arrêt de mort. Tous les jugemens de crimes dignes de

mort

mort doivent être examinés, décidés, & souscrits par l'Empereur. Les Mandarins envoient en Cour l'instruction du procès, & leur décision, marquant l'article de la loi qui les a déterminés à prononcer de la sorte: par exemple, un tel est coupable de crime: la loi porte qu'on étranglera ceux qui en sont convaincus: ainsi je condamne un tel à être étranglé.

Ces informations étant arrivées à la Cour, le Tribunal supérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonstances, & la décision: si le fait n'est pas clairement exposé, ou que le Tribunal ait besoin de nouvelles informations, il présente un mémorial à l'Empereur, qui contient l'exposé du crime & la décision du Mandarin inférieur, & il ajoute: „pour juger „ sainement, il paroît qu'il faut être instruit de telle circonstance: ainsi „ nous opinons à renvoyer l'affaire à tel Mandarin, afin qu'il nous donne les éclaircissemens que nous souhaitons.

Doit être ratifiée par l'Empereur.

Formule à ce sujet.

L'Empereur ordonne ce qu'il lui plaît: mais sa clémence le porte toujours à renvoyer l'affaire, afin que quand il s'agit de la vie d'un homme, on ne décide point légèrement, & sans avoir les preuves les plus convaincantes. Lorsque le Tribunal supérieur a reçu les informations qu'il demandoit, il présente de nouveau sa délibération à l'Empereur.

Des Procédures criminelles.

Alors l'Empereur souscrit à la délibération du Tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtement: quelquefois même il renvoie le mémorial en écrivant ces paroles de sa main: „ Que le Tribunal délibère encore sur „ cette affaire, & me fasse son rapport. „ On apporte à la Chine l'attention la plus scrupuleuse, quand il s'agit de condamner un homme à la mort.

L'Empereur régnant ordonna en 1725. que dans la suite on ne puniroit personne du supplice de mort, que son procès ne lui fût présenté trois fois. Conformément à cet ordre, le Tribunal des crimes tint la conduite suivante. Quelque tems avant le jour déterminé, il fit transcrire dans un livre toutes les informations, qui pendant le cours de l'année lui avoient été envoyées des Justices subalternes: on y joignit le jugement que chaque Justice avoit porté, & celui du Tribunal de la Cour.

Ce Tribunal s'assembla ensuite pour lire, revoir, corriger, ajouter, retrancher, ce qu'il jugeroit à propos. Après quoi il en fit tirer deux copies au net: l'une qu'il présenta à l'Empereur, afin que ce Prince pût la lire & l'examiner en particulier: l'autre qu'il garda pour la lire en présence de tous les principaux Officiers des Tribunaux souverains, & la réformer selon leurs avis.

Ainsi à la Chine on accorde à l'homme le plus vil & le plus misérable, ce qui ne s'accorde en Europe comme un grand privilège, qu'aux personnes les plus distinguées, c'est-à-dire, le droit de n'être jugé & condamné que par toutes les Chambres du Parlement assemblées en corps.

Réflexions à leur sujet.

Cette seconde copie ayant été examinée & corrigée, on la présenta à l'Empereur, puis l'on en tira quatre-vingt dix-huit copies en langue Tartare, & quatre-vingt dix-sept en langue Chinoise. Toutes ces copies se re-

mirent entre les mains de Sa Majesté, qui les donna encore à examiner aux plus habiles Officiers, soit Tartares, soit Chinois qui étoient à *Peking*.

Formu'e
de Senten-
ce de
mort.

Lorsque le crime est fort énorme, l'Empereur en souscrivant à la mort du criminel, ajoute: *Aussitôt qu'on aura reçu cet ordre, qu'on l'exécute sans aucun délai.* Pour ce qui est des crimes de mort qui n'ont rien d'extraordinaire, l'Empereur écrit au bas de la sentence: *Qu'on retienne le criminel en prison, & qu'on l'exécute au tems de l'Automne.* Il y a un jour fixé dans l'Automne, pour exécuter à mort tous les criminels.

De la
Question
des crimi-
nels.

De l'Or-
dinaire.

La question ordinaire qui est en usage à la Chine, pour tirer la vérité de la bouche des criminels, est douloureuse & très-sensible: elle se donne aux pieds ou aux mains: on se fert pour les pieds d'un instrument qui consiste en trois bois croisez, dont celui du milieu est fixe, & les deux autres se tournent & se remuent: on met les pieds du patient dans cette machine, & on les y ferre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'est par le moyen de petits bois, qu'on infère entre les doigts du coupable, on les lie très-étroitement avec des cordes, & on les laisse pendant quelque tems dans cette torture.

Remèdes
contre la
douleur de
la Ques-
tion.

De l'Ex-
traordinaire.

Les Chinois ont des remèdes pour diminuer, & même pour amortir le sentiment de la douleur: après la question ils en ont d'autres, qu'ils emploient pour guérir le patient, lequel en effet par leur moyen recouvre, quelquefois même en peu de jours, le premier usage de ses jambes.

De la question ordinaire on passe à l'extraordinaire, qui se donne pour les grands crimes, & sur tout pour ceux de lèse Majesté, afin de découvrir les complices, quand le crime est avéré. Elle consiste à faire de légères taillades sur le corps du criminel, & à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguillettes.

Voilà toutes les espèces de châtimens, que les loix Chinoises prescrivirent pour la punition des crimes. Il y a, comme je l'ai dit, quelques Empereurs qui en ont fait souffrir de beaucoup plus cruels: mais ils sont détestez de la nation, & regardez comme des tyrans. Tel fut l'Empereur *Tcheou*, dont on lit les horribles cruautés dans les annales de l'Empire.

Supplice
ancien
nommé
Pao lo.

Ce Prince, à l'instigation de *Ta kia* l'une de ses concubines, dont il étoit éperduément amoureux, inventa un nouveau genre de supplice nommé *Pao lo*: c'étoit une colonne de bronze haute de vingt coudées & large de huit, creusée en dedans comme le taureau de Phalaris, & ouverte en trois endroits pour y mettre du feu: on y attachoit les criminels, & on la leur faisoit embrasser des bras & des jambes: ensuite on allumoit un grand feu en dedans, & on les faisoit ainsi rotir jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en cendre en présence de cette femme impudique, qui se faisoit un spectacle agréable d'un si épouvantable supplice.

De l'Abondance qui régné à la Chine.

ON peut dire sans craindre de trop s'avancer, que la Chine est une des plus fertiles portions de l'univers, comme elle en est une des plus vastes & des plus belles : une seule de ces provinces pourroit faire un État considérable, & flatter l'ambition d'un Prince. Il n'y a presque rien dans les autres pays qui ne se trouve à la Chine, & il y a une infinité de choses qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Cette abondance doit être attribuée, & à la profondeur des terres, & à l'industrie laborieuse de ces peuples, & à la quantité de lacs, de fleuves, de rivières, & de canaux, dont tout le pays est arrosé. Il n'y a gueres de villes dans les provinces du Midi, ni même de Bourgs, où l'on ne puisse aller en bateau, parce que par-tout il y a des rivières ou des canaux. Le ris se sème en quelques provinces deux fois l'année : il est bien meilleur que celui qui croît en Europe : la terre y produit plusieurs autres espèces de grains, telles que sont le froment, l'orge, diverses sortes de millets, les fèves, les pois toujours verts, les pois noirs & jaunes, dont on se sert, au lieu d'avoine, pour engraisser les chevaux : mais dans les parties Méridionales, on fait moins de cas de tous ces grains que du ris, qui y est la nourriture ordinaire : car dans les parties Séptentrionales on se nourrit sur-tout de froment.

Parmi les animaux que l'on mange en Europe, & dont les Chinois tous les jours font usage, sur-tout les gens riches, qui ont soin de se bien régaler, la chair de cochon est, selon leur goût, la viande la plus délicate : ils la préfèrent à toute autre, & elle fait comme la bête de leurs repas. Il y a peu de maisons où l'on n'en nourrisse, & où on ne les engraisse : aussi en mangent-ils toute l'année. Il faut avouer qu'elle a bien meilleur goût qu'en Europe, & d'ailleurs sa chair est saine & n'est nullement indigeste : c'est un excellent manger qu'un jambon de la Chine.

La chair des Jumens sauvages est aussi fort estimée : outre le gibier, les volatiles, & autres animaux que nous avons en quantité, les nerfs de cerfs, & les nids d'oiseaux, dont j'ai déjà parlé*, les pattes d'ours, & les pieds de divers animaux sauvages, qui leur viennent salez de Siam, de Camboye, & de la Tartarie, sont les délices de la table des grands Seigneurs.

Le peuple s'accommode fort de la chair des chevaux, & des chiens, quoique morts de vieillesse, ou de maladie : il n'a pas même de répugnance à manger celle des chats, des rats, & d'autres pareils animaux, qui se vend dans les rués. C'est un divertissement assez agréable, de

Abondance de la Chine.

A quoi attribuée.

Des Animaux.

Estime qu'on y fait du Cochon.

Des Jumens.

Des Nids d'Oiseaux. Des Pattes d'Ours.

Des Rats. Des Chevaux.

* Voyez cy devant page 128.

Musique de Chiens. voir les bouchers, lorsqu'ils portent de la chair de chien en quelque lieu, ou quand ils vont charger de cinq ou six chiens pour les tuer. Tous les chiens attirez par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qu'on a déjà tuez, se jettent en troupes sur les bouchers, qui sont obligez de marcher toujours armez d'un long bâton, ou d'un long fouët pour se défendre de leurs insultes: & de se tenir en des lieux fermez, pour exercer paisiblement leur métier.

Des Oiseaux. Outre les oiseaux domestiques, ils trouvent encore sur leurs rivières & sur leurs lacs quantité d'oyseaux de rivière, & principalement de canards sauvages. La manière dont ils les prennent, mérite d'être rapportée: ils se mettent la tête dans de grosses citrouilles sèches, où il y a quelques trous pour voir & pour respirer, puis ils marchent nus dans l'eau, ou bien ils nagent sans rien faire paroître au dehors, que la tête couverte de la citrouille. Les canards accoutument à voir de ces citrouilles flottantes, autour desquelles ils se jouent, s'en approchent sans crainte, & le chasseur les tirant par les pieds dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le col, & les attache à sa ceinture. Il ne quitte point cet exercice, qu'il n'en ait pris un grand nombre.

Du Gibier. Le gibier y foisonne: on voit à *Peking* pendant l'Hyver dans diverses places, plusieurs monceaux de diverses sortes d'animaux, volatiles, terrestres, & aquatiques, durcis par le froid, & exempts de toute corruption: on y voit une quantité prodigieuse de cerfs, de dains, de sangliers, de chevres, d'élangs, de lièvres, de lapins, d'écureuils, de chats & de rats sauvages, d'oyes, de canards, de poules de bois, de perdrix, de faisans, de cailles, & plusieurs autres animaux qui ne se trouvent point en Europe, & qui se vendent à très-grand marché.

Des Poissons. Les rivières, les lacs, les étangs, & même les canaux dont toute la Chine est arrosée, sont remplis de toute sorte de poissons. On en trouve un grand nombre jusques dans les fosses, qu'ils ont soin de pratiquer au milieu des campagnes, pour y conserver de l'eau, dont le ris a un continuel besoin.

Des bateaux pleins de l'eau où se trouve de la semence de poissons, comme nous l'avons expliqué, parcourent la Chine. On achète de cette eau, & l'on en remplit les fosses: les poissons qui s'y trouvent étant fort petits & presque imperceptibles, on les nourrit avec des lentilles de marais, ou avec des jaunes d'œuf, à peu-près comme on nourrit les animaux domestiques en Europe. Les grands poissons se conservent par le moyen de la glace: on en remplit de grands bateaux qu'on transporte jusqu'à *Peking*.

Il n'y a gueres de poissons en Europe qui ne se trouvent à la Chine: on y voit des lamproyes, des carpes, des folles, des faumons, des truites, des aloses, des esturgeons, &c. mais il y en a beaucoup d'autres d'un goût excellent, qui nous sont tout-à-fait inconnus. Il n'est pas possible d'en rapporter toutes les espèces: je ne m'attacherai qu'à quelques-unes qui feront juger des autres.

Du Poisson *Tcho.*

Un de ceux que l'on estime le plus, & qui pèse environ quarante livres, est



A. Numbke del.

J. C. Philips, sculp. lit.



est celui qu'ils appellent *Tcho kia yu*, c'est-à-dire, l'encuirassé. Ils le nomment ainsi, parce qu'en effet il a sur le dos, sous le ventre, & aux deux côtes une suite d'écaillés tranchantes, rangées en lignes droites, & posées les unes sur les autres, à peu-près comme sont les tuiles sur nos toits. C'est un poisson admirable, dont la chair est fort blanche, & qui ressemble assez à celle du veau pour le goût.

kia yu, ou
l'Encuiras-
sé.

Quand le tems est doux, on pêche une autre sorte de poisson fort délicat, que les gens du pays appellent poisson de farine, à cause de son extrême blancheur, & parce que ses prunelles noires semblent être enchassées dans deux cercles d'argent fort brillant : il y en a dans les mers du côté de la province de *Kiang nan* une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quatre cens livres pesant d'un seul coup de filet.

Du Pois-
son de Fa-
rine.

Un des meilleurs poissons qui soit dans toute la Chine, est celui qu'on pêche à la quatrième & cinquième lune : il approche assez de nos brames de mer, & il pèse cinq à six livres : il se vend d'ordinaire huit deniers la livre, & tout au plus le double à vingt lieues dans les terres où on le transporte.

D'une
espèce de
Brame.

Quand cette pêche est finie, il arrive des côtes de la province de *Tche kiang*, de grandes barques chargées d'une autre espèce de poisson frais, qui ressemble assez aux moruës de Terre-neuve. Il n'est pas croyable combien il s'en conforme dans la saison depuis les côtes de *Fo kien* jusqu'à celles de *Chan tong*, outre la quantité prodigieuse, qu'on sale dans le pays même où se fait la pêche.

Espèce de
Morue.

On le vend à très-vil prix, quoique les marchands ne puissent l'aller chercher sans beaucoup de frais : car il leur faut d'abord acheter du Mandarin la permission de faire ce commerce, louer ensuite une barque, acheter le poisson à mesure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de calle sur des couches de sel, de la même manière qu'à Dieppe on arrange les harengs dans des tonnes. C'est par ce moyen que malgré les plus grandes chaleurs ce poisson se transporte dans les provinces les plus éloignées. Il est aisé de juger combien cette pêche doit être abondante, puisque le poisson se vend à si bon compte, nonobstant la dépense que font les marchands qui l'apportent.

Outre cette espèce de moruë dont nous venons de parler : depuis la sixième jusqu'à la neuvième lune, on fait venir une quantité surprenante d'autre poisson salé des côtes de la mer. Dans la province de *Kiang nan* on voit sur-tout de gros poissons venant de la mer ou du fleuve jaune, qui se jettent dans de vastes plaines toutes couvertes d'eau : tout y est disposé de telle sorte, que les eaux s'écoulent aussi-tôt qu'ils y sont entrez. Ces poissons demeurans à sec, on les prend sans peine : on les sale, on les vend aux marchands qui en chargent leurs barques à peu de frais.

Dans le grand fleuve *Yang tse kiang*, vis-à-vis de la ville de *Kieou kiang*, où il a plus d'une demie-lieue de largeur, on pêche toute sorte d'excellens poissons, & entre autres une espèce nommée *Hoang yu*, c'est-à-dire, poisson jaune. Il est d'une grosseur extraordinaire, & d'un goût admirable. On

Du Pois-
son Hoang
yu ou
Jaune.

en prend quelquefois qui pésent plus de huit cens livres: on ne voit gueres de poisson qui ait la chair plus ferme. On ne le pêche qu'en certain tems, sçavoir lorsqu'il passe du lac *Tong ting bou* dans cette rivière.

Ce lac est le plus grand qui soit à la Chine, & c'est beaucoup dire: car il n'y a gueres de provinces, où il ne se trouve des lacs d'une étendue prodigieuse, tels que sont le lac *Hong se bou*, le lac *Ta bou*, le lac *Po yang bou*, &c. Celui-ci, par exemple, qu'on appelle encore le lac de *Iao tcheou* est formé par le confluent de quatre rivières aussi grandes que la Loire, qui sortent de la province de *Kiang si*: il a trente lieues de circuit, & on y essuie des typhons, comme sur les mers de la Chine.

Du Poisson d'Or.

„ Nous avons déjà parlé dans l'idée générale que nous avons donné de cet Empire*, d'un certain poisson extraordinaire, appelé poisson d'or, ou poisson d'argent, que les grands Seigneurs conservent ou dans leurs cours, ou dans leurs jardins, comme un ornement particulier de leurs palais. Le P. le Comte qui en a fait la description, ajoute à ce que nous en avons dit, des particularitez que je ne dois pas omettre. „ Ces poissons, dit ce Pere,

Du Mâle.

„ sont d'ordinaire de la longueur du doigt & gros à proportion. Le mâle „ est d'un beau rouge depuis la tête jusqu'à la moitié du corps, & même „ davantage, le reste avec toute la queue en est doré, mais d'un or si lustré & si éclatant, que nos véritables dorures n'en approchent pas. La „ femelle est blanche, elle a la queue, & même une partie du corps parfaitement argentée. La queue de l'un & de l'autre n'est pas unie & plate „ comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet, grosse, longue, & qui donne un agrément particulier à ce petit animal, dont le „ corps est d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

De la Femelle.

„ Ceux qui les veulent nourrir, doivent en prendre un grand soin, parce qu'ils sont extraordinairement délicats & sensibles aux moindres injures „ de l'air. On les met dans un bassin fort profond & fort large, au fond duquel on a accoutumé de renverser un pot de terre troué par les côtez, „ afin qu'ils puissent durant les grandes chaleurs s'y retirer, & se mettre ainsi à couvert du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau certaines „ herbes particulières, qui s'y conservent toujours vertes, & qui y entretiennent la fraîcheur. Cette eau se change deux ou trois fois la „ semaine, de manière néanmoins qu'on en met de nouvelle, à mesure qu'on vuide le bassin, qu'il ne faut jamais laisser à sec. Si l'on est obligé „ de transporter le poisson d'un vase à un autre, il se faut bien donner de „ garde de le prendre avec la main: tous ceux qu'on touche, meurent „ bien tôt après, ou se flétrissent: il faut pour cela se servir d'une petite „ cuillière de fil attachée par le haut à un cercle de bois, dans laquelle on „ les engage insensiblement. Quand ils y sont entrez d'eux-mêmes, on „ a soin de ne les pas heurter, mais de les tenir toujours dans la première „ eau, qui ne se vuide que lentement, & qui donne le tems de les transporter „ dans l'eau nouvelle. Le grand bruit, comme celui de l'artillerie, ou „ du tonnerre, une odeur trop forte, un mouvement violent, tout cela

De la manière de les entretenir.

De la manière de les transporter d'un vase à un autre.

„ leur

* Tome I. page 42.

„ leur est nuisible , & quelquefois même les fait mourir , comme je l'ai
 „ souvent remarqué sur mer où nous en portions , toutes les fois qu'on
 „ tiroit le canon , ou qu'on faisoit fondre du gaudron. D'ailleurs ils vivent
 „ presque de rien : les vers insensibles qui se forment dans l'eau , ou les parties
 „ les plus terrestres qui y sont mêlées , suffisent presque pour les empêcher
 „ de mourir. On y jette néanmoins de tems en tems de petites boules de
 „ pâte : mais il n'y a rien de meilleur que du pain à chanter , qui étant
 „ détrempe , fait une espèce de bouillie dont ils sont extrêmement avides ,
 „ & qui est en effet très-proportionnée à leur délicatesse naturelle.

„ Dans les pays chauds , ils multiplient beaucoup , pourvu qu'on ait
 „ soin de retirer les œufs qui surnagent , & qu'ils mangent presque tous.
 „ On les place dans un vase particulier exposé au soleil , & on les y con-
 „ serve jusqu'à ce que la chaleur les ait fait éclore. Les poissons en for-
 „ tent avec une couleur noire , que quelques-uns d'eux conservent tou-
 „ jours , mais qui se change peu à peu dans les autres en rouge , en blanc ,
 „ en or , en argent , selon leur différente espèce. L'or & l'argent com-
 „ mencent à se former à l'extrémité de la queue , & s'étendent un peu plus
 „ ou un peu moins , selon leur disposition particulière. „

De nouvelles connoissances qu'on a tirées des Chinois , qui font trafic de ces petits poissons , & qui gagnent leur vie à les élever , & à les vendre , me donnent lieu de faire ici quelques observations.

1°. Quoiqu'assez communément ils n'ayent gueres que la longueur d'un doigt , il y en a néanmoins qui sont aussi longs & aussi gros que les plus grands harengs.

2°. Ce n'est pas la couleur rouge ou blanche qui distingue le mâle de la femelle. On reconnoît les femelles à divers points blancs qu'elles ont vers les œuilles , & vers les petites nâgoires qui en sont proches : & les mâles , en ce qu'ils ont ces endroits brillans & éclatans.

3°. Quoiqu'assez ordinairement ils ayent la queue en forme de bouquet , plusieurs néanmoins ne l'ont point différente de celles des poissons ordinaires.

4°. Outre les petites boules de pâte , dont on les nourrit , on leur donne le jaune d'un œuf de poule durci , de la chair maigre de cochon séchée au soleil , & réduite en poussière très-fine. On jette quelquefois des escargots dans le vase où on les conserve : leur bave attachée aux parois du vase , est un ragoût exquis pour ces petits poissons qui s'y jettent à l'envi les uns des autres pour la sucer. De petits vers rougeâtres qu'on trouve dans l'eau en certains réservoirs , est encore pour eux un mets friand.

5°. Il est rare qu'ils multiplient lorsqu'ils sont renfermez dans des vases , parce qu'ils y sont à l'étroit : si l'on veut qu'ils deviennent féconds , il faut les mettre dans des réservoirs , où l'eau soit vive & profonde en quelques endroits.

6°. Quand on a tiré l'eau du puits pour en remplir le vase où sont les poissons , il faut auparavant la laisser reposer cinq ou six heures , sans quoi elle seroit trop crüe , & leur deviendroit nuisible.

De leur Fécondité.

Observations au sujet de ces Poissons.

Sur leur Longueur.

Sur la distinction du Sexe.

Sur la figure de leur queue.

Sur leur nourriture.

Sur leur multiplication.

Sur l'eau qu'on leur fournit.

Sur letems
de leur
Frays.

7°. Si l'on s'apperçoit que les poissons frayent & donnent des œufs, ce qui arrive vers le commencement de May, on doit répandre des herbes sur la surface de l'eau: les œufs s'y attachent, & lorsqu'on voit que le fray est fini, c'est-à-dire, que les mâles ne cherchent plus les femelles: il faut retirer les poissons du vase pour les transporter dans un autre: exposer pendant trois ou quatre jours au grand soleil le vase plein d'œufs, & en changer l'eau au bout de 40. ou 50. jours, parce que les petits poissons ont alors une forme sensible.

Ces observations ne seroient pas inutiles, si l'on s'avoit quelque jour de transporter de ces petits poissons dorez en Europe, de même que les Hollandois en ont transportez à Batavia.

De la Pé-
che.

Outre les filets, dont les Chinois se servent pour prendre le poisson dans les grandes pêches, & la ligne dont ils usent dans les pêches particulières, ils ont une autre manière de pêcher, qui est assez singulière, & très-divertissante. En diverses provinces ils élèvent, un certain oiseau, qui ressemble assez au corbeau, mais dont le col est fort long, & le bec long, crochu & pointu: c'est une espèce de cormorans qu'ils dressent à la pêche du poisson, à peu près comme on dresse les chiens à prendre des lièvres.

Première
Manière
de pêcher
avec des
Cormo-
rans.

Le matin au lever du soleil on voit sur les rivières un bon nombre de bateaux, & plusieurs de ces oiseaux qui sont perchez sur la prouë. Les pêcheurs font caracoller leurs bateaux sur la rivière, & au signal qu'ils donnent en battant l'eau d'une de leurs rames, les cormorans volent dans la rivière, qu'ils partagent entre eux: ils font le plongeon, & cherchant les poissons au fond de l'eau, il saisissent ceux qu'ils trouvent par le milieu du corps, puis revenant sur l'eau, ils les portent à leur bec chacun vers sa barque, où le pêcheur ayant reçu le poisson, prend l'oiseau, lui renverse la tête en bas, & lui passant la main sur le col, lui fait jeter les petits poissons qu'il avoit avalez, & qui sont retenus par un anneau qu'on leur met au bas du col, & qui leur serre le gôsier. Ce n'est qu'à la fin de la pêche qu'on leur ôte cet anneau, & qu'on leur donne à manger. Quand le poisson est trop gros, ils se prêtent secours mutuellement, l'un le prend par la queue, l'autre par la tête, & de compagnie ils l'apportent au bateau de leur maitre.

Seconde
Manière.

Ils ont une autre manière de prendre le poisson qui est fort simple, & qui ne leur donne aucune peine. Ils se servent de longs bateaux fort étroits ils clouent d'un bout à l'autre sur les bords une planche large de deux pieds & enduite d'un vernis blanc & très-lustré. Cette planche s'incline en dehors d'une manière imperceptible, jusqu'à ce qu'elle soit presque à fleur d'eau. On s'en sert pendant la nuit, & on la tourne du côté de la lune, afin que la réflexion de la lumière en augmente l'éclat. Les poissons qui jouent, confondent aisément la couleur de la planche vernissée avec celle de l'eau, ils s'élançant souvent de ce côté là, & tombent ou sur la planche, ou dans le bateau.

Troisième
Manière à
l'Arc.

Il y a des endroits où les soldats tirent le poisson à l'arc avec beaucoup d'adresse. La flèche est attachée à l'arc avec une ficelle, afin de ne pas per-







A. Schomburgk del.

J. C. Phillips sculp. du.



perdre la flèche, & de tirer le poisson lorsqu'il a été percé: dans d'autres endroits il y en a en si grande quantité dans la bourbe, que des hommes dans l'eau jusqu'à la ceinture, les percent avec un trident, & les tirent.

Si les rivières & les lacs sont si fertiles en toutes sortes de poissons, la terre ne l'est pas moins par la multitude & la diversité des fruits qu'elle porte. On y mange des poires, des pommes, des pêches, des abricots, des coings, des figues, des raisins, & principalement une espèce de fort bons muscats: on y voit des noix, des prunes, des cerises, des chataignes, des grenades, & presque tous les autres fruits qui se trouvent en Europe, sans parler de plusieurs autres qui ne s'y trouvent pas.

Cependant il faut avouer que tous ces fruits, à la réserve de ces muscats, & des grenades, ne peuvent le comparer aux nôtres, parce que les Chinois n'ont pas comme en Europe, l'art & le soin de cultiver les arbres, pour en corriger ou perfectionner le goût. Ils ont trop besoin de leurs terres pour le ris & le froment: leurs pêches néanmoins ne sont gueres moins bonnes que les nôtres: il y en a même une espèce qui est meilleure. En quelques endroits elles ne sont pas saines. Il faut en manger sobrement, parce qu'elles causent une dysenterie qui est très-dangereuse à la Chine. Leurs abricots ne seroient pas mauvais, si on leur laissoit le tems de mûrir sur l'arbre.

C'est de la Chine que nous sont venus les oranges, mais nous n'en avons eu que d'une seule espèce, & il y en a plusieurs fortes qui sont excellentes: il y en a une espèce qu'on estime: elles sont petites, & ont la peau fine, unie, & très-douce: il vient de la province de *Fo kien* une forte d'oranges qui sont d'un goût admirable. Elles sont grosses, & la peau est d'un beau rouge: les Européens disent communément, qu'un plat de ces oranges, figureroit à merveille sur les premières tables de l'Europe. On en mange à Canton de plus grosses, qui sont jaunes, fort agréables au goût, & fort saines: on en donne même aux malades, après les avoir ramollis sous la cendre chaude, les avoir coupées en deux, & les avoir remplies de sucre qui s'y incorpore: on tient que l'eau qui en sort, est très-salutaire à la poitrine. Il y en a d'autres qui ont un goût aigre, & dont les Européens se servent pour assaisonner les viandes.

Les limons & les citrons sont très-communs: dans quelques provinces Méridionales, il y en vient de gros auxquels on ne touche gueres: ils ne servent que d'ornemens dans les maisons: on en met sept ou huit sur un plat de porcelaine, & c'est uniquement pour divertir la vue & flatter l'odorat: ils sont cependant excellens en confiture.

Une autre espèce de limon, qui n'est pas plus gros qu'une noix, & qui est rond, verd, & aigre, est aussi très-estimé, & passe pour admirable dans les ragouts: l'arbre qui les porte, se met quelquefois dans des caisses, & sert dans les maisons à orner les cours ou les salles.

Outre les melons semblables à ceux que nous avons en Europe, la Chine en a encore deux espèces différentes: les uns qui sont fort petits, jaunes au

Des Fruits.

Des Pêches.

Des Abri-cots.

Des Oranges & de leurs différentes espèces.

Des Limons.

Des Citrons.

De leurs différentes espèces.

Des Melons & de leurs différentes espèces.

dedans, & d'un goût sucré, qui peuvent se manger avec la peau, de même que nous mangeons quelquefois les pommes.

Melons
d'eau.

On nomme les autres, melons d'eau: ils sont gros & longs, la chair est blanche & quelquefois rouge, & ils sont pleins d'une eau sucrée & rafraichissante, qui défaltere, & ne fait jamais de mal, même dans les plus grandes chaleurs. On peut y ajouter d'autres melons encore meilleurs, qui viennent d'un endroit de Tartarie nommé *Hami*, fort éloigné de *Peking*. Ces melons ont cela de particulier, qu'ils se conservent cinq ou six mois dans leur fraîcheur. L'on en fait chaque année une grande provision pour l'Empereur. Nous en avons déjà parlé ailleurs.

Des Fruits
particuliers à la
Chine.

A tous ces fruits que nous connoissons, on doit en ajouter d'autres qui ne sont connus que par nos relations, & qui paroissent avoir été transportez à la Chine des Isles voisines, où ils se trouvent en très-grande abondance. Je parle des ananas, des goyaves, des bananes, des cocos, &c. mais outre toutes ces diverses sortes de fruits, qui lui sont communs avec les autres pays, elle en a encore plusieurs autres d'une espèce particulière & d'un bon goût, qui ne se trouvent nulle part ailleurs. Tels que sont le *Tse tse*, le *Litchi*, le *Long yuen*, dont j'ai fait la description*.

Des Ar-
bres.

Sont peu
communs
dans les
Campagnes.

Le terrain est tellement ménagé dans les campagnes pour la culture du ris, qu'on n'y voit presque aucun arbre: mais les montagnes, sur tout celles de *Chen si*, de *Honan*, de *Quang tong*, & de *Fo kien* sont couvertes de forêts, où l'on trouve des arbres de toute espèce, grands, droites, & propres pour tous les ouvrages publics, & sur tout pour la construction des vaisseaux.

Il y a des pins, des frênes, des ormes, des chênes, des espèces de palmiers, des cédres, & beaucoup d'autres qui sont peu connus en Europe.

Des Mi-
nères.

Les autres montagnes sont célèbres par leurs mines qui contiennent toutes sortes de métaux, par leurs fontaines médicinales, leurs simples & leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, d'airain, d'étain, de cuivre blanc, de cuivre rouge, de mercure: de la pierre d'âzur, du vermillon, du vitriol, de l'alum, du jaspe, des rubis, du cristal de roche, des pierres d'aimant, du porphyre, & des carrières de différens marbres.

Du Char-
bon de
terre.

On trouve encore dans les montagnes, sur tout des provinces du Nord, des mines très-abondantes de charbon de pierre, & il s'en fait un grand débit. Ces pierres sont noires, elles sont entre les roches dans des veines fort profondes, on les casse en plusieurs morceaux, & on les allume dans le fourneau de la cuisine. Il y en a qui les pilent, & qui les ayant détrempees avec de l'eau, en font des masses: c'est sur tout ce qui est en usage parmi le menu peuple.

Son Usage
est dange-
reux.

On a d'abord de la peine à allumer ce charbon: mais quand il est une fois enflammé, le feu est fort ardent & dure long-tems. Il rend quelquefois une mauvaise odeur, & pourroit causer la mort à ceux qui dormiroient

au-

* Tome I. pages 19. 171. & 172.

auprès, si l'on n'avoit la précaution de tenir tout proche un vase plein d'eau. La fumée s'y attache de telle sorte, que l'eau à la longue prend une odeur aussi désagréable que celle de la fumée même.

Les cuisiniers des Grands & des Mandarins s'en servent d'ordinaire de même que les artisans, comme sont les forgerons, les traitteurs, les teinturiers, les ferruriers, &c. Ceux-ci néanmoins trouvent qu'il rend le fer cru : il est encore d'un grand usage pour ces fours qu'on nomme en Italie fours à vent, & où on fond le cuivre. Il y a de ces mines de charbon dans de hautes montagnes peu éloignées de *Peking* : on diroit qu'elles sont inépuisables : depuis le tems qu'on s'en sert dans une si grande ville, & dans toute la province, on n'en a jamais manqué : cependant il n'y a point de famille, quelque pauvre qu'elle soit, qui n'ait un fourneau échauffé par ce charbon, lequel entretient le feu beaucoup plus long-tems que ne feroit le charbon de bois.

Leurs jardins potagers sont fournis d'herbes, de racines, & de légumes de toutes les sortes : outre les espèces que nous avons, ils en ont beaucoup d'autres que nous ne connoissons point, & qui sont encore plus estimables que les nôtres : ils les cultivent avec grand soin, & c'est avec le ris presque tout ce qui fait la nourriture du peuple. Il y a une infinité de chariots & de bêtes de charge, qui entrent tous les matins à *Peking*, pour y porter des herbes & des légumes.

Comme il seroit difficile de transporter du sel des côtes de la mer, dans les parties Occidentales qui joignent la Tartarie, la providence a pourvu admirablement à ce besoin. Outre les puits d'eau salée qu'on trouve en certaines provinces, il y a d'autres endroits où l'on voit une terre grise, répandue par arpens dans divers cantons, qui fournit une prodigieuse quantité de sel.

La manière dont ce sel se tire de la terre est remarquable. On unit d'abord cette terre comme une glace, & l'on l'éleve un peu en talut, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le soleil en a séché la surface, & qu'elle paroît toute blanche des particules de sel qui y sont attachées, on l'enlève, & on la met en divers monceaux, qu'on a soin de bien battre de tous côtes, afin que la pluie puisse s'y insinuer : ensuite on étend cette terre sur de grandes tables un peu panchées, & qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur : puis on verse dessus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de sel dans un grand vase de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainsi épurée, ne devient pas pour cela inutile, on la met à quartier : au bout de quelques jours, quand elle est sèche, on la réduit en poussière, après quoi on la répand sur le terrain d'où elle a été tirée : elle n'y a pas demeuré sept à huit jours, qu'il s'y mêle comme auparavant, une infinité de particules de sel, qu'on tire encore une fois de la manière que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainsi à la campagne, les femmes avec

Des Jar-
dins.

Du Sel.

Espèce de
Sel terres-
tre.Sa Prépa-
ration.

leurs enfans s'occupent dans des cabanes bâties sur le lieu même, à faire bouillir les eaux salées. Elles en remplissent de grands bassins de fer fort profonds, qui se posent sur un fourneau de terre, percé de telle sorte, que la flâme se partage également sous les bassins, & s'exhale en fumée par un long tuyau en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau.

Quand ces eaux salées ont bouilli quelque tems, elles s'épaississent & se changent peu à peu en un sel très-blanc, qu'on remue sans cesse avec une large spatule de fer, jusqu'à ce qu'il soit entièrement sec. Des forêts entières suffiroient à peine, pour entretenir le feu nécessaire au sel, qui se fait pendant toute l'année: mais comme souvent il n'y a point d'arbres en ces lieux là, la Providence y a suppléé, en faisant croître tous les ans des forêts de roseaux aux environs de ces salines.

Les Epices ne croissent point à la Chine.

A la vérité, les terres de la Chine ne produisent point d'épiceries, à la réserve d'une espèce de poivre, qui est bien différent de celui des Indes: mais les Chinois en trouvent chez des nations si voisines de leur Empire, & ils ont si peu de peine à se les procurer par le commerce, qu'ils n'en font pas moins fournis, que si leurs terres étoient capables de les produire.

Quoique la plû-part des choses nécessaires à la vie, se trouvent dans tout l'Empire, chaque province a quelque chose de plus particulier ou en plus grande abondance, comme on le peut voir dans la description que j'ai faite des provinces de cet Empire.

Abondance particulière de la Tartarie.

La Tartarie, quoique pleine de forêts & de sable, n'est pas tout à fait stérile: elle fournit de belles peaux de zibelines, de renards, de tigres qui servent aux fourrures: beaucoup de racines & de semples très-utiles pour la médecine, & une infinité de chevaux pour la remonte des troupes, & des troupeaux de bestiaux en quantité, qui servent à nourrir les parties Séptentrionales de la Chine.

La Chine est pauvre malgré son abondance.

Nonobstant cette abondance, il est pourtant vrai de dire, ce qui semble un paradoxe, que le plus riche & le plus florissant Empire du monde, est dans un sens assez pauvre: la terre, quelque étendue & quelque fertile qu'elle soit, suffit à peine pour nourrir ses habitans: on ose dire qu'il faudroit deux fois autant de terres pour les mettre à leur aise. Dans la seule ville de *Canton*, où tant d'Européens abordent chaque année, il y a plus d'un million d'ames, & dans une grande bourgade qui n'en est éloignée que de trois ou quatre lieuës, il y a encore plus de monde qu'à *Canton* même.

Une misère extrême porte à de terribles excès: ainsi quand on voit à *Canton* les choses de près, on est moins surpris que les parens exposent plusieurs de leurs enfans, qu'ils donnent leurs filles pour esclaves, & que l'esprit d'intérêt anime un si grand peuple: on s'étonne plutôt qu'il n'arrive pas quelque chose de plus funeste, & que dans les tems de disette, tant de peuples se voyent en danger de périr par la faim, sans avoir recours aux violences, dont on lit tant d'exemples dans les histoires de l'Europe.

Quoique j'aye parlé assez au long des arbres & des animaux qui se trouvent

vent à la Chine, il y en a quelques-uns plus extraordinaires que je vais décrire plus en détail: si je ne dis rien de tous les autres, c'est que mon dessein n'est pas de donner une histoire naturelle de cet Empire: cette entreprise me meneroit trop loin & doit être la matière d'un ouvrage.

Un des arbres le plus singulier, & qui ne se voit nulle part ailleurs, est celui qui porte un fruit dont on tire du suif, & que les Chinois nomment *Ou kieou mou*: il est fort commun dans les provinces de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, & de *Kiang si*: le P. Martini en a donné une assez juste idée, lorsqu'il a parlé de la ville de *Kin hoï* dans la province de *Tche kiang*. Cet arbre que ce Pere compare à nos poiriers, a aussi beaucoup de rapport au tremble & au bouleau, du moins pour ce qui regarde ses feuilles & leur long pédicule: la plû-part sont de la grandeur & de la forme de nos cerifiers par le tronc & les branches: il y en a quelques uns aussi hauts que nos grands poiriers.

L'écorce en est d'un gris blancheâtre un peu douce au toucher: les petites branches sont longues, délicées, flexibles, & garnies de feuilles, seulement depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, où elles sont comme en touffe, mais plus petites, & souvent recoquillées & creusées en forme de gondole: elles sont d'un verd obscur, lissées par dessus, & blancheâtres par dessous, fort minces, sèches, médiocrement grandes, & de figure de lozange, dont les angles latéraux sont arrondis, & l'extrémité allongée en pointe: elles sont attachées aux branches par des pédicules longs, secs & déliés, la côte de la feuille & ses fibres sont aussi rondes, sèches, & délicées: ses feuilles sur l'arrière saison, c'est-à-dire, vers le mois de Novembre & de Décembre, deviennent rouges avant que de tomber, comme il arrive aux feuilles de vigne & de poirier.

Le fruit croît à l'extrémité des branches par bouquets: il y est attaché par des pédicules ligneux fort courts, & qui ne semblent être qu'une continuation de la branche même: ce fruit est renfermé dans une capsule dure & ligneuse, brune, un peu raboteuse & de figure triangulaire, dont les angles sont arrondis à peu près de la façon que le sont ces petits fruits ou grains rouges, que porte le troëfne, nommez vulgairement bonnets de Prêtre.

Ces capsules ou étuis, renferment ordinairement trois petits noyaux, chacun de la grosseur d'un petit pois, ronds en dehors, & un peu aplatis par les côtes qui se touchent: chacun de ses noyaux est couvert d'une légère couche de suif très-blanc & assez dur, le pédicule se partage comme en trois autres plus petits, qui ne sont que des filets, & pénètre par le milieu du fruit entre ces trois noyaux, de sorte que les extrémités de ces filets vont s'insérer à la pointe supérieure de chacun des noyaux, auxquels ils paroissent attachez & pendans.

Lorsque la capsule, qui est composée de six petits feuillasses creux & de forme ovale, vient à s'entrouvrir, & à tomber d'elle même peu à peu, le fruit paroît hors de ses enveloppes, ce qui fait un très-bel effet à la vue, sur tout pendant l'Hyver: ces arbres paroissent alors tout couverts

De l'Arbre
Ou kieou mou, ou
qui produit du
Suif.

Si Description.

Son Fruit;

Suite de la
Description de
l'Arbre Ou
kieu mou.

de petits bouquets blancs, qu'on prendroit de loin pour autant de bouquets de fleurs. Le suif dont ce fruit est couvert, étant écrasé dans la main, se fond, & rend une odeur de graisse qui approche de celle du suif ordinaire.

Avant que ce fruit soit parvenu à sa maturité, il paroît rond: & c'est apparemment ce qui a fait dire au Pere Martini qu'il étoit de figure ronde, à moins que ce Pere n'en ayant peut-être examiné que quelques-uns, qui n'étoient pas parfaits dans leur espèce, & qui n'avoient qu'un seul noyau, ait cru que c'étoit là leur figure naturelle: car effectivement on en trouve qui étant détectueux, & n'ayant qu'un ou deux noyaux, n'ont pas la figure naturelle qu'ils devoient avoir.

Son Usage.

Le noyau dont la coque est assez dure, contient une espèce de petite noisette de la grosseur d'un gros grain de chenevi, laquelle est fort huileuse: elle est enveloppée d'une tunique brune. Les Chinois en font de l'huile à brûler dans la lampe, de même qu'ils font des chandelles de ce suif, dont les noyaux sont couverts.

Les chandelles qu'ils en font, sont comme le tronçon d'un cône qu'ils commencent à brûler par la baze, & dont la mèche est un petit roseau creux, ou un petit bâton, autour duquel on a roulé un fil de coton, ou bien de la moële d'un petit jonc de la même grosseur*: l'un des bouts de ce roseau ou de ce petit bâton sert à allumer la chandelle, & l'autre à la mettre sur le chandelier, dont on doit faire entrer une pointe dans le bas du roseau.

Cette sorte de chandelle est dense & pesante, & se fond aisément dans la main quand on la touche: elle rend une flamme assez claire, mais un peu jaunâtre, & comme cette mèche est solide, & qu'en brûlant elle se change en charbon dur, elle n'est pas facile à moucher: on se sert de ciseaux faits exprès pour cet usage.

Préparation de son Suif.

On tire le suif de ce fruit en cette manière: on le pile tout entier, c'est-à-dire, la coque avec la noisette, & on le fait bouillir dans de l'eau, puis on ramasse toute la graisse, ou l'huile qui surnage: cette graisse se fige comme du suif en se refroidissant. Sur dix livres, on en met quelquefois trois d'huile de lin ou de gergelin, & un peu de cire pour donner du corps à cette masse, dont on fait de la chandelle qui est très-blanche: on en fait aussi de rouge, en y mêlant du vermillon.

Du Coton & de l'Arbrisseau qui le produit.

L'arbrisseau qui produit le coton, est un des plus utiles qui se trouvent à la Chine: le jour même que les laboureurs Chinois ont moissonné leurs grains, ils sèment le coton dans le même champ, & se contentent de remuer avec un rateau la surface de la terre.

Quand cette terre a été humectée par la pluie, ou par la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau, de la hauteur de deux pieds: les fleurs paroissent au commencement ou vers le milieu du mois d'Août: d'ordinaire elles sont jaunes, & quelquefois rouges. A cette fleur succède un petit bouton, qui croît en forme de gouffe, de la grosseur d'une noix.

Lc

* Ce jonc sert aussi de mèche dans la lampe.

Le quarantième jour depuis la fleur, cette gouffe s'ouvre d'elle-même, & se fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton, d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à soye: elles sont attachées au fond de la gouffe ouverte, & contiennent les semences de l'année suivante. Alors il est tems de faire la récolte: néanmoins, quand il fait beau tems, on laisse le fruit encore deux ou trois jours exposé au soleil, la chaleur l'enfle, & le profit en est plus grand.

Sa Description.

Comme tous les fibres du coton sont fortement attachées aux semences qu'elles renferment, on se sert d'un roüet pour les en séparer: ce roüet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois & l'autre de fer, de la longueur d'un pied, & de la grosseur d'un pouce: ils sont tellement appliquez l'un à l'autre, qu'il n'y paroît aucun vuide: tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au second, l'autre main leur applique le coton, qui se détache par le mouvement, & passe d'un côté, pendant que la semence reste nuë & dépouillée de l'autre. On carde ensuite le coton, on le file, & l'on en fait des toiles.

Sa Préparation.

Il y a un autre arbre appelé *Kou chu*, qui ressemble assez à nos figuiers, soit par le bois de ses branches, soit par les feuilles: sa racine pousse ordinairement plusieurs tiges ou petits troncs en forme de buisson, quelquefois un seul: on en voit dont le tronc est droit, rond, & dont la grosseur a plus de neuf ou dix pouces de diamettre. Les branches sont d'un bois léger, moëlleux, & couvert d'une écorce semblable à celle du figuier. Les feuilles sont profondément découpées: deux découpures principales les resendent chacune en trois feüillages artistement échancrez de part & d'autre. La couleur, soit en dessus, soit en dessous & la texture des fibres, est la même que dans les feüilles de figuier, mais elles sont plus grandes, plus épaisses & plus rudes à toucher par le dessus, au lieu que par le dessous elles sont fort douces, à cause d'un coton court & fin, dont elles sont couvertes. Il y en a quelques-unes, qui n'étant nullement échancrées, sont de la figure d'un cœur allongé.

De l'Arbre
Kou chu.

Cet arbre rend un lait, dont les Chinois se servent pour appliquer l'or en feüille: ils tirent ce lait en cette manière: ils font une ou plusieurs incisions horizontales & de bas en haut au tronc de cet arbre, & dans la fente ils infèrent le bord d'une coquille de mer, ou quelque autre semblable recipient, dans lequel le lait ayant distillé, ils le ramassent, & s'en servent avec le pinceau, dont ils font la figure qu'il leur plaît sur le bois, ou sur quelque autre matière que ce soit: ils appliquent aussi-tôt des feüilles d'or sur ces figures qui les attirent si fortement, que jamais l'or ne s'en détache.

Son Usage.

L'arbre que les Chinois appellent *Lung ju çu*, a le tronc gros comme nos grands pruniers: il se partage de bonne heure en deux ou trois grosses branches, & celles-ci en de plus petites: son écorce est d'un gris tirant sur le roux, & moucheté comme le coudrier: l'extrémité des branches est nouëuse, tortuë, inégale, & pleine de moële, comme dans le noyer.

De l'Arbre
Lung ju çu.

Le fruit qui pend à de longs pédicules verts & fibreux, comme ceux des

Sa Description.

cerises, est rond & un peu oblong, de la couleur & de la figure des cerises, quand elles sont vertes: le pédicule auquel ce fruit est attaché, est extrêmement long, & partagé en différens rameaux, au bout de chacun dequels est un de ces petits fruits: la peau de ce fruit est parsemée en quelques endroits de petits points roux: elle est assez dure, & renferme une substance ou parenchyme verdâtre, qui se met en bouillie, quand il est meur. On s'en sert en Hyver pour se frotter les mains & les préserver des engelures.

Son Fruit. Ce fruit a un noyau fort dur, aussi-bien que nos cerises, mais rond & un peu oblong, & canelé: il y a cinq, six, ou sept canelures à chacun de ces noyaux. Ce noyau reçoit sa nourriture par une ouverture ronde & assez large, laquelle va se retrécissant en cône posé obliquement à côté de l'amande qu'il renferme, & qui a son issuë à l'autre extrémité du noyau. Cette amande est petite, recouverte d'une tunique noirâtre, & moins dure que celle qui renferme les pepins de nos pommes. Du tronc de cet arbre on fait des planches pour les usages ordinaires.

Son Usage. Si les Chinois se plaisoient, comme on fait en Europe, à orner des jardins, & à dresser de belles allées, ils pourroient en cultivant les fleurs que la terre porte, & employant certains arbres qui leur sont particuliers, se faire des promenades très-agréables: mais comme il leur paroît que rien n'est plus risible, que d'aller & de venir, sans autre dessein que de se promener, ils apportent peu de soin à profiter des avantages que la nature leur donne.

De l'Arbre
Molien. Parmi les arbres dont je parle, il y en a un qu'ils appellent *Molien*, qui est gros comme le bas de la jambe. Ses branches sont rares, déliées, remplies de moëlle, & couvertes d'une peau rouffë, marquée de petits points blancheâtres, comme nos coudriers. Elles sont peu chargées de feuilles: mais en récompense les feuilles sont fort grandes, plus larges par le haut que par le milieu & par le bas, peu épaisses & assez sèches. Leurs côtes & les maîtresses fibres qui en partent, sont couvertes d'un petit duvet blancheâtre: elles sont attachées par des pédicules qui s'élargissent par le bas d'une telle manière, qu'on diroit qu'ils embrassent la branche, & que la branche en fort comme d'un petit tube, faisant un coude en cet endroit.

Sa Description. De l'aisselle des pédicules il sort de petits boutons de figure ovale, & couverts de duvet, qui s'ouvrant au mois de Décembre ou au cœur de l'Hyver, forment des fleurs grandes à peu-près comme celles des martagons, composées de sept ou huit feuilles de figure ovale, oblongues & pointues par les extrémités remplies de longs filets. Il y a de ces arbres qui ont la fleur jaune, d'autres l'ont rouge, & d'autres l'ont blanche. Les feuilles tombent en même tems, & souvent aussi avant que les fleurs s'ouvrent.

De l'Arbre
La moë. Un autre arbre qu'on nomme *La moë*, a quelque rapport à notre laurier pour sa grandeur, sa figure, & le contour de ses branches, qui sont néanmoins plus évacuées, & garnies de feuilles opposées & attachées deux à deux

deux par des pédicules courts. Les plus grandes feuilles égalent presque la grandeur de celles du laurier ordinaire: elles ne sont pas si épaissées ni si sèches: elles vont en diminuant, à mesure qu'elles s'éloignent de l'extrémité de la branche. Au cœur de l'Hyver il sort de l'aisselle de ses feuilles de petites fleurs jaunes, dont l'odeur est agréable, & approche assez de l'odeur de la rose.

Rien ne seroit plus propre à embellir un jardin, que l'arbre qu'ils nomment *Ou tong chu*: il est très-grand, & ressemble au ficomore. Ses feuilles sont longues, larges, & attachées à une queue d'un pied de long. Cet arbre est si touffu & chargé de bouquets si pressés, que les rayons du soleil ne peuvent les pénétrer. La manière dont il porte son fruit est extraordinaire: vers le mois d'Août il se forme sur la pointe des branches de petits bouquets de feuilles différentes des autres: elles sont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ses feuilles naissent trois ou quatre petits grains gros comme nos pois, qui renferment une substance blanche, d'un goût semblable à celui d'une noisette, qui n'est pas encore mûre.

De l'Arbre
*Ou tong
chu.*

L'arbre nommé *Tcha boa* seroit aussi d'un grand ornement dans les jardins: il y en a quatre espèces qui portent toutes des fleurs, & qui ont du rapport à notre laurier d'Espagne par le bois & par le feuillage. Les feuilles ne meurent point pendant l'Hyver. D'ordinaire il est gros comme la jambe par le tronc. Son sommet a la forme du laurier d'Espagne, son bois est d'un gris blancheâtre & lissé. Ses feuilles sont rangées alternativement de part & d'autre à côté des branches: elles sont grandes comme celles du laurier d'Espagne, mais de figure ovale, & terminées en pointe à ses extrémités, crenelées en forme de scie par les bords, plus épaissées & plus fermes, d'un verd obscur par dessus comme la feuille d'oranger, & jaunâtre en dessous, attachées aux branches par des pédicules assez gros.

De l'Arbre
Tcha boa.

Sa Description.

De l'aisselle des pédicules il sort des boutons de la grosseur, de la figure, & de la couleur d'une noisette: ils sont couverts d'un petit poil blanc & couché comme il se voit au satin. De ces boutons il se forme des fleurs au mois de Décembre de la grandeur d'une pièce de 24. sols: ces fleurs sont doubles & rougeâtres, comme de petites roses, & soutenues d'un calice: elles sont attachées à la branche immédiatement, & sans pédicules.

Les arbres de la seconde espèce sont fort hauts: la feuille en est arrondie par l'extrémité, & ses fleurs qui sont grandes & rouges, mêlées avec les feuilles vertes, font un fort bel effet.

Autres
Espèces de
Tcha boa.

Les deux autres espèces en portent aussi, mais plus petites & blancheâtres: le milieu de cette fleur est rempli de quantité de petits filets, qui portent chacun un sommet jaune & plat, à peu-près comme dans les roses simples, avec un petit pistille rond au milieu, au bas duquel est une petite boule verte, laquelle en grossissant forme le péricarpe qui renferme la graine.

Del'Arbre
Tse song,
qui tient
du Geni-
èvre.

Il y a une autre espèce d'arbre assez singulier, qui tient du genièvre, & du cyprès, & que les Chinois nomment pour cette raison *Tse song*, qui veut dire genièvre, & *Yuen pe*, qui signifie cyprès. Le tronc qui a environ un pied & demi de circuit, pousse presque dès le bas des branches de tous côtez, qui se partagent en une infinité d'autres, lesquelles s'éloignant assez du tronc, forment comme un buisson verd, épais, & touffu : car cet arbre est couvert d'une multitude de feuilles semblables, partie à celles de cyprès, & partie à celles de genièvre: c'est-à-dire, que ces dernières sont longues, étroites, & piquantes, ayant cela de particulier, qu'elles sont disposées le long des rameaux par files, qui tantôt sont au nombre de quatre ou de cinq, & tantôt au nombre de six: ce qui fait que regardant ces rameaux par l'extrémité, on voit comme des étoiles de quatre, de cinq, & de six rayons, chacune de celles du premier rang, couvrant exactement celles qui leur répondent en dessous, de sorte que les intervalles paroissent vuides, & fort distincts jusqu'au bas. Les rameaux ou scions qui sont couverts de ces feuilles longues, se trouvent principalement en dessous, & au bas des branches, tout le haut & le dessus n'étant que cyprès.

Sa Def-
cription.

Au reste la nature a tellement pris plaisir à se jouer dans le mélange de ces deux sortes de feuilles, qu'il se trouve des branches entières qui ne tiennent que du cyprès, & celles-ci sont plus grandes & en plus grand nombre : d'autres qui sont purement genièvre: quelques-unes moitié l'un, moitié l'autre: & quelques autres enfin, où il ne se trouve que quelques feuilles de cyprès entées à l'extrémité d'un rameau de genièvre, ou quelque petit rameau de genièvre, qui sort de l'aisselle d'une branche de cyprès.

L'écorce de cet arbre est un peu raboteuse, d'un gris brun, tirant sur le rouge en certains endroits: le bois est d'un blanc rougeâtre, semblable à celui de genièvre, ayant quelque chose de résineux: les feuilles outre l'odeur du cyprès, ont je ne sçais quoi d'aromatique: elles sont d'un goût fort amer mêlé de quelque âcreté.

Son Fruit.

Cet arbre porte de petits fruits verts, ronds, & un peu plus gros que les grains de genièvre: le parenchyme est d'un verd olivâtre, & d'une odeur forte: le fruit est attaché aux branches par des pédicules longs & de même nature que les feuilles: il contient deux grains rousâtres en forme de petits cœurs, & durs comme les grains de raisin.

Différen-
ces dans
cet Arbre.

Il y a de ces arbres dont le tronc est haut & grêle, n'ayant de branches qu'à leur sommet, & se terminant presque en pointe comme les cyprès. Il y en a d'autres qui sont nains, & qui ne croissent jamais plus hauts que sept à huit pieds: leur tronc & leurs branches tortués & frisés sont juger que les Chinois les empêchent de croître en les tondant. Quand cet arbre est jeune, il a toutes les feuilles longues comme le genièvre: quand il est vieux, il les a comme le cyprès.

Des Plan-
tes.

Je serois infini si je voulois décrire tant d'autres arbres ou arbrisseaux singuliers qu'on trouve à la Chine: il n'est pas possible néanmoins de ne rien
dire

dire de la fameuse plante de *Gin seng* dont on fait tant de cas dans tout l'Empire, qui y est d'un très-grand prix, & que les Medecins Chinois regardent comme le plus excellent cordial. Elle ne croit que dans la Tartarie: car celle qui croit dans la province de *Se tchuen* ne mérite pas qu'on en parle: c'est en dressant la carte de ce pays-là par ordre de l'Empereur que le P. Jartoux eut l'occasion & le loisir de bien examiner cette plante qu'on lui apporta fraîchement cuëillie, de la dessiner dans toutes les dimensions, & d'en expliquer les propriétés & l'usage.

Du *Gin seng*, excellent Cordial.

Les plus habiles Medecins de la Chine, dit ce Pere, la font entrer dans tous les remedes qu'ils donnent aux grands Seigneurs: car elle est d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'est un remede souverain pour les épuisemens causez par des travaux excessifs de corps & d'esprit, qu'elle dissout les flegmes, qu'elle guerit la foiblesse des poulmons & la pleurésie, qu'elle arrête les vomissemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'estomach, & ouvre l'appétit, qu'elle dissipe les vapeurs, qu'elle remede à la respiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les esprits vitaux, & produit de la lymphe dans le sang, enfin qu'elle est bonne pour les vertiges & les éblouissemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

Est d'un grand usage dans la Médecine.

On ne peut gueres s'imaginer que les Chinois & les Tartares fissent un si grand cas de cette racine, si elle ne produisoit constamment de bons effets. Ceux mêmes qui se portent bien, en usent souvent pour se rendre robustes. Pour moi je suis persuadé qu'entre les mains des Européens qui entendent la pharmacie, ce seroit un excellent remede, s'ils en avoient assez pour faire les épreuves nécessaires, pour en examiner la nature par la voye de la Chimie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, suivant la nature du mal auquel elle peut être salutaire.

Ce qui est certain, c'est qu'elle subtilise le sang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide à la digestion, & qu'elle fortifie d'une manière sensible. Après avoir desliné celle que je décrirai dans la suite, je me tâtai le poux, pour sçavoir dans quelle situation il étoit: je pris ensuite la moitié de cette racine toute crüe sans aucune préparation: & une heure après je me trouvai le poux beaucoup plus plein & plus vif: j'eus de l'appétit, je me sentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

See Pro- priétés.

Cependant je ne fis pas grand fond sur cette épreuve, persuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous primes ce jour-là: mais quatre jours après, me trouvant si fatigué & si épuisé de travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval, un Mandarin de notre troupe qui s'en aperçut, me donna une de ces racines: j'en prit sur le champ la moitié, & une heure après je ne ressentis plus de foiblesse. J'en ai usé ainsi plusieurs fois depuis ce tems-là, & toujours avec le même succès. J'ai remarqué encore que la feuille toute fraîche, & sur-tout les fibres que je mâchois, produisoient à peu-près le même effet.

Nous nous sommes souvent servis de feuilles de *Gin seng* à la place de thé,

ainsi que font les Tartares : & je m'en trouvois si bien que je préférerois sans difficulté cette feuille à celle du meilleur thé : la couleur en est aussi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût qui font plaisir.

Pour ce qui est de la racine, il faut la faire bouillir un peu plus que le thé, afin de donner le tems aux esprits de sortir : c'est la pratique des Chinois quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne passent gueres la cinquième partie d'une once de racine sèche. A l'égard de ceux qui font en santé, & qui n'en usent que par précaution, ou pour quelque légère incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en fissent moins de dix prises, & je ne leur conseillerois pas d'en prendre tous les jours.

Sa Prépa-
ration.

Voici de quelle manière on la prépare : on coupe la racine en petites tranches, qu'on met dans un pot de terre bien vernissé, où l'on a versé un demi-septier d'eau. Il faut avoir soin que le pot soit bien fermé : on fait cuire le tout à petit feu, & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reste que la valeur d'un gobelet, il faut la boire sur le champ. On remet ensuite autant d'eau sur le marc, on le fait cuire de la même manière, pour achever de tirer tout le suc, & ce qui reste des parties spiritueuses de la racine. Ces deux doses se prennent, l'une le matin, & l'autre le soir.

Où croît
cette Plan-
te.

A l'égard des lieux où croît cette racine, on peut dire en général, que c'est entre le trente-neuvième & le quarante-septième degré de latitude Boréale, & le dixième & le vingtième degré de longitude Orientale, en comptant depuis le méridien de *Peking*. Là se découvre une longue suite de montagnes, que d'épaisses forêts, dont elles sont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables.

C'est sur le penchant de ces montagnes, & dans ces forêts épaisses, sur le bord des ravines, ou autour des rochers, au pied des arbres & au milieu de toutes sortes d'herbes, que se trouve la plante de *Gin feng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fond des ravines, ni dans les lieux trop découverts.

Est enne-
mie de la
Chaleur.

Si le feu prend à la forêt, & la consume, cette plante n'y reparoit que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle est ennemie de la chaleur : aussi se cache-t'elle du soleil le plus qu'elle peut. Tout cela seroit croire que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les forêts & les montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, ressemblent assez à celles-ci.

Les endroits où croît le *Gin feng*, sont tout-à-fait séparés de la province de *Quang tong*, appelée *Leao tong* dans nos anciennes cartes, par une barrière de pieux de bois qui renferme toute cette province, & aux environs de laquelle des gardes rôdent continuellement, pour empêcher les Chinois d'en sortir, & d'aller chercher cette racine.

Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inspire aux Chinois le secret de se glisser dans ces deserts, quelquefois jusqu'au nombre de deux ou trois mille, au risque de perdre leur liberté, & le fruit de leurs peines, s'ils sont surpris en sortant de la province, ou en y rentrant.

L'Em-

Bamboux
ou
Roseaux.



Juca



Betel



Li-tchi



Plante de Gin-seng

Commencement de la Toie

Cette Plante est reduite ici à la moitié de sa hauteur.



Saut de la Toie



Ou tong chu



Tcha ou Thé



Fou-lin



Lai-hoang ou Rhubarbe



Cottoniers



L'Empereur souhaitant que les Tartares profitassent de ce gain préféralement aux Chinois, avoit donné ordre en 1709. à dix mille Tartares d'aller ramasser eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Gin seng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majesté deux onces du meilleur, & que le reste seroit payé au poids d'argent fin.

Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en auroit cette année-là environ vingt mille livres Chinoises, qui ne lui couteroient gueres que la quatrième partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hazard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux déserts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignés de notre route, vinrent les uns après les autres nous offrir des bœufs pour notre nourriture, selon le commandement qu'ils en avoient reçu de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'herboristes. Après s'être partagé le terrain selon leurs étendarts, chaque troupe au nombre de cent s'étend sur une même ligne jusqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine distance, ils cherchent ensuite avec soin la plante dont il s'agit, en avançant insensiblement sur un même rumb, & de cette manière ils parcourent durant un certain nombre de jours l'espace qu'on leur a marqué.

Dès que le terme est expiré, les Mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoient visiter chaque troupe, pour lui intimer leurs ordres, & pour s'informer si le nombre est complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive assez souvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à souffrir dans cette expédition, ils ne portent ni tentes, ni lit, chacun d'eux étant assez chargé de sa provision de millet rôti au four, dont il se doit nourrir tout le tems de son voyage. Ainsi ils sont contraints de prendre leur sommeil sous quelque arbre, se couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoient de tems en tems quelques pièces de bœuf ou de gibier, qu'ils dévorent après les avoir montrées au feu.

C'est ainsi que ces dix mille hommes ont passé six mois de l'année: ils ne laissoient pas, malgré ces fatigues, d'être robustes, & de paroître bons soldats. Les Tartares qui nous écortoient, n'étoient gueres mieux traités, n'ayant que les restes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit servir auparavant à la nourriture de cinquante personnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un grand cas, je vais en expliquer la figure que j'envoie, & que j'ai dessinée avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible.

A. représente la racine dans sa grosseur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche, & un peu raboteuse, comme le font d'ordinaire les racines des autres plantes.

Réculte
singulière
de cette
Plante fai-
te par dix
mille
hommes.

Manière
de la
cueillir.

Difficultés
dans cette
Expédi-
tion.

Descrip-
tion de
cette
Plante,

Suite de la
Description
du
Gin Jeng.

B. C. C. D. représentent la tige dans toute sa longueur & son épaisseur : elle est toute unie, & assez ronde : sa couleur est d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement B. où elle est plus blanche, à cause du voisinage de la terre.

Le point D. est une espèce de nœud formé par la naissance des quatre branches qui en sortent comme d'un centre, & qui s'écartent ensuite également l'une de l'autre, sans sortir d'un même plan. Le dessous de la branche est d'un verd tempéré de blanc : le dessus est assez semblable à la tige, c'est-à-dire, d'un rouge foncé, tirant sur la couleur de mure. Les deux couleurs s'unissent ensuite par les côtes avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feuilles, de la grandeur & de la figure qui se voit dans la planche. Il est à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, aussi bien que de l'horison, pour remplir avec leurs feuilles un espace rond, à peu près parallèle au plan du fol.

Quoique je n'aye dessiné exactement que la moitié d'une de ces feuilles F. on peut aisément concevoir & achever toutes les autres sur le plan de cette partie. Je ne sçache point avoir jamais vû de feuilles de cette grandeur si minces & si fines : les fibres en sont très-bien distinguées : elles ont par dessus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui est entre les fibres, s'élève un peu vers le milieu au-dessus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feuille est d'un verd obscur par dessus, & par dessous d'un verd blancheâtre, & un peu luisant. Toutes les feuilles sont dentelées, & les denticules en sont assez fines.

Son Fruit.

Du centre D. des branches de cette plante, s'élevoit une seconde tige D. E. fort droite & fort unie, tirant sur le blanc depuis le bas jusqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit composé de vingt-quatre fruits : j'en ai seulement dessiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqué dans ces deux chiffres 9.9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, est fort mince, & très-unie : elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles*, ils avoient chacun deux noyaux mal polis, de la grosseur & de la figure de nos lentilles ordinaires, séparés néanmoins l'un de l'autre, quoique posés sur le même plan. Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il est presque par tout également épais. Chaque fruit est porté par un filet uni, égal de tous côtes, assez fin, & de la couleur de celui de nos petites cerises rouges. Tous ces filets sortoient d'un même centre, & s'écartant en tous sens comme les rayons d'une sphère, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'est pas bon à manger : le noyau ressemble aux noyaux ordinaires : il est dur, & renferme le germe. Il est toujours posé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De-là vient que ce fruit n'est pas rond, & qu'il est un peu applati des deux côtes. S'il est double, il a une espèce d'enfoncement au milieu, dans l'union des deux parties qui le composent : il a aussi une petite barbe diamétralement opposée au filet, auquel il est suspendu. Quand le fruit

est

* Il s'en trouve de simples.

est sec, il n'y reste que la peau toute ridée qui se colle sur les noyaux: elle devient alors d'un rouge obscur & presque noir.

Au reste cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ses années par le nombre de tiges qu'elle a déjà poussées, dont il reste toujours quelque trace: comme on le voit marquée dans la figure, par les petits caractères b. b. b. par là on voit que la racine A. étoit dans sa septième année, & que la racine H. étoit dans sa quinzième.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ai pas vûë, je ne puis pas en faire la description: quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont assuré que cette plante n'en avoit point, & que personne n'en avoit jamais vû. Je croirois plutôt qu'elle est si petite & si peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention: & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ceux qui cherchent le *Gin seng*, n'ayant en vû que la racine, méprisent & rejettent d'ordinaire tout le reste comme inutile.

Il y a des plantes, qui outre le bouquet des fruits que j'ai décrit ci-dessus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait semblables aux premiers, situés à un pouce ou à un pouce & demi au dessous du bouquet: & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque gueres de trouver encore cette plante à quelques pas de-là sur ce même rump, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il y en a, distingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord: mais il arrive souvent qu'elle n'en a point, quoique la racine soit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H. qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fût dans sa quinzième année.

Comme on a eu beau semer la graine, sans que jamais on l'ait vû pousser, il est probable que c'est ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils disent qu'un oiseau la mange dès qu'elle est en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans son estomac, & qu'elle pousse ensuite dans l'endroit où l'oiseau la laisse avec sa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-tems en terre avant que de pousser aucune racine: & ce sentiment me paroît fondé sur ce qu'on trouve de ces racines qui ne sont pas plus longues, & qui sont moins grosses que le petit doigt, quoiqu'elles aient poussé successivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois: quelques-unes en ont cinq, ou même sept: & celles-ci sont les plus belles. Cependant chaque branche a toujours cinq feuilles, de même que celle que j'ai dessinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hauteur des plantes est proportionnée à leur grosseur & au nombre de leurs branches: celles qui n'ont point de fruits, sont d'ordinaire petites & fort basses.

La racine la plus grosse, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, est

Sa Fleur

De la manière de la semer.

Fable à ce sujet.

Variation dans ses Branches.

Du Choix qu'on en

doit faire
pour l'Ufa-
Bc.

est toujours la meilleure. C'est pourquoi celle qui est marquée par la lettre H. l'emporte sur l'autre. Je ne sçai pourquoi les Chinois l'ont nommée *Gin feng*, qui veut dire, *représentation de l'homme*: je n'en ai point vû qui en approchât tant soit peu, & ceux qui la cherchent de profession, m'ont assuré qu'on n'en trouve pas plus qui eussent de la ressemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures assez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raison *Orbota*, c'est-à-dire, *la première des plantes*.

Au reste, il n'est pas vrai que cette plante croisse dans la province de *Pe tche li*, sur les montagnes de *Yung pin fou*, comme le dit le Pere Martini sur le témoignage de quelques livres Chinois. On a pû aisément s'y tromper, parce que c'est là qu'elle arrive quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Manière
de la
cueillir.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conservent que la racine, & ils entendent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amasser durant dix ou quinze jours. Ils ont soin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ôtant avec une brosse tout ce qu'elle a de matière étrangere. Ils la trempent ensuite un instant dans de l'eau presque bouillante, & la font sécher à la fumée d'une espèce de millet jaune, qui lui communique un peu de sa couleur.

Le millet renfermé dans un vase avec un peu d'eau, se cuit à un petit feu: les racines couchées sur de petites traverses de bois au-dessus du vase, se séchent peu à peu sous un linge, ou sous un autre vase qui les couvre. On peut aussi les sécher au soleil, ou même au feu: mais bien qu'elles conservent leur vertu, elles n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines sont sèches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui soit aussi bien sec, autrement elles seroient en danger de se pourrir, ou d'être rongées des vers.

Bêtes Fau-
ves de tou-
tes les
espèces à
la Chine.

Pour ce qui est des animaux, outre ceux dont j'ai déjà parlé *, il y a à la Chine quantité de bêtes-fauves de toutes les sortes: on y voit des sangliers, des tigres, des buffles, des ours, des chameaux, des cerfs, des rhinoceros, &c. mais on n'y voit point de lions. Comme ces fortes de bêtes sont assez connues, je ne parlerai que de deux autres qui sont plus particulières à la Chine, & qu'on ne voit gueres en d'autres pays.

Des Cha-
meaux.

La première espèce d'animaux singuliers bien différens de ceux qu'on connoît en Europe, sont des chameaux extraordinaires, qui ne sont pas plus hauts que le sont nos chevaux. Ils ont deux bosses sur le dos couvertes de longs poils, qui forment comme une selle. La bosse de devant semble être formée par l'épine du dos, & par la partie supérieure des omoplates: elle est recourbée en arrière, & ressemble assez à cette bosse que les bœufs des Indes ont sur les épaules: l'autre bosse est placée au-devant de la croupe: cet animal n'est pas si haut en jambes à proportion que les chameaux ordinaires, il a aussi le col plus court, beaucoup plus gros, & couvert d'un poil épais, & long comme celui des chevres: il y en a qui sont

* Tome I. page 31.

sont d'une couleur isabelle, & d'autres d'une couleur tirant un peu sur le roux, & noirâtre en quelques endroits: les jambes ne sont pas non plus si déliées que celles des chameaux ordinaires: de sorte que cette espèce de chameau ou de dromadaire, paroît à proportion plus propre à porter des fardeaux.

L'autre animal est une espèce de chevreüil que les Chinois nomment *Hiang tchang tse*, c'est-à-dire, chevreüil odoriférant, chevreüil musqué ou qui porte le musc. *Tchang tse* signifie chevreüil, & *Hiang* signifie proprement odeur: mais il signifie odoriférant quand il est joint à un substantif, parce qu'alors il devient adjectif. Un Missionnaire Jésuite qui en a fait la description suivante, ne dit rien sur cet animal qu'il n'ait vû lui-même. Je l'achetai, dit-il, comme on venoit de le tuer à dessein de me le vendre, & je conservai la partie qu'on coupa selon la coutume pour avoir son musc, qui est plus cher que l'animal même. Voici comme la chose se passa.

A l'Occident de la ville de *Peking* se voit une chaîne de montagnes, au milieu desquelles nous avons une Chrétienté & une petite Eglise. On trouve dans ces montagnes des chevreüils odoriférans. Pendant que j'étois occupé aux exercices de ma mission, de pauvres habitans du village allèrent à la chasse, dans l'espérance que j'acheterois leur gibier, pour le porter à *Peking*: ils tuèrent deux de ces animaux, un mâle & une femelle, qu'ils me présentèrent encore chauds & sanglans.

Avant que de convenir du prix, ils me demandèrent si je voulois prendre aussi le musc, & ils me firent cette question, parce qu'il y en a qui se contentent de la chair de l'animal, laissant le musc aux chasseurs, qui le vendent à ceux qui en font commerce. Comme c'étoit principalement le musc que je souhaitois, je leur répondis que j'acheterois l'animal entier. Ils prirent aussi-tôt le mâle, ils lui couperent la vessie, de peur que le musc ne s'évaporât, ils la lièrent en haut avec une ficelle. Quand on veut la conserver par curiosité, on la fait sécher: l'animal & son musc ne me coûtèrent qu'un écu.

Le musc se forme dans l'intérieur de la vessie, & s'y attache autour comme une espèce de sel. Il s'y en forme de deux sortes: celui qui est en grain est le plus précieux: il s'appelle *Teou pan biang*. L'autre qui est moins estimé, & qu'on nomme *Mibang*, est fort menu, & fort délié. La femelle ne porte point de musc, ou du moins ce qu'elle porte qui en a quelque apparence, n'a nulle odeur.

La chair de serpent est, à ce qu'on me dit, la nourriture la plus ordinaire de cet animal. Bien que ces serpens soient d'une grandeur énorme, le chevreüil n'a nulle peine à les tuer, parce que dès qu'un serpent est à une certaine distance du chevreüil, il est tout à coup arrêté par l'odeur du musc: ses sens s'affoiblissent, & il ne peut plus se mouvoir.

Cela est si constant, que les payfans qui vont chercher du bois, ou faire du charbon sur ces montagnes, n'ont point de meilleur secret pour se garantir de ces serpens, dont la morsure est très-dangereuse, que de porter sur eux quelques grains de musc. Alors ils dorment tranquillement après

De l'Animal
mal *Hiang*
tchang tse,
ou Che-
vreüil
musqué;

Sa Des-
cription;

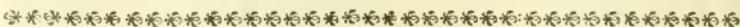
De son
Musc.

Se nourrit
de Ser-
pens.

leur dîner. Si quelque serpent s'approche d'eux, il est tout d'un coup assoupi par l'odeur du musc, & il ne va pas plus loin.

Preuve
tirée des
effets de
l'antipa-
thie.

Ce qui se passa quand je fus de retour à *Peking*, confirme en quelque sorte ce que j'ai dit, que la chair de serpent est la principale nourriture de l'animal inséqué. On servit à souper une partie du chevreuil: un de ceux qui étoient à table, a une horreur extrême du serpent. Cette horreur est si grande, qu'on ne peut même en prononcer le nom en sa présence, qu'il ne lui prenne aussi-tôt de violentes nausées. Il ne savoit rien de ce qui se dit de cet animal & du serpent, & je me donnai bien de garde de lui en parler, mais j'étois fort attentif à sa contenance. Il prit du chevreuil comme les autres, avec intention d'en manger: mais à peine en eut-il porté un morceau à la bouche, qu'il sentit un soulèvement de cœur extraordinaire, & qu'il refusa d'y toucher davantage. Les autres en mangeoient volontiers, & il fut le seul qui témoigna de la répugnance pour cette sorte de mets.



*Des Lacs, des Canaux, des Rivières dont l'Empire
de la Chine est arrosé: des Barques, des Vaisseaux,
ou Sommes Chinoises.*

A quoi la
Chine est
redevable
de son
abondan-
ce.

SI la Chine jouït d'une si heureuse abondance, elle en est redevable non seulement à la profondeur & à la bonté de ses terres: mais encore plus à la quantité des rivières, des lacs, & des canaux dont elle est arrosée. Il n'y a point de ville, ni même de bourgade, sur-tout dans les provinces Méridionales, qui ne soit sur les bords ou d'une rivière, ou d'un lac, ou de quelque canal. J'ai eu occasion d'en parler assez au long dans plusieurs endroits de cet ouvrage*: ainsi pour ne point tomber dans des redites, je me bornerai à en rappeler simplement le souvenir.

Des Lacs
de la Chi-
ne.

Parmi les lacs qu'on voit dans la plû-part de ses provinces, les plus célèbres sont celui de *Tong ting hou* dans la province de *Hou quang*, qui a 80. lieues & davantage de circuit: celui de *Hong se bou*, qui est partie dans la province de *Kiang nan*, & partie dans celle de *Tche kiang*, & enfin celui de *Po yang bou*, dans la province de *Kiang si* qu'on appelle autrement le lac de *Iao tcheou*. Ce dernier a trente lieues de circuit, & est formé par le confluent de quatre rivières aussi grandes que la Loire, qui sortent de la province de *Kiang si*. On y esluie des typhons, comme sur les mers de la Chine, c'est-à-dire, qu'en moins d'un quart-d'heure, le vent tourne aux quatre côtes oppozes, & submerge quelquefois les meilleures barques.

Cérémo-
nie que les
Matelots
observent

Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du lac, on voit un temple placé sur un rocher escarpé. Les matelots Chinois battent alors d'une ef-
pèce

* Tome I. page 44.

pèce de tambour de cuivre, pour avertir l'idole de leur passage: ils allument en son honneur des bougies sur le devant de la barque: ils brûlent des parfums, & sacrifient un coq. On tâche de prévenir ces dangers par des barques qu'on y entretient, pour aller au secours de ceux qui courent risque de naufrage. Mais il arrive quelquefois que ceux qui sont établis dans ces barques pour prêter du secours, sont les premiers à faire périr les marchands, afin de s'enrichir de leurs dépouilles, sur-tout s'ils espèrent de n'être pas découverts.

Cependant la diligence des Magistrats de la Chine est très-grande: un Mandarin fait consister sa gloire à assister le peuple, & à montrer qu'il a pour lui un cœur de pere. Dans un tems d'orage on a vu le Mandarin de *Lao tcheou*, après avoir défendu de traverser le lac, se transporter lui même sur le rivage, & y demeurer tout le jour, pour empêcher par sa présence que quelque téméraire se laissant emporter à l'avidité du gain, ne s'exposât au danger de périr.

Outre ces principaux lacs il y en a un grand nombre d'autres dans les diverses provinces, lesquels joints à la quantité de sources, de ruisseaux, & de torrens qui se précipitent des montagnes, ont donné lieu à l'industrie Chinoise de construire une infinité de canaux, dont toutes les terres sont coupées. Il n'y a gueres de provinces, où l'on ne trouve un large canal d'une eau claire & profonde, enfermé entre deux petites levées revêtues de pierres plates, ou de tables de marbre, posées de champ, & engagées par des rainures dans de gros poteaux de même matière.

Les canaux sont couverts d'espace en espace de ponts, qui ont ou trois, ou cinq, ou sept arches, afin de donner la communication libre des terres. L'arche du milieu est extrêmement haute, afin que les barques puissent y passer avec leurs mats. Les voûtes sont bien ceintrées, & les piles si étroites, qu'on diroit de loin que toutes les arches sont suspendues en l'air.

Ce principal canal se décharge à droit & à gauche dans plusieurs autres plus petits canaux, qui se partagent ensuite en un grand nombre de ruisseaux, lesquels vont aboutir à différentes bourgades, & même à des villes assez considérables. Souvent ils forment des étangs, & de petits lacs, dont les plaines voisines sont arrosées.

Les Chinois ne se contentent pas de ces canaux qui sont d'une commodité infinie pour les voyageurs & pour les gens de commerce, ils en creusent plusieurs autres, où ils ramassent les pluies avec une adresse & un soin admirable, pour arroser les campagnes couvertes de ris: car le ris demande à être presque toujours dans l'eau.

Mais rien n'est comparable au grand canal appelé *Yun leang*, ou canal Royal, qui a trois cens lieues de longueur. C'est l'Empereur *Cbi tsoü* chef des Tartares Occidentaux, & fondateur de la ving-tième Dynastie des *Yuen*, lequel entreprit & fit exécuter ce grand ouvrage, qui est une des merveilles de l'Empire. Ce Prince ayant conquis toute la Chine, & étant déjà maître de la Tartarie Occidentale, qui s'étend depuis la province de

sur le Lac
de *Lao*
tcheou.

Des Ca-
naux.

Sont Cou-
verts de
Ponts.

Du Canal
Yun leang
ou Canal
Royal.

Pe tche li jusqu'au Mogol, à la Perse, & à la mer Caspienne, résolut de fixer son séjour à *Peking*, afin d'être comme au centre de ses vastes Etats, pour les gouverner avec plus de facilité. Comme les provinces Septentrionales ne pouvoient pas fournir les provisions, que demandoit la subsistance d'une si grande ville, il fit construire un grand nombre de vaisseaux & de longues barques, pour faire venir des provinces voisines de la mer, du riz, des toiles de coton, des foyes, des marchandises, & les autres denrées nécessaires pour l'entretien de sa nombreuse Cour, & de ses troupes.

Sa Conf-
truction.

Mais ayant éprouvé que cette voye étoit périlleuse: que les calmes arrêtoient trop long-tems. les provisions: & que les tempêtes causoient beaucoup de naufrages: il employa des ouvriers sans nombre, qui avec des frais immenses, & avec une industrie qu'on admire encore aujourd'hui, ouvrirent au travers de plusieurs provinces ce prodigieux canal, sur lequel on transporte toutes les richesses du Midi au Septentrion.

Son im-
mense
Etendue.

Il traverse la province de *Pe tche li* & celle de *Cban tong*. Il entre ensuite dans la province de *Kiang nan*, & se décharge dans ce grand & rapide fleuve, que les Chinois nomment *Hoang ho*, ou fleuve jaune. On navigue sur ce fleuve pendant environ deux jours, & l'on entre dans une autre rivière, ou peu après on trouve de nouveau le canal qui conduit à la ville de *Hoai ngan*: il passe ensuite par plusieurs villes & bourgades, & arrive à la ville de *Yang tcheou*, l'un des plus célèbres ports de l'Empire. Peu après il entre dans le grand fleuve *Yang tse Kiang*, à une journée de *Nan king*.

On continue sa route sur ce fleuve jusqu'au lac *Po yang* de la province de *Kiang si* qu'on traverse, après quoi l'on entre dans la rivière de *Kan kiang* qui divise en deux parties presque égales cette province de *Kiang si*, & qui remonte jusqu'à *Nan ngan*. Là on fait une journée par terre jusqu'à *Nan biong* première ville de la province de *Quang tong*, où l'on s'embarque sur une rivière qui conduit à *Canton*: en sorte qu'on peut voyager très-commodément ou sur des rivières, ou sur des canaux, depuis la capitale jusqu'à l'extrémité de la Chine, c'est-à-dire, qu'on peut faire par eau environ six cens lieues.

Sa Profon-
deur.

On donne ordinairement une brasse & demie d'eau à ce canal, pour faciliter la navigation. Quand les eaux sont grandes, & qu'il est à craindre que les campagnes voisines n'en soient inondées, on a soin de pratiquer des rigoles en divers endroits, pour conserver l'eau à une certaine hauteur: & l'on entretient des Inspecteurs qui visitent continuellement le canal avec des ouvriers, pour en réparer les ruines.

Des Fleu-
ves.

Les rivières navigables sont pareillement en très-grand nombre, ainsi qu'on l'a pu voir dans la description des provinces que j'ai faite *: & c'est pourquoi il me suffit de parler ici de deux grands fleuves qui traversent ce vaste Empire.

Du Fleuve
Yang tse *
Kiang, ou
Fils de la
Mer.

Le premier qui se nomme *Yang tse kiang*, qu'on traduit ordinairement, le fils de la mer: ou *Ta kiang*, c'est-à-dire, grand fleuve: ou simplement *Kiang*, qui veut dire le fleuve par excellence, coule de l'Occident à l'O-
rient,

* Tome I. page 44.

rient, & prend sa source dans les montagnes du pays des *Toufan*, vers le 33. degré de latitude. Il a différens noms selon la diversité des endroits par où il passe, & se divisant en plusieurs bras, il forme quantité d'Îles qui sont couvertes de joncs, lesquels servent au chauffage des villes d'alentour. Il traverse une partie de la province de *Tun nan*, les provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, & de *Kiang nan*. Son cours est très-rapide, mais après plusieurs détours qu'il fait dans ces provinces, où il perd & reprend son nom de *Ta kiang* jusqu'à la ville de *Kin tcheou*, il commence à être retenu par le reflux de la mer, qui va jusqu'à la ville de *Kieou kiang*, & il coule avec plus de lenteur. En tout tems, mais sur tout à la nouvelle & à la pleine lune, il est si tranquille, que l'on y peut aller à voile: il passe ensuite par *Nan king*, & va se jeter dans la mer Orientale, vis-à-vis l'Île de *Tsong ming*.

Ce fleuve est large, profond, & extrêmement poissonneux. Les Chinois disent communément que la mer est sans rivage, & le *Kiang* sans fond: *Hai vou pin*, *Kiang vou ti*. Ils prétendent que dans plusieurs endroits ils ne trouvent point le fond avec la sonde, & que dans d'autres il y a deux & trois cens brasses d'eau. Mais il y a de l'apparence qu'ils exagèrent, & que leurs Pilotes ne portant que cinquante ou soixante brasses de corde, en ont jugé ainsi, parce qu'ils ne trouvoient pas le fond avec leurs sondes ordinaires.

Sa Description.

Il paroît qu'ils se trompent pareillement lorsqu'ils traduisent *Yang tse* par le fils de la mer: car le caractère dont on se sert pour écrire *Yang*, est différent de celui qui signifie la mer, quoique le son & l'accent soient les mêmes. Parmi plusieurs significations qu'il a, celle qu'on lui donnoit autrefois, appuye cette conjecture: du tems de l'Empereur *Tu*, il signifioit une province de la Chine, que ce fleuve borne au Sud, & il est croyable qu'on lui a donné ce nom, parce que cet Empereur détourna dans ce fleuve, les eaux qui inondoient cette province.

Le second fleuve s'appelle *Hoang ho* ou fleuve jaune. On lui a donné ce nom, à cause de la couleur de ses eaux mêlées de terre jaunâtre, qu'il détache de son lit par la rapidité de son cours. Il prend sa source dans les montagnes du pays des Tartares de *Ko ko nor*, vers le 35. degré de latitude. Après avoir arrosé ce pays, il coule durant quelque tems le long de la grande muraille, il se jette ensuite sur les terres des Tartares *Ortos*, & rentre dans la Chine entre les provinces de *Chan si*, & de *Ben si*: puis il traverse la province de *Ho nan*, une partie de celle de *Kiang nan*, & après un cours d'environ six cens lieues, il se décharge dans la mer Orientale, assez près de l'embouchure du fleuve *Yang tse kiang*.

Du Fleuve
Hoang ho:
ou Fleuve
Jaune.

Quoique ce fleuve soit fort large, & qu'il traverse une grande étendue de pays, il n'est pas trop navigable, parce qu'il est presque impossible de le remonter, à moins qu'on n'ait un vent favorable & forcé. Il fait quelquefois de grands ravages dans les lieux par où il passe, & il est souvent arrivé que ruinant ses rives, il a inondé tout-à-coup les campagnes, & submergé des villages & des villes entières. Aussi est-on obligé d'en faire soutenir

Est peu
navigable.

les eaux en certains endroits, par de longues & de fortes digues. Comme les terres de la province de *Ho nan* sont basses, & que les digues peuvent se rompre, ainsi qu'il arriva autrefois, comme je l'ai expliqué ailleurs, on y use de la précaution suivante: on fait à la plû-part des villes, à la distance d'un demi quart de lieue des murs, une forte enceinte, & comme une levée de terre revêtue de gazon.

Des Barques.

Les canaux, de même que les rivières, sont tout couverts de barques grandes, moyennes, ou plus petites: on en voit quelquefois plus d'un quart de lieue de suite: elles sont si ferrées, qu'il n'est pas possible d'y en inférer aucune. On en compte environ dix mille qui sont entretenues par l'Empereur, & uniquement destinées à porter des provinces à la Cour, le tribut & toutes sortes de provisions: ces barques Impériales se nomment *Leang tchouen*, barques des vivres. Elles sont toutes à varangue plate, & le corps du bâtiment est également large de la poupe à la prouë.

Première espèce appelée *Leang tchouen*.

Seconde espèce qu'on nomme *Long y tchouen*.

Il y en a d'autres qui sont destinées à porter les étoffes, les brocards, les pièces de soye, &c. qu'on nomme *Long y tchouen*, c'est-à-dire, barques des habits à dragon, parce que la devise & les armoiries de l'Empereur sont des dragons à cinq ongles, & que ses habits & ses meubles sont toujours ornés de figures de dragons en broderie ou en peinture.

Chaque barque ne fait qu'un voyage par an, & ne porte que le quart de sa charge. On tire du trésor Royal une certaine somme qu'on donne au Patron de la barque, à proportion de la distance qu'il y a jusqu'à la Cour. Par exemple de la province de *Kiang si*, qui est à plus de trois cens lieues de *Peking*, on donne cent taëls *. Cette somme paroît n'être pas suffisante pour les dépenses qu'il doit faire: mais il s'en dédommage & de reste, par les places qu'il donne aux passagers, & par les marchandises qu'il transporte, & qui passent les douanes sans rien payer.

Troisième espèce appelée *Tso tchouen*.

On voit une troisième sorte de barques appelées *Tso tchouen*, qui sont destinées à transporter les Mandarins dans les provinces où ils vont exercer leurs charges, & les personnes considérables qui sont envoyées de la Cour, ou qui y sont appelées: elles sont plus légères & plus petites que les autres: elles ont deux ponts: sur le premier ou sur le tillac, il y a d'un bout à l'autre un appartement complet, & qui s'élève au-dessus des bords d'environ sept à huit pieds: les chambres en sont peintes en dedans & en dehors, vernissées, dorées, & d'une grande propreté. J'en ai fait ailleurs une description fort détaillée †. On y peut prendre son sommeil & ses repas, y étudier, y écrire, y recevoir des visites, &c. enfin un Mandarin s'y trouve aussi commodément & aussi proprement que dans son propre palais. Il est impossible de voyager plus agréablement que dans ces barques.

Quatrième espèce.

Il y a encore une infinité des barques qui appartiennent à des particuliers, les unes très-propres, qui se louent à bon compte aux Lettrez & aux personnes riches qui voyagent: les autres bien plus grandes, & dont les

* On peut voir la valeur du Taël, cy devant page 18.

† Tome I. pages 40. 76. 121. 192. & 233. Tome II. page 17. & 104.

les marchands se servent pour leur commerce: enfin une multitude prodigieuse d'autres barques où logent des familles entières, qui n'ont que cette seule habitation, & où ils sont plus commodément que dans des maisons. Dans les plus petites où il n'y a point de chambre, ils ont quantité de nattes fort minces, d'environ cinq pieds en carré, & qu'ils dressent en forme de voûte, pour se défendre de la pluie & des ardeurs du soleil.

On en voit encore qu'on pourroit nommer des espèces de galères, & qui sont propres à naviguer sur les rivières, sur les côtes de la mer, & entre les Isles. Ces barques sont aussi longues que des navires du port de 350 tonneaux, mais comme elles sont peu profondes, qu'elles ne tirent qu'environ deux pieds d'eau, & que d'ailleurs les rames sont longues & appuyées, non de travers sur les bords de la barque, comme celles d'Europe, mais hors des bords, & presque en ligne parallèle au corps de la barque, chaque rame est aisément agitée par un petit nombre de rameurs, & elles vont fort vite. Je ne parle point de certaines petites barques faites en forme de dragon, & fort ornées, qui leur servent chaque année dans un jour de fête, dont j'explique ailleurs l'origine.

Ceux qui font commerce de bois & de sel, & qui sont les plus riches marchands de la Chine, ne se servent point de barques pour voiturier leurs marchandises: ils y employent une sorte de radeau construit de la manière suivante.

Après avoir transporté sur les bords du fleuve *Kiang*, le bois qu'ils ont coupé sur les montagnes, & dans les forêts voisines de la province de *Szechuen*, ils en prennent autant qu'il est nécessaire, pour donner au radeau quatre ou cinq pieds de hauteur, sur dix de largeur. Ils font des trous aux deux extrémités du bois, où ils passent des cordes faites d'une espèce d'osier tortu, ils enfilent d'autres bois à ces cordes, laissant dériver le radeau sur la rivière, jusqu'à ce qu'il soit de la longueur qu'ils souhaitent.

Ces radeaux sont longs à proportion que le marchand est riche: il y en a qui ont une demie lieuë de longueur. Toutes les parties du radeau ainsi formées sont très-flexibles, & se remuent aussi aisément que les anneaux d'une chaîne. Quatre ou cinq hommes le gouvernement sur le devant avec des perches & des rames: d'autres font le long du radeau à une distance égale, qui aident à le conduire. Ils bâtissent au-dessus d'espace en espace, des maisons de bois couvertes de planches ou de nattes, où ils enferment leurs meubles, où ils font leur cuisine, & où ils prennent leur sommeil. Dans les différentes villes où ils abordent, & où l'on achete leur bois, ils vendent leurs maisons toutes entières. Ils font ainsi plus de six cens lieuës sur l'eau, quand ils transportent leur bois jusqu'à *Peking*.

Les Chinois naviguent sur la mer de même que sur les rivières. De tout tems ils ont eû d'assez bons vaisseaux: on prétend même que plusieurs années avant la naissance du Sauveur, ils ont parcouru les mers des Indes. Cependant quelque connoissance qu'ils ayent eû de la

Cinquième espèce en forme de Galères!

Leur Construction.

Des Radeaux & de la manière de les former.

Des Vaisseaux des Chinois.

la navigation, ils ne l'ont pas plus perfectionnée que leurs autres sciences.

Première espèce appelée *Somme*. Leurs vaisseaux qu'ils nomment *Tchouen*, d'un nom commun aux bateaux & aux barques, sont appellez *Soma* ou *Sommes* par les Portugais, sans qu'on sache la raison qui les a portez à les nommer de la sorte. Ces vaisseaux ne peuvent pas se comparer aux nôtres: les plus gros ne sont que de 250. à 300. tonneaux de port: ce ne sont, à proprement parler, que des barques plattes à deux mats: ils n'ont gueres que 80. à 90. pieds de longueur. La prouë coupée & sans éperon, est relevée en haut de deux espèces d'aïlerons en forme de corne, qui font une figure assez bizarre: la poupe est ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y soit à couvert des coups de mer. Ce gouvernail qui est large de 5. à 6. pieds, peut aisément s'élever & s'abaisser par le moyen d'un cable qui le soutient sur la poupe.

Leur Construction.

Ces vaisseaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mâts de hune. Toute leur mâture consiste dans le grand mâts & le mâts de misaine, auxquels ils ajoutent quelquefois un fort petit mâts de perroquet, qui n'est pas d'un grand secours. Le grand mâts est placé assez près du mâts de misaine, qui est fort sur l'avant. La proportion de l'une à l'autre est communément comme 2. à 3. & celle du grand mâts au vaisseau ne va jamais au-dessous, étant ordinairement plus des deux tiers de toute la longueur du vaisseau.

Leurs Voiles.

Leurs voiles sont faites de nattes de bambou, ou d'une espèce de cannes communes à la Chine, lesquelles se divisent par feuilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque jointure par des perches qui sont aussi de bambou. En haut & en bas sont deux pièces de bois: celle d'en haut sert de vergue: celle d'en bas faite en forme de planche & large d'un pied & davantage, sur 5. à 6. pouces d'épaisseur, retient la voile lorsqu'on veut la hisser, ou qu'on veut la ramasser.

Ces sortes de bâtimens ne sont nullement bons voiliers: ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres, ce qui vient de la roideur de leurs voiles qui ne cèdent point au vent: mais aussi comme la construction n'en est pas avantageuse, ils perdent à la dérive l'avantage qu'ils ont sur nous en ce point.

De leur Calfas.

Ils ne calfatent point leurs vaisseaux avec du gaudron, comme on fait en Europe. Leur calfas est fait d'une espèce de gomme particulière, & il est si bon, qu'un seul puits ou deux à fond de cale du vaisseau, suffit pour le tenir sec. Jusqu'ici ils n'ont eu aucune connoissance de la pompe.

Leurs Ancres.

Leurs ancres ne sont point de fer comme les nôtres: ils sont d'un bois dur & pesant, qu'ils appellent pour cela *tie mou*, c'est-à-dire, bois de fer. Ils prétendent que ces ancres valent beaucoup mieux que celles de fer, parce que, disent-ils, celles ci sont sujettes à se fausser, ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils employent. Cependant pour l'ordinaire ils sont armez de fer aux deux extrémités.

De la Manœuvre de leurs Vaisseaux.

Les Chinois n'ont sur leur bord ni Pilote, ni maître de manœuvre, ce sont



A Sommes et barques Chinoises. B. espece de Galere. C. Barque en forme de Dragon pour une feste qui se celebre chaque année. D. Differentes sortes de Bateaux. E. Raucan.



font les seuls Timoniers qui conduisent le vaisseau & qui commandent la manœuvre. Il faut avouer néanmoins qu'ils font assez bons manœuvriers & bons Pilotes côtiers, mais assez mauvais Pilotes en haute mer. Ils mettent le cap sur le rumb qu'ils croyent devoir faire, & sans se mettre en peine des élargissements du vaisseau, ils courent ainsi comme ils le jugent à propos. Cette négligence vient sans doute de ce qu'ils ne font pas de voyages de long cours. Cependant quand ils veulent, ils naviguent assez bien.

Les cinq Missionnaires Jésuites qui partirent de Siam pour se rendre à la Chine, & qui s'embarquèrent le 17, de Juin de l'année 1687. sur une somme chinoise, dont le Capitaine étoit de la ville de *Canton*, eurent tout le tems pendant cette traversée, d'examiner la structure de ces sortes de bâtimens: la description détaillée qu'ils en ont faite, donnera une plus parfaite connoissance de la marine Chinoise.

Description parti-
culière
d'une
Somme.

Cette somme qu'ils monterent, suivant la manière de compter, qui a cours parmi les Portugais des Indes, étoit du port de 1900. pics: ce qui à raison de 100. catis ou 125. livres par pic, revient à près de 120. tonneaux: la pesanteur d'un tonneau est évaluée à deux mille livres. Le gabarit en étoit assez beau, à la réserve de la prouë qui étoit coupée, plate, & sans éperon. Sa mâture étoit différente de celle de nos vaisseaux, par la disposition, par le nombre & par la force des mâts. Son grand mât étoit placé, ou peu s'en falloit, au lieu où nous plaçons notre mât de misaine, de sorte que ces deux mâts étoient assez proches l'un de l'autre. Ils avoient pour étay & pour haubans un simple cordage, qui se transportoit de bas bord à tribord, pour être toujours amarré au-dessus du vent. Elle avoit un beaupré, & un artimon qui étoit rangé à bas bord. Au reste ces trois derniers mâts étoient fort petits, & méritoient à peine ce nom. Mais en récompense le grand mât étoit extrêmement gros par rapport à la somme & pour le fortifier encore davantage, il étoit fait par deux jumelles, qui le prenoient depuis la carlingue jusqu'au-dessus du second pont. Deux pièces de bois plates, fortement chevillées à la tête du grand mât, & dont les extrémités alloient se réunir sept ou huit pieds au-dessus de cette tête tenoient lieu de mât de hune.

Sa Mâture,

Pour ce qui est de la voilure, elle consistoit en deux voiles carrées faites de nattes, à sçavoir la grande voile & la misaine. La première avoit plus de 45. pieds de hauteur sur 28. ou 30. de largeur: la seconde étoit proportionnée au mât qui la portoit. Elles étoient garnies des deux côtés de plusieurs rangs de bambous, couchés sur la largeur de la voile, à un pied près les uns des autres en dehors, & beaucoup moins serrés du côté des mâts dans lesquels elles étoient enfilées par le moyen de plusieurs chaquets, qui prenoient environ le quart de la largeur de la voile, en commençant au côté qui étoit sans écoute: de sorte que les mâts les coupoient en deux parties fort inégales, laissant plus des trois quarts de la voile du côté de l'écoute, ce qui lui donnoit le moyen de tourner sur son mât comme sur un pivot, sur lequel elle pouvoit parcourir sans obstacle du côté de la poupe au moins 26. rumbs, quand il falloit revirer de bord, portant ainsi

Sa Voilure.

tantôt sur le mât, & tantôt y étant seulement attachée par les chapelets. Les vergues y servoient de ralingue par le haut: un gros rouleau de bois égal en grosseur à la vergue, faisoit le même office par le bas. Ce rouleau servoit à tenir la voile tendue: & afin qu'il ne la déchirât pas, il étoit soutenu en deux endroits par deux ais, qui étoient suspendus chacun par deux amarres, lesquels descendoient du haut du mât à cet effet. Chacune de ces voiles n'avoit qu'une écoute, un couet, & ce que les Portugais nomment aragnée, qui est une longue suite de petites manœuvres qui prennent le bord de la voile depuis le haut jusqu'au bas, à un ou deux pieds de distance les unes des autres, & dont toutes les extrémités s'amarreroient sur l'écoute, où elles faisoient un gros nœud.

Sa Ma-
nœuvre.

Ces sortes de voiles se plient & se dépliant comme des paravents. Quand on vouloit hisser la grande voile, on se servoit de deux virevaux & de trois driffes, qui passaient sur trois rouës de poulies enchassées dans la tête du grand mât. Quand il étoit question de l'amener, ils y enfonçoient deux crocs de fer & après avoir largué les driffes, ils en serroient les différens pans à diverses reprises, en halant avec force sur les crocs.

Inconvé-
nient de
cette Ma-
nœuvre.

Ces manœuvres sont rudes, & emportent beaucoup de tems. Aussi les Chinois, pour s'en épargner la peine, laissoient battre leur voile durant le calme. Il est aisé de voir que le poids énorme de cette voile, joint à celui du vent qui agissoit sur le mât, comme sur un levier, eût dû faire plonger dans la mer toute la prouë, si les Chinois n'avoient prévenu dans l'arrimage cet inconvénient, en chargeant beaucoup plus l'arrière que l'avant, pour contrebalancer la force du vent. De là vient que quand on étoit à l'ancre, la prouë étoit toute hors de l'eau, tandis que la poupe y paroissoit fort enfoncée. Ils tirent cet avantage de la grandeur de cette voile, & de la situation sur l'avant, qu'ils font un grand chemin de vent arrière, & peuvent, si on veut les en croire, le disputer à nos meilleurs voiliers, & même les laisser de l'arrière: mais en échange, de vent large & de bouline ils ne peuvent tenir & ne font que dériver: sans parler du danger où ils sont de virer, quand ils se laissent surprendre d'un coup de vent.

Dans le beau tems on portoit outre cela une civadière, un hunier, un grand coutelas qui se mettoit au côté de la voile laquelle étoit sans écoute, des bonnettes, & une voile quarrée à l'artimon. Toutes ces voiles étoient de toiles de coton.

Disposi-
tion de la
Poupe.

La poupe étoit fenduë par le milieu, pour faire place au gouvernail dans une espèce de chambre, qui le mettoit à couvert des coups de mer dans le gros tems. Cette chambre étoit formée par les deux côtés de la poupe, qui laissant une large ouverture en dehors, se rapprochoient peu à peu en dedans, où ils faisoient un angle rentrant, dont la pointe étoit coupée, pour donner au jeu du gouvernail toute la liberté.

Du Gou-
vernail.

Ce gouvernail étoit suspendu par deux cables, dont les extrémités étoient roulées sur un vireveau placé sur la dunete, afin de le baisser & de le lever à propos. Deux autre cables, qui après avoir passé par dessous le vireveau, venoient remonter par la prouë à l'avant, où on les bandoit à l'aide
d'un

d'un vireveau, quand ils étoient relâchez, tenoient la place des gonds qui attachent les nôtres à l'estambort. Il y avoit une barre de sept à huit pieds de long sans manivelle & sans poulie, pour augmenter la force du Timonier. Quatre manœuvres attachées deux à chaque bord du vaisseau, & dont une de chaque côté faisoit quelques tours sur le bout de la barre, servoient au Timonier à le tenir en état.

Un gouvernail de cette manière ne se peut faire sentir que foiblement à un vaisseau, non seulement parce que les cables, par le moyen desquels il lui communique son mouvement, prêtent beaucoup, & s'allongent aisément, mais principalement à cause des élans continuels qu'ils lui donnent par le tremouffement où il est sans cesse: d'où naît un autre inconvenient, qui est qu'on a toutes les peines du monde à tenir constamment le même rumb dans cette agitation continuelle. On a commencé à faire des sommes, que les Portugais nomment *Mestifas*, ou Mestifés, parce que, sans rien changer à la construction Chinoise, on leur donne le gouvernail à l'Européane. Le Roi de Siam en avoit fait faire de cette sorte, qui étoient du port de sept à huit cens tonneaux. C'est sans comparaison les plus grands qu'on voye.

Le Pilote ne se servoit point de compas de marine. Il régloit sa route avec de simples bouffoles, dont le limbe extérieur de la boîte étoit partagé en 24. parties égales, qui marquoient les rumb de vent: elles étoient placées sur une couche de sable, qui servoit bien moins à les affeoir mollement, & à les garantir des secouffes du vaisseau, dont l'agitation ne laissoit pas de faire perdre à tout moment l'équilibre aux éguilles, qu'à porter les bâtons de pastilles dont on les parfumoit sans cesse. Ce n'étoit pas le seul régal que la superstition Chinoise faisoit à ces bouffoles, qu'ils regardoient comme les guides assurez de leur voyage: ils en venoient jusqu'à ce point d'aveuglement, que de leur offrir des viandes en sacrifice.

Le Pilote avoit grand soin sur-tout de bien garnir son habitacle de clouds: ce qui fait connoître combien cette nation est peu entenduë en fait de marine. Les Chinois, dit-on, ont été les premiers inventeurs de la bouffole: mais si cela est, comme on l'assure, il faut qu'ils aient bien peu profité de leur invention. Ils mettoient le cap au rumb où ils vouloient porter, par le moyen d'un filet de foye, qui coupoit la surface extérieure de la bouffole en deux parties égales du Nord au Sud: ce qu'ils pratiquoient en deux manières différentes: par exemple, pour porter au Nord-Est, ils mettoient ce rumb parallèle à la quille du vaisseau, & détournoient ensuite le vaisseau jusqu'à ce que l'éguille fût parallèle au filet. Ou bien, ce qui revient au même, mettant le filet parallèle à la quille, ils faisoient porter l'éguille sur le Nord-Ouest. L'éguille de la plus grande de ces bouffoles n'avoit pas plus de trois pouces de longueur. Elles avoient toutes été faites à *Nangazaqui*: un bout étoit terminé par une espèce de fleur de lys, & l'autre par un trident.

Le fond de cale étoit partagé en cinq ou six grandes foutes séparées les unes

Inconvé-
nient de ce
Gouver-
nail.

De la
Bouffole.

Le fond
de Cale.

unes des autres par de fortes cloisons de bois. Pour toute pompe il y avoit un puits au pied du grand mâ, dont sans autre artifice on tiroit l'eau avec des sçaux. Quoique les mers fussent extrêmement hautes, & la somme excessivement chargée, cependant par la force de ses membrures & la bonté de son calfat, elle ne fit presque point d'eau.

Composi-
tion du
Calfat.

Ce calfat est une espèce de composition de chaux, d'une espèce d'huile, ou plutôt de résine, qui découle d'un arbre nommé *Tong yeou*, & de filasse de bambous. La chaux en est la base, & quand tout est sec, on diroit que ce n'est que de la chaux pure & sans aucun mélange. Outre que le bâtiment en est beaucoup plus propre, on ne sent point, comme dans nos vaisseaux, cette odeur de gaudron insupportable à quiconque n'y est point accoutumé: mais il y a encore en cela un avantage plus considérable, c'est que par-là ils se garantissent des accidens du feu, auquel notre bray de gaudron expose nos vaisseaux.

Les ancrs étoient de bois: il n'y a que celles de réserve qui avoient le bout des pattes armé de lames de fer.

Toutes les manœuvres aussi-bien que les cables étoient de rotin: c'est une espèce de petite canne, ou de filasse de coco, que les Portugais nomment *Cairo*.

De l'Equi-
page &
de ses
Fonctions.

L'Equipage étoit composé de 47. personnes en y comprenant les Officiers. Le Pilote n'avoit d'autre soin que celui de placer la bouffole, & de donner le rumb. Le Timonier commandoit la manœuvre, & le Capitaine nourrissoit l'Equipage. Du reste il n'ordonnoit rien: cependant tout s'exécutoit avec une ponctualité surprenante.

La raison de cette bonne intelligence, vient de l'intérêt que tous ceux qui composent l'Equipage, ont à la conservation du vaisseau: tous ont part à la charge: au lieu de payer les Officiers & les Matelots, on leur laisse la liberté de mettre une certaine quantité de marchandises sur le vaisseau, dans lequel chacun a son petit appartement particulier dans l'entre deux ponts, qui est partagé en différentes loges. Du reste l'on peut dire en général que les Chinois sont vigilans, attentifs, & laborieux: il ne leur manque qu'un peu plus d'expérience, pour être d'habiles gens de mer.



De la Monnoye qui en différens tems a eu cours à la Chine.

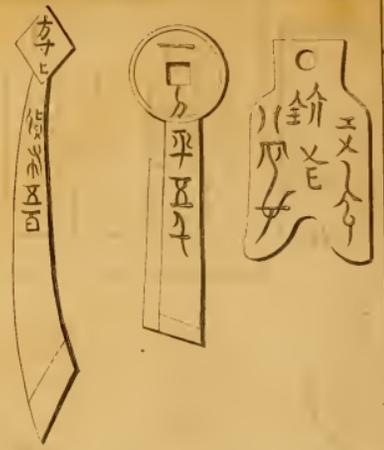
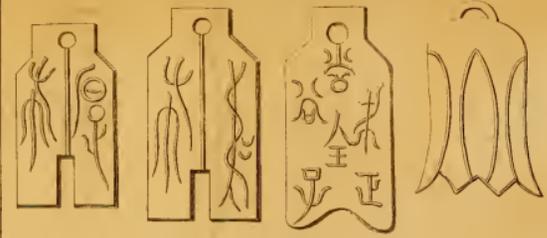
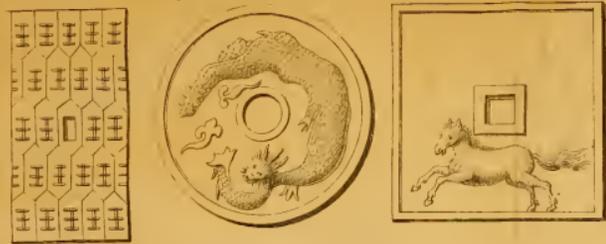
De la
Monnoye.

IL n'y a que deux sortes des métaux, sçavoir l'argent & le cuivre, qui ayent cours à la Chine, pour le prix des achats, & pour la facilité du commerce. L'or n'y a de cours que comme les pierres précieuses l'ont en Europe: on l'achete de même que les autres marchandises, & les Européens qui y trafiquent, retirent de ce commerce un gain considérable.

Pour.

Monnoyes anciennes auxquelles

Monnoyes anciennes nommées POU et TAO.



dans la suite des temps, le Peuple à



attache' des idées mêlées de Superstitions.

Monnoyes incertaines ou étrangères dont on ignore le temps, et qui ont eu cours à la Chine.



Monnoyes d'argent du Thibet.



le dessus.

le revers.

le dessus

le revers

le dessus

le revers.

désigne un nouvel Empereur: c'est ce qui a trompé quelques Européens, qui connoissoient peu les usages de cet Empire, & ce qui leur a fait augmenter le nombre des Empereurs. L'Empereur *Cang hi* est peut être le seul, qui sous un des plus longs régnés qu'on ait vu, n'ait point affecté de se donner de semblables titres.

On voit marqué sur d'autres monnoyes, les noms ou de la famille régnante, ou du tribunal qui a présidé à la fabrique de la monnoye, ou bien de la ville où elle a été fabriquée. Quelques-unes marquent le prix auquel le Prince les a taxées: il y aura, par exemple, pour inscription ces mots *Pouan leang*, qui signifient, demi taël. On en voit une où l'inscription est assez singulière: on y lit ces quatre caractères: *Kouei yu tching ti*: c'est-à-dire, la monnoye a cours, & enfin elle revient au Prince.

A l'égard des monnoyes anciennes, telles que sont les *Pou*, les *Tao*, & d'autres semblables, on a de la peine à en déchiffrer les caractères: les plus habiles Chinois avouent ingénument, que non seulement ils ne les connoissent pas, mais qu'ils ignorent même en quel sens il doivent être situés.

Des Figures dont certaines Monnoyes sont chargées,

Il y a de ces monnoyes qui sont couvertes de figures, & l'on juge qu'elles sont des tems les plus reculez, & que pour éviter la peine & la dépense, on s'est borné dans la suite à des inscriptions plus simples, telles que sont les caractères. On en trouvera trois gravées, dont le métal est mélangé d'argent & du bel étain de la Chine. L'une qui est ronde & qui pesoit huit taëls, représente un dragon au milieu des nuages: l'autre d'une forme carrée, où l'on voit un cheval qui galope: elle étoit du poids de six taëls. La troisième est oblongue, & a la forme du dos d'une tortue: on y lit sur chaque compartiment la lettre *Vang*, qui veut dire Roy: celle-ci ne pesoit que quatre taëls.

Ces Monnoyes à qui attribuées,

Un certain auteur attribue l'invention de cette monnoye à *Tching tang*, fondateur de la Dynastie *Chang*. Les caractères qui étoient sur le revers sont effacés. Les Chinois donnent des sens mystérieux à ces représentations. La tortue, disent-ils, marque ceux qui rampent à terre. Le cheval désigne ceux qui y tiennent moins, & qui s'élèvent de tems en tems: & le dragon volant, est une image de ceux qui sont tout-à-fait détachés de toutes les choses terrestres. On voit d'autres monnoyes anciennes avec des dragons: c'est sans doute parce que le dragon est le symbole de la nation Chinoise, de même que l'aigle étoit le symbole des Romains.

Du Prix des Monnoyes.

Il n'est pas aisé d'éclaircir quel étoit le juste prix de ces monnoyes anciennes: il devoit dépendre, ce me semble, & de la qualité du métal, & de son poids: mais c'est à quoi on n'a pas toujours eu égard: les Princes qui les taxoient, les ont souvent haussé ou baissé selon les conjonctures où ils se trouvoient, & selon que les espèces devenoient plus rares.

Division du Poids.

Mais pour mieux connoître le prix des monnoyes, soit anciennes, soit nouvelles, il faut sçavoir que la livre Chinoise est de seize onces, que les Chinois appellent *Leang*, & les Portugais *Taëls*: le *Leang* se divise en dix parties nommées *Tsien*, que les Portugais appellent *Maz*. Le *Tsien* ou le *Maz* se divise en dix *Fuen* qui sont dix sols: le *Fuen* ou le sol se divise en dix

Monnoyes de differentes Dynasties

Dynastie des Tchou.



Dyn. des Han.



Dyn. des Hien Han.



Dyn. des Loang.



Dyn. des Song.



Dyn. des Tchou.



Dyn. des Li.



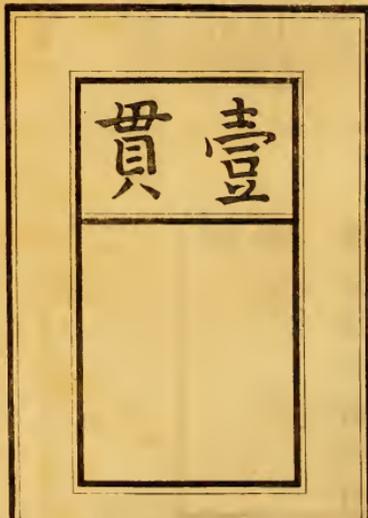
Dyn. des Tang.



Sceau Imperial.



Revers.



Dyn. des Hien tang.



Dyn. des Hien tsin.



Dyn. des Hien han.



Dyn. des Hien tchou.



Dyn. des Song.



De Hong ou fondateur de la Dyn.



De Chun tchu fondateur de la Dyn.



Du ju Emp^e Cheng hi.



de Jong tching Emp^e reynant.



Tchao Pac hing Tons Ming La
鈔寶行通明大

Letras proprias de la Sinesa

Letras proprias de la Sinesa

Tien

hia

Tong

hing



Une semblable feuille valoit mille deniers c'est ce que signifie y K'ouan, qui veut dire, une esgaille de mille deniers. Mille deniers valent un taël.

Monnoye de papier.

Ta

ming

Pao

Tchao

Traduction

Celui qui les aura soulez et amenez, sera recompensé de deux cent cinquante Taels. De plus on lui donnera les biens meubles et immeubles du Coupable. Lui a telle an née, tel mois, tel jour du Règne de Hong wu.

Hong

武

年

月

日

仍

給

犯

人

財

產

者

賞

銀

貳

伯

伍

拾

兩

使

用

偽

造

者

斬

告

捕

大

明

寶

鈔

與

銅

錢

通

行

奏

准

印

造

戶

部

Traduction

La Cour des Trésoriers ayant présenté cette Requête, il est ordonné que la monnoye de papier ainsi marquée du Sceau Imperial des Ming, soy couru, et soit employée, de même que la monnoye de cuivre. Ceux qui en feront de fausse, auront la teste coupée.

Cette traduction pour le mot tchou.

dix li d'argent. Le bras de la balance Chinoise ne pousse pas plus loin ses divisions.

Cependant quand il s'agit d'un poids d'or ou d'argent considérable, les divisions vont bien plus loin, & les Chinois les poussent jusqu'aux parties les plus imperceptibles: c'est de quoi l'on ne peut pas donner l'idée en notre langue. Ils divisent le *li* en dix *hoa*, le *hoa* en dix *se*, le *se* en dix *fou*, le *fou* en dix *tsbin*, le *tsbin* qui veut dire grain de poussière, en dix *yai*, le *yai* en dix *miao*, le *miao* en dix *mo*, le *mo* en dix *tsfun*, & le *tsfun* en dix *sun*.

Cela supposé, on ne peut point encore assurer quelle étoit la juste valeur des anciennes monnoyes: car bien que le poids y soit marqué, on en trouve qui valoient beaucoup plus que ne comportoit le poids. Il y a eu un tems où la rareté des espèces obligeoit les Empereurs à taxer à un haut prix des pièces très-légères, en sorte que le denier courant valoit dix deniers semblables des tems antérieurs: c'est ce qui a souvent causé des émotions populaires, parce que les marchands haussoient à proportion le prix des marchandises.

Cette rareté d'espèces arrivoit, ou par des irruptions subites des étrangers, qui chargeoient des barques entières de ces monnoyes qu'ils emportoient avec eux: ou par la précaution des peuples, qui dans des tems de guerre, avoient soin de les enfouir, & quiouroient ensuite sans découvrir l'endroit où elles étoient cachées.

Il y eut un tems où le cuivre manqua de telle sorte, que l'Empereur fit détruire près de 1400. temples de *Fo*, & fit fondre toutes les idoles de cuivre pour en faire de la monnoye. D'autres fois il y eut de sévères défenses à tous les particuliers, de garder chez soi des vases ou d'autres utenciles de cuivre, & on les obligeoit de les livrer au lieu où l'on fabriquoit la monnoye.

On porta les choses bien plus loin les premières années du règne de *Hong vou*, fondateur de la vingt-unième Dynastie appelée *Ming*: la monnoye étant devenue très-rare, on payoit les Mandarins & les soldats partie en argent, & partie en papier: on leur donnoit une feuille de papier scellée du sceau Impérial, qui étoit estimée mille deniers, & qui valoit un taël d'argent *. Ces feuilles sont encore aujourd'hui fort recherchées de ceux qui bâtissent: ils les suspendent par rareté à la maîtresse poîstre de leur maison. Dans l'idée du peuple, & parmi les personnes de qualité combien de Chinois sont peuples! cette feuille préserve une maison de tout malheur.

Une pareille monnoye ne fit pas fortune. Les marchands ne pouvoient se résoudre à donner leurs marchandises & leurs denrées pour un morceau de papier. Les querelles, les procès, & beaucoup d'autres inconvéniens qui arrivoient chaque jour, obligèrent l'Empereur à la supprimer.

On l'avoit employé avec aussi peu de succès sous la Dynastie des *Yuen*: Marc Paul gentilhomme Vénitien, qui en parle au 18. chapitre de son second livre, s'est trompé lorsqu'il a dit, que pour faire le papier qui étoit

Jusqu'où les Chinois poussent la Division.

Difficulté de fixer le prix des anciennes Monnoyes.

Dizette de Monnoye de cuivre.

Occasionne la destruction d'un grand nombre de Temples.

Monnoye de papier à la Chine.

Est un sujet de Superstition.

Occasionne des Desordres.

Erreur de Paul, Vénitien, au sujet de cette Monnoye.

* On peut voir la valeur du Taël, cy devant page 18.

toit le corps de cette monnoye, on se servoit de l'écorce de meurier. Les Chinois n'ont garde de détruire des arbres qui leur sont si précieux: c'est de l'écorce de l'arbre nommé *Cou tchu* qui est assez inutile, & qui ressemble au fureau par l'abondance de sa sève, qu'on fait une forte de papier plus fort que celui qui se fait de bambou, & c'est de cette écorce que se faisoit le papier dont il s'agit.

Fabrique
de la
Monnoye
de cuivre.

La monnoye de cuivre ne se bat point comme en Europe, mais elle se jette en fonte, & ne se fabrique maintenant qu'à la Cour. Il y avoit autre fois dans l'Empire jusqu'à 22. endroits où l'on faisoit de la monnoye, mais il falloit pour cela un ordre de l'Empereur: & dans le tems même qu'il y avoit des Princes si puissans, que ne se contentant point du titre de Duc, ils prirent la qualité de Roy, aucun d'eux n'osa jamais s'attribuer le droit de fabriquer de la monnoye pour ses Etats: elle avoit toujours la marque qui désignoit l'Empereur régnant, quelque foible que fût son autorité.

Des Faux-
Monnoyeurs.

On peut juger combien il y auroit de faux monnoyeurs à la Chine, si l'argent étoit monnoyé de même que le cuivre, puisque les deniers de cuivre ont souvent été altérez par les Chinois. Ceux qui font ce métier, marquent la fausse monnoye des mêmes caractères qui se trouvent sur la véritable, mais le métal qu'ils employent est moins pur, & le poids bien plus léger. S'ils sont découverts, ils doivent être punis de mort selon les loix. Il y a eu cependant des Princes qui se sont contentez de leur faire couper le poing, & d'autres qui les ont simplement condamnez à l'exil.

Quelques-uns même, dans les tems où cette petite monnoye étoit extrêmement rare, ont fermé les yeux sur ce désordre, jusqu'à ce que ces monnoyes contre faites fussent répandues dans tout l'Empire. Alors ils les confisquoient pour les mettre sur le pied de la vraye monnoye Impériale.

Des Fraudes
dans la
Monnoye.

Comme les petits deniers ne sont plus maintenant d'usage, ceux qui en ont, les battent avec le marteau, & les élargissent jusqu'à ce qu'ils soient de la grandeur des deniers courans. Ils les mettent dans une enfilade de ces deniers, qui étant presséz les uns contre les autres, ne sont point apperçus des marchands. Il y en a qui poussent la fraude jusqu'à couper du carton en forme de deniers, qu'ils mettent de côté & d'autre dans l'enfilade, & l'on ne s'apperçoit de la supercherie, que quand on donne les pièces en détail.

Incertitude
sur l'origine
de quelques
Monnoyes.

Parmi les monnoyes anciennes qui ont eu cours à la Chine, j'en ai fait graver plusieurs dont on ne peut pas donner des connoissances certaines. Les unes sont des pays étrangers, sans qu'on puisse sçavoir quels étoient ces pays, parce que les Chinois défigurent tellement les noms, qu'ils sont tout-à-fait méconnoissables. Par exemple ils appellent la Hollande le Royaume des Rousseaux *Hung mao koue*, & cela, parce qu'ils ont vû des Hollandois qui avoient les cheveux blonds & la barbe un peu rousse. Lorsqu'ils défigurent de la sorte un pays, il n'est pas possible de le reconnoître.

Il y a d'autres monnoyes dont l'origine est très-incertaine, on conjecture seulement qu'elles sont, ou des Tartares de *Leao tong*, qui pendant un tems ont été les maîtres de la province de *Pe tche li*: ou bien de quelques grands

Seig-

Seigneurs ou de petits Rois, qui s'étant révoltés, avoient pris le titre d'Empereur.

Enfin il y a des monnoyes, auxquelles le peuple attache maintenant des idées superstitieuses, qu'elles n'avoient pas dans le tems qu'on les a fabriquées. Les caractères ou les figures qui y sont empreintes, marquoient des époques de tems, ou des faits historiques dont on a perdu le souvenir. Telle est, par exemple, la monnoye sur laquelle on voit le *Fong hoang* & le *Kilin*, deux animaux fabuleux dont les Chinois racontent cent merveilles.

Des Monnoyes superstitieuses.

Ce *Fong hoang* est un oyseau dont nous avons eû souvent occasion de parler *. Le *Kilin* est un animal, selon eux, qui est composé de différentes parties de plusieurs animaux. Il est de la hauteur d'un bœuf & en a l'encolure: son corps est couvert de larges & de dures écailles: il a une corne au milieu du front, des yeux & des moustaches semblables aux yeux & aux moustaches du dragon Chinois. Cet animal est le symbole des Mandarins d'armes du premier ordre.

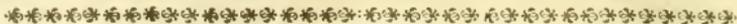
Le feu Empereur *Cang hi* s'étoit fait un cabinet, où il avoit rassemblé toutes les pièces de monnoyes anciennes & modernes, rangées selon l'ordre des Dynasties. Ce fut un Mandarin nommé *Tsiang*, Président de l'Académie des premiers Docteurs de l'Empire, qui fut chargé de les mettre chacune selon son rang. Dans ce curieux assemblage de monnoyes on remonte jusqu'aux premiers tems. Les plus anciennes qu'on ait, sont du tems de *Yao*. Il y en a du tems de *Tching tang*, fondateur de la deuxième Dynastie, & assez grand nombre des trois célèbres Dynasties, dont il est parlé dans le livre Canonique appelé *Chu king*, & qu'on nomme *Hia*, *Cbang*, & *Tcheou*: mais sur-tout de cete dernière.

Cabinet de Monnoyes de l'Empereur *Cang hi*.

Si ces pièces de monnoye étoient supposées, & faites à plaisir dans les tems postérieurs, on en auroit également supposé de tous les Empereurs de ces premières Dynasties: mais comme il en manque de ces tems si reculez, il ne s'en est pas conservé non plus des régnes moins anciens. On a suppléé à celles qui manquent, par des monnoyes de carton qu'on a faites, selon l'idée qu'en donnent d'anciens livres. Les proportions sont si bien gardées, & les couleurs du métal si bien imitées, que ces monnoyes contrefaites paroissent de véritables antiques. Cette suite de monnoyes ajoûte un nouveau degré de certitude à la connoissance qu'on a d'ailleurs de l'histoire Chinoise: car peut-on douter qu'il y ait eû une telle Dynastie, & tel Empereur, lorsque les monnoyes fabriquées de leurs tems, ont été conservées depuis tant de siècles entre les mains des Chinois?

Réflexions a ce sujet.

* Voyés Tome I. page 273. & Tome II. pages 15. & 95.



Du Commerce des Chinois.

Du Commerce,

LES richesses particulières de chaque province de l'Empire, & la facilité du transport des marchandises, que procure la quantité de rivières & de canaux dont il est arrosé, y ont rendu de tout tems le commerce très-florissant. Celui qui se fait au dehors, ne mérite presque pas d'attention : les Chinois qui trouve chez eux, tout ce qui est nécessaire à l'entretien & aux délices même de la vie, ne vont gueres que dans quelques Royaumes peu éloignés de leur pays.

Distinction du Commerce,

Leurs ports, sous les Empereurs de leur nation, furent toujours fermés aux étrangers : mais depuis que les Tartares sont devenus les maîtres de la Chine, ils les ont ouverts à toutes les nations. Ainsi pour donner une connoissance entière du commerce des Chinois, il faut parler de celui qui se fait au dedans de leur Empire, de celui qu'ils font au dehors, & enfin de celui que les Européens vont faire chez eux.

Du Commerce du dedans de l'Empire.

Le commerce qui se fait dans l'intérieur de la Chine est si grand, que celui de l'Europe entière ne doit pas lui être comparé. Les provinces sont comme autant de Royaumes, qui se communiquent les uns aux autres ce qu'elles ont de propre : & c'est ce qui unit entr'eux tous ces peuples, & qui porte l'abondance dans toutes les villes.

Où se trouve le meilleur Ris. La meilleure Soye. L'Encre, le Fer, le Cuivre.

Les provinces de *Hou quang* & de *Kiang si* fournissent le ris aux provinces qui en sont le moins pourvues. La province de *Tche kiang* fournit la plus belle soye : celle de *Kiang nan* le vernis, l'encre, & les plus beaux ouvrages en toutes sortes de matières. Celles de *Yun nan*, de *Chen si*, de *Chan si*, le fer, le cuivre, & plusieurs autres métaux, les chevaux, les mulets, les chameaux, les fourrures &c. Celles de *Fo kien* le sucre, & le meilleur thé : celle de *Se ichuen* les plantes, les herbes médicinales, la rhubarbe, &c. & ainsi de toutes les autres : car il n'est pas possible de rapporter en détail les richesses particulières de chaque province.

Les Chevaux, les Mulets, les Fourrures, le Sucre, le Thé, &c.

Toutes ces marchandises qui se transportent aisément sur les rivières, se débitent en très-peu de tems. On voit par exemple des marchands, qui trois ou quatre jours après leur arrivée dans une ville, ont vendu jusqu'à six mille bonnets propres de la saison. Le commerce n'est interrompu qu'aux deux premiers jours de leur première lune, qu'ils employent aux divertissemens, & aux visites ordinaires de leur nouvelle année. Hors de-là tout est en mouvement dans toutes les villes & à la campagne. Les Mandarins même ont leur part au négoce, & il y en a plusieurs d'entr'eux qui donnent leur argent à des marchands affidés, pour le faire valoir par la voye du commerce.

Célérité du Débit de ces Marchandises. Succès de leur Trafic.

Enfin il n'y a pas jusqu'aux familles les plus pauvres, qui avec un peu d'économie trouvent le moyen de subsister aisément de leur trafic. On voit

quand

quantité de ces familles, qui n'ont pour tout fond que cinquante sols ou un écu, & cependant le père & la mère avec deux ou trois enfans vivent de leur petit négoce, se donnent des habits de soie aux jours de cérémonie, & amassent en peu d'années de quoi faire un commerce bien plus considérable.

C'est ce qu'on a peine à comprendre, & pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits marchands, par exemple, qui se voit cinquante sols, achète du sucre, de la farine & du ris: il en fait de petits gâteaux, qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme ils parlent, le cœur des voyageurs. A peine sa boutique est-elle ouverte, que toute sa marchandise lui est enlevée par les villageois, qui dès le matin viennent en foule dans chaque ville, par les ouvriers, par les portefaix, par les plaideurs, & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit au bout de quelques heures vingt sols au-delà de la somme principale, dont la moitié suffit pour l'entretien de sa petite famille.

En un mot les foires les plus fréquentées, ne font qu'une foible image de cette foule incroyable de peuples, qu'on voit dans la plû-part des villes, occupez à vendre, ou à acheter toutes sortes de marchandises. Ce qui seroit à souhaiter dans les marchands Chinois, ce seroit un peu plus de bonne foi dans leur négoce, sur-tout lorsqu'ils ont à traiter avec les étrangers. Ils tâchent toujours de vendre le plus cher qu'ils peuvent, & souvent ils ne se font nul scrupule de falsifier leurs marchandises.

Leur maxime est que celui qui achète donne le moins qu'il lui est possible, & même ne donneroit rien, si l'on y consentoit: & posé ce principe, ils croient être en droit de leur côté d'exiger les plus grosses sommes, & de les recevoir, si celui qui achète, est assez simple, ou assez peu intelligent pour les donner. C'en est pas le marchand qui trompe, disent-ils, c'est celui qui achète qui se trompe lui-même. L'on ne fait nulle violence à l'acheteur, & le gain que retire le marchand, est le fruit de son industrie. Cependant ceux des Chinois qui se conduisent par ces détestables principes, sont les premiers à louer la bonne foi & le déintéressement dans les autres: en quoi ils se condamnent eux-mêmes.

Le commerce étant aussi abondant, que je viens de le dire, dans toutes les provinces de la Chine, il n'est pas surprenant que ses habitans se mettent si peu en peine de commercer au dehors, sur-tout quand on fait attention au mépris naturel qu'ils ont pour toutes les nations étrangères. Aussi dans leurs voyages sur mer, ne passent-ils jamais le détroit de la *Sonde*. Leurs plus grandes navigations ne s'étendent du côté de *Malaque* que jusqu'à *Achen*: du côté du détroit de la *Sonde*, que jusqu'à *Batavia*, qui appartient aux Hollandois, & du côté du Nord que jusqu'au *Japon*. Je vais donc expliquer le plus brièvement qu'il me sera possible, quels sont les endroits sur ces mers où ils vont faire leur commerce, & qu'elle est la nature des marchandises qu'ils y portent, ou qu'ils en rapportent.

I. Le Japon est un des Royaumes qu'ils fréquentent le plus. Ordinairement ils mettent à la voile dans le mois de Juin ou de Juillet au plus tard.

Degrés du Gain.

Industrie des Chinois dans le Commerce.

Leurs Maximes à ce sujet.

Du Commerce au dehors.

Son Etendue.

Du Commerce des Chinois au Japon.

Ils vont à *Camboye* ou à *Siam*, où ils portent des marchandises propres de ces pays-là, & en prennent d'autres qui sont d'un grand débit au Japon. Quand ils sont de retour en leur pays, ils trouvent qu'ils ont fait un profit de deux cens pour cent.

Des Marchandises qu'ils y portent.

Si des ports de la Chine, c'est-à-dire, de *Canton*, d'*Emouy*, ou de *Ning po*, ils vont en droiture au Japon, voici les marchandises qu'ils y portent : 1°. Des drogues, comme ginseng, aristoloche, rhubarbe, elquine, mirobolans, & autres drogues semblables. 2°. De l'écorce d'arecque, du sucre blanc, des cuirs de buffle & de bœuf: ils gagnent beaucoup sur le sucre, le gain va quelquefois à mille pour cent. 3°. Toutes sortes de pièces de soye, & principalement des fatins, des taffetas, & des damas de diverses couleurs, mais sur-tout de couleur noire. Il y a de ces pièces qui ne leur ont coûté que six *taëls* à la Chine, & qu'ils vendent au Japon jusqu'à 15. *taëls*. 4°. Des cordes de soye pour les instrumens, du bois d'aigle & de sandal qui est très-recherché des Japonnois pour les parfums, parce que sans cesse ils parfument leurs idoles. 5°. Enfin des draps d'Europe, & des camelots dont l'on a un prompt débit: mais comme les Hollandois y en portent, les Chinois ne s'en chargent gueres, à moins qu'ils ne puissent les vendre au même prix, & ils assurent qu'ils y gagnent cinquante pour cent, ce qui fait voir combien le profit des Hollandois doit être considérable.

De celles qu'ils en rapportent.

Les marchandises que les négocians Chinois chargent sur leurs vaisseaux pour le retour, sont,

1°. Des perles fines qui leur coûtent plus ou moins, à proportion de leur beauté, & de leur grosseur: il y a des occasions, où ils gagnent mille pour cent.

2°. Le cuivre rouge en barre, qu'ils achètent depuis trois jusqu'à quatre *taëls* & demi, & qu'ils vendent à la Chine dix & douze *taëls*: du cuivre en œuvre, comme balances, réchaux, cassolettes, bassins, &c. qu'ils revendent bien cher dans leur pays: ce cuivre est beau, & agréable à la vue.

3°. Des lames de fabre qui sont fort estimées des Chinois: elles ne s'achètent qu'une piastra au Japon, & se vendent quelquefois jusqu'à dix piastres à la Chine.

4°. Du papier à fleurs & uni, dont les Chinois font des éventails.

5°. Des porcelaines qui sont très-belles, mais qui ne sont pas du même usage que celles de la Chine, parce qu'elles souffrent difficilement l'eau bouillante. Elles se vendent au Japon au même prix à peu près, qu'on vend à *Can on* celles de la Chine.

6°. Des ouvrages de vernis. Il ne s'en fait point de pareils au reste du monde. Le prix n'en est pas réglé, mais les Chinois ne s'en chargent gueres, dans la crainte où ils sont de ne pouvoir s'en défaire: & quand ils en apportent, ils le vendent extrêmement cher. Un cabinet qui n'avoit que deux pieds de hauteur, & un peu plus de largeur, a été vendu à la Chine jusqu'à cent piastres. Les marchands d'*Emouy* & de *Ning po*, sont ceux qui s'en chargent le plus volontiers, parce qu'ils les portent à *Manille*, & à *Batavia*, & qu'ils y gagnent considérablement avec les Européens, qui sont avides de ces sortes d'ouvrages.

7°. De l'or qui est très-pur, & un certain métal appelé tombac, sur lequel ils gagnent 50. ou 60. pour cent à *Batavia*. Si l'on pouvoit compter sur la fidélité des Chinois, il seroit aisé aux Européens d'avoir commerce par leur moyen avec le Japon: mais cela est comme impossible, à moins qu'on ne les accompagne, qu'on ne soit maître de ses effets, & qu'on n'ait la force en main, pour prévenir leurs insultes.

II. Les Chinois font aussi commerce à *Manille*: mais il n'y a gueres que les marchands d'*Emouy* qui s'en mêlent. Ils portent quantité de soye, de fatins rayez & à fleurs de différentes sortes de couleurs, des broderies, des tapis, des coussins, des robes de chambre, des bas de soye, du thé, des porcelaines, des ouvrages de vernis, des drogues, &c. où ils gagnent d'ordinaire cinquante pour cent. Ils n'en rapportent que des piafres.

Du Com-
merce des
Chinois à
Manille.

III. Le commerce que les Chinois font le plus régulièrement, c'est à *Batavia*: ils le trouvent & plus aisé & plus lucratif. Il n'y a point d'année qu'il ne parte pour cette ville des vaisseaux de *Canton*, d'*Emouy*, & de *Ning po*. C'est vers la onzième lune, c'est-à-dire, au mois de Décembre, qu'ils se mettent en mer. Les marchandises dont ils se chargent, sont:

A *Batavia*,

1°. Une espèce de thé verd, qui est très-fin & de bonne odeur: le thé qu'on appelle *song lo*, & le thé boui ne sont pas si fort recherchés des Hollandois.

Des Mar-
chandises
qu'ils y
portent.

2°. Des porcelaines qui s'y vendent à aussi bon marché qu'à *Canton*.

3°. De l'or en feuille, & du fil d'or qui n'est que du papier doré. Il y en a qui ne s'achette pas au poids, mais par petits éveaux, & celui-ci est cher, parce qu'il est couvert du plus bel or: celui que les Chinois portent à *Batavia*, ne se vend qu'au poids: il est par paquets avec de grandes quenues de soye rouge, qu'ils mettent exprès pour rehausser la couleur de l'or, & pour rendre les paquets plus pesans. Les Hollandois n'en font pas usage, mais ils le portent sur les terres des Malais, où ils font un gain considérable.

4°. De la toutenaque * qui produit aux marchands cent, & quelquesfois cent cinquante, pour cent.

5°. Des drogues, & sur-tout de la rhubarbe.

6°. Quantité d'utenciles de cuivre jaune, comme bassins, chaudières, réchaux, &c.

Ils emportent de *Batavia*, 1°. De l'argent en piafres: 2°. Des épiceries, & en particulier du poivre: des clouds de girofle, des noix muscades, &c. 3°. des écailles de tortue, dont les Chinois font de très-jolis ouvrages, & entre autres des peignes, des boîtes, des tasses, des manches de couteaux, des pipes, & des tabatières prises sur le modèle de celles d'Europe, & qu'ils ne vendent que dix fois. 4°. Du bois de sandal, du bois rouge & noir, propre à être mis en œuvre: d'autre bois rouge, dont on se sert pour les teintures, & qu'on appelle communément bois de Bresil. 5°. Des pierres d'agate taillées, dont les Chinois font les ornemens de leur ceintu-

De celles
qu'ils en-
empor-
tent.

EC.

* C'est un métal qui tient de la nature du fer & de l'étain.

re, les boutons qu'ils attachent à leurs bonnets, & des espèces de chapelets qu'ils portent au col. 6°. De l'ambre jaune en masse qu'ils ont à grand marché. 7°. Enfin des draperies d'Europe, qu'ils ont de même à bon compte, & qu'ils vendent au Japon.

Du Commerce des Chinois à Siam.

C'est là le plus grand commerce que les Chinois fassent hors de chez eux. Ils vont encore, mais plus rarement, à Achen, à Malaque, à Ihor, à Patane, à Ligor, qui dépend du Royaume de Siam, à la Cochinchine, &c. le commerce qu'ils font à Ihor est le plus aisé & le plus lucratif. Ils ne tireroient pas même les frais de leur voyage, lorsqu'ils vont à Achen, s'ils manquoient de s'y rendre dans le mois de Novembre, & de Décembre, qui est le tems où les bâtimens de Surate, & de Bengale font à la côte.

Ils ne rapportent gueres de ces pays-là que des épiceries, comme du poivre, de la canelle, &c. des nids d'oyseaux qui font les délices des repas Chinois, du ris, du camphre, du rotin *, des torches faites de certaines feuilles d'arbres qui brûlent comme de la poix résine, & qui servent de flambeaux, quand on marche pendant la nuit : de l'or, de l'étain, &c.

Du Commerce des Européens font à la Chine.

Il ne reste plus à parler que du commerce que les Européens vont faire chez les Chinois. Il n'y a gueres que le port de Canton qui leur soit ouvert maintenant en certains tems de l'année : non pas que les vaisseaux Européens viennent jusqu'à Canton même, car ils jettent l'ancre dans la rivière, environ quatre lieuës au-dessous, en un lieu qu'on nomme *Hoang pou*. La rivière paroît comme une grande forêt, par la multitude des vaisseaux qui s'y trouvent. On y portoit autrefois des draps, des cristaux, des fabres, des horloges, des montres sonnantes, des pendules à répétition, des lunettes d'approche, des miroirs, des glaces, &c. mais depuis que les Anglois y vont régulièrement chaque année, toutes ces marchandises y font à aussi bon marché qu'en Europe : le corail même ne peut plus gueres s'y vendre qu'avec perte.

On en tire plus de Marchandises qu'on n'y en porte.

Ainsi à parler en général, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on peut trafiquer utilement à la Chine. On trouve un gain considérable à acheter de l'or qui y est marchandise. L'or qui se vend à *Canton*, se tire en partie des provinces de la Chine, & en partie des pays étrangers, comme d'Achen, de la Cochinchine, du Japon, &c. Les Chinois de *Canton* refondent tout l'or qu'ils reçoivent d'ailleurs, hormis celui de la Cochinchine, qui d'ordinaire est le plus beau & le plus pur qu'on voye, lorsque c'est du Roy de ces pays-là qu'on l'achette : car le peuple en vend sous main, qui n'est pas si pur, & qu'on a soin de raffiner à *Canton*.

Du Commerce de l'Or.

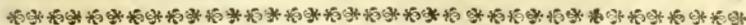
Les Chinois divisent leur or par degréz, comme on fait en Europe : celui qui se débite ordinairement est depuis 90. carats jusqu'à 100. Il est plus ou moins cher selon le tems où on l'achette. On l'a à bien meilleur compte dans les mois de Mars, d'Avril & de May : Il devient beaucoup plus cher depuis le mois de Juillet, jusqu'au mois de Décembre & de Janvier, parce que c'est la saison où les vaisseaux font en grand nombre dans le port où à la rade de *Canton*.

On

* C'est une espèce de cannes fort longues qu'on tresse ensemble comme de petites cordes.

On peut encore acheter à la Chine d'excellentes drogues, différentes fortes de thé, de l'or filé, du musc, des pierres précieuses, des perles, du vif argent, &c. Mais le plus grand commerce qu'y fassent les Européens, consiste principalement dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine, & dans toutes fortes d'étoffes de soye. C'est sur quoi aussi je vais m'étendre un peu plus au long.

Détail
d'autres
Marchan-
dises.



Du Vernis de la Chine.

IL s'en faut bien que les ouvrages de vernis qui se font à *Canton*, soient aussi beaux, & d'un aussi bon usage que ceux qu'on travaille au Japon, au *Tong king*, & à *Nang king* capitale de la province de *Kiang nan*: ce n'est pas que les ouvriers n'y employent le même vernis & la même dorure, mais c'est qu'ils travaillent ces sortes d'ouvrages avec trop de précipitation, & que dès là qu'ils plaisent à l'œil des Européens, ils s'en contentent.

Du Vernis.

Où se
trouve le
meilleur.

Un ouvrage d'un bon vernis doit être fait à loisir, & un Eté suffit à peine pour lui donner sa perfection. Il est rare que les Chinois en tiennent de prêts & qui soient faits de longue main: ils attendent presque toujours l'arrivée des vaisseaux pour y travailler, & pour se conformer au goût des Européens.

Difficulté
de faire de
bons Ou-
vrages de
Vernis.

Ce vernis qui donne un si beau lustre aux onvrages, & qui les fait si fort rechercher en Europe, n'est point une composition, ni un secret particulier, comme quelques-uns se le font imaginé. Pour les détromper, il suffit de faire conhoître d'où les Chinois tirent leur vernis, & ensuite la manière dont les ouvriers l'appliquent.

Le Vernis
n'est point
une Com-
position.

Le vernis que les Chinois nomment *Tsi*, est une gomme rousâtre qui découle de certains arbres, par des incisions qu'on fait à l'écorce jusqu'au bois, sans cependant l'entamer. Ces arbres se trouvent dans les provinces de *Kiang si*, & de *Se tchuen*. Ceux du territoire de *Kan tcheou*, ville des plus méridionales de la province de *Kiang si*, donnent le vernis le plus estimé.

Ce que
c'est.

Pour tirer du vernis de ces arbres, il faut attendre qu'ils ayent sept ou huit ans. Celui qu'on en tireroit avant ce tems-là, ne seroit pas d'un bon usage. Le tronc des arbres les plus jeunes, dont on commence à tirer le vernis, ont un pied Chinois de circuit: & ce pied Chinois est beaucoup plus grand que le pied de Roy ne l'est en France. On dit que le vernis qui découle de ces arbres, vaut mieux que celui qui coule des arbres plus vieux, mais qu'ils en donnent beaucoup moins: On ne sçait pas sur quel fondement cela se dit, car dans la pratique les marchands ne font point de difficulté de mêler l'un & l'autre ensemble.

De son
Choix.

Ces arbres dont la feuille & l'écorce ressemblent assez à la feuille & à l'écorce du frêne, n'ont jamais gueres plus de quinze pieds de hauteur: la

De l'Arbre
d'où décou-
le le
Vernis.

grosseur de leur tronc est alors d'environ deux pieds & demi de circuit. On assure qu'ils ne portent ni fleurs, ni fruits, & qu'ils multiplient de la manière suivante.

Sa Culture.

Au Printems quand l'arbre pousse, on choisit le rejetton le plus vigoureux qui forte du tronc, & non pas des branches: quand ce rejetton est long d'environ un pied, on l'enduit par le bas de mortier fait de terre jaune. Cet enduit commence environ deux pouces au-dessus du lieu où il sort du tronc, & descend au-dessous quatre ou cinq pouces: son épaisseur est au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte qu'on lie avec soie, pour la défendre des pluies & des injures de l'air. On laisse le tout en cet état depuis l'équinoxe du Printems, jusqu'à celui d'Automne. Alors on ouvre tant soit peu la terre, pour examiner en quel état sont les racines, que le rejetton a coûtume d'y pousser, & qui se divisent en plusieurs filets: si ces filets sont de couleur jaunâtre ou roussâtre, on juge qu'il est tems de séparer le rejetton de l'arbre: on le coupe adroitement sans l'endommager, & on le plante. Si ces filets étoient encore blancs, c'est signe qu'ils sont trop tendres: ainsi on referme l'enduit de terre, comme il étoit auparavant, & on diffère au Printems suivant à couper le rejetton pour le planter. Mais soit qu'on le plante au Printems, ou en Automne, il faut mettre beaucoup de cendres dans le trou qu'on a préparé, sans quoi les fourmis, à ce qu'on assure, dévoreroient les racines encore tendres, ou du moins en tiroient tout le suc, & les feroient sécher.

De la saison du Vernis.

L'Été est la seule saison où l'on puisse tirer le vernis des arbres: il n'en sort point pendant l'Hyver: & celui qui sort au Printems ou en Automne, est toujours mêlé d'eau: d'ailleurs ce n'est que pendant la nuit que le vernis coule des arbres: il n'en coule jamais pendant le jour.

De la Récolte.

Pour tirer le vernis, on fait plusieurs incisions de niveau à l'écorce de l'arbre autour du tronc, qui, selon qu'il est plus ou moins gros, peut en souffrir plus ou moins. Le premier rang de ces incisions n'est éloigné de terre que de sept pouces. A la même distance plus haut, se fait un second rang d'incisions, & ainsi de sept en sept pouces, non seulement jusqu'au haut du tronc, mais encore jusqu'aux branches qui ont une grosseur suffisante.

On se sert pour faire ces incisions, d'un petit couteau fait en demi cercle. Chaque incision doit être un peu oblique de bas en haut, aussi profonde que l'écorce est épaisse, & non pas d'avantage. Celui qui la fait d'une main, a dans l'autre une coquille, dont il insère aussitôt les bords dans l'incision autant qu'elle peut y entrer: c'est environ un demi pouce Chinois. Cela suffit pour que la coquille s'y soutienne sans autre appuy. Ces coquilles fort communes à la Chine, sont plus grandes que les plus grandes coquilles d'huitre qu'on voye en Europe. On fait ces incisions le soir, & le lendemain on va recueillir ce qui a coulé dans les coquilles. Le soir on les insère de nouveau dans les mêmes incisions, & l'on continue de la même manière jusqu'à la fin de l'Été.

Ce ne font point d'ordinaire les propriétaires de ces arbres, qui en font tirer le vernis: ce sont des marchands qui dans la saison traitent avec ces propriétaires, moyennant cinq sols par pied. Ces marchands louent des ouvriers, auxquels ils donnent par mois une once d'argent, tant pour leur travail, que pour leur nourriture: ou s'ils se déchargent de les nourrir, ce qui est rare, ils donnent trois sols par jour. Un de ces ouvriers suffit pour cinquante pieds d'arbre.

Il y a des précautions à prendre, pour garantir les ouvriers des impressions malignes du vernis: ainsi, soit que le marchand les nourrisse ou non, il est obligé d'avoir chez lui un grand vase d'huile de rabette, où l'on a fait bien bouillir certaine quantité de ces filamens charnus, qui se trouvent entre-mêlez dans la graisse des cochons, & qui ne se fondent point quand on fait fondre le sain doux. La proportion est d'une once sur une livre d'huile.

Quand les ouvriers vont placer les coquilles aux arbres, il portent avec eux un peu de cette huile, dont ils se frottent le visage & les mains. Le matin lorsqu'après avoir recueilli le vernis, ils reviennent chez le marchand, ils se frottent encore plus exactement de cette huile.

Après le repas, ils se lavent tout le corps avec de l'eau chaude, que le marchand doit tenir prête, dans laquelle on a fait bouillir certaine quantité des drogues suivantes: sçavoir, de l'écorce extérieure & herissée des chaïagnes, de l'écorce de bois de sapin, du salpêtre cristallisé, & d'une herbe qu'on mange à la Chine & aux Indes, qui est une espèce de blette, laquelle a du rapport au tricolor: toutes ces drogues passent pour être froides.

Chaque ouvrier emplit de cette eau un petit bassin, & s'en lave en particulier. Mais au lieu que les bassins ordinaires où les Chinois mettent de l'eau pour se laver le visage tous les matins, sont assez communément de cuivre, les ouvriers qui travaillent au vernis, rejettent ce métal, & ne se servent que de vases d'étain.

Dans les tems qu'ils travaillent auprès des arbres, ils s'envelopent la tête d'un sac de toile qu'ils lient autour du col, où il n'y a que deux trous vis-à-vis les yeux. Ils se couvrent le devant du corps d'une espèce de tablier fait de peau de daim passée, qu'ils suspendent au col par des cordons, & qu'ils arrêtent par une ceinture. Ils ont aussi des bottines de la même matière, & aux bras des gands de peau fort longs.

Quand il s'agit de recueillir le vernis, ils ont un vase fait de peau de bœuf attaché à leur ceinture: d'une main ils dégagent les coquilles, & de l'autre ils les raclent avec un petit instrument de fer, jusqu'à ce qu'ils en ayent tiré tout le vernis. Au bas de l'arbre est un panier où on laisse les coquilles jusqu'au soir. Pour faciliter la récolte du vernis, les propriétaires des arbres ont soin de les planter à peu de distance les uns des autres. Quand le tems de la récolte est venu, ils attachent avec des cordes un grand nombre de traversiers d'un arbre à l'autre, qui servent comme d'échelles pour y monter.

Des Mois-
sonneurs
de Vernis.

Des Pré-
cautions
nécessaires
au tems de
la Récolte.

De celles
qui précé-
dent.

De celles
qui ac-
compa-
gnent.

Des Vases
pour la
Récolte.

De l'Atelier du Vernis.

Le marchand a soin de tenir prêt chez lui un grand vase de terre, sur lequel est un chassis de bois soutenu par quatre pieds, à peu près comme une table quarrée, dont le milieu seroit vuide. Sur le chassis est une toile claire, arrêtée par les quatre coins avec des anneaux. On tient cette toile un peu lâche & on y verse le vernis. Le plus liquide s'étant écoulé de lui-même, on tord la toile pour faire couler le reste. Le peu qui demeure dans la toile se met à part: on le vend aux droguistes, parce qu'il est de quelque usage dans la Médecine. On est content de la récolte, lorsque dans une nuit mille arbres donnent vingt livres de vernis.

Des Vases pour sa conservation.

La récolte étant faite, le marchand met son vernis dans des sceaux de bois bien calfeutés au dehors, & dont le couvercle est attaché avec de bons clous. La livre de vernis tous frais faits, revient à environ quarante sols. Le marchand en tire le double & d'avantage, selon que les endroits où il le transporte sont plus éloignés.

Maladies que le Vernis occasionne.

Il en coûte cher aux ouvriers qui recueillent le vernis, quand ils ne prennent pas les précautions dont je viens de parler. Le mal commence par des espèces de darts, qui leur couvrent en un jour & le visage & le reste du corps: car elles s'étendent en peu d'heures, & deviennent très-rouges: bientôt le visage du malade se bouffit, & son corps qui s'enfle extraordinairement, paroît tout couvert de lépre.

De la guérison de ces Maladies.

Pour guérir un homme attaqué de ce mal, on lui fait boire d'abord quelques écuelles de l'eau droguée, dont j'ai dit que les ouvriers se lavent pour prévenir ces accidens. Cette eau le purge violemment: on lui fait ensuite recevoir une forte fumigation de la même eau, en le tenant bien enveloppé de couvertures: moyennant quoi, l'enflure & la bouffissure disparaissent: mais la peau n'est pas sitôt saine. Elle se déchire en divers endroits, & rend beaucoup d'eau. Pour y remédier, on prend de cette herbe que j'ai nommée espèce de blette, on la sèche, & on la brûle: puis on applique la cendre sur les parties du corps les plus maltraitées: cette cendre s'imbibe de l'humeur acre qui sort de ces parties déchirées, la peau se sèche, tombe, & se renouvelle.

Propriétés du Vernis.

Le vernis de la Chine, outre l'éclat qu'il donne aux moindres ouvrages auxquels on l'applique, a encore la propriété de conserver le bois, & d'empêcher que l'humidité n'y pénètre. On peut y répandre tout ce qu'on veut de liquide: en passant un linge mouillé sur l'endroit, il n'y reste aucun vestige, pas même l'odeur de ce qui a été répandu. Mais il y a de l'art à l'appliquer, & quelque bon qu'il soit de sa nature, on a encore besoin d'une main habile & industrieuse pour le mettre en œuvre. Il faut sur tout de l'adresse & de la patience dans l'ouvrier, pour trouver ce juste tempérament que demande le vernis, afin qu'il ne soit ni trop liquide ni trop épais, sans quoi il ne réussiroit que médiocrement dans ce travail.

Première manière de l'appliquer.

Le vernis s'applique en deux manières, l'une qui est plus simple se fait immédiatement sur le bois. Après l'avoir bien poli, on passe deux ou trois fois de cette espèce d'huile que les Chinois appellent *Tong yeou*: quand elle est bien sèche, on applique deux ou trois couches de vernis. Il est si transparent,

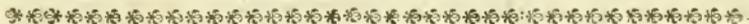
qu'au travers on voit toutes les veines du bois. Si l'on veut cacher toute la matière sur laquelle on travaille, on multiplie le nombre des couches de vernis, & il devient alors si éclatant, qu'il ressemble à une glace de miroir. Quand l'ouvrage est sec, on y peint en or ou en argent diverses sortes de figures, comme des fleurs, des hommes, des oiseaux, des arbres, des montagnes, des palais, &c. sur lesquels on passe encore une légère couche de vernis, qui leur donne de l'éclat & qui les conserve.

L'autre manière qui est moins simple, demande plus de préparation: car elle se fait sur une espèce de petit mastie, qu'on a auparavant appliqué sur le bois. On compose de papier, de filasse, de chaux, & de quelques autres matières bien battues, une espèce de carton qu'on colle sur le bois, & qui forme un fond très-uni & très-solide, sur lequel on passe deux ou trois fois de l'huile dont j'ai parlé, après quoi l'on applique le vernis à différentes couches, qu'on laisse sécher l'une après l'autre. Chaque ouvrier a son sécret particulier, qui rend l'ouvrage plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins habile.

Il arrive souvent qu'à force de répandre du thé ou des liqueurs chaudes sur des utensiles de vernis, le lustre s'en efface, parce que le vernis se ternit & devient jaune. Le moyen, dit un auteur Chinois, de lui rendre le noir éclatant qu'il avoit, c'est de l'exposer une nuit à la gelée blanche, & encore mieux, de le tenir quelque tems dans la neige.

Seconde
manière.

Moyens
de rétablir
le Vernis.



De la Porcelaine.

LA porcelaine qui est un des meubles les plus ordinaires des Chinois & qui fait l'ornement de leurs maisons, a été si recherchée en Europe, & il s'y en fait encore un si grand commerce, qu'il est à propos de faire connoître la manière dont elle se travaille. Quelques auteurs ont écrit qu'elle se faisoit de coques d'œufs, ou de coquilles de certains poissons enfouies en terre durant vingt, trente, & même cent ans: c'est une pure imagination d'écrivains, qui ont hazardé sur cela leurs conjectures, comme ils ont fait sur beaucoup de choses qui concernent ce vaste Empire, dont en divers tems ils ont donné les idées les plus fausses, & souvent les plus ridicules.

On ne travaille à la porcelaine que dans une seule bourgade de la province de *Kiang si*. Cette bourgade nommée *King te tching* qui a une lieue de longueur, & plus d'un million d'ames, n'est éloignée que d'une lieue de *Feou leang*, ville du troisième ordre dont elle dépend. *Feou leang* est de la dépendance de *Iao tcheou*, l'une des villes du premier ordre de la province. Le Pere Dentrecolles avoit une église dans *King te tching*, & parmi ses Chrétiens il en comptoit plusieurs qui travailloient à la porcelaine, ou qui en faisoient un grand commerce: c'est d'eux qu'il a tiré des connoissances exactes de toutes les parties de ce bel art.

Erreurs de
quelques
Ecrivains
au sujet de
la Porcelaine.

Du Lieu
où elle se
fabrique.

Outre cela il s'est instruit par ses propres yeux, & a consulté les livres Chinois qui traitent de cette matière, sur tout l'histoire ou les annales de *Feon leang*: car c'est un usage à la Chine, que chaque ville imprime l'histoire de son district, laquelle comprend la situation, l'étendue, & la nature du pays, les mœurs de ses habitans, les personnes qui s'y sont distinguées par les armes, par les lettres, ou par la probité: les événemens extraordinaires, & sur tout les marchandises & les denrées qui en sortent ou qui s'y débitent.

Incertitude de l'Epoque de la Porcelaine.

Ce qu'en disent des Ecrivains anciens.

De la Marque Caractéristique de quelque Porcelaine.

D'où se tire la meilleure.

A quoi se réduit ce qu'il y a à savoir sur la Porcelaine.

Ce Pere y a cherché inutilement quel est celui qui a inventé la porcelaine: ces annales n'en parlent point, & ne disent pas même à quelle tentative ni à quel hazard on est redevable de cette invention. Elles disent seulement que la porcelaine étoit anciennement d'un blanc exquis & n'avoit nul défaut: que les ouvrages qu'on en faisoit, & qui se transportoient dans les autres Royaumes, ne s'appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Iao tcheou*. Plus bas on ajoute: la belle porcelaine qui est d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleste, sort toute de *King te tching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle est bien différente soit pour la couleur, soit pour la finesse.

En effet sans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine, auxquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques provinces, comme celle de *Canton* & de *Fo kien*, où l'on travaille en porcelaine, mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre: celle de *Fo kien* est d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'est point mélangé de couleurs. Des ouvriers de *King te tching* y porteroient autrefois tous leurs matériaux, dans l'espérance d'y faire un gain considérable, à cause du grand commerce que les Européens faisoient alors à *Emouy*: mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réussir.

L'Empereur *Cang bi* qui ne vouloit rien ignorer, fit conduire à *Peking* des ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'employe à ce travail. Ils n'oublièrent rien pour réussir sous les yeux du Prince: cependant on assure que leur ouvrage manqua. Il se peut faire que des raisons d'intérêt & de politique eurent part à ce peu de succès: quoiqu'il en soit, c'est uniquement *King te tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même vient en acheter à la Chine.

Tout ce qu'il y a à sçavoir sur la porcelaine, dit le P. Dentrecolles *, se réduit à ce qui entre dans sa composition, & aux préparatifs qu'on y apporte: aux différentes espèces de porcelaine, & à la manière de les former: à l'huile qui lui donne de l'éclat, & à ses qualitez: aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer: à la cuisson, & aux melures qui se prennent, pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin on finira par quelques réflexions sur la porcelaine ancienne & sur la moderne, & sur certaines choses qui rendent impraticables aux Chinois des ouvrages, dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des desseins. Ces ouvrages où il est impossible de réussir à la Chine, se feroient peut-être facilement en Europe, si l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Mais

* C'est lui qui parlera dans la suite de cet article.

Mais avant que de commencer, il est à propos de détromper ceux, qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient d'un mot Chinois. A la vérité il y a des mots, quoi qu'en petit nombre, qui sont François & Chinois tout ensemble. Ce que nous appellons thé, par exemple, a pareillement le nom de thé dans la province de *Fo kien* quoi qu'il s'appelle *tcha* dans la langue Mandarine : *papa* & *mama* sont aussi des noms, qui en certaines provinces, & à *King te tching* en particulier, sont dans la bouche des enfans, pour signifier père, mère, & grand-mère: mais pour ce qui est du nom de porcelaine, c'est si peu un mot Chinois, qu'aucune des syllables qui le compose, ne peut ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces sons ne le trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'est des Portugais qu'on a pris ce nom, quoique parmi eux *Porcellana* signifie proprement une tasse, ou une écuelle, & que *Loça* soit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons porcelaine. Les Chinois l'appellent communément *Tse ki*.

D'où vient le nom de Porcelaine.

Ce nom n'est pas Chinois.

La matière de la porcelaine se compose de deux sortes de terre, l'une appelée *Pe tun tse*, & l'autre qu'on nomme *Kao lin*. Celle-ci est parsemée de corpuscules, qui ont quelque éclat: l'autre est simplement blanche & très-fine au toucher. En même tems qu'un grand nombre de grosses barques remontent la rivière de *Iao tcheou* à *King te tching*, pour se charger de porcelaines, il en descend de *Ki muen* presque autant de petites, qui sont chargées de *Pe tun tse*, & de *Kao lin* réduits en forme de briques: car *King te tching* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine.

De la Matière de la Porcelaine.

Les *Pe tun tse* dont le grain est si fin, ne sont autre chose que des quartiers de rochers, qu'on tire des carrières, & auxquels on donne cette forme. Toute sorte de pierre n'est pas propre à former le *Pe tun tse*, autrement il seroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieux dans la province voisine. La bonne pierre, disent les Chinois, doit tirer un peu sur le verd.

Et premièrement Du *Pe tun tse*.

Voici quelle est la première préparation: on se sert d'une massue de fer pour briser ces quartiers de pierre: après quoi on met les morceaux brisés dans des mortiers, & par le moyen de certains leviers, qui ont une tête de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces leviers jouent sans cesse, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même manière que sont les martinets dans les moulins à papier.

De la préparation de la Porcelaine.

On jette ensuite cette poussière dans une grande urne remplie d'eau, & on la remue fortement avec une pelle de fer. Quand on la laisse reposer quelques momens, il surnage une espèce de crème épaisse de quatre à cinq doigts: on la leve, & on la verse dans un autre vase plein d'eau. On agite ainsi plusieurs fois l'eau de la première urne, recueillant à chaque fois le nuage qui s'est formé, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le gros marc que son poids précipite d'abord. On le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la seconde urne où a été jetté ce que l'on a recueilli de la première, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de pâte: lorsqu'elle

que

que l'eau paroît au-dessus fort claire on la verse par inclination, pour ne pas troubler le sédiment, & l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la sécher. Avant qu'elle soit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux, qu'on achette par centaines. Cette figure & sa couleur lui ont fait donner le nom de *Pe tun tse*.

Les moules où se jette cette pâte, sont des espèces de caisses fort grandes & fort larges. Le fond est rempli de briques placées selon leur hauteur, de telle sorte que la superficie soit égale. Sur le lit de briques ainsi rangées, on étend une grosse toile qui remplit la capacité de la caisse: alors on y verse la matière, qu'on couvre peu après d'une autre toile, sur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres. Tout cela sert à exprimer l'eau plus promptement, sans que rien se perde de la matière de la porcelaine, qui en se durcissant, reçoit aisément la figure des briques.

Altération
ou falsifi-
cation de
la Porce-
laine.

Il n'y auroit rien à ajouter à ce travail, si les Chinois n'étoient pas accoutumés à altérer leurs marchandises: mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans de la poussière de poivre pour les en couvrir, & les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre les *Pe tun tse*, sans y mêler du marc. C'est pourquoi on est obligé de les purifier encore à *King te ching*, avant que de les mettre en œuvre.

Du *Kao lin*
seconde
matière de
la Porce-
laine.

Le *Kao lin* qui entre dans la composition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *Pe tun tse*: la nature y a plus de part. On en trouve des mines dans le sein des montagnes, qui sont couvertes au dehors d'une terre rougeâtre. Ces mines sont assez profondes: on y trouve par grumeaux la matière en question, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en observant la même méthode que j'ai marquée par rapport au *Pe tun tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malthe, qu'on appelle de S. Paul, auroit dans sa matrice beaucoup de rapport avec le *Kao lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont est semé le *Kao lin*.

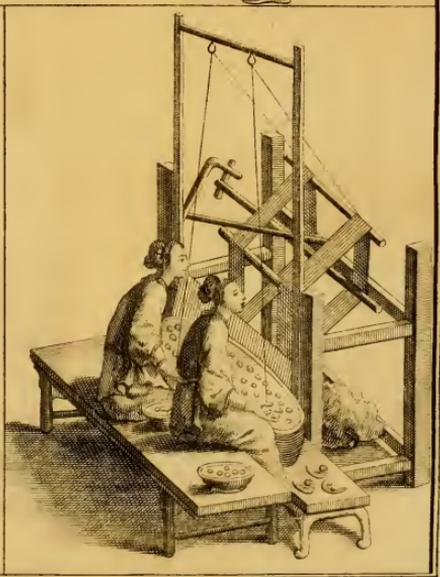
D'où la
Porcelaine
tire sa
fermeté.

C'est du *Kao lin*, que la porcelaine fine tire toute sa fermeté: il en est comme les nerfs. Ainsi c'est le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *Pe tun tse*, lesquels se tirent des plus durs rochers. Un riche marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois* firent acheter il y a quelques années des *Pe tun tse*, qu'ils emportèrent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine: mais que n'ayant point pris de *Kao lin*, leur entreprise échoua, comme ils l'ont avoué depuis. Sur quoi le marchand Chinois disoit en riant: ils vouloient avoir un corps, dont les chairs se soutinssent sans ossemens.

Découver-
te récente
d'une troi-
sième Ma-
tière à
Porcelai-
ne.

On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matière propre à entrer dans la composition de la porcelaine: c'est une pierre, ou une espèce de craye qui s'appelle *Hoa ché*, dont les Médecins Chinois font une espèce de tisane, qu'ils disent être détersive, apéritive, & rafraichissante. Ils prennent six parts de cette pierre, & une part de réglisse, qu'ils pulvérisent;

* Le nom Chinois est commun aux deux nations.





sent: ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans une tasse d'eau fraîche, qu'ils font boire au malade, & ils prétendent que cette tisane rafraîchit le sang, & tempere les chaleurs internes.

Les ouvriers en porcelaine se font aviser d'employer cette même pierre à la place du *Kao lin*. Peut-être que tel endroit de l'Europe, où l'on ne trouvera point de *Kao lin*, fournira la pierre *Hoa ché*. Elle se nomme *Hoa*, parce qu'elle est glutineuse, & qu'elle approche en quelque sorte du savon.

Son Usage.

La porcelaine faite avec le *Hoa ché*, est rare, & beaucoup plus chère que l'autre: elle a un grain extrêmement fin, & pour ce qui regarde l'ouvrage du pinceau, si on la compare à la porcelaine ordinaire, elle est à peu-près ce qu'est le vélin au papier. De plus, cette porcelaine est d'une légèreté qui surprend une main accoutumée à manier d'autres porcelaines: aussi est-elle beaucoup plus fragile que la commune, & il est difficile d'attraper le véritable degré de sa cuite. Il y en a qui ne se servent pas du *Hoa ché*, pour faire le corps de l'ouvrage: ils se contentent d'en faire une colle assez déliée, où ils plongent la porcelaine, quand elle est sèche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs & le vernis. Par-là elle acquiert quelques degrés de beauté.

Son Utilité.

Mais de quelle manière met-on en œuvre le *Hoa ché*? C'est ce qu'il faut expliquer: 1°. Lorsqu'on l'a tiré de la mine, on le lave avec de l'eau de rivière, ou de pluye, pour en séparer un reste de terre jaunâtre, qui y est attachée. 2°. On le brise, on le met dans une cuve d'eau, pour le dissoudre & on le prépare, en lui donnant les mêmes façons qu'au *Kao lin*. On assure qu'on peut faire de la porcelaine avec le seul *Hoa ché* préparé de la sorte, & sans aucun mélange: cependant un de mes néophytes, qui a fait de semblables porcelaines, m'a dit que sur huit parts de *Hoa ché*, il mettoit deux parts de *Pe tun tse*: & que pour le reste on procédoit selon la méthode qui s'observe, quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *Pe tun tse*, & le *Kao lin*. Dans cette nouvelle espèce de porcelaine, le *Hoa ché* tient la place du *Kao lin*: mais l'un est beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte que 20. sols, au lieu que celle de *Hoa ché* revient à un écu. Ainsi il n'est pas surprenant que cette sorte de porcelaine coûte plus que la commune.

Première Manière de la mettre en œuvre.

Je ferai encore une observation sur le *Hoa ché*. Lorsqu'on l'a préparé, & qu'on l'a disposé en petits carreaux, semblables à ceux de *Pe tun tse*, on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux, & l'on en forme une colle bien claire: ensuite on y trempe le pinceau, puis on trace sur la porcelaine divers desseins: après quoi, lorsqu'elle est sèche, on lui donne le vernis. Quand la porcelaine est cuite, on aperçoit ces desseins, qui sont d'une blancheur différente, de celle qui est sur le corps de la porcelaine. Il semble que ce soit une vapeur déliée répandue sur la surface. Le blanc de *Hoa ché* s'appelle blanc d'ivoire *Siang ya pé*.

Seconde Manière de la mettre en œuvre.

On peint des figures sur la porcelaine avec le *Che kao*, qui est une espèce de pierre ou de minéral semblable à l'alun, de même qu'avec le *Hoa ché*: ce qui lui donne une autre espèce de couleur blanche: mais le *Che kao*, a ce-

Du *Che kao* ou quatrième Manière &c.

Sa Prépa-
ration.

la de particulier, qu'avant que de le préparer comme le *Hoa ché*, il faut le rôtir dans le foyer: après quoi on le brise, & on lui donne les mêmes façons qu'au *Hoa ché*: on le jette dans un vase plein d'eau: on l'y agite, on ramasse à diverses reprises la crème qui surnage, & quand tout cela est fait, on trouve une masse pure, qu'on employe de même que le *Hoa ché* purifié.

Le *Che kao* ne scauroit servir à former le corps de la porcelaine: on n'a trouvé jusqu'ici que le *Hoa ché*, qui pût tenir la place du *Kao lin*, & donner de la solidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *Pe tun tse* sur huit parts de *Hoa ché*, la porcelaine s'affaïfferoit en la cuisant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plutôt que ses parties ne seroient pas suffisamment liées ensemble.

Espèce de
Vernis qui
lui donne
la blan-
cheur.

Outre les barques chargées de *Pe tun tse*, & de *Kao lin*, dont le rivage de *King te tching* est bordé, on en trouve d'autres remplies d'une substance blancheâtre & liquide. Je scaivois depuis long-tems que cette substance étoit l'huile, qui donne à la porcelaine sa blancheur & son éclat: mais j'en ignorois la composition que j'ai enfin apprise. Il semble que le nom Chinois *Teou*, qui se donne aux différentes sortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *Tsi*, qui signifie vernis, & je crois que c'est ainsi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile ou ce vernis, se tire de la pierre la plus dure, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'on prétend que les pierres se forment principalement des fels & des huiles de la terre, qui se mêlent, & qui s'unissent étroitement ensemble.

De son
Choix,

Quoique l'espèce de pierre, dont se font les *Pe tun tse*, puisse être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui est la plus blanche, & dont les taches sont les plus vertes. L'historien de *Feou Leang*, bien qu'elle ne descende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, est celle qui a des taches semblables à la couleur de feuilles de cyprès *Pe chu ye pan*, ou qui a des marques rouffes sur un fond un peu brun, à peu-près comme le linaire, *Iu tchi ma tang*,

De sa Pré-
paration.

Il faut d'abord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations, que pour le *Pe tun tse*: quand on a dans la seconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la première, après toutes les façons ordinaires, sur cent livres ou environ de cette crème, on jette une livre de *Che kao*, qu'on a fait rougir au feu, & qu'on a pilé. C'est comme la presure qui lui donne de la consistance, quoiqu'on ait soin de l'entretenir toujours liquide.

Première
composition
de ce
Vernis.

Cette huile de pierre ne s'employe jamais seule: on y en mêle une autre, qui en est comme l'ame: en voici la composition: on prend de gros quartiers de chaux vive, sur lesquels on jette avec la main un peu d'eau pour les dissoudre, & les réduire en poudre. Ensuite on fait une couche de fougere sèche, sur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainsi plusieurs alternativement les unes sur les autres, après quoi l'on met le feu à la fougere. Lorsque tout est consumé, l'on partage ces cendres sur de nouvelles couches de fougere sèche, cela se fait cinq ou six fois de suite: on peut le faire plus souvent, & l'huile en est meilleure.

Autrefois, dit l'histoire de *Feou Leang*, outre la fougere, on y employoit le bois d'un arbre dont le fruit s'appelle *Se tse*: à en juger par l'acreté du fruit, quand il n'est pas mûr, & par son petit couronnement, il semble que c'est une espèce de nœlle. On ne s'en sert plus maintenant, apparemment parce qu'il est devenu fort rare. Peut-être est-ce faute de ce bois que la porcelaine qui se fait maintenant, n'est pas si belle, que celle des premiers tems. La nature de la chaux & de la fougere contribué aussi à la bonté de l'huile, & j'ai remarqué que celle qui vient de certains endroits est bien plus estimée, que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere jusqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne remplie d'eau. Sur cent livres, il faut y dissoudre une livre de *Che kao*, bien agiter cette mixtion, ensuite la laisser reposer, jusqu'à ce qu'il paroisse sur la surface un nuage ou une croûte qu'on ramasse, & qu'on jette dans une seconde urne: & cela à plusieurs reprises: quand il s'est formé une espèce de pâte au fond de la seconde urne, on en verse l'eau par inclination, on conserve ce fonds liquide, & c'est la seconde huile qui doit se mêler avec la précédente. Par un juste mélange, il faut que ces deux espèces de purée soient également épaisses. Afin d'en juger, on plonge à diverses reprises dans l'une & dans l'autre de petits carreaux de *Pe tun tse*: en les retirant on voit sur leur superficie, si l'épaississement est égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux sortes d'huiles.

Pour ce qui est de la quantité, le mieux qu'on puisse faire, c'est de mêler dix mesures d'huile de pierre, avec une mesure d'huile faite de cendre de chaux & de fougere: ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois mesures. Les marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils ayent d'inclination à tromper, ne sont pas fort embarrassés à en augmenter le volume: ils n'ont qu'à jeter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajoutent du *Che kao* à proportion, qui empêche la matière d'être trop liquide.

Il y a une autre espèce de vernis, qui s'appelle *Tsi kin yeou*, c'est-à-dire, vernis d'or bruni. Je le nommerois plutôt vernis de couleur de bronze, de couleur de café, ou de couleur de feuille morte. Ce vernis est d'une invention nouvelle: pour le faire, on prend de la terre jaune commune, on lui donne les mêmes façons qu'au *Pe tun tse*, & quand cette terre est préparée, on n'en employé que la matière la plus déliée qu'on jette dans l'eau & dont on forme une espèce de colle aussi liquide que le vernis ordinaire appelé *Pe yeou*, qui se fait de quartiers de roche. Ces deux vernis le *Tsi kin*, & le *Pe yeou* se mêlent ensemble, & pour cela ils doivent être également liquides. On en fait l'épreuve en plongeant un *Pe tun tse* dans l'un & dans l'autre vernis. Si chacun de ces vernis pénètre son *Pe tun tse*, on les juge également liquides, & propres à s'incorporer ensemble.

On fait aussi entrer dans le *Tsi kin* du vernis, ou de l'huile de chaux & de cendres de fougere préparée, comme nous l'avons dit ailleurs, & de la même liquidité que le *Pe yeou*: mais on mêle plus ou moins de ces deux

Autre:
Tirée
de l'His-
toire de
Feou Leang.

De la
Dose,

Autre
espèce de
Vernis
appelé *Tsi
kin yeou*,

Sa Prépa-
ration:

vernis, avec le *Tsi kin*, selon qu'on veut que le *Tsi kin* soit plus foncé ou plus clair. C'est ce qu'on connoître par divers essais: par exemple on mesure deux tasses de la liqueur *Tsi kin*, avec huit tasses de *Pe yeou*, puis sur quatre tasses de cette mixtion de *Tsi kin*, & de *Pe yeou*, on mettra une tasse de vernis fait de chaux & de fougere.

Decouverte récente pour la Peinture de la Porcelaine. Il y a peu d'années qu'on a trouvé le secret de peindre avec le *Tsou*, ou en violet, & de dorer la porcelaine: on a essayé de faire une mixtion de feuilles d'or, avec le vernis & la poudre de caillou, qu'on appliquoit de même qu'on applique le rouge à l'huile: mais cette tentative n'a pas réussi, & on a trouvé que le vernis *Tsi kin* avoit plus de grace & plus d'éclat.

Des différentes Manières d'appliquer le Vernis.

Il a été un tems qu'on faisoit des tasses, auxquelles on donnoit par dehors le vernis doré, & par dedans le pur vernis blanc. On a varié dans la suite, & sur une tasse ou sur un vase qu'on vouloit vernisser de *Tsi kin*, on appliquoit en un ou deux endroits, un rond, ou un carré de papier mouillé, & après avoir donné le vernis, on levoit le papier, & avec le pinceau on peignoit en rouge, ou en âzur cet espace non vernissé. Lorsque la porcelaine étoit sèche, on lui donnoit le vernis accoutumé, soit en le soufflant, soit d'une autre manière. Quelques-uns remplissent ces espaces vuides d'un fond tout d'âzur, ou tout noir, pour y appliquer la dorure après la première cuite. C'est sur quoi on peut imaginer diverses combinaisons.

Des différentes Elaborations sur la Porcelaine.

Avant que d'expliquer la manière dont cette huile, ou plutôt ce vernis s'applique, il est à propos de décrire comment se forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail qui se fait dans les endroits les moins fréquentés de *King te tching*. Là dans une enceinte de murailles, on bâtit de vastes apentis, où l'on voit étage sur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'est dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une pièce de porcelaine, avant que d'en sortir pour être portée au fourneau, passe par les mains de plus de vingt personnes, & cela sans confusion. On a sans doute éprouvé que l'ouvrage se fait ainsi beaucoup plus vite.

Première Elaboration.

Le premier travail consiste à purifier de nouveau le *Pe tun tse*, & le *Kao lin*, du marc qui y reste quand on le vend. On brise les *Pe tun tse*, & on les jette dans une urne pleine d'eau: ensuite avec une large espatule, on achève en remuant de les diffoudre: on les laisse reposer quelques momens, après quoi on ramasse ce qui surnage, & ainsi du reste, de la manière qu'il a été expliqué ci-dessus.

Seconde Elaboration.

Pour ce qui est des pièces de *Kao lin*, il n'est pas nécessaire de les briser: on les met tout simplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau: le *Kao lin* s'y fond aisément de lui-même. Il reste d'ordinaire un marc qu'il faut jeter. Au bout d'un an ces rebuts s'accablent, & font de grands monceaux d'un sable blanc, & spongieux, dont il faut vuidier le lieu où l'on travaille.

Ces deux matières de *Pe tun tse* & de *Kao lin* ainsi préparées, il en faut faire

faire un juste mélange : on met autant de *Kao lin* que de *Pe tun tse* pour les porcelaines fines : pour les moyennes, on employe quatre parts de *Kao lin*, sur six de *Pe tun tse*. Le moins qu'on en mette, c'est une part de *Kao lin* sur trois de *Pe tun tse*.

Après ce premier travail on jette cette masse dans un grand creux bien pavé & cimenté de toutes parts : puis on la foule, & on la pétrit jusqu'à ce qu'elle se durcisse : ce travail est fort rude : ceux des Chrétiens qui y sont employez, ont de la peine à se rendre à l'Eglise : ils ne peuvent en obtenir la permission, qu'en substituant quelques autres à leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres ouvriers font arrêter.

Troisième
Elabora-
tion.

De cette masse ainsi préparée on tire différens morceaux, qu'on étend sur de larges ardoises. Là on les pétrit, & on les roule en tous les sens, observant soigneusement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de sable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette masse, la porcelaine se fêle, éclate, coule, & se déjette. C'est de ces premiers élémens que sortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns se font à la roue, les autres se font uniquement sur des moules, & se perfectionnent ensuite avec le ciseau.

Quatrième
Elabora-
tion.

Tous les ouvrages unis se font de la première façon. Une tasse, par exemple, quand elle sort de dessous la roue, n'est qu'une espèce de calotte imparfaite, à peu près comme le dessus d'un chapeau, qui n'a pas encore été appliqué sur la forme. L'ouvrier lui donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on souhaite, & elle sort de ses mains presque aussi-tôt qu'il l'a commencée : car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche est garnie de 26. pièces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de terre de la grosseur du diametre qu'il doit avoir, & qui se creuse avec le ciseau, lorsque la tasse est sèche, & qu'elle a de la consistance, c'est-à-dire, après qu'elle a reçu tous les ornemens qu'on veut lui donner.

Des diffé-
rentes
mains par
où passe la
Porcelai-
ne.

Effectivement cette tasse au sortir de la roue, est d'abord reçue par un second ouvrier, qui l'asseoit sur la bâte. Peu après elle est livrée à un troisième qui l'applique sur son moule, & lui imprime la figure. Ce moule est sur une espèce de tour. Un quatrième ouvrier polit cette tasse avec le ciseau, sur tout vers les bords, & la rend déliée, autant qu'il est nécessaire, pour lui donner de la transparence : il la racle à plusieurs reprises, la mouillant chaque fois tant soit peu, si elle est trop sèche, de peur qu'elle ne se brise. Quand on retire la tasse de dessus le moule, il faut la rouler doucement sur ce même moule, sans la presser plus d'un côté que de l'autre, sans quoi il s'y fait des cavitez, ou bien elle se déjette.

Il est surprenant de voir avec quelle vitesse ces vases passent par tant de différentes mains. On dit qu'une pièce de porcelaine cuite, a passé par les mains de soixante-dix ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vu moi-même. Car ces grands laboratoires ont été louvent pour moi comme une espèce d'aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé

Calcul des
mains
par où
passe cha-
que Pièce
de Porce-
laine.

le premier homme du limon, & des mains duquel nous sortons, pour devenir des vases de gloire, ou d'ignominie.

Des gran-
des Pièces
de Porcelaine.

Les grandes pièces de porcelaine se font à deux fois: une moitié est élevée sur la roue, par trois ou quatre hommes qui la soutiennent chacun de son côté, pour lui donner sa figure: l'autre moitié étant presqu'échée s'y applique: on l'y unit avec la matière même de la porcelaine délayée dans l'eau, qui sert comme de mortier ou de colle. Quand ces pièces ainsi collées sont tout à fait sèches, on polit avec le couteau en dedans, & en dehors, l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis, dont on le couvre, s'égalise avec tout le reste. C'est ainsi qu'on applique aux vases, des anses, des oreilles, & d'autres pièces rapportées.

Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme sur les moules, ou entre les mains, telles que sont les pièces canelées, ou celles qui sont d'une figure bizarre, comme les animaux, les grotesques, les idoles, les bustes que les Européens ordonnent, & d'autres semblables. Ces fortes d'ouvrages moulez se font en trois ou quatre pièces, qu'on ajoute les unes aux autres, & que l'on perfectionne ensuite avec des instrumens propres à creuser, à polir, & à rechercher différens traits qui échappent au moule.

Des Orne-
mens de la
Porcelaine.

Pour ce qui est des fleurs, & des autres ornemens qui ne sont point en relief, mais qui sont comme gravés, on les applique sur la porcelaine avec des cachets & des moules: on y applique aussi des reliefs tout préparés, de la même manière à peu près qu'on applique des galons d'or sur un habit.

Voici ce que j'ai vu depuis peu touchant ces fortes de moules. Quand on a le modèle de la porcelaine qu'on désire & qui ne peut s'imiter sur la roue entre les mains du potier, on applique sur ce modèle de la terre propre pour les moules: cette terre s'y imprime & le moule se fait de plusieurs pièces, dont chacune est d'un assez gros volume: on le laisse durcir quand la figure y est imprimée.

Lorsqu'on veut s'en servir, on l'approche du feu pendant quelque tems, après quoi on le remplit de la matière de porcelaine, à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner: on presse avec la main dans tous les endroits, puis on présente un moment le moule au feu. Aussi-tôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, laquelle consume un peu de l'humidité qui colloie cette matière au moule.

De l'as-
semblage
des diffé-
rens mor-
ceaux de
Porcelaine.

Les différentes pièces d'un tout tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matière de porcelaine un peu liquide. J'ai vu faire ainsi des figures d'animaux qui étoient toutes massives: on avoit laissé durcir cette masse, & on lui avoit donné ensuite la figure qu'on se proposoit, après quoi on la perfectionnoit avec le ciseau, où l'on y ajoutoit des parties travaillées séparément. Ces fortes d'ouvrages se font avec grand soin, tout y est recherché.

De l'appli-
cation des
couleurs.

Quand l'ouvrage est fini, on lui donne le vernis, & on le cuit: on le peint ensuite, si l'on veut, de diverses couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une seconde fois. Des pièces de porcelaine ainsi travaillées

se vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid: leur humidité les fait éclater, quand ils ne séchent pas également. C'est pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces laboratoires.

Ces moules se font d'une terre jaune, grasse, & qui est comme en grumeaux: je la crois assez commune, on la tire d'un endroit qui n'est pas éloigné de *King te sching*. Cette terre se paitrit, & quand elle est bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité nécessaire pour faire un moule, & on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on souhaite, on la laisse sécher: après quoi on la façonne sur le tour. Ce travail se paye chèrement. ~ Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que plusieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois.

Quand on a soin de ces moules, ils durent très long-tems. Un marchand qui en a de tout prêts, pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européen demande, peut donner la marchandise bien plutôt, & à meilleur marché, & faire un gain plus considérable que ne seroit un autre marchand, qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent, ou qu'il s'y fasse la moindre brèche, il ne sont plus en état de servir, si ce n'est pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors sur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puissent servir une seconde fois.

Il est tems d'ennoblir la porcelaine, en la faisant passer entre les mains des peintres. Ces *Hoa pei* ou peintres de porcelaine, ne sont gueres moins gueux que les autres ouvriers: il n'y a pas de quoi s'en étonner, puisqu'à la réserve de quelques-uns d'eux, ils ne pourroient passer en Europe que pour des apprentifs de quelques mois. Toute la science de ces peintres Chinois n'est fondée sur aucun principe, & ne consiste que dans une certaine routine, aidé d'un tour d'imagination assez bornée. Ils ignorent toutes les belles règles de cet art. Il faut avouer pourtant qu'ils ont le talent de peindre sur la porcelaine, aussi bien que sur les éventails, & sur les lanternes d'une gâze très-fine, des fleurs, des animaux, & des paysages qui se font justement admirer.

Le travail de la peinture est partagé dans un même laboratoire, entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a soin uniquement de former le premier cercle coloré, qu'on voit près des bords de la porcelaine: l'autre trace des fleurs que peint un troisième: celui-ci est pour les eaux & les montagnes, celui-là pour les oiseaux & pour les autres animaux. Les figures humaines sont d'ordinaire les plus maltraitées: certains paysages & certains plans de ville enluminez, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois, sur la manière dont ils se représentent dans leurs peintures.

Pour ce qui est des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les sortes. On n'en voit gueres en Europe que de celle qui est d'un bleu vif, sur un fond blanc. Je crois pourtant que nos marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond est semblable à celui de nos miroirs

Des Moules de la Porcelaine, & de leur matière.

Des Peintres sur la Porcelaine.

Partage de leurs fonctions.

Des Couleurs de la Porcelaine.

Du Bleu ar-

Du Rouge ardens: il y en a d'entièrement rouges, & parmi celles là, les unes font d'un rouge à l'huile, *Yeu li hong*: les autres font d'un rouge soufflé, *Tcheou li hong*, & sont semées de petits points, à peu près comme nos miniatures. Quand ces deux sortes d'ouvrages réussissent dans leur perfection, ce qui est assez difficile, ils sont infiniment estimez & extrêmement chers.

De la Dorure. Enfin il y a des porcelaines où les paysages qui y sont peints, se forment du mélange de presque toutes les couleurs, relevées par l'éclat de la dorure. Elles sont fort belles, si l'on y fait de la dépense: mais autrement la porcelaine ordinaire de cette espèce, n'est pas comparable à celle qui est peinte avec le seul âzur. Les annales de *King te tching* disent qu'anciennement le peuple ne se servoit que de porcelaine blanche: c'est apparemment parce qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Iao tcheou*, un âzur moins précieux, que celui qu'on employe pour la belle porcelaine, lequel vient de loin, & se vend assez cher.

Mine d'Azur découverte & perdue. On raconte qu'un marchand de porcelaine, ayant fait naufrage sur une côte déserte, y trouva beaucoup plus de richesses qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit sur la côte, tandis que l'équipage se faisoit un petit bâtiment des débris du vaisseau, il aperçut que les pierres propres à faire le plus bel âzur y étoient très-communes: il en apporta avec lui une grosse charge: & jamais, dit-on, on ne vit à *King te tching* de si bel âzur. Ce fut vainement que le marchand Chinois, s'efforça dans la suite de retrouver cette côte, où le hazard l'avoit conduit.

De l'Azur. Telle est la manière dont l'âzur se prépare: on l'ensevelit dans le gravier, qui est de la hauteur d'un demi pied dans le fourneau: il s'y rôtit durant 24. heures, ensuite on le réduit en une poudre impalpable, ainsi que les autres couleurs, non sur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond est sans vernis, de même que la tête du pilon qui sert à broyer.

De sa Préparation. Sur quoi il y a quelques observations à faire: 1°. Avant que de l'ensevelir dans le gravier du fourneau où il doit être rôti, il faut le bien laver, afin d'en retirer la terre qui y est attachée. 2°. Il faut l'enfermer dans une caisse à porcelaine bien luttée. 3°. Lorsqu'il est rôti, on le brise, on le passe par le tamis, on le met dans un vase vernissé, on y répand de l'eau bouillante après l'avoir un peu agité, on en ôte l'écume qui surnage, ensuite on verse l'eau par inclination. Cette préparation de l'âzur avec de l'eau bouillante, doit se renouveler jusqu'à deux fois. Après quoi on prend l'âzur ainsi humide, & réduit en une espèce de pâte fort déliée, pour le jeter dans un mortier, où on le broye pendant un tems considérable.

Des Lieux où il se trouve. On m'a assuré que l'âzur se trouvoit dans les minières de charbon de pierre, ou dans des terres rouges voisines de ces minières. Il en paroît sur la superficie de la terre, & c'est un indice assez certain, qu'en creusant un peu avant dans un même lieu, on en trouvera infailliblement. Il se présente dans la mine par petites pièces, grosses à peu près comme le gros doigt de la main, mais plates, & non pas rondes. L'âzur grossier est assez commun, mais le fin est très-rare, & il n'est pas aisé de le

le discerner à l'œil. Il faut en faire l'épreuve, si l'on ne veut pas y être trompé.

Cette épreuve consiste à peindre une porcelaine & à la cuire. Si l'Europe fournissoit du beau *Leao* ou de l'âzur, & du beau *Tsu*, qui est une espèce de violet, ce seroit pour *King te tching* une marchandise de prix, & d'un petit volume pour le transport, & on rapporteroit en échange la plus belle porcelaine. J'ai déjà dit que le *Tsu* se vendoit un *taël* huit *mas* la livre, c'est-à-dire, neuf francs. On vend deux *taëls* la boîte du beau *Leao*, qui n'est que de dix onces, c'est-à-dire, vingt sols l'once.

On a essayé de peindre en noir quelques vases de porcelaine, avec l'encre la plus fine de la Chine : mais cette tentative n'a eu aucun succès. Quand la porcelaine a été cuite, elle s'est trouvée très blanche. Comme les parties de ce noir n'ont pas assez de corps, elles s'étoient dissipées par l'action du feu : ou plutôt elles n'avoient pas eu la force de pénétrer la couche de vernis, ni de produire une couleur différente du simple vernis.

Le rouge se fait avec de la couperose, *Tsao fan* : peut être les Chinois ont ils en cela quelque chose de particulier, c'est pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperose dans un creuset, qu'on lutte bien avec un second creuset : au-dessus de celui-ci est une petite ouverture, qui se couvre de telle sorte, qu'on puisse aisément la découvrir s'il en est besoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus fort reverberé, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'élève fort noire, la matière n'est pas encore en état : mais elle l'est aussitôt qu'il sort une espèce de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matière, on la délaye avec de l'eau, & on en fait l'épreuve sur du sapin. S'il en sort un beau rouge, on retire le brasier qui environne & couvre en partie le creuset. Quand tout est refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'est formé au bas du creuset. Le rouge le plus fin est attaché au creuset d'en haut. Une livre de couperose donne quatre onces du rouge, dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine soit blanche de sa nature, & que l'huile qu'on lui donne, serve encore à augmenter sa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur desquelles on applique un blanc particulier sur la porcelaine, qui est peinte de différentes couleurs. Ce blanc se fait d'une poudre de caillou transparent, qui se calcine au fourneau, de même que l'âzur. Sur demie once de cette poudre, on met une once de ceruse pulvérisée : c'est aussi ce qui entre dans le mélange des couleurs : par exemple, pour faire le verd, à une once de ceruse & à une demie once de poudre de caillou, on ajoute trois onces de ce qu'on nomme *Tong hoa pien*. Je croirois sur les indices que j'en ai, que ce sont les scories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui se fait en y ajoutant une dose de blanc. On met plus de verd préparé, à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune se fait en prenant sept dragmes de blanc préparé, comme je l'ai dit, auxquelles on ajoute trois dragmes de rouge couperosé.

De l'E-
preuve de
l'Azur.

Tentative
de peindre
en noir sur
la Porcelaine.

Du Rouge
& de sa
Préparation.

Du Blanc
& de sa
Préparation.

Du Jaune.
Du Violet
& de sa
Préparation.

Toutes ces couleurs appliquées sur la porcelaine déjà cuite après avoir été huilée, ne paroissent vertes, violettes, jaunes, ou rouges, qu'après la seconde cuisson qu'on leur donne. Ces diverses couleurs s'appliquent, dit le livre Chinois, avec la ceruse, le salpêtre, & la couperole. Les Chrétiens qui sont du métier, ne m'ont parlé que de la ceruse, qui se mêle avec la couleur, quand on la dissout dans l'eau gommée.

Du Rouge à l'huile & de sa Préparation.

Le rouge à l'huile appellé *Yeou li hong*, se fait de la grenaille de cuivre rouge, & de la poudre d'une certaine pierre ou caillou, qui tire un peu sur le rouge. Un Médecin chrétien m'a dit que cette pierre étoit une espèce d'alun qu'on employe dans la médecine. On broye le tout dans un mortier, en y mêlant de l'urine d'un jeune homme, & de l'huile *Pe yeou*: mais je n'ai pû découvrir la quantité de ces ingrédients: ceux qui ont le secret, sont attentifs à ne le pas divulguer.

Attention nécessaire dans l'application de la couleur rouge.

On applique cette mixtion sur la porcelaine, lorsqu'elle n'est pas encore cuite, & on ne lui donne point d'autre vernis. Il faut seulement prendre garde que durant la cuite, la couleur rouge ne coule point au bas du vase. On m'a assuré que quand on veut donner ce rouge à la porcelaine, on ne se sert point de *Pe tun tse* pour la former, mais qu'en sa place on employe avec le *Kao lin* de la terre jaune, préparée de la même manière que le *Pe tun tse*. Il est vrai-semblable qu'une pareille terre est plus propre à recevoir cette sorte de couleur.

Particularités au sujet de sa Préparation.

Peut être sera-t'on bien aisé d'apprendre comment cette grenaille de cuivre se prépare. On sçait, & je l'ai dit ailleurs *, qu'à la Chine il n'y a point d'argent monnoyé: on se sert d'argent en masse dans le commerce, & il s'y trouve beaucoup de pièces de bas aloy. Il y a cependant des occasions, où il faut les réduire en argent fin, comme, par exemple, quand il s'agit de payer la taille, ou de semblables contributions. Alors on a recours à des ouvriers, dont l'unique métier est d'affiner l'argent dans des fourneaux faits à ce dessein, & d'en séparer le cuivre & le plomb. Ils forment la grenaille de ce cuivre, qui vrai-semblablement conserve quelques parcelles imperceptibles d'argent ou de plomb.

Avant que le cuivre liquéfié se durcisse & se congele, on prend un petit balay, qu'on trempe légèrement dans l'eau, puis en frappant sur le manche du balay, on asperge d'eau le cuivre fondu: une pellicule se forme sur la superficie, qu'on leve avec de petites pincettes de fer, & on la plonge dans de l'eau froide, où se forme la grenaille, qui se multiplie autant qu'on réitère l'opération. Je crois que si l'on employoit de l'eau forte, pour dissoudre le cuivre, cette poudre de cuivre en seroit plus propre, pour faire le rouge dont je parle. Mais les Chinois n'ont point le secret des eaux fortes & régales: leurs inventions sont toutes d'une extrême simplicité.

Du Rouge soufflé.

L'autre espèce de rouge soufflé, se fait de la manière suivante. On a du rouge tout préparé, on prend un tuyau, dont une des ouvertures est couverte d'une gaze fort serrée: on applique doucement le bas du tuyau sur la couleur dont la gaze se charge: après quoi on souffle dans le tuyau contre

la

* Cy devant page 197,

la porcelaine, qui se trouve ensuite toute semée de petits points rouges. Cette sorte de porcelaine, est encore plus chère & plus rare que la précédente, parce que l'exécution en est plus difficile, si l'on veut garder toutes les proportions requises.

On souffle le bleu de même que le rouge contre la porcelaine, & il est beaucoup plus aisé d'y réussir. Les ouvriers conviennent, que si l'on ne plaignoit pas la dépense, on pourroit de même souffler de l'or & de l'argent sur de la porcelaine, dont le fond seroit noir ou bleu: c'est-à-dire, y répandre par tout également une espèce de pluye d'or, ou d'argent. Cette sorte de porcelaine qui seroit d'un goût nouveau, ne laisseroit pas de plaire. On souffle aussi quelquefois le vernis: il y a quelque tems qu'on fit pour l'Empereur des ouvrages si fins & si déliés, qu'on les mettoit sur du coton, parce qu'on ne pouvoit manier des pièces si délicates, sans s'exposer à les rompre: & comme il n'étoit pas possible de les plonger dans le vernis, parce qu'il eût fallu les toucher de la main, on souffloit le vernis, & on en couvroit entièrement la porcelaine.

J'ai remarqué qu'en soufflant le bleu, les ouvriers prennent une précaution, pour conserver la couleur, qui ne tombe pas sur la porcelaine, & n'en perdre que le moins qu'il est possible. Cette précaution est de placer le vase sur un piédestal, d'étendre sous le piédestal une grande feuille de papier, qui sert durant quelque tems. Quand l'âzur est sec, ils le retirent, en frottant le papier avec une petite brosse.

Mais pour mieux entrer dans le détail de la manière dont les peintres Chinois mélangent leurs couleurs, & en forment de nouvelles, il est bon d'expliquer qu'elle est la proportion & la mesure des poids de la Chine.

Le *Kin*, ou la livre Chinoise est de seize onces, qui s'appellent *Leangs*, ou *Taëls*.

Le *Leang*, ou *Taël*, est une once Chinoise.

Le *Tsien*, ou le *Mas*, est la dixième partie du *Leang* ou *Taël*.

Le *Fuen* est la dixième partie du *Tsien*, ou du *Mas*.

Le *Ly* est la dixième partie du *Fuen*.

Le *Hao* est la dixième partie du *Ly*.

Cela supposé, voici comment se compose le rouge qui se fait avec de la couperose, appelée *Tsoa fan*, & qui s'emploie sur les porcelaines recuites: sur un *taël*, ou *leang* de ceruse, on met deux *mas* de ce rouge: on passe la ceruse & le rouge par un tamis, & on les mêle ensemble à sec: ensuite on les lie l'un avec l'autre avec de l'eau empreinte d'un peu de colle de vache, qui se vend réduite à la consistance de la colle de poisson. Cette colle fait qu'en peignant la porcelaine, le rouge s'y attache, & ne coule pas. Comme les couleurs, si on les appliquoit trop épaisses, ne manqueraient pas de produire des inégalités sur la porcelaine, on a soin de tems en tems de tremper d'une main légère le pinceau dans l'eau, & ensuite dans la couleur dont on veut peindre.

Pour faire de la couleur blanche, sur un *leang* de ceruse, on met trois

F f 2

mas

Manière d'appliquer le Bleu sur la Porcelaine.

Précaution nécessaire en soufflant le Bleu sur la Porcelaine.

De la Composition des couleurs.

Et Prémierement du Rouge.

Du Blanc.

mas & trois *fuén* de poudre de cailloux des plus transparents, qu'on a calcinez, après les avoir luttez dans une caisse de porcelaine enfoüie dans le gravier du fourneau, avant que de le chauffer. Cette poudre doit être impalpable. On se sert d'eau simple, sans y mêler de la colle, pour l'incorporer avec la ceruse.

Du Verd
foncé.

On fait le verd foncé, en mettant sur un *taël* de ceruse, trois *mas* & trois *fuén* de poudre de caillou, avec huit *fuén*, ou près d'un *mas* de *Tong boa pien*, qui n'est autre chose, que la crasse qui sort du cuivre, lorsqu'on le fond. Je viens d'apprendre qu'en employant de *Tong boa pien* pour faire le verd, il faut le laver, & en séparer avec soin la grenaille de cuivre qui s'y trouveroit mêlée, & qui n'est pas propre pour le verd. Il ne faut y employer que les écailles, c'est-à-dire, les parties de ce métal, qui se séparent, lorsqu'on les met en œuvre.

Du Jaune.

Pour ce qui est de la couleur jaune, on la fait en mettant sur un *taël* de ceruse trois *mas* & trois *fuén* de poudre de caillou, & un *fuén* huit *ly* de rouge pur, qui n'ait point été mêlé avec la ceruse. Un autre ouvrier m'a dit, que pour faire un beau jaune, il mettoit deux *fuén* & demi de ce rouge primitif.

Un *taël* de ceruse, trois *mas*, & trois *fuén* de poudre de caillou, & deux *ly* d'âzur, forment un bleu foncé, qui tire sur le violet. Un des ouvriers que j'ay consulté, pense qu'il faut huit *ly* de cet âzur.

Du Verd
d'eau.

Le mélange de verd & de blanc, par exemple, d'une part de verd sur deux parts de blanc, fait le verd d'eau qui est très-clair.

Du Verd
Coulou.

Le mélange du verd & du jaune, par exemple, de deux tasses de verd foncé, sur une tasse de jaune, fait le verd *coulou*, qui ressemble à une feuille un peu fanée.

Du Noir.

Pour faire le noir, on délaye l'âzur dans de l'eau: il faut qu'il soit tant soit peu épais: on y mêle un peu de colle de vache, macérée dans la chaux, & cuite jusqu'à consistance de colle de poisson. Quand on a peint de ce noir la porcelaine qu'on veut recuire, on couvre de blanc les endroits noirs. Durant la cuite, ce blanc s'incorpore dans le noir, de même que le vernis ordinaire s'incorpore dans le bleu de la porcelaine commune.

De la couleur
appelée
Tsiu.

Il y a une autre couleur, appelée *Tsiu*: ce *Tsiu* est une pierre ou minéral, qui ressemble assez au vitriol Romain. Selon la réponse qu'on a faite à mes questions, je n'aurois pas de peine à croire que ce minéral se tire de quelque mine de plomb, & que portant avec soi des esprits, ou plutôt des parcelles imperceptibles de plomb, il s'insinue de lui-même dans la porcelaine, sans le secours de la ceruse, qui est le véhicule des autres couleurs, qu'on donne à la porcelaine recuite.

Du Violet
foncé.

C'est de ce *Tsiu* qu'on fait le violet foncé. On en trouve à *Canton*, & il en vient de *Peking*. Mais ce dernier est bien meilleur. Aussi se vend-il un *taël* huit *mas* la livre: c'est-à-dire, 9. livres.

Le *Tsiu* se fond, & quand il est fondu, ou ramolli, les orfèvres l'appliquent en forme démail sur des ouvrages d'argent. Ils mettent par exemple, un petit cercle de *Tsiu* dans le tour d'une bague, ou bien ils en remplissent

ront le haut d'une aiguille de tête, & l'y enchasseront en forme de pierre-ric. Cette espèce de mail se détache à la longue: mais on tâche d'obvier à cet inconvénient, en le mettant sur une légère couche de colle de poisson, ou de vache.

Le *Tsiu*, de même que les autres couleurs dont je viens de parler, ne s'emploie que sur la porcelaine qu'on recuit. Telle est la préparation du *Tsiu*: on ne le rôtit point comme l'azur: mais on le brise, & on le réduit en une poudre très-fine, on le jette dans un vase plein d'eau, on l'y agite un peu, ensuite on jette cette eau où il se trouve quelques fautes, & l'on garde le cristal qui est tombé au fond du vase. Cette masse ainsi délayée perd sa belle couleur, & paroît en dehors un peu cendrée. Mais le *Tsiu* recouvre sa couleur violette, dès que la porcelaine est cuite. On conserve le *Tsiu* aussi long-tems qu'on le souhaite. Quand on veut peindre en cette couleur quelques vases de porcelaine, il suffit de la délayer avec de l'eau, en y mêlant, si l'on veut un peu de colle de vache, ce que quelques-uns ne jugent pas nécessaire. C'est de quoi l'on peut s'instruire par l'essai.

Pour dorer, ou argenter la porcelaine, on met deux *fun* de ceruse sur deux *mas* de feuille d'or ou d'argent, qu'on a eu soin de dissoudre. L'argent sur le vernis *Tsi kin* a beaucoup d'éclat. Si l'on peint les unes en or, & les autres en argent, les pièces argentées ne doivent pas demeurer dans le petit fourneau autant de tems que les pièces dorées: autrement l'argent disparaîtroit, avant que l'or eût pu atteindre le degré de cuite qui lui donne son éclat.

Il y a ici une espèce de porcelaine colorée, qui se vend à meilleur compte, que celle qui est peinte avec les couleurs dont je viens de parler. Peut-être que les connoissances que j'en vais donner, seront de quelque utilité en Europe, par rapport à la fayence, supposé qu'on ne puisse pas atteindre à la perfection de la porcelaine de la Chine.

Pour faire ces fortes d'ouvrages, il n'est pas nécessaire que la matière qui doit y être employée, soit si fine: on prend des tasses qui ont déjà été cuites dans le grand fourneau, sans qu'elles y aient été vernissées, & par conséquent qui sont toutes blanches, & qui n'ont aucun lustre: on les colore en les plongeant dans le vase où est la couleur préparée, quand on veut qu'elles soient d'une même couleur: mais si on les souhaite de différentes couleurs, tels que sont les ouvrages appelez *Hoang lou ouan*, qui sont partagés en espèces de panneaux, dont l'un est verd & l'autre jaune &c. on applique ces couleurs avec un gros pinceau. C'est toute la façon qu'on donne à cette porcelaine, si ce n'est qu'après la cuite, on met en certains endroits un peu de vermillon, comme, par exemple, sur le bec de certains animaux: mais cette couleur ne se cuit pas, parce qu'elle disparaîtroit au feu: aussi est-elle de peu de durée.

Quand on applique les autres couleurs, on recuit la porcelaine dans le grand fourneau, avec d'autres porcelaines qui n'ont pas encore été cuites: il faut avoir soin de la placer au fond du fourneau, & au-dessous du fournil, où le feu a moins d'activité, parce qu'un grand feu anéantiroit les couleurs.

De l'Usage
du *Tsiu*.

De la
Porcelaine
colorée.

De sa
Fabricque.

Des cou-
leurs par-
ticulières
à la
Porcelaine
colorée.

Du Vert. Les couleurs propres de cette sorte de porcelaine se préparent de la sorte: pour faire la couleur verte, on prend du *Tong hoa pien*, du salpêtre, & de la poudre de caillou: on n'a pas pû me dire la quantité de chacun de ces ingrediens: quand on les a réduits séparément en poudre impalpable, on les délaye, & on les unit ensemble avec de l'eau.

De l'Azur. L'âzur le plus commun, avec le salpêtre & la poudre de caillou, forment le violet.

Du Jaune. Le jaune se fait en mettant, par exemple, trois *mas* de rouge de coupe-rose sur trois onces de poudre de caillou, & sur trois onces de ceruse.

Du Blanc. Pour faire le blanc, on met sur quatre *mas* de poudre de caillou, un *taël* de ceruse. Tous ces ingrediens se délayent avec de l'eau. C'est là tout ce que j'ai pû apprendre touchant les couleurs de cette sorte de porcelaine, n'ayant point parmi mes néophytes d'ouvriers qui y travaillent.

De la Porcelaine noire. La porcelaine noire a aussi son prix, & sa beauté: on l'appelle *Ou mien*: ce noir est plombé, & semblable à celui de nos miroirs ardens: l'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine, lorsqu'elle est sèche, & pour cela on mêle trois onces d'âzur avec sept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juste quel doit être ce mélange selon la couleur plus ou moins foncée, qu'on veut lui donner. Lorsque cette couleur est sèche, on cuit la porcelaine: après quoi on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Le noir éclatant, ou le noir de miroir, appelé *Ou king*, se donne à la porcelaine, en la plongeant dans une mixtion liquide, composée d'âzur préparé. Il n'est pas nécessaire d'y employer le bel âzur, mais il faut qu'il soit un peu épais, & mêlé avec du vernis *Pe yeou*, & du *Tsi kin*: en y ajoutant un peu d'huile de chaux, & de cendres de fougere: par exemple, sur dix onces d'âzur pilé dans le mortier, on mêlera une tasse de *Tsi kin*, sept tasses de *Pe yeou*, & deux tasses d'huile de cendres de fougere brûlée avec la chaux. Cette mixtion porte son vernis avec elle, & il n'est pas nécessaire d'en donner de nouveau. Quand on cuit cette sorte de porcelaine noire, on doit la placer vers le milieu du fourneau, & non pas près de la voûte, où le feu a le plus d'activité.

**De la Porcelaine en décou-
pures.** Il se fait à la Chine une autre espèce de porcelaine que je n'avois pas encore vûë: elle est toute percée à jour en forme de découpure: au milieu est une coupe propre à contenir la liqueur: la coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vû d'autres porcelaines où des Dames Chinoïses & Tartares étoient peintes au naturel: la draperie, le teint, & les traits du visage tout y étoit recherché: de loin on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il est à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine que celle qui se fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une espèce particulière, qu'on appelle *Tsoui ki*: elle est toute marbrée, & coupée en tous les sens d'une infinité de veines: de loin on la prendroit pour de la porcelaine brisée, dont toutes les pièces demeurent en leur place: c'est comme un ouvrage à la mosaïque. La couleur que donne cette huile est d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine est toute âzurée, & qu'on

lui

lui donne cette huile, elle paroitra également coupée & marbrée, lorsque la couleur sera sèche.

On m'a montré une espèce de porcelaine, que j'ai vû pour la première fois, & qui est maintenant à la mode. Sa couleur tire sur l'olive, on lui donne le nom de *Long tsinen*: j'en ai vû qu'on nommoit *Tsing ko*: c'est le nom d'un fruit qui ressemble assez aux olives. On donne cette couleur à la porcelaine, en mêlant sept tasses de vernis *Tsi kin* avec quatre tasses de *Pe yeou*, deux tasses ou environ d'huile de chaux & de cendres de fougere, & une tasse de *Tsou yeou*, qui est une huile faite de caillou. Le *Tsou yeou* fait appercevoir quantité de petites veines sur la porcelaine: quand on l'applique tout seul la porcelaine est fragile, & n'a point de son lorsqu'on la frappe: mais quand on la mêle avec les autres vernis, elle est coupée de veines, elle résonne, & n'est pas plus fragile que la porcelaine ordinaire.

On m'a apporté une autre pièce de porcelaine, qu'on nomme *Yao pien*, ou transmutation. Cette transmutation se fait dans le fourneau, & est causée ou par le défaut; ou par l'excès de chaleur, ou bien par d'autres causes, qu'il n'est pas facile de conjecturer. Cette pièce qui n'a pas réussi selon l'idée de l'ouvrier, & qui est l'effet du pur hazard, n'en est pas moins belle, ni moins estimée. L'ouvrier avoit dessein de faire des vases de rouge soufflé: cent pièces furent entièrement perdues: celle dont je parle, sortit du fourneau, semblable à une espèce d'agate. Si l'on vouloit courir les risques & les frais de différentes épreuves, on découvreroit à la fin l'art de faire ce que le hazard a produit une seule fois. C'est ainsi qu'on s'est avisé de faire de la porcelaine d'un noir éclatant, qu'on appelle *Ou king*. Le caprice du fourneau a déterminé à cette recherche, & on y a réussi.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le dissout au fond d'une porcelaine, jusqu'à ce qu'on voye au dessous de l'eau un petit ciel d'or. On le laisse sécher, & lorsqu'on doit l'employer on le dissout par parties dans une quantité suffisante d'eau gommée. Avec trente parties d'or, on incorpore trois parties de ceruse, & on l'applique sur la porcelaine, de même que les couleurs.

Comme l'or appliqué sur la porcelaine, s'efface à la longue, & perd beaucoup de son éclat, on lui rend son lustre en mouillant d'abord la porcelaine avec de l'eau nette, & en frottant ensuite la dorure avec une pierre d'agate. Mais on doit avoir soin de frotter le vase dans un même sens, par exemple, de droit à gauche.

Ce sont principalement les bords de la porcelaine, qui sont sujets à s'écailler: pour obvier à cet inconvénient, on les fortifie avec une certaine quantité de charbon de bambou pilé qu'on mêle avec le vernis qui se donne à la porcelaine, & qui rend le vernis d'une couleur de gris cendré. Ensuite avec le pinceau on fait de cette mixtion une bordure à la porcelaine déjà sèche, en la mettant sur la roue, ou sur le tour. Quand il est tems, on applique le vernis à la bordure comme au reste de la porcelaine, & lorsqu'elle est cuite, ses bords n'en sont pas moins d'une extrême blancheur.

De la
Porcelaine
appelée
Long tsinen;

Porcelaine
faite par
transmu-
tation.

De la
Manière
d'appliquer
l'Or sur la
Porcelai-
ne.

Pour réta-
blir l'Or
éteint sur
la Porce-
laine.

Pour re-
médier
aux Ger-
çures.

Com-

Comme il n'y a point de bambou en Europe, je crois qu'on y pourroit supléer par le charbon de faule, ou encore mieux par celui de sureau, qui a quelque chose d'approchant du bambou.

Il est à observer 1°. Qu'avant que de réduire le bambou, il faut en détacher la peau verte, parce qu'on assure que la cendre de cette peau fait éclater la porcelaine dans le fourneau, 2°. Que l'ouvrier doit prendre garde de toucher la porcelaine avec les mains tachées de graisse ou d'huile: l'endroit touché éclateroit infailliblement durant la cuite.

Opération avant d'appliquer le Vernis. Observations à ce sujet.

Vernis pour rendre la Porcelaine blanche.

Je dois ajouter une particularité que j'ai remarqué tout récemment: c'est qu'avant qu'on donne le vernis à la porcelaine, on acheve de la polir, & d'en retrancher les plus petites inégalitez: ce qui s'exécute par le moyen d'un pinceau fait de petites plumes fort fines. On humecte ce pinceau simplement avec de l'eau, & on le passe par tout d'une main légère: mais c'est principalement pour la porcelaine fine qu'on se donne ce soin.

Quand on veut donner un vernis qui rende la porcelaine extrêmement blanche, on met sur treize tasses de *Pe yeou*, une tasse de cendres de fougere aussi liquides que le *Pe yeou*. Ce vernis est fort, & ne doit point se donner à la porcelaine qu'on veut peindre en bleu, parce qu'après la cuite, la couleur ne paroîtroit pas à travers le vernis. La porcelaine à laquelle on a donné le fort vernis, peut être exposée sans crainte au grand feu du fourneau. On la cuit ainsi toute blanche, ou pour la conserver dans cette couleur, ou bien pour la dorer ou la peindre de différentes couleurs, & ensuite la recuire. Mais quand on veut peindre la porcelaine en bleu, & que la couleur paroisse après la cuite, il ne faut mêler que sept tasses de *Pe yeou* avec une tasse de vernis, ou de la mixtion de chaux & de cendres de fougere.

Degré de Chaleur nécessaire à certaine Porcelaine.

Il est bon d'observer encore en général, que la porcelaine, dont le vernis porte beaucoup de cendres de fougere, doit être cuite à l'endroit temperé du fourneau, c'est-à-dire, ou après trois premiers rangs, ou dans le bas à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi. Si elle étoit cuite au haut du fourneau, la cendre se fondroit avec précipitation, & couleroit au bas de la porcelaine. Il en est de même du rouge à l'huile, du rouge soufflé, & du *Long tsiuen*, à cause de la grenaille de cuivre qui, entre dans la composition de ce vernis. Au contraire on doit cuire au haut du fourneau la porcelaine, à laquelle on a donné simplement le *tsoui yeou*. C'est, comme je l'ai dit, ce vernis qui produit une multitude de veines, enforte que la porcelaine semble être de pièces rapportées.

De l'application du Bleu.

Quand on veut que le bleu couvre entièrement le vase, on se fert de *Leao* ou d'âzur préparé & délayé dans de l'eau, à une juste consistance, & on y plonge le vase. Pour ce qui est du bleu soufflé, appellé *Tsoui tsiung*, on y employe le plus bel âzur préparé de la manière que je l'ai expliqué: on le soufflé sur le vase, & quand il est sec, on donne le vernis ordinaire, ou seul, ou mêlé de *Tsoui yeou*, si l'on veut que la porcelaine ait des veines.

Espèce de Peinture en miniature.

Il y a des ouvriers, lesquels sur cet âzur, soit qu'il soit soufflé ou non, tracent des figures avec la pointe d'une longue aiguille: l'aiguille leve au-
tant

tant de petits points de l'azur sec qu'il est nécessaire pour représenter la figure, puis ils donnent le vernis : quand la porcelaine est cuite, les figures paroissent peintes en miniature.

Il n'y a point tant de travail qu'on pourroit se l'imaginer aux porcelaines, sur lesquelles on voit en bosse des fleurs, des dragons, & de semblables figures : on les trace d'abord avec le burin sur le corps du vase, ensuite on fait aux environs de légères entailures qui leur donnent du relief, après quoi on donne le vernis.

Des Figures en bosse.

Il y a une espèce de porcelaine qui se fait de la manière suivante : on lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, ensuite on la peint de diverses couleurs, & on la cuit de nouveau. C'est quelquefois à dessin qu'on réserve la peinture après la première cuisson : quelquefois aussi on n'a recours à cette seconde cuisson, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui est chargée des couleurs, ne laisse pas d'être au goût de bien des gens.

Porcelaine particulière.

Il arrive d'ordinaire qu'on sent des inégalitez sur ces sortes de porcelaine, soit que cela vienne du peu d'habileté de l'ouvrier, soit que cela ait été nécessaire pour suppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture est sèche aussi bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces sortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils sont petits : mais d'ordinaire ils sont de terre. Celui que j'ai vu, étoit de la hauteur d'un homme, & presque aussi large que nos plus grands tonneaux de vin : il étoit fait de plusieurs pièces, de la matière même dont on fait les caisses de la porcelaine : c'étoit de grands quartiers, épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire, on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir : ils étoient placez les uns sur les autres, & bien cimentez : le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi pied : il étoit placé sur deux ou trois rangs de briques épaisses, mais peu larges : autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre soupiraux, qui sont comme les soufflets du foyer.

Des Fourneaux pour cuire la Porcelaine.

Cette enceinte laissoit jusqu'au fourneau un vuide d'un demi pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient remplis, & qui faisoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on élève en même tems & le fourneau, & l'enceinte, sans quoi le fourneau ne scauroit se soutenir. On emplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une seconde fois, en mettant en pile les petites pièces dans les grandes, ainsi que je l'ai dit.

Surquoi il faut remarquer qu'on doit prendre garde, que les pièces de porcelaine ne se touchent les unes les autres par les endroits qui sont peints : car ce seroit autant de pièces perdues. On peut bien appuyer le bas d'une tasse sur le fond d'une autre, quoiqu'il soit peint, parce que les bords du fond de la tasse emboîtée n'ont point de peinture : mais il ne faut pas que le côté d'une tasse touche le côté de l'autre. Ainsi quand on a des porcelaines qui

De l'Arrangement des Pièces.

Suite de
l'Arrange-
ment des
Pièces.

qui ne peuvent pas aisément s'emboîter les unes dans les autres, les ouvriers les rangent de la manière suivante.

Sur un lit de ces porcelaines qui garnit le fond du fourneau, on met une couverture ou de plaques faites de la terre dont on construit les fourneaux, ou même des pièces des caisses de porcelaines: car à la Chine tout se met à profit. Sur cette couverture on dispose un autre lit de ces porcelaines, & on continue de les placer de la sorte jusqu'au haut du fourneau.

Quand tout cela est fait, on couvre le haut du fourneau des pièces de poterie semblables à celles du côté du fourneau: ces pièces qui enjambent les unes dans les autres, s'unissent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laisse seulement au milieu une ouverture, pour observer quand la porcelaine est cuite. On allume ensuite quantité de charbon sous le fourneau, & on en allume pareillement sur la couverture, d'où l'on en jette des monceaux dans l'espace qui est entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui est au-dessus du fourneau, se couvre d'une pièce de pot cassé. Quand le feu est ardent, on regarde de tems en tems par cette ouverture, & lorsque la porcelaine paroît éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le brasier, & ensuite la porcelaine.

Indice de
la perfec-
tion de la
Cuite.

Observa-
tion à ce
sujet.

Il me vient une pensée au sujet de ces couleurs, qui s'incorporent dans une porcelaine déjà cuite & vernissée, par le moyen de la ceruse, à laquelle selon les annales de *Fou leang*, on joignoit autre-fois du salpêtre & de la couperose: si l'on employoit pareillement de la ceruse dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'ensuite on leur donnât une espèce de seconde cuisson: cette ceruse ainsi employée, ne pourroit-elle pas nous rendre le secret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, sans lui rien ôter de sa transparence? C'est dequoi on pourra juger par l'épreuve.

De la
Porcelaine
appelée
Kia tsing.

Ce secret que nous avons perdu, me fait souvenir d'un autre secret que les Chinois se plaignent de n'avoir plus: ils avoient l'art de peindre sur les côtes d'une porcelaine, des poissons ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorsque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette espèce de porcelaine *Kia tsing*, c'est-à-dire, âzur mis en presse, à cause de la manière dont l'âzur est placé. Voici ce qu'on a retenu de ce secret, peut-être imaginera-t'on en Europe ce qui est ignoré des Chinois.

De la ma-
nière de la
peindre.

La porcelaine qu'on veut peindre ainsi, doit être fort mince: quand elle est sèche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors selon la coutume: mais en dedans sur les côtes: on y peint communément des poissons, comme s'ils étoient plus propres à se produire, lorsqu'on remplit la tasse d'eau. La couleur une fois séchée, on donne une légère couche d'une espèce de colle fort déliée, faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche serre l'âzur entre ces deux espèces de lames de terre. Quand la couche est sèche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine: quelque tems après, on la met sur le moule & autour. Comme elle a reçu du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui se peut, sans percer jusqu'à la couleur: ensuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine: Lorsque tout est sec, on la cuit dans le fourneau ordinaire.

De sa Délicatesse.

Ce travail est extrêmement délicat, & demande une adresse que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de tems en tems de retrouver l'art de cette peinture magique: mais c'est en vain. L'un d'eux m'a assuré depuis peu qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle lui avoit presque réussi.

Quoiqu'il en soit, on peut dire qu'encore aujourd'hui le bel âzur renaît sur la porcelaine, après en avoir disparu. Quand on l'a appliqué, sa couleur est d'un noir pâle: lorsqu'il est sec, & qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipse tout-à-fait, & la porcelaine paroît toute blanche: les couleurs sont alors ensevelies sous le vernis: le feu les en fait éclore avec toutes leurs beautés, de même à peu près que la chaleur naturelle fait sortir de la coque les plus beaux papillons, avec toutes leurs nuances.

Au reste, il y a beaucoup d'art dans la manière dont l'huile se donne à la porcelaine, soit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, soit pour la répandre également de tous côtés. A la porcelaine qui est fort mince & fort délicate, on donne à deux fois deux couches légères d'huile, si ces couches étoient trop épaisses, les foibles parois de la tasse ne pourroient les porter, & ils plieroient sur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine qui est plus robuste. Elles se mettent, l'une par aspersion, & l'autre par immersion. D'abord on prend d'une main la tasse par le dehors, & la tenant de biais sur l'urne où est le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis, pour l'arroser par tout. Cela se fait de suite à un grand nombre de tasses: les premières se trouvant sèches en dedans, on leur donne l'huile dehors de la manière suivante: on tient une main dans la tasse, & la soutenant avec un petit bâton sous le milieu de son pied, on la plonge dans le vase plein de vernis, d'où on la retire aussitôt.

Précautions dans l'application de l'huile.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demuroit massif: en effet ce n'est qu'après qu'elle a reçu l'huile, & qu'elle est sèche, qu'on la met sur le tour pour creuser le pied, après quoi on y peint un petit cercle, & souvent un lettre Chinoise. Quand cette peinture est sèche, on vernisse le creux qu'on vient de faire sous la tasse, & c'est la dernière main qu'on lui donne: car aussitôt après elle se porte du laboratoire au fourneau pour y être cuite.

J'ai été surpris de voir qu'un homme tienne en équilibre sur ses épaules, deux planches longues & étroites, sur lesquelles sont rangées les porcelaines, & qu'il passe ainsi par plusieurs rues fort peuplées, sans briser sa marchandise. A la vérité on évite avec soin de les heurter tant soit peu, car on seroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait: mais il est étonnant que le porteur lui-même régle si bien ses pas, & tous les mouvemens de son corps, qu'il ne perde rien de son équilibre.

L'endroit où sont les fourneaux, présente une autre scène. Dans une espèce de vestibule qui précède le fourneau, on voit des tas de caisses & d'étuis faits de terre, & destinez à renfermer la porcelaine. Chaque pièce de porcelaine, pour peu qu'elle soit considérable, a son étui, les porcelaines

Préparatifs pour la Cuisson.

Suite des
Préparatifs
pour la
Cuisson.

qui ont des couvercles, comme celles qui n'en ont pas. Ces couvercles qui ne s'attachent que faiblement à la partie d'en bas durant la cuisson, s'en détachent aisément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui est des petites porcelaines, comme sont les tasses à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caisse commune à plusieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits, & les conduire à une parfaite maturité, les renferme sous une enveloppe, afin que la chaleur du soleil ne les pénétre que peu à peu, & que son action au-dedans ne soit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors, durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une espèce de petit duvet de sable: on le couvre de poussière de *Kao lin*, afin que le sable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui se place sur ce lit de sable, après l'avoir pressé, en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de son étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle: un second étui de la figure du premier, garni pareillement de sa porcelaine, s'enchasse dedans de telle sorte, qu'il le couvre tout-à-fait, sans toucher à la porcelaine d'en bas: & c'est ainsi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caisses de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & si j'ose m'exprimer ainsi, le teint de la porcelaine n'est point hâlé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites pièces de porcelaine qui sont renfermées dans de grandes caisses rondes, chacune est posée sur une focoupe de terre, de l'épaisseur de deux écus, & de la largeur de son pied, ces bâses sont aussi semées de poussière de *Kao lin*. Quand ces caisses sont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y seroit trop éloignée des côtes, que par là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir, & s'enfoncer, ce qui seroit du ravage dans toute la colonne. Il est bon de sçavoir que ces caisses ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne sont pas cuites, non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entièrement celles qui ont déjà été cuites, & qui peuvent encore servir.

Il ne faut pas oublier la manière dont la porcelaine se met dans ces caisses: l'ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main: il pourroit ou la casser, car rien n'est plus fragile, ou la faner, ou lui faire des inégalitez. C'est par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de dessus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois, qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croisez & ouverts, selon la largeur de la porcelaine: c'est ainsi qu'il l'environne, qu'il l'élève doucement, & qu'il la pèse dans la caisse sur la petite focoupe. Tout cela se fait avec une vitesse incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi pied de gros gravier: ce gravier sert à asseoir plus sûrement les colonnes de porcelaine, dont les rangs, qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de chaque colonne, sont vuides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile, demeure vuide.

On

Manière
dont la
Porcelaine se
met dans
les Four-
neaux.

On emplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vuide qu'à l'endroit, qui est immédiatement sous le soufflet.

Disposition des Pièces dans les Fourneaux.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine: dans les fonds, celles qui le sont moins: & à l'entrée, on met celles qui sont un peu fortes en couleur, qui sont composées d'une matière où il entre autant de *Pe tun tse* que de *Kao lin*, & auxquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou rousses, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles sont placées fort près les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre qu'on leur applique, de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre pour s'influer de tous côtés: & peut-être est-ce-là à quoi l'œil & l'habileté de l'ouvrier servent le plus, pour réussir dans son entreprise, afin d'éviter de certains accidens à peu-près semblables, à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les caisses qui renferment la porcelaine: il y en a de trois sortes qu'on met en usage: l'une qui est jaune & assez commune: elle domine par la quantité, & fait la base. L'autre s'appelle *Lao ton*, c'est une terre forte. La troisième, qui est une terre huileuse, se nomme *Yeou tou*. Ces deux sortes de terres se tirent en Hyver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'Été. Si on les mêloit parties égales, ce qui coûteroit un peu plus, les caisses dureroient long-tems. On les apporte toutes préparées d'un gros village, qui est au bas de la rivière à une lieue de *King te tching*.

Des Terres propres à construire les Caisses.

Avant qu'elles soient cuites, elles sont jaunâtres: quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'est ce qui fait que les caisses ne durent gueres que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent tout-à-fait. Si elles ne sont que légèrement fêlées, ou fendues, on les entoure d'un cercle d'ôzier: le cercle se brûle, & la caisse sert encore cette fois-là, sans que la porcelaine en souffre.

Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caisses neuves, lesquelles n'ayant pas encore servi: il y en faut mettre la moitié qui ayant déjà été cuites. Celles-ci se placent en haut & en bas, au milieu des piles se mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'histoire de *Feou leang*, toutes les caisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour y faire cuire la porcelaine: sans doute, parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense, qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Manière de placer les Caisses dans les Fourneaux.

Venons maintenant à la construction des fourneaux. On les place au fond d'un assez long vestibule, qui sert comme de soufflets, & qui en est la décharge. Il a le même usage que l'arche des verreries. Les fourneaux sont présentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, selon le livre Chinois, ils n'avoient que six pieds de hauteur & de largeur: main-

De la Construction des Fourneaux.

Suite de la
Construc-
tion des
Four-
neaux.

tenant ils font hauts de deux brasses, & ont près de quatre brasses de profondeur. La voûte aussi-bien que le corps du fourneau est assez épaisse, pour pouvoir marcher dessus sans être incommodé du feu: cette voûte n'est en dedans ni platte, ni formée en pointe: elle va en s'allongeant, & elle se rétrécit, à mesure qu'elle approche du grand soupirail qui est à l'extrémité, & par où sortent les tourbillons de flamme & de fumée.

Outre cette gorge, le fourneau a sur sa tête cinq petites ouvertures, qui en font comme les yeux, & on les couvre de quelques pots cassés: de telle sorte pourtant qu'ils soulagent l'air & le feu du fourneau. C'est par ces yeux qu'on juge si la porcelaine est cuite: on découvre l'œil qui est un peu devant le grand soupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des caisses.

De leur
Echauffe-
ment mo-
derne.

Quand la porcelaine est en état, on discontinue le feu, & l'on acheve de murer pour quelque tems la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute sa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds: on le passe sur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on murc aussi-tôt la porte, n'y laissant que l'ouverture nécessaire, pour y jeter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais assez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, ensuite deux hommes qui se relevent, ne cessent d'y jeter du bois: on en brûle communément pour une fournée jusqu'à cent quatre-vingt charges.

De l'E-
chauffe-
ment an-
cien.

A en juger par ce qu'en dit le livre Chinois, cette quantité ne devoit pas être suffisante: il assure qu'anciennement on brûloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus, si le tems étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fussent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant sept jours & sept nuits: le huitième jour on faisoit un feu très-ardent: & il est à remarquer que les caisses de la petite porcelaine étoient déjà cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau. Aussi faut-il avouer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne.

Pratique
ancienne
à ce sujet.

On observoit encore une chose qui se néglige aujourd'hui: quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne demouroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours, pour les petites: maintenant on diffère à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes pièces de porcelaine: car sans cette précaution elles éclateroient: mais pour ce qui est des petites, si le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on le retire dès le lendemain. Le dessein apparemment est d'épargner le bois pour une seconde fournée. Comme la porcelaine est brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes pendues à son col.

De la Cui-
ve des Por-
celaines.

On juge que la porcelaine qu'on a fait cuire dans un petit fourneau, est en état d'être retirée, lorsque regardant par l'ouverture d'en haut, on voit jusqu'au fond toutes les porcelaines rouges par le feu qui les embrase: qu'on distingue les unes des autres les porcelaines placées en pile: que la porcelaine

ne peinte n'a plus les inégalitez que formoient les couleurs: & que ces couleurs se font incorporées dans le corps de la porcelaine, de même que le vernis donné sur le bel âzur, s'y incorpore par la chaleur des grands fourneaux.

Pour ce qui est de la porcelaine qu'on recuit dans de grands fourneaux, on juge que la cuite est parfaite, 1°. Lorsque la flamme qui sort n'est plus si rouge, mais qu'elle est un peu blancheâtre. 2°. Lorsque regardant par une des ouvertures, on aperçoit que les caisses sont toutes rouges. 3°. Lorsqu'après avoir ouvert une caisse d'en haut, & en avoir tiré une porcelaine, on voit quand elle est refroidie, que le vernis & les couleurs sont dans l'état où on les fouhaitte. 4°. Enfin lorsque regardant par le haut du fourneau on voit que le gravier du fond est luisant. C'est par tous ces indices qu'un ouvrier juge que la porcelaine est arrivée à la perfection de la cuite.

J'ai été surpris d'apprendre, qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau jusqu'à cent-quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne trouvoit point de cendres dans le foyer. Il faut que ceux qui servent ces fourneaux, soient bien accoutumés au feu: on dit qu'ils mettent du sel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent, sans en être incommodés: j'ai peine à comprendre comment il se peut faire que cette liqueur salée les défaltere.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit point être surpris que la porcelaine soit si chère en Europe: on le sera encore moins quand on sçaura, qu'outre le gros gain des marchands Européans, & celui que font sur eux leurs commissionnaires Chinois, il est rare qu'une fournée réussisse entièrement: il arrive souvent qu'elle est toute perdue, & qu'en ouvrant le fourneau, on trouve les porcelaines & les caisses réduites à une masse dure comme un rocher: un trop grand feu, ou des caisses mal conditionnées peuvent tout ruiner: il n'est pas aisé de régler le feu qu'on leur doit donner: la nature du tems change en un instant l'action du feu, la qualité du sujet sur lequel il agit, & celle du bois qui l'entretien. Ainsi pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui se ruinent, & qui ne laissent pas de tenter fortune, dans l'espérance dont ils se flattent, de pouvoir amasser de quoi lever une boutique de marchand.

D'ailleurs la porcelaine qu'on transporte en Europe, se fait presque toujours sur des modèles nouveaux, souvent bizarres, & où il est difficile de réussir: pour peu qu'elle ait de défaut, elle est rebutée des Européans, qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'est pas de leur goût. Il faut par conséquent que les pièces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'histoire de *King te tching* le gain qu'on faisoit autrefois, étoit beaucoup plus considérable, que celui qui se fait maintenant: c'est ce qu'on a de la peine à croire: car il s'en faut bien qu'il se fit alors un si grand débit de porcelaine en Europe. Je crois pour moi que cela vient de

Quantité
de bois
nécessaire
pour une
Fournée de
Porcelaine,

Difficultés
dans la
Cuisson de
la Porcelaine,

Da gain
que les
Chinois
font sur la
Porcelaine.

ce que les vivres sont maintenant bien plus chers : de ce que le bois ne se tirant plus des montagnes voisines qu'on a épuisées, on est obligé de le faire venir de fort loin, & à grands frais : de ce que le gain est partagé maintenant entre trop de personnes : & qu'enfin les ouvriers sont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces tems reculez, & que par-là ils font moins sûrs de réussir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces sortes d'ouvrages, dont ils font des prétens à leurs protecteurs de la Cour, paient mal les ouvriers, ce qui cause le renchérissement des marchandises, & la pauvreté des marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'exécuter certains modèles venus d'Europe, est une des choses qui augmente le prix de la porcelaine : car il ne faut pas croire que les ouvriers puissent travailler sur tous les modèles qui leur viennent des pays étrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il s'y fait des ouvrages, qui surprennent les étrangers, & qu'ils ne croient pas possibles.

En voici quelques exemples. J'ai vu ici un fanal, ou une grosse lanterne de porcelaine, qui étoit d'une seule pièce, au travers de laquelle un flambeau éclaireroit toute une chambre : cet ouvrage fut commandé il y a sept ou huit ans par le Prince héritier. Ce même Prince commanda aussi divers instrumens de musique, entre autres une espèce de petite orgue, appelée *Tseng*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui est composée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie est assez agréable : mais ce fut inutilement qu'on y travailla.

On réussit mieux aux flûtes douces, aux flageollets, & à un autre instrument qu'on nomme *Tun lo*, qui est composé de diverses petites plaques : ondes un peu concaves, dont chacune rend un son particulier : on en suspend neuf dans un cadre à divers étages, qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon : il se fait un petit carillon qui s'accorde avec le son des autres instrumens, & avec la voix des Musiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaisseur & le degré de raïsson convenables, pour avoir tous les tons nécessaires à un accord.

Je m'imaginois qu'on avoit le secret d'insérer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les sons : mais on m'a détrompé : le métal est si peu capable de s'allier avec la porcelaine, que si l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à se fondre, perceroit toutes les caisses & toutes les porcelaines de la colonne, qui se trouvoient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui est renfermé dans le fourneau ; aussi assure-t-on que tout y est comme fluide & flottant.

J'ai vu cependant exécuter des desseins d'ouvrages qu'on assuroit être impraticables : c'étoient des urnes hautes de trois pieds & davantage, sans le couvercle qui s'élevoit en pyramide à la hauteur d'un pied. Ces urnes étoient de trois pièces rapportées, mais réunies ensemble avec tant d'art & de propreté, qu'elles ne faisoient qu'un seul corps, sans qu'on pût décou-

vrit

Des divers
Ouvrages
de Porcelaine.Des Lan-
ternes.Des Instru-
mens de
Musique.Le Métal
ne peut
s'allier
avec la
Porcelai-
ne.Urnés de
Porcelai-
ne.

vir l'endroit de la réunion. On me dit en me les montrant, que de quatre vingt urnes qu'on avoit faites, on n'avoit pû réussir qu'à huit seulement, & que toutes les autres avoient été perdues. Ces ouvrages étoient commandez par des marchands de *Canton*, qui commercent avec les Européens: car à la Chine on n'est point curieux de porcelaines qui soient d'un si grand prix.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réussissent principalement dans les grotesques & dans la représentation des animaux: les ouvriers font des canards & des tortuës qui flottent sur l'eau. J'ai vû un chat peint au naturel: on avoit mis dans sa tête une petite lampe, dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'assura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantez.

On fait encore ici beaucoup de statues de *Kouan in* *, on la représente tenant un enfant entre ses bras, & elle est invoquée par les femmes stériles, qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux statues antiques que nous avons de Venus, & de Diane, avec cette différence que les statues de *Kouan in* sont très-modestes.

Il y a une autre espèce de porcelaine, dont l'exécution est très-difficile, & qui par là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine est extrêmement délié, & la surface en est très-unie au dedans, & au dehors: cependant on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, & d'autres ornemens semblables. Voici de quelle manière on la travaille: au sortir de dessus la rouë on l'applique sur un moule, où sont des gravûres qui s'y impriment en dedans: en dehors on la rend la plus fine, & la plus déliée qu'il est possible en la travaillant au tour avec le ciseau: après quoi on lui donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les marchands Européens demandent quelquefois aux ouvriers Chinois des plaques de porcelaine, dont une pièce fasse le dessus d'une table & d'une chaise, ou des cadres de tableaux: ces ouvrages sont impossibles: les plaques les plus larges & les plus longues sont d'un pied ou environ: si on va au-delà, quelque épaisseur qu'on leur donne, elles se déjetent, l'épaisseur même ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces fortes d'ouvrages, & c'est pourquoi au lieu de rendre ces plaques épaisses, on les fait de deux superficies qu'on unit en laissant le dedans vuide: on y met seulement une traverse, & l'on fait aux deux côtes deux ouvertures pour les enchaîner dans des ouvrages de menuiserie, ou dans le dossier d'une chaise, ce qui a son agrément.

L'histoire de *King te tching* parle de divers ouvrages ordonnez par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le pere de l'Empereur régnant, commanda des urnes à peu près de la figure des caisses où nous mettons des orangers: c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poissons rouges, dorez, & argentéz: ce qui fait un ornement des maisons: peut-être aussi vouloit-il s'en servir pour y prendre les bains: car elles devoient avoir

Ouvrages dans lesquels on réussit le mieux.

Statue de la Déesse *Kouan in*.

Bornes des Pièces de Porcelaine.

Epreuves en Porcelaine.

* C'est une Déesse célèbre dans toute la Chine.

Leur mauvais succès.

voir trois pieds & demi de diamètre, & deux pieds & demi de hauteur: le fond devoit être épais d'un demi pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de suite à ces ouvrages, & on fit jusqu'à deux cens urnes sans qu'une seule pût réussir.

Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte: chaque plaque devoit être haute de trois pieds, large de deux pieds & demi, épaisse d'un demi pied: tout cela, disent les annales de *King tching*, ne put s'exécuter, & les Mandarins de cette province présentèrent une requête à l'Empereur, pour le supplier de faire cesser ce travail.

Recherche de Modèles Européens.

Cependant les Mandarins, qui sçavent quel est le génie des Européens en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des desseins nouveaux & curieux, afin de pouvoir présenter à l'Empereur quelque chose de singulier. D'un autre côté, les Chrétiens me pressoient fort de ne point fournir de semblables modèles: car les Mandarins ne sont pas tout-à-fait si faciles à se rendre que nos marchands, lorsque les ouvriers leur disent qu'un ouvrage est impraticable, & il y a souvent bien des bassonnades données, avant que le Mandarin abandonne un dessein, dont il se promettoit de grands avantages.

De l'Idole consacrée à la Porcelaine.

Comme chaque profession a son idole particulière, & que la Divinité se communique ici aussi facilement, que la qualité de Comte & de Marquis se donne en certains pays d'Europe, il n'est pas surprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. *Le Pou sa* * doit son origine à ces sortes de desseins, qu'il est impossible aux ouvriers d'exécuter.

Son Origine.

On dit qu'autrefois un Empereur voulut absolument qu'on lui fit des porcelaines sur un modèle qu'il donna: on lui représenta diverses fois que la chose étoit impossible: mais toutes ces remontrances ne servirent qu'à exciter de plus en plus son envie. Les Empereurs sont durant leur vie les Divinitez les plus redoutées à la Chine, & ils croient souvent que rien ne doit s'opposer à leurs desirs. Les Officiers redoublèrent donc leurs soins, & ils usèrent de toutes sortes de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces malheureux dépensoient leur argent, se donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups: L'un d'eux dans un mouvement de désespoir, se lança dans le fourneau allumé, & il y fut consumé à l'instant. La porcelaine qui s'y cuisoit, en sortit, dit-on, parfaitement belle, & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas d'avantage. Depuis ce tems là, cet infortuné passa pour un héros, & il devint dans la suite l'idole qui préside aux travaux de la porcelaine. Je ne sçache pas que son élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route, en vûe d'un semblable honneur.

Parallèle de la Porcelaine ancienne avec la moderne.

La porcelaine étant dans une grande estime depuis tant de siècles, peut-être souhaitteroit-on sçavoir en quoi celle des premiers tems diffère de celle de nos jours, & quel est le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ses antiquaires, qui se préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois même est naturellement porté à respecter l'antiquité: on trouve pourtant des défenseurs du travail moderne.

* C'est le nom de cette Idole.

derne: mais il n'en est pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la science des tems reculez. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caracteres Chinois, mais qui ne marquent aucun point d'histoire: ainsi les curieux n'y peuvent trouver qu'un goût & des couleurs, qui la leur font préférer à celle de nos jours.

Je crois avoir ouï dire, lorsque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir sa perfection, devoit avoir été long-tems envelee en terre: c'est une fausse opinion dont les Chinois se moquent. L'histoire de *King te tching* parlant de la plus belle porcelaine des premiers tems, dit qu'elle étoit si recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les marchands se disputoient à qui seroit le premier partagé. Ce n'est pas là supposer qu'elle dût être enterrée.

Réfutation
d'une Er-
reur popu-
laire à ce
sujet.

Il est vrai qu'en creusant dans les ruines des vieux bâtimens, & sur tout en nettoyant de vieux puits abandonnez, on y trouve quelquefois de belles pièces de porcelaine, qui ont été cachées dans des tems de révolution: cette porcelaine est belle, parce qu'alors on ne s'avoit gueres d'enfouir que celle qui étoit précieuse, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle est estimée, ce n'est pas parce qu'elle a aquis dans le sein de la terre de nouveaux degrés de beauté: mais c'est parce que son ancienne beauté s'est conservée, & cela seul a son prix à la Chine, où l'on donne de grosses sommes pour les moindres utensiles de simple poterie, dont se servoient les Empereurs *Tao* & *Chun*, qui ont régné plusieurs siècles avant la Dynastie des *Tang*, auquel tems la porcelaine commença d'être à l'usage des Empereurs.

Ce que
l'on doit
penser de
la Porce-
laine dé-
terrée.

Tout ce que la porcelaine acquiert en vieillissant dans la terre, c'est quelque changement qui se fait dans son coloris, ou si l'on veut dans son teint, qui fait voir qu'elle est vieille. La même chose arrive au marbre & à l'yvoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'insinuer si aisément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'est que j'ai trouvé dans de vieilles mafures des pièces de porcelaine, qui étoient probablement fort anciennes, & je n'y ai rien remarqué de particulier: s'il est vrai qu'en vieillissant elles se soient perfectionnées, il faut qu'au sortir des mains de l'ouvrier, elles n'égalassent pas la porcelaine qui se fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'est qu'alors, comme à présent, il y avoit de la porcelaine de tout prix.

Selon les annales de *King te tching*, il y a eu autrefois des urnes dont chaque pièce se vendoit jusqu'à 58. & 59. taëls: c'est-à-dire, plus de 80. écus. Combien se seroient-elles vendues en Europe! Aussi, dit le livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépense n'y étoit pas épargnée.

Le Mandarin de *King te tching* qui m'honore de son amitié, fait à ses protecteurs de Cour des présens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui-même, je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la basse antiquité: il employe à cet effet quantité d'ouvriers. La matière de ces faux *Kou tong*, c'est-à-dire de ces antiques contrefaites, est une terre jaunâtre qui se tire d'un endroit assez près de

Contre-
façon
de la
Porcelaine
ancienne.

tsching, nommé *Ma ngan chan*. Elles sont fort épaisses. Le Mandarin m'a donné une assiette de sa façon, qui pèse autant que dix des ordinaires.

De sa Façon.

Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces sortes de porcelaines, sinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en forte que cette dernière domine: ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un verd de mer. Quand elle a été cuite, on la jette dans un bouillon très-gras fait de chapon, & d'autres viandes: elle s'y cuit une seconde fois, après quoi on la met dans un égout le plus bourbeux qui se puisse trouver, où on la laisse un mois & d'avantage. Au sortir de cet égout elle passe pour être de trois ou quatre cens ans, ou du moins de la Dynastie précédente des *Ming*, sous laquelle les porcelaines de cette couleur & de cette épaisseur étoient estimées à la Cour. Ces fausses antiques sont encore semblables aux véritables, en ce que lorsqu'on les frappe, elles ne résonnent point, & que si on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

Assiette où se trouve peint un Crucifix.

On m'a apporté des débris d'une grosse boutique, une petite assiette, que j'estime beaucoup plus que les plus fines porcelaines, faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'assiette un Crucifix entre la Sainte Vierge & Saint Jean: on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis seize à dix-sept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon se servoient de cette industrie durant la persécution, pour avoir des images de nos mystères: ces porcelaines confondus dans les caisses avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la religion: ce pieux artifice aura été découvert dans la suite, & rendu inutile par des recherches plus exactes: & c'est ce qui fait sans doute qu'on a discontinué à *King te tsching* ces sortes d'ouvrages.

Parallèle de la Porcelaine avec le Verre.

On est presque aussi curieux à la Chine des verres & des cristaux qui viennent d'Europe, qu'on l'est en Europe des porcelaines de la Chine: cependant, quelque estime qu'en fassent les Chinois, ils n'en font pas venus encore jusqu'à traverser les mers, pour chercher du verre en Europe: ils trouvent que leur porcelaine est plus d'usage: elle souffre les liqueurs chaudes: on peut tenir une tasse de thé bouillant sans se brûler, si on la sçait prendre à la Chinoise, ce qu'on ne peut pas faire, même avec une tasse d'argent de la même épaisseur, & de la même figure: la porcelaine a son éclat ainsi que le verre: & si elle est moins transparente, elle est aussi moins fragile. Ce qui arrive au verre qui est fait tout récemment, arrive pareillement à la porcelaine: rien ne marque mieux une constitution de parties à peu-près semblables: la bonne porcelaine a un son clair comme le verre: si le verre se taille avec le diamant, on se sert aussi du diamant pour réunir ensemble, & coudre en quelque sorte des pièces de porcelaine cassée: c'est même un métier à la Chine: on y voit des ouvriers uniquement occupés à remettre dans leurs places des pièces brisées: ils se servent du diamant, comme d'une aiguille, pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelacent un fil de leton très-délié, & par là ils mettent la por-

ce-

celaine en état de servir, sans qu'on s'apperçoive presque de l'endroit où elle a été cassée.

J'aurai sans doute fait naître un doute que je dois éclaircir : j'ai dit qu'il vient sans cesse à *King te tching* des barques chargées de *Pe tun tse* & de *Kao lin* : & qu'après les avoir purifiées, le marc qui en reste, s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ai ajouté qu'il y a trois mille fourneaux à *King te tching*, que ces fourneaux se remplissent de caisses & de porcelaines : que ces caisses ne peuvent servir au plus que trois ou quatre fournées, & que souvent toute une fournée est perdue. Il est naturel qu'on me demande après cela, quel est l'abyssme, où depuis près de treize cens ans on jette tous ces débris de porcelaines, & de fourneaux, sans qu'il ait encore été comblé.

Usages des débris de la Porcelaine.

La situation même de *King te tching*, & la manière dont on l'a construit, donneront l'éclaircissement qu'on souhaite. *King te tching* qui n'étoit pas fort étendu dans ses commencemens, s'est extrêmement accru par le grand nombre des édifices qu'on y a bâti, & qu'on y bâtit encore tous les jours : chaque édifice est environné de murailles : les briques dont ces murailles sont construites, ne sont pas couchées de plat les unes sur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de maçonnerie d'Europe : les murailles de la Chine ont plus de grace & moins de solidité. De longues & de larges briques incrustent, pour ainsi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ses côtes : il n'en paroît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre sont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux mise autour de la brique du milieu, lie toutes ces briques ensemble : les briques sont disposées de la même manière au revers de la muraille : ces murailles vont en s'étrecissant, à mesure qu'elles s'élèvent : de sorte qu'elles n'ont gueres au haut que la longueur & la largeur d'une brique : les éperons, ou les briques qui sont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté opposé. Par-là le corps de la muraille est comme une espèce de coffre vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées sur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots cassés, sur lesquels on verse de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout, & n'en fait qu'une masse, qui serre de toutes parts les briques de traverse, & celles-ci serrent celles du milieu, lesquelles ne portent que sur l'épaisseur des briques qui sont au-dessous.

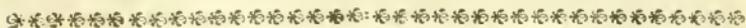
Premier Usage.

De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres grises, carrées, & polies avec le ciseau. Ce qui est surprenant, c'est que si l'on a soin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent jusqu'à cent ans. A la vérité elles ne portent point le poids de la charpente, qui est soutenue par des colonnes de gros bois : elles ne servent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on essayoit en Europe de faire de ces fortes de murailles à la Chinoise, on ne laisseroit pas d'épargner beaucoup, sur-tout en certains endroits.

On voit déjà ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine &

Second Usage.

des fourneaux. Il faut ajoûter qu'on les jette d'ordinaire sur les bords de la rivière qui passe au bas de *King te tching*: il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrain sur la rivière: ces décombres humectés par la pluye, & battus par les passans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché: ensuite on en fait des ruës. Outre cela dans les grandes crûës d'eau, la rivière entraîne beaucoup de ces porcelaines brisées: on diroit que son lit en est tout pavé, ce qui ne laisse pas de réjouir la vûë. De tout ce que je viens de dire, il est aisé de juger quel est l'abyfme: où depuis tant de siècles on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaines.



Des Soyeries.

Des Soyeries.

C'EST de la Grèce que l'Italie reçut autrefois le riche présent de la soye, laquelle sous les Empereurs Romains se vendoit au poids de l'or. La Grèce en étoit redevable aux Persans, & ceux-ci, selon les auteurs qui ont écrit avec le plus de sincérité, ainsi que le marque M. d'Herbelot, avouent que c'est originairement de la Chine, qu'ils ont eu la connoissance des vers à soye, & qu'ils ont appris l'art de les élever.

La Découverte de la Soye, à qui attribue.

Il seroit difficile de trouver des mémoires d'un tems aussi reculé que ceux de la Chine, où il foit fait mention des vers à soye. Les plus anciens écrivains de cet Empire, en attribuent la découverte à une des femmes de l'Empereur *Huang ti*, nommée *Si ling*, & surnommée par honneur *Tuen fei*.

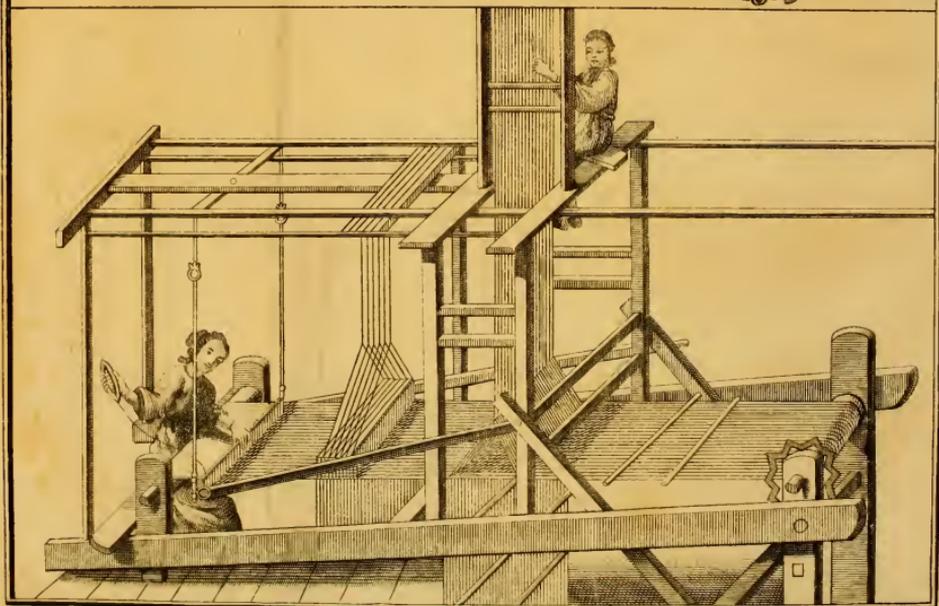
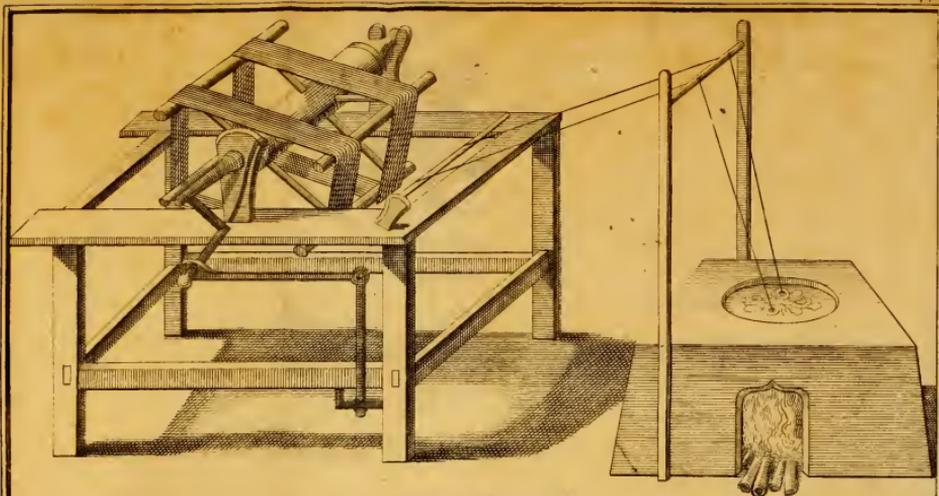
Jusqu'au tems de cette Reine, quand le pays étoit encore nouvellement défriché, les peuples employoient les peaux des animaux pour se vêtir: mais ces peaux n'étant plus suffisantes pour la multitude des habitans, qui se multiplioient extraordinairement dans la suite, la nécessité les rendit industrieux: ils s'appliquèrent à faire des toiles pour se couvrir: mais ce fut à la Princesse dont je viens de parler, qu'ils eurent l'obligation de l'utile invention des soyeries.

Des Impératrices de la Chine, éleveur des vers à Soye.

Ensuite les Impératrices, que les auteurs Chinois nomment selon l'ordre des Dynasties, se firent une agréable occupation de faire éclore les vers à soye, de les élever, de les nourrir, d'en tirer la soye, & de la mettre en œuvre. Il y avoit même un verger dans le palais, destiné à la culture des mûriers. L'Impératrice accompagnée des Reines, & des plus grandes Dames de la Cour, se rendoit en cérémonie dans ce verger, & cueilloit de sa main les feuilles de trois branches, que ses suivantes abbaissoient à sa portée. Les plus belles pièces de soye qu'elle faisoit elle-même, ou qui se faisoient par ses ordres & sous ses yeux, étoient destinées à la cérémonie du grand sacrifice qu'on offroit au *Chang ti*.

Leurs soins sont attribués à la Politique.

Il est à croire que la politique eut plus de part que toute autre raison, aux soins que se donnoient les Impératrices. L'intention étoit d'engager par



par ces grands exemples, les Princeffes, les Dames de qualité, & généralement tout le peuple, à élever des vers à soye: de même que les Empereurs, pour ennoblir en quelque sorte l'agriculture, & exciter les peuples à des travaux si pénibles, ne manquent point au commencement de chaque Printems, de conduire en personne la charue, & d'ouvrir en cérémonie quelques sillons, & d'y sèmer des grains. L'Empereur régnant observe encore cet usage.

Pour ce qui est des Impératrices, il y a du tems qu'elles ont cessé de s'appliquer au travail de la soye. On voit néanmoins dans l'enceinte du palais de l'Empereur, un grand quartier rempli de maisons, où est l'Eglise de Jésuites François, dont l'avenue porte encore le nom de *chemin qui conduit au lieu destiné à élever des vers à soye, pour le divertissement des Impératrices & des Reines*. Dans les livres de l'ancien Philosophe Mencius, on trouve un sage régleme[n]t de police fait sous les premiers régnes, qui détermine l'espace destiné à la culture des mûriers, selon l'étendue du terrain que chaque particulier possède.

Ainsi l'on peut dire que la Chine est le pays de la soye: il semble qu'elle soit inépuisable: outre qu'elle en fournit à quantité de nations de l'Asie & d'Europe, l'Empereur, les Princes, les Domestiques, les Mandarins, les gens de lettres, les femmes, & généralement tous ceux qui sont tant soit peu à leur aise, portent des habits de soye, & sont vêtus de satin ou de damas. Il n'y a gueres que le petit peuple, ou les payfans, & les gens de la campagne, qui s'habillent de toiles de coton teintes en couleur bleuë.

Quoique plusieurs provinces de cet Empire fournissent de parfaitement belles soyes, celle qui vient de la province de *Tche kiang*, est sans comparaison la meilleure & la plus fine. Les Chinois jugent de la bonne soye par sa blancheur, par sa douceur, & par sa finesse. Si en la maniant elle est rude au toucher, c'est un mauvais signe. Souvent pour lui donner un bel ceif, ils l'apprént avec une certaine eau de ris mêlée de chaux qui la brûle, & qui fait que l'ayant transportée en Europe, on ne peut la mouiller.

Il n'en est pas de même de celle qui est pure, car rien n'est plus aisé à mouliner. Un ouvrier Chinois moulinera cette soye pendant plus d'une heure, sans s'arrêter, c'est-à-dire, sans qu'aucun fil se cassë. Aussi l'on ne peut rien voir ni de plus beau, ni de plus net.

Les moulins dont ils se servent, sont bien différens de ceux d'Europe, & beaucoup moins embarrassans. Deux ou trois méchans devoirs de bambou avec un roüet leur suffisent. Il est surprenant de voir quelle est la simplicité des instrumens, avec lesquels ils font les plus belles étoffes.

On trouve à *Canton* une autre espèce de soye qui vient du *Tong king*, mais elle n'est pas comparable à celle que fournit la province de *Tche kiang*, pourvû néanmoins que celle-ci ne soit pas trop humide, & c'est à quoi il faut prendre garde, en se donnant le soin d'ouvrir les paquets: car les Chinois, qui d'ordinaire cherchent à tromper, mettent quelquefois dans le cœur du paquet un ou deux écheveaux de grosse soye, bien différente de celle qui paroît au-dessus,

La Chine est véritablement le Pays de la Soye.

D'où viennent les plus belles Soyes.

Des Moulins à Soye.

Falsification au sujet de la Soye.

C'est

Lu Lieu où le fabriquent les plus belles étoffes de Soye.

C'est de cette soye que les plus belles étoffes se travaillent dans la province de *Kiang nan*: car c'est dans cette province que la plû-part des bons ouvriers se rendent, & c'est elle qui fournit à l'Empereur toutes celles qui sont à son usage, & dont il fait présent aux Grands & aux Seigneurs de sa Cour. Le grand commerce qui se fait à *Canton*, où tous les Etrangers abordent, ne laisse pas d'y attirer aussi un grand nombre des meilleurs ouvriers.

Ils feroient des étoffes aussi riches qu'en Europe, s'ils étoient sûrs d'en avoir le débit: ils se bornent d'ordinaire à ce qu'il y a de plus simple, parce que les Chinois s'attachent plus volontiers à ce qui est utile, qu'à ce qui est agréable.

Ils font à la vérité des étoffes d'or: mais ils ne passent pas leur or par la filière, afin de le retordre avec le fil, comme on fait en Europe: ils se contentent de dorer une longue feuille de papier, qu'ils coupent en très-petites bandes, dont ils enveloppent la soye avec beaucoup d'adresse.

Ces étoffes sont très-belles en sortant des mains de l'ouvrier, mais elles ne sont point de si longue durée, & ne peuvent gueres servir aux vêtemens, parce que l'air & l'humidité ternissent bientôt l'éclat de l'or: elles ne sont gueres propres qu'à faire des meubles & des ornemens d'Eglise. Il n'y a que les Mandarins ou leurs femmes qui s'habillent de ces fortes d'étoffes, ce qui est même très-rare.

Etoffes de Soye les plus ordinaires.

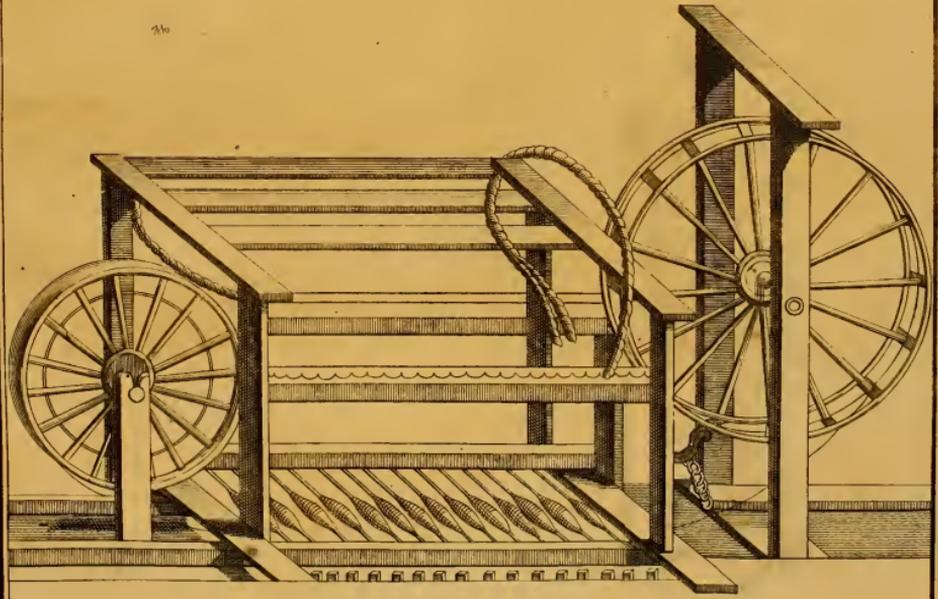
Les pièces de soye dont les Chinois se servent davantage, sont les gâzes unies & à fleurs, dont ils se font des habits d'Été: des damas de toutes les fortes & de toutes les couleurs: des fatins rayez: des fatins noirs de *Nan king*: des taffetas à gros grains, ou petites moheres, qui sont d'un très-bon usage: diverses autres sortes de taffetas, les uns à fleurs qui ressemblent à du gros de Tours, d'autres dont les fleurs sont à jour, comme de la gâze; quelques autres qui sont ou rayez & de fort bon goût, ou jaspéz, ou piquez à rosettes, &c. du crépon, des brocards, des pannes, & différentes sortes de velours. Celui qui est teint en cramoisy se vend plus cher, mais il est aisé d'y être trompé. Un moyen de découvrir la fraude, c'est de prendre du jus de limon mêlé avec de la chaux, & d'en répandre quelques gouttes en différens endroits: si la couleur change, c'est signe qu'elle est fausse.

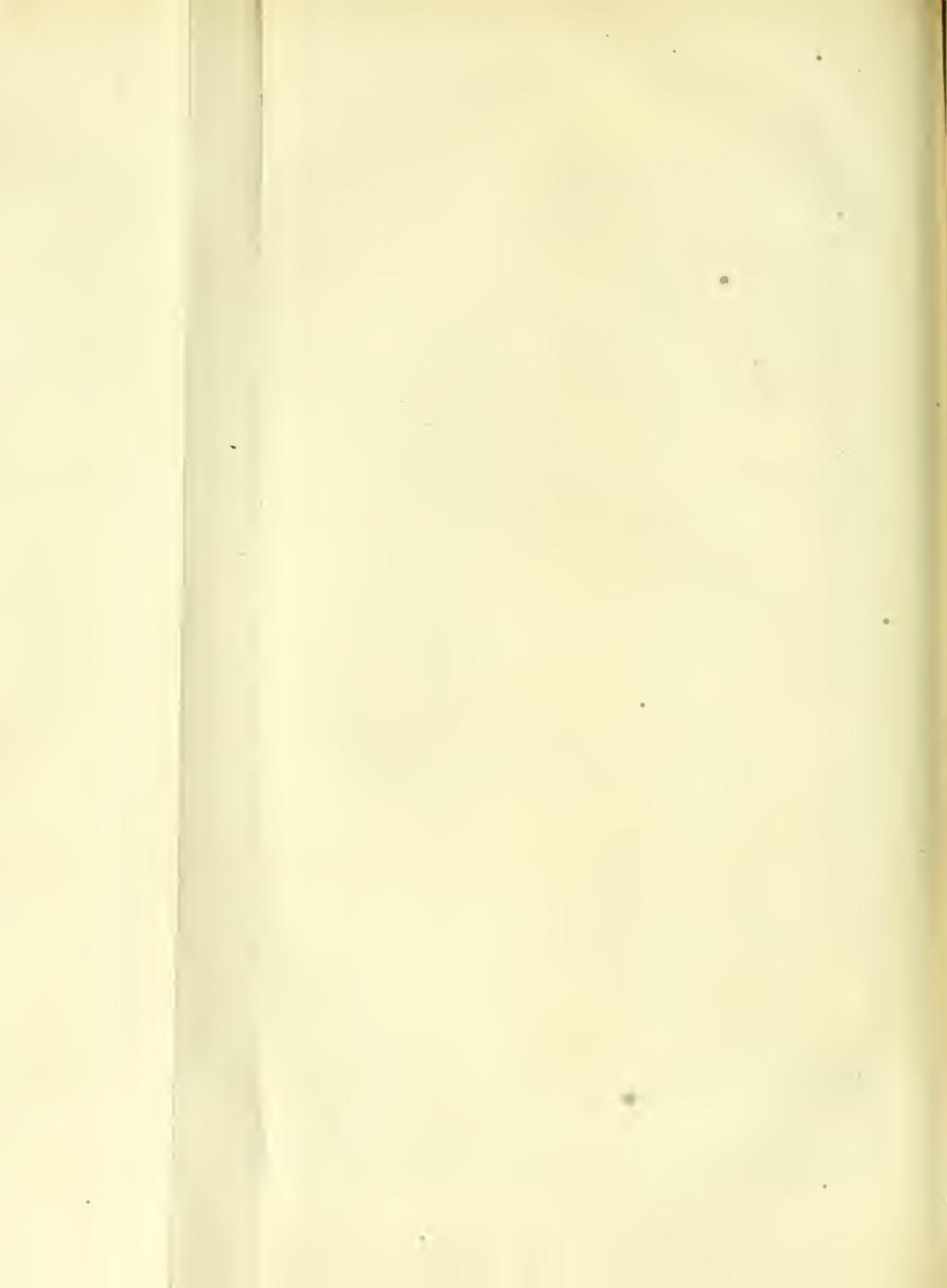
Autres inconnues en Europe.

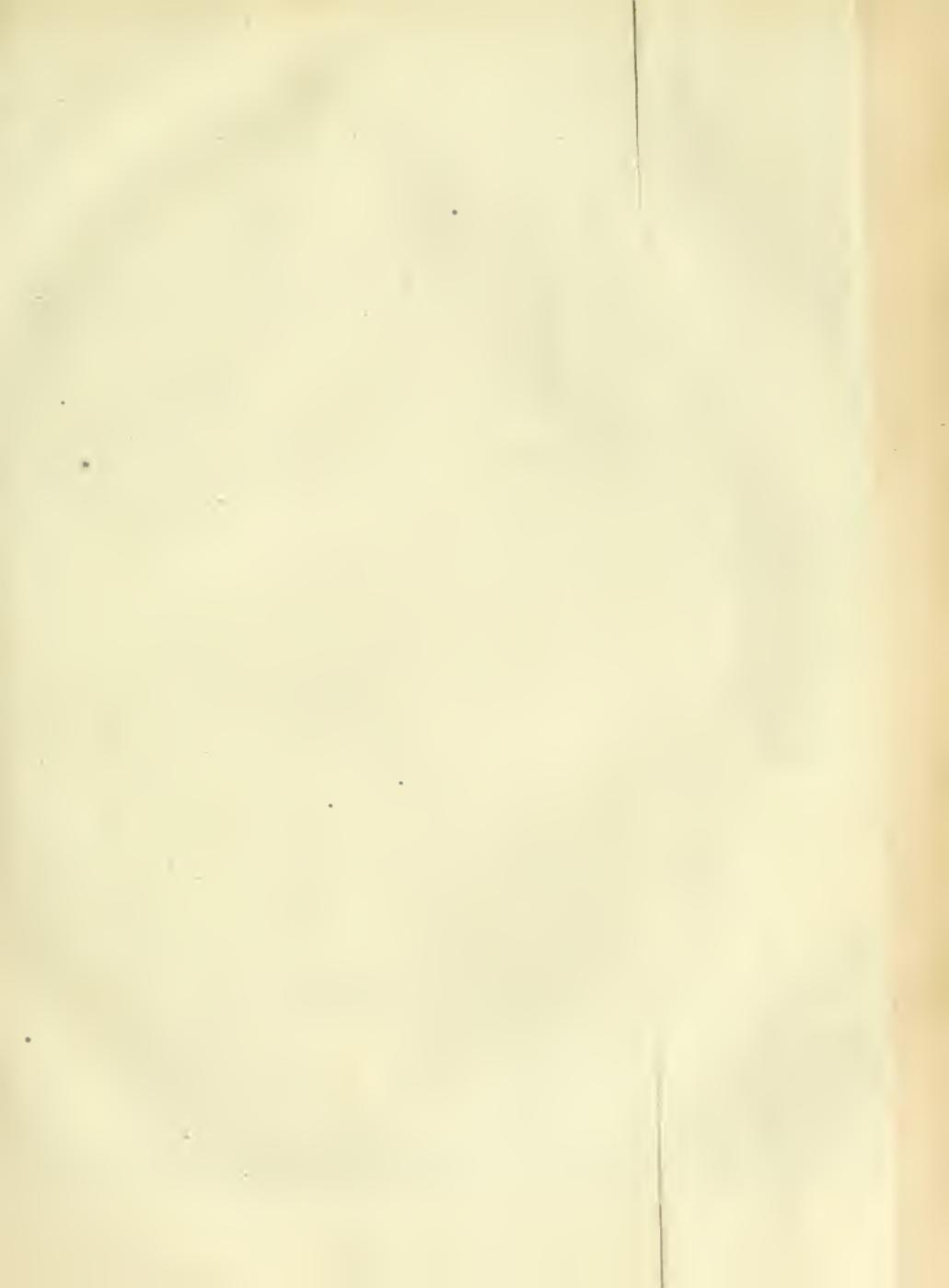
Enfin les Chinois font une infinité d'autres étoffes dont les noms sont inconnus en Europe. Mais il y en a de deux fortes, qui sont parmi eux d'un usage plus ordinaire.

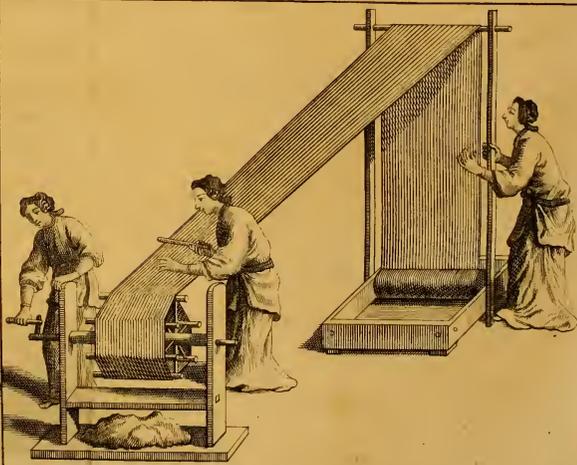
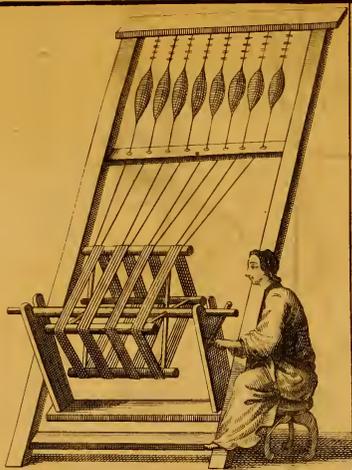
1°. Une sorte de fatin plus fort & moins lustré que celui qui se fait en Europe, & qu'ils nomment *Touan tse*. Il est quelquefois uni, & d'autres fois on le diversifie par des fleurs, des arbres, des oyseaux, des papillons, &c.

2°. Un taffetas particulier qu'ils appellent *Tcheou tse*, dont ils se font des caleçons & des doublures. Il est ferré, & pourtant si pliant, qu'on peut le doubler & le presser de la main, sans lui faire prendre de pli: on le lave même comme de la toile, sans que pour cela il perde beaucoup de son lustre.









Les ouvriers Chinois donnent le lustre au *Tcheou tse* ou taffetas, avec de la graisse de marfouin de rivière, qu'ils nomment *Kiang tchu*, c'est-à-dire, cochon du fleuve *Yang tse kiang*. Car on voit dans ce grand fleuve, à plus de 60. lieues de la mer, des marfouins, moins gros à la vérité que ceux de l'océan, mais qui dans l'eau douce vont par troupes, & à la file, & qui font les mêmes sauts & les mêmes évolutions qu'en pleine mer.

Du Lustre
des étoffes
de Soye,

On purifie cette graisse en la lavant, & en la faisant cuire: ensuite avec une brosse fine, on en donne au taffetas des couches de haut en bas en un même sens & du seul côté qu'on veut lustrer. Quand les ouvriers travaillent la nuit, ils usent à leurs lampes de cette graisse fondue, au lieu d'huile. Son odeur délivre de mouches le lieu où ils travaillent, ce qu'on regarde comme un grand avantage, car ces insectes, en se plaçant sur l'ouvrage, lui font fort dommageables.

La province de *Chan tong* fournit une soye particulière, qui se trouve en quantité sur les arbres & dans les campagnes: elle se file, & l'on en fait une étoffe, nommée *Kien tcheou*. Cette soye est produite par de petits insectes qui ressemblent assez aux chenilles: ils ne la tirent pas en rond, ni en ovale, comme font les vers à soye: mais en fils très-longs: ces fils s'attachent aux arbrisseaux & aux buissons, selon que le vent les pousse d'un côté ou d'autre. On amasse ces fils, & on en fait des étoffes de soye qui sont plus grossières, que celles qui se font de la soye filée dans les maisons: mais aussi ces vers sont sauvages, & ils mangent indifféremment les mûriers & les feuilles des autres arbres. Ceux qui ne s'y connoissent pas, prendroient ces étoffes pour de la toile roussie, ou pour un droguet des plus grossiers.

De la Soye
de Chan
tong.

Les vers qui filent cette soye, sont de deux espèces: la première qui est beaucoup plus grosse & plus noire, que nos vers à soye, se nomme *Tsouen kien*: la seconde qui est plus petite, se nomme *Tiao kien*. Le cocon de la première est d'un gris roussâtre: celui de l'autre est plus noir. L'étoffe qu'on en fait, tient de ces deux couleurs: elle est fort ferrée, ne se coupe point, dure beaucoup, se lave comme de la toile: & quand elle est bonne les taches ne la gâtent point, pas même celles de l'huile qui tombe dessus. Cette étoffe est fort estimée des Chinois, & est quelquefois aussi chère que le satin, & les étoffes de soye les mieux faites. Comme les Chinois sont très-habiles à contrefaire, ils font de faux *Kien tcheou* avec le rebut de la soye de *Tche kiang*, & il est aisé d'y être trompé, si l'on n'y prend garde.

Des Vers
particu-
liers à cet-
te Soye,

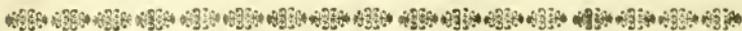
Depuis quelques années les ouvriers de *Canton* se sont mis à faire des rubans, des bas, & des boutons de soye: & ils y réussissent parfaitement bien. Les bas de soye, ne se vendent qu'un taël, & les plus gros boutons ne coûtent que dix sols la douzaine.

Comme l'abondance & la bonté de la soye, dépendent beaucoup de la manière dont on élève les vers qui la produisent, & des soins qu'on se donne pour les nourrir depuis le tems qu'ils sont éclos, jusqu'au tems de leur travail: la méthode qu'on observe à la Chine, pourra devenir aussi utile

D'où dé-
pendent
l'abondan-
ce & la
bonté de
la Soye,

qu'elle est curieuse. Un auteur de réputation qui vivoit sous la Dynastie des *Ming*, & qui est d'une province, laquelle abonde en foyeries, a fait un assez gros livre sur cette matière. Le Pere Dentrecolles m'en a envoyé l'extrait, dont j'ai tiré ce qui m'a paru le plus propre à perfectionner un si beau travail, & à en assurer le succès.

Comme la foye n'est pas chere à la Chine, il faut que les dépenses nécessaires pour la mettre en œuvre, soient peu considérables. D'ailleurs l'estime qu'on en fait en Europe, d'où chaque année on voit partir tant de vaisseaux pour y aller s'en fournir, fait juger que de nouvelles connoissances données par les Chinois sur un travail si intéressant, ne seront pas tout-à-fait inutiles.



*Extrait d'un ancien Livre Chinois, qui enseigne la
manière d'élever & de nourrir les Vers à
soye, pour l'avoir & meilleure, &
plus abondante.*

Des Vers à
Soye.

De leur
nourritu-
re.

Des Mû-
riers.

L'Auteur Chinois commence d'abord par traiter de quelle manière on doit cultiver les mûriers, dont les feuilles servent de nourriture aux vers à soye, parce que ces insectes, dit-il, de même que les autres animaux, ne sont capables d'un travail utile, qu'autant que les alimens qu'on leur donne, sont proportionnez à leurs organes & à leurs fonctions. Il distingue deux sortes de mûriers, les uns qui sont véritables, & qui se nomment *Sang*, ou *Ti sang*: mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils donnent de grosses mûres, comme en Europe: on n'a besoin que de leurs feuilles, & c'est en vûe de faire pousser les feuilles en quantité, qu'on s'applique à la culture de ces arbres.

Il y en a
de deux
sortes.

Il y a d'autres mûriers sauvages qu'on nomme *Tche*, ou *Te sang*. Ce sont de petits arbres qui n'ont ni la feuille, ni le fruit du mûrier. Leurs feuilles sont petites, âpres au toucher, & de figure ronde, qui se termine en pointe. Elles ont dans le contour des portions de cercle rentrant. Le fruit du *Tche* ressemble au poivre, il en sort un au pied de chaque feuille. Les branches épineuses & épaisses viennent naturellement en forme de buisson. Ces arbres veulent être sur des côteaux, & y former une espèce de forêt.

Vers à
Soye cam-
paguards.

Il y a des vers à soye qui ne sont pas plutôt éclos dans la maison, qu'on les porte sur ces arbres, où ils se nourrissent, & font leurs coques. Ces vers campagnards & moins délicats, deviennent plus gros & plus longs que les vers domestiques: & quoique leur travail n'égale pas celui de ces derniers, il a pourtant son prix & son utilité, comme on le peut juger de ce que j'ai dit de l'étoffe nommée *Kien tcheon*. C'est de la foye produite par ces
vers

vers, qu'on fait les cordes des instrumens de musique, parce qu'elle est forte & raisonnante.

Au reste, il ne faut pas croire que ces arbres *Tche*, ou mûriers sauvages ne demandent aucun soin, & qu'il suffise de les charger de vers à foye. Il faut ménager dans ces petites forêts quantité de sentiers en forme d'allées, afin de pouvoir arracher les mauvaises herbes qui croissent sous les arbres. Ces herbes sont nuisibles, en ce qu'elles cachent des insectes, & sur-tout des serpens, qui sont friands de ces gros vers. Ces sentiers sont encore nécessaires, afin que les gardes parcourent sans cesse le bois, ayant le jour une perche à la main, ou un fusil, pour écarter les oyseaux ennemis de ces vers: & battant la nuit un large bassin de cuivre, pour éloigner les oyseaux nocturnes. On doit prendre cette précaution chaque jour, jusqu'au tems où l'on recueille les coques travaillées par les vers.

Des Mûriers sauvages.

Il est à observer que les feuilles, auxquelles les vers n'ont point touché au Printems, doivent être arrachées pendant l'Été. Si on les laissoit sur l'arbre, les feuilles qui renaîtroient le Printems suivant, auroient des qualitez veneneuses & malfaisantes. On trouve dans un livre Chinois sur les plantes, la circulation de leur suc clairement exprimée. On juge sans doute que ce suc qui circule, & qui des vieilles feuilles couleroit dans la matrice, nuiroit par sa grossièreté à la sève, qui monte de la racine de l'arbre jusqu'à l'extrémité de ses branches.

De leur culture.

Pour rendre les arbres *Tche* plus propres à nourrir des vers domestiques, il est bon de les cultiver à peu-près de même que les mûriers véritables. Il est sur-tout à propos de semer du mil dans le terroir, où on les aura plantés un peu au large. Le mil corrige l'âpreté des petites feuilles de l'arbre de *Tche*, qui deviennent plus épaisses & plus abondantes: les vers qui s'en nourrissent, travaillent les premiers à leurs coques, & leur foye en est plus forte.

Peut-être seroit-on quelques découvertes semblables en Europe, si l'on observoit sur les arbres les coques de vers qui y sont attachées. Il faudroit les prendre avant que les vers fussent changez en papillons: car quand ils sortent de leurs coques, ils n'y laissent pas leurs œufs, que divers incidens font périr en grande partie. Il faudroit aussi ramasser plusieurs de ces coques animées afin d'avoir des papillons mâles & femelles: & les œufs étant éclos l'année suivante, on les répandroit sur les arbres d'où on les auroit tirez, & ils s'y nourriroient sans peine. Il y a apparence que c'est ainsi qu'on a fait à la Chine la découverte des vers à foye.

On a fait une observation, dont l'auteur Chinois ne parle point, & qui peut néanmoins avoir son utilité: c'est qu'au lieu de l'arbre *Tche*, dont les feuilles nourrissent les vers qui travaillent à la foye propre à faire des *Kien tcheou*, on peut employer les feuilles de chêne. Le feu Empereur *Cang bi* en a fait l'expérience. Une année qu'il passa l'Été & l'Automne à *Gebo*, en Tartarie, il fit nourrir des vers à foye sur des chênes: sans doute que c'étoit des premières feuilles encore tendres, que ces vers se nourrissoient.

Les Feuilles de Chêne peuvent suppléer à celles du Mûrier sauvage.

Mais enfin l'épreuve en a été faite, & peut-être que si on hazardoit de

mettre des vers à foye domestiques sur un jeune chêne, quelques-uns d'eux s'accoutumeroient à ce genre de vie rustique: de même qu'on voit des enfans de famille, qui ont été élevez délicatement, s'endurcir aux fatigues & à la nourriture du simple soldat. Des œufs qu'ils produiroient, on verroit fortir sans doute des vers campagnards, tels que ceux dont on tire la foye, qui sert à faire le *Kien tcheou*. Du moins on pourroit essayer si ces premières feuilles de chêne seroient du goût des vers à foye domestiques: & si cela étoit, elles pourroient suppléer à celles des mûriers, qui en certaines années sont plus tardives.

Des Mûriers dits *Véritables*.

On vient ensuite aux mûriers véritables: tout ce qu'en dit l'auteur Chinois, peut se réduire aux articles suivans: quelle est la bonne ou la mauvaise espèce de mûriers: de quelle manière on peut les rendre meilleurs par le choix & la culture du terroir, par l'adresse qu'on apporte à les effeuiller, à les enter, & sur-tout à les tailler: enfin comment il faut s'y prendre pour multiplier la bonne espèce.

Du Choix des Mûriers.

On doit rejeter les mûriers qui commencent par pousser des fruits, & ensuite des feuilles, parce que ces feuilles sont d'ordinaire très-petites & malfaines, & que d'ailleurs cette espèce de mûriers n'est pas de longue durée, & périt en peu d'années.

Dans le choix des jeunes plans, il faut laisser ceux qui ont la peau ridée, parce qu'ils ne produiront que des feuilles petites & minces. Au contraire on doit se fournir de ceux dont l'écorce est blanche, qui ont peu de nœuds, & de grands bourgeons. Les feuilles en sortiront larges & épaissées, & les vers qui s'en nourriront, produiront en leur tems des coques serrées & abondantes en foye.

Qui sont les meilleurs?

Les meilleurs mûriers sont ceux qui donnent peu de mûres, parce que le suc est moins partagé. Il y a un moyen, à ce qu'on assure, de les rendre stériles en fruits, & féconds en feuilles: c'est de faire manger aux poules des mûres, soit qu'elles soient fraîchement cueillies, soit qu'elles aient été téchées au soleil: on ramasse la fiente de cette volaille, on la délaye dans l'eau, on met dans cette eau la graine de mûriers pour la macérer, après quoi on la sème.

Des Mûriers appelés *King sang*.

On distingue en général deux bonnes espèces de mûriers, qui ont pris leurs noms de la province, d'où ils sont sortis originaires. Les uns se nomment *King sang*: *king* est le nom d'une contrée de la province de *Hou quang*. Ses feuilles sont minces & peu pointues, & ressemblent en petit dans leurs contours aux feuilles de courge. La racine est durable, & le cœur du tronc solide. Les vers nourris de ces feuilles filent une foye forte, & très-propre à faire le *cha* & le *lo cha* *. Les feuilles du *King* conviennent sur tout aux vers nouvellement éclos: car chaque âge a une nourriture qui lui est proportionnée, & dont il s'accommode mieux.

Des Mûriers de *Lou*.

Les mûriers de *Lou*, ancien nom de la province de *Chan tong*, ne sont pas chargés de mûres: leur tronc s'allonge, leurs feuilles sont grandes, fortes, fermes, rondes, épaissées, pleines de suc: les branches sont saines &

* C'est une espèce de gâze & de crespes qui a du corps.

vigoureuses, mais la racine & le cœur ne sont pas solides & de durée: quoique leurs feuilles soient bonnes pour tout âge, elles sont néanmoins plus propres à nourrir les vers qui sont déjà un peu grands.

Parmi ces sortes de mûriers; il y en a qui poussent des feuilles de très-bonne heure: ce sont ceux-là qu'il faut choisir pour les avoir près de sa maison, afin de pouvoir plus aisément en préserver le pied des méchantes herbes, le fumer, l'arroser dans les tems de sécheresse, & avoir comme à sa main les premières provisions de vivres pour ces précieux insectes.

Les jeunes arbrisseaux qu'on a trop effeuillés avant qu'ils eussent trois ans, se ressentent dans la suite de cet épuisement: ils deviennent foibles & tardifs. Il en arrive de même à ceux dont on ne coupe pas bien net les feuilles & les branches, qu'on emporte tout effeuillées. Quand ils ont atteint trois ans, ils sont dans leur grande vigueur, mais ils commencent à la perdre vers l'âge de cinq ans, lorsque leurs racines s'entrelacent. Le remède qu'on y apporte, c'est de déchausser ces arbres vers le Printems, de couper les racines trop entrelacées, & de les couvrir ensuite d'une terre préparée, qui se lie aisément par le soin qu'on prend de l'arroser.

Quand ils vieillissent, il y a un art de les rajeunir: c'est de couper toutes les branches épuisées, & d'y enter des jets bien sains: il se glisse par là dans tout le corps de l'arbre un ferment qui se vivifie: c'est au commencement de la seconde lune qu'il faut enter, c'est-à-dire, au mois de Mars.

Pour empêcher que ces arbres ne languissent, il faut examiner de tems en tems si de certains vers ne les ont pas percez, pour y déposer leurs semences. On fait mourir ces vers, en y insinuant un peu d'huile du fruit de l'arbre *Tong*. Toute autre huile forte produiroit sans doute le même effet.

Le terroir convenable aux mûriers ne doit être ni fort ni trop dur. Un champ qui a demeuré long-tems en friche, & qu'on a nouvellement labouré, y est très-propre.

Dans les provinces de *Tche kiang*, & de *Kiang nan*, d'où vient la meilleure soye, on a soin d'engraisser la terre de la boue qu'on tire des canaux, dont le pays est coupé, & qu'on nettoye tous les ans. On peut y employer les cendres & la fiente des animaux, sans oublier celle des vers à soye. Les petits légumes qu'on sème entre ces arbres, ne leur font aucun tort, pourvu qu'on ne soit attentif à ne pas labourer la terre près de l'arbre, car le soc endommageroit les racines.

Mais voici ce qu'il y a de principal, & ce qui apporte le plus de profit: c'est d'avoir l'œil à ce que les mûriers soient taillez à propos, & par une main habile: l'arbre en est, & plutôt, & plus chargé de feuilles: ces feuilles sont mieux nourries, & d'un goût plus propre à réveiller l'appétit des vers. On ne doit pas craindre d'éclaircir les branches, & sur tout celles du cœur de l'arbre: afin d'y laisser une place vuide & libre. Celui qui est chargé de faire la provision des feuilles, étant placé dans le centre de l'arbre, les cueille bien plus commodément. Il ramasse plus de feuilles en un jour, qu'un autre qui n'auroit pas pris cette précaution, n'en ramasseroit en plusieurs jours. Ce qui n'est pas une petite épargne.

Art de
rajeunir les
Mûriers.

Du Ter-
roir con-
venable
aux Mû-
riers.

D'ailleurs quand les vers sont affamez, on ne court point le risque de les faire souffrir de la faim : leur repas est bien plutôt préparé, que s'il falloit faire la provision de feuilles fraîches, sur un mûrier épais comme un buisson. Pour faciliter la cueillette autour de l'arbre, on se sert d'une échelle fourchée, qui se soutient elle-même sans appuyer sur le mûrier, de crainte de lui nuire. Notre auteur prétend qu'un mûrier bien taillé en vaut deux autres, & rend un double profit.

Du tems
de les tail-
ler.

C'est au commencement de Janvier, où dans tout ce mois là qu'on taille les mûriers : on les taille de même façon qu'on taille les vignes, & en particulier les treilles. Il suffit que les branches qu'on laisse aient quatre yeux. Le surplus doit être rejeté. On coupe entièrement quatre sortes de branches : 1°. Celles qui sont pendantes & qui penchent vers la racine. 2°. Celles qui se jettent en dedans, & qui tendent vers le tronc. 3°. Celles qui sont fourchues, & qui sortent deux à deux du tronc de l'arbre : l'une de ces branches doit être nécessairement retranchée. 4°. Celles qui d'ailleurs viennent bien, mais qui sont trop épaisses & trop garnies.

De la ma-
nière de les
tailler.

On ne laissera donc que les branches qui se jettent en dehors de l'arbre : au Printems suivant elles auront un air vif & brillant, & les feuilles qui auront le plus poussé, avanceront la vicillesse des vers, & augmenteront le profit de la soye.

Notre auteur qui compte beaucoup sur l'art de tailler les mûriers, ainsi qu'il se pratique dans son pays de *Nan king*, & au voisinage de *Tebe kiang*, dit hardiment que ceux de la province de *Chan tong* qui en usent autrement, devroient éprouver cette méthode, & ne pas s'en tenir opiniâtrément à leurs anciennes pratiques.

De la
Cueillette
des Feuil-
les.

Sur la fin de l'Automne, & avant que les feuilles des mûriers jaunissent, il faut les cueillir, les faire sécher au soleil, puis les battre & les briser en petites parties, les conserver dans un lieu non fumé, & même les enfermer dans de grands vases de terre, dont on bouchera l'ouverture avec de la terre grasse. Au Printems ces feuilles brisées seront réduites en une espèce de farine. On la donne aux vers après qu'ils ont mué. J'expliquerai en son lieu la manière de la donner, & les bons effets qu'elle produit.

Usage de
leur Bois.

Dans les provinces de *Tebe kiang* & de *Kiang nan* qui produisent la meilleure soye, on est attentif à empêcher les mûriers de croître : on les taille pour qu'ils ne viennent qu'à une certaine hauteur. Les branchages qu'on ramasse avec soin, sont de plus d'un usage : car les Chinois savent mettre tout à profit. 1°. Dans les endroits où le bois est rare, ils servent à faire du feu pour chauffer l'eau, où l'on met les bonnes coques de soye, afin de les dévider plus aisément. 2°. De la cendre de ces branches, on en fait une lessive, où l'on jette les coques percées par les papillons, & celles qui sont défectueuses. Avec le secours de cette lessive où elles cuisent, elles s'élargissent extraordinairement, & deviennent propres à être filées pour faire de la filofelle, ou être préparées pour la ouate qui tient lieu de coton. 3°. Enfin avant que de destiner au feu ces branchages, il y en a qui les dépouil-

pouillent de leur peau, dont ils font du papier qui est assez fort pour couvrir les parasols ordinaires, sur-tout quand il est huilé & coloré.

Comme les mûriers vieillissent, & qu'en vieillissant leurs feuilles deviennent moins appétissantes, on doit avoir soin de les renouveler: outre la manière de les rajeunir par l'enture, comme je l'ai expliqué, on se procure de nouveaux plans, soit en entrelaçant des branches vives & saines dans de petites tonnes faites de deux pièces d'un gros bambou, qu'on remplit de bonne terre: soit en recourbant au Printems de longues branches qu'on a laissées au tems de la taille, & qu'on plonge par la pointe dans une terre préparée: au mois de Décembre suivant, ces branches auront pris racine de bouture. Alors on les retranche du corps de l'arbre en les coupant adroitement, & on les transplante dans la saison.

On sème aussi des graines de mûrier: il faut les choisir des meilleurs arbres, & du fruit qui vient au milieu des branches. Cette graine doit se mêler avec la cendre des branches qu'on a brûlé: le lendemain on agite le tout dans de l'eau: lorsque l'eau vient à se rasseoir, la graine inutile surnage: celle qui va au fond doit être séchée au soleil, puis on la sème avec du mil à parties égales & mêlées ensemble. Le mil est ami du mûrier, & en croissant il le défend des ardeurs du soleil: car dans ces commencemens il veut de l'ombre. Lorsque le mil est meur, on attend qu'il fasse du vent, & alors on y met le feu. Au Printems suivant, les mûriers poussent avec beaucoup plus de force.

Quand les jets sont montés à une juste hauteur, il faut en couper la pointe, afin qu'ils se fournissent par les côtes, de même qu'on a soin de couper les branches qui naissent, jusqu'à ce que l'arbre parvienne à la hauteur qu'on souhaite. Enfin on transplante ces jeunes mûriers en différentes lignes, à la distance de huit à dix pas. Chaque plan d'une ligne sera éloigné de quatre pas de son voisin. Il faut éviter que les arbres d'une ligne ne répondent directement à ceux de la ligne opposée: apparemment qu'on affecte ce défaut de symmétrie, afin que ces arbres ne fassent pas de l'ombre les uns aux autres.

Ce n'est pas assez d'avoir cultivé des mûriers, propres à fournir la nourriture convenable aux vers à soye, il faut encore préparer à ces précieux insectes, un logement qui soit conforme aux diverses situations où ils se trouvent, & au tems où ils sont occupés de leur ouvrage. Ces habiles ouvriers qui contribuent de leur substance, au luxe & à la délicatesse de nos habits & de nos meubles, méritent qu'on les traite avec distinction. Les richesses qu'ils fournissent, se mesurent sur les soins qu'on prend d'eux: s'ils souffrent, s'ils languissent, leur ouvrage souffrira & languira à proportion.

Il y a quelques auteurs Chinois, qui ont parlé du logement propre pour les vers à soye: mais ils n'ont écrit que pour ceux qui suivent une certaine routine, par rapport à une petite quantité de soye proportionnée à leur loisir, à leurs facultez, & à leur étroite habitation: car il y a certaines provinces, où presque dans toutes les maisons on élève des vers à soye. L'auteur

Manières de renouveler les Plans des Mûriers.

Par Enture.

Par Sèmençe.

De l'Enture.

Du Logement des Vers à Soye.

Auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

teur qu'on suit ici, & qui parvint à être un des premiers Ministres de l'Empire, a traité la matière à fond, & n'a écrit que pour les grands laboratoires, où l'on fait de la dépense, mais dont on est dédommagé dans la suite avec usure.

Détail particulier à cette occasion.

Il faut, dit notre auteur, choisir un lieu agréable pour le logement des vers à soye, & avoir soin que ce logement soit un peu élevé, sur un terrain sec, & dans le voisinage d'un ruisseau: car comme il est nécessaire de baigner & de laver plusieurs fois les œufs, l'eau vive est celle qui convient davantage. Le quartier où l'on bâtira ce logement, doit être retiré, & surtout éloigné des fumiers, des égouts, des troupeaux, & de tout fracas. La mauvaise odeur, & les moindres surprises de frayeur, font d'étranges impressions sur une engeance si délicate: l'aboyement même des chiens, & le cri perçant du coq, sont capables de les déranger, quand ils sont nouvellement éclos.

Construction de la Chambre.

On bâtira donc une chambre carrée, qui peut avoir d'autres usages hors de la saison des vers à soye. Comme l'air y doit être chaud, on aura soin que les murailles soient bien conditionnées. L'entrée sera tournée au Midi, du moins au Sud-Est, & jamais au Nord. Il y aura quatre fenêtres, une à chaque côté de la chambre, pour admettre l'air de dehors selon le besoin, & lui donner un libre passage: ces fenêtres qu'on tient presque toujours fermées, seront d'un papier blanc, & transparent, parce qu'il y a des heures où la clarté est nécessaire, & d'autres où il faut de l'obscurité: c'est pourquoi il est à propos qu'il y ait des nattes mobiles derrière les chassis.

Précautions nécessaires pour cette Chambre.

Ces nattes serviront encore à défendre le lieu des vents contraires, tels que sont les vents du Sud & de Sud-Ouest, qui n'y doivent jamais pénétrer: & comme on a besoin quelquefois d'un zéphir rafraîchissant, & que pour cela il est nécessaire d'ouvrir une des fenêtres, si c'étoit dans un tems où l'air fût rempli de mouches & de cousins, ce seroit autant de vers perdus: s'ils se jettent sur les coques de soye, ils y causent des tares, qui rendent la soye d'une difficulté extrême à dévider: le mieux, & ce qui se pratique ordinairement, c'est de hâter l'ouvrage avant la saison des mouches. On ne doit pas être moins soigneux à défendre l'entrée de la chambre aux petits lézards, & aux rats, qui sont friands des vers à soye, & pour cela il faut se pourvoir de chats actifs & vigilans.

Pour la Chaleur qui lui est nécessaire.

Il est important, comme on le verra dans la suite, que les œufs s'éclouent en même tems, & que les vers dorment, se éveillent, mangent, & muent tous ensemble: & pour cela il faut que dans leur logement il règne une chaleur toujours égale & constante. Le moyen que notre auteur suggère pour l'y conserver, c'est de bâtir aux quatre angles de la chambre, quatre espèces de petits poëles, c'est-à-dire, des creux maçonnez chacun de tous les côtés, où l'on allume du feu: ou bien d'avoir un bon brasier portatif qu'on promènera dans la chambre, & qu'on retirera, lorsqu'on le jugera à propos. Mais ce brasier doit être allumé au dehors de la chambre, & enseveli sous un tas de cendres: car une flamme rouge, ou bleuâtre, nuit beaucoup aux vers.

Notre auteur voudroit même autant qu'il est possible, que le feu qui échauffe la chambre, se fit de fiente de vache. Il conseille d'en ramasser pendant l'Hyver, de la détremper, de la mettre en briques, & de la faire sécher au soleil. On rangera ces briques sur des couches de bois dur, qu'on aura mis dans les cavitez maçonnées, on y mettra le feu, lequel produira une chaleur douce, & convenable aux vers, qui se plaisent à l'odeur de cette fiente, mais en prenant bien garde que la fumée ne pénètre dans le logement: car ils ne peuvent la souffrir. Ce feu se conserve long-tems sous les cendres, ce qui n'est pas un petit avantage. Enfin, pour préserver le lieu de toute humidité, sans quoi il y auroit peu de profit à espérer, il faut que la porte ait par dehors un paillafon piqué, qui empêche que la fraîcheur de l'air ne s'y infinuë.

Feu particulier convenable aux Vers à Soye.

Il s'agit maintenant de meubler le logement, & d'y tenir prêts les instrumens nécessaires, pour fournir aux besoins & à l'entretien des vers à soye. On disposera par étage neuf ou dix rangs de planches, plus ou moins, à la distance de neuf pouces les unes des autres. Là seront placées des clayes faites de joncs à claires voyes, en sorte que le petit doigt puisse passer dans chaque trou, afin que la chaleur du lieu y pénètre plus aisément, & que la fraîcheur y succède de même. Ces divers étages seront rangez de telle manière, qu'ils formeront une enceinte dans la chambre au milieu, & autour de laquelle on puisse agir. C'est sur ces clayes qu'on fait éclore les vers, & qu'on les nourrit jusqu'à ce qu'ils soient prêts à faire leur soye: car pour lors la scène change.

Des Meubles des Vers à Soye.

Au reste, ces clayes étant comme le berceau de ces vermineux extrêmement tendres, on y met une espèce de matelas, dit le Chinois, c'est-à-dire, qu'on y répand une couche de paille sèche, & hachée en petites parties, sur laquelle on étend une longue feuille de papier, qu'on adoucit en la maniant délicatement. Quand la feuille est salie par leurs crottes, ou par les restes de leur repas, c'est-à-dire, par les fibres des feuilles auxquelles ils ne touchent point, on la couvre d'un filet, dont les mailles donnent un libre passage: on jette sur ce filet des feuilles de mûrier, dont l'odeur fait monter aussitôt ce peuple affamé: ensuite on leve doucement le filet, qu'on place sur une claye nouvelle, tandis qu'on nettoye l'ancienne pour s'en servir une autre fois.

Voilà bien des précautions à garder pour le logement des vers. Notre auteur les pousse encore plus loin. Il veut qu'autour du bâtiment, & à peu de distance, on élève une muraille, ou une épaisse palissade, sur-tout du côté de l'Ouest, afin que si l'on est obligé de faire entrer de l'air de ce côté-là, le soleil couchant ne donne pas sur les vers à soye.

Quand il s'agit de ramasser les feuilles de mûrier, il conseille de se servir d'un large rezeau, qui s'ouvre, & se ferme à peu-près comme une bourse, afin que les feuilles ne soient pas étouffées, & que dans le transport leur humidité se dessèche, sans qu'elle soit en danger de se faner.

Cueillette des Feuilles.

Comme dans les premiers jours, après que les vers sont éclos, ils ont besoin d'une nourriture plus délicate & préparée, il veut qu'on coupe les feuilles en petits filamens très-déliés, & que pour cela on y employe un

Manière de les préparer.

couteau très-affilé, qui ne presse pas les feuilles en les coupant, & qui leur laisse toute la finesse de leur goût.

On voit assez souvent que les plantes dégèrent, & que la sémence ne répond pas à la bonté de la première origine: il en arrive de même aux papillons: il y en a de foibles & de languissans: on ne doit pas en attendre une postérité vigoureuse. Il est donc important de les choisir: ce triage se fait à deux reprises.

Manière
de distin-
guer les
bons Papil-
lons d'avec
les mau-
vais.

1°. Avant qu'ils soient sortis de leurs coques, & c'est alors qu'on doit distinguer celles des mâles, & celles des femelles. Voici la manière de les connoître: les coques un peu pointues, qui sont serrées, fines, moins grandes que les autres, contiennent les papillons mâles. Les coques plus arrondies, plus grandes, plus épaisses, & plus négligées renferment les femelles. A parler en général, les coques qui sont claires, un peu transparentes, nettes, & solides, sont les meilleures.

2°. Ce choix se fait encore plus sûrement, lorsque les papillons en sont sortis, ce qui arrive peu après le quatorzième jour de leur solitude. Ceux qui sortent les premiers, & qui devancent les autres d'un jour, ne doivent point être employez à multiplier l'espèce: attachez-vous à ceux qui sortent en foule le jour suivant: les plus tardifs doivent être rejettez. Voici un autre indice pour ne pas se tromper dans ce triage: les papillons, dont les ailes sont recourbées, qui ont les fourcils chauves, la queue sèche, le ventre rougeâtre & nullement velu, ne doivent pas être gardez pour la multiplication de l'espèce.

De leur
Multipli-
cation.

Lorsque ce triage est fait, on approche les mâles des femelles qu'on place sur diverses feuilles de papier, afin qu'ils s'accouplent. Ce papier doit être fait, non de toile de chanvre, mais d'écorce de mûriers. Il faut les fortifier par des fils de soye ou de coton collez par derrière, parce que quand elles seront chargées d'œufs, elles doivent être plongées jusqu'à trois fois dans l'eau pour donner aux œufs un bain salutaire. On étendra ces feuilles de papier sur des nattes chargées de paille épaisse. Après que les papillons auront été unis ensemble environ douze heures, il faut séparer les mâles. S'ils demeureroient plus long-tems unis, les œufs qui viendroient, étant plus tardifs, ne pourroient éclore avec les autres & cet inconvénient doit s'éviter. Les papillons mâles seront mis à quartier avec ceux qu'on aura rejettez dès le commencement.

Des soins
au tems de
la Ponte
des Femel-
les.

Afin que les femelles pondent plus avantageusement, on avertit de les mettre au large, & de les couvrir: l'obscurité les empêche de trop éparpiller leurs œufs. Quand elles en seront entièrement délivrées, il faut les tenir encore couvertes durant quatre ou cinq jours. Après quoi tous ces papillons joints à ceux qu'on aura mis à l'écart, ou qu'on tirera morts des coques, seront mis profondément en terre, car ce seroit une peste pour les animaux qui y toucheroient. Il y en a qui assurent que si on les enfoûte en divers endroits dans un champ, ce champ pendant quelques années ne produira ni ronces, ni aucuns autres arbrisseaux épineux. Il y en a d'autres qui les jettent dans des étangs domestiques, & ils prétendent qu'il n'y a rien de meilleur pour engraisser les poissons.

Quant

Quant à cette riche sémence qui reste attachée sur les feuilles de papier, il peut y en avoir encore de rebut: les œufs, par exemple, qui étant collez ensemble forment des espèces de grumeaux, doivent être rejettez: l'espérance de la soye est dans les autres, & c'est de ceux-ci qu'on doit prendre un très grand soin. Sur quoi notre auteur s'étonne, que les vers étant si sensibles aux impressions de l'air tant soit peu froid ou humide, leurs œufs au contraire se trouvent fort bien de l'eau & de la neige. Ne semble-t-il pas, dit-il, qu'ils soient de deux natures différentes? Il compare les changemens qui arrivent aux vers, qu'on voit devenir successivement fourmis, chenilles, & enfin papillons, aux changemens qui arrivent par ordre aux plantes, par le développement de leurs parties qui sont compactes dans une situation, & qui se dilatent dans une autre, dont les uns séchent & tombent, au moment que d'autres paroissent & sont dans toute leur vigueur.

Des soies
qu'on doit
prendre
des Oeufs;

Le premier soin qu'on doit prendre, c'est de suspendre ces feuilles chargées d'œufs à la poutre de la chambre qui sera ouverte pardevant, afin que le vent passe, sans pourtant que les rayons du soleil donnent dessus: il ne faut pas que le côté de la feuille où sont les œufs, soit tourné en dehors. Le feu dont on chauffe la chambre ne doit jetter ni flamme, ni fumée: on doit aussi prendre garde qu'aucune corde de chanvre n'approche ni des vers, ni des œufs: ces avertissemens ne se répètent pas sans raison. Quand on a laissé durant quelques jours les feuilles ainsi suspendues, on les roule d'une manière lâche, enforte que les œufs soient en dedans de la feuille, & on les suspend encore de la même manière durant l'Été & l'Automne.

Le huitième de la douzième lune, c'est-à-dire, à la fin de Décembre, ou dans le mois de Janvier, lorsqu'il y a un mois intercalaire, on donne le bain aux œufs dans de l'eau froide de rivière, s'il est possible, ou bien dans de l'eau où l'on aura dissous un peu de sel, ayant l'œil que cette eau ne se glace. Les feuilles y resteront deux jours, & de peur qu'elles ne surnagent, on les arrête au fond du vase, en mettant dessus une assiette de porcelaine. Après les avoir retirées de l'eau, on les suspend de nouveau, & lorsqu'elles sont sèches, on les roule d'une manière un peu serrée, & on les enferme séparément & debout dans un vase de terre. Dans la suite, environ tous les dix jours une fois, lorsque le soleil après un tems pluvieux se montre avec force, on expose les feuilles à ses rayons dans un lieu couvert où il n'y ait point de rosee: on les y laisse ainsi exposées environ une demie heure, & puis on les enferme, comme on a fait auparavant.

Du Bain
nécessaire
aux Oeufs.
Première
Manière,

Il y en a dont la pratique est différente: ils plongent les feuilles dans de l'eau, où ils ont jetté des cendres de branches de mûrier, & après les y avoir laissées un jour entier, ils les en retirent pour les enfoncer quelques momens dans de l'eau de neige, ou bien ils les suspendent durant trois nuits à un mûrier, pour y recevoir la neige ou la pluie, pourvu qu'elle ne soit pas trop forte.

Seconde
Manière;

Ces bains ou d'une espèce de lessive & d'eau de neige, ou d'eau de rivière, ou d'eau empreinte de sel, procurent dans son tems une soye facile à

Effets de
ces Bains;

dévider, & contribuent à la rendre plus liée, plus forte, & moins poreuse dans sa substance. Ils servent principalement à conserver dans les œufs toute leur chaleur interne, en quoi consiste leur vertu prolifique.

Du soin
des Oeufs
au tems de
la naissance
des
Vers.

Lorsqu'on voit sur les mûriers des feuilles naissantes, il est tems de songer à faire éclore les œufs: car on les hâte, ou on les retarde, selon les divers degrés de chaleur ou de fraîcheur qu'on leur donne: on les hâte, si l'on déploie souvent les feuilles de papier, & si en les fermant, on les roule d'une manière fort lâche. En faisant tout le contraire, on les retarde.

Voici quelle doit être l'occupation des trois derniers jours, qui précèdent la naissance des vers. Il importe beaucoup qu'ils viennent à éclore tous ensemble. Quand ils sont prêts de naître, on voit les œufs se gonfler, & dans leur rondeur devenir un peu pointus: le premier de ces trois jours sur les dix à onze heures, lorsque le ciel est serain & qu'il fait un petit vent tel qu'il y en a pour lors, on tire du vase ces précieux rouleaux de papier, on les étend en long, on les suspend, en sorte que le dos soit tourné au soleil, on les y tient jusqu'à ce qu'ils ayent une chaleur douce & tempérée. On les roule ensuite d'une manière serrée, & on les remet de leur hauteur dans le vase en un lieu chaud, jusqu'au lendemain qu'on les retire de la même façon, & qu'on fait la même manœuvre.

Après la
naissance.

On remarquera ce jour-là que les œufs changent de couleur, & deviennent d'un gris cendré. Alors on joint les feuilles de papier deux à deux, on les roule plus serrées, on lie même les deux extrémités. Le troisième jour sur le soir on déplie les feuilles, & on les étend sur une natte fine: les œufs paroissent alors noirs: s'il y avoit quelques vers d'éclos, il doivent être réprouvés: la raison est qu'ils ne seroient jamais vers de communauté: l'expérience a appris que ces sortes de vers, qui ne sont pas éclos en même tems que les autres, ne s'accordent jamais avec eux pour le tems de la mue; du réveil, des repas, ni, ce qui est de principal, pour le tems où se fait le travail des coques: ces vers bizarres multiplieroient les soins & les embarras, & par ce dérangement causeroient de la perte: c'est pourquoi on les bannit de bonne heure. Cette séparation étant faite, on roule trois feuilles ensemble d'une manière fort lâche, qu'on transporte dans un lieu bien chaud, & qui soit à l'abri du vent du Midi.

Le lendemain sur les dix à onze heures on tire les rouleaux, on les déplie, & on les trouve pleins de vers qui sont comme autant de petites fourmis noires, & c'est en effet le nom qu'on leur donne, *He y*: les œufs qui, environ une heure après, ne seront point éclos, doivent être abandonnez. Si parmi ces vers nouvellement nez, on en distingue qui ayent la tête platte, qui soient secs & comme brûlez, qui soient d'un bleu céleste, ou jaunes, ou de couleur de chair, ne songez point à les élever: les bons sont ceux qui paroissent de la couleur d'une montagne qu'on voit de loin.

Ce qu'on conseille d'abord de faire, c'est de peser dans une balance la feuille qui contient les vers nouvellement éclos. Ensuite on présentera cette feuille inclinée, & à demi renversée, sur une longue feuille de papier sec

méc

mée de feuilles de mûrier, & préparée de la manière que j'ai dit ci-devant: l'odeur de ces feuilles attirera ces petits vers affamez: on aidera les plus paresseux à descendre avec une plume de poule, ou en frappant doucement sur le dos de la feuille renversée. Aussitôt après on pelera séparément cette feuille vuide, pour sçavoir précitément le poids des vers qu'on a eu. Sur quoi on réglera à peu près la quantité de livres de feuilles qu'il faudra pour leur nourriture, & le poids des coques qu'on en doit retirer, s'il n'arrive point d'accident.

Il s'agit maintenant de faire garder à ces vers un bon régime, & de tempérer à propos la chaleur de leur logement. Pour cela on donne aux vers à l'oye une mere affectionnée & attentive à leurs besoins: & c'est ainsi que notre auteur l'appelle, *Tsan mou*, mere des vers.

Elle prend donc possession du logement, mais ce n'est qu'après s'être bien lavée, & avoir pris des habits propres, & qui n'ayent aucune mauvaise odeur. Il ne faut pas qu'elle ait mangé depuis peu de tems, ni qu'elle ait manié de la chicorée sauvage: cette odeur est très-préjudiciable à ces tendres élèves. Elle doit être vêtue d'un habit simple & sans doublure, afin qu'elle juge mieux par le sentiment, des degrés de chaleur du lieu, & qu'elle puisse augmenter ou diminuer le feu qui l'échauffe: mais elle évitera avec soin de causer de la fumée, ou d'exciter de la poussière, ce qui seroit très contraire à la délicatesse de ces petits insectes, qui veut être extrêmement ménagée avant les premières mues. Chaque jour, dit un auteur, est pour eux comme une année, & en a, pour ainsi dire, les quatre saisons: le matin, c'est le Printems: le milieu du jour, c'est l'Été: le soir, c'est l'Automne: & la nuit, c'est l'Hyver.

En général voici des règles pratiques qui sont fondées sur l'expérience, & auxquelles il est bon de se conformer. 1°. Lorsqu'on conserve les œufs jusqu'au tems qu'ils doivent éclore, ils veulent un grand froid. 2°. Lorsqu'ils sont éclos & qu'ils ressemblent à des fourmis, ils demandent beaucoup de chaleur. 3°. Quand ils sont devenus chenilles, & vers le tems de la mue, ils ont besoin d'une chaleur modérée. 4°. Après la grande mue, il leur faut de la fraîcheur. 5°. Lorsqu'ils sont sur le déclin & prêts de vieillir, on doit les échauffer peu à peu. 6°. Enfin une grande chaleur leur devient nécessaire, lorsqu'ils travaillent aux coques.

La délicatesse de ces petits insectes, demande aussi qu'on ait grand soin d'écartier tout ce qui peut les incommoder. Car ils ont leurs dégoûts & leurs antipathies: ils ont sur tout aversion du chanvre: des feuilles humides ou échauffées par le soleil: de la poussière, si l'on balaye lorsqu'ils sont nouvellement éclos: de l'humidité de la terre: des moucherons & des cousins: de l'odeur du poisson grillé & des cheveux brulez, du musc, de la fumée, de l'haleine qui sent le vin, du gingembre, de la laitüe ou de la chicorée sauvage, de tout grand bruit, de la malpropreté, des rayons du soleil: de la lueur de la lampe, dont la flamme tremblante ne doit pas durant la nuit leur frapper les yeux: des vents coulis, du grand vent, du froid, du chaud, & principalement du passage subit d'un grand froid à une grande chaleur: tout cela est contraire à ces tendres vermisseaux.

Du Régime qu'on doit faire garder aux Vers.

De leur Maître d'Hôtel, ou de l'intendante de leur maison.

Dés Règles pratiques au sujet des Vers à Soye.

Des Dégoûts & des Antipathies des Vers à Soye.

Des Maladies des Vers à Soye.

Au regard des alimens, les feuilles chargées de rosée, celles qui ont été séchées au soleil, ou à un grand vent, ou bien qui sont empreintes de quelque mauvaise odeur, sont la cause la plus ordinaire de leurs maladies. Il est à propos de cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance, & de les tenir au large dans un lieu bien net & bien aéré: sans oublier de ne donner dans les premiers jours que des feuilles tendres & coupées en petits filamens.

De leur Mue.

Au bout de trois ou quatre jours, quand ils commencent à devenir blancs on doit augmenter la nourriture & la donner moins fine: Ils tirent ensuite un peu sur le noir, il faut alors leur donner des feuilles en plus grande quantité, & telles qu'on les a cueillies. Ils redeviennent blancs, & mangent avec moins d'avidité, diminuez un peu les mets: ils jaunissent, diminuez les davantage: ils deviennent tout-à-fait jaunes, & sont, selon le langage Chinois, à la veille d'un des trois sommeils, c'est-à-dire, qu'ils sont prêts à muer: retranchez tout repas. Toutes les fois qu'ils muent, il faut les traiter de même à proportion de leur grandeur.

Les Vers à Soye mangent pendant le jour & pendant la nuit.

Du nombre de leurs repas.

Entrons dans un plus grand détail: ces vers mangent également le jour & la nuit: dès qu'ils sont éclos, il leur faut quarante-huit repas par jour, deux par heure. Le second jour on leur donne trente fois des feuilles, mais qui sont coupées moins menues. On leur en distribue encore moins le troisième jour. Ces petits insectes ressemblent alors aux enfans nouvellement nez, qui veulent toujours être à la mamelle, sans quoi ils languissent. Si la nourriture n'étoit pas proportionnée à leur appetit, il leur viendrait des échauffaisons qui ruineroient les plus belles espérances. On conseille dans ces premiers jours de leur donner des feuilles, que des personnes saines aient conservées quelque tems dans leur sein. Les petits vers s'accoutument fort de la transpiration du corps humain.

Aux tems des repas, il faut répandre également par tout les mets qu'on leur donne. Un ciel sombre & pluvieux affoiblit d'ordinaire leur appetit: le remède est d'allumer immédiatement avant le repas, un brandon de paille bien sèche, & dont la flamme soit égale, & de le passer par dessus les vers pour les délivrer du froid & de l'humidité qui les engourdit. Ce petit secours les met en appetit & prévient les maladies. Le grand jour y contribue parcellément, aussi leve-t'on pour lors les paillassons des fenêtres.

La vieillesse des Vers à soye est avantageuse à ceux qui les élèvent.

Mais à quoi bon se donner tant de soins, pour faire manger souvent ce petit troupeau? C'est afin de hâter sa vieillesse, & de le mettre plutôt en état de travailler aux coques: c'est en ces soins que consiste le grand profit qu'on en espère. S'ils vieillissent dans l'espace de 23. ou de 25. jours, une claye convertie de vers, dont le poids, l'orsqu'on les a pesés d'abord, aura été d'un mas, c'est-à-dire, d'un peu plus d'une dragme, produira 25. onces de soye: au lieu que si faute de soins & de nourriture, ils ne vieillissent que dans 28. jours, on n'aura que 20 onces de soye, & s'ils ne vieillissent que dans un mois ou 40. jours, on n'en retirera qu'environ dix onces.

Du soin qu'on doit

Quand ils approchent de la vieillesse, donnez leur une nourriture facile, en

en petite quantité, & souvent, à peu près comme dans leur enfance. S'ils avoient des indigestions dans le tems qu'ils commencent à faire leurs coques, ces coques seroient humides & imbibées d'une eau salée, qui rendroit la soye très-difficile à dévider. En un mot quand ils ont vécu 24. ou 25. jours depuis qu'ils sont éclos, plus ils diffèrent leur travail, plus ils dépendent de feuilles, moins ils donnent de soye, & les mûriers pour avoir été effeuillés trop avant dans la saison, pousseront plus tard leurs bourgeons l'année suivante.

prendre
des Vers à
Soye au
tems de
leur vicil-
lesse.

Après leurs mues, & lorsqu'ils ont quitté leurs dépouilles, il faut leur donner peu à peu, mais souvent, des feuilles menues: c'est comme une seconde naissance, ou selon d'autres auteurs, une espèce de convalescence. Lorsque les vers, dit-il, sont sur le point de muer, ils ressemblent à un homme malade, on diroit qu'il va se faire de grands changemens dans tout son corps, & que tout est prêt à se dissoudre: mais s'il peut dormir une seule nuit, il devient tout autre, il ne s'agit plus que de réparer ses premières forces par un sage régime.

Mais il y a d'autres maladies qu'il faut prévenir ou guérir: elles viennent ou du froid, ou de trop de chaleur. C'est pour prévenir les premiers accidens, qu'on recommande de donner au logement des vers, un juste tempérament de chaleur. Si cependant le froid avoit surpris ces petits ouvriers, ou faute d'avoir bien fermé les fenêtres, ou parce que les feuilles de mûrier n'étoient pas bien sèches, ce qui leur cause un dégout total, & une espèce de dévoyement: car au lieu de crottes, ils ne rendent que des eaux & des glaires: alors faites brûler des quartiers de fiente de vache auprès des malades, sans pourtant qu'il y ait de fumée. On ne sçauroit croire combien l'odeur de cette fiente brûlée leur est salutaire.

De leurs
Maladies
causées par
le froid.

Les maladies qui leur viennent de chaleur, sont causées ou par la faim soufferte à contre-tems, ou par la qualité & la quantité des alimens, ou par une situation incommode, ou par l'air de dehors devenu tout-à-coup brûlant. En ce dernier cas, on ouvre une ou plusieurs fenêtres, mais jamais du côté que souffle le vent: il ne faut pas qu'il entre directement dans la chambre, mais par circuit, afin qu'il soit tempéré: par exemple, s'il fait un vent de Midi, il faut ouvrir la fenêtre qui est au Nord. Et même si le vent étoit trop chaud, il faudroit mettre devant la porte, ou devant la fenêtre un vase plein d'eau fraîche, afin que l'air puisse se rafraîchir au passage. On peut même jeter çà & là en l'air dans la chambre une rosée d'eau fraîche, en prenant bien garde qu'il n'en tombe aucune goutte sur les vers à soye.

Par la
chaleur.

Quant à l'excès de chaleur interne, on les guérit en leur donnant de la farine de feuilles de mûrier, qu'on aura recueillies durant l'Automne, & qu'on aura réduites en une poudre très-fine, ainsi que je l'ai expliqué au commencement de cet extrait. On humecte tant soit peu les feuilles destinées à leurs repas, & l'on sème dessus cette farine qui s'y attache: mais on diminue la quantité des feuilles à proportion de la farine qu'on y ajoute: par exemple, si l'on y mêle quatre onces de farine, on diminuera quatre onces.

onces de feuilles. Il y en a qui disent que la farine de certains petits pois verts, que les hommes mangent pour se rafraîchir, peut suppléer à la farine des feuilles : il est certain qu'elle est rafraîchissante pour les vers qui la prennent volontiers, & qu'ils en deviennent plus vigoureux.

Des E-
chaufai-
sons des
Vers à
Soye.

Une situation incommode est souvent, comme je l'ai dit, la cause des échaufaisons qui rendent les vers malades, & cette maladie est la plus ordinaire & la plus dangereuse. Ils ne demandent à être pressés que quand ils sont enfermez dans les œufs. Dès qu'ils sont éclos, ils veulent être au large, sur tout lorsqu'ils sont devenus chenilles, à cause de l'humidité dont ils abondent. Ces insectes, bien que mal-propres d'eux-mêmes, souffrent beaucoup de la malpropreté. Leurs crottes qu'ils jettent en quantité, fermentent bien-tôt, & les échauffent considérablement, si l'on n'est pas exact à les en délivrer, soit en les balayant avec des plumes, soit, ce qui est encore mieux, en les transportant souvent d'une claye sur une autre.

Moyens
de les pré-
venir ou
de les gué-
rir.

Ces changements de clayes sont sur tout nécessaires lorsqu'ils sont devenus grands, & qu'ils approchent de la muc. Mais alors il faut y employer plusieurs personnes, afin qu'ils soient transportez dans le même tems : il faut les manier d'une main légère, ne les pas laisser tomber de haut, ne les pas placer rudement. Ils en deviendroient plus foibles, & plus paresseux au tems du travail. Le simple changement de claye est capable de les guérir de leurs indispositions. Pour donner un prompt soulagement aux infirmes, on jette sur eux des Jones secs, ou de la paille coupée un peu menue, sur-quoi l'on sème des feuilles de mûrier : ils montent pour manger, & par là ils sortent du milieu des crottes qui les échauffent.

Toute la perfection de ce transport consiste à le faire souvent, en partageant ses services également à tous : à le faire doucement, en mettant chaque fois les vers plus au large. Dès qu'ils deviennent un peu grands, il faut partager les vers contenus sur un claye, en trois autres clayes nouvelles, comme en autant de colonies, puis en six, & l'on augmente jusqu'au nombre de vingt & davantage. Ces insectes étant pleins d'humeurs, on doit les tenir à une juste distance les uns des autres.

Machine
particulé-
re pour la
commodo-
ité des
Vers.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est de les transporter à point nommé, lorsqu'ils sont d'un jaune luisant, & prêts à travailler leurs coques. Il faut avoir disposé auparavant le logement propre à leur travail. Notre auteur propose une espèce de charpente négligée, ou de toit allongé & tant soit peu incliné, dont le dedans sera vuide, & dont la pente sera divisée dans son circuit en plusieurs compartimens, qui auront chacun un petit rebord, où l'on placera les vers à foye, lesquels s'arrangeront ensuite d'eux-mêmes chacun dans leur district. On veut que cette machine soit creuse, afin qu'un homme puisse y entrer commodément sans rien déranger, & entretenir au milieu un petit feu qui préserve nos ouvriers de l'humidité & du froid si fort à craindre pour lors : j'ai dit, un petit feu, parce qu'il n'en faut qu'autant qu'il est nécessaire, pour procurer une chaleur douce, qui rende les vers plus ardens au travail, & la foye plus transparente. Cette nombreuse armée de vers étant ainsi rangée dans son logement, il faut l'en-

vironner de fort près d'une anceinte de nattes, qui couvrent même le haut de la machine, soit pour les défendre de l'air extérieur, soit parce qu'ils aiment à travailler en secret, & dans l'obscurité.

Cependant après la troisième journée de travail, on ôte les nattes depuis une heure jusqu'à trois, & l'on donne une libre entrée au soleil dans la chambre, sans néanmoins que les rayons donnent sur le logement de ces petits ouvriers: & après ce tems là on les couvre comme auparavant. S'il venoit à faire du tonnerre, on les préserve de la frayeur que causer le bruit & les éclairs, en les couvrant des feuilles de papier, qui leur ont déjà servi, lorsqu'ils étoient sur les clayes.

Pour les
préserver
de la
frayeur du
tonnerre
& des
éclairs.

Au bout de sept jours l'ouvrage des coques est achevé, & après sept autres jours, ou environ les vers quittent leur appartement de foye, & paroissent en sortant sous la forme de papillons. Quand on ramasse ces coques, c'est assez l'ordinaire de les mettre en monceaux, parce qu'il n'est pas possible de dévider d'abord toute la foye, & que pour lors on est distrait par d'autres occupations. Cependant cela a ses inconvénients: car si l'on diffère à choisir dans le monceau les coques, dont l'on veut laisser sortir les papillons pour la multiplication de l'espèce, ces papillons de coques emmoncelées ayant été pressés & échauffés, ne réussissent pas si bien: les femelles sur tout qui en auront été incommodées, ne donneront que des œufs infirmes. Il faut donc mettre à part les coques des papillons destinés à la multiplication de l'espèce, en les plaçant sur une claye bien au large, & dans un endroit où l'air soit libre & frais.

Pour ce qui est de la multitude des autres coques, qu'on ne veut pas laisser percer, il s'agit de les faire mourir, sans que l'ouvrage en soit endommagé. Elles ne doivent être mises dans la chaudière, qu'à mesure qu'on est en état de les dévider, car si elles y trempoient trop long-tems, la foye en souffriroit. Le mieux seroit de les dévider toutes ensemble, si l'on pouvoit y employer le nombre suffisant d'ouvriers: notre auteur assure, que cinq hommes peuvent dévider en un jour trente livres de coques, & fournir à deux autres autant de foye qu'ils en peuvent mettre en échevaux sur un rouet, c'est-à-dire, environ dix livres. Mais enfin comme cela n'est pas toujours possible, on donne trois moyens de conserver les coques, sans qu'elles soient en danger d'être percées.

Manière
de
diminuer
le nombre
des Vers
sans en-
dommager
le trou-
peau.

Le premier moyen est de les exposer au grand soleil durant une journée entière: les papillons ne manquent pas de mourir, mais l'ardeur du soleil est nuisible aux coques.

Première
Manière.

Le second est de les mettre au bain-marie: on recommande de jeter dans la chaudière une once de sel, & une demie once d'huile de navette: on prétend que les exhalaisons empreintes des esprits acides du sel, & des parties sulphureuses de l'huile, rendent les coques meilleures, & la foye plus facile à dévider: c'est pourquoi on veut que la machine où sont les coques, entre fort juste dans la chaudière, & qu'on lutte à l'entour les ouvertures, par où la fumée pourroit s'échapper. Mais si ce bain n'a pas été donné comme il convient, en quoi il y en a plusieurs qui se trompent, il se trouve un grand nombre de papillons qui percent leurs coques. Sur quoi l'on a-

Seconde
Manière.

vertit 1°. Que les coques fermes & dures ont d'ordinaire le contour de leur foye beaucoup plus gros, & par conséquent plus aisé à dévider, & que par la même raison on peut les laisser plus long-tems au bain-marie. Il n'en est pas de même des coques minces & déliées. 2°. Que quand on a fait mourir les papillons au bain-marie, il faut mettre les coques sur des nattes, sans les y accumuler: & que lorsqu'elles sont un peu refroidies, on doit les couvrir de petites branches de saules, ou de mûriers.

Troisième
Manière.

Le troisième moyen de faire mourir les papillons, & qu'on préfère aux autres, c'est de faire ce qui suit. On enferme les coques en de grands vases de terre: on jette dans chacun de ces vases quatre onces de sel sur dix livres de coques, & on les couvre de feuilles larges & sèches, telles que sont celles de nenuphar. Sur ces feuilles on met encore dix livres de coques, & quatre onces de sel: on fait ainsi diverses couches, puis on lute l'ouverture du vase, sans qu'en aucune sorte l'air y puisse pénétrer. Dès le septième jour les papillons sont étouffez. Si au-contraire l'air s'y insinuoit tant soit peu, par quelque fente, ils viroient assez de tems pour percer leurs coques: comme ils font d'une substance baveuse & propre à se remplir d'air, le peu qui y en entreroit leur conserveroit la vie.

Il est bon d'avertir qu'en mettant les coques dans les vases, il faut séparer celles qui sont excellentes, de celles qui sont moins bonnes. Les coques longues, brillantes, & blanches, donnent une foye très-fine: celles qui sont grosses, obscures, & d'un bleu de couleur de peau d'oignon, ne fournissent qu'une foye grossière.

Du Choix
des saisons
les plus
propres
aux Vers.

Jusqu'ici on n'a parlé que de la manière d'élever les vers au Printems, & c'est en effet dans cette saison que le commun des Chinois s'occupe de ce travail. On en voit cependant qui font éclore des œufs en Eté, en Automne, & presque tous les mois depuis la première récolte faite au Printems. Il faut pour cela trouver des ouvriers qui puissent soutenir un travail si continu, & des mûriers capables de fournir dans toutes ces saisons la nourriture convenable. Mais il est difficile que les mûriers y fussent, & si on les épuise une année, ils dépérissent, & manquent tout-à-fait au Printems suivant.

De la Pré-
férence
qu'on doit
donner à
l'Automne
sur l'Eté.

Ainsi, selon notre auteur, il ne faut faire éclore que peu de vers pendant l'Eté, & seulement pour avoir des œufs dans l'Automne: il cite même un autre auteur, qui conseille d'en élever dans cette saison, laquelle commence vers le 15. d'Août: mais il veut que pour leurs alimens, on ne prenne que les feuilles de certaines branches moins nécessaires à l'arbre. Les raisons qui lui font préférer l'Automne au Printems pour élever les vers, sont. 1°. Que le Printems étant d'ordinaire une saison pluvieuse & venteuse dans les parties méridionales, le profit qu'on attend du travail de ces vers, est plus incertain: au lieu qu'en Automne le tems étant presque toujours pur & serein, on est plus sûr de réussir. 2°. Qu'à la vérité on ne peut pas donner aux vers pour leur nourriture, des feuilles aussi tendres qu'au Printems: mais qu'ils en sont bien dédommages, en ce qu'ils n'ont rien à craindre des mouches & des cousins, dont la piqueuse les fait languir, & leur est mortelle.

Si l'on élève des vers à foye en Eté, ils ont besoin de la fraîcheur, & il faut mettre des gâzes aux fenêtres, qui les préservent des mouchérons. Si on en élève dans l'Automne, il faut d'abord les tenir fraîchement, mais après qu'ils ont mué, & lorsqu'ils font leurs coques, on doit leur procurer plus de chaleur qu'on ne fait au Printems dans les mêmes circonstances, parce que l'air de la nuit est plus froid. Ces vers d'Automne devenus papillons, peuvent donner des œufs pour l'année suivante : néanmoins on croit qu'il est plus sûr de s'en pourvoir durant le Printems, parce que quelquefois ceux d'Automne manquent à réussir.

Si l'on garde des œufs d'Eté pour l'Automne & qu'il s'agisse de les faire éclore, il faut les mettre dans un vase de terre qu'on aura soin de bien couvrir, afin que rien n'y puisse pénétrer. On placera ce vase dans un grand bassin d'eau de source bien fraîche, à la hauteur des œufs renfermez dans le vase : car si l'eau étoit plus haute, les œufs mourroient, & si elle étoit plus basse, plusieurs n'auroient pas la force d'éclore avec les autres. S'ils venoient à éclore plus tard, ou les vers ne vivront pas, ou bien s'ils vivent, leurs coques seront très-mal conditionnées. Si tout est bien observé comme on le prescrit, les œufs écloreont au bout de 21. jours. Il y en a qui, au lieu de les mettre dans de l'eau fraîche, conseillent de les placer à l'ombre sous quelque arbre bien touffu, dans un vase de terre fraîche & non cuite. Ils prétendent qu'après y avoir été laissez 21. jours, on les verra éclore.

Lorsque les vers à foye sont prêts de travailler, on peut les placer de telle manière, qu'au lieu de faire des coques, selon leur coûtume, lorsqu'ils sont abandonnez à eux-mêmes : ils font une pièce de foye plate, mince, & ronde, qui ressemble parfaitement au pain à chanter, fait en forme de grande hostie. Il ne faut pour cela que couvrir d'un papier bien juste, & sans que rien déborde, un vase de cette figure, & y placer le vers prêt à filer la foye.

On retireroit plusieurs avantages d'un travail ainsi dirigé. 1°. Ces pièces rondes & plates se dévident aussi aisément que les coques. 2°. La foye en est pure, & l'on n'y trouve point cette humeur visqueuse, que les vers renfermé long-tems jette dans sa coque, & que les Chinois appellent son urine : dès qu'il a achevé son ouvrage, on le retire sans lui donner le loisir de salir son travail. 3°. Il n'est pas nécessaire de se presser d'en dévider la foye, comme on est obligé de le faire par rapport aux coques, & l'on peut différer tant qu'on veut ce travail, sans courir aucun risque.

Quand on a retiré la foye des coques, on ne songe plus qu'à la mettre en œuvre : les Chinois comme je l'ai dit, ont des instrumens très-simples pour ce travail, il n'est gueres possible d'en donner une explication qui forme des idées nettes & précises. Ce sont là de ces choses dont on juge mieux par les yeux, que par tout ce qu'on en pourroit dire : c'est pourquoi on verra représenté dans les diverses figures suivantes, & les différens meubles dont ils se servent dans le tems qu'ils élèvent les vers, & les divers instrumens qu'ils employent, pour réussir dans ces beaux ouvrages de foyeries qu'ils fournissent à l'Europe.

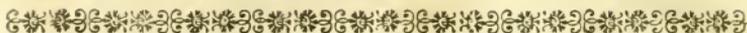
Raisons de cette Préférence.

Du soin des œufs qu'on garde d'une saison à une autre.

Du soin des Vers au tems de l'opération de la Soye.

Avantages de ces soins.

Des opérations des Chinois au tour de la Soye.



DE LA LANGUE CHINOISE.

Introduc-
tion de
l'Histo-
rien.

A FIN de donner une vraie idée de la Langue de la Chine, je ferai connoître d'abord quel est le génie de cette Langue: ensuite comment on doit prononcer & écrire les mots Chinois en caractères d'Europe. Enfin je finirai par un abrégé de Grammaire Chinoise.



Du Génie de la Langue Chinoise.

La Langue
Chinoise
est sans
Alphabet.

LA Langue de la Chine n'a rien de commun avec les Langues mortes ou vivantes que nous connoissons: elle n'en a ni les figures ni la construction. Toutes les autres Langues ont un alphabet d'un certain nombre de lettres, qui par leurs combinaisons différentes, forment des syllabes & des mots: celle-ci est sans alphabet: elle a autant de caractères & de figures différentes, qu'il y a de mots.

Unique
Conformi-
té qu'elle a
avec les
Langues
d'Europe.

La seule conformité qu'elle peut avoir avec nos Langues d'Europe, est que comme l'alphabet est de vingt-quatre lettres, qui se forment de ces six ou sept traits.

一 丨 ㇇ ㇆ ㇅ ㇄ , Sçavoir l'A. des trois premiers: le B. du sixième & quatrième doublé: le C. du cinquième simple: le D. du sixième & du quatrième: l'E. du sixième & du troisième triplé: l'O. du quatrième & cinquième joints ensemble: le Q. de l'O & du septième trait, &c. De même tous les caractères Chinois se forment à proprement parler des six seuls traits suivans.



Deux for-
res de
Langues à
la Chine.

La Vulgai-
re & la
Mandari-
ne.

En quoi
consiste la
Mandari-
ne.

Les Chinois ont deux sortes de Langues: l'une vulgaire & propre du peuple, qui est différente selon les diverses provinces: l'autre qu'ils appellent, la Langue Mandarine, qui est à peu près ce qu'est parmi nous la Langue Latine pour les Ecclésiastiques & les Sçavans.

Cependant le peu d'analogie de la Langue Chinoise avec toutes les autres Langues mortes ou vivantes, fait que cette comparaison n'est pas juste: la Langue Mandarine est proprement celle qu'on parloit autrefois à la Cour dans la province de *Kiang nan*, & qui s'est répandue dans les autres provinces parmi les personnes polies: & de là vient que dans les provinces voisines de celle de *Kiang nan*, on la parle beaucoup mieux que par tout

ail-

ailleurs. Peu à peu elle s'est ainsi introduite par tout : ce qui est très-utile pour le Gouvernement. Elle paroît pauvre : car elle n'a gueres qu'environ 330. mots, qui sont tous monosyllabes & indéclinables, & qui se terminent presque tous par des voyelles, ou par cette consonne *N.* ou *Ng.*

Cependant ce peu de mots suffit pour s'expliquer sur toutes sortes de matières : parce que, sans multiplier les paroles, le sens se multiplie presque à l'infini par la diversité des accens, des inflexions, des tons, des aspirations, & d'autres changemens de la voix : & c'est cette variété de prononciation qui est une occasion fréquente d'équivoque, à ceux qui ne sont pas bien verbez dans la Langue.

Un exemple le fera comprendre : ce mot *tcu* prononcé en traînant & allongeant l'*u*, & éclaircissant la voix, signifie Seigneur, ou Maître. S'il est prononcé d'un ton uniforme avec l'*u* prolongé, il signifie *pourceau*. Quand on le prononce légèrement & avec vitesse, il veut dire *cuisine*. Si on le prononce d'une voix forte & d'un ton mâle, mais qui s'affoiblit sur la fin, il signifie *colonne*.

Un même mot à diverses significations.

De même cette syllabe *po*, selon les différens accens, & les diverses inflexions de voix, dont on la prononce, a onze significations différentes. Elle signifie *verre*, *bouillir*, *vanner du ris*, *sage* ou *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *rompre* ou *fendre*, *incliné*, *tant soit peu*, *arroser*, *esclave* ou *captif*. D'où il est aisé de conclure que cette Langue qui paroît si pauvre & si resserrée par le petit nombre de monosyllabes qui la composent, ne laisse pas d'être en effet riche, abondante, & expressive.

D'ailleurs le même mot, quand on lui joint d'autres mots différens, signifie une infinité de choses différentes. *Mou*, par exemple, quand il est icul, signifie *arbre*, *bois*. Mais s'il est composé, il a beaucoup d'autres significations. *mou leao*, signifie du bois préparé pour un édifice. *mou lan*, signifie des barreaux, ou des grilles de bois : *mou hia*, une boîte : *mou siang*, une armoire : *mou tsiang*, charpentier : *mou eul*, champignon : *mou nu*, une espèce de petite orange : *mou sing*, la planette de Jupiter, *mou mien*, le coton, &c. Ce mot se peut joindre de diverses autres manières, & a autant de significations qu'il est joint avec des mots différens.

C'est ainsi que les Chinois en assemblant différemment leurs monosyllabes, forment des discours suivis, & s'expliquent avec beaucoup de netteté & de grace : de même à peu près que nous formons tous nos mots, par les diverses manières dont nous joignons ensemble les 24. lettres de notre alphabet.

Au reste les Chinois distinguent si naturellement les différens tons, attachez au même monosyllabe, qu'ils en comprennent le sens, sans faire la moindre réflexion aux divers accens qui le déterminent. Et il ne faut pas s'imaginer, comme quelques auteurs l'ont avancé, qu'ils chantent en parlant, & qu'ils forment une espèce de musique, qui ne manqueroit pas de choquer l'oreille, & d'être très-désagréable. Ces différens tons se prononcent si finement, que les étrangers mêmes ont de la peine à s'en appercevoir, sur tout dans la province de *Kiang nan*, où l'accent est meilleur qu'en nulle

De l'Assemblage des Monosyllabes.

autre province. Il en faut juger par la prononciation gutturale, qui se trouve dans la Langue Espagnole, & par les différens tons dont on se sert dans la Langue Françoisé & la Langue Italienne: ces tons sont presque imperceptibles, & ne laissent pas de signifier différemment: ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, que le ton fait tout.

Les Chinois se servent de Figures pour exprimer leurs Pensées.

Etendue des signes de quelques caractères.

L'art de joindre ensemble ces monosyllabes, sur tout en écrivant, est très-difficile, & demande beaucoup d'étude. Comme les Chinois n'ont que des figures pour exprimer leurs pensées, & qu'ils manquent d'accens qui varient sur le papier la prononciation, ils ont besoin d'autant de figures ou de caractères différens, qu'il y a de différens tons, qui donnent au même mot des significations si diverses.

Il y a d'ailleurs des caractères qui signifient deux ou trois paroles, & quelquefois des périodes entières: par exemple, pour écrire ces paroles: *bon jour, Monsieur*: au lieu de joindre le caractère qui signifie, *bon*, & celui qui signifie *jour*, avec celui qui signifie *Monsieur*: on doit se servir d'un caractère différent, qui seul exprime ces trois paroles: & c'est ce qui multiplie si fort les caractères Chinois. Il n'en est pas comme de nos Langues d'Europe, où l'on connoît les diverses significations d'un même mot, par les divers accens qui en fixent la prononciation, ou bien par l'endroit où le mot est placé, & par la suite du discours.

Il est vrai qu'on ne laisseroit pas de se faire entendre, en joignant ensemble les caractères de chaque monosyllabe: mais cette manière de s'exprimer en écrivant est triviale, & n'est en usage que parmi le peuple. Le stile dont on écrit, lorsqu'on veut briller dans les compositions, n'a nul rapport avec celui dont on parle, quoique les paroles soient les mêmes: & un homme de Lettres se rendroit ridicule, s'il écrivoit de la manière dont on a coutume de s'exprimer dans la conversation.

Rapport des Caractères Chinois avec ceux du Japon.

Il faut en écrivant se servir de termes plus choisis, d'expressions plus nobles, & de certaines métaphores qui ne sont pas de l'usage ordinaire: mais qui sont propres à la matière qu'on traite, & aux livres qu'on compose. Les caractères de la *Cochinchine*, du *Tong king*, du *Japon*, sont les mêmes que ceux de la Chine, & signifient les mêmes choses, sans toutefois que ces peuples en parlant, s'expriment de la même sorte. Ainsi, quoique les Langues soient très-différentes, & qu'ils ne puissent pas s'entendre les uns les autres en parlant: ils s'entendent fort bien en s'écrivant, & tous leurs livres sont communs. Ces caractères sont en cela comme des chiffres d'arithmétique: plusieurs nations s'en servent: on leur donne différens noms: mais ils signifient par-tout la même chose.

Devoir des Lettres à ce sujet.

C'est pourquoi les Lettres ne doivent pas seulement connoître les caractères, qui sont en usage dans le commerce ordinaire de la vie: ils doivent sçavoir encore leurs diverses combinaisons, & les divers arrangemens, qui de plusieurs traits simples, font des caractères composés: & comme l'on compte jusqu'à quatre-vingt mille de ces caractères, celui qui en sçait le plus, est aussi le plus sçavant, & peut lire & entendre un plus grand nombre de livres: d'où l'on peut juger combien il faut d'années, pour connoître

noître une multitude si prodigieuse de caractères, pour les démêler quand ils sont réunis, & pour en retenir la figure, & la signification.

Il faut avouer néanmoins que pourvu qu'on sçache environ dix mille caractères, on est en état de s'expliquer en cette Langue, & d'entendre un grand nombre de livres. Le commun des Lettrez n'en sçait gueres plus de quinze ou vingt mille: & il y a peu de Docteurs qui soient parvenus jusqu'à en connoître quarante mille.

Ce nombre prodigieux de caractères est recueilli dans leur grand vocabulaire, qu'ils nomment *Hai pien*. Et de même que parmi les Hébreux, il y a des lettres radicales, qui marquent l'origine des mots, & font connoître ceux qui en sont dérivez, lorsqu'on les cherche dans leur Dictionnaire, selon l'ordre de ces lettres radicales: il y a aussi parmi les Chinois des figures radicales, qui sont, par exemple, les lettres de montagnes, d'arbres, d'homme, de terre, de cheval, &c. sous lesquelles il faut chercher tout ce qui appartient aux montagnes, aux arbres, à l'homme, à la terre, & au cheval. De plus, il faut sçavoir distinguer dans chaque mot ces traits ou figures, qui sont au-dessus, au-dessous, à l'un des côtez, ou dans le corps de la figure radicale.

Outre ce grand vocabulaire, ils en ont un autre plus court, qui ne contient que huit ou dix mille caractères, qui leur sert pour lire, écrire, entendre, ou composer des livres. Que s'ils n'y trouvent pas certaines lettres, dont ils ont besoin, ils ont recours à leur grand Dictionnaire. Nos Missionnaires ont recueilli de la même façon tous les termes qui peuvent leur servir à instruire les peuples des mystères de la foi, & qui sont en usage dans les entretiens & livres ordinaires, même dans les livres classiques.

Comme Clement d'Alexandrie attribué aux Egyptiens trois sortes de caractères, les premiers qu'il nomme Epistolographiques, c'est-à-dire, propres à écrire des lettres, comme sont ceux de notre alphabet: les autres Sacerdotaux, propres seulement à des Prêtres, pour écrire les choses sacrées, de même qu'il y a des notes pour la musique: & les derniers Hiéroglyphiques, propres à être gravez sur les monumens publics: ce qui se faisoit en deux manières: l'une, par des images propres, ou qui approchoient des choses que l'on vouloit représenter: comme quand ils exprimoient la lune par un croissant: l'autre, par des images énigmatiques & symboliques, comme seroit un serpent qui se mord la queue, & qui est plié en rond, pour signifier l'année ou l'éternité: les Chinois ont eu de tout tems une semblable diversité de caractères. Dès le commencement de leur Monarchie, ils communiquoient leurs idées, en formant sur le papier les images naturelles des choses qu'ils vouloient exprimer: ils peignoient, par exemple, un oiseau, des montagnes, des arbres, des lignes ondoyantes, pour exprimer des oiseaux, des montagnes, une forêt, & des rivières.

Cette manière d'expliquer sa pensée, étoit fort imparfaite, & demandoit plusieurs volumes pour exprimer assez peu de choses. D'ailleurs il y avoit une infinité d'objets, qui ne pouvoient être représentez par la peinture, tels que

De leurs
Vocabu-
laires.

Du Pre-
mier.

Du Sc-
cond.

Manière
ancienne
des Chi-
nois d'ex-
primer
leurs pen-
sées.

Inconvé-
nient de
cette
Manière.

que font l'ame, les sentimens, les passions, la beauté, les vertus, les vices, les actions des hommes & des animaux, & tant d'autres, qui n'ont ni corps, ni figures. C'est pourquoi insensiblement ils changerent leur ancienne manière d'écrire: ils composèrent des figures plus simples, & en inventerent plusieurs autres, pour exprimer les objets qui ne tombent point sous les sens.

Les Lettres Chinoises ont chacune leur signification.

Mais ces caractères plus modernes ne laissent pas d'être encore de vrais Hiéroglyphes: premièrement, parce qu'ils sont composés de lettres simples, qui retiennent la même signification des caractères primitifs. Autrefois, par exemple, ils représentoient ainsi le soleil par un cercle ☉, & l'appelloient *Gé*: ils le représentent maintenant par cette figure ☽, qu'ils nomment pareillement *Gé*. Secondement, parce que l'institution des hommes a attaché à ces figures la même idée, que ces premiers symboles présentoient naturellement, & qu'il n'y a aucune lettre Chinoise qui n'ait sa propre signification, & qui ne la conserve, lorsqu'on la joint avec d'autres. *Tsai*, par exemple, qui veut dire, malheur, calamité, est composé de la lettre *mien*, qui signifie *maison*, & de la lettre *ho*, qui signifie *feu*: parce que le plus grand malheur, est de voir sa maison en feu. On peut juger par ce seul exemple, que les caractères Chinois n'étant pas des lettres simples, comme les nôtres, qui séparément ne signifient rien, & n'ont de sens que quand elles sont jointes ensemble: ce sont autant de Hieroglyphes, qui forment des images, & qui expriment les pensées.

Du Style des Chinois.

Le style des Chinois dans leurs compositions, est mystérieux, concis, allégorique, & quelquefois obscur à l'égard de ceux qui n'ont pas une parfaite connoissance des caractères. Il faut être habile, pour ne pas se méprendre dans la lecture d'un ouvrage: ils disent beaucoup de choses en peu de paroles: leurs expressions sont vives, animées, & semées de comparaisons hardies, & de métaphores nobles. S'ils veulent marquer, par exemple, qu'on ne doit point songer à détruire la Religion Chrétienne, que l'Empereur a approuvée par un Edit, ils diront: l'encre qui a écrit l'Edit de l'Empereur en faveur de la Religion Chrétienne, n'est pas encore sèche, & vous entreprenez de la détruire.

De leur Manière d'écrire.

Sur-tout ils affectent de mêler dans leurs écrits beaucoup de sentences & de passages, qu'ils tirent des cinq Livres Canoniques: & comme ils comparent leurs compositions à un tableau, ils comparent de même les sentences qu'ils tirent de leurs livres, aux cinq principales couleurs qui entrent dans la peinture. C'est en cela principalement que consiste leur éloquence. Du reste ils se piquent tous de décrire proprement, & de peindre exactement leurs caractères: & c'est à quoi l'on a de grands égards, lorsqu'on examine les compositions de ceux qui aspirent aux degrés.

Préférence qu'ils donnent au beau caractère sur la Peinture.

Ils préfèrent même un beau caractère à la plus admirable peinture, & l'on en voit souvent qui achètent bien cher une page de vieux caractères, quand ils sont bien formez. Ils honorent leurs caractères jusques dans les livres les plus ordinaires: & si par hazard quelques feuilles étoient tombées,

bées, ils les ramassent avec respect: ce seroit, selon eux, une grossièreté, & une impolitesse, d'en faire un usage profane, de les fouler aux pieds en marchant, ou de les jeter même avec indifférence. Souvent il arrive que les menuisiers & les maçons n'osent pas déchirer une feuille imprimée, qui se trouve collée sur le mur ou sur le bois. Ils craignent de faire une faute.

Ainsi on peut distinguer trois sortes de langage chez les Chinois: celui du peuple, celui des honnêtes gens, & celui des livres. Bien que le premier ne soit pas si peigné que les deux autres, il ne faut pas croire qu'il soit si fort au-dessous de nos Langues d'Europe, puisqu'il n'a certainement aucun des défauts qu'on lui a quelquefois prêtés en Europe. Les Européens qui viennent à la Chine, & qui ne sont pas encore verriez dans la Langue, trouvent des équivoques, où il n'y en a pas seulement l'ombre. Comme ils ne se font point gêner d'abord à bien prononcer les mots Chinois avec leurs aspirations & leurs accens: il arrive qu'ils n'entendent qu'à demi ce que disent les Chinois, & qu'ils ont de la peine à se faire entendre. C'est une faute dans eux, & non pas un défaut de la Langue. On trouve dans quelques mémoires, que les Lettrez tracent souvent avec le doigt, ou avec l'éventail, des lettres sur leurs genoux, ou en l'air: s'ils le font, c'est par vanité ou par coutume, plutôt que par nécessité: ou parce que ce sera un terme & un caractère peu usité, comme nos termes de marine, de musique, de chirurgie, &c.

Des divers
Espè-
ces de
Langage
Chinois.
Première
Espèce.

Au-dessus de ce langage bas & grossier, qui quant à la prononciation, se varie en cent manières, & dont on se sert pour les livres, il y en a un autre plus poli & plus châtié, qui s'employe dans une infinité d'histoires vraies ou feintes, d'un goût très-fin & très-délicat. L'esprit, les mœurs, les peintures vives, les caractères, les contrastes, rien n'y manque. Ces petits ouvrages se lisent & s'entendent sans beaucoup de peine: on y trouve par tout une netteté, une politesse, qui ne cède point aux livres d'Europe les mieux écrits.

Seconde
Espèce.

Après ces deux manières de s'exprimer, l'une pour le petit peuple, qui a moins de soin de l'arrangement de ses paroles, & l'autre qui devoit être celle des Mandarins & des Lettrez: vient le langage des livres qui ne sont point écrits en stile familier, & il y a dans ce genre-ci bien des degrés où il faut s'élever, jusqu'à ce qu'on parvienne à la brièveté majestueuse & sublime des *Kings*.

Troisième
Espèce.

Ce n'est plus ici une Langue qui se parle dans le discours ordinaire, mais seulement qui s'écrit, & qu'on n'entendrait pas aisément sans le secours des lettres qu'on a sous les yeux, & qu'on lit avec plaisir. Car on trouve un stile net & coulant: chaque pensée est ordinairement exprimée en quatre ou en six caractères: on ne sent rien qui choque une oreille délicate, & la variété des accens ménagés avec art, rend toujours un son harmonieux & doux.

La différence qui se trouve entre ces livres & les *King*, consiste dans la matière dont ils parlent, qui n'est ni si auguste, ni si haute: & dans le stile

qu'ils employent, qui est, & moins laconique, & moins grand. Dans les matières sublimes on ne se sert ni de points ni de virgules: comme ces compositions ne sont que pour les Lettrez, c'est à eux à juger où le sens finit, & les gens habiles ne s'y trompent jamais.

De la Richesse de la Langue Chinoise.

Vossius avoit raison de dire que l'abondance de la Langue Chinoise vient de la multitude des caractères: il faut ajoûter qu'elle vient aussi des sens divers qu'on leur donne, & de l'assemblage qu'on en fait, en les joignant le plus ordinairement deux à deux, assez souvent trois à trois, & même quelquefois quatre à quatre. On a un Dictionnaire fait par les ordres du feu Empereur: il ne comprenoit pas toute la Langue, puisqu'on a été obligé d'y ajoûter un supplément en vingt-quatre volumes, & cependant il y avoit déjà quatre-vingt-quinze volumes de compte fait: la plû-part fort épais, & d'une écriture menue. Il n'y a pas de Langue au monde qu'on ne pût épuiser en beaucoup moins de tomes. Il n'y a donc point de Langue, ni qui soit plus riche que la Langue Chinoise, ni qui puisse se vanter d'avoir régné trois à quatre mille ans, comme elle régné encore aujourd'hui.

Parallèle de cette Langue avec celles d'Europe.

Tout ce que nous venons de dire, paroîtra sans doute étrange à des Européens, accoutumés aux vingt-quatre lettres qui composent notre alphabet: mais peut-être sera-t'on moins surpris, quand on fera réflexion que notre Langue & toutes les autres ont une infinité de figures pour s'exprimer, quoiqu'elles le puissent faire par ces vingt-quatre lettres: chaque art & chaque profession a des caractères qui lui sont propres.

Outre nos vingt-quatre lettres que nous diversifions en plusieurs manières, en majuscules ou capitales, qui sont différentes des communes & ordinaires, en Italiques & Romaines, &c. Nous en avons pour écrire des lettres rondes, quarrées, bâtardes, financières, & Italiennes. Nous avons de plus les figures des nombres ou les chiffres, les interponctions qui sont le point, la virgule, l'apostrophe, les accens, la cédile, le tiret, les parenthèses, le point interrogatif & l'admiratif, les abréviations qui sont autant de caractères dont nous nous servons, pour marquer le repos du discours, la prononciation, la continuation, &c. Les Astronomes ont des caractères pour les douze signes, pour les divers aspects de la lune & des astres. Les Géometres ont leurs figures: les Musiciens ont leurs notes blanches, noires, crochues, doubles crochues, &c. Enfin il y a peu d'arts & de sciences qui n'ayent des figures propres, qui leur tiennent lieu de caractères, pour exprimer leurs pensées.

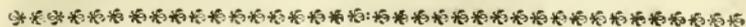
Les Chinois ont encore aujourd'hui une ancienne espèce de Langue, & de caractères, qui ne sont plus en usage que pour les titres, les inscriptions, les cachets & les devises, & dont ils ont d'anciens livres qu'il faut que les Sçavans entendent. Ils ont aussi des lettres courantes & usuelles, dont ils se servent pour les actes publics, les contrats, les obligations, & autres actes de Justice, comme il y a parmi nous une espèce de lettre qu'on nomme financière. Enfin ils ont une lettre qui demande une étude particulière, pour la diversité des traits & de ses abréviations, ou en-

lace-

placements, qui la rendent difficile. On s'en sert sur-tout, lorsqu'on veut écrire promptement.

Ce qui concerne la manière de prononcer les mots Chinois, & de les orthographier en caractères d'Europe, donnera un nouveau jour à ce qui vient d'être dit sur le génie de cette Langue.

De la Prononciation & de l'Orthographe.



De la Prononciation Chinoise, & de l'Orthographe des mots Chinois, en caractères d'Europe.

IL n'est pas possible aux Chinois d'écrire les Langues d'Europe, avec leurs caractères, & même de bien prononcer aucune de ces Langues, parce que d'un côté ces caractères, bien qu'en si grand nombre n'expriment qu'environ trois ou quatre cens syllabes, & n'en peuvent exprimer d'autres: & que d'un autre côté on ne trouve point dans le son de ces syllabes les cinq lettres suivantes: *b, d, r, x, z*: de sorte qu'un Chinois qui voudroit les prononcer, ne pourroit le faire, qu'en y changeant quelque chose, & se servant des sons qui en approchent le plus dans sa Langue. Il semble pourtant que *d* & *z* soient dans ce mot *y-tseè*, que quelques-uns prononcent *y-dseè*: mais le même Chinois qui dira bien *y-dseè*, ne pourra dire, *da, de, di, do, du*: ni *za, ze, zi, zo, zu*.

Les Chinois ne peuvent écrire les Langues d'Europe.

De même c'est vainement qu'on voudroit écrire les mots Chinois en caractères d'Europe: outre qu'on ne réussiroit pas dans plusieurs, au bout d'une page, on ne pourroit plus rien comprendre à ce qu'on auroit écrit. C'est une nécessité d'apprendre à connoître les lettres Chinoises, & il seroit bon de s'accoutûmer d'abord à ne voir aucun mot Chinois écrit en caractères Européens, que la lettre Chinoise ne fût à côté.

Pour la prononciation, elle est très-difficile, non-seulement à cause des accens, qui ne s'apprennent que par l'usage: mais bien plus, parce qu'il y a plusieurs mots, que nous ne pouvons ni prononcer, ni écrire. Les dents des Chinois sont disposées autrement que les nôtres: le rang d'en haut, par exemple, fort, & avance presque à tous en dehors, & le rang d'en bas rentre & se retire en dedans: au lieu que les dents des Européens se choquent toutes par l'extrémité, celles des Chinois tombent quelquefois sur la levre inférieure, ou du moins sur les gencives, & ne se rencontrent presque jamais assez justes.

Ni les prononcer.

Pour cause de la disposition de leurs dents.

Tous les mots Chinois écrits à l'Européane, se terminent par une des cinq voyelles *a, e, i, o, u*, & par une *N* tantôt seule, & qui produit *an, en, in, on, un*, & tantôt suivie d'une autre consonne, ce qui fait *ang, eng, ing, ong, ung*. Les lettres initiales qui commencent les mots, tiennent de plusieurs Langues d'Europe pour la prononciation. Il faut parler de tout cela le plus brièvement & le plus clairement qu'il sera possible.

De la terminaison des mots.

L'*A* final n'a d'autre difficulté que celle de divers accens.

De l'*A* final.

De l'E.
final.

L'E final est de trois ou quatre fortes.

1°. C'est un *e* fermé: *Coué* Royaume. *Gé* jour.

2°. C'est quelquefois un *E* fort ouvert, & qui se prononce comme ces mots François, *après*, *exprès*. *Ké* Etranger, *Hoſte*. *Mé* de l'encre.

3°. C'est aussi d'autrefois un *e* muet. Par exemple, *Seë* Homme de Lettres. La prononciation du mot François *se*, comme *se porter bien*, n'est pas tout-à-fait celle de *Seë*. Ici l'*S* est plus forte & siffle d'avantage, & l'*E* final est plus long. C'est pourquoi quelques-uns l'écrivent par deux *ſſ*, & par deux *e* à muets. On ne voit pas pourquoi les Portugais écrivent ce mot avec un *u* François, *ſu*: car il est certain que ce n'est nullement la première syllabe de ces mots *Sujet*, *Supérieur*.

4°. Cet *e* muet souvent ne s'écrit pas, & quelquefois on a de la peine de le distinguer d'un *i*. En voici des exemples.

PREMIER EXEMPLE. *Sii*, l'Occident, pourroit s'écrire ainsi, *Seë*, puisqu'on le prononce, comme en François nous prononçons le mot *Scië*, instrument pour scier du bois.

SECOND EXEMPLE. Le mot *Chë*, est, s'écrit quelquefois *Chi*. La prononciation doit être entre celle de l'*E*, & de l'*I*. *cheë*, sur-tout quand il est final: car dans la suite du discours on appuie plus sur l'*E*, que sur l'*I*, & on dit *che*.

TROISIÈME EXEMPLE. Dans ces mots *Couëi*, les manes des morts: *ouëi*, ſçavoir: *ouëi*, personne: *luëi*, dedans: *luëi*, tonnerre: *moëi*, beau: la terminaison n'est pas tout-à-fait semblable à la terminaison Française de ces mots, *armëe*, *épëe*, *penſëe*. C'est encore moins *Coui*, *moi*, *lui*, *moui*:

De l'I. L'*I* final dans ces mots *mai*, acheter: *lai*, venir, *pai*, visiter, &c. doivent se prononcer en-la manière que les Italiens prononcent *mai*, jamais: *lai*, cris, sanglots, en faisant sentir l'*a* & l'*i*. Il faut excepter *yai*, le port: *vai*, des fouliers: *Kiai*, tous: qu'il faut prononcer comme ces mots François, *mais*, *jamais*.

De l'O. L'*O* final est quelquefois tout-à-fait obscur, & approche un peu de la diptongue *ou*, lorsqu'il est précédé d'un *a*. Souvent on le prononce à peu-près comme ce mot, *baut*, en suivant la prononciation Normande: c'est-à-dire, ouvrant fort la bouche, & faisant sentir la diptongue *au*: c'est ainsi que l'on prononce *boa*, bon: *lao*, travailler, fatiguer, *leao*, marque d'une action passée: *miao*, un chat.

De l'U. L'*U* final se prononce comme en François dans ces mots *chu*, livre: *liu* ou *lu*, un aſne: *niu*, femme, &c. Souvent on le prononce comme la moitié de la diptongue, *ou*, *fou*, pere: *mou*, mere: *pou*, non.

De l'N. L'*N* finale doit se prononcer d'un ton ſec, & comme s'il y avoit un *e* muet au bout du mot. Ainsi *fan*, du ris cuit, se prononce comme les deux dernières syllabes de ce mot, *profane*, rendant le son de l'*a* très-clair, & n'appuyant gueres sur l'*e* muet. Il faut prononcer *chin*, esprit, comme nous prononçons la *Chine*, sans appuyer sur l'*E*, & comme on prononce en Latin la préposition *in*. *Men* se prononce de même comme en Latin,

ou.

ou comme on prononce en Grec *τιπδομεν*. Ce *men* est la marque du pluriel dans plusieurs mots Chinois, comme nous le verrons dans la suite. Enfin il y a quelques mots, qui semblent se terminer en *ou*, comme *touou*, *pouou*: mais c'est un *O* si obscur, qu'un François ne le peut sentir: il entend *touen*, *pouen*, ou *touan*, *pouan*.

L'*N* finale à laquelle on doit joindre encore une consonne, s'écrit par les Portugais avec *m*, & par les Espagnols avec une *n* & un *g*. Peu importe, pourvu qu'on sçache que ce son est un peu mou, & un peu traînant, comme le son qu'on entend, quand on a donné un grand coup sur une grosse cloche. Les Chinois appuyent sur la voyelle, ce qui varie le son. *Tang*, temple, n'est pas *Teng*, une lampe: *teng* n'est pas *ting*, un clou: *ting* n'est pas *tong*, l'Orient: mais ils conviennent en cette impression, qui reste en l'air, après qu'on les a prononcés, & que je compare à l'impression qui reste après le coup donné à une cloche. Le *g* ne doit nullement se faire sentir. Il faut, par exemple, prononcer *fang*, une chambre, comme nous prononçons *francs*, mille francs: à l'*r* près qui n'est point dans la Langue Chinoise, c'est la même chose.

Pour ce qui est des lettres qui sont au commencement, ou dans le corps des monosyllabes: voici ce qu'il y a à observer.

1°. Les Chinois prononcent le *ch*, comme nous prononçons en François, *chagrin*, *chaise*, *chiche*. Par exemple, *chao*, peu: *che*, dix: *chi*, un corps mort: *chu*, une lettre. Les Espagnols & les Portugais écrivent ce *ch* par un *x*: *xe*, *xi*. De *Ch*,

2°. Ils ont le *co* & le *ci* des Italiens, comme dans ce mot *citta*. Nous écrivons ces mots avec *tch*, par exemple, *tcha*, du thé: *tche* manger: *tchi*, sçavoir: *tchu*, Seigneur.

3°. Ils prononcent le *ts* comme les Italiens prononcent ce mot *gratia*: c'est pourquoi nous écrivons *tsien*, qui est une sorte de monnoye de cuivre. De *Ts*;

4°. Ils ont l'*x* & le *χ* des Grecs. Ce mot *Kouan*, Officier; Mandarin, pourroit s'écrire par *Coïan*, *Coan* & *Quoan*. Mais il vaut mieux écrire *Koan*, pour éviter la confusion. De l'*x* & du *K*.

Ils ont une *H* si forte, qu'elle est tout-à-fait gutturale, *hoan*, changer. De l'*H*;

5°. Il se trouve un *I* dans certains mots qui est presque insensible, comme *sue*, ou *sue*, *tsuen*, ou *tsuen*. Il faut bien se donner de garde de prononcer *sive*, de la neige, comme la particule Latine, *sive*.

6°. Les Chinois ont un *v* consonne, comme *van*, dix mille taëls: *ven*, interroger: *vang*, en vain. Plusieurs cependant confondent cet *v* avec *ou*, ou un double *W*, & disent, *ouen*, demander, &c. De l'*V*;

7°. Ils ont aussi un *J* consonne: *ju*, comme: *ju*, lait: *jang*, pardonner. Il est bon d'écrire l'*I* voyelle par un *y*, quand il est au commencement: *y*, un: *yu*, de la pluie: *yong*, se servir: *yang*, mouton. De l'*J*;

Ces mots *ngbe*, le front: *ngben*, un bienfait: *ngbeou* vomir: *ngai*, aimer: *ngao*, superbe: *ngan*, santé, sont un peu difficiles à prononcer, parce qu'il

faut que l'n, & le g entrent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre, & se confondent ensemble. Il vaut mieux écrire *nghe*, à l'Italienne, que *ngué* à la Française.

9. Ce mot *ell*, deux, s'écrit par les Portugais avec l'*b*. Cet *E* que nous mettons à la tête, est féminin & fort fourd, comme s'il y avoit encore là-dessus un *u*. Les deux *ll* qui suivent, font replier la langue, comme un arc, & après bien de la peine, on ne sçauroit réussir à prononcer ce mot comme les Chinois.

Diversité
dans la
pronon-
ciation de
quelques
mois.

10. Il y a certains mots qui se disent en deux façons: par exemple, *fen*, & *foïen*, un sol Chinois, qui contient dix deniers de cuivre: *Moïen*, & *Men*, une porte, &c. Mais ce n'est qu'en certaines significations: car on ne dit jamais, par exemple, *ngo moïen*, mais toujours *ngo mén*, nous.

11. Chaque province prononce à sa façon tous ces mots Chinois, qui ne sont, comme j'ai dit, qu'au nombre de trois à quatre cens: ce qui fait qu'un Chinois de *Peking*, par exemple, a beaucoup de peine à entendre un homme de la province de *Quang tong*, ou de *Fo kien*. La Langue mandarine, qu'ils appellent *Coïan boa*, & qui a cours, comme nous l'avons dit, dans tout l'Empire, n'est pas tellement fixe, qu'on puisse se promettre, quand on la sçait, d'entendre tout le monde, & d'être entendu par-tout. Chaque province parle à sa façon cette Langue. On dit dans un endroit *yong*: dans autre c'est *jong*: dans le *Kiang si* c'est *yun*. Cet autre mot *ju* est dans une autre province *ju*: & dans le *Kiang si*, c'est *eull*, &c.

Difficulté
de parler le
Chinois.

La plus grande partie des mots étant ainsi corrompus & déguisez, bien qu'on sçache parler la Langue Mandarine dans une province, si l'on passe dans une autre, il semble qu'on soit tombé dans un nouveau Royaume: & il faut démonter son imagination, pour donner aux mêmes mots une essence toute nouvelle. Cela s'étend même jusqu'aux diverses personnes à qui l'on parle. Un Missionnaire après trois ou quatre ans de fatigues, entend une bonne partie de ce qu'on lui dit: & bien qu'il parle très-mal, ceux qui sont rompus à son jargon, conçoivent à peu près ses pensées: mais s'il se trouve avec des gens qu'il n'ait jamais vus, il lui faut nécessairement un Interprète, pour lui faire entendre ce qu'on dit, & pour expliquer ce qu'il veut dire lui-même.

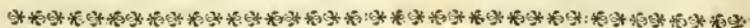
Diversité
de Patois
jusqu'à
dans les
Villages.

Outre cela chaque province, chaque grande ville, chaque *Hien*, & même chaque gros village à son patois particulier: c'est la Langue dominante, tout le monde la parle, les Lettrez, comme le peuple & les femmes: mais les femmes & le peuple n'en sçavent point parler d'autre. Dans la Langue Mandarine, pourvu qu'on parle lentement, on distingue une bonne partie des voyelles & des consonnes qui composent les mots, & l'on peut les écrire ou les retenir à quelques-uns près: mais dans le patois, outre qu'il semble qu'on le parle avec une rapidité extrême: outre qu'il y a une infinité de mots qu'on y mêle par habitude, & qui ne signifient rien, ou plutôt qui paroissent ne signifier rien: outre cela, dis-je, la plû-part des mots ne laissent aucune trace dans la mémoire, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec les syllabes Grecques, Latines, Françaises, Italiennes, &

& Espagnoles, & ne peuvent se concevoir comme il faut, par un étranger qui ne sçait que ces sortes de Langues.

Si l'on ajoûte les combinaisons de ces mots, & les phrases différentes dont on se sert dans chaque province, on jugera aisément quelle doit être la peine d'un Européan, qui parcourt plusieurs de ces provinces, pour y annoncer Jesus-Christ. Il n'y a certainement qu'un motif aussi relevé, que celui de faire connoître le vrai Dieu à tant de peuples qui l'ignorent, qui puisse soutenir un Missionnaire dans le travail pénible & ingrat, que demande l'étude d'une Langue si difficile: & ce ne peut être que par une bénédiction particulière de Dieu, que nous en avons vû un si grand nombre depuis le P. Ricci, qui y ont fait des progres étonnans, jusqu'à s'attirer par leurs écrits, l'admiration des plus habiles Docteurs de l'Empire. On a vû même quelques-uns de ces Docteurs, s'incliner profondément au seul nom des ouvrages de ces étrangers.

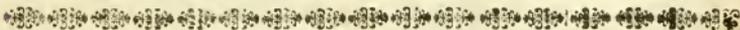
Difficultés à un Européan d'acquiesce le Chinois.



Abrégé de Grammaire Chinoise.

CE petit abrégé de grammaire Chinoise n'aidera pas peu à faire connoître le génie de cette Langue, qui n'étant composée que de mots d'une seule syllabe, & indéclinables, semble ne pouvoir être assujettie à aucune règle. Il y en a cependant par rapport aux noms, aux pronoms, aux conjugaisons des verbes, aux prépositions, aux adverbés, aux nombres & à leurs particules, dont je vais parler.

La Langue Chinoise est composée de noms d'une syllabe.



Des noms Positifs, Comparatifs, & Superlatifs.

CE n'est pas dans la Langue Chinoise qu'il faut chercher la diversité des genres, des cas, & des déclinaisons. Très-souvent le nom ne se distingue pas du verbe: & le même mot, qui, selon l'endroit où on le place, est un substantif, peut devenir adjectif, & même un verbe.

Par exemple, ces deux mots *Ngai*, j'aime: *Siang*, je pense, peuvent être & des noms & des verbes. S'ils sont placez avant un autre mot, en sorte qu'ils signifient quelque action, ce sont des verbes: exemple, *Ngo ngai ni*, je vous aime. *Ngo siang ta*, je pense à lui. Si au contraire ils sont placez après un autre mot, sans signifier d'action, ils deviennent des noms: exemple, *Ngo ti ngai*, mon amour: *Ngo ti siang*, ma pensée.

Les Noms peuvent devenir Verbes, & les Verbes peuvent devenir Noms.

L'adjectif va toujours devant le substantif: comme *Hao gin*, bon homme: mais si ce même mot est à la suite d'un autre, il devient substantif, comme

De l'Adjectif par rapport au Substantif.
Gin

Gin ti hao, bonté de l'homme. On voit que ce mot *Hao*, qui étoit adjectif, parce qu'il précédoit le mot *Gin*, devient substantif, lorsqu'il est précédé du même mot *Gin*.

On ajoute souvent aux substantifs la particule *Tsée* & elle est propre de plusieurs substantifs: par exemple, *Fang tsée*, maison: *Co tsée*, fruit. Il est néanmoins à observer qu'elle ne s'ajoute qu'aux substantifs, qui ne peuvent jamais être adjectifs.

Des Cas &
des Nombres.

Les cas & les nombres ne se reconnoissent que par la composition: le nombre pluriel se fait par la particule *Men*, qui est commune à tous les noms. En voici des exemples: *Gin*, homme: *Gin men*, les hommes: *Ta* lui: *Ta men*, eux.

Mais quand le nom est précédé de quelque mot qui signifie multitude, alors on s'abstient de mettre la particule *Men*, après le nom.

La particule *Ti* fait souvent le génitif, tant singulier que pluriel, quand elle est après les noms: exemple, *Gin ti hao*, bonté de l'homme: *Gin men ti hao*, bonté des hommes. Du reste il n'y a aucun cas dans la Langue Chinoise.

Il arrive aussi que la particule *ti* mise après les pronoms, en fait des dérivés: exemple, *ngo ti keou*, mon chien: *ta ti keou*, son chien.

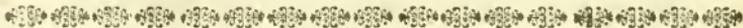
Des Comparatifs.

Les comparatifs se forment aussi par des particules qu'on ajoute: par exemple, on se sert de cette particule *keng* qui se met toujours avant les noms, & qui signifie *beaucoup*: *keng hao*, meilleur. Souvent on y employe la particule *to*, qui signifie aussi *beaucoup*. Mais elle se met ordinairement après le nom: *hao to*, meilleur: *yen to*, plus éloigné.

Des Superlatifs.

La particule qui marque le superlatif, peut se mettre, ou avant, ou après les noms. Ainsi l'on dira fort bien *tsue hao*, ou *hao tsue*, très-bon: *tsue siao*, ou *siao tsue*, très-petit.

La particule *te kin*, marque aussi le superlatif: *hao te kin*, très-bon: *ta te kin*, très-grand: *siao te kin*, très-petit.



Des Pronoms.

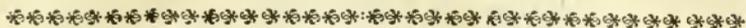
ON ne connoît gueres de pronoms parmi les Chinois que ces trois-ci, *ngo*, moi: *ni*, toi: *ta*, lui: qui sont personnels. Ils deviennent pluriels, quand on y ajoute la particule *men*.

Ils deviennent possessifs en ajoutant la particule *ti*, *ngo ti*, mien: *ni ti tien*: *ta ti*, sien. Ajoutez la particule *men*, & ces mêmes mots signifieront *notre*, *votre*, &c. *ngo men ti*, notre, *ni men ti*, votre.

Les pronoms possessifs, de même que ceux de nation & de famille, ne se distinguent des dérivés, qu'en ce qu'après le pronom on met le nom de la patrie, du Royaume, de la ville, &c. *ngo ti koue*, mon Royaume: *ngo ti fou*, ma ville.

Choui

Choui est la particule qui marque le pronom relatif *lequel* & *laquelle*. A cette particule on ne joint jamais celle qui marque le pluriel.



D E S V E R B E S.

LES verbes Chinois n'ont proprement d'autre tems que le présent, le prétérít, & le futur. La signification passive s'exprime par la particule *pi*. Des Tems
des Ver-

Quand on n'ajoute aucune particule au verbe, & qu'on n'y joint que les pronoms personnels *ngo*, *ni*, *ta*, c'est une marque que le tems est présent.

La particule *teao* ajoutée, désigne le prétérít ou le tems passé.

Pour marquer le futur, on se fert de la particule *Tsiang* ou *Hoei*. Tout ceci se comprendra mieux par des exemples.

P R E S E N T.

SINGULIER.

<i>Ngo ngai.</i>	j'aime.
<i>Ni ngai.</i>	tu aimes.
<i>Ta ngai.</i>	il aime.

P L U R I E L.

<i>Ngo men ngai.</i>	nous aimons.
<i>Ni men ngai.</i>	vous aimés.
<i>Ta men ngai.</i>	ils aiment.

P R É T É R Í T.

SINGULIER.

<i>Ngo ngai leao.</i>	j'ai aimé.
<i>Ni ngai leao.</i>	tu as aimé.
<i>Ta ngai leao.</i>	il a aimé.

P L U R I E L.

<i>Ngo men ngai leao.</i>	nous avons aimé.
<i>Ni men ngai leao.</i>	vous avez aimé.
<i>Ta men ngai leao.</i>	ils ont aimé.

F U T U R.

SINGULIER.

<i>Ngo hoei ngai.</i>	j'aimerai.
<i>Ni hoei ngai.</i>	tu aimeras.
<i>Ta hoei ngai.</i>	il aimera.

P L U R I E L.

Ngo men boei ngai. nous aimerons.
Ni men boei ngai. vous aimerez.
Ta men boei ngai. ils aimeront.

Formation
de l'Opta-
tif.

L'OPTATIF se forme par ces mots *pa pou té*, qui signifient, *ô que!* *plût à Dieu*, par exemple, *pa, pou té ngo ngai.* Plût à Dieu que j'aime. *Pa pou té ni ngai.* Plût à Dieu que tu aimes, &c.

La plû-part des verbes qui signifient action, peuvent avoir une signification passive: mais dans la signification active les verbes se mettent toujours avant les noms, sur lesquels tombent l'action.

E X E M P L E.

Ngo ngai ni. je vous aime.
Ngo ta ni. je vous frappe.

Ce seroit parler d'une manière absurde, & qui n'auroit pas de sens, que de dire.

Ngo ni ngai.
Ngo ni ta.

Au contraire dans la signification passive, le verbe est toujours après le nom, en y mêlant la particule *pi* qui marque le passif.

Ngo pi ta ngai. je suis aimé de lui.
Ngo pi ta ta. je suis frappé par lui.

Du Prété-
rit & du
Futur.

Le prétérit & le futur se forment avec les mêmes particules, dont on se sert dans les verbes actifs.

D E S P R É P O S I T I O N S.

Quoique la Langue Chinoise soit composée d'un si petit nombre de mots, elle ne laisse pas d'être très-abondante, non seulement parce que le même mot peut être & nom & verbe, mais encore parce qu'il est souvent préposition, adverbe, &c.

Les Pré-
positions
peuvent
devenir
Postposi-
tions.

Les Chinois ont donc quelques prépositions qui ne sont pas telles de leur nature, mais qui le deviennent par l'usage: comme sont ces mots *tsien*, devant: *heou*, après: *chang*, au-dessus: *hia*, en bas, & autres semblables. Ce sont des prépositions, si elles sont liées à un verbe, & qu'elles le précèdent. Ce sont de postpositions, si elles sont liées à un nom, & qu'elles le suivent, par exemple, *sien tso*, je fais avant: *heou lai*, je viens après: *chang tseou*, je vais en haut: *hia tseou*, je viens en bas. Ce sont des prépositions, parce qu'elles précèdent le verbe. Mais ces mots suivans, *fang tsien*

tjen devant la maison: *muen beou* derrière la porte: *tebo chang* sur la table, *ti bia*, au bas de la terre, sont des postpositions, parce qu'elles suivent le nom.

Il faut dire la même chose de *nui*, dedans: *vai* au-dehors, & d'autres mots semblables.

DES ADVERBES.

La Langue Chinoise n'a point de mots, qui soient proprement adverbés: ils ne le deviennent que par l'usage, ou par l'endroit du discours, où ils sont placez. Souvent il faut plusieurs mots pour exprimer les adverbés des autres Langues. Ils n'en ont aucun de démonstratif, ni de propre à appeler, & à exhorter: il faut alors se servir des noms ou des verbes. Voici ceux qui sont en usage. Pour

Les Chinois n'ont point d'Adverbés proprement dits.

Désirer	<i>Pa pou té</i>	plût à Dieu.
Interroger	{ <i>Ju bo</i> <i>Ho ju</i> <i>Tjeng mo</i>	de quelle façon. de quelle manière. comment.
Répondre	<i>Chi oui tse gen</i>	certainement.
Confirmer	{ <i>Tching tie</i> <i>Co gen</i> <i>Cbing tching tie</i>	véritablement. très-certainement. très-véritablement.
Nier & défendre	{ <i>Pou</i> ou bien <i>mo</i> <i>Pou jo</i> <i>Pou gen</i>	non. cela ne convient pas. non certes.
Douter Choisir	<i>Hoe</i> , ou bien <i>Hoe tche</i> <i>Ving</i>	peut-être. mieux, plûtôt ceci que cela.
Comparer	{ <i>Keng</i> , ou bien <i>Keng to</i> <i>Keng chao</i> <i>Keng bao</i>	beaucoup plus. beaucoup moins. mieux.
Ramasser	<i>Tong</i> , ou bien <i>X tong</i>	ensemble.
Séparer	{ <i>Ling</i> <i>Ling vai</i>	de plus. séparément.
Augmenter	{ <i>Kin</i> <i>Kiang</i>	diligemment. fortement.

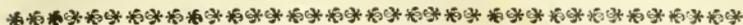
Le tems	{ Kin ge Ming ge Tfo ge Tfen ge Heou ge	aujourd'hui. demain. hier. avant-hier. après-demain.
Le lieu	{ Tche li Tsee	ici. delà, ou, par-là.
Le nombre	{ Y Tsee Eul tsie Tchang tchang	une fois. deux fois. souvent.
L'ordre.	{ Ti y, ou bien teou y Heou mien Tchong ou tong	premièrement. ensuite. enfin.
L'événement La similitude	Hoe gen Ju	peut-être. comme.
L'adversité	{ Pou ju Pou Tong	non pas comme. dissemblablement.
La qualité	{ Chao To Keou	peu. beaucoup. assez.
Exclure	Tan	seulement.
Une chose qui n'est pas encore faite	Tcha pou ta	presque.

Des Nombres & de leurs Particules.

De l'Ufa-
ge des
Nombres
& des Par-
ticules.

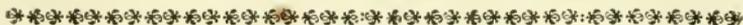
IL y a grand nombre de particules propres des nombres dans la Langue Chinoise: l'usage en est fort fréquent, & on s'en sert d'une manière qui ne convient qu'à cette Langue: car chaque chose a une particule signifiant le nombre qui est propre de cette chose. Au lieu que dans notre Langue, un, deux, trois, s'appliquent à différentes choses, & que nous disons un homme, une femme, deux hommes, deux femmes: ce seroit pour un Chinois une manière de s'exprimer grossière & barbare. Il faut que

que chaque nombre s'exprime par une particule propre de chaque chose. C'est ce que des exemples feront mieux comprendre. Commençons d'abord par rapporter les nombres Chinois, & nous viendrons ensuite aux particules de nombre, dont il faut se servir pour chaque chose.



Nombres Chinois.

<i>Y</i> ,	un.	<i>ché y</i> ,	onze.
<i>eul</i> ,	deux.	<i>eul ché</i> ,	vingt.
<i>fan</i> ,	trois.	<i>fan ché</i> ,	trente, &c.
<i>ssié</i> ,	quatre.	<i>pé</i> ,	cent.
<i>ou</i> ,	cinq.	<i>eul pé</i> ,	deux cens.
<i>lou</i> ,	six.	<i>y tsien</i> ,	mille.
<i>tsé</i> ,	sept.	<i>y ouan</i> ,	dix mille.
<i>pa</i> ,	huit.	<i>eul ouan</i> ,	vingt mille.
<i>kieou</i> ,	neuf.	<i>cho ouan</i> ,	cent mille.
<i>she</i> ,	dix.	<i>y pé ouan</i> ,	un million.



Particules de Nombre.

CO se dit des hommes : *y co gin*, un homme, *y co fougin*, une femme.

Hoei, se dit des hommes illustres : *y hoei gin*, une personne illustre.

Tche ou *tchi* se dit des vaisseaux, des chiens, des poules, & de toute autre chose, qui, bien que seule, doit avoir un pareil, comme sont les fouliers, les bas, &c. C'est pourquoi l'on dit *y tchi tchuen*, un navire : *y tchi keou* : un chien : *y tchi hiai*, un foulier : *y tchi ki*, une poule.

Tiao se dit des choses qui sont longues, qu'on suspend : *y tiao lou*, un encensoir & *y tiao ching*, une corde.

Ouei se dit proprement des poissons : *y ouei yu* un poisson.

Ken se dit des courroyes, lanieres : *y ken tai*, une courroye.

Tchang se dit du papier, de la table, du siège : *y tchang tchi*, une feuille de papier : *Y tchang tcho*, une table, *y tchang y*, un siège.

Pa, se dit des couteaux, épées, éventails : *y pa tao*, un fabre ou épée : *y pa chen*, un éventail.

Choang se dit des choses pareilles, qui se joignent ordinairement ensemble : *y choang hiai*, une paire de fouliers : *y choang ou*, une paire de bas.

Kien se dit des chambres ou maisons : *y kien fang*, une maison, ou une chambre.

Fo se dit des morceaux entiers de drap, ou d'étoffe de soye: *y fo pou*, un drap, *y fo cheou*, pièce d'une certaine espèce de soye. Il se dit aussi des peintures.

Mey se dit des perles & des choses précieuses: *y mei chin*, une perle.

Tchu, se dit des odeurs: *Y tchu biang*, une pastille.

Pi, se dit encore des habits de drap ou de soye, mais plus proprement du cheval: *Y pi ma*, un cheval.

Pen, se dit des livres: *Y pen chu*, un livre.

Ting, se dit des bonnets ou chapeaux: *Y ting kin*, un bonnet.

Tso, se dit des grandes maisons & des murailles: *Y tso sang*, un maison: *Y tso tching*, un mur.

Teng, se dit proprement des bœufs ou des vaches: *Y teng nicon*, un bœuf.

Mouen, se dit des mousquets: *Y mouen tsiang*, un canon de fusil.

To, se dit proprement des fleurs: *Y to boa*, une fleur.

Ling, se dit des vêtements: *Y ling pao*, une robe.

Tai ou *pen*, se dit des comédies: *Y tai*, ou *Y pen hi*, une comédie.

Co, se dit des arbres: *Y co chu*, un arbre.

Mien, se dit des étendarts: *Y mien ki*, un étendart.

Tao, se dit des lettres, & des paquets de papier: *Y tao cheou chi*, un livre de vers.

Tchin, se dit des chaises à porteur, & des chariots: *Y tchin kiao*, une chaise à porteur.

Quan, se dit des plumes & des pinceaux: *Y quan pi*, une plume.

Co, se dit des bleds & des légumes: *Y co mi*, un grain de ris, &c.



DU PAPIER,
DE L'ENCRE, DES PINCEAUX,
DE L'IMPRIMERIE,
ET
DE LA RELIEURE DES LIVRES
DE LA CHINE.

Les Plan-
ches de
bois ont
tenu lieu
de Papier.

ANCIENNEMENT, & dans les tems les plus réculz, les Chinois n'avoient point de papier: ils écrivoient sur des planches de bois, & sur des tablettes de bambou.

Au

Au lieu de plume ou de pinceau, ils se servoient d'un stile ou d'un poinçon de fer. Ils écrivoient aussi sur le métal, & les curieux de cette nation conservent encore aujourd'hui des plaques, où l'on voit des caractères tracez fort proprement: mais il y a très-longtems qu'ils ont inventé l'usage du papier. Il est si fin, que plusieurs ont crû en France, qu'il se faisoit de soye: mais ils ne faisoient pas attention qu'on ne peut, en foulant la soye, la briser, autant qu'il est nécessaire, pour en composer une pâte uniforme.

De son Invention.

Le papier de la Chine se fait de l'écorce de bambou, & d'autres arbres. Le bambou est un arbre assez semblable à un long roseau, en ce qu'il est creux en dedans, & a des nœuds d'espace en espace: mais bien différent, en ce qu'il est beaucoup plus gros, plus uni, plus dur, & plus fort. On ne met en usage que la seconde peau de l'écorce, qui est molle & blanche: on la broye avec de l'eau claire. Les formes dont on se sert pour élever cette matière, sont longues & larges: en sorte qu'on voit des feuilles longues de dix, de douze pieds, & davantage. On trempe chaque feuille de papier dans l'eau d'alun, qui tient lieu de colle: & c'est ce qu'on appelle papier fané, parce que *fan* en Chinois, signifie alun. Cet alun empêche le papier de boire, & lui donne un tel éclat, qu'on croiroit qu'il est argenté, ou vernissé. Ce papier est blanc, doux, & uni, sans qu'il y ait rien de raboteux, qui puisse arrêter le pinceau, & en séparer les filets. Comme il est d'écorce d'arbre, il se coupe plus aisément que celui d'Europe: il est susceptible d'humidité: la poussière s'y attache, & insensiblement les vers s'y mettent, si l'on manque d'attention à les en préserver. Pour prévenir ces inconvéniens, c'est une nécessité de battre souvent les livres, & de les exposer au soleil.

De sa Matière.

Moyens de le préserver des Vers.

Outre le papier qui se fait d'écorce d'arbre, on en fait aussi de coton: & c'est le plus blanc, le plus beau, & le plus d'usage. Il n'est pas sujet aux inconvéniens dont je viens de parler: car il se conserve aussi-bien, & dure autant que le papier d'Europe.

Le peu que je viens de dire en général du papier de la Chine, se confirmera encore mieux par le détail où je vais entrer, & où je ne dirai rien, qui ne soit tiré d'un ouvrage Chinois, qui a paru sous la présente Dynastie. C'est un recueil curieux, & qui est estimé des sçavans. On y parle de l'invention du *tebi*, c'est-à-dire, du papier, de sa matière, de ses qualités, de sa forme, & des différentes sortes qui s'en fabriquent.

Extrait d'un Ouvrage Chinois au sujet du Papier.

L'auteur Chinois dit d'abord que cette invention est fort ancienne: mais il avoué qu'on ne sçait pas précisément, en quel siècle on en doit placer l'origine. Dans les premiers tems, les caractères *Kien* & *ise* qu'on employoit au lieu de *tebi*, pour signifier la matière sur laquelle on écrivoit, confirment par leur figure, ce que cet auteur rapporte, sçavoir, qu'alors après avoir comme bruni & rendu plus souples de petites planches de bambou, en les faisant passer par le feu, sans cependant en enlever la peau: l'on traçoit dessus des lettres avec un fin burin: de ces petites planches enfilées l'une après l'autre, se formoit un volume. Il étoit de durée, & capable par

Son Origine incertaine.

Anciennes manières d'écrire des Chinois.

Sur du bois.

sa solidité de résister aux injures de l'air: mais son usage étoit incommode & embarrassant.

Sur des
pièces de
Soye, de
Toile.

On eut donc recours à une autre méthode. Il est certain que dès la Dynastie des *Tsin* avant J. C. & par conséquent sous la Dynastie suivante des *Han*, on écrivoit sur des pièces de soye & de toile. C'est pour cela que la lettre *tchi* est composée tantôt du caractère *se*, qui veut dire, soye, & tantôt du caractère *kin*, qui signifie toile. On coupoit la pièce de soye ou de toile, selon la forme plus ou moins grande, qu'on vouloit donner au livre.

Epoque du
Papier à la
Chine.

Enfin en l'année 95. de l'Ere chrétienne sous les *Tong-hang*, c'est-à-dire, sous les *Han*, qui avoient transporté leur Cour dans une province plus à l'Orient, que les *Han* leurs* prédécesseurs, un grand Mandarin du palais nommé *Tsai lun*, inventa sous le règne de *Ho ti* une meilleure forme de papier, qui porta son nom: *Tsai heou tchi*, papier du Seigneur *Tsai*.

Sa Matié-
re.

Ce Mandarin mit en œuvre l'écorce de différens arbres, & de vieux morceaux de pièces de soye & de chanvre déjà usé, à force de faire bouillir cette matière, il lui donna une consistance liquide, & la réduisit à une espèce de bouillie, dont il forma différentes sortes de papier. Il en fit même de la bourre de soye, qu'on nomma papier de filasse. Peu après l'industrie Chinoise perfectionna ces découvertes, & trouva le secret de polir le papier, & de lui donner de l'éclat.

Un autre livre intitulé *Sou y kien tchi pou*, qui traite le même sujet, dit que dans la province de *Se tchuen* le papier se fait de chanvre: que *Kao tsong*, troisième Empereur de la grande Dynastie des *Tang*, fit faire un excellent papier de chanvre, où il faisoit écrire ses ordres secrets: que dans la province de *Fo kien*, il se fait de tendres bambous: que dans les provinces du Nord, on y employe l'écorce des mûriers: que dans la province de *Tche kiang*, on se sert de la paille de bled ou de ris: que dans la province de *Kiang nan* il se tire du parchemin des cocons à soye: on le nomme *Lo ouen tchi*. Il est fin, uni, & propre pour des inscriptions & des cartouches. Enfin, que dans la province de *Hououang*, c'est l'arbre *Tchu* ou *Ko tchu*, qui fournit la matière du papier.

De la for-
me du
Papier de
la Chine.

En parlant des différentes sortes de papier, il en nomme une espèce dont les feuilles sont longues de trois, & même de cinq *tchang* Chinois †, il indique ceux qui ont trouvé le secret de le teindre en différentes couleurs, & en particulier il parle de la manière de l'argenter, sans y employer d'argent: c'est une invention dont on fait honneur à l'Empereur *Kao ti*, de la Dynastie de *Tsi*. Je l'expliquerai plus bas. Il n'a pas oublié le papier de la Corée, qui se fait, dit-il, de cocons de soye: & il rapporte que c'est de ce papier, que les Coréens payoient leur tribut à l'Empereur, dès le septième siècle, sous le règne des *Tang*.

Ce

* Les *Si han* tinrent leur cour à *Si ngan sou*, capitale de la province de *Chen si*. Les *Tong han* la transporterent à *Lo yang*, ou *Ho nan sou*, ville de la province de *Honan*.

† Un *tchang* a dix pieds de longueur.

Ce que je viens de dire, fait assez voir que l'invention du papier est fort ancienne à la Chine. *Choue ouen*, auteur Chinois, qui écrivoit sous le règne des *Han*, prétend que dès les premiers tems, on a eu le secret de rassembler la bourre de soye ou de coton, c'est-à-dire, les parties qu'on ne pouvoit ni filer, ni dévider, & d'en faire un corps sur lequel on traçoit aisément des caractères. Ce secret se sera perdu en partie pendant les révolutions de l'Etat, & apparemment n'aura-t-il été recouvré, que sous la Dynastie de *Tsin*.

Sentiment de *Choue ouen* à ce sujet.

Il est certain que le papier Chinois a un avantage sur celui d'Europe, en ce qu'on en fait des feuilles d'une longueur extraordinaire, & que d'ailleurs étant également blanc, il est beaucoup plus doux, & plus uni: le pinceau dont les Chinois se servent pour écrire, ne s'accorderoit point d'un fond tant soit peu raboteux, & auroit de la peine à bien finir certains traits délicats.

Avantage du Papier Chinois sur celui d'Europe.

Quand on a dit que le papier de la Chine n'est pas de duré, & qu'il se coupe aisément, on a voulu sans doute parler du papier fait de bambou: cela est vrai dans un sens: car il est sujet à se couper, lorsqu'on lui a donné une teinture d'alun, comme on a accoutumé de faire, pour le rendre propre à notre usage, parce que sans cette teinture il boiroit notre encre. Mais hors de-là, quelque mince qu'il soit, on le manie, & on le plie de toutes les façons, sans craindre de le déchirer.

La consommation de papier est si grande à la Chine, qu'il n'est pas étonnant qu'on en fabrique de toutes sortes de matières. Outre la quantité surprenante dont il faut pourvoir les Lettrez & les Etudians, qui sont presque sans nombre, & fournir les boutiques des marchands: il n'est pas concevable combien il s'en consume dans les maisons des particuliers. Un côté des chambres n'est que fenêtres avec des châssis de papier: sur le reste des murailles, qui sont enduites de chaux, on colle du papier blanc, & par-là on les conserve blanches & unies: le plafond consiste en un châssis garni de papier, sur lequel on trace divers ornemens. Si l'on a dit avec raison, qu'on voit briller les appartemens Chinois de ce beau vernis, que nous admirons en Europe, il est également vrai que dans la plû-part des maisons on n'aperçoit que du papier. Les ouvriers Chinois ont le talent de le coller très-proprement, & l'on a soin de le renouveler tous les ans.

Si grande consommation à la Chine.

A quels usages employé.

Ce n'est que la pellicule intérieure de différens arbres, qu'on employe pour faire le papier: le bambou a cela de particulier, de même que l'arbrisseau qui porte le coton, qu'on se sert, non de son écorce, mais de sa substance ligneuse, moyennant les préparations suivantes.

Préparation de la matière.

Dans une forêt des plus gros bamboux, on fait choix des jets d'un an qui ont acquis la grosseur du gras de la jambe d'un homme puissant. On les dépouille de leur première pellicule verte, puis on les fend, & on les divise en plusieurs bandes étroites de six à sept pieds de longueur. Il est à remarquer que le tronc du bambou étant composé de fibres longues & droites, il est très-aisé de le fendre de haut en bas, au lieu qu'en travers il résis-

Arbres qu'on emploie à sa fabrication. Du Bambou.

te extrêmement à la coupe. On enſevelit dans une mare d'eau bourbeuſe, ces bandes étroites qu'on a fendues, afin qu'elles y pouriſſent en quelque forte, & que cette macération produiſe la ſolution des parties compactes & tenaces. Au bout d'environ quinze jours on retire les bamboux de la mare: on les lave dans une eau pure, on les étend dans un large foſſé, & on les couvre abondamment de chaux. Après quelques jours on les en retire, & les ayant lavés une ſeconde fois, on les réduit en une eſpèce de filaments, & on les expoſe au ſoleil, afin qu'ils ſe ſéchent, & qu'il blanchiſſent. Puis on les jette dans de grandes chaudières, où on les fait bien bouillir, & enſuite on achève avec les pilons de les réduire en une pâte fluide.

Du *Hao*
teng ou *Ko*
teng.

L'auteur Chinois ajoute, que ſur les montagnes & dans les lieux incultes, on trouve une plante farmenteuſe d'une peau liſſée, & gliffante au toucher. C'eſt ce qu'exprime ſon nom *hao teng*: on l'appelle auſſi *ko teng*: parce qu'elle produit de petites poires aigrettes, d'un verd blancheâtre, & bonnes à manger. Ses tiges groſſes comme des ſeps de vigne, rampent à terre, ou ſ'entortillent autour des arbres. Voici, ſelon notre auteur, quel eſt ſon uſage.

Sa Prépa-
ration.

On coupe différentes tiges de cette plante farmenteuſe, qu'on laiſſe tremper quatre à cinq jours dans l'eau: alors il en fort un ſuc onctueux & gluant, qui reſſemble à une eſpèce de colle ou de gomme: on mêle cette eau gommée avec la matière du papier: il faut la mélanger à peu près de la même ſorte, que les Peintres temperent leurs couleurs, & éviter d'en mettre trop, ou trop peu. L'expérience apprend le juſte milieu qu'on doit garder. Peut-être au défaut du *ko teng* pourroit-on y employer le fruit du guy, qui eſt naturellement viſqueux, ou l'écorce intérieure du houx, laquelle étant pourrie & pilée dans des mortiers, ſe réduit en une pâte gluante.

Son Uſage.

Quand on a mêlé le ſuc du *ko teng* avec les parties du bambou, délayées de telle ſorte, qu'elles reſſemblent à de l'eau trouble & pâteuſe, on verſe cette eau dans de larges & profonds réſervoirs qu'on a préparés, & qui doivent être compoſés de quatre murailles à hauteur d'appui, tellement maſtiquées au fond & aux parois, que la liqueur ne puiſſe ni couler, ni pénétrer: alors des ouvriers placez aux côtés du réſervoir, enlèvent avec des moûles la ſurface de la liqueur, qui devient preſque auſſitôt papier. Sans doute que le ſuc mucilagineux & gluant du *ko teng*, en lie les parties, & contribue beaucoup à rendre le papier ſi uni, ſi doux, & ſi poli: ce que n'a point le papier d'Europe, au moment qu'il ſe forme.

Le Chaffis
eſt diffé-
rent de
celui
d'Europe.

Le chaffis deſtiné à lever les feuilles de papier, dont le cadre eſt aisé à démonter, à hauſſer, & à baiſſer, n'eſt point garni de fil de fer comme en Europe, mais de fil de bambou. Ce ſont de petites baguettes, qu'on tire pluſieurs fois par une filière faite de plaques d'acier, & qu'on rend auſſi fines & auſſi déliées que le fil de fer. On les cuit au feu dans de l'huile, pour les en pénétrer, afin que le chaffis entre légèrement dans l'eau, & qu'il n'y enfonce qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour lever les feuilles de papier.

Quand

Quand on veut avoir des feuilles d'une grandeur extraordinaire, on a soin que le réservoir & le chafis, soient grands à proportion. On suspend une poulie, & on y passe des cordons, dont le mouvement doit être extrêmement libre. Ces cordons soutiennent le cadre, & au moment qu'on l'éleve, des ouvriers placez à côté du réservoir, aident à lever la feuille, en manœuvrant d'une manière égale & uniforme.

L'auteur Chinois rapporte un moyen de faire sécher ces feuilles nouvellement levées. Il faut, dit-il, bâtir une muraille qui soit creusée en dedans, & qui dans sa largeur soit bien blanchie. On ménage une ouverture à un côté de cette muraille, & par un tuyau on y introduit la chaleur d'un fourneau voisin: le côté opposé doit avoir une petite issue, afin que la fumée s'exhale. Avec le secours de cette espèce de poêle, on sèche les nouvelles feuilles de papier, presque à mesure qu'on les a levées.

Le papier qui se fait de bambou, n'est ni le seul, ni le meilleur, ni le plus commun qui se fasse à la Chine. On y employe beaucoup d'autres arbres, sur tout ceux qui abondent le plus en sève: les mûriers: par exemple, les ormes, le corps de l'arbrisseau qui produit le coton, le chanvre, & plusieurs autres espèces d'arbres, dont les noms sont inconnus en Europe. D'abord on ratille légèrement la mince superficie de l'arbre qui est verdâtre: ensuite on détache l'écorce intérieure en forme de longue aiguillette très-déliée, qu'on blanchit à l'eau & au soleil: après quoi on les prépare de la même manière que le bambou.

Mais le papier qui est le plus en usage, & dont on se sert communément, c'est celui qui se fait de l'écorce intérieure de l'arbre nommé *tchu kou*, autrement *kou tchu*: & c'est pourquoi ce papier s'appelle *Kou tchi*. Quand on rompt ses branches, l'écorce se détache en forme de longs rubans: à en juger par ses feuilles, on croiroit que c'est un mûrier sauvage, mais par son fruit il ressemble plus au figuier. Ce fruit tient aux branches, sans qu'on y aperçoive de quercu: quand on l'arrache avant sa parfaite maturité, il rend du lait de même que les figues, par l'endroit qui le tenoit attaché aux branches. Cent traits de ressemblance avec le figuier & le mûrier, feroient croire que c'est une espèce de sycomore. Il semble néanmoins avoir plus de rapport avec l'espèce d'arbusier, nommé *adrachne*, qui est d'une grandeur médiocre, dont l'écorce unie, blanche, & luisante, se fend en Été par la sécheresse. L'arbre *tchu kou* de même que l'arbusier, croît sur les montagnes, & dans des endroits pierreux.

L'herbier Chinois nous apprend la manière dont on doit élever l'arbre *tchu kou*, afin d'avoir une écorce si utile en abondance, & dans le degré de maturité nécessaire, pour en fabriquer du papier. Il faut, dit-il, à l'équinoxe du Printems prendre la graine de cet arbre, & après l'avoir lavée, la mêler avec de la semence de sésame, que les Portugais nomment *gergeline*, & la jeter en terre pêle mêle. Le gergelin poussera avec les premiers jets de l'arbre *tchu kou*, mais il faut bien se donner garde de le couper ni en Automne, ni en Hyver. Il faut attendre le Printems suivant: alors on met le feu dans le champ, & dès cette année là même, on verra

Moyens d'avoir des feuilles d'une grandeur extraordinaire.

Manière de faire sécher les feuilles.

Des différentes sortes de Papier.

Du Papier le plus en usage. De l'Arbre *Tchu kou*.

Sa Préparation.

Sa Culture.

croître considérablement les plans *tebu kou*. Au bout de trois ans il est en état d'être coupé, pour en fabriquer le papier.

Manière
de *Faner*
le Papier.

Recette
des Ingré-
diens à ce
sujet.

Quand il s'agit d'affermir le papier, & de l'empêcher de boire, les Chinois lui donnent une teinture d'alun: pour exprimer cette opération, les Européens ont inventé le terme de *faner*, parce que le mot Chinois *Fan* signifie alun. Voici quelle est leur méthode. On prend six onces de colle de poisson bien blanche & bien nette: on la hache fort menu, & on la jette dans douze écuelles d'eau pure, qu'on fait ensuite bouillir: il faut sans cesse la délayer, en sorte qu'il n'y reste aucun grumeau de la colle. Quand le tout a été réduit en une forme liquide, on y jette trois quarterons d'alun blanc & calciné qu'on y fait fondre & incorporer. Cette mixtion se verse dans un grand & large bassin, sur lequel on met en travers une baguette ronde & bien polie. Ensuite on passe l'extrémité de chaque feuille dans toute sa largeur, entre une autre baguette fendue d'un bout à l'autre, dont on serre bien deux parties: puis en plongeant doucement la feuille de papier on en tire aussitôt ce qui y est entré, en le faisant glisser sur la baguette ronde. Quand toute la feuille a passé lestement par ce bain, où elle s'est blanchie & affermie, la longue baguette qui embrasse la feuille à son extrémité, se fiche dans un trou de muraille où la feuille reste suspendue pour se sécher. C'est là tout le secret qu'ont les Chinois de donner au papier du corps, & de la blancheur, & même de l'éclat. Un auteur Chinois prétend que ce secret leur est venu du Japon.

Sécret
d'argenter
le Papier.
Recette
des Ingré-
diens à ce
sujet.

C'est le lieu de parler ici d'un autre secret qu'ont les Chinois d'argenter le papier à peu de frais & sans y employer de feuilles d'argent. Il faut prendre sept *Fuen*, ou deux scrupules de la colle de peau de bœuf, trois *Fuen*, d'alun blanc, & demie livre de belle eau, faire cuire le tout à petit feu jusqu'à la consommation de l'eau, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ne s'élève plus de fumées ni de vapeur. On doit avoir soin que cette mixtion soit très pure & très-nette. Alors on étend sur une table bien unie, les feuilles de papier fait de l'arbre qui porte le coton. Ce papier se nomme *Se lien tebi*: on met sur ces feuilles avec le pinceau, deux ou trois couches de la colle d'une manière égale & uniforme. Il est aisé de s'apercevoir quand cette liqueur appliquée a de la consistance & ne coule point: si elle paroît encore s'étendre, il faut revenir à une nouvelle couche. Enfin on prend de la poudre de talc, préparée de la manière que je l'expliquerai plus bas: on la passe par un tamis tres-fin, ou par une pièce de gaze bien serrée, & l'on répand uniformément cette poudre, sur les feuilles disposées à la recevoir: après quoi on suspend ces feuilles à l'ombre pour se sécher: quand elles sont sèches, on les remet sur la table, & avec du coton neuf, on les frotte doucement pour en faire tomber le superflu du talc, qui peut servir pour une autre occasion. On pourroit même employer simplement cette poussière, en la détrempeant dans l'eau mêlée de colle & d'alun, & tracer à son gré des figures sur le papier.

Prépara-
tion du
Talc pour
argenter le
Papier.

Quoique je n'aye parlé que de l'espèce de papier fait de l'arbrisseau qui porte le coton, ce n'est pas à dire qu'on ne puisse argenter toute sorte de

papier, s'il est bien uni, & si l'on y employe le talc préparé de la manière suivante.

Il faut faire choix du talc qui est fin, d'un blanc de neige, & transparent : le talc vient de la province de *Se tcbuen* : celui qu'apportent les Moscovites, est le meilleur. Les Chinois nomment ce minéral *Tun mou che*, c'est-à-dire, pierre matrice des nuages, parce que chaque feuille qu'on en sépare, est une espèce de nuée transparente.

Quand on a bien choisi la pierre de talc, il faut la faire bouillir dans de l'eau environ quatre heures. Après l'avoir retiré du feu, on la laisse encore dans l'eau un ou deux jours : ensuite on la lave bien, & on la met dans un sac de toile, où on la brise à grands coups de maillet. A dix livres de talc brisé, on ajoute trois livres d'alun blanc : on moule le tout dans un petit moulin, qui se tourne à la main avec une espèce de manivelle, puis on le passe par un tamis de foye, & après avoir recueilli ce qui a passé, on le jette dans l'eau qu'on fait tant soit peu bouillir. Quand la matière est tout-à-fait reposée, & que l'eau est devenue pure, on la fait écouler par inclination. Ce qui reste au fond ayant été exposé au soleil, fait une masse qu'on porte dans le mortier, pour le réduire en poudre impalpable. On passe encore cette poussière par le tamis, & on l'employe de la manière que je l'ai expliqué ci-dessus.

Je ne dois point oublier en finissant cet article, une manufacture assez singulière, qui est à l'extrémité d'un fauxbourg de *Peking*, où il se fait un r'habillage de papier, dont le débit est fort grand : c'est-à-dire, que ces ouvriers rassemblent tout ce qu'ils peuvent trouver de vieux papier usé, pour en faire de nouveau, qu'ils ont l'art en quelque sorte de rajeunir : peu importe que ce papier soit écrit, qu'il ait été collé sur des chassis ou sur des murailles, ou qu'il ait servi à d'autres usages, tout leur est bon, & on leur en apporte des provinces, qu'ils achètent à un prix très-modique.

Ces ouvriers occupent un assez long village, dont les maisons sont adossées contre les sépultures : chaque maison a une enceinte de murailles bien blanches avec de la chaux. Là on voit dans chaque maison de grands monceaux de vieux papiers qu'ils ont rassemblés : s'il s'en trouve beaucoup de fin, ils en font le triage. Ils jettent ces morceaux de vieux papiers dans de grands paniers plats & assez serrés : ils vont ensuite près d'un puits & sur une petite pente pavée, ils lavent de toute leur force ce vieux papier, ils le manient avec la main, & le foulent avec les pieds pour le dégraisser, en ôter les souillures, & le réduire en une masse informe : puis ils font cuire cette masse, & après l'avoir bien battue jusqu'à ce que la matière se trouve au point qu'il faut pour en lever des feuilles, ils la versent dans un réservoir. Ces feuilles ne sont que d'une grandeur médiocre : quand ils en ont levé une assez bonne pile, ils la portent dans l'enclos voisin, où séparant chaque feuille avec la pointe d'une éguille, ils l'appliquent encore toute humide contre la muraille qui est très-unie & très-blanche. Dès que l'ardeur du soleil a séché toutes ces feuilles, ce qui se fait en peu de tems, ils les détachent & les rassemblent.

De son
Choix.

R'habilla-
ge singu-
lier de
Papier.

De l'Encre de la Chine.

De sa Composition.

Figure qu'on imprime sur cette Encre.

La plus estimée.

Epoque de l'invention de l'Encre de la Chine.

Son premier Age.

Pièces d'Encre envoyées en tribut.

Epoque de l'Encre moderne.

L'invention du papier eût été peu utile aux Chinois, si en même tems ils n'eussent inventé une espèce d'encre propre à y tracer leurs caractères. L'encre dont ils se servent, se fait du noir de fumée, qu'ils tirent de diverses matières, & principalement des pins, ou de l'huile qu'ils brûlent. Ils y mêlent des parfums, qui corrigent l'odeur forte & désagréable de l'huile. Ils lient ensemble ces ingrédients, jusqu'à ce qu'ils prennent consistance, & qu'ils forment une pâte, qui se met dans différens petits moules de bois. Ces moules sont fort bien travaillez, & impriment sur la pâte toutes les figures qu'ils veulent: ce sont d'ordinaire des figures d'hommes, de dragons, d'oiseaux, d'arbrisseaux, de fleurs, & d'autres choses semblables: l'un des côtés est presque toujours semé de caractères Chinois. On lui donne la forme de bâton, ou de tablettes. L'encre la plus estimée est celle qui se travaille à *Hoei tcheou*, ville de la province de *Kiang nan*. La manière de la faire demande bien des façons, & elle a bien des degrés de bonté, suivant lesquels elle est plus ou moins chère. On a essayé de la contrefaire en Europe, sans qu'on ait pû y réussir. Les Peintres & ceux qui se plaisent au dessin, savent de quelle utilité elle est pour faire leurs esquisses, parce qu'elle prend toutes les diminutions qu'on veut lui donner. On se sert aussi à la Chine d'encre rouge: mais ce n'est gueres qu'aux titres & aux inscriptions des livres. Au reste tout ce qui a rapport à l'écriture, est si noble & si estimé des Chinois, que les ouvriers occupés à faire de l'encre, ne sont point regardez comme exerçans un art servile & mécanique.

Le même auteur Chinois que je viens de citer sur ce que j'ai dit du papier de la Chine, & qui me fournit ce que je vais dire, assure que l'invention de l'encre est d'un tems presque immémorial, mais qu'il a fallu bien des années pour la porter au degré de perfection où elle est maintenant.

D'abord on se servoit pour écrire d'un noir de terre: & en effet la lettre *me*, qui signifie encre, présente en bas dans sa composition le caractère *tu*, qui veut dire terre, & en haut le caractère *he*, qui signifie noir. Selon quelques-uns on tiroit un suc noir de cette pierre: selon d'autres après l'avoir mouillée, on la frottoit sur le marbre, & on en exprimoit une liqueur noire. Il y en a qui prétendent qu'on la calcinoit au feu, & qu'après l'avoir réduite en une poudre très-fine, on en sermoit l'encre.

Au reste, selon notre auteur, cet usage est si ancien, que le célèbre Empereur *You wang*, qui, comme on sçait, fleurissoit 1120. ans avant l'Ere Chrétienne, en tiroit cette moralité: „ Comme la pierre *me*, dont on se sert pour noircir les lettres gravées, ne peut jamais devenir blanche: de même un cœur noirci d'impudicité, retiendra toujours sa noirceur.

Sous les premiers Empereurs de la Dynastie des *Tang*, c'est-à-dire, environ vers l'année 620. de l'Ere Chrétienne, le Roy de Corée envoyant son tribut annuel à l'Empereur de la Chine, lui offrit des pièces d'encre, qui étoient faites d'un noir de fumée, qu'on avoit recueilli de vieux pins brûlez, & où l'on avoit incorporé de la colle de corne de cerf pour lui donner de la consistance. Cette encre avoit un éclat, qu'il sembloit qu'on y eût appliqué une couche de vernis.

L'industrie Chinoise fut piquée d'émulation: on tâcha d'imiter l'artifice des

des Coréens, & après divers essais on y réussit: mais on ne fut bien content que sur la fin de la même Dynastie, vers l'an 900. de J. C. car ce ne fut qu'en ce tems-là qu'on vint à bout de faire la belle encre, telle qu'elle est maintenant en usage.

En l'année 1070. de l'Ere Chrétienne, sous le règne de *Ching t'fong*, on raffina encore sur la matière de l'encre qu'on nomma Impériale, *yu me*, parce qu'on s'en servoit dans le palais. Le noir de fumée qui y entroit, coûtoit plus à ramasser, & étoit beaucoup plus fin: on ne brûloit plus de simples pins, comme auparavant: mais on brûloit de l'huile dans des lampes à plusieurs méches: la fumée se rassemblait sous un petit ciel d'airain, & en se condensant, elle formoit la fuyé qu'on desiroit. En la malaxant, on y ajoutoit du musc, pour lui donner une bonne odeur.

Del'Encre
Impériale,

Notre auteur ne dit point quelle sorte d'huile on y employoit, ni de quelle façon on ménageoit la matière, pour avoir plus de noir, & mieux conditionné: car il y a des règles à observer pour tout cela: selon les apparences on se servoit de l'huile de gergelin. L'huile d'olive ou de noix, qui n'est point en usage à la Chine, seroit sans doute meilleure.

Un autre livre Chinois, intitulé, la manière de faire de l'encre, donne une recette pour en faire de bonne, où il fait entrer des drogues, qu'il n'est pas aisé de faire connoître en Europe.

On prend, dit-il, 1°. dix onces de noir de fumée, ou de fuyé tirée des pins. 2°. Des plantes *Ho biang*, & *Kan sung*. 3°. On y joint du suc de gingembre. 4°. Des gousses ou siliques, nommées *T'ebou bia* & *tsao ko*. On fait d'abord bouillir dans de l'eau ces quatre derniers ingrédients: lorsque par la cuisson la vertu des végétaux en aura été tirée, on jette le marc. Cette liqueur déjà épaissie, étant raffinée & clarifiée, se remet sur le feu pour lui donner la consistance d'une pâte, & sur le poids de dix onces de cette mixtion, on dissout quatre onces de la colle nommée *O kiao*, où l'on aura incorporé trois feuilles d'or & d'eux d'argent. Quand tout est ainsi préparé, on y mêle les dix onces de noir de fumée, afin d'en former un corps. Cette composition doit être long-tems battue avec l'espatule. Enfin on la jette dans des moules, pour en former des tablettes. Peu après il faut enterrer l'encre dans un long espace plein de cendres froides, où elle restera ensevelie cinq jours durant le Printems: trois jours, si c'est en Eté: sept jours en Automne, & dix en Hyver: & c'est la dernière façon qu'on lui donne.

Drogues
propres à
l'Encre de
la Chine.
Première
Recette.

Ces connoissances sont assez imparfaites, parce qu'il n'est pas aisé de savoir quelles sont ces plantes désignées par des noms Chinois. Un de nos Missionnaires m'a envoyé ses conjectures, qui peuvent aider à les découvrir, s'il y en a de semblables en Europe, ou du moins à leur en substituer d'autres, capables de donner à l'encre du corps, de l'odeur, & du lustre.

1°. Selon les Dictionnaires Chinois *Ho biang* est une plante médicinale aromatique. Elle a les qualitez intrinsèques du *Sou ho*, autre plante dont on tire une espèce d'huile qui se vend à *Peking*, & que les marchands mêlent sou-

Du *Ho
biang*.
Ses Pro-
priétés.
vent

vent au beaume du Pérou, pour en augmenter la quantité. Cette huile tirée du *Sou ho*, paroît être le storax liquide, qui est une matière visqueuse, de couleur grise, d'une odeur forte & aromatique, & qui a la consistance d'un beaume épais.

Du *Kan sung*.

2°. Le *Kan sung* est une plante qui entre dans différentes compositions de parfums. Elle est d'une nature tempérée & douce au goût, ainsi que le marque le terme *Kan*: ses feuilles sont très-fines & pressées. On ajoute que cette plante est très-salutaire dans les douleurs de ventre.

Du *Tsu ya*.

3°. *Tsu ya* est ainsi nommé, parce que le fruit de l'arbrisseau a la figure, la longueur, & la grosseur d'une défense de sanglier qui sort de la mâchoire d'en bas: on y ajoute les deux termes *Tsao ko*, qui signifient une espèce de corne noire, ce qui seroit croire que ce pourroit bien être le fruit carouge ou silique, dont la figure approche de celle d'une corne, & qui est d'une couleur rouge & obscure. Il est seulement à observer que la silique Chinoise n'est pas si longue que celle du carouge & qu'au lieu d'être plate, elle est presque ronde, pleine de cellules, contenant une substance moëlleuse, d'un goût ingrat, & âpre.

4°. Au lieu de la colle *o kiao* qui se fait de la peau d'un âne noir, avec une eau particulière, qui ne se trouve que dans un endroit de la province de *Chan tong*, on peut y employer la colle forte d'une autre espèce, par exemple, celle que nous nommons *Taurina*.

5°. Le lit de cendres froides, ou l'on ensevelit l'encre nouvellement faite, sert à attirer ce que la colle auroit laissé de trop fort & de trop tenace dans l'encre.

Seconde Recette.

Je joints à cette première recette, une autre plus courte, & plus aisée qu'on tient des Chinois, & qui suffira peut-être pour faire de l'encre d'un beau noir, ce qu'on regarde comme une chose essentielle. Brûlez, disent-ils, du noir de fumée dans un creuset, & tenez le sur le feu, jusqu'à ce qu'il ne fume plus, brûlez pareillement de l'inde dans un creuset, jusqu'à ce qu'il ne s'en élève aucun souffle de fumée *: faites dissoudre de la gomme adragant, & lorsque l'eau employée à la dissolution sera assez épaisse, ajoutez-y le noir de fumée, & l'inde, & remuez bien le tout avec l'espatule: ensuite jetez cette pâte dans des moules. Il faut prendre garde de ne pas mettre trop d'inde, qui donneroit un noir violet.

Troisième Recette.

Une troisième recette beaucoup plus simple, & d'une exécution plus facile m'a été communiquée par le Pere Contancin, qui l'a eu de Chinois aussi bien instruits qu'on peut l'être: car on ne doit pas s'attendre que les habiles ouvriers fassent part de leur secret: ils se donnent bien de garde de le divulguer, & ils en font mystère à ceux-mêmes de leur nation.

On met cinq ou six méches allumées dans un vase plein d'huile: on pose sur ce vase un couvercle de fer, fait en forme d'entonnoir: il le faut mettre à une certaine distance, en sorte qu'il reçoive toute la fumée. Quand il

en

* Sans doute qu'ils entendent l'inde en maron, ou le suc d'inde mis en pain, qui vient de *Leap tong*.

en a reçu suffisamment, on le leve, & avec une plume d'oye on en balaye doucement le fond, & l'on fait tomber le noir sur une feuille de papier bien sec & bien ferme. C'est ce qui sert à faire l'encre fine & luisante. La meilleure huile fait le noir plus luisant, & par conséquent l'encre la plus estimée & la plus chere. Le noir qui ne tombe point avec la plume, & qui est fortement attaché au couvercle est plus grossier, & on l'employe à faire l'encre médiocre. On le détache en le raclant, & on le fait tomber dans un plat.

Ce qui la fait fine & luisante.

Après avoir ainsi levé le noir, on le broye dans un mortier, en y mêlant du musc, ou de l'eau odoriférante avec de bonne colle liquide, pour unir les parties. Les Chinois se servent ordinairement de la colle qu'ils appellent *Nieou kiao*, colle de bœuf. Quand ce noir a pris un peu de consistance, & qu'il commence à être réduit en pâte, on le jette dans des moules qu'on a fait faire, selon la forme qu'on veut donner aux bâtons d'encre: on y imprime avec un cachet fait exprès, les caractères, & les figures qu'on veut, en bleu, en rouge, ou en or, & on les fait sécher au soleil, ou à un vent sec.

On assure qu'à la ville de *Hoei tcheou*, où se fait l'encre qui a le plus de réputation, les marchands ont grand nombre de petites chambres, où ils tiennent des lampes allumées depuis le matin jusqu'au soir: chaque chambre est distinguée par l'huile qu'on y brûle, & par conséquent par l'encre qu'on y fait.

Où se fait la meilleure.

Cependant bien des Chinois sont persuadés que le noir de fumée, qui se recueille des lampes où l'on brûle de l'huile de gergelin, n'est employé qu'à faire une espèce d'encre particulière qui est de prix, & que vû la quantité étonnante, qui s'en débite à bon marché, on doit y employer des matières combustibles plus communes, & moins cheres.

Ils prétendent que le noir de fumée se tire immédiatement de vieux pins, & que dans le district de *Hoei tcheou*, où se fait la meilleure encre, on a des fourneaux d'une structure particulière pour y brûler ces pins, & pour conduire la fumée par de longs canaux, dans de petites loges bien fermées, & dont les dedans sont tapissés de feuilles de papier. La fumée introduite dans ces loges, s'attache de tous côtes aux murs & au lambris, & s'y condense. Après un certain tems on ouvre la porte, & l'on fait une abondante récolte de noir de fumée. En même tems que la fumée de ces pins qu'on brûle, se répand dans les loges, la résine qui en sort, coule par d'autres canaux qui font à fleur de terre.

Sentiment des Chinois sur le noir de fumée.

Il est certain que la bonne encre, dont il se fait un si grand débit à *Nan king*, vient du district de *Hoei tcheou*, & que celle qu'on fait ailleurs, ne lui est pas comparable. Peut-être les habitans de ce canton-là ont-ils un secret qu'il est difficile d'attraper: peut-être aussi que le terroir & les montagnes de *Hoei tcheou* fournissent des matériaux plus propres à donner de bonne fuye, qu'il ne s'en trouve ailleurs. Il y a quantité de pins: & dans quelques endroits de la Chine, ces arbres fournissent une résine bien plus pure & plus abondante que nos pins d'Europe. On voit à *Peking* des pièces de bois de pin venues de Tartarie, qu'on a mis en œuvre depuis soixante ans, &

davantage, lesquelles dans les chaleurs jettent quantité de grosses larmes de résine, qui paroît presque de l'ambre jaune. La nature du bois qui se brûle, contribué beaucoup à la bonté de l'encre: l'espèce de fuye qui se tire des fourneaux de verreries, & dont les Peintres se servent, pourroit bien être la four propre pour la composition de l'encre Chinoise.

Comme l'odeur de la fuye seroit très-désagréable, si l'on veut épargner la dépense du musc qu'on a coutume d'y mêler, on peut embaumer les petites loges de parfums: leur odeur qui s'exhale dans ces loges, s'incorpore avec la fuye attachée aux murailles en forme de mousse & de petits flocons, & l'encre qu'on en fait n'a point de mauvaise odeur.

Le même auteur Chinois que j'ai cité, fait diverses observations que je ne dois pas omettre.

Manière
de connoître la bonté de l'Encre.

1°. Si vous voulez distinguer les divers degrés de bonté de l'encre nouvellement faite, prenez un vase couvert du vernis le plus fin, appelé *Tsouan kouang tsi*: après avoir mouillé par le bout les différentes pièces d'encre, frottez-les sur le vase vernissé: les épreuves étant sèches, exposez le vase au soleil: si vous voyez que la couleur de l'encre est tout-à-fait semblable à celle du vernis, cette encre est du premier ordre: elle est bien inférieure, si le noir est tant soit peu bleuâtre: s'il est comme cendré, c'est l'encre du plus bas prix, & la moins estimée.

Moyens
de la con-
server.

2°. Le moyen de bien conserver l'encre, & d'empêcher qu'elle ne se gâte c'est de la tenir bien enfermée dans une boîte, où l'on ait mis de l'armoïse parfaitement meure. Sur-tout ne l'exposez jamais aux rayons du soleil: car elle se fendroit, & s'en iroit en pièces.

Est d'un
ornement
dans les
Cabinets
des Cu-
rieux.

3°. On conserve quelquefois dans un cabinet par curiosité des bâtons d'encre chargez d'ornemens & de dorures: si quelqu'un de ces bâtons venoit à se briser, le moyen de réunir ensemble les deux pièces, en sorte qu'il ne paroisse aucun vestige de rupture, c'est d'y employer de l'encre même, de la réduire en pâte sur le marbre, & d'en frotter les morceaux cassés, en les pressant l'un contre l'autre. Laissez alors le bâton d'encre une journée entière sans y toucher, & vous le trouverez aussi sain & aussi ferme, que s'il n'eût pas été cassé.

De l'usage
de l'Encre.

4°. Quand on veut écrire, & finir délicatement les traits de pinceau, avant que de broyer l'encre sur le marbre, il faut avoir soin de le bien laver, afin d'en ôter tout ce qui y seroit resté d'encre du jour précédent. Pour peu qu'il en restât, elle nuiroit à la nature du marbre dont on se sert, & à la nouvelle préparation de l'encre. Du reste, pour laver le marbre, il ne faut point se servir d'eau chaude, ni d'eau fraîchement tirée du puits: mais d'une eau qu'on ait fait bouillir, & qui se soit refroidie. Les meilleures pierres & les plus propres à préparer l'encre, s'appellent *Touan che*.

L'Encre
de la Chi-
ne devient
d'usage
dans la
Médecine.

5°. Quand on a conservé long-tems de l'encre & qu'elle est fort ancienne, on ne s'en sert plus pour écrire, elle devient, selon les Chinois, un excellent remède, qui est rafraîchissant, qui arrête les hemorrhagies de sang & les convulsions des petits enfans. Ils prétendent que par ses alkalis propres à absorber les acides morbifiques, elle adoucit l'acreté du sang. La dose

dose pour les personnes qui ont de l'âge, est de deux dragmes dans de l'eau, ou dans du vin.

Les Chinois ne se servent pour écrire, ni de plumes comme nous, ni de cannes ou de roseaux, comme les Arabes, ni de craion, comme les Siamois, mais d'un pinceau fait du poil de quelque animal, & particulièrement de lapin, qui est plus doux. Quand ils veulent écrire, ils ont sur la table un petit marbre poli, creusé à l'une des extrémités, pour y contenir l'eau: ils y trempent leur encre en masse, & la frottent sur la partie du marbre qui est unie. Selon qu'ils appuyent plus ou moins, en frottant leur encre sur le marbre, elle devient plus ou moins noire.

Lorsqu'ils écrivent, ils ne tiennent pas obliquement le pinceau, comme font les Peintres: mais perpendiculairement, comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas, & commencent comme les Hébreux de droit à gauche. De même ils commencent leurs livres où nous finissons les nôtres, & notre dernière page est chez eux la première.

Les Lettrez & les gens d'étude ont une attention extrême à tenir leur marbre, leurs pinceaux, & leur encre bien propres & bien rangez: à peu près comme nos Guerriers ont soin de conserver leurs armes bien polies & bien nettes. Ils donnent au pinceau, au papier, à l'encre, & au petit marbre pour le broyer le nom des quatre choses précieuses, *Sseè Pao*.

On voit un grand nombre de livres à la Chine, parce que de tems immémorial on y a eu l'art de l'Imprimerie, qui ne fait presque que de naître en Europe. Elle est néanmoins bien différente de celle d'Europe. Comme notre alphabet consiste en un très-petit nombre de lettres, qui par leur différent assemblage, peuvent former les plus gros volumes: on n'a pas besoin de fondre un grand nombre de caractères, puisqu'on peut employer pour une seconde feuille, ceux qui ont servi pour la première. Au contraire le nombre de caractères est tant presque infini à la Chine, il n'y a pas moyen d'en fondre une si prodigieuse multitude, & quand on en viendrait à bout, la plû-part seroient de très-peu d'usage.

Voici donc en quoi consiste leur manière d'imprimer. Ils font transcrire leur ouvrage par un excellent Ecrivain, sur un papier mince, délicat, & transparent. Le Graveur colle chacune des feuilles sur une planche de bois de pommier, de poirier, ou de quelque autre bois dur & bien poli, & avec un burin il suit les traits, & taille en épargne les caractères, abattant tout le reste du bois, sur lequel il n'y a rien de tracé. Ainsi il fait autant de planches différentes, qu'il y a de pages à imprimer: il en tire le nombre qu'on lui prescrit, & on est toujours en état d'en tirer d'autres exemplaires, sans qu'il soit besoin de composer de nouveau: & l'on ne perd pas beaucoup de tems à corriger les épreuves, puisque travaillant sur les traits de la copie même, ou de l'original de l'auteur, il ne lui est pas possible de faire des fautes, si cette copie est écrite avec exactitude.

Cette façon d'imprimer est commode, en ce qu'on n'imprime des feuilles qu'à mesure qu'on les débite, & qu'on ne court point le risque, comme

Les Chinois ne se servent point de Plumes pour écrire.

Mais de Pinceau.

Manière de se servir de ce Pinceau.

Noms particuliers des Utensiles propres à l'écriture.

L'Imprimerie est ancienne à la Chine.

Manière d'imprimer à la Chine avec des caractères fixes.

En quoi commode.

en Europe, de ne vendre que la moitié des exemplaires, & de se ruiner en frais inutiles. D'ailleurs après avoir tiré trente ou quarante mille exemplaires, on peut aisément retoucher les planches, qui servent encore à plusieurs autres impressions.

Propre aux Livres de toute sorte de Langues,

Des livres de toutes sortes de Langues peuvent s'imprimer de même que les livres Chinois. Alors la beauté du caractère dépend de la main du copiste: l'adresse des Graveurs est si grande, qu'il n'est pas facile de distinguer ce qui est imprimé; d'avec ce qui a été écrit à la main: ainsi l'impression est bonne ou mauvaise, selon qu'on a employé un habile ou un médiocre Ecrivain. Cela doit s'entendre sur tout de nos caractères Européens, qu'on fait graver & imprimer par les Chinois: car pour ce qui est des caractères Chinois qu'on fait graver, l'habileté du Graveur corrige souvent le défaut de l'Ecrivain.

Avec des Caractères mobiles.

Cependant les Chinois n'ignorent pas la manière dont on imprime en Europe: ils ont des caractères mobiles comme nous. La seule différence est que les nôtres sont de métal, & les leurs seulement de bois. C'est ainsi que se corrige tous les trois mois l'Etat de la Chine qui se fait à *Peking*. On dit qu'à *Nan king* & à *Sou tcheou*, on imprime de la sorte quelques livres de petit volume, aussi proprement & aussi bien que ceux qui sont le mieux gravez. On n'a pas de peine à le croire, puisque cela ne demande qu'un peu plus de travail & de soin.

Leur manière d'imprimer dans les occasions pressantes.

Dans les affaires pressées, comme lorsqu'il vient un ordre de la Cour qui contient plusieurs articles, & qui doit s'imprimer en une nuit, ils ont une autre manière de graver. Ils couvrent une planche de cire jaune, & traquent les caractères avec une rapidité surprenante.

L'usage des Presses est inconnu aux Chinois.

On ne se sert point de presse comme en Europe: les planches qui sont de bois, & le papier qui n'a point été trempé dans de l'eau d'alun, ne pourroient pas la souffrir. Mais quand une fois les planches sont gravées, que le papier est coupé, & l'encre toute prête, un seul homme avec sa brosse, & sans se fatiguer, peut tirer chaque jour près de dix mille feuilles.

De la Position de la Planche.

La planche qui sert actuellement, doit être posée de niveau & d'une manière stable. Il faut avoir deux brosses, l'une plus dure qu'on prend avec la main, & qui peut servir par les deux bouts: on la trempe un peu dans l'encre, & on en frotte la planche, en sorte qu'elle ne soit ni trop, ni trop peu humectée: si elle l'étoit trop, les lettres en seroient toutes pochées: si elle l'étoit trop peu, les caractères ne s'imprimeroient pas. Quand la planche est une fois bien en train, on peut imprimer jusqu'à trois ou quatre feuilles de suite, sans tremper de nouveau la brosse dans l'encre.

La seconde brosse doit couler sur le papier en le pressant un peu, afin qu'il prenne l'encre: il le fait aisément, parce que n'ayant point été trempé dans l'eau d'alun, il s'en imbibe d'abord. Il faut seulement presser plus ou moins, & passer la brosse sur toute la feuille, & à plusieurs fois, plus ou moins selon qu'on sent qu'il y a plus ou moins d'encre sur la planche. Cette brosse doit être oblongue & douce.

L'en-

L'encre dont on se sert pour imprimer, est liquide, & est bien plutôt prête, que celle qui se vend en bâtons. Pour la faire, il faut prendre de la suie, la bien broyer, l'exposer au soleil, & la passer par un tamis: plus elle est fine, & meilleure elle est. Il faut la détrempier avec de l'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'elle devienne comme de la colle, ou comme de la bouillie épaisse, prenant garde que la suie ne se mette en grumeaux.

De l'Encre pour l'Imprimerie.

Après cette façon, on y ajoute de l'eau autant qu'il faut, pour qu'elle ne soit ni trop épaisse, ni aussi trop claire, & par conséquent trop blanche. Enfin pour empêcher qu'elle ne s'attache aux doigts, on y ajoute un peu de colle de bœuf. Je crois que c'est celle dont se servent les menuisiers: on la fait dissoudre auparavant sur le feu, & ensuite sur dix onces d'encre, on fait couler à peu près une once de colle qu'on mêle bien avec la suie & l'eau-de-vie, avant que d'y ajouter l'eau.

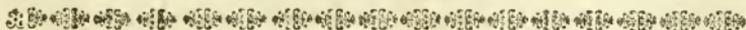
Ils n'impriment que d'un côté, parce que leur papier est mince & transparent, & ne pourroit souffrir une double impression, sans confondre les caractères les uns avec les autres: c'est ce qui fait que les livres ont une double feuille, qui a son replis au dehors, & son ouverture du côté du dos du livre, où elle est cousue. Ainsi leurs livres se rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres se rognent sur la tranche: & pour les assembler, il y a un trait noir sur le replis de la feuille, qui sert à la justifier: comme les trous que font les pointes aux feuilles que nous imprimons, servent aux relieurs à les plier également, afin que les pages se répondent.

De leur manière d'imprimer.

De la Relieure des Livres.

Ils couvrent leurs livres d'un carton gris assez propre, ou bien d'un satin fin, ou d'un petit taffetas à fleurs, qui ne coûte pas beaucoup. Il y en a aussi que les relieurs couvrent d'un brocard rouge, semé de fleurs d'or & d'argent. Quoique cette manière de relier soit fort inférieure à la nôtre, elle ne laisse pas d'avoir son agrément & sa propreté.

De la Couverture des Livres.



De quelle manière on fait étudier les jeunes Chinois: des divers degrés par où ils passent, & combien ils ont d'examens à subir pour parvenir au Doctorat.

DÈS l'âge de cinq à six ans, selon que l'esprit des enfans est ouvert, & que les parens ont soin de leur éducation, les petits Chinois commencent à étudier les lettres: mais comme le nombre des lettres est si fort multiplié, & qu'ils n'ont point de méthode comme en Europe, cette étude seroit fort dégoûtante, si l'on n'avoit pas trouvé le moyen d'en faire une espèce de jeu & de divertissement.

De l'Éducation des Chinois.

On a donc choisi quelques centaines de caractères, qui expriment les choses les plus communes, & qui tombent le plus sous les sens: comme le

De leur manière d'apprendre l'Alphabet.

ciel, le soleil, la lune, l'homme, quelques plantes, quelques animaux, la mailon, & les utensiles les plus ordinaires. On a gravé grossièrement toutes ces choses, & mettant après le caractère Chinois, ces figures, bien que grotesques, réveillent l'esprit des enfans, fixent leur imagination, & aident leur mémoire. C'est ce qu'on peut appeller l'A. B. C. des Chinois. L'inconvénient qui s'y trouve, c'est que dès leur plus tendre jeunesse, leur esprit est imbu d'une infinité de chimeres: car pour peindre le soleil, ils mettent un coq dans un cercle: un lapin qui pile du ris dans un mortier, c'est la lune: une manière de diable qui tient en main la foudre, à peu près comme les anciens peignoient leur Jupiter, c'est le tonnerre. Viennent en leur rang les Bonzes & leurs *Miao* ou Pagodes: de sorte que les pauvres enfans sucent, pour ainsi dire, avec le lait toutes ces rêveries. On m'a assuré depuis peu que cette méthode n'est plus gueres en usage.

Le livre qu'on leur met ensuite entre les mains, s'appelle *San tseë king*. C'est un abrégé qui contient ce qu'un enfant doit apprendre, & la manière de l'enseigner. Il consiste en plusieurs petites sentences de trois caractères arrangées en rimes, pour faciliter la mémoire des enfans. Il y en a aussi un autre dont les Sentences sont de quatre caractères. On a fait de même pour les enfans Chrétiens un catéchisme, dont toutes les phrases n'ont que quatre lettres, & qui s'appelle pour cette raison *Ssée tsée king ven*.

Au reste il faut que les enfans apprennent peu à peu tous ces caractères, de même qu'on leur fait apprendre en Europe notre alphabet, avec cette différence, que nous n'avons que vingt-quatre lettres, & qu'il y en a plusieurs mille à la Chine. On oblige un jeune Chinois à en apprendre d'abord quatre, cinq, ou six en un jour, & il faut qu'il les répète sans cesse depuis le matin jusqu'au soir: car il en doit rendre compte régulièrement deux fois le jour: & s'il manque souvent à sa leçon, on le punit. Le châtement se fait ordinairement de la sorte: on le fait monter sur un petit banc fort étroit, où il se couche tout de son long sur le ventre, & là il reçoit sur son caleçon huit ou dix coups d'un bâton plat comme nos lattes. Pendant le tems de leurs études, on les applique avec tant de soin, & ils apportent tant d'assiduité, qu'ils ont rarement des jours de relâche, si ce n'est environ un mois au nouvel an, & cinq ou six jours vers le milieu de l'année.

Du Châtiment des Enfans.

Du moment qu'ils sont capables de lire les *Ssée chu* *, on ne leur en laisse plus lire d'autres, qu'ils ne les sçachent par cœur, sans broncher d'une seule lettre, & ce qu'il y a de plus épineux & de plus rebutant, c'est qu'il faut qu'ils les apprennent, sans qu'ils y entendent presque rien: la coutume étant de ne leur expliquer le sens des caractères, que quand ils les sçavent parfaitement.

Comment on leur apprend à former les Lettres.

En même tems qu'ils apprennent ces lettres, on leur montre à les former avec le pinceau. On leur donne d'abord de grandes feuilles écrites ou imprimées.

* Ce sont les quatre livres qui renferment la doctrine de *Cong-fou tsée* ou *Confucius*, & de *Ming tsée* ou *Mencius*.

A. B. C. des Chinois.

Caractères de l'Alphabet en grand nombre à la Chine.

primées en caractères rouges assez gros : les enfans ne font que couvrir les traits rouges de couleur noire avec leurs pinceaux, pour s'accoutûmer à former les traits.

Quand ils ont appris ainsi à les former, on leur en donne d'autres, qui sont noirs & plus petits : & appliquant sur ces feuilles une autre feuille blanche de leur papier, qui est transparent, ils calquent, & tracent les lettres sur ce papier, selon la forme de celles qui sont dessous. Mais ils se servent plus souvent d'une planche couverte d'un vernis blanc, & partagée en petits quarrez, qui sont les différentes lignes, sur laquelle ils écrivent leurs caractères, & qu'on efface avec de l'eau, quand l'exemple est finie : cela épargne le papier.

Enfin ils prennent grand soin de se former la main : car c'est un grand avantage aux gens de bien peindre leurs caractères : on y a beaucoup d'égard, & dans l'examen qui se fait de trois en trois ans pour les degrés, on renvoie d'ordinaire ceux qui peignent mal, sur-tout, si leur écriture est peu exacte, à moins que d'ailleurs ils ne donnent de grandes preuves de leur habileté, soit dans la langue, soit à composer de beaux discours.

Soin des
Chinois à
former les
Lettres.

On rapporte qu'un aspirant aux degrés s'étant fervi, contre l'ordre, d'une abréviation, en écrivant le caractère *Má*, qui signifie *cheval*, eut le chagrin de voir sa composition, quoiqu'excellente, mise pour cela seul au rebut, & essuya de la part du Mandarin ce trait de raillerie, qu'un cheval ne pouvoit marcher, s'il n'avoit ses quatre pieds.

Quand on connoît assez de caractères pour pouvoir composer, il faut apprendre les règles du *Ven tchang*. C'est une composition assez semblable à ces espèces d'amplifications, qu'on fait faire en Europe aux écoliers, qui sont prêts d'entrer en Rhétorique : à cela près que le *Ven tchang* doit être plus difficile, parce que l'esprit est plus gêné, & que le stile en est particulier. On ne donne pour toute matière qu'une sentence tirée des livres classiques : c'est ce qu'on appelle *Ti mou*, le sujet, & ce sujet, n'est quelquefois qu'une seule lettre.

Pour juger si les enfans profitent, voilà ce qui se pratique en plusieurs endroits. Vingt ou trente familles, qui portent toutes le même nom, & qui ont par conséquent la même salle de leurs ancêtres, s'unissent ensemble, & conviennent d'envoyer deux fois chaque mois leurs enfans dans cette salle, pour y composer. Chaque chef de famille donne tour à tour le sujet, & fournit ce jour-là aux frais du dîner, qu'il a soin de faire porter dans la salle. C'est encore lui qui porte le jugement des compositions, & qui déclare ceux qui ont le mieux réussi. Si le jour qu'on compose, quelqu'un de cette petite société s'absente sans raison, ses parens sont obligés de payer environ vingt sols : c'est un moyen sûr qu'aucun ne s'absente.

Composi-
tions do-
mestiques.

Outre cette industrie, qui est particulière & libre, il faut que tous ces jeunes gens composent tous ensemble devant le petit Mandarin des Lettres, qu'on appelle *Hio kouan*. Cela se fait au moins deux fois l'an, une fois au Printemps,

Composi-
tions pu-
bliques.

temps, & une fois en Hyver, & c'est une chose générale par tout l'Empire. Je dis au moins, parce qu'outre ces deux examens généraux, les Mandarins des Lettrez les font venir assez souvent pour examiner le progrès qu'ils font dans leurs études, & les tenir en haleine. Il y a même des Gouverneurs de ville qui se donnent ce soin, & qui font venir chaque mois à leur tribunal les Lettrez qui n'en font pas éloignez, pour les faire composer, & pour récompenser ceux qui ont le mieux réüssi, les traitant même ce jour-là à leurs frais.

Des Per-
sonnes
préposées
à l'Educa-
tion des
Enfans.

Il n'est pas surprenant qu'on se donne tant de peine à élever les jeunes gens dans un Etat, où l'on fait profession des lettres depuis tant de siècles, & où on les préfère à tous les avantages de la nature: il n'y a ni ville, ni bourg, ni presque aucun petit village, où il n'y ait des maîtres qui tiennent école, pour y instruire la jeunesse dans les sciences: les parens qui sont plus à leur aise, donnent à leurs enfans des Précepteurs, qui les enseignent, qui les accompagnent, qui forment leurs mœurs, qui leur apprennent les cérémonies, les révérences, les complimens, les civilités ordinaires, les visites, & selon leur âge, l'histoire & les loix. On trouve une infinité de ces Précepteurs, parce que parmi ceux qui aspirent en grand nombre aux degrés, il y en a très-peu qui y parviennent.

Dans les maisons de qualité, ceux à qui on confie cet emploi, ont souvent le degré de Docteur, ou du moins celui de Licencié. Dans les maisons ordinaires, on prend des Bacheliers, qui ne laissent pas de continuer le cours de leurs études, & d'aller aux examens, pour parvenir au degré de Docteur. Au reste, l'emploi des maîtres d'école est honorable, les parens des enfans les nourrissent, leur font des présens, les traitant avec beaucoup d'honneur, leur donnent par tout le premier pas: *Sien seng*, notre maître, notre Docteur, est le nom qu'on leur donne, & leurs disciples conservent toute leur vie pour eux les plus grandes égards.

Ce qui
supplée
aux Uni-
versités.

Quoiqu'il n'y ait point à la Chine d'Université, comme en Europe, il n'y a point de ville du premier ordre, qui n'ait un grand palais destiné aux examens des graduez, & dans les capitales il est beaucoup plus vaste. C'est ainsi qu'un Missionnaire décrit l'édifice de la ville où il étoit, & autant que le lieu le comporte, ils sont presque tous semblables. Il est fermé, dit-il, de hautes murailles, la porte en est magnifique: & au devant se voit une grande place large de cent cinquante pas, & garnie d'arbres, avec des bancs & des sièges pour les capitaines & les soldats, qui sont en sentinelle dans le tems des examens.

Leur Def-
cription.

On entre d'abord dans une grande cour, où se placent des Mandarins avec un corps de garde, au bout de laquelle est une autre muraille, avec une porte à deux battans. Dès qu'on y est entré, on trouve un fossé plein d'eau, qu'on passe sur un pont de pierre, pour se rendre à une troisième porte où sont des gardes, qui ne laissent entrer personne sans un ordre exprès des officiers.

De-là on découvre une grande place, où l'on n'entre que par un chemin très-étroit. Des deux côtés de cette place, sont tout de suite une infinité

finité de petites chambres, longues de quatre pieds & demi, sur trois pieds & demi de largeur, pour loger ceux qui doivent composer. Il y a quelquefois jusqu'à six mille de ces chambres.

Avant que d'entrer dans le palais pour travailler à leur composition, on les visite à la porte, & on examine avec la plus scrupuleuse exactitude, s'ils ne portent point sur eux quelques livres, ou quelque écrit: on ne leur permet d'apporter que des pinceaux & de l'encre. Si l'on découvroit quelque supercherie, les coupables seroient non seulement chassés, mais encore punis très-sévèrement, & exclus des degrés de littérature. Quand tout le monde est entré, on ferme les portes, & on y appose le sceau public. Il y a des Officiers du tribunal qui veillent à tout ce qui se passe, & qui ne permettent pas qu'on sorte des chambres, ou qu'on se parle les uns aux autres.

Au bout du chemin étroit, dont j'ai parlé, s'élève une tour posée sur quatre arcades, & flanquée de quatre tourelles, ou espèces de lanternes rondes, où, si l'on apperçoit quelque mouvement, l'on bat aussi-tôt le tambour, pour avertir de remédier au désordre. Près de cette tour se trouvent divers logemens, & une grande salle bien meublée, où s'assemblent ceux qui président au premier examen.

Au sortir de cette salle on entre dans une autre cour, où l'on trouve une autre salle semblable à la première, mais plus magnifiquement meublée, avec divers appartemens pour le Président & les principaux Officiers. On y voit encore des galeries, un jardin, & plusieurs petits logemens pour les Mandarins, les Secrétaires, & les Officiers les moins considérables: enfin, tout ce qui est nécessaire, pour loger commodément tous ceux qui sont à la suite des Examineurs.

Quand on croit que les jeunes étudiants sont assez capables pour se présenter à l'examen des Mandarins subalternes, on les y envoie au jour marqué. Pour mieux entendre ce qui suit, il faut se rappeler ce qui a déjà été dit, que la Chine contient quinze grandes provinces: que chaque province renferme plusieurs grandes villes, qui ont le titre de *Fou*: & que ces villes en ont plusieurs autres du second & du troisième ordre qui relevent d'elles, & qu'on appelle les unes *Tcheou*, & les autres *Hien*: il n'y a point de ces villes du premier ordre qui n'ait dans son enceinte un *Hien*, & quelquefois deux: car ce mot *Hien* est à peu près ce que nous appellons *Bailliage*. C'est par les *Hien* qu'on recueille les tailles, & qu'on distingue même jusqu'aux Lettres: on dira, par exemple, Bachelier d'un tel *Hien*.

Il ne faut pas croire néanmoins, que les lettres fleurissent également dans toutes les provinces: il y a beaucoup plus d'étudiants dans les unes que dans les autres. Le Mandarin qui est à la tête de toute une province, s'appelle *Fou yuen*: celui qui gouverne un *Fou*, se nomme *Tchi fou*: on l'appelle encore *Fou tsun*, c'est-à-dire, la personne illustre du *Fou*, ou de la ville du premier ordre. Celui qui ne gouverne qu'un *Hien*, a le titre de *Tchi hien*, ou de *Hien tsun*. C'est suivant cet ordre qu'il y a dans *Kien tchang fou*, un *Tchi fou*, & deux *Tchi hien*, & dans les *Fou* qui sont ca-

pitales, il y a un *Fou yuen*, c'est-à-dire, Viceroy. Ainsi l'Etat monarchique n'est pas seulement pour tout l'Empire, mais dans chaque province, dans chaque *Fou*, & dans chaque petit *Hien*.

Des Examens pour parvenir aux Degrés de Littérature.

Pour revenir aux examens, aussi-tôt que les jeunes étudiants sont jugés capables de subir l'examen des Mandarins, il faut qu'ils commencent par celui du *Tchi bien*, dans la dépendance duquel ils sont nez. Par exemple, dans le district de *Nan tching bien*, qui est dans l'enceinte de *Kien tchang fou*, il y en a plus de huit cens qui vont composer chez le *Tchi bien* de cette ville. C'est ce Mandarin qui leur donne le sujet, qui examine ou fait examiner dans son tribunal leurs compositions, & qui porte son jugement sur les meilleurs. De 800. il y en a bien 600. de nommez: on dit alors qu'ils ont *Hien ming*, c'est-à-dire, qu'ils sont inscrits au *Hien*. Il y a tel *Hien*, où le nombre des étudiants monte jusqu'à six mille.

Il faut ensuite que ces 600. aillent se présenter à l'examen du *Tchi fou* de *Kien tchang*, qui fait un nouveau triage: & de ces 600. il n'y en a gueres que 400. qui ayent *fou ming*, c'est-à-dire, qui soient nommez au second examen. Jusqu'ici ils n'ont encore aucun degré dans les lettres, c'est pourquoi on les appelle *Tong seng*.

Dans chaque province il y a un Mandarin qui vient de *Peking*, & qui n'est que trois ans dans sa charge: il s'appelle *Hio tao*, ou dans les plus belles provinces *Hio yuen*. C'est pour l'ordinaire un homme qui a rapport avec les grands tribunaux de l'Empire: il donnoit quelquefois des présens sous main, & même assez considérables, pour être proposé: mais l'Empereur régnant a remédié à cet abus par des ordres très-sévères. Il doit faire deux examens pendant ses trois ans. Le premier examen s'appelle *Souï cao*: le second se nomme *Co cao*. Il faut donc qu'il fasse sa ronde dans tous les *Fou* de la province.

Honneurs qu'on rend à Confucius.

Dès que le *Hio tao* est arrivé dans un *Fou*, il va rendre ses respects à Confucius, que tous les Lettrez regardent comme le Docteur de l'Empire. Ensuite il fait lui-même une explication de quelques endroits des livres classiques, & les jours suivans il examine.

Les 400. *Tong seng* de *Nan tching bien**, qui ont ce qui s'appelle *Fou ming*, vont composer dans le tribunal du *Hio tao*, avec les autres étudiants qui viennent de tous les *Hien* dépendans du même *Fou*: & si le nombre en est trop grand, on les partage en deux bandes.

On garde ici de grandes précautions, pour que ce Mandarin ne puisse connoître les auteurs des compositions. Mais on ne manque pas quelquefois d'intrigue pour rendre inutiles ces précautions. Le *Hio tao* ne nomme que quinze personnes sur environ 400. par exemple, qui se trouveroient dans un *Hien*. Ceux qui sont ainsi nommez, ont fait le premier pas dans les grades. C'est pourquoi l'on dit qu'ils font entrez dans l'étude, *Tsin leao bio*, & on les appelle *Sieou t'ai*. Ils ont des habits de cérémonie, qui consistent dans une robe bleue, avec une bordure noire tout autour, & un oiseau

* Ce que je dis de ce *Hien*, doit s'entendre à proportion de tous les autres.

seau d'argent ou d'étain sur le haut de leur bonnet. Ils ne font plus sujets à recevoir la bastonnade par l'ordre des Mandarins publics: ils en ont un à part qui les gouverne, & qui la leur fait donner en qualité de leur maître, quand ils font quelque faute.

Au reste de ces quinze qui sont nommez, il n'y en a gueres qui ne le méritent, & à qui on ne fasse justice: ce n'est pas qu'il n'y en ait quelquefois qui ne soient favorisez: mais quelque protection qu'ils ayent, il ne faut pas qu'ils soient ignorans: car si on pouvoit prouver qu'il y eût eu de la faveur, l'Envoyé de la Cour seroit perdu d'honneur & de fortune.

On peut dire, à peu près la même chose des *Tong seng* de guerre: c'est aux mêmes Mandarins, qui examinent pour les lettres, qu'appartient le droit d'examiner pour la guerre. Ceux qui s'y destinent, doivent sur-tout montrer leur habileté à tirer de l'arc, & à monter à cheval, & s'ils se font auparavant appliquez à des exercices du corps qui demandent de la force & de la vigueur, on leur en fait donner quelque fois des preuves, en levant par exemple, une grosse pierre, ou quelque lourd fardeau: ce qui peut leur être utile, mais qui n'est pas essentiel: & à ceux qui ont fait quelque progrès dans les lettres, on leur donne à résoudre certains problèmes, qui regardent les campemens, & les stratagèmes de guerre: ce qui contribue à leur avancement. Il est bon de sçavoir que les gens de guerre ont, de même que les Lettrez, leurs livres classiques, qu'on appelle aussi du nom de *King*. Ils ont été composez exprès pour leur apprendre les fonctions militaires.

Le *Hio tao* est obligé par sa charge de parcourir la province, & d'assembler dans chaque ville du premier ordre, tous les *Sieou tsai* qui en dépendent, où après s'être informé de leur conduite, il examine leurs compositions: il récompense ceux qui se sont perfectionnez dans l'étude, & châtie les autres en qui il trouve de la négligence & de l'inapplication. Il entre quelquefois dans le détail, & les partage en six classes: la première est d'un petit nombre de ceux qui se sont distinguez, auxquels il donne un taël de récompense, & une écharpe de soie. Ceux de la seconde classe reçoivent aussi une écharpe de soie & quelque peu d'argent. La troisième classe n'a ni prix ni châtement. Le Mandarin fait donner la bastonnade à ceux de la quatrième classe. Dans la cinquième on perd l'oiseau, dont le bonnet est décoré, & l'on n'est plus qu'une moitié de *Sieou tsai*. Ceux qui ont le malheur d'être dans la sixième classe, sont tout-à-fait dégradéz: mais il y en a peu à qui cela arrive. Dans cet examen on verra quelquefois un homme de 50. ou 60. ans recevoir la bastonnade, tandis que son fils qui compose avec lui, reçoit des récompenses & les éloges: mais à l'égard des *Sieou tsai* ou Bacheliers, on n'en vient point à la bastonnade pour les seules compositions. Il faut qu'il y ait eu des plaintes sur leurs mœurs, ou sur leur conduite.

Tout Gradué qui ne se présente pas à cet examen triennal, court risque d'être privé de son titre, & d'être mis au rang du simple peuple. Il n'y a que deux cas, où il puisse s'en dispenser légitimement: sçavoir quand il est

Des Exa-
mens pour
la Guerre.

Obliga-
tions des
Hio tao.

Cas où les
Gradués
sont
exemts
de paroître
à l'Exa-
men.

malade, ou bien quand il porte le deuil de son pere ou de sa mere. Les vieux Graduez, après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur vieillesse, sont dispensés pour toujours de ces sortes d'examens, & ils conservent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachées à l'état de Gradué.

Obligation & ordre de quelques Examens,

Pour monter au second degré, qui est celui des *Kiu gin*, il faut subir un nouvel examen, qui s'appelle *Tchu cao*, & qui ne se fait qu'une fois tous les trois ans dans la capitale de chaque province de l'Empire. Ainsi tous les *Sieou tsai*, doivent s'y rendre.

Il vient exprès deux Mandarins de la Cour, pour présider à l'examen, qui se fait par les grands Officiers de la province, & par quelques autres Mandarins, qui sont comme leurs assesseurs. Le premier des deux Mandarins envoyez de la Cour s'appelle *Tching tchu cao*, & doit être *Han lin*, c'est-à-dire, du collège des premiers Docteurs de l'Empire. Le second se nomme *Fou tchu*. Dans la province de *Kiang si*, par exemple, il y a bien dix mille *Sieou tsai*, qui sont obligez d'aller à cet examen, & qui n'ont garde d'y manquer.

Entre ces dix mille, le nombre de ceux qui sont nommez, c'est-à-dire, qui obtiennent le degré de *Kiu gin*, ne passe gueres soixante. Leur robe est de couleur tirant sur le brun, avec une bordure bleuë, large de quatre doigts. L'oiseau du bonnet est d'or ou de cuivre doré. Le premier de tous a le titre de *Kiai yuen*, Il n'est pas si aisé de corrompre les Juges pour obtenir ce degré : & si dans ce dessein on a recours à quelque intrigue, il faut qu'elle soit bien secrète, & qu'elle se ménage dès *Pekin*.

Quand ils ont obtenu ce degré, ils n'ont plus qu'un pas à faire pour être Docteurs. Ils doivent aller l'année suivante se faire examiner pour le doctorat à *Peking* : & ce premier voyage se fait aux frais de l'Empereur. Ceux qui après avoir subi une fois cet examen, se contentent d'être *Kiu gin*, ou parce qu'ils sont trop avancez en âge, ou parce que leur fortune est médiocre, peuvent se dispenser d'aller à *Peking* subir le même examen, qui se fait de trois en trois ans. Tout *Kiu gin*, peut être pourvû de quelque charge : quelquefois même c'est le rang que leur donne l'antiquité dans les grades, qui la leur fait obtenir, & l'on en a vû devenir Vicerois de province : & comme c'est au mérite seul que se donnent les charges, un Lettré fils d'un Payfan a autant d'espérance de parvenir à la dignité de Viceroi & même de Ministre, que les enfans des personnes de la première qualité.

De l'Examen impérial.

Au reste ces *Kiu gin*, dès-là qu'ils ont obtenu une charge, & qu'ils sont chargez des affaires publiques, renoncent au degré de Docteur. Mais tous les *Kiu gin*, c'est-à-dire, Licentiez, qui ne sont point en charge, ont coutume de se rendre à *Peking* tous les trois ans, comme je l'ai dit, & de se trouver à l'examen, qui s'appelle l'examen impérial : car c'est l'Empereur lui-même qui donne le sujet des compositions, & qui est censé faire cet examen par l'attention qu'il y prête, & par le compte qu'il se fait rendre. Ceux des Licentiez qui veulent faire ce voyage, montent assez souvent jusqu'à cinq ou six mille : & de ce nombre on en élève au degré de Docteur

en

environ trois cens, dont les compositions sont jugées les meilleures. Il y a eu des tems où l'on ne donnoit ce grade qu'à cent cinquante.

Les trois premiers s'appellent *Tien tsè men feng*, c'est-à-dire, les disciples du fils du ciel. Le premier se nomme *Tchoang yuen*, le second *Pang yuen*, & le troisième *Tan hoa*. Parmi les autres, l'Empereur en choisit un certain nombre, auxquels ils donnent le titre de *Han lin*, c'est-à-dire, Docteur du premier Ordre. Les autres Docteurs s'appellent *Tsin fè*.

Quiconque peut parvenir à ce titre glorieux de *Tsin fè*, soit dans les lettres, soit même dans la guerre, doit se regarder comme un homme solidement établi : il ne craint plus l'indigence : car outre qu'il reçoit une infinité de présens de ses proches & de ses amis, il est à portée des plus importans emplois de l'Empire, & tout le monde brigue sa protection. Ses amis & ses parens ne manquent gueres d'élever dans leur ville de magnifiques Arcs de triomphe en son honneur, sur lesquels ils gravent son nom, le lieu, & l'année qu'il a reçu son grade.

Le feu Empereur *Cang hi*, dans les dernières années de son règne, s'aperçût qu'il ne paroïsoit plus un aussi grand nombre de livres qu'autrefois, & que ceux qu'on mettoit au jour, n'avoient pas le degré de perfection qu'il souhaittoit pour la gloire de son règne, & pour mériter d'être transmis à la postérité. Il jugea que ces premiers Docteurs de l'Empire, jouïssant tranquillement du rang où ils avoient été élevez, & de la réputation de sçavans qu'ils s'étoient acquise, négligeoient l'étude dans l'attente des emplois lucratifs.

Pour remédier à cette négligence, aussitôt que l'examen des Docteurs fut fini, il voulut, contre la coûtume, examiner lui-même ces premiers Docteurs, si fiers de leur qualité de Juges & d'Examinateurs des autres. Cet examen qui surprit fort, fut suivi d'un jugement qui surprit encore davantage. Plusieurs de ces premiers Docteurs furent honteusement dégradez, & renvoyez dans leurs provinces. La crainte d'un examen semblable tient en haleine ces premiers sçavans de l'Empire.

Dans cet examen extraordinaire, l'Empereur s'applaudit, de ce qu'un des plus habiles de la Cour, qu'il chargea du soin d'examiner les compositions, se trouva de son même sentiment, & qu'il avoit condamné toutes celles que Sa Majesté avoit réproovées, à une seule près, que ce Mandarin jugea d'un mérite douteux.

On peut voir par ce que je viens de dire, que la comparaison n'est pas tout-à-fait juste, de ces trois divers degrés, qui distinguent à la Chine les gens de lettres : avec les Bacheliers, les Licentiez, & les Docteurs d'Europe. 1°. Parce que ces noms en Europe ne sont connus presque nulle part que dans les Universtitez & les collèges : & que, pour être Licentié, on n'en a pas un plus grand accès chez le monde poli : au lieu qu'ici ces trois degrés sont toute la noblesse & la politesse de la Chine, & fournissent presque tous les Mandarins, à l'exception de quelques Tartares. 2°. Parce qu'il faut en Europe une grande ouverture dans les sciences spéculatives, & une connoissance nette de la Philosophie & de la Théologie, pour de-

Le nombre & la bonté des Livres fort diminuée sous l'Empereur *Cang hi*.

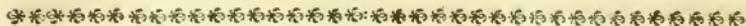
Il remédie à cette négligence.

Parallèle des Grades des Lettrés de la Chine avec ceux des Savans d'Europe.

venir Docteur: au lieu qu'il ne faut à la Chine que de l'éloquence, & la connoissance des loix & de l'histoire.

Pour micux faire connoître encore, quelle est l'attention des Chinois à former la jeunesse, & à faire fleurir les sciences dans l'Empire, je rapporterai ici divers extraits des livres Chinois, qui traitent de l'établissement de ces écoles publiques. C'est le pere Dentrecolles qui a fait cette recherche, & qui m'en a fait part. Il n'y a pas de meilleur moyen de s'instruire de la Chine, que par la Chine même: car par là on est sûr de ne se point tromper, dans la connoissance du génie, & des usages de cette nation.

Recherches du P. Dentrecolles sur ce sujet.



Extrait d'un Livre Chinois intitulé: l'Art de rendre le Peuple heureux, en établissant des Ecoles publiques.

Y H I O.

Des Lieux destinés à instruire la Jeunesse dans les Sciences.

Anciennement il y avoit à la Chine pour un certain nombre de familles, un lieu nommé *Chou*, & pour une étendue de pays un peu considérable, un autre appelé *Tsiang*: ces deux endroits étoient destinez à élever & à former dans les sciences la jeunesse de l'Empire. Dans l'Académie de *Tsiang* se perfectionnoient les Lettrez d'un mérite extraordinaire. C'étoit les écoles de la campagne, qui fournissoient ces rares talens propres à être perfectionnez: encore aujourd'hui, ceux qui par leur sçavoir, sont admis à la salle de Confucius, ont commencé par les exercices des jeunes étudiants.

Etablissement des Ecoles.

L'Empereur *Hong vou* fondateur de la précédente Dynastie des *Ming*, persuadé combien il étoit important à l'Etat, d'animer & d'aider la jeunesse à s'appliquer à l'étude, ordonna dès la seconde année de son règne, que dans toutes les villes du premier, du second, & du troisième ordre, on eût à bâtir des écoles publiques: six ans après pour étendre davantage ce bienfait, il fonda des écoles pour la campagne. Son ordre adressé aux premiers Mandarins de chaque province, étoit conçu en ces termes.

Ordre de l'Empereur *Hong vou* à ce sujet.

„ On voit à présent à la Cour & dans toutes les villes, des édifices où
 „ l'on enseigne les sciences. Mon intention est que les gens de la campagne aient part aux grands avantages, & au changement merveilleux, que
 „ l'étude produira sans doute parmi mon peuple. C'est pourquoi, vous
 „ Mandarins, faites au plutôt bâtir des écoles à la campagne, & ayez soin
 „ de les fournir de maîtres habiles: ces maîtres étant autorisez & gens de
 „ mérite, chacun dans tout l'Empire voudra que l'étude soit la première
 „ & la principale occupation des enfans, & qu'ils s'efforcent d'y
 „ exceller. „

Des Ecoles de la Campagne.

Ainsi après le règne des Tartares Occidentaux, les lettres commencent à refleurir sous la dernière Dynastie. Je vais d'abord parler des écoles de

de la campagne. S'il en faut une pour une habitation d'environ vingt-cinq maisons, on trouvera dans le district d'une ville du troisième ordre, cent quartiers de cette nature: cependant les appointemens royaux pour l'entretien des Professeurs, ne suffisent que pour deux villages: comment donc pourvoir à tout? voici mes vûes sur cela.

Nos écoles d'aujourd'hui, je parle de celles qui sont hors des villes, sont bien différentes de ce qu'étoient autrefois celles qu'on nommoit, ainsi que j'ai dit, *Chou* ou *Tsiang*. Nos peres avoient la matière de leur étude réglée: les maîtres convenoient tous dans une même méthode d'enseigner: les enfans à l'âge de huit ans commençoient à étudier: on leur faisoit d'abord lire le *Kin ise* *, pour connoître le tems: ils étudioient le livre des cinq parties de l'Empire pour s'instruire des différens pays.

Des premiers Livres qu'on fait lire à la Jeunesse,

Ensuite on leur apprenoit l'arithmétique: on leur faisoit lire la manière dont on se comportoit chez soi à l'égard d'un pere, d'une mere, des parens, & des domestiques: & pour le dehors, à l'égard des Magistrats, des personnes âgées, & de leurs égaux: voilà les livres qu'on mettoit d'abord entre les mains de la jeunesse dans les basses classes, ou *Siao bio*.

A quinze ans ils passaient aux hautes sciences, *Ta bio*: ils apprennent dans les livres de nos anciens sages, les endroits par où ils se sont rendus si recommandables, les rits, & les cérémonies de l'Empire, ce qui concerne les Princes, les Magistrats: ce qui fait l'honnête homme, le politique, & généralement tout ce qui a rapport au bon gouvernement.

Des Livres qu'on leur faisoit étudier à l'âge de quinze ans.

On s'appliquoit donc d'abord à ce qu'il y a de plus aisé. Quand on avoit acquis ces premières connoissances, on s'élevoit à de plus sublimes: ce progrès se faisoit insensiblement. Mais enfin au bout d'un certain nombre d'années, on avoit des gens très-habiles. C'étoit dans les écoles de chaque quartier, qu'on se formoit peu à peu. Ensuite les écoliers de différens endroits, ou de différens *Chou*, se réunissoient dans le *Tsiang*, ou école commune de tout le pays: & là ils achevoient de se perfectionner par les conférences, par les leçons des premiers maîtres, par l'émulation qui s'excitoit entre les étudiants.

Ces excellens moyens donnoient à l'esprit, au cœur, à l'homme entier, une nouvelle forme. La vertu qui s'acqueroit comme par profession, rendoit heureux une foule de gens: & sans que l'on y eût bien pris garde, l'on voyoit tout à coup ce grand renouvellement tant désiré dans tous les membres de l'Etat, qui en faisoit un Empire parfait.

Négligence dans les Exercices de la Jeunesse.

Présentement les enfans des gens riches & de qualité, ont les moyens d'étudier, & ils ne le font pas: les pauvres n'ont pas de quoi y fournir, quand ils le voudroient. S'il se trouve des parens nobles & aînés, qui donnent une belle éducation à leurs enfans, ils prennent un maître en leur particulier, à qui ils assignent un appartement, sans permettre, de peur de s'avilir, que les petits voisins de basse condition viennent chez eux profiter des

* C'est-à-dire, le calcul des années par cycle composé de 60. ans.

des leçons. Voilà ce qui fait que les sages réglemens pour les établissemens des écoles publiques, soit à la ville, soit à la campagne, sont fort négligés.

Les Mandarins voyent assez combien les mœurs de notre siècle auroient besoin d'être réformées : mais on diroit qu'on ne regarde pas cette affaire comme la plus pressante. A la vérité, ce qui arrête, c'est qu'on manque des secours nécessaires pour bâtir, & pour entretenir ces écoles à la campagne. Ainsi on renonce à un dessein si utile & si nécessaire: d'où il arrive que la doctrine de nos livres classiques ne se met pas en pratique: que les bonnes coutumes de nos peres s'affoiblissent de plus en plus, & se perdront insensiblement. Prevenons ce malheur.

Moyens
de les re-
mettre en
vigueur.

Ce que je vais dire me paroît de conséquence, pour remettre en vigueur les établissemens dont je parle: que les Lettrez aisez, que les gens riches qui ont été en charge, se fassent un plaisir de s'unir, pour contribuer à une si belle entreprise, chacun dans son pays. Le Mandarin du lieu se mettra à leur tête: après cela, quelle difficulté y aura-t-il à élever des bâtimens publics destinez à l'étude? Au reste on doit penser que ces écoles s'ouvrent principalement pour les enfans du pauvre peuple, qui sans ce secours, ne sçauraient s'avancer dans les lettres.

Par ce moyen les jeunes gens, à quelque indigence qu'ils soient réduits, s'ils sont nez avec du génie pour les Sciences, pourront s'y appliquer entièrement. Or, c'est particulièrement à la campagne, que la misère est grande: le gros des villes est de marchands, d'artisans, de Graduez, & de gens qui ont été dans les emplois, ou qui vivent noblement. Hors des villes communément, plus de la moitié des habitans, ou labourent & cultivent les terres, ou gardent des troupeaux, & s'occupent des foins de la vie champêtre.

Il faut d'abord supputer combien dans le district d'une ville, par exemple, du troisième ordre, il se trouve de gens pauvres, & de gens à leur aise, & sur cela former le dessein d'une école. Quand au dehors de la ville on verra combien il y a dans le district de gros bourgs, de lieux fréquentés par le commerce, par les foires qui s'y tiennent: combien d'habitations où les maisons sont un peu réunies, on jugera sur ce plan, combien il faut d'écoles: car pour ce qui est des maisons éparfées çà & là, si ceux qui les habitent, ont envie que leurs enfans étudient, ils sçauront bien se rapprocher, & y pourvoir.

Projet d'une
Ecole
publique.

Dessein du
Bâtiment.

Voici la forme & l'ordre que je voudrois donner à une pareille école. Le bâtiment auroit d'abord un grand portail: au-dessus de la porte, seroit placée en gros caractères cette inscription Y-HIO, *Collège de piété*. Ensuite il faudroit enfermer tout le terrain nécessaire d'une bonne muraille, pour ôter aux étudiants & aux gens de dehors, la liberté d'entrer & de sortir.

Après la porte & la première cour, suivroit la salle des assemblées *, ou des leçons, qui seroit à trois rangs de colonnes. Ensuite viendroît à une juste distance une seconde salle: c'est là où l'on placeroit la Tablette de
notre

* Teng.

notre très-sage & ancien maître : les étudiants soir & matin se rendroient là, pour l'honorer en cette qualité.

A côté de cette salle, on bâtiroit deux logemens. Dans l'un seroit celui du Professeur : dans l'autre un salon pour recevoir les visites. On ménageroit de plus une décharge, où l'on garderoit les différens meubles de la maison. Plus à quartier, du côté de l'Orient seroit la cuisine. On réserveroit une espèce vuide en forme de jardin.

Le bâtiment une fois achevé, on le meubleroit de tabourets, de tables, de chaises à bras, de bandeges, de porcelaines : en un mot, de tous les utensils de cuisine & des autres choses nécessaires. Voilà, comme l'on voit, bien de la dépense : les gens de qualité, les riches y fourniroient chacun selon sa bonne volonté. Celui qui auroit la principale Intendance de l'école, choisiroit pour économé de la maison, un homme d'âge, sage & vertueux.

Pour ce qui est du Professeur, on choisira un homme d'une réputation saine, pleine de probité, qui ait le talent d'instruire, & de former la jeunesse. Pourvu qu'il ait ces qualitez, il importe peu qu'il soit pauvre. On le présentera au Mandarin du lieu, qui examinera lui-même, s'il est capable d'un tel emploi. Alors l'ouverture de l'école se fera avec solemnité, & la jeunesse sera avertie de s'y rendre, & de lui être bien soumise.

Des Pro-
fesseurs.

Les écoliers reconnoîtront leur maître par les révérences dûes à cette qualité. Il leur sera libre de lui faire quelque présent, mais l'on ne pourra pas les y obliger : c'est néanmoins une coutume fort ancienne : *Ouen Hong*, fameux dans la province de *Se tchuen*, en rassemblant la jeunesse du pays pour être instruite, introduisit l'usage d'offrir quelque chose au maître.

Il me paroît que cette pratique doit être conservée : & il ne faut pas avoir regret à une petite dépense, lorsqu'elle est si bien placée : elle aide un Professeur pauvre, tels que sont la plû-part de ces maîtres, à passer doucement la vie, & à assister sa famille, dont il est quelquefois éloigné.

A la vérité, l'on doit plutôt compter sur des appointemens réglés. C'est pourquoi, en fondant l'école, on achètera une certaine étendue de terres, dont le revenu sera employé à payer le maître & les gages des Officiers de la maison.

Distribu-
tion des
tems pour
l'étude.

Il distribuera avec ordre les exercices ordinaires de l'étude. Le matin il fera réciter par cœur l'endroit du livre, qu'il aura donné pour leçon le soir précédent, puis il en donnera une nouvelle, & il la proportionnera à la portée de l'écolier. Il est important qu'il prononce le son des lettres d'une manière claire & nette, donnant distinctement l'accent qui leur convient : de même en lisant, il doit marquer les différentes pauses, que demande un sens plus ou moins fini.

Des Exer-
cices du
matin.

Les écoliers, après avoir déjeuné, se mettront à écrire. Le maître, en leur donnant des exemples, doit s'appliquer à tracer chaque lettre, selon le nombre des traits & le modèle de la dernière réforme *Tchiang yun*. Il conduira le pinceau, de manière que le caractère ait justement la figure & la beauté qui lui est propre. C'est sur ces exemples que les écoliers doivent travailler.

Occupations
des
Ecoliers.

Au reste, quoiqu'il s'agisse ici de sçavoir manier un pinceau, il ne faut pas s'imaginer que cet art s'apprenne à la hâte, & en courant, & qu'on parvienne aisément à former des caractères bien nourris. Il est nécessaire dans les commencemens de s'accoutûmer à être exact, & de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il y a de plus parfait en ce genre.

Quand l'écriture est finie, chacun apporte au maître son ouvrage: il le parcourt, & marque d'un petit cercle les plus belles lettres: il barre celles qui sont mal faites, afin qu'on sçache ce qu'on doit corriger.

Quand il s'agira d'expliquer les livres, il commencera par proposer sommairement le sujet du chapitre qu'il veut expliquer. Ensuite le prenant par partie, il donnera: 1°. La signification propre de chaque caractère: 2°. Le sens de toute la période. Il importe sur-tout de donner des idées nettes & précises, qui entrent aisément, & qui restent sans confusion dans la mémoire des enfans.

L'explication étant achevée, il renverra les étudiants chacun à sa table, pour la repasser en silence, & se les mieux imprimer dans la mémoire. Le jour suivant, avant que de passer à une nouvelle explication, il se fera rendre compte de la précédente. Les paraphrastes du sçavant *Tchang ko lao*, font l'ouvrage, qui peut mieux aider les étudiants à attrapper le vrai sens des livres classiques: ils y sont expliquez fort clairement, & jusqu'à la moindre lettre.

Des Exercices de l'après midi.

Après l'heure des explications, il est ordinairement midi: alors on va dîner. L'après-midi, comme le matin, les exercices commencent par réciter la leçon assignée, & l'on en détermine une nouvelle. Ensuite on se met à la composition *Tso toui* *: on propose le sujet des *Touï tse*, qui doit être plus ou moins étendu, selon que les jeunes disciples sont plus ou moins avancés.

Mais avant ce travail, on a donné à lire le livre, qui contient plusieurs modèles de ces sortes de compositions, afin qu'on sçache comment il s'y faut prendre, & comment l'on doit placer les mots ou les caractères, selon les différens accens, pour avoir la cadence qui est nécessaire. En s'exerçant à ces ouvrages, on se forme le stile pour les placets, pour les ordonnances, pour des lettres, & d'autres compositions, où le stile familier n'est pas d'usage.

Des devoirs de Civilité.

Les écoliers, soit le matin lorsqu'ils arrivent, soit le soir en se retirant, doivent s'aller présenter devant la tablette de l'ancien Maître *Sien Sië* †, & lui faire la révérence. Etant de retour chez eux, ils iront faire la même révérence à leurs parens, & aux personnes âgées de la famille ‡. Ce sont-là des devoirs de civilité, auxquels les jeunes gens doivent se former, afin que dans la maison & au dehors, on remarque toujours en eux un air de politesse, qui est si propre des Lettrez.

Ce

* Ces *Touï* sont des rapports de mots & de phrases, des antithèses, une versification imparfaite, ou prose mesurée, mais sans rimes.

† Confucius.

‡ C'est ce que les Chinois appellent *Tso gé*.

Ce qu'ils auront appris par cœur durant cinq jours, ils seront obligés de le réciter tout de suite le sixième jour: & ce jour-là ils n'auront rien de nouveau à apprendre: ils méditeront toutes ces leçons: & sans le secours du livre, ils les mettront par écrit. Ceux qui seront en faute, seront punis. Ces jours de répétition générale sont pour les étudiants, ce que sont les grands examens pour les Lettrez.

Mais ce qu'il importe le plus d'apprendre à la jeunesse, c'est la vertu: Qu'ils sachent l'estimer, l'aimer, la pratiquer: connoître leurs défauts, les combattre, les vaincre: refondre leur naturel, & le changer entièrement: voilà leur grande étude. Et afin qu'on ne s'y trompe pas, voici ce que veulent dire ces termes généraux: Il faut qu'un jeune homme soit dans le domestique parfaitement obéissant, & au dehors très-composé: rencontre-t-il un supérieur, ou des personnes âgées? qu'il leur marque beaucoup de respect: se trouve-t-il avec ses compagnons ou ses égaux? Qu'il les gagne par sa modestie, & par une honnête complaisance: qu'on ne voye en lui, ni aucun air de fierté, ni des manières trop négligées, qu'aucun trait de médisance ne se mêle dans ses discours: que son visage ne s'altère jamais par la colere: que dans le commerce du monde, & dans les affaires qu'il a à traiter, il agisse toujours avec sincérité, avec fidélité, & avec droiture. C'est-là effectivement se réformer, se perfectionner.

La Vertu est une étude nécessaire à la Jeunesse.

Notre *T'king* * dit: travailler à redresser ceux qui ignorent les voyes de la justice, & qui s'en écartent: c'est l'occupation d'un sage. Ce texte nous avertit que comme la jeunesse est l'âge de l'ignorance: aussi la grande science, dont on doit, pour ainsi dire, nourrir les jeunes étudiants, c'est la science d'un cœur & d'un esprit droit, qui s'éloigne du travers des fausses sectes & des maximes d'ingereuses. Une telle éducation, digne exercice de nos sages, quels excellens sujets ne formeroit-elle point? Que penser donc d'un maître, qui négligeant de redresser ses disciples sur les erreurs & la corruption du siècle, donne toute son application à les surcharger de différentes leçons, dont il remplit leur mémoire sans aucun fruit? Étrange désordre!

De même que la Droiture du Cœur & de l'Esprit.

Au reste on l'empêcheroit ce désordre, si les Mandarins qui sont les Pasteurs † aussi bien que les Gouverneurs du peuple, qui leur est confié, vouloient y donner quelque attention: par exemple, lorsque pour quelque affaire, comme il arrive souvent, ils sont obligés d'aller à la campagne, & de se transporter en différens endroits de leur district, s'ils prenoient la peine de visiter en personne les écoles, d'examiner par eux-mêmes les progrès qu'on y fait, & la méthode qu'on observe: de louer avec quelques marques de distinction la capacité des écoliers, & de reconnoître par quelque libéralité les soins & l'application du maître: quel fruit cela ne produiroit-il pas:

Moyens de réussir dans cette Entreprise.

* C'est le plus ancien livre canonique de la Chine.

† Le mot Chinois est *Mou Tsai*: *Mou*, signifie Pasteur. *Tsai*, signifie Gouverneur.

pas : Les peres & les meres, ou les freres aînez, apprenant la visite du Mandarin, pousseroient bien autrement leurs enfans, ou leurs cadets à l'étude. Le maître de son côté, après un tel honneur : auroit beaucoup plus de zèle & d'autorité pour se faire écouter, se faire obéir, & par là former d'excellens disciples pour les lettres & pour la vertu.

REMARQUE sur le même sujet.

Rareté des Ecoles fondées.

Les *Y bio*, ou écoles fondées, & entretenues des libéralitez du Prince, des Mandarins, ou des gens riches, qui ont du zèle pour le bien public, sont assez rares à la Chine, autant que j'en puis juger: quoique les simples *bio*, ou écoles, soient si communes, qu'il n'y a peut-être point de village, où l'on n'en trouve plutôt deux qu'une. Ici un jeune homme qui n'a point étudié, est une preuve vivante de l'extrême pauvreté de ses parens.

C'est un proverbe Chinois: qu'il y a plus de maîtres que d'écoliers, & plus de Médecins que de malades.

L'occupation d'en seigner est celle des pauvres Lettrés.

Enseigner est l'emploi de tous les pauvres Lettrez, qui sont sans nombre: car comme on s'avance par les lettres, jusqu'à devenir grand Mandarin: il n'y a gueres de familles, qui ne fassent étudier quelques-uns de leurs enfans, dans l'espérance qu'ils parviendront comme d'autres: & parce que le plus souvent leurs efforts sont inutiles, ils se trouvent réduits à enseigner la jeunesse.

Allez souvent les maîtres d'école, pour mieux assurer leur subsistance, se font un petit recueil de recettes propres à guérir les maladies: & ils ajoutent à la qualité de maître, celle de Médecin: ou du moins ils se réservent à prendre celle-ci, quand l'autre, en avançant sur l'âge, vient à leur manquer: ainsi tout-à-coup ils se trouvent vieux Médecins.

Les Lettrez qui enseignent, s'ils se sentent du mérite, étudient en même tems pour monter à un nouveau grade. Si une fois ils parviennent dans les examens à être *Sieou tsai* ou Docteurs, dès-lors quelque pauvres qu'ils soient, ils sont tout-à-coup tirez de misère: toute la parenté contribue à leur entetien: ils peuvent demander des graces aux Mandarins: ils ont espérance de le devenir après un certain nombre d'années: & s'ils se rendent à la Cour, pour y être Précepteurs des fils de quelque grand-seigneur, ou d'un grand Mandarin, ils avancent plus vite & plus sûrement: aussi y en a-t-il plusieurs qui prennent ce parti.

Respect des Chinois pour ceux dont ils ont reçu l'Education.

La qualité de maître, ou de *Sien seng*, ne se perd point à l'égard de ceux qui ont été disciples. Celui, dit le proverbe, qu'on a une fois reconnu pour maître, doit être regardé durant toute sa vie comme pere. C'est sans doute, selon ce principe Chinois, que le fameux Ministre d'Etat Paul *Sin*, grand protecteur de nôtre sainte religion, ayant appris la mort du Missionnaire, qui l'avoit instruit & baptisé, prit le deuil, & le fit prendre à toute sa famille, comme il avoit fait pour son propre pere.

C'est aussi sur ce principe, que les disciples étant devenus Mandarins,

le maître, ou à son défaut ses enfans, ont droit d'aller rendre visite, & de demander une marque de reconnoissance, qui ne se refuse point. Un Viceroi même, en présence des grands Mandarins de sa province, ceda sans façon la première place à son *Sien jeng*, dont il a reçu les premières leçons dans sa jeunesse, & qui est resté pauvre au village, pendant que le disciple est parvenu aux plus hautes dignitez. Voilà le fondement des grands honneurs, que les Empereurs mêmes rendent à Confucius: c'est le premier *Sien jeng* de l'Empire.

Fonde-
ment des
grands
honneurs
qu'on rend
à *Confu-
cius*.

Les auteurs Chinois dans leurs livres relevent fort l'emploi de maître qui enseigne la jeunesse. C'est là, dit un sçavant, l'occupation la plus parfaite & la plus importante. Le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de l'éducation des enfans: les fautes des disciples deviennent communes au maître.

Voici ce qu'on trouve dans un livre assez récent, approuvé par deux des premiers Docteurs de la Cour: s'appliquer à instruire la jeunesse, c'est un très-haut point de vertu *Te kii ta*: le Créateur de l'Univers manqueroit-il à la récompenser un jour, *T'sao oue ngan te pou me yeou?* Ce même auteur fait diverses observations sur ce sujet, je vais les rapporter.

Première Observation de l'Auteur.

On a tort d'avoir quelquefois peu d'égard pour ceux qui enseignent les premiers élémens: la peine qu'ils prennent est très-rude, & sans comparaison plus rébutante, que les soins qu'on prend pour diriger des étudiants déjà avancés.

Maximes à
ce sujet.

R E M A R Q U E.

En effet, on voit un grand nombre de ces maîtres d'école, qui deviennent pulmoniques & éthiques, à force d'enseigner & d'étudier eux-mêmes, quoiqu'ils soient beaucoup mieux entretenus qu'ils ne seroient dans leurs maisons, & que les parens de leurs écoliers pourvoyent à tous leurs besoins.

Infirmités
ordinaires
aux *Mai-
tres d'Eco-
le*.

Au reste les crieries continuelles, soit du maître, soit des disciples, sont très-incommodes. Les Chinois n'apprennent les livres qu'en les recitant à haute voix: ils sont surpris de nous voir étudier sans remuer les lèvres, & sans faire le moindre mouvement du corps. Ils ont coûtume d'accompagner le son de la voix d'un léger balancement, du moins de la tête.

Seconde Observation de l'Auteur.

Peu de gens s'unissent pour avoir au voisinage un maître, qui enseigne leurs enfans: & parce qu'ils ne sont pas en état de faire de la dépense, tout Lettré leur est bon pour cet emploi: ainsi la foule de ces maîtres est de gens ignorans.

D'où pro-
cède le
mauvais
choix des
Maîtres.

R E M A R Q U E.

Pratique
particulière
d'un
Maître.

Ils sont pourtant bons à quelque chose: car ils ont leur routine qu'ils suivent en enseignant certains livres. D'ailleurs ils montrent à faire une révérence de bonne grace & à propos: à offrir & à recevoir civilement une tasse de thé: à se donner dans la démarche, dans le tour du bonnet, & dans le manège de l'éventail, un petit air de politesse Chinoise, auquel on distingue les étudiants.

Troisième Observation de l'Auteur.

Education
des En-
fans des
pauvres.

Il loué la pratique d'un certain Professeur, lequel en recevant des disciples, s'informoit des parens, s'ils vouloient pousser leurs enfans dans les lettres, ou en faire des marchands & des artisans comme eux: ensuite il proportionnoit ses leçons à un tel dessein, afin que ses disciples ne perdisent pas leur tems, & que lui ne perdit pas ses soins.

R E M A R Q U E.

Les Chi-
nois fon-
dent l'in-
clination
de leurs
Enfans.

On aide les enfans des pauvres gens à faire vite leur petite provision de caractères, pour écrire leurs comptes par le moyen d'un livre, où les choses les plus ordinaires de la vie, du ménage, & du commerce, sont peintes grossièrement: au bas de chaque figure, est le caractère ou le nom de chaque chose.

Les Chinois, pour se divertir, fondent pour la plû-part les inclinations des leurs enfans dès leur plus tendre enfance, lorsqu'ils peuvent mouvoir les mains. Ils mettent devant eux un livre, une balance, ou des armes: & selon le choix que fait l'enfant, ils jugent qu'il est né pour l'étude, ou pour le commerce, ou pour la guerre.

Quatrième Observation de l'Auteur.

Examen
de la Por-
tée des
Écoliers.

On doit examiner la portée des écoliers, & ne les pas surcharger de travail. S'ils peuvent dans un jour apprendre deux cens caractères, ne leur en enseignez que cent: autrement vous les rebutez. Ne les poussez pas non plus avant le tems à des compositions trop difficiles: c'est vouloir qu'ils s'accoutument à mal faire.

R E M A R Q U E.

Sentiment
du P. Den-
trecolles
sur la
grande
mémoire
des Chi-
nois.

Quant à la mémoire des Chinois, dit le Pere Dentrecolles, j'ai été plus d'une fois surpris d'entendre réciter d'un bout à l'autre, à de petits Chrétiens de sept à huit ans, des livres entiers assez longs. La science à la Chine consiste principalement à exercer sa mémoire, & à retenir plusieurs li-

livres. Un Mandarin voyant un jour ma petite bibliothèque Européenne dit tout bas à un autre Mandarin: Croyez-vous qu'il puisse nous réciter une partie de ces livres? Ces Messieurs nous demandent souvent des secrets, pour avoir une mémoire heureuse: je crois que plusieurs la ruinent par les excès de leurs premières études.

Cinquième Observation de l'Auteur.

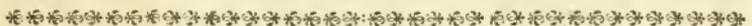
Il importe sur-tout d'interdire aux jeunes gens la lecture des romans, des comédies, des pièces de vers, & des chançons peu honnêtes: ces fortes de livres amolissent, & corrompent insensiblement le cœur: c'est la perte des bonnes mœurs: on fait sans honte ce qu'on a lû avec plaisir. Tel mauvais discours qui est entré dans l'oreille d'un jeune écolier, lui reste toute la vie dans le cœur.

Livres interdits aux Jeunes-Gens.

R E M A R Q U E.

L'Empereur *Cang hi* a défendu de vendre des livres contraires aux bonnes mœurs, comme certains romans capables de corrompre la jeunesse. Les Mandarins font des visites dans les boutiques des Libraires: ceux-ci ne laissent pourtant pas d'en vendre en secret, sans les exposer à la vûe.

Reglement de l'Empereur *Cang hi* au sujet des Livres.



Extrait d'un Traité sur le même sujet fait par Tchuh, l'un des plus célèbres Docteurs de la Chine, qui florissoit sous la dix-neuvième Dynastie nommée Song.

TCHU HI marque d'abord la vraye fin de l'étude, qui est la vertu: c'est à quoi, dit-il, un écolier doit tendre de toutes ses forces, de même que celui qui tire de l'arc vise droit au but, & ne craint rien tant que de s'en écarter. Apprendre aux enfans des caractères, faire qu'ils récitent des livres entiers, & qu'ils aient au-dehors quelque air de politesse, sans les gêner pour la réforme des mœurs: on appelle cela avoir pour eux de l'affection. Dans le fond, c'est les haïr: les parens seront peut-être contens d'un tel maître: mais les esprits ne tiennent-ils pas, sans qu'on s'en aperçoive, un compte exact d'une négligence si criminelle, pour la punir en son tems?

Suite de l'Education de la Jeunesse.

Le fameux *Hiu* étant petit écolier, demanda un jour à son maître quelle étoit la fin des études: celui-ci lui répondit, que par-là on parvenoit au degré honorable de *Sieou tsai*, & de Docteur. Hé! quoi? reprit le jeune *Hiu*, ne se propose-t-on rien davantage? Le maître comprit les vûes

But des Etudes.

vûës relevées de cet enfant. Il alla sur l'heure trouver ses parens : *Votre fils*, leur dit-il, *a de l'esprit au dessus du commun : un écolier de si grande espérance demande un maître plus habile que je ne le suis : ayez soin de le lui procurer.*

Aujourd'hui, quand nous disons qu'on peut, si on le veut, devenir aussi vertueux que nos premiers Empereurs *Tao & Chun*, on regarde cela comme une paradoxe : le travail rebute. Cependant renonce-t-on aux biens de la fortune, pour la peine qu'on a à les acquérir?

Maxime de la bonne Education.

Si l'on entretenoit ordinairement les jeunes gens des exemples de nos anciens Sages, & qu'on les y fit souvent penser, ils parviendroient à être ce que ces grands hommes ont été. C'est en vertu d'une semblable éducation, qu'on dit qu'un maître est un second pere : mais un maître doit songer qu'on employe un ouvrier, parce qu'on le croit habile : au lieu qu'on reçoit un disciple pour le former, ce qui demande des soins & de l'application.

Maximes sur le Gouvernement.

Ce seroit une belle leçon à donner, que celle que fit en mourant un Empereur, au jeune Prince qu'il laissoit héritier de la Couronne : Ne dites jamais : cette faute est légère, je puis me la permettre : cet acte de vertu est peu considérable, omettons-le.

Maxime d'enseigner la Jeunesse.

La jeunesse est ennemie de la contrainte : il faut donc l'instruire d'une manière qui ne la rebute pas. Si un faisceau d'épines, dont on entoure un jeune arbre pour le défendre des bestiaux, est trop épais, & le ferre de trop près, il l'étouffe. Il faut que les instructions & les réprimandes viennent comme les pluyes & les vents du Printems, qui étant proportionnez aux besoins des plantes, les font pousser à l'aîsè.

Forme ancienne des Leçons & des Préceptes.

Autrefois les leçons & les préceptes étoient en vers, & en forme de chansons, afin qu'ils entraissent plus agréablement dans l'esprit des enfans, & qu'ils leur tinssent lieu de jeux propres de leur âge : par-là ils ne sentoient pas la difficulté de l'étude. Nos anciens Rois avoient introduit cette méthode d'enseigner : il nous semble que cette adresse n'est rien : cependant ce rien a de grandes suites. On a changé de méthode : les choses en vont-elles mieux?

De la manière dont les enfans doivent reciter leurs Leçons.

Tchu hi descend dans différens petits détails. „ Quand les enfans, dit-il „ récitent leurs leçons, faites que ce soit de telle manière, qu'ils pensent „ dans l'ame à ce qu'ils prononcent des lèvres : ne leur dites rien qui ait „ rapport aux fausses * Sectes : ayez soin de les prémunir contre un tel „ poison. „ Il exhorte à donner des récompenses : c'est ce qui se fait le 1. & le 15. de chaque mois : ces prix consistent en des pinceaux pour écrire, & du papier.

Des Vacances.

Tchu hi parle ensuite des grandes vacances, qui commencent vers le vingtième du dernier mois de l'année Chinoise, jusqu'au vingtième ou environ du

* *Tchu hi* sous le règne des *Song*, a été le grand ennemi des sectes idolâtres, contraires à la première secte Littéraire.

du premier * mois. Ces grandes vacances sont immédiatement précédées du grand examen des écoliers. Outre les grandes vacances, il y en a, mais peu dans le cours de l'année, aux fêtes, ou aux réjouissances Chinoises en différens mois. Le jour de la naissance du *Sien Seng*, ou Professeur, est encore une fête pour les écoliers, qui doivent ce jour-là lui faire leurs présens de conjouissance. La classe du soir finit tous les jours par une courte hitoire: cette pratique est fort recommandée. Enfin, avant que d'envoyer les écoliers, on expose une petite planche vernissée, sur laquelle sont quatre petits vers, qui renferment une instruction d'usage dans le commerce de la vie. Chacun transcrit ces vers, & tous les lisent à haute voix jusqu'à trois fois. Ainsi se termine l'école de chaque jour.

Tchu hi a un chapitre entier, où il montre avec quel soin les jeunes étudiants doivent éviter, 1°. Le trop de liaisons, 2°. Le jeu, 3°. Le vin, 4°. La galanterie, 5°. Enfin une vie molle & oisive.

Il passe ensuite à plusieurs *Co ff*, c'est-à-dire, à plusieurs sujets de gémir sur la négligence qu'on apporte à l'étude.

1°. L'histoire nous apprend qu'autrefois la passion pour l'étude étoit si grande, qu'un pauvre homme réduit à fouir la terre pour vivre, portoit son livre, afin d'étudier par intervalle, & au milieu d'un si rude travail. Quel sujet de honte pour ceux, qui étant à leur aise, & ayant la commodité d'étudier, vivent sans ardeur pour l'étude!

2°. Autrefois il falloit aller bien loin chercher un maître, & l'on ne plaig-noit point ses pas: aujourd'hui on a des maîtres à sa porte, & l'on néglige d'en profiter.

3°. Autrefois il falloit transcrire les livres pour s'en fournir: quel travail! On le dévorait pourtant ce travail. Aujourd'hui qu'on a trouvé le bel art de l'Imprimerie, que les boutiques & les bibliothèques regorgent de livres, on néglige de s'en servir.

4°. Faute d'Interprètes, il falloit autrefois passer trois ans à lire, & à entendre un seul de nos livres: trente ans se passaient à apprendre les seuls livres canoniques: aujourd'hui avec le secours & les lumières de tant de sçavans, on peut à la fleur de l'âge acquérir toutes ces connoissances, & l'on passe les beaux jours dans l'indolence & l'oïiveté!

5°. Combien de malheureux naissent sourds & aveugles! On plaint leur disgrâce, & l'on a raison: & de jeunes gens, qui ont avec le libre usage des sens un esprit vif & pénétrant, abusent de ces précieux dons, en négligeant de s'instruire dans les livres: s'ils étoient sans yeux, & sans oreilles, que leur arriveroit-il de pis?

6°. Dans la vie, quel est l'âge & l'état qui n'ait ses peines? Et un jeune homme, qui se voit exempt de tout soin, & de tout embarras, fuit une peine légère, telle que celle de lire des livres: tandis peut-être que son pe-

De la ma-
nière dont
se termine
l'École de
chaque
jour.

De ce que
les Jeunes
Gens doi-
vent évi-
ter.

Plaintes
sur la né-
gligence
qu'on
apporte à
l'étude.

* Le commencement de l'an est le tems des grandes réjouissances qui finissent que'ques jours après la fête des Lanternes, laquelle se célèbre sur-tout le quinzième de la première lune.

Suite des
Plaintes
sur la né-
gligence
qu'on ap-
porte à
l'étude.

re, pour le faire subsister, s'occupe d'un travail pénible, & passe sa vie à labourer des champs!

7°. Combien de gens nez pour les conditions laborieuses & humiliantes, ont le malheur d'ignorer jusqu'aux noms de nos livres canoniques, *Cbi* & *Li*! Et vous jeunes gens, fils de Lettrez, & de Docteurs, vous mettez la gloire d'un homme de lettres, non à sçavoir les livres en marchant sur les traces de vos peres, mais à être vêtus de soye, & à vous donner de grands airs: sans songer que vous ferez tomber votre famille en roture par votre ignorance!

8°. Dans les premiers tems on manquoit de lieux, où l'on pût à l'écart, loin du bruit & du tumulte, lire & composer: aujourd'hui il y a des édifices bâtis exprès, soit dans les villes, soit à la campagne, où des maîtres invitent & attendent des disciples: & l'on fait peu de cas de ces moyens: l'on s'occupe de bagatelles: on s'entête comme des femmes, de parures, d'un habit, d'un bonnet! on veut néanmoins avoir le nom de Lettrez: & peut-être se laisse-t-on donner sans rougir, le nom de Docteur.

9°. On a tous les devoirs de la vie civile, si bien circonstanciez dans les livres: la jeunesse néglige de les apprendre: elle n'a de goût & d'ardeur, que pour de vains amusemens: & par là ces belles leçons de morale tombent & se perdent. Au reste l'homme ignorant, quoiqu'il ne s'inquiète point de son ignorance, n'en est pas moins au rang des bêtes les plus stupides.

R E M A R Q U E.

On a dit qu'on devoit chaque jour lire & expliquer aux enfans qui commencent à étudier, une histoire propre à les porter à l'étude, à leur ouvrir l'esprit, & à les animer à la vertu. Je vais rapporter quelques-unes de ces histoires, qui feront connoître quel est le goût, le génie, & l'industrie des Chinois, pour former la jeunesse.

Ces différens traits d'histoire sont recueillis dans un livre fait exprès: quelques-uns sont des premiers tems de l'Empire: le grand nombre est des anciennes Dynasties: il n'y en a point des trois derniers siècles. Au haut de chaque page du livre, on trouve une espèce d'estampe, où est représentée l'histoire, sans doute afin de fixer l'imagination des enfans, & d'aider leur mémoire. On a soin d'écrire le nom & le surnom de celui dont on parle, le lieu de sa naissance, & sous quel régime il a vécu.



Extrait d'un Livre contenant un recueil d'histoires, qu'on a soin de lire aux Enfans.

I.

Piété de
Cbun en-
vers ses
Parents.

L'Auteur commence par raconter la piété de *Cbun*: il ne pouvoit gueres remonter plus haut dans l'histoire Chinoise, toute ancienne qu'elle est. Ce *Cbun* se rendit recommandable par sa parfaite soumission envers ses pa-

parens, dont il eut beaucoup à souffrir. L'Empereur *Tao* fut instruit de son mérite, & de simple laboureur qu'il étoit, il le fit son successeur à l'Empire, à l'exclusion de ses propres enfans, en qui il ne trouvoit pas assez de vertu.

I I.

Un bon vieillard, sous la Dynastie des *Tcheou*, avoit un fils âgé de soixante & dix ans: celui-ci, pour divertir son pere, & lui ôter l'idée de sa décrépitude, contrefaisoit devant lui le petit enfant, prenant des habits de différentes couleurs, imitant les jeux & les cris des enfans, sautant autour de lui, se laissant tomber à dessein, & se roulant à terre, content s'il pouvoit par-là faire rire le bon vieillard, à qui d'ailleurs il fournissoit avec soin toutes les choses dont il avoit besoin.

De la Piété d'un Fils envers son Pere.

I I I.

Sous le second règne des *Han*, un jeune enfant nommé *Hoang biang*, ayant perdu sa mere à l'âge de neuf ans, pensa en sécher de douleur. Il redoubla d'affection pour son pere. L'Été il évenoit long tems le chevet, & la natte sur laquelle son pere devoit reposer: & l'Hyver il se couchoit avant lui pour échauffer la place, qu'il lui cedoit ensuite. Le Mandarin du lieu, qui apprit l'attention pleine de tendresse du jeune enfant, en fut si charmé, qu'il fit ériger un monument public & durable de cette piété filiale, afin d'exciter la jeunesse à y exceller.

D'un Fils envers son Mere.

I V.

Du tems des Empereurs *Tsin*, un autre enfant de huit ans, appelé, *Ou muen*, donna une marque encore plus grande de sa tendresse pour ses parens: ceux-ci étoient si pauvres, qu'ils n'avoient point de tour de lit pour se défendre en Été des moucherons, qui infestent pour lors les maisons: le petit *Ou muen* se tenoit près du lit: & là se mettant nud jusqu'à la ceinture, il exposoit sa chair délicate à la discrétion des moucherons sans les chasser: Quand ils se feront rassasiés de mon sang, disoit-il, ils laisseront en repos mes parens. C'est ainsi qu'il les aimoit.

Troisième exemple de Piété Filiale.

V.

Min sun perdit sa mere étant fort jeune. Son pere se remaria: il eut deux enfans de la seconde femme: celle-ci maltraitoit sans cesse *Min sun*: il ne s'en plaignoit point: un jour il tomba évanoui aux pieds de son pere: alors il en connut la cause, & vouloit renvoyer la cruelle marâtre. *Min sun* l'en empêcha. Mon pere, lui dit-il, nous sommes trois enfans dans la maison: je suis le seul qui souffre: & si vous renvoyez notre mere, nous souffrirons tous trois. Le pere fut attendri de ce discours: & la marâtre qui en eut connoissance, devint une vraie mere à l'égard de *Min sun*.

Quatrième exemple, & c'est qu'il produisit.

V I.

Voici un autre trait où l'on voit, pour parler le stile Chinois, que la vertu force les cœurs les plus féroces à l'admirer & à l'aimer: il a quelque rapport à l'Histoire de Pilade & d'Oreste.

Autre Exemple de Piété filiale.

Deux freres nommez, l'un *Tchang biao*, & l'autre *Tchang li*, noublioient rien pour fournir à l'entretien de leur mere. Le pays fut affligé d'une é-

trange famine, par la disette des grains. L'ainé *Hiao* revenant un jour de la campagne, où il avoit recueilli quelques racines, tomba malheureusement entre les mains de certains brigands affamez, & si barbares, qu'ils égorgeoient, & mangeoient ceux qu'ils attrappoient. Comme ils le préparoient à donner le coup de la mort à *Hiao*: Messieurs, leur dit-il, en pleurant, j'ai laissé à la maison ma mere fort âgée, elle meurt de faim: permettez-moi de lui aller porter ces racines que j'ai ramassées, & je vous jure que je reviendrai aussi-tôt: alors je n'aurai point de peine à quitter la vie. Ces barbares se laisserent toucher, & lui permirent d'aller chez lui, à la condition qu'il proposoit. *Hiao* arrive au logis, & raconte ce qui s'étoit passé. Son cadet *Li* part aussi-tôt à la dérobée, & va se livrer aux voleurs. Celui-ci, dit-il, à qui vous avez permis d'aller secourir sa mere, c'est mon frere: il me passe de beaucoup en mérite: & moi, comme vous voyez, je suis d'une autre corpulence que lui: tuez-moi à sa place. L'ainé *Hiao* s'étant aperçu de la fuite de son frere, & se doutant de son dessein, accourut vite au rendez-vous: C'est moi, disoit-il, qui ai engagé ma parole: je viens la dégager: n'écoutez point, je vous prie, ce que dit mon frere. Ces hommes altérez de sang, frapperent de cet attachement filial, & de cet amour réciproque des deux freres, les renvoyerent sans leur faire aucun mal.

V I I.

Marque
singulière
d'autorité
Maternelle.

La dame *Ly* apprit que son fils séant dans son Tribunal, s'étoit emporté jusqu'à faire mourir sous le bâton un soldat, & que le murmure des troupes sur cette action violente croissoit de moment à autre: elle sort aussi-tôt de son appartement intérieur, se rend au lieu de l'audience, où le jugement avoit été porté & executé. Le Mandarin s'étant aussi-tôt levé par respect, elle s'avance, se place dans son siège, & lui ordonne de se mettre à genoux: & lui reprochant sa cruauté: Quoi, mon fils, lui dit-elle, l'Empereur vous a-t'il confié l'autorité que vous avez, pour en abuser, comme vous venez de faire? puis se tournant vers les exécuteurs de la justice: Qu'on dépouille mon fils, ajouta-t-elle, & qu'on le frappe sur les épaules: je suis sa mere, je lui impose ce châtement. Les Officiers subalternes se jetterent à terre, & demanderent grace. C'est ainsi que l'autorité maternelle appaisa une émotion qui s'élevoit, corrigea l'humeur fiere & emportée de son fils, & conserva dans sa maison un emploi distingué, qu'il étoit sur le point de perdre.

V I I I.

Réponse
d'un Fils à
sa Mere.

La mere d'un nommé *Ouei pe yu* ne se contentoit pas des menaces. Si son fils déjà âgé commettoit quelque faute, elle prenoit la verge & le frappoit elle même. Ce fils obéissant plioit les épaules, & souffroit humblement le châtement, sans se plaindre. Un jour recevant des coups, il se mit à pleurer, & à jeter un grand cri. Eh! quoi, mon fils, dit la mere, vous commencez donc à vous plaindre, & à supporter impatiemment ma correction? Non, ma mere, répondit-il: ce n'est pas là ce qui me fait jeter ce cri: c'est que la dernière fois que vous me fîtes une réprimande, comme

me je le méritois, les coups que vous me donniez, me causoient de la douleur : aujourd'hui que je n'en sens point, je m'apperçois que vos forces ont beaucoup diminué : voilà ce qui m'afflige. Cette réponse si pleine de soumission & de tendresse, étant devenue publique, fit beaucoup d'honneur à *Ouei pe yu*.

REMARQUE.

Au reste, ce n'est point l'espérance de recueillir un riche héritage, qui rend les Chinois si soumis à leurs parens : les meres en particulier n'ont point de testament à faire. D'ailleurs une bonne preuve que ce respect filial a dans le cœur un autre principe : c'est que cette tendresse pour un pere & pour une mere, dure à la Chine après leur mort, au lieu qu'en Europe ils sont souvent bientôt oubliés.

Principe du respect filial dans les Chinois.

I X.

Sous le règne des *Song*, un nommé *Keou hai kang* dont le pere avoit été grand Mandarin, aimoit dans sa jeunesse le plaisir & les divertissemens : il perdoit beaucoup de tems à se promener à cheval, ou à la chasse du faucon & de l'épervier. Sa mere se faisoit souvent contre lui à ce sujet. Un jour perdant patience, elle lui jeta le premier meuble qui lui tomba sous la main : il en fut blessé au pied : il comprit alors combien sa conduite déplaisoit à sa mere. Il changea, & devint très-appliqué à l'étude des livres : ce qui l'éleva à de grandes charges. Après la mort de sa mere, il ne voyoit, ni ne touchoit jamais la cicatrice de sa playe, qu'il ne fût attendri, & qu'il n'éclatât en sounpirs & en sanglots, regrettant une si bonne mere, qui avoit eu si fort à cœur la réforme de sa vie, & l'amandement de ses mœurs.

Reconnoissance de *Keou hai kang* envers sa mere.

X.

La repartie de *Sie tchang*, qui n'étoit âgé que de huit ans, fut applaudie dans une compagnie de sçavans. Son pere le menoit par la main dans les assemblées de Lettrez, où il assistoit. Ce jeune enfant avoit un air grave, sérieux, & modeste, beaucoup au-dessus de son âge. Un jour dans un cercle de sçavans, où il étoit, on s'avisa de dire à son pere : en vérité votre fils est un autre *Yen hœi*. C'étoit un des élèves de Confucius le plus respecté, dit-on, pour sa vertu, & digne disciple d'un tel Maître. *Sie tchang* répliqua aussi-tôt : on ne voit pas de nos jours un second Confucius : comment se trouveroit-il un autre *Yen hœi* ?

Répartie d'un Enfant de huit ans.

X I.

Le fameux *Tang sieou* est venu de la plus basse extraction : on le voit dans une des estampes du livre en question, représenté si pauvre, que n'ayant pas de quoi aller à l'école, ni de quoi acheter des plumes & du papier, pour apprendre à écrire, sa mere avec une baguette lui formoit sur le sable les caractères, & les lui faisoit ensuite lire & imiter.

Manière singulière d'enseigner à lire & à écrire.

X I I.

Fan chun gin passoit les nuits à étudier, & devint par son travail grand

Sf 3

Man-

Manière singulière d'exciter à l'étude.

Mandarin. Sa femme après sa mort, pour animer ses enfans à l'étude, leur montroit souvent le tour de lit, dont leur pere s'étoit servi avant que d'être Docteur. Remarquez, disoit-elle, comment le ciel de ce lit est tout noir de la fumée de la lampe : votre pere ne pouvoit quitter les livres, pour prendre un peu de repos : c'est ce qui l'a élevé jusqu'à être Ministre d'Etat.

R E M A R Q U E.

Il arrive souvent que les enfans ou les petits-fils de Mandarins, retombent par leur indolence dans l'état de roture & de pauvreté, dont leurs parens s'étoient tirez, pendant que d'autres par une étude opiniâtre font de grandes fortunes.

X I I I.

Manière
singulière
de s'exci-
ter à l'étu-
de.

Se ma yung si connu des sçavans, dès l'âge de sept ans, oubloit de boire & de manger, & sembloit être insensible au froid & au chaud: tant il étoit attaché à ses livres. A quinze ans il y avoit peu de livres qu'il ne possédât *. Afin de s'empêcher de dormir, il se servoit pour chevet d'un billot extrêmement rond: lorsqu'accablé de sommeil, le livre lui tomboit des mains, sa tête penchoit sur le chevet: il étoit bien-tôt réveillé par le moindre mouvement qu'il donnoit à ce chevet dur & glissant.

X I V.

Autres
manières
de même
goût.

Un autre nommé *Tsun king*, qu'on appella le Docteur à huis clos, *Pi bou*: parce qu'il sortoit rarement, pour résister au sommeil en étudiant, avoit suspendu une corde au haut du plancher, à laquelle ses cheveux étoient nouez: c'étoit là ce qui le défendoit des surprises du sommeil.

Un autre qui étoit très-pauvre, au fort de l'Hiver, lisoit ses livres à la clarté de la lune. Un autre, appelé *Tche ing* ayant en fermé dans une gaze fort délicate des vers luisans, appliquant sa gaze aux lignes de son livre, étudioit une partie de la nuit.

R E M A R Q U E.

Au reste, ce n'est point pour avoir passé un petit nombre d'années sur les livres, qu'un pauvre Lettré parvient à une meilleure fortune: il lui faut une constance à toute épreuve: elle est assez bien exprimée par le trait suivant.

X V.

Exemple
singulier
de la per-
sévéance
à l'étude.

Li pe, qui devint un des premiers Docteurs de la Cour sous le règne des *Han*, s'étoit adonné à l'étude dès sa plus tendre jeunesse: il revenoit une année de l'examen général de toute la province: & chagrin de n'avoir pas réussi, il désespéra d'obtenir jamais le degré de *Sieou tsai*. Ainsi il résolut de renoncer aux lettres & de tourner ses vûes d'un autre côté. Comme il rouloit cette pensée dans sa tête, il rencontra une vieille femme, qui pas-
soit

* C'est-à-dire, qu'il pouvoit réciter plusieurs volumes.

foit & repaffoit fur une pierre à aiguifer un piston de fer : il s'arrêta un moment. Que prétendez-vous faire de ce piston, lui dit-il? Je veux, repliqua-t-elle, à force de le frotter en tout sens, en faire une aiguille pour de la broderie. *Li pe* rentrant en lui-même, conçût ce mystère : & au lieu de continuer son chemin vers sa maison, il retourna à l'ancien lieu de son étude, pour s'y appliquer avec une nouvelle ardeur, & il parvint dans la suite à de grands emplois.

R E M A R Q U E.

L'auteur dont on tire ces exemples sur l'amour filial, & sur l'application à l'étude, finit son livre, en rapportant des traits d'histoire sur différentes vertus propres de l'honnête homme. En voici quelques-uns.

X V I.

Sous le règne des *Song*, un Philosophe nommé *Fan tchung suen* disoit à ses disciples : Toute ma science s'est rapportée à s'entendre & à mettre en pratique ces deux points : *droiture, douceur*, & je vois qu'il me reste sur cela encore beaucoup à apprendre & à pratiquer. Il n'est gueres de personnes, ajoutoit-il, quelque grossières qu'elles soient, qui en reprenant les autres, ne marquent avoir de l'esprit. De même les plus éclairez, lorsqu'ils veulent excuser leurs fautes, font paroître leur peu de lumières. Il faudroit, pour bien faire, se reprocher les défauts avec la même disposition de cœur, qu'on se sent en faisant une réprimande à autrui, & pardonner les manquemens des autres, comme l'on se pardonne les siens propres. En tenant constamment cette conduite, on arriveroit à un haut degré de sagesse & de vertu.

Sentiment
de *Fan*
tchung
suen sur la
Droiture
& la *Dou-*
ceur.

X V I I.

Voici encore un sage Mandarin du tems des *Song* nommé *Fan*, mais dont le surnom est *Tchung yen*. Il n'avoit nulle attache à ses richesses : son plaisir étoit d'en faire part aux pauvres, & sur-tout à ceux de sa parenté, qui étoit très-nombreuse. Pour rendre cette bonne œuvre durable, il fit acheter de grandes terres, dont le revenu devoit être employé à perpétuité pour la subsistance des pauvres, & sur-tout de ceux de la famille, qui n'avoient pas de quoi fournir aux vêtemens, aux mariages, & aux obèques. Au reste il ne vouloit point que son Econome examinât si ses parens étoient proches ou éloignez. Tout ce que nous sommes de *Fan*, disoit-il, dans les provinces de *Kiang nan* & de *Kiang si*, nous sortons tous d'une même tige, & de ce premier *Fan* qui s'est établi en ce pays : nous sommes tous ses fils & ses petits-fils : nous ne faisons tous qu'une même famille : depuis plus de cent ans je suis le seul de la famille qui ait fait fortune : c'est-à-dire, que durant plus de cent ans nos Peres ont amassé des vertus : le fruit des vertus de tant de particuliers a commencé à se faire sentir en moi, & j'ai été élevé aux charges : si je prétendois seul, moi & mes enfans, jouir de mes richesses, sans en faire part indifféremment à nos pauvres parens : avec quel front après ma mort, oserois-je paroître devant nos ancêtres? &

Eloge du
Mandarin
Fan.

à présent n'aurois-je pas honte d'entrer dans le *Tse tang* de la famille, c'est-à-dire, la salle, ou le lieu qui conserve les tablettes des ancêtres?

X V I I I.

Sous la Dynastie des *Tang* qui régnoient au tems de la venue de Jesus-Christ. *Kung y* fut fameux par un endroit. Il vit ses descendans jusqu'à la neuvième génération, qui ne faisoient tous qu'une même famille, parfaitement unie & paisible. L'Empereur *Kao tsong* voulut voir cette merveille. Comme il passoit pour se rendre à *Tai chan*, il honora la maison de *Kung y* de sa présence: il fit venir le bon vieillard, & lui demanda par quel moien il maintenoit l'union & la paix parmi tant d'enfans & de petits-fils. *Kung y* se fit apporter du papier, une plume, & de l'encre: & il écrivit plus de cent fois la lettre *Gin*, qui signifie *patience*. Ensuite il présenta son papier à l'Empereur: il vouloit dire par-là que les divisions dans les familles viennent du chagrin, qu'on a de voir les uns mieux partagez que les autres, mieux vêtus, mieux traittez, plus caressez, plus ménagez, plus honorez, plus heureux. Or la patience, quand on a sçu l'inspirer & la ménager, prévient ces défordres, & maintient les esprits dans l'union, & dans la concorde.

Eloge de
la Patience

Source des
Divisions
dans les
Familles.

X I X.

On vit de même du tems'des *Song* la famille des *Li-ouen-tching*, composée de plus de trois cens bouches, tant fils, que petits-fils, & arriere-petits-fils, vivans tous ensemble, mangeans en commun, sans avoir fait le partage des terres & des biens. Ceux de sa famille, qui étoient Mandarins, envoioient leur superflu, pour être mis dans la masse commune, d'où l'on tiroit ce qui étoit nécessaire pour les besoins de toute la famille.

X X.

Ouang Ouen fut élevé aux premières charges dans un âge avancé. Toutes les fois qu'il touchoit ses appointemens, il soupiroit en baissant la vüe: puis se tournant vers ses domestiques: cet argent, que je reçois, leur disoit-il, c'est la substance, & le sang du pauvre peuple, j'ai regret de l'employer à mon entretien.

Maxime
pour les
Gens-
d'Affaires.

X X I.

Tchang tchi pe étant devenu grand Mandarin, ne changea rien, ni à sa table, ni à ses habits, ni aux ameublemens de son hôtel, & il tenoit ses domestiques dans la plus grande modestie. Vous vous trompez, lui disoient ses amis: en évitant la dépense, vous croyez vous faire la réputation d'un Magistrat intègre: mais votre frugalité passera pour une épargne forcide. Croyez-moi, mes amis, leur répondit-il: la fortune est changeante: aujourd'hui je suis employé, demain mon emploi me sera enlevé: on passe aisément de la disette à l'abondance: mais s'est-on accoutumé au luxe & à la bonne chère? Qu'il en coûte, s'il faut revenir à sa première médiocrité! Notre vie n'est, pour ainsi dire, qu'un jour: faisons en sorte qu'elle soit unie & égale.

Eloge de la
Médiocrité.

X X I I.

Siu moei & *Yang yu* étoient unis très-étroitement, avant même qu'ils fussent

Amitié
consistante
récom-
pensée.

sent parvenus aux grands emplois. *Siu* devoit à *Yang* le commencement de sa fortune. *Yang* perdit sa charge : il descendit d'un degré, & fut obligé d'aller fort loin, & dans un très-méchant poste, être Mandarin d'un rang inférieur. On comprit qu'il étoit mal en Cour : ainsi il se vit tout-à-coup abandonné de tous ses amis : on craignoit de paroître avoir eu quelque liaison avec lui. *Siu moei* lui marqua la même affection qu'au paravant. Au départ d'*Yang* personne ne parut pour le saluer. *Siu moei* l'accompagna assez loin de la ville jusqu'au premier reposoir qui étoit sur le chemin, à une lieue des murailles : & là, après de grandes démonstrations d'amitié, ils se séparèrent. Cet attachement fidèle & intrépide, qui devoit, disoit-on, le perdre, vint aux oreilles du Ministre. Peu de jours après il l'avança considérablement : celui-ci ne sçavoit quelle pouvoit être la cause d'une élévation si subite. En remerciant le Ministre : Seigneur, lui-dit-il, je n'ai jamais eu l'honneur de paroître en votre présence, & vous me comblez de bien-faits. Le Ministre répliqua ce peu de mots : je vous ai donné l'emploi, parce que je suis persuadé que celui qui répond si bien aux services & à l'amitié d'*Yang*, ne sçauroit manquer de répondre aux faveurs de son Prince.

X X I I I.

Ly ouen pe étoit parvenu par son mérite & par sa science, aux premières dignitez de la Cour : il y conduisit sa mere. Un jour revenant du palais à son hôtel, il entra avec ses habits de cérémonie dans l'appartement de sa mere, pour s'informer de l'état de sa santé : & l'ayant trouvée (ainsi que la représente l'estampe du livre) assise sur un tabouret, occupée à filer. Eh ! quoi Madame, lui dit-il, devenue maîtresse dans la famille d'un Grand de la Cour, vous filez ? Elle jettant à ces mots un profond soupir, s'écria : Le Royaume est-il donc sur son déclin ? Je vois qu'on confie le gouvernement à des Mandarins qui parlent comme de jeunes gens sans expérience : ils veulent inspirer une vie molle & oisive : restez-là un moment, & écoutez-moi. Quand le corps travaille, l'esprit est occupé & recueilli : & l'esprit étant appliqué à son devoir, la vertu se forme dans le cœur. Mais vit-on dans l'oisiveté ? Elle conduit au libertinage : le libertinage étouffe entièrement la vertu : & un cœur sans vertu se livre bien-tôt aux plus grands désordres. Ne voyons-nous pas qu'un peuple qui habite un pays gras, n'est nullement industrieux : au lieu que les habitans d'une terre maigre & stérile, sont actifs, adroits, laborieux ? Avez-vous oublié, en m'adressant la parole qui vous a échappé, que nos anciennes Impératrices travailloient de leurs mains pour l'usage des Princes & de l'Empereur, soit à des couronnes, soit à des ceintures, & que les femmes des Mandarins avoient leur occupation manuelle marquée par la coutume ? Je m'attendois que vous seriez le premier à me rappeler le souvenir de ces anciens exemples : & vous me dites pourquoy travaillez-vous ? Goûtez plutôt tranquillement les plaisirs de la vie, à présent que je suis Grand à la Cour. Mon fils, ce langage me fait craindre que notre famille, & le nom de votre pere, ne s'éteignent avec vous : pensez y.

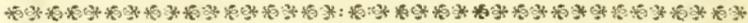
Remon-
trances
d'une Mes-
re à son
Fils.

Tout lupi-
nade au
sujet des
Tireurs
d'Horos-
cope.

On raconte, en plaisantant sur les tireurs d'horoscope, que *Hong wou*, chef de la précédente Dynastie, qui d'une basse naissance, s'étoit élevé jusqu'au Trône, fit chercher avec soin dans son vaste Empire, s'il y avoit quelqu'un qui fût né précisément au même moment, & sous le même aspect des astres que lui. Ce parfait rapport se rencontra dans un villageois: il fut conduit à la Cour. L'Empereur fut surpris de le voir si pauvre: & après l'avoir bien questionné, il apprit que ce bon-homme subsistoit par le moyen de quinze ruches d'abeilles qu'il avoit. Après tout, dit-il, il y a de la ressemblance entre sou fort & le mien. Je suis Empereur de quinze provinces, & je n'ai pas plus de Rois qui relevent de moi, que cet homme-ci en a qui dépendent de lui: car chaque ruche d'abeilles a son Roi, & ces quinze Rois lui paient le tribut annuel dont il subsiste. La conclusion fut pourtant que les tireurs d'horoscope, étoient des imposeurs.

R E M A R Q U E.

C'est par de semblables railleries, que les Lettrez modérez tournent en ridicule les fausses sectes: le commun des Lettrez se contente d'en parler avec mépris, sans leur épargner les injures. Revenons à l'auteur, dont j'ai tiré ce qui regarde la manière d'étudier.



*Extrait du Chapitre des Examens particuliers des jeunes
Etudians, qui sont Sieou tsai, ou qui prétien-
dent à ce Grade.*

De la Né-
cessité des
Examens
des Let-
trés.

De leur
Fin.

Leurs
Avanta-
ges.

LE Gouverneur de la ville assemblera de tems en tems les Lettrez de sa juridiction pour les examiner, en leur donnant lui-même des sujets de composition. Ces assemblées & ces examens ont deux fins. La première, est de faire fleurir les lettres, par l'estime qu'on témoigne en avoir: la seconde est de conduire les Lettrez à ce point de droiture & de perfection, qui doit être le fruit principal de leur étude. Car enfin, par ces examens réitérez, ils s'affectionnent à leur devoir, sur tout, lorsqu'ils voient que les Mandarins du lieu, celui qu'ils honorent comme leur pere, se fait un plaisir de juger de leurs pièces d'esprit: qu'il marque de l'amitié à ceux qui se distinguent par la capacité, & plus encore par les bonnes mœurs.

Quant à ceux qui n'ont que le nom de Lettrez, parce qu'au lieu d'étudier, ils passent les jours entiers à parcourir les audiences, pour un gain fardide & souvent injuste: dans ces examens ils auront de quoi rougir du peu de progrès qu'ils ont fait, & cette honte les fera renoncer à ces indignes distractions. Voilà les avantages de ces examens de tous les mois. Mais

aujourd'hui dans la secte littéraire, cette ancienne pratique est presque anéantie: il importe de la remettre en vigueur.

Pour cela il faut que le Gouverneur de la ville ordonne aux Mandarins des Lettrez, de déterminer chaque mois un jour, où l'on s'assemblera dans la salle des leçons, nommée *Min lun tang* *. Là on donnera le sujet des compositions, & on y travaillera tout le jour sous les yeux du Mandarin. Si le collègue de la ville a des terres qui lui soient attachées, on prendra sur les revenus de quoi fournir aux repas, qu'on y donnera aux Lettrez le jour de l'examen. A chaque table il y aura quatre plats, deux de viandes, & deux de légumes: ils mangeront quatre à une table: à la collation du soir, on donnera deux petits pots de vin pour chaque table. Je fais réflexion que les étudiants, dans un de ces examens de la ville, ne feront gueres que quelques douzaines: ainsi la dépense pour une assemblée montera à peu près à deux taëls, & comme au sixième mois à cause des grands chaleurs, & au douzième à cause des grands froids, il n'y aura point d'Académie: tous les frais d'une année, pour ces repas n'iront gueres qu'à vingt taëls. La somme n'est pas si considérable, qu'un Gouverneur de la ville ne la puisse tirer de ses épargnes. C'est à lui à faire publier d'avance le jour qu'il y aura assemblée & examen: il en donnera avis au Mandarin des Lettrez, & l'invitera à s'y trouver. Tous les jeunes étudiants capables de faire une pièce d'éloquence, seront admis à cet examen.

La composition finie, & les pièces ayant été lûes & examinées, on réglera les différens degrés de bonté: on placera hors de rang celles qui seront jugées parfaites: & pour entretenir l'émulation, on choisira les belles compositions du premier rang: on en fera graver la planche, & on les imprimera: afin que le travail louable, même d'un jour, ne demeure point sans fruit & sans récompense.

De plus le Mandarin ne manquera pas de louer avec distinction, ceux qui à la capacité, joignent le mérite d'une vie polie & réglée. Si ce sont des riches, il leur donnera quelque témoignage honorable écrit de sa main. Si ce sont des gens pauvres, il joindra aux louanges quelque présent d'argent, afin qu'ils puissent se régaler. Cette conduite fera que les moins capables se reprocheront leur négligence, dont ils sentiront mieux la honte. Ils s'animeront, ils s'efforceront d'atteindre à la perfection des autres: & par ce moyen ils parviendront à être d'excellens Lettrez. Je ne vois gueres de voye plus efficace pour faire fleurir les lettres: les Gouverneurs des villes en auront la gloire. C'est ainsi qu'ils frayeront le chemin, qu'ils l'appairont, & qu'ils y conduiront comme par la main, les étudiants de leur district.

REMARQUE sur le précédent Chapitre.

Ces examens sont appellez particuliers, pour les distinguer des examens
géné-

* Elle fait partie de l'édifice de Confucius.

Leur Direction.

Du Jugement des Compositions.

Des Récompenses pour les Compositions.

Suite des
Récom-
penses
pour les
Composi-
tions.

généraux, que fait une fois chaque année le Mandarin d'une ville du second & du troisième ordre : & ensuite le Mandarin de la ville du premier ordre, dont ces villes dépendent. Ce double examen annuel se fait dans un district, pour choisir les jeunes étudiants, qui seront admis à composer cette année-là, devant le Mandarin de lettres envoyé exprès de la Cour, avec pouvoir de donner le grade de *Sieou tsai*, c'est-à-dire de Bachelier, à un certain nombre pour chaque ville, plus ou moins, selon l'étendue du district, ou plutôt selon la multitude des étudiants.

Le *Tao* de la ville de *Iao tcheou*, qui est en même tems Gouverneur, ou plutôt Intendant de deux autres villes du premier ordre, n'ayant à juger que des affaires considérables, a plus de loisir : aussi fait-il régulièrement ces sortes d'examens particuliers. C'est par-là qu'il se picque d'imiter les sages des siècles passés.

De plus ces *Tao*, ou surveillans de trois villes, qui seroient une grande province de France, n'ont pas communément occasion d'amasser beaucoup d'argent : ainsi s'ils n'ont pas à la Cour un puissant appui, c'est par leur seule probité, qu'ils peuvent monter à un rang supérieur. Grand motif pour un Chinois de faire parade de sa vertu, & de son zèle pour le bien public.

Plaintes
contre les
Sieou tsai.

On se plaint avec raison dans le chapitre précédent, que les *Sieou tsai* ne songent qu'à parcourir les audiences, & à solliciter des procès dans les Tribunaux : plusieurs ne vivent que de ce métier, & des grâces qu'ils demandent aux Mandarins, dont ils peuvent approcher librement à cause de leur degré : & de ces grâces qu'ils demandent, ils en font un trafic auprès du petit peuple. Certains même ne visent au degré de Lettrez, que pour pouvoir faire ce commerce. Les Mandarins intégrés, ou fort autorisés, se mettent au-dessus des sollicitations des Graduez, refusent leurs visites & leurs requêtes. Les autres Mandarins, ou par foiblesse, ou par crainte, les ménagent, de peur qu'ils ne revelent leurs injustices secrètes aux Mandarins supérieurs. Ainsi leur langue & leur plume sont redoutées.

Règle-
mens à
leur sujet.

L'Empereur régnant bien instruit qu'il y avoit en effet du désordre sur ce point, y a apporté le remède le plus efficace, pour les empêcher de se mêler d'aucune affaire, & de paroître dans les Tribunaux sans de grandes raisons personnelles. 1°. Ils doivent avoir quatre personnes qui répondent de leurs mœurs & de leur conduite. 2°. Ils ne peuvent présenter au Gouverneur des lieux aucune requête, même pour leurs propres affaires, qu'elle n'ait été vûe & approuvée par le Mandarin des Lettrez, lequel s'il uisoit de connivence, seroit infailliblement cassé de son emploi.



*Traduction du Chapitre Kiang hio, ou modèle que
donne l'Auteur d'un discours tel qu'il se peut
faire dans le Hio, ou Salle des Assem-
blées des Lettres.*

LE parfait gouvernement est fondé sur les louables coutumes, qu'on fait régner dans un Etat. Pour y réussir, il faut travailler à rectifier le cœur de l'homme. Veut-on le rectifier? Qu'on lui donne l'intelligence de la doctrine des sages. Il ne faut pas croire qu'il faille la chercher bien loin, ni qu'elle soit impossible ou difficile à acquérir. On ne propose point des routes écartées, ou extraordinaires, où l'on ne puisse entrer & marcher qu'avec beaucoup de peine. Cette doctrine se réduit aux devoirs du Prince & du sujet: des peres & des enfans: des freres aînez, & des cadets: du mari & de la femme: enfin d'un ami à l'égard de son ami. Qu'on remplisse toutes ces obligations parfaitement: dès-là nul défaut, nul excès: que voudroit-on davantage? Mais sans étude on ne pénètre point la raison qui régle & qui autorise ces maximes: & si on ne la pénètre pas, on ne la mettra pas en pratique. Au reste ce qu'on entend par la raison, est proprement l'attribut du *Tien* *: les talens & les lumières qu'il communique à l'homme, en font une participation: dans le *Tien*, cela s'appelle raison: dans l'homme, on le nomme vertu ou talens: & mis en pratique par l'action on lui donne le nom de justice.

Sur quoi est fondé le bon Gouvernement d'un Etat?

Les lumières de cette raison en plusieurs, c'est leur volonté & la corruption de leur cœur qui l'obscurcit: la raison une fois obscurcie par l'amour propre, dès-là la vertu du cœur de l'homme est mélangée, & ne sçauroit être pure: la vertu intérieure n'étant pas pure infailliblement dans la pratique, on ne remplira pas tous ses devoirs. Ainsi s'écartera-t-on de la justice, c'est pour cela que *Ly king* †, dit fort bien: l'étude du sage est de croître en sagesse, & d'ajouter connoissances à connoissances, il cherche à s'instruire, & il s'applique à examiner ce qu'il a appris: il aime à communiquer ses lumières aux autres: mais il s'y tient comme dans un appartement, dont il ne sort jamais: sa science n'est point stérile: la piété régle sa conduite.

Effectivement le défaut d'instructions fait qu'on n'avance point dans la vertu: & si l'on n'est pieux, on ne sera jamais parfait. C'est donc avec raison que le texte dit, qu'il faut commencer par prendre des leçons, & les approfondir: ensuite viennent comme de source les actions d'une vie réglée par la piété. Voilà l'ordre qu'il faut nécessairement

Nécessité des Instructions.

tenir:

* Du Ciel,

† Livre Canonique.

tenir: exceller d'abord dans la théorie de la sagesse, en sorte qu'on n'ignore rien: ensuite rentrer dans le fond du cœur, & faire que toutes les vertus y soient pures & sans mélange: enfin régler tout l'extérieur, en sorte qu'il n'y ait aucune action, aucune fonction de nos sens qui ne soit dans l'ordre.

Mais enfin avec des inclinations, telles que les ont eues nos sages, cette sagesse & cet état de perfection, dont je viens de parler, ne s'acquerra jamais, qu'on n'y apporte beaucoup d'application & de travail.

Maximes pour le Gouvernement.

Le même *Y king* dit encore: fidélité dans les vertus communes: exactitude dans les discours ordinaires: droiture parfaite préservée de la vanité & de la corruption. Qu'entendons-nous par ces vertus communes? Si ce n'est celles qui regardent le Prince & le sujet: les parens & les enfans: les aînés, & les cadets: le mari & la femme: & enfin les amis entre eux. De quels discours ordinaires veut parler *Ly king*? Si non des leçons touchant les devoirs du Prince & du sujet, &c. Mettez à part ces obligations & cette doctrine, que reste-t-il dans la vie civile, & dans un état qu'on doive pratiquer, & qui mérite le nom de science: Quant à ces mots du texte, *vanité, corruption*: en voici le vrai sens: voulez-vous que la raison *Tien ly*, qui nous vient du *Tien**, nous éclaire par des lumières toujours pures? Prenez garde que l'amour ne l'obscurcisse: de même se conserver dans une parfaite droiture, ce n'est autre chose que d'avoir une vertu pure: mais pour l'avoir telle, il faut la préserver du mélange, que la propre volonté séduite par les passions, y fait entrer imperceptiblement: toute autre explication de cet endroit du texte, n'en rend pas le véritable sens.

Parcourons les maximes & la doctrine de nos grands hommes *Yao, Chun, Yu, Tang, Wen wang, Tcheou kong, Kong tséé* † & nous verrons qu'ils sont tous d'accord sur le point que je traite.

Leçon que fait à son fils *Yao* en lui remettant l'Empire.

Yao, en remettant l'Empire à *Chun*, sur-tout, lui dit-il, gardez toujours un juste milieu: ce juste milieu consiste à ne donner dans aucune extrémité, à n'excéder en rien, à ne manquer en rien: *Chun* à son tour, en laissant le gouvernement à *Yu*, lui fit cette belle leçon. Le cœur de l'homme est de son fonds sujet à mille périls & à mille égaremens: le centre de la vérité est comme un point presque imperceptible: donnez donc toute votre attention à cette grande maxime. *Gardez en tout un juste milieu*. Par le cœur de l'homme on entend ses penchans & ses affections pour les choses sensibles. Le centre de la vérité, c'est la droiture de son ame: l'attention que demande *Chun*, c'est l'examen rigoureux des inclinations les plus secrètes: en être le maître, c'est avoir acquis la droiture: & quand on la possède, on ne lui donne jamais la moindre atteinte par des vûes intéressées touchant les choses sensibles qui réveillent les passions.

Nécessité de tenir le milieu de toutes choses.

C'est pourquoi le texte dit: le centre de la raison qui doit nous guider par le rayon qui en part, est infiniment délié & subtil. Si l'homme a appris à sur monter les périls de son cœur, de son amour propre: il sera en état

* Du Ciel.

† Confucius.

de tenir en tout un juste milieu : il ne panchera pas plus d'un côté que d'un autre : il sera sans défaut & accompli: *Chun*, en rapportant cette grande leçon qu'il avoit reçue d'*Tao*, tenez le milieu, apprend de plus comment on arrivera à ce haut point de perfection.

R E M A R Q U E.

L'auteur continué à expliquer les maximes des autres grands hommes : sur-tout il montre que c'est dans le fonds la même doctrine, & qu'elle se réduit à ce qu'il a avancé dès le commencement de son discours académique. Il est trop long pour le rapporter tout entier: ce qui en est traduit, suffit pour faire connoître le rapport des Philosophes Chinois, avec les Philosophes Grecs & Romains. Il auroit fallu, pour mieux assurer ce jugement, qu'on eût pu rendre les beautés du stile Chinois, vif, serré, & sublime, dans ces sortes de compositions. Tout ce qu'on a traduit, est contenu en vingt-trois lignes, dont chacune a seulement vingt-deux caractères, & dont plusieurs pris chacun en particulier, présentent aux yeux Chinois une métaphore très-vive, mais trop outrée pour la Langue Françoisé.

~~~~~

*Traduction du Chapitre où est proposé le Projet, & les Réglemens d'une Académie, ou Société de Sçavans.*

**C**E qu'on se propose par le dessein d'une Académie, c'est de rendre les gens habiles dans la science de leur propre nature, & faire en sorte qu'ils deviennent les imitateurs de nos anciens sages. Pour en venir là, il faut s'appliquer entièrement, constamment & méthodiquement & vouloir approfondir les choses dans le recueillement, sans songer à se faire au-dehors un vain nom, pour jouir au plutôt de la réputation & des honneurs de sçavant.

But des  
Académie.  
mies.

J'ai recherché dans leur source les réglemens de ces sortes d'Académies des siècles passés: j'en remarque trois qui ont eu de la réputation, auxquelles on peut joindre une autre plus récente, qui a aussi des pratiques utiles. Je vais ramasser les réglemens qui m'ont paru les plus beaux. Ce soin épargnera la peine de les débrouiller dans des livres entiers, où ils sont répandus. Les Mandarins, mes Collegues, profitant de mon recueil, pourront dans leurs districts avoir la gloire de former ces admirables établissemens: ils engageront les personnes vertueuses & sçavantes, à contribuer à un si beau projet. Un jour ces Académies donneront des gens du premier mérite. Malgré mon insuffisance, je me flatte déjà d'y avoir contribué: & je pense avec plaisir, que les sages élèves de ces sociétés pourront insensiblement réformer tous les Etats, & faire revivre les plus belles coutumes.

Projet  
d'une Aca-  
démie.

Régimens pour cet Etablissement.

tumes. Que cette pensée me donne de joie! C'est avec la plus profonde vénération, que je vais rapporter les différens réglemens, tels que je les ai tirez des écrits de nos sages maîtres: chacun pourra choisir dans ce recueil, ce qu'il jugera le plus convenable au dessein que je propose. Je réduis ces réglemens au nombre de douze.

## I.

Qualités nécessaires pour y être admis.

Première Qualité.

Les qualitez nécessaires pour être admis dans l'Academie, sont l'estime & l'attachement qu'on doit avoir pour la vraie doctrine \*. Pour parvenir à être sçavant & vertueux, il faut avoir une haute idée de la doctrine de nos sages, & rapporter son étude à marcher sur leurs traces, leurs ouvrages ont pour but la pratique: la vertu des Académiciens doit faire honneur au lieu où ils s'assemblent. Ainsi les Chefs de l'Académie n'y admettront que des gens qui auront du zèle & de l'ardeur, pour devenir des Lettrez conformez, de fideles & de nobles copies de nos anciens maîtres, & de dignes modèles pour les étudiants, qui viendront après eux. Quiconque fera convaincu de parler avantageusement des deux sectes de *Fo* & de *Lao*, & d'avancer témérairement, que leur doctrine convient pour le fond avec le *Iu kiao*, ou la secte littéraire: quoique de telles gens louent d'ailleurs en public la doctrine de l'Empire, on doit les regarder comme de secrets partisans de ces hérésies, & juger qu'ils en sont infectez: ainsi ils ne doivent point être admis au nombre des Académiciens.

## REMARQUE.

Principes des Sectes de *Fo* & de *Lao*.

Les deux sectes de *Fo* & de *Lao* donnent pour principe, & pour fin de toutes sortes de choses, le vuide & le néant. Ainsi leur idolatrie en vers *Fo* & *Lao* conduit à l'athéisme ceux qui approfondissent les mystères. Ceux qui disent à la Chine, que la secte littéraire, & la secte de *Fo* & de *Lao* ne font qu'un, *San kiao y kiao*, font de Confucius une idole, qu'ils placent avec les idoles de *Fo* & de *Lao*: cela est rare & en horreur parmi les Lettrez: les Mandarins y mettent ordre, si on les en avertit, & punifient les auteurs.

Seconde Qualité.

## II.

Seconde qualité pour être admis: une réputation saine, & une sincère application à tous ses devoirs. Les gens de lettres, qui dans leur domestique sont parfaitement obéissans à leurs parens, respectueux pour leurs aînez, qu'on voit au dehors réserver dans leurs paroles, sincères dans leurs manières, intègres & réglez dans leur conduite, attachez scrupuleusement à l'ancienne doctrine: enfin louiez généralement des parens, amis, & voisins: voilà les personnes qu'on doit agréger.

Troi-

\* Par opposition aux hérésies *Y touan*, nommément des sectes idolâtres des Bonzes, & des *Tao sse*, qui depuis long tems ont inondé la Chine.

## I I I.

Troisième qualité pour le choix des sujets. Que ce soit des Lettrez retirez & défintéresséz: tous ces esprits broüillons, intrigans, & tumultueux, peu jaloux de la réputation d'un homme d'honneur, qui pour un intérêt lordide courent sans cesse les Tribunaux, se mêlent de cent affaires souvent injustes, employent ou suggerent mille fourberies, & qui à peine sçavent dire une parole de vérité: ces grands parleurs, gens sans retenue, & dont la conduite déréglée fait un si grand tort à la réputation de la secte littéraire, qui cherchent à entrer dans l'Académie, pour se faire un nom, & qui erriez d'une vaine éloquence, se proposent d'y dominer sur tous les autres: tous ces gens-là en seront exclus, & l'on ne souffrira point qu'ils prennent place parmi les Académiciens.

Troisième  
Qualité  
pour être  
admis dans  
l'Acadé-  
mie.

## I V.

On doit examiner rigoureusement ceux que l'on y aggregé. Quand quelqu'un souhaittera d'entrer dans cette société, il faut qu'un des anciens le présente. Dabord il le fera connoître au syndic: celui-ci en parlera au président de l'Académie, qui fera les perquisitions nécessaires sur la vérité des informations données par l'introducteur: s'il les trouve favorables & sûres, il consentira qu'il soit aggregé. Alors il offre un billet de visite où est son nom & son surnom au président, qui lui marque le jour qu'il doit venir, & auquel il aura rang dans l'assemblée.

Quatrième  
Qualité.  
Examen  
de ceux  
qui de-  
mandent  
d'y être  
admis.

## V.

Comment on doit retrancher du corps les membres gâtez, pour prévenir ce qui pourroit nuire au bon ordre de l'Académie. Il peut arriver qu'il y en ait dont la vertu ne soit pas de durée, qui viennent à se déshonorer, en manquant aux devoirs les plus essentiels, & qui par contre-coup flétrissent le corps dont ils sont membres: qui dans les assemblées ne fassent que peu de cas des statuts: & qui hors des assemblées soient vains, orgueilleux, dissolus, railleurs, fourbes: en un mot, qui ne se régient que par les fausses maximes du siècle. Les Académiciens tiendront conseil sur de tels aggregés: ils effaceront leurs noms, & ne leur permettront plus d'entrer dans les assemblées. De plus, on examinera tous ceux de la compagnie, qui auront été leurs introducteurs, & qui se seront faits leurs cautions: & on verra par-là de quel poids doit être leur témoignage.

Comment  
on doit en  
retrancher  
les Mem-  
bres gâtez;

## V I.

Sur la construction de l'édifice où se tiendra l'assemblée. Le Mandarin de la ville choisira un vaste terrain, dont la situation soit saine & agréable. Ensuite on amassera de quoi construire le bâtiment: selon les fonds qu'on aura, on en tracera le plan plus ou moins magnifique: dans la salle du milieu *Tchong tang*, qui est après celle des assemblées, on mettra la tablette de Confucius: après quoi suivra une cour, & une troisième salle *Heou tang*, où les Académiciens iront se délasser, & prendre ensemble leurs repas. Quant à la dépense pour la nourriture, ou ce seront les Académiciens riches & distinguez, qui y fourniront généralement: ou chacun à son tour fera les frais: ou plutôt ils s'uniront ensemble, pour faire un fonds d'argent un peu considérable, dont on achetera des terres affectées à l'Académie: c'est

Construc-  
tion du bâ-  
timent  
pour les  
Assem-  
blées.

le moyen que rien ne manque à cet établissement, & qu'il se maintienne long-tems.

## V I I.

Du Gouvernemen-  
t de l'Acadé-  
mie.

Sur le gouvernement de l'Académie. Voici ce qui me paroît de plus propre à lui donner du lustre. Lorsque tout le corps des Académiciens s'assemblera pour la première fois, le Mandarin de la ville se rendra en personne & en cérémonie au lieu destiné aux Académiciens, avec un billet de visite, & des présens de foyeries. Etant sur le seuil de la porte, il invitera d'une manière civile les Académiciens à entrer, on choisira le plus distingué par son mérite, & on l'établira président, & chef de cette société de lettres *Hoei tsun* : sous lui tiendra le second rang un *Hoei tchang* ou syndic. Ce doit être un homme d'âge, & qui ait de la politesse. Le président aura pour l'aider dans son emploi deux assesseurs un peu moins âgés que le syndic, gens également actifs & habiles : ils s'appelleront *Hoei tching*. Le syndic aura de même deux assistans d'un âge mûr & d'une forte santé : surtout d'une capacité proportionnée à leur emploi : leur titre sera *Hoei tsan*. Ce sera à eux à recevoir avec honnêteté les étrangers, qui viendront à l'Académie. Les assesseurs du président & du syndic doivent traiter de concert les affaires du corps : enfin on choisira deux jeunes gens intelligens, actifs, sages, & appliquez : leur titre sera *Hoei tang* \*. Ce sont eux qui porteront les paroles, & les ordres, & qui exécuteront au-dehors les différentes commissions de l'assemblée.

## V I I I.

Jour des  
Assém-  
blées.

Arrêter les jours d'assemblée : chaque mois il se tiendra deux assemblées : il faudra fixer ce jour d'avance. Alors tous se rendront au lieu ordinaire, pour y entendre les discours qu'on y prononcera. Cet exercice commencera vers les dix heures du matin, & sera continué jusqu'à quatre du soir qu'on se retirera.

## I X.

Rang des  
Assistans.

Règlement sur le rang des assistans. Les Académiciens qui assisteront aux assemblées, prendront place dans la salle, selon leur âge. Quant aux étrangers, qui les honoreront de leur présence, on leur cédera en cette qualité les premiers sièges. Pour ce qui est des membres de l'Académie, c'est la supériorité des années, qui réglera leur rang, & l'on n'aura égard ni à la noblesse, ni aux richesses, ni aux autres prérogatives des Académiciens. De-là il arrivera un bien considérable : c'est qu'on ne songera pas à présenter, pour être aggregez à cette société, des gens fiers, orgueilleux, entêtez de leur mérite, pleins d'eux-mêmes, & par conséquent bien éloignez de vouloir avec un cœur docile s'appliquer fortement à la recherche de la vérité.

## X.

Matières  
qu'on y  
doit trai-  
ter.

On déterminera les matières, qui se traiteront dans la prochaine assemblée. C'est le président qui proposera trois différens sujets, sur lesquels on travaillera : le premier concernera les livres classiques : le second sera sur la

\* C'est à peu-près comme bedeau,

nature & le cœur de l'homme & sur l'histoire : enfin le dernier sujet sera des rits, de l'éloquence, & du bon gouvernement. Ces sujets étant arrêtés par le président, il en conférera avec le syndic & les autres qui sont en charge, afin d'établir en général le fond de doctrine de chaque sujet. Ensuite cinq jours immédiatement avant celui de l'assemblée, il communiquera à tous les Académiciens les matières déterminées. Cette précaution mettra chacun des Académiciens en état d'approfondir le sujet & de le traiter sçavamment & clairement : lorsqu'ils seront arrivés dans la salle, ils conféreront ensemble, & se proposeront leurs difficultés les uns aux autres : c'est-là le moyen de croître & de profiter dans les sciences.

## X I.

Remarquer avec soin, & communiquer avec fidélité ses différentes vûes. Grande ouverture de cœur. C'est dans les cœurs des hommes qu'il faut chercher la sagesse : c'est là qu'elle réside : & c'est par les actions qu'elle se prouve & se manifeste. Il seroit bon que les Académiciens se communiquassent avec candeur les uns aux autres, ce qu'à chaque jour ils ont fait d'une assemblée à l'autre, & même leurs vûes & leurs sentimens intérieurs. A cette fin il faudroit être exact à mettre tout cela sur le papier : ce cahier s'appelleroit journal de ce qu'on a appris ou fait tel & tel jour. Quant aux actions, on écriroit fidèlement sur son livre les bonnes, *Hoe chen*, & les mauvaises, *Hoei kuo*. Ensuite le jour de l'assemblée, l'entretien étant fini, chacun tireroit ses mémoires, & en feroit part aux autres : ce seroit la matière d'une dissertation utile. Cet examen étant continué durant quelque tems, on verroit augmenter considérablement & ses lumières & ses forces pour le bien : les défauts de l'esprit & du cœur peu à peu se réduiroient presque à rien. Ce point-ci est pour vous autres Lettrez d'une conséquence infinie, soit par rapport à la perfection des sciences, soit pour l'acquisition de la vertu, qui demande tous nos soins & toute notre application. Que si dans cette pratique on ne songe qu'à exagérer le peu de bien qu'on aura fait, & à déguiser, ou même cacher le mal : si l'on use de paroles artificieuses, qu'avance-t-on ? On apprend à devenir un trompeur d'habitude. De tels gens ne parviendront jamais, & l'on peut conclure de leur procédé, qu'ils demeureront toujours dans leur ignorance & dans leurs imperfections.

## X I I.

Diverses règles de mœurs pour les Académiciens. 1°. Qu'ils respectent ceux qui leur sont inférieurs, & par la condition & par le mérite, c'est pourquoi ils s'appliqueront à déraciner l'orgueil du cœur. 2°. Qu'ils estiment la vraie apathie \* & ainsi qu'ils travaillent à détacher & à vider leur cœur de toute mauvaise affection. 3°. C'est la constance qui fait le vrai mérite de la vertu : bannissons donc du cœur la paresse. 4°. Le propre de l'homme est d'être libre dans ses choix : par conséquent réprimons les faillies, les impétuositez, les trop grands empressemens. 5°. La paix & la tranquillité de l'ame est d'un grand prix. Ne permettons point à notre esprit

Nécessité  
d'y com-  
muniquez  
ses Projets.

Règles de  
Moralé  
pour les  
Académi-  
ciens.

\* L'apathie des Bonzes qui est généralement pour tout, est condamnée.

prît d'être errant & vagabond. 6°. L'ame de la conversation & du commerce, c'est la droiture : pour y arriver, soyons en garde contre la ruse & l'artifice. 7°. On doit avoir l'ame grande : ainti point de partialité. 8°. Il faut modérer les desirs du cœur : combattons la concupiscence du nôtre. 9°. Qu'on soit réglé dans sa dépense : c'est pourquoi nul faste. 10°. La beauté du naturel, c'est une humeur paisible : le vice opposé qui est à retrancher, c'est la colere. 11°. L'homme est principalement fait pour la société : qu'il ait soin de fermer toute entrée à l'envie. 12. Enfin le propre de la science est de vouloir toujours s'élever : ainsi regardons comme un mal, un cœur qui se borne & se limite aisément.

Nécessité  
d'indiquer  
les mati-  
res qu'on  
devra y  
traitter.

Voilà douze règles de mœurs, qui renferment la perfection. J'ajoute que quand on proposera cinq jours avant l'assemblée, les sujets qu'on y doit traiter : cela se doit faire sur une tablette vernissée, qu'on suspendra dans un endroit de la salle des conférences. Au même tems il faut en donner avis aux Lettrez, aux graduez du dehors, & même à ceux qui sont un peu plus éloignez : afin qu'étant instruits des matières, ils puissent s'y préparer, s'ils souhaitent assister à l'assemblée, & par-là être plus en état de juger de ce qu'on dira, & de proposer eux-mêmes leurs vûes sur les sujets en question.



## DE LA LITTERATURE CHINOISE.

Préférence  
des Lettres  
sur les Ar-  
mes à la  
Chine.

COMME les lettres sont plus estimées que les armes dans tout l'Empire, & que les premières dignitez du gouvernement politique ne se donnent qu'à des personnes lettrées : les sciences y ont toujours été cultivées. On n'oseroit dire que c'est avec beaucoup de succès, du moins si l'on en juge par leurs livres, & par les connoissances de leurs sçavans : ce qui peut venir, & du peu d'attention qu'on a toujours eu, de récompenser ceux qui excelloient dans les sciences abstraites, & peut-être du tems considérable qu'ils sont obligez de donner à l'intelligence de leur Langue, dont les figures & les caractères sont presque infinis : puisqu'il y en a autant de différens qu'il y a de termes & de noms différens des choses qu'ils veulent exprimer.

A quoi se  
reduisent  
les Scien-  
ces des  
Chinois.

Leurs sciences se réduisent à six principales : sçavoir la connoissance de leur Langue, dont nous avons déjà parlé : la Philosophie soit naturelle, soit morale : les Mathématiques, & sur-tout l'Astronomie : la Médecine, l'Histoire, & la Poësie.

La profonde paix, dont ils ont presque toujours joui, & le peu de commerce qu'ils ont eu avec les autres nations, dont ils ont voulu être séparé par des défenses expressees de sortir de l'Empire, & d'y admettre aucun étranger, les ont attaché à l'étude & aux arts, qui peuvent contribuer aux commoditez de la vie.

Les sciences les plus recherchées parmi ces peuples, sont la parfaite connoissance de leur Langue, des Loix, de l'Histoire, & la Philosophie morale: parce que ce sont les voyes, par lesquelles ils peuvent parvenir aux premières charges. Nul ne peut être reçu au nombre des Docteurs, s'il n'entend bien sa Langue, s'il n'en forme parfaitement bien les caractères, & s'il n'est capable de composer un discours élégant sur les principales maximes de leur Morale, & du gouvernement, qui se tirent toujours des livres qu'ils appellent canoniques.

Quelles sont les Sciences les plus recherchées des Chinois.

Il s'est fait une infinité de commentaires sur ces livres. Ce sont ces commentaires qui les occupent durant plusieurs années, pour se rendre sçavans & habiles dans la politique & dans la science des mœurs, qui est en effet la science la plus propre de l'homme, puisqu'elle regarde directement sa conduite, & les moyens de le rendre parfait selon son état & sa condition.

On voit que dès la fondation de l'Empire les Chinois s'appliquoient à l'étude des Mathématiques, & particulièrement de l'Astronomie. Il y avoit dès ce tems-là des gens habiles, entretenus par l'Empereur, qui faisoient des observations, qui calculoient les éclipfes, & qui étoient récompensés, ou punis à proportion qu'ils avoient réusli. Dans la suite la superstition a encore augmenté l'application à cette étude, parce que plusieurs sont persuadés que les événemens dépendent de la disposition du ciel: qu'il y a des tems heureux, & des tems malheureux: & qu'il est important à chacun de bien observer la diversité & la différence de ces tems, pour les entreprises des voyages, des traitees, des négociations, & des mariages, pour s'aller présenter au Gouverneur & à l'Empereur, afin d'en obtenir des grâces, & pour autres choses semblables. Tous les ans on publie un calendrier aux frais de l'Empereur, dans lequel les Officiers subalternes du Tribunal des Mathématiques, afin de le vendre plus cher, ne manquent pas d'insérer ces jours heureux & malheureux, qu'ils distinguent, selon les principes de leur Astrologie judiciaire.

Les Mathématiques ont fait leur occupation dès la fondation de l'Empire.

Calendrier annuel.

La nécessité a introduit parmi eux la Médecine, comme parmi les autres nations. Ils ont grand nombre de traitees sur cette matière: mais en quoi ils se distinguent davantage, c'est dans la connoissance particulière qu'ils ont du pouls, pour distinguer les maladies, & les remèdes qui leur sont propres.

Les Chinois sont riches en Traittés de Médecine.

Pour ce qui est de l'Histoire & de la Poësie: comme l'une ne sert gueres qu'à satisfaire la curiosité, & que l'autre n'est propre qu'au divertissement: il y a moins de personnes qui s'y appliquent, parce que ce n'est gueres par ces connoissances que l'on peut s'avancer & faire fortune. Cependant leur Histoire & leurs annales sont presque aussi anciennes, que le tems qui suivit d'assez près le déluge, & elles ont été continuées jusqu'à ces derniers tems par divers auteurs, & presque tous contemporains.

Excellent dans la connoissance du Pouls.

De leurs Livres d'Histoire.

Au regard de leur Poësie, outre les anciens livres, dont une partie est envers: les poëmes de *Kiu y uen* sont d'une délicatesse & d'une douceur extrême. Sous la Dynastie des *Tang*, *Li tsao pé*, & *Tou te moëi*, ne le cèdent gueres aux Anacréons & aux Horaces. Enfin à la Chine, comme autre-

De leur Poësie.

fois en Europe, les Philosophes font Poëtes, & parmi tous les écrivains qui ont un nom célèbre, le seul *Tseng nan fong* n'a point fait de vers, c'est pourquoi on le compare à une belle fleur nommée *Hai tang*, qui seroit parfaite, si elle avoit de l'odeur.

De l'amour des Chinois pour la Littérature.

Nombre extraordinaire des étudiants.

Les Chinois sont peu versés dans la Cosmographie.

Comme les Chinois ont de l'esprit & de la disposition pour les sciences, & que la Philosophie morale est une des connoissances par où ils peuvent s'avancer : ils s'y appliquent plus qu'à toute autre science. Il y a dans toutes les provinces de l'Empire un grand nombre de Licentiez & de Bacheliers. Ce nombre passe quelque-fois dix mille dans une province. Le nombre des étudiants qui aspirent aux degrés, sans rien exagérer, va à plus de deux millions. Dans les provinces Méridionales, à peine y a-t-il un Chinois, qui ne sçache lire & écrire.

Ils ont encore plusieurs livres qui traittent de la Philosophie naturelle, où l'on trouve des raisonnemens fort spirituels sur la nature, les propriétés, & les effets de diverses choses. Les erreurs qui se trouvent dans ces ouvrages, viennent plutôt du peu de commerce qu'ils ont avec les autres nations, que du défaut de leur pénétration. C'est ce peu de commerce qui les a rendus fort ignorans dans la Cosmographie : car à peine connoissent-ils d'autre pays que le leur. De-là sont venues les extravagantes rêveries, qui régnoient parmi eux, avant que les Européens les eussent instruits de l'état du monde. A la vérité dans leurs cartes ils donnoient à leurs quinze provinces l'étenduë qu'elles ont. Mais pour ce qui est des autres Royaumes, ils les plaçoient à l'aventure autour de leur Empire, en de fort petits espaces, sans les distinguer par aucune différence de longitude & de latitude.

Livres Chinois sur toutes sortes de matières.

Enfin, si l'on en excepte l'Europe, je ne crois pas qu'il y ait aucune nation, qui ait publié tant de livres, que la nation Chinoise : elle en fournit sur toutes sortes de matières. Il y en a qui parlent de l'Agriculture, des Plantes, de l'Art militaire, des Arts libéraux & mécaniques, des Histoires particulières, de la Philosophie, de l'Astronomie, &c. On trouve des Tragédies, des Comédies, des Romans, des livres de chevalerie, des discours éloquens, & beaucoup d'autres traittez sur une infinité de sujets. Leurs sçavans ont beaucoup de facilité & d'inclination à composer des livres, & on en voit un grand nombre qui sortent de leurs mains. Les Bonzes ont aussi leurs livres composez sur le culte de leurs fausses Divinités, qu'ils ont soin de répandre, lorsqu'ils le jugent nécessaire, pour abuser de la crédulité des peuples, & pour augmenter leurs revenus.

Livres Sacrés.

Mais rien n'est plus respecté des Chinois, que les cinq livres qu'ils appellent *Ou king*, & qu'ils réverent tant pour leur antiquité, que pour l'excellence de la doctrine, qu'ils disent y être enseignée : ce sont pour eux des livres sacrez, & pour lesquels ils ont la plus profonde vénération. Les autres livres les plus autorisez dans l'Empire, n'en sont que des interprétations.

Vénération où est Confucius à la Chine.

Parmi les auteurs qui ont le mieux travaillé sur ces anciens originaux, Confucius s'est rendu le plus célèbre : aussi les Chinois le regardent-ils comme

me le premier de leurs sages, comme leur Docteur, comme leur législateur, comme leur oracle, comme celui qui a enseigné les Empereurs & les Rois. Ils s'appliquent continuellement à l'étude des principes & des maximes, que ce Philosophe a donné, & qu'on a ramassé en quatre livres sur les loix anciennes, qu'ils regardent comme la source & la règle du parfait gouvernement.

Il faut donner une légère idée de ces ouvrages. Je commencerai d'abord par les cinq livres anciens, que les Chinois appellent par excellence les cinq volumes. Je viendrai ensuite à l'ouvrage de Confucius & de Mencius son disciple, & j'en donnerai le précis.



### *Des King Chinois, ou des Livres Canoniques du premier Ordre.*

**L**A lettre *King* signifie une doctrine sublime, solide, & qui étant fondée sur des principes inébranlables, n'est point sujette à changer. Les livres qui contiennent cette doctrine sont d'un ordre supérieur, & admirez dans tous les tems, & de tous les Chinois, sans distinction de sectes & d'opinions particulières. Comme ils sont de la première classe, & de la plus grande autorité, ils sont aussi la source de toute la science & de la Morale des Chinois,

Des Livres  
Canoniques du  
premier  
Ordre.

Mais ces monumens précieux de l'antiquité Chinoise, furent presque sur le point d'être anéantis en un instant par les ordres d'un Empereur nommé *Tsin chi hoang*. Ce fut environ 300. ans après la mort de Confucius, & 200. ans avant la naissance de J. C. que ce Prince célèbre par sa valeur, & encore plus par la grande muraille qu'il avoit fait construire, pour garantir ses Etats des irruptions des Tartares, prit la résolution d'éteindre les sciences, & de ne permettre dans tout l'Empire, que certains livres qu'il jugeoit nécessaires, tels que sont ceux qui traitent de l'Agriculture, de la Médecine, &c. Tous les autres, il ordonna sous peine de la vie de les brûler, & il porta l'inhumanité jusqu'à faire mourir plusieurs Docteurs.

Sont sur le  
point d'être  
anéantis.

Il y en a qui prétendent que ce Prince n'étoit pas pour cela ennemi des sciences & des livres qu'il fit brûler. Ils se fondent sur ce que *Liu pou ouei* qui avoit été son Précepteur, & dont il reste un excellent ouvrage, étoit trop amateur de l'antiquité, pour lui en avoir inspiré du mépris: & que d'ailleurs *Li sseè* son Ministre d'Etat, homme sçavant & poli, n'avoit garde de lui donner un conseil si pernicieux, qui tendoit à ruiner le gouvernement, & à introduire l'ignorance & la barbarie dans l'Empire.

Ils jugent que ce Prince se porta à une exécution si barbare par un trait de politique, & pour se maintenir tranquille sur le Trône. Les étudiants de ce tems-là souffrant impatiemment un Prince, qui vouloit être maître

Prétextes  
de cet  
anéantisse-  
ment.

de

absolu, abusoient des faits rapportez dans le *Chu king*, & ne parloient sans cesse que d'un *Tching tang*, qui chassa l'infame *Kié*, & d'un *Vou wang*, qui détrôna le Tyran *Tcheou*. Par ces discours, ils souffloient de tous côtez le feu de la révolte. Le nouveau Monarque résolut de châtier leur insolence: & jugeant qu'il n'y a rien de plus précieux dans un vaste Empire, que la paix: il ôta aux Lettrez des livres, qui, entre leurs mains, ne causoient que du trouble. *L'y king* ne fut point brûlé comme les autres, parce qu'étoit moins intelligible, on le jugeoit moins dangereux.

Excéption  
de l'*Y*  
*King*.

Stratagèmes  
pour  
les conser-  
ver.

C'en étoit fait des sciences, & elles eussent été entièrement éteintes, si plusieurs Lettrez n'eussent hazardé leur propre vie, pour sauver de l'incendie général des monumens qui leur étoient si chers. Les uns ouvrirent les murs de leurs maisons, & les y ensevelirent, pour les retirer ensuite quand l'orage seroit passé. Les autres les cachèrent dans les tombeaux, où ils les crurent plus en sûreté. Enfin l'Empereur vint à mourir.

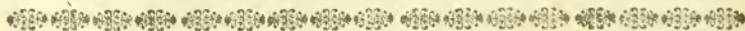
Domma-  
ges qu'ils  
essuyent.

Aussitôt après la mort de ce Prince, l'amour des lettres se réveilla dans les esprits, & l'on songea aux moyens de réparer une perte si considérable. On retira ces livres des tombeaux & des trous de murailles, où ils avoient été cachez. L'humidité & les vers les avoient fort endommagéz: mais comme les Lettrez d'un âge avancé les avoient appris par cœur dans leur jeunesse, & qu'en comparant ensemble les exemplaires, on pouvoit suppléer ce qui étoit effacé dans les uns, par ce qui se trouvoit en entier dans les autres, on s'appliqua avec grand soin à rétablir ces livres dans leur premier état.

Remèdes  
qu'on y  
apporte.

On y réussit en partie: mais quelque soin que l'on se donnât, on ne pût venir à bout de réparer entièrement les défauts de cet ouvrage. Ainsy il y resta toujours quelques lacunes, auxquelles on croit qu'on a suppléé, en y insérant des pièces étrangères, qui ne le trouvoient point dans les originaux. Les Lettrez conviennent de quelques-uns de ces défauts, & disputent entr'eux sur les autres: leur critique consiste à démêler le fonds de la doctrine des anciens, d'avec ce qui a pû y être ajoûté de nouveau.

Inconve-  
nient  
de ces Re-  
mèdes.



## L' Y KING

### *Premier Livre Canonique du premier Ordre.*

Le *L'Y*  
*King* est  
purement  
Symboli-  
que.  
Son In-  
venteur.

L'OUVRAGE, dont il est ici question, est purement symbolique: ce n'est qu'un tissu d'images de ce monde visible, qui expriment les propriétés des créatures, & la matière dont tous les êtres ont été formez. *Fo hi* qui en est l'inventeur, est regardé comme le fondateur de la Monarchie: mais le tems auquel il a commencé de régner, est fort incertain parmi les Chinois. Il se fit une méthode particulière des hiéroglyphes, qui n'ont nul rap-

rapport à la parole, mais qui sont des images immédiates des choses & des pensées, ou du moins des symboles arbitraires & d'institution humaine, qu'on substituë à la place de ces images: & ce fut-là le commencement & la primitive institution des caractères Chinois. Son dessein fut donc de marquer par des signes sensibles les principes de tous les êtres, de même qu'on marque les tons & les différences de la voix dans la musique, par des lignes & par des notes.

Cet ouvrage est une pure énigme: il ne consiste qu'en quelques lignes, lesquelles, selon la variété de leur situation & de leur arrangement, forment des figures, qui par la diversité de leurs combinaisons, signifient des choses différentes. *Fo bi* semble avoir voulu apprendre à ses descendans les choses qui concernent principalement le ciel, la terre, & l'homme. En contemplant les rapports & l'affinité admirable, qui se trouvent entre ces trois êtres, il les a décrites par huit figures, composées chacune de trois lignes, partie entières, partie brisées, d'où il sort huit différentes combinaisons. Puis multipliant ces huit combinaisons en huit manières différentes, il en résulte 64. figures, qu'on a ensuite disposées de différente façon, afin de pouvoir exprimer d'une manière grossière, par ces diverses combinaisons, la nature & les propriétés de chaque être, leur mouvement & leur repos, leur opposition réciproque, de même que l'ordre & l'union qu'ils ont entr'eux. C'est ce qui se comprendra mieux, par l'exemple que je vais tracer ici de ce système symbolique.



*Les deux premiers principes.*

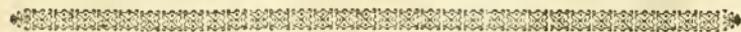
Premiers Principes,

le parfait.

l'imparfait

*yang*

*yn*



*Quatre images qui naissent de ces deux principes.*

Images de ces Principes.

Plus parfait.

moins imparfait.

moins parfait.

plus imparfait.

*Tai yang.*

*chao yn.*

*chao yang.*

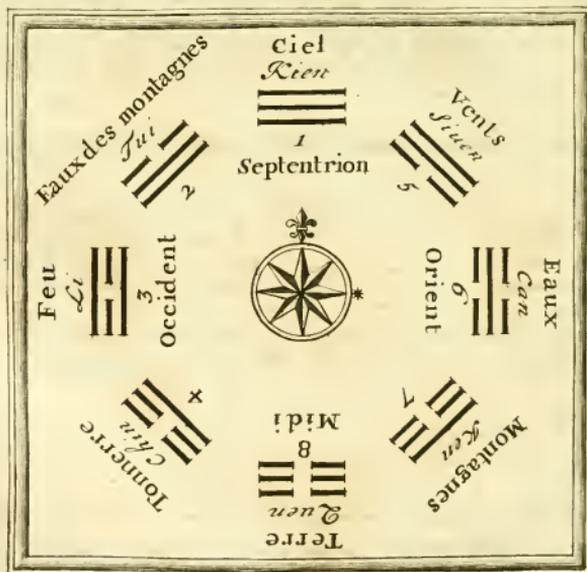
*tai yn.*

Figures  
qui résultent  
de  
ces Images,

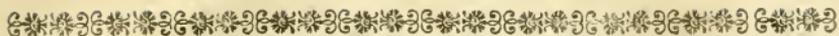
*Huit figures résultent de ces quatre images.*

|                                                                                   |                                                                                   |                                                                                   |                                                                                   |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|
| <i>Kien.</i><br>Ciel.                                                             | <i>Tui.</i><br>Eaux des mon.                                                      | <i>Li.</i><br>Feu.                                                                | <i>Chin.</i><br>Tonnerre.                                                         |
|  |  |  |  |
| <i>Suen.</i><br>Vents.                                                            | <i>Can.</i><br>Eaux.                                                              | <i>Ken.</i><br>Montagnes.                                                         | <i>Qun.</i><br>Terre.                                                             |
|  |  |  |  |

Ces huit figures, dont quatre appartiennent au parfait, & quatre à l'imparfait, se disposent ainsi en forme de cercle: en sorte qu'elles se regardent entre elles, & qu'elles regardent aussi les quatre points cardinaux du monde.



TABLE



# T A B L E

## DES SOIXANTE-QUATRE FIGURES

*ou Livre des transmutations, appellé Y KING.*

| 1.<br>ciel.        | 2.<br>terre.      | 3.<br>eau.        | 4.<br>montagnes.   | 5.<br>eau.   | 6.<br>ciel.       | 7.<br>terre.       | 8.<br>eau.       |
|--------------------|-------------------|-------------------|--------------------|--------------|-------------------|--------------------|------------------|
|                    |                   |                   |                    |              |                   |                    |                  |
| ciel.              | terre.            | tonnerre.         | eau.               | ciel.        | eau.              | eau.               | terre.           |
|                    |                   |                   |                    |              |                   |                    |                  |
| 9.<br>vents.       | 10.<br>ciel.      | 11.<br>terre.     | 12.<br>ciel.       | 13.<br>ciel. | 14.<br>feu.       | 15.<br>terre.      | 16.<br>tonnerre. |
| ciel.              | eaux des m.       | ciel.             | terre.             | feu.         | ciel.             | montagnes.         | terre.           |
|                    |                   |                   |                    |              |                   |                    |                  |
| 17.<br>eaux des m. | 18.<br>vents.     | 19.<br>terre.     | 20.<br>vents.      | 21.<br>feu.  | 22.<br>montagnes. | 23.<br>montagnes.  | 24.<br>terre.    |
| tonnerre.          | vents.            | eaux des m.       | terre.             | tonnerre.    | feu.              | terre.             | tonnerre.        |
|                    |                   |                   |                    |              |                   |                    |                  |
| 25.<br>ciel.       | 26.<br>montagnes. | 27.<br>montagnes. | 28.<br>eaux des m. | 29.<br>eau.  | 30.<br>feu.       | 31.<br>eaux des m. | 32.<br>tonnerre. |
| tonnerre.          | ciel.             | tonnerre.         | vents.             | eau.         | feu.              | montagnes.         | vents.           |

348 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

|                    |                    |                    |                   |                    |                   |                    |                  |
|--------------------|--------------------|--------------------|-------------------|--------------------|-------------------|--------------------|------------------|
| 33.<br>ciel.       | 34.<br>tonnerre.   | 35.<br>feu.        | 36.<br>terre.     | 37.<br>vents.      | 38.<br>feu.       | 39.<br>eau.        | 40.<br>tonnerre. |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| montagnes.         | ciel.              | terre.             | feu.              | feu.               | eaux des m.       | montagnes.         | eau.             |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| 41.<br>montagnes.  | 42.<br>vents.      | 43.<br>eaux des m. | 44.<br>ciel.      | 45.<br>eaux des m. | 46.<br>terre.     | 47.<br>eaux des m. | 48.<br>eau.      |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| eaux des m.        | tonnerre.          | ciel.              | vents.            | terre.             | vents.            | eau.               | vents.           |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| 49.<br>eaux des m. | 50.<br>feu.        | 51.<br>tonnerre.   | 52.<br>montagnes. | 53.<br>vents.      | 54.<br>tonnerres. | 55.<br>tonnerres.  | 56.<br>feu.      |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| feu.               | vents.             | tonnerres.         | montagnes.        | montagnes.         | eaux des m.       | feu.               | montagnes.       |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| 57.<br>vents.      | 58.<br>eaux des m. | 59.<br>vents.      | 60.<br>eau.       | 61.<br>vents.      | 62.<br>tonnerres. | 63.<br>eau.        | 64.<br>feu.      |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| vents.             | eaux des m.        | eau.               | eaux des m.       | eaux des m.        | montagnes.        | feu.               | eau.             |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |
| _____              | _____              | _____              | _____             | _____              | _____             | _____              | _____            |

Telle est la Table des figures inventées par *Fo hi*. C'est un labyrinthe, qui a donné bien de l'exercice aux sçavans de la Chine: mais il n'y a gueres eu que Confucius, qui ait sçû les démêler. Les 64. figures étant composées, chacune de six lignes, toute leur suite contient autant de lignes, qu'il y a de jours dans l'année, que les Chinois appellent intercalaire, c'est-à-dire, 384. Ce ne fut que 1800. ans après *Fo hi*, qu'il parut un Edipe, qui entreprit d'expliquer cette énigme, & d'en dévoiler le mystere. Par les divers changemens qu'il donna à ces lignes, il prétendit faire connoître les transmutations réciproques des huit premiers principes. Son fils *Tcheou kong* eut le même dessein, & fit un ouvrage beaucoup plus étendu que n'avoit fait son pere. Il considéra ces lignes selon la liaison & les rapports que les premières ont avec celles du milieu & les dernières, & selon qu'elles participent le plus au Parfait & à l'Imparfait: il en tira des conséquences, & y trouva des allusions, qui ne donnent pas un plus grand éclaircissement: ainsi l'un & l'autre ne firent qu'embarrasser cette énigme, par de nouvelles énigmes également obscures. Enfin 400. ans après, Confucius se fit l'Interprète, & des lignes mystérieuses de *Fo hi*, & des interprétations des deux Princes. Il en rapporta toute la doctrine, partie à la nature des êtres, & sur-tout des élémens, & aux qualitez de chaque élément: partie aux mœurs, & à la manière de bien gouverner les hommes. Il fit donc servir ces figures, non seulement à la Philosophie naturelle, mais encore à la Philosophie morale: se persuadant qu'il y avoit de grands mysteres pour la conduite des Etats, cachez sous ces lignes symboliques. Dès que le ciel & la terre furent produits, dit Confucius, tous les autres êtres matériels existèrent. Quand les autres êtres existèrent, il y eut ensuite le mâle & la femelle. Quand il y eut le mâle & la femelle, il y eut le mari & la femme. Quand il y eut le mari & la femme, il y eut le pere & le fils. Dès qu'il y eut le pere & le fils, il y eut le Prince & le sujet: il y eut de la subordination & des devoirs réciproques. Le ciel, selon lui, est l'emblème & le symbole du Roi & des vertus royales: la terre est l'image & le symbole des sujets. Il suffira de donner ici un exemple de l'explication d'une de ces 64. figures, pour connoître comment les interprètes Chinois en tirent des principes de morale. Plus on est élevé au-dessus des autres, disent-ils, plus on doit être en garde contre la fierté, l'arrogance, & l'orgueil: plus on doit s'étudier à la modération, & à la modestie. C'est ce que nous enseigné la quinzième figure que voici.

Confucius est presque le seul qui ait pu démêler ces Caractères.

Sa Méthode à ce sujet.

Quinzième Figure des 64. de *Fo hi*.

|   |           |
|---|-----------|
| 6 | Terre     |
| 5 | =====     |
| 4 | =====     |
| 3 | Montagnes |
| 2 | =====     |
| 1 | =====     |

Elle contient deux figures: la figure inférieure est composée d'une ligne  
Xx 3

Son Explication.

non interrompûë, & de deux lignes coupées & interrompûës, & désigne les montagnes. La montagne est le symbole de l'élévation, mais qui a sa racine dans la terre, c'est-à-dire, dans l'humilité. De même la terre désignée par les trois lignes supérieures qui sont brisées, est l'image & le symbole d'une haute vertu jointe avec l'humilité, qui cache dans son sein des richesses immenses, & qui ne produit au-dehors sa puissance, que par des fruits admirables & par des effets salutaires & utiles au bien des hommes.

*Fo hi* est  
Auteur de  
ces Figu-  
res.

Ainsi, comme l'on voit, *Fo hi*, est l'auteur des figures. *Ven wang* & son fils *Tcheou kong* sont auteurs des textes, & ces textes ont été commentez par Confucius. Il appelle ces commentaires *Toen* & *Siang*. Ce sont les seuls que les critiques & les habiles interprètes attribuent à Confucius. Les disciples de ce Philosophe assûrent que quand leur maître eut achevé ses commentaires, il n'en fut que médiocrement content: & que se voyant dans un âge avancé, il eût iouhaité de pouvoir vivre encore quelques années, afin d'y mettre la dernière main, & de donner un nouveau jour à son ouvrage.

Quoique ce monument soit le plus ancien de tous les livres canoniques, si l'on n'a égard qu'à sa source & à son origine, je veux dire, aux figures de *Fo hi*: cependant les explications qui en ont été faites, sont venues fort long-tems après, & ceux qui les ont expliquées, méritent plutôt le nom d'auteurs que d'interprètes: car ce livre est semé d'obscuritez, & contient beaucoup de choses difficiles à comprendre.

Dans la suite des tems, cette obscurité a donné lieu à une infinité d'erreurs & de superstitions: moins on pénétroit le sens de l'*Y king*, plus on s'imaginait qu'il renfermoit de mystères. La vraie doctrine contenuë dans les textes, & qui renferme d'excellens principes de morale & de politique, fut altérée, falsifiée, & mélangée d'interprétations absurdes & pleines de contradictions & d'impiété: ces monumens de l'antiquité Chinoïse tombant entre les mains de Docteurs aveugles, & dont l'esprit étoit déjà gâté par l'infidélité & l'idolâtrie qui régnoit dans l'Empire, en détournèrent le sens à de vains pronostics, aux divinations, & à la magie: ce qui l'a fait appeler le livre des sorts.

On attribue ces altérations & ces changemens au Docteur *King fang*, & à un autre Lettré célèbre nommé *Tchin buen*. On peut y ajouter un autre Docteur d'un mérite également distingué, qu'on appelle *Tsiao chin*, lequel, comme dit un excellent Critique, enseignoit à ses disciples une doctrine qu'il vouloit leur persuader faussement avoir été tirée de l'*Y king*. L'école de Confucius a toujours eu horreur de ces vaines explications, par lesquelles on abusoit des textes, pour en former des prédictions frivoles, & pour donner cours à la magie & au sortilège.

Respect  
des Chi-  
nois pour  
l'*Y king*.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les Chinois, & sur-tout les Lettres ont un respect & une estime infinie pour ce livre. Plusieurs auteurs anciens & très-habiles, ont marqué dans leurs écrits le regret qu'ils avoient, de ce qu'on a perdu le sens intérieur que ce livre renferme, & que

ce qu'on en connoit, n'est proprement que l'écorce. Qui sçavoit l'*Y king*, disent-ils, sçavoit tout.

Avant le tems de la fondation de l'Empire par *Fo bi*, selon ce que rapporte la grande chronique, il n'y avoit point de caractères avec lesquels ce Prince pût composer un *Y king*, comme firent long tems après *Ven wang*, *Tcheou kong* son fils, & *Confucius*: ainsi quand on veut étudier l'*Y king* de *Fo bi*, il suffit de méditer ses tables seules, prises à part, & dépouillées de toutes sortes de caractères, & de gloses physiques & morales, le contentant des axiomes de mathématique, qui se tirent essentiellement de la combinaison régulière de ses lignes: si l'on veut sçavoir la doctrine du livre classique composé par *Ven wang*, *Tcheou kong*, & *Confucius*, alors il faut moins avoir égard à la doctrine naturelle des tables, qu'aux allusions énigmatiques, que chacun d'eux a attachées à chacun de ces symboles, & juger de la doctrine de ces quatre Philosophes, par ce que chacun y a mis de lui-même, & non pas par ce que d'autres y ont inséré dans la suite.

Methode  
pour con-  
noître sa  
Doctrinè.

Comme donc avant *Fo bi*, on n'avoit pas connu l'usage des caractères: on ne se servoit dans le commerce & dans les affaires, que de petites cordes à nœuds coulans, dont chacune avoit son idée & sa signification particulière. Elles sont représentées dans deux tables que les Chinois appellent *Ho tou*, & *Lo chu*. Ce fut d'abord *Fo bi*, & ensuite les Empereurs *Chin nong* & *Hoang ti*, qui inventerent peu à peu les caractères: & quand il y en eut un bon nombre d'inventez, on essaya alors de faire des livres.

Invention  
des Carac-  
tères chés  
les Chi-  
nois.

Les premières Colonies qui vinrent habiter le *Se tchuen*, n'avoient pour toute littérature que quelques abaques arithmétiques, faits avec de petites cordes nouées, à l'imitation des chapelots à globules enfilez, avec quoi ils calculoient & faisoient leur compte dans le commerce. Ils les portoient sur eux, & elles servoient quelquefois à agrapper leurs habits. Du reste n'ayant point de caractères, ils ne sçavoient ni lire, ni écrire. Tout ce qui se passoit alors, restoit sans annales, & sans aucune tradition par les livres.

Le Roi *Fo bi* fut donc le premier, selon cette opinion, qui par le moyen de ses lignes, donna l'invention & l'idée de cette espèce de caractères hiéroglyphiques particuliers aux Chinois. Les deux anciennes tables de *Ho tou*, & de *Lo chu* lui apprirent l'art des combinaisons, dont le premier essai fut de dresser ses tables linéaires. Il ne s'étoit astreint qu'aux règles que prescrit l'art des combinaisons arithmétiques, & les tables étoient restées droites, & selon l'ordre naturel. Ce fut *Ven wang* qui les renversa le premier, pour exprimer énigmatiquement les terribles desordres du monde renversé sous le tyran *Tcheou*.

*Fo bi* en est  
l'Inven-  
teur.

C'est une tradition ancienne, constante, & universellement reçue, que *Fo bi* par son ouvrage, a été le premier pere des sciences & du bon gouvernement: & que c'est sur l'idée du *Ho tou* & du *Lo chu*, qu'il a dressé sa table linéaire. Je vais en donner ici la description, pour faciliter, s'il se peut, l'intelligence d'un monument si ancien & si obscur.

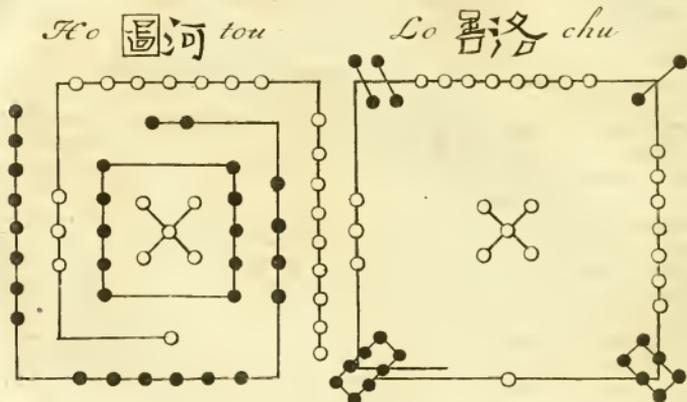
Table Li-  
néaire  
chés les  
Chinois.  
Sa Des-  
cription.

La tradition porte, que deux antiques figures, appellées *Ho tou* & *Lo chu*,

## 352 DESCRIPTION DE L'EMPIRE DE LA CHINE,

*chu*, d'où l'on assure que l'*Y king* est sorti, sont les paroles de l'esprit du ciel adressées aux Rois: que les premiers Rois les ayant reçus du ciel, les répandirent dans l'univers, afin que les Mandarins apprissent à bien gouverner les peuples, & les peuples à réfléchir sur leurs devoirs. Les notes blanches marquent l'impar, qui est chez les Chinois le symbole de ce qui est parfait, de même que la ligne ---. Les notes noires marquent le pair, qui est le symbole de ce qui est imparfait, de même que la ligne brisée & interrompue — —. Le *Ho tou* finit par dix, & le *Lo chu* ne va que jusqu'à neuf. Les Chinois attribuent ce qui est parfait au jour, à la chaleur, au soleil, au feu, au ciel, &c. Et ce qui est imparfait, ils l'attribuent à la nuit, au froid, à la lune, à l'eau, à la terre, &c.

Quelle figure défigne ce qui est parfait ou imparfait chez les Chinois.



Insinuations de *Fo hi* sur l'origine de ces Figures.

Quoique ce soit une tradition constante à la Chine que *Fo hi* a tracé ces tables linéaires sur l'idée du *Ho tou* & du *Lo chu*: cependant, pour donner plus de crédit à ses figures, il assuroit les avoir vûes sur le dos d'un dragon sorti d'un lac. C'est ce dragon si célèbre qui est devenu la devise de la Chine, l'ornement des habits de l'Empereur & des principaux Chinois, avec cette différence qu'il n'y a que l'Empereur qui puisse le porter à cinq griffes, & ceux à qui l'Empereur est censé avoir donné le droit de le porter, comme lorsqu'il fait présent d'une pièce de soye Impériale. Les autres n'en peuvent avoir au plus que quatre: s'ils en mettoient cinq, ils se rendroient coupables, agissant contre les loix de l'Empire, & n'éviteroient pas le châtement.

D'où procède l'autorité qu'on donne à l'*Y king*.

Mais ce qui donne sur-tout une grande autorité à l'*Y king*, c'est en premier lieu l'opinion commune où l'on est, que ce monument n'a pas été en-

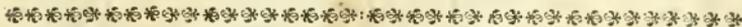
veloppé

veloppé dans l'incendie général des anciens livres ordonné par *Tsin tchi boang*: ce Prince n'ayant eu en vûë, que d'éteindre la mémoire des trois premières familles Impériales, dont les grandes actions condamnoient sa conduite. C'est la remarque que fait *Cong in ta* dans les prolegomenes de l'*Y king*: c'est ce que rapporte *Li tchi* dans la vie des hommes illustres: c'est aussi ce qui est observé par les commentateurs de l'histoire ancienne, & ce qui est appuyé d'une tradition constante.

En second lieu, ce qui lui attire une si grande vénération dans l'esprit de tous les Chinois, ce sont les grands éloges qu'en ont fait dans tous les tems les meilleurs & les plus habiles écrivains de l'Empire. Ils le louent, comme étant le plus ancien des livres, puisqu'il a eu *Fo bi* pour auteur: mais ils ne lui attribuent que les figures.

D'autres prétendent qu'il est rempli d'excellens préceptes, & des plus sages maximes pour bien gouverner les peuples, ce qui doit s'entendre des explications que *Ven wang* & *Tcheou kong* ont données à chaque figure: mais parce que *Fo bi* par la combinaison de ses lignes, a appris la manière de composer les caractères Chinois, ils disent que son livre est comme le tronc dont les caractères sont nez, & qu'il est le principe & la source de toutes les sciences: & comme ces figures, selon leur première institution, signifioient le ciel, la terre, l'eau, les montagnes, &c. ils soutiennent que l'*Y king* contient le ciel & la terre: qu'il n'est pas seulement la source & l'origine des autres *King*: mais qu'il donne encore la connoissance de toutes les choses visibles & invisibles: enfin, que d'étudier les autres livres, & ne pas s'appliquer à la connoissance de l'*Y king*, c'est courir après des ruisseau, & négliger la source.

Divers  
Sentimens  
à son sujet.



## LE CHU KING,

### *Second Livre Canonique du premier Ordre.*

CE monument s'appelle aussi *Chang chu*, c'est-à-dire, livre qui parle des anciens tems. Il est divisé en six parties: les deux premières contiennent ce qui s'est passé de plus mémorable sous les régnes d'*Tao*, de *Chun*, & d'*Yu*. Ces premiers Princes sont regardez comme les législateurs de la nation Chinoise. *Tao* qui a régné près de cent ans, s'est rendu célèbre par sa grande piété, par sa justice, par sa clémence, par sa sagesse, & par le soin qu'il a pris d'établir dans l'Etat la forme d'un bon gouvernement.

Comme alors, disent les Chinois, on faisoit plus de cas de la vertu, que des autres qualitez: ce Prince ne trouvant point dans son fils les talens nécessaires, pour bien gouverner les peuples, déclara en mourant qu'il choi-

Tome II.

Y y

fissoit

Le *Chu king* s'appelle aussi *Chang chu* Pourquoi?

Sa Division.

Contenu des deux premières Parties.

ffissoit un de ses sujets, nommé *Chun* pour lui succéder à l'Empire, & il lui donna sa seconde fille en mariage.

Eloge de  
*Chun*.

Préfère un  
de ses Mi-  
nistres à  
son fils  
dans le  
choix  
d'un Suc-  
cesseur.

Fait divers  
Réglemens  
pour le  
Gouver-  
nement de  
l'Empire.

On loue *Chun* de la patience, du respect, & de la soumission qu'il avoit pour ses parens, & de l'amour qu'il portoit à son frere, tout vicieux qu'il étoit. Il imita *Yao* dans le choix d'un successeur. Prêt de mourir, il jugea que son fils manquoit des qualitez nécessaires pour gouverner sagement l'Empire: il jeta les yeux sur un de ses Ministres nommé *Yu*, qui lui avoit rendu d'importans services pendant sa vie, & qui l'avoit fort aidé de ses conseils dans l'administration de l'Etat.

Ces deux Princes réglèrent les cérémonies qu'on devoit observer dans les sacrifices, partagèrent l'Empire en diverses provinces, marquèrent leur différente situation par rapport aux constellations célestes, réglèrent le tribut que le peuple devoit payer au Prince, & firent quantité d'autres Ordonnances très-utiles à l'instruction des Grands de l'Empire, au soulagement des peuples, à la réformation des mœurs, & à la tranquillité publique.

Ce fut *Yu*, qui durant la vie de son prédécesseur, prit le soin de faire écouler dans la mer les eaux, qui couvroient une partie des campagnes de l'Empire. Enfin ces trois Rois sont les héros de la nation: la doctrine qu'ils ont enseignée & pratiquée, les a placez sur le trône: leurs exemples & les enseignemens qu'ils ont laissez à la postérité, sont pour les Chinois autant d'oracles, qu'ils écoutent avec respect, & autant de loix auxquelles ils sont obligez de se conformer.

Cet Empereur voulut imiter ses prédécesseurs, & laisser l'Empire à un de ses sujets nommé *Yé*, qui l'avoit aidé à porter le poids du gouvernement: mais les peuples s'y opposèrent, en lui représentant qu'il ne devoit pas faire cette injustice à son fils, qui étoit si digne du trône. Ce fils lui succéda, & la couronne passa successivement à ses descendans jusqu'à l'Empereur *Kié*. Les vices & la cruauté de ce dernier Prince, le rendirent un objet d'horreur, & il fut le dernier de cette première famille, qui donna dix-sept Empereurs, & régna 458. ans.

Contenu  
de la troi-  
sième Par-  
tie.

La troisième partie du *Chu king* contient ce qui s'est passé sous la seconde famille Impériale, dont *Tching tang* est le chef. Ce Prince prit possession de l'Empire 1776. ans avant l'Ere Chrétienne. L'Empereur *Kié* s'étant rendu infiniment odieux aux peuples & aux Grands, par ses vices, & par sa cruauté, & l'Empire étant menacé d'une ruine prochaine, les Princes & les Ministres prièrent *Tching tang* de les délivrer d'un joug si tyrannique. *Tching tang* sollicité continuellement par les remontrances des peuples, se rendit enfin à leurs prières, malgré ses répugnances. Il déclara la guerre au tyran *Kié*: il le défît entièrement dans un combat, & l'obligea de s'exiler lui-même à *Nan cho*, où il mourut trois ans après sa défaite.

Ce nouvel Empereur se distingua par sa piété, & par son amour pour les peuples. Ce fut lui, qui après sept années consécutives d'une stérilité générale, qui avoit tari jusqu'aux rivières & aux fontaines, & qui fut suivie

de

de la peste & de la famine, s'offrit en sacrifice pour son peuple, & pria le Ciel de détourner sur lui sa colere, & de faire cesser la misère publique.

Après avoir jeûné trois jours, & s'être rasé la barbe en signe de douleur, il monta dans une chaise traîné par des chevaux blancs, parce que cette couleur est celle qui, à la Chine, marque le deuil : & suivi de toute la Cour, il se rendit sur une colline appelée *Sang lin*. Là, se dépouillant de son manteau royal, & se revêtant d'une peau d'agneau, les pieds & la tête nus, il se regarda comme l'unique cause des calamitez qui affligeoient son peuple : & faisant un humble aveu de ses fautes, il éleva ses mains au ciel, & le conjura de l'agréer pour victime, s'offrant de tout son cœur, pourvû que son peuple fût épargné.

A peine eut-il fini sa prière, que le ciel se couvrit de nuages, qu'une pluie générale arrosa toutes les campagnes de l'Empire, & fut suivie d'une abondante récolte. En mémoire de ce bienfait, il institua une espèce de musique appelée *Ta boe*, qui signifie *grace signalée obtenué du ciel*.

Quand les Idolâtres ont des difficultez sur le mystere de l'Incarnation, & sur la passion de J. C. on leur remet devant les yeux ce trait de leur histoire. „ Vous admirez, leur dit-on, & vous proposez pour modèle à tous „ les Princes, celui de vos Empereurs, qui se dépouillant de sa dignité, se „ fit la victime publique, & s'offrit en sacrifice pour ses sujets : combien „ plus devez-vous admirer la sagesse & la charité infinie de J. C. qui s'é- „ tant revêtu de notre chair, se fait réellement une victime de propitiation, „ pour satisfaire à la justice divine, & pour procurer par l'effusion de son „ sang, le salut de tous les hommes? „ Cette raison tirée de leur histoire leur paroît convaincante, & fait plus d'impression sur leurs esprits, que les raisonnemens les plus solides.

On trouve dans cette troisième partie du *Chu king*, les sages ordonnances de cet Empereur, les belles instructions que le *Colao tsong hoci* lui donna, & à son fils *Tai Kia* : les conseils & les avertissemens qu'il reçut d'un autre *Colao* nommé *Yin* : d'autres beaux réglemens d'un *Colao* nommé *Fou yue*, que l'Empereur *Cao tsong* qui avoit vû sa figure en songe, fit chercher de tous côtés, & qu'on trouva enfin parmi des maçons. Ce Prince l'établit son premier Ministre, & fit de grands progrès dans la vertu, en suivant les conseils pleins de sagesse d'un homme si rare, qu'il regardoit comme un pré-sent venu du ciel.

Les descendans de *Tching tang* régnerent environ 600. ans, jusqu'à *Tcheou*, qui fit revivre par sa tyrannie & par sa cruauté le régime barbare de l'infame *Kié*. Aussi les Chinois, quand ils parlent d'un méchant homme, disent que c'est un *Kié*, ou un *Tcheou* : à peu près de même qu'en Europe, on dit, en parlant d'un mauvais Prince & d'un tyran, que c'est un Neron ou un Dioclétien.

Les trois dernières parties renferment ce qui s'est passé sous la troisième race, dont *You wang* est le fondateur : & on y lit les sages maximes & les belles actions des cinq premiers Princes de cette race. Il n'y a eu aucune

Manière d'instruire les Idolâtres sur quelques Mystères de la Religion Chrétienne.

Contenu des trois dernières Parties.

famille Impériale plus florissante: elle compte 873. années de règne, & 35. Empereurs.

Particularités de la vie de *You vang.*

*You vang*, qui en est le chef, étoit Roi d'une partie de la province de *Cben si*: il prit les armes contre le tyran *Tcheou*, le vainquit, & fut proclamé Empereur par le suffrage unanime des Grands de l'Empire, & de tous les peuples. Son premier soin fut de rendre ses hommages à l'Être suprême, de rétablir la paix & la tranquillité dans l'Empire, & de procurer l'abondance à ses sujets, qui gémissaient depuis long-tems sous la tyrannie de son prédécesseur. Il fit ouvrir les prisons, & rendit la liberté à ceux qui y étoient détenus: il fit chercher soigneusement les gens de mérite, qui avoient renoncé à leurs emplois & à leurs dignitez, dans les derniers troubles, pour se faire un azile dans la retraite, & dans une condition privée: il les combla d'honneurs, & leur donna sa confiance.

Son Amour pour la Vertu.

Sa libéralité royale s'étendit principalement à ceux qui s'étoient toujours distingués par leur sagesse, leur bonne foi, & leur probité: & l'on vit renaître ces heureux tems, où il suffisoit d'être vertueux pour être riche & honoré: il les fit entrer dans ses conseils, & les prit pour ses Ministres. Il rétablit les poids & les mesures, il perfectionna les loix & les constitutions de l'Empire: il rendit le premier éclat à de nobles familles, qui descendoient de *Hoang ti*, l'un des fondateurs de la Monarchie Chinoise, & d'*Yao*, de *Chun*, & d'*Tu*, premiers législateurs de l'Empire, que *Tcheou* s'étoit efforcé d'éteindre, en les tenant dans l'obscurité.

Ces familles illustres se virent tout-à-coup, par la protection du nouvel Empereur, revêtues de leurs premières dignitez, & de nouveaux titres d'honneur qu'il y ajouta. Enfin il fut très-attentif à augmenter la piété filiale, & à perpétuer la mémoire des parens défunts, en enjoignant aux enfans de leur rendre après leur mort, les mêmes honneurs & les mêmes devoirs, qu'ils leur rendoient pendant leur vie.

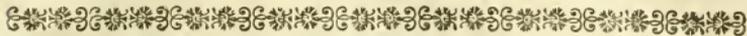
Particularités de la vie de *Tcheou kong.*

On décrit encore les sages enseignemens de *Tcheou kong*, frere de l'Empereur *You vang*, qui se rendit à jamais recommandable par sa bonne foi, par sa sagesse, & par les autres vertus. L'Empereur en mourant lui confia son fils aîné, & le gouvernement de l'Empire durant la minorité. On lui attribua l'invention de l'aiguille aimantée ou de la boussole. Les Ambassadeurs de *Tong king* & de la *Cochinchine*, étant venus apporter leur tribut au nouvel Empereur, avoient essuyé beaucoup de fatigues dans la traversée, par les différens détours qu'ils avoient faits, faute de sçavoir se conduire. *Tcheou kong* leur donna une boussole, qui les guida dans leur retour, & leur procura une navigation heureuse.

On lui attribue l'invention de la Boussole.

Enfin, on trouve dans le *Chu king*, qui est parmi les Chinois de la plus grande autorité, le vice puni, & la vertu récompensée: plusieurs belles instructions, qui apprennent à bien gouverner un Etat: de sages réglemens pour l'utilité publique: les principes, les règles, & les modèles des mœurs dans les premiers héros qui ont gouverné l'Empire, & pour la mémoire desquels la nation a toujours conservé un respect extraordinaire. On verra volontiers quelques extraits de ce livre. Le P. de Premare, ancien Mission-

fionnaire de la Chine, qui a pris soin de les faire, assure qu'il les a traduits avec toute la fidélité & l'exacritude possible.



## DIVERS EXTRAITS DU CHU KING.

### MAXIMES DES ANCIENS ROIS.

#### DIALOGUE.

**Q**UAND un Roi, dit *Tu*, peut connoître combien il est difficile d'être bon Roi: & un sujet fidèle: le gouvernement est parfait, & les peuples avancent à grand pas dans le chemin de la vertu.

Maximes  
concernant les  
Souverains  
& les S<sup>es</sup>  
jets.

Cela est sûr, dit l'Empereur, & j'aime qu'on me parle de la sorte. Des vérités si solides ne doivent point se cacher. Qu'on distingue tous les sages, sans en laisser un seul dans l'oubli, & tous les Royaumes de l'univers jouiront d'une profonde paix. Mais se reposer entièrement sur les sages, préférer leurs sentimens au sien propre, traiter avec bonté les orphelins, & ne rebuter jamais les pauvres: c'est une perfection, qui ne se trouve que dans le très-sage Roi. (a)

En effet, dit *Pe y*, les vertus du très-sage Roi sont d'une étendue immense, & d'une activité infatigable, il fait tout, il convertit tout, il pénètre tout: dans la paix, il embellit tout: dans la guerre, il triomphe de tout. L'auguste ciel l'aime tendrement, & le fait l'exécuteur de ses arrêts: il lui donne tout ce que les quatre mers renferment: & il veut qu'il soit le maître de ce bas monde,

Ajoutez, dit *Tu*, que ceux qui lui obéissent sont heureux, & que c'est un grand malheur que de lui déplaire, car comme l'ombre suit le corps, & que l'écho suit la voix: de même la récompense suit la vertu, & le châtiement suit le crime.

Vous avez raison, reprit *Pe y*. Il faut donc veiller sans cesse, & craindre dans ce qu'il y a de plus secret & de moins grossier: fuir avec soin la volupté des sens, & se défier même des plaisirs qui sont moins criminels: élever constamment les vrais sages, chasser sans ménagement les méchans: ne rien faire dans le doute, & ne former aucun dessein qui ne puisse profiter au grand jour: ne point abandonner la justice par complaisance pour le peu-

(a) Les Interprètes en devinant, croient qu'on parle ici du vieux Empereur *Tao*. Cependant le texte n'a rien qui force d'admettre cette opinion: car on y lit seulement *Ti*, qui signifie maître, & seigneur souverain.

Suite des  
Maximes  
concer-  
nant les  
Souverains  
& les Su-  
jets.

peuple, & ne pas abandonner le peuple pour ne suivre que ses propres vûës: en un mot examiner avec soin les moindres désirs, & peser murement ses actions les plus légères. C'est le moyen de s'attirer l'amour & les hommages de tous les peuples de l'univers.

Ah! Prince, dit *Tu*, en adressant la parole à l'Empereur: ah! Prince, que tout cela mérite qu'on y pense! Le parfait gouvernement fort comme un arbre de sa racine: & la première règle du parfait gouvernement consiste à fournir abondamment au peuple de quoi subsister: l'eau, le feu, les métaux, le bois, la terre, & les grains. Voilà, pour ainsi dire, les six grands magasins, d'où sort l'abondance. Régler les désirs du cœur humain, faciliter le commerce, faire grand cas de tout ce qui sert à la vie: voilà trois points nécessaires pour unir ensemble les peuples, & pour les mettre à leur aise. Il résulte de tout ceci neuf articles très importants, & qui ont entr'eux un ordre admirable: faites-les mettre en vers, & que le peuple ne chante autre chose. Rendez vos sujets meilleurs, en récompensant la vertu: empêchez-les de tomber, en punissant sévèrement le crime: excitez-les par de beaux cantiques sur ces neuf articles principaux, & rien ne fera capable d'ébranler les fondemens de votre Empire.

Approchez, *Tu*, dit l'Empereur: Vous êtes un homme tel que je le désire, & j'ai dessein de vous faire régner en ma place.

Hélas! répondit *Tu*, le peu de vertu que j'ai, succomberoit sous un tel fardeau: & le peuple qui me connoît bien n'approuveroit pas un semblable choix. Mais vous avez *Cao yao*: c'est un vrai sage, qui a tout ce qu'il faut. Il a inspiré l'amour de la sagesse à tout le peuple: & ce peuple qui en ressent les effets, le porte au milieu de son cœur. Faites-y un peu d'attention, pensez à ce qu'il mérite, & au peu que je vauz: élevez-le, puisqu'il en est digne, & laissez-moi-là comme un homme inutile. Dans une affaire de cette conséquence, c'est la vertu seule qu'il faut considérer.

Je sçai, dit l'Empereur, que *Cao yao* est très-propre pour maintenir mes loix: & je veux dès-à-présent qu'il soit le dépositaire de ma justice. Apprenez donc bien les cinq genres de supplices, afin de soutenir les principaux articles de ma loi. Commencez toujours par instruire pour n'être point obligé de punir: proposez-vous pour but d'attacher fortement mon peuple à ce vrai milieu, où réside la vertu, & remplissez en cela toute mon attente.

Il faudroit donc, dit *Cao yao*, que je fusse aussi parfait que vous l'êtes: ne donner jamais dans le moindre excès, être civil à l'égard des Grands, & bon envers le peuple: ne faire passer aux enfans que les graces, & nullement les peines: excuser les fautes que l'on commet par surprise, & quelque grandes qu'elles paroissent, ne les juger pas telles: punir sévèrement les fautes de malice, & quelque légères qu'elles paroissent, ne les regarder pas comme petites: ne châtier que légèrement un crime qui n'est pas bien avéré: récompenser toujours plus que moins un service douteux: & se mettre plutôt en danger de ne pas rendre la justice dans toute sa rigueur, que de faire mourir l'innocent. Voilà, Grand Empereur, une partie des vertus que

nos

Eloge du  
Sage *Cao  
yao.*

nous admirons en vous. Tous vos soins ne tendent qu'à conserver la vie de vos sujets: & vous répondez en cela parfaitement à leurs vœux: cela suffit: vous n'avez pas besoin d'un juge criminel, pour faire garder les loix d'un si bon Roy.

Faites, répartit l'Empereur, que je sois tel que vous dites: apprenez-moi à suivre si bien vos leçons, que mon exemple soit comme un vent impétueux & doux, qui entraîne tous les cœurs: enforte que le véritable bonheur se répande dans toutes les parties de mon Empire. (a)

Lorsqu'un Roi est solidement vertueux, dit *Cao yao*, il entre ainsi dans tous les bons conseils qu'on lui donne: & il agit toujours de concert avec les sages Ministres qu'il a sçu choisir.

Rien n'est si vrai, dit l'Empereur: mais expliquez-vous un peu plus en détail.

Un bon Roi, reprit *Cao yao*, n'a point de plus ardent désir, que d'avancer de plus en plus dans l'étude & dans la pratique de la sagesse: de manière qu'il ne met aucunes bornes à un si utile exercice. Par ce bel exemple il instruit d'abord toute sa famille Royale: cela se communique ensuite à tout le peuple, & se répand enfin dans les Royaumes les plus éloignez, tant il importe qu'un Roy soit vertueux!

*Yu* applaudit & reçut avec respect des paroles si pleines de sagesse.

Tout se réduit à deux points, pour suivit *Cao yao*: connoître bien les gens & rendre le peuple heureux.

N'est-ce rien que cela, interrompit *Yu*? Notre bon Roy, quelque parfait qu'il soit, y trouveroit de la difficulté. Connoître bien les gens, c'est pour n'errer jamais dans le choix qu'on fait de ceux dont on se sert. Rendre le peuple heureux, c'est le combler de bienfaits, & gagner entièrement son amour. Quand on a de si grandes qualitez, quelle crainte peut donner un scélérat tel que *Hoen teou*? Quelle peine y a-t-il à dompter un rébelle, comme *Miao*? Et quel mal peut faire un hypocrite, & un flatteur tel que *Cang kong*?

Ajoutez cependant, dit *Cao yao*, qu'il y a neuf vertus qu'il faut tâcher de bien connoître pour se les rendre familières. Il ne suffit pas de sçavoir en général, qu'un tel a une telle vertu: il faut de plus sçavoir en quoi il a montré qu'il l'avoit en effet. • *Yu* demande quelles étoient ces neuf vertus?

Je veux, continua *Cao yao*, je veux (b) une grandeur qui ne soit ni fié-  
re,

Qualités  
d'un bon  
Roi.

A quoi se  
reduit le  
bon Gou-  
verne-  
ment.

Neuf Ver-  
tus néces-  
saires à un  
Souverain.

(a) On a passé ici ce qui regarde l'élévation d'*Yu* sur le trône: mais on convient que le *Chu king* a souffert bien des changemens: qu'on en a perdu plus de la moitié: & qu'on a confu, comme on a pu, ce qui est échappé aux flammes & aux vers. On a donc crû plus naturel de mettre l'élévation d'*Yu*, après qu'il aura dit lui-même comment il fit écouler les eaux.

(b) C'est dans des endroits comme celui-ci, qu'on sent la sublime brièveté du stile de ces anciens livres. Dix-huit lettres renferment clairement l'idée de ces neuf vertus, avec la qualité que chacune doit avoir, pour ne pas dégénérer en vice: & cela, d'une manière si vive & si-belle, que toutes nos Langues ne peuvent y atteindre.

Vertus nécessaires à un Souverain.

re, ni insensible: une noble indifférence, qui n'empêche pas l'action: une bonté charmante, qui ne soit ni paresseuse, ni rustique: une intelligence déliée, qui ne décharge point de l'application & du travail: une urbanité & une politesse, qui soit soutenue de résolution & de courage: une droiture d'ame qui sçache quand il faut user d'épique: une étendue de génie, qui ne fasse point négliger les petites choses: une fermeté, qui n'ait rien de dur ni de farouche, enfin une magnanimité & une force, qui ne cède qu'à la justice. C'est sur ces neuf vertus qu'on doit se régler, pour distinguer les hommes entr'eux: car c'est le plus grand bonheur qu'un Roy puisse souhaiter, que de récompenser la vertu.

Il faut qu'un Grand de la Cour en ait au moins trois, pour bien gouverner sa famille, & qu'un Roi tributaire en ait au moins six pour rendre heureux l'Etat qu'on lui a confié. Mais c'est l'Empereur qui doit les mettre toutes neuf en pratique, afin de se servir à propos des gens, selon les talens & le mérite d'un chacun. Que les grands & les petits ne se mêlent que de ce qui les regarde, & qu'on n'employe jamais les ouvriers à contre-tems. Pourvû qu'on ne pense qu'aux cinq choses les plus nécessaires, il ne sera pas difficile d'en venir à bout.

Préjudice du mauvais exemple des Souverains.

Un Roi doit bien appréhender d'instruire ses sujets à suivre les plaisirs à son exemple: il est donc obligé de veiller incessamment sur lui-même, dans la crainte de manquer en quelque point dans cette multitude d'affaires qui lui surviennent chaque jour. Les officiers subalternes ne doivent point non plus se donner de relâche: dans la pensée que le ciel se repose sur le Roi, & que le Roy se repose sur eux: qu'ils tiennent par conséquent la place du ciel, & que ce qu'ils font, c'est son ouvrage (a).

C'est le ciel qui a mis l'ordre entre les loix immuables de la société. Dressez-moi les cinq loix, & qu'on les garde inviolablement. C'est le ciel qui a déterminé les cultes divers, que les hommes doivent observer. Reglez-moi les cinq devoirs, & que chacun s'y conforme selon son rang & selon son état: mais qu'on y apporte un respect sincère, qui parte du cœur, en évitant également l'hypocrisie & l'orgueil. C'est le ciel qui élève les gens vertueux: aussi les places sont différentes dans les cinq enceintes de l'Empire. C'est le ciel qui punit les coupables: aussi les cinq supplices ont des usages divers. O! que le bon gouvernement exige de soins! Le ciel voit & entend tout: mais c'est par la voix du peuple, qu'il juge les Rois. Le ciel est redoutable: mais c'est le peuple maltraité qui arme sa colere. Il châtie grands & petits sans distinction: mais les Rois ont mille fois plus à craindre que le reste des hommes. Ce que je vous dis, Prince, c'est la vérité la plus pure: mais le point essentiel, c'est de réduire en pratique tout ce que je vous dis.

L'Em-

(a) Les anciens commentaires *Tching y*, parlant sur cet endroit, disent: Les loix les rites, les récompenses & les châtimens, tout vient du ciel. Sa volonté est de récompenser les bons, & de châtier les coupables: car il n'y a que le bien ou le mal, qui soit récompensé ou puni du ciel. Et quand il punit, ou qu'il récompense, il n'y a ni grands, ni petits qui puissent lui échapper.

L'Empereur dit hautement qu'on ne pouvoit souhaitter rien de plus vrai, ni de plus juste, que tout ce qu'il venoit d'entendre. C'est pourquoi *Cao yao* reprit la parole : Je sens bien, dit-il modestement, que mes lumieres sont fort bornées : mais il me semble aussi sentir que je n'ai point d'autre pensée, ni d'autre désir, que de vous aider de toutes mes forces à bien gouverner vos sujets.

Alors l'Empereur revenant à *Tu* : Approchez-vous, lui-dit-il, & venez me donner aussi quelques sages conseils.

Que dirai-je, répondit *Tu*, & que peut-on ajoûter aux discours de *Cao yao*? Pour moi, je n'ai aussi qu'une chose à cœur : c'est de m'occuper constamment, sans me donner un moment de relâche. Comment cela se peut-il, demanda *Cao yao*? Les eaux, reprit *Tu*, étoient, pour ainsi dire, arrivées jusqu'au ciel, & elles s'élevoient au-dessus des plus hautes montagnes : les peuples périssoient ainsi misérablement. Au milieu de cet affreux déluge, monté sur quatre diverses (a) montures, je commençai par couper les bois, en suivant les chaînes des montagnes : après quoi *Pe y* & moi, nous apprimes aux hommes à manger de la chair : je fis de plus écouler les grands fleuves dans les quatre mers, & décharger les ruisseaux dans les fleuves : après quoi *Heou tsi* & moi nous apprimes aux hommes l'usage des grains, & l'art de cultiver la terre : je leur fis ensuite connoître les avantages du commerce : par ce moyen tous les peuples eurent de quoi vivre, & l'univers jouit de la paix.

Vous avez grande raison, interrompit *Cao yao*, de dire que vous ne vous donnez point de relâche : mais continuez à parler sur un si beau sujet.

Tout dépend, poursuit *Tu*, du soin que le Souverain prend de veiller sur sa personne. J'en conviens, dit l'Empereur : ne mettez donc votre bonheur que dans la vertu, dit *Tu*. Prenez garde aux moindres choses qui seroient capables de troubler un bonheur de ce prix, & sur-tout, n'ayez point auprès de vous de Ministres, qui ne soient d'une droiture & d'une sincérité à l'épreuve. Alors, dès que vous commanderez, on obéira sur le champ avec joye, parce que vous ne commanderez rien que ce que le peuple désire avec le plus d'ardeur. C'est par-là que vous vous verrez comblé des plus éclatantes faveurs du *Chang ti*, (b) & que vous aurez la gloire d'exécuter ses volentez dans le nouvel ordre qu'il établira.

Voilà, dit l'Empereur, un Ministre qui m'aime : & moi j'aime un Ministre

Bons Offi-  
ces qu'*Tu*  
rend à la  
Chine.

Le Bon-  
heur de  
l'Homme  
ne consiste  
que dans  
la Vertu.

(a) Les Chinois tâchent de deviner quelles étoient ces montures. Le texte dit *Sseé tsai* : la lettre *Sseé* veut dire en effet quatre : mais l'autre est fort difficile à bien expliquer ce qu'elle présente aux yeux, c'est *Kiu* un char, *tsai* de douleurs & de souffrances : on laisse à penser comment cela pût servir à *Tu*, pour remédier à l'inondation.

(b) Ce n'est pas seulement les hommes, dit l'ancien commentaire *Tehing y*, qui par leur obéissance paient en quelque façon ce bon Roi de toutes ses peines : mais le *Chang ti* le comble encore de ses faveurs, pour récompenser sa vertu.

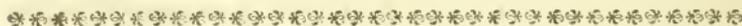
nître si digne d'être aimé. Approchez donc *Yu*, & écoutez-moi attentivement (a).

Floze  
d'*Yu*.

Vos travaux pour remédier au déluge, m'ont touché. Vous êtes fidèle, & vos mérites sont grands: Vous êtes sage à mes yeux: infatigable, quand il s'agit du bien public: Vous êtes modeste chez vous: après tout ce que vous avez fait, vous n'aviez que de bas sentimens de vous-même. Encore un coup, vous êtes sage, vous ne vous vantez point de vos talens: il n'y a personne qui vous dispute l'habileté: vous n'élevez point vos belles actions: & tout le monde vous cède le premier rang: ce que je cherche, c'est la vertu: ce que je louë, ce sont les bonnes œuvres. Je remets entre vos mains l'Empire du monde: montez sur mon trône, & réglez. Songez qu'il n'y a rien plus à craindre qu'une passion (b), & la droite raison (c) est d'une délicatesse infinie. Il faut être pur, il faut être simple, il faut tenir en tout le juste milieu: ne vous amusez point à ce qu'on vous dira sans fondement: & ne prenez jamais de dessein, que vous ne l'ayez bien examiné.

Nécessité  
d'un  
amour ré-  
ciproque  
entre un  
Roi & son  
Peuple.

Qu'y a-t-il de plus aimable qu'un bon Roi? Qu'y a-t-il de plus à craindre que le peuple? Qu'honoreront les peuples, s'ils n'honorent pas leur Roi? Mais comment se maintiendra-t-il sans le secours des peuples? Appliquez-vous donc de toutes vos forces: veillez nuit & jour sur les devoirs de votre charge: surpassez, s'il se peut, les desirs & l'attente de vos sujets, prenez un loin particulier des pauvres & des misérables, & votre règne sera un règne éternel. L'ordre que je vous donne, fera la paix du monde: & je dompterai par vous tous mes ennemis. Obéissez donc, & ne vous le faites pas ordonner davantage.



### Harangue qu'on dit que Tchong hoei fit à l'Empereur Tching tang (d).

O! Prince, que dites-vous? C'est le *Tien* \* qui a donné la vie aux hommes (e): sujets, comme ils sont, à cent passions différentes, s'ils n'ont

(a) C'est-là le morceau omis, dont on a parlé, & qu'on a renvoyé en cet endroit. Ce discours de l'Empereur est en vers libres & mêlez: libres, parce qu'il y en a plusieurs sans rimes: mêlez, parce qu'ils ne sont pas tous égaux. Si tout le *Chu king* n'est pas en vers, il y en a en plusieurs endroits, comme en celui-ci, femez de côté & d'autre.

(b) Le texte dit: *Gin sin*, cœur de l'homme: ce n'est pas proprement passion, mais c'est le penchant qui nous y conduit: c'est comme la partie inférieure de l'ame.

(c) Le texte dit: *Tao sin*, cœur de la raison: ce n'est pas proprement la raison: c'est la partie supérieure de l'ame, qui se porte vers la raison la plus droite, & la plus pure.

(d) Ce *Tchin tang* détrôna le tyran *Kié*, avec lequel la famille *Hia* fut éteinte.

\* Le Ciel.

(e) Voici comment patle l'ancien commentaire *Tching y*: le *Tien* produit l'homme, & lui donne un corps & une ame. Chacun de nous a donc un corps vilible & matériel: il a aussi

n'ont pas un maître qui les retienne dans le devoir, ils ne peuvent vivre en paix : mais le ciel leur envoie un très-sage Roi, & c'est par son moyen qu'il peut les rendre bons & heureux.

L'infame *Kié* avoit éteint toutes les lumières de la raison, & le pauvre peuple étoit tombé comme dans un étang de feu, mais le ciel vous a donné toute la prudence & toute la force nécessaire pour délivrer l'univers de tous ses maux. Achevez ce que le grand *Tu* a si bien commencé : suivez ses traces, & obéissez avec respect aux ordres du ciel. Le Roi de *Hia* est coupable : son crime est d'avoir employé, comme il faisoit, le nom du très-haut, pour faire garder ses commandemens iniques. Le ciel l'a châtié, & il vous a chargé de l'Empire : pour rendre au monde son premier bonheur.

Conduite  
de *Kié*  
blamée.

Vous sçavez que le cruel *Kié* avoit encore quelques sages auprès de sa personne : mais le plus grand nombre de ses gens ne valaient pas mieux que lui. Nous nous trouvâmes dans ce tems funeste mêlez avec tous ces scélérats, comme un peu de bon grain semé dans un champ rempli d'yvraie. Comment pouvoir éviter les dangers qui nous environnoient de toutes parts ? Il n'y avoit personne qui ne tremblât pour soi : & c'étoit assez pour devenir suspect, que de n'avoir point de crime. Combien plus deviez-vous craindre, vous Prince, qui êtes orné de tant de vertus ? La renommée les répandoit par-tout : on vous regardoit comme un sage Prince très-éloigné de tous les sales plaisirs, & nullement attaché à son intérêt, ne distribuant les charges qu'aux plus vertueux, & mesurant toujours la récompense au mérite. On sçavoit que vous préférerez avec plaisir le sentiment d'autrui au vôtre : que vous attribuez aux autres tout le bien que vous faifiez : que vous ne vous excusiez jamais, & que vous étiez toujours prêt de vous corriger. Enfin on voyoit dans vous une grandeur d'ame digne de l'Empire de l'univers jointe à une bonté & à une tendresse de pere pour vos sujets. Tant de vertus vous avoient gagné tous les cœurs. C'est pourquoi le petit Roi *Ko* ayant rejeté brutalement vos présens, vous fûtes obligé de marcher contre lui, & ce fut par-là que vous commençâtes vos justes conquêtes. Etiez-vous à l'Orient ? les peuples de l'Occident vous attendoient avec impatience. Mettiez-vous la paix dans le Nord ? les Barbares du Midi foupiroient après vous & chacun s'écrioit, comme en se plaignant : pourquoi n'est-il pas venu d'abord à notre secours. On n'entendoit que des gens qui

se  
 aussi une ame spirituelle & intelligente. L'homme étant produit de la sorte, le *Tien* l'assisté : je ne veux pas dire simplement que le *Tien*, après lui avoir donné un corps & une ame, lui fait diverses loix : mais je dis qu'il l'assisté encore d'une manière plus particulière. Car l'homme pense, a. i. t. parle, distingue le vrai du faux, & le bien du mal : il a besoin de nourriture & d'habits : il se trouve tantôt dans l'abondance, & tantôt dans la disette : il est tour à tour en mouvement & en repos. Or, pour garder en tout cela une exacte justice, il faut certainement un secours du *Tien* : car il y a là-dedans un droit chemin : si on le suit, on est heureux : si on s'en écarte, on n'a point de bien. C'est pourquoi le ciel s'unit à l'homme, & l'aide à marcher constamment dans cette route qui conduit à l'immortalité.

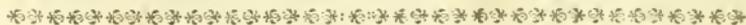
se disoient les uns aux autres : Attendons notre bon Roi : dès qu'il paroîtra, nous reprendrons une vie nouvelle. Voilà, Prince, quel étoit pour vous l'Empressement de tous les peuples.

Maximes  
de Gouverne-  
ment.

Il ne faut (a) pas avoir scrupule d'être Roi : mais il faut travailler à se rendre un bon Roi. Dans cette vûë distinguez les sages, & affidez les gens de bien : comblez de gloire ceux qui sont d'une fidélité reconnue, & fécondiez ceux qui n'ont que des intentions droites : donnez des surveillans aux petits Rois qui sont foibles : diminuez le pouvoir de ceux qui en abusent : privez de leur couronne ceux qui troublent le bon ordre, & punissez de mort ceux que leurs crimes rendent indignes de régner. Par-là vous arrêterez les méchans, vous fortifierez les bons : & tous ces Rois faisant leur devoir, vous ferez régner la vertu & la paix dans tout le monde.

Excellence  
de la bon-  
ne con-  
duite d'un  
Souverain.

Lorsqu'un Souverain tâche de se rendre chaque jour meilleur qu'il n'est, tous les peuples n'ont des cœurs que pour l'aimer : mais s'il s'imagine en avoir assez fait, il est méprisé & abandonné de ses parens les plus proches. Appliquez-vous de tout votre cœur à l'exercice des plus grandes vertus, afin que vos sujets trouvent dans vous un modèle achevé. Que la justice soit la règle de toutes vos actions, & que la pure raison serve de bride à vos desirs. Un bon Roi laisse assez de richesses aux Princes ses enfans, en leur laissant l'exemple de ses vertus pour héritage. J'ai toujours entendu dire que c'est être Roi, que de regarder les autres comme capables de nous apprendre quelque chose : car celui qui aime à s'instruire, s'enrichit. Au contraire le vrai moyen de se perdre, c'est de croire que les autres ne nous valent pas : car on est fort à l'étroit, quand on se croit suffire à soi-même. Tâchez de finir aussi-bien que vous avez commencé : souvenez-vous que le ciel est juste, qu'il élève les bons, & qu'il châtie les méchans : suivez exactement les loix, pour vous assurer un bonheur éternel.



### Instruction qu'Y yun (b) donna au jeune Tai kia.

Eloge de la  
Vertu.

**H**ÉRITIER de *Tching tang*, ne vous reposez pas trop sur la protection présente du ciel : il dépend en quelque façon de vous, que la

fa-

(a) Cette pensée n'est pas formellement dans le texte : mais c'est le sens de toute cette harangue, & les Interprètes s'en servent pour lier ce qui précède, avec ce qui suit.

(b) On prétend qu'Y yun aida *Tching tang* à détrôner *Kié*. On suppose que *Tai kia* est fils de *Tching tang*, & qu'Y yun l'enferma pendant trois ans entiers dans le tombeau de son père : mais il est sûr que dans le corps du texte, on ne trouve nulle part *Tai kia*. On n'y lit que *Sseë vang*, qui signifie un jeune Prince encore mineur. Pour ce qui est du fait hardi, qu'on prête à Y yun, on ne voudroit pas en répondre. Le texte veut peut-être dire seulement qu'Y yun l'envoya s'instruire à la sépulture, & sur le tombeau de *Tching tang*. Quoi qu'il en soit, on ajoute que cette pièce contient les derniers conseils qu'Y yun lui donna, en se retirant de la Cour, pour aller mener une vie privée dans le repos de la solitude.

faveur continuë. Vous ne devez donc pas trop compter sur elle, comme si ce bonheur devoit toujours durer. Si vous pratiquez constamment la vertu, vous conserverez votre couronne: mais si vous abandonnez la sagesse, soyez sur que vous perdrez tout ce que le ciel vous a donné.

Suite de  
l'Eloge de  
la Vertu.

Vous en avez un bel exemple dans le Roi *Kié*: il ne perdré point dans le chemin de la vertu: il devint impie & cruel: le suprême *Tien* \* le rejetta: & regardant ensuite toute la terre, il chercha quelqu'un qui fût digne de régner à la place de ce malheureux Prince: si-tôt qu'il l'aura trouvé, il veut lui-même l'éclairer & le conduire. Mais ce qu'il aime & ce qu'il cherche, c'est une vertu pure & constante. Voilà ce qu'il souhaite dans le nouveau Roi, qu'il a dessein de donner au monde.

Il ne trouva que *Tching tang* & moi de ce caractère. Tous deux également dévoués à la vertu, le ciel nous aimoit & nous portoit dans son cœur. C'est pourquoi il nous donna l'univers entier à gouverner. Ayant ainsi pour nous le ciel & le peuple nous renversâmes sans peine l'Empire de *Hia*. Ce n'est pas que le ciel ait eu pour nous une affection dérégulée: c'est que le ciel est toujours pour cette vertu pure & solide. Ce n'est pas que nous ayons brigué les suffrages du peuple: c'est que le peuple ne peut résister à une telle vertu. Quand on s'est consacré tout entier à la sagesse, tout réussit, on est toujours content, toujours heureux: mais quand on ne se donne à la vertu qu'à demi & pour un tems, on éprouve à coup sur tout le contraire. Le bonheur ou le malheur dépend donc de l'homme: car les récompenses ou les châtimens du ciel dépendent de nos œuvres bonnes ou mauvaises.

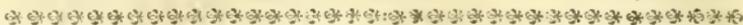
Héritier de *Tching tang*, l'Empire que vous possédez, est nouveau: que votre vertu soit donc aussi nouvelle. Faites, en vous renouvelant sans cesse qu'il n'y ait point de différence entre le dernier jour de votre règne & le premier. Ne donnez les charges qu'à ceux qui ont de la sagesse & du talent: mais pour votre premier Ministre, il vous faut un homme accompli en tout point: parce qu'il doit vous rendre solidement vertueux, & faire passer vos vertus dans tout votre peuple. Un homme si parfait est difficile à trouver: cherchez le donc avec un soin extrême: afin que le Ministre & le Roi ayant les mêmes desirs, & le même zèle, ils ne fassent tous deux qu'un seul tout, (\*) par leur étroite & intime union.

La vraie vertu ne s'astreint point aux opinions d'aucun maître étranger: le bien solide est le seul maître qu'elle se propose d'écouter. Un tel maître n'exige pas toujours la même chose: mais encore que suivant ses leçons, on agisse directement selon les diverses circonstances: on est cependant toujours étroitement attaché à l'unité, hors de laquelle il n'y a rien de bon. C'est pour lors que tous les peuples s'écrient: O! que son cœur est pur & par-

\* Le Ciel.

(\*) Cette idée d'un tout composé d'un bon Roi, & d'un parfait Ministre d'Etat, étoit fortement imprimée dans le cœur de celui ou de ceux qui ont fait ces anciens livres ci. Ils en apportent pour exemple *Yao* & *Chun*: *Chun* & *Yu*: *You vang* & *Tcheou Kong*. Mais cela ne passe pas plus loin.

parfaitement un! Il est digne de l'Empire qu'il a reçu : il rendra ses sujets éternellement heureux.



*Histoire & Entretien de l'Empereur Kao tsong, & de Fou yue, son Ministre.*

Entretien  
de l'Empe-  
reur Kao  
tsong avec  
son Minis-  
tre.

L'EMPEREUR répondit aux Grands par un court écrit de sa main, dans lequel il disoit : Depuis que j'ai hérité de l'Empire du monde, j'ai toujours appréhendé de n'avoir pas toute la vertu dont j'ai besoin pour le bien gouverner. C'est pourquoi jusqu'ici je n'ai osé donner aucun ordre. Mais n'étant occupé dans le silence de la nuit, que des moyens de remplir comme il faut mes devoirs, il m'a semblé que le seigneur me donnoit lui-même de sa main un Ministre fidèle : ce sera cet homme extraordinaire qui vous parlera en ma place.

L'Empereur fit donc aussi-tôt tirer le portrait de ce Ministre promis, tel qu'on le lui avoit montré, & n'omit rien pour le faire déterrer par ce moyen, s'il étoit caché dans quelque coin de l'Empire. On trouva dans le désert un homme qui s'étoit bâti une petite grotte au pied du mont *Yen*, & il parut à ceux qui le cherchoient, parfaitement semblable à la peinture qu'ils avoient en main. Du moment que l'Empereur le vit, il le reconnut : & en présence de toute sa cour, il le fit son premier Ministre, & lui dit :

Son Desir  
extrême  
d'être re-  
pris de ses  
défauts.

Ne cessez point de m'avertir chaque jour, & de me reprendre très-souvent, afin de m'aider à acquérir la vraie sagesse. Songez que je suis comme un morceau de fer brut : c'est vous qui devez me façonner & me polir. Songez que j'ai à passer un torrent large & dangereux : c'est vous qui devez me servir de barque & d'aviron. Songez que je suis comme une terre sèche & aride : il faut que vous soyez comme une douce pluie qui la rafraîchisse, & qui la rende féconde. Ouvrez donc votre cœur, & versez dans le mien toutes les richesses qu'il renferme : mais n'allez pas m'épargner : car si la Médecine n'est un peu forte, le malade ne guerit point. Associez-vous tous ceux qui m'approchent, & unissez-vous tous pour me corriger de concert : afin que semblable aux anciens Rois, & digne héritier des vertus de *Tching tang*, je puisse comme lui rendre mes peuples heureux. Accordez-vous fidèlement de cette obligation que je vous impose : & ne désistez point, que vous ne m'ayez rendu tel que je dois être.

Reponse  
du Minis-  
tre.

Fou yue répondit à l'Empereur : comme une pièce de bois devient droite, en suivant exactement le cordeau : de même les Rois deviennent vertueux, en se conformant aux sages conseils qu'on leur donne. Quand un Roi est vertueux, le premier Ministre est porté de lui-même à faire son devoir. Mais si ce bon Roi veut de plus qu'on ne manque point de l'avertir, qui oseroit ne pas obéir à un commandement si beau?

Un bon Roy sert le ciel, & marche dans la voye qui lui est marquée. C'est en obéissant à cette suprême volonté, qu'il partage l'Empire en divers Royaumes: qu'il y établit des Rois, sur lesquels il se repose, & qu'il met auprès d'eux des gens habiles, pour les aider dans le gouvernement de leurs États: bien éloigné de ne penser qu'à ses plaisirs, il croit n'être né que pour faire le bonheur du monde. Il n'y a que (a) le ciel seul, duquel on puisse dire qu'il voit, & qu'il entend tout par lui-même, & il n'y a que les bons Rois, qui s'efforcent d'imiter en cela le ciel, autant qu'ils peuvent. C'est pourquoi les grands officiers sont toujours pleins de soumission & de respect: & leurs peuples jouissent en sûreté des douceurs de la paix.

Suite de  
l'Entretien  
de l'Empereur  
avec  
son Ministre.

La honte des Rois ne vient que des ordres injustes qu'ils donnent: & les révoltes des peuples ne naissent que des guerres que les Rois font trop légèrement. Ne récompensez jamais qu'à propos. Il vaut mieux que les habits demeurent dans le coffre, que de les donner sans raison. Enfin examinez-vous bien vous-même, avant que de punir personne. Un Roi qui remplit parfaitement ces quatre points, est vraiment éclairé, & tout conspire à le rendre heureux: La paix ou le trouble de votre Empire dépend de ceux que vous avez mis en charge. Ne donnez donc jamais le plus petit employ par faveur, à un sujet que vous sçavez n'en être pas capable: & n'en confiez jamais aucun important à un méchant homme, quelques talens qu'il puisse avoir. Examinez sérieusement avant que d'agir, si ce que vous allez faire est bon, & quelque bon qu'il soit, voyez s'il est à propos de le faire dans un tel tems & en telles circonstances. S'imaginer qu'on a de la vertu, c'est n'en avoir que bien peu: & se vanter de son habileté, c'est perdre tout son mérite.

Il faut en toutes choses avoir une grande prévoyance, c'est le moyen de détourner bien des malheurs. Qui prodigue ses grâces, s'attire du mépris: & qui ne rougir point d'être averti des moindres fautes, n'en commettra point de considérables. Tout consiste à bien régler votre cœur: car

Nécessité  
de la Pré-  
voyance.

(a) Il y a deux commentaires sur cet endroit, dont les paroles font remarquables: le premier qui s'appelle *Ge ki*, s'explique ainsi. Le ciel, dit-il, ne parle point, & il se fait croire: l'Esprit souverain ne se fâche point, & il se fait craindre. Il est souverainement véracé: c'est pourquoi il se fait croire. Il n'a aucune passion: c'est pourquoi il se fait craindre. Le ciel, en tant qu'incompréhensible, s'appelle esprit: l'esprit, en tant qu'immuable & éternel, s'appelle ciel. Quand on dit qu'il se fait croire, parce qu'il est très-véracé, c'est-à-dire, qu'il a une très-nécessaire & très-certaine raison, qui ne se trompe jamais. Quand on dit qu'il se fait craindre, parce qu'il n'est point partial, c'est à-dire, qu'il est la justice même, & qu'ainsi l'on ne se moque pas impunément de lui. Enfin, c'est parce qu'il est éternel, immuable, & incompréhensible, qu'on dit ici qu'il sçait tout.

Le second commentaire s'appelle *Ge kiang*. C'est celui du feu Empereur *Cang hi*. Voici comment il s'explique: Le ciel est au-dessus de tout: rien n'est plus agréable: rien n'est plus juste. Il est très-spirituel, & très-intelligent: il ne se sert point d'oreille, & il entend tout: non-seulement rien ne lui échape dans l'Empire du monde, mais dans les lieux les plus secrets & les plus cachez, il voit tout ce qui s'y passe: il pénètre dans tout: il examine tout. Voilà le modèle qu'un bon Roi se propose; il n'aime, ni ne hait par caprice: il ne fuit que la droite raison dans les récompenses: & ainsi on peut dire en quelque façon, que semblable au ciel, il voit & il entend tout.

Suite de  
l'Entretien  
de l'Empe-  
reur Kao  
song avec  
son Minis-  
tre.

car s'il est droit, votre gouvernement sera parfait. Dans ce qui concerne les cérémonies, on ne doit pas négliger la pompe extérieure: mais il ne faut pas en demeurer-là. C'est du fonds du cœur que doit procéder tout ce qui paroît au-dehors. Trop peu d'extérieur marquerait du mépris: & trop de façons causeroit du-trouble. Ce sont deux excès qu'on doit également éviter.

Je suis charmé, s'écria l'Empereur, de tout ce que je viens d'apprendre. Mon unique soin désormais sera d'y conformer ma vie. Si je ne vous avois pas pour me donner des conseils salutaires, je ne sçauois comment m'y prendre pour acquérir la vertu.

*Fou yue* battoit la terre du front par respect: & reprenant ensuite la parole: il n'est pas difficile, dit-il, de connoître le bien: la difficulté est de le faire. Aimez la vertu, Prince, vous ne trouverez dès-lors rien de plus doux, & vous ferez semblable aux anciens Rois vos ancêtres. Si je ne vous parlois pas librement, comme je viens de faire, je serois coupable, & indigne du rang où vous m'avez élevé.

Il n'y a que vous, dit l'Empereur, qui puissiez me donner des Lettres, tels que je les souhaite. Vous sçavez que quand on veut faire du vin, (a) on y jette des drogues qui le font fermenter, & qui lui donnent de la force. Vos conseils ont sur moi le même effet: ils m'élèvent, & me communiquent un courage, que je n'aurois point sans vous. Quand on prépare un bouillon, vous sçavez qu'on a soin d'y mettre des ingrédients, (b) qui empêchent qu'il ne soit fade. Vos leçons font sur moi la même chose: elles assaisonnent ma vertu. Travaillez donc avec moi sur moi-même: & soyez sûr que rien au monde ne m'est plus à cœur, que de faire tout ce que vous me direz.

Vouloir être instruit, répondit *Fou yue*, c'est une très-bonne marque, car cela montre qu'on a un vrai désir de bien faire: mais on ne viendra jamais à bout de ce qu'on souhaite tant, qu'en suivant les maximes des anciens Rois. Qu'on puisse s'immortaliser, en suivant une autre route, c'est ce que jusqu'ici je n'ai pas encore appris.

En quoi  
consiste  
l'étude de  
la Sagesse.

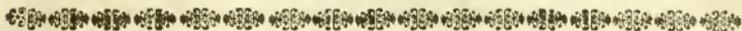
L'étude de la sagesse consiste à être bien (c) humble, comme si l'on étoit incapable de tout: mais il faut en même-tems être aussi ardent, que si l'on n'avoit rien fait, & qu'on pût tout faire: c'est le moyen d'éviter deux grands défauts, qui sont la paresse & l'orgueil. Dès qu'on en est délivré, on avance aisément & promptement dans les voyes de la véritable sagesse. Croyez-moi, Prince, & mettez-le en pratique, vous en éprouverez

(a) Le vin, ou plutôt la bière Chinoise se fait avec une espèce de ris particulier. Il faut, quand il est presque cuit, y ajouter certaines drogues, pour le faire lever.

(b) Le texte dit *Ten moi*. *Ten*, c'est du sel, & *moi*, une sorte de fruit, qui donne du goût.

(c) Ce n'est pas seulement en cet endroit qu'on recommande l'humilité: cette vertu fondamentale est exaltée en plusieurs endroits de ces anciens livres, & il est aussi ordinaire de rencontrer chez les Chinois des leçons d'humilité, qu'il étoit rare d'en trouver parmi les philosophes Grecs & les Latins.

rez bientôt les effets. Instruire les ignorans, c'est en même tems s'instruire soi-même : & quand on s'exerce constamment dans l'un & dans l'autre, étant maître & disciple tout ensemble, on croit en sagesse, sans presque s'en appercevoir. Mais pour ne point se tromper, il faut toujours prendre les anciens Rois pour votre modèle.



L E C H I K I N G,

*Troisième Livre Canonique du premier Ordre.*

LE caractère *Cbi*, signifie vers, parce qu'en effet tout ce livre ne contient que des odes, des cantiques, & des poésies composées sous les régnes de la troisième race, où l'on voit décrites les mœurs, les coutumes, les maximes des petits Rois, qui gouvernoient les provinces sous la dépendance de l'Empereur. Les unes n'ont que trois strophes ou stances, qui présentent la même pensée, comme sous trois jours assez peu différens, excepté que chaque stance semble enchérir sur la précédente: les autres paroissent écrites d'un stile plus noble & plus grand. Le nombre des stances n'est pas borné, & chaque stance est le plus souvent de dix vers.

Sujet de cet Ouvrage.

Les interprètes Chinois ne sont pas trop heureux à déchiffrer ces poésies: ils se sont fait un système qui a ses contradictions, & qui n'est pas d'ailleurs fort honorable à ces précieux restes d'une antiquité si reculée: on y donne de grandes louanges à la vertu, & on y trouve grand nombre de maximes très-sages: aussi Confucius en fait-il un grand éloge, & assure que la doctrine est très-pure & très-sainte: c'est ce qui a fait juger à quelques interprètes, que cet ouvrage a été corrompu par le mélange de plusieurs pièces mauvaises: car il s'y en trouve d'extravagantes & d'impies, qui les font regarder comme apocryphes. Cependant ces poésies sont d'une grande autorité dans l'Empire. Le stile en est très-obscur, & cette obscurité vient sans doute du laconisme, des métaphores, & de la quantité d'anciens proverbes, dont l'ouvrage est semé. Mais c'est cette obscurité-là même, qui lui concilie l'estime, & la vénération des sçavans.

On peut partager ces poésies en cinq espèces différentes.

Sa Division.

La première comprend les éloges des hommes, qui se sont rendus illustres par leurs talens & par leurs vertus: avec plusieurs instructions, qu'on avoit coutume de chanter dans les solemnitez, dans les sacrifices, aux obseques & aux cérémonies qui se font en mémoire des ancêtres.

Première &

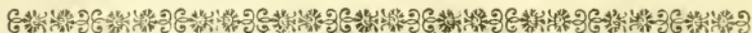
La seconde contient les coutumes établies dans le royaume: ce sont comme des romans, qui étoient composés par des particuliers, qui ne se chantoient pas, mais qui se récitoient en présence de l'Empereur & de ses Ministres. On y fait naïvement la peinture des mœurs, & l'on y censure les défauts des peuples, & des Princes qui les gouvernent.

Seconde Partie.

Troisième La troisième s'appelle comparaison: parce que tout ce qui y est contenu s'explique par des similitudes & des comparaisons.

Quatrième La quatrième contient des choses élevées jusqu'au sublime: parce qu'elles commencent d'ordinaire par certains traits hardis, qui causent de l'admiration, & qui préparent l'esprit à se rendre attentif à ce qui suit.

&  
Cinquième Partie. Enfin la cinquième renferme les poésies suspectes, & que Confucius a rejetées comme apocryphes. Pour donner quelque idée de cet ouvrage, je vais en rapporter quelques odes, qui ont été fidèlement traduites par le Pere de Premare.



## ODES CHOISIES DU CHI KING.

### P R E M I E R E O D E.

*Un jeune Roi prie ses Ministres de l'instruire.*

**J**E sçai qu'il faut veiller sans cesse sur soi-même: que le ciel a une intelligence à qui rien n'échappe: que ses arrêts sont sans appel. Qu'on ne dise donc pas qu'il est tellement élevé & si loin de nous, qu'il ne pense gueres aux choses d'ici-bas. Je sçai qu'il considère tout: qu'il entre dans tout, & qu'il est sans cesse présent à tout. Mais hélas! je suis encore bien jeune: je suis peu éclairé, & je n'ai pas assez d'attention sur mes devoirs: je m'applique cependant de toutes mes forces, & je tâche de ne point perdre de tems, ne désirant rien avec plus d'ardeur, que d'arriver à la perfection. J'espère que vous m'aidez à porter un fardeau si pesant: & que les bons conseils que vous voudrez bien me donner, ne serviront pas peu à me rendre solidement vertueux, ainsi que je le désire.

### S E C O N D E O D E.

*A la louange de Ven vang (a).*

**C'**EST le ciel qui a fait cette haute montagne, & c'est *Tai vang* qui l'a rendu un desert: cette perte vient uniquement de sa faute: mais *Ven vang* lui a rendu son premier éclat. Le chemin où celui-là s'étoit

(a) *Ven vang*, selon les Interprètes & les Historiens, étoit pere de *You vang*, fondateur de la troisième race. *Ven vang* signifie proprement Roi de paix.

roit engagé, est rempli de dangers: mais la voie de *Ven vang* est droite & facile. Postérité d'un si sage Roi, conservez chèrement le bonheur qu'il vous a procuré.

Suite du  
*Chi king*  
troisième  
Livre Ca-  
nonique  
du pre-  
mier Or-  
dre.

## T R O I S I È M E O D E.

*A la louange du même.*

C E L U I qui seul est Roi & suprême seigneur, abaissé sa Majesté jus-  
qu'à prendre soin des choses d'ici-bas. Toujours attentif au vrai  
bonheur du monde, il promene ses regards sur la face de la terre. Il voit  
deux peuples qui ont abandonné ses loix, & le Très-haut ne les abandonne  
pas encore: il les examine, il les attend: il cherche par tout un homme se-  
lon son cœur, & il veut étendre lui-même son Empire. Dans ce dessein,  
il arrête avec amour ses yeux vers l'Occident. C'est-là qu'il doit habiter,  
& régner avec ce nouveau Roi.

Il (a) commence donc par en ôter toutes les mauvaises herbes, & il nourrit  
avec soin les bonnes: il émonde ce que les arbres ont de trop, & il met en-  
tre eux un bel ordre: il arrache les roseaux, & il cultive les muriers. Le  
seigneur va rendre aux hommes leur première vertu: tous leurs ennemis  
s'enfuiront devant eux: le ciel veut se donner un (b) égal. Jamais volonté  
ne fut plus absolue.

Le seigneur regarde cette sainte montagne: c'est un séjour de paix: au-  
ssi n'y croit-il aucun des bois dont on fait les armes. C'est un règne éter-  
nel: aussi n'y voit-on que des arbres dont les feuilles ne tombent point.  
C'est l'ouvrage du Très-haut: il a mis le cadet à la place de l'ainé: il n'y a  
que *Ven vang*, dont le cœur sçache aimer ses frères: il fait tout leur bon-  
heur & toute leur gloire: le seigneur Ta comblé de ses biens, & lui a don-  
né tout l'univers pour récompense.

Le seigneur pénètre dans le cœur de *Ven vang* (c) & il y trouve une ver-  
tu secrète & inexplicable, dont l'odeur se répand par tout. C'est un mer-  
veilleux assemblage de ses dons les plus précieux? l'intelligence pour régler  
tout: la sagesse pour éclairer tout: la science, pour enseigner: le conseil,  
pour gouverner: la piété & la douceur, pour se faire aimer: la force & la  
majesté, pour se faire craindre: une grace enfin & un charme qui lui attira  
tous les cœurs: vertus toujours les mêmes, & incapables de changer. C'est  
com-

(a) Tout ceci doit s'entendre allégoriquement, selon le stile de la poésie antique. Le  
*Chi king* est plein d'endroits semblables.

(b) Le caractère *Poi* veut dire compagnon, égal. On le prend quelquefois pour époux  
& épouse. Les Interprètes ont crû qu'on parloit ici de l'époux que le ciel destinoit à *Ven*  
*vang*, & que le *Chi king* appelle ailleurs *Tien poi*, frère du ciel.

(c) On lit dans le texte *Vang ti*: mais les meilleurs Interprètes conviennent que c'est  
une faute, & qu'il faut lire *Ven vang*, parce que tout ce qu'on dit en cet endroit, ne  
peut convenir à un autre qu'à *Ven vang*.

Suire de la  
troisième  
Ode du  
*Chi king.*

comme un appanage qu'il a reçu du Très-haut: c'est un bonheur qu'il a répandu sur la postérité.

Le seigneur a dit à *Ven wang*: Quand le cœur n'est pas droit, les desirs ne sont pas réglés, & on n'est pas propre pour sauver l'univers. Vous êtes parfaitement incapable de ces défauts. Montez donc le premier sur la montagne, afin d'attirer tout le monde après vous. Voilà des rebelles qui n'obéissent pas à leur souverain: se croiant au-dessus des hommes, ils les tyrannissent: armez-vous de ma colere, déployez vos étendarts, rangez vos troupes, remettez par tout la paix, & fixez le bonheur de votre Empire, & répondez à ce que l'univers attend de vous.

Aussi-tôt *Ven wang*, sans quitter sa cour, monte sur le haut de la montagne. Rentez dans vos cavernes, esprits rebelles: c'est ici la montagne du Seigneur: vous ne pouvez y être admis. Ces vives sources sont les eaux pures, où les sujets de *Ven wang* se défont: ces plaisirs ne sont pas pour vous. *Ven wang* a choisi cette montagne: il a ouvert lui-même ces clairs ruisseaux: c'est-là que tous les peuples fidèles doivent venir: c'est-là que tous les Rois doivent se rendre.

Le seigneur a dit à *Ven wang* (a): j'aime une vertu pure & simple comme la vôtre: elle ne fait pas grand bruit: elle n'a pas grand éclat au-dehors: elle n'est point empressée, elle n'est point fière: on dirait que vous n'avez d'esprit & de lumières, que pour vous conformer à mes ordres: vous connoissez votre ennemi, unissez contre lui toutes vos forces, préparez vos machines de guerre: attellez vos chars, allez détruire le tyran: chassez-le du trône qu'il usurpe: chariots armez, ne vous pressez pas: murs élevez, ne craignez rien: *Ven wang* n'est pas précipité dans sa marche: sa colere ne respire que la paix: il prend le ciel à témoin de la bonté de son cœur: il voudrait qu'on se rendit sans combat, & il est prêt de pardonner aux plus coupables. Bien loin qu'une si grande douceur lui attire aucun mépris, mais il ne parut plus digne d'être aimé. Mais si l'on ne se rend pas à tant de charmes, ses chariots arrivent avec grand bruit: le tyran se confie vainement dans la hauteur & la force de ses murailles: *Ven wang* l'attaque: il le combat: il en triomphe: il détruit son cruel Empire, & bien loin qu'une telle justice le rende odieux, jamais l'univers ne fut plus disposé à se ranger sous ses loix.

QUA-

(a) Voici de belles paroles d'un disciple & d'un commentateur de *Tchu hi*. Cet homme admirable, dit-il, est complaisant, & doux: il est humble & toujours prêt à céder: on dirait à l'entendre, qu'il ne sçait rien, & qu'il n'est capable de rien. Quand un cœur est ainsi disposé, de quelles richesses ne peut-il pas se remplir! C'est pourquoi la vertu la plus élevée & la plus éclatante est fondée sur ce fondement solide & inébranlable de l'humilité: & il n'y a point d'homme plus éclairé, que celui qui se croit sincèrement le plus borné dans ses lumières.

## QUATRIÈME ODE

*Conseils donnés à un Roi.*

Suite de  
l'Extrait  
du *Chi king*  
troisième  
Livre Ca-  
nonique  
du pre-  
mier Or-  
dre.

UN extérieur grave & majestueux est comme le palais où réside la vertu: mais on le dit, & il est vrai: aujourd'hui les plus ignorans en savent assez pour voir les défauts d'autrui, & les plus éclairés ne sont aveugles que sur leurs défauts propres.

Celui qui n'exige rien de personne au-dessus de ses forces, peut enseigner l'univers, & le vrai sage fait ce qu'il veut du cœur des hommes. Ne formez point de dessein où il entre le moindre intérêt: donnez de si bons ordres, que vous ne soyez pas obligé de les changer: ayez un certain air de probité & de vertu, qui réponde de ces deux points, afin de servir de modèle à tout le peuple.

Mais hélas! ces sages leçons ne sont plus d'usage: tout est renversé, on est comme enseveli dans une yvresse honteuse, & parce que l'ivresse plaît, on ne pense plus au bon ordre, on n'étudie plus les maximes des anciens Rois; pour faire revivre leurs sages loix.

L'auguste ciel, dites-vous, ne vous protège plus: mais il n'aime que ceux qui sont déclarés pour la vertu: vous êtes au milieu du courant, craignez qu'il ne vous entraîne. Veillez sans cesse sur les moindres choses, en observant exactement l'heure du lever & du coucher, & en prenant soin que votre maison soit toujours propre: vous rendrez le peuple diligent à votre exemple en tenant vos chars & vos chevaux, vos soldats, & vos armes en bon état, vous éviterez la guerre, & écarterez les Barbares.

Perfectionnez votre peuple, & observez le premier les loix que vous lui donnez: vous vous épargnerez par-là bien des chagrins. Sur-tout pesez meurement vos ordres, & ayez un soin extrême de votre extérieur: alors tout sera paisible, tout sera bien. On peut ôter une tache d'un diamant, à force de le polir: mais si vos paroles ont le moindre défaut, il n'y a pas moyen de l'effacer.

Ne parlez donc jamais qu'avec grande réserve, & ne dites pas: ce n'est qu'un mot. Songez qu'on ne peut retenir votre langue: & que si vous ne la retenez vous-même, vous ferez mille fautes. Les paroles pleines de sagesse sont comme la vertu, cela ne demeure point sans récompense: par elle vous assistez vos amis, & tous les peuples qui sont vos enfans, deviennent vertueux, en suivant d'âge en âge vos maximes.

Lorsque vous êtes avec de sages amis, composez-vous tellement, qu'on ne voye rien dans toute votre personne que de doux & d'aimable: dans votre domestique, qu'il ne vous échappe rien de déréglé. Enfin, quand vous êtes seul dans le lieu le plus secret de votre logis, ne vous permettez

Suite des  
Conseils  
donnés à  
un Roi.

rien de honteux : ne dites pas : personne ne me voit (a) : car il y a un Esprit intelligent qui voit tout : il vient lorsqu'on y pense le moins, & c'est ce qui doit nous tenir dans une attention continuelle sur nous-mêmes.

Votre vertu ne doit pas être commune, il faut arriver à la plus haute perfection. Réglez si bien tous vos mouvemens, que vous ne vous détourniez jamais du chemin le plus droit : ne passez point les bornes que la vertu vous prescrit, & suivez tout ce qui pourroit la blesser. Proposez-vous à tout le monde comme un modèle, qu'il puisse imiter sans crainte. On rend, dit le proverbe, une poire pour une pêche. Vous ne recueillerez que ce que vous aurez semé. Vous dire le contraire, c'est vous tromper : c'est, comme on dit, chercher des cornes au front d'un agneau naissant.

Une branche d'arbre, qui est simple & pliante, prend toutes les formes qu'on lui donne : un homme sage possède l'humilité, fondement solide de toutes les vertus. Parlez lui des belles maximes de l'antiquité, il s'y soumet incontinent, & tâche de les mettre en pratique. Au contraire l'insensé s' imagine qu'on le trompe, & ne veut rien croire. Chacun fuit ainsi son penchant.

O! mon fils, vous ignorez, dites-vous le bien & le mal : ce n'est pas en vous tirant par force, que je veux vous conduire à la vraie vertu : mais c'est en vous donnant des preuves sensibles de tout ce que je vous dis : ce n'est pas en écoutant simplement mes leçons, que vous deviendrez sage : c'est en les pratiquant de tout votre cœur. Reconnoître, comme vous faites, votre incapacité, c'est une excellente disposition pour être bien-tôt en état d'instruire les autres : car du moment qu'on n'est plus rempli de soi-même, ni enflé d'un vain orgueil, ce qu'on apprend le matin, on le met en exécution avant la fin du jour.

Le *Tien* \* suprême distingue clairement le bien & le mal : il hait les superbes, & chérit les humbles : il n'y a pas un seul instant où je ne puisse offenser le *Tien* : le moyen donc d'avoir un moment de joie dans cette misérable vie? Elle passe comme un songe, & la mort vient avant qu'on soit déenchanté. Voilà ce qui fait ma douleur. Je n'oublie rien pour vous instruire, & vous m'écoutez à peine. Bien loin d'aimer mes leçons, elles vous paroissent peut-être trop rudes. Vous dites que vous n'êtes pas dans la saison d'être si sage : mais si vous n'embrassez maintenant la vertu, comment y arriverez-vous dans une caduque vieillesse?

O! mon fils, je ne vous prêche que les grandes m'aximes des anciens Rois. Si vous écoutez mes conseils, vous n'aurez jamais aucun sujet de  
vous

(a) Voici comme parle *Tchu hi* : Il faut bien se persuader, dit-il, que le Seigneur des Esprits & de toutes les choses invisibles est intimement répandu par tout. Il vient sans qu'on s'apperoive de sa présence, & quelque attention qu'on ait, il faut toujours craindre. Que ne doit-on donc point appréhender, quand on n'y pense seulement pas ! Tout cela veut dire qu'il ne suffit point de régler seulement tout ce qui paroît au-dehors : mais qu'il faut sur-tout veiller continuellement sur les moindres mouvemens de son intérieur.

\* Le Ciel.

vous repentir. Le ciel est en colere, vous craignez qu'il n'éclate contre vous & votre peuple: vous avez dans les siècles passez de fameux exemples de sa conduite. Le seigneur ne s'écarte jamais dans ses voies. Soyez bien persuadé que de ne pas entrer incessamment dans le chemin de la vertu, que je viens de vous ouvrir, c'est attirer sur vous & sur votre Empire les plus grands malheurs.

Suite du  
*Chi king*  
troisième  
Livre Ca-  
nonique  
du pre-  
mier Or-  
dre.

## C I N Q U I È M E O D E.

*Sur la perte du genre humain.*

**J**E leve les yeux vers le ciel, il paroît comme de bronze. Nos malheurs durent depuis long-tems: le monde est perdu: le crime se répand comme un poison fatal: les filets du péché sont tendus de toutes parts: & l'on ne voit point d'apparence de guérison.

Nous avions d'heureux champs, la femme nous les a ravis. Tout nous étoit soumis, la femme nous à jetté dans l'esclavage. Ce qu'elle hait, c'est l'innocence: & ce qu'elle aime, c'est le crime.

Caractère  
de la Fem-  
me.

Le mari sage élève l'enceinte des murs: mais la femme qui veut tout savoir, les renverse. O! qu'elle est éclairée! c'est un oiseau, dont le cri est funeste: elle a eu trop de langue, c'est l'échelle par où sont descendus tous nos maux. Notre perte ne vient point du ciel c'est la femme qui en est cause. Tous ceux qui n'écoutent point les leçons de la sagesse, sont semblables à cette malheureuse.

Elle a perdu le genre humain: ce fut d'abord une erreur, & puis un crime: elle ne se reconnoit seulement pas, & qu'ai-je fait? l'homme sage ne doit point s'exposer (a) au péril du commerce: ni la femme se mêler d'autre chose, que de coudre & de filer.

D'où vient que le ciel vous afflige? Pourquoi les esprits célestes ne vous assistent-ils plus? C'est que vous vous êtes livré à celui que vous deviez fuir, & que vous m'avez quitté, moi que vous deviez uniquement aimer: toutes sortes de maux vous accablent: il n'y a plus aucun vestige de gravité & de pudeur. L'homme s'est perdu, & l'univers est sur le point de sa ruine.

Le ciel jette ses filets, ils sont répandus par tout: l'homme est perdu: voilà ce qui m'afflige. Le ciel tend les filets, ils ne sont pas loin: c'en est fait, l'homme est perdu: voilà ce qui fait toute ma tristesse.

Ce ruisseau si profond a une source, d'où il est sorti: ma douleur lui ressemble: elle est profonde, & elle vient de bien loin. Il n'a plus ce qu'il pos-

(a) Le texte est presque inintelligible en cet endroit, de l'aveu même des Interprètes. Ainsi on ne voudroit pas garantir cette traduction. Peut-être que le texte est corrompu: peut-être cache-t-il quelque autre sens qu'on n'a pu découvrir.

Suite du  
Chi king  
troisième  
Livre Ca-  
nonique  
du pre-  
mier Or-  
dre.

possédoit (a) avant sa chute, & il a enveloppé tous ses enfans dans son malheur. O ciel! vous pouvez seul y apporter remède: effacez la tache de votre pureté, & sauvez la postérité.

## SIXIÈME ODE.

### *Lamentations sur les miseres du genre humain.*

QU'IL (b) tombe tant de grêle dans cette saison, c'est un prodige. La douleur blessé mon ame, quand je vois les défordres des pécheurs. Peuvent-ils aller plus loin? Regardez le triste état où je suis réduit: ma douleur croît à chaque instant. Ayez quelque égard aux soins que je me donne: la tristesse me tue, & je suis obligé de la cacher.

J'ai reçu la vie de mes parens: ne me l'ont-ils donnée, que pour que je fusse accablé de tant de maux? Je ne puis ni avancer ni reculer. Les hommes exercent leurs langues à se flatter, ou à se détruire: & quand j'en parois affligé, je suis l'objet de leurs railleries.

J'ai le cœur rempli d'amertume, en voyant une telle misère: les plus innocens sont le plus à plaindre: d'où peuvent-ils espérer du secours? Où vont s'arrêter ces corbeaux? Qui sont ceux qui doivent leur servir de proie?

Voyez cette grande forêt: elle n'est pleine que de bois propre à être jeté au feu. Le peuple accablé de tant de maux regarde le ciel, (c) & semble

(a) Bien que le ciel, dit *Tchu hi*, soit tellement élevé au-dessus de nous, qu'il semble que ce bas monde soit indigne de ses soins: cependant ses voies & ses desseins sont impénétrables: il peut fortifier la foiblesse même, & rétablir l'ordre, lors même que tout paroît perdu. Si *Yeu wang* vouloit changer, & devenir un homme nouveau, le ciel suspendroit son arrêt, & la postérité de ce malheureux n'auroit pas été tout-à-fait perdue.

(b) Il y a dans la poésie ancienne mille endroits, comme le début de cette ode, & comme le commencement de la quatrième & de la septième strophe. Le style en est plus noble & plus poétique: c'est le goût dans lequel tout le *Chi king* a été fait: & ce goût dure même encore aujourd'hui.

(c) *Tchu fong tching*, un des descendans de *Tchu hi* parle en cet endroit d'une manière très-claire. Rendre heureux les bons, dit-il, & punir sévèrement les méchans, c'est la règle constante que le ciel observe. Que si l'on ne voit pas toujours en ce monde les gens de bien récompensés, & les méchans punis, c'est que l'heure décisive de leur sort n'est pas venue. Avant ce dernier moment l'homme peut, pour ainsi dire, vaincre le ciel. Mais quand l'arrêt sera une fois porté, le ciel certainement triomphera de tout. Tel qui est aujourd'hui puni, peut demain être récompensé, & tel qui aujourd'hui reçoit des récompenses, peut dès demain recevoir des châtimens. Quand le ciel châtie, on diroit qu'il est en colère: mais il est de la justice de punir le crime: & la justice ne vient point de colère & de haine: Que s'il ne punit pas sur le champ des gens qu'il doit punir un jour, ce n'est point non plus par une molle complaisance pour eux: c'est que le dernier arrêt n'est pas encore porté: & le ciel ne veut pas que nous sçachions quand ce moment fatal doit arriver, afin de nous obliger à veiller sans cesse.

ble douter de la providence. Mais quand l'heure d'exécuter ses arrêts sera venuë, nul ne pourra s'y opposer. C'est l'Être suprême, c'est le seul souverain : quand il punit, il est juste, & on ne peut l'accuser d'agir par haine.

Mais les impies regardent comme bas ce qui est haut, & comme haut ce qui est bas. Quand donc finiront leurs excès ? Ils appellent les fages vieillards, & ils leur disent en riant : expliquez-nous vos songes. Ils sont couverts de péchez, & ils se croyent être sans reproche. Parmi les corbeaux comment distinguer le mâle de la femelle ?

Quand je pense au maître de l'univers, à sa grandeur & à sa justice, je m'abaisse devant lui, & je tremble qu'il ne me reprenne. Cependant toutes mes paroles partent du fond de mon cœur, & sont conformes à la raison. Les méchans ont des langues de serpent pour déchirer les gens de bien, & ils sont tranquilles.

Voyez cette vaste campagne : elle n'est remplie que de mauvaises herbes qui fortent de son sein. Le ciel paroît se jouer de moi, comme si je n'étois rien : & il exige un compte exact, comme si j'avois encore quelque chose exposée à la rage de mes ennemis. Ai-je la force de m'en délivrer ?

Mon cœur est plongé dans la tristesse : il est étroitement ferré par la douleur. D'où viennent donc tous les désordres qui naissent aujourd'hui ? L'incendie va toujours croissant, & il est impossible de l'éteindre. Ah ! malheureuse *Pao sseï*, (a) c'est toi qui as allumé le feu qui nous consume.

Songez sans cesse à votre dernière heure. Le chemin où vous marchez est obscur, il est glissant, il est dangereux. Vous traînez un char richement chargé : que faites-vous ? Hélas ! vous brisez les deux côtes de ce chariot, vous laissez périr toutes vos richesses : & quand tout est perdu, vous criez au secours.

Ne brisez point les côtes du char : ayez grand soin de ses rouës : veillez sur vos gens : ne laissez pas périr un si précieux trésor : ne vous exposez point dans les endroits où il y a du péril. Mais hélas ! Je parle en vain ! on ne pense pas seulement à ce que je dis.

Les méchans croyent être bien cachés : mais c'est comme les poissons qu'on tient en prison dans un étang : ils ont beau s'enfoncer dans l'eau, on les voit tels qu'ils sont de dessus le rivage : mon affliction est extrême à la vuë de leur misère.

Ils

(a) Les Chinois qui regardent depuis long-tems ces livres-ci, comme autant de monumens de ce qui s'est passé au commencement de cet Empire, veulent que cette malheureuse *Pao sseï*, soit la femme d'*Yeou wang*, c'est-à-dire, Roy plongé dans les ténèbres. Voici ce qu'en dit *Tchu song tching*, ce n'est pas *Tching tang*, dit-il, qui a perdu le tyran *Kié*, c'est *Moey* son indigne épouse, qui fut la véritable cause de sa perte. Ce n'est point *Yeu wang* qui a détroné le cruel *Tcheou* : c'est *Ta kia* sa femme qui a causé sa ruine. Ce n'est point le petit Roy de *Chin*, ni les Barbares d'Occident, qui ont fait périr l'aveugle *Yeou wang* : c'est *Pao sseï*, qui l'a précipité dans un si grand malheur. Mais hélas ! s'il eut une *Pao sseï* pour le perdre, il n'eut point ni de *Tching tang*, ni de *Yeu wang*, pour lui succéder. Ce peu de mots renferme tout ce qu'on sçait en substance des trois fameuses familles.

Suite des  
Lamenta-  
tions sur  
les Misères  
du Genre-  
humain.

Ils passent leurs jours dans la joye: ils se font servir des vins exquis & des mets délicats: leurs festins ne finissent point: ils assemblent des compagnons de leurs débauches: ils ne parlent que de nôces & de plaisirs. Confidérez que je suis demeuré seul, & que je suis contraint de cacher jusqu'à mes larmes.

Les plus petits vers ont leurs trous: les plus vils insectes trouvent leur nourriture: & le peuple meurt aujourd'hui de faim & de misère. O ciel! qui nous envoyez justement tous ces maux, voyez comme les méchans sont dans l'abondance, & prenez pitié des justes, qui sont dans une nécessité extrême.

## S E P T I É M E O D E.

### S U R L E M E S M E S U J E T.

#### *Exhortation.*

Exhorta-  
tion à l'A-  
men'e-  
ment de  
Vic.

**L**E Très-haut semble avoir changé sa clémence en fureur: le peuple est réduit au dernier malheur. Il n'y a plus de bonne foi dans les paroles. On ne pense plus à ce qui ne passe point. Les moins méchans, avec des vûës très-bornées, manquent encore de sincérité & de droiture. Voilà ce qui attire la colere du seigneur, & ce qui m'oblige de vous en avertir.

Le ciel paroît sourd à nos prières: il faut donc être saisi de crainte & de douleur. Le ciel est en courroux: il faut donc s'examiner & s'amender sans délai. Que vos paroles soient pleines de douceur, afin de gagner le cœur des peuples: mais qu'elles soient animées de force, afin d'arrêter la cause de ces maux.

Bien que mon emploi soit différent du vôtre, je suis cependant homme comme vous: je ne cherche qu'à répondre à vos plus justes desirs. Ecoutez-moi donc attentivement: je ne vous dirai rien que d'important, ne le méprisez pas. Vous sçavez l'ancien proverbe, qui veut qu'on recueille avec soin les herbes les plus viles, & qu'on ramasse le bois, qui ne paroît bon qu'à brûler.

Le ciel est en courroux: ce seroit le comble de la folie que de n'en faire aucun cas. Je vous parle dans toute la sincérité de mon cœur, & vous vous en moquez. Vous dites que je suis un vieillard trop timide, & vous demeurez tranquille au milieu du péril: mais à la fin le mal sera sans remède.

Le ciel est en courroux, & votre palais n'est rempli que de flatteurs. Il n'y a plus aucune gravité dans les mœurs, & les gens de bien sont contraints de se taire: le peuple se porte aux dernières bassesses: & l'on n'ose découvrir la cause de tant de maux. Hélas! tout se perd, & l'on n'écoute point les sages.

Le ciel pénètre dans le fond des cœurs, comme le jour dans une chambre

bre obscure. Il faut tâcher de répondre à ses lumières, comme deux instrumens de musique parfaitement d'accord. Il faut s'unir à lui comme deux tablettes qui paroissent n'en faire qu'une. Il faut recevoir ce qu'il donne, du moment qu'il ouvre la main pour donner. Ne dites pas que je vous parle en vain : rien n'est plus aisé au ciel que de nous éclairer : mais par nos passions déréglées nous lui fermons l'entrée de nos ames.

Les sages du premier ordre, c'est comme l'enceinte qui nous environne. Les sages du second rang, c'est comme les murs qui nous défendent, vos voisins sont comme une garde devant votre porte : vos alliez sont comme le tronc qui vous sert d'appui : & vos parens sont comme une forteresse, qui vous met en assurance. Mais il faut que votre cœur soit à la vertu sans réserve, si vous voulez conserver tous ces biens : car si vous négligés la sagesse, tous ces secours étrangers vous abandonneront, & vous demeurerez seul : Y a-t-il un état plus terrible ?

Soyez donc saisi de crainte, en voyant la colere du ciel toute prête à tomber sur vous. Ne vous laissez pas vaincre à la mollesse & aux plaisirs : tremblez que le ciel ne vous abandonne, & ne vous échappez en rien. On dit, & il est vrai que le ciel est intelligent : soit que vous entriez ou que vous sortiez, il considère tous vos pas. On compare sa vûë à la clarté du matin : c'est qu'il éclaire jusqu'à vos plus petites démarches.

## HUITIÈME ODE.

### *Avis au Roy.*

**O** Grand & suprême seigneur ! vous êtes le souverain maître du monde : mais que votre Majesté est sévère, & que vos ordres sont rigoureux ! Le ciel donne, il est vrai, la vie & l'être à tous les peuples de la terre : mais il ne faut pas entièrement compter sur sa libéralité & sur sa clémence. Je sçai qu'il commence toujours en pere, mais je ne sçai pas s'il ne finira point en juge.

*Ven vang* s'écrie : hélas ! Rois de ce monde, vous êtes cruels, & vos Ministres sont des tygres & des loups : vous êtes avarés, & vos Ministres sont autant de sang-luës. Vous souffrez de telles gens auprès de vous. Vous les élevez aux premières charges : & parce que vous avez obligé le ciel à faire tomber sur vous un esprit de vertige, vous mettez ces scélérats sur la tête de vos sujets.

*Ven vang* s'écrie : hélas ! Rois de ce monde, sitôt que vous voulez approcher de vous quelque homme sage, incontinent les méchans jurent sa perte, & ils répandent mille faux bruits, pour couvrir leur haine de prétextes spécieux. Vous les écoutez, vous les aimez : c'est loger dans votre palais une troupe de brigands : & voilà pourquoi les imprécations du peuple n'ont point de bornes.

suite de  
l'Avis au  
Roi.

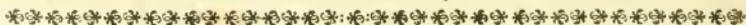
*Ven wang* s'écrie: hélas! Rois de ce monde, vous êtes à l'égard de votre pauvre peuple, comme des bêtes féroces & affamées: & vous mettez toute votre habileté à trouver des Conseillers encore plus méchans que vous: ne vous appliquant nullement à la vertu, vous êtes sans appui véritable: & toute votre vie n'étant que mensonge, vous n'avez pour favoris que des trompeurs.

*Ven wang* s'écrie: hélas! Rois de ce monde, les murmures de votre peuple sont comme les cris des cygales, & la colere bouillonne dans le milieu de son cœur. Vous touchez au dernier malheur, & vous ne changez point. La peste est dans le sein de l'Empire, & gagne jusqu'aux barbares les plus éloignez.

*Ven wang* s'écrie: hélas! Rois de ce monde, ce n'est pas le Seigneur que vous devez accuser de tant de maux: ne vous'en prenez qu'à vous mêmes. Vous n'avez point voulu écouter les sages vieillards: vous les avez tous écartez: mais bien que vous n'avez plus auprès de vous de ces hommes respectables vous avez encore les loix: que ne les suivez-vous, pour détourner les fléaux qui sont prêts de vous accabler.

*Ven wang* s'écrie: hélas! Rois de ce monde, on le dit, & il n'est que trop vrai: ce qui a fait mourir ce bel arbre, ce n'est point qu'on en ait rompu les branches, ou qu'on en ait abbattu les feuilles: c'est que la racine étoit gâtée & pourrie. Comme vous devez vous régarder dans les Rois qui vous ont précédé, & qui vous ressembloient: de même vous servirez un jour d'exemple à ceux qui viendront après vous. Plus le monde vieillit: & plus il a d'exemples fameux pour s'instruire, & il n'en devient pas meilleur.

Voilà ce qui concerne ces trois premiers livres classiques, sur lesquels je me suis un peu plus étendu, que je ne ferai sur les deux autres: parce qu'il s'en faut bien que ceux-ci ne soient dans une égale considération, quoiqu'ils ne laissent pas d'être regardez comme des monumens très-respectables.



## LE TCHUN TSIU.

### *Quatrième Livre Canonique du premier Ordre.*

Sentimens  
divers sur  
l'Auteur  
de ce Li-  
vre.

LE *Tchun tsiou* n'a été mis au rang des *King*, que sous la famille des *Han*. C'est un livre compilé du tems de Confucius. Il est par conséquent fort inférieur aux trois autres, qui de tout tems ont été reconnus pour *King* véritables, sans qu'il y ait jamais eu sur cela deux sentimens: au lieu qu'il y a de grandes disputes touchant le *Tchun tsiou*. Les uns, & c'est le plus grand nombre, disent que c'est l'ouvrage de Confucius: les autres soutiennent que ce Philosophe n'en est pas l'auteur: plusieurs veulent que

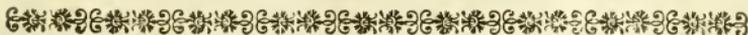
ce soit l'histoire du Royaume de *Lou*, qui étoit la patrie de Confucius, & qui est présentement la province de *Chan tong*: d'autres prétendent que c'est un abrégé de ce qui s'est passé dans les divers Royaumes qui partageoient la Chine, avant que *Tsin tchi hoang* les eût tous réunis sous une même Monarchie. C'est pourquoi *Vang ngan che* homme sçavant, grand politique, & Ministre d'État vouloit dégrader le *Tchun tsiou*, & le réduire aux *King* de la seconde classe. Cependant les Chinois ont un goût particulier pour cet ouvrage, & ils en font un cas extraordinaire.

Et sur son contenu.

On y décrit les actions de plusieurs Princes, & on expose comme dans un miroir leurs vices & leurs vertus, la punition des uns & les récompenses des autres. Il commence à l'année 49. de l'Empereur *Ping wang*, qui étoit le treizième de la race des *Tcheou*, & comprend tout ce qui s'est passé pendant 241. ans sous dix Rois. On parle d'abord d'*Tu cong*, qui occupoit le Royaume de *Lou*: & l'on finit par *Ngai cong* douzième Roy, avec lequel se termine ce morceau d'histoire.

Ce livre est intitulé le *Printems* & l'*Automne*, pour donner à entendre qu'un Empire se renouvelle & devient florissant, lorsqu'il est gouverné par un Prince sage & vertueux: de même qu'au *Printems* la nature renaît en quelque sorte & se ranime par l'agréable verdure, dont la terre & les arbres commencent à se revêtir: au lieu que sous un Prince vicieux & cruel, l'Empire languit, & paroît être sur son déclin, ainsi qu'en *Automne* les arbres se dépouillent de leurs ornemens, les feuilles & les fleurs se fanent, & la nature semble être mourante. Un disciple de Confucius, nommé *Co ebi* a fait un sçavant commentaire sur cet ouvrage qu'il a intitulé: *Koue yu*, c'est-à-dire, les maximes du gouvernement.

Co ebi fait un Commentaire sur cet Ouvrage.



## LE LI KI.

### *Cinquième Livre Canonique du premier Ordre.*

Ce cinquième livre intitulé, *Li ki*, comme qui diroit mémorial des loix, des cérémonies, & des devoirs de la vie civile, contient dix livres que Confucius avoit compilez de différens ouvrages des Anciens. On croit que le principal auteur est le frere de l'Empereur *Vou wang*, appellé *Tcheou kong*, Prince, que ses vertus, sa prudence & sa capacité rendoient également recommandable.

Interprétation du *Zi ki*.

Ce livre comprend encore les ouvrages de divers autres auteurs, des disciples de Confucius, & d'autres interprètes plus modernes & suspects. On y parle des coutumes & des cérémonies tant sacrées que profanes, des usages de toute espèce, que l'on pratiquoit, sur tout au tems des trois principales Dynasties de *Hia*, de *Chang*, & de *Tcheou*: des devoirs des enfans à l'égard

Son contenu.

de leurs peres, & des femmes à l'égard de leurs maris: des régles de la vé-  
rifiable amitié, des civilités dans les festins, de l'hospitalité, des honneurs  
funébres, de la guerre, de la musique, & de plusieurs autres choses pro-  
pres à lier & à entretenir la société.

Imperfec-  
tion de cet  
Ouvrage.  
Et d'où  
elle pro-  
cède.

Mais comme trois cens ans après que cette compilation fut faite par Con-  
fucius, tous les exemplaires en furent brûlez par l'ordre barbare de l'Em-  
pereur *Tsin tchi hoang*, & qu'on ne put rétablir ce livre, que sur un petit  
nombre de feuilles qui avoient été sauvées de l'incendie général, & sur ce  
que les vieillards en avoient pû conserver dans leur mémoire: il n'y a pas  
de doute, & c'est le sentiment des commentateurs & des interprètes, que  
cet ouvrage ne soit imparfait, & que par l'infidélité de la mémoire peu sûre  
de personnes avancées en âge, & par la mauvaise intention de quelques-  
uns, il ne s'y soit glissé beaucoup de choses étrangères & apocryphes: aus-  
si y trouve-t-on beaucoup d'usages, qu'on ne pratique point aujourd'hui:  
& c'est un livre, qui, selon les Chinois mêmes, doit être lû avec beau-  
coup de circonspection.

Doit être  
lû avec  
beaucoup  
de circonf-  
pection.

Des Livres Classiques ou Canoniques du second Ordre ,  
nommez Sseë chu.

LES cinq livres, dont je viens de donner l'idée, sont d'une antiquité  
très-reculée, & tous les autres qui ont été composez dans la suite par  
les plus grands hommes, n'en sont que des copies ou des interprétations.  
De ce grand nombre d'auteurs qui ont travaillé sur ces anciens monumens,  
il n'y en a point eu de plus illustre que Confucius: aussi est-il regardé de-  
puis tant de siècles dans tout l'Empire, comme le maître par excellen-  
ce, comme l'ornement de sa nation, & le parfait modèle des sages.

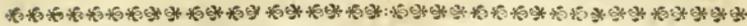
Eloge de  
*Confucius*.

Sa Vie &  
ses Ecrits  
servent de  
régles pour  
le Gouver-  
nement.

Quoiqu'il n'ait jamais eu le titre de Roi, il a gouverné une partie de la  
Chine pendant sa vie, par ses excellentes maximes, & par ses grands ex-  
emples: & après sa mort, la doctrine qu'il a recueillie dans ses livres sur  
les loix anciennes, a été & est encore regardée comme la règle parfaite du  
gouvernement. Comme il n'a eu d'autre vûë dans ses entreprises, dans ses  
voyages, & dans ses entretiens, que de faire revivre la morale des premiers  
tems, & de procurer le bonheur des peuples, en instruisant les Rois, & en  
faisant régner dans l'Empire l'amour de la sagesse, de l'équité, & de la  
vertu: sa mémoire est dans la plus grande vénération, & a répandu sur sa  
postérité un éclat, qui dure toujours de puis tant de siècles. Il n'y a  
proprement de Noblesse héréditaire à la Chine que dans cette famille, qui  
subsiste encore, & qui y est extrêmement révérée. Plusieurs auteurs ont  
écrit la vie de ce Philosophe: je vais en rapporter ce qui s'en dit plus  
communément.

La No-  
blesse n'est  
héréditaire  
à la Chine  
que dans  
la Famille  
de Confu-  
cius.

*Vie*



*Vie de Cong fou tseë ou Confucius.*

**C**ONFUCIUS nâquit dans une bourgade du Royaume de *Lou*, qui est maintenant la province de *Chan song*, l'année 21<sup>e</sup>. de l'Empire de *Ling wang* 23<sup>e</sup>. Empereur de la race des *Tcheou*, 551. ans avant l'Ere chrétienne, deux ans avant la mort de Thalès, l'un des sept sages de la Grèce. Il étoit contemporain du fameux Pythagore, & Socrate parut peu de tems après la perte que la Chine fit de son Philosophe. Mais Confucius eut cet avantage sur ces trois sages, que sa gloire s'est accruë de plus en plus avec la suite des années, & qu'elle est parvenuë au plus haut point, où la sagesse humaine puisse prétendre. Elle se maintient encore dans ce haut degré d'élevation, au milieu du plus vaste Empire du monde, qui se croit redevable aux lumières de ce Philosophe, de sa durée & de sa splendeur.

De Confucius.

Sa naissance.

Avantages qu'il a sur quelques Philosophes Grecs.

Si Thalès & Pythagore s'étoient contentez, comme fit Confucius, de donner des leçons de morale: si le premier n'eût point voulu approfondir des questions de pure physique sur l'origine du monde: & si le second n'eût point dogmatisé sur la nature des récompenses attachées à la vertu, & des châtimens destinez au vice après cette vie: ces deux sages de l'antiquité auroient eu une réputation de doctrine moins exposée à la censure.

Confucius, sans se mettre en peine de sonder les secrets impénétrables de la nature, & sans trop subtiliser sur les points de la créance commune, éciücil dangéreux à la curiosité, se borna à parler du principe de tous les Etres: d'inspirer pour lui du respect, de la crainte, & de la reconnaissance: de publier que rien ne lui est caché, pas même les pensées les plus secrètes: qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le vice sans châtimement, dans quelque condition que se trouve l'un ou l'autre. Ce sont là les maximes répanduës dans ses ouvrages: & c'est sur ces principes qu'il se régloit, & qu'il tâchoit de réformer les mœurs.

De la Doctrine répandue dans ses Ouvrages.

Confucius n'avoit que trois ans, lorsqu'il perdit son pere nommé *Cho leang he*, qui mourut à l'âge d'environ 73. ans. Ce vieillard remplissoit les premiers emplois du Royaume de *Song*, & ne laissa gueres d'autre bien à son fils, que la gloire de descendre de *Ti yé*, 27<sup>e</sup>. Empereur de la seconde race des *Chang*. Sa mere qui s'appelloit *Ching*, & qui tiroit son origine de l'illustre famille des *Ten*, vécut 21. ans après la mort de son mari.

Quel étoit son pere.

Dans l'âge le plus tendre, on remarqua en lui toute la sagesse d'un homme mûr. Le jeu & les amusemens enfantins propres de cet âge, ne furent point de son goût. Un air grave, modeste, & sérieux qui lui concilioit déjà le respect de tous ceux qui le connoissoient, & donna dès-lors l'idée de ce qu'il devoit être un jour.

Du tems de sa jeunesse.

A peine avoit-il atteint sa quinzisième année, qu'il fit une étude sérieuse des

Son mariage.

des anciens livres : il s'en remplit l'esprit, en faisant le choix des maximes les plus propres à former son cœur, & à inspirer aux peuples l'amour de la vertu. On le maria à 19. ans : il n'eut qu'une seule femme, qui lui donna un fils nommé *Pe yu*, qui mourut âgé de 50. ans. Celui-ci ne laissa qu'un seul héritier, qu'on appella *Tsou seeé*, qui marchant sur les traces de Confucius son grand pere, s'adonna tout entier à l'étude de la sagesse, & parvint par son mérite aux premières charges de l'Empire.

Se propose  
la Réfor-  
mation des  
Mœurs  
dans l'Em-  
pire.

Quand Confucius fut plus avancé en âge, & qu'il crut avoir fait des progrès considérables dans la connoissance de l'antiquité, il se proposa de rétablir la forme d'un sage gouvernement dans tous ces petits Royaumes qui composoient l'Empire, & de procurer par ce moyen la réformation des mœurs : car alors chaque province de l'Empire étoit un Royaume distingué, qui avoit ses loix particulières, & qui étoit gouverné par un Prince.

A la vérité tous ces petits Rois dépendoient de l'Empereur : mais souvent l'autorité impériale n'étoit pas assez forte pour les contenir dans le devoir. Chacun de ces Rois étoit maître dans ses Etats : il levoit les tailles, imposoit des tributs, dispoisoit des dignitez & des emplois, déclaroit la guerre à ses voisins, quand il le jugeoit à propos, & se rendoit quelquefois redoutable à l'Empereur même.

Moyens  
pour par-  
venir à son  
but.

L'intérêt, l'avarice, l'ambition, le déguisement, la fausse politique, l'amour du plaisir & de la bonne chere dominoient dans toutes ces petites cours. Confucius entreprit d'en bannir tous ces vices, & d'y faire régner les vertus opposées. Il prêcha par tout, autant par ses exemples que par ses instructions, la modestie, le défintéressement, la sincérité, l'équité, la tempérance, le mépris des richesses & des plaisirs.

Entre dans  
la Magis-  
trature.

Sa probité, l'étendue de ses connoissances, & l'éclat de ses vertus, le firent bien-tôt connoître. On lui offrit plusieurs magistratures, qu'il n'accepta que pour avoir lieu de répandre sa doctrine, & de réformer les mœurs. Pour peu que le succès ne répondit point à ses travaux, moins touché des honneurs dont il se trouvoit revêtu, que de l'amour du bien public, il renonçoit aussitôt à ses charges, quelque considérables qu'elles fussent, pour chercher ailleurs un peuple docile, & plus capable de profiter de ses leçons.

C'est de quoi il a donné plusieurs preuves en diverses occasions : mais sur-tout lorsqu'à la 55<sup>e</sup>. année de son âge, il fut élevé à une des premières charges du Royaume de *Lou* sa patrie. En moins de trois mois le Royaume changea de face. Le Prince, qui avoit mis en lui toute sa confiance, les Grands du Royaume, & le Peuple ne se reconnoissoient plus. Ce changement fut si prompt & si heureux, qu'il causa de la jalousie aux Princes voisins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un Etat, que le bon ordre, & l'exacte observation des loix, le Roi de *Lou* ne manqueroit pas de se rendre trop puissant, s'il continuoit à suivre les conseils d'un homme si sage & si éclairé.

Parmi tous ces Princes, le Roi de *Tsi* fut celui qui s'allarma davantage. Il tint plusieurs conseils avec ses principaux Ministres : & après de fréquen-  
tes

tes délibérations, il fut conclu que, sous prétexte d'une ambassade, on feroit présent au Roi de *Lou* & aux grands seigneurs de sa cour, d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté extraordinaire, qui avoient été instruites dès leur enfance au chant & à la danse, & qui avoient tous les agréments capables de plaire & de gagner le cœur.

Le stratagème réussit. Le Roi de *Lou*, & tous les seigneurs reçurent ce présent avec beaucoup de joie & de reconnoissance: ils ne purent se défendre des charmes de ces étrangères: & l'on ne pensa plus qu'à inventer tous les jours de nouvelles fêtes capables de les divertir. Ce n'étoit que festins, que danses, que comédies. Le Prince tout occupé de ses plaisirs, abandonna les affaires de son Etat, & devint inaccessible à ses plus zélés Ministres.

Confucius essaya par ses remontrances de les ramener à la raison & au devoir. Dès qu'il vit que ses efforts étoient inutiles, & que le Prince devoit s'obstiner à ses conseils, il prit le dessein de se dépouiller d'un ministère, qui ne pouvoit être d'aucune utilité au peuple sous un Prince si voluptueux: il se démit de sa charge, il quitta la cour, & s'exila de sa terre natale, pour chercher dans d'autres Royaumes, des esprits plus propres à goûter & à suivre ses maximes.

Quitté ses Charges pour se dévouer à l'Instruction des Peuples.

Il parcourut inutilement les Royaumes de *Tsi*, de *Guei*, & de *Tsou*. L'austérité de sa morale le fit redouter des politiques: & les Ministres des Princes ne virent pas volontiers un concurrent habile, & capable de les faire bientôt déchoir de leur crédit & de leur autorité. Errant de province en province, il se vit dans le Royaume de *Ching*, réduit à la dernière indigence, sans rien perdre de sa grandeur d'ame, & de sa constance ordinaire.

Ses Voyages.

C'étoit un spectacle assez nouveau de voir un Philosophe, qui, après s'être attiré l'admiration publique dans les ministères les plus honorables de l'Etat, retournoit de son plein gré aux fonctions privées d'un sage, uniquement dévoué à l'instruction des peuples, & qui entreprenoit pour cela de continuel & de pénibles voyages. Son zèle s'étendoit aux personnes de tout état, aux gens de lettres, au peuple ignorant, aux hommes de cour, aux Princes. Enfin ses leçons étoient communes à toutes les conditions, & propres de chacune en particulier.

Il avoit si souvent à la bouche les maximes & les exemples des héros de l'antiquité, *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tching tang*, *Ven wang*, qu'on croyoit voir revivre en lui ces grands hommes. C'est pourquoi il n'est pas surprenant qu'il fit un si grand nombre de disciples, qui étoient inviolablement attachés à sa personne. On en compte trois mille, parmi lesquels il y en a eu cinq cents, qui ont occupé avec distinction les premières charges dans divers Royaumes: & dans ce nombre, ou en compte 72. qui se sont encore plus distingués que les autres par la pratique de la vertu. Son zèle lui inspira même le désir de passer les mers, pour aller répandre sa doctrine dans les climats les plus reculés.

Se fait un grand nombre de Disciples.

Il partagea ses disciples en quatre classes différentes: la première étoit de ceux qui devoient cultiver leur esprit par la méditation, & purifier leur cœur par le soin d'acquiescer les vertus. Les plus célèbres de cette classe fu-

Les partages en différentes Classes.

rent, *Men tseë kiew*, *Gen pe mieou*, *Chung kong*, & *Yen yuen*. Une mort prématurée enleva ce dernier à l'âge de 31. ans. Comme il étoit le disciple chéri de son maître, il fut long-tems le sujet de ses larmes & de ses regrets.

Dans la seconde classe étoient ceux qui devoient s'appliquer à raisonner juste, & à travailler des discours persuasifs, & éloquens. On admira parmi eux *Tsai ngo*, & *Tjou kong*.

L'étude de ceux de la troisième classe, étoit d'apprendre les règles du bon gouvernement, d'en donner l'idée aux Mandarins, & de leur enseigner à remplir dignement les charges publiques: *Gen yeu* & *Ki lou* y excellèrent.

Enfin l'occupation des disciples de la dernière classe, étoit d'écrire d'un stile concis & poli des principes de morale. Parmi ceux-ci, *Tjou yeu* & *Tjou bia* méritèrent de grands éloges. Ces dix disciples choisis étoient comme la fleur & l'élite de l'école de Confucius.

A quoi  
tendoit  
toute sa  
Doctrine.

Toute la doctrine de ce Philosophe tendoit à redonner à la nature humaine ce premier lustre, & cette première beauté qu'elle avoit reçûë du ciel, & qui avoit été obscurcie par les ténèbres de l'ignorance, & par la contagion des vices. Il conseilloit, pour pouvoir y parvenir, d'obéir au seigneur du ciel, de l'honorer & de le craindre, d'aimer son prochain comme soi-même, de vaincre ses penchans, de ne prendre jamais ses passions pour règle de sa conduite, de les soumettre à la raison, de l'écouter en toutes choses, de ne rien faire, de ne rien dire, de ne rien penser même qui lui fût contraire.

Toujours  
égal à lui-  
même.

Comme ses actions ne démentirent jamais ses maximes, & que par sa gravité, sa modestie, sa douceur, sa frugalité, le mépris qu'il faisoit des biens de la terre, & l'attention continuelle qu'il avoit sur ses actions, il exprimoit en toute sa personne les préceptes qu'il enseignoit par ses écrits & par ses discours: les Rois tâcherent à l'envi l'un de l'autre de l'attirer dans leurs Etats. Les fruits opérés dans une contrée, étoient pour une autre le motif de le désirer avec empressement.

Sa Confiance & sa  
Fermeté.

Mais un zèle toujours heureux & sans contradiction auroit manqué de son plus bel éclat. On vit Confucius toujours égal à lui-même dans les plus grandes disgrâces, & dans des traverses qui étoient d'autant plus capables de le déconcerter, qu'elles lui étoient sulcitées par la jalousie de personnes mal intentionnées, & dans un lieu où il avoit été généralement applaudi. Ce Philosophe après la mort du Prince de *Tibou* son admirateur, devint tout-à-coup par l'envie des courtisans, la fable d'une populace insensée, & l'objet de ses chansons & de ses satyres. Au milieu de traitemens si indignes il ne perdit rien de sa tranquillité ordinaire.

Mais ce qu'on admira le plus, ce fut la constance & la fermeté qu'il fit paroître, lorsque sa vie courut un danger évident, par la brutalité d'un grand Officier de guerre, nommé *Huan tai*. Ce Mandarin avoit en horreur le Philosophe, quoiqu'il n'eût reçû de lui aucune offense. C'est que les méchans ont une antipathie naturelle pour ceux, dont la vie réglée est un reproche secret de leurs désordres. Confucius vit le sabre levé, prêt à lui porter un coup mortel, dont il fut heureusement préservé: & dans un péril si prochain

chain il ne fit pas paroître le moindre trouble, ni la moindre émotion. Ses disciples en furent effrayez & dispersez.

Comme quelques-uns de ceux qui lui étoient le plus affectionnez, le preseroient de hâter le pas, pour se dérober à la fureur du Mandarin: si le *Tien* \*, répondit-il, nous protège comme il vient d'en donner une preuve sensible, que peut contre nous la fureur de *Huan tai*, tout Président qu'il est du Tribunal des troupes?

Confucius paroît ici soutenir plus dignement le caractère de sage, que ne fit ce Stoïcien, lorsque son maître lui porta le coup dont il fut étropié. Sa insensibilité naturelle, fondée sur ce que la douleur du corps ne parvient pas jusqu'à l'ame qui y réside, n'a rien qui approche du sentiment de Confucius, qui compte sur la protection que donne le ciel à ceux qui le servent. Ce n'est pas mettre son bonheur dans sa propre vertu, ce qui est un orgueil insupportable: mais c'est s'être fait une longue habitude de rapporter tout au *Tien*: en sorte qu'on y pense aussi-tôt dans un premier moment de surprise & de frayeur.

Une modestie charmante relevoit encore plus les vertus du Philosophe Chinois. On ne l'entendit jamais se louer lui-même & il avoit peine à souffrir les éloges qu'on lui donnoit. Il n'y répondoit qu'en se reprochant à lui-même le peu de soin qu'il avoit de veiller sur ses actions, & sa négligence à pratiquer la vertu. Quand on admiroit sa doctrine & les grands principes de morale qu'il débitoit, loin de s'en faire honneur, il avouoit ingénument que cette doctrine ne venoit point de lui, qu'elle étoit beaucoup plus ancienne, & qu'il l'avoit tirée de ces sages législateurs *Tao* & *Chun*, qui l'avoient précédé de plus de quinze cens ans.

Selon une tradition universellement reçûe parmi les Chinois, on lui entendoit répéter souvent ces paroles: *Si fang yeou ching gin*, qui veulent dire, c'est dans l'Occident qu'on trouve le véritable Saint. On ignore de qui il vouloit parler. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que 65. ans après la naissance de Jesus-Christ, *Ming ti* quinzième Empereur de la famille des *Han*, également frappé des paroles de ce Philosophe, & de l'image d'un homme qui se présenta à lui durant le sommeil venant d'Occident, envoya de ce côté-là deux Grands de l'Empire nommez *Tsai tsing*, & *Tsin king*, avec ordre de ne point revenir qu'ils n'eussent trouvé le saint que le ciel lui avoit fait connoître, & qu'ils n'eussent appris la loi qu'il enseignoit.

Mais les Envoyez effrayez des périls & des fatigues du voyage, s'arrêtèrent dans un canton des Indes, sur lequel on n'a rien de certain, où ils trouverent l'idole d'un homme appelé *Foë*, qui avoit infecté les Indes de sa monstrueuse doctrine environ cinq cens ans avant la naissance de Confucius. Ils s'instruisirent des superstitions de ce pays, & quand ils furent de retour à la Chine, ils y répandirent l'idole.

Confucius ayant fini ses travaux philosophiques, & en particulier l'ouvrage historique du *Tchun tsiou*, mourut dans le Royaume de *Lou* sa patrie, à l'âge de 73. ans, à la quarante-unième année de l'Empire de *King wang*, vingt-cinquième Empereur de la race de *Tcheou*.

Sa Modestie.

Paroles qu'il répétoit souvent.

Sa Mort.

\* Le Ciel.

Ce qu'il dit à ses Disciples quel-que tems avant sa mort.

Peu de jours avant sa dernière maladie, il témoigna les larmes aux yeux à ses disciples, qu'il étoit pénétré de douleur, à la vûe des défordres qui régnoient dans l'Empire. *La montagne est tombée*, leur dit-il, *la haute machine est détruite, on ne voit plus de sages*. Il vouloit leur faire entendre que l'édifice de la perfection, qu'il s'étoit efforcé d'élever, étoit presque renversé. Il commença dès-lors à languir, & le septième jour avant la mort, se tournant du côté de ses disciples : *Les Rois*, dit-il, *refusent de suivre mes maximes : je ne suis plus utile sur la terre, il faut que je la quitte*.

Après ces paroles, il tomba dans une létargie, qui dura sept jours, au bout desquels il expira entre les bras de ses disciples. A la première nouvelle de la mort du Philosophe, *Ngai cong*, qui régnoit pour lors dans le Royaume de *Lon*, ne put retenir ses larmes. *Le Tien n'est pas content de moi*, s'écria-t-il, *puisqu'il m'enleve Confucius*. En effet, les sages sont des dons précieux que le ciel fait à la terre, & c'est en les perdant qu'on en connoit mieux le prix.

On lui bâtit un Sépulchre.

On lui bâtit un sépulchre proche de la ville de *Kio feu*, sur les bords de la rivière *Su*, dans le lieu même où il avoit accoutumé d'assembler ses disciples. On a depuis fermé cet endroit de murailles, & il ressemble maintenant à une ville. Il fut pleuré de tout l'Empire, & sur-tout de ses disciples, qui prirent le deuil, & qui le regrettèrent, comme ils auroient fait leur propre pere. Ces sentimens pleins de vénération qu'on avoit pour lui, n'ont fait qu'augmenter dans la suite, & on le regarde encore aujourd'hui comme le grand maître, & le premier docteur de l'Empire.

Sa Taille.

Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée : il avoit la poitrine & les épaules larges, l'air grave & majestueux, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue & noire, le nez un peu applati, la voix forte & éclatante. Il lui étoit venu au milieu du front une tumeur, ou une espèce de bosse, qui le rendoit un peu difforme, ce qui avoit porté son pere à le nommer *Kieou* qui signifie *petite colline*. C'est aussi le nom qu'il se donnoit quelquefois lui-même par modestie, & pour s'humilier.

Ses Ouvrages.

Mais c'est sur-tout par ses ouvrages qu'on peut bien le connoître. Il y en a principalement quatre qui sont dans la plus grande estime, parce qu'ils renferment ce qu'il a ramassé sur les loix anciennes, qu'on regarde comme la règle du parfait gouvernement, quoique pourtant le dernier soit plutôt l'ouvrage de Mencius son disciple. Le premier de ces livres s'appelle *Ta bio*, qui veut dire la grande science, ou l'école des adultes. On nomme le second *Tchong yong*, qui signifie le milieu immuable, ce juste milieu qui se trouve entre deux choses extrêmes, & en quoi consiste la vertu. Le troisième se nomme *Lun yu* : c'est-à-dire, discours moraux & sententieux. Enfin le quatrième est intitulé *Meng tseé*, ou livre de *Mencius* : l'auteur y donne l'idée d'un parfait gouvernement.

Du Hiao King ou Respect Filial.

A ces quatre livres on en ajoûte deux autres, qui sont dans une réputation presque égale. Le premier qu'on nomme *Hiao king*, c'est-à-dire, du respect filial, contient les réponses que Confucius fit à son disciple *Tsong*, sur le respect qui est dû aux parens. Le second s'appelle *Siao bio*, c'est-à-dire

dire, la science ou l'école des enfans. C'est une compilation de sentences & d'exemples, tirez des auteurs anciens & modernes. Je vais faire un précis de chacun de ces livres, afin de donner, autant qu'il est en moi, une légère idée de la science Chinoise. Ceux qui voudront avoir une connoissance plus parfaite de ces ouvrages, la trouveront dans la traduction latine qu'en a fait le P. Noël, l'un des plus anciens Missionnaires de la Chine, qui fut imprimé à Prague en l'année 1711. C'est de sa traduction, que j'ai tiré les connoissances que je donne des livres suivans.



L E T A H I O,  
O U  
L'ÉCOLE DES ADULTES,

*Premier Livre Classique, ou Canonique du premier  
Ordre.*

C O N F U C I U S est l'auteur de cet ouvrage, & Tseung seë son disciple en est le commentateur. C'est celui que les commençans doivent étudier d'abord, parce qu'il est comme la première entrée du temple de la sagesse & de la vertu. On y traite du soin qu'on doit prendre de bien se gouverner soi-même, afin de pouvoir ensuite gouverner les autres, & de la persévérance dans le souverain bien, qui n'est, selon lui, autre chose, que la conformité de ses actions avec la droite raison. L'auteur appelle son livre *Ta bio*, ou la grande science, parce qu'il est fait principalement pour les Princes & pour les Grands, qui doivent apprendre à bien gouverner les peuples.

Toute la science des Princes & des Grands d'un Royaume, dit Confucius, consiste à cultiver & à perfectionner la nature raisonnable qu'ils ont reçue du *Tien* \*, & à lui rendre cette lumière & cette clarté primitive, qui a été affoiblie ou obscurcie par les diverses passions, afin de se mettre en état de travailler ensuite à la perfection des autres. Pour y réussir, il faut donc commencer par soi-même, & pour cela il est important de bien pénétrer la nature des choses, & s'efforcer d'acquérir la connoissance du vrai bien & du vrai mal, de fixer la volonté dans l'amour de ce bien, & dans la haine de ce mal, de conserver la droiture du cœur, & de bien régler ses mœurs. Quand on s'est ainsi renouvelé soi-même, on n'a pas de peine à renouveler les autres, & par ce moyen on voit aussi-tôt régner la concorde, & l'union dans les familles : les Royaumes sont gouvernez selon les loix, & tout l'Empire jouit d'une paix & d'une tranquillité parfaite.

Du *Ta Bio*,

Pourquoi  
ainsi ap-  
pellé.

En quoi  
doit con-  
sister la  
Science  
des Prin-  
ces & des  
Grands.

\* Le Ciel.

Sommaire  
du I. Cha-  
pitre.

- Le docteur *T'seng*, pour donner plus d'étendue à la doctrine de son maître, l'explique en dix chapitres. Dans le premier il fait voir par des textes des livres canoniques, & par les exemples de quelques anciens Empereurs, en quoi consiste le renouvellement de soi-même, & ce qu'il faut faire, pour rendre à la nature raisonnable cette clarté primitive qu'elle a reçue du ciel.
- Du II. Dans le second, il apprend de quelle manière on doit renouveler l'esprit & le cœur des peuples.
- Du III. Dans le troisième, il montre comment on doit s'y prendre, pour parvenir à la perfection. Il présente pour modèle l'application d'un habile artisan, qui veut perfectionner son ouvrage, & il rapporte l'exemple de quelques Princes, qui apportoient une attention continuelle à régler leurs actions & leur conduite.
- Du IV. Dans le quatrième, il prouve qu'avant toutes choses il faut avoir en vûe sa propre perfection, & qu'ensuite on vient aisément à bout de perfectionner les autres.
- Du V. Dans le cinquième, il explique ce que c'est que de pénétrer & d'approfondir la nature des choses, afin d'avoir une parfaite connoissance du bien & du mal.
- Du VI. Dans le sixième, il enseigne qu'on ne doit point se tromper soi-même, mais qu'il faut s'appliquer d'un cœur sincère à l'étude & à la pratique de la vertu, à fixer sa volonté dans l'amour du bien, & dans la haine du mal, & se mettre à l'égard de l'un & de l'autre dans la même disposition où l'on est à l'égard de la beauté, qu'on est porté à aimer, & de la laideur, qu'on est porté naturellement à haïr.
- Du VII. Dans le septième, il fait voir que pour régler ses mœurs, il faut sçavoir gouverner son cœur, & sur-tout se rendre maître de quatre principales passions capables d'y jeter le trouble & la confusion: sçavoir la joye, la tristesse, la colere, & la crainte: qu'à la vérité ces passions sont inséparables de la nature humaine, mais qu'elles ne peuvent jamais nuire à celui qui sçait les dominer: & que son cœur est comme un clair miroir, que les objets qu'on lui présente ne sont pas capables de salir.
- Du VIII. Dans le huitième il montre que, pour établir l'union & la paix dans une maison, il faut que le pere de famille sçache régler ses affections, afin qu'il ne se conduise point par un amour aveugle, mais qu'il suive en tout les lumières de la droite raison: sans quoi il ne verra jamais les défauts de ceux qu'il aime, ni les belles qualitez de ceux qu'il a pris en averfion.
- Du IX. Dans le neuvième, il prouve que la manière sage & prudente dont les familles sont gouvernées est la baze & le fondement du sage gouvernement d'un Royaume: que c'est le même principe qui fait agir, & qui donne le mouvement dans l'un & dans l'autre: que, si l'on respecte ses parens, si on leur obéit, on respectera de même le Roi, & on lui obéira, que si dans les ordres qu'on donne, on traite avec bonté les enfans & ses domestiques, on usera de la même douceur envers ses sujets: que c'est là le sage conseil que l'Empereur *Vou wang* donnoit au Roy son frere, en lui

lui disant : aimez votre peuple, comme une tendre mere chérit son petit enfant : que cet amour est inspiré par la nature, & qu'il ne demande point d'étude : qu'on n'a jamais vu qu'une fille, avant que de se marier, étudiat comment elle doit s'y prendre, lorsqu'il s'agira d'allaiter son fils : qu'un sage Prince reçoit la même inclination de la nature, & que son exemple est la règle sur laquelle sa famille se gouverne : le gouvernement de sa famille est le modèle du gouvernement de son Etat.

Dans le dixième, il fait voir que pour bien gouverner un Etat, un Prince doit juger des autres par lui-même : que ce qui lui déplaît dans les ordres que lui donne celui qui a droit de lui commander, il doit se donner de garde de le commander, à ceux qui lui sont soumis : qu'il doit gagner le cœur de ses sujets par sa vertu, & leur en inspirer l'amour par ses exemples : que le bonheur d'un Etat n'est pas d'avoir de l'or & de l'argent, mais d'avoir grand nombre d'hommes vertueux : qu'un sage Prince doit être surtout très-attentif au choix qu'il fait de ses Ministres : qu'il ne doit jeter les yeux que sur des hommes justes, sages, équitables, & desintéressés : que le cœur de ses sujets est pour lui un trésor inépuisable : qu'il perdra ses richesses, s'il cherche à en amasser : & que s'il les répand libéralement au milieu de son peuple, il ne cessera jamais d'être riche : qu'enfin il ne goûtera de bonheur, qu'autant qu'il rendra ses peuples heureux, & qu'il préférera le bien public à ses intérêts particuliers.

Du X.  
Chapitre.

## TCHONG YONG,

O\_U

### LE MILIEU IMMuable.

*Second Livre Classique, ou Canonique du second Ordre.*

CET ouvrage qui est de Confucius, a été rendu public par son petit fils *Tse see* : il y parle du milieu qu'on doit tenir en toutes choses. *Tchong* signifie milieu : & par *Yong* on entend ce qui est constant, éternel, immuable. Il prétend prouver que tout homme sage, & principalement ceux qui sont chargés du gouvernement des peuples, doivent suivre ce milieu, en quoi consiste la vertu. Il commence d'abord par définir la nature humaine, & ses passions : puis il apporte divers exemples de vertus, & entr'autres de la piété, de la force, de la prudence, du respect filial, qui sont comme autant de modèles du milieu qu'on doit tenir. Il montre ensuite que ce milieu & sa pratique est la voye droite & véritable, que l'homme sage doit suivre, pour acquérir la plus haute vertu. Ce livre est partagé en trente-trois articles.

Contenu  
de cet Ou-  
vrage.

Dans le premier, il dit que la loi du ciel est gravée dans la nature même

Sommaire  
du I. Ar-  
ticle.

de l'homme: que la conduite de cette nature, ou plutôt la lumière secrète qui éclaire la raison, est la voye droite qu'il doit suivre dans ses actions, & qu'elle devient la regle d'une vie sage & vertueuse: qu'il ne faut jamais s'écarter de cette voye: que pour cela l'homme sage doit sans cesse veiller sur les mouvemens de son cœur & sur ses passions: que ces passions tiennent le milieu, & ne tendent ni à droite, ni à gauche, lorsqu'elles sont tranquilles: que quand elles s'élevent, si on sçait les retenir & les modérer, alors elles s'accordent avec la droite raison: & par cet accord l'homme tient cette voye droite, ce milieu qui est la source & le principe des actions vertueuses.

Du II.  
Article  
jusqu'au  
XII.

Dans le second article jusqu'au douzième, il déplore le triste état de la plû-part des hommes, dont il y en a si peu qui s'attachent à suivre ce milieu en quoi consiste la vertu. Il entre ensuite dans le détail de quelques vertus, & il explique quel est le milieu de la prudence, de la piété, & de la force. Il confirme sa doctrine par des exemples d'anciens Empereurs, & de quelques disciples de Confucius.

Du XII.  
& du  
XIII.

Dans le douzième & treizième article, il fait voir que cette science du milieu est sublime, difficile, subtile dans la spéculation: mais que dans la pratique elle est aisée & commune: qu'elle s'étend aux actions les plus ordinaires de la vie, au respect qu'un enfant doit à ses parens, à la fidélité d'un sujet envers son Prince, à la déférence d'un cadet pour son aîné, à la sincérité dont use un ami avec son ami.

Du XIV.

Dans le quatorzième, il montre qu'en tenant ce milieu, un homme sage se borne aux devoirs de son emploi, & ne se mêle point d'autres affaires: que dans quelque état, dans quelque condition, dans quelque lieu qu'il soit, il est toujours égal, toujours maître de lui-même, se possédant également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée: qu'il n'est jamais fier, ni orgueilleux dans une haute fortune, comme il n'a rien de bas ni de rampant dans une condition vile & abjecte.

Du XV.  
jusqu'au  
XXI.

Dans le quinzième article jusqu'au vingt-unième il rapporte des exemples de Princes, qui possédoient la science du milieu, & qui la mettoient en pratique: il cite entr'autres les Empereurs *Chun*, *Ven wang*, *Vou wang*, & assure que le ciel a récompensé le respect qu'ils portoient à leurs parens, en les élevant à l'Empire, & en les comblant de richesses & d'honneurs. Il rapporte ensuite les cérémonies que ces Princes ont instituées, tant pour honorer le seigneur du ciel, que pour donner des marques publiques de leur souvenir & de leur respect, pour la mémoire de leurs parens défunts.

Du XXI.  
jusqu'au  
XXXIII.

Dans le vingt-unième, il montre; que, pour bien gouverner les autres, il faut sçavoir se gouverner soi-même: que le régleme des mœurs consiste principalement en trois vertus: sçavoir, la prudence, la droiture de cœur, & la force: que la prudence est nécessaire pour connoître ce juste milieu, dont il est question, la droiture du cœur pour le suivre: la force pour y persévérer. Il rapporte ensuite neuf vertus que doit avoir un Empereur pour gouverner sagement l'Empire. 1°. Il

Des Quali-  
tés néces-  
saires pour  
gouverner.

faut

faut qu'il régle sa vie & toute sa conduite. 2°. Qu'il honore particulièrement les personnes sages. 3°. Qu'il aime tendrement ses parens. 4°. Qu'il traite avec distinction les premiers Ministres de l'Empire. 5°. Qu'il traite les Mandarins, & ceux qui aspirent aux charges comme il se traite lui-même. 6°. Qu'il prenne soin de ses sujets, comme de ses propres enfans. 7°. Qu'il attire dans son Etat ceux qui excellent dans quelque art, ou dans quelque profession utile. 8°. Qu'il reçoive avec bonté les étrangers & les Ambassadeurs des autres Princes. 9°. Qu'il contienne dans les règles du devoir tous les Rois de l'Empire, & les Princes tributaires. Après quoi il explique l'avantage que le Prince retirera de la pratique de ces neuf vertus. Si sa vie est bien réglée, elle servira de modèle à ses sujets, qui formeront leurs mœurs sur son exemple. S'il honore les personnes sages, il trouvera dans leurs instructions & dans leurs avis un grand secours, pour se conduire lui-même, & pour conduire sagement les autres. S'il aime ses parens & ses proches, ceux-ci ne regarderont point d'un œil jaloux sa grandeur & son élévation: mais ils feront de communs efforts, pour maintenir sa dignité & sa puissance. S'il traite avec honneur les premiers Ministres de l'Empire, quand il surviendra quelque affaire épineuse & difficile, il sera aidé de leurs conseils & de leur crédit, & il sçaura à quoi s'en tenir dans les résolutions qu'il faudra prendre. S'il traite les autres Mandarins comme lui-même, la reconnoissance qu'ils auront pour un si bon Prince, les rendra plus exacts & plus zélés dans l'exercice de leurs charges. S'il prend soin de ses sujets, comme de ses enfans, ses sujets l'aimeront comme leur pere. S'il attire dans son Empire des gens habiles en toutes sortes d'arts, ils y ameneront les richesses & l'abondance. S'il reçoit avec bonté les étrangers, sa réputation remplira les quatre parties du monde, & l'on viendra de toutes parts, augmenter le nombre de ses, sujets pour goûter les douceurs d'un si sage gouvernement. Enfin, s'il contient dans le devoir les Princes tributaires, son autorité sera respectée, & la paix régnera dans l'Empire.

Dans les douze articles suivans, il fait voir que ces vertus ne méritent point un si beau nom, si elles ne sont véritables & exemptes de tout déguisement: que la vérité est l'essence de toute vertu: que l'homme sage qui veut suivre ce milieu, en quoi consiste la vertu, doit s'attacher à l'étude de la vérité: qu'elle réside dans le cœur par l'affection, & qu'elle se produit au-dehors par l'exécution: que quand on l'a une fois acquise, on étend ses vûes & ses soins à toutes choses: on prévoit les choses à venir, comme si elles étoient présentes: qu'enfin celui qui a acquis la perfection de la vraie vertu, s'il a en main l'autorité souveraine: ne peut établir que des loix sages & utiles au bien des peuples.

Enfin dans le trente-troisième & dernier article, il prouve que pour acquérir cette perfection, dans laquelle consiste le milieu de la vertu, il n'est pas nécessaire de faire des choses difficiles, pénibles, extraordinaires: il suffit de s'appliquer particulièrement à une vertu, qui toute intérieure, toute cachée, toute imperceptible qu'elle est aux yeux des hommes, ne laisse pas

Du  
XXXIII.  
Article.

de se produire au-dehors, de se faire connoître & admirer : de même que le poisson qui se cache au fond d'une eau claire, est toujours apperçû au-dehors : & il appuye cette doctrine de quelques exemples des anciens Empereurs *Yen wang*, & *You wang*, dont il est parlé dans les livres canoniques intitulez *Y king*, *Chu king* & *Chi king*.



## L U N Y U ,

O U

## L I V R E D E S S E N T E N C E S .

*Troisième Livre Classique ou Canonique du second Ordre.*

Contenu  
de ce Li-  
vre.

**C**E livre qui est un recueil de discours sententieux & moraux, est divisé en vingt articles, & ne contient que des demandes, des réponses, & des sentences prononcées tantôt par Confucius, tantôt par ses disciples, sur les vertus, les bonnes œuvres, & l'art de bien gouverner : à la réserve du dixième article, où les disciples de Confucius d'écrivent en détail la conduite extérieure de leur maître. On trouve dans ce recueil des maximes & des sentences de morale aussi belles que celles des sept sages de la Grèce qu'on a tant vanté. Comme il n'est pas possible de faire le précis de tant de maximes détachées, je me contenterai de marquer en peu de mots les choses principales, dont on traite dans chaque article.

Sommaire  
de l'Arti-  
cle 1.

Dans le premier il fait le caractère d'un homme sage, & fait connoître qu'elles sont ses vertus & ses devoirs, en quelque état qu'il se trouve, soit qu'il mene une vie privée, soit qu'il soit à la tête des affaires. Il dit entr'autres choses, qu'il n'est pas possible qu'un flateur soit vertueux : à quoi le disciple de Confucius ajoute, qu'il s'examine tous les jours sur trois choses : 1°. Si quand il rend service à quelqu'un, il s'y employe tout entier & sans réserve. 2°. Si dans le commerce qu'il a avec ses amis, il y procède avec candeur & avec franchise. 3°. Si après avoir écouté la doctrine de son maître, il a soin d'en profiter, & de la mettre en pratique. Il dit encore que celui qui étudie la sagesse, ne s'afflige pas de ce qu'il est peu connu des hommes : mais que sa douleur est de ne les pas assez connoître.

Du II.

Dans le second, il parle des devoirs d'un Prince qui veut bien gouverner ses peuples, du respect que les enfans doivent avoir pour leurs parens. Il enseigne à quels indices on peut connoître qu'un homme est sage : avec quel soin on doit rejeter les mauvaises sectes, &c. Voulez-vous connoître, dit-il, si un homme est sage, ou non ? Examinez bien ses actions : si elles sont mauvaises, il n'est que trop connu : si elles sont bonnes, tâchez de décou-

vrir

vrir quel est le motif qui le fait agir. Portez votre curiosité encore plus loin : examinez qu'elles sont ses inclinations, & à quoi il prend le plus de plaisir. Après cela il aura beau se contrefaire, vous le connoîtrez tel qu'il est. Celui qui approuve les mauvaises festes, dit-il encore, telles que sont celles des bonzes *Ho chang* & *Tao seë*, se fait un grand tort à lui-même, & cause un grand préjudice à l'Empire. Il n'y a de vraie doctrine que celle que nous avons reçüe des anciens sages, qui nous enseigne à suivre la droite raison, à conserver la droiture du cœur, à garder la bienfiance, à corriger nos défauts, & à réformer nos mœurs.

Dans le troisiéme il entre dans le détail des cérémonies prescrites, pour honorer les parens défunts, & il reprend ceux qui les négligent, ou qui les transgressent. Il parle du culte dû aux esprits, des loix impériales, de la musique, & de la manière de s'exercer à tirer de l'arc (a). Du III.

Dans le quatrième il parle des devoirs des enfans envers leurs parens. Il montre la différence qu'il y a entre un homme droit, & un fourbe : entre un homme sage, & un insensé. Voici quelques-unes de ses maximes. Par les fautes mêmes des hommes, on peut juger s'ils sont vertueux ou non : un homme vertueux ne péche gueres que par excès d'affection & de reconnaissance : un homme vicieux péche d'ordinaire par excès de haine & d'ingratitude. Le sage n'a en vûe que la beauté de la vertu, & l'insensé ne songe qu'aux commoditez & aux délices de la vie : Le sage ne s'afflige point de ce qu'on manque à l'élever aux grandes charges, mais de ce qu'il manque lui-même des qualitez nécessaires, pour les remplir dignement. En voiant les vertus des sages, c'est être sage que de les imiter. En voiant les vices des méchans, c'est être vertueux que de se fonder soi-même, & d'examiner si l'on n'est pas sujet aux mêmes vices. Du IV.

Dans le cinquiéme, Confucius porte son jugement sur les qualitez, le naturel, les vertus, & les défauts de quelques-uns de ses disciples. Il loue, par exemple, un nommé *Tsu uen*, qui ayant été élevé trois fois à la charge de premier Ministre dans le Royaume du *Tsou* \*, ne donna aucun signe de joye : & qui ayant été autant de fois dépoüillé de sa dignité, ne donna aucun signe de tristesse. A quoi il ajoûte : je juge de-là que c'est un excellent Ministre : mais qu'il fût vertueux, je n'oserois l'assurer : car pour en être certain, il faudroit pouvoir pénétrer dans son intérieur, & connoître s'il a la droiture du cœur. Il enseigne ensuite qu'on ne doit point juger de la vertu d'un homme par quelques actions extérieures, qui n'ont souvent que l'apparence de la vertu : que c'est dans le cœur & dans sa droiture naturelle, que réside la vraie vertu. Du V.

De la manière de connoître l'homme.

Dans

(a) Dans cet exercice où l'on apprenoit à tirer de l'arc, on mettoit pour but une peau de bête. Pour l'Empereur c'étoit une peau d'ours : pour un Roi, une peau de cerf : pour un Mandarin, une peau de tygre : & pour un Lettré, une peau de sanglier. L'Empereur tiroit à 120. pas du but : le Roi, à 80. le Mandarin à 70. & le Lettré, à 50. Ces différentes distances marquoient les divers degrés d'autorité & de juridiction.

\* C'est la province de *Hou-quang*.

Du VI.

Dans le sixième, Confucius fait connoître quelques-uns de ses disciples qu'il juge être propres au gouvernement : & il loué l'extrême ardeur qu'ils ont d'apprendre & de se perfectionner. Il parle ensuite de la manière, dont on doit donner & recevoir : puis il explique les qualitez de la vraie vertu. Mon disciple *Yen houi* se vit réduit à une extrême pauvreté : il n'avoit que du ris & de l'eau pour sa subsistance. Cependant, dans cet état d'indigence, il ne perdit jamais sa tranquillité & sa joie ordinaire. C'est là ce que j'appelle un vrai sage. . . . . J'appelle un homme vertueux, celui qui commence d'abord par supporter constamment toutes les peines qui se présentent, pour acquérir la vertu : & qui ensuite pense à goûter la douceur, qui se trouve à la posséder. . . . . Un homme vertueux peut se laisser tromper jusqu'à croire des choses fausses, mais il ne le fera jamais jusqu'à faire des choses mauvaises.

Du VI I.

Dans le septième, il rapporte les bas sentimens que Confucius avoit de lui-même, & les éloges que ses disciples lui donnoient. Ce n'est pas moi, disoit ce philosophe, qui ai inventé la doctrine que je vous enseigne : je la tiens des anciens, de qui je l'ai apprise. . . . . Il disoit une autre fois que quatre choses lui faisoient continuellement de la peine : la première, de ce qu'il avoit fait si peu de progrès dans la vertu : la seconde, de ce qu'il n'étoit pas assez ardent pour l'étude : la troisième, de ce qu'il ne se livroit pas tout entier aux devoirs que prescrit la justice : la quatrième enfin, de ce qu'il n'étoit pas assez attentif sur lui-même, & sur la réforme de ses mœurs. . . . . Il disoit encore : je me vois dans une indigence extrême, un peu de ris & d'eau, c'est tout ce que j'ai pour vivre : avec cela je suis gai & content : c'est que je regarde les dignitez où l'on s'élève, & les richesses qu'on acquiert par des voies iniques, comme des nuées que le vent pousse de côté & d'autre dans les airs. . . . . Que je suis heureux ! s'écrioit-il encore : si je fais une faute, elle est aussi-tôt connue de tout le monde. . . . . Un jour qu'il apprit qu'on lui donnoit le nom de *King*, c'est-à-dire, de très-sage : cet éloge ne me convient point, dit-il, & je ne puis le supporter. Tout ce qu'il y a de bien à dire de moi, c'est que je m'efforce d'acquérir la sagesse & la vertu, & que je ne me rebute point de la peine qu'il y a de l'enseigner aux autres. . . . . Ses disciples disoient de lui qu'il alloit trois choses qui ne paroissent gueres compatibles, tous les agrémens de la politesse avec beaucoup de gravité, un air sévère avec beaucoup de bonté & de douceur, une grandeur d'âme extraordinaire avec beaucoup de modestie.

Du VIII.

Eloge de  
*Chun*, &  
d'*Yu*.

Dans le huitième, il fait l'éloge des anciens Empereurs *You wang*, *Yu*, *Chun*, *Yao*. Il rapporte quelques maximes du docteur *Tseng*, & il enseigne quels sont les devoirs d'un homme sage. Où trouve-t-on, dit Confucius, une grandeur d'âme pareille à celle des Empereurs *Chun*, & *Yu*? Ils furent tirez d'une condition très-abaissée, pour être élevés à l'Empire : & sur le trône, ils furent si peu susceptibles d'ambition & de vaine gloire, qu'ils possédoient l'Empire, comme s'ils ne le possédoient pas. . . . . Où trouver un homme habile, qui écoute avec docilité les instructions que lui donne un ignorant ? Où trouver un homme traité avec mépris & outrage :

ge: qui ne pense point à en tirer vengeance? Pour moi, je n'ai connu que mon condisciple *Yen yuen*, qui fut de ce caractère. . . . . Un sage doit toujours apprendre, comme s'il ne favoit rien, & il doit toujours craindre d'oublier ce qu'il a appris.

Dans le neuvième, se trouvent divers éloges de Confucius, de sa doctrine, de sa modestie, lorsqu'il parloit de lui-même, avec divers préceptes pour acquérir la sagesse. Nous ne devons pas seulement respecter les vieillards, disoit Confucius: nous devons encore respecter les jeunes gens: car que sçai-je si ce jeune homme ne deviendra pas un jour plus sage & plus vertueux que moi? . . . . . Je n'ai encore vu personne, qui eût autant de passion pour la vertu, que j'en ai vu d'autres qui en avoient pour le plaisir. Du IX.

Dans le dixième, les disciples de Confucius décrivent l'air & l'extérieur de leur maître: de qu'elle manière il se comportoit, soit dans l'intérieur de sa maison, soit au dehors avec les personnes de tout âge & de tout état, sa façon de vivre, de parler, de marcher, de se vêtir, de boire, de manger, de dormir, &c. Du X.

Dans le onzième, Confucius s'entretient de ses disciples: il loué les uns & reprend les autres. L'un d'eux le priant de lui apprendre à bien mourir: vous n'avez pas encore appris à bien vivre, lui répondit-il: apprenez-le, & vous sçavez bien mourir. Du XI.

Dans le douzième, Confucius enseigne à rendre ses actions conformes à la droite raison: puis il prescrit le moyen de bien gouverner le peuple, d'exiger le tribut, & d'acquérir la vertu. Quelqu'un lui demandant ce qu'il falloit faire pour bien vivre: quand vous paroissez au dehors, lui répondit-il, soyez aussi grave & aussi modeste, que si vous visitiez un grand seigneur: traitez les autres comme vous voulez qu'on vous traite vous-même: ne dites & ne faites rien qui puisse, ou les chagriner, ou les irriter. . . . . Il dit à un autre de ses disciples: la vie & la mort dépendent de la loi du *Tien* \*, on ne peut pas la changer: la pauvreté & les richesses viennent de la disposition du *Tien*, on ne peut pas le contraindre: le sage révere cette loi & cette disposition du *Tien*: & c'est là la source de la paix & de la tranquillité dont il jouit. Du XII.

Dans le treizième, il enseigne les qualitez & les vertus que doit avoir un homme sage & prudent. Je crois qu'un homme est sage, dit-il, quand je vois qu'il se fait aimer de tous les gens de bien & qu'il n'est haï que des méchans. . . . . Je pense qu'un homme veut être vertueux, quand je le vois de la modestie dans l'intérieur de sa maison, de l'activité dans les affaires, & de la candeur dans le commerce qu'il a avec les autres hommes. Du XIII.

Dans le quatorzième, il parle du devoir d'un homme sage, du soin que le ciel prend des Royaumes, des qualitez d'un Ministre du Prince, & du zèle qu'il doit avoir pour le bon gouvernement. Celui qui n'a pas de peine à promettre, dit Confucius, en a toujours à tenir sa promesse. . . . . Les anciens, dit-il encore, étudioient la sagesse pour elle-même, c'est-à-dire, pour connoître la vérité & acquérir la vertu. Les modernes s'appli-

\* Du Ciel.

quent à l'étude des vertus à cause des autres, c'est-à-dire, pour se faire un nom & acquérir des honneurs & des richesses. . . . . Un pere qui aime son fils, n'a-t-il pas soin de le corriger lorsqu'il fait quelque faute? De même un Ministre fidèle à son Prince, ne doit-il pas l'avertir, lorsqu'il manque à quelqu'un de ses devoirs?

Du XV.

Le quinzième, contient diverses maximes touchant les vertus d'un homme sage, & le grand art de régner. En voici quelques-unes. Quand un homme est haï de tout le monde, avant que de le haïr, examinez ce qu'il y a en lui de haïssable. Quand un homme est aimé de tout le monde, avant que de l'aimer, examinez ce qu'il y a en lui d'aimable. Ne se point corriger de ses fautes, c'est en commettre de nouvelles. . . . . Soyez sévère pour vous, & doux pour les autres, vous n'aurez jamais d'ennemis. . . . . Le sage aime à demeurer avec lui-même, l'insensé cherche les autres.

Du XVI.

Dans le seizième, il s'élève contre un premier Ministre, qui ne détournait pas son Prince de faire une guerre injuste, & il fait voir les malheureuses suites d'un mauvais gouvernement. Il parle ensuite des personnes & des choses qu'on doit aimer, de ce que doit éviter l'homme sage, & de la manière dont Confucius instruisoit son fils. Voici quelques-unes de ses maximes. Si un léopard ou un tygre s'échappe du parc royal, à qui doit-on s'en prendre? Si le trouble & la dissension bouleversent un Etat: qui en est coupable? . . . . . J'ai vû un grand Prince qui s'affligeoit, non pas du petit nombre de ses sujets, mais de leur ambition: non pas de la pauvreté de son Royaume, mais de la discorde qui y régnoit. En effet, que l'ambition soit bannie d'un Etat, il sera bien-tôt riche: que la tranquillité & la subordination y régnent, il fourmillera bien-tôt de peuples. . . . . Trois sortes d'amis utiles: ceux qui sont vertueux: ceux qui sont Francs & sincères, ceux qui sont sçavans. . . . . Un jeune homme qui est en présence d'une personne vénérable par son âge, ou par sa dignité, peut commettre trois fautes: la première, s'il parle sans qu'on l'interroge, il passera pour un étourdi: la seconde, si lorsqu'on l'interroge, il ne dit mot, on croira que c'est un homme fourbe & dissimulé: la troisième, s'il parle sans trop réfléchir à ce qu'il dit, il sera regardé comme un insensé.

Du XVII.

Le dix-septième, contient le sentiment de Confucius, touchant les Mandarins qui abandonnent le parti de leurs Princes: les vertus nécessaires à un Prince: ceux qu'un homme sage doit haïr, & l'obligation de trois ans de deuil, à la mort d'un pere ou d'une mere. Je veux, dit Confucius, qu'un Prince soit grave, bon, vrai dans ses paroles, appliqué, & libéral. S'il a de la gravité, il se fera respecter de ses sujets. S'il a de la bonté, il se rendra maître de tous les cœurs. S'il aime la vérité, il gagnera la confiance, & ne causera nul ombrage. S'il est appliqué, les peuples travailleront à se perfectionner. S'il est libéral, on se fera un plaisir de lui obéir. . . . . Il y a quatre sortes de personnes qu'un homme sage doit haïr, dit encore Confucius. 1°. Ces esprits malins qui aiment à publier les défauts des autres. 2°. Ces âmes viles, qui parlent mal de leurs Princes. 3°. Ces hommes puissans, qui n'ont nul sentiment d'humanité. 4°. Ces gens hardis

dis & précipitez, qui agissent sans nulle réflexion. *Tsu kung* l'un de ses disciples prenant la parole: il y en a encore trois, dit-il, que je ne puis souffrir. 1°. Ces esprits ignorans & grossiers, qui cherchent à paroître habiles & éclairés. 2°. Ces âmes hautaines & présomptueuses, qui affectent de la bravoure & du courage. 3°. Enfin ces esprits fatyriques & mordans, qui veulent paroître droits & sincères. . . . Il y a une chose qui me paroît très-difficile, dit encore Confucius, c'est d'avoir à gouverner des femmes & des domestiques: si vous les traitez avec douceur & avec familiarité, ils perdent le respect: si vous usez de sévérité, ce sont des emportemens & des plaintes continuëles.

Dans le dix-huitième, il fait l'éloge de quelques anciens Princes ou Empereurs, & de leurs Ministres: il fait voir combien l'amour qu'un Prince a pour les femmes, est nuisible au bon gouvernement: il rapporte les actions de quelques sages, qui ont mené une vie cachée & obscure: il parle ensuite de divers Musiciens, dont on avoit coutume autrefois de se servir dans les festins: & enfin il donne les règles d'un bon gouvernement, en rapportant l'instruction que fait un Prince à son fils.

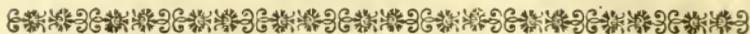
Dans le dix-neuvième, il fait voir quels sont les devoirs de celui qui veut acquérir la sagesse: & après avoir décrit la manière d'enseigner ses disciples, il justifie son maître Confucius de quelque reproche mal fondé, & fait son éloge. Voici quelques-unes de ses maximes. Celui qui se porte non-chalamment à l'étude de la sagesse, & dont l'esprit est léger & inconstant, n'augmentera pas pendant sa vie le nombre des sages, & ne le diminuera pas à sa mort. . . . . Lorsqu'on a à entretenir un vrai sage, on le trouve en trois situations différentes: quand on l'aperçoit de loin, il a un maintien grave & sévère: quand on approche de lui, & qu'on l'entretient, il a un air & des manières pleines d'affabilité & de douceur: quand on l'écoute, on est charmé de sa fermeté & de sa droiture. . . . . Un sage Ministre doit d'abord persuader au peuple qu'il l'aime, & qu'il a à cœur ses intérêts, quand il en est venu là, il peut sans crainte exiger des tributs, le peuple ne se croira pas vexé: ensuite il doit bien convaincre le Prince de sa fidélité, & de son dévouement à sa personne, sans quoi les avis qu'il lui donnera, seront regardés comme des outrages. . . . . Quoique l'Empereur *Tcheou* ne fût pas aussi méchant qu'on l'a publié: cependant comme il a laissé après lui une mauvaise réputation, on lui attribue communément toutes sortes de crimes, c'est par cette raison qu'un sage ne souffre pas en lui. L'apparence même du vice, de crainte qu'on ne lui attribue beaucoup de vices réels qu'il n'a pas.

Le ving-tième contient les commencemens & les succès du sage gouvernement des Empereurs *Tao*, *Chun*, *Yu*, *Tching tang*, & *Vou wang*, avec les qualitez d'un bon gouvernement, & les défauts d'un mauvais: tout ce qu'ils recommandoient à leurs Ministres & à leurs sujets, c'est de suivre ce juste milieu, en quoi consiste la droite raison & la vertu.

Du  
XVII;

Du XIX;

Du XX;



## MENG T S È E.

O U

## LE LIVRE DE MENCIOUS.

*Quatrième Livre Classique, ou Canonique du second Ordre.*

De l'Auteur de cet Ouvrage.

**M**ENG est le nom de l'auteur, & *Tsèè* indique la qualité de Docteur : c'est-à-dire, que ce livre a été composé par le Docteur *Meng*. Il étoit parent des Rois ou Princes du Royaume de *Lou*, qui est maintenant la province de *Chan tong*, & disciple de *Tse tsèè* petit-fils de Confucius. *Su ma* auteur des annales de l'Empire, qui a ramassé les enseignemens & les actions des grands hommes, depuis l'Empereur *Yao*, jusqu'à l'Empire de la Dynastie des *Han*, fait les plus grands éloges de l'ouvrage de *Mencius*. Nul des disciples de Confucius, dit-il, n'a si bien rendu le sens & la force de la doctrine de ce Philosophe, & quiconque veut en avoir l'intelligence, doit commencer ses études par l'ouvrage de *Mencius*.

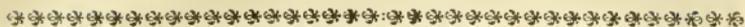
Sa Division.

Son livre est divisé en deux parties: la première contient six chapitres, & la seconde huit. Il traite presque dans tout l'ouvrage du bon gouvernement: & comme tout l'Empire étoit rempli de troubles & de guerres intestines, il recommande sur toutes choses la droiture de cœur & l'équité. C'est pourquoi il prouve que ce n'est pas par la force des armes, mais par l'exemple des vertus, qu'on peut rétablir la paix & la tranquillité dans l'Empire. Ce sont des discours suivis en forme de dialogues ou d'entretiens, qu'il a, soit avec ses disciples, soit avec des Princes: & pour mieux éclaircir ce qu'il veut prouver, il se sert souvent de similitudes & de comparaisons familières, selon la méthode des anciens.

Son But.

Le but qu'il se propose, se réduit à ces quatre principaux points. 1°. Il estime & loué beaucoup la manière, dont l'Empire a été gouverné par les premiers Empereurs des trois familles Impériales: sçavoir, *Hia*, *Chang*, & *Tcheou*. 2°. Il méprise & désapprouve la conduite de quelques Souverains, qui ont cru pouvoir rétablir la paix par la voye des armes. 3°. Il fait voir en quoi consiste la bonté & la droiture de la nature humaine. 4°. Il réfute les dangereuses erreurs de quelques Sectaires.

Après cette idée générale, je vais entrer dans le détail, & donner le précis de chaque chapitre.



## P R E M I E R E P A R T I E.

## P R E M I E R C H A P I T R E.

**L**E premier chapitre contient un dialogue de *Mencius* avec le Prince du Royaume de *Guei*. Ce Prince fut nommé après sa mort *Hoei vang*. *Hoei* signifie *bien faisant*, & *Vang* signifie *Prince, Roi*: c'est pourquoi on l'appelle *Leang, Hoei, Vang*, qui veut dire le Roi bien-faisant de *Leang*, ou de *Guei*. Le Royaume de *Guei* est maintenant la province de *Ho nan*: & la ville de *Ta Leang*, qui s'appelle maintenant *Cai fong* en est la métropole.

Analise du  
Chapitre I.  
du *Meng*  
*tsé*, Partie  
I.

Le Prince de *Leang* avoit invité les sages de l'Empire à venir dans son Royaume: *Mencius* s'y rendit. La première instruction qu'il donna au Prince, fut de n'avoir en vûe dans l'administration de son Etat, que la piété & l'équité: un Prince, lui dit-il, est le modèle de ses sujets: s'il ne recherche que ses avantages particuliers, ses Ministres à son exemple, les Mandarins, les Lettrez, le peuple même, n'envisageront que leurs propres intérêts: c'est ce qui ne se peut faire qu'aux dépens du bien public qui sera négligé: & alors le Royaume se trouvera sur le penchant de sa ruine.

Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

*Mencius* rendit une seconde visite au Prince, lorsqu'il se promenoit dans son parc, & qu'il se divertissoit à voir nâger des cygnes dans son étang, & à voir courir les cerfs dans sa forêt. Un Roi, dit le Prince, qui ne doit s'occuper que du gouvernement de ses peuples, peut-il s'arrêter à ces sortes d'amusemens?

Les Princes, comme les autres hommes, répondit *Mencius*, peuvent prendre des divertissemens honnêtes: on lit dans le *Chi king* que le sage Empereur *Ven vang* ayant dressé le plan d'une tour pour observer les astres d'un parc, & d'un étang, le peuple accourut à l'envi pour travailler à ces ouvrages, & s'y employa avec tant de zèle & d'ardeur, qu'ils furent achevez en très-peu de jours.

Ce bon Prince se plaisoit de tems en tems à se promener dans ses allées, à voir courir ses cerfs apprivoisez, à considérer ses poissons dans l'eau, & à voir voler ses cicognes. D'où venoit dans ce peuple tant de zèle à procurer des plaisirs à son Prince? C'est qu'il en étoit gouverné avec piété & avec équité: c'est que ce sage Empereur étoit très-attentif à ne point laisser manquer son peuple des choses nécessaires à la vie.

Au contraire l'Empereur *Kié*, qui avoit coutume de dire qu'il étoit dans l'Empire ce que le soleil est dans le ciel, & qu'il ne périrait qu'avec cet astre, ne goûtoit aucun plaisir au milieu de ses délices, & vivoit dans une inquiétude continuelle, parce qu'il étoit devenu pour son peuple un objet d'exécration & d'horreur.

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
I. Par-  
tie I.

Ensuite il fait voir au Prince, que quand un Royaume est bien gouverné, il ne manque jamais de peuples : que le principe d'un bon gouvernement, c'est d'apporter tous ses soins à ce que le Royaume abonde des choses nécessaires à la vie : c'est de veiller à ce que les terres soient cultivées, la pêche abondante, les arbres plantez & taillez dans la saison : c'est de se rendre attentif au partage des champs, à la nourriture des animaux domestiques, des vers à soye : c'est d'être modéré dans les châtimens & dans l'imposition des tributs : c'est d'avoir soin que la jeunesse soit instruite dans les bonnes mœurs : c'est par-là que le Prince gagne l'affection de son peuple : quand il s'est rendu maître de leur cœur, il lui est aisé d'établir des loix, de donner des instructions utiles, d'ériger des écoles.

Mais c'est principalement dans un tems de famine, que le Prince doit secourir son peuple : il se rend très-coupable, & peu digne du trône, s'il entretient alors pour son seul plaisir quantité de bêtes inutiles, qui consomment bien des provisions nécessaires à la vie de l'homme, tandis que son peuple meurt de faim.

Direz-vous, ajoutez-il au Prince, que vous n'êtes pas la cause de la mort de ce peuple : que c'est à la stérilité qu'il faut l'attribuer ? C'est comme si, après avoir tué un homme d'un coup d'épée, vous me disiez : ce n'est pas moi, c'est l'épée qui l'a tué. Qu'importe qu'un homme périsse par le glaive, ou par le mauvais gouvernement de son Prince ? Il est naturel de haïr ces bêtes féroces, qui se tuent & se dévorent les unes les autres. Qu'est-ce qu'un Prince qui devant être le Pere de son peuple, préfère la conservation de vils animaux, qui font son plaisir & son amusement, à la vie de ceux qu'il doit regarder comme ses enfans.

*Mencius* voyant qu'on ne profitoit gueres de ses instructions dans le Royaume de *Guei*, tourna ses pas vers le Royaume de *Tsi*, qui étoit gouverné par un Prince nommé *Siuen wang*. Ce Prince étoit avide de la gloire qui s'acquiert par les armes. Nous avons cinq Princes, dit-il au Philosophe, dont les actions héroïques ont fait grand bruit dans l'Empire. On parle sur-tout de deux, qui se sont fait un grand nom par leurs conquêtes : racontez-moi leurs belles actions.

Confucius & ses disciples, répondit le Philosophe, auroient rougi de louer ces cinq Princes, & de transmettre leurs vertus guerrières à la postérité. Eux & moi qui suis leur disciple, nous ne nous sommes attachez qu'à l'étude de la sagesse & aux règles d'un bon gouvernement, que les anciens Empereurs nous ont laissées par leurs écrits, & par leurs exemples. Hé ! quelles sont ces règles, dit le Prince ? L'équité & la piété, répondit *Mencius* : si vous possédez ces deux vertus, vous établirez la paix & la tranquillité dans votre Etat ; vous protégerez, vous aimerez vos peuples comme vos propres enfans.

Mais est-ce une chose qui soit en mon pouvoir, répliqua le Prince ? Doutez-vous que vous ne le puissiez, dit *Mencius* ? *Hou* le votre premier Ministre m'a raconté qu'un jour que vous fortiez de votre palais, vous aperçûtes un bœuf qu'on avoit garotté, & qu'on traînoit hors des murs pour

pour l'égorger : que vous fûtes attendri à ce spectacle, & que vous ordonnâtes qu'on ramenât le bœuf dans son étable. Si la mort prochaine d'un vil animal a été capable d'exciter votre compassion, est-il possible que votre cœur ne soit pas ému à la vue des misères de votre peuple? Mais vous aimez le fracas des armes, vous vous faites un plaisir de lever des troupes : vous voulez voir des sujets affronter les périls & la mort.

Suite de l'Analyse du Chapitre I. Partie I.

Non, dit le Prince, ce n'est point là mon plaisir : ce sont des remèdes violens, dont j'use malgré moi, pour parvenir à ce que je souhaite. Hé! Que pouvez-vous souhaiter, reprit Mencius? Votre table n'est-elle pas couverte de mets exquis? Peut-on rien ajouter à la magnificence de vos habits? N'avez-vous pas à souhait tout ce qui peut flatter vos sens? Un nombre prodigieux de domestiques n'est-il pas attentif au moindre signal, pour vous servir & exécuter vos ordres? Que pouvez-vous souhaiter davantage?

Ce sont là des bagatelles, répondit le Prince : j'ai des vûes bien plus relevées. A quoi aspirez-vous donc, répliqua Mencius? A étendre votre Royaume? à subjuguier les nations voisines? à envahir l'Empire? C'est comme si vous vouliez monter sur cet arbre, pour y trouver des poissons.

Vous êtes outré dans vos réflexions, dit le Prince. Non non, répondit Mencius : loin d'exagérer, je n'en dis pas encore assez : car enfin celui qui grimpe sur un arbre pour y chercher des poissons, se donne à la vérité une peine inutile, mais il n'y a que lui qui en souffre : son entreprise, toute vaine qu'elle est n'apporte aucun dommage à l'Etat, & n'entraîne aucune calamité après elle. Au lieu que par les guerres que vous faites, vous vous consumez en vain de chagrins & d'inquiétudes, vous épuisez votre Royaume, & vous le plongez dans la plus affreuse misère. Croyez-moi, Prince, ne portez vos vûes qu'au gouvernement de votre Etat : efforcez-vous de rendre vos peuples heureux : ayez soin qu'ils aient de quoi raisonnablement fournir à leurs besoins : faites cultiver les terres & régner l'abondance : veillez à la réformation des mœurs, & à l'éducation de la jeunesse : alors tous les peuples désertèrent les terres, où les Princes les tyrannissent : ils s'empresseront de venir goûter les douceurs de votre Empire : & enfin ils se feront un bonheur de couler & de terminer leurs jours, sous le paisible gouvernement d'un Prince si vertueux & si juste.

## SECOND CHAPITRE.

LE Roy *Suen vang* avouë à Mencius qu'il se plaît fort à la musique : le Philosophe ne désapprouve pas cette inclination, au contraire il dit qu'elle peut être utile au bon gouvernement, à cause du rapport qu'il y a entre l'accord des sons & des cœurs : & parce que l'harmonie, & cette suite bien rangée de plusieurs accords, est une image sensible de l'union & de la parfaite intelligence, qui doit régner dans un corps politique entre le

Analyse du Chapitre II. du *Meng tsé*, Partie I.

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
II.  
Partie I.

chef & les membres: mais que cet accord & cette-intelligence ne peuvent subsister, si le Prince ne songeant qu'à ses divertissemens, & loin de les partager avec son peuple, le laisse plongé dans la tristesse & la misère, & que c'est là la source de ses murmures.

Le Prince changeant de discours: on rapporte, dit-il, que le parc du Prince *Ven wang* avoit 70. stades de circuit, & le peuple le trouvoit trop petit: le mien n'a que quarante stades, & le peuple le trouve trop grand. A quoi attribuer ces différens jugemens du peuple?

Je vais vous l'apprendre, répondit *Mencius*. Il étoit permis à quiconque d'entrer dans le parc du Prince *Ven wang*, d'y prendre du bois & des légumes, d'y chasser les faisans & les lièvres: l'entrée n'en étoit fermée à personne: voilà pourquoi le peuple le trouvoit trop petit. Quand je suis entré sur vos terres, je me suis informé des usages de votre Royaume, afin de les observer: de même que des inhibitions, & des défenses faites par vos loix, afin de ne les point enfreindre: on m'a répondu que vous aviez un parc de quarante stades de circuit: que l'entrée en étoit interdite à tous vos sujets: & que si quelqu'un avoit été assez hardi que d'y mettre le pied, & d'y tuer ou blesser un de vos cerfs, il étoit puni aussi sévèrement, que s'il avoit tué ou blessé un homme. Vous étonnez-vous après cela que le peuple le trouve trop grand?

Le Prince à qui ces avis ne plaisoient gueres, passa à une autre question. Apprenez-moi, dit-il, ce que je dois faire, pour conserver la paix dans mon Etat, & gagner l'amitié des Princes mes voisins. Deux choses, répondit le Philophe: être obligé, officieux, toujours prêt à faire plaisir à ceux qui sont plus foibles que vous: être respectueux & soumis envers ceux qui sont plus puissans que vous. Il l'exhorte ensuite à ne se pas livrer aux saillies d'un naturel fougueux & bouillant, en lui faisant voir que la vraie force consiste à modérer sa colere, & à maîtriser ses passions, & que la vraie sagesse n'envisage que la pure équité.

Une autrefois le Prince ayant admis *Mencius* dans sa maison de plaisance: ce lieu si délicieux, lui dit-il, n'a-t-il rien d'incompatible avec la sagesse dont un Roy doit faire profession? Non, répondit *Mencius*, pourvu qu'un Roy se fasse un sujet de joye de ce qui réjouit ses sujets, & qu'il s'afflige de ce qui les attriste. S'il partage avec ses peuples leur joye & leur tristesse, ses peuples à leur tour partageront avec lui ses chagrins & ses plaisirs. C'est par-là qu'un Royaume est bien gouverné.

Les anciens Empereurs, poursuivit *Mencius*, faisoient tous les douze ans la visite des Royaumes & des Rois leurs tributaires: & cette visite s'appelloit *Inspection*. Tous les six ans ces Rois se rendoient à la Cour de l'Empereur, pour y rendre compte de leur conduite, & de la manière dont ils administroient leur Etat.

De même les Empereurs dans leur district, & les Rois dans leur Royaume, faisoient deux fois chaque année la visite: la première au Printemps, pour examiner si l'on avoit soin de semer & de labourer les terres: & lorsqu'en quelque endroit on manquoit de grains pour les ensemencer, ils en four-

fournissoient des greniers publics. La seconde se faisoit en Automne, & dans le tems de la récolte: & si elle n'étoit pas assez abondante, pour fournir à la subsistance de tout le peuple, ils y suppléoié en ouvrant les greniers publics.

On tient maintenant une conduite bien différente. A la vérité les Princes font la visite de leurs Royaumes: mais comment la font-ils? Ils marchent escorté de près de trois mille soldats, qui consomment la plus grande partie des provisions nécessaires à la subsistance du pauvre peuple. On voit ce peuple sans force & languissant de faim. Faut-il s'étonner s'il a la rage dans le cœur, & si dans l'oppression où il est, il cherche à s'en consoler par ses murmures, & par les invectives perpétuelles dont il déchire la réputation de son Prince? Je vous remets devant les yeux la conduite des anciens Rois, & celle que tiennent les Princes d'aujourd'hui: c'est à vous de voir auxquels vous aimez mieux ressembler.

Ensuite il lui proposa l'Empereur *Ven wang* pour modèle. Ce Prince n'imposoit pour tribut aux laboureurs, que la neuvième partie de leur récolte: il assignoit des pensions aux fils & aux petits-fils des Mandarins décedés: on ne connoissoit point de doüanes dans ses Etats: les marchandises y entroient, & en sortoié sans être taxées: la pêche n'étoit interdite à personne dans les lacs & les rivières publiques: s'il falloit punir un criminel, comme le crime est personnel, le châtiment l'étoit aussi, & on ne l'étendoit pas comme à présent, jusqu'à sa femme & à ses enfans. Enfin ce Prince, qui signaloit chaque instant de son règne par sa bonté & sa clémence, en faisoit ressentir les effets principalement à quatre sortes de personnes, aux vieillards qui n'avoient plus de femmes: aux femmes veuves qui avoient perdu leurs maris: aux vieillards qui se trouvoient sans enfans, & aux jeunes orphelins qui avoient perdu leur pere. Ces quatre espèces de malheureux lui paroissoient les plus dignes de compassion, parce qu'étant destituez de tout secours humain, ils n'avoient de ressource que dans la bonté du Prince, qui, quoiqu'il soit le pere de tous ses sujets, l'est encore plus particulièrement de ceux qui sont le plus abandonnez.

Que diriez vous, Prince, continua *Mencius*, si celui qui est à la tête du tribunal suprême de la justice, ne veilloit pas sur la conduite de ses subalternes: s'il ne s'informoit pas de la manière dont les Magistrats administrent la justice: s'il permettoit qu'on châtiât des innocens, & qu'on renvoyât des criminels absous? Je le déposerois, répondit le Prince. Mais, poursuivit le Philosophe: Si un Roi néglige le soin de son Royaume: s'il ne songe point à instruire ses peuples: s'il n'a pas compassion de leur misère: s'il ne protège point les malheureux, & ceux qui sont sans appui: qu'en pensez-vous? A ces mots le Prince rougit, & parut embarrassé: il jeta les yeux de côté & d'autre, comme s'il eût été distrait: & sans répondre à *Mencius*, il le congédia.

Dans un autre entretien, *Mencius*, enseigne au Prince à bien choisir ses Ministres: il l'exhorte à ne pas s'en rapporter au témoignage des particuliers, qui peuvent le surprendre, ni même à la voix publique du peuple,

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
II. Partie I.

qui est aisé à se tromper: mais il lui conseille de s'affûrer par lui-même de leur probité, de leur désintéressement, de leur zèle, & de leurs lumières: il lui propose le choix de ceux, qui depuis leur tendre jeunesse n'ont pas cessé de s'appliquer à l'étude de la sagesse, & qui dans un âge mûr, ont acquis par leur travail & leur application, les connoissances nécessaires pour bien gouverner les peuples.

### TROISIÈME CHAPITRE.

Analise du  
Chapitre  
III. du  
*Meng tseï*,  
Partie I.

C E chapitre contient le dialogue de *Mencius* avec son disciple *Kung sung tcheou*, sur l'art de gouverner. Il fait voir qu'au milieu des troubles dont l'Empire est agité, & vû la misère des peuples, qu'on opprime dans les divers Royaumes: rien n'est plus aisé à un Prince qui gouverne ses sujets avec équité & avec douceur, que de se concilier tous les cœurs, & de parvenir à la Monarchie. Mais où trouver aujourd'hui, dit-il, un Prince qui ait ces qualitez? Ces heureux tems, où l'Empire étoit gouverné par de sages Princes, sont passez, & à peine en reite-t-il le souvenir.

Qualités  
nécessaires  
à celui qui  
gouverne.

Il demande encore dans celui qui gouverne, un cœur ferme & inébranlable, soit quand il faut prendre son parti dans des affaires douteuses, soit lorsqu'il s'agit de s'expoter aux dangers. Il cite plusieurs exemple de ces grands hommes, que rien ne pouvoit ébranler, & auxquels on pouvoit arracher la vie, mais non pas l'intrépidité & le courage.

Première  
qualité, la  
Fermeté.

Il y a de  
deux  
sortes de  
Fermeté.

Il distingue deux sortes de fermeté: celle des petits esprits, & celle des grandes ames. Ceux-là ne suivent que la première impétuosité d'une ardeur bouillante: celles-ci ne se dirigent que par la droite raison. Je me souviens, dit *Mencius*, que notre maître Confucius me donna autrefois deux règles, auxquelles je pouvois discerner la vraie grandeur d'ame & le vrai courage. Si l'occasion se présente de combattre, me disoit-il, & qu'après de mûres réflexions, j'apperçoive qu'il n'est pas juste d'attaquer mon ennemi, fût-il beaucoup plus foible que moi, & incapable de me tenir tête, & de balancer un moment la victoire, je me donnerai bien de garde de l'attaquer. Vous voyez bien que ce ne seroit pas alors la crainte qui me feroit reculer. Mais d'un autre côté, si, après y avoir bien réfléchi, il me paroît qu'il est juste de livrer le combat: quand on m'opposeroit un million d'hommes, rien ne pourra m'arrêter, & je m'élancerai sans crainte dans les plus épais escadrons.

*Mencius* vient ensuite à la manière de bien gouverner. Il y a bien de la différence, dit-il, entre la conduite des anciens Empereurs, & celles de nos Princes: ceux-là aimoient la paix, & ceux-ci aiment la guerre: ceux-là par leur piété & par l'exemple de leurs vertus, soumettoient les hommes & les cœurs: ceux-ci soumettent véritablement les hommes, mais non pas les cœurs.

Quel est le Prince qui ne soit pas passionné pour la gloire, & qui n'ait pas horreur de tout ce qui peut ternir sa réputation? Il n'y a que la vertu qui donne de la gloire: & il n'y a que le vice qui cause du deshonneur.

Com-

Comment donc se peut-il faire que des Princes, qui craignent tant les hommes & l'infamie, se livrent à leurs passions & aux vices? C'est comme s'ils ne pouvoient souffrir l'humidité, & qu'ils voulussent loger dans un appartement bas & humide. S'ils ont tant de soin de leur réputation, que ne prennent-ils le moyen unique de l'établir, & de la conserver? Il n'y en a point d'autre, que de vaincre ses mauvaises inclinations, que d'estimer la vertu, que de faire la guerre aux vices, que d'honorer les sçavans, que d'élever aux premières dignitez les personnes sages & vertueuses: que de profiter de la tranquillité publique, pour établir des loix sages & utiles. Un Prince de ce caractère se rendra toujours redoutable à ses ennemis, & s'attirera l'estime & la vénération des autres Princes.

Mais qu'arrive-t'il? Maintenant que l'Empire est tranquille, & qu'on commence à y goûter les douceurs de la paix, ils ne songent qu'à se livrer aux plaisirs, & à s'amollir de plus en plus par le luxe & l'oisiveté. Faut-il s'étonner si un Royaume gouverné par un tel Prince paroît chancelant: si les peuples murmurent: & si l'on est à la veille d'avoir de nouveaux ennemis sur les bras?

Il n'y a personne, continue *Mencius*, qui n'ait reçu de la nature une certaine tendresse de cœur, qui le rend sensible aux misères d'autrui. Un Prince, dont les passions n'ont point étouffé ce penchant naturel, & qui compatit aux afflictions de ses peuples, n'a pas plus de peine à gouverner son Royaume, que s'il le tenoit entre ses mains.

Mais comment discerner ce penchant secret de la nature: cette sensibilité naturelle qui naît avec nous? Un exemple vous le fera connoître. Vous voyez tout-à-coup un enfant prêt à tomber dans un puits, aussi-tôt votre cœur est touché: vous volez à son secours. Ce n'est pas alors la réflexion qui vous détermine: vous ne pensez pas à mériter la reconnaissance de son pere & de sa mere, ni à vous procurer un vain honneur: vous agissez par un mouvement purement naturel. Dans les événemens imprévus, & lorsqu'on n'a point le tems de réfléchir, ni de délibérer, c'est la simple nature qui agit. Il n'en est pas de même dans d'autres conjonctures, où avant que d'agir, on a le tems de se consulter: il peut y entrer du déguisement & de la dissimulation.

Ce que je dis de la compassion, dit encore *Mencius*, je le dis des autres vertus: de la piété, de l'équité, de l'honnêteté, de la prudence: nous en avons les semences & les principes dans notre cœur: si nous avons soin de les suivre, nous serions continuellement en garde contre les passions, qui seules peuvent les détruire, & chaque jour nous nous perfectionnerions de plus en plus.

Un disciple de Confucius nommé *Tsè lou*, avoit un si grand désir de sa perfection, qu'on lui faisoit le plus sensible plaisir, quand on l'avertissoit de quelque défaut. L'Empereur *Yu* donnoit sur le champ des marques de son respect & de sa reconnaissance, à celui qui lui donnoit un sage conseil. *Chun*, ce grand homme regardoit la vertu, non pas comme le bien d'un particulier, mais comme un bien commun, & qui appartenoit à tous les hom-

Suire de  
l'Analise  
du Chapi-  
tre III.  
Partie I.

Sentiment  
de *Chun*  
sur la *Vertu*,

Suite de  
l'Analyse  
du Chapi-  
tre III.  
Partie I.

hommes. Tout ce qu'il voyoit de perfections & de vertus dans les autres, il en faisoit son profit, & s'efforçoit de les acquérir. C'est ce qu'il a mis en pratique dans tous les états de sa vie, non-seulement lorsqu'il cultivoit les campagnes de *Lie chan*, ou qu'il exerçoit le métier de potier de terre dans la ville de *Ho pin*, ou qu'il gagnoit sa vie à pêcher dans le lac *Lou y tse*, mais encore lorsqu'il fut Empereur.

Tâcher ainsi d'exprimer en soi-même les vertus qu'on a remarquées dans les autres, c'est rendre la vertu commune à tout le monde: car après avoir profité de l'exemple d'autrui, on donne le même exemple aux autres, afin qu'ils en profitent à leur tour.

## QUATRIÈME CHAPITRE.

Analyse du  
Chapitre  
IV. du  
*Meng tseé*,  
Partie I.

**M**ENCIUS continue l'entretien qu'il avoit commencé dans le chapitre précédent avec son disciple. Il parle d'abord de trois choses nécessaires pour réussir dans la guerre; sçavoir, le choix du tems, l'avantage du terrain, la concorde & l'union de ceux qui attaquent ou qui défendent une place. Mais c'est sur-tout cette dernière condition qu'il juge être absolument nécessaire.

Des Cho-  
ses néces-  
saires pour  
réussir dans  
la guerre.

Je veux, dit-il, qu'une ville soit dans le meilleur état de défense, soit par la hauteur de ses murs, soit par la profondeur de ses fosses, soit par le nombre & la valeur de ses soldats, soit enfin par l'abondance de ses provisions. Avec tout cela, si la discorde se mêle dans les troupes, si la méfintelligence met la division entre les chefs & les soldats, quelque bien fortifiée d'ailleurs que soit la ville, elle succombera bientôt, & ne fera pas une longue résistance.

Un des disciples de Mencius lui fit peu après une question, qui sembloit devoir l'embarasser: je me suis apperçû, dit-il à son maître, que dans les différens Royaumes où vous vous trouvez quelquefois, vous recevez les présens que les Rois vous font, & quelquefois vous les refusez. Vous avez refusé deux mille quatre cens taëls d'argent fin, que le Roi de *Tsi* vous offroit: & vous n'avez fait nulle difficulté d'en recevoir 1680. qui vous ont été offerts par le Roi de *Song*, & 1200. que le Roi de *Sie* vous a présentés. Je ne trouve point d'uniformité dans cette conduite: la même raison qui vous avoit fait refuser les présens de l'un, devoit aussi vous porter à refuser le présent des autres.

Vous vous trompez, répondit Mencius: je n'ai rien fait que selon les lumières de la raison & de l'équité. Me trouvant dans le Royaume de *Song*, & étant prêt de faire un long voyage, il étoit de la politesse & de l'équité du Prince, de fournir aux frais que j'étois obligé de faire: j'avois par conséquent une bonne raison d'accepter son présent. Le Royaume de *Sie* lorsque j'y étois, retentissoit du fracas des armes, & étoit menacé d'une irruption prochaine des ennemis: au milieu de ce tumulte, je courois risque de n'avoir pas de quoi vivre: & il étoit raisonnable que le Prince qui m'avoit

ap-

appelé dans ses Etats, pourvût à ma subsistance. Mais pour ce qui est du Roi de *Tsi*, comme il n'avoit aucune raison de me donner, je n'en avois point de recevoir : & si j'eusse accepté ses offres, c'eût été en moi une cupidité honteuse, & indigne d'un homme, qui a passé sa vie dans l'étude de la sagesse.

Suite de  
l'Analise  
du Chapitre  
I V.  
Partie I.

Mencius étant allé dans la ville de *Ping lo*, qui étoit du Royaume de *Tsi*, trouva le pays désolé par une stérilité générale : de ce grand nombre d'habitans, les uns périroient par la faim, les autres abandonnoient une terre ingrate, pour aller chercher des alimens dans les Royaumes les plus éloignés. Mencius adressant la parole à *Kiou sin*, Gouverneur de la ville : si quelqu'un de vos soldats, lorsqu'ils sont sous les armes, lui dit-il, quittoit son rang jusqu'à trois fois de suite, ne le puniriez-vous pas ? Je n'attendrois pas, répondit le Gouverneur, qu'il fit trois fois la même faute : dès la première fois il seroit châtié. Vous auriez raison, repliqua Mencius : mais vous vous condamnez vous-même, en négligeant ce qu'il y a de plus important dans votre charge. Pendant ces tristes années de stérilité, les peuples périrent de faim & de misère : j'en vois un grand nombre, qui courbez sous le poids des années, tombent de langueur dans les fosses, & y finissent leur malheureuse vie : j'en vois d'autres, & en plus grand nombre, qui étant plus jeunes & ayant plus de vigueur, errent de côté & d'autre dans tout l'Empire, pour y chercher dequoi vivre. Hélas ! répondit *Kiou sin*, je gémiss de tant de calamitez, & je voudrois bien pouvoir y apporter quelque remède : mais je ne suis pas le maître de faire ouvrir les greniers, & d'exempter le peuple des tributs. Mais, reprit Mencius, si un homme riche vous avoit confié le soin de ses troupeaux, & qu'il ne voulût point vous assigner les pâturages convenables à leur nourriture, que feriez-vous ? Vous êtes le pasteur de ce grand peuple : c'est au Roi que vous devez vous adresser pour soulager sa misère, & subvenir à ses besoins : si le Roi ne vous écoute pas, verrez-vous tranquillement ce peuple mourir de faim, & ne devez-vous pas plutôt renoncer à votre gouvernement ?

Mencius voyant que les sages conseils qu'il donnoit au Roi de *Tsi* & à ses Ministres, n'étoient d'aucune utilité, prit le parti de se retirer dans sa patrie. Un de ses disciples nommé *Tu*, qui l'accompagnoit dans le voyage, appercevant un certain nuage de tristesse & de mélancolie, qui lui couvroit le visage, lui parla ainsi : je vous ai souvent entendu dire que le sage ne se fâche point, si le ciel cesse de favoriser ses entreprises, & qu'il ne se plaint point lorsque les hommes refusent de se conformer à ses maximes. Cependant je vous vois un air triste : cette mélancolie qui ne vous est pas naturelle, est sans doute la marque de quelque secret mécontentement ?

Non, répondit Mencius, je ne me plains ni du ciel, ni des hommes : ce sont les différentes conjonctures, qui me rendent ou gai, ou triste. Quand je menois une vie privée, & que dans ma solitude, je m'occupois uniquement de l'étude de la sagesse, c'étoit le tems de la joie. Maintenant que j'enseigne ma doctrine aux Rois & aux peuples, & que j'ai en vûe le bien public, c'est le tems de la tristesse.

## CINQUIÈME CHAPITRE.

Analise du  
Chapitre  
V. du  
*Meng tseü*,  
Partie I.

CE chapitre contient le dialogue qu'eut Mencius avec le Prince *Ven Kung*, héritier de la principauté de *Teng*. Il lui fait voir qu'il n'y a personne qui ne puisse pratiquer la vertu, & imiter les sages, parce que la bonté de la nature que nous recevons du *Tien*\*, est la même dans tous les hommes, & que cette bonté n'est autre chose qu'une inclination naturelle à la piété, & à l'équité.

Lorsque les passions s'élèvent avec l'âge, dit-il, si la raison les modere, la nature se perfectionne, & l'on devient vertueux. Il lui propose ensuite pour modèles, les Empereurs *Yao* & *Chun*. Et ne croyez pas ajoûta Mencius qu'on ne puisse atteindre à la vertu de ces héros. Ils étoient hommes comme vous: & avec les efforts que vous ferez, & l'application que vous apporterez, vous pouvez devenir sage comme eux. Tout ce que je crains, c'est que vous ne vous rebutiez par les difficultez qui se rencontrent, lorsqu'on veut travailler à vaincre les passions, à pratiquer la vertu, & à apprendre l'art de bien gouverner. Une médecine, dit le livre *Chu king*, n'opère point la guérison, si elle ne travaille le malade: de même un Prince retirera aucun profit des enseignemens des sages, s'il ne s'efforce à se vaincre lui-même.

Le Prince *Ven kung* à la mort de son pere, qui arriva dans ce tems-là, consulte Mencius de quelle manière il doit lui rendre les derniers devoirs, pour mieux marquer son respect filial. Il faut observer, répondit Mencius, ce que les rits prescrivent aux enfans, qui sont véritablement respectueux envers leurs peres. Le deuil doit durer trois ans. Pendant ce tems-là, ils doivent s'abstenir de toute fonction publique, pour ne s'occuper que de leur juste douleur: ils ne doivent se vêtir que d'un habit de toile, & ne vivre que du ris le plus commun.

J'ai appris de Confucius, poursuivit-il, qu'autrefois lorsque l'Empereur venoit à mourir, son fils l'héritier de l'Empire, se faisoit construire une méchante hutte hors de la seconde porte du palais, où il passoit trois ans à pleurer son pere, à se prosterner matin & soir devant son cercueil †, & à ne vivre que du ris le plus grossier. C'étoit le premier Ministre, qui pendant ce tems-là gouvernoit l'Empire. Les Mandarins & les Grands de l'Empire, à l'exemple de leurs Princes, s'empressoient de donner des marques publiques de leur douleur, & le deuil devenoit universel dans tout l'Empire.

Le Prince *Ven kung* résolut de mettre en pratique l'enseignement, que Mencius venoit de lui donner. Et comme les rits ne prescrivoient dans la pro-

\* Du Ciel.

† Il n'est pas rare de voir des Chinois qui conservent plusieurs mois, & quelquefois plusieurs années, le cercueil de leur pere dans leur maison, avant que de le porter à la sépulture.

province de *Teng*, que cinq mois de deuil pour un Roi, il passa ce tems-là à pleurer son pere. Quand le jour fut marqué pour conduire le corps à la sépulture, la curiosité du spectacle attira une multitude innombrable de peuples, de toutes les parties de l'Empire: on voyoit le Prince suivre la pompe funèbre, avec un visage have & exténué, & poussant des sanglots, qui parroient véritablement du cœur, & qui attendoient jusqu'aux larmes ce grand nombre de spectateurs.

Ces étrangers s'en retournerent dans leur patrie après la solemnité des obseques: & ce furent autant de bouches, qui vanterent par-tout la piété de *Ven kung*, & qui ressusciterent la pratique des anciennes cérémonies, instituées pour honorer les défunts, qu'on avoit alors beaucoup négligées.

*Ven kung* se disposant à gouverner son Royaume par lui-même, demande à Mencius des règles de conduite, pour le gouverner sagement. Le premier objet, dit Mencius, qui doit frapper un Roi, c'est le peuple: ce qui touche davantage le peuple, c'est la subsistance: ce qui le fait subsister, ce sont les terres, quand elles sont cultivées soigneusement, & qu'elles produisent abondamment les choses nécessaires à la vie. Il faut donc principalement veiller à la culture des terres, & avoir un extrême soin qu'elles ne soient pas en friche: alors le peuple aura de quoi vivre, & n'ayant point d'inquiétude sur ses besoins, il travaillera à régler ses mœurs, & à acquérir la vertu.

Au contraire s'il se trouve dans la disette, la bride se lâchera bien-tôt à toutes les passions: car il n'y a point de crime que la nécessité & l'indigence ne lui fassent commettre: la rigueur des loix, & la sévérité des peines, sont un frein trop foible pour le contenir, lorsque ses besoins sont extrêmes. C'est pour cette raison qu'autrefois les sages Princes vivoient avec beaucoup de modestie & de frugalité. La modestie les engageoit à traiter leurs peuples avec douceur, & la frugalité les empêchoit d'excéder dans l'imposition des tributs. Ce qui a fait dire à un Mandarin habile, qu'un Prince qui veut être riche, ne peut pas devenir vertueux, ou que s'il veut être vertueux, il ne peut pas devenir riche.

*Mencius* exhorte ensuite le Prince à établir des écoles publiques, où l'on enseigne à pratiquer la vertu. Puis il lui apprend la manière, dont on doit faire le partage & la division des terres: en sorte que, ni les laboureurs, ni les Officiers du Roi, ne puissent se faire aucun tort les uns aux autres. Enfin, conclut *Mencius*, si vous pratiquez exactement tout ce que je viens de vous dire, je n'oserois pas vous promettre de parvenir un jour à l'Empire: mais je puis bien assurer que les Empereurs se formeront sur vous, & vous prendront pour modèle.

Le Prince profita des instructions du Philosophe: & par la sage distribution qu'il fit des terres, & son attention à les faire cultiver, il vit bien-tôt régner l'abondance dans son Etat. La réputation qu'il se fit, engagea plusieurs étrangers à venir fixer leur demeure dans son Royaume, & à lui demander des terres à cultiver.

Suite de  
l'Analise  
du Chapitre V.  
Partie I.

Parmi ces nouveaux venus, il se trouva quelques sectaires, qui répandoient une opinion dangereuse, & très-contraire au bon gouvernement. Ils prétendoient qu'un sage Prince devoit vivre de son propre travail comme le peuple: qu'il devoit labourer lui-même ses terres, & ne manger que les fruits d'une terre cultivée par ses mains royales: Mencius réfute ces sectaires de la manière suivante.

Mencius s'adressant à *Chin siang*, qui s'étoit fait leur disciple: pourquoi lui dit-il, les gens de votre secte se bornent-ils à la culture de la terre? Que ne font-ils les habits dont ils sont revêtus? Que ne travaillent-ils les hoyaux & les autres outils, dont ils se servent pour le labour, les marmites où ils font cuire leur ris, & toutes les autres choses qui sont nécessaires à leur ménage? Cela ne vaudroit-il pas mieux que de parcourir les boutiques des marchands & des ouvriers, pour y acheter ces différens utensiles?

Cela n'est pas possible, répondit *Chin siang*: la culture des terres demande un homme tout entier: si les laboureurs entreprennent de faire eux-mêmes tous les ouvrages que vous venez de détailler, ils négligeroient le soin des campagnes, & les campagnes négligées deviendroient stériles.

Vous parlez sagement, répondit *Mencius*: mais à votre avis, c'est donc peu de chose que de gouverner un Royaume? Ce travail n'est donc pas capable d'occuper tous les momens d'un Prince? Il en a de reste sans doute, pour partager avec son peuple le travail de la terre.

Cette comparaison ferma la bouche à *Chin siang*, & il n'eut rien à répliquer. *Mencius* lui fait voir qu'il faut nécessairement qu'il y ait dans un Royaume divers emplois & différentes professions: qu'un seul homme ne peut pas vacquer à tout: que l'Empereur *Yao* partageoit avec ses Ministres les soins du gouvernement, qu'avec leur secours le peuple étoit soulagé & instruit: & que c'est là ce qu'on appelle dans un Prince la piété universelle, qui s'étend généralement à tous ses sujets.

Il combat encore les mêmes sectaires, qui vouloient établir l'égalité dans le prix des différentes marchandises: en sorte qu'une étoffe grossière fût vendue au même prix que l'étoffe la plus précieuse.

Enfin il conclut ce chapitre, en réfutant la doctrine d'une autre secte, qui prétendoit qu'on devoit aimer également tous les hommes sans distinction de parens & d'étrangers; & il montre le ridicule & l'absurdité de cette opinion. Puis il fait voir que la coutume établie de tout tems de procurer à ses parens une sépulture plus honorable qu'aux autres, tire son origine du plus grand amour que la nature inspire aux enfans.

## SIXIÈME CHAPITRE.

Analise du  
Chapitre  
VI. du  
*Meng t'sé*,  
Partie I.

**M**ENCIUS instruit *Chin tai* son disciple, & lui apprend la manière, dont se doit comporter un sage, qui fait profession d'enseigner l'art de bien vivre & de bien gouverner. Il lui dit entr'autres choses, qu'il doit  
bien

bien se donner de garde de s'introduire lui-même d'une manière indécente dans le palais des Princes, & qu'il doit attendre qu'on l'invite & qu'on le presse d'y aller : que le plus vil artisan rougieroit de ne pas suivre les règles de son art : que de même un sage doit montrer dans toute sa conduite la droiture de son cœur, l'honnêteté de ses mœurs, & l'équité de ses actions : que s'il cherche à s'élever aux dignitez, afin de pouvoir mieux répandre sa doctrine, il ne doit user que des moyens que l'équité prescrit : que s'il demeure dans une condition privée, il doit être tranquille, puisqu'il mérite également d'être honoré à cause de l'excellence de sa doctrine.

Le premier Ministre du Royaume de *Song* étant venu trouver *Mencius*, lui fit connoître le dessein qu'il avoit d'abolir la coutume odieuse qui s'étoit introduite, de charger le peuple d'impôts : qu'il souhaitoit de faire revivre les anciennes loix qui n'exigeoient pour tribut que la dixième partie de la récolte, & qui défendoient de taxer les marchandises étrangères qui entroient dans le Royaume : mais, ajouta-t-il, comme il y a longtemps que ces sages loix ne sont plus en vigueur, & qu'elles paroissent tout-à-fait oubliées, je ne crois pas devoir les rétablir tout d'un coup : il vaut mieux ce me semble, le faire peu-à-peu, afin d'y parvenir insensiblement, & par des progrès imperceptibles. Qu'en pensez-vous ?

Je ne répondrai à votre question, dit *Mencius*, que par une comparaison familière. Un certain homme avoit pris l'habitude de dérober tous les jours quelques poules de ses voisins : un de ses amis qui s'en aperçut, eut le courage de lui représenter que cette action étoit honteuse & indigne d'un homme d'honneur & de probité. Je l'avoué, répondit le docteur : mais c'est un vice qui a pris en moi de trop fortes racines, pour pouvoir m'en corriger tout d'un coup. Voici ce que je ferai : je ne déroberai plus qu'une seule poule par mois : & enfin le tems viendra que je m'abstiendrai tout-à-fait de ce larcin. Qu'en pensez-vous, poursuivit *Mencius* ? Croyez-vous que cet homme qui reconnoît & déteste son vice, ne doive pas s'en corriger sur l'heure ?

Environ ce tems-là, deux sectes infectoient l'Empire de leur mauvaise doctrine. *Yang* étoit l'auteur de la première, & *Mé* de la seconde. *Mencius* zélé défenseur de l'ancienne doctrine réfutoit continuellement leurs erreurs : c'est ce qui d'abord le fit passer pour un homme hargneux, de mauvaise humeur, & qui n'aimoit qu'à disputer. Un de ses disciples, qui avoit à cœur la gloire de son maître, lui rapporta que ces étrangers, dont il combattoit les opinions, le décrioient de tous côtés, & le faisoient passer pour un disputeur éternel.

Que ne puis-je me condamner au silence pour le reste de mes jours, répondit *Mencius* ? Mais c'est ce qui ne m'est pas permis, & mon devoir m'oblige de forcer mon inclination & de m'opposer à ce torrent d'opinions dangereuses, dont on voudroit inonder l'Empire. Depuis le sage gouvernement des Empereurs *Yao* & *Chun*, où le peuple vivoit tranquille à l'ombre de leur autorité, on a vu une vicissitude continuelle de bon & de mauvais gouvernement. Les Empereurs qui succéderent à ces sages Princes,

Suite de  
l'Analyse  
du Chapi-  
tre VI.  
Partie I.

Conduite  
d'un hom-  
me qui  
veut ensei-  
gner les  
autres.

Eloges des  
Régnes de  
*Chun* &  
*Yao*.

Suite de  
l'Analyse  
du Chap.  
tre VI.  
Partie I.

ne s'occuperent que de leurs plaisirs : & abusant de leur pouvoir, opprimerent le pauvre peuple par leurs exactions & leurs violences : on vit les uns abatre les maisons d'un grand nombre de leurs sujets, pour y creuser la terre, & y faire des étangs, des lacs, & des réservoirs : on en vit d'autres chasser les peuples de leurs villages & de leurs campagnes, pour se faire des parcs, des jardins, & des lieux de délices. Les bourgades entières furent bien-tôt changées en forêts, qui servoient de retraite aux tygres, aux cerfs, aux sangliers, & aux léopards. Tels étoient les amusemens de ces Princes, qui réduisoient leurs peuples à la plus affreuse indigence. *Tcheou* qui leur succéda au trône, mit le comble à la tyrannie par ses cruautés. Les cris & les gémissemens des peuples touchèrent alors le cœur de *You vang* : il déclara la guerre au tyran, & le détrôna.

Maître de l'Empire, ce Prince s'appliqua à lui rendre sa première splendeur, & à procurer le bonheur de ses sujets : il détruisit ces jardins, ces parcs, ces forêts, ces maisons de plaisance, & rendit au peuple les terres qui lui appartenoient. L'Empire changea bien-tôt de face : & après tant de misères, & de calamitez, le peuple commença enfin à respirer. Mais cet heureux tems ne fut pas de durée. Les Princes qui suivirent, perdirent insensiblement le goût de la vertu : les loix s'affoiblirent : on négligea de s'instruire des sages maximes, qui apprennent l'art de régner : l'Empire se vit replongé dans sa première barbarie : jusques-là que ces vertus si propres de l'homme raisonnable, je veux dire, l'amour filial & le respect pour son Prince, furent presque anéanties.

Confucius parut alors : & touché d'un aveuglement si général, il tâcha de prevenir la ruine de l'Empire, en réformant les mœurs, en rappelant les loix anciennes, & en remettant devant les yeux des Princes, & des peuples, les grandes actions des Empereurs & des Rois, qui régnerent glorieusement pendant plus de deux cens ans : c'est ce qu'il fit dans le livre qu'il intitula *le Printems & l'Automne*. Ses instructions & ses maximes furent écoutées & applaudies : on ne put s'en défendre, & chacun travailla à y conformer ses mœurs.

Mais nous reste-t-il maintenant quelque trace de cette réforme ? Où sont les Empereurs qui se rendent respectables aux peuples par leur sagesse & leur vertu ? De quoi s'occupent les Rois ? Ne les voit-on pas fouler aux pieds les loix de l'équité, pour s'entre-déchirer, & se détruire les uns les autres par les plus cruelles guerres : Combien de maîtres ignorans & impies profitent de ces troubles, pour répandre leur pernicieuse doctrine, & établir leurs dangereuses sectes ? Telle est celle d'*Yang chu*, qui sans avoir égard au bien public, veut que chacun ne songe qu'à lui-même & à ses propres intérêts, & qui se déclare l'ennemie de tous ceux qui gouvernent. Telle est celle de *Me tie*, qui ne connoît pas l'étroite liaison du sang, & qui posant pour principe qu'on doit aimer également tous les hommes, détruit l'amour filial, & ne met point de différence entre un pere & un étranger.

Ces sectaires se sont déjà fait des disciples parmi les Lettrez, qu'on voit rejeter l'ancienne doctrine qu'ils ont reçue de nos sages, pour suivre des  
doc-

docteurs aveugles, & embrasser leurs pernicieux dogmes. Que deviendra le bon ordre, la paix, & la tranquillité de l'Empire, si on ne réprime au plutôt ces sectaires ? on a vû dans tous les tems de grands personnages, qui sont venus au secours de l'Empire, lorsqu'il étoit sur le penchant de sa ruine. Le célèbre *Yu*, arrêta le débordement des eaux, & rétablit l'abondance. Le Prince *Tebeou kong* dompta & mit en fuite des nations barbares, qui étoient venues du Séptentrion & du Midi, & rendit aux peuples leur première tranquillité. Confucius remit en vigueur les loix anciennes, & s'opposa aux pernicieux desseins de quelques rebelles. Maintenant que des pestes publiques se répandent de tous côtez, pour corrompre les esprits, & anéantir les bonnes mœurs, ne dois-je pas, à l'exemple de ces grands hommes, faire tous mes efforts, pour les exterminer, & en préserver l'Empire.

*Mencius* finit ce discours en donnant des règles de la vraye tempérance, & il fait voir le ridicule des fausses louanges qu'on donnoit à un homme, qui affectoit vainement de paroître sobre.

Suite de  
l'Analise  
du Chapitre  
VI.  
Partie I.

## S E C O N D E P A R T I E.

### CHAPITRE PREMIER.

A la vûe de la conduite de quelques Princes, qui dans le gouvernement de leurs Etats, ne suivoient que leurs caprices, & négligcoient les anciennes loix, *Mencius* fait les réflexions suivantes.

Un artisan, quelque habile qu'il soit, ne réussira jamais dans son ouvrage, s'il ne se sert du compas & de la règle. Celui qui préside à un concert, ne fera de la plus belle musique qu'une désagréable cacophonie, s'il n'emploie les douze flutes, les unes longues, & les autres courtes pour accorder ensemble les voix & les instrumens. Il en est de même d'un Prince: son Etat sera dans le désordre & la confusion, s'il ne dirige sa conduite sur les loix d'un bon gouvernement, que les anciens nous ont laissées.

Ce sont les anciens qui ont inventé les divers outils, les compas, la règle, la manière de niveler, les poids, les mesures, & tous les autres instrumens dont on se sert maintenant avec tant de succès, pour perfectionner les édifices, & les différens ouvrages si utiles au bien public. Ce sont eux pareillement qui, par une application constante, ont tâché de transmettre à leur postérité l'art de bien gouverner les hommes, en établissant les plus sages loix, qui nous ont enseigné celles de l'équité, de la civilité, de la politesse: qui nous ont appris à faire le partage des terres, à planter des arbres, à nourrir des animaux propres à l'entretien de la vie, & à établir les écoles, pour instruire les peuples dans les bonnes mœurs. Le Prince qui

Analise du  
Chapitre  
I. du  
*Meng tseë*;  
Partie II.

Maximes  
de Gouver-  
nement.

ne se met pas en peine d'observer ces loix, pourra-t-il jamais gouverner sagement son Royaume.

Un Prince, poursuit-il, qui ne se conduira pas selon les loix de l'équité, n'aura pour Ministre que des ames basses, qui flatteront ses inclinations, & qui n'auront nulle attention à faire observer les loix. Ensuite ce grand nombre de Mandarins, qui suivent d'ordinaire le stile de la cour, ne chercheront que les honneurs & les commoditez de leurs charges, & en négligeront les devoirs: le peuple qui verra cette transgression générale des loix & de la justice, n'aura plus rien qui le retienne: il ne craindra plus d'enfreindre les loix de l'Empire, il vivra sans frein, & lâchera la bride à ses passions. Je le demande: un Royaume subsistera-t-il long-tems dans cet état?

Il faut donc qu'un Prince soit amateur de la sagesse & de l'équité: il faut qu'un Ministre soit fidèle à son Prince, & prompt à exécuter ses ordres. Lui sera-t-il fidèle, s'il ne songe qu'à lui complaire, & à flatter ses passions? Sil ne lui met pas devant les yeux les vertus héroïques des anciens Empereurs, ces grands modèles, que tout sage Prince doit imiter.

*Mencius* fait voir ensuite, que rien ne contribue davantage au renversement d'un Royaume, que l'exercice injuste de l'autorité royale.

Il y a un art, dit-il, de maintenir son autorité: c'est d'entretenir les peuples dans la fidélité qu'ils doivent à leur Prince. Le moyen de les rendre fidèles, c'est de gagner leurs cœurs: le cœur des peuples se gagne aisément, quand l'autorité est dirigée par l'amour de la justice, & par le désir de procurer le bien public. Un loutre, continue-t-il, qui tend sans cesse des pièges aux poissons, les oblige de se cacher au fond des eaux. Un milan qui voltige en l'air à l'entour des petits oiseaux, les fait trembler, & les contraint de se retirer dans les creux des arbres: c'est ainsi qu'autrefois ces Princes barbares *Kié* & *Tcheou* jettoient l'effroi & la terreur parmi les peuples, & les forçoient de chercher un azile auprès des sages Princes *Tching tang* & *You vang*, dont on vantoit par-tout la douceur, l'équité, & la clémence.

L'on sçait ce que produisit la tyrannie que *Tcheou* exerçoit sur ses peuples. Le Prince *Pe y* d'une part, & le sage *Tay kong* de l'autre, se déroberent à ses cruautés, en cherchant une retraite sur les bords de la mer. La renommée faisoit retentir de toutes parts les grandes vertus du Prince *Ven vang*: sa piété, sa clémence, sa justice, la bonté de son cœur tendre & compatissant: le soin qu'il prenoit des vieillards, des pupilles, des veuves, & des orphelins. Que faisons-nous ici, dirent ces deux sages? Allons trouver ce sage Roi, & attachons-nous pour toujours à son service. Ils le firent: mais de quelle impression le peuple ne fut-il pas frappé, quand il vit la dé marche de ces deux hommes si illustres par leur naissance & par leurs emplois, si vénérables par leur âge & par leurs vertus: & qui étoient regardés comme les peres de la patrie? Cet exemple entraîna tout l'Empire. *Tcheou* fut abandonné de ses sujets, & contraint de descendre malgré lui de son trône, & de le céder à *Ven vang*.

On voit des Princes, dit encore *Mencius*, qui affectent de paroître doux & affables, fobres & modérez: mais ce font-là des vertus feintes & apparentes, lorsqu'elles ne réfident pas dans le cœur, & qu'ils les démentent par leurs actions. Sont-ils véritablement affables, lorsqu'ils n'ont que du mépris pour leurs fujets? Sont-ils fobres & tempérans, lorsque rien ne peut contenter leur avarice, & qu'ils oppriment les peuples par de continuelles exactions? C'est dans l'affection du cœur que confifte la vraie clémence, & non pas dans les grimaces extérieures, dans un ton de voix affecté, dans un sous-ri obligé, ni dans les dehors d'une douceur empruntée.

Les yeux de l'homme font souvent connoître ce qui se passe dans son cœur: la candeur de l'ame, sa droiture, sa bonté, se manifestent par une douce lumière qui y éclate: le vice au contraire, la feinte, la dissimulation se découvrent par certains nuages qui les obscurcissent. Enfin les bonnes ou mauvaises affections du cœur viennent à la connoissance du public, par une fuite d'actions ou vertueuses ou vicieuses, qui y font conformes.

Un des disciples de *Mencius* lui demanda comment il se peut faire que tant de personnes sages, qui aiment tendrement leurs enfans, ne prennent pas le soin de les instruire eux-mêmes, & qu'au contraire ils confient à d'autres leur éducation. C'est un effet de leur sagesse, répondit *Mencius*. N'est-il pas vrai que si un fils ne profite pas des instructions de son pere, s'il n'écoute ses préceptes qu'avec un air chagrin, le pere ne manquera pas de se fâcher contre ce fils indocile: qu'arrivera-t-il alors? Le naturel de cet enfant s'aigrira: il en viendra même jusqu'à faire ces reproches à son pere: Vous me dressez un plan de vie, lui dira-t-il, bien contraire à ce que vous faites: vos actions ne me paroissent gueres conformes à vos maximes. Alors les esprits s'aliéneront de part & d'autre: l'amour du pere se refroidira: le fils perdra insensiblement la soumission & la tendresse qu'il doit à son pere: la division se mettra dans la famille: quoi de plus contraire au bon ordre!

Il conclut ce chapitre par trois défauts qui se glissent souvent dans le respect filial: le premier, quand un fils apperçoit quelques défauts dans son pere, & que, sans manquer au respect, il n'a pas recours à quelque adresse ingénieuse, pour le ramener à la vertu, ainsi que faisoit le Prince *Chun*, qui ayant un pere très-vicieux, redoubloit chaque jour ses attentions & ses complaisances, inventoit des moyens de le réjouir, afin de gagner ses bonnes grâces, & de lui inspirer l'amour & la pratique de la vertu. Le second, quand un fils qui a des parens pauvres, n'a pas soin de soulager leur misere, & de fournir à leur subsistance. La troisième enfin, quand un fils néglige de se marier, & de laisser une postérité qui perpétue dans sa famille le respect filial, en pratiquant plusieurs fois l'année les cérémonies prescrites pour honorer les parens défunts.

Défauts qui se glissent ordinairement dans le respect filial.

Conseils aux Enfans de reprendre les défauts de leurs Peres.

## C H A P I T R E   S E C O N D.

Analise du  
Chapitre  
II. du  
*Meng tseü*,  
Partie II.

**M**ENCIVS fait voir dans ce chapitre, que les sages Empereurs, qui se sont succédez les uns aux autres, ont tous tenu la même conduite dans leur façon de vivre & de gouverner, & que leur bonté ne se bornoit pas à quelques particuliers, mais qu'elle étoit univèrselle, & s'étendoit généralement à tous leurs sujets. On lui dit sur cela, qu'on vantoit par tout l'action générale de *Tseü chan* premier Ministre du Royaume de *Chin*: ce Mandarin étoit sur le point de traverser une rivière dans l'endroit où elle étoit guéable, il apperçut un pauvre homme, qui étant à pied, n'osoit tenter le gué. Touché de compassion, il le fit monter sur son char, & le conduisit à l'autre bord.

On ne peut pas nier, répondit *Mencius*, que ce Mandarin n'eût l'inclination bien faisante: mais qu'il fût habile à gouverner un Etat, c'est ce que je n'avouërai jamais. Les sages Princes ont toujours eü soin de faire construire des ponts pour la commodité du public, & on n'a jamais oüi dire que pendant leur règne le commerce des peuples fût interrompu par la difficulté de passer une rivière.

*Mencius* établit ensuite plusieurs règles de prudence. Il veut qu'on soit extrêmement réservé sur les défauts des autres, pour ne pas les publier indiscrettement. Il avertit que tout ce qui est excessif est vicieux, jusqu'à la vertu même, qui cesse d'être vertu, lorsqu'elle est portée à l'excès: que tout étoit naturel dans Confucius, & qu'on voyoit toujours, soit dans ses discours, soit dans ses actions un caractère modeste & éloigné de tout faste & de toute ostentation: que ce ne seroit pas un grand malheur, si les langues médisantes ne nuisoient qu'à elles-mêmes: mais que le comble du malheur est de voir le tort qu'elles causent au public, en écartant par leur malignité des dignitez & des charges, ceux qui par leur vertu sont les plus capables de les remplir.

Un de ses disciples nommé *Siu*, lui demanda pourquoi Confucius s'arrêtoit si souvent au bord d'un ruisseau: ce Philosophe, dit-il, rapportoit tout à l'instruction des peuples: mais je ne vois pas ce qu'il pouvoit y avoir dans cette eau courante, & son doux murmure, qui pût servir de matière à la réformation des mœurs.

Il faut vous l'apprendre, répondit *Mencius*. Il considéroit attentivement cette eau, qui sortoit nuit & jour de sa source, & qui continuoit paisiblement son cours jusqu'à la mer, sans être arrêtée, ni par l'inégalité du terrain, ni par les gouffres qui se trouvoient sur sa route, & c'étoit pour lui un fonds inépuisable de réflexions. Voilà, disoit-il, une image naturelle d'un homme qui puise dans la vérité comme dans sa source les règles de sa conduite, & que nul obstacle ne peut empêcher d'arriver à la perfection de la vertu.

Après quoi il passe à l'usage que l'homme doit faire de la raison, qui est

la seule chose qui le distingue des bêtes, & il propose pour modèles quelques-uns des anciens Empereurs, qui suivoient en tout la droite raison.

Le Prince *Chun*, dit-il, s'étoit fait une si douce habitude d'agir selon les lumières de la raison, que même, sans y réfléchir, il ne s'en écartoit jamais.

Le Prince *Tu* étoit continuellement attentif à ne rien faire de contraire à la droite raison. Son Echanfon ayant servi un jour à sa table un vin exquis, il s'aperçut qu'il goûtoit trop de plaisir à le boire. Je crains, dit-il, que les Princes qui me succéderont, ne se laissent amollir le cœur par une boisson si délicieuse. Il congédia aussi-tôt l'Echanfon, & renonça à l'usage du vin.

Le Prince *Tching tang* veilloit toujours sur lui-même, pour ne point donner dans l'une des deux extrémités si contraires à la vertu. Dans le choix de ses Ministres il n'envisageoit que leur vertu. Le villageois étoit préféré au noble: l'étranger l'emportoit sur ses proches, lorsqu'il leur reconnoissoit plus de talent & de mérite.

Depuis que l'Empereur *Ping vang* transféra le siège de l'Empire en Occident, on vit un affoiblissement sensible, dans toutes les parties de l'Etat: les sages maximes, & les belles actions des anciens Empereurs tombèrent insensiblement dans l'oubli. C'est ce qui porta Confucius à écrire les annales des Princes illustres du Royaume de *Lou* sa patrie. Il en trouva la matière dans les annales des Mandarins, préposés à écrire l'histoire de leur nation: mais il leur donna un nouveau jour par les réflexions qu'il y mêla, & par les ornemens d'un stile poli & châtié: & comme ce Philosophe pensoit & parloit toujours modestement de lui-même, il avoit accoutumé de dire que ce qui se trouvoit de bon dans son livre, n'étoit point de lui, & qu'il l'avoit emprunté d'ailleurs: que tout ce qu'on pouvoit lui attribuer, étoit d'avoir donné à cette suite de faits un meilleur ordre, & les agrémens de la diction.

Mencius donne ensuite des règles de tempérance, de libéralité, & de force, qu'il dit lui avoir été enseignées par les disciples de Confucius. Il veut sur-tout que dans l'exercice de ces vertus, on ne s'attache pas à la première vue qui se présente, mais qu'on réfléchisse mûrement, avant que de se déterminer à quelque action propre de ces vertus. Puis il ajoute que le moyen de s'attirer l'amitié & l'estime des hommes, c'est de pratiquer la piété & l'honnêteté, qui consiste à avoir des manières d'agir sincères, obligantes, & civiles.

Si en remplissant ces deux devoirs, dit-il, je ne laisse pas d'être en butte au mépris & aux invectives d'un esprit dur & grossier, je commence par me sonder moi-même, & par examiner si je n'ai rien fait de contraire à ces vertus: je redouble les témoignages d'amitié, de politesse, & de complaisance, pour tâcher de l'adoucir: mais si je vois que je ne gagne rien, s'il ne répond à mes caresses que par des paroles rudes & choquantes: je me dis alors à moi-même: voilà un caractère d'homme bien intraitable, je n'y vois nul sentiment d'humanité, & il ne paroît différer en rien des bêtes fé-

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre II.  
Partie II.

Habitude  
de *Chun*  
dans la  
pratique  
de la Ver-  
tu.

Confucius  
écrit les  
Annales de  
sa Patrie.

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
II.  
Partie II.

roces: laissons-le tel qu'il est, ce seroit me tourmenter vainement, que de vouloir l'appriivoiser. C'est ainsi que rien ne peut inquiéter le sage, & que les injures les plus grossières ne sont pas capables de troubler sa tranquillité.

Enfin il finit ce chapitre. 1°. Par montrer que quoique les sages agissent différemment selon les conjonctures où ils se trouvent, c'est cependant le même esprit, la même équité, & la même droiture de cœur, qui est le principe de leurs actions. 2°. Par des invectives contre ceux qui mettent en œuvre les plus indignes bassesses, & les flateries les plus serviles, pour parvenir aux charges & aux dignitez, mais que la bonne fortune aveugle, & qui deviennent insolens dans l'élévation.}

## CHAPITRE TROISIÈME.

Analyse du  
Chapitre  
III. du  
Mencius,  
Partie II.

**M**ENCIVS fait voir jusqu'où le Prince *Chun* porta son amour, son respect & son obéissance envers son pere & sa mere. L'Empereur *Yao* se voyant accablé du poids des années, & des infirmités, compagnes ordinaires de la vieillesse, lui confia le gouvernement de l'Empire. Dans le sein de la grandeur, au milieu des honneurs, des richesses, de l'opulence, & des applaudissemens d'un grand peuple, il ne pouvoit goûter aucun plaisir, parce qu'il voyoit son pere & sa mere livrez à des passions honteuses: & toute son attention alloit à chercher les moyens de les faire rentrer dans les voies de la vertu. C'est ce qui lui faisoit souvent pousser des soupirs vers le ciel: & quoiqu'il fût âgé de 50. ans, & le maître de l'Empire, il persévéra jusqu'à la mort dans la pratique de tous les devoirs que prescrit la piété filiale.

Il fait voir ensuite les égards extraordinaires qu'il eut pour son frere nommé *Siang*, Prince dénaturé, qui avoit plusieurs fois attenté à la vie de l'Empereur son frere. Loin de punir son crime, lorsqu'il en eut le pouvoir, il le combla d'honneurs, de bienfaits, & de richesses.

L'Empereur *Yao* étant prêt de mourir, laissa l'Empire à son Ministre *Chun*, préférablement à son fils, en qui il ne trouvoit aucune des qualitez nécessaires pour bien gouverner: surquoi un des disciples de Mencius lui demande, s'il est au pouvoir d'un Empereur de priver ainsi son fils de l'héritage paternel.

Non, répondit Mencius, c'est le ciel qui en dispose, c'est le ciel qui a donné l'Empire au Prince *Chun*: l'Empereur *Yao* n'a fait que le proposer au ciel, le ciel l'a agréé: les peuples frappés de l'éclat de ses vertus, se sont fournis sans peine à cet ordre du ciel, & sont venus en foule reconnoître le nouvel Empereur. Ce concours des suffrages, ce mouvement unanime de toutes les parties de l'Etat n'a rien de naturel, & ne peut être que l'effet d'une volonté supérieure, qui préside aux événemens. C'est une chose certaine, ajoûte-t-il, qu'on ne doit attribuer qu'aux ordres du ciel, les événemens dont on ne voit point la cause. Du reste, le ciel ne rejette du trône

*Yao* laisse  
l'Empire à  
son Ministre  
*Chun*  
préférablement  
à son  
fils.  
Sentiment  
de Mencius  
à ce  
sujet.

trône de leurs peres, que les enfans indignes de le posséder: tels que furent les Empereurs *Kié* & *Tcheou*, que leur tyrannie avoient rendu des objets d'horreur.

Il louë encore la modestie & le désintéressement d'un sage nommé *Tyn*. C'étoit un simple laboureur, mais qui étoit en grande réputation dans l'Empire, à cause de sa sagesse & de sa vertu. Le Prince *Tching tang*, qui en avoit souvent entendu parler avec de grands éloges, voulut profiter des conseils d'un homme si éclairé, & l'attirer à sa cour. Il lui envoya des Ambassadeurs avec de magnifiques présens, pour l'inviter à venir fixer la demeure dans son palais. *Tyn* ne parut nullement touché ni des présens qu'il refusa, ni d'une Ambassade si honorable. Il y a, dit-il, dans les offres & la proposition que vous me faites, de quoi flatter un homme qui auroit des vûes ambitieuses: mais pour moi qui ne désire rien en ce monde, pourrois-je renoncer au repos de ma solitude, & au plaisir de chanter les vers des anciens sages, de lire leur livre, & de me former sur leurs exemples, pour me jeter dans le tumulte d'une cour, & essuyer les peines & les chagrins inséparables du maniment des affaires publiques.

Le Prince fut fort surpris, quand on lui rendit la réponse du laboureur. Un tel mépris des honneurs & des richesses, lui fit souhaiter avec encore plus d'ardeur, d'avoir auprès de sa personne un homme de ce caractère: il lui envoya jusqu'à trois fois d'autres Ambassadeurs, pour lui faire de nouvelles instances. Alors le sage *Tyn* conçut qu'un Prince qui le recherchoit avec tant d'empressement, ne pouvoit manquer d'avoir des vûes très-droites & très-utiles au bien de ses peuples: sans doute, dit-il, que le ciel m'a donné plus d'intelligence qu'au commun des hommes, afin que je répande ma doctrine, & que le Prince aidé de mes conseils, fasse revivre par l'équité de sa conduite, les vertus presque éteintes de nos anciens Empereurs.

Ce motif fit plus d'impression sur lui, que les honneurs & les présens qu'il dédaigna: il se rendit à la cour du Prince *Tching tang*: & ce furent ses avis qui déterminèrent ce Prince à déclarer la guerre au tyran *Kié*, & à délivrer les peuples de la cruelle oppression, qui les faisoit gémir depuis si long-tems.

Mencius fait ensuite cette réflexion: les sages, dit-il, tiennent souvent des routes différentes: les uns s'insinuent dans le palais des Princes, les autres s'en éloignent: les uns ne refusent point les honneurs & les dignitez, les autres les craignent & les méprisent. Mais dans cette diversité de conduite, ils n'ont tous qu'un même but, qui est de pratiquer la vertu, & de mener une vie irréprochable.

Il finit ce chapitre par détromper un de ses disciples, qui ajoutant foi à des bruits populaires, croyoit que quelques sages s'étoient abbaissés jusqu'à prendre des emplois vils & méprisables chez les Princes, afin de se faire connoître, & de se frayer un chemin aux dignitez: il lui fait voir que ce sont autant de fables inventées par des gens, qui cherchoient des exemples pour justifier les lâchetés & les bassesses, par lesquelles ils s'efforçoient de mériter la protection des Grands.

## C H A P I T R E Q U A T R I È M E.

Analise du  
Chapitre  
IV. cu  
*Meng tsee*,  
Partie II.

**L** dit d'abord que les anciens sages n'avoient en vûe dans leur conduite que l'honnêteté & l'équité: que cependant leurs manières de penser, d'agir, & de vivre, étoient différentes. Le Prince *Pe y* par exemple, ne pouvoit jeter les yeux sur un objet tant soit peu indécent, ni prêter l'oreille à une parole maléante: qu'un Prince eût peu de vertu, il refusoit d'être à son service: que le peuple manquât de docilité, il l'abandonnoit: lorsqu'un Etat étoit paisible & tranquile, il exerçoit volontiers les charges auxquelles on l'élevoit: mais pour peu qu'il y eût d'agitation & de trouble, il se démettoit de son emploi.

Le sage *T'yu* pensoit autrement: y a-t-il un Roi si vicieux, disoit-il, auquel on ne puisse rendre service? Y a-t-il un peuple si indocile, qu'on ne puisse gouverner? On ne doit point refuser les Magistratures, ajoûtoit-il, ni quand l'Etat est tranquile, ni quand il est agité de troubles. Pendant la paix, le sage a le loisir d'enseigner la vertu: durant les troubles, il s'applique à les appaiser.

Après avoir dit qu'un Ministre doit se former sur les anciens sages, qui ont donné des exemples d'intégrité, de générosité, de force, & de prudence: il rapporte en détail les charges & les dignitez, qui étoient autrefois dans l'Empire & dans chaque principauté, & les revenus qu'on assignoit à ceux qui possédoient ces dignitez.

Il enseigne ensuite à un de ses disciples la manière dont il doit se comporter avec les amis: quelque supériorité que vous ayez sur eux, lui dit-il, soit par votre âge, soit par vos dignitez, soit par votre naissance & vos alliances illustres: ne les traittez jamais avec des manières fières & hautaines: mais traittez-les comme vous feriez des égaux. Il lui cite sur cela des exemples de grands Mandarins, de Rois, & d'Empereurs-mêmes, qui recherchoient l'amitié des sages, & qui descendant du haut rang, auquel ils étoient élevez, les traittoient avec honneur & avec distinction. Tel étoit le Roi de *Tsin*, qui rendant visite au Docteur *Hai tang* n'osoit entrer dans sa maison, ni s'y asseoir, ni manger avec lui, qu'il n'en eût obtenu auparavant la permission. Tel étoit l'Empereur *Yao* qui vivoit familièrement avec son premier Ministre *Chun*, jusqu'à le faire manger à sa table.

Le même disciple lui demandant quelle devoit être la vûe d'un homme sage qui aspire aux dignitez? C'est, répond Mencius, de coopérer au bon gouvernement d'un Etat: que s'il est pauvre, & qu'il ne cherche qu'à subvenir à ses besoins, il doit se contenter des postes, les moins relevés, sans porter ses vûes aux dignitez les plus considérables. Il a de quoi vivre, & cela doit suffire. Il rapporte à ce sujet l'exemple de Confucius, qui se trouvant dans une pauvreté extrême, ne rougit point d'accepter l'Intendance du parc royal. Plus mon emploi est vil & méprisable, disoit-il, plus il est aisé à faire. Pourvû que les troupes du Roy soient en bon état,

Quelle  
doit être  
la vûe d'un  
homme sa-  
ge qui as-  
pire aux  
Dignitez.

état, j'ai rempli tous mes devoirs, & l'on n'a rien davantage à me demander.

Il pose pour principe qu'un sage qui n'a point d'emploi à la cour, ne doit point y aller, quand même le Roi l'envoyeroit chercher: sur quoi son disciple lui objecta, qu'un Roi qui ordonneroit à un de ses sujets d'aller à la guerre, seroit obligé d'obéir: & que de même un homme sage, que son Prince veut entretenir, doit aller le trouver, quand il lui fait l'honneur de l'appeler.

Il y a de la différence, répond Mencius, car pour quelle raison croyez-vous qu'un Roy souhaite de voir & d'entretenir un sage? C'est pour profiter de ses lumières, pour le consulter dans des affaires épineuses, pour écouter & suivre ses avis: il le regarde donc comme son maître, & il se regarde lui-même comme son disciple. Les loix de l'honnêteté & de la bienfaisance permettent-elles qu'un disciple envoie chercher son maître? Et par la même raison, le maître ne pécheroit-il pas contre ces loix, s'il exécutoit un pareil ordre? Un Prince ne se dégrade point quand il rend visite au maître de la sagesse, parce qu'il observe les cérémonies prescrites, qui veulent qu'un disciple se comporte de la sorte à l'égard de son maître. Un Prince qui veut profiter des entretiens d'un sage, s'il manque à observer cette loi de politesse & de déférence, c'est comme s'il l'invitoit à entrer dans sa maison, & qu'il lui fermât la porte.

Mais, reprit le disciple, j'ai lû que Confucius ayant été appelé par le Roy de *Lou*, vola aussi-tôt au palais, sans attendre qu'on apprêtât son char: ce modèle des sages fit-il en cela un action indécente?

En ce tems-là, répondit Mencius, Confucius étoit premier Ministre du Royaume: le Roy avoit droit de faire venir son Ministre: & le devoir du Ministre étoit d'obéir le plus promptement qu'il étoit possible. Il n'en est pas de même d'un sage, qui n'étant revêtu d'aucune dignité, n'est pas sujet à la même loi.

Enfin Mencius finit ce chapitre, en disant que quand le Prince tombe dans quelque faute, soit dans le mauvais choix qu'il fait des Mandarins, soit dans les ordres qu'il donne pour le gouvernement de son Etat: un Ministre est obligé de l'avertir avec tous les ménagemens qui conviennent à sa dignité: que si son premier avis n'a aucun succès, il doit le réitérer jusqu'à trois fois: & que si le Prince persiste à n'en vouloir pas profiter, il doit renoncer à son emploi, & se retirer de la cour.

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
IV.  
Partie II.

Obligation  
des Sujets  
d'avertir le  
Souverain  
de ses fautes.

## CHAPITRE CINQUIÈME.

MENCIOUS ayant dit que la nature est droite d'elle-même, & qu'elle porte à la vertu: son disciple *Kao tseï* lui propose diverses difficultés. J'ai toujours crû, dit-il, que la nature n'étoit pas mauvaise: mais il me semble qu'elle est comme indifférente, & également portée vers le bien ou vers le mal. Je la compare, ajoute-t-il, à l'eau qui tombe du ciel dans

Analyse du  
Chapitre  
V. du  
*Meng tseï*,  
Partie II.

un

un large fossé, si elle n'y trouve point d'issue, elle y demeure sans mouvement : si elle en trouve, ou du côté de l'Orient ou du côté de l'Occident, c'est-là que se porte son cours. De même la nature de l'homme ne me paroît ni bonne ni mauvaise : elle est dans un état d'indifférence, & ce sont les bonnes ou les mauvaises mœurs qui la déterminent au bien ou au mal.

Je le veux, répondit *Mencius*, que l'eau soit également disposée à couler, soit vers l'Orient, soit vers l'Occident : mais l'est-elle de même, pour s'élever en l'air, ou pour tendre en bas ? Sa gravité naturelle ne l'entraîne-t-elle pas vers les lieux bas ? La nature humaine a un égal penchant pour la vertu. Mais comme on voit que l'eau ne suit plus sa pente naturelle, lorsqu'une digue s'oppose à son cours, & la fait remonter vers sa source : de même les passions qui s'élèvent dans le cœur de l'homme, & qui l'agitent sans cesse, lorsqu'il ne sçait pas les gouverner, arrêtent tout-à-fait ce penchant de sa nature qui le porte vers le bien.

Il refuse ensuite l'opinion de son disciple, qui faisoit consister la nature de l'homme dans la vie, & dans la faculté qu'il a de connoître, de sentir, & de se mouvoir. Si cela étoit, dit-il, en quoi la nature de l'homme différerait-elle de la nature de la bête ? Puis il montre que c'est dans la raison qu'elle consiste : que la raison est le principe de la piété & de l'équité, & que ces deux vertus sont comme deux propriétés inséparables de la nature humaine. Il le prouve par le respect qu'on doit aux personnes âgées : c'est-là un genre d'équité, qui ne consiste point dans le grand âge : qui a droit d'être respecté : car ce droit est extrinsèque à la personne qui rend le respect : mais qui consiste dans la connoissance qu'il a de ce droit, & dans l'affection du cœur : l'une & l'autre sont intrinsèques à la nature humaine.

J'avouie, poursuit-il, qu'il n'est pas aisé de connoître la nature de l'homme en elle-même, mais pour juger qu'elle est bonne & droite, il ne faut qu'examiner le penchant & l'inclination qui y réside. Tout homme a naturellement de la compassion pour les malheureux, de la pudeur qui l'éloigne des actions honteuses, du respect pour ceux qui sont au-dessus de lui : du discernement pour distinguer la vérité de la fausseté, l'honnêteté de l'infamie. Ce sentiment de compassion s'appelle piété : ce sentiment de pudeur s'appelle équité : ce sentiment de respect se nomme honnêteté : enfin ce discernement naturel est ce que nous appellons prudence. D'où viennent ces quatre sentimens à l'homme ? Ce n'est pas des causes extérieures. Ils sont donc infiniment unis à sa nature. Mais le malheur est que la plû-part des hommes négligent cette droiture naturelle qu'ils ont reçue du *Tien*, & n'y font pas même attention : c'est pourquoi ils la perdent insensiblement, & se plongent ensuite dans toutes sortes de vices.

Ceux au contraire qui la cultivent la perfectionnent de jour en jour, & se rendent célèbres par leur vertu & leur sagesse. Vous semez le même bled dans une même terre & dans la même saison : cependant au tems de la moisson, la recolte se trouve différente : c'est pourtant la même nature de bled : mais c'est que la culture n'a pas été égale de la part du labou-

laboureur. On voit dans chaque membre de l'homme la même inclination naturelle pour son objet : tous les yeux, par exemple, sont également touchés de la beauté : toutes les oreilles sont également frappées d'une excellente musique : tous les organes du goût favorent également un mets exquis, d'où l'on juge qu'il y a une parfaite conformité dans les sensations de l'homme : seroit-il possible qu'il n'y auroit parmi eux que le cœur qui fût différent ? C'est ce qu'on ne peut pas dire.

Mais en quoi consiste cette ressemblance du cœur dans tous les hommes ? C'est dans la droite raison qui est par-tout la même. Que si l'on néglige d'entretenir ces lumières de la droite raison : si on cesse de cultiver ce penchant naturel, qui nous porte à la vertu, il en sera de même que d'une jeune plante qui se dessèche, & qui meurt, si l'on n'a pas soin de l'arroser.

Quand je demeurois dans le Roïaume de *Tsin*, j'allois voir de tems en tems le Roi *Suen wang*, & je n'étois nullement surpris de l'aveuglement extrême où il étoit : car il ne se donnoit pas la moindre peine pour perfectionner la droiture naturelle de son cœur. Vous plantez un arbre : si après un jour de chaleur, qui le fait pousser, il survient dix jours de gelée, il n'est pas possible qu'il croisse, ou qu'il porte des fruits : mes conseils, mes instructions étoient à l'égard de ce Prince, ce qu'un jour de chaleur est à un jeune arbre. A peine avois-je le pied hors du palais, qu'il étoit environné d'une foule de flatteurs, qui faisoient la même impression sur son esprit, que les dix jours de gelée font sur cet arbre. Aussi dès que je m'aperçus de l'inutilité de mes soins, & du peu de profit que ce Prince retiroit de mes enseignemens, je l'abandonnai à lui-même.

C'est ainsi que la plû-part des hommes renversent l'ordre de la nature, & s'aveuglent eux-mêmes, en éteignant les lumières de leur raison, & en se livrant aux plaisirs. C'est ainsi qu'ils négligent la droiture naturelle, qui est néanmoins quelque chose de plus précieux que la vie, puisqu'un homme raisonnable choisira plutôt la mort, que de commettre une action injuste & contraire à la raison.

N'est-il pas étrange, poursuit *Mencius*, que l'homme étant composé de deux parties, l'une très-noble, qui est l'esprit, l'autre très-vile, qui est le corps, il donne toute son attention à cette partie de lui-même, qui est si méprisable, tandis qu'il néglige la plus noble, qui devoit l'occuper tout entier, puisque c'est elle qui le distingue des bêtes ? Que penseroit-on d'un jardinier, qui laisseroit sans culture ces arbres admirables nommez *Nga* & *Kia*, qui sont si utiles aux hommes, tandis qu'il donneroit tous ses soins à de vils & inutiles arbuttes ?

## CHAPITRE SIXIÈME.

**M**ENCIUS établit ce principe, qu'il y a des usages communs à tous les hommes, qui se doivent observer : mais que cependant il y a des

Tomc II.

Hhh

Analise du  
Chapitre  
VI. du  
*Meng tseü*,  
Partie II.

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
VI.  
Partie II.

cas particuliers, où l'on peut s'en dispenser: qu'il y a de même des loix générales: mais que ces loix générales: ne laissent pas d'avoir leurs exceptions. Je ne puis, lui disoit-on, avoir les alimens nécessaires pour me conserver la vie, si je garde les loix de l'honnêteté & de la civilité, établies dans le commerce des hommes: puis-je violer ces loix, pour ne pas mourir de faim?

Sans doute, répond *Mencius*. Ce qu'il y a de plus important dans la recherche des alimens, c'est de conserver la vie, & de prévenir la mort: ce qu'il y a de moins important dans les règles de la civilité & de la politesse, c'est de ne rien faire contre ces règles, lorsqu'il s'agit de se procurer des alimens nécessaires. Or la nécessité de se conserver la vie, l'emporte sur ce qu'il y a de moins important dans les devoirs de l'honnêteté. C'est un cas particulier, qui ne détruit point l'usage commun: c'est une exception de la loi, qui ne sert qu'à en confirmer davantage la généralité & l'étendue.

*Kiao* frere cadet du Roi de *Tsao* \*, vint un jour trouver *Mencius*, & lui parla ainsi: je ne puis pas comprendre ce que j'entens dire tous les jours: que tout homme peut se rendre semblable à ces fameux Empereurs *Tao* & *Chun*, dont la sagesse & la vertu m'ont toujours paru inimitables: qu'en pensez-vous?

Je pense, répondit *Mencius*, qu'il ne tient qu'à vous de vous rendre semblable à ces héros: le pouvoir de les imiter ne vous manquera jamais: ce ne peut être que la volonté. Pourvu que vous le vouliez, vous y réussirez. J'ai besoin pour cela de vos leçons, reprit *Kiao*: ainsi j'ai envie de fixer ici pendant quelque tems ma demeure, afin d'être auprès de vous, & d'entendre les instructions d'un si grand maître.

*Mencius* entrevit peu de sincérité dans ce discours flatteur: le chemin de la vertu, lui répondit-il, est semblable à un chemin public: il n'y a personne qui l'ignore, & il n'est difficile à tenir qu'à ceux qui sont esclaves de leurs passions, & qui se plaisent dans leur esclavage. Comme ce ne sont point les lumières qui vous manquent, vous pouvez retourner chez vous, & les réflexions que vous ferez, vous conduiront bientôt à la pratique de la vertu.

*Mencius* rapporte l'entretien qu'il avoit eu avec le docteur *Sung keng*: celui-ci lui ayant dit que la guerre étant sur le point de s'allumer entre les Rois de *Tsin* † & de *Tsou* ‡, il songeoit au moyen de pacifier ces deux Royaumes: qu'il alloit d'abord trouver le Roi de *Tsou*, & qu'il tâcheroit de le détourner de cette guerre, & de lui inspirer des sentimens de paix: que s'il ne gagnoit rien sur son esprit, il tourneroit ses pas du côté du Roi de *Tsin*, & qu'enfin il espéroit de gagner les bonnes grâces de l'un ou de l'autre, & de les faire entrer dans des voies de conciliation & d'accommodement.

Mais

\* C'est maintenant une ville murée, qui est de la dépendance de *Yen tchou* dans la province de *Chan tong*.

† Maintenant la province de *Chan si*.

‡ Maintenant la province de *Hou quang*.

Mais quelle raison lui apporterez-vous, dit *Mencius*, pour les persuader, & les amener à votre sentiment? Je leur ferai voir, répondit *Sun keng*, que cette guerre ne peut être d'aucune utilité à leurs États, & qu'au contraire elle leur fera très-pernicieuse.

Je crains bien, reprit *Mencius*, que vous ne perdiez vos peines, si vous n'avez point d'autre raison à leur alléguer que leur propre intérêt, & que vous ne parveniez point au but que vous vous proposez, qui est de tranquilliser ces deux Royaumes. Je veux que ce motif les porte à licentier leurs troupes, & à mettre bas les armes. Mais qu'arrivera-t-il? On ne verra plus de sincérité & de candeur: les Capitaines & les Magistrats dans leur obéissance au Prince, les enfans dans leur respect envers leurs parens, n'auront plus en vûe que leur avantage particulier: le propre intérêt sera l'ame de la subordination, si nécessaire dans tout bon gouvernement: la piété, l'honnêteté, l'équité, seront des vertus inconnues: à la moindre apparence de gain, ce ne sera que querelles & disputes, chacun voulant l'emporter sur l'autre: de-là naîtront les dissensions, les haines, les fureurs, les meurtres, & le carnage: le propre intérêt est la peste de la société humaine: & un Royaume où il se glisse, ne peut pas subsister long-tems.

Si vous voulez donc procurer la tranquillité de ces deux Royaumes, il faut faire goûter aux Princes qui les gouvernent, la beauté de la vertu, & sur-tout de la piété & de l'équité: s'ils prennent ces deux vertus pour la règle de leur conduite, ils perdront bien-tôt l'envie de se faire la guerre. Les Mandarins & le peuple se conduiront par les mêmes règles, & dans le respect & l'obéissance qu'ils doivent, soit à leur Prince, soit à leurs parens, ils ne consulteront que la piété & l'équité. Dès-lors on verra régner la sincérité, la candeur, la paix, la concorde, la vérité, la fidélité, & l'obéissance. Ce sont ces vertus qui coupent la racine aux divisions, & qui établissent ou entretiennent la paix dans un Etat.

Il raconte ensuite le soin qu'avoient les anciens Empereurs, de visiter les divers Royaumes de l'Empire, & la peine qu'ils imposoient aux Princes, lorsqu'ils trouvoient que l'agriculture étoit négligée, que les sages étoient méprisés, que les vieillards n'étoient pas soulagez dans leurs miseres, ou qu'on élevoit aux charges & aux dignitez des hommes sans piété, qui védoient le peuple.

Puis il rapporte les ordonnances qui concernoient ces Princes feudataires. S'ils manquoient à venir au tems marqué à la cour Impériale, pour y rendre compte de leur administration, on les punissoit pour la première fois, en les abbaissant d'un degré de leur noblesse. La seconde fois, on retranchoit de leurs revenus, & on diminueoit l'étendue de leur domination. Enfin la troisième fois, l'Empereur envoyoit une armée, pour punir ce Roi rebelle, & le déposer de sa dignité. Souvent même il chargeoit de cette commission les Rois voisins, qui de concert faisoient marcher leurs troupes, & exécutoient les ordres de l'Empereur.

Il rapporte les sages réglemens que fit le Prince *Yen kung*, dans une occasion semblable. Il tint une assemblée d'Etats, où se trouverent tous les

Suite de  
l'Analyse  
du Chapi-  
tre VI.  
Partie II.

Princes feudataires : & montant sur une espèce de tribune, il lut publiquement l'ordonnance suivante, qui contenoit douze principaux articles, qu'on devoit inviolablement observer. Le premier, portoit peine de mort contre les enfans qui ne rendroient pas à leurs parens, le respect qui leur est dû. Le second, défendoit de substituer une concubine à la place de la femme légitime, & parcellément de préférer le fils d'une concubine au fils de la femme légitime, pour le constituer héritier du Royaume. Le troisième, ordonnoit d'honorer singulièrement les personnes distinguées par leur sagesse & leur mérite, & de leur assigner des pensions honnêtes pour leur subsistance. Le quatrième, de respecter les vieillards. Le cinquième, de bien élever les enfans. Le sixième, de ne point mépriser les étrangers, mais de les recevoir avec bonté, & de les traiter avec honneur. Le septième, de récompenser d'une pension héréditaire, ceux qui ont rendu quelque service à l'Etat. Le huitième, de ne point conférer à un seul homme plusieurs emplois ou dignitez. Le neuvième, de n'élever aux charges du gouvernement, que ceux qui le méritent, & qui ont donné des preuves de leur capacité. Le dixième, si un premier Ministre se trouvoit coupable d'un crime digne de mort, de ne lui point faire subir cette peine, sans en avoir donné avis à l'Empereur. Le onzième, de ne point faire de digues, & de chaussées dans un tems de sécheresse, pour retenir les eaux sur ses terres, & empêcher qu'elles ne coulent dans les Royaumes voisins. Le douzième, de ne point transporter à un autre son Royaume, ni en entier, ni en partie, sans un exprès consentement de l'Empereur.

Artisans  
élevés à de  
hautes di-  
gnités.

Que la conduite du ciel sur les sages & les héros est admirable, poursuit Mencius! *Chun*, cet illustre Empereur a été tiré de la charrue, pour monter sur le trône : *Kao tsong* alla chercher parmi des maçons le sage *Fou yue*, & lui fit quitter la truelle & le mortier, pour l'élever à la première dignité de sa cour. *Kiao ke* de cabaretier qu'il étoit, devint le chef de tous les conseils du Prince *Ven wang*. *Ven kung* en tira un autre de prison, pour le faire son premier Ministre. *Pe li hi* n'étoit qu'un petit marchand : le Roy de *Tsin* \* lui donna le premier rang dans sa cour : & il profita si bien de ses conseils, que nul Prince ne s'est acquis dans l'Empire une autorité & une réputation égale à la sienne.

Ainsi quand le ciel destine un homme aux plus grands emplois, qui demandent une vertu extraordinaire, il ne manque pas de l'y disposer par une suite d'adversitez & de disgrâces, par la faim, par la pauvreté, par les fatigues, & par divers fâcheux événemens. C'est dans le malheur que la vertu a coutume de se recueillir, & de réunir toutes ses forces, pour lutter contre la mauvaise fortune. Un sage ne connoitroit pas jusqu'où peut aller sa fermeté & sa constance, s'il n'étoit pas mis à ces sortes d'épreuves.

C'est aussi ce qu'on voit arriver dans le gouvernement des Royaumes. Un Prince qui manque de sages Ministres propres à maintenir la vigueur des loix, & à le redresser lui-même, s'il s'égare, tombe bientôt dans les pièges

\* Maintenant la province de *Chan su*.

ges que lui tendent ses courtifans, & cette foule de flatteurs, dont les cours fourmillent. Il abandonne le soin de son Etat, pour se livrer tout entier aux vains amusemens, à l'oisiveté, à la mollesse, & aux plus criminelles délices: & de-là naissent les plaintes, les murmures, les émotions populaires, les révoltes contre l'autorité, & enfin le renversement des Rois & des Royaumes. D'où l'on peut juger que les chagrins, les peines, les disgrâces conduisent souvent à une vie heureuse: & que la prospérité, la mollesse, & les délices conduisent encore plus souvent à une mort malheureuse.

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
VI.  
Partie II.

## CHAPITRE SEPTIÈME.

**M**ENCUS dit dans ce chapitre que pour bien servir le ciel, il faut. 1.  
garder son cœur, & ne pas souffrir qu'il s'épanche trop au dehors, & qu'il se répande sur des choses vaines & frivoles.

2. Suivre la droite raison dans toute sa conduite, n'aimer que ce qui lui paroît aimable, & ne rien faire que ce qu'elle prescrit: qu'un sage ne pense point aux bornes plus ou moins étroites de sa vie, qu'il sçait que le nombre de ses jours est fixé par le *Tien*, & qu'il n'a d'attention qu'à bien régler ses mœurs: qu'on cherche avec beaucoup de peine les honneurs & les richesses, & que cette peine est presque toujours inutile, parce que ce qui est l'objet de nos desirs & de nos recherches, est hors de nous: mais qu'il n'en est pas de même de la vertu, que le principe qui la produit est au-dedans de nous-mêmes, & que nous l'obtenons, dès que nous la cherchons avec un cœur droit & sincere.

Après quoi il donne quelques instructions à un de ses disciples, qui faisoit profession d'enseigner la sagesse. Vous aimez, lui dit-il, à vous insinuer dans les palais des Princes, pour y répandre votre doctrine: mais pour vous y comporter en homme véritablement sage, il ne faut pas que le bon ou le mauvais succès des soins que vous prendrez, trouble tant soit peu la paix intérieure de votre ame: qu'on soit docile à vos instructions, ou qu'on les méprise, votre conduite doit toujours être égale & uniforme.

Parmi le grand nombre de personnes qui cherchent à s'établir dans les cours des Princes, j'en distingue de quatre sortes: les uns qui y sont parvenus par toutes sortes d'intrigues, n'ont en vûe que de leur complaire, & de se rendre agréables par des airs enjoués, & par de basses flateries: les autres se proposent uniquement de maintenir le Royaume en paix, & d'en écarter toutes les sources de divisions. Il y en a quelques-uns qu'on peut appeler des hommes du ciel, parce qu'ils sont tout occupés de suivre les loix du ciel. S'ils prévoient que leur doctrine sur le réglement des mœurs & le bon gouvernement sera profitable aux Rois & aux peuples, ils acceptent volontiers les charges & les dignitez. Si au contraire ils ont lieu de croire que leur doctrine sera peu suivie, ils s'éloignent des palais des Princes, pour mener une vie obscure & retirée. Enfin il y en a quelques autres, qu'on peut regarder comme des héros. Ce sont ceux dont la vie est

Analyse du  
Chapitre  
VII. du  
*Meng tsee*;  
Partie II.

si bien réglée, qu'ils entraînent les Princes par leur exemple, & les forcent en quelque sorte de les imiter.

Trois choses, poursuit *Mencius*, causent de la joie à l'homme véritablement sage. 1°. La bonne santé de son pere & de sa mere, & l'union qui régné dans sa famille: 2°. Lorsqu'il élève les yeux vers le ciel, de ne trouver rien dans son cœur qui soit répréhensible: & lorsqu'il les baissé vers les hommes, de ne voir rien dans ses actions dont il puisse rougir. 3°. De pouvoir inspirer aux peuples par ses entretiens & par ses exemples le désir de se perfectionner dans la vertu. Il ne fait pas consister son bonheur, comme vous voyez, dans la possession des honneurs & des richesses. Fût-il le maître de s'établir un florissant Royaume dans le cœur de l'Empire, & de se foumettre tous les peuples qui sont entre les quatre mers, ce n'est point là ce qui seroit sa béatitude. Tout ce qui lui est extérieur, honneurs ou mépris, richesses ou pauvreté, n'est pas capable de lui donner de la joie ou du chagrin. Son plaisir est de cultiver & de perfectionner les vertus qu'il a reçues de la nature, la piété, l'équité, l'honnêteté, & la prudence. Ces vertus, quand elles ont pris de fortes racines dans son cœur, se produisent au-dehors par la sérénité de son visage, par la modestie de sa contenance, de ses gestes, de sa démarche, & de toutes ses actions: toutes les parties de son corps suivent l'impression que leur donne la vertu qui réside en son cœur.

La mémoire du Prince *Ven vang*, continue-t-il, sera toujours en vénération: on ne cesse de louer sa piété, sa clémence, & le soin qu'il prenoit des pupilles, des veuves, des orphelins, & des vieillards. Est-ce à dire qu'il étoit attentif à envoyer tous les jours les alimens nécessaires à chaque famille? Il n'auroit pû y suffire.

Voici donc le moyen qu'il prit pour soulager la pauvreté de ses peuples, & sur-tout de ceux qui n'étoient pas en état de fournir à leurs besoins, par leur foiblesse, ou par leur grand âge. Il assigna cinq petits arpens de terre à chaque pere de famille, pour s'y construire une maison, & former des jardins: il ordonna qu'on y plantât des mûriers, afin que les femmes pussent de leurs feuilles nourir des vers à soye: par-là les vieillards avoient des étoffes pour se vêtir, & se garantir du froid. De plus il voulut que chaque maison eût des poules & des cochons. Enfin il lui donna une certaine quantité d'arpens de terre, que les enfans qui étoient forts & robustes, devoient labourer. Et par ce sage réglement le bon vieillard avoit de quoi se nourrir lui & toute sa famille. Quand le Prince eut ainsi pourvu aux besoins de son peuple, il le trouva & plus docile à écouter ses préceptes, & plus attentif à les suivre.

Qu'on connoit mal la vraie vertu, s'écrie-t-il encore? Ce qui aveugle la plû-part des hommes, c'est l'horreur qu'ils ont du mépris & de la pauvreté & l'ardeur avec laquelle ils se portent vers les honneurs & les richesses. Qu'un homme soit affamé, les viandes les plus insipides seront de son goût: il semble que sa langue & son palais ne puissent plus juger des saveurs. La faim & la soif des richesses produit le même effet sur le cœur de l'homme.

Vous avez entendu parler du célèbre *Lieu bia boei*, qui étoit un modèle de douceur & d'affabilité: ni la plus affreuse indigence dont on l'eût menacé, ni la première dignité de l'Empire dont on l'eût flatté, n'auroient jamais pû le faire pencher tant soit peu du côté du vice, ni le détourner d'un seul pas du chemin de la vertu. C'est un grand ouvrage que l'étude de la vertu: il ne faut pas le commencer, si l'on manque de constance, pour travailler toujours jusqu'à ce qu'on ait achevé. Celui qui s'applique à cette étude, est semblable à un homme qui veut creuser un puits. Après avoir fouï la terre jusqu'à la profondeur de neuf perches, s'il se lasse, s'il abandonne son travail, il ne découvrira pas la source qu'il cherche, & ses peines précédentes seront perdues: il en est de même de la recherche de la vertu: si l'on perd courage au milieu du travail, & si l'on ne continue pas ses soins jusqu'à ce que l'on ait acquis la perfection, non-seulement on n'y parviendra jamais: mais on rendra vaines & infructueuses toutes les peines qu'on aura prises.

Quand *T yn* ce fameux Ministre de l'Empire, vit que l'Empereur *Tai kia* dégénéroit des vertus du Prince *Tchibing tang* son grand-pere, il le fit descendre du trône, dont il se rendoit indigne, & le renferma dans un palais secret, où étoit le mausolée de son grand-pere. Cette action lui attira un applaudissement général. Ce Prince à la vue des cendres de ce héros dont il étoit issu, rentra dans lui-même, se reprocha le dérèglement de sa vie, détesta ses vices, & s'appliqua sérieusement à l'étude de la sagesse. Dès que le Ministre se fut assuré de son changement, il le tira du palais, & le rétablit sur le trône. Ce fut un nouveau sujet de joie pour le peuple, qui applaudit également, & à la sagesse du Ministre, & à la docilité du jeune Empereur.

Mais quoi, dit un de ses disciples, cet exemple est-il à imiter? Si un sage Ministre seroit un Prince dérégulé, lui seroit-il permis de le suspendre de ses fonctions royales: Sans doute, répondit *Mencius*, s'il avoit la même autorité, & des intentions aussi pures que le Ministre *T yn*. Dans tout autre cas il seroit regardé comme un brigand & un rebelle, & il n'y auroit point de loix assez levées, pour punir son crime.

J'ai lu dans le livre *Cbi king*, reprit le même disciple, que celui qui ne travaille point, ne doit pas manger. Aussi n'y a-t-il personne qui n'ait une occupation: les Princes, les Magistrats, les laboureurs, les artisans, les marchands, tout le monde travaille. Mais que fait un sage, qui n'entre point dans le gouvernement? Sa vie me paroît assez inutile, & cependant il reçoit des appointemens du Prince, qui ne servent qu'à l'entretenir dans une vie oisive.

Comptez-vous pour rien, répondit *Mencius*, les instructions, les enseignemens, & les exemples qu'il donne. Si un Roi en profite, tout le Royaume s'en ressent? On y voit régner la tranquillité, l'opulence, le respect filial, la candeur & la sincérité: peut-on regarder comme inutile un homme qui procure un si grand bien à l'Etat?

Enfin le même disciple, qui trouvoit la morale de *Mencius* trop austère,

Suite de  
l'Analyse  
du Chapi-  
tre VII.  
Partie I.

lui parla ainsi : la route que vous nous tracez pour parvenir à la perfection, est belle : mais elle est trop élevée, & il en est peu qui osent se flatter d'y atteindre. Que ne la rendez-vous plus facile ? Vous auriez un plus grand nombre de disciples.

Il n'y a point d'artisan, répondit *Mencius*, qui enseignant son art, ne suive une méthode fixe, & certaines règles immuables, auxquelles il ne lui est pas permis de toucher, & vous voulez qu'un maître de la sagesse, qui enseigne la voie de la perfection, ait une doctrine variable, qu'il la rende conforme au gré & au caprice de ceux qui l'écoutent ? Il trahiroit sa profession, s'il en étoit capable, & il cesseroit d'être le maître de la sagesse.

## CHAPITRE HUITIÈME.

Analyse du  
Chapitre  
VIII. du  
*Meng tseï*,  
Partie II.  
Dialogue  
de *Mencius*  
avec son  
Disciple  
*Kung sun  
cheou*.

**M**ENCIOUS s'entretenant avec son disciple *Kung sun cheou* sur le Roi de *Gueï*, appelé *Hoeï wang*, dit que ce Prince n'avoit point de vraie piété : qu'il avoit de la compassion pour les bêtes, & qu'il étoit cruel envers les hommes. En voulez-vous la preuve, ajôute-t-il ? Ce Prince transporté du désir d'agrandir ses Etats, & de s'enrichir des troupeaux de ses voisins, livroit de sanglantes guerres, & ses peuples devenoient la victime de son ambition : bien qu'il vit la terre rougie de sang, & couverte des corps morts de ses soldats, cet affreux spectacle ne le touchoit pas. Bien plus, après avoir vû une partie de son armée taillée en pièces : loin d'en sauver les débris, il rallioit le reste de ses soldats, les menoit de nouveau au combat, & plaçoit à la tête de l'armée son fils, ses parens, & ceux en qui il avoit le plus de confiance. Il préféroit donc quelques acquisitions à la vie des personnes qui devoient lui être les plus chères. Appelez-vous cela une vraie piété ? Ne me dites pas que Confucius, dans son livre intitulé le *Printems* & l'*Automne*, fait l'histoire des guerres que les Princes se faisoient les uns aux autres. Ce Philosophe n'approuve la guerre que lorsqu'elle est juste, telle qu'est celle que l'Empereur entreprend pour punir un Prince rebelle : mais il blâme & désapprouve les guerres injustes, telles que sont celles que les Princes se font, sans en avoir permission de l'Empereur.

Si quelqu'un, poursuit *Mencius*, va trouver un Prince & lui dit : je suis habile dans le métier de la guerre, je sçai ranger une armée en bataille : & que par ce discours il engage le Prince à prendre les armes, & à porter la guerre chez ses voisins : ne doit-on pas le regarder comme un homme altéré de sang, & un vrai perturbateur de la tranquillité publique ? Un Prince véritablement vertueux n'a pas besoin d'armes pour vaincre : sa vertu & la douceur de son gouvernement, sont plus propres à subjuguier les Royaumes, que les plus éclatantes victoires.

Il n'en faut point d'autre exemple que celui du Prince *Tchin tang* : tandis qu'il parcourroit les provinces du Midi, les provinces septentrionales se plaignoient de sa lenteur. N'y a-t-il pas assez long-tems, disoient-elles, que nous gémissons sous l'oppression tyrannique d'un maître impitoyable ?

Pour-

Pourquoi notre libérateur tarde-t-il à venir à notre secours ? Tous les peuples de l'Empire lui tendoient les mains, & n'attendoient que sa présence pour se foumettre à ses loix.

Ce que j'appelle vertu dans un Prince, c'est celle qui éclatoit dans ce sage héros le Prince *Chun*. Dans les premiers tems de sa vie privée, quoiqu'il fût si pauvre, qu'à peine avoit-il un peu de ris, & quelques légumes pour vivre, il étoit content de son sort. Quand il fut Empereur, cette dignité suprême ne lui-enfla pas le cœur : ni la pourpre, ni les délices de la cour, ni tous les autres enchantemens du trône ne purent le séduire. Il possédoit tous ces biens, comme s'il ne les eût pas possédés : & ce fut cette sagesse, & cette intégrité d'une vie toujours uniforme, qui lui gagna absolument tous les cœurs.

Mais, me direz-vous, nous ne sommes plus dans les mêmes tems, ils ont bien changé, la corruption des mœurs est devenue presque générale : comment résister au torrent ? Vains prétextes ! une grande stérilité fera-t-elle mourir de faim un homme riche ? De même un siècle corrompu ne changera jamais le cœur d'un homme solidement vertueux.

Ensuite venant à la piété, qui doit guider un Prince dans le gouvernement de ses peuples, il établit l'ordre qu'il doit garder dans la levée des tributs : le tribut de la soye ne se doit lever que dans l'Été : celui du mil & du ris, dans l'Automne : & les corvées publiques ne doivent s'exiger que pendant l'Hyver. Si un Prince confond cet ordre, s'il demande deux sortes de tributs dans la même saison, il réduira son peuple à la misère, il le fera périr de faim : les peuples se disperferont, & iront chercher à vivre dans d'autres provinces, & son Royaume dépeuplé périra par l'avarice du Prince qui le gouverne.

Il y a trois choses, ajoute-t-il, qui doivent être plus chères & plus précieuses à un Prince, que l'or & les pierreries. 1°. Le Royaume qu'il a reçu de ses ancêtres. 2°. Les peuples qui sont confiés à ses soins. 3°. La science de les bien gouverner. Il possédera cette science de bien gouverner les autres, s'il a appris à se gouverner lui-même, & à veiller sur les mouvemens de son cœur, pour s'en rendre le maître. Il en fera bien-tôt le maître, s'il en sçait diminuer les desirs.

Puis il vient au choix que Confucius faisoit de ses disciples : il vouloit, dit-il, qu'ils eussent de grands sentimens, un grand courage, & de la confiance dans les bonnes résolutions qu'ils avoient prises : il avoit horreur de ces faux sages, qui n'étoient habiles que dans l'art de feindre & de dissimuler, & qui par de simples dehors, & de vaines apparences de vertu, ne songeoient qu'à s'attirer les éloges & l'approbation de leurs concitoyens, sans se mettre en peine de les mériter par des actions véritablement vertueuses.

Enfin, il finit ce chapitre & son livre, en faisant voir que ce grand art de bien gouverner & de bien vivre, ne subsisteroit plus si il y a long-tems, s'il n'y avoit eu par intervalle de grands personnages, qui ont eu soin de le

Suite de  
l'Analyse  
du Chapitre  
VII. Partie II.  
Eloge de  
*Chun*.

Suite de  
l'Analyse  
du Char-  
tie VIII.  
Partie II.

transmettre à la postérité. Les Empereurs *Tao* & *Chun* en ont été les premiers maîtres & les premiers modèles, de même que leurs Ministres *Yu* & *Kao jao* : 500. ans après est venu l'Empereur *Tching tang*, lequel avec le secours de ses Ministres *Y yn* & *Lay chu*, a fait revivre ces grandes maximes qu'on avoit presque oubliées. On compte encore environ 500. ans jusqu'au Prince *Yen wang*, qui les remit de même en vigueur. Enfin, il s'est écoulé encore 500. ans jusqu'à Confucius, qui a comme ressuscité l'ancienne doctrine, & qui lui a donné un nouveau jour par la sagesse de ses réflexions & de ses maximes.



## H I A O K I N G.

O U

### D U R E S P E C T F I L I A L.

#### *Cinquième Livre Classique.*

Idée gé-  
nérale de  
cet Ouvra-  
ge.

C E petit livre ne contient que des réponses que Confucius fit à son disciple *Tfeng* touchant le devoir des enfans envers leurs parens. Il prétend prouver que ce respect filial est le fondement du sage gouvernement de l'Empire: & pour cela il entre dans le détail de ce que doit à ses parens un fils de quelque condition qu'il soit, soit Empereur ou Roy, soit premier Ministre ou Lettré, soit enfin qu'il soit dans le rang du simple peuple. Ce livre est fort court, & il ne consiste qu'en 18. très-petits articles.

Idée parti-  
culière de  
l'Article I.

Dans le premier article, il dit à son disciple que la haute vertu des anciens Empereurs, qui avoient fait régner de leur tems la paix, la concorde, & la subordination dans tout l'Empire, tiroit sa source de leur respect filial, qui est la base & le fondement de toutes les vertus.

Du II.  
jusqu'au  
VII.

Dans le 2<sup>e</sup>. 3<sup>e</sup>. 4<sup>e</sup>. 5<sup>e</sup>. 6<sup>e</sup>. il fait voir que quelque rang qu'on tienne, & à quelque dignité qu'on soit élevé, on est obligé à ce respect filial: que l'Empereur & les Grands donnant aux peuples l'exemple de leur amour & de leur vénération pour leurs parens, il n'y a personne parmi le peuple qui ose avoir du mépris & de l'aversion pour eux: que par ce moyen la subordination est gardée dans un Royaume & que cette subordination produit nécessairement la paix & la tranquillité.

Du VII.

Dans le septième, il dit que le respect filial est d'une étendue très-vaste: que cette vertu s'éleve jusqu'au ciel, dont elle imite les mouvemens réguliers: qu'elle embrasse toute la terre, dont elle imite la fécondité: qu'elle trouve son objet dans les actions communes des hommes, puisque c'est par  
les

les actions ordinaires qu'elle s'exerce: que quand elle est bien établie dans un Royaume, on n'y voit ni troubles, ni procès, ni querèles: & que, quand la paix régné dans chaque famille, tous les sujets d'un Prince sont doux, équitables, ennemis de tout différend, & de toute injustice.

Dans le huitième il fait voir que l'exemple du respect filial, donné par l'Empereur, ne manque jamais d'être imité par les Seigneurs & les Grands de l'Empire: que les Mandarins se forment sur la cour & que les peuples imitent de même les Mandarins: & qu'ainsi la conduite de l'Empereur influant sur tous les membres de l'Etat, tout y est soumis, les loix sont observées, & les mœurs sont réglées. Du VIII.

Dans le neuvième, *Tseng* demande à Confucius s'il n'y a pas quelqu'autre vertu plus grande que le respect filial. Confucius lui répond, que comme de toutes les choses produites rien n'est plus noble que l'homme: de même la plus excellente de toutes les actions de l'homme, c'est celle par laquelle il honore & respecte ses parens: que le pere est par rapport à son fils, ce que le ciel est par rapport aux choses produites, & que le fils est à l'égard de son pere, ce que le sujet est à l'égard de son Roy: que celui qui n'aime point ses parens, péche contre la raison, & que celui qui manque à les honorer, péche contre l'honnêteté: qu'un Roy qui veut trouver de la soumission & de l'obéissance dans ses peuples, ne doit rien faire de contraire à la raison ni à l'honnêteté, parce que ses actions servent de règle & de modèle à ses sujets, qui ne lui seront soumis & obéissans, qu'autant qu'ils auront de soumission & d'obéissance à leurs parens. Du IX.

Dans le dixième, il rapporte cinq devoirs de ce respect filial. Celui qui honore véritablement ses parens, dit-il, doit. 1°. Les honorer dans l'intérieur de la maison. 2°. Se faire un plaisir de leur procurer tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. 3°. Faire paroître dans son air & sur son visage, la tristesse qu'il ressent dans le cœur, lorsqu'ils sont malades. 4°. Prendre des habits de deuil à leur mort, & observer toutes les cérémonies prescrites pour le tems que dure le deuil. 5°. Leur rendre avec la plus scrupuleuse exactitude tous les devoirs funébrés. Du X.

Dans le onzième, il rapporte les cinq sortes de supplices, dont on punit les différens crimes: & il prétend qu'il n'y en a point de plus énorme que la défobéissance d'un fils envers son pere. Attaquer le Prince, poursuit-il, c'est ne vouloir point de supérieurs: éloigner les sages, c'est ne vouloir pas de maîtres: mépriser l'obéissance filiale, c'est ne vouloir pas de parens, & voilà le comble de l'iniquité, & la source de tous les désordres. Du XI.

Dans le douzième, il fait voir qu'un Roy qui aime ses parens, n'a pas de meilleur moyen pour enseigner aux peuples l'amour qu'ils doivent à leur souverain: qu'un Roy qui respecte ses freres aînez, n'a pas de meilleur moyen pour enseigner aux peuples le respect qu'ils doivent aux Magistrats: qu'un Roy qui observe exactement les cérémonies prescrites, c'est-à-dire, qui se comporte à l'égard de chaque personne de la manière qu'il est mar-

qué

qué dans le livre des rits, n'a pas de meilleur moyen de faire fleurir les coutumes de l'Empire, & d'y maintenir la paix & la tranquillité.

Du XIII. Dans le treizième, il dit qu'un Prince est parvenu à la perfection de la vertu, lorsque par son exemple il a établi dans tout son Empire ce respect & cet amour filial : & il cite les vers du *Chi king*, qui s'exprime ainsi : on ne doit appeler pere du peuple, qu'un Prince qui sçait se l'affectionner en réglant ses mœurs.

Du XIV. Dans le quatorzième, il fait voir qu'il n'y a point de voye plus courte & plus sûre pour se faire une grande réputation, que d'être exact à tous les devoirs de la piété filiale.

Du XV. Dans le quinzième, *Tfeng* fait cette question à Confucius : Je comprends la nécessité & les avantages du respect filial : mais oblige-t-il à obéir aveuglément à toutes les volontez d'un pere ? Confucius répond, que si un pere de même qu'un Prince, vouloit quelque chose de contraire à l'équité & à l'honnêteté : que s'ils tomboient l'un & l'autre dans quelque faute considérable : non seulement le fils ne devoit pas obéir à son pere, ni le Ministre au Prince : mais qu'ils manqueroient à leur principal devoir, s'ils ne donnoient respectueusement les avis convenables à la faute que le pere ou le Prince commettrait. Il dit ensuite qu'autrefois l'Empereur avoit à la cour sept Admoniteurs, qui étoient chargez de lui faire des remontrances, & de l'avertir de ses fautes : qu'un Roy en avoit cinq : un premier Ministre en avoit trois : un Lettré avoit un ami, & un pere avoit son fils qui remplissoient l'un & l'autre ce devoir.

Du XVI. Dans le seizième, il dit que quoique l'Empereur soit élevé à la suprême dignité, & que tous les peuples soient soumis à son autorité, il a cependant au-dessus de lui des parens, à qui il doit de l'honneur & de la vénération : que c'est pour cette raison qu'il paroît deux fois l'année dans la salle de ses ancêtres, dans une posture si respectueuse, afin que tout le monde connoisse combien il les honore.

Du XVII. Dans le dix-septième, il fait voir que le Prince & le Ministre doivent avoir l'un pour l'autre une bienveillance réciproque.

Du XVIII. Dans le dix-huitième & le dernier article, il enseigne ce que doit observer un fils obéissant, lorsqu'il rend les devoirs funébrés à ses parens : son air, ses entretiens, ses vêtemens, ses repas, en un mot toute fa personne doit montrer au-dehors, quelle est la douleur dont son cœur est pénétré. Les loix établies par les anciens y mettent cependant des bornes. Elles veulent que le fils ne soit pas plus de trois jours sans manger : qu'il ne pousse pas le deuil au-delà des trois années : qu'on fasse un cercueil & qu'il soit orné selon l'usage : qu'on y renferme le corps du défunt : qu'on serve des viandes auprès du cercueil : qu'on y pleure, qu'on y gémissé : qu'on bâtisse un sépulchre décent, & qu'il soit fermé de murailles : qu'on y porte le cercueil avec les cérémonies accoutumées : qu'on y construise un édifice, où l'on s'assemblera deux fois l'année, au Printems & à l'Automne pour y venir renouveler le souvenir du défunt, & lui rendre les mêmes devoirs qu'on lui rendoit pendant sa vie.

## S I A O H I O

O U

## L'ECOLE DES ENFANS.

*Sixième Livre Classique.*

C E livre a été composé par le docteur *Tchu bi*, qui vivoit au tems que régnoit la famille des *Song*, vers l'an de N. S. 1150. C'est une compilation des maximes & des exemples, tant des anciens que des modernes. Comme il ne fait autre chose que citer ces diverses maximes & ces divers exemples, il n'y a point d'autre ordre dans son ouvrage, que celui des chapitres & des paragraphes qui le partagent. Il parle sur-tout de l'établissement des écoles publiques: de l'honneur qu'on doit rendre aux parens, aux Rois, aux magistrats, & aux personnes âgées: des devoirs du mari & de la femme: de la manière de régler son cœur, les mouvemens du corps, son vivre, & ses vêtemens. Le but de l'auteur est d'instruire la jeunesse, & de la former aux bonnes mœurs.

De l'Auteur & du Contenu de ce Livre.

Cet ouvrage est divisé en deux parties: l'une qu'il appelle intrinsèque ou essentielle: l'autre qu'il nomme extrinsèque ou accidentelle. Comme la plupart de ces maximes se trouvent dans les livres précédens dont j'ai déjà parlé, je n'en rapporterai que quelques-unes de celles que l'auteur y a ajoutées d'ailleurs, & je suivrai le même ordre des chapitres & des paragraphes.

Sa Division.

## P R E M I E R E P A R T I E.

## C H A P I T R E P R E M I E R.

*De l'Education de la Jeunesse.*

I L cite le livre des rits, qui prescrit les règles suivantes, qu'on doit observer, pour bien élever ses enfans. Une mere dans le choix qu'elle fait d'une femme pour allaiter & instruire son enfant, ne doit jeter les yeux que sur une personne qui soit modeste, d'un esprit paisible, vertueuse, affable, respectueuse, exacte, prudente, & discrète dans ses paroles.

Dès qu'un enfant peut porter la main à la bouche, qu'on le sèvre, & qu'on lui apprend à se servir de la main droite. A l'âge de six ans, qu'on lui

De l'Education de la Jeunesse: Et premièrement des Garçons.

A l'âge de six ans.

- lui enseigne les nombres les plus communs, & le nom des parties les plus considérables du monde : à l'âge de sept ans, qu'on le sépare d'avec ses sœurs, & qu'on ne lui permette pas de s'asseoir, ni de manger avec elles.
- De sept. A l'âge de huit ans, qu'on le forme aux règles de la civilité & de la politesse qu'il doit garder, lorsqu'il entre ou qu'il sort de la maison, & lorsqu'il se trouve avec des personnes âgées. A neuf ans, on lui apprendra le calendrier. A dix ans, qu'on l'envoie aux écoles publiques, & qu'on ne lui donne point d'habits gonflés de coton : ils seroient trop chauds pour son âge. Le maître lui donnera la connoissance des livres, & lui apprendra à écrire & à compter. A 13. ans, on lui fera De treize. étudier la musique, afin que chantant des vers, les sages maximes qui y sont renfermées, se gravent mieux dans sa mémoire. A 15. ans, il apprendra à tirer de l'arc & à monter à cheval. A 20. ans, on lui donnera le premier bonnet avec les cérémonies accoutumées, il pourra porter des habits de soye & de fourrure, & il se donnera tout entier à l'étude jusqu'à 30. ans, qu'on le mariera \* : il s'appliquera alors à bien gouverner sa maison, & il continuera à se perfectionner dans les lettres. A 40. ans, il pourra être élevé aux charges & aux dignitez, mais on ne le fera point premier Ministre qu'il n'ait 50. ans. Qu'il se démette de son emploi, dès qu'il sera septuagénaire.
- Des Filles.

A l'âge de dix ans. Pour ce qui est des filles, quand elles auront atteint l'âge de dix ans : on ne les laissera plus sortir de la maison. On leur apprendra à avoir un air affable, à parler avec douceur, à filer, à dévider de la soye, ou en échavaux, ou en pelotons, à coudre, à faire des tissus de soye ou de chanvre : enfin, on les appliquera à tous les autres ouvrages propres du sexe : & on les mariera à 20. ans.

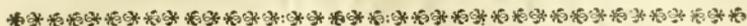
Le premier Président du tribunal suprême des rits doit établir dans chaque district des Officiers, qui veillent à ce qu'on enseigne principalement trois choses aux peuples. 1°. Les six vertus : sçavoir, la prudence, la piété, la sagesse, l'équité, la fidélité, la concorde. 2°. Les six actions louables : sçavoir, l'obéissance envers les parens, l'amour envers les freres, la concorde entre les proches, l'affection pour ses voisins, la sincérité entre les amis, & la miséricorde à l'égard des pauvres & des malheureux. 3°. Les six sortes de connoissances dont on doit s'instruire, & qui consistent à apprendre les rits, la musique, à tirer de l'arc, à monter à cheval, à écrire, & à compter.

La doctrine du maître, dit un autre livre, c'est la règle du disciple. Quand je vois un jeune homme qui s'y rend attentif, & qui s'efforce de la mettre en pratique : qui écoute le matin les leçons de son maître, & qui les lui répète le soir : qui se forme sur la conduite des sages, & qui tâche de les imiter : qui ne donne aucun signe d'orgueil, & dont tout l'extérieur est composé : qui veille sur ses regards, & qui ne jette jamais les yeux sur

acun

\* La coutume a changé : à présent on les marie de bonne heure, & même des l'âge de 15. ans si cela se peut commodément.

aucun objet tant soit peu deshonnête : qui parmi ceux de son âge ne fréquente que les plus sages & les plus vertueux : qui ne parle qu'à propos, & toujours d'une manière respectueuse : je juge alors qu'infailliblement il fera de grands progrès dans la sagesse & la vertu.



## CHAPITRE SECOND.

### *Des cinq Devoirs.*

#### PARAGRAPHE I.

##### *Des Devoirs du Pere & du Fils.*

**I**L cite le livre des rites, qui entre dans le plus grand détail de tout ce que doit faire un fils, pour marquer sa soumission & son amour à l'égard de son pere & de sa mere. Il doit se lever de grand matin, se laver les mains & le visage, s'habiller proprement, afin de ne paroître devant son pere que dans la décence convenable, entrer dans sa chambre avec une grande modestie, demander comment il se porte, lui donner de l'eau pour se laver les mains, & lui présenter la serviette pour les essuyer; enfin lui rendre tous les petits services qui marquent son attention & sa tendresse.

Analise du  
Chapitre  
II.

Quand un aîné est parvenu par son mérite à quelque dignité considérable, & qu'il va rendre visite au chef de sa famille, qui est d'une condition médiocre, qu'il n'entre point dans sa maison avec le faste & la magnificence convenable à son rang : mais qu'il laisse ses chevaux & ses domestiques à la porte, & qu'il affecte un air très-moderne, afin de ne point faire croire à cette famille qu'il veut lui insulter, en faisant parade de ses honneurs & de son opulence.

*T'eng*, disciple de Confucius, parle ainsi : si votre pere & votre mere vous aiment, réjouissez-vous, & ne les oubliez pas : s'ils vous haïssent, craignez, & ne les fâchez pas : s'ils font quelque faute, avertissez-les, & ne leur résistez pas.

On lit dans le livre des rites : si votre pere ou votre mere fait quelque faute, employez les paroles les plus douces & les plus respectueuses pour les en avertir. S'ils rejettent vos avis, ne cessez pas de les respecter comme auparavant. Cherchez ensuite quelque moment favorable pour les avertir de nouveau : car il vaut mieux être importun, que de les voir décrier dans toute une ville. Que si ce nouvel avis irrite, & qu'ils en viennent jusqu'à vous frapper, ne vous fâchez point contre eux, & continuez de leur rendre le même respect & la même obéissance.

Un fils, à quelque état d'indigence qu'il soit réduit, ne doit jamais vendre les vases dont il s'est servi aux obéques de son pere : quoiqu'il soit tout  
transi

transi de froid, il ne doit point se vêtir des habits qu'il portoit à cette cérémonie, ni abatre les arbres plantez sur la colline où est le sépulche de son pere.

## P A R A G R A P H E II.

*Des Devoirs du Roi, & de son Ministre.*

Manière  
dont Con-  
fucius en-  
troit dans  
le Palais  
Impérial.

UN Roy doit donner ses ordres à son Ministre avec douceur & avec bonté: un Ministre doit les exécuter avec promptitude & fidélité.

Les disciples de Confucius rapportent de leur maître, que quand il entroit dans le palais, il se courboit jusqu'à terre, qu'il ne s'arrêtoit jamais sur le seuil de la porte: que quand il passoit devant le trone du Roy, on voyoit dans son air & sur son visage le respect & la vénération dont il étoit frappé: qu'il marchoit si lentement, qu'à peine levoit-il les pieds: que lorsqu'il alloit à l'audience du Prince, aussitôt qu'il entroit dans la salle intérieure, il levoit modestement sa robbe, s'inclinoit profondément, & retenoit son haleine de telle sorte, qu'on eût dit qu'il avoit perdu la respiration: qu'en sortant d'auprès du Prince, il précipitoit ses pas, pour être au plutôt hors de sa présence: qu'ensuite il reprenoit son air grave, & alloit modestement prendre sa place parmi les Grands.

Si le Prince fait présent à son Ministre d'un cheval, il doit aussitôt le monter: s'il lui fait présent d'un habit, il doit s'en revêtir sur l'heure, & aller au palais faire ses remerciemens de l'honneur qu'il a reçu.

Un premier Ministre trompe son Prince, s'il connive à ses vices, & s'il est assez foible, pour ne pas l'avertir du tort qu'il fait à sa réputation. Un homme qui aspire aux premières charges de la cour, & qui n'y envisage que son propre avantage, n'est d'aucune utilité au Prince. Il est dans une agitation continuelle, jusqu'à ce qu'il y soit parvenu; & quand il a obtenu cette dignité qu'il souhaitoit si passionnément, il craint à tout moment de la perdre. Il n'y a point de crime dont un homme de ce caractère ne soit capable, pour ne pas décheoir de son rang.

Comme une femme chaste n'épouse point deux maris, de même un Ministre fidèle se gardera bien de servir deux Rois.

## P A R A G R A P H E III.

*Des devoirs du mari & de la femme.*

Du choix  
d'une  
Femme.

LE livre des rits parle ainsi: il faut chercher une épouse dans une famille qui ne porte pas le même nom que l'époux. Il faut agir avec sincérité dans les préliens qui se donnent alors, & avoir soin que les promesses réciproques soient conçues en termes honnêtes, afin que la future épouse soit avertie & de la sincérité avec laquelle elle doit obéir à son mari, & de la pudeur

pudeur qui doivent être l'ame de sa conduite. Quand elle est une fois liée à un époux, cette union ne doit finir qu'à sa mort, & elle n'en doit point épouser d'autre. L'époux ira recevoir sa future épouse dans la maison paternelle, & la conduira chez lui: il lui offre un oiseau aprivoisé, soit pour lui marquer son amour, soit pour l'instruire de la docilité avec laquelle elle doit se laisser gouverner.

Il doit y avoir deux appartemens dans la maison: l'un extérieur pour le mari, l'autre intérieur pour la femme. Un mur ou une bonne cloison sépareront ces deux appartemens, & la porte en sera soigneusement gardée. Que le mari n'entre point dans l'appartement intérieur, & que la femme n'en sorte point sans quelque bonne raison. Une femme n'est point maîtresse d'elle-même: elle n'a rien en sa disposition. Elle n'a d'ordre à donner que dans l'enceinte de son appartement: c'est-là que se borne son autorité.

Cinq sortes de filles auxquelles on ne doit point penser pour le mariage. 1°. Quand elle est d'une famille où l'on néglige les devoirs de la piété filiale. 2°. Quand sa maison n'est pas réglée, & que les mœurs de ceux qui la composent sont suspectes. 3°. Quand il y a quelque tache, ou quelque note d'infamie dans sa famille. 4°. Quand il y a quelque maladie héréditaire, & qui peut se communiquer. 5°. Enfin si c'est une fille aînée qui ait perdu son pere.

*Filles auxquelles on ne doit point penser pour le Mariage.*

Sept sortes de femmes que les maris peuvent répudier. 1°. Celles qui manquent à l'obéissance qu'elles doivent à leurs pere & mere. 2°. Celles qui sont stériles. 3°. Celles qui sont infidèles à leurs maris. 4°. Celles qui sont jalouses. 5°. Celles qui sont infectées de quelque mal contagieux. 6°. Celles dont on ne peut arrêter le babil, & qui étourdissent par leur caquet continu. 7°. Celles qui sont sujettes à voler, & capables de ruiner leurs maris. Il y a cependant des conjonctures où il n'est pas permis à un mari de répudier sa femme. Par exemple, si au tems que le mariage s'est contracté, elle avoit des parens, & que les ayant perdus dans la suite, il ne lui reste plus aucune ressource: ou bien si conjointement avec son époux, elle a porté le deuil triennal pour le pere, ou pour la mere de son mari.

*Femmes que les Maris peuvent répudier.*

## PARAGRAPHÉ IV.

### *Du Devoir des jeunes gens à l'égard des personnes âgées.*

LE livre des rits ordonne ce qui suit. Quand vous allez voir un ami de votre pere, n'entrez point chez lui, & n'en sortez point qu'il ne vous en ait donné la permission, & ne parlez point qu'il ne vous interroge.

*Préceptes de Civilité.*

Quand vous vous trouverez avec un homme qui a vingt ans plus que vous, respectez-le, comme vous feriez votre pere: s'il a dix ans plus que vous, respectez-le comme votre frere aîné.

Lorsqu'un disciple marche dans la rue avec son maître, qu'il ne le quitte point, pour parler à une autre personne qu'il rencontre, & qu'il ne marche

che pas sur la même ligne que lui, mais qu'il se tienne un peu derrière. Si le maître s'appuie sur son épaule, pour lui dire quelque chose à l'oreille, que de la main il se couvre la bouche, pour ne point l'incommoder par son haleine.

Si vous êtes assis auprès de votre maître, & qu'il vous fasse quelque question, ne prevenez point par votre réponse ce qu'il a à vous dire, & ne lui répondez que quand il aura fini de parler. S'il vous interroge sur le progrès que vous avez fait dans votre étude, levez-vous aussi-tôt, & tenez-vous debout tout le tems que vous lui répondrez.

Quand vous êtes à la table de votre maître, ou d'une personne âgée, & qu'il vous présente une tasse de vin, tenez-vous debout pour la boire: ne refusez rien de ce qu'il vous donnera: & s'il vous ordonne de demeurer assis, obéissez. Si vous êtes assis à côté d'une personne considérable, & que vous apperceviez en lui quelque inquiétude: par exemple, qu'il le tourne de côté & d'autre dans son fauteuil, qu'il remue les pieds, qu'il examine l'ombre du soleil, pour voir quelle heure il est, prenez aussi-tôt congé de lui, en demandant la permission de vous retirer. Toutes les fois qu'il vous interroge, levez-vous pour lui répondre.

Si vous entretenez quelqu'un qui soit au-dessus de vous, ou par sa dignité, ou par ses grandes alliances, ne lui demandez point quel âge il a: si vous le rencontrez dans la rue, ne lui demandez point où il va: si vous êtes assis auprès de lui, soyez modeste, ne regardez point de côté & d'autre, ne gesticulez point, ne remuez point votre éventail.

Les disciples de Confucius rapportent que quand leur maître assistoit à quelque grand festin, il ne quittoit la table, qu'après les personnes qui étoient plus âgées que lui.

## PARAGRAPHÉ V.

### *Du devoir des Amis.*

Du Choix  
d'un Ami.

UN homme qui veut sérieusement acquérir la sagesse, ne choisit pour amis, que ceux dont les discours & les exemples peuvent le faire avancer dans la vertu & dans les lettres.

Le devoir de deux amis consiste à se donner réciproquement de bons conseils, & à s'animer l'un l'autre à la pratique de la vertu.

Personnes  
à qui on  
doit refu-  
ser la Con-  
siance.

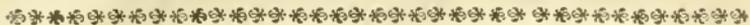
Il y a trois sortes d'amis, dont la liaison & la société ne peuvent manquer d'être pernicieuses: des amis vicieux, des amis dissimulez, des amis caufeurs & indiscrets.

De la ma-  
nière de  
recevoir  
une per-  
sonne chés  
soi.

Quand vous recevez une personne dans votre maison, ne manquez pas à chaque porte de l'inviter à passer le premier. Quand vous êtes arrivé à la porte de la salle intérieure, demandez-lui la permission d'entrer d'abord, pour arranger les chaises: ensuite venez le prendre, & conduisez-le avec honneur à la place, qui sera toujours à votre gauche. L'hôte ne doit pas

com:

commencer l'entretien le premier : les loix de la politesse veulent que ce soit le maître du logis qui entame le discours.



## CHAPITRE CINQUIÈME.

*De la vigilance qu'on doit avoir sur soi-même.*

### PARAGRAPHE I.

*Règles pour bien gouverner son cœur.*

Préceptes  
de Morale;

**L**ORSQUE la raison prend l'Empire sur les passions, tout va bien : mais lorsque les passions maîtrisent la raison, tout va mal.

Un Prince qui veut être heureux, & procurer le bonheur de ses peuples, doit observer les choses suivantes : prendre garde que la haute élévation où il se trouve, ne lui inspire des manières fières & méprisantes : résister à toute passion déréglée : ne point s'entêter d'une opinion dont il s'est laissé prévenir : ne prendre que des plaisirs honnêtes : s'étudier à être populaire & férieux : c'est ce qui le fera aimer des peuples : s'il aime quelqu'un, ne pas s'aveugler sur ses défauts : s'il hait quelqu'autre, ne pas fermer les yeux à ses bonnes qualitez : s'il amasse des richesses, que ce soit pour les répandre : enfin qu'il ne décide jamais dans le doute, & qu'en disant son avis, il ne prenne point le ton affirmatif.

Quand vous sortez hors de votre maison, aïez un air modeste, & semblable à celui que vous prenez, quand vous rendez visite à un grand seigneur. Quand vous déclarez vos ordres au peuple, aïez autant de gravité, que si vous assistiez à quelque grande solennité. Mesurez les autres sur vous-même, & ne faites à qui que ce soit ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.

Quand vous êtes seul, ne cessez pas d'être modeste : lorsque vous traitez de quelque affaire, donnez-y toute votre attention. Dans le commerce ordinaire de la vie civile, faites paroître beaucoup de candeur. Ce sont-là des vertus que vous ne devez jamais négliger, fussiez vous relégué chez les nations les plus barbares.

On peut dire qu'un homme mérite la réputation de sage, quand il n'aime point à remplir son estomach de viandes : quand il ne cherche point ses aïes : quand il a de la d'extérité dans les affaires, de la discrétion dans ses paroles, & qu'il ne veut avoir de société qu'avec des personnes sages & vertueuses.

## PARAGRAPHE II.

*Règles pour apprendre à composer son extérieur.*

Préceptes  
de Civili-  
té.

**L**E livre des rits parle ainsi : ce qui distingue l'homme sage de tous les autres, c'est l'honnêteté & l'équité : ces deux vertus ont leur principe dans le parfait régleme des mouvemens du corps, dans la douceur & la sérénité du visage, & dans la bienfaisance des paroles.

Quand quelqu'un vous parle n'avancez pas l'oreille pour l'entendre : ne lui répondez pas en haussant la voix, comme si vous criiez après quelqu'un, ne le regardez point du coin de l'œil, ne soiez point distrait, en sorte qu'il s'aperçoive que vous pensez à autre chose : quand vous marchez, que ce ne soit point d'un pas altier, & avec une contenance fière & orgueilleuse : quand vous êtes debout, ne levez pas un pied en l'air : quand vous êtes assis, ne croisez point les jambes : quand vous travaillez, n'ayez jamais les bras nus : quand vous avez chaud, n'ouvrez point votre habit pour prendre le frais : avec qui que ce soit que vous vous trouviez, ayez toujours la tête couverte : quand vous êtes au lit, tenez-vous-y dans une posture décente, quand vous vous entretenez avec quelqu'un, gardez-vous bien d'un certain air ou dédaigneux ou railleur : ne parlez point avec précipitation, & que les défauts des autres ne servent jamais de matière à vos discours : n'avancez rien sur de légères conjectures, & ne soutenez jamais votre sentiment avec opiniâtreté.

Les disciples de Confucius rapportent que quand leur maître étoit dans sa maison, il parloit fort peu : de sorte qu'à le voir, on eût cru qu'il ne sçavoit pas parler : qu'au contraire quand il se trouvoit à la cour, il faisoit admirer son éloquence : que personne ne sçavoit mieux que lui se proportionner au génie & à la qualité des différentes personnes à qui il parloit : qu'avec les Mandarins inférieurs, il leur imprimoit du respect par une certaine noblesse, qui se répandoit dans ses discours : qu'avec les Mandarins supérieurs, il s'insinuoit agréablement dans leur esprit, par une éloquence douce & aisée : enfin, qu'il ne parloit jamais qu'à propos, & lorsqu'il étoit nécessaire : que quand il prenoit ses repas, ou qu'il alloit se coucher, il gardoit toujours un profond silence.

## PARAGRAPHE III.

*Règles pour le Vêtement.*

Lorsqu'on  
donne le  
premier  
bonnet  
aux jeunes  
gens.

**L**E livre *Yli* parlant de la cérémonie qui se pratique, lorsqu'on donne le premier bonnet aux jeunes gens, s'exprime ainsi. Le maître des cérémonies en lui mettant le bonnet sur la tête, lui dira ces paroles : songez que vous prenez l'habit des adultes, & que vous sortez de l'enfance : n'en ayez donc plus les sentimens & les inclinations : prenez des manières

gra-

graves & sérieuses : appliquez-vous tout de bon à l'étude de la sagesse & de la vertu : & méritez par-là une longue & heureuse vie.

Selon ce qui est prescrit dans le livre des rites, il n'est pas permis à un fils, dont le pere & la mere vivent encore, de s'habiller de blanc \*. Il est pareillement défendu au chef de la famille, dont les parens sont morts, de porter des habits de différentes couleurs, même lorsque le deuil triennal est expiré.

Qu'on ne donne point aux enfans des habits de soye, ou qui soient doublés de fourrures.

Celui, dit Confucius, qui travaillant à réformer ses mœurs, rougit de se voir vêtu simplement, & de n'avoir pour vivre que des alimens grossiers, montre bien qu'il a fait peu de progrès dans le chemin de la vertu.

## PARAGRAPHE IV.

### *Règles pour les Repas.*

QUAND vous régaliez quelqu'un, ou que vous mangez à sa table, foyez attentif à toutes les bien-séances : donnez vous de garde de manger avec avidité, de boire à longs traits, de faire du bruit de la bouche, de ronger les os, & de les jeter aux chiens, de humer le bouillon qui reste, de témoigner l'envie que vous avez d'un mets ou d'un vin particulier, de nettoyer vos dents, de souffler le ris qui est trop chaud, de faire une nouvelle sauce aux mets qu'on vous à servis. Ne prenez que de petites bouchées : mâchez bien les viandes entre vos dents, & que votre bouche n'en soit point trop remplie.

Suite des  
Préceptes  
de Civilis-  
té,

Quoique la table de Confucius ne fût rien moins que délicate, & qu'il ne recherchât pas les mets exquis, il vouloit que le ris qu'on lui servoit, fût bien cuit, & il ne mangeoit gueres de poissons ou de viandes qu'en hachis. Si l'humidité ou la chaleur avoit fermenté le ris, ou si la viande commençoit tant soit peu à se gâter, ou qu'elle fût mal cuite, il s'en apercevoit aussi-tôt, & n'y touchoit pas. Il étoit d'ailleurs très-moderé dans l'usage du vin.

Les anciens Empereurs ont eu en vûe de prévenir les excès qu'on pourroit faire du vin lorsqu'ils ont ordonné à ceux qui se régalaient, de faire plusieurs inclinations les uns aux autres, à chaque coup qu'ils boivent.

Ces gens de bonne chère, dit Mencius, sont dans le dernier mépris, parce que n'ayant d'autre soin que de contenter leurs appétits sensuels, & de bien traiter la plus vile partie d'eux-mêmes, ils nuisent infiniment à celle qui est la plus noble, & qui mérite toute leur attention.

CHA

\* Le blanc est la couleur de deuil parmi les Chinois.



## CHAPITRE QUATRIÈME.

*Exemples par rapport à ces Maximes, tirez de l'Antiquité.*

## PARAGRAPHE I.

*Exemples des Anciens sur la bonne Education.*

Maximes  
pour l'E-  
ducation  
de la Jeu-  
nesse.

LA mere de Mencius avoit sa maison proche d'un lieu où étoient grand nombre de sépulchres. Le jeune Mencius se plaiſoit à conſidérer toutes les cérémonies qui ſe pratiſoient, & dans ſes jeux enfans, il ſe plaiſoit à les imiter. Sa mere qui ſ'en apperçut, jugea que cet endroit n'étoit pas propre à l'éducation de ſon fils: elle changea auſſi-tôt de demeure, & alla loger proche d'un marché public. Le jeune Mencius à la vûe des marchands, des boutiques, & des mouvemens que ſe donnoit un grand peuple qui ſ'y aſſembloit, ſe faiſoit un jeu ordinaire de repréſenter les mêmes mouvemens, & les différentes poſtures qu'il avoit remarquées. Ce n'eſt pas encore ici, dit ſa mere, un endroit propre à donner à mon fils l'éducation qui lui convient. Elle quitta ce logement, & choiſit une maison auprès d'une école publique. Le petit Mencius examinant ce qui ſ'y faiſoit, vit un grand nombre de jeunes gens qui ſ'exerçoient à l'honnêteté & à la politeſſe, qui ſe faiſoient des préſens les uns aux autres, qui ſe traitoient avec honneur, qui ſe cédoient le pas, qui faiſoient les cérémonies ordonnées lorſqu'on reçoit une viſite, & ſon plus grand divertiffement fut de les imiter. C'eſt maintenant, dit ſa mere, que je ſuis à portée de bien élever mon fils.

Le jeune Mencius voyant un de ſes voiſins qui tuoit un cochon, demanda à ſa mere pour qu'elle raiſon il tuoit cet animal. C'eſt pour vous, lui répondit-elle en riant, il veut vous en régaler: mais faiſant enſuite réflexion que ſon fils commençoit à avoir l'uſage de la raiſon, & craignant que ſ'il ſ'apperçevait qu'on eût voulu le tromper, il ne ſ'accoutumât à mentir & à tromper les autres: elle acheta quelques livres de ce cochon, & lui en fit ſervir à ſon dîner.

## PARAGRAPHE II.

*Exemples des Anciens sur les cinq devoirs.*

**L**E Prince de *Ki*, qui avoit le titre de *Tsu*, c'est-à-dire, de Marquis ou de Baron, voyant que l'Empereur *Tcheou* son neveu, se livroit tout entier au luxe, à la mollesse, & aux plus sales débauches, lui donna des avis sérieux sur sa conduite: mais l'Empereur, loin de déferer à ses conseils, le fit mettre en prison. On conseilloit à ce Prince de s'évader, & on lui en fournissoit les moyens: je n'ai garde, répondit-il, par-tout où j'irois, ma présence instruiroit le peuple des vices & de la cruauté de mon neveu. Le parti qu'il prit, fut de contrefaire l'imbécile, & de faire des actions de démençe: on ne le traitta plus que comme un vil esclave, & on lui laissa la liberté de se dérober aux yeux du public.

Maximes  
de Morale,

Le Prince *Pi kan*, qui étoit pareillement oncle de l'Empereur, voyant que les sages conseils du Prince *Ki* avoient été inutiles, que deviendra le peuple, dit-il, si on laisse croupir l'Empereur dans ses défordres? Je ne puis pas me taire, & fallût-il perdre la vie, je lui représenterai le tort qu'il fait à sa réputation, & le danger où il met l'Empire. Il alla aussi-tôt le trouver, & lui reprocha le dérèglement de sa vie. L'Empereur l'écoula d'un air d'indignation mêlé de fureur. On prétend, dit-il, que le cœur des sages est différent de celui des autres hommes: je veux m'en instruire, & à l'instant il fit couper son oncle par le milieu du corps, avec ordre de bien examiner qu'elle étoit la forme de son cœur.

Cette cruelle exécution étant venue aux oreilles du Prince de *Ouei* frere de l'Empereur: lorsqu'un fils, dit-il, a averti son pere jusqu'à trois fois, sans aucun succès, il n'en demeure pas là: mais il tâche d'attendrir son cœur par ses cris, ses larmes, & ses gémissemens. Quand un Ministre a donné jusqu'à trois fois des conseils salutaires à son Prince, & qu'ils n'ont eu nul effet, il est censé avoir rempli tous ses devoirs, & il lui est permis de se retirer. C'est ce que je vais faire. Et en effet, il s'exila lui-même de sa patrie, emportant avec lui les vases qui servent aux devoirs funébres, afin que du moins il restât quelqu'un de la famille Impériale, qui pût rendre deux fois l'année les honneurs accoutumés aux ancêtres défunts. Confucius vante fort ces trois Princes, & il en parle comme de vrais héros qui ont signalé leur zèle pour la patrie.

La jeune Princesse *Kung kiang* avoit été promise en mariage au Prince *Kung pé*: celui-ci mourut avant que de l'avoir épousée. La Princesse résolut de lui garder la fidélité promise, & de ne jamais prendre d'autre mari. Ses parens eurent beau la presser de passer à de nouvelles noces, elle ne voulut jamais y consentir: elle composa une Ode, où elle faisoit serment de mourir, plutôt que de se marier.

Princesse  
qui garde  
le Célibat  
& qui  
compose  
une Ode à  
ce sujet,

Deux Princes de deux Royaumes voisins avoient quelques contestations sur une terre, dont chacun d'eux prétendoit être le seigneur: ils convin-

rent l'un & l'autre de prendre le Prince *Ven vang* pour arbitre: c'est un Prince vertueux & équitable, dirent-ils: il aura bientôt terminé ce différend. Ils partent ensemble, & à peine furent-ils entrez dans son Royaume, qu'ils virent des laboureurs, qui se cédoient les uns aux autres certaine portion de terre, qui pouvoit être litigieuse: des voyageurs, qui se cédoient par honneur le milieu du chemin. Quand ils entrèrent dans les villes, ils apperçurent que les jeunes gens déchargeoient les vieillards de leurs fardeaux, pour s'en charger eux-mêmes, & les soulager. Mais lorsqu'ils furent arrivés dans la ville Royale, & qu'ils virent les manières civiles & respectueuses de ces peuples, les témoignages d'honneur & de déférence qu'ils se donnoient les uns aux autres: Que nous sommes peu senez, dirent-ils? Nous ne méritons point de marcher sur les terres d'un si sage Prince: & aussi-tôt ils se cédèrent l'un à l'autre la terre qui seroit de matière à leur contestation: & comme chacun d'eux refusa toujours de l'accepter, cette terre est demeurée indépendante, & exempte de tout droit seigneurial.

Je ne dirai rien du paragraphe troisième qui est sur le règlement des mœurs: ni du paragraphe quatrième qui est sur l'honnêteté & la modestie: parce que les exemples qu'ils contiennent, sont tirés des livres précédens, & que je les ai déjà rapportez.



## S E C O N D E P A R T I E.

### CHAPITRE PREMIER.

#### *Maximes des Auteurs Modernes.*

#### PARAGRAPH E I.

#### *Maximes sur l'Education de la Jeunesse.*

Conseil de  
l'Empe-  
reur *Chao*  
lié à son  
Fils.

Instruction  
de *Lieu pié*  
à ses En-  
fans.

L'Empereur *Chao* lié de la famille des *Han* étant prêt de mourir, donna cet avis au Prince son fils qui devoit lui succéder au gouvernement de l'Empire. S'il se présente une bonne ou une mauvaise action à faire, ne dites-pas: c'est peu de chose. On doit faire cas des choses les plus légères. Il n'y a point de bien, quelque léger qu'il soit, qu'il ne faille pratiquer: il n'y a point de mal, quelque petit qu'il paroisse, qu'on ne doive éviter.

Voici l'instruction que le premier Ministre *Lieu pié* donnoit à ses enfans: ne pas avoir soin de sa propre réputation, disoit-il, c'est deshonorer ses ancêtres, c'est se précipiter dans cinq sortes de vices, contre lesquels, on ne peut assez se précautionner. Je vais vous les rapporter, afin de vous en inspirer l'horreur qu'ils méritent.

Le premier, est de ces personnes qui ne s'occupent que du plaisir & de la bonne chère: qui n'ont en vûe que leurs commoditez & leur propre intérêt: qui s'étudient à étouffer dans leur cœur ce sentiment de compassion, que la nature inspire pour les malheureux.

Le second, est de ceux qui n'ont aucun goût pour la doctrine des anciens sages: qui ne rougissent point de honte & de confusion, lorsqu'ils comparent leur conduite avec les grands exemples que nous ont laissés les héros des siècles passés.

Le troisième, est de certaines gens qui dédaignent ceux qui sont au-dessous d'eux: qui n'aiment que les flatteurs: qui ne se plaisent qu'aux bouffonneries & aux entretiens frivoles: qui regardent d'un œil jaloux les vertus des autres, & qui n'apprennent leurs défauts que pour les publier: qui font consister tout leur mérite dans le faste & la vanité.

Le quatrième, est de ceux qui n'aiment que les comédies & les festins, & qui négligent leurs devoirs les plus importants.

Le cinquième, est de quelques autres qui cherchent à s'élever aux charges & aux dignitez, & qui pour y parvenir, ont recours aux plus indignes bassesses, & se font les esclaves de quiconque a du crédit.

N'oubliez jamais, mon cher enfant, ajoute-t-il, que les plus illustres familles ont été établies lentement par la piété filiale, par la fidélité, par la tempérance & l'application de ceux qui les gouvernoient: & qu'elles ont été détruites avec une rapidité étonnante par le luxe, l'orgueil, l'ignorance, la fainéantise, & la prodigalité des enfans, qui ont dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

*Fan che* premier Ministre, & confident de l'Empereur avoit un neveu, qui le pressoit continuellement d'employer son crédit pour son élévation. Comme il étoit encore jeune & sans expérience, *Fan che* lui envoya l'instruction suivante. Si vous voulez mériter ma protection, mon cher neveu, commencez par mettre en pratique les conseils que je vous donne.

1°. Distinguez-vous par la piété filiale, & par une grande modestie: soyez soumis à vos parens, & à ceux qui ont sur vous quelque autorité: & que dans toute votre conduite, il ne vous échappe jamais aucun trait de fierté, ni d'orgueil.

2°. Mettez-vous bien dans l'esprit, que pour remplir de grandes charges, il faut y apporter une application extraordinaire, & beaucoup de connoissances. Ainsi ne perdez pas un moment de tems, & remplissez-vous l'esprit des maximes que nous ont laissées les anciens sages.

3°. Ayez de bas sentimens de vous même, reconnoissez le mérite des autres, & faites-vous un plaisir de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû.

4°. Ayez soin de ne point distraire votre esprit des occupations sérieuses, & de ne le pas dissiper par des amusemens peu sçans à un sage.

5°. Soyez en garde contre l'amour du vin: c'est le poison de la vertu: l'homme du plus beau naturel, qui se livre à une passion si basse, devient bien-tôt intraitable & féroce.

6°. Soyez discret dans vos paroles: tout grand parleur se fait mépriser, & s'attire souvent de tristes affaires.

7°. Rien de plus consolant que de se faire des amis: mais pour les conserver,

ver, n'ayez point trop de sensibilité : & ne soyez point du nombre de ces gens, que le moindre mot qui aura échappé, & qui leur déplaît, transporte de rage & de colere.

8°. On en voit peu qui ne prêtent l'oreille aux discours flatteurs, & qui après avoir savouré des louanges glissées à propos, n'en conçoivent une haute idée d'eux-mêmes : ne tombez jamais dans ce défaut : & loin de vous laisser dupper par les feintes douceurs de ceux qui vous flattent, regardez les comme des séducteurs qui vous trompent.

9°. C'est le propre d'une populace ignorante, d'admirer ces hommes vains, qui font parade d'un train superbe, d'une longue suite de domestiques, de la magnificence des habits, & de tout ce que le luxe a inventé pour donner une prééminence, qui est rarement soutenue du mérite : mais les sages les regardent avec un œil de pitié : ils ne savent estimer que la vertu.

10°. Vous me voyez au comble de la prospérité & de la grandeur : plaignez-moi, mon neveu, & n'enviez pas mon sort. Je me regarde comme un homme, dont les pieds chancellent sur les bords d'un précipice, ou qui marche sur une glace fragile. Croyez-moi, ce ne sont pas les grandes places, qui rendent l'homme heureux, & il n'est pas aisé d'y conserver sa vertu. Suivez donc un conseil, qui est le fruit de ma longue expérience : renfermez-vous dans votre maison, vivez y dans la retraite, étudiez la sagesse, craignez de vous montrer trop tôt au-dehors, & méritez les honneurs en les fuyant : celui qui marche trop vite, est sujet à broncher ou à tomber. La providence est la dispensatrice des grandeurs & des richesses : il faut attendre ses momens.

## PARAGRAPHE II.

### *Maximes sur les cinq Devoirs.*

Maximes  
de Civilisé.

L'AUTEUR entre dans le détail des devoirs des domestiques : des cérémonies ordonnées, pour mettre le premier bonnet aux jeunes gens : des honneurs funébres qu'on doit rendre aux parens défunts : du deuil triennal : du soin qu'on doit avoir d'éviter les cérémonies introduites par les sectaires : du devoir des magistrats : de la précaution qu'on doit apporter aux mariages : de l'amour qui doit être entre les freres, & des règles de l'amitié. Comme la plû-part de ces réflexions se trouvent dans les livres précédens, je n'en rapporterai que quelques-unes, dont je n'ai point parlé jusqu'ici.

Autrefois ç'eût été un scandale, & une faute punissable, que de manger de la viande & de boire du vin, lorsqu'on portoit le deuil de ses parens décédez : que les tems sont changez ! Maintenant on voit même des Mandarins dans un tems, comme celui-là, consacré à la douleur & à la tristesse, se visiter, & se régaler les uns les autres : on ne fait pas difficulté de contracter des mariages : parmi le peuple on invite les parens, les amis, les voisins à des repas qui durent tout le jour, & où souvent on s'enivre. O mœurs ! qu'êtes-vous devenues ?

Les rites de l'Empire ordonnent qu'on s'abstienne de viande & de vin tout le tems que le deuil dure : on n'excepte de cette loi que les malades, & ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans, auxquels on permet de prendre

des

des bouillons, & de manger de la viande salée : mais il leur est absolument défendu de se nourrir de viandes délicates, & d'assister à des festins. A plus forte raison leur interdit-on toutes sortes de plaisirs, & de divertissemens : c'est de quoi je ne parle point, car il y a des loix établies dans l'Empire, pour réprimer ceux qui se rendroient coupables de cet excès.

Ces hommes superstitieux qui ajoûtent foi aux mensonges de la secte de *Fo*, croient avoir satisfait à un devoir essentiel à l'égard de leurs parens défunts, lorsqu'ils ont chargé l'idole de présens, & offert des viandes à leurs Ministres. A entendre ces imposteurs, ce sont ces offrandes, qui effacent les pechez des défunts, & qui leur facilitent l'entrée dans le ciel. Ecoutez l'instruction que le célèbre *Ten* donnoit à ses enfans : Notre famille, leur disoit-il, a toujours réfuté par de sçavans écrits les artifices de cette secte : prenez bien garde, mes enfans, de ne jamais donner dans ces vaines & monstrueuses inventions.

Quand vous avez dessein de marier votre fils ou votre fille, ne cherchez dans l'époux ou dans l'épouse que le beau naturel, la vertu, & la sage éducation qu'ils ont reçûe de leurs parens : préférez ces avantages à tous les honneurs & à toutes les richesses. Un mari sage & vertueux, fût-il pauvre, & d'une condition abjecte, peut devenir un jour considérable par ses dignitez, & par ses richesses : au contraire il est vrai-semblable qu'un mari vicieux, quelque riche, & quelque noble qu'il soit, tombera bien-tôt dans le mépris & dans l'indigence.

La grandeur ou la ruine des familles vient souvent des femmes : si celle que vous épousez a de grandes richesses, elle ne manquera pas de vous mépriser, & son orgueil jettera le trouble dans votre maison. Je veux que cette riche alliance vous élève & vous enrichisse : mais si vous avez un peu de cœur, ne rougirez-vous pas d'être redevable à votre femme de ces honneurs & de ces richesses ?

Le docteur *Hou* avoit coutume de dire : lorsque vous mariez votre fille, choisissez-lui un mari dans une famille plus illustre que la votre : elle vivra toujours dans l'obéissance & le respect qu'elle lui doit, & la paix régnera dans la famille. De même lorsque vous mariez votre fils, choisissez-lui une femme dans une famille plus obscure que la votre : vous pouvez vous assurer par-là que votre fils sera tranquille dans sa maison, & que sa femme ne s'écartera jamais du respect qu'elle lui doit.

Le docteur *Ching* avoit raison de dire, qu'afin que l'amitié soit durable, il faut que les amis se respectent l'un l'autre, & qu'ils s'avertissent mutuellement de leurs défauts. Si vous ne choisissez pour amis que ceux qui vous flattent, & qui vous divertissent par leurs bons mots, par leurs plaintes, & par leur badinage, vous verrez bien-tôt la fin d'une amitié si frivole.

### PARAGRAPHE III.

*Maximes des Auteurs Modernes, sur le soin avec lequel on doit veiller sur soi-même.*

UN ancien proverbe dit que celui qui veut se rendre vertueux, ressemble à un homme qui grimpe une montagne fort escarpée : & que ce-

Qualités  
requises  
pour le  
Mariage.

D'où pro-  
cède la  
Grandeur  
ou la Ruine  
des Famil-  
les.

Maximes  
du Doc-  
teur *Hou*  
sur le Ma-  
riage.

Sentiment  
du Doc-  
teur *Ching*  
sur l'Ami-  
tié.

lui qui se livre au vice, est semblable à un homme qui descend une pente fort roide.

Instruction  
du Doc-  
teur Fou  
tchung  
suen à ses  
Enfans, &  
à ses Fre-  
res.

Le docteur *Fan tchung suen* faisoit cette instruction à ses enfans & à ses freres : faut-il censurer le prochain ? Les plus stupides sont clairs-voians. S'agit-il de se censurer soi-même ? les plus clairs-voians deviennent stupides. Tournez contre vous-même cette subtilité à critiquer le prochain, & ayez à son égard l'indulgence que vous avez pour vous.

Le cœur de l'homme est semblable à une terre excellente. La semence qu'on y jette, ce sont les vertus, la douceur, la justice, la fidélité, la clémence, &c. Les livres des sages, & les exemples des hommes illustres sont les instrumens propres à cultiver cette terre. Les embarras du siècle & les passions sont les méchantes herbes, les épines qui y croissent, les vers qui rongent, qui dévorent la semence. Le soin, la vigilance, l'attention sur soi-même, l'examen de sa conduite, c'est la peine qu'on prend à arroser & à cultiver cette terre. Enfin quand on a le bonheur d'acquérir la perfection, c'est le tems de la moisson, c'est la récolte.

Sentiment  
du Doc-  
teur Hou  
ven ting sur  
la véritable  
Sagesse.

Voici comment s'explique le docteur *Hou ven ting* : Un homme qui aspire à la sagesse, doit faire peu de cas des délices du siècle, & ne pas se laisser éblouir par le vain éclat des honneurs & des richesses. Les Princes enivrez de leur grandeur, ne se distinguent que par leur faste & leur orgueil : ils ont de grandes salles superbement ornées, des tables servies avec toute la délicatesse & la magnificence imaginable, un grand nombre de seigneurs & de domestiques qui les environnent, & leur font la cour. Certainement si j'étois à leur place, je me garderois bien de les imiter.

Celui qui veut être véritablement sage, doit détester le luxe, & sans avilir son esprit, en l'occupant de ces bagatelles, l'élever aux connoissances les plus sublimes : il doit se rappeler souvent l'exemple du célèbre *Tchu ko Kung ming*, qui fleurissoit sous la fin de l'Empire des *Han*. Il vivoit tranquille dans la bourgade de *Nan yang* sans desirs & sans ambition, ne s'occupant qu'à cultiver les terres, & à acquérir la sagesse. *Lieou pi* Général des troupes Impériales, fit tant par ses prières, qu'il l'engagea à prendre le parti de la guerre. Il s'acquît dans l'armée une si grande autorité, qu'après avoir partagé les champs & les provinces, il divisa tout l'Empire en trois parties. Dans ce haut point de crédit, & d'autorité où il se trouvoit, que de richesses ne pouvoit-il pas accumuler ! Cependant écoutez le discours qu'il tint à l'héritier de l'Empire. J'ai, dit-il, dans ma terre natale 800. mûriers pour nourrir des vers à soie : j'ai 1500. arpens de terre qu'on cultive avec soin, ainsi mes fils & mes petits-fils auront abondamment de quoi vivre. Cela leur suffit, & je me garderai bien d'accroître mes richesses : je n'ai donc d'autre vûe que de procurer le bien de l'Empire : & pour prouver à votre Majesté la vérité & la sincérité de mes paroles, je vous promets qu'à ma mort on ne trouvera ni ris dans mes greniers, ni argent dans mes coffres. Et en effet la chose arriva comme il l'avoit promis.

## CHAPITRE SECON D.

*Exemples tirez des Auteurs Modernes.*

## PARAGRAPH E I.

*Exemples sur l'Education de la Jeunesse.*

UN Lettré nommé *Lin*, né dans la ville de *Lien tang*, avoit fait avec plusieurs de ses concitoyens une espèce de société pour travailler de concert à leur perfection: ils étoient convenus des loix suivantes qui devoient être inviolablement observées. 1°. Tous les membres de cette société devoient s'assembler souvent pour se porter les uns les autres, & s'exciter à la vertu. 2°. Ils devoient s'avertir de leurs défauts. 3°. Ils devoient se réunir dans les fêtes & les solemnitez, & les passer ensemble. 4°. Ils devoient s'assister dans leurs besoins, & se prêter un mutuel secours dans leurs peines & leurs afflictions. 5°. Si quelqu'un de la société faisoit quelque action digne d'éloge, on l'écrivoit dans le registre pour en conserver la mémoire. 6°. De même si quelqu'un tomboit dans quelque faute considérable, elle étoit aussitôt écrite dans le même registre. 7°. Enfin tout membre de la société qui avoit été averti jusqu'à trois fois de ses fautes, & qui y retomboit, étoit pour toujours exclus de la société, & son nom biffé du registre.

Société pour la perfection de l'homme.

Le Mandarin *Hou yuen* se plaignoit souvent de ce que les jeunes gens, qui s'appliquoient aux sciences, & aspiroient à la magistrature, ne s'attachoient qu'à une vaine éloquence, sans se mettre en peine d'approfondir la doctrine des anciens sages, & de se former sur leurs exemples. C'est pourquoi il n'expliquoit à ses disciples que ce qu'il y a de plus important dans les anciens livres sur le régleme des mœurs, & sur les vertus qu'on doit acquérir pour bien gouverner: dans ses discours, il ne cherchoit qu'à développer le sens des anciens livres, & méprisant les fleurs de l'éloquence, il n'avançoit rien qui ne fût appuyé sur des raisonnemens solides. Sa réputation se répandit bientôt de toutes parts: & en très-peu de tems on compta plus de mille disciples qui firent de grands progrès sous un maître si habile.

Plaintes du Mandarin *Hou yuen* sur la vaine Eloquence.

Lorsqu'il étoit Mandarin des Lettrez dans la ville de *Hou tcheou*, il érigea deux écoles: dans l'une on ne recevoit que ceux qui avoient un esprit éminent, & on s'y appliquoit à pénétrer bien avant dans la doctrine des anciens, & à approfondir ce qu'elle renferme de plus sublime. On admettoit dans l'autre ceux qui se distinguoient par leur prudence: on leur enseignoit l'arithmétique, les exercices de guerre, les règles du gouvernement, &c. Ce grand nombre de disciples se dispersèrent par tout l'Empire. Et comme ils se distinguoient du commun par leur sagesse, leur modestie, & l'intégrité de leurs mœurs, seulement à les voir, on jugeoit qu'ils étoient les disciples du Mandarin *Hou yuen*.

## P A R A G R A P H E I I.

*Exemples sur les cinq Devoirs.*

Suite des  
Maximes  
sur la Ci-  
vilité.

**L**E jeune *Sie pao* n'avoit d'autre soin que de se rendre habile, & d'acquiescer la vertu: son pere qui avoit passé à de secondes nocés, le prit tellement en aversion qu'il le chassa de la maison. Le jeune homme qui ne pouvoit se séparer de son pere, pleuroit nuit & jour, & y demouroit toujours. Le pere en vint aux menaces & aux coups: & le fils obligé de se retirer, se bâtit une petite hutte auprès de la maison paternelle, & alloit tous les matins la nettoyer, & balayer les salles, comme il avoit accoutumé de faire auparavant. Le pere n'en fut que plus irrité: & dans la colère où il étoit, il fit abattre la hutte, & éloigna tout-à-fait son fils de sa présence. *Sie pao* ne se rebuta point: il chercha un logement dans le voisinage, & matin & soir il venoit se présenter à son pere pour lui rendre ses devoirs. Une année se passa ainsi, sans que les manières dures avec lesquelles on le recevoit, pussent diminuer sa tendresse & sa piété. Enfin son pere fit des réflexions sur l'injustice de sa haine: & après avoir comparé la dureté de sa conduite avec le tendre amour que lui portoit son fils, il se rendit aux sentimens naturels, & rappella son fils auprès de sa personne. Dans la suite *Sie pao* perdit ses parens: après avoir satisfait au deuil triennal, ses freres cadets lui proposèrent de partager l'héritage, il y consentit: mais quelle fut sa conduite? Voilà, leur dit-il, un nombre de domestiques qui sont dans un âge décrépit, & hors d'état de servir: je les connois depuis long-tems, & ils sont faits à mes manières: pour vous, vous auriez de la peine à les gouverner: ainsi ils demeureront avec moi. Voilà des maisons à demi ruinées & des terres stériles: je les cultive depuis ma plus tendre jeunesse, ainsi je me les réserve. Il ne reste plus à partager que les meubles, je prens pour moi ces vases à demi brisés, & ces anciens meubles qui tombent en morceaux, je m'en suis toujours servi, & ils entreront dans mon lot. C'est ainsi que quoiqu'il fût l'aîné de la famille, il prit pour son partage tout ce qui étoit de rebut dans la maison paternelle. Bien plus, ses freres ayant bientôt dissipé tous leurs biens, il partagea encore avec eux ce qui lui restoit.

*Huen yu*, qui s'est rendu si célèbre dans l'Empire, rapporte que c'est aux sages conseils de sa mere, qu'il est redevable de toute la splendeur de sa maison. Un jour, dit-il, elle me prit en particulier, & me parla ainsi: étant allé voir un de mes parens premier Ministre, après les civilitez ordinaires, vous avez un fils, me dit-il, s'il parvient jamais à quelque dignité, & que vous entendiez dire qu'il est dans le besoin, & qu'à peine a-t-il de quoi subsister, tirez-en un bon augure pour la suite de sa vie. Si au contraire on vous dit qu'il a des richesses immenses, que son écurie est remplie des plus beaux chevaux, qu'il est magnifique dans ses habits: regardez ce luxe & ces richesses, comme le préage certain de sa ruine prochaine. Je n'ai jamais oublié, ajouta-t-elle, une réflexion si sensée. Car comment se peut-il faire, que des personnes constituées en dignitez, envoient tous les ans à leurs parens des sommes considérables & de riches présens? Si c'est là un effet de leur épargne, & le superflu de leurs appointemens, je n'ai gar-

garde de les blâmer : mais si c'est le fruit de leurs injustices, qu'elle différence y a-t-il, entre ces Mandarins & les voleurs publics? Et s'ils sont assez habiles pour se dérober à la sévérité des loix, comment peuvent-ils se souffrir eux-mêmes, & ne pas rougir de confusion?

Du tems que régnoit la dynastie des *Han*, une jeune fille nommée *Chin*, épousa à l'âge de seize ans un homme, qui aussitôt après son mariage fut obligé de partir pour la guerre. Comme il étoit sur son départ. Je ne sçai, dit-il à sa femme, si je reviendrai de cette expédition: je laisse une mere fort âgée, & je n'ai point de freres qui puissent prendre soin d'elle: puis-je compter sur vous, si je venois à mourir: & voudriez-vous bien vous charger de ce soin? La jeune dame y consentit de tout son cœur, & son mari partit sans inquiétude. Peu de tems après on apprit sa mort: la jeune veuve tint sa parole, & prit un soin particulier de sa belle mere: elle faisoit tout le jour, & faisoit des étoffes, pour avoir dequoi fournir à sa subsistance. Enfin, après les trois années de deuil, les parens prirent le dessein de lui donner un nouveau mari: mais elle rejetta bien loin cette proposition, alléguant la promesse qu'elle avoit faite à son mari, & assurant qu'elle se donneroit plutôt la mort, que de consentir à de secondes nôces. Une réponse si précise ferma la bouche à ses parens: & devenue par-là maîtresse de son sort, elle passa 28. ans auprès de sa belle mere, & lui procura tous les secours qu'elle auroit pû attendre du meilleur fils: cette belle-mere étant morte âgée de plus de 80. ans, elle vendit ses terres, ses maisons, & tout ce qu'elle possédoit, pour lui faire des obsèques magnifiques, & lui procurer une honorable sépulture. Une action si généreuse frappa tellement l'esprit du Gouverneur des villes de *Hoi ngan* & de *Yang tcheou*, qu'il en fit le récit à l'Empereur dans une requête qu'il lui présenta à ce sujet: & sa Majesté pour récompenser la piété de cette généreuse dame, lui fit donner 4240. onces d'argent, & l'exempta pendant sa vie de tout tribut.

Du tems que régnoit la dynastie des *Tang*, le premier Ministre de l'Empire nommé *Ki çié* avoit une sœur qui étoit dangereusement malade: comme il lui faisoit chauffer un bouillon, le feu prit à sa barbe: sa sœur touchée de cet accident: hé! mon frere, lui dit-elle, nous avons un si grand nombre de domestiques, pourquoi vous donner vous-même cette peine? Je le sçai bien, répondit-il, mais nous sommes vieux l'un & l'autre, & il ne se présentera peut-être plus d'occasion de vous rendre ces petits services.

*Pao biao so* étant Gouverneur de la ville de *King sao*, qui s'appelle maintenant *Si ngan*, un homme de la lie du peuple vint le trouver. J'ai eu autrefois un ami, lui dit-il, qui m'envoya cent onces d'argent: il est mort, & j'ai voulu rendre cette somme à son fils, mais il ne veut pas absolument la recevoir: faites-le venir, je vous prie, & ordonnez-lui qu'il prenne ce qui lui appartient: en même tems il dépose l'argent entre les mains du Gouverneur. Celui ci fait venir l'homme en question, qui proteste que son pere n'a jamais envoyé à personne cent onces d'argent. Le Mandarin ne pouvant éclaircir la vérité, vouloit rendre l'argent tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & aucun d'eux ne vouloit le recevoir, disant qu'il ne lui appartenoit pas. Sur quoi le docteur *Liu yang* s'écrie: qu'on dise maintenant, qu'on dise qu'il n'y a plus de gens de probité: qu'on dise qu'il n'est pas possible

Action généreuse d'une jeune fille envers sa belle mere.

Exemple d'amitié fraternelle;

d'imiter les Empereurs *Yao* & *Cbun*. Si quelqu'un avançoit ce paradoxe, je ne veux que cet exemple pour le confondre.

*Sou quang*, qui avoit été précepteur du Prince héritier, présenta une requête à l'Empereur *Siuens ti*, où après avoir exposé qu'il étoit d'un âge fort avancé, il lui demandoit la permission de se retirer dans sa maison : l'Empereur le lui accorda, & lui fit présent d'une grosse somme d'argent : le Prince héritier lui fit aussi un présent considérable. Ce bon vieillard se trouvant dans sa patrie, ordonna que sa table fût toujours bien servie, afin de pouvoir régaler ses proches & ses anciens amis. Il demandoit de tems en tems à son intendant, combien il lui restoit encore d'argent, & il lui ordonnoit d'acheter ce qu'il trouveroit de meilleur.

Cette dépense allarma ses enfans : ils allèrent trouver les amis de son pere, pour les engager à lui faire sur cela des représentations. Nous espérons, leur dirent-ils, que notre pere comblé d'honneurs & de biens ne penseroit qu'à établir solidement sa famille, & à nous laisser un riche héritage. Cependant vous voyez quelle dépense il fait en festins & en réjouissances : n'emploieroit-il pas bien mieux son argent à acheter des terres & des maisons ? Ces amis promirent de parler au vieillard : & en effet ayant trouvé un moment favorable, ils lui insinuèrent le sujet de plainte qu'il donnoit à ses enfans.

Jugement  
sur les Ri-  
chesses.

J'admire mes enfans, leur répondit-il : ils pensent, je crois, que je radotte, & que j'ai perdu le souvenir de ce que je dois à ma postérité. Qu'ils sçachent que je leur laisserai en terres & en maisons ce qui suffit & au-delà pour leur entretien, s'ils sçavent les faire valoir : mais qu'ils ne se persuadent pas qu'en augmentant leurs biens, je contribue à fonder leur paresse. J'ai toujours entendu dire que de donner de grandes richesses à un homme sage, c'est énerver & affoiblir sa vertu : & que d'en donner à un insensé, c'est augmenter ses vices. En un mot cet argent que je dépense, l'Empereur me l'a donné pour soulager & récréer ma vieillesse : n'est-il pas juste que j'en profite, selon ses intentions : & que pour passer plus gaiement le peu de tems qui me reste à vivre, je m'en divertisse avec mes parens & mes amis ?

Amour de  
deux Filles  
pour la Pu-  
dicité.

*Tang teou* avoit deux filles fort jeunes, l'une de 19. ans & l'autre de 16. toutes deux d'une rare beauté, & d'une vertu encore plus grande, quoi qu'elles n'eussent eu d'autre éducation que celle qu'on donne communément à la campagne. Dans le tems qu'une troupe de brigands infestoit l'Empire, ils firent une irruption soudaine dans le village de ces jeunes filles : elles se cachèrent dans des trous de montagnes, pour se dérober à leurs insultes & à leurs cruautés. Les brigands les eurent bientôt détérées, & les emmenèrent avec eux comme des victimes destinées à assouvir leur brutale passion. Après avoir marché quelque tems, ils se trouverent sur les bords d'un précipice : alors l'aînée de ces deux filles s'adressant à sa sœur : il vaut beaucoup mieux, dit-elle, perdre la vie que la pudicité, & à l'instant elle se jeta dans l'abîme : la cadette imita aussi-tôt son exemple : mais elle ne mourut pas de cette chute comme sa sœur : elle en fut quitte pour avoir les jambes cassées. Les brigands effrayés à ce spectacle continuèrent leur route, sans examiner ce qu'elles étoient devenues. Le Gouverneur de la ville voisine,

voisine, instruisit l'Empereur de ce qui venoit d'arriver : & sa Majesté, pour éterniser la mémoire d'une si belle action, fit un éloge magnifique de la vertu de ces jeunes filles, & exempta à perpétuité de tout tribut leur famille & leur village.

*Leao yung* étoit fort jeune quand il perdit ses parens : il avoit quatre freres, avec qui il étoit très-uni : ils vivoient ensemble dans la même maison, & leurs biens étoient communs. Il arriva que ces quatre freres se marièrent : leurs femmes troublerent bientôt la concorde : elles ne pouvoient se supporter l'une l'autre, c'étoit à tout moment des disputes & des querelles. Enfin elles demanderent qu'on fit le partage des biens, & qu'on se séparât d'habitation.

*Leao yung* fut sensiblement affligé de cette demande : & pour mieux faire connoître jusqu'à quel point son cœur étoit touché : il assemble ses freres & leurs femmes dans son appartement : il ferme la porte : il prend un bâton, & s'en frappant rudement la tête : ah ! malheureux *Leao yung*, s'écria-t-il, que te sert-il de veiller continuellement sur toutes tes actions, de t'appliquer à l'étude de la vertu, de méditer sans cesse la doctrine des anciens sages. Tu te flattes de réformer un jour par ton exemple les mœurs de l'Empire, & tu n'es pas encore venu à bout de mettre la paix dans ta maison ?

Ce spectacle frappa vivement ses freres, & leurs femmes : ils se jetterent tous à ses pieds : & fondant en larmes ils lui promirent de changer de conduite. En effet on n'entendit plus de bruit comme auparavant : la bonne intelligence se rétablit dans la maison, & on y vit régner une parfaite union des cœurs.

### P A R A G R A P H E I I I.

*Exemples sur le soin avec lequel on doit veiller sur soi-même.*

Quelqu'un demandoit un jour au Mandarin *Ti ou lun*, si depuis qu'il travailloit à acquérir la vertu, il étoit venu à bout de se dépouiller de toute affection particulière. Je m'apperçois que je n'en suis pas encore là, répondit-il, & voici à quoi je le reconnois. Une personne m'offrit il y a du tems un cheval si léger & si vif, qu'il faisoit mille stades en un jour : quoique j'aye refusé ce présent d'un homme qui pouvoit avoir des vues intéressées, cependant dès qu'il s'agit de proposer quelqu'un pour remplir une dignité vacante, son nom me vient toujours à l'esprit. D'ailleurs, que mon fils ait quelque légère incommodité, quoique je sçache bien que sa vie n'est nullement en danger, je ne laisse pas de passer toute la nuit sans dormir, & dans je ne sçai quelle agitation qui me fait bien connoître que mon cœur n'est pas encore dépris de toute affection peu réglée.

Le Mandarin *Lieu quon* étoit devenu si maître de lui-même, que les événemens les plus extraordinaires & les plus imprévus, n'étoient pas capables de troubler tant soit peu la paix, & la tranquillité de son ame. Sa femme entreprit un jour de le mettre en colere : & pour y réussir, elle donna des ordres à sa servante, qui furent ponctuellement exécutés. Un jour que le

Union singulière entre plusieurs Freres.

Concordé rétablie dans une Famille d'une manière singulière.

Sentiment de *Ti ou lun* sur les Persécutés.

Empire que *Lieu quon* avoit sur soi-même.

Mandarin se préparoit à aller à la cour, & qu'il avoit pris ses plus magnifiques habits, la servante renversa la marmite à ses pieds, en sorte que les habits du Mandarin étant tout gâtez, il fut hors d'état de paroître ce jour-là devant le Roi. Le Mandarin ne changea pas même de visage: il se contenta de dire à la servante avec sa tranquillité ordinaire: Est-ce que vous vous êtes brûlée la main? Puis il se retira dans son appartement.

Exemple  
singulier  
de la Ma-  
lice des  
Femmes.

Le Mandarin *Yang chin* avoit fait de grands éloges d'un Lettré nommé *Yang mié*, & ce témoignage porta l'Empereur à confier au Lettré le gouvernement de la ville de *Chang*. Un jour qu'*Yang chin* passoit par cette ville, le Gouverneur qui lui devoit sa fortune, vint aussi-tôt lui rendre ses devoirs, & lui offrit en même tems 160. onces d'argent. *Yang chin* jettant sur lui un regard sévère: Je vous ai connu autrefois, lui dit-il: je vous ai pris pour un homme sage, & je vous ai recommandé à l'Empereur: comment se peut-il faire que vous ne me connoissiez pas? Croïez-moi, reprit le Gouverneur, recevez cette légère marque de reconnoissance: il est nuit close, personne n'en sçaura jamais rien. Comment, reprit le Mandarin? Personne n'en sçaura rien: Est-ce que le *Tien* ne le sçaura pas? Est-ce que les Esprits ne le sçauront pas? Ne le sçaurai-je pas moi? Ne le sçaurez-vous pas vous-même? Comment dites-vous donc que personne ne le sçaura? Ces paroles couvrirent de honte le Gouverneur, & il se retira tout confus.

Particula-  
rités de  
l'Histoire  
de *Tchong*  
*yn*.

*Tchong yn* eut jusqu'à trois fois la charge de Général des troupes de l'Empire. Dans cette élévation il ne se picqua jamais d'avoir de beaux chevaux, ni de porter sur lui des parfums: quand il avoit quelques momens de plaisir, il l'employoit à la lecture: il ne faisoit nul cas de ces vains préfages qui se répandent quelquefois, & il se donnoit bien de garde d'en informer l'Empereur. Il avoit en horreur les sectaires, sur-tout ceux qui suivent les sectes de *Foë* & de *Tao*: il étoit rigide, lorsque ses subalternes tomboient en quelque faute: & libéral, lorsqu'il falloit secourir les pauvres & les orphelins. Ses greniers étoient toujours pleins de ris, afin de pouvoir soulager le peuple dans un tems de famine: il entretenoit avec soin les hôtelleries publiques: il étoit magnifique dans les festins qu'il donnoit. Enfin dès qu'il apprenoit qu'il se trouvoit dans son ressort quelques filles d'honnête famille, mais pauvres, ou destituées de parens, il se chargeoit de les pourvoir: il leur trouvoit des maris de même condition, & il leur fournissoit libéralement les habits de nôces.

Dans les visites que le docteur *Lieou* rendoit à ses amis, il passoit quelquefois plus d'une heure à les entretenir, sans courber tant soit peu le corps, & ayant la poitrine & les épaules comme immobiles: on ne lui voyoit pas même remuer les mains ni les pieds: il étoit comme une statue parlante, tant il étoit modeste.

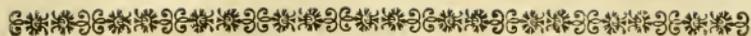
*Li uen têng* se faisoit bâtir une maison proche la porte du palais Impérial: quelqu'un de ses amis l'ayant averti que le vestibule n'en étoit pas assez vaste, & qu'à peine un cavalier pourroit-il s'y tourner commodément: il lui répondit en souriant: Cette maison appartiendra un jour à mes enfans: le vestibule est assez vaste pour les cérémonies qui se pratiqueront à ma pompe funèbre,

RECUEIL  
IMPÉRIAL,

CONTENANT

LES ÉDITS, LES DÉCLARATIONS,  
les Ordonnances & les Instructions des  
Empereurs des différentes Dynasties,  
les Remontrances & les Discours des  
plus habiles Ministres sur le bon ou le  
mauvais Gouvernement, &c. & diverses  
autres Pièces recueillies par l'Empereur  
*Cang hi*, & terminées par de courtes  
Réflexions écrites du pinceau rouge:  
c'est-à-dire, de sa propre main.





## A V I S.

**C'**EST selon les principes renfermez dans ces livres si anciens & si respectez, dont je viens de donner le précis, que se gouverne l'Empire de la Chine, & qu'on y voit régner ce bel ordre, qui maintient toutes les parties de l'Etat, & qui en assure la tranquillité.

On demandera peut-être si ce gouvernement ne s'est pas enfin affoibli, & si dans une si longue suite de siècles, sous tant de différens régnes, & parmi les révolutions qui y sont arrivées, on ne s'est pas relâché de la sagesse & de la sévérité de ces maximes. C'est ce que nous apprendrons des Chinois mêmes, en parcourant les diverses dynasties dans le recueil qui a été fait par les ordres, & sous les yeux du feu Empereur *Cang hi*, dont je donne la traduction faite avec beaucoup de soin par le P. Hervieu, ancien Missionnaire dans cet Empire.

Ce recueil contient, 1°. Les édits, les ordonnances, les déclarations, & les instructions de différens Empereurs, envoyés aux Rois, ou aux Princes tributaires, soit sur le bon ou sur le mauvais gouvernement, & sur le soin de se procurer pour Ministres des gens de mérite: soit pour recommander aux peuples le respect filial, & l'application à l'agriculture, & aux Magistrats le désintéressement & l'amour des peuples: soit contre le luxe, & les abus qui commençoient à s'introduire, &c. 2°. Des discours des plus habiles Ministres, tantôt au sujet des calamitez publiques, & des

moyens de soulager les peuples, & de fournir à leurs besoins: tantôt sur l'art & la difficulté de régner, sur la guerre, sur l'avancement des lettres, sur les qualitez propres d'un Ministre, ou bien contre les sectes qui corrompoient l'ancienne doctrine, & sur-tout contre la secte de l'idole Foë: sur la fausseté des augures, & contre ceux qui les faisoient valoir, &c. A la fin de presque toutes ces pièces, on y lit de courtes réflexions qu'a fait le feu Empereur *Cang hi*, & qu'il a écrites du pinceau rouge, c'est-à-dire, de sa propre main.

J'y joindrai des extraits d'une compilation faite sous la dynastie des *Ming*, qui a précédé immédiatement la dynastie régnante: où l'on traite des devoirs des souverains, des Ministres d'Etat, des Généraux d'armée, & du choix qu'on en doit faire, de la politique, des Princes héritiers, des remontrances faites aux Empereurs par leurs Ministres, du bon gouvernement, des filles des Empereurs, de ceux qui abusent de la faveur du Prince, avec différens discours des Ministres les plus distinguez, sur divers sujets concernant le bien de l'Etat.

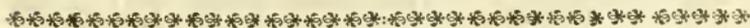
J'ajoutérai un autre extrait d'un livre Chinois intitulé les *Femmes Illustres*, où l'on verra que sous différens régnes, les dames de cet Empire se sont conduites, & ont gouverné leurs familles selon ces mêmes maximes.

Cette espèce de tradition fera aisément connoître que les principes fondamentaux du gouvernement Chinois, établis par les premiers Législateurs, se sont toujours maintenus par une observation constante, & qu'ainsi il n'est pas surprenant qu'un Etat si vaste & si étendu, ait subsisté depuis tant de siècles, & subsiste encore dans tout son éclat.



# R E C U E I L I M P É R I A L, C O N T E N A N T

LES ÉDITS, LES DÉCLARATIONS,  
les Ordonnances & les Instructions des Empereurs  
des différentes Dynasties, les Remontrances & les  
Discours des plus habiles Ministres, sur le bon ou  
le mauvais Gouvernement, &c. & diverses autres  
Pièces recueillies par le feu Empereur *Cang hi*, &  
terminées par de courtes Réflexions, écrites du  
pinceau rouge: c'est-à-dire, de sa propre main.



*Quelque tems après que Tsin chi hoang Roi de Tsin se  
fût fait Empereur, on voulut éloigner des Emplois tous  
ceux qui n'étoient pas de Tsin. Li sseë, originaire du  
Royaume de Tsou, qui avoit aidé à Tsin chi hoang  
à devenir Maître de l'Empire, fit à ce Prince en fa-  
veur des Etrangers, la Remontrance qui suit.*



**RAND PRINCE:** J'ai ouï dire qu'aux tribunaux  
suprêmes on a minuté un arrêt, pour éloigner des em-  
plois tous les étrangers: Qu'il me soit permis de vous  
faire sur cela une très-humble remontrance: Un de vos  
ancêtres en usa tout autrement: attentif à chercher des  
gens capables, il reçut tous ceux qu'il put trouver, de  
quelque côté qu'ils vinssent. Cette partie de l'Occident  
qu'on appelle *Yong* \* lui fournit † *Yeou yu*: de l'Orient  
lui vint *Pe li ki*, originaire de *Ouan*. Il sçut attirer à sa cour *Tsou chou*, *Pi*  
bois,

Remon-  
trance à  
l'Empe-  
reur en  
faveur des  
Etrangers.

\* Nom de pays,

† Nom d'homme.

*hou*, *Kong sun tchi*, tous étrangers. Il leur donna à tous de l'emploi, & ils le servirent si bien, que ce Prince s'étant soumis vingt petits Etats, termina son glorieux règne par la conquête de *Si yong*.

Obligation  
que l'Em-  
pereur  
*Hiao kong*  
a aux  
Etrangers.

*Hiao kong* vit sous son règne un changement prodigieux dans le Royaume de *Tsin*. Les mœurs s'y réformèrent, le Royaume se peupla: il devint riche & puissant: ses peuples furent heureux & contents: les Princes ses voisins l'aimèrent & le respectèrent: il défit les troupes de *Tsou* & de *Hoei*; qui avoient osé l'attaquer, & agrandit son Etat de cent lieues de pays. A qui *Hiao kong* dut-il ces succès? Ne fût-ce pas aux sages conseils de *Cbang yang* son premier Ministre? *Cbang yang* cependant étoit étranger.

Eloge de  
*Tchang y*.

*Hoei wang* ne se servit pas moins avantageusement de l'habileté de *Tchang y*. C'est par le secours de cet habile homme, qu'il fit les conquêtes que vous fçavez, & dont vous recueillez aujourd'hui les doux fruits.

*Tchao wang* sans le secours de *Tan hi* auroit-il pû détruire *Yang heou*, chasser *Hou yang*, affermir, comme il fit, sa maison sur le trône; fermer la porte aux cabales, réduire les Princes ses voisins à dépendre de lui pour les choses les plus nécessaires à la vie: en un mot faire dès-lors de *Tsin* un véritable Empire, au seul nom près? Ce qu'ont fait ces quatre Princes vos ancêtres, ils l'ont fait, en se servant d'étrangers.

Qu'il me soit permis après cela de demander, quel tort a jamais reçu votre Etat, des étrangers dont il s'est servi? N'est-il pas évident au contraire, que si les Princes, dont j'ai parlé avoient exclus les étrangers, comme on veut les exclure aujourd'hui, ni leur Etat ne seroit devenu si puissant, ni le nom des *Tsin* si fameux? De plus quand je considère tout ce qui est à l'usage de votre Majesté, j'y vois des pierres précieuses du mont *Kouen*, des bijoux de *Soni* & de *Ho*, & des diamans venus de *Lung*. Les armes que vous portez, les chevaux que vous montez, vos enseignes-mêmes & vos tambours, ont pour ornement ou pour matière des choses qui viennent de dehors. Pourquoi vous en servir?

S'il suffit de n'être pas né dans l'Etat de *Tsin*, pour en être exclus, quel-que mérite & quelque fidélité qu'on ait, il faudroit, ce semble, pour agir conséquemment, jeter hors de votre palais ce qu'il y a de diamans, de meubles d'yvoire, & d'autres bijoux. Il faudroit éloigner de votre palais les beautés de *Tchin* & de *Ouei*. Si l'on admet cette conséquence, & si l'on prétend qu'absolument rien d'étranger ne doit trouver place à votre cour, à quoi bon vous offre-t-on chaque jour ces ornemens de perles & d'autres semblables, qui parent la tête des Reines? Pourquoi ces gens si ennemis de tout ce qui est étranger, ne commencent-ils pas leur réforme, par bannir de votre cour tout ce qui en fait l'ornement, & par vous imposer la loi de renvoyer à *Tchao* la Reine même votre épouse? Enfin la musique de *Tsin* consiste en deux ou trois instrumens, dont un est de poterie, un autre d'os, & dont l'union ne produit qu'un ton assez triste: voudroit-on vous y réduire, & vous engager à préférer ce son lugubre, aux agréables concerts des musiciens de *Tchin* & de *Ouei*? Non, sans doute. Quoi donc, Prince, quand il s'agit de votre pur plaisir, ce qui se présente de meilleur en cha-  
que

que genre, il vous est libre d'en user, de quelque pays qu'il vous vienne: & vous n'aurez pas cette liberté, quand il s'agira du choix des hommes? Il faudra que sans examen, & sans distinction, quiconque n'est pas naturel du pays, vous le rejettiez? c'est vouloir que vos simples divertissemens l'emportent sur le bonheur de vos peuples.

Ce n'est pas par cette voie que *Tsin* a soumis tant d'autres Etats. Les grandes rivières & même les vastes mers, reçoivent sans distinction tous les ruisseaux qui leur viennent: aussi leur profondeur est extrême. Un Prince qui pense sérieusement à perfectionner ses lumières & ses vertus, doit en user de la sorte. Tels furent anciennement nos cinq (a) *Ti* & nos trois *Vang*. Ils firent cas uniquement de la sagesse & de la vertu, sans distinction de pays & de Royaumes. C'est par-là & par le secours des *Kouei chin* (b), qu'ils parvinrent à n'avoir aucun ennemi. Aujourd'hui vouloir par un arrêt, congédier plusieurs Officiers distinguez par leur mérite, dont les Etats voisins profiteront: éloigner pour toujours des emplois, quiconque n'est pas naturel de *Tsin* (c): c'est, comme dit le proverbe, fournir des armes aux voleurs, c'est favoriser vos ennemis au désavantage de vos peuples, c'est vous affaiblir au dedans, & vous susciter au dehors une infinité d'ennemis: se persuader que l'arrêt minuté soit nécessaire ou utile, c'est à mon avis vouloir se tromper soi-même.

Voici ce que le feu Empereur *Cang bi*, dit sur cette pièce. Dans l'antiquité, quiconque avoit de la sagesse & de beaux talens, étoit estimé. Les Princes prévenoient ces sortes de gens par des présens, & leur donnoient toujours de l'emploi, s'ils en vouloient prendre. Ils étoient fort éloignez de les chasser, ou de les rejeter précisément pour n'être pas naturels du pays. Profiter des talens qu'on trouve, est une maxime du sage. *Li ssè* auteur de cette pièce étoit dans le fond un méchant homme: mais il ne faut pas pour cela mépriser ce qu'il dit de bon

Sentiment  
de l'Empe-  
reur *Cang  
bi* sur cette  
Pièce.

Et sur son  
Auteur.

\*\*\*\*\*

*A l'occasion d'une Eclypse de Soleil du tems des Han, l'Empereur Ven ti fit publier la Déclaration suivante.*

J'AI toujours ouï dire que *Tien* \* donne aux peuples qu'il produit, des Princes pour les nourrir & les gouverner. Quand ces Princes maîtres des autres hommes, sont sans vertu & gouvernement mal, *Tien*, pour les faire rentrer en leur devoir, leur envoie des disgrâces ou les en menace.

II

(a) *Ti*, Empereur, seigneur, maître, souverain. *Vang*, Roi. Cependant ces trois *Vang*, tels qu'on les détermine ordinairement, ont été du nombre des Empereurs. Pour les cinq *Ti*, on ne s'accorde pas à déterminer ceux que cette expression désigne.

(b) Des *Kouei chin*. Rien dans le texte ne marque pluralité.

(c) On dit que c'est *Eug*, qui conseilla à *Tsin chi hoang*, de faire brûler les livres de la Chine.

\* Le ciel ou le seigneur du ciel.

Il y a \* cette onzième lune une éclipse de soleil : quel avertissement n'est-ce pas pour moi ? D'un côté, je considère que sur ma foible personne roule le soin de soutenir ma maison, de maintenir dans le devoir, peuples, Officiers, Princes, & Rois : enfin de rendre heureux tout l'Empire. De l'autre, je fais attention que chargé d'un si grand poids, je n'ai que deux ou trois personnes, qui m'aident à le soutenir : je sens mon insuffisance. En haut les astres perdent la lumière : en bas mes sujets sont dans l'indigence. Je reconnois en tout cela mon peu de vertu.

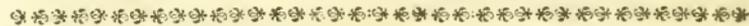
Aussitôt que cette déclaration sera publiée, qu'on examine dans tout l'Empire avec toute l'attention possible, quelles sont mes fautes, afin de m'en avertir. Qu'on cherche, & qu'on me présente pour cet emploi, les personnes qui ont le plus de lumière, de droiture, & de fermeté. De mon côté, je recommande à tous ceux qui sont en charge, de s'appliquer plus que jamais à bien remplir leurs devoirs, & sur-tout à retrancher au profit du peuple toute dépense inutile. Je veux en donner l'exemple, & ne pouvant laisser mes frontières entièrement dépourvues de troupes, je donne ordre qu'on n'y en laisse que ce qui est nécessaire.

Sentiment de *Cang hi* sur cette Déclaration.

Sur cette déclaration, l'Empereur dit : nous lisons dans le *Chi king* (a) : tout invisible qu'il est, il est proche. Il n'est donc point de tems où il soit permis de se relâcher dans le service du *Chang ti* : mais à l'occasion des éclipses de soleil, qui sont comme des avis de *Tien* (b), on redouble son attention & son respect.

Epoque des Conseils donnés aux Empereurs dans les Calamités publiques.

Une glose dit : c'est ici la première fois que nos Empereurs, à l'occasion des calamités publiques, ou des phénomènes extraordinaires, aient demandé qu'on les avertisse de leurs fautes. Depuis cette déclaration de *Ven ti*, il s'en est fait beaucoup de semblables.



*Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, portant abrogation d'une Loi qui défendoit de critiquer la forme du Gouvernement.*

DU tems de nos anciens Empereurs, on exposoit à la cour, d'un côté une bannière, où chacun pouvoit écrire & proposer librement le bien qu'il jugeoit qu'on devoit faire : de l'autre côté une planche, où chacun pouvoit marquer les défauts du Gouvernement, & ce qu'il y trouvoit

\* On peut aussi traduire il y a eû. Ce texte ne détermine point le tems.

(a) *Chi*, signifie Vers, Odes. *King* signifie règle. Ce livre est un des anciens, qui font la grande règle dans l'estime des Chinois. *Chang*, suprême : *Ti*, Empereur, maître, seigneur.

(b) On ne traduit point cette expression : on laisse au lecteur à juger par la suite des endroits où il la trouvera, du sens qu'il convient de lui donner.

voit à redire. C'étoit pour faciliter les remontrances, & se procurer de bon avis. Aujourd'hui parmi nos loix, j'en trouve une qui fait un crime de parler mal du gouvernement. C'est le moyen non-seulement de nous priver des lumières que nous pouvons recevoir des sages qui sont éloignez; mais encore de fermer la bouche aux Officiers de notre cour. Comment donc désormais le Prince fera-t-il instruit de ses fautes & de ses défauts? Cette loi est encore sujette à un autre inconvenient. Sous prétexte que les peuples ont fait des protestations publiques & solemnelles de fidélité, de soumission, & de respect à l'égard du Prince: si quelqu'un paroît se démentir en la moindre chose, on l'accuse de rébellion. Les discours les plus indifférens passent chez les Magistrats, quand il leur plaît, pour des murmures séditieux contre le gouvernement. Ainsi le peuple simple & sans lumières se trouve sans y penser, atteint d'un crime capital. Non, je ne le puis souffrir, que cette loi soit abrogée.

SUR cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: *Tsin chi hoang* avoit fait bien des loix semblables. *Kao t'ou* le Fondateur de la dynastie *Han* en abrogea quantité. Celle dont il s'agit ici, ne fut abrogée que sous *Ven ti*\*: c'est avoir trop attendu.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.

\*\*\*\*\*

*Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, portant ordre de délibérer sur l'abrogation d'une autre Loi, suivant laquelle les parens des Criminels étoient enveloppez dans leur crime.*

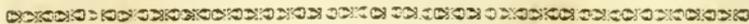
LES loix étant les règles du gouvernement, elles doivent être parfaitement droites. Leur fin est non-seulement de réprimer le vice, mais aussi de protéger l'innocence. Maintenant parmi nos loix, j'en trouve une suivant laquelle, quand un homme est criminel, son pere, sa mere, sa femme & ses enfans sont enveloppez dans son malheur: & le moins qu'ils ayent à craindre, c'est d'être réduits à l'état d'esclaves. Cette loi n'est point de mon goût. On le dit, & il est vrai, quand les loix sont tout-à-fait droites & parfaitement équitables, c'est alors qu'elles retiennent mieux les peuples dans le devoir. Quand on ne punit que ceux qui le méritent: tout le monde approuve le châtement. Le principal devoir d'un Magistrat est de conduire le peuple comme un bon Pasteur, & de prévenir ses égaremens. Si nos Magistrats n'y réussissent point, & ont encore à juger selon des loix qui ne feroient pas de la plus exacte équité, dès lors les loix établies pour le bien des peuples, tournent à leur perte, & tiennent de la cruauté. Telle me paroît être la loi en question: je n'en vois point les avantages. Qu'on délibère mûrement, s'il ne convient pas de l'abroger.

SUR

\* Il n'y a eu entre les deux qu'un règne assez court.

Sentiment  
de l'Empe-  
reur *Cang*  
*hi* sur cette  
Déclara-  
tion.

**SUR** cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : nos anciens Empe-  
reurs, ces Princes si sages, descendoient quelquefois de la Majesté du trône  
pour pleurer & gémir sur un coupable. Combien à plus forte raison étoient-  
ils plus éloignés d'envelopper dans son malheur, pere, mere, femme, &  
enfants? *Venti* voulut abroger une telle loi. On voit par-là que c'étoit un  
bon Prince.



*Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, portant  
rémiffion de la moitié de ses Droits en grain, pour  
animer les Peuples à l'Agriculture.*

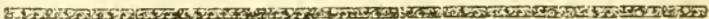
**C**EUX qui font chargez du gouvernement des peuples, doivent leur  
inspirer tout l'attachement possible, pour ce qu'il y a de nécessaire  
dans un Etat. Telle est sans contredit l'agriculture. Aussi je ne cesse de-  
puis dix ans d'inculquer ce point important. Je ne remarque pas néan-  
moins qu'on ait défriché de nouvelles terres, ni que l'abondance augmen-  
te: au contraire j'ai la douleur de voir la faim peinte sur le visage du pauvre  
peuple. Sans-doute que les Magistrats & les Officiers subalternes, ou  
n'ont pas fait le cas qu'ils devoient de mes ordonnances, ou font peu pro-  
pres à remplir leur emploi. Hélas! Si les Magistrats témoins de la misère  
des peuples, n'y font nulle attention, comment m'y puis-je prendre pour  
y remédier efficacement? C'est à quoi il faut penser. En attendant, je re-  
mets la moitié de mes droits en grain pour l'année courante.

Sentiment  
de *Cang hi*  
sur cette  
Déclara-  
tion.

Et sur son  
Autre  
l'Empe-  
reur *Ven ti*.

**SUR** cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : rien de plus sensé pour  
le fonds. Elle est aussi exprimée en très-bons termes. Encore aujour-  
d'hui elle a de quoi toucher. Quel effet ne dût-elle pas avoir en son tems?

Il y a encore dans le même livre, d'où l'on a tiré ces pièces, d'autres dé-  
clarations du même Empereur *Ven ti* pour de semblables remises : sur quoi  
*Cang hi* dit : *Ven ti* étoit un Prince d'une grande économie. Tant de re-  
mises le prouvent bien.



*Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, portant  
ordre de délibérer sur le changement des  
Mutilations en d'autres peines.*

**J'**Ai oïï dire que du tems de *Chun*, \* il suffisoit d'exécuter une apparen-  
ce de supplice sur une simple figure, pour retenir le peuple dans le de-  
voir. O le beau gouvernement! Aujourd'hui pour les crimes qui ne  
font pas capitaux, nous avons jusqu'à trois sortes de mutilations † très-réel-  
les

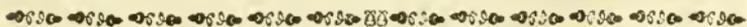
\* Empereur fameux pour sa sagesse & sa vertu.

† Marquer le visage avec un fer chaud, couper le nez, couper l'un ou l'autre des pieds

les & très-rigoureuses: cependant il se fait tous les jours des fautes grièves. A quoi attribuer cela? N'est-ce pas à mon peu de vertu, & au peu de talent que j'ai pour bien instruire mes peuples? Oüi sans doute les fautes qu'ils font, & l'obligation où l'on est de les en punir, sont pour moi le sujet d'une extrême confusion. Le *Chi king* animant le Prince à bien gouverner ses peuples, dit qu'il leur doit servir de pere & de mere. Cependant quelqu'un de mes sujets fait-il quelque faute, quoique ce soit pour n'avoir pas été assez bien instruit, on le punit aussi-tôt: & la punition est de nature à lui ôter presque tout moyen de réparer le passé par une meilleure conduite. Cela me perce le cœur. Mutiler ainsi ces pauvres coupables, jusqu'à les mettre hors d'état d'être guéris, quelle douleur pour ceux qui souffrent ce châtement! Mais qu'elle dureté dans la loi du Prince! Est-ce-là tenir lieu de pere & de mere à ses sujets? Qu'on délibere donc au plutôt sur l'abrogation de cette loi. Qu'on change ces supplices en d'autres peines: je l'ordonne, & je veux de plus, que ceux qu'on aura châtié, plus ou moins selon leur faute, soient au bout d'un certain tems traittez comme le reste du peuple.

Sentiment  
de *Cang hi*  
sur cette  
Déclaration.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang bi* dit: On peut dire que ces mutilations ôtées, on en fera plus hardi à violer les loix: qu'ainsi c'est augmenter le nombre des coupables: mais aussi faut-il faire attention, que ces mutilations & la confusion qui les suit, ôtent à ceux qui les souffrent, presque tout moyen de réparer leurs fautes passées. Changer ces supplices (a) en d'autres, par exemple, en celui des verges, c'est sauver bien des malheureux.



*Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, à l'occasion des Prières & des Supplications que faisoient faire pour lui plusieurs Officiers, d'ailleurs assez négligens dans l'exercice de leurs Charges.*

VOICI la quatorzième année de mon règne. Plus il y a de tems que je gouverne l'Empire, plus je sens mon peu de capacité. & j'en ai une extrême confusion. Quoique je n'aye point manqué jusqu'ici à m'acquitter chaque année des cérémonies réglées tant à l'égard du *Chang ti*, qu'à l'égard de mes ancêtres: je sçai que nos anciens & sages Rois n'avoient dans ces cérémonies aucune vûe d'intérêt, & qu'ils n'y demandoient point ce qu'on appelle félicité. Ils étoient si éloignez de tout propre intérêt, qu'ils laissoient là leurs plus proches parens, pour élever un homme qui ne leur étoit

(a) On ne coupe point aujourd'hui le nez ni les pieds pour aucun crime. On applique encore quelquefois sur les joues un fer chaud pour certains vols. Mais les Chinois sçavent effacer assez promptement ces marques.



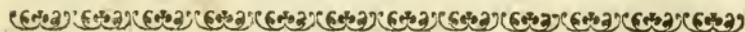
en place ceux qu'il trouva : & il ne leur recommanda rien tant , que de l'aider à bien gouverner. C'est ainsi que soutenu du puissant secours de *Tien* \*, & de la fortune de sa maison , paisible possesseur de ce vaste Etat , il fit ressentir les effets de ses bontés à toutes les nations voisines †. De lui m'est venu l'Empire , vous les sçavez. Vous n'ignorez pas aussi , (car je vous en ai souvent averti moi-même) que je n'ai , pour en soutenir le poids , ni assez de vertu , ni assez de lumières.

C'est ce qui m'engage à publier aujourd'hui cette nouvelle déclaration , pour enjoindre à tous ceux qui sont en place , depuis les Princes jusqu'aux simples Magistrats , de me chercher avec soin des gens de mérite. Les uns qui aient , par exemple , un grand usage du monde : les autres qui soient éclairés sur toutes les affaires de l'Etat : mais sur-tout , qui aient la droiture & la fermeté nécessaires pour m'avertir librement de ce qu'ils jugeront répréhensible. J'en souhaiterois un bon nombre en chaque genre , pour suppléer à mon peu de capacité. Cependant , vous autres qui avez déjà le rang de *Ta fou* ‡ , aidez-moi par vous-mêmes de votre mieux.

Voici à quoi se peut réduire ce qu'il y a d'essentiel à examiner. 1°. Mes fautes journalières , & mes défauts personnels. 2°. Les défauts du gouvernement présent. 3°. Les injustices des Magistrats. 4°. Les besoins des peuples. Expliquez-vous sur tous ces points dans un mémoire fait exprès : je le lirai : & je verrai , en le lisant , si votre zèle à m'aider va jusqu'où il doit aller. Je jugerai que ce zèle est véritable , si , au commencement , dans toute la suite , & jusqu'à la fin de votre mémoire , vous parlez avec liberté , sans épargner ma personne. Prenez-y garde , *Ta fou* , il ne s'agit pas d'une bagatelle. L'affaire est des plus sérieuses. Donnez toute l'attention possible à vous acquitter comme il faut , de ce que je vous recommande.

Sur cette déclaration , l'Empereur *Cang hi* dit : c'est ici la première déclaration qu'un Empereur ait faite & publiée dans les formes , pour se procurer des gens de mérite. Cette pièce conçue en termes précis & justes , tient du goût de l'antiquité.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.



*Autre Déclaration du même Empereur Ven ti , sur la Paix faite avec Tan yu , Prince Tartare du Nord de la Chine.*

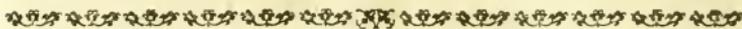
IL y a déjà bien des années que mes peuples souffrent beaucoup , & mes voisins & alliez encore davantage. Les irruptions des *Hiong nou* ont été fré-

\* Du Ciel.

† Il adresse son discours aux grands Officiers de sa cour.

‡ Grande charge de l'Empire.

fréquentes. J'ai sçû qu'il en a coûté la vie à bien du monde de part & d'autre, & j'ai même lieu de croire qu'on m'a dissimulé en partie le mal. Je n'ai pu voir si long-tems souffrir les peuples, sans en être vivement touché. J'ai été d'autant plus sensible à ces maux, que je m'en suis toujours reconnu comme l'auteur, en ce que, si j'avois eu plus de sagesse & plus de vertu, ils ne seroient point arrivez. Dans cette continuelle amertume, j'ai pensé jour & nuit aux moyens de procurer une heureuse paix au dedans, & au dehors. C'est uniquement pour cela, qu'on a vu si souvent mes Envoyez aller & venir. Je n'ai rien omis pour bien faire comprendre à *Tan yu*, mes véritables intentions, qui vont également au bien de ses peuples & des miens. *Tan yu* les a enfin comprises, il en a reconnu la droiture & il veut contribuer de son côté au bien commun. Nous sommes convenus de part & d'autre d'oublier le passé, & de nous réunir pour le bien de l'univers. Etablir l'union dans sa famille \*, est un des premiers devoirs du Prince. C'est cette année que je puis dire m'en être enfin acquitté.



*Déclaration de l'Empereur King ti, successeur de Ven ti, portant ordre d'avoir de la compassion dans les Jugemens Criminels.*

**I**L faut des loix & des châtimens, pour prévenir ou arrêter les désordres: mais aussi doit-on faire attention que ceux qu'on a fait mourir, on ne peut les ressusciter. Or il arrive quelquefois que de méchans Juges sacrifient un innocent à leur passion, ou à celle d'autrui, & font trafic de la vie des hommes. Il arrive même que d'autres desintéressés en apparence, cherchent dans le fond à acquérir de la réputation aux dépens d'autrui, donnent les beaux noms de vigilance, d'équité, à la plus violente chicane, & à la plus outrée sévérité, & font périr ainsi bien des gens, même des Officiers de distinction. C'est pour moi un grand sujet de tristesse, d'inquiétude, & de compassion. Mais comme d'ailleurs les supplices sont nécessaires, qu'il faut des loix qui les déterminent: voici ce que je crois devoir ordonner, pour remédier en partie à l'abus qu'on en peut faire. Quand, suivant la lettre de la loi prise dans sa rigueur, quelqu'un est jugé coupable de mort: si le public cependant, pour des circonstances particulières, paroît n'y point acquiescer, il faut y avoir égard & mitiger la sentence.

L'EMPEREUR *Cang hi* dit: cette déclaration est très-bien conçue. *King ti* paroît un Prince décisif & intelligent: mais sa clémence & sa bonté s'y font encore plus sentir.

Sentiment  
de l'Em-  
pereur  
*Cang hi* sur  
cette Dé-  
claration.

\* *Tan yu* étoit allié à *Ven ti*.

*Autre*

*Autre déclaration du même Empereur King ti, pour recommander aux peuples l'Agriculture, aux Magistrats la vigilance & le désintéressement.*

**A** Quoi bon toutes ces sculptures, & ces autres vains ornemens, qui deviennent si fréquens? Non seulement ils ne sont pas nécessaires: mais occupant beaucoup d'hommes, ils nuisent à l'agriculture. A quoi bon aussi tant de broderies & d'autres colifichets, qui amusent aujourd'hui les femmes, autrefois bien plus utilement occupées aux étoffes & aux habits d'usage? Les hommes laissant l'agriculture pour d'autres arts, les campagnes deviennent incultes: & les femmes laissant pour des bagatelles les étoffes nécessaires, on manque de quoi s'habiller dans les familles. Or que des gens à qui le vivre & le vêtir manquent, ne s'échappent à rien de mal, c'est assurément une chose assez rare. Je laboure la terre moi-même chaque année, & l'Impératrice nourrit des vers à foye. C'est du travail de nos mains, que nous fournissons en partie aux cérémonies ordinaires à l'égard de nos ancêtres. Nous nous faisons un devoir d'en user ainsi, pour donner l'exemple à nos sujets, pour les animer à l'agriculture, & procurer l'abondance dans tout l'Empire. C'est dans cette même vue que je refuse les présens, que je supprime les charges moins nécessaires, & que je me retranche sur le reste autant qu'il est possible, pour diminuer à proportion les subsides. Non, je n'ai rien plus à cœur, que de voir fleurir l'agriculture: si une fois elle fleurissoit, elle seroit suivie de l'abondance, & l'on auroit de quoi faire des réserves pour les tems de stérilité. On ne craindroit plus tant ces famines, pendant lesquelles on voit le plus fort enlever au foible le peu qu'il a, & des troupes de brigands ravir le nécessaire à de pauvres familles. Si l'agriculture fleurissoit on ne verroit plus tant de jeunes gens mourir de misère, ou de mort violente en la fleur de l'âge: & chacun auroit du moins de quoi couler doucement ses jours jusqu'à une extrême vieillesse. Bien loin que nous en soyons là, voici une année de stérilité bien fâcheuse: qui nous attire cette calamité? Ne me suis-je point laissé surprendre à l'artifice & à l'hypocrisie, dans la distribution des emplois? Les Magistrats ne sont-ils pas négligens à rendre la justice? Les Officiers des tribunaux, sous prétexte de recueillir mes droits, n'oppriment-ils point les peuples? Enfin n'y en a-t-il point qui foulent aux pieds les loix les plus essentielles, & qui chargent d'exterminer les voleurs, partagent secrètement leurs rapines? Nous enjoignons expressément à tous les principaux Officiers de nos provinces, de veiller plus que jamais sur chacun de leurs subalternes, & de déferer à nos Ministres, ceux qu'ils auront trouvés cou-

Exhortation à l'Agriculture, & à la Vigilance.

pables. Nous ordonnons à cet effet, que notre présente déclaration soit publiée dans tout l'Empire, & qu'on soit instruit de nos intentions.

Sentiment  
de l'Empe-  
reur *Cang*  
*hi* sur cette  
Déclara-  
tion.

SUR cette pièce, l'Empereur *Cang hi* dit: cette déclaration va droit à l'essentiel: il n'y a pas de parole qui ne porte. Ce qu'il y a sur le compte des subalternes, marque un Prince qui n'ignoroit rien des plus secrètes mières des peuples.

*Déclaration de l'Empereur Vou ti par laquelle il recom-  
mande qu'on lui donne des lumieres pour bien gouver-  
ner: qu'on l'instruise sur certains points, & qu'on lui  
parle avec liberté.*

Recherche  
de Gens  
propres au  
Gouver-  
nement.

LEVE' par un bonheur (a) singulier sur le trône de mes ancêtres, pour le transmettre à ma postérité: chargé du gouvernement de ce grand Empire, pour en augmenter la splendeur: plein de reconnoissance pour l'honneur qu'on m'a fait, je sens aussi toute la pesanteur du fardeau dont on m'a chargé. Depuis mon avènement à la couronne, je m'applique jour & nuit, sans me donner un moment de relâche. Malgré cela, j'ai sujet de craindre qu'il n'échappe bien des choses à ma vigilance, & que je ne fasse bien des fautes. C'est pourquoi j'ai recommandé chez tous les \* *Tchu lieou*, & dans tout l'Empire, qu'on cherchât des gens capables de m'instruire, & de m'aider dans le grand art de gouverner.

Vous donc, *Ta fou*, (b) qui êtes à la tête de ceux qu'on m'a présentez, (rang où je vous vois avec plaisir, & dont vous paroissez très-digne,) vous, dis-je, lisez ceci avec attention. Voici dequoi il s'agit, & surquoi j'attens de vous des lumières. J'ai ouï dire que sous nos cinq *Ti* & nos trois *Vang*, l'Empire jouïssoit d'une paix charmante: que cependant ils n'employoient pour la maintenir, que quelques réglemens assez simples, & quelques pièces de musique. Après la mort de ces grands Princes, la forme de leurs cloches, de leurs tambours, & de semblables instrumens, a passé jusqu'à nous. Mais pour leur gouvernement, il n'a pas eu le même sort. Il est tombé peu à peu en décadence. Sous *Kié*, † *Tcheou*, & leurs semblables, il n'en restoit presque aucun vestige.

Ce qui me paroît de plus surprenant, c'est que dans l'espace de cinq cens ans,

(a) Ces expressions font allusion à ce que *King si* son pere, le fit son successeur préférablement à son aîné.

\* Princes tributaires.

(b) C'est un degré d'honneur: il y avoit élevé *Tchou si hong chu*, le plus estimé des sages qu'on lui avoit présentez. C'est à lui à qui il adresse la parole.

† Noms de très-méchans Princes.

ans, qui s'écoulèrent depuis *Ven vang*, jusqu'aux derniers régnes de la dynastie *Tcheou*, il se trouva divers bons Princes, & grand nombre de sages Ministres, qui s'opposèrent à la corruption du siècle, & qui pleins d'estime pour le gouvernement des anciens, tâchèrent de le rétablir. Cependant tous leurs efforts furent presque inutiles. Les choses allèrent de mal en pis. A quoi attribuer cela? Fut-ce uniquement la faute des hommes? ou ne faut-il pas plutôt dire qu'il en arriva ainsi par un arrêt descendu de *Tien* \*? Enfin à quoi attribuer les prospérités de nos trois fameuses dynasties? Quel a été le premier principe de leur décadence & de leur ruine?

J'ai assez entendu faire la distinction de longue vie & de mort prématurée, de gens nez sages & vertueux, & d'autres nez sans esprit, ou naturellement portez au vice. On dit en parlant des uns & des autres: c'est leur naturel, c'est leur destin. Voilà le langage ordinaire qu'on tient sur ces différences. Je l'ai entendu mille fois: mais je vous avoue franchement, que je ne vois point clair en tout cela. En attendant que je reçoive de vous quelque éclaircissement, voici ce que j'ai principalement à cœur. Je voudrois que chacun, de soi-même, & sans contrainte, fit son devoir: que du moins les loix les plus douces, & les punitions les plus légères fussent suffisantes, pour contenir & redresser les moins vertueux: enfin que mes peuples bien unis fussent tous contents, & que le gouvernement fût sans défaut. Je voudrois que les rosées & les pluies tombant toujours à propos, rendissent les champs fertiles, & les arbres abondans en fruits: qu'il n'arrivât point dans les astres de phénomène effrayant: que les saisons fussent bien réglées. Enfin je voudrois, aidé du puissant secours de *Tien*, & de la protection constante des *Kouei chin*, faire fleurir de plus en plus mon Empire, rendre chaque jour plus heureux mes sujets, faire part de ce bonheur aux peuples voisins, & s'il se pouvoit, à tout l'univers.

Voilà, *Ta fou*, quels sont mes souhaits. Versé comme vous êtes dans l'antiquité la plus reculée, instruit à fonds du gouvernement de nos anciens sages Princes, & de tous les ressorts dont dépend le bonheur ou le malheur des Empires: je ne doute point que vous ne me donniez sur tout cela de grandes lumières. Mais ce que je vous recommande, c'est que pour me mieux instruire, vous y procédiez avec ordre, sans embrasser trop de choses à la fois, sans confondre les matières, traitant d'abord un sujet, ensuite un autre, avançant toujours pied à pied, & faisant sur-tout bien sentir sur chaque article, ce qu'il y aura de plus essentiel & de plus d'usage. Ce que vous aurez remarqué dans tous les Officiers de l'Empire, comme défaut de vertu, défaut de droiture, manque de zèle ou d'application, marquez-le moi sans en rien omettre, & sur ce qui regarde ma personne, exprimez vous librement, sans déguisement, sans détour, & ne craignez point de fâcheux revers. Employez-vous incessamment à me dresser un ample mémoire. Quand il sera fait, je le lirai.

\* Du Ciel,



Tchuen ti hong chu dressa en effet un Mémoire pour l'Empereur, ou plutôt lui présenta un assez long Discours écrit de sa main, dont je donnerai ci-après l'Extrait. Vou ti en parut fort satisfait, & pour s'en procurer encore quelque autre, il fit la Déclaration qui suit.

Excellence  
du Gouvernemen-  
t de Chun.

ON dit de Chun \*, qu'en se promenant tranquillement les mains croisées, & sans se donner aucun mouvement, il fit cependant jouir l'Empire d'une paix parfaite. On dit au contraire de Ven wang †, que pour maintenir tout dans l'ordre, il se donna de très-grands soins. Le gouvernement, dit-on, l'occupa si fort, que souvent le soleil couché, il n'avoit pas encore pris son repas. Est-ce que ces deux grands Princes n'avoient pas les mêmes principes ? Pourquoi l'un fatiguer tant, & l'autre si peu ? Je ne sçai si je me trompe : mais je croi voir la raison d'une si grande différence. Du tems de Chun, régnoit encore dans toute sa pureté l'heureuse simplicité des premiers siècles. Du tems de Ven wang au contraire, la pompe & le luxe avoient déjà pris naissance. En effet dès le commencement de la dynastie Tcheou, nous trouvons dans les anciens livres, des chariots vastes & richement ornés, des armes peintes, brillantes, & quelquefois enrichies de pierres précieuses. Nous y trouvons établies des musiques d'appareil, & des ballets magnifiques : au lieu que du tems de Chun on ne trouve rien de semblable. A-t-on une belle pierre précieuse sans défaut ? On n'y grave point de figures : au lieu de l'embellir, on la gâteroit : c'étoit la maxime du tems de Chun. Sous les Tcheou en régnoit une autre, suivant laquelle on prétend que la vertu a besoin d'aide, & qu'un peu d'éclat la soutient.

Dans des tems encore moins éloignez les uns des autres, il s'est vû d'aussi grandes différences. Pour effrayer les méchans, on établit des loix sévères. Les mutilations étoient fréquentes : on les abolit sous les Tcheou, & sous le règne de Kang wang, le nombre des criminels fut si petit, que pendant l'espace de quarante ans, les prisons demeurèrent vuides. L'usage de ces supplices, recommença sous les Tsin. Ce fut un carnage horrible, qui ne diminua cependant point le nombre des crimes. Il périt par là un monde infini. On n'y peut penser sans horreur & sans compassion. Hélas ! c'est ainsi que rappelant continuellement, & comparant ce qui s'est passé sous tant d'Empereurs qui m'ont précédé, je tâche d'en profiter pour

\* Nom d'un Empereur fameux.

† Autre fameux Prince qui étoit au commencement de la Dynastie Tcheou.

soutenir comme il faut l'honneur du trône, & procurer le bien de l'Empire.

J'aspire sur-tout à faire valoir l'agriculture, & à ne mettre dans les emplois, que des personnes qui en soient bien dignes. Je laboure la terre pour donner l'exemple \*. Je fais honneur à ceux qui se distinguent dans ce travail, & j'ai souvent pour cela des Envoyez en campagne. Je m'informe avec grand soin des pauvres, des orphelins, des gens sans appui. Enfin je pense sans cesse aux moyens de rendre mon règne recommandable, en rendant mes sujets vertueux & contents. Malgré cela, je ne puis pas dire que j'y aye tant soit peu réussi. Les saisons sont dérégées, l'air est corrompu, les maladies régner, il meurt quantité de monde, mes peuples souffrent : & je ne sçai à quoi attribuer ces malheurs, si ce n'est peut-être, que malgré mes bonnes intentions, il y a encore du mélange de ceux que j'ai mis en charge. C'est pour m'aider à un examen si nécessaire & si difficile, que j'ai fait chercher exprès de toutes parts, & appelé à ma cour bon nombre de gens de réputation.

C'est donc à vous, Grands de l'Empire : à vous, dis-je, en général, & à chacun de vous en particulier, que cette déclaration s'adresse. Nous vous enjoignons étroitement d'examiner avec soin ce qu'il peut y avoir de defectueux dans le gouvernement. Dans les points où il s'éloigne peut-être de la sage antiquité, voyez si c'est avec raison, ou par négligence. Communiquez-nous vos vûes. Exposez les moyens & les expédients, que vous jugerez convenables. Dressez de tout cela un mémoire exact : & en le dressant, prenez sur-tout garde à deux choses, nous vous l'enjoignons expressément. 1°. Ne vous bornez pas à me débiter de beaux discours : mais appuyez principalement sur ce qui est de pratique. 2°. Que ni le respect, ni la crainte, ne vous empêchent pas de parler avec liberté. Car telle est notre volonté.

DANS le livre d'où ces pièces sont tirées, il y a encore quelques déclarations de l'Empereur *Vou ti*, dont la matière est toute semblable aux deux précédentes. Sur une de ces pièces, l'Empereur *Cang hi* dit : cette pièce seule fait assez voir que sous *Vou ti* régnoit la politesse & le beau langage. Je ne sçai, si l'Empereur s'exprima de la sorte. Du moins on cite aussitôt après un auteur nommé *Tching te lieou*, qui dit : les déclarations de *Vou ti* sont trop étudiées. Il y a du goût & du stile, mais bien du vuide. J'aime beaucoup mieux celles de *Ven ti* † : le langage en est plus simple, mais il n'en est pas moins bon : & pour le fonds elles vont beaucoup plus droit au bien réel & solide. Je trouve encore dans le même livre d'autres déclarations & ordonnances du même Empereur *Vou ti*, soit pour des remises de ses droits, soit pour fournir de son trésor aux vieillards & autres nécessiteux.

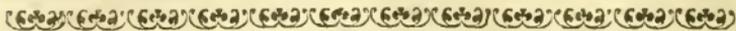
Sur quoi l'Empereur *Cang hi* dit : *Vou ti* en tout ceci imita bien *Ven ti* son grand

Sentimens  
divers sur  
ces Pièces,  
& sur le  
mérite de  
leurs Au-  
teurs.

\* Cette coutume venoit de l'Antiquité.

† J'en ay mis ci-devant quelques-unes

grand pere, & son pere *King ti*: mais il n'imita pas leur économie. Il épuisa son trésor par mille dépenses, & sur la fin de son règne il s'en trouva mal.



Tchao ti le plus jeune des enfans de Vou ti lui succéda. Je ne trouve de lui dans ce Livre que deux Pièces: encore la première est-elle bien courte. En voici l'occasion. On lui présenta comme gens d'un mérite singulier, d'une vertu exemplaire, & d'une grande capacité, Han fou, & quatre autres: mais on lui représenta en même tems qu'ils souhaittoient de vivre retirez, & de ne point entrer dans les Charges: qu'ils prioient Sa Majesté de le trouver bon. Sur cela Tchao ti expédia un Ordre en ces termes.

Amour  
pour la  
Retraite.

J'Aime autant *Han fou*, &c. que je le estime: tout dignes qu'ils sont des grands emplois, je veux bien leur en épargner les peines. Je consens donc que libres de ces soins, ils s'emploient par leurs discours & par leurs exemples, à faire fleurir chacun dans leur pays, toutes les vertus, & principalement la piété filiale. Pour leur témoigner mon estime, j'ordonne qu'au commencement de chaque année, les Officiers du lieu, de ma part, & à mes frais, fassent un présent à chacun d'eux. S'il leur arrive malheur, (a) je veux qu'on fournisse aussi de ma part (b) une couverture & des habits convenables: & que pour les cérémonies accoutumées, on use d'un animal du second ordre.

Sentiment  
de l'Empe-  
reur *Cang*  
*hi* sur cet  
Ordre.

Sur cet ordre de *Tchao ti*, l'Empereur *Cang hi* dit: Se priver ainsi à propos de quelques bons Officiers, c'est y gagner. Leurs discours & leurs exemples forment un grand nombre de gens capables & vertueux.

Tan

(a) Le sens est, si quelqu'un d'eux vient à mourir: mais le Chinois évite cette expression.

(b) C'est que le cercueil à la Chine se garnit à peu près comme un lit, & qu'on y met le corps mort bien habillé.

Tan ouang *Roi de Yen*, quoique de la *Maison régnante*,  
 entroit dans un parti qui se formoit. Tchao ti qui  
 en fut instruit, lui écrivit la Lettre suivante,  
 & la lui envoya scellée de son Sceau.

**K**AO TI, dont nous avons tous deux l'honneur de descendre, devenu maître de l'Empire, donna des apanages aux Princes de sa maison, pour en multiplier les appuis. Depuis ce tems-là les *Liu* (a) par de secrètes intrigues ayant essayé de nous supplanter, tous les *Lie* ou demeurèrent unis entr'eux contre leurs ennemis communs. Ils eurent pour eux le Prince de *Kiang* & d'autres. On extermina les *Liu* & notre maison fut maintenue sur le trône dans la personne de *Yen ti*. Les *Fan*, les *Ki*, les *Tsao*, les *Koan*, ces familles à qui *Kao ti* étoit redevable pour leur attachement & leurs services: ces familles, dis-je, multipliées considérablement, se trouvent depuis du tems comme confondues avec les autres, dans toutes sortes de conditions. Grand nombre de gens qui en sont, labourent la terre, & souffrent beaucoup sans murmure. On en a élevé quelques-uns par reconnoissance: mais aucun n'a monté plus haut qu'au rang de *Héou*: vous le sçavez: & vous n'ignorez pas aussi que ceux de notre maison ont été traités tous autrement. Tel, sans avoir seulement paru en campagne, ni rendu le moindre service, entra, pour ainsi dire, en partage de l'Empire. On lui assigna un domaine: on l'honora du titre de *Vang*, ou de *Roi*: on lui fournit même de grosses sommes. Voilà comme en usa *Kao ti* envers ceux de sa maison: & ces bienfaits se sont tellement perpétués depuis, que le pere venant à mourir, le fils lui a succédé: & l'aîné venant à manquer, on a fait passer l'héritage aux cadets: c'est à votre sang que vous devez tout ce que vous êtes: vous le sçavez: & c'est contre ce même sang, que vous élevez aujourd'hui, au lieu de l'attachement & du zèle qu'il devoit vous inspirer pour le chef de votre Maison, vous vous unissez contre moi avec des gens qui ne vous tiennent en rien. Vous formez, ou du moins vous appuyez un parti rebelle. S'il est accordé aux morts d'être instruits de ce qui se passe ici, de quel front oseriez-vous désormais vous présenter dans le *Miao* de vos ancêtres, pour y faire en leur honneur les cérémonies ordinaires?

L'EMPEREUR *Cang hi* dit sur cette lettre de *Tchao ti*: le grave, le solide & le tendre s'y suivent bien, & s'y soutiennent mutuellement. Les expressions d'ailleurs sont bien liées. Elle étoit très-propre à toucher.

UNE

Exhortation à la Paix.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Lettre.

(a) Nom d'une famille laquelle profitant du crédit d'une Impératrice régente, qui en étoit, pensoit à s'empater du trône.

Effet funeste de cette Lettre.

UNE glose dit que *Tan* ayant reçu cet écrit, l'ouvrit, le lut, & sur le champ s'étrangla.

*Déclaration de l'Empereur Suen ti, portant ordre qu'on lui presente des gens qui se soient distinguez par la piété filiale.*

Recherche des Partisans de la Piété filiale.

ÉTANT aussi persuadé que je le suis de mon insuffisance & de mon peu de lumières, je tâche d'y suppléer par une attention continuelle sur les besoins de mon Empire, & je m'en occupe jour & nuit. La juste crainte que j'ai de déshonorer mes ancêtres, m'a fait appeler à mon secours des gens de réputation & de mérite. Malgré cela, & les autres moyens que j'ai pu prendre, je n'ai point réussi jusqu'à présent à bien réformer les mœurs. Faisant aujourd'hui attention à ce que la tradition nous apprend, que la piété filiale est la base des vertus: j'ordonne que de chaque Gouvernement on me présente quelqu'un qui se distingue dans la pratique de cette vertu. Je veux honorer chacun d'eux, & l'avancer selon sa capacité.

Sentiment de *Cang hi* sur cette Déclaration.

SUR cette déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: les *Han* succédoient immédiatement aux *Tsin*, c'est-à-dire, à un tems de troubles & de corruption. Rien par conséquent ne pressoit plus que de réformer les mœurs, & d'animer à la vertu. Aussi voit-on que depuis *Ven ti*, *Vou ti*, & les autres, les *Han* s'y appliquoient fort.

*Autre Déclaration de l'Empereur Suen ti, portant exemption des Corvées pour ceux qui venoient de perdre leur pere ou leur mere.*

Exemption des Corvées à la mort de Parens.

UN bon moyen pour retenir doucement les peuples dans l'obéissance & la soumission, c'est de leur inspirer une grande estime pour la piété filiale. Or il arrive aujourd'hui que sans avoir égard à ceux qui ont le malheur de perdre leur pere ou leur mere, on occupe indifféremment les peuples aux corvées qui se présentent: de sorte qu'un pauvre fils ne peut rendre tranquillement les derniers devoirs à ses parens. Pour peu qu'il ait de piété, cette violence doit lui percer le cœur. J'en ai compassion, & j'ordonne que quiconque vient à perdre son pere ou sa mere, son grand-pere ou sa grand-mere, soit aussi-tôt exempt des corvées, afin qu'il puisse leur procurer des funérailles convenables, & s'acquitter librement de tous les devoirs d'un bon fils.

LE même Empereur *Suen ti* fit une déclaration, par laquelle il dispensoit à l'avenir le fils de déférer son pere, & la femme son mari, laissant cependant la peine de mort pour les peres & les maris qui manqueroient à déférer leurs enfans & leurs femmes coupables de certains crimes. Sur quoi l'Empereur *Cang hi* dit: la différence que fit *Suen ti*, est fondée en bonnes raisons.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.

*Yu cadet de Yuen ti* fils de *Suen ti* comme lui, mais d'une autre femme, fut dès son bas-âge, fait *Vang*, ou Roi de *Tong Ping*: quand il fut plus âgé, il s'émancipa un peu, & mécontenta sa mere, qui de son côté aigrit encore le mal. *Yuen ti* fit donner sur cela des avis au fils. Ensuite il écrivit à sa mere en ces termes.

**M**OI Empereur, enjoins à tous les Eunuques en charge, de faire passer cette lettre à la Reine, mere du *Vang* ou Roi de *Tong ping*.

Lettre de *Yuen ti* à la Reine au sujet de quelques dérèglemens du Prince son fils.

Il m'est revenu certaines choses, à l'occasion desquelles je vous prie, Madame, de faire attention que la concorde & l'union fait le bonheur des familles, & que rien ne leur peut tant nuire, que la division entre les personnes les plus étroitement unies par le sang. Le Roi de *Tong ping*, sous prétexte du rang qu'il tient, croit, dit-on, en fierté, à mesure qu'il avance en âge. Il néglige l'étude, il traite mal ses Officiers: il semble même oublier un peu ce que vous lui êtes, & n'avoir pas pour vous tous les égards qu'il devoit. Ce sont des fautes en ce jeune Prince: mais ce sont des fautes après tout, dont il n'y a gueres que certains Princes d'une éminente sagesse, qui soient tout-à-fait exempts à cet âge. Une ancienne maxime dit qu'il sied bien aux peres & meres de couvrir les fautes de leurs enfans. Pefez-là un peu, Madame, cette maxime, & faites réflexion aux néces qui vous unissent, vous & votre fils. Quoique vous viviez, & respiriez chacun à part, c'est cependant le même sang, ce sont les mêmes esprits dans deux corps. Peut-il y avoir des néces plus étroits? Faut-il les rompre pour peu de chose? Autrefois *Tcheou kong* donnant des avis à *Pe kiu*, lui recommanda fort entre autres choses, de ne jamais rompre avec un ami, que pour des raisons très considérables. Or si la simple amitié demande qu'on se pardonne mutuellement bien des fautes: jugez, Madame, jugez sur cela du cas présent. Au reste j'ai dépêché un Envoyé vers le *Vang*\* votre fils, & lui ai donné sur sa conduite quelque avis. Il n'excuse point ses fautes: il les reconnoit & s'en répend. Vous, Madame, de votre part, ayez soin

de

\* Le Roi.  
Tome II.

de faire enforte par une conduite pleine d'indulgence, de tendresse, & de patience, s'il le faut, que l'union règne entre vous.

Sentiment  
de l'Empe-  
reur *Cang*  
*hi* sur cette  
Lettre.

Sur cette lettre l'Empereur *Cang hi* dit: cet avis est fort bien conçu: il devoit faire impression. L'historien *Pan kou* dit de *Yuen ti*, que tous les ordres qu'il donnoit par écrit, étoient pleins d'une douceur & d'une franchise qui se ressentoit de la premiere antiquité. *Pan kou* a raison, & ce qu'il dit paroît admirablement bien dans cette piéce.



*Déclaration de l'Empereur Tching ti, successeur de Yuen ti. Il recommande aux Heou\* & autres Grands, éviter toute dépense inutile, & ordonne qu'on veille à ce que personne n'ait des habits, &c. au-dessus de sa condition.*

Suppression  
du Luxe.

NOS anciens Princes, en établissant les titres d'honneur avec tant de sagesse, ont eu principalement en vûe de distinguer les rangs de l'Etat: mais ils ont en même-tems prétendu que les premiers seroient occupés par les gens vertueux. C'est pour les honorer, qu'on régla les distinctions de chars & d'habits, qui se sont si bien observées dans l'antiquité. Suivant les maximes de ces grands hommes, les richesses n'étoient point un titre qui dispensât de l'observation des loix. Cet usage étoit une leçon continuelle pour tout l'Empire, qui enseignoit de préférer la vertu aux richesses: & les peuples avoient dans ceux qu'ils voyoient au-dessus d'eux, autant de beaux exemples en ce genre.

Aujourd'hui quelle différence! on ne voit que luxe, que folles dépenses: ce mal va tous les jours en croissant. Les *Kong*, les *King*, les *Heou*, & les gens qui m'approchent ou comme parens & alliez, ou comme mes Officiers, au lieu d'entrer avec moi dans des sentimens de zèle & de compassion sur ces desordres, les autorisent par leurs exemples: au lieu qu'ils devroient par une attention continuelle sur eux-mêmes, & par leur attachement aux rites, servir de modèles aux peuples, ils sont tous occupés de leur faste & de leurs plaisirs. Ils bâtissent des maisons superbes: ils se font de vastes jardins & de grands étangs: ils nourrissent dans l'oïseté une foule d'éclaves: ils raffinent tous les jours en habits: c'est à qui aura le plus de cloches, le plus de tambours, & un plus grand nombre de chanteuses. Enfin dans leurs chars, dans leurs habits, dans les mariages, dans les funérailles, & dans tout le reste, leur dépense est excessive. Ceux des Magistrats & du peuple qui sont riches, suivent ce mauvais exemple & cet abus passe en coutume.

\* Nom de dignité immédiatement après celle de *Yang* ou Roi,

Le moyen, qu'avec ces desordres, puissent régner dans l'Empire la modestie, la tempérance, & la sage économie? Si ces vertus n'y régissent, comment n'y souffrira-t-on pas des mauvais tems? sera-t-il possible que chacun ait toujours au-delà du nécessaire? O! que le *Chi king* \* a bien raison de dire: vous qui êtes au-dessus des peuples par votre rang & par vos emplois, veillez avec attention sur vous-mêmes. Les peuples ont les yeux sur vous, prêts à suivre vos bons ou vos mauvais exemples.

Par ces présentes, nous enjoignons à nos Ministres & aux Magistrats, de travailler à réformer tant d'abus. Le noir & le verd sont les couleurs, dont tout ce qui est peuple doit se servir: qu'on ne lui en souffre point d'autre. Nous recommandons à tous les *Heou* & autres qui nous approchent, qu'ils s'examinent sur cet article, & soient les premiers à donner l'exemple d'une réforme si nécessaire.

Sur cette déclaration, l'Empereur *Cang bi* dit: qu'on se tienne exactement aux distinctions établies. Que ceux qui sont au-dessus des autres, tenant leur rang selon les loix, donnent à toute la nation l'exemple de ce qu'on appelle honnête épargne: c'est assurément une grande avance pour la réforme d'un Etat: car aussitôt tombe le luxe, source féconde de tant de maux: & comme ceux qui sont dans les dignitez, dans les grands emplois, & dans l'abondance, sont plus sujets à s'oublier, *Tching ti* alloit droit au but, en s'adressant principalement à eux.

Sentiment de l'Empereur *Cang bi* sur cette Déclaration.



### Déclaration de l'Empereur *Ngai ti*, par laquelle il réforme sa Musique.

AUJOURD'HUI régissent parmi nous trois grands desordres: la prodigalité dans les repas, dans les vêtements, &c: la recherche de mille vains ornemens, la passion pour les musiques tendres & efféminées de *Tchin* † & de *Ouei*. \* De la prodigalité suit le désastre des familles: elles tombent à la troisième génération, & tout l'Empire en devient plus pauvre. La recherche des vains ornemens fait qu'un grand nombre de gens s'occupent à des arts très-inutiles, au lieu de vacquer à l'agriculture. Enfin les musiques tendres & efféminées inspirent le libertinage. Vouloir, malgré tout cela, faire régner dans un Etat l'abondance & l'innocence, c'est vouloir qu'une source toujours bourbeuse, forme un ruisseau d'eau pure & claire. Confucius avoit bien raison de dire qu'il falloit éviter la musique de *Tchin*, & qu'elle inspireroit le dérèglement des mœurs.

Réformé dans la Musique.

Par

\* Nom de Livre.

† Ce sont deux noms de pays autrefois petits Royaumes.

Par ces présentes, nous cassons notre musique, & tous les Officiers qui en avoient soin. Quant à la musique ordinaire pour la cérémonie *Tiao*, nous ne prétendons point y toucher, non plus qu'aux instrumens pour la guerre. Ce sont choses approuvées dans nos *King* \*, mais point d'Officiers exprès pour cela. Qu'on examine, & qu'on m'expose à qui des autres Officiers il convient d'en donner le soin.

Sentiment de l'Empereur *Cang hi* sur cette Déclaration.

L'EMPEREUR *Cang hi*, qui aime la musique, & qui s'en picque, dit sur cette déclaration: la musique a la vertu de calmer le cœur: c'est par cet endroit que le sage l'aime. D'ailleurs, en se divertissant, il peut s'exercer à bien gouverner, par une application assez juste & assez facile du gouvernement à la musique. Quant à cette musique lascive, elle n'entre point en comparaison. A quoi bon pour cela tant de dépenses? *Ngai ti* eut raison de la casser.

Une glose dit qu'il épargna par là les appointemens & l'entretien de 440. personnes.



## DISCOURS DE KIA CHAN, (a)

SUR LE BON OU LE MAUVAIS GOUVERNEMENT,

*Adressé à l'Empereur Ven ti, autrement dit Hiao ouen.*

Maximes de Gouvernement.

PRINCE, j'ai ouï dire (b) qu'un bon Ministre est celui qui ayant l'honneur de servir un Prince, épuise pour son service ce qu'il peut avoir de lumières, & lui témoigne sur-tout son zèle par des remontrances sincères, où il ne déguise rien, dût-il lui en coûter la vie. C'est dans cet esprit, que je vais dans ce discours vous entretenir du gouvernement. Je n'irai point chercher fort loin de quoi faire sentir la différence du bon & du mauvais. L'histoire des *Tsin*, qui ont immédiatement précédé les *Han* (c), me fournira seule de quoi le faire. Daignez la parcourir avec moi, & y faire quelque attention.

On a souvent vû dans les premiers tems, de pauvres Lettrez simplement vêtus, parvenir par leur sagesse & leur vertu aux plus grands emplois, immorta-

\* Livres anciens faisant règle.

(a) *Tching te siou* dit que sous la dynastie *Han* le premier qui commença à donner par écrit des avis à l'Empereur, fut *Kia chan*. Il profita pour cela de la bonne disposition de *Hiao ouen*. Ce Prince le fit *Hou*.

(b) Le Chinois dit mot à mot: votre sujet a ouï dire. C'est une manière ordinaire de commencer ces sortes de pièces: je l'ai un peu rapprochée de notre usage par un petit changement, qui n'est que dans l'expression.

(c) *Ven ti*, à qui il parle, étoit le troisième Empereur de la dynastie nommée *Han*. Je dis nommée, car le nom de la famille étoit *Lien*.

taliser leur nom par leurs importans services : on n'a point vû cela du tems des *Tsin*. *Cbi hoang* Prince de *Tsin* devenu Empereur, & par là maître des revenus ordinaires de tout l'Empire, au lieu de se borner là, mit aussi-tôt de nouveaux impôts, chargea les peuples de corvées, & les rendit si misérables, que son extrême rigueur ne pouvant faire craindre pis, les montagnes étoient pleines de brigans en troupes, & les chemins remplis de criminels qu'on traînoit aux prisons, ou bien aux supplices. Enfin il aliéna tellement tous les esprits, que chacun au moindre bruit levoit les yeux, & prêtoit l'oreille. On n'attendoit qu'un signal, pour secouier un joug si pesant. Qui que ce fût qui le donnât, on étoit prêt à le suivre.

*Tchin chin* le donna ce signal : vous le sçavez, grand Prince : & vous n'en ignorez pas les suites. Au reste, si *Cbi hoang* épuisa les peuples par ses impôts, il s'épuisa lui-même par ses dépenses. Dans une marche qu'il fit depuis *Kien yeng* jusqu'à *Yong*, il changea de palais jusqu'à trois cent fois, & il les trouva tous garnis sans qu'on portât rien de l'un à l'autre, pas même ses cloches & les tambours (a). Plusieurs des palais qu'il habitoit, étoient si superbement élevez, qu'ils sembloient plutôt des montagnes que des maisons. Les bâtimens étoient hauts de quelques dizaines de *Gin* \*. Ils avoient du Nord au Sud mille pas, & de l'Est à l'Ouest une demie lieue. Le nombre & la richesse des équipages, répondoit à la magnificence des palais. A quoi aboutit enfin tant de faite ? Ses descendans se trouverent n'avoir pas la moindre maison de paille.

*Cbi hoang* fit faire pour ses couriers de grands chemins : il leur donna en largeur cinquante pas : il élevoit des deux côtes des murailles de terre. Il y planta quantité de pins, & d'autres arbres toujours verts. On ne pouvoit rien voir de plus beau. A quoi tout cela aboutit-il ? Ses descendans à la seconde génération ne purent trouver un petit sentier, par où fuir en sûreté.

*Cbi hoang* choisit le mont *Li* pour sa sépulture. Quelques cent mille hommes y furent occupez pendant dix ans. On y creusa une vaste fosse d'une profondeur extrême. (b) On rassembla au dedans pierres & métal de toute espèce. Pour les ornemens du dehors, on employa le plus beau vernis, les couleurs les plus vives, les perles mêmes les plus précieuses, & autres bijoux. Dans un étage plus haut régnoient de vastes galeries : & au derrière de tout cela, s'élevoit une montagne faite à plaisir, plantée d'agréables bois. Voilà bien de la dépense pour la sépulture d'un seul homme : je dis d'un seul homme, car ses descendans, pour leur propre sépulture, furent obligez de mandier quelques pieds de terre, & n'eurent pas même pour la couvrir, un petit toit de roseaux.

En-

Impôts  
exorbitans  
sous le ré-  
gne de *Cbi  
hoang* : ce  
qu'ils oc-  
casionnent.

*Tchin chin*  
épuise son  
Peuple &  
s'épuise  
lui-même.

Sépulchre  
qu'il se fait  
faire.

(a) *Tang king tchouan* sur cet endroit, dit : *Kia chan* a de l'énergie : mais son file n'est pas réglé. Cela tient du voisinage des tems de troubles.

\* Un *gin*, c'est 80. pieds.

(b) Le Chinois dit : qui pénétreroit jusqu'aux trois sources : Exagération qui fait allusion à quelque fable approchant de celle des Poètes anciens sur les enfers. Ailleurs on met les neuf sources,

Enfin, *Chi hoang*, comme une bête féroce, après avoir cruellement déchiré tous les *Tchu heou*, engloutit, pour ainsi dire, l'Empire entier, foula aux pieds toutes les loix de l'humanité & de la justice. Mais la vengeance de *Tien* \* ne tarda pas à tomber sur lui & sur sa famille. Voilà ce que j'ose vous rappeler. Je vous prie d'y faire attention, & d'en profiter.

Il est vrai que communément un sujet fidèle & zélé, parlant sans déguisement, n'est gueres écouté des Princes: & qu'assez souvent, sans leur être utile, il se perd lui-même. Mais il est encore plus vrai, que, sans un tel secours, il est rare & difficile qu'un Prince gouverne bien. Aussi les Princes les plus éclairés ont-ils un véritable empressement d'entendre des avis sincères: & les sujets véritablement fidèles, ne craignent point de s'exposer à la mort, pour donner au Prince qu'ils servent, ce témoignage de leur zèle.

Comparai-  
son des  
Princes  
avec les  
Terres.

Mais il en est des Princes à cet égard comme des terres. On a beau semer d'excellent grain sur un sol qui n'est que pierre, bien loin de produire, il ne germe pas. Au contraire une terre grasse & bien arrosée, multiplie abondamment la semence la moins bonne. Par exemple sous *Kié* & *Tcheou* †, les avis de trois grands hommes d'une éminente sagesse, *Koan long*, *Kit se*, *Pi kan*, n'eurent d'autre effet que de les faire périr. Sous *Ven vang*, tout au contraire: non seulement ce qu'il y avoit de gens éclairés, lui communiquoient volontiers & utilement leurs lumières: mais il n'y avoit pas jusqu'au moindre bucheron, qui ne dit librement sa pensée, & l'on en profitoit si elle étoit bonne. Aussi *Kié* ‡ & *Tcheou* (a) périrent-ils, & la maison de *Ven vang* fleurit.

Un bon Prince fait donc, par rapport aux gens qui sont capables de l'aider, ce que fait une bonne terre par rapport aux grains qu'on y sème: il les nourrit, & les multiplie autant qu'il peut. Telle est la force de la foudre, qu'il n'y a rien qu'elle ne brise. Qu'un poids de dix mille *Kiun* §, tombe d'en haut, il écrasera infailliblement ce qui se trouvera dessous. Or ces comparaisons sont encore trop foibles, pour exprimer ce qu'est à l'égard d'un sujet, l'autorité du souverain. Lors même qu'il ouvre le chemin aux remontrances, qu'il demande qu'on lui en fasse, qu'il les reçoit bien, & qu'il en profite: communément on craint encore, & il est rare qu'en ce genre on aille jusqu'où l'on pourroit aller. Que seroit-ce si le Prince aveuglé par ses passions, emporté, cruel, ennemi de tout avis, tomboit de tout le poids de son autorité souveraine sur ceux qui lui en donneroient? Quand ils auroient toute la sagesse de *Tao*, & toute la fermeté de *Mong puen*, ils ne pourroient éviter d'en être écrasés. Mais aussi un Prince de ce caractère seroit bien-tôt abandonné à lui-même. Il seroit

\* Du Ciel.

† Deux méchants Empereurs.

‡ Celui de la dynastie.

(a) Au reste le nom de la dynastie *Tcheou*, tout semblable qu'il est, écrit & prononcé à l'Europeane, est très-différent dans l'écriture & dans la prononciation Chinoise du nom de ce méchant Prince.

§ *Kiun* étoit 30. livres.

feroit les plus grandes fautes qu'on n'oseroit l'en avertir : & par une conséquence infaillible, l'Etat seroit en très grand danger.

Dans la première antiquité, nos sages Princes avoient ordinairement en leur présence un homme, dont le devoir & l'emploi étoit de marquer leurs fautes, & d'en tenir un mémoire exact. Ils avoient de plus deux Officiers, dont l'un étoit chargé de lire au Prince ce qui se faisoit en prose dans tout l'Empire touchant le gouvernement, l'autre avoit soin de recueillir les vers & les chansons qui couroient. Non seulement les Ministres & les autres gens en place, donnoient librement, suivant les occurrences, les avis nécessaires & importans : mais chacun dans les grands chemins & en plein marché, pouvoit s'entretenir sans crainte de ce qu'il délaprouvoit. Par-là le Prince étoit exactement instruit de ses devoirs & de ses fautes. Or qu'y a-t-il de plus avantageux pour bien gouverner ? Ils n'ignoroient pas ces anciens, la différence qu'il y a du sujet au Prince, & ce qu'on devoit au rang qu'ils tenoient. Mais ils n'en étoient pas moins exacts à respecter les vieillards \*, à se fournir de bons Ministres, en élevant les gens de mérite, & à se procurer, autant qu'ils pouvoient, des avis sinceres. En respectant ainsi les vieillards, jusqu'à les servir de leurs propres mains, leur vûe étoit de faire fleurir la piété filiale dans les familles. Ils s'associoient, pour ainsi dire, au gouvernement des gens de mérite : parce qu'ils sçavoient combien il est dangereux qu'un homme si élevé au-dessus des autres, ne s'enorgueillisse de son rang, & que son orgueil ne l'aveugle. Enfin ils ouvroient aux remontrances un si grand chemin, parce qu'ils ne craignoient rien tant que d'ignorer leurs propres fautes, & d'être par-là hors d'état de s'en corriger.

*Chi boang* manquoit-il de grands talens ? Non, sans doute. Après s'être assujetti tout l'Empire, & détruit les six Royaumes qui le partageoient, il en fit un partage tout différent en *Kiun* (a) & *Hien*, (b) qu'il gouverna par des Officiers aimables. Du côté qu'il avoit le plus à craindre, il se fortifia d'une longue & prodigieuse muraille. Il entroit lui-même sur toutes choses dans un aussi grand détail, qu'un chacun le puisse faire dans une famille particulière. Cependant *Tchin* (c) défit les troupes de *Chi boang*, & l'Empire passa bien-tôt aux *Lieou* : c'est que *Chi boang* plein de lui-même n'écouta que sa cupidité & son orgueil.

Sous la dynastie *Tcheou* les Empereurs érigèrent jusqu'à mille huit cens petits Etats, dont chacun avoit son Prince, & chaque Prince ses droits. Cependant on ne levoit sur les terres qu'une simple dime, & l'on n'exigeoit des peuples que trois jours de corvées par an. Le peuple à l'aise & content, célébroit par ses chansons la douceur du gouvernement, & la

Les Princes  
entretenoient  
autres fois des  
Censeurs  
de leur  
conduite.

Bornes des  
Corvées  
sous la  
Dynastie  
*Tcheou*.

\* Il y avoit une cérémonie établie pour cela.

(a) C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Fou*, ou villes du premier ordre, qui en ont plusieurs autres en leur dépendance.

(b) Villes du troisième ordre, dont plusieurs ensemble font le district d'une du premier ou du second Ordre.

(c) C'est le nom d'un homme de rien, qui se revolta contre *Chi boang*.

vertu de ses Princes, qui étoient de leur côté dans une honnête abondance. *Chi hoang* seul maître de ces mille huit cens Etats, en épuisé tous les revenus, accable tous les peuples: & n'ayant pas encore assez pour contenter son ambition & pour fournir à son faste, il redouble ses exactions & ses cruautés. Il n'y a pas une famille, pas un même homme dans l'Empire, qui ne le regarde intérieurement comme son plus cruel ennemi, & qui ne le charge en secret de mille malédictions.

*Chi hoang*  
perd ses  
Etats.

Enfin *Chi hoang*, dans un danger prochain de tout perdre, est le seul qui ne se voit point content: & plein de foi-même, il rencontre dans un voyage de belles pierres, il fait graver dessus ses exploits, & il se met, sans hésiter, au-dessus de *Tao* & de *Chun*. La postérité de nos plus heureux Princes n'a pu se maintenir sur le trône au-delà de vingt ou trente générations: *Chi hoang* s'en promet dix mille. Il se rit de l'ancienne coutume, d'attendre après la mort à donner des titres de distinction. Il détermine le sien lui-même \*, & celui de ses descendans par avance. Il se nomme *Chi hoang ti*, parce qu'il est le premier Empereur de sa maison. Il ordonne que son successeur soit désigné par *Eul chi hoang ti*, pour marquer la seconde génération, & ainsi de suite jusqu'à dix mille, ou plutôt jusqu'à l'infini. *Chi hoang* cependant mourut bien-tôt. Des quatre coins de l'Empire on se souleva contre *Eul chi* son fils, qui ne valoit pas mieux que lui. *Eul chi* perdit en même tems l'Empire & la vie, & là finit la dynastie *Tsin*.

Pourquoi.

Mais d'où vient encore une fois, que *Chi hoang ti* ne s'aperçut point du triste & dangereux état où il avoit réduit les choses? C'est que personne n'osoit parler: c'est qu'aveuglé par son orgueil, il punissoit avec rigueur les moindres murmures: c'est qu'il faisoit mourir ceux qui lui donnoient quelque avis sincère: c'est qu'il ne donnoit à ses Ministres ni autorité ni crédit. Il éprouva pour son malheur ce que dit notre *Chi king*: Un Prince écoute-t-il? on lui parle: hait-il les avis? il n'en reçoit point: mais rien pour lui n'est plus à craindre qu'un tel silence. *Ven vang* qui l'avoit bien compris, en usoit tout autrement. Aussi le même *Chi king* dit à sa louange: paraissez gens de mérite, & produisez-vous sans crainte: vous êtes en sûreté sous un tel Prince: son plaisir est de vous voir en bon nombre.

De l'estime qu'on avoit autrefois pour les Gens de mérite.

En effet, pour tirer des gens de mérite tout l'avantage qu'on en doit attendre, il faut les aimer & les honorer. Ainsi en usoient anciennement les plus sages Princes à l'égard de leurs Ministres. Non seulement ils les rendoient puissans & riches par de gros appointemens: mais ils les distinguoient encore davantage par des marques singulières de considération & de bienveillance. Un Ministre étoit-il malade? Le Prince alloit lui-même le visiter, & ne comptoit pas combien de fois. Le Ministre mouroit-il? Le Prince prenoit le petit deuil, alloit en personne faire le *Tiao*, le voyoit vêtir selon la coutume, & mettre dans le cercueil. Jusqu'à ce que cela

fut

\* *Chi*, signifie commencer, commencement. *Eul* signifie Roi deuxième.

† Nom d'une cérémonie funèbre.

fût fini, le Prince s'abstenoit de vin & de viande. Pour la musique, il se l'interdisoit jusqu'après les funérailles: & cela si sévèrement, que même dans les cérémonies solennelles à l'égard de ses propres ancêtres, il n'en usoit point, si elles venoient à concourir avec la mort de son Ministre.

Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

Si nos anciens Princes distinguoient si fort leur Ministre mort, ils avoient aussi pour lui, pendant qu'il vivoit, de grands égards. Se voyoient-ils? C'étoit toujours selon les rites, en habit de cérémonie, avec décence & gravité. Le Ministre de son côté s'efforçoit en toute manière de remplir parfaitement ses devoirs, & craignoit beaucoup moins la mort, que de répondre mal aux bienfaits du Prince: c'est alors que tout prospéroit, & plusieurs générations postérieures se font encore ressenties de cet heureux règne. Aujourd'hui votre Majesté assise sur le trône de ses ancêtres, se rappelant leurs exploits & leurs vertus, paroît tout de bon vouloir les imiter, & par un règne encore plus heureux que le leur, donner un nouveau lustre à votre maison, & un nouvel éclat à l'Empire que vous tenez d'eux. C'est sans doute dans cette vûe que vous recherchez & honorez les gens de mérite & de vertu. Tout l'Empire vous en applaudit, & l'on entend dire par tout, que l'ancien gouvernement va revivre. Il n'y a point d'homme de lettres dans tout l'Empire, qui n'aspire à se rendre capable d'y contribuer. Dès à présent vous en avez à votre cour un bon nombre, dont vous pouvez tirer de grands secours pour une si belle entreprise.

Mais pour moi, je ne vous le dissimule point, voyant ceux que vous avez le plus distinguez entrer dans tous vos plaisirs, où vous ne vous livrez que trop (a), je crains que de tant de gens d'un si grand mérite, vous retiriez bien peu d'avantage. Vous-même, ne vous relâchez vous point? Je l'apprehende. Pour peu que vous le fassiez, les *Tchu* \* *heou* suivront votre

exem-

(a) *Tching* et *Siou* dit: tout ce discours de *Kia chan* tend à corriger *Ven si* de ce qu'il chassoit trop, & de ce qu'il menoit à la chasse ses Ministres & ses Conseillers d'Etat. Il semble d'abord que pour cela il n'étoit ni nécessaire, ni convenable, de rappeler l'histoire des *Tsin*: mais dans le fond cela n'est pas mal: car quoique *Ven si* fût bon Prince, il commençoit à se négliger: au lieu de tenir de fréquens conseils avec ses Ministres, il faisoit sans cesse avec eux des parties de chasse. Une passion en attire une autre. Imiter le mal, c'est chose facile. *Ven si* pouvoit en venir à se perdre comme *Tsin*: c'est ce que *Kia chan* appréhende, & ce qu'il veut prévenir. En cela il n'est que louable. Mais à mon sens il finit mal. Car une de nos plus essentielles maximes est de perfectionner toujours la vertu, & sur-tout de fermer au vice toute avenue. Or *Kia chan* en finissant, ouvre lui même à son Prince un chemin au relâchement. En ce point il se dément, & ne suit pas la doctrine des *Lu* (Lettrez.)

Ainsi parloit *Tsing* et *seou*: ce Docteur a raison de parler ainsi: car le vrai *Lu*, qu'il a plû à quelques Européens d'appeler la secte des Lettrez, n'est réellement que la doctrine commune à tout l'Empire. C'est ce que contiennent les livres constamment reconnus pour *King*. Or, suivant ces livres, tout le monde, & sur-tout le Prince doit aspirer à la plus parfaite vertu, veiller sans cesse sur ses actions & sur ses pensées, pour ne pas donner d'entrée au vice. Moins cela, & avec le secours de *Tien*, le Prince & les sujets sont heureux, disent ces livres.

\* Princes tributaires.

Tome II.

Q99

Suite des  
Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

exemple: les Ministres & les Magistrats en feront autant. Que deviendront vos bons dessein? Que n'avez-vous point fait depuis votre avènement à la couronne, pour mettre vos peuples à l'aîse? Vous avez fait des retranchemens sur votre table, sur votre musique, sur vos équipages; sur vos troupes. Vous avez plus d'une fois relâché les droits & les tributs annuels. Vous avez réduit en terres labourables tous vos parcs & vos jardins. On a vû sortir de vos magasins, pour le soulagement des pauvres, jusqu'à cent mille pièces d'étoffe. Vous avez réglé en faveur des vieillards des exemptions pour leurs enfans. Vous maintenez les dignitez de *Nan*, de *Tze*, & autres semblables: chacun y peut monter par degréz: leurs appointemens sont considérables & bien payez: sans compter les gratifications extraordinaires que vous faites sur-tout à vos premiers Officiers & à leurs familles. Enfin vos bienfaits se sont étendus jusques sur les criminels: vous leur avez procuré du soulagement dans leur misère: vous leur avez accordé la consolation de voir leurs parens: & vous avez adouci en leur faveur la rigueur des loix. Par-là vous avez non-seulement gagné le cœur de tous vos sujets, mais encore vous avez attiré d'heureuses pluies, qui ont été suivies d'une ample récolte. Il n'y a plus tant de misérables: on voit beaucoup moins de voleurs: & *Tien*\* secondant vos bonnes intentions, a diminué le nombre des criminels, à proportion que vous avez adouci la rigueur des châtimens.

J'ai appris que dans les provinces, les Magistrats faisant publier vos déclarations, il n'y a point de vieillard d'un âge si décrépît, qui, soutenu sur son bâton, ne s'empresse de les entendre, & ne dise en les entendant: que ne puis-je encore vivre un peu de tems, pour voir dans sa perfection l'heureux changement, que va produire la vertu d'un si bon Prince! Les choses étant sur ce pied-là: votre réputation étant si bien établie dans tout l'Empire, & votre cour fournie de tant de gens du premier mérite, au lieu d'en profiter pour achever heureusement ce que vous avez si bien commencé, & pour soutenir les espérances qu'on a conçues de votre règne: vous les employez ces grands hommes, à quoi? A de purs amusemens. Non, Prince, je ne le puis voir sans une extrême douleur, & mon zèle ne me permet pas de vous le diffimuler. Hélas! que notre *Cbi king* dit vrai: bien commencer, c'est chose ordinaire: mais bien finir, c'est chose rare.

Alors reste, ne croyez pas que je vous propose rien de si difficile dans l'exécution. Je souhaiterois seulement que vous vous occupassiez moins de la chasse: que vous fissiez revivre à certains tems les cérémonies du *Ming tang* (a) & que vous fissiez rétablir & fleurir le *Tai bio*: vous en verriez avec plaisir des fruits admirables: mais quant à ces Lettres de

\* Le Ciel.

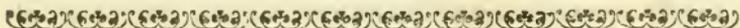
(a) *Ming tang*. Les Antiquaires Chinois ont bien du Rabbiniſme sur le *Ming tang*, & conviennent peu ensemble.

(b) Le grand collège. En Chinois *Tai*, signifie le très-grand, le premier: & *Hio* signifie étude, école, collège.

de mérite, dont vous avez si bien fourni votre cour, & que vous avez honoré des premiers emplois, les amusemens ne font point pour eux: bien loin de les y engager, ne souffrez point qu'ils vous y suivent. En user comme vous faites, c'est aller directement contre les maximes les plus saines, & la pratique la plus constante de la sage antiquité. Des occupations plus sérieuses doivent emporter tout leur tems: ils n'en sçauoient employer trop à perfectionner leurs lumières, à s'affermir dans le desintéressement, dans la droiture, & dans les autres vertus. Sans cela ils s'amolliront peu à peu, & ne seront plus reconnoissables. Or, que des gens d'ailleurs si vertueux, non-seulement vous fussent inutiles, mais encore se corrompissent à votre cour, quel dommage & quelle honte! J'en aurois un chagrin mortel. Divertissez-vous, à la bonne heure, avec quelques Officiers d'un plus bas étage. Traitez ensuite avec ceux-ci des affaires de votre Empire. Par-là, sans renoncer à d'honnêtes divertissemens, vous pouvez maintenir en leur vigueur les deux points essentiels du gouvernement, les conseils & les rites.

SUR ce discours, l'Empereur *Cang hi* dit: Pour la composition elle n'est pas réglée: mais le fonds du discours est solide. Cette pièce, & les autres du même tems tiennent un peu du désordre qui avoit si long-tems régné dans l'Empire avant les *Han*: mais aussi l'on s'aperçoit que des gens qui voyent enfin l'Etat tiré de ces troubles, font leurs efforts pour empêcher qu'il n'y retombe. Les *Han* occidentaux devoient beaucoup aux deux *Kia* & à *Tong ichong chu*. Ce furent eux proprement qui furent le bon levain de leur dynastie.

Sentiment  
de l'Empe-  
reur *Cang  
hi* sur ce  
Discours.



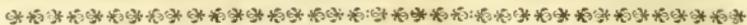
**K**IA CHAN auteur de la précédente pièce, laissa auprès du même Empereur *Ven ti* un de ses neveux nommé *Kia y*. Il fut fait *Po \* se* à l'âge d'environ vingt ans: & peu après il fut élevé jusqu'au degré de *Tai fou*. *Ven ti* déféroit beaucoup à ses conseils. La plû-part des ordres qu'il donnoit, & des réglemens qu'il faisoit, étoient suggérés par *Kia y*. Mais la jalousie des *Kiang* & des *Koan †*, à qui la maison régnante avoit les dernières obligations, força *Ven ti* d'éloigner *Kia y*. Il le donna pour *Tai fou ‡* au jeune *Vang* de *Tchang cha*. Il eut ensuite le même emploi auprès du *Vang* de *Leang boai*. Ce jeune Prince vint à mourir. *Kia y* en conçut une douleur si vive, qu'il tomba malade, & mourut lui-même peu après, n'ayant encore que trente-trois ans. Il n'en avoit pas vingt-six, quand il présenta à *Ven ti* un discours que je vais traduire. Tout long qu'il est une glose avertit qu'il étoit encore plus long, & que l'historien des *Han* en a retranché plus d'un endroit.

*Dis-*

\* Titre d'honneur.

† Ce sont deux noms de famille.

‡ C'est à peu-près comme Gouverneur.



*Discours ou Mémoire de Kia y, adressé à l'Empereur  
Ven ti.*

Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

**G**RAND Empereur, lorsque je considère attentivement l'état présent de votre Empire, j'y vois une chose capable de faire jeter les hauts cris : deux autres choses me tirent les larmes des yeux : fix autres me font pousser de grands soupirs : sans compter mille défauts moins considérables, qui sont cependant contre la raison, & nuisent au bon gouvernement, mais dont il me seroit impossible de vous faire ici le détail. Dans tous les écrits qu'on présente à votre Majesté, chacun répète ces paroles : l'Empire n'a plus rien à craindre, sa paix est bien établie, tout y est dans l'ordre. Pour moi, je suis bien éloigné de penser de la sorte : quand on vous parle ainsi, c'est ou par flatterie, ou faute de lumières. Car enfin supposons un amas de bois, un homme endormi dessus, le feu mis dessous. Cet homme : quoique le feu ne soit pas encore venu jusqu'à lui, n'a-t-il rien à craindre ? Or n'est-ce pas une peinture assez naturelle de l'état présent des affaires ? On néglige ce qu'il y a de capital, pour donner toute son attention à ce qui est le moins important. Il y a dans le gouvernement une conduite fort irrégulière, mal soutenue, sans aucune règle constante, & comment dit-on que tout est dans l'ordre ? Je n'en puis tomber d'accord, mais je souhaiterois plus que personne que cela fût ainsi.

Pour le mettre ce bon ordre dans l'Empire, & assurer par là sa tranquillité, j'ai mûrement pensé au moyen de l'établir, & c'est ce que j'ose vous exposer dans ce discours. Je supplie V. M. de le lire avec quelque exactitude, pour en tirer ce qu'elle y pourra trouver de bon.

Je ne vous proposerai rien qui puisse vous fatiguer trop l'esprit & le corps. Je n'exige point que vous vous priviez du plaisir de la musique, qui vous charme. Mais ce qui est plus important, & ce qui n'est pas incompatible, c'est de contenir dans le devoir tous les Princes tributaires, de prévenir la levée & les mouvemens des troupes, d'entretenir la paix avec les *Hiong nou* (a), de vous faire obéir par tous vos sujets, de vous attacher même les plus éloignez de votre cour, de travailler sur-tout à les rendre bons, & à diminuer, autant qu'il se peut, les procès & les crimes.

Voilà des points essentiels & capitaux. Si vous y réussissez, ce que je crois très-praticable, vous rendrez l'Empire heureux, & vous mériterez des louanges & des honneurs qui ne finiront jamais. Votre postérité, en admirant les exploits de votre pere, louera encore plus votre vertu : elle vous regardera toujours comme confondateur de la dynastie : & ce *Miao* que vous vous êtes bâti par avance, auquel vous avez donné l'inscription

*Kots*

(a) C'est ainsi que les Chinois désignoient certains Tartares de la Chine,

*Kou tching*, (a) aura dans la suite avec justice, le glorieux titre de *Tai t'fong*: (b) une longue postérité vous joindra toujours à votre pere dans les honneurs qu'on lui rendra: tout l'Empire avec elle célébrera cette piété filiale, qui vous aura fait soutenir si bien l'honneur de votre maison. On louera en même tems votre bonté, qui aura si bien pourvû aux besoins de vos sujets. On admirera sur-tout votre sagesse d'avoir donné au gouvernement une telle forme, que quand parmi vos successeurs, il se trouveroit quelque Prince, ou encore jeune, ou de peu de capacité, il ne laisseroit pas de régner tranquille.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

Voilà ce que je vous propose. S'il vous paroît que c'est aspirer bien haut, j'ose cependant assurer qu'avec les lumières & les qualitez que vous avez, pour peu que vous vous aidiez de gens capables, vous pouvez y parvenir sans beaucoup de peine. Je vais vous en exposer les moyens avec franchise: & ce-que je souhaite le plus, c'est de voir que vous les agréez & que vous les mettez en pratique. Au reste, je n'entreprends cette exposition, qu'après un sérieux examen de l'histoire des siècles passez: qu'après avoir appliqué avec attention ce que j'en ai pu tirer, à l'état présent des choses: & qu'après y avoir long-tems pensé jour & nuit. Aussi ne crains-je point de dire que si *Chun* & *Tu* ressuscitoient, pour vous aider de leurs conseils, ils vous donneroient infailliblement ceux que je vais vous donner.

Dans les premiers tems d'une dynastie, si on la veut bien établir, un peu de défiance est de saison. Celui qui est au-dessus des autres, prend quelquefois de fausses allarmes, & se peut tromper dans ses soupçons. De-là il arrive assez naturellement, que quelqu'un en souffre sans le mériter. Mais les choses ne peuvent gueres être autrement dans les commencemens d'une dynastie: & ce n'est pas dans de telles circonstances, que la sûreté du premier maître, & le bien commun de l'Etat, peuvent compatir avec l'entière indemnité des puissances subordonnées, quand elles sont trop grandes. Or prenez-y garde, & faites attention que votre cadet possède un Etat puissant. La tentation peut lui venir, si elle ne lui est pas déjà venue, de se faire Empereur d'Orient, & d'aller du pair avec vous. Du côté de l'Occident, le fils de feu votre frere aîné a des desseins sur *Yong yang*: c'est une chose sûre: & quelques uns même prétendent qu'ils ne tarderont gueres à éclater. Pour ce qui est du *Vang* de *Ou*, vous savez quelles sont ses forces: c'est le plus puissant des *Tchu keou*: ce *Vang*, dis-je, fait tout à sa tête dans

Nécessité de Défiance dans les Commencemens de règne.

(a) *Kou* signifie antiquité. *Ching* signifie perfectionner.

*Yen ti*, dit une glose, fit bâir de son vivant son *Miao*. Il y mit l'inscription *Kou tching*; voulant indiquer par-là qu'il étoit appliqué à donner la perfection à ce qu'avoit établi son pere.

(b) *Tai* signifie très-grand. *T'fong* signifie chef de famille: mais les deux mots joints ici ensemble, sont un titre d'honneur donné plus d'une fois aux Princes qu'on regardoit comme fondateurs d'une dynastie: de-là on a aussi donné *Tai t'fou*, pour titre à plusieurs premiers fondateurs de dynasties. *T'fou T'fou*, joints, signifient les ancêtres en général.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

ses Etats, & se mocque de vos loix: j'ai sur cela des avis certains. Jugez de ce que peut ofer un Prince qui en use de la forte, n'ayant encore éprouvé que vos bontez.

Telle est la situation où vous êtes: situation peu différente de celle où étoient les Empereurs dans ces tristes tems, dont le *Tchun tseu* \* fait l'histoire. Il est vrai qu'il n'y a pas actuellement de troubles considérables. Voici pourquoi: la plû-part des *Vang* sont encore jeunes: ce sont encore leurs Gouverneurs ou leurs Ministres, qui ont le maniment des affaires. Ces Gouverneurs & ces Ministres sont gens mis de votre main, ou du moins sincèrement attachez à votre maison. Mais encore quelques années, voilà tous ces *Vang* devenus grands. Ils se sentiront du feu de l'âge: ils cesseront d'être dociles. Leurs anciens Officiers prétexteront ou des maladies, ou d'autres raisons pour se retirer. Alors ces jeunes Princes comme émancipez, ou seront tout à leur tête, ou donneront leur confiance à gens qui auront des intérêts particuliers. Ce changement fait, (or il n'est pas loin) si votre frere ou votre neveu se déclarent, & s'écartent ouvertement de leur devoir: quel moyen alors d'y remédier? Pour moi je n'en vois point: & je crois que *Tao* & *Chun* † y seroient eux-mêmes embarrassés. Qui veut bien faire sécher, n'attend pas au soir, mais profite du grand soleil. Que fait ce couteau en votre main, si vous ne voulez pas vous en servir? On attribue à *Hoang* ‡ *ti* ces deux proverbes: l'application en est assez claire. Profitez, Prince, profitez du tems & du pouvoir que vous avez. Tout vous est facile: mais pour peu que vous différiez, il sera trop tard. Le moins qu'il en puisse arriver, c'est que ce délai nous mette dans la fâcheuse nécessité de répandre un sang qui a la même source que le vôtre. Qui peut répondre des autres suites? N'est-ce pas ramener le tems de *Tsin*? Hâtez-vous, Prince, faites un coup de maître: vous avez l'autorité: vous êtes Empereur: le tems vous est favorable, mais il presse. Soutenu du secours de *Tien* §, ne craignez que ce qui est véritablement à craindre. Procurez le repos & la sûreté de l'Empire en prévenant le danger, & dissipez l'orage qui le menace.

Pour vous mieux faire sentir l'importance de ce conseil, rappelons quelques traits d'histoire, & faisons quelques suppositions. Vous vous souvenez sans doute de ce que l'histoire nous apprend d'un des *Vang* de *Tsi*, nommé *Hoan*. Il s'étoit rendu si puissant, qu'il ne s'en fallut presque rien que les restes des *Tchu* *beou* ne vinssent à s'unir pour lui rendre hommage. Ils le respectoient beaucoup plus que l'Empereur. Si, vous étant alors Empereur, l'aviez laissé tranquillement en venir à ce degré de puissance, qu'eussiez-vous fait ensuite? Eussiez-vous enfin osé entreprendre de le réduire? Je n'en sçai rien. Mais je crois sçavoir & pouvoir dire, que vous l'eussiez inutilement tenté.

Ne

\* C'est le nom d'un livre attribué à Confucius.

† Deux Princes fameux par leur sagesse.

‡ Nom d'un ancien Empereur.

§ Du Ciel.

Ne cherchons point si loin des exemples: il fut un tems plus proche du notre que *Chang* régnoit en *Tjou*, *Kin pou* en *Hoaï nan*, *Poung yue* en *Leang*, *Hun sin* en *Han*, *Tchang ngao* en *Tchao*, ayant *Koan kao* pour Ministre: que *Lou koan* régnoit en *Yen*: & *Tchin hi*, sans être *Vang*, occupoit *Tai*. Supposons que ces six ou sept Princes vivent encore: qu'ils sont bien établis chacun chez soi, que leurs Etats sont florissans: qu'ils n'ont rien à craindre les uns des autres: dans cette supposition, vous qui êtes Empereur, seriez-vous sans alarme? Non sans doute.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

Après la mort de *Chi hoang* & d'*Eul chi* son fils, l'Empire étant en trouble & sans maître, *Kao ti* votre pere prenant les armes, tous ceux que j'ai nommez ci-dessus, les prirent aussi. Chacun avoit ses espérances & son parti. Nul d'entr'eux n'avoit d'abord avec votre pere aucun engagement particulier. Ils se rangerent cependant tous peu-à-peu de son côté: il y eut en cela du bonheur: ils se trouverent tous gens assez modérez dans leurs prétentions. Mais ce qui leur fit prendre cette résolution, c'est qu'ils sentirent dans *Kao ti* une supériorité de mérite bien au-dessus de l'envie: aucun n'eut honte de lui céder. C'est ainsi que le mérite & la bravoure de votre pere, le placerent sur le trône. Il n'y fut pas plutôt monté, que partageant sa conquête avec ces Princes, il donna à chacun d'eux un domaine de trente ou quarante *Hien* \*, & à quelques-uns jusqu'à cent. Malgré sa libéralité & son mérite, il ne se passa pas dix ans, qu'il y eut de divers côtés d'assez fréquentes révoltes. *Kao ti* depuis ce tems-là eut à peine un an bien tranquille. Cependant tous ces Princes connoissoient son habileté & sa valeur: ils avoient senti sa supériorité: & c'étoit de lui personnellement qu'ils tenoient leurs terres. Si ces six ou sept Princes, régnaient chacun dans leurs Etats, les uns plus, les autres moins grands, mais tous cependant considérables, y avoient été sans embarras: & que vous eussiez été alors Empereur, eussiez-vous vécu sans inquiétude? Turbulens comme ils étoient, eussiez-vous pû les contenir dans le devoir & la soumission? J'ose encore assurer que vous ne l'eussiez pû faire, vous eussent-ils appartenus, d'aussi près qu'ils appartenoient la plû-part à celui qui portoit alors le nom d'Empereur.

Or, je vous le répète: bientôt, si vous ne vous pressés d'y mettre ordre, vous verrez les choses en venir là. Tous les *Vang*, vos sujets de nom, ne le feront point en effet. Chacun fier de sa puissance réellement beaucoup trop grande, fera chez soi le petit Empereur, disposera de tout indépendamment de vous, s'arrogera le droit d'accorder à celui-ci & à celui-là, telle dignité qu'il lui plaira: de remettre les peines aux criminels: de faire grace même à ceux qui auront mérité la mort: & peut-être que de ces *Vang*, quelqu'un plus puissant ou plus hardi, ira jusqu'à faire couvrir son char de couleur jaune, au grand mépris des loix de l'Empire, & de votre autorité souveraine. Si quelqu'un s'oublie de la sorte, que faire? Lui envoyer des ordres & des réprimandes? Il s'en moquera. Quoi donc? L'ap-  
pel-

\* C'est ainsi que s'appellent les villes du troisième ordre, & leurs districts.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

pellier à votre cour? Voudra-t-il y venir? Supposons cependant qu'il y vienne. Comment oserez-vous le punir suivant la rigueur des loix? Maltraiter ainsi un parent proche, ce seroit mettre contre vous les autres: plusieurs se souleveroient infailliblement. Il y a encore à la vérité quelques *Fong kai*: (a) mais outre qu'ils sont bien rares, à quoi sert leur hardiesse? A peine ont-ils ouvert la bouche, qu'un coup de poignard, dont quelques bandits gazez leur percent le cœur, la leur ferme pour toujours. Si donc vous ne prenez au plutôt d'autres mesures, les choses en vont venir à un point, que vous ne pourrés ni arrêter la révolte de vos parens, ni garantir de leurs violences ceux qui auront eu le courage de se déclarer pour vous contre eux.

Votre dynastie *Han* n'a pas été plutôt établie, que les *Liu* (b) abusant du trop grand pouvoir qu'ils avoient acquis à la faveur d'une alliance, se font efforcés de la détruire. Mais ce qui causa ces troubles passés, je viens de vous l'indiquer. Les *Liu* étoient trop puissans. Par cette même raison n'avez-vous pas lieu de craindre, qu'on ne tente aujourd'hui contre vous en particulier, ce que ci-devant les *Liu* ont tenté contre toute votre maison: & que l'Empire ne retombe dans un état à peu-près semblable à celui d'alors? En ce cas-là, qui peut répondre de l'événement? Malgré vos grandes lumieres, vous y seriez pour le moins fort embarrassé. Que seroit-ce si ce malheur tarδοit assez pour tomber sur quelqu'un de vos enfans, qui se trovât n'en avoir pas tant? Le boucher *Tan* (c) dissequoit dans une matinée jusqu'à douze bœufs, sans que son couteau eût la moindre brèche. Comment cela? C'est qu'il ne s'en servoit que pour dissequer les chairs, & séparer adroitement les jointures. Venoit-il aux os, ou à quelqu'autre endroit qui en approchât pour la dureté? Aussi-tôt il prenoit la hache. Ce qu'est au boucher le couteau, la clémence, la libéralité, & semblables vertus, le sont au souverain. Les loix & son pouvoir font sa hache. Or les *Tchu heou* d'aujourd'hui me paroissent être autant d'os ou de cartilages durs. Cela est du moins très-certain de deux. C'est une expérience assez constante, que c'est par les Princes subordonnez & puissans que com-  
mence le trouble.

Cela se voit sensiblement dans l'histoire, particulièrement dans un des endroits que j'ai touchés. La révolte commença par *Houï yu*: aussi étoit-il *Vang* de *Tsou*, Etat dont les forces étoient très-considérables. *Han sin* le suivit de près. Pourquoi? C'est qu'il étoit soutenu des *Hou*. L'habileté de *Koan kao* Ministre de *Tchao*\* avoit rendu cet Etat riche & puissant: aussi se souleva-t'il le troisième. *Tching hi*, qui le suivit de près, n'avoit pas un grand

(a) C'est le nom d'un homme, qui étant *Yu se*, avoit présenté hautement à l'Empereur une accusation contre *Li ong*, disant qu'il falloit le punir de mort.

(b) Nom d'une famille dont étoit l'Impératrice, épouse de *Kao ti*, fondateur de la dynastie appelée *Han*.

(c) Cette citation est tirée de *Keou tse*, fameux Ministre sous *Hoen kong*, Prince de *Tsi*, \* Nom d'une nation étrangere voisine de la Chine.

grand Etat: mais il avoit d'excellentes troupes. Les autres se soulevèrent plutôt ou plus tard, à proportion qu'ils étoient plus ou moins forts. *Li wang* de *Tchang cha* fut le seul qui ne s'écarta en rien du respect & de l'obéissance qu'il devoit au souverain: mais aussi son Etat ne se réduisoit qu'à vingt cinq mille familles. On dit de lui avec vérité, que quoi qu'il ait moins fait qu'aucun des autres pour la maison régnante, elle lui est cependant redevable, parce qu'il n'a jamais rien fait qui lui fût contraire. En effet, quoi que l'éloignement où il étoit de la cour Impériale, pût l'enhardir: il demeura toujours soumis & fidèle. Mais cette constante fidélité fut-elle un pur effet de sa vertu, ou même de son naturel différent de celui des autres? Ne peut-on point dire sans témérité, que la différence de ses forces y eut aussi quelque part? Venons donc au fait.

On donna autrefois à *Fan*, à *Ki*, à *Kiang*, & à *Koan* quelques dizaines de villes comme en gage, avec le titre de *Vang*. On a éteint dans la suite ces petits Royaumes, & il est bon de ne point les rétablir. On accorda aux descendans de *Han sin* & de *Yué* le titre & le rang de *Tchu heou*: ils l'ont encore aujourd'hui. On peut, sans grand inconvénient, le leur laisser, mais sans conséquence pour aucun autre. Car si vous voulez tenir sûrement tous les *Vang* dans le devoir, & couper pied aux intrigues des Grands d'un ordre inférieur aux *Vang*: rien n'est mieux que de réduire les premiers sur le pied de *Vang* de *Tchang cha*, & d'en user avec les seconds comme on a fait ci-devant avec *Fan*, *Ki*, *Kian*, & *Koan*. Voulez-vous en même tems établir votre autorité, & assurer à l'Empire une paix durable? multipliez les principautez, afin que chaque Prince soit moins puissant. La petitesse de leurs Etats leur ôtera la tentation de remuer. Alors il sera facile, en les traitant bien, de vous les tenir attachez, & aussi prêts à vous obéir selon les loix de l'Empire, que les doigts sont prompts à suivre le mouvement du poignet. Mettez les choses sur ce pied-là, & je vous répons que chacun dira: ô le grand trait de sagesse! Voilà l'Empire en paix pour longtemps. Commencez par partager les trois Royaumes *Tsi*, *Tchao*, & *Tsou*, en autant de principautez que le porte leur étendue: les rendant chacune à peu-près égale au domaine de *Tchang cha*: réglez que les trois *Vang* qui possèdent aujourd'hui ces trois Royaumes, donnent à chacun de leurs fils ou petits-fils, selon l'ordre de leur naissance, une de ces principautez, jusqu'à ce que chacune ait son Prince. Faites-en de même de *Leang*, de *Yen* & des autres Royaumes. S'il arrivoit que les fils & petits-fils des *Vang* d'aujourd'hui fussent en plus petit nombre que ces principautez ainsi divisées: réglez que celles qui resteront alors sans Princes, soient données aux enfans des petits-fils.

Quant à certaines principautez enclavées dans quelqu'un des sùdits Royaumes, & possédées par des familles qui ont titre de *Tchu heou*: il faut en marquer exactement les limites, en faire des Etats distinguez comme les autres, avec droit de succession, sans qu'ils puissent être réunis à votre domaine, que pour cause de félonie. Par-là vous obligez plus de gens, sans que vous preniez rien sur personne à votre profit particulier: & tout l'Em-

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

pire applaudissant à votre sagesse, louera aussi votre désintéressement. Les Etats ainsi distribués, chaque branche pensera à se soutenir dans le rang des *Vang*. Cet intérêt & leur foiblesse les retiendra naturellement dans le devoir. Cela vous épargnera la peine d'en venir à des punitions éclatantes. On ne verra plus de ces tragiques événemens, & l'on n'admira pas moins votre bonté & votre clémence, que votre désintéressement & votre sagesse. Les loix dès-lors seront en vigueur: vos ordres s'exécuteront: aucun Prince, eût-il *Li ki* ou *Koan kao* pour Ministre, n'osera rien entreprendre. Les desseins qu'ont formé *Tchai ki* & *Kai tchong* (a), ne pourront éclorre. Les Princes & ce qu'il y a de Grands dans l'Empire étant fournis, les peuples se porteront aisément au bien: & tout l'Empire charmé, comme j'ai dit, de votre sagesse, de votre désintéressement, de votre clémence, reconnoitra devoir encore plus à votre équitable fermeté. En effet, les choses étant unefois ainsi réglées, un jeune Prince, un enfant, fût-il posthume, viendrait à régner, qu'il ne s'enfuivroit pas le moindre trouble.

Enfin par-là vous assurez la tranquillité & la gloire de votre règne: par-là vous consacrez votre mémoire aux siècles futurs. Oüi, un seul coup produit tous ces avantages. Je crois que vous le sentez, & moi je ne crains point de vous en répondre. Qu'y a-t-il donc qui vous retienne? Peut-être que le mal vous paroît encore léger. Permettez-moi de vous demander, si l'on doit juger un corps bien sain, quand il a une jambe (b) si enflée, qu'elle égale le corps en grosseur, & un doigt (c) devenu gros comme le bras? Vous conviendrez sans-doute, que non, & vous m'avouerez qu'une telle enflure doit être regardée comme dangereuse. En effet c'est une chose certaine, que même un mal de doigt négligé fait assez souvent échouer les plus habiles Médecins, devient incurable, & cause la mort. A plus forte raison doit-on craindre une pareille enflure, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée d'une douleur vive aux pieds. (d) Voilà justement le mal que j'ai dit, capable de faire jeter les hauts cris.

Mais en voici un autre bien plus monstrueux. L'Empereur, quelqu'il soit, est sans contredit la tête de l'Empire, car il est au-dessus du reste de la nation. Au contraire les barbares de nos confins en sont les extrémités inférieures, & sous ce regard, comme les pieds. Or aujourd'hui les *Hiong nou* nous font mille insultes: & pour en éviter de plus fréquentes, la maison régnante leur fournit chaque année de grosses sommes, soit en argent, soit en autres denrées. Les exiger, c'est faire les maîtres. Leur payer cette espèce de tribut, c'est faire le sujet: les pieds sont en haut, la tête en bas:

(a) C'étoit ceux qui servoient de conseil au *Vang* de *Hoai nan*, pour la révolte qu'il méditoit.

(b) Il indique le *Vang* de *Hoai nan*.

(c) Il indique le *Vang* de *Tché*.

(d) Il indique les *Vang* de *Tché* & de *Tché*: l'un cousin germain de *Ven si*, tous fils d'un de ses aînez.

bas: quel effroyable renversement! Pendant qu'on le souffre, peut-on dire qu'il y ait dans l'Empire des Officiers vraiment zélés? Cependant c'est récllement la triste & honteuse situation, où est aujourd'hui l'Empire, sans qu'on tâche à l'en relever: il souffre encore des douleurs violentes dans un de ses côtés: c'est du Nord-Ouëst que je parle. Malgré les dépenses qu'on a faites pour y entretenir de nombreuses troupes, & des Officiers avec de gros appointemens, les peuples y sont toujours dans l'allarme. Tous ceux qui ont tant soit peu de force, sont sans cesse sentinelle: ils sont occupés jour & nuit à faire des feux, ou à donner des signaux semblables. Les troupes de leur côté sont obligées de dormir la cuirasse sur le dos, & le casque en tête. Ce sont là des maux réels, qui affligent votre Empire. Un Médecin offre un remède pour l'en guérir, on ne veut pas l'écouter. Cela n'est-il pas capable de tirer les larmes des yeux? Pourtant, comme vous faites, le glorieux titre d'Empereur, n'est-ce pas une ignominie de vous rendre en effet comme tributaire? Si vous continuez de souffrir le dernier de tous les opprobres, & si vous laissez invétérer les maux présents: à quoi aboutira cette conduite? Parmi tous ceux dont votre Majesté prend les avis, il n'en est point qui ne convienne de la réalité des maux que je vous expose. Mais s'agit-il d'y remédier? Ils ne voyent pas, disent-ils, comment s'y prendre. Pour moi, je suis d'un avis bien différent. Toute la nation des *Hiong nou* n'a pas tant de monde, qu'un seul des grands *Hien* de votre Empire. Or quelle honte n'est-ce pas pour ceux qui gouvernent, de ne pouvoir résister avec les forces d'un si vaste Etat, à une puissance si limitée! Les maux que nous souffrons des *Hiong nou*, sont si peu irrémédiables, qu'avec les seules forces d'un des Princes qui vous sont soumis, pour peu qu'on suive mes conseils, bientôt ces barbares seroient domptés. Faites-en l'épreuve: vous ferez dans peu maître absolu du fort de *Tan yu* \*: & je ferai donner, si vous voulez, les écrivies au traître *Yué †* qui est à la tête de son conseil. Souffrez que je le dise, si les *Hiong nou* sont si fiers, c'est votre manière d'agir qui en est la cause: au lieu de courir sur ces sauvages qui vous inquiètent, vous vous amusez à courir des sangliers: au lieu de donner comme il faut la chasse à ces canailles qui se révoltent, vous chassez des lièvres: & pour un divertissement frivole, vous négligez de penser à de si grands maux. Ce n'est pas ainsi que se procurent le repos & la sûreté. Il ne tiendrait qu'à vous, si vous le vouliez bien, de rendre votre autorité redoutable, & de faire aimer votre vertu aux contrées les plus éloignées, même au-delà des bornes de votre Empire. Et cependant aujourd'hui à peine pouvez-vous vous assurer d'être obéi à 30. ou 40 lieues de votre Empire. C'est la seconde chose que j'ai dit devoir tirer les larmes des yeux à quiconque se sent du zèle.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement.

(a) Le luxe monte aujourd'hui à un tel excès, que le simple peuple orne

\* C'est le Prince des *Hiong nou*.

† C'étoit un Chinois fugitif.

(a) Ici commence l'exposition des choses capables de faire pousser de grands soupirs.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

ne de broderies les habits, & même les fouliers des jeunes garçons & des jeunes filles qu'il est obligé de vendre. L'on n'en voit point venir au lieu où on les assemble pour être vendus, qui ne brillent de ces ornemens. De ce qui faisoit autrefois la parure de l'Impératrice, de ce qu'elle ne portoit qu'au temple, des gens d'une condition médiocre en font aujourd'hui la parure de leurs femmes & de leurs esclaves. Ces haches & ces autres figures en broderie, autrefois uniquement réservées pour l'habit de cérémonie de nos Empereurs: aujourd'hui un marchand devenu riche en pare un salon, où il cause & où il mange. Qui ne dira pas en voyant ce desordre, que les forces de l'Empire sont épuisées? Non, elles ne le sont pas en effet, mais elles vont l'être.

Quand je vois des gens qui n'ont point de rang, parer ainsi leurs maisons, tandis que votre habit est d'une étoffe assez grossière, & de la teinture la plus commune: quand je vois les fouliers d'une vile concubine mieux brodé que le colet de l'Impératrice: je crie principalement au desordre: mais je vois aussi que ce desordre est de nature à être bien-tôt suivi de la misère. En effet, je ne sçai combien d'hommes étant occupés à faire des habits pour un seul, le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'habits. Il y a dix hommes qui mangent sur ce que rendent les terres, pour un qui travaille à les labourer: le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'alimens? Or prétendre maintenir dans l'ordre un peuple que la faim & la nudité pressent, c'est prétendre l'impossible. Voilà ce qui épuise & ce qui ruine l'Empire: voilà ce qui produit les brigandages & les révoltes, qui commencent à s'élever.

Cependant il n'est pas rare qu'on vous dise: tout va bien, laissons les choses comme elles sont: & ceux qui vous parlent ainsi, sont les fortes têtes. On ne peut pas imaginer un plus grand renversement dans les coutumes: tous les rangs sont confondus: plus de distinction entre les Grands & le peuple. On entame jusqu'au respect dû à votre Majesté souveraine, & on ne se lasse point de vous dire: ne remuons rien, tout va bien. Qu'y a-t-il de plus capable de faire pousser de grands soupirs?

*Tong yang* \*, sans s'embarrasser de la vertu, s'occupa tout entier à s'occuper à son Prince des moyens de tirer de l'argent & d'en amasser. Aussi se fit-il, en deux ans qu'il fut en charge, un effroyable changement dans les mœurs. Le fils d'un homme pauvre ne pensoit qu'à quitter son pere, pour s'attacher en qualité de gendre à quelqu'un qui fût plus à son aise. Tandis qu'un pere & une mere remuoient la terre, & manioient le crible, le fils gras de leurs travaux faisoit l'homme important, & prenoit des airs de fierté même à leur égard. On voyoit une jeune femme, en donnant la mamelle

Suivant l'auteur il devoit y en avoir six: mais *Ting king* dit qu'il n'y en a que trois distinctement touchées dans ce discours tel qu'il est dans l'histoire approuvée. On le trouve, dit-il, plus ample dans des recueils faits depuis, qui méritent peu de créance. On a donc laissé les lacunes, telles qu'elles sont dans le corps de l'histoire.

\* Nom d'un Ministre de *Tjing*.

melle à son enfant, disputer insolemment contre son mari: les brus & les belles-mères sans union, le regarder de travers à chaque moment, & s'espionner mutuellement. Il restoit encore dans les hommes de la bonté pour leurs enfans, & du goût pour les richesses: mais ne différer que par-là des bêtes, c'est s'en distinguer par bien peu de chose.

Malgré cela, *Chi hoang* suivant son projet, & profitant des conjonctures favorables, envahit six Royaumes, & se fit Empereur. Il ne s'agissoit plus que de prendre les moyens de maintenir sa famille sur le trône. Ce moyen étoit la tempérance, la modestie, la bonté, la droiture, la bonne foi, le maintien des loix établies. *Chi hoang* ne scut pas les prendre: il suivit aveuglément la route que lui avoit frayé *Cbang yang*: il ne pensa qu'à prendre & à dépenser. Son exemple fut imité dans tout l'Empire: chacun y prit pour unique loi sa passion & son pouvoir. Les gens d'esprit mirent leur sagesse à tromper les simples. On fit consister la bravoure à profiter de la foiblesse & de la timidité d'autrui. C'étoit assez qu'on fût plus robuste qu'un autre, pour qu'on se crût en droit de lui faire insulte. Enfin le désordre fut extrême, & devint insupportable.

Ce fut dans ces conjonctures que parut un homme d'un mérite (a) supérieur. Tout céda à sa valeur, tout se rendit à sa vertu: & comme on disoit auparavant la dynastie *Tsin*, on dit depuis la dynastie *Han*. Mais quoique les *Tsin* soient passés, les vices de leur tems durent encore: le luxe est presque toujours le même: les rites tombent de plus en plus: avec eux la pudeur & la vertu s'évanouissent. Ce changement de mal en pis, devient chaque mois plus sensible, & bien plustencore chaque année. Tuer son pere ou son frere, ce sont des crimes, qui quoiqu'énormes, ne sont pas sans exemple de nos jours. Pour ce qui est des vols & des brigandages, ils vont si loin, qu'on a bien osé forcer les appartemens les plus intérieurs du palais de votre pere & de votre frere, pour en enlever les meubles. (b) Enfin la licence est devenue si grande, que dans cette capitale on a vû de vos Officiers être volez & égorgés en plein jour.

Pendant que d'un côté l'on commet ces violences, on voit de l'autre un riche fripon, contrefaisant l'honnête homme, fournir aux greniers publics, quelques cent mille charges de grains, ou donner en argent de grosses sommes, & se procurer à ce prix les plus grands emplois: désordre plus grand encore que tous les autres dont j'ai parlé: désordre cependant devenu commun, quoiqu'on ait soin de vous le cacher. Pendant qu'on vous exagère certaines fautes particulieres, on voit le siècle se corrompre, les plus grands vices régner, les plus grands abus s'établir. On le voit sans émotion & d'un air tranquille. On diroit, à voir l'insensibilité de vos grands Officiers sur

(a) Il indique *Liaou pang*, surnommé *Kao ii*, ou *Kao tseu*, fondateur de la dynastie *Han*. pere de *Ven ii*, à qui il parle.

(b) Une glose dit: *Ven ii* étoit un bon Prince. La postérité l'a fort loué. *Xia y* sçavoit bien lui-même que tout n'allait pas si mal: mais il vouloit que tout allât micux, & il exagère exprès, pour frapper & toucher son Prince.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

sur ces defordres, qu'ils jugent que les choses doivent être ainsi, ou que ce n'est pas à eux d'y mettre ordre. Mais sur qui donc s'en repoiër? Sur les Magistrats ordinaires & leurs subalternes? Hélas! assez occupez de leurs écritures & de leurs regîtres, ils ne portent gueres leurs vûes plus loin: & quand ils auroient assez de lumières & de vertu, pour appercevoir ces maux & pour en être touchez: réformer tant d'abus, remédier à tant de defordres, inspirer de nouveau à tout l'Empire l'amour du devoir & de la vertu, c'est certainement une entreprise beaucoup au-dessus de leur portée.

Il ne reste donc plus que votre Majesté qui doit prendre le soin de remédier à tous ces maux. Or je ne vois pas qu'elle les sente, ou qu'elle s'en allarme: c'est dequoi je la plains le plus. Car enfin maintenir l'autorité souveraine, bien distinguer les conditions, mettre l'ordre dans les familles: ce sont des choses dont *Tien* \* a chargé les Empereurs, & qu'il ne fait pas par lui-même. C'est sur-tout dans ces sortes de matieres, qu'il est très-vrai de dire que n'avancer pas, c'est reculer, & que ne mettre pas les choses sur un bon pied, c'est ablolement les laisser tomber. *Koan tze* † dit: l'exactitude à garder les rits, la droiture, le défintéressement, la pudeur, quatre grands arcs-boutans du gouvernement, s'ils tombent, leur chute est suivie de la ruine de l'Etat.

Maximes  
de *Koan tze*  
sur le Gouver-  
nement.

*Koan tze*, pourroit dire quelqu'un, est un assez pauvre auteur: soit, je veux bien le supposer. Il est d'autant plus honteux d'être moins éclairé que lui. Rien de plus vrai que ce que j'en cite. *Tsin* laissa tomber ces quatre arcs-boutans: & incontinent après il tomba lui-même. Au bout de treize ans, sa superbe cour fut une colline déserte. Pouvons-nous dire qu'aujourd'hui ces quatre arcs-boutans soient en bon état? Non, ce seroit trop nous flatter. Aussi voit-on déjà s'applaudir & se licentier ceux qui enfantent de pernicieux desseins. Déjà naissent de tous côtes les soupçons & les défiances. Pourquoi donc ne pas travailler au plutôt à régler ce qui doit l'être: à bien établir la distinction nécessaire entre l'autorité souveraine & les puissances subordonnées: la différence dans les conditions, le bon ordre dans les familles? Par-là ceux qui avoient formé de nuisibles projets, perdront l'espérance de nuire: par-là cesseront les soupçons & les défiances: par-là vous donnez à votre postérité une règle facile à suivre: par-là vous assurez pour bien du tems la paix & le bonheur de tout l'Empire. Négliger des choses de cette importance, c'est s'exposer sur une barque à passer un fleuve large & rapide, sans avoir ni corde ni rame. Le courant l'entraîne: & pour peu que le vent souffle & fasse élever les flots, elle est perdue. N'est-ce pas où nous en sommes? Et n'est-ce pas encore une chose propre à faire pousser de grands soupirs?

Les trois premieres dynasties comptent chacune plusieurs générations. Celle de *Tsin* qui leur a succédé n'en compte que deux fort courtes. Certainement à ne regarder que les qualitez & les inclinations naturelles, il n'y

\* Le Ciel.

† Ancien Ministre du Roïaume de *Tsi*.

a pas si loin d'homme à homme. D'où vient que les trois familles, *Hia*, *Chang*, *Tcheou*, ont eu tant de régnés heureux & longs : au-licu que la dynastie *Tsin* toujours en trouble, a presque aussi-tôt fini que commencé ? En voici une des causes & peut-être une des principales. Anciennement nos Empereurs avoient-ils un Prince héritier ? Ils le déclaroient tel avec solennité. On nommoit quelque homme de considération, qui le conduisoit au *Kiao* (a) du Midi, pour se présenter à *Tien*. Tous les grands Officiers de la cour l'y suivoient. Là en habit de cérémonie, ils se présentoient avec respect devant le jeune Prince pour le reconnoître héritier de la couronne. Quoiqu'il fût désigné successeur, passoit-il devant le palais de son pere ? Il devoit de cheval ou de son char. Rencontroit-il en passant le palais de ses ancêtres ? Il hâtoit le pas. Par toutes ces cérémonies on lui apprenoit l'obéissance & la piété envers ses parens : & l'on se hâtoit ainsi de travailler dès son enfance à le bien instruire. *Tching wang* \* pouvoit à peine marcher, qu'on mit auprès de lui *Tchao kong* en qualité de *Tai pao* : *Tcheou kong* en qualité de *Tai fou* : & *Tai Kong* en qualité de *Tai se*. Chacun de ces trois seigneurs avoit un second qui ne quittoit jamais le Prince. Le premier étoit chargé de la garde de sa personne. Le second étoit son Gouverneur, & le troisième son précepteur. Ces hommes qu'on choisissoit pour former un jeune Prince, étoient recommandables par leur vertu, & également capables d'en donner à propos des leçons. Ils lui en donnoient en effet assez fréquemment : mais ils étoient sur-tout attentifs à ce qu'il ne parlât qu'à des gens bien sûrs pour les mœurs, & qu'il ne vît rien qui ne fût dans l'ordre. Enfin tous les Officiers de sa suite étoient gens vertueux, graves, sçavans, mais en même tems ingénieux à profiter de tout pour le bien instruire. Un homme qui naît, & qui est élevé dans le pays de *Tsi* ou de *Tsou*, en prend infailliblement l'accent. Un Prince élevé, comme j'ai dit, pouvoit-il manquer de prendre un bon pli ? Confucius le dit, & c'est vrai : l'éducation est comme une seconde nature : & l'on fait comme naturellement ce dont on a l'habitude.

Le Prince héritier étant devenu nubile : on le faisoit alors passer successivement par six espèces d'appartemens, qui étoient autant d'écoles. Dans la première qui étoit à l'Orient, on l'instruisoit des rites en détail, & sur-tout de ce qu'il devoit observer à l'égard de ceux que le sang ou l'alliance mettoit au nombre de ses proches : là on lui apprenoit à préférer les plus proches aux plus éloignés, quand tout est d'ailleurs égal : à les traiter tous avec bonté : à les tenir bien unis, chacun dans leur rang. De là il passoit à l'école du Midi : il y apprenoit à faire à propos distinction des âges : à inspirer du respect aux plus jeunes pour les plus âgés : à établir parmi les uns & les autres la bonne foi, & à prévenir ainsi toute dissension & tout procès. il alloit ensuite à l'école de l'Occident : c'est-là qu'on l'entretenoit du choix que doit faire un souverain des Officiers qu'il met en place. Les maximes qu'on

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouvernement.

Maximes  
de l'Édu-  
cation des  
Princes.

(a) C'étoit l'endroit destiné pour les cérémonies solennelles en l'honneur du *Chang ti*, *Chang*, suprême. *Ti*, Empereur, ou seigneur, maître.

\* Un des Empereurs de la dynastie nommée *Tcheou*.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

qu'on lui donnoit, étoient de préférer toujours la vraye sagesse aux autres talens : d'honorer particulièrement ceux qui se distinguent par leur vertu : enfin de ne mettre dans les grands emplois, que gens d'une habileté & d'une vertu non commune, gens capables de voir & d'exécuter tout ce qui peut faire fleurir l'Empire. De l'Occident il passoit au Nord, où on lui exposoit la différence des conditions : les égards que doit avoir le souverain pour ceux que de grands emplois, ou des dignitez éminentes élèvent au-dessus des autres, afin d'entretenir par-là dans l'Etat cette distinction de rangs si nécessaire, & d'obliger chacun à tenir le sien. Après avoir passé par ces quatre écoles, il montoit à une cinquième supérieure aux autres. Là, sous les plus habiles maîtres, il prenoit des leçons plus profondes & plus étendues. Après chacune il se retiroit avec son *Tai fou* \* qui lui en faisoit rendre compte. S'il avoit mal pris les choses, le *Tai fou* le redressoit, & l'en punissoit même quelquefois. Mais sur tout il lui inculquoit les points les plus importants, & lui aidait à les bien comprendre. Ainsi formoit-on en même tems & son esprit & son cœur : ainsi devenoit-il tout à la fois & vertueux & capable : ainsi se mettoit-il en état de gouverner.

Commençoit-il à se former ? Au lieu des Officiers que j'ai nommé, on lui en donnoit d'autres, lesquels, avec moins d'autorité, mais avec autant de vigilance, examinoient ses actions. Il avoit auprès de soi un historien établi exprès, pour faire un mémoire de ses actions pendant le cours de la journée : un autre l'observoit pendant les repas, & l'avertissoit sur le champ, s'il lui échappoit quelque indécence. De plus il y avoit une bannière exposée dans un lieu public, où chacun pouvoit afficher ce qu'il croyoit bon à proposer : d'un autre côté une table rase où chacun pouvoit écrire ce qu'il croyoit être à corriger. Et quiconque avoit à faire quelque remontrance pressante, n'avoit qu'à battre certain tambour : sur le champ on l'écoutoit. Au reste tout cela étoit utile à l'Etat, sans être fort chagrinant pour le Prince. Elevé dès l'enfance dans des écoles de sagesse & de vertu, on n'avoit à reprendre en lui rien de honteux ou de grief. Comme il étoit imbu de longue main des maximes les plus saines & les plus sures, il prenoit comme naturellement en toutes choses le bon parti.

D'ailleurs les cérémonies établies à certaines saisons & à certains jours, cérémonies, dont sous trois fameuses dynasties l'Empereur ne se dispensoit jamais, étoient pour lui & pour tout l'Empire d'une grande utilité. Les uns enseignoient & inspiroient le respect pour le souverain : les autres, l'obéissance & la piété envers les parens : d'autres, la gravité & la bienfaisance. Il n'y avoit pas jusqu'aux moindres observations, qui avoient quelque fin semblable. C'étoit la coutume, par exemple, que le Prince ne vît point mort un animal, qu'il avoit coutume de voir vivant : qu'il ne mangeât point des animaux, qu'il auroit entendu se plaindre sous le couteau : & que pour cela même il évitât d'approcher jamais des cuisines. Or la fin de tout cela étoit d'entretenir dans le Prince, & d'inspirer à tout le monde la bonté, la douceur, & la clémence. On demande comment a tant duré chacu-

nc

\* Gouverneur.

ne de nos trois fameufes dynafties ? C'eft en employant tous ces moyens, mais fur-tout en prenant foin de bien élever l'héritier de la couronne.

Le contraire arriva fous les *Tfin*. La politeffe & la modettie étoient des vertus prefque inconnues. Le plus refpecté étoit celui qui ne cédoit à perfonne, qui étoit le plus fécond en paroles injurieufes, & qui en accabloit le plus hardiment les premiers venus. Alors le gouvernement ne rouloit ni fur les rits, ni fur la vertu : c'étoit uniquement fur les punitions : jufques là que *Tchao kao* donné pour Gouverneur à *Hou hai* (a) ne l'entretenoit d'autre chofe. Aujourd'hui c'étoit des têtes coupées, demain des familles éteintes. Auffi qu'en arriva-t'il ? *Hou hai* monté aujourd'hui fur le trône, demain il tue lui-même un de fes fujets. Les remontrances les plus refpectueufes & les plus juftes paffent pour des murmures féditieux. Les confeils les plus importants font traittez de bagatelles : & le Prince regarde auffi froidement couper des têtes que des rofcaux. Faut-il attribuer tant de cruauté au feul naturel de ce Prince ? Non fans doute : & la mauvaife éducation y avoit la plus grande part. Voici deux proverbes aflez communs : l'un dit, vous n'avez pas d'ufage dans certaines chofes : fuivez ceux qui y ont réuffi. L'autre dit : où le premier chartier a verfé, celui qui le fuit eft fur fes gardes.

Nos trois fameufes dynafties ont fleuri durant long-tems : nous fçavons ce qui s'y faifoit : il ne tient qu'à nous de l'imiter. Le faisons-nous ? La dynaftie *Tfin* s'eft perdue en très-peu de tems. Les méchans chemins qu'elle a pris, & qui l'ont conduite à la perte, nous font connus : fes traces font bien marquées. Les évitons-nous ? C'eft vouloir périr comme *Tfin*, que de marcher fur fes traces. Je l'ai dit, & je le répète : de l'éducation du Prince héritier dépend le fort de l'Empire : mais le fuccès de cette éducation, d'où dépend-il ? De deux chofes effentielles. La premiere eft qu'il faut s'y prendre avec bonne heure : la féconde, qu'il faut faire un bon choix des perfonnes qu'on lui donne pour l'inftuire. Quand on s'y prend de bonne heure, avant que rien ait préoccupé le cœur du Prince, les bonnes impreffions ont toute leur force. Il ne reffe plus qu'à lui donner des gens qui fe conduifent avec fageffe & dextérité : au contraire, fi l'on diffère, & qu'on lui laiffe prendre un mauvais pli, on a beau mettre enfuite auprès de lui des gens de mérite, ils le fuivent, l'accompagnent, font témoins de fes défauts : mais rarement ils réuffiffent à le coriger. Les gens de *Ou* & de *Yue* naiffent avec les mêmes inclinations : ils ont tout femblable dans l'enfance jufqu'à l'accent. Sont-ils devenus hommes faits ? C'eft une antipathie fi grande entre ces deux peuples d'ailleurs fi voifins, qu'ils ne peuvent fe fouffrir. Quelle en eft la caufe ? L'éducation & la coutume. J'ai donc eu raifon de dire que pour bien réuffir dans l'éducation d'un Prince, il faut commencer de bonne heure & faire un bon choix : moyennant quoi le fuccès

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

Caractere  
fanguinaire de *Hou  
hai*.

Maximes  
pour l'E-  
ducation  
d'un jeune  
Seigneur.

(a) C'étoit le nom du fils de *Chi hoang* désigné fon fuccesseur : ce:ui-là même qu'on fur-nomma depuis *Eul chi*.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

cès en est comme certain, & conséquemment l'Empire est heureux. Car, comme dit le *Chu king*: le bonheur de tous les peuples dépend d'un homme. C'est à quoi il faudroit penser: c'est actuellement cé qu'il y a de plus pressé. (a)

Les plus éclairés des hommes voyent toujours moins clair dans l'avenir que dans le passé. Or à quoi tendent les rits? C'est à prévenir les desordres: au lieu que les châtimens sont pour les punir. De-là vient qu'il n'y a personne qui ne conçoive d'abord l'importance, la nécessité, & l'effet des punitions. Récompenser la vertu, pour animer à la suivre: punir le vice pour en détourner, sont deux grands ressorts du gouvernement. Nos anciens sages les ont employez avec une constance, une fermeté, & une équité incomparable. Je suis fort éloigné de les rejeter. Et si je m'attache ici à recommander les rits, c'est que les rits, après tout, ont sur les châtimens cet avantage, qu'ils tendent à exterminer le vice avant qu'il naisse. Ils instruisent peu à peu, & comme insensiblement les peuples: ils les éloignent doucement du mal, & les dirigent vers le bien, presque sans qu'ils s'en aperçoivent. C'est ce qui faisoit dire à Confucius: sçavoir juger les Procès, c'est une bonne chose: on trouve des personnes qui en sont capables, & qui le sont, mais ce qui vaudroit beaucoup mieux, ce seroit de faire en sorte qu'il n'y en eût point du tout. Je cherche qui le puisse faire.

Ceux qui veulent aider un Prince à bien gouverner, ne sçavoient, à mon avis, mieux s'y prendre, qu'en lui faisant d'abord bien distinguer ses véritables & principaux intérêts, de ceux qui ne le sont qu'en apparence, ou qu'on peut négliger sans conséquence. De-là, plus que d'aucune autre chose, dépendent les succès ou les disgrâces. Ce qu'il importe sur-tout qu'un souverain comprenne bien, c'est que les grands changemens en bien ou en mal, ne se font pas en un jour, sur-tout dans les grands Empires: que ces changemens viennent de loin, peu à peu: & qu'à la fin on recueille en gros, ce qu'on a semé en détail. Si le gouvernement journalier n'a roulé que sur la rigueur des loix, & sur la sévérité du Prince: à cette multitude de loix dures, & de châtimens cruels, répondra de la part des peuples, un amas de malédictions & de révoltes. Que si le Prince au contraire a fait son fort des rits & du bon exemple, il en résultera de la part des peuples une union parfaite entr'eux, & un sincère attachement pour lui. *Chi hoang* ne souhaitoit pas moins que *Tebing tang* & *You wang* illustrer le palais de ses ancêtres, en faisant passer son Empire à une nombreuse postérité. Cependant *Tang* & *You* fondent chacun une dynastie qui dure six à sept cens ans. *Chi hoang* en fonde une qui dure treize ans. Voici la cause d'une si énorme différence.

L'Empire se peut comparer à un beau & précieux vase, mais fragile.

Pla-

Comparai-  
son d'un  
Empire  
avec un  
vase.

(a) Peut-être *Kia y* pour finir un de ses sujets de gémir, exposoit-il ici sur ce Prince héritier dont on négligeoit l'éducation, des choses que l'historien aura retranchées. Quoi qu'il en soit il entame un autre sujet.

Placez-le toujours avec attention dans un lieu sûr & bien uni, il se conserve long-tems : sans cela il sera bien-tôt rompu. La bonté, la justice, les rites, la musique furent la base ferme & unie, sur laquelle *Tang* & *You* établirent chacun leur Empire : aussi leurs dynasties durèrent-elles pendant plusieurs siècles, & furent-elles si florissantes, que la mémoire en est encore aujourd'hui célèbre, & le sera toujours. Pour *Chi hoang*, il n'établit son autorité que sur la terreur & les supplices : la vertu & les bienfaits n'y eurent aucune part : bien-tôt ce ne fut que murmures & imprécations, & ses sujets le haïrent comme leur plus grand ennemi. Il s'en fallut peu que lui-même ne fût sacrifié personnellement à une haine si publique. Son fils n'y put échapper : il périt & perdit l'Empire. Cet événement est si récent, qu'il peut passer pour être de nos jours. Pour appuyer donc ce que j'ai dit, que puis-je apporter de plus sensible ?

Un souverain peut se comparer à une sale : les Officiers du Royaume aux degrés de cette sale, & les peuples au sol qui est au bas des degrés. Si une sale est tellement exhaussée au-dessus du sol, qu'il y ait, par exemple, entre-deux neuf belles marches bien en état : elle a bon air & passe pour belle : on n'y monte qu'avec respect. Si au contraire elle est presque de niveau avec le sol qui l'environne, & n'a que quelques marches mal en ordre : il est naturel qu'on la méprise, & qu'on y entre sans façon. L'application est facile à faire : nos anciens Empereurs l'avoient bien conçue. C'est pourquoi ils établirent cette belle variété de différens ordres. Auprès de leur personne ils avoient des *Kong*, des *King*, des *Ta fou* (a) : dans les différentes parties de leur Empire étoient aussi répandus des *Kong*, des *Heou*, des *Pé*, des *Tze*, des *Nan*, sans compter les Officiers ordinaires de chaque ville, & grand nombre de subalternes.

Suite du Discours contre le mauvais Gouvernement

Comparaison d'un Souverain avec une Sale.

Le Prince élevé au-dessus de tous ces ordres, paroïssoit si grand & si respectable, qu'à l'abri de sa Majesté, les Officiers qui l'approchoient, étoient hors d'insulte. Les villageois ont un proverbe qui dit : j'aurois bien tué le rat, mais j'ai respecté le vase. Cette comparaison, quoique grossière, peut cependant s'appliquer ici. C'est le respect qu'on doit au Prince, qui fait respecter tout ce qui l'approche, sans en excepter le cheval qu'il monte, ni la paille que ce cheval doit manger. Nos anciens rituels défendoient d'aller regarder aux dents du cheval : & il y avoit une peine réglée pour celui qui fouloit aux pieds cette paille. Encore aujourd'hui, quand la table ou le bâton du Prince passe, celui qui est assis se leve aussi-tôt : ceux qui sont debout, se compoient : soit qu'on soit en chaise ou à cheval, si l'on rencontre par hazard la chaise du Prince à vuide, aussi-tôt l'on met pied à terre. Faut-il s'étonner après cela, si nos anciennes loix n'affujétissoient aux punitions corporelles qu'elles prescrivoient, que des personnes d'un ordre inférieur aux *Ta fou* ? Sans doute que nos sages législateurs jugeoient qu'il étoit

(a) Peut-être l'historien a-t-il encore retranché quelque chose : du moins la matière qui suit, est différente. *Kia* y dans le récit de ce discours, parle des égards que le Prince doit avoir pour ses Ministres, & autres grands Officiers.

Suite du  
Discours  
contre le  
mauvais  
Gouver-  
nement.

étoit en quelque façon contre le respect dû au Prince, d'y assujétir ceux que leur rang approchoit de sa personne, & ils croyoient que, comme le Prince ne doit élever à ces rangs distinguez que des personnes d'un vrai mérite, il convenoit peu d'employer de tels moyens pour les contenir dans le devoir.

En effet, nous ne trouvons point dans l'antiquité, qu'un Prince sage en ait fait mourir dans les supplices. Les choses à cet égard sont bien changées. On y assujétit ceux-là mêmes, que nos anciens Empereurs appelloient par honneur, en leur parlant, *Pé fou*, (*a*) *Pé kieou*: ceux à qui nos Empereurs encore aujourd'hui font civilité quand ils les rencontrent. Les *Kong*, les *Heou*, les *Vang* même subsistent comme le simple peuple, des punitions infamantes. On leur marque le visage, on leur coupe le nez, on leur rase les cheveux, on les fouette, & on les expose en plein marché: on leur coupe le corps par morceaux. Disons plus: il n'est point trop rare qu'on fasse subir aux Officiers les plus distinguez par le rang qu'ils tiennent, le plus honteux de tous les supplices, en leur faisant trancher la tête. Pouffer les choses à cet excès, avoir si peu d'égard pour les premiers rangs: outre que c'est le moyen de faire que ceux là-mêmes qui les occupent, prennent des inclinations basses: c'est aller contre le proverbe, & respecter bien peu le vase.

Précau-  
tions con-  
venables  
dans la pu-  
nition des  
Grands.

Un autre proverbe dit encore: quelque propres que soient des fouliers, on n'en fait pas son chevet: & quelque commun que soit un bonnet, on n'en raccommode pas ses fouliers. Autrefois castoit-on un grand Officier, pour n'être pas assez désintéressé? On adouciroit sa faute au dehors, & l'on diroit seulement qu'il n'entendoit pas les rits. Le castoit-on pour la débâche? On évitoit d'exprimer ainsi son crime: on disoit: les rideaux chez lui (*b*) sont trop clairs. Si on le castoit comme un homme foible, & peu capable de son emploi: on disoit que ses subalternes lui obéissoient mal. Un Officier étoit-il déclaré coupable? si la faute étoit médiocre, il quittoit d'abord son emploi, & la chose en demouroit là. Si la faute étoit capitale, aussi-tôt que le Prince l'avoit jugée telle, l'Officier tourné vers le Nord, faisoit (*c*) les révérences ordinaires, se condamnoit lui-même à mourir, & se donnoit en effet la mort: tant l'antiquité respectoit les Grands, fussent-ils coupables. Faut-il donc laisser impunies leurs fautes? Non: qu'on les casse, qu'on les punisse, même de mort s'ils le méritent. Mais les faire saisir, garotter, fustiger, les mettre entre les mains des plus vils Officiers de justice, comme le moindre particulier: c'est un spectacle qui n'est d'aucune utilité, ni aux petits, ni aux grands.

Il est pernicieux aux peuples, dans l'esprit desquels il détruit cette importante maxime. Respectez ceux qui sont sur vos têtes, & qui par leur rang sont respectables. Il est pernicieux pour les Grands dans lesquels il affoiblit

les.  
(*a*) C'est comme qui diroit mon grand oncle. Comme nos Rois disent à des personnes d'un certain rang: mon cousin.

(*b*) Pour indiquer que les hommes & les femmes se voyoient communément, choses contraires aux mœurs de la Chine.

(*c*) L'Empereur est assis le dos tourné vers le Nord, & le visage vers le Midi.

les grands sentimens, que leur inspire le rang qu'ils tiennent. Il est pernicieux au Prince, à l'égard duquel il diminue naturellement le zèle de ceux dont dépend principalement sa gloire & sa sûreté. C'est pour cela que les rits ont recommandé au Prince, de traiter toujours civilement ses Ministres & autres grands Officiers. Sans cela, les peuples oublient, ce qu'ils doivent aux Grands: & le Prince peut s'en ressentir: sans cela ils s'oublient eux-mêmes: & se voyant comme dégradés, ils se dégradent, pour ainsi dire, intérieurement. Ils n'agissent plus par des sentimens d'honneur, ils servent par maniere d'aquit: ils profitent des occasions de prendre, de vendre, de s'enrichir, & négligent le bien commun. Si le Prince a du dessous en quelque occasion, ils s'en embarrassent peu: peut-être même qu'ils s'en réjouissent, & qu'ils aident secrètement le parti qui lui est contraire: & s'ils voyent le Prince & l'Etat en danger, le premier soin est de pourvoir chacun à sa propre sûreté.

*Tu yang* étoit grand Officier auprès de *Tchong bin*. Quand *Tchi pé* eut défait & tué *Tchong bin*, il offrit de l'emploi à *Tu yang*: celui-ci le prit. *Tchao* peu après défit *Tchi pé*, & le fit mourir. *Tu yang* en parut inconsolable. Il fit tout l'imaginable pour rétablir le fils de *Tchi pé* sur le trône de son pere: il fit pour cela, dit l'histoire, jusqu'à cinq tentatives: mais aucune ne put réussir. Quelqu'un demanda à *Tu yang* la raison d'une conduite si différente à l'égard des deux Princes qu'il avoit servis. *Tchong bin*, répliqua *Tu yang*, tout grand Officier que j'étois, en usoit à peu près avec moi comme avec le commun de ses sujets: j'eus aussi de mon côté le commun de ses sujets quand il fut mort. Pour *Tchi pé*, il a toujours eu pour moi les égards convenables au rang que je tenois dans son Royaume: je lui dois un attachement qui y réponde.

En effet, le moyen qu'un Officier pour qui le Prince a toutes sortes d'égards, ne le serve pas avec le plus grand zèle: ce seroit cesser d'être homme. Quand les choses sont sur ce pied-là, s'agit-il de l'intérêt de l'Etat? l'Officier oublie ceux de sa famille? Se présente-t-il une occasion de faire un gros gain, ou une perte considérable? Il négligera tout avantage, & s'exposera plutôt à tout perdre que de s'éloigner de son devoir. Enfin faut-il servir le Prince? Il se sacrifie sans réserve. Mais quand un Prince a pour tous les Grands les égards que les rits lui recommandent, ces dangers deviennent rares. Dès-lors, plus de divisions entre les Princes du sang: après avoir vécu bien unis, ils ont la consolation de mourir tranquilles, & d'être inhumés près de leurs ancêtres. Plus de révoltes ni de guerres entre les Princes feudataires: chacun d'eux vit & meurt en paix chez soi. Les bons Ministres ne cherchent point de prétextes pour se retirer: ils se font un devoir & un plaisir de servir jusqu'à la mort. Les Officiers de guerre en font autant: ils meurent volontiers sur une brèche, ou sur les frontières. C'est ce qu'on veut exprimer, quand on dit d'un Prince sage & accompli, qu'il est en sûreté dans des remparts d'or: comparaison qui fait sentir ce que font à son égard tous les Grands de son Empire. Telles étoient en effet les heureuses suites des égards que nos anciens Princes avoient pour les Grands. Mais hé-

las! depuis du tems cette maxime est bien négligée: ce bel usage est comme aboli. N'est-ce pas une chose déplorable?

Sentiment  
del'Empe-  
reur *Cang*  
*hi* sur ce  
Discours.

SUR ce long discours de *Kia y*, l'Empereur *Cang hi* dit: *Yen* habile homme visoit à prévenir les moindres troubles, & sa vue étoit de réformer les abus, & de régler les mœurs. Dans toutes les conditions, dans tous les tems rien ne lui échappe: & comme un brillant flambeau, il porte par-tout sa lumière. Qu'un *Koan* & un *Kiang* ayent fait éloigner un homme de ce mérite, & rendu inutile un talent si rare: quel malheur!

~~~~~

*Autre Discours du même Kia y, pour porter l'Empereur
Ven ti à faire des réserves en grain & en argent.*

Discours
pour oc-
casionner
des Reser-
ves.

K OAN TSE (a) disoit en parlant des peuples: on peut les instruire, & les former aux bonnes mœurs quand on a de quoi les nourrir: mais qu'un peuple à qui le nécessaire manque demeure long-tems dans le devoir sans s'échaper, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à présent, on n'en a pas vu d'exemple. Un homme qui ne cultive point la terre, dit-on anciennement, est en danger de manquer de pain. Une femme qui ne travaille point aux étoffes, est en danger de manquer d'habits. Les choses nécessaires à la vie de l'homme ne croissent pas toutes en tout tems: si l'on n'a soin de les ménager, elles manqueront. Telles étoient les maximes des anciens: maximes qu'on suivoit dans la pratique, & dont l'exacte observation étoit la base du gouvernement: aussi ne manquoit-on point du nécessaire.

Aujourd'hui on néglige l'agriculture. Une infinité de gens vivent du rapport des terres: & très-peu de gens les cultivent: c'est équivalement une disette. D'un autre côté la débauche & le luxe augmentent: c'est la même chose que si des brigands en troupes ravageoient l'Empire. Quand dans un Etat régnent en même tems la disette & le brigandage, de quoi se peut-on répondre? Il y a quarante ans qu'a commencé la dynastie *Han*: il ne s'est pas fait la moindre réserve, ni particuliere, ni publique. Cela fait pitié quand on y pense. La pluie vient-elle à manquer aux tems ordinaires? Les peuples aussi-tôt sont dans l'allarme. Y a-t-il une année mauvaise? Les uns trafiquent de leurs dégrez, les autres vendent leurs enfans. Ce n'est point une chose inouïe. Lorsque l'Etat est sur le penchant de sa ruine, celui qui en est le pere & le maître, peut-il n'en être pas effrayé? Qu'il y ait des années mauvaises, c'est à quoi il faut s'attendre. *Yu* & *Tang* ont passé eux-mêmes par ces rudes épreuves. Supposons que par malheur
une

(a) Une glose dit que c'est à ce discours, qu'on doit l'établissement des greniers que l'Empereur a en chaque ville de la Chine.

une stérilité s'étende sur deux ou trois cens lieues de pays : comment y remédier ? Qu'on se jette en même tems sur nos frontières, & qu'il y faille envoyer de grosses armées : comment les y entretenir ? Guerre & famine tout à la fois : l'Empire épuisé & sans réserve.

Ce qui arrive dans ces conjonctures, c'est que les gens hardis & robustes se prévalent de l'occasion, s'assemblent, courent, & pillent où ils peuvent. Les autres vivent quelque tems sur le prix de leurs enfans qu'ils ont vendus, & périssent enfin de misère. Ce ne sont point ici de vaines terreurs. Vous le sçavez : les extrémités de l'Empire ne sont encore à vous qu'à demi : il ne faudroit qu'une occasion pour les détacher. Si tout-à-coup on vous apportoit cette effrayante nouvelle, que feriez-vous ? seroit-il tems alors d'y penser ? Croyez moi, rien n'est plus important que de faire à tems de bonnes réserves : c'est comme assurer le sort de l'Empire. Quand le trésor est bien fourni, & qu'on a des vivres en abondance, rien ne remue : en tout cas on est en état de se bien défendre, & même de faire des conquêtes sur l'ennemi.

Mais par où il faut commencer, c'est par travailler efficacement à rétablir l'agriculture. Faites autant qu'il se pourra, que vos peuples vivent tous de ce qu'ils recueillirent eux-mêmes : on voit un nombre infini de gens oisifs, & vagabonds : combien d'autres s'occupent mal à propos à divers métiers peu nécessaires : faites que tout ce peuple aille cultiver les terres du Midi, qui sont en friche : engagez-le à ce travail, c'est le mieux : mais il faut l'y forcer s'il est nécessaire : cet ordre étant observé, il y aura par-tout de quoi faire des réserves. Vous pouvez aisément assurer le repos de tout l'Empire, en lui procurant l'abondance : & cependant vous le laissez toujours dans un état si triste & si dangereux : voilà ce qui m'afflige : c'est par le zèle que j'ai pour votre gloire & pour le repos de l'Etat que j'ose vous en avertir.

Sur cette pièce l'Empereur *Cang hi* dit : l'essentiel du gouvernement se réduit à instruire & à nourrir les peuples. Quand on voit avec quelle application & avec quel zèle, *Kia y* s'efforçoit en son tems de procurer le bien commun : on ne peut s'empêcher de dire : Voilà ce qui s'appelle un homme vraiment propre à aider un Prince.

Une glose dit : en conséquence de ce discours, *Ven ti* fit publier des déclarations pour animer les peuples à l'agriculture, & fit revivre l'ancien rit de labourer lui-même la terre pour donner l'exemple.

Sentiment
de l'Empe-
reur *Cang
hi* sur cette
Pièce.



Tchang surnommé Li vang étoit le dernier des enfans de Kao ti Fondateur de la Dynastie nommée Han. Ven ti son aîné devenu Empereur, le fit Roi de Hoai nan. Ce nouveau Roi fit dans la suite bien des fautes. Ven ti qui étoit naturellement bon, en dissimula plusieurs: commençant enfin à s'en lasser, il chargea un Tsiang * Kiun, qui étoit en même tems Heou, d'écrire au Vang de Hoai nan la réprimande suivante. Ce Tsiang kiun écrit en son propre nom: mais de manière à faire sentir qu'il a commission de l'Empereur.

Conseils
donnés à
un Souve-
rain.

GRAND ROI, j'ai souvent oïi parler de votre fermeté, de votre droiture, de votre bravoure, de votre continence, de votre bonne foi, & de vos autres bonnes qualitez: c'est-à-dire que Tien † vous traittant comme un de ses favoris, vous a comblé de ses dons, & vous a donné de quoi faire de votre personne un Cbing ‡: c'est à quoi vous deviez bien faire attention. Il ne paroît pas cependant que vous y pensiez, puisque par votre conduite vous répondez si mal aux dons de Tien. Notre Empereur aujourd'hui régnant n'a pas plutôt été sur le trône que de Heou que vous étiez, il vous a fait Vang de Hoai nan. Vous croyiez si peu mériter cet honneur que vous aviez de la peine à l'accepter. Il vous donna cependant l'investiture de ce Royaume: & ce fut assurément de sa part un bienfait insigne. Depuis ce tems là il ne vous a point vû paroître à sa cour. Vous avez une seule fois fait la démarche de demander à y venir: mais bien loin de faire cette supplique dans la forme convenable, & avec le respect dû au souverain: vous n'y avez pas même exactement observé ce qu'un cadet doit à son aîné.

De plus, vous avez osé de votre propre autorité, & comme pour la faire valoir, condamner à mort un homme, qui avoit le titre de Tchu heou. Notre Empereur a bien voulu n'en point prendre connoissance. C'est une indulgence bien singuliere. Les loix portent expressément que c'est à l'Empereur seul de nommer aux grands emplois dans chaque Royaume. Vous cependant rejetant un Ministre, qui étoit entré en charge par cette voye, vous avez osé demander la permission d'en nommer vous-même un

* C'est le plus haut degré des Officiers de guerre.

† Le Ciel.

‡ C'est-à-dire, un homme du premier ordre.

autre. Notre Empereur malgré les loix, a bien voulu vous le permettre. peut-on avoir plus de condescendance? Vous avez ensuite entrepris de dégrader, pour ainsi dire, les *Tchu heou* qui sont sur vos terres: vous avez voulu les obliger à faire la garde en habit de toile à *Tching ting* sépulture de votre mere. * L'Empereur ne l'a pas permis: mais aussi c'étoit comme vous dégradé vous-même, en vous privant mal à propos des hommages de ces *Heou*. En cela il a eu égard à votre propre dignité. C'est une nouvelle obligation que vous lui avez.

La raison demanderoit que par votre exactitude à remplir tous vos devoirs, vous vous efforçassiez de répondre aux bontez de notre Empereur. Au contraire, & par la liberté de vos discours, & par la licence de vos actions, vous ne cessez de l'offenser, & de vous décrier dans tout l'Empire. C'est en vérité l'entendre mal. Tout ce que possède aujourd'hui votre maison, ce que vous possédez vous-même en particulier, vient originairement de *Kao ti* votre pere. Il essuya long-tems toutes les injures de l'air: il s'exposa souvent aux plus grands dangers dans les batailles & dans les sièges: il s'y vit couvert de blessures. Pourquoi tout cela? Pour établir sa maison. Au lieu de travailler tout de bon à vous rendre digne d'un tel pere: au lieu de vous acquitter avec soin des *Tsi* & des autres cérémonies pour vous rappeler le souvenir de ses exploits & de ses vertus: vous formez le dessein bizarre de rendre peuple les *Heou* qui sont de votre dépendance. Dégénérer ainsi par votre orgueil & votre cupidité, ce n'est pas être un bon fils. Ne pouvoir maintenir les choses sur le même pied, où votre pere les avoit mises, c'est montrer peu de capacité & de sagesse. Vous empressez pour faire garder la sépulture de votre mere, & ne pas témoigner un empressement semblable pour celle de votre pere: c'est faire moins de cas de celui-ci que de celle-là, & renverser le bon ordre. Violer, comme vous avez fait plus d'une fois, les ordres de votre Empereur: où est la soumission & l'obéissance? Négliger, comme vous faites, ce qu'un cadet doit à son aîné: où sont les rites? Faire souffrir à vos plus grands Officiers les supplices les plus infâmes: où est la clémence? Tandis que vous témoignez le dernier mépris pour des *Vang* & des *Heou*, considérer & honorer un jeune libertin, dont tout le mérite est son épée: quel discernement? Enfin négliger toute étude & tout conseil, donner au hazard tête baissée dans tout ce que votre caprice ou votre passion vous suggere: quelle conduite! Prenez-y garde, grand Prince: le chemin que vous tenez, est un chemin très-dangereux: il pourroit bien vous conduire à votre perte: vous vous dégradé vous-même, pour ainsi dire, de votre dignité de *Vang*.

Au lieu de vous tenir à votre cour pour y recevoir avec Majesté les honneurs qui vous sont dûs, vous courez çà & là: & vous picquant d'égalier *Mong puen*, vous affectez des bravades: quelle indécence! Je vous le répète, toutes vos démarches sont périlleuses: & si vous ne vous corigez,

j'ose

* Il étoit d'une autre mere que l'en est.
Tome II.

j'ose vous dire que *Kao ti* ne recevra (a) plus d'offrande de votre main. Autrefois *Tcheou kong* fit mourir *Koan chou*, & mettre en prison *Tsai chou* pour assurer la dynastie *Tcheou*. *Hoen kong* Prince de *Tsi* fit mourir son propre frere pour cause de rébellion. *Tsin chi hoang* fit mourir deux de ses freres, & relegua bien loin sa mere, pour assurer la paix dans l'Empire. *Kin wang* que *Kao ti* votre pere avoit fait *Vang* de *Tai* défendit mal cet Etat contre les *Hiong nou*: *Kao ti* lui-même le lui ôta. Le *Vang* de *Tsi* pé s'est avisé de lever des troupes: notre Empereur s'en est fait justice. Voilà ce qui se fit autrefois à la cour de *Tsi* & de *Tcheou*. Voilà ce que de nos jours ont fait les *Tsin* & les *Han*. Et vous, sans faire attention à ces exemples anciens & nouveaux, vous osez vous mesurer avec l'Empereur. Cela n'est pas soutenable.

Si vous ne vous corrigez, quoique vous soyez son frere, vous n'en serez pas moins jugé selon les loix. Si la chose en venoit là, vous seriez perdu: vos Officiers grands & petits, à commencer par vos Ministres, périroient avec vous. Perdre ainsi du moins votre rang & votre Etat, devenir un objet de compassion pour les gens de la basse condition: voir tous vos Officiers dans les supplices: devenir le sujet des risées de tout l'Empire: enfin déshonorer ainsi votre illustre pere: c'est sans doute à quoi vous n'avez garde de vous résoudre. Hâtez-vous donc de changer. Ecrivez respectueusement à l'Empereur: & vous reconnoissant coupable, dites lui: (b) J'ai eu le malheur de perdre mon pere dans ma plus tendre jeunesse. Vinrent ensuite les troubles des *Liu*, qui ont duré quelque tems. Depuis votre avènement à la couronne, cet heureux changement & vos bienfaits m'ont enflé le cœur. Emporté par mon orgueil, j'ai fait des fautes considérables & en grand nombre: en les repassant aujourd'hui dans mon esprit, je suis faisi en même tems de la plus vive douleur & de la plus juste crainte. C'est dans ces sentimens, qu'humblement prosterné par terre, sans oser me relever, j'attends le châtement que j'ai mérité.

Si vous en usez de la sorte, l'Empereur, comme Empereur, se laissera fléchir: & il aura une vraie joie, comme votre frere, de vous voir rentrer en vous-même. Vous vivrez contents l'un de l'autre, chacun dans le haut rang que vous tenez. Ce que je souhaite, & ce qui vous importe extrêmement, c'est que pesant bien tout ce que j'ai dit, vous preniez incessamment le parti que je vous suggere: car si vous balancez à le faire, la flèche une fois décochée, le moyen de la rappeler?

Effet de
cette Let-
tre.

L I V A N G, dit une glose, fut fort mécontent de cette lettre, & n'en profita point: aussi fut-il peu après jugé dans les formes, & envoyé en exil.

Ce

(a) On insinue ainsi à *Li wang*, qu'il pourroit bien perdre la vie. Ce qui suit, montre que c'est le sens.

(b) Le Chinois met l'équivalent de cette expression, disant mot à mot: votre sujet a eu le malheur. C'est le terme dont se servent ceux des Chinois qui parlent à l'Empereur, & les *Vang* s'en servoient comme les autres.

Ce que Kia y avoit proposé sous l'Empereur Ven ti, de diminuer la puissance des Princes feudataires, en partageant leurs Etats, Chao tfo le proposa sous l'Empereur suivant, qui fut King ti. La chose passa au Conseil: mais Ou & Tfo se révoltant à cette occasion, King ti recula, & sacrifia Chao tfo comme auteur de cet avis. Le Discours de Chao tfo sur cette matière n'a rien qu'on n'ait déjà vu dans le discours de Kia y. Ainsi je n'en parle point, & je me contente de traduire quelques autres Discours de ce Ministre.

DISCOURS SUR LA GUERRE, adressé à l'Empereur King ti.

J'AI ôüi dire que depuis le commencement de la dynastie présente, les *Hou lou* (a) font entrez bien des fois sur nos frontières, & qu'ils y ont fait un butin, tantôt plus, tantôt moins considérable. Du tems que *Kao beou* * gouvernoit l'Empire, dans une irruption qu'ils firent, ils forcèrent quelques villes, ils ravagèrent un grand pays, ils enlevèrent des bestiaux en quantité, il tuèrent ou prirent beaucoup de nos gens. Ils revinrent peu après par le même endroit: on leur opposa des troupes: elles furent défaites, & nous perdimes sur-tout grand nombre d'Officiers. Or on dit communément: la victoire donne du courage, même au simple peuple. Au contraire, des troupes battues ont peine à se relever. Depuis *Kao beou*, ces barbares font encore venus trois fois par *Long si*, & ont toujours eu de l'avantage. Aujourd'hui ce n'est plus de même: les troupes que nous avons de ce côté-là, soutenues de la protection du *Che tsi*, (b) & dirigées par vos ordres pleins de sagesse, ont relevé le courage aux peuples des environs. Non seulement nous sommes en état de résister, mais aussi

(a) Ce sont les mêmes qu'on appelle ailleurs *Hiong nou* par mépris, *Hiong* signifie méchant, cruel. *Nou* signifie esclave.

* La Reine veuve de *Kao ti*.

(b) Il paroît que c'est l'Esprit tutelaire: mais les Chinois conviennent si peu à donner un sens précis à ces deux lettres, qu'on a mieux aimé ne les pas traduire.

aussi de vaincre. Il s'est déjà passé quelques actions, où nous avons battu les barbares, quoiqu'ils fussent en plus grand nombre.

La différence de ces succès, mon Prince, ne vient pas des peuples de *Long-fé*, qui d'eux-mêmes ne sont aujourd'hui ni plus ni moins braves qu'ils étoient: elle vient des Généraux & des Officiers. Le livre qui a pour titre, *l'Art de la Guerre*, dit: Il n'est point de peuple, quelque vaillant qu'il soit, qu'on puisse dire invincible: mais il est des Généraux, dont on peut dire qu'ils ne sont jamais battus. Rien n'est donc plus important, soit pour la réputation de vos armes, soit pour la sûreté de vos frontières, que le choix des Généraux.

D'où dépend le succès des Combats.

Du Choix des Généraux.

De leur attention dans le service.

De l'Infanterie.

De la Cavalerie.

Du Choix des Armes.

Des Officiers.

Des Soldats.

Axiomes de guerre.

Outre ce choix, il y a encore trois choses de la dernière importance, dont le succès des combats dépend, & à quoi un bon Général doit faire attention. 1°. Au terrain, qu'il faut bien connoître, pour s'y accommoder à propos, 2°. Aux hommes, qu'il faut aguerrir par un exercice continu. 3°. Aux armes, dont il y a bien des espèces, & qu'il faut toutes avoir bonnes. Quant au terrain, si le pays est coupé de rochers, de bois, de rivières: ou si, quoiqu'assez uni, il est couvert de brossailles & de hautes herbes, il faut faire agir l'infanterie: un homme à pied vaut alors mieux que deux à cheval ou sur des chariots. Au contraire s'il se rencontre ou bien une rase campagne, ou une file de hauteurs, sans bois & sans rochers: c'est où la cavalerie doit agir: alors un seul homme à cheval ou sur des chariots, vaut dix fantassins. S'il y a des hauteurs fréquentes, que des vallées de peu d'étendue, & quantité de ruisseaux séparent, les meilleures armes sont des arcs: les armes courtes en ces occasions sont peu d'usage: & leur désavantage est si grand, que cent hommes ainsi armez, valent à peine un bon archer. S'il se rencontre des taillis ou bois épais, il faut recourir aux haches d'armes: une vaut mieux que deux hallebardes. Dans les défilés & les chemins tortus, l'épée & l'éponton sont d'usage: un homme ainsi armé vaut dix archers.

Quant aux hommes, il faut que les Officiers subalternes soient bien choisis, & les soldats bien exercés. N'entendre rien au campement ni aux marches, se débander facilement, ne sçavoir pas profiter promptement d'une occasion de gagner quelque avantage: n'avoir ni attention à prévoir les dangers ordinaires, ni habileté à se tirer de ceux qu'on n'a pas prévus: enfin n'être nullement stîle aux signaux (a) du tambour & de la timbale: voilà les défauts ordinaires des soldats mal aguerris. Cent hommes alors n'en valent pas-dix.

Quant aux armes, il y en a d'offensives: ils les faut entières, nettes, bien tranchantes. Il y en a de défensives: il les faut fortes & ferrées. Il vaudroit autant s'exposer nud jusqu'à la ceinture, que de porter une méchante cuirasse: un arc qui n'a point de force, ne vaut pas une arme courte. Que sert une flèche, qui ne peut aller droit? Autant vaudroit-il n'en point avoir. Que sert qu'elle aille droit à l'ennemi, si elle ne le peut percer?

(a) Une glofe-dit: les signaux pour agir, se donnoient avec les tambours: les signaux pour cesser, avec la timbale.

er? Autant vaudroit-il qu'elle fût sans fer, que de l'avoir obtus & mauvais. Si le Général ne veille à cela, & que son armée soit mal pourvue d'armes: cinq hommes n'en valent pas un. Aussi le livre que j'ai cité, dit-il encore: conduire une armée mal pourvue d'armes, c'est mener des soldats à la boucherie. Un Prince qui donne à un Général de méchantes troupes, quand il faut combattre, livre ce Général à l'ennemi. Un Général qui se néglige en ce que nous venons de dire, trahit & livre son Prince. Enfin un Prince qui choisit mal un Général, livre aux ennemis ses Etats. Ces axiomes sont très-vrais, & méritent qu'on les pese.

On dit de plus, & il est vrai, que comme il y a différence du petit au grand, du fort au foible, du difficile & dangereux au facile & favorable: il faut être éclairé & attentif sur tout cela, pour prendre bien son parti. Selon la différence des Etats, leurs manières doivent être, & sont communément différentes. La maxime d'un petit Royaume est de plier sous un grand, pour avoir la paix. La maxime commune aux petits Etats, est de s'unir contre un grand, quand ils le peuvent. La maxime de notre Chine, est d'opposer barbares à barbares.

Les *Hou lou*, auxquels nous avons maintenant affaire, ont trois avantages que nous n'avons pas. Leur pays est entrecoupé de montagnes & de ravines: eux & leurs chevaux y sont accoutumés, nos chevaux & nos chariots n'y peuvent agir, ni même entrer. Ces peuples faits de jeunesse à ces courses irrégulières, en galopant par monts & par vaux, tirent cependant de l'arc assez juste. Nos chariots & nos chevaux n'y pouvant aller, comment nos fantassins seuls pourront-ils tenir contre? D'ailleurs ils ne craignent ni vent, ni pluie, ni faim, ni soif. Ils sont faits à la fatigue, & durs au travail, beaucoup plus que ne sont nos gens: mais s'il s'agit de se battre en rase campagne, nous avons sur eux de grands avantages: les évolutions de notre cavalerie & de nos chariots les déconcertent. Nos grands arcs portant fort loin, les leurs ne peuvent nous atteindre. Dans la mêlée même, nos gens armez de bonnes cuirasses, marchant toujours en bon ordre, l'épée ou la pique en main, & soutenus de nos archers: les barbares cedent bien-tôt. Pour peu que nos gens soient exercez à escarmoucher & à tirer, les armes défensives de ces barbares, qui sont de bois & de peaux, sont bientôt en pièces. Que si l'on met pied à terre de part & d'autre, & qu'on ne combatte qu'avec armes blanches: les *Hou lou* nous résistent encore moins. Accoutumez qu'ils sont au cheval, ils ne sont point assez fermes pour combattre à pied.

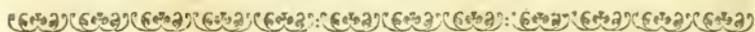
À ce compte pour trois avantages que ces barbares ont sur nos gens, il y en a sept qu'ont nos gens sur eux. Si nous ajoutons à cela, que nous pouvons avoir aisément dix hommes contre un, la victoire paroît certaine. Cependant il est toujours vrai de dire, que les armes sont des instrumens funestes, & la guerre une chose hazardeuse. Le plus grand & le plus fort peut y devenir en un instant le plus petit & le plus foible: & il arrive quelque fois, que pour s'opiniâtrer à vouloir vaincre, la défaite devient si grande, qu'on ne peut s'en relever. Alors on se repent, mais trop tard. La

Maximes
différentes
suivant les
différens
Etats.

Avantages
des *Hou lou*
sur les
Chinois.

Des *Chinois*
sur les
Hou lou.

bonne maxime est d'aller au plus sûr, & de ne rien hasarder. Il y a de ces étrangers qui se sont soumis volontairement à nos loix : on en peut faire un corps de plusieurs mille hommes. Ce sont gens accoutumés à vivre & à fatiguer comme les *Hou lou* : ils ont leurs manières & leurs talens : on pourroit, ce me semble, s'en servir utilement : il faudroit les bien pourvoir d'armes offensives & défensives, leur donner pour Commandant un de nos Officiers bien choisi, qui soit déjà un peu intruit dans leurs manières, & qui sache les gagner : recommander au Général de faire agir ce corps de troupes dans les endroits embarrassés ou escarpez : & pour les combats en rase campagne, d'employer les autres troupes. C'est, à mon sens, le moyen de ne rien risquer. La tradition dit : Un Prince éclairé profite de tout, même des discours d'un fol. Qui suis-je moi qu'un homme sans mérite & sans lumières ? Je ne désespère cependant pas que votre sagesse ne vous fasse trouver en ce que j'ai dit, quelque chose de bon à suivre.



Autre Discours du même Chao tso au même Empereur King ti, sur la maniere d'assurer les Frontieres de la Chine.

Discours
de Chao
tso.

J E trouve que sous la dynastie *Tsin*, *Chi hoang* du côté du Nord, attaqua * *Hou mé*, & *Yang yué* au Midi : il leva des armées, non à dessein de garder ses frontieres, & mettre ses peuples en sûreté, mais pour satisfaire son orgueil & son insatiable cupidité : aussi, avant qu'il pût venir à bout de ses ambitieux desseins, il vit tout l'Empire en trouble. On le dit, & il est vrai : faire la guerre à des ennemis qu'on ne connoît point, & dont on ne sçait ni le fort ni le foible : c'est tout risquer. *Chi hoang* l'expérimenta. Le pays des *Hou mé* est un climat très-froid : l'écorce des arbres y est épaisse de trois pouces. Les hommes n'y ont pour nourriture que la chair des animaux à demi crue, & pour boisson que du laitage : les animaux y ont le poil dense & ferré, La peau des hommes y est dure à proportion, & peut soutenir ces grands froids. *Yang yué* au contraire est un pays, où il n'y a presque point d'Hyver, & où les chaleurs sont grandes & longues : mais ceux qui l'habitent, y sont accoutumés. Les troupes de *Chi hoang* ne pouvoient soutenir la rigueur de ces climats : les soldats y mourroient en grand nombre. Ceux qui leur conduisoient des vivres, périssoient en chemin : & l'on partoit pour ces pays-là, comme pour aller au supplice.

En effet, on condamnoit à ces corvées, premièrement les Officiers qui étoient en faute : ensuite ceux qui s'étoient donnés pour gendres, à condition de quitter leurs peres : puis ceux qui étoient gens nottez, ou dont les pere & mere l'avoient été. On ne peut gueres compter sur des gens qu'on ne fait agir que par violence & malgré eux. La voye des récompenses est

bien

* Noms de pays.

bien meilleure. Qu'il y ait espérance de s'avancer, ou du butin à faire : peuples & soldats courent comme au feu, & s'exposent aux plus grands dangers. Dans ces expéditions de *Chi hoang*, peuples & soldats avoient à effuyer mille dangers, & nulle récompense à espérer. Aussi chacun voyoit-il les malheurs prochains qui menaçoient la dynastie *Tsin*. *Tebing chin* n'eut pas plutôt donné le signal, en se mettant en campagne, & se laissant de *Ta tze*, qu'on le suivit de tous côtés, comme l'eau d'une rivière suit sa pente naturelle. C'est où aboutirent les expéditions que l'ambition & la cupidité de *Chi hoang* lui firent entreprendre.

Suite du
Discours
de *Chap*
150.

Il n'est pas surprenant que les *Hou* tentent fréquemment des irruptions sur nos frontières. Voici pourquoi. Ce sont gens qui pour le vivre & le vêtir, n'ont pas besoin de la culture des terres. Ils vivent de chair & de lait, & ont pour vêtement des habits de peaux. Ils n'ont ni villes, ni champs, ni maisons fixes, errant çà & là comme les bêtes. Trouvent-ils des pâturages & de l'eau pour leurs troupeaux? Ils s'arrêtent. L'herbe manque-t-elle? Ils décampent & vont ailleurs. Enfin ailer & venir ne leur coûtent rien : c'est leur occupation ordinaire. Supposons donc que cette nation en chassant, fasse irruption sur nos frontières en divers endroits : les Princes de *Yen*, de *Tai*, de *Chang kiun* & de *Long si*, qui sont limitrophes de ces terres, ont si peu de monde à leur opposer, que si votre Majesté n'y envoie des troupes, les peuples de ces quartiers-là sont exposés : & s'ils ne se voyent pas soutenus, la crainte peut les obliger à se soumettre aux ennemis. Y envoyer des troupes, autre embarras : car si on y en envoie peu, on ne remédiera point efficacement au mal. Si l'on veut y en envoyer beaucoup, il y a loin, il faut du tems : & quand ces troupes arriveront, les *Hou* se seront retirés & seront déjà bien loin. Y entretenir continuellement de nombreuses troupes, c'est une grosse dépense. Les congédier, il faut s'attendre que les *Hou* ne seront pas long-tems sans revenir. Voila ce qui depuis bien des années inquiète la Chine, & la fait souffrir de ce côté-là.

Pour obvier à ces inconvéniens, rien de meilleur, ce me semble, que d'établir le long de nos frontières, de nouvelles colonies, d'y fixer plusieurs familles, à qui l'on distribue des terres. Pour cela il faut y bâtir des forteresses revêtues de bonnes murailles : les bien munir de pierres & d'autres armes. (a) Il faut donner à chacune une étendue raisonnable, les placer toutes le plus près qu'il se pourra des gorges, ayant cependant égard à la commodité des habitans : déterminer par les rivières & d'autres marques, les limites de leur district : & bien établir dans chacune pour le moins mille familles. Pour cela, il faut commencer par y bâtir des maisons, & four-

nir

(a) Le Chinois dit *Pao*, qui signifie machine à jeter des pierres. Comment étoit-elle faite, & comment pouvoit-elle ces pierres? C'est ce qu'on ne sçait pas. Depuis qu'on a des canons à la Chine, on les appelle aussi *Pao* : mais il y a cette différence entre les deux caractères Chinois, que le premier est *Ta che*, & le second *Ho pao*. Or *Che*, signifie pierre : *Ho*, signifie feu. *Pao*, signifie enveloppe, envelopper, &c.

Suite du
Discours
de Chao
tfo.

nir tout ce qui est nécessaire pour l'agriculture : puis y envoyer ceux qui seront convaincus de certains crimes, ceux qui ayant mérité l'exil, l'ont évité par quelque amnistie. Comme cela ne suffiroit pas, on peut accorder à certains coupables de se racheter, en fournissant pour y envoyer tant d'esclaves, hommes & femmes : & accorder certains honneurs à celui qui en fournira volontairement un certain nombre. Enfin, si tout cela ne suffit pas, il faut proposer des honneurs & des récompenses à ceux qui voudront bien s'offrir d'eux-mêmes, & ordonner aux Magistrats de leur fournir de quoi se marier, s'ils ne le font pas : sans cela il seroit difficile de les y fixer.

Non seulement il faut pourvoir à chaque famille de tout ce qui est nécessaire pour l'agriculture : mais de plus il convient d'établir des loix qui leur soient avantageuses. Par exemple, il faut régler, que si les ennemis font des courses sur nos terres, & qu'on en prenne, la moitié de ces esclaves sera pour ceux qui les auront pris, & les Magistrats seront tenus de les acheter d'eux sur le champ à un prix raisonnable & fixé. Ainsi ces peuples, partie par l'espérance du gain, partie pour se soutenir les uns les autres, comme étant parens & allicz, seront alertes & hardis à courir sur les *Hou*, s'ils s'émancipent. Fais à un climat dès leur jeunesse, & instruits de ce qui regarde ces barbares, ils les craindront moins, & seront plus en état de les contenir, ou de les vaincre, que des troupes qu'on y enverroit d'ailleurs. Par ce moyen, vous évitez les inconvéniens qui arriverent sous *Chi boang*, & qui ne manquent point d'arriver, quand on envoie si loin des armées. Vous assurez vos frontières, en procurant des avantages réels, qui croîtront encore avec le tems : & ces établissemens, si vous les faites, sont capables seuls de rendre à jamais célèbre la mémoire de votre règne.

L'Empereur ayant déséré à cet avis, Chao tfo dressa la
Mémoire qui suit, & le présenta à Sa Majesté.

Memoire
de Chao
tfo.

GRAND Prince. C'est avec bien de la joye, que j'ai appris que votre Majesté prend le parti d'assurer à l'avenir ses frontières, en y établissant des colonies. Ce seront de gros frais & de gros embarras épargnez pour l'avenir. C'est prévenir des inconveniens fâcheux : & vous ne pouvez donner à vos peuples une marque plus solide de vos bontez. Il ne s'agit plus d'autre chose, sinon que vos Officiers se conforment à vos bonnes intentions, qu'intelligens & désintéressés ils manient adroitement les esprits, & gagnent si bien le cœur des peuples qui auront été transportez dans les premiers établissemens, qu'ils ne puissent regretter leur terre natale. Au moyen dequoi, j'ose assurer que le monde ne manquera point : & que bientôt de toutes parts les pauvres gens s'exhorteront les uns les autres, & s'assembleront pour y aller.

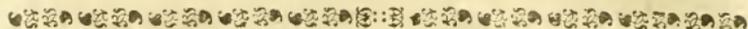
Au

Au reste ces colonies ont deux fins: l'une est de cultiver des pays fertiles: l'autre d'assurer les frontières. Par rapport au premier point, voici ce qui est à observer suivant la méthode des anciens. Avant que de bâtir une ville, & d'en régler le district, il faut choisir, autant qu'il se peut, un lieu sain, où il y ait de bonnes eaux, dont le terroir, par la beauté des arbres & la quantité de bonnes herbes, paroisse devoir être d'un bon rapport. Lorsque vous trouverez un endroit qui ait à peu près tout cela, il faut y bâtir une ville & des maisons: déterminer les dépendances de cette ville, Est, Ouest, Nord, & Sud: partager ce qu'il y aura de terres labourables, & en bien régler les bornes par des sentiers de communication. Chaque maison doit avoir au moins un salon commun, & deux chambres raisonnables, le tout bien conditionné, fermé de bonnes portes, & suffisamment meublé: afin que ces nouveaux habitans trouvant là le nécessaire, oublient plus facilement leurs anciennes demeures, & entreprennent avec courage ce nouvel établissement. Dans chacune de ces villes, il faut faire enforte qu'il y ait d'abord des Médecins & des (a) *Ou*: les uns pour avoir soin des malades, les autres pour les enterremens & les autres cérémonies funèbres. Il faut procurer les mariages: faire valoir la coutume des conjouissances & des condoléances accompagnées de secours mutuels: assigner des sépultures: enfin pourvoir à tout ce que demande une habitation fixe & permanente.

Par rapport au second point, qui est d'assurer les frontières, voici ce que j'ai encore appris des anciens, & ce qu'il convient de faire. Que toutes les familles d'un district soient partagées de cinq en cinq. Que cinq familles aient un chef. Que dix fois cinq familles soient réunies pour former un *Li*, sous un chef, plus considérable que les premiers. Que quatre *Li* réunis forment un *Lieu*, & que ce *Lieu* ait un Officier. Enfin, que dix *Lieu* réunis forment un *Y*: & que cet *Y* ait un Commandant, auquel tous les autres Officiers soient soubordonnez. Qu'on choisisse pour Officiers les gens les mieux instruits du pays, & les plus propres à le faire aimer. Que chaque Officier subalterne ait des tems réglez, pour faire faire l'exercice à tout son monde: & qu'il ait soin que les jeunes gens s'y trouvent. S'il faut marcher contre l'ennemi, que l'Officier soit à la tête des troupes. Qu'il ne soit point permis aux gens d'un district d'aller s'établir dans un autre: mais qu'accoutumez les uns aux autres, ils demeurent bien unis. La nuit, s'il vient une allarme, ils se reconnoîtront mieux à la voix, & se secourront plus à propos. Le jour, dans la chaleur du combat, ils se distingueroient plus facilement: & se connoissant de longue main, ils en feront plus ardens à s'exposer les uns pour les autres, & à se secourir jusqu'à la mort. Qu'on joigne à ces réglemens des récompenses pour les braves, & des peines pour les lâches: dans peu l'on aura là des gens à ne jamais fuir devant l'ennemi.

Sous

(a) *Ou*. Il est clair qu'ici cette expression n'a point la signification qu'on lui donne ailleurs de forcier ou de magicien.



Sous l'Empire de ce même King ti, le Roi de Ou résolut d'ataquer le Roi de Leang. Comme il n'avoit pour cela aucune raison légitime, & que l'entreprise étoit injuste, Mei tching s'efforça de l'en dissuader, & lui adressa pour cela le Discours qui suit.

Discours
de Mei
tching.

PRINCE, on le dit, & il est vrai: un Prince est-il parfait? Tout lui réussit. Se dément-il par quelque endroit? Une seule faute peut aboutir, & aboutit souvent à la perte entière. *Chun* n'avoit pas un pouce (a) de terre: cependant il fut Empereur. *Yu*, qui n'avoit pas un domaine de dix familles, se vit maître de tout l'Empire, & au-dessus de je ne sçai combien de Princes. *Tibing tang* & *Vou vang* étoient nez Princes: mais ils n'avoient chacun qu'environ dix lieues de terres. Chacun d'eux en son tems devint Empereur, & fondateur d'une illustre dynastie. Quel fut leur secret? Le voici en peu de mots. Attentifs à ne rien faire dont ils pussent rougir devant *Tien* *, ni qui pût blesser le cœur de leurs peuples, ils suivirent exactement la droite raison qu'ils avoient reçue de *Tien*, & se regardèrent toujours comme peres de leurs sujets. Les sujets de leur côté prenoient à leur égard des sentimens tout conformes. L'on ne voit point de leur tems, que ceux qui étoient en place, craignissent de se perdre eux-mêmes, en représentant librement & sans détour, ce qu'ils jugeoient être du bien commun. Voilà ce qui a fait réussir ces grands Princes, & ce qui a rendu leur mémoire à jamais célèbre.

Je voudrois pouvoir vous ouvrir le fond de mon cœur, & vous y faire voir le zèle qui me fait parler. Je sçai le peu que je vauz, & par là j'ai tout lieu de craindre que vous fassiez peu de cas de mes conseils. Je vous prie cependant d'y faire quelque attention: ou plutôt à l'occasion de mon discours, de reveiller dans votre propre cœur les sentimens qui y sont gravez. Imaginez-vous une roche également haute & escarpée, au pied de laquelle il y ait un abîme sans fond. Supposons qu'on place un homme chargé d'un énorme poids à l'extrémité de cette roche: de sorte qu'à demi suspendu, il ne soit retenu lui & son poids, que par un assez foible filet. Quel homme en cet état, voyant d'un côté que la chute dépend d'un † rien, & de l'autre que s'il tombe, il est perdu sans ressource: quel homme, dis-je, ne frémeroit pas? C'est cependant, souffrez que je vous le dise, c'est

(a) Le Chinois dit: n'avoit pas autant de terre qu'il en faut pour dresser un stèle, ou bien pour planter un piquet.

* Le Ciel.

† Le Chinois dit, d'un cheveu.

à peu près l'état où vous êtes actuellement: mais il ne tient qu'à vous d'en fortir. L'entreprise où vous vous engagez, est infiniment difficile (a) & dangereuse. Renoncez-y: & en un tour de main, vous vous assurerez une prospérité (b) constante. Pouvoir sans peine couler le reste de vos jours dans la paix, dans la joie, & dans la possession d'un Etat puissant, & cependant vouloir à toutes forces vous engager dans une entreprise également pénible & scabreuse, c'est, permettez moi de le dire, ce que je ne puis comprendre.

Il y a des gens que leur ombre inquiette: pour en éviter la vûe, ils se tournent & retournent inutilement. Qu'ils se tiennent en repos & en lieu couvert, l'ombre disparaîtra: ils seront tranquilles. Le meilleur secret, quand on craint d'être oüi, c'est de se taire. Celui qui craint que ce qu'il médite ne soit scû, feroit bien de renoncer à ce qu'il médite. Une eau bouillante est sur un grand feu: souffler sur cette eau pour la refroidir, ou pour en apaiser les bouillons, c'est souffler assez inutilement: il vaud mieux écarter le bois. En user autrement, c'est perdre (c) sa peine. Le bonheur des Etats & des Princes a ses fondemens: il faut les bien établir. Leurs malheurs ont aussi leurs principes. Le sage prévient leur naissance. Pour y réussir, il faut prendre garde aux plus petits commencemens. Car ce qui ne paroît d'abord que peu de chose, devient peu-à-peu sensible & considérable. Cette eau qui dégoutte du mont *Tai*, se fait à la longue au travers des pierres, un passage qu'on diroit être fait au ciseau. Une corde passée & repassée fréquemment sur une planche au même endroit, en fait à la longue deux pièces, comme l'auroit fait en moins de tems une scie. Enfin cet arbre de dix pieds de tour, est venu d'un fort petit plan: quand il étoit tendre & jeune, il étoit flexible en tout sens, on pouvoit l'arracher sans peine. Aujourd'hui quelle différence! Il en est de même du mal. (d) Pénsez-y, je vous en conjure: mais pensez-y sérieusement. Ne commencez point de vous éloigner des saines maximes de nos anciens Princes. Gardez-vous de les changer ces maximes: on ne le fait gueres impunément.

SUR cette pièce, l'Empereur *Cang hi* dit: quand cette remontrance fut présentée, le dessein du *Vang* n'avoit pas encore éclaté: il n'étoit connu que de peu de gens. C'est pour cela que *Mei sching*, dans tout son discours, n'ûse que d'exhortations qui paroissent trop générales, & que même quelquefois il parle en mots couverts. Mais le *Vang* l'entendoit assez.

Sentiment
de *Cang hi*
sur cette
pièce.

On

(a) Le Chinois dit: Il y a autant de danger, qu'en court un œuf d'être écrasé par un gros poids, & autant de difficulté qu'à escalader le ciel.

(b) Le Chinois dit: Ferme comme le mont *Tai*.

(c) Le Chinois dit: c'est courir armé de fagots, pour apaiser un incendie.

(d) Une glose dit: Le *Vang* n'eut point d'égard à la remontrance de *Mei schin*: il fit la guerre, & y périt.

On a vu ci-dessus une Déclaration de l'Empereur Vou ti, par laquelle il demandoit aux Sages qu'on lui avoit présentés, & principalement à Tong tchong chu, des lumières sur le Gouvernement, & sur certains autres points. Les réponses de Tchong chu sont fort longues. Je me borne à en traduire quelques endroits.

EXTRAIT DES RÉPONSES

de Tong tchong chu à l'Empereur Vou ti.

VOTRE MAJESTÉ dans sa déclaration, a la bonté de demander qu'on lui donne des lumières sur ce qui s'appelle l'ordre de *Tien* *, & sur la nature (a) & les affections de l'homme. C'est de quoi je me reconnois peu capable. Tout ce que je puis faire pour vous obéir, c'est de vous dire qu'après un sérieux examen des événemens passés & particulièrement de ceux, dont le *Tchun t'fou* (b) nous instruit: rien ne me paroît plus capable d'inspirer aux Princes, une crainte filiale & respectueuse, que la manière dont *Tien* a coutume d'en user avec les hommes. Quand une dynastie commence à s'écarter des voies droites de la sagesse & de la vertu, *Tien* commence ordinairement par lui envoyer quelque disgrâce pour la redresser. Si le Prince qui régné ne rentre point en lui-même, *Tien* employe des prodiges & des phénomènes effrayans: pour lui inspirer une juste crainte. Si tout cela est sans effet, & que le Prince n'en profite point: sa perte n'est pas éloignée.

Par cette conduite de *Tien*, on voit assez que son cœur est plein de bonté pour les Princes; & qu'il ne veut que les corriger. En effet, l'intention de *Tien* est de les aider & de les soutenir: & il ne les abandonne point, que leurs désordres ne soient venus à de grandes extrémités. Le point essentiel pour un Prince, est donc qu'il fasse lui-même ses efforts: premièrement, pour s'instruire & devenir plus éclairé sur ses devoirs: en second lieu, pour s'en acquitter en effet, & par là croître chaque jour en mérite & en vertu. C'est ainsi, & non autrement, qu'on peut parvenir à un véritable changement,

* Le Chinois dit *Tien Ming*, Ciel.

(a) Le Chinois dit: *Sing*, *Tjing*. Peut-être faudroit-il traduire: la raison & les passions. Ces expressions ont souvent ce sens. On se contente d'en avertir, & l'on s'arrête en traduisant, à la signification la plus générale.

(b) Nom d'un livre, dont on dit que Confucius est l'auteur.

ment, & en espérer les heureuses suites. Ne vous relâchez ni jour ni nuit, dit le *Chi king* : faites effort, dit le *Chu king*. Tout cela ne veut-il pas dire qu'il faut en effet se faire violence ?

La dynastie *Tcheou* étoit pitoyablement déchûe sous les régnes de *Yeu wang* & de *Li wang*. Vint un Prince qui se rappelant sans cesse le souverain de ses vertueux ancêtres, & s'animant par leur exemple à soutenir la gloire de l'Empire qu'il avoit reçu de leurs mains, s'efforça de remédier aux abus déjà introduits, & de corriger tout ce qu'il apperçut de défectueux. *Chang tien* (a) le secourut, & lui fournit de bons Ministres. Moyennant cela, il réussit. L'on vit revivre sous lui le bon gouvernement des premiers *Tcheou*. Ce fut le sujet des poésies du tems. Dans les régnes qui le suivirent, on rappella toujours avec éloges la mémoire de celui-là : & encore aujourd'hui elle est célèbre.

Tel est l'effet ordinaire d'un sincère attachement pour la vertu, & de cette application continuelle que le *Chu king* recommande. Ce que cet Empereur obtint par là, un autre peut l'obtenir par la même voie : car quoique l'honneur soit ordinairement la vertu : cependant à proprement parler, ce n'est point la vertu qui fait valoir l'homme, dit Confucius : c'est l'homme au contraire qui peut faire valoir la vertu. La paix ou le trouble des Etats, leur décadence ou leur gloire, dépend des Princes. Quand quelques-uns d'eux perdent leurs Empires, ces événemens ne sont point l'effet d'un ordre de *Tien*, qui leur ait ôté le pouvoir de se maintenir : il faut attribuer cette disgrâce à leur imprudence & à leurs desordres. Je sçai ce qu'on dit, & il est vrai, que la fondation d'une Monarchie, est une chose au-dessus des forces de l'homme : que c'est un présent de *Tien*, & le plus grand qu'il fasse à un mortel : que le consentement des peuples à s'attacher à un seul homme, à en faire leur pere-mere : & les prodiges heureux qui souvent surviennent, sont comme le sceau de l'ordre de *Tien* en sa faveur. Mais outre que cela même est en quelque façon une suite de la vertu, qui, comme dit Confucius, ne demeure pas long-tems seule : outre cela, dis-je, on ne parle ainsi que quand il s'agit de fonder une dynastie. . . .

Après avoir fait un contraste des bons Princes *Yao* & *Chun*, de leur gouvernement & de leurs vertus, avec les mauvais Princes *Kié* & *Tcheou*, & les funestes suites de leurs vices, *Tong tchong chu* conclut par ces mots.

Tant il est vrai que les mœurs des peuples dépendent de ceux qui les gouvernent, comme l'argile sur le tour dépend du potier qui la façonne, & comme le métal dans le creuset dépend du fondeur qui le jette en tel moule qu'il veut.

Il expose ensuite comment la corruption des mœurs qui étoit grande avant

(a) *Chang*, signifie suprême. *Tien* ici comme ailleurs. On laisse au Lecteur à lui donner la signification qu'il jugera lui convenir.

Réponses
de Tong
schong :

avant *Chi hoang*, s'étoit encore beaucoup augmentée sous ce méchant Prince, puis il reprend & dit. . . .

Le meilleur sculpteur du monde ne peut mettre en œuvre un bois pourri, dit Confucius : & c'est aussi perdre sa peine, que d'enduire une muraille de terre déjà vieille, & qui menace ruine. C'est dans un état semblable, que *Han* succédant à *Tsin* a trouvé l'Empire. C'est pour cela que, malgré les grandes qualitez & les bonnes intentions de nos Empereurs, depuis le commencement de la dynastie, ils n'ont point eu le succès qu'ils fouhaittoient. Il semble que plus ils prennent de moyens, moins ils réussissent. Ils font des loix : elles n'ont d'autre effet que d'augmenter le nombre des crimes. Ils donnent des ordres : ce sont de nouvelles occasions de fraudes. C'est comme si l'on s'efforçoit d'arrêter le mouvement d'une eau qui bout, en y jettant d'autre eau bouillante. Souffrez, que pour vous expliquer ma pensée sur la manière de remédier à un si grand mal, j'employe la comparaison du *Kin* *. Les consonnances en sont quelquefois si dérangées, qu'on tâcheroit en vain de les rétablir en tâtonnant çà & là. Le plus court alors est de changer toutes les cordes, & de remonter de nouveau l'instrument. Si l'on ne remonte un *Kin*, quand il a besoin d'être remonté, le plus habile homme ne peut en rétablir les accords.

Il en est ainsi du gouvernement. Pourquoi le succès n'a-t-il point répondu jusqu'ici aux bonnes intentions & aux soins des *Han*? C'est qu'en conservant pour le fond le gouvernement des *Tsin*, ils n'ont visé qu'à en éviter les excès. Il falloit en revenir au gouvernement des anciens. Sur-tout il falloit commencer par travailler efficacement à la conversion des peuples, & à leur faire aimer la vertu. Faute d'avoir commencé par-là, tous les moyens qu'ils ont employé, depuis 70. ans qu'ils régnerent, n'ont point réussi. Epreuvez-le, grand Prince, efforcés vous de procurer à vos peuples l'instruction dont ils ont besoin. Inspirez-leur par vos réglemens & par vos exemples, de l'estime pour la vertu. Comptez plus sur cela que sur les défenses, les arrêts, & les châtimens. A proportion des soins que vous prendrez, vous verrez se détruire les abus & le gouvernement prospérer. A ces calamitez jusqu'ici si fréquentes, succédera la prospérité & l'abondance.

Le *Chi king* dit : procurez le véritable bien des peuples : qu'aucun particulier n'échappe à vos soins : *Tien* vous comblera de biens. Il parle à ceux qui gouvernent, & les avertit que c'est ainsi qu'ils peuvent s'attirer les récompenses de *Tien*. Mais encore que faut-il donc que les Princes fassent? Il faut qu'ils mettent en crédit, les cinq vertus. (a) C'est en les faisant fleurir, qu'un Prince mérite le secours de *Tien*, la protection des *Kouei chin*, & qu'il se met en état de faire sentir les effets de son heureux règne jusqu'au-delà des bornes de son Empire.

SECON-

* C'est le nom d'un instrument de musique estimé à la Chine.

(a) *Gin*, la charité : *Y*, la justice : *Li*, l'attachement aux rites : *Tchi*, la prudence : *Sing*, la fidélité.

S E C O N D D I S C O U R S .

DANS ce second discours qui n'est qu'une suite du premier, il suggère à *Vou ti* de rétablir le grand (a) collège, ou la grande école, afin de fournir l'Empire de bons maîtres capables d'instruire & de former à la vertu. Il gémit sur le petit nombre qui s'en trouvoit alors dans l'Empire. Non-seulement il suggère qu'on rétablisse le grand collège, pour en multiplier le nombre : mais il veut qu'on remplisse les charges de gens de mérite, & non pas comme on faisoit, des fils de grands Officiers, qui n'étoient recommandables que par les richesses, ou tout au plus par les services de leurs peres. Il trouve à redire que le mérite des peres soit un titre pour parvenir aux grands emplois, & il veut qu'on n'y élève que par degréz.

Ce n'est point ainsi, dit-il, qu'on en usoit dans l'antiquité. La différence des talens régloit la différence des emplois. Un talent médiocre demeuroit toujours dans des emplois médiocres. Trouvoit-on un homme d'un mérite rare ? On ne faisoit point difficulté de l'élever tout d'un coup aux plus grands emplois. Par-là, il avoit le moyen de faire valoir son talent, & l'on en retiroit de grands avantages. Au lieu qu'aujourd'hui un homme du premier mérite demeure long-tems confondu avec le vulgaire : & un autre d'une capacité médiocre, parvient à la longue à des emplois qui sont beaucoup au-dessus de sa portée.

T R O I S I È M E D I S C O U R S .

DANS ce troisième discours *Tong tchong chu*, après s'être excusé d'avoir assez mal digéré les matières qu'il a traitées dans les discours précédens, revient au point capital qui regarde l'instruction & la conversion des peuples. C'est ainsi qu'il s'exprime.

Anciennement, dit-il, outre que tous les Officiers de l'Empire en faisoient leur premier devoir : il y avoit des Officiers établis exprès, & dont tout l'emploi étoit d'y veiller. On en faisoit le fond du gouvernement : & l'on n'avoit rien de plus à cœur que d'inspirer à tout le monde, par la voye de l'instruction & de l'exemple, un sincère amour pour la vertu. Par-là on en venoit quelquefois à ne pas trouver un criminel dans tout l'Empire.

De-

(a) En Chinois *Tai bio* : *Tai*, signifie grand, très-grand, le plus grand en chaque genre. *Bio*, signifie étudier, étude, lieu où on étudie, science acquise, &c.

Réponses
de Tong
tchong :

Depuis du tems cette excellente méthode n'est plus suivie. Aussi les peuples négligez ont abandonné la justice, & suivent aveuglément leurs cupiditez, sans que la crainte des loix soit capable de les retenir. De-là un si grand nombre de criminels, que chaque année, on les compte par * *Ouan*. Pour peu qu'on fasse attention à cette énorme différence, on ne peut manquer de conclure, que la méthode des anciens est celle qu'il faut absolument suivre: & c'est ce que le *Tchun tsiou* † fait bien sentir, en censurant tout ce qui s'éloigne de la sage antiquité. Tout ce que *Tien* prescrit & ordonne aux hommes, est compris sous ce mot *Ming*. ‡ REMPLIR parfaitement tout ce que signifie cette expression, c'est le propre des parfaits. Les puissances ou les facultés que chacun apporte en naissant, sont toutes comprises sous le terme *Sing* §: mais cette nature, pour acquérir la perfection dont elle est capable, a besoin du secours de l'instruction. Tous les appetits naturels à l'homme sont compris sous ce mot *Tsing* † inclinations. Ces inclinations ont besoin de règles, pour ne donner dans aucun excès. Les devoirs essentiels d'un bon Prince, & ses premiers soins sont donc d'entrer avec respect dans les vûes de *Tien* son supérieur, pour se conformer lui-même à ses ordres: de procurer aux peuples qui lui sont soumis, l'instruction dont ils ont besoin pour acquérir la perfection dont leur nature est capable: enfin d'établir des loix, de distinguer les rangs, & de faire d'autres réglemens les plus convenables, pour prévenir ou arrêter le dérèglement des passions. Un Prince n'omet-il rien de tout cela? Le plus fort est fait, & son gouvernement est établi sur des fondemens solides.

L'homme a reçu de *Tien* son (a) *Ming*, mais bien différent des autres êtres même vivans. De ce *Ming* naissent dans une famille les devoirs de pere à fils, & de fils à pere, &c. Dans un Etat, ceux de Prince à sujet: de déférence & de respect pour la vieillesse. De-là l'union, l'amitié, la politesse, & tous les autres liens de leur société. C'est par-là que *Tien* a mis l'homme dans ce rang supérieur qu'il tient sur la terre. *Tien* produit les cinq grains, & les six espèces d'animaux domestiques, pour le nourrir: la soye, le chanvre, &c. pour le vêtir. Il lui a donné le talent de dompter les bœufs & les chevaux, afin qu'il pût s'en servir. Il n'y a pas jusqu'aux léopards & aux tigres, sur lesquels il n'exerce son empire, & qu'il ne vienne à bout de mettre en cage. C'est que véritablement il a une intelligence céleste, qui l'éleve au-dessus du reste. Celui qui connoît comme il faut cette nature céleste qu'il a reçûe, n'a garde de se ravalier au rang des êtres
in-

* Un *Ouan* est dix mille.

† Livre de Confucius.

‡ *Ming*, signifie ordre, commandement, volonté supérieure.

§ *Sing*, Nature.

† *Tsing*, Inclinations, affections, passions.

(a) *Ming*. C'est le même que ci-dessus: mais il réunit ici *Ming*, & *Sing* à la même chose: savoir à la droite raison conformément au livre *Tchong Yong*, qui commence par ces mots: *Tien ming tchin oei sing*. *Tien ming* & *sing* c'est la même chose. *Ming*, disent les commentateurs, en tant que venant de *Tien*: *Sing* en tant que constituant l'homme.

inférieurs. Il tient le sien, & se distingue d'eux par la connoissance qu'il a, & par l'estime qu'il sçait faire de la charité, de la justice, de la tempérance, de l'attachement aux rites, & de toutes les vertus. L'estime qu'il en fait, le porte à les pratiquer, & il s'en fait une si douce habitude, qu'il ne trouve plus que du plaisir à faire le bien, & à suivre en tout la raison. C'est à celui qui y est parvenu, qu'on donne avec raison le nom de sage: & c'est le sens de ce que dit Confucius, qu'on ne doit point appeller ainsi celui qui oublie son *Ming*, ou qui méconnoît sa nature.

TCHING TE SIEOU, auteur qui vivoit sous la fin de la dynastie *Song*, sur les discours dont on a traduit ces endroits, dit: De tous les Lettrez qui ont écrit sous les *Han* occidentaux, *Tchong chu* me paroît être le seul qui n'altere en rien la doctrine de Confucius & de Mencius. Aussi souvent rappelle-t-il son Prince aux maximes & aux exemples des anciens Empereurs *Tao* & *Chun*.

Sentiment
de Tchong
te sieou sur
ce Dis-
cours.

Nien Ngan dans un discours adressé au même Empereur
Vous ti, touche deux points: 1°. Le Luxe qui rég-
noit. 2°. la Guerre qu'on faisoit.

AUJOURD'HUI on ne voit dans tout l'Empire que luxe & folles dépenses. Les équipages, les habits, les maisons: tout est magnifique & recherché. Jamais on ne poussa si loin le raffinement pour le plaisir des sens. Il n'est point d'assortiment de couleur qu'on n'éprouve. Ce n'est tous les jours que nouveaux concerts. La délicatesse dans les repas ne se peut pousser plus loin. Vous diriez qu'on s'étudie à faire régner toutes les passions dans tout l'Empire. Le peuple est fait de telle sorte, que dès qu'il voit quelque chose de brillant & de singulier, il se porte à le souhaiter. Permettre donc ces folles dépenses, c'est apprendre au peuple à les aimer & à les imiter suivant sa portée. Ce qui est beau, bien orné, précieux, ou extraordinaire, frappe naturellement les sens: on s'y laisse aisément séduire. Ce n'est plus pour le nourrir qu'on fait un repas: c'est par friandise ou par débauche. La musique établie pour calmer les mouvemens du cœur, a tellement dégénéré, qu'elle allume aujourd'hui les plus honteuses passions. Au lieu d'un attachement sincère aux rites, ce n'est plus qu'ostentation, que grimaces, & que vaines parures. La dissimulation, & la fourberie tiennent lieu de sagesse. Or je demande, la fourberie, l'ostentation, la galanterie, l'intempérance, sont-ce de bonnes leçons à donner aux peuples? Est-ce le moyen de les retenir dans le devoir? Non, sans doute, & il ne faut pas s'étonner si tous les jours le nombre des crimes croit de plus en plus. C'est à quoi je voudrois, que par zèle pour vos peuples, & pour le bien de votre Etat, vous missiez ordre au plutôt.

Discours
sur le Luxe
& sur la
Guerre.

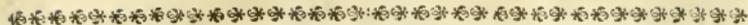
Après avoir exposé vivement les malheurs qui suivirent les ambitieuses expéditions de *Chi hoang*, il en fait l'application, & dit :

Je n'entends aujourd'hui parler que d'expéditions militaires. Ici on bâtit des forterefles : là on attaque les barbares : tel peuple, dit-on, est soumis, ou va en soumettre un autre. La terreur est chez les *Hong nou* : nous leur avons brûlé *Long tfinz* (a). Tout votre conseil applaudit à ces desseins. Pour moi je vois bien que certains de vos Officiers & de vos Ministres y peuvent trouver leur compte : mais est-ce le bien de votre Empire ? Je soutiens que non. Pouvant jouir d'une paix profonde, vous engager sans raison dans des guerres étrangères, pour des conquêtes inutiles, épuiser votre propre Etat, ce n'est pas être pere des peuples. Par une ambition demesurée, ou précisément pour vous contenter, aller irriter les *Hong nou* qui vous laissent en paix : c'est mal pourvoir pour l'avenir au repos de nos frontières. Ces expéditions, qu'on peut regarder, malgré leur succès, comme un véritable malheur, causeront une longue suite de disgrâces. Le ressentiment des barbares durera. Que n'en souffriront point ceux de vos sujets qui en sont voisins ? Que d'alarmes pour les autres ? Ce n'est pas là le moyen de faire durer long-tems la dynastie *Han*.

On voit de tous côtez forger des cuirasses, fourbir des épées, dresser des flèches, essayer des arcs. On ne voit dans les chemins que troupes qui marchent, ou que chariots chargez de vivres : mais on le voit avec douleur. Ce sentiment, quoiqu'on vous dise, est le sentiment de tous vos sujets, à peu de gens près. Ce sentiment me paroît d'autant mieux fondé, que les plus fâcheuses révolutions sont communément les fruits de la guerre. Y voit-on le Prince embarrassé ? Les mauvais desseins commencent à éclore. Tel au milieu de votre Empire a sous lui jusqu'à dix villes, & près de cent lieues de pays : votre maison n'en est pas plus en sûreté : prenez y garde. *Chi hoang* s'occupoit tout entier de ses ambitieux projets. Un homme de néant avec des troupes, qui n'étoient presque armées que de bâtons, donna le signal contre lui, & avança sa perte. Aujourd'hui les armes ne manquent pas à des gens, dont le crédit & le pouvoir est bien plus redoutable. Pensez-y, Prince, les plus grandes révolutions dépendent souvent de peu de chose.

(a) C'étoit, dit une glose, le lieu où ces peuples faisoient leur *Tsi* à *Tien*.





On faisoit d'assez fréquentes Remontrances à l'Empereur
 Vous ti, sur ce que le Luxe étoit grand sous son Règne,
 & que l'Agriculture étoit négligée. Le Prince
 s'adressant un jour à Tong fang so, lui dit: Je voudrois réformer mes Peuples: Suggerez-m'en les moyens: Exposez-moi comment vous jugez qu'il faut s'y prendre. Tong fang so répondit par écrit en ces termes.

PRINCE, je pourrois vous proposer à imiter Yao, Chun, Yu, Tang, &c. Mais ces heureux régnes sont passés il y a long-tems. A quoi bon remonter si haut? Je m'arrête à des tems plus proches, & à des exemples domestiques. Ce sont ceux de Ven ti que je vous propose. Son règne est si voisin de nos jours, que quelques-uns de nos vieillards ont eu le bonheur de le voir. Or Ven ti élevé à la haute dignité de (a) Tien tse, comme vous l'êtes, possédant ce vaste Empire que vous possédez aujourd'hui, portoit des habits simples sans ornemens, & même d'un tissu assez grossier. Sa chaussure étoit d'un cuir mal passé. Une courroie ordinaire lui servoit à tenir son épée. Ses armes n'avoient rien de recherché. Son siège étoit une natte des plus communes. Ses appartemens n'avoient point de meubles précieux & brillans. Des sacs pleins d'écrits utiles qu'on lui présentoit, en faisoient l'ornement & les richesses: & ce qui ornoit sa personne, c'étoit la sagesse & la vertu. Les règles de sa conduite étoient la charité & la justice. Tout l'Empire charmé de ces beaux exemples, s'étudioit à s'y conformer.

Discours
 pour la Réformation
 du Luxe.

Aujourd'hui nous voyons toute autre chose. Votre Majesté se trouve à l'étroit dans la vaste enceinte d'un palais, qui est une grande ville. Elle entreprend de nouveaux bâtimens sans nombre. Elle donne à chacun de beaux noms. A gauche, c'est le palais du Fong hoang: à droite celui de Ching ming: en général c'est le palais à mille ou dix mille portes. Dans les appartemens intérieurs vos femmes sont chargées de diamans, de perles, & d'autres ornemens précieux. Vos chevaux sont superbement harnachés. Vos chiens mêmes ont des colliers de prix. Enfin, il n'y a pas jusqu'au bois & à l'argile, que vous faites revêtir de broderie: témoins ces chars de comédie, dont vous aimez les évolutions: tout y brille, tout y est riche, & recherché. Ici vous faites fondre & placer des cloches de cent mille livres

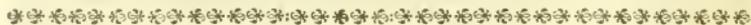
(a) C'est-à-dire, d'Empereur. J'ai ci-devant expliqué ce que signifie littéralement cette expression.

vres péfant. Là vous faites des tambours qui le disputent au tonnerre. Enfin, ce ne sont que comédies, concerts, ballets de filles de *Tching*. Franchement en user ainsi, porter à ce point le luxe, & vouloir en même-tems inspirer à vos sujets la frugalité, la modestie, la tempérance, & l'attachement à l'agriculture : c'est vouloir l'impossible.

Si donc c'est tout de bon, que V. M. me consulte: si elle veut réellement suivre mon conseil, ou du moins sçavoir ma pensée: mon avis seroit que V. M. rassemblât tout cet attirail de vains ornemens, qu'elle l'exposât dans un carrefour, & y fit mettre le feu, pour faire connoître à tout l'Empire qu'elle en est déabusée. Si vous commenciez par là, vous pourriez devenir un second *Yao*, ou un autre *Chun*. Il y a certains points si essentiels, dit notre *Y king*, que quand on les observe parfaitement, le reste s'enfuit.

Sentiment
de *Tching*
et *Sieou* sur
cette Pièce
& sur son
Auteur.

Sur cette pièce *Tching te sieou* dit: So étoit un peu goguenard: il tournoit les choses à sa manière: du reste, il étoit droit, sincere, & homme de tête. *Vou ti* l'employa long-tems.



Sous le même Empereur Vou ti, Kong sun hong Ministre d'Etat, proposa de défendre au Peuple l'usage de l'Arc. Vou ti ordonna une délibération sur cette Requête. Ou Kieou présenta à l'Empereur son sentiment par écrit, concluant pour la négative. Voici l'Extrait de son Discours.

Discours
sur le bon
ou le mau-
vais usage
de l'Arc.

1°. **C**HI HOANG de son tems fit cette défense. Le vrai motif qu'il eut de la faire, fut de prévenir des révoltes qu'il avoit sujet de craindre. Il en prétextait un autre. Il arrivoit des querelles, où l'on se tuoit de part & d'autre. Il dit que c'étoit pour empêcher ces desordres, qu'il publioit sa défense. Elle fut observée avec rigueur: mais elle ne fit pas cesser les querelles. Toute la différence fut que depuis on se batit de plus près, avec des marteaux, par exemple, & de semblables instrumens de métier ou de labourage. Quant au vrai motif qu'avoit *Chi hoang* de faire la défense, elle n'eut pas plus de succès. Malgré cette défense, il se vit batu par les troupes d'un homme de néant, armées plutôt de bâtons que d'armes: & peu après il perdit l'Empire. 2°. Il y a, dit-on, maintenant bien des voleurs. C'est pour en diminuer le nombre, ou pour faire qu'ils nuisent moins: bien loin que cette défense soit utile au dessein qu'on se propose, elle y est nuisible. Les méchans la violeront, comme ils violent tant d'autres loix. Il n'y aura que les bons qui la garderont. Ils feront par là hors d'état de donner d'utiles conseils aux méchans, qui en deviendront plus hardis.

hardis. 3°. La défense qu'on projette, est contre la pratique de nos anciens : bien loin d'ôter l'arc & les flèches à leurs sujets, ils en recommandoient l'exercice : il y avoit pour cela des tems réglez. Nous lisons dans le livre des rits : Quand dans une famille il naît un fils, on pend devant-la porte un arc & des flèches.

Sous l'Empereur Suen ti, on faisoit de nouveaux établissemens, & on ouvroit des terres sur les frontières du côté des Hiong nou. Ceux-ci disputant le terrain il y eut une action. Quelques Chinois furent faits prisonniers, & aussi-tôt élargis. On voulut profiter de cette occasion, pour engager Suen ti à faire la guerre. Hoi siang, un de ses Ministres, s'y opposa, & fit le discours suivant pour le détourner de cette entreprise.

QUAND il y a du trouble ou une révolte dans un Etat, & qu'on ne peut les faire cesser qu'en y employant la force des armes : les prendre alors, c'est guerre de justice. Quand un Royaume ennemi attaque injustement, fait un tort considérable, & ne veut point entendre raison : prendre les armes pour se défendre, c'est guerre de nécessité. Quand il ne s'agit que de peu de chose, qu'il y a plus de jalousie & de fierté que d'intérêt : c'est guerre de colere & d'emportement. Quand on se propose d'envahir les terres d'autrui, ou de s'enrichir de ses dépouilles : c'est guerre de cupidité & d'avarice. Enfin, quand c'est précisément pour acquérir de la gloire, pour montrer sa supériorité, pour humilier un rival : c'est guerre de vanité & d'ambition. Dans les deux premiers cas, on réussit presque toujours : dans les trois autres, jamais. Voilà ce qu'on dit communément : & cette commune opinion des hommes est fondée sur la conduite ordinaire de *Tien*. Or il est visible qu'aujourd'hui les *Hiong nou* n'ont pas intention de nous attaquer : ils n'ont point fait d'irruption sur nos terres : ils ont disputé pour quelque terrain dans un nouvel établissement que nos gens font. La dispute s'est échauffée : ils ont fait quelques prisonniers : mais ils les ont aussi-tôt après élargis de bonne grace : cela ne vaut pas la peine qu'on y pense davantage.

Cependant j'apprens que vos grands Officiers de guerre vous pressent de leur donner des troupes, pour entrer chez les *Hiong nou*. Si V. M. y consentoit, quel nom donner à cette guerre ? Elle ne seroit, à mon sens, ni nécessaire, ni juste. D'ailleurs vos peuples, sur-tout de ces côtes-là, sont

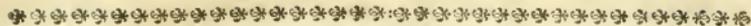
Discours
sur la né-
cessité de
la Paix
dans un
Etat.

déjà si misérables, que le pere & le fils sont réduits à partager ensemble un méchant habit. Je ne sçai combien de gens vivent de graines d'herbes sauvages. Que fera-ce, s'il faut encore y faire passer de nombreuses troupes? Quand elles seroient victorieuses, la guerre, malgré la victoire, seroit beaucoup plus pernicieuse qu'elle ne seroit utile. Les guerres, dit-on, (a) sont suivies d'années mauvaises & stériles. Cela vient, à ce qu'on prétend, de l'intempérie que caulent dans les saisons les gémissemens & les malédictions des peuples, que les malheurs des guerres accablent. Or si la famine succède à la guerre, en supposant même une conquête assez inutile faite au dehors: n'y aura-t-il point de trouble au-dedans? Pour moi, je le crois d'autant plus à craindre, que le choix de ceux qui gouvernent dans vos provinces, & même de ceux qui tiennent à votre cour un assez haut rang, se fait fort mal: que la corruption & le desordre augmentent par là tous les jours: qu'il n'est plus rare qu'un fils tue son pere, un cadet son aîné, une femme son mari: & que l'on compte cette année jusqu'à deux cens vingt-deux crimes de cette espèce.

Quand il n'y auroit point d'autres troubles, & d'autres desordres à craindre, celui-ci peut-il passer pour léger? Cependant vos Officiers, sans s'en inquiéter, vous pressent de mettre en campagne une armée pour un si petit sujet, contre des barbares étrangers. Ce n'est pas là ce qui presse. Confucius apprenant que certain *Ki* prêt de mourir, témoignoit craindre que sa famille n'eût à souffrir de la mauvaise volonté d'un certain *Tchuen yu*. Que ne craint-il plutôt, dit-il, pour sa famille les desordres qu'il y laisse? J'en dirois volontiers autant à ceux qui conseillent aujourd'hui la guerre. Je ne suis point de cet avis: & je vous conjure, au moins avant que de prendre sur cela votre parti, d'en délibérer murement avec les *Heou* de *Pingt chang*, de *Pingt nguen*, de *Lo tchang* & avec d'autres gens de leur caractère. S'ils penchent pour la guerre, à la bonne heure, qu'on la fasse.

(a) Une glose dit que c'est un mot de *Lao tse* qui vivoit du tems de Confucius, & dont la secte nommée *Tao* à fait son chef.





A l'occasion d'une Eclypse de Soleil ☉ & d'un tremblement de Terre, l'Empereur Yuen ti publia une Déclaration, par laquelle il ordonnoit qu'on lui exposât les défauts du Gouvernement: Quang hong qui étoit alors Po se, présenta un Discours à l'Empereur, où il lui disoit ce qui suit.

PRINCE! Voici quelle sont aujourd'hui les mœurs de votre Empire. On y fait grand cas des richesses, mais fort peu de la vertu. Le déshonneur, la pudeur, la tempérance sont très-rares, principalement à la cour. Les loix les plus naturelles & les plus communes y sont renversées. L'alliance l'emporte sur le sang. Vos plus proches ne font rien en comparaison de certains alliez assez éloignez: Parmi vos Ministres & vos Officiers, le grand nombre est de gens qui ne s'étudient qu'à une complaisance affectée, & qui ne pensent qu'à profiter de vos faveurs pour s'enrichir. Voilà, où en sont les choses. Telle est la source des maux qui affligent votre Etat. C'est à quoi il faut penser pour y remédier: sans cela vos amnisties (a) font fort inutiles.

Remon-
trance au
sujet du
dérégle-
ment des
Mœurs,

La cour est communément la règle des mœurs dans un Etat. Qu'on voye les Grands non-seulement vivre bien ensemble, mais se prévenir mutuellement, & se céder dans les occasions: bientôt les disputes & les querèles seront rares parmi le peuple. Que les Grands soient tous charitables & libéraux, les larcins & les violences cesseront. Enfin que la justice, la tempérance, la modestie, la douceur, régner à la cour: bientôt l'union régnera parmi les peuples. Ils s'exciteront mutuellement à suivre ces beaux exemples. C'est par cette voye que nos plus sages Princes, presque sans user d'aucune sévérité, ont fait fleurir la vertu. Que si les vices régner à la cour, de-là ils se répandent dans tout l'Empire avec tant de facilité, que s'il y a seulement parmi le peuple de la froideur (b) & quelque mésintelligence, ce ne sera plus que disputes & querèles. Si la fierté régné dans les Grands, l'insolence régnera parmi les petits: si on voit de grands Officiers affecter de se rendre maîtres, abuser de leur faveur, & trafiquer de l'autorité du Prince à son insçu: bien-tôt ce ne sera parmi les peuples que vols, que brigandages, que factions. Or aujourd'hui, &c. (c).
Si

La Cour
est la Ré-
gle du res-
te de
l'Etat.

(a) A l'occasion de quelque événement singulier les Empereurs pardonnoient à certains coupables. Cela se pratique encore, & s'appelle *Ta che*, grand pardon.

(b) Le Chinois dit, changement de couleur.

(c) Il rététe là plus au long ce qu'il a dit au commencement des mœurs de la cour, puis il pourluit.

Si donc les vices régissent aujourd'hui dans tout l'Empire, malgré les amnisties & les châtimens : ce n'est pas *Tien* * qui en est la cause. C'est qu'on s'y prend mal pour y remédier. En examinant l'antiquité, voici divers traits, que j'y ai trouvés. Un Prince de *Tching* faisoit grand cas de gens qui fussent forts & hardis. Bientôt il eut bon nombre de ses sujets, dont chacun par sa seule force domptoit un tigre. *Mou kong* Prince de *Tsin*, témoigna estimer sur toutes choses, les personnes capables d'un attachement inviolable. Il ne manqua pas de gens qui poussèrent leur attachement pour lui, jusqu'à se tuer, quand il mourut. Une Princesse de *Tsin* aimoit les *Ou* : le peuple aussi-tôt donna dans mille superstitions. Un *Heou* de *Tsin* étoit économe, tout son peuple le fut de même. *Tai wang* étoit la douceur & la bonté, même : aussi parmi ses sujets point de vengeance : chacun se donnoit sans peine. A en juger par tous ces traits, n'a-t-on pas droit de conclure que tel est le Prince & sa cour, tels communément sont ses peuples?

Votre Majesté, à qui les avertissemens de *Tien* ont inspiré une respectueuse crainte, & un redoublement de compassion pour ses peuples, a bien commencé à se corriger. Elle a fait cesser les inutiles & somptueux travaux commencez à *Kan suen*. Elle a abandonné l'expédition qu'elle méditoit sur *Tchu yai*. Quelle joye n'a point causé dans tout l'Empire votre déclaration sur ces deux articles ! soutenez de si beaux commencemens. Voyez dans tout votre palais ce qui demande de la réforme. Votre maison étant une fois bien réglée, étendez vos soins au-dehors. En fait de musique & de poésie, attachez-vous à celle qui est du goût de *Ya* & des *Song* †, grave, sérieuse, instructive. Fuyez celles de *Tching* & de *Ouei*. Ouvrez un chemin large aux remontrances : recherchez les gens de mérite. Honorez sur-tout les gens désintéressés, droits, & sincères : & bannissez de votre cour tous les flatteurs. Occupez-vous de la lecture de nos *King*. Examinez ce qu'on pratiquoit dans les siècles les plus heureux. Etudiez-vous à cette manière de gouverner douce & naturelle, qui produit l'union & la paix. Enfin efforcez-vous par l'exemple de vos vertus, de réformer les idées, & de corriger les vices qui régissent. Que du moins tout l'Empire sçache qu'il n'y a que la sagesse & la vertu, dont on fasse cas à votre cour.

Sur cette pièce, l'Empereur *Cang hi* dit : voilà ce qui s'appelle un bon discours pour le sens & pour les paroles, il n'y a pas un mot qui ne porte.

Sentiment
de l'Empe-
reur *Cang
hi* sur ce
Discours.

* Le Ciel.

† Noms de chapitres du *Chi king*.

Il y a encore dans ce Livre un autre Discours du même Auteur au même Empereur Yuen ti. Ce Prince avoit deux choses à coriger. 1°. Il étoit indéterminé, & donnoit toute sa faveur aux parens de la Reine, qui abusoient de leur crédit. C'est pourquoi Quang heng dans ce discours, touche deux points essentiels pour toutes sortes de personnes, mais encore plus pour un Prince: le premier, est de connoître son principal défaut naturel, & de le coriger. Le second de régler sa maison.

AVANT que d'entrer en matière, il exhorte Yuen ti à s'affermir dans le louable désir de soutenir dignement la gloire de ses ancêtres, en rendant de plus en plus florissant l'Empire qu'il tient d'eux, & en l'assurant à ses descendans. C'est ainsi, dit-il, qu'en usoit Tching wang. Il avoit toujours dans l'esprit les vertus & les exemples de Ven wang son grand pere, & de son pere Vou wang. Son propre règne étoit plein de bonheur & de gloire: mais quand on le célébroit, il en rejettoit tout l'honneur sur ses ancêtres, dont il ne faisoit, disoit-il, que suivre les vûes, & imiter imparfaitement les exemples. Aussi mérita-t-il d'avoir toujours Chang tien propice & d'être secouru par Koué chin.

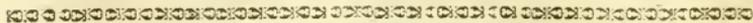
Conseils
à un Prin-
ce.

Après cet exorde, Quang heng explique ce qu'il entend par connoître son (a) naturel & le coriger, & comment il faut s'y prendre. Chacun doit, dit-il, s'examiner avec soin, pour voir ce qu'il a de trop ou de trop peu: puis retrancher d'un côté & tâcher d'acquérir de l'autre. Par exemple, les gens qui ont naturellement beaucoup d'esprit, ou qui ont acquis quantité de connoissances, sont sujets à s'embarrasser par la multitude de leurs vûes. Ils y doivent prendre garde. Ceux au contraire qui n'ont que peu d'expérience, & qu'une médiocre pénétration, ont à craindre que bien des choses même importantes ne leur échappent: il faut qu'ils y suppléent de leur mieux. Les gens braves & robustes ont à craindre d'être violens: ils y doivent être attentifs. Les gens doux, bons, compassifs, sont, s'ils n'y prennent bien garde, foibles, & indéterminez, &c.

Dans

(a) Quang heng se sert de l'expression Sing (Nature.) Mais Tching te seou sur cet endroit, dit que par ce terme on entend ici le naturel ou tempérament qui dépend des organes & de la matière. Il ne s'agit pas ici de cette nature, Sing, ou raison naturelle, que l'on nomme aussi l'ordre ou la loi de Tien.

Dans le second point, il n'y a rien que je n'aye déjà indiqué *. Seulement il tâche de faire sentir à son Prince l'importance qu'il y a de mieux régler ses faveurs, & de ne pas trop donner à des inclinations particulieres, contre ses vrais intérêts, & au préjudice de son sang.



Il y a dans le même Livre un troisième Discours de Quang heng. Il est adressé à Tching ti fils & successeur de Yuen ti.

Les Déré-
glements
des Souve-
rains cau-
sent sou-
vent la
ruine de
leurs su-
jets.

CE Prince étoit récemment monté sur le trône. *Quang beng*, dans un exorde très-court, le louë de la piété filiale qu'il fait paroître. Après quoi il l'exhorte à enrichir par son application le bon (a) fonds qu'il a déjà: pour cela il lui recommande sur tout deux choses.

La première, de se prémunir avec soin contre la passion pour les femmes. Sur quoi il parle du mariage, de sa nécessité pour l'accomplissement des volontez de *Tien*, & de la préférence qu'on doit donner à la vertu d'une femme, par-dessus les autres qualitez qu'elle peut avoir. Il cite les éloges que le *Chi king* donne à l'épouse de *Ven vang*, qui ne lui aida pas peu à faire fleurir la vertu. Il lui rappelle par maniere de contraste les funestes suites qu'a eu la passion de quelques Princes pour certaines concubines. Il l'invite à se convaincre en lisant l'histoire, que la ruine des dynasties a le plus souvent commencé par-là.

La seconde chose que *Quang beng* recommande au jeune Empereur *Tching ti*, c'est la fréquente lecture des *King*: il lui en fait un éloge. C'est, dit-il, le sommaire ou l'abrégé des paroles & des actions des anciens sages: on ne peut trop en approfondir le sens: on y trouve marquez tous les devoirs, soit envers *Tien*, soit envers les hommes: enfin tout ce que doit faire un Prince pour rendre heureux ses sujets. Il finit par l'exhorter à s'acquitter dignement de la grande cérémonie (b) qu'il doit bientôt faire: & de donner par cette première action publique, une idée de ce qu'on doit attendre de lui dans la suite de son règne.

J'ai

* C'étoit là, dit une glose, le caractère de *Yuen ti*.

(a) Le Chinois dit mot à mot: quoique vous ayez un naturel, *Sin*: je souhaite que vous y ajoûtiez un cœur, *Ching*. *Sin ching*.

(b) C'étoit celle dont Confucius dit que la fin est d'honorer le seigneur suprême, ou le suprême Empereur *Chang ti*.

德人與中國人通商之利

J'ai voulu mettre de suite l'extrait des trois discours de Quang heng, dont les deux premiers s'adressoient à l'Empereur Yuen ti, & le troisieme à Tching ti son successeur. Je ne crois pas pour cela devoir omettre une Pièce d'un autre Auteur faite sous Yuen ti: elle est de Kong yu, qui, à l'occasion d'une mauvaise année, l'adressa à cet Empereur pour l'exhorter à imiter la tempérance, la frugalité, & l'épargne des anciens.

DANS l'antiquité tout étoit déterminé sur certaines règles: dans le palais de nos Empereurs, les femmes ne passoient point le nombre de neuf. Le nombre des chevaux n'alloit qu'à huit. Les murailles étoient propres & bien enduites, mais sans ornemens. Le bois en étoit luisant & poli, mais sans sculpture. La même simplicité s'observoit dans leurs chariots & dans tous leurs meubles. Leur parc n'avoit que quelques lieues d'étendue, & l'entrée en étoit libre à toute sorte de personnes. On leur payoit la dîme des terres, c'est tout ce qu'ils en tiroient. Chaque famille fournissoit par an trois journées d'homme: il n'y avoit point d'autre corvée. Cent lieues de pays faisoient le domaine propre de l'Empereur: du reste il tiroit la dîme. Toutes les familles étoient à leur aise: & par de belles odes on célébroit à l'envi ces tems fortunéz.

Exhortation à la Tempérance & à la Frugalité.

Dans des tems fort voisins du nôtre, on a vû nos ancêtres *Kao tson*, *Hiao ouen*, & *Hiao king*, imiter d'assez près l'antiquité. Le nombre de leurs femmes n'étoit gueres que de dix. Les chevaux de leurs écuries ne passoient gueres cent. L'Empereur *Hiao ouen* est celui qui a le plus approché de la simplicité antique. Ses habits étoient d'étoffe simple & grossiere, sa chaussure de cuir mal passé. Jamais or, argent, ni gravûres ne parurent sur ses meubles. Les choses ont bien changé depuis. Non-seulement chaque Empereur a enchéri en fait de dépenses sur les prédécesseurs: mais le luxe a enfin gagné tous les ordres de l'Empire. C'est à qui fera le plus magnifiquement vêtu, le plus proprement chauffé, à qui aura la plus belle épée ou le plus beau fabre. Enfin chacun use sans façon de ce qui n'étoit autrefois propre que du Prince: aussi l'Empereur paroît-il pour donner audience, ou fort-il pour quelque cérémonie? Si l'on ne le connoît d'ailleurs, on a peine à le distinguer. C'est en vérité un grand defordre: & ce qu'il y a de pire encore, c'est qu'on ne s'en apperçoit pas.

Suite de
l'Exhorta-
tion à la
Tempé-
rance & à
la Fruga-
lité.

Autrefois *Tchao kong* Prince de *Lou*, quand on lui exposoit les droits de l'Empereur, pour lui inspirer le respect dû à son souverain: que fais-je de contraire, disoit-il? Lui seul étoit aveugle sur sa conduite. Aujourd'hui que de gens l'imitent! Le *Ta fou* tranche du *Tchu beou*, le *Tchu beou* fait le petit Empereur, & l'Empereur lui-même passe bien au-delà de ce que la raison prescrit. Le mal est grand, & peut déjà passer pour invétéré. S'il y a du remède à un si grand mal, il n'y a que vous, Prince, qui puissiez l'apporter. Si l'antiquité peut revivre, ce doit être par vos exemples. Je dis, si l'antiquité peut revivre: car, suivant le peu de lumières que j'ai, il me paroît comme impossible de rétablir les choses sur l'ancien pied. Mais du moins faut-il s'en rapprocher.

Pour ce qui regarde votre palais, tel qu'il est, c'est une chose faite: vous pouvez n'y pas toucher. Mais vous trouverez, si vous voulez, assez de quoi retrancher sur d'autres choses. Autrefois comme aujourd'hui, c'étoit dans le Royaume de *Tsi* qu'on travailloit aux étoffes & aux habits pour la cour. Il y avoit pour cela précisément trois Officiers députés, & ils suffisoient de reste: car ces étoffes & ces habits ne montoient qu'à dix grandes balles. Aujourd'hui ces étoffes occupent dans le même Royaume des Officiers & des Ouvriers sans nombre. Cette seule dépense va par an à quelques dizaines de *Ouan* *. C'est à *Cbou*, & à *Quang ban*, que se travaillent pour la cour les meubles d'or & d'argent. Il va à cela, de compte fait, cinq cens *Ouan* par an. Cinq mille *Ouan* par an vont à entretenir à votre cour les intendants de vos ouvrages, & les ouvriers qu'ils emploient, soit pour vous, soit pour la Reine: vous nourrissez dans vos écuries près de dix mille chevaux: ils consomment bien du grain. Il fort fréquemment de chez la Reine, (je l'ai vû moi-même plus d'une fois) des tables non-seulement riches & bien servies: mais chargées de vaisselles d'or & d'argent. Ce sont les présens qu'elle fait aux uns & aux autres, & souvent à des gens qu'il ne convient point de traiter avec tant d'honneur. A quoi se montent les dépenses que fait la reine? Je ne puis le dire au juste: mais certainement elles sont très-grandes. Cependant le peuple est dans la misère. Un grand nombre de vos pauvres sujets meurent de faim. Plusieurs demeurans sans sépulture, servent de curée aux chiens: & cela, pendant que vos écuries sont pleines de chevaux nourris de grains, si gras & si fringans la plû-part, que soit pour dissiper leur graisse, soit aussi pour les dompter, on est obligé chaque jour de les fatiguer un peu. Les choses doivent-elles aller ainsi sous un Prince, que *Tien* en le mettant sur le trône, a établi le pere & la mere des peuples? Ce *Tien* est-il donc aveugle?

C'est proprement sous *You ti* qu'ont commencé les dépenses excessives. Il ramassa de tout l'Empire ce qu'il put de belles filles, dont il ramplit son palais. L'on en compta jusqu'à quelques mille. Sous *Tchao ti* jeune & foible, *Ho quang* avoit toute l'autorité. Ce *Ho quang* étoit un homme qui ne connoissoit ni la raison, ni les rit. Après avoir fait dans le palais un amas

inu-

* Un *Ouan*, c'est dix mille onces d'argent.

† Cela ne s'entend que par rapport à la dynastie *Han*.

inutile d'or, d'argent, & de bijoux, il fit une curieuse recherche d'oiseaux, de poissons, de tortues, de bœufs, & de chevaux extraordinaires, de tigres, même de léopards, & de semblables bêtes féroces: le tout pour des étangs & pour une ménagerie dans l'intérieur du palais, propre à servir de divertissemens au femmes. Chose indécente, s'il en fut jamais, contraire à la volonté de *Tien*, & je crois même, quoiqu'en dit alors *Ho quang*, peu conforme aux ordres que *Voy ti* lui avoit laissez en mourant.

Suite de
l'Exhortation à la
Tempérance & à
la Frugalité.

Depuis ce tems-là, le mal n'a fait que croître. Sous *Suen ti*, c'étoit à qui auroit le plus de femmes. Tel *Chu beou* en avoit des centaines. Il en fut de même chés tous les gens riches. Au dedans c'étoit nombre de femmes presque uniquement occupées à déplorer leur sort, & à faire mille imprécations. Au dehors, une foule d'hommes fort inutiles. Un Officier, par exemple, d'une condition assez médiocre, entretenoit pour son plaisir quelques dizaines de comédiens. Le peuple cependant souffroit. Il mouroit beaucoup de monde: & l'on eût dit qu'on prenoit à tâche tout à la fois de peupler les sépultures, & de dépeupler l'univers. Le mal a commencé par la cour, mais il est devenu presque général. Chacun se fait comme une loi de fuivre ce que déjà bien des régnes ont mis en vogue. Voilà où en sont aujourd'hui les choses: & je ne puis y penser sans la plus vive douleur.

Je conjure V. M. de remonter un peu plus haut que ces derniers régnes; d'examiner avec attention, & d'imiter la louable épargne de quelques-uns de vos ancêtres: de retrancher les deux tiers des dépenses de votre cour, en meubles, en habits, & en équipages. Le nombre des enfans que vous pouvez espérer, ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous pouvez choisir sur ce nombre une vingtaine des plus vertueuses, & renvoyer le reste chercher des maris. Quarante chevaux dans vos écuries, c'est bien assez. De tous ces parcs, qui sont si vastes, réservez-en un, si vous voulez: donnez tous les autres à cultiver au pauvre peuple. Dans un tems de misere & de stérilité comme celui-ci, les retranchemens que je propose, ne sont-ils pas indispensables? Pouvez-vous n'être pas sensible à ce que souffrent vos peuples, & ne pas penser efficacement à les soulager? Seroit-ce répondre aux desseins de *Tien*? Ce *Tien*, quand il fait les Rois †, c'est pour le bonheur des peuples. Son intention n'est point sans doute de mettre un homme en état de se divertir à son gré. Ne présumez point trop, dit le *Chi king* à ceux qui régner, de ce que *Tien* a fait en votre faveur. Il peut y avoir des retours fâcheux. Régner comme il faut, n'est pas chose si facile. *Chang ti* § vous examine de fort près. Ne partagez point votre cœur.

UNE gloise dit que *Tuen-ti* prit fort bien cette remontrance: qu'en conséquence il retrancha de ses habits, de ses meubles, & de ses chevaux: qu'il défendit qu'on nourrit de viandes aucun des animaux de la ménagerie: qu'il renvoya tous ses comédiens & qu'il abandonna aux peuples une grande partie de ses parcs.

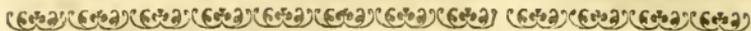
Effet de
cette Récomman-
dation.

Sous.

* Le Ciel.

† Le Chinois dit les *Ching gin*.

§ Le suprême Empereur.



Sous l'Empereur Suen ti, comme on délibéroit des moyens de pouvoir aux Armées sur les Frontières: Tchang tchang proposa d'accorder aux criminels, dont néanmoins quelques-uns étoient exceptez, le pouvoir de se racheter en fournissant une certaine quantité de grain. Siao hoang tchi fit sur cela la remontrance suivante.

Remon-
trance, sur
les Graces
accordées
aux Crimi-
nels.

LES peuples ont en même tems dans le cœur deux principes bien différens, l'un de bien, l'autre de mal. Ils ont un fonds de bonté & de justice: mais ils ont aussi un fonds de cupidité & d'intérêt, contre lequel ils ont besoin d'être soutenus par l'instruction & par les loix. Yao, tout Yao qu'il étoit, ne vint point à bout pendant son règne d'extirper du cœur de ses sujets, toute passion & tout intérêt: mais il sçut faire ensorte que la passion & l'intérêt cédaient à la raison & à l'équité. Sous le funeste règne de Kie, la corruption quoiqu'extrême n'avoit point entièrement étouffé dans le cœur des peuples, les principes de vertu & d'équité: mais la cupidité l'emportoit. Voilà proprement la différence de ces deux régnes: différence à laquelle ceux qui sont chargez du gouvernement, ne sçauroient faire trop d'attention.

On propose à V. M. de permettre aux coupables convaincus de crimes, de se racheter par une certaine quantité de grains. C'est ce que je ne puis approuver. Quoi! de deux hommes également coupables de mort, l'un mourra parce qu'il est pauvre, l'autre aura la vie parce qu'il est riche? La griéveté des crimes ne sera donc plus l'unique règle des châtimens? La pauvreté & les richesses en feront partie? Voilà donc déformais comme deux loix, où il n'y en avoit qu'une? C'est un desordre dont un autre s'en-suivra infailliblement. Car, quand on sçaura cette innovation, quel est le fils, quel est le frere, qui, pour racheter la vie de son pere, de son aîné, ou de quelque autre de ses proches, ne tentera pas toutes les voies imaginables d'avoir dequoi les sauver? L'espérance d'y réussir les aveuglera sur leur propre danger. De-là combien de nouveaux crimes! Pour un homme à qui l'argent sauvera la vie, il y en aura dix qui la perdront dans les supplices. C'est affoiblir en même tems & l'amour de la vertu, & la force de nos loix. Or ces bases du gouvernement étant une fois ruinées, je doute fort que vos Ministres, valussent-ils Tcheou kong & Tchao kong, pussent ensuite les rétablir.

Dans l'antiquité, les greniers du Prince étoient chez tous ses sujets. Manquoient-ils? Il y trouvoit dequoi fournir aux besoins pressans. N'y avoit-il point de ces besoins? Il laissoit les peuples dans l'abondance. Nous li-
sons

sons dans le *Chi king* ces paroles : ayez pitié de ces pauvres gens qui souffrent, pressez-vous de les secourir préférablement à nous. Ce sont les Princes qui s'adressent à *Tien* : & c'est ainsi que le poëte exprime leur compassion & leurs bontez pour leurs peuples. Mais nous trouvons en même tems de la part des peuples, un retour de zèle pour leur souverain. Arrosez, leur fait dire le poëte, arrosez d'abord & rendez fertile le domaine de notre Prince, puis étendez ce bienfait jusques sur nos terres. Quoique nos tems le cèdent aux anciens, le zèle de vos sujets se soutient encore : on les charge de corvées, pour subvenir aux besoins de nos frontières, on a ajouté aux levées une capitation, les peuples en souffrent beaucoup, & ne sont pas insensibles à leurs misères : cependant ils se font un devoir de porter ces charges nécessaires. Ce sont les moyens ordinaires de pourvoir à la sûreté des États : on ne se récrie point contre. Mais pour ce qui est du moyen qu'on propose, il fait brèche aux loix : il aboutiroit naturellement à faire périr dix hommes pour un, il n'est point à prendre. Votre vertu, Prince, & le soin que vous avez pris de l'instruction de vos peuples, ont mis les choses sur un si bon pied, que votre gouvernement ne seroit point deshonneur à *Tao* & à *Chun*. Suivre le conseil qu'on vous donne, ce seroit dégénérer ?

SUEN TI opposa ce discours à *Tchang tchang*. Celui-ci persista malgré cela dans l'avis qu'il avoit ouvert. *Siao hoang tchi* répliqua en exposant assez au long, les inconveniens qui s'étoient entuivis d'une tentative à peu près semblable. Sur la réplique de *Siao hoang tchi*, l'Empereur renonça au moyen proposé par *Tchang tchang*.

Effet de ce Discours.

Remontrance de Lieou hiang à l'Empereur Tching ti,
sur les dépenses énormes qu'il avoit déjà faites : ☯
qu'il continuoit de vouloir faire pour la sépulture
des Princes de sa Maison.

PRINCE, je trouve dans notre *Y king* cette maxime, qui est principalement pour les Princes. Vous vivez heureux, n'oubliez point que ce bonheur peut aisément changer. Vous vous trouvez bien établi dans la plus haute fortune, pensez qu'on en peut déchoir. C'est le moyen de rendre durable ce repos personnel, dont vous jouissez, & d'assurer à votre famille le haut rang que vous tenez. Un sage Prince ne peut donc mieux faire que d'examiner l'histoire, de peser avec attention les divers évènements qui y sont marquez, d'en rechercher & approfondir les principes, d'y distinguer ce qu'on y loue, & ce qu'on y blâme, pour bien profiter de ses lectures. Le moindre avantage qu'il en puisse retirer, c'est de toucher au doigt cette vérité, si propre à lui inspirer une respectueuse crainte, qu'il

Maximes pour les Princes.

Suite des
Maximes
pour les
Princes.

qu'il n'y a eu jusqu'à présent aucune maison, à qui *Tien* ait assuré pour toujours l'Empire.

Confucius examinant le *Cbi king*, & venant à certain endroit de l'ode qui a pour titre *Ven vang*: que les jugemens de *Tien* sont terribles, s'écria-t-il en soupirant! & qu'il est bien vrai que le premier soin de l'homme doit être de laisser pour héritage à ses descendans beaucoup de vertu! qu'il est vrai que sans tout cela tous les autres biens leur sont inutiles, & leur échappent! Si *Tien* en avoit ordonné autrement, comment retenir les Princes dans le devoir? Comment animer les peuples à la vertu? C'est ainsi que parloit Confucius en gémissant sur le sort des *Oui tze*, & sur les *Yng* devenus sujets des *Tcheou*. *Tao* lui-même, ce Prince si sage & si vertueux ne put rendre son fils capable de l'Empire, & choisir un autre pour successeur. *Tu* & *Tang*, malgré leurs soins, n'ayant pu perpétuer la vertu dans leur maison, l'Empire passa à une autre famille. Aussi-tôt après que de changemens de dynasties jusqu'à nos jours! *Kao ti* fondateur de la vôtre se voyant maître de l'Empire, eut la pensée d'aller établir sa cour à *Loyang*. *Lieou king* lui représenta l'inutilité de la dépense. *Kao ti* désista aussi-tôt, & fixa sa cour à *Koang tchong*. Là il rappelloit souvent en sa mémoire le sort des dynasties *Tcheou* & *Tsin*. Celle-là, se disoit-il, a eu tant de grands Princes, auxquels je ne puis me comparer. Elle a cependant à la fin dégénéré, & s'est perdue. Celle-ci n'a eu que deux Princes tous deux sans vertu: aussi-tôt elle a fini. Occupé de ces pensées, il évitoit avec soin les fautes des *Tsin*, & il s'efforçoit d'imiter, autant que les circonstances le permettoient, les premiers *Tcheou*. Enfin tout le tems qu'il régna, il fut d'une attention, d'une vigilance, & d'une circonspection extrême. C'est qu'il avoit bien compris, ce sage Prince, ce que j'ai cité de Confucius.

Hiao ouen étant à *Pa † lin*, examinant la situation du lieu, & trouvant que du côté du Nord la montagne avoit peu de profondeur, parut fort inquiet & rêveur: puis s'adressant aux Grands qui l'accompagnoient, il leur déclara le sujet de son inquiétude. Je pense, leur dit-il, comment je pourrois mettre hors d'insulte le tombeau de *Kao (a) t'fou*: & je médite pour cela un massif des plus grandes & plus dures pierres, & du meilleur ciment qu'il se pourra faire. Quel est votre sentiment?

Tchang tche prenant la parole: „ S'il n'y a rien dans ce tombeau qui „ puisse exciter la cupidité, eût-il toute l'épaisseur & toute la solidité du „ mont *Nan*: c'est comme s'il y avoit plusieurs ouvertures. Si l'on n'y met „ rien qui irrite la cupidité, indépendamment du massif, il est en sûreté. „ En effet, qu'à tant à craindre un Prince mort? Il n'en est pas de même de sa maison & de son Etat. Leur prospérité & leur décadence dépendent de bien

† Nom d'un lieu où étoit la sépulture de *Kao ti*.

(a) C'est le même que *Kao ti*, ou *Kao hoang ti*, fondateur de la dynastie *Han*, & père de *J'en ti*, autrement dit *Hiao ouen*.

bien des choses. C'est-là ce qui demande nos précautions. Le petit mot de *Tchang che chi* étoit plein de sens: il indiquoit ce que je viens de dire, *Hiao ouen* le comprit bien: il renonça aux dépenses qu'il projettoit.

Anciennement, disent nos livres, on revêtoit le corps du défunt d'habits forts & épais: on le plaçoit dans quelque lieu à l'écart bien entouré de fagots, sans l'enfermer autrement. Dans la suite quelques sages jugerent à propos de changer cette coutume, & mirent en vogue un double cercueil. On dit que c'étoit sous *Hoang ti* que se fit ce changement. Ce *Hoang ti* lui-même fut inhumé sur le Mont *Kiao*. *Tao* le fut à *Tsé yn*. Ce fut à fort peu de frais, & leur sépulture n'a rien de magnifique. *Chun* fut inhumé à *Tsang ou*, sans que les deux femmes l'y suivissent. *Tu* eut sa sépulture à *Hoei ki*: on n'y planta pas même des arbres. Où est la sépulture de *Tching tang* & des autres Empereurs de sa dynastie? C'est ce que l'histoire ni la tradition ne nous disent point. *Ven wang*, *Vou wang* & *Tcheou kong* ont eu la leur à *Pi*. Celle de *Mou kong* Roi de *Tjing* est à *Yong*. Celle de *Tchu li tse* à *Vou kou*. Toutes sont d'une grande simplicité. Ce fut une sage précaution dans ces Princes de l'avoir ainsi prescrit. Au regard de leurs enfans, ou de leurs sujets, ce fut en eux un trait de sagesse & de piété de se conformer à leurs intentions. *Tcheou kong* étoit cadet de l'Empereur *Vou wang*. Il fut chargé de ses funérailles: il les fit tout-à-fait modiques. Confucius enterra sa mère à *Fang*. Ce fut dans un vieux tombeau, qu'il n'éleva que de quatre pieds: ce tombeau ayant été endommagé par les pluies, les disciples de Confucius ne se contenterent pas de le réparer: ils l'embellirent. Confucius l'ayant appris: hélas! dit-il en versant des larmes, l'antiquité n'en usoit pas de la sorte.

Yen liu ki tze étant allé faire un voyage dans le Royaume de *Tsé*, son fils qui étoit avec lui, mourut en chemin comme ils revenoient. Il le fit enterrer précisément avec les habits de la saison, dans une fosse assez peu profonde, & ne mit de terre par-dessus, qu'autant qu'il en falloit pour bien faire connoître qu'un mort y reposoit. Cela fait, il dit en pleurant son fils: c'est le sort de notre corps de retourner en poussière. C'est une chose arrêtée: la pourriture pénètre par tout, quelque précaution qu'on puisse prendre. De l'endroit où ce fils mourut, il n'y avoit plus gueres que cent lieues jusqu'au lieu de sa naissance. Son pere le fit inhumér là même où il étoit mort (a), sans s'embarasser de le faire porter à la sépulture de la famille. Confucius faisant voyage, apprit ce qu'avoit fait & dit *Yen liu*: il l'approuva, & loüa *Yen liu*, comme sçachant bien les rits. Confucius assurément étoit bon fils: *Yen liu*, bon pere: *Chun* & *Tu* très-attachez à leur Prince. *Tcheou kong* aimoit *Vou wang* comme son aîné, & l'honoroit comme Empereur. On voit cependant que tous ces grands hommes, comme s'ils eussent agi de concert, on évité la magnificence & les frais dans les funérailles & les sépultures. Etoit-ce par une épargne fardive? Non, sans doute,

Suite des
Maximes
pour les
Princes.

De la ma-
niere dont
Confucius
enterre sa
mere.

(a) C'est la coutume de le faire. Tous ceux qui ont quelque rang n'y manquent point encore aujourd'hui.

Suite des
Maximes,
pour les
Princes.

te, & qui oseroit les en soupçonner? Mais outre les autres motifs, ils avoient celui d'exposer moins le corps des morts aux insultes des vivans.

Particula-
rités du
Tombeau
de *Chi
hoang.*

Le Roi de *Ouan* en usa tout autrement. Il fit à son pere, sans cependant observer bien les rits, une sépulture également riche & superbe. Dix ans après il la vit détruite & pillée par les gens de *Yuf*. La même chose est arrivée à cinq Rois de *Tsin*, dans la sépulture desquels on avoit mis avec leurs corps, bien des richesses. On les a vû enlever ces richesses, & les restes de ces cadavres demeurer dans un état si pitoyable, qu'on n'y peut penser sans horreur. Enfin *Chi hoang* de Roi de *Tsin* devenu Empereur, choisit pour sa sépulture le mont *Li*. En bas il fit creuser, pour ainsi dire, jusqu'au (a) centre de la terre. En haut il fit élever un mausolée, qui pouvoit passer pour une montagne. (b) Il étoit haut de cinq cens pieds, & avoit de circuit au moins une demie lieue. Au-dedans étoit un vaste tombeau de pierre, où l'on se pouvoit promener aussi à l'aîsè que dans les plus grandes salles. Au milieu étoit un riche cercueil. Tout autour étoient des lampes & des flambeaux entretenus de graisse humaine. Dans la capacité de ce tombeau étoit d'un côté un étang de vif argent, sur lequel étoient répandus des oiseaux d'or & d'argent: de l'autre un appareil complet de meubles & d'armes: çà & là mille bijoux les plus précieux. Enfin il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où alloit la magnificence & la richesse, soit du cercueil & du tombeau, soit des bâtimens où il étoit placé. Non-seulement on y avoit dépensé des sommes immenses, mais il en avoit encore coûté la vie à bien des hommes. Outre les gens du palais qu'on y avoit fait mourir, on comptoit par *Ouan* * les ouvriers qu'on y avoit enterrer tout vivans. On vit tout-à-coup les peuples, qui ne pouvant plus supporter le joug, coururent aux armes au premier signal de révolte. Et ces ouvrages du mont *Li* n'étoient pas encore achevez, que *Tcheou tchang* vint camper au pied: & bientôt après *Hang si* rasa ces vastes enceintes, brûla ces beaux édifices, pénétra dans ce superbe tombeau, en enleva toutes les richesses, & fit de cette sépulture un lieu d'horreur: du moins le cercueil y étoit encore. Un berger, dit-on, cherchant au milieu de ces mazes une brebis égarée, y laissa tomber du feu. Ce feu prit, gagna le cercueil, & le consuma. Jamais Prince assurément n'a poussé plus loin que *Chi hoang* la magnificence, sur-tout en matiere de sépulture. Voilà quelles en ont été les suites. Peut-on rien entendre de plus funeste?

Reprenons. Il est constant par l'examen de l'histoire, qu'ou il y a eu plus de vertu, il y a eu moins de faste, même en ce qui regarde les sépultures: que ceux, qui de l'aveu de tout le monde, ont été les plus éclairés
de

(a) Le Chinois dit jusqu'aux trois sources: ce qui sans doute fait allusion à quelque fable, mais que j'ignore.

(b) Le texte n'exprime pas distinctiment la forme, ou si c'étoit une seule masse, ou bien plusieurs bâtimens comme aujourd'hui,

* Un *OUAN* est dix mille.

de nos anciens, se trouvent aussi être ceux qui s'en sont le plus éloignés : que ceux qui se font piquez de magnificence en ce point, sont gens qui n'ont eu nulle réputation de sagesse & de vertu : que les moins éclairés & les moins vertueux sont ceux qui ont porté le plus loin le faste & la magnificence : que les tombeaux & les *Miao* les plus somptueux & les plus riches sont bien-tôt pillés & détruits. Peut-on délibérer après tout cela sur le parti qui est à prendre.

Il fut un tems que les *Tcheou* commençant à dégénérer, donnoient dans le faste & les dépenses. Le reste du gouvernement s'en sentoit. *Ven wang*, Prince éclairé, leur succéda : il apperçut la cause du mal : il y apporta remède : il fit revivre l'honnête épargne : il en donna le premier l'exemple. Cet exemple eut tant d'effet, qu'il remit le gouvernement sur un bon pied : son règne fut florissant, & il eut une nombreuse postérité, & c'est lui dont notre *Chi king*, dans l'ode *Se kan* célèbre la mémoire. Au contraire *Nien kong* Roi de *Lou*, se piqua d'élever de belles terrasses, d'enfermer de vastes parcs, & d'ornez magnifiquement les salles de ses ancêtres. Il mourut sans postérité, & le *Tchun* * *tsiou* ne l'épargna pas. Qu'on préfère après cela le faste à l'économie. V. M. en montant sur le trône, témoigna faire cas de celle-ci : elle en donna plus d'une preuve. On admira sur-tout sa modération dans les accommodemens qu'elle se proposa de faire à l'ancienne sépulture de sa maison. Elle a bien changé de méthode dans la nouvelle sépulture qu'elle a entreprise à *Tchang lin*. Que de terrasses élevées ! ou plutôt que de montagnes faites à la main ! Pour cela combien de cercueils particuliers remuez ! On les peut compter par *Ouan*. Combien d'argent faut-il dépenser ! Les frais passent déjà cent *Ouan*. Les morts vous en haïssent, les vivans souffrent & murmurent. La vapeur de ces gemissemens & de ces imprécations trouble les saisons, & cause la stérilité.

Je suis un homme sans lumieres, mais enfin voici comme je raisonne. Si les morts ont connoissance de ce qui se passe ici, certainement en bouleversant tant de cercueils, vous vous êtes fait bien des ennemis parmi eux. Que si ce qui se passe parmi nous est entierement ignoré des morts, à quoi bon tant de dépenses pour la sépulture d'un homme ? C'est donc uniquement pour attirer les yeux des vivans. Or ce qu'il y a de gens sages & vertueux, bien loin de les approuver ces dépenses, ne les voyent qu'avec regret. Le peuple qui en est vexé, ne goûte point qu'on lui donne à si grands frais des leçons de piété filiale. Reste donc quelques gens dépourvus de sagesse & de vertu, qui donnant eux-mêmes dans le faste selon leur portée, pourront applaudir à cette entreprise. Leur approbation a-t-elle de quoi vous flatter ? Vous êtes né, Prince, avec un naturel plein de bonté, de sincérité, de droiture, & avec un esprit supérieur : jamais Prince ne fut plus capable d'illustrer sa dynastie, & de suivre de près nos anciens sages, nos anciens Empereurs, & même les plus sages d'entre eux. Que vous imitez au

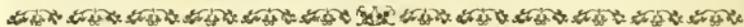
con-

* Nom d'un ancien livre Chinois.

contraire les fautes d'un aussi méchant Prince que *Cbi hoang* : que comme lui, au préjudice du repos & de la sûreté de votre Empire, contre le sentiment de ce qu'il y a de gens sages & vertueux, vous entrepreniez ces superbes & inutiles travaux : & que vous achetiez à ce prix les vains applaudissemens de quelques flatteurs, gens sans mérite : rien n'est plus truite & je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous. Vous avez bien d'autres modèles à vous proposer. Dans l'antiquité, *Hoang ti, Yao, Chou, Yu, Tang, Vou wang, Tchou kong*. Dans des tems moins reculez *Vou kong, Yen lin, Confucius*, &c. Mais sans remonter encore jusques-là, vous avez dans l'exemple de *Hiao ouen* un de vos ancêtres, ce qu'il convient de faire en ce genre : & dans celui de *Cbi hoang*, ce qu'il est à propos d'éviter. Pour conclusion, je vous conseille d'abandonner les travaux de *Tchang lin* : de vous fixer à l'ancienne sépulture, & de régler par une délibération de tous vos Grands les accommodations qui doivent se faire.

Effet de
ce Dis-
cours.

UNE glose dit que *Tching ti* parut d'abord touché du discours de *Lieou hiang*, mais qu'il ne suivit cependant point son conseil.



Autre Remontrance du même Lieou hiang au même Empereur Tching ti, sur ce qu'il abandonnoit le Gouvernement aux parens de l'Impératrice.

Remon-
trances au
sujet du
Gouver-
nement.

PRINCE, il n'est point d'Empereur, qui ne souhaite maintenir dans son Etat le bon ordre & la paix pendant son règne, & qui ne se propose de transmettre sa couronne à ses descendans, cependant les grandes révolutions ne sont pas rares : & il est encore moins rare de voir dans les Etats du moins de dangereux troubles. On cite, & je le crois vrai, que la plus ordinaire & la plus immédiate cause de ces malheurs, est la faute que font les Princes, de donner, ou de laisser prendre trop d'autorité à certains de leurs sujets. Cela paroît évident par un grand nombre d'exemples que nous en fournit l'ancien livre (a) *Tchun tseu*. Dans des tems plus voisins du notre, *Tchao wang* Roi de *Tsing*, vit son Etat dans le dernier desordre, pour avoir rendu trop puissans les freres de sa mere. Encore fut-il heureux de trouver deux sujets fidèles & intelligens, qui le soutinrent. *Eul chi* successeur de *Cbi hoang* se reposa de tout sur *Tchao kao*. Celui-ci commença par éloigner tous ceux qu'il jugea capables de lui faire ombrage : après quoi il abusa librement de son pouvoir. La révolte suivit bien-tôt. *Eul chi* perdit l'Empire & la vie. Cet exemple n'est pas ancien, puisque c'est à ce Prince le dernier de *Tsin*, qu'a succédé la dynastie *Han*.

Mais

(a) Ce livre en cite quantité : ce ne sont que noms d'hommes & de pays. Je les passe.

Mais cette dynastie elle-même nous fournit un exemple encore plus récent : dès la seconde génération elle se vit prête à périr. Les *Liu*, que la faveur de l'Impératrice issuë de cette maison, avoit rendus excessivement riches & puissans, s'étoient emparez du gouvernement. Il n'y avoit d'honneurs & d'emplois que pour eux, ou bien pour leurs créatures. Ils avoient le commandement des troupes, tant du Nord que du Midi : leur orgueil & leur fierté alloit encore plus loin que leur pouvoir. Ils n'avoient plus qu'un pas à faire, pour monter sur le trône : ils ic dispoient à le faire, quand les *Heou* de *Kiang* & de *Tchu bi*, soutenus de quelques autres de leur caractère, avec un zèle & un courage digne d'eux, s'opposèrent aux *Liu*, les exterminèrent, & assurèrent le trône aux *Lieou* (a).

Les *Ouang* (b) sont aujourd'hui ce que les *Liu* étoient alors. On en compte jusqu'à vingt-trois qui sont élevez aux plus grands honneurs. Un d'eux, généralissime de vos troupes, dispose de tout en maître, & comme il lui plaît. Cinq autres qui sont de cette même famille de *Lieou*, portent le faste & l'insolence au plus haut point. Ils couvrent souvent du prétexte du bien public leur cupidité, leurs violences, & quelquefois même les passions les plus basses & les plus honteuses. Quand ce prétexte ne peut avoir lieu, leur ressource est le nom de l'Impératrice & le vôtre. Ils font sentir ce qu'ils lui sont & ce qu'elle vous est, & sous ce titre ils osent tout. Il n'y a dans les premières charges des grands tribunaux que des gens de leur main. Est-on de leur cabale, les applaudit-on ? On monte bien-tôt aux premiers emplois ? Temoigne-t-on n'en vouloir pas être ? On ressent bien-tôt les effets de leur vengeance. Heureux celui auquel il n'en coûte pas la vie. Ils ont à leurs gages une troupe de grands parleurs, qui ne cessent de les prôner par-tout. Vos Ministres mêmes sont dans leurs intérêts.

Voilà dans la vérité, grand Prince, voilà sur quel pied sont les *Ouang* tandis que les Princes de votre maison sont dans l'oubli. On a soin d'éloigner par mille artifices, ceux d'entr'eux en qui l'on sent du mérite. On vous rappelle souvent, pour vous inspirer de la défiance à leur égard, les exemples des Princes de *Ten* (c) & de *Kai tchi* : mais on évite de vous parler des *Liu* (d) & des *Ho*. Enfin, jamais le *Hoang fou* sous les *Tcheou* : jamais le *Heou* de *Yang* sous les *Tsin* : jamais les *Liu*, & les *Ho* sous les *Han* vos prédécesseurs, n'ont été à un si haut point de crédit & de puissance, que le sont les *Ouang* sous votre règne. Un même Etat ne souffre point deux puissances si extrêmes. Ou votre maison est dans le dernier danger, ou celle des *Ouang* doit périr. Souvenez-vous de qui vous descendez. Ne seroit-il pas honteux pour vous de laisser passer l'Empire à de simples alliez, & de réduire à la plus vile condition ceux qui sont de votre sang ? Si vous n'êtes

Suite des
Remon-
trances au
sujet du
Gouver-
nement.

(a) C'est le nom de la famille dont la dynastie fut surnommée *Han*.

(b) Nom d'une famille dont étoit l'Impératrice, épouse de l'Empereur *Teking ti*.

(c) Deux Princes de la maison régnante, lesquels avoient causé quelques troubles.

(d) Deux familles, dont chacune avoit eu une Impératrice, & qui avoient abusé de leur trop grand pouvoir.

vrais rien proposer de considérable: mais j'avoue que je ne goûte point cette maxime. La crainte des supplices, & l'espérance d'une plus haute fortune ne sont point ce qui me touche. En me taisant, conformément au rang peu élevé que je tiens, je puis passer tranquillement mes jours, il est vrai: mais aussi après ma mort, mon nom sera plutôt oublié que mon corps ne sera pouri. Or il n'y a point de repos, ni même de fortune, que je veuille acheter à ce prix: mon ambition ne se borne point à cette vie. Je cherche à mériter qu'après ma mort on grave mon nom sur des monumens de pierre, & qu'on me voye gravement assis dans une salle élevée, devant laquelle soit une belle cour. J'aurois un vrai regret d'avoir passé ma vie sans être (a) utile à ma patrie, & d'avoir mérité par là d'être aussi-tôt oublié après ma mort.

Voilà ce qui m'occupe jour & nuit: & c'est aussi ce qui m'engage à vous présenter ce placet. On dit communément, & il est vrai, que conserver les autres, c'est le moyen de se maintenir soi-même: & que c'est se fermer à soi-même le chemin, que de le fermer aux autres: selon que chacun fait le bien ou le mal, il en reçoit la récompense ou la peine. *Chi boang* éteignit les *Tcheou*, & envahit les six Royaumes. Sous lui la vertu fut sans honneur & sans récompense. Sous lui cessèrent les cérémonies en l'honneur des chefs de nos trois fameuses dynasties. Enfin il fit ce qu'il put pour éteindre la vraie (b) doctrine. Aussi mourut-il dans l'alarme & dans le trouble, son fils fut tué & avec lui sa postérité fut éteinte: punitions qui répondent parfaitement à sa conduite à l'égard d'autrui.

You wang tint une autre conduite. Avant que d'être descendu du char qui lui servit à remporter la victoire, il donna ses ordres pour conserver les descendans de nos cinq *Ti*. Il fit Prince de *Ki* un des *Hia* (c) & Prince de *Song* un des *Yng*, afin qu'ils fussent en état de continuer les cérémonies à l'égard des chefs de ces familles, & pour montrer en même tems qu'il ne prétendoit pas tellement posséder l'Empire, qu'il n'en fit bonne part à d'autres. Aussi sa famille en récompense se multiplia si fort, que le nombre de ceux qui apportoient les tablettes de leurs peres dans la salle des ancêtres formoit comme le cours d'un beau fleuve. Aujourd'hui la famille royale des *Yng* n'a point d'héritiers direct qui soient en place. *Tching tang*, qui en fut le chef, n'a personne qui continue en son honneur les cérémonies ordinaires. Ne seroit-ce point pour cela que vous n'avez point encore d'héritier?

Suivant l'interprétation que *Kou leang* donne à un endroit du *Tchun tseou*, Confucius & sa famille descendent des *Yng*. V. M. feroit fort bien de les honorer du titre de successeurs en chef de cette famille royale, pour en con-

(a) Une glose dit: c'est rendre un vrai service à l'Etat, que de procurer des honneurs aux grands hommes du tems passé.

(b) Le Chinois dit: *Tien bio*, la doctrine de *Tien* ou la doctrine céleste.

(c) Les *Hia* régnoient avant les *Chang* ou *Yng*: les *Chang* avant les *Tcheou*, dont *You wang* fut le premier Empereur. C'est ce qu'on appelle les trois dynasties.

continuer les cérémonies. Il est vrai qu'ils n'en descendent qu'en ligne collatérale: mais qu'importe? Le premier d'une famille qui devient Prince, entre bien en possession de président des cérémonies, quoique ce fût auparavant le droit d'un autre. (a) Un Prince d'un mérite rare, quoique né d'une femme du second ordre, est bien quelque fois préféré (b) au fils de l'épouse. D'ailleurs une ancienne tradition dit: Les descendants des gens de mérite & de vertu, ne doivent point être sans terres. A plus forte raison ceux de Confucius, cet homme si sage & si vertueux, qui de plus a l'avantage de descendre des *Yng*. *Tching wang* faisant les funérailles du grand *Tcheou kong* son oncle, ne le traita qu'en *Tchu heou*. *Hoang tien* (c) trouva, dit-on, que c'étoit trop peu, & le témoigna par un grand orage.

Aujourd'hui la salle de Confucius est peu honorée & ses descendants sont au rang du petit peuple. Qu'un si grand homme ne soit respecté dans les cérémonies ordinaires, que par des gens d'une si basse condition, ce n'est pas l'intention des *Hoang tien*. Confucius, sans posséder aucun Royaume, a eu toutes les qualitez d'un grand Roi. C'est pour cette raison que *Kou leang* l'appelle Roi sans Royaume. V. M. peut donc en sa considération accorder à ses descendants ce que je propose. Outre que je ne doute point que cette bonne action ne contribue au bonheur de votre Empire: c'est le moyen d'éterniser votre mémoire. Voici pourquoi. Jusqu'ici ce n'a point été l'usage qu'on honorât les grands hommes dans leurs descendants. Les sages Rois qui vous succéderont, suivront cet usage, & l'on se souviendra éternellement qu'il aura commencé sous votre règne. Est-ce une chose à négliger?

Sentiment
de l'Empe-
reur *Cang*
hi sur cette
Pièce,

Sur cette pièce, l'Empereur *Cang hi* dit: le but de *Mei fou* étoit de faire illustrer la famille de Confucius, pour obtenir plus sûrement ce qu'il prétendoit.

Un glose dit que *Tching ti* accorda à la famille de Confucius, ce que *Mei fou* proposoit.

(a) Il y a des auteurs fameux qui gémissent sur cet usage, & qui le regardent comme un abus.

(b) On met de ce nombre le fameux *Ven wang*. Cependant on crie toujours contre: Et l'on prétend que cela ne s'est presque jamais fait sans de très-facheuses suites.

(c) Le caractère *Hoang* ne s'applique qu'à l'Empereur, & *Tien* comme on l'a dit plusieurs fois veut dire ciel.



Sous Tching ti, à l'occasion de quelques phénomènes extraordinaires, un prétendu Astrologue proposa d'envoyer une grosse armée contre les Barbares du Nord: il ajouta que quand l'armée seroit en état, le premier Officier considérable qui seroit quelque faute, il le falloit faire mourir: que par-là on imprimeroit du respect aux autres: qu'on répandroit la terreur chez les Barbares: qu'on détourneroit les mauvais augures, & que tout réussiroit. Tching ti donnant à demi dans ce projet, demanda à Ouang kia ce qu'il en pensoit. Celui-ci répondit par écrit en ces termes.

C E n'est point par des paroles, mais par des actions de vertu, qu'il faut chercher à toucher & à gagner le cœur des peuples. C'est par une vertu réelle & solide, & non par de beaux dehors, qu'il faut répondre & obéir à *Tien*. Non, il n'est pas permis, & il est encore moins facile d'imposer au petit peuple. Bien moins est-il permis ou possible de tromper *Chang tien*, & d'échapper à ses pénétrantes (a) lumières. Quand il fait paroître des phénomènes extraordinaires, c'est pour retenir les Princes dans le devoir, ou bien pour les y rappeler. S'ils profitent de cet avis, & qu'ils pratiquent tout de bon la vertu, le cœur des peuples est content, & *Tien* a ce qu'il prétend.

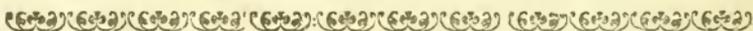
Pour ce qui est de ce que disent certains discoureurs, qui prennent occasion de tout pour se faire valoir, & qui prétendent voir dans les astres, la nécessité & le succès de ces expéditions contre nos voisins, je suis bien éloigné de trouver dans leurs discours la vraie maniere de répondre & d'obéir à *Tien*. Il me semble y voir au contraire les tristes préliminaires des plus funestes révolutions. Rien de plus effrayant, il est vrai, que de voir un Officier considérable, traîné pour la moindre faute les mains liées derrière le dos, & venir à la porte du palais subir le plus honteux supplice. Mais cet appareil de terreur empêcheroit-il qu'on ne dit avec vérité, qu'il est

Discours
sur des
conseils
singuliers
d'un Astro-
logue.

(a) L'expression Chinoise du sens est *Chin*, qui signifie esprit, spirituel, excellent & impénétrable tout ensemble.

est toujours dangereux de remuer sans nécessité: & que les avis de ces discoureurs n'étoient point des avis à suivre. Pour moi dans les conseils qu'on vous donne, voici tout ce que j'y vois: ou flatteries, pour vous engager dans les entreprises réellement très-périlleuses: ou raisonnemens frivoles fondez sur de nouvelles conjectures, pour vous porter à une sévérité outrée. Or y a-t-il rien de plus capable de gâter le Prince le plus vertueux, que la flatterie? Y a-t-il rien de plus propre à attirer la haine & les imprécations des ses sujets, que des expéditions aussi périlleuses que peu nécessaires?

Pour ce qui est de ces raisonnemens frivoles fondez sur de vaines conjectures, ils donnent visiblement atteinte à la vraie doctrine: & la sévérité outrée qu'on veut par cette voye vous inspirer, est diamétralement opposée à la clémence & à la bonté: vertus dont se font toujours piquez les plus grands Princes. Autrefois *Mou kong* Roi de *Tsing*, préféra l'avis de certain discoureur, aux sages conseils du vieux Général *Pe li lu*. Il lui en coûta la ruine entiere de son armée. *Mou kong* alors reconnut hautement sa faute, mais trop tard: son armée étoit défaite. Croyez-moi, ce qui est le plus capable de rendre un Prince fameux dans les siècles à venir, c'est son habileté à discerner ceux qui cherchent à lui imposer: & son attention à ne pas donner aisément dans les avis de gens sans expérience & sans sagesse. V. M. peut s'en convaincre, en lisant l'histoire: je l'y exhorte autant que je le puis: & je la conjure sur-tout de ne point s'en tenir sans examen aux premiers conseils qu'on lui donne.



L'Empereur Ngai ti avoit un favori nommé Tong hien.

Il le combloit d'honneurs & de biens: c'est ce qui faisoit gémir tout le monde. Ouang kia fit sur cela une remontrance à l'Empereur. Après y avoir exposé fort au long les faveurs de l'Empereur à l'égard de Tong hien: les richesses, l'orgueil, & le faste de ce favori: il rapporte l'exemple de deux personnages que la faveur avoit ainsi élevés sous d'autres régnes, & que leur fortune avoit tellement aveuglés, qu'ils avoient enfin mis le trouble dans l'Etat, & s'étoient perdus eux-mêmes. Il conclut par presser l'Empereur de bien peser ces deux exemples & d'autres des siècles passés, & de modérer ses bienfaits à l'égard de Tong hien, ne fût-ce que pour le bien même de ce favori, à qui des faveurs si outrées ne pouvoient manquer de nuire. L'histoire dit que cette remontrance ne plut point à Ngai ti, & qu'il n'en aima pas moins Tong hien: que cependant, comme s'il avoit eu quelque bonte d'aller
ouver-

ouvertement contre la remontrance, il prit un détour pour augmenter les grands biens de son favori. L'Impératrice régnante produisit une ordonnance vraie ou supposée, par laquelle l'Impératrice donnaïerière léguoit à Tong hien un Domaine de deux mille familles. Cette ordonnance fut remise à Ouang kia Ministre d'Etat, pour en procurer l'exécution : Ouang kia aussi-tôt la cacheta, & la remit à l'Empereur ainsi cachetée, avec une seconde remontrance, où il lui dit ce qui suit.

ON le dit, & il est vrai, c'est proprement *Tien* qui est le maître des dignitez & des terres. Aussi le *Chi king* dit-il en parlant des souverains, *Tien* députe sous ses ordres un homme capable & vertueux. C'est donc la place de *Tien* que tiennent à cet égard ceux qui régner. Qu'y-a-t-il de plus propre à leur inspirer dans la distribution des graces & des faveurs, une sérieuse attention & une crainte respectueuse? Quiconque en effet les distribue mal, en est presque toujours puni par les murmures & par les malédictions des peuples, par le dérangement des saisons, par les maladies, & par d'autres malheurs semblables. On ne peut pas être plus allarmé que je le suis, de voir d'un côté que V. M. est toujours valétudinaire: & de l'autre, qu'une bienveillance excessive pour un favori, vous fait prodiguer en sa faveur les plus hauts titres, épuiser vos trésors, craindre, pour ainsi dire, qu'ils ne fussent pas pour lui: enfin vous dégrader en quelque façon, & vous abaisser vous-même pour l'élever.

Hiao ouen un de vos ancêtres, eut envie d'élever certaine terrasse. Sur le devis qu'on lui fit de ce qu'elle pourroit coûter, quoique la somme fût modique, & ne passât pas cent (*a*) *Kin*, il y renonça malgré son inclination. *Hien* votre favori l'entend bien mieux. Il n'est point rare de le voir, tout sujet qu'il est, tirer du trésor royal jusqu'à mille *Kin*, pour en gratifier quelque famille. C'est ce qui depuis l'antiquité la plus reculée ne s'étoit point encore vû. Aussi n'entend-on dans tout l'Empire que des imprécations contre lui. C'est un proverbe de village, que qui se fait montrer au doigt, ne meurt point de maladie. Je tremble pour *Tong bien*: j'apprends néanmoins qu'on produit une ordonnance de la feuë Impératrice, suivant laquelle on prescrit aux Ministres d'Etat & aux autres, de le mettre encore en possession de ce qui faisoit ci-devant le domaine de trois *Heou*. Pour moi, je vous l'avoue, je panche à croire que ces nouveaux tremblemens de terre, ces écroulemens de montagnes, ces éclipses de soleil, sont des avis qu'on vous donne, de ne pas élever le sujet au-dessus du Prince. On voit depuis long-tems *Hien* comblé de vos bien-faits, les dédaigner insolemment: après avoir reçu de vous quelques terres, vous en demander l'échange: après l'avoir obtenu, revenir

Remon-
trances à
un l'Impe-
reur fut le
choix de
ses Favoris;

(a) Aujourd'hui cent *Kin* font cent onces d'argent. Etoit-ce alors la même chose? je n'en sçai rien.

fans cesse à la charge, & vous fatiguer par de nouvelles demandes : lui toujours importun & toujours infatiable : vous toujours facile & condescendant à ses desirs & à ses caprices. On le voit, depuis long-tems. Mais comme rien n'est plus contraire au respect qui vous est dû, & au bien de votre Etat : il n'est pas un de vos bons sujets qui ne le voye avec douleur.

Vous avez une santé foible, vous n'avez point encore d'héritier. Ces circonstances exigent de vous une singulière application à gagner le cœur de *Tien*, à vous rendre aimable à vos sujets, & à mériter par-là une heureuse protection. Cependant vous ne peniez à rien moins. Tout occupé de la fortune d'un homme vous négligez le reste, même votre propre santé. Quoi, se peut-il faire, que vous soyez si peu sensible à ce qui soutint *Kao t'hou* dans tant de travaux & tant d'exploits, je veux dire au désir & à l'espérance de perpétuer le trône dans votre race ? Le livre *Hiao king* * dit : s'il se trouve à la cour d'un Prince sept Officiers vraiment zèlez, qui ayent assez de courage pour faire de respectueuses remontrances dans l'occasion, quand ce Prince d'ailleurs seroit peu réglé, il ne perd pas pour cela l'Empire. Si j'ose aujourd'hui, remettre à V. M. cette ordonnance bien cachetée, ce n'est pas que je manque de respect pour les ordres de là cour, ce n'est pas que je cherche à périr en vous offensant : c'est que je n'ose la produire : c'est que pour l'honneur de V. M. & pour le bien de son Etat, je crains infiniment que le public n'en ait connoissance. Ce que j'en fais, & ce que j'en dis, ce n'est point pour me faire valoir, ni pour vous vanter mon zèle. Daignez examiner vous-même, quel autre motif pourroit m'engager à ces remontrances réitérées, malgré le danger auquel elles m'exposent.

L'EMPEREUR *Cang hi* loué fort les deux remontrances de *Ouang Kia*, sur-tout celle que j'ai traduite. On cite aussi divers auteurs, les uns morts, les autres vivans, qui louent cette pièce. *Ouang Kia* périt, non pas précisément pour ces remontrances, mais pour quelque autre affaire que la vengeance de *Tong hien* lui suscita : il fut mis en prison, & il s'y laissa, dit-on, mourir de faim. Son triste sort, dit *Tching te sieou*, ferma la bouche à ce qui restoit de gens zèlez.

Sous le même Empereur *Ngai ti*, *Tan yu* Prince Tartare au Nord-Ouest de la Chine, écrivit une lettre de soumission, par laquelle il demandoit l'agrément de sa Majesté, pour venir en personne lui rendre hommage. La plus grande partie des Ministres & des Conseillers d'Etat, regarderent cette demande comme une occasion de faire de gros frais qu'ils jugeoient assez inutiles. *Yang yong* fut d'un avis contraire, & présenta sur cela une remontrance à l'Empereur. Il y déduit fort au long tous les embarras que ces peuples ont donné depuis les *Tsin*. Il représente que c'est en même-tems un honneur & un avantage pour la Chine, que ces peuples se soumettent. Il ajoute qu'on ne peut rejeter la proposition de *Tan yu* sans l'irriter : & qu'on ne peut l'irriter, sans que l'Empire s'en ressente long tems : l'Empereur sur cette remontrance, accepta la proposition de *Tan yu*, & lui envoya l'agrément.

* De la piété filiale par Confucius.

ment qu'il demandoit. Dans le livre dont ces pièces sont tirées, on met en marge quelques réflexions, qu'un ancien auteur nommé *Hou yu*, fait sur l'événement dont il est parlé dans celle-ci.

Plusieurs de nos Empereurs, dit cet auteur, voyant tout tranquille au dedans, ont été tentés de faire au-dehors des conquêtes, & se sont piqués de soumettre des peuples, qui n'avoient pu être fournis par les dynasties précédentes. Tel fut entre autres *Vou ti*, un des *Han*, qui pendant plus de trente ans occupa de grosses armées contre ses voisins au Nord-Ouest, & sans succès. Au contraire, sous les régnes de *Suen ti*, *Yuen ti*, *Tching ti* & *Ngai ti*, Princes qui ne pensoient à rien moins qu'à faire des conquêtes, on vit de ces peuples se soumettre, particulièrement du tems de *Ngai ti*, sous le règne duquel la dynastie *Hou* étoit bien déchûe: *Ou * Sun* rendit hommage selon les rites, & plus de cinquante petits Princes de ces régions occidentales, avoient un sceau qu'ils recevoient de notre Empereur.

Quoique rien en apparence ne pût être plus glorieux & plus avantageux pour la Chine: pour moi quand je la considère dans cette situation, je la compare à un grand arbre qui pousse de longues branches & un épais feuillage, mais dont les vers attaquent le tronc & la racine. L'arbre tout beau qu'il paroît, est en grand danger. Aussi nos sages Rois de l'antiquité s'occupoient du soin de bien régler le dedans de leur Empire: ils en faisoient leur capital, & ils étoient bien éloignés de le négliger pour former des desseins au loin. O qu'ils l'entendoient bien ces grands hommes!

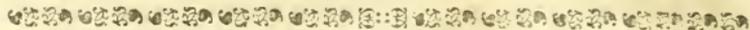
KONG QUANG Ministre sous *Ngai ti* proposa à ce Prince de détruire les palais de ceux de ses ancêtres, dont le tems & le rang étoit passé. La proposition en général parut raisonnable. Toute la difficulté fut sur le palais des *Hia vou* †, sur lequel les avis furent partagés. *Quan le*, *Pong suen*, & quelques autres étoient du sentiment qu'il fut détruit, disant que quoique *Hia vou* eût été un très-grand Prince, & que l'Empire lui eût de grandes obligations: cependant son tems étoit expiré, & que suivant les degrés de succession & de parenté, son palais se devoit aussi détruire. *Lieou hing*, *Quang chan*, & quelques autres furent d'un avis contraire. Ils présentèrent sur cela de concert un petit discours à l'Empereur. Il est employé tout entier à faire valoir le règne de *Hia vou*, qui, selon ce qu'ils en disent, & ce qu'en dit l'histoire, fut un très-grand Prince, & sur-tout un grand conquérant. Ils finissent par dire que les *King* ‡ n'ont rien déterminé clairement sur le nombre des degrés, dont ces palais peuvent subsister ensemble. Ils montrent par quelques exemples qu'il y en a eu pour sept générations en même tems. *Ngai ti* suivit ce dernier avis, & le palais de *Hia vou* fut conservé.

Sentiment
de l'Empe-
reur *Cang*
hi sur cette
Pièce,

* C'est celui qu'on a ci-devant nommé *Tan yu*.

† C'est celui qui est ailleurs nommé *Vou ti*.

‡ Livres en vers qui sont règle.



ANgai ti succéda Ping ti, dont le règne fut de peu de durée : Vang puen s'empara du Trône, & la Dynastie Han fut interrompue pendant plus de vingt ans. Sieou autrement dit Ouen chou, petit fils de Kao t'fou, la releva à la neuvième génération : & les Han remontez sur le Trône l'occupèrent encore près de deux cens ans. Ce Restaurateur de la Dynastie Han a été surnommé Quang vou.

L'an 27. de son règne, quelqu'un lui présenta un Mémoire pour l'engager à faire la guerre aux Barbares du Nord-Ouest : il répondit à cette proposition par la Déclaration suivante.

Projets de
Guerre.

J E me souviens d'avoir lû dans *Hoang che kong*, que ce qui est flexible & en apparence foible, l'emporte sur ce qui est roide & fort. C'est une allusion qui fait voir que ce qu'on appelle force & puissance, doit céder & céde en effet à la douceur & à la vertu. Aussi a-t-on coûtume de dire que quand un Prince est vertueux, ce qui fait son plaisir, fait aussi celui de son peuple. Au lieu que quand le Prince est sans vertu, ses plaisirs sont de nature à ne pouvoir être goûtés de ses sujets. L'on ajoute avec raison, que les plaisirs du premier sont durables & sont même sa sûreté : mais que ceux du second sont courts & causent sa perte. Celui qui cherche des affaires au-dehors, se fatigue sans nul profit. Celui qui se borne à celles du dedans, les conduit sans embarras & heureusement jusqu'à la fin. Voit-on le Prince tranquille ? On s'attache à lui. A-t-il des affaires embarrassantes ? Bien des broüillons en profitent. De-là vient cette maxime : celui qui cherche à étendre son domaine, le rend désert & stérile. Celui qui cherche à croître en vertu, voit en même tems croître ses forces. Est-on content de ce qu'on a ? On le conserve sans grand mouvement. Veut-on envahir ce qui est à d'autres ? Il faut se fatiguer à nuire & à détruire. Des victoires de cette nature sont dans le fond de vrayes défaites. Mon gouvernement est encore très-imparfait : mon Empire souffre souvent des calamitez publiques : mon pauvre peuple a peine à vivre, & passe assez tristement ses jours. Que seroit-ce, si par des entreprises à contre-tems, j'augmentoient encore sa misère ?

SUR

SUR cette pièce l'Empereur *Cang hi* dit : *Quang vou* (a) avoit été bien long-tems à la tête des armées. Il sçavoit combien la guerre fait souffrir les peuples. Il n'est pas surprenant qu'il prenne ainsi garde à ne s'y pas engager sans nécessité.

Sentiment de *Cang hi* sur cette Pièce.

Une glose dit que depuis cette déclaration, personne ne s'avisait de proposer à *Quang vou* des projets de guerre.

Ming ti quatrième fils de *Quang vou* fut son successeur. Etant *Tai* (b) tze, il avoit pour Précepteur *Ouen yong*. Celui-ci étant infirme, demanda par un Placet à se retirer de la Cour. Ming ti alors Empereur fit au Placet de *Ouen yong* une réponse par écrit, telle que je vais la traduire.

J'AI eu le bonheur dès ma plus tendre jeunesse d'étudier sous vous pendant neuf ans. Malgré vos soins je suis encore un homme sans pénétration & sans lumière. Nos cinq *King* ont de l'étendue : les paroles de nos anciens sages dont ils sont pleins, sont mystérieuses & profondes. C'est tout ce que peuvent faire les génies du premier ordre, que de les pénétrer à fond : chose bien au-dessus de la portée d'un homme sans génie, & sans talent, que je suis. Votre secours me seroit encore très-utile, & je sens combien peu je mérite ce que vous me dites d'obligeant, en demandant à vous retirer. D'autres que vous, ont usé de termes à peu-près semblables à l'égard de certains de leurs disciples : mais ces disciples étoient en effet gens habiles, qui avoient parfaitement pénétré nos *King*. D'ailleurs ils étoient obligés par des devoirs pressans, & par des affaires de famille, de s'éloigner de leur maître. Ils lui en témoignaient leur chagrin, & le maître leur répondoit par des marques d'estime qu'ils méritoient. Pour moi, je ne mérite point celles que vous me donnez dans votre placet. Mais puisqu'absolument vous voulez vous retirer, je n'ose m'y opposer : je vous recommande seulement de ménager votre foible santé, de ne rien égargner pour cela : enfin de faire le cas que vous devez de votre précieuse * personne.

Estime d'un Disciple pour son Maître;

Tchang

(a) *Quang vou* lui-même dans une lettre à un de ses Officiers dit : j'ai été dix ans à l'armée : je ne sçai ce que c'est que vains complimens.

(b) *Tai*, signifie grand, très-grand. *Tze*, signifie fils. On joint communément à ces deux caractères, le caractère *Ho bang*, & l'on dit *Hoang tai tze*, pour exprimer celui des enfans de l'Empereur qui est désigné successeur.

* Le Chinois dit de votre corps de pierres précieuses.

Tchang ti succéda à Ming ti son pere. La seconde année de son règne il y eut une grande sécheresse. Des donneurs d'avis attribuèrent cette calamité à ce qu'on n'élevoit pas les parens de l'Impératrice mere. Aussitôt on proposa à l'Empereur de les élever. L'Impératrice mere s'y opposa, & fit publier la Déclaration suivante.

Déclaration de l'Impératrice sur des reproches qu'on faisoit de négliger sa famille.

Ces discoureurs qui attribuent la sécheresse à ce que mes parens sont sans dignitez, parlent ainsi, ou pour me flatter, ou par quelque secret intérêt qui les anime. Ce qu'ils disent est sans fondement. Cinq (a) freres d'une Impératrice furent faits *Heou* en un même jour. Cela ne produisit pas la moindre pluie. Chacun sçait les troubles qu'ont causé sous d'autres régnés les parens des Impératrices. C'est pour prévenir de semblables malheurs, que le feu Empereur & moi nous avons jugé, qu'il ne convenoit point que mes parens eussent part au Gouvernement. J'en ai souvent averti mon fils qui régné aujourd'hui. Voici cependant qu'on le presse d'élever les *Ma* (b) sur le pied des *Tu* (c). Cela est-il raisonnable? J'ai l'honneur d'être Impératrice, c'est-à-dire, la mere (d) de l'Empire. Les habits que je porte, sont de soye, mais simples & sans broderies. Ma table n'est ni magnifique ni délicate. Mes gens sont vêtus des étoffes les plus communes: je ne dépenſe ni en parures ni en parfums. Ma vûe en cela est de servir d'exemple principalement à mes parens, & de les porter à faire de même. Au lieu d'imiter en cela ma conduite, je sçai qu'ils en font un sujet de raillerie, & qu'ils regardent ma frugalité & ma modestie comme une épargne fordide. Je passois il y a quelque tems par la porte nommée *Yo long*: j'y rencontraï un de mes parens. M'étant arrêtée un moment pour demander de ses nouvelles, je vis à sa suite un long fleuve de chariots, une leste & nombreuse troupe de gens à cheval, dont chacun sembloit un dragon volant. Les moindres de ses domestiques étoient tous richement vêtus. Comme ses gens & les miens étoient trop proches, je ne voulus pas me fâcher, ni lui faire publiquement une réprimande. Mais, pour lui aider à se reconnoître, j'ai eu soin, sans dire pourquoi, qu'on

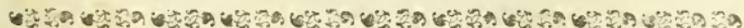
(a) Elle indique les *Ouang*, contre lesquels on a vû ci-dessus des remontrances assez fortes.

(b) Nom de la famille dont étoit l'Impératrice.

(c) Nom d'une famille qui avoit contribué le plus à rétablir la dynastie *Han*.

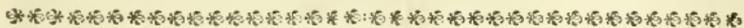
(d) *Koué mou*. *Koué* signifie Empire, Royaume. *Mou*, signifie mere.

qu'on lui retranchât ses pensions d'un an. Je ne vois pas malgré cela qu'il travaille à se coriger, ni qu'il témoigne être sensible aux calamitez publiques. Qui connoitra les sujets, dit-on ordinairement, si ce n'est le Prince? Je connois en effet mes gens, & mes parens mieux que les autres. Non, quoiqu'on en puisse dire, je ne veux point m'éloigner des sages vûes du feu Empereur, ni dégénérer de la vertu de feu mon pere. (a) Je n'ai garde de renouveler ce qui a déjà une fois fait tomber la dynastie *Han*.



L'Empereur Tchang ti, après avoir lû ㊦ relû avec de grands soupirs cette Déclaration de l'Impératrice sa mere, fit de nouvelles instances auprès d'elle ㊦ lui dit.

DEPUIS long-tems, c'est une coutume de faire *Vang* ou Rois les fils de l'Empereur, & *Heou* les freres de l'Impératrice. L'un n'est gueres moins établi que l'autre. Votre modestie & votre désintéressement vous font honneur: il est vrai: mais pourquoi m'empêcher d'être aussi libéral, & aussi bienfaisant que mes ancêtres? De trois oncles maternels que je voudrois faire *Heou*, un est déjà fort âgé, un autre est infirme. Ainsi quelles suites y a-t-il à craindre? Si vous ne vous relâchez, vous me ferez, je vous l'avoue, une peine extrême. Ainsi je vous prie de consentir que sans délai cela se fasse.



L'Impératrice répondit aux instances de son fils par la Déclaration suivante.

CE n'est pas à la légère, & sans y avoir bien pensé, que j'ai fait ma précédente déclaration. Je ne cherche point à faire valoir ma modestie au préjudice de votre libéralité. Ce que j'ai en vûe, c'est l'avantage réel & solide des deux maisons. Autrefois l'Impératrice *Teou* * proposa de faire *Heou* le frere aîné de l'Impératrice *Ouang*. (b) *Kao t'fou*, dit *Ya fou*, en s'y opposant, régla qu'on n'éleveroit à cette dignité que des personnes de la famille régnante, ou de quelqu'une des familles à qui elle auroit d'extrêmes obligations. Or, quels sont les

grands

(a) Elle étoit fille d'un homme de guerre fameux pour sa sagesse & sa vertu.

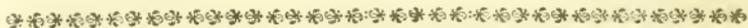
* Nom de famille.

(b) Autre nom de famille. De ces deux Impératrices, l'une étoit mere, l'autre épouse de l'Empereur.

grands services de *Ma*, pour le mettre aujourd'hui de pair avec les *Yu*? D'ailleurs il en est ordinairement des familles qu'on élève & qu'on enrichit si fort en si peu de tems, comme de certains arbres auxquels on fait porter deux fois l'année: cela ne peut pas durer. Enfin je ne vois que deux raisons qui doivent faire souhaiter à une famille d'être riche & dans l'abondance: l'une est pour l'honneur des ancêtres, pour être en état de s'acquitter des cérémonies réglées à leur égard: l'autre pour être à son aise, & vivre commodément. Mes freres ont de vos bienfaits plus qu'il ne faut pour cela: qu'est-il besoin qu'ils ayent un domaine? Je le redis encore une fois, j'y ai bien pensé. Laissez-là vos soupçons & vos inquiétudes. La plus solide marque de piété que je puisse donner à mes ancêtres, c'est d'assurer la fortune de mes freres, en l'empêchant de trop croître. Nous sommes dans des tems fâcheux. Les grains sont à un prix excessif. Les peuples sont dans la misère. Cela m'occupe & m'afflige jour & nuit. Dans de si tristes conjonctures, que je pense à élever mes parens, & que je leur sacrifie ce que je dois à l'Empire, moi qui suis sa mere? Non, qu'on ne m'en parle plus. On connoit mon naturel: je suis ferme dans mes résolutions: il est inutile de m'irriter par une opiniâtre résistance. Si nous voyons venir des tems plus heureux, où l'abondance & la paix régneront par tout: alors me bornant au soin de mes petits-fils, je ne me mêlerai plus du Gouvernement. Mon fils fera ce qu'il lui plaira.

Sentiment
de *Cang hi*
sur cette
Déclaration
& sur
l'Impératrice
qui
l'a publiée.

L'EMPEREUR *Cang hi* loue fort les vûes, la sagesse, & la fermeté de cette Princesse. Elle se sentoit, dit-il, des belles instructions & des bons exemples de son pere. Son attention & son zèle peuvent servir de règle & de miroir aux Impératrices dans tous les siècles.



Tchang ti traitant un jour les grands Officiers de sa garde dans un de ses appartemens du Midi, passa par hazard en s'y rendant, par devant une grande salle, où se gardoient les habits & les meubles, qui avoient été à l'usage de l'Impératrice *Quang lie* épouse de *Quang vou*, son grand-pere. A cette vûe il parut touché: il changea tout-à-coup de visage, puis sur le champ il donna ordre qu'on réservât de tout cela un habit de cérémonie propre de chaque saison: plus cinquante cassettes d'habits ordinaires. Tout le reste il le distribua aux *Vang*, leur envoyant par un Exprès ce qu'il

qu'il avoit destiné à chacun d'eux. Il fit plus pour le Vang de Tong ping qui commandoit les frontières. Il accompagna son présent d'une Lettre. La voici en notre Langue.

LE grand Officier venu de votre part, m'a instruit de tout ce qui vous regarde. Je l'ai écouté moi-même immédiatement, & j'approuve fort toutes vos démarches. Tout éloigné que je suis de vous, je m'occupe souvent de vos embarras & de vos travaux : vous ne sçauriez croire avec quelle tristesse & quelle inquiétude.

Ces jours-ci, traitant les Officiers de ma garde dans un appartement du Midi, j'ai passé en y allant par devant la salle ou se garde ce qui a autrefois servi à *Quang lie*. Confucius dit : Quand nous voyons ce qui a été à l'usage d'une personne, dont la mémoire nous doit être chère, & que cette personne n'est plus : les sentimens de tendresse & de regret naissent naturellement dans notre cœur. Je l'ai éprouvé en cette occasion. Vous êtes trop bon (a) fils & trop bon ami, pour ne pas sentir la même chose en recevant ce que je vous envoie. C'est une caisse des habits qu'a laissés l'Impératrice *Quang lie*, & un de ses ornemens de tête. Cela pourra vous être de quelque consolation dans les tems que le regret de l'avoir perdue vous affligera le plus. Et vos descendans verront par-là quels étoient de nos jours les habits de l'Impératrice. La famille de Confucius conserve encore aujourd'hui son chariot, sa chaise, son bonnet, & ses souliers. Telle est la force de la sagesse : quand elle a été singulière, elle rend recommandable pour long-tems. Il seroit naturel de vous envoyer en même tems quelque chose de *Quang vou*. Mais dès la seconde des années nommées *Tchong yuen*, ce qu'il avoit laissé fut départi à tous les *Ouang*. J'augmente seulement mon présent d'un cheval du pays de *Ouan* *. Cet animal a cela de singulier, qu'il rend du sang par un petit trou qu'il a naturellement sur l'épaule. Une chanson faite sous *Vou ti*, célèbre certain cheval qu'on nommoit céleste, & qui suoit, dit-on, du sang. Nous avons dans celui-ci quelque chose d'approchant. Hélas ! Pendant que je vous écris ceci, peut-être actuellement courez-vous pour arrêter quelque irruption, ou pour soutenir les postes que nos troupes occupent. Je pense souvent à vos allarmes, & à vos fatigues, & j'y suis tout-à-fait sensible. Traitez-vous bien, je vous le recommande, & ménagez votre fanté. (b) Je souhaite fort de vous revoir bien-tôt.

Distribu-
tion d'une
Garderobe
roiale.

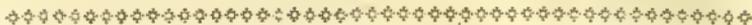
Chevaux
qui suent
périodi-
quement
du sang.

Kiang

(a) Le *Ouang* de *Tong Ping* étoit aussi petit-fils de *Quang vou*.

* Pays fameux pour les chevaux.

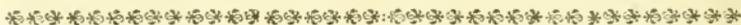
(b) Le Chinois dit comme un homme qui a soif, en sous-entendant, souhaite boire.



Kiang ké originaire de Tfi étoit fort pauvre, mais fort vertueux. Il se distingua sur-tout par sa piété envers sa mere qui étoit veuve. Tout son quartier le lui fit fort aux Magistrats, que l'Empereur en fut instruit & le fit Ta fou (a). Kiang ké devenu infirme, obtint au bout de quelque tems la permission de se retirer en son pays. Il ne fut pas oublié dans sa retraite. Tchang ti donna en sa faveur un ordre conçu en ces termes.

Piété filiale
recompensée.

Il y a quelque tems qu'un des Ta fou, Kiang ké s'est retiré pour cause de maladie. Je souhaite fort d'être instruit de l'état de sa santé. La piété filiale, principe & fondement des autres vertus, en est aussi comme le couronnement. Ké est celui qui sous mon règne s'est le plus distingué par cet endroit. Cet ordre reçu, qu'on lui fournisse du grenier public mille mesures de grain. Qu'à la huitième lune de chaque année le Magistrat du lieu lui donne du vin & un mouton, & s'informe de ma part comment il se porte. S'il (b) lui arrive accident, que dans les cérémonies ordinaires on employe un animal du second ordre.



Ho ti quatrième fils de Tchang ti fut son successeur. Lorsqu'il monta sur le Trône, l'Impératrice sa mere, conformément aux intentions du feu Empereur, publia la Déclaration suivante.

L'EMPEREUR Hiao vou ayant à punir Ou* & Yüé, pour fournir aux frais de la guerre, mit en parti le sel & le fer. Les invasions fréquentes des barbares ont été causé que cela s'est continué depuis. Le feu Empereur s'est appliqué à diminuer les corvées & les impôts. Quant au parti du sel & du fer le trouvant établi depuis si long-tems, & n'étant pas d'ailleurs

(a) Rang d'honneur considérable à la Cour.

(b) C'est-à-dire, s'il vient à mourir: mais il est de la politesse Chinoise d'éviter cette expression.

* Noms de Royaumes.

Kien yuen ti autre Empereur de la même Dynastie, entreprit de réduire Ou, (a) nomma Kiao yang kou Général de ses troupes, & l'honora de divers titres: entre autres de celui de Kai fou. Celui-ci pour s'excuser, présenta le discours qui suit.

Discours
de Kiao
yang kou
pour s'ex-
cuser d'ac-
cépter le
Comman-
dement de
l'Armée.

VOTRE Majesté par un nouvel excès de bonté, veut me donner le commandement de ses armées, & m'honorer en même tems du titre de Kai fou, &c. J'ai lû cet ordre avec respect, & avec reconnoissance. Mais, Prince, depuis dix ans que j'ai commencé à vous servir, je n'ai déjà eu que trop d'emplois honorables & importants. Je sçai le peu que je vau, & combien je méritois peu les emplois dont V. M. m'a honoré. Je merite encore bien moins ceux dont elle m'honore aujourd'hui. Je sçai aussi quelle faute c'est d'abuser trop long-tems de la faveur de son Prince. Ces pensées m'occupent jour & nuit, m'inspirent une juste crainte, & tournent en sujet de tristesse pour moi les honneurs dont Elle me comble. Une sentence des anciens dit: Recevoir les plus grands honneurs, & toucher les plus gros appointemens sans avoir un mérite bien reconnu, & sans avoir rendu des services importants, c'est fermer le chemin des grands emplois à ceux qui en sont capables, & frustrer ceux qui ont rendu de grands services, des récompenses qui leur sont dûes. A la faveur d'une alliance j'ai déjà été assez élevé, & peut-être trop. V. M. y doit prendre garde. Je vois cependant que par un effet de ses bontez, elle me destine à de nouveaux emplois, & à de nouveaux titres encore plus éclatants. Comme je ne les ai point mérité par mes services, je n'ose les accepter. Ce seroit déshonorer un si haut rang, & m'exposer en même tems à une chute funeste. Je pense depuis du tems à me retirer, pour garder le tombeau de feu mon pere. Le moyen de le faire avec ces emplois? Je crains de vous déplaire, en refusant vos bienfaits: mais d'autre part il me paroît que je serois mal de les accepter. C'est une maxime de l'antiquité, qu'on doit sçavoir se borner, & sur-tout qu'un grand Officier doit être attentif à s'arrêter où il faut. Cette maxime me paroît si essentielle, que malgré mon peu de vertu, j'ai fort à cœur de la suivre. Depuis huit ans V. M. n'omet rien de son côté, pour attirer à sa cour les gens de mérite, & pour n'en point laisser sans emploi. Mais je ne vois pas qu'on ait répondu à vos bonnes intentions. Il y a bien de l'apparence que plusieurs gens de mérite vivent dans l'obscurité & dans l'oubli: que d'autres ne sont point

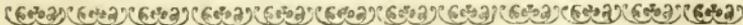
(a) Nom d'un Royaume qui faisoit partie de l'Empire, mais qui s'étoit soustrait à la dynastie Tsin.

avancez à proportion de leurs services: que cependant on m'éleve à de nouveaux honneurs & à de nouveaux emplois: pourrois-je les accepter sans rougir?

Je suis en place depuis du tems, malgré mon peu de mérite: mais après tout, je suis bien loin du rang où votre excessive bonté veut aujourd'hui me placer. Trouvez bon que je vous propose; des gens qui en sont bien plus dignes que moi. *Li hi*, *Tçeng tchi* & *Li yun* sont gens dignes de votre choix. Le premier qui est déjà *Ta fou*, joint à un désintéressement parfait de grandes vûes, une intégrité à l'épreuve, & une gravité respectable. Le second aussi *Ta fou*, vèille sur ces actions avec une attention singuliere, & ne se permet pas la moindre liberté peu réglée: c'est un homme sans reproche pour sa personne, & qui, sans flatter les passions, ou participer aux fautes d'autrui, vit cependant bien avec tout le monde. Le troisiéme qui est pareillement *Ta fou*, homme aussi intelligent & désintéressé que les deux autres, a de plus un air aisé, & des manières très-simples. Ces trois grands personnages ont vieilli à la cour: ils y ont toujours vécu & servi avec honneur: ils ont passé par divers emplois: mais leur maison n'en est pas plus riche. Me préférer à ces grands hommes, ce seroit tromper l'attente de tout l'Empire. Je suis si éloigné de vouloir être avancé au-dessus de ma portée, que je pense au contraire à me retirer: & j'ai résolu de le faire dans peu de tems. L'état présent de vos affaires m'oblige encore à différer. Mais souffrez, je vous le demande en grace, que je n'accepte point vos nouveaux bienfaits. Trouvez bon que me bornant à l'état où je suis, je me rende à mon poste sur les frontières, où ma trop longue absence peut avoir de mauvais effets.

UNE glose dit que l'Empereur ne se rendit point aux excuses de *Yang kou*, qui étoit en effet un homme de grand mérite, & de plus, frere jumeau de l'Impératrice. Il fut donc fait Général, & en moins de deux ans il réduisit *Ou*, qui jusques là s'étoit soustrait à la domination des *Tsin*.

Effet de ce Discours.



Lieou che expose à l'Empereur les avantages de la vertu Yang. Elle consiste à déférer & à céder volontiers aux autres.

NOS sages Rois de l'antiquité avoient mis en vogue la vertu *Yang*, & témoignoiient en faire une estime particulière. Ils avoient en cela deux vûes. La première, de faire en sorte qu'on leur produisît les gens de mérite. La seconde, de couper pied aux jalousies, aux intrigues & aux disputes. Tout homme estime le mérite & la vertu. Chacun est naturellement bien aisé de passer pour en avoir. Nos anciens le sçavoient bien: & quand ils recommandoient la déférence, ils étoient fort éloignés de prétendre, que par

Exposition des Avantages de la Vertu Yang.

Suite de
l'Exposition
des
Avantages
de la Vertu
Yang.

une humilité mal entendue, les gens de vertu & de mérite cédaient les honneurs & les emplois à d'autres qui manquoient de capacité & de vertu. Ce qu'ils vouloient c'étoit que les gens de mérite se déferant les uns aux autres, & se cédant volontiers mutuellement, il n'y en eût point d'inconnus ni d'oubliez. Nommoit-on quelqu'un pour un grand emploi? Il s'excusoit aussi-tôt, & proposoit en sa place ceux qu'il en jugeoit les plus capables. Si une si louable coutume pouvoit revivre, qu'il seroit aisé au Prince de faire un juste & judicieux discernement des Officiers qui le servent! L'usage est encore aujourd'hui, que quand un Officier est sur le point de s'avancer, il s'excuse au moins par cérémonie sur son peu de capacité. Mais on n'en voit plus, qui propose un autre pour remplir la place qu'on lui destine. Ainsi, à proprement parler, plus de déférence véritable parmi les grands: & dès-lors, dit Confucius, on ne peut attendre du peuple qu'envie, que querelles, & contentions. Hélas! cet esprit d'envie ne régné que trop parmi les Grands mêmes, au lieu de l'esprit de déférence. Delà deux grands maux. Souvent le mérite est dans l'oubli. Souvent quand il a paru, il est en butte à la médisance.

Quand l'esprit de déférence régnoit, ceux qui avoient un vrai mérite, jouissoient bien-tôt de la réputation qui leur étoit dûe: car chacun dans l'occasion s'empressoit de leur céder. Et comme on ne s'avise pas de céder à un homme qu'on n'estime pas: si des gens sans vertu & sans capacité entroient dans les charges, il y en avoit du moins fort peu, & on ne les voyoit gueres s'élever plus haut. Aujourd'hui les grands talens & les médiocres, sont tellement confondus, qu'il est tres-difficile au Prince d'en faire, comme autrefois, un juste discernement.

Un Roi de Tsi qui aimoit fort l'instrument de musique *Yu*, assembla jusqu'à trois cens hommes qu'il en faisoit jouer ensemble. Un certain appelé *Nan ko* qui n'y entendoit rien, voyant qu'on faisoit jouer trois cens hommes ensemble, jugea qu'avec un peu de hardiesse, il pourroit passer dans la foule. En effet, il reçut ses gages comme un autre pendant long-tems. Le Roi étant mort, son successeur fit publier qu'il aimoit encore plus que son prédécesseur l'instrument *Yu*, mais qu'il vouloit entendre jouer l'un après l'autre ces trois cens hommes. A cette nouvelle *Nan ko* s'enfuit. O que de *Nan ko* dans les emplois! depuis qu'on ne voit plus régner la vertu *Yang*, ni la louable coutume qu'on en étoit une suite.

Du moins si le mérite s'étant fait jour au travers de cette foule, & s'étant élevé aux premiers emplois, y pouvoit être en sûreté. Mais que n'y a-t-il point à craindre aujourd'hui, que l'envie & l'ambition ont malheureusement succédé à l'esprit de déférence! En effet, ne point faire du tout de fautes, c'est une chose qui n'est propre que d'une sagesse & d'une vertu du premier ordre. Aussi Confucius louant *Yen tse* qu'il chérissoit le plus de tous ses disciples, borne son éloge à dire que jamais il ne tomba deux fois dans la même faute. Or si cette foule d'aspirans ambitieux, dont la cour fourmille aujourd'hui, se trouve le chemin fermé par un homme d'un mérite supérieur, il est ordinaire qu'il s'en chagrine. Dès-lors on est disposé

à en parler mal: assez souvent on le calomnie: du moins a-t-on grand soin de l'observer, de relever & de grossir les moindres fautes qui lui échappent. Quelque favorablement prévenu que soit le Prince pour un de ses Officiers, quand il lui en vient souvent des plaintes, il ne peut se dispenser d'en examiner la vérité: s'il les trouve toutes sans fondement, c'est un grand bonheur. Mais s'il trouve qu'on dise vrai: ou il dissimule, & son autorité peu-à-peu en souffre: ou il punit tout avec rigueur, & le nombre des criminels devient si grand, qu'on peut à peine espérer de n'y être pas compris tôt ou tard. Alors non seulement les gens de mérite évitent de se produire: mais ceux mêmes qui sont en place, appréhendent un fâcheux revers, & se retirent dès qu'ils le peuvent. Or quels grands services peut espérer le Prince & l'Etat, de gens qui vivent dans de continuelles allarmes, & qui sont toujours occupez du soin de leur sûreté? Quand les choses en sont à ce point, le Prince est bien à plaindre.

Mais le moyen de remédier à ces maux? C'est de rétablir l'ancienne pratique: & cela n'est pas, ce me semble, si difficile. Parmi ceux qui sont aujourd'hui dans les grands emplois, ou sur les rangs pour y entrer, il y a des gens éclairés & vertueux. S'ils ne s'empresstent pas d'en proposer d'autres pour les emplois auxquels on les nomme, ce n'est pas qu'ils ignorent le prix & les avantages d'une telle déférence: c'est que la mode en est passée, & qu'ils suivent le torrent. Quand *Chun* donna à *Tu* l'emploi de *Se kong*: *Tu* s'excusa respectueusement, & pria avec instance qu'on le donnât plutôt à *Tsi*, à *Ki*, ou à *Kieou yu* plus dignes que lui. Quand *T* fut nommé *Tu koan*, il présenta comme plus dignes à son avis, *Tchu*, *Hou*, *Heong*, & *Pa*. *Pe y* en usa de même, lorsqu'on le chargea du soin des rit. Il voulut céder à *Kouei* & à *Long*. Enfin, dans ces anciens tems, ceux qu'on élevoit en usoient ainsi. L'usage qui subsiste encore aujourd'hui, quand on est élevé à quelque charge, de présenter un écrit à l'Empereur en action de grâces, est, ce me semble, un petit reste de ce qui se pratiquoit anciennement avec tant de fruit. On en peut profiter. Il n'y a qu'à régler une bonne fois que ces écrits qui ne contiendront que des remerciemens en l'air & des excuses frivoles, soient absolument rejettez: & qu'on ne fasse passer au Prince, que ceux où en s'excusant, on indiquera de bons sujets capables de l'emploi dont il s'agit. Chacun le fera sans doute. Alors il ne tiendra qu'à l'Empereur de comparer ceux qu'on lui propose, & de préférer en chaque rang ceux à qui plus de gens défèrent. Alors bien des gens capables qui vivent aujourd'hui dans la retraite, uniquement occupez de leur propre perfection, seront obligés de se produire, & de servir l'Etat dans les grands emplois. Ceux-mêmes qui ambitionnent ces grands emplois, s'efforceront de mériter par leur conduite, que bien des gens les proposent. Le choix des Officiers sera fondé, pour ainsi dire, sur le jugement de tout l'Empire. Le Prince verra par les yeux de presque tous ses Officiers le mérite de chacun d'eux. Dès-lors cesseront les vains discours, & les intrigues secrètes qui perdent tout. Si donc, sans faire attention que ce projet vient d'une personne, dont les lumières sont fort bornées, ceux qui tiennent au-

jourd'hui les premiers rangs, l'appuyoient auprès du Prince, & en procuroient l'exécution: je crois qu'ils rendroient à l'Etat le plus important service qu'on puisse en ce tems-ci attendre d'eux.

Sous la même Dynastie, Tfin yu pou ouvrit un grand Collège à Pan yang. Il le fit connoître par un écrit où il en exposoit les règles. Il s'y rendit plus de sept cens jeunes étudiants. A la première ouverture des classes, Yu pou leur fit le petit discours qui suit.

Discours à l'ouverture d'un Collège.

VOUS voici, jeunes étudiants assemblez en fort grand nombre, tous destinez à remplir un jour les emplois les plus importants, tous dans la fleur de l'âge, & pleins d'une ardeur qui fait plaisir. Aujourd'hui s'ouvre pour vous cette nouvelle académie. Qu'y venez-vous faire? Vous y venez apprendre sans doute à bien parler, à bien écrire, & particulièrement à bien vivre. Vous y venez jeter les fondemens d'une éminente vertu, vous rendre capables de ce qu'il ya de plus grand dans la république: en un mot étudier sérieusement la véritable sagesse.

Il est important de vous avertir que d'abord ce genre d'étude n'a rien de fort agréable & de fort piquant: qu'il arrive assez souvent que les commencemens se goûtent peu: mais avec le tems, c'est tout autre chose. Différens exercices se succèdent les uns aux autres: on s'y perfectionne peu-à-peu, on acquiert chaque jour par la lecture de nouvelles connoissances, on fait soi-même des découvertes, on s'étudie à les approfondir, l'esprit s'ouvre, le cœur se dilate, on sent ce que vaut cette sagesse: on goûte dans sa recherche un plaisir qui passe tout autre plaisir particulier, & qui les vaut tous ensemble. Enfin l'on est heureusement surpris de se trouver tout changé, sans qu'on se soit presque apperçû comment s'est fait ce changement. Oûi la teinture que prend l'esprit & le cœur, en étudiant avec ardeur & avec constance, l'emporte pour la durée, sur les teintures les plus estimées. Celles-ci s'effacent à la longue, ou perdent beaucoup de leur lustre. L'autre n'est point sujette à ce dépérissement, quand elle a été bien prise.

Pour la bien prendre, il faut imiter en quelque chose les teinturiers. Ces artisans commencent par bien préparer l'étoffe qu'ils ont à teindre: après quoi ils donnent à ce fond les couleurs qu'ils lui destinent. C'est ainsi que tout homme sage en use dans la morale. Au-dedans un cœur pur & droit, au-dehors des actions qui y répondent. Voilà ce qui est essentiel & indispensable: mais chacun peut y donner plus ou moins de lustre, selon les dispositions plus ou moins heureuses qu'il a, & selon son application plus
ou

ou moins constante. Au reste, quoique les talens ne soient pas égaux, quand on ne profite pas de l'étude, c'est bien moins faute de talent, que manque de résolution. On peut être bien monté, dit le proverbe, sans avoir le cheval * *Ki*: sans égaler tout-à-fait *Yen tse* † on peut être bon disciple. Le grand point est d'être constant. Vous commencez à couper ou à scier, puis vous cessez aussi-tôt: fût-ce un arbre tendre ou pourri, on ne pourra ni le couper, ni le scier fort vite. Au contraire en continuant le travail, on taille & on scie le marbre le plus dur.

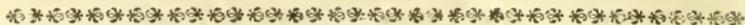
Courage donc, jeunes étudiants, vous voici dans ce collège uniquement occupé à vous instruire des grandes règles, qui nous ont été laissées par nos anciens sages. Avec les secours que vous avez, vous pouvez espérer d'avancer beaucoup dans peu d'années, de vous faire bien-tôt respecter de ceux de votre âge, de vous attirer les éloges du public, de vous faire même estimer des gens qui sont en place à la cour, & d'entrer par là de bonne heure dans les emplois. Il s'est trouvé quelques gens, qui, sans se retirer comme vous, sans avoir les secours que vous avez, & même avec des empêchemens de nature, ou de fortune, n'ont pas laissé de devenir d'excellentes plumes, de fameux Ministres, & de très-grands hommes: mais c'étoient des gens extraordinaires, & qui ne peuvent servir de règle. Celui qui n'a pas des talens si rares, doit travailler à former, pour ainsi dire, un grand fleuve, en ramassant peu à peu de l'eau: ou à élever une montagne, en unissant des grains de sable. Ce sont des entreprises de nature à ne pouvoir réussir sans constance. Telle est la votre, jeunes étudiants. Mais aussi, pourvu que renonçant pour un tems à tout autre soin, vous vous appliquiez tout de bon & avec ardeur: que vous rapportiez à un but toutes vos études: vous avancerez infailliblement beaucoup. Et quoique vous ne puissiez peut-être pas marcher tous d'un pas égal, il n'est cependant aucun de vous qui ne puisse aller très-loin.

Dans le livre d'où ces pièces sont tirées, on loue fort *Yu pou* de ce que vivant dans un tems, où l'éloquence, la politesse: & la sagesse des anciens, étoient fort négligées, il travailla de toutes ses forces à y remédier.

* Cheval fameux.

† Celui que Confucius aimoit le plus de ses Disciples.





Sous la même Dynastie Tsin, l'Empereur Ming ti, peu après être monté sur le Trône, voulut donner un important Emploi à Yu leang, qui, sous le règne précédent, avoit été avancé dans la Guerre : Yu leang, pour s'excuser, présenta le Discours qui suit.

Excuse de
participer
aux hon-
neurs pu-
blics.

P RINCE, depuis dix ans & plus, je suis dans les emplois. Il est rare qu'on y avance si promptement & à si peu de frais que je l'ai fait : j'en suis redevable aux bontez du feu Empereur, & j'en ai la reconnoissance que je dois. Mais je n'ignore pas aussi que les graces doivent avoir quelque proportion avec le mérite, & qu'une faveur excessive en élevant trop un homme, l'expose aux plus grands revers. Sçavoir s'arrêter où il faut, est une maxime de sagesse pour tout le monde : elle me convient plus qu'à personne. Aussi suis-je très-éloigné d'ambitionner de nouveaux honneurs, & je le suis encore plus de les vouloir obtenir au préjudice de ceux qui en sont plus dignes que moi. Je suis monté sous le feu Empereur aux premiers degrés de la milice. J'en suis redevable bien moins à mon mérite, & à mes services, qu'aux bontez que lui inspiroit pour moi une alliance des plus proches. Cependant comme il se produisoit alors très-peu de gens qui fussent de mise, cette disette a pu justifier l'honneur qu'il m'a fait. Aujourd'hui les choses sont sur un autre pied. Sous l'heureux règne de V. M. nous voyons à la cour & dans les provinces un grand nombre de gens du premier mérite, tous également attachez à votre service. Me donner dans ces conjonctures l'emploi que V. M. veut bien m'offrir, & réunir en ma personne ce qu'il y a de plus important dans la robe & dans les armes, souffrez que je le dise : c'est, ce semble, vous éloigner de cette souveraine équité, qui a déjà rendu si célèbres les commencemens de votre règne. C'est du moins donner occasion à ce qu'on vous soupçonne de vous conduire par des inclinations particulières.

Etant frere de l'Impératrice, je vous appartiens de près. Vous sçavez combien dans les siècles passez l'élévation de tels alliez a causé de troubles, & combien le souvenir de ces malheurs rend odieux à tout l'Empire le choix qu'on fait d'eux, sur-tout pour des emplois qui leur donnent part au gouvernement. Profitez de ces connoissances. Quand j'aurois des talens plus grands que je n'ai : quand vous les jugeriez vous pouvoir être très-utiles, il seroit toujours de la sagesse de vous en priver, plutôt que d'aller contre un préjugé si universel, & fondé sur tant de tristes événemens. Vouloir absolument passer par dessus, ce seroit nourrir les soupçons & les murmures dans le cœur de vos sujets, & vous exposer aux plus grands malheurs.

Il ne fuffiroit pas même pour parer à ces inconveniens, que vos Ministres & vos grands Officiers pénétraffent la droiture de vos intentions, & approuvaflent votre choix. Car enfin le moyen qu'ils allaffent de porte en porte le justifier à tout l'Empire? J'aurois naturellement autant qu'un autre à voir augmenter mes richesses & mes titres. Je fuis fort éloigné d'être insensible aux nouveaux honneurs que V. M. veut bien m'offrir. D'ailleurs la maniere dont elle l'a fait, & le rang qu'elle tient, me font craindre qu'elle ne s'offense de mon refus, & que ce refus ne m'expose à perdre mon rang, ou même la vie. Quoique j'aye bien peu de lumières, je ne fuis pas aveugle jusqu'à ce point, que de vouloir fans raison m'exposer à vous déplaire, & à tout ce qui peut s'enfuir. Mais instruit par les événemens des tems passez, je crains d'être une occasion de troubles, & le bien de votre Etat m'est infiniment plus cher que ma fortune & que ma vie. C'est ce qui m'a fait souhaiter plus d'une fois de me retirer: & c'est aussi ce qui m'engage à refuser le nouvel emploi, dont V. M. m'honore. Pesez, je vous en prie, le motif que j'ai de vous représenter librement, qu'il ne convient point que je l'accepte. Si V. M. juge que de lui résister ainsi, ce soit un crime, jen subirai le châtement sans regret, & je regarderai le jour de ma mort, comme le commencement de ma vie.

MING TI se rendit à ces représentations, & nomma un autre.

Effet de
cette Ré-
montran-
ce.

L'Empereur Hiao ven ti par une Déclaration publique invita tous ses Sujets à l'aider de leurs conseils. Après avoir exposé dans sa Déclaration ce qu'on a déjà vu dans d'autres semblables, l'exemple des sages & fameux Empereurs de l'Antiquité, & les inconveniens de la pratique contraire à la leur, il conclut sa Déclaration en ces termes.

NOTRE intention est donc, & nous souhaitons fort que tous nos Sujets, depuis nos plus grands Officiers jusqu'aux plus petits, les simples Lettrez, les marchands, les artisans & autres, nous exposent ce qu'ils croiront être avantageux à l'Etat, & capable de contribuer au bonheur des peuples. De même ce qu'ils jugeront être défectueux dans le gouvernement présent, & sur-tout ce qui leur paroitra pouvoir nuire aux bonnes mœurs & à la vertu. Je leur recommande à tous, non-seulement de ne me rien cacher en ce genre, mais encore de s'expliquer librement & sans détour. Ce ne sont point de beaux & de longs discours que je demande, mais de bons mémoires courts & pleins, que je puisse examiner par moi-même. Il sera d'autant plus facile à ceux qui me les donneront, d'y évi-

ter les fautes capables de m'offenser, & à moi d'en tirer pour mon instruction l'utilité que j'en espere.

On présenta à l'Empereur Suen vou ti un poulet qui avoit quatre aîles & quatre pieds. Tsoüi quang avoit alors à la Cour l'emploi de Tai tchang. L'Empereur qui l'estimoit, lui envoya ordre de dire ce qu'il pensoit sur ce monstre. Tsoüi quang prit cette occasion de donner à l'Empereur des avis sur sa conduite. Voici l'Écrit tout entier, tel qu'il le présenta.

Conseils
donnés à
un Empe-
reur.

J'AI lû dans l'histoire des cinq éléments, livre fait du tems des Han, que sous le règne de Suen ti, dans un appartement du palais, une poule devint coq quant au plumage, sans changer du reste. Sous le règne de Yuen ti, chez un des Ministres d'Etat, une poule qui couvoit, changea peu à peu, & devint coq. Elle en avoit la tête, la crête, les éperons, le chant, & elle appelloit à foi les poules. Dans une des années nommées Yong kuang, on présenta à l'Empereur un coq auquel il étoit venu des cornes. Lieou biang qui vivoit alors, interpréta ces prodiges. Il dit que les poules, animaux domestiques, représentoient ceux qui approchoient le Prince: & que ces changemens monstrueux avertissoient l'Empereur, qu'il tenoit près de sa personne des gens qui tramoiérent de mauvais desseins, & qui pensoient à troubler l'Etat. Il indiqua nommément Che bien, qui étoit alors en faveur. En effet la première des années nommées King ning, Che bien fut jugé coupable, & vérifia l'interprétation. Sous l'Empereur Ling ti, la première année nommée Kuang ho, il arriva aussi qu'une poule changea entièrement de plumage, & devint semblable à un coq, à la tête près. L'Empereur ayant ordonné aux grands Officiers de raisonner sur cela, & de lui rapporter ce qu'ils en auroient pensé, Tsai y répondit pour tous, & dit: la tête est ce qu'il y a de principal, c'est le symbole du souverain. Tout le corps de la poule a changé, la tête non. Pour répondre comme il faut à ce présage, il faut que sa Majesté change sa manière de gouverner: sans quoi les malheurs seront extrêmes. En effet peu après vint la révolte de Tchang ko, qui mit le trouble dans l'Empire. L'Empereur qui régnoit alors, ne changea en rien la dureté de son gouvernement. Il vexa de plus en plus ses sujets: il y eut de tous côtes des révoltes, & le trouble fut général. Lieou kiang & Tsai y étoient deux hommes fort éclairés: leurs interprétations furent confirmées par l'événement. Or, quoique le poulet dont il s'agit aujourd'hui, soit différent pour la figure des poules extraordinaires de ce tems-là, il souffre les mêmes interprétations, & le pré-

présage en est fort à craindre. Ces pieds & ces ailes en plus grand nombre que d'ordinaire, sont les symboles de gens qui cabalent, & s'unissent pour troubler. Ces ailes & ces pieds sont de différentes grandeurs. Il y a des broüillons de plus d'une sorte: mais ni ces quatre pieds, ni ces quatre ailes n'ont leur grandeur naturelle: les parties sont encore foibles: il est aisé de les dissiper.

C'est une opinion commune que les calamitez & les monstres sont des présages, & en même tems des avis & des instructions aux Princes. Ceux qui sont sages, en les voyant, rentrent en eux-mêmes, & tout tourne heureusement à leur égard. Au contraire les Princes sans lumières n'en deviennent que plus aveugles, & cet aveuglement aboutit aux derniers malheurs. Le *Chi king*, le *Chu king*, le *Tchun tsiou*, l'histoire des *Tsin* & des *Han* en fournissent bien des exemples que V. M. sans doute n'ignore pas. N'y auroit-il donc point de nos jours quelque nouveau *Che bien* à la cour? Du moins est-il certain que sur nos frontières au Midi, il a péri bien du monde: qu'on y voit la campagne couverte d'ossements sans sépulture. Ce n'est pas sans douleur & sans murmures, que les vivans le voyent, & les ames de ces corps morts y sont sans doute encore plus sensibles. Les troupes envoyées vers *Tyang* ont aussi beaucoup souffert. Voici le sort des chalcurs: elles ne sont point encore de retour. Du côté de *Tong tcheou*, d'un grand nombre de gens occupez aux convois des vivres, il en est revenu fort peu. Le peuple enfin est acablé de travail & de misere, & rien n'est aujourd'hui plus commun que de voir des gens qui se pendent de désespoir, ou qui s'étranglent eux-mêmes. Jugez où en est l'agriculture. Les terres & les métiers ne furent jamais en un si triste état. O que *Kia y* & *Kou yang*, s'ils vivoient, jetteroient de hauts cris dans leurs remontrances! Vous êtes établi pour tenir lieu de pere & de mere à vos peuples: au lieu de paroître sensible à ce qu'ils souffrent, & de travailler efficacement à les soulager, vous vous livrez tout entier à vos plaisirs, & vous exposez même votre Empire. Comment ne vous rapellez-vous point combien il a coûté à *Tai tsiou*. Vous êtes né avec un esprit fort pénétrant: servez-vous de ses lumières. Examinez avec une juste crainte les vûes de *Tienti*. Traitez tous vos Officiers selon les rites: mais contenez-les aussi tous dans le devoir. Souvenez-vous de *Teng tong*, & de *Tong bien*. Ce fut la faveur même de leur Prince, qui, pour être excessive, les fit périr: Aquittez-vous aux tems ordinaires des cérémonies réglées. Honorez les vieillards & les sages. Appliquez-vous à procurer la paix à vos peuples donnés à propos des ordres pour le soulagement des pauvres. Retranchez pour cela de votre dépense. Moins de repas, moins de travaux inutiles, moins de concerts, moins de vin. Donnez le jour aux affaires, la nuit au repos: ne laissez approcher de votre personne que gens éclairez & sincères. Eloignez en tous les flatteurs. Alors il n'y aura plus que d'heureux présages.

L'EMPEREUR prit bien ces avis. Quelques jours après *Tu Kao* & quelques autres qui cabaloient secrètement, furent découverts, convaincus, & punis de mort. Cela fut cause que l'Empereur estima de plus en plus *Tsou quang*, & le traita toujours avec distinction.

Effet de
cette Piece.

Sous



Sous la même Dynastie King tching proposa à l'Empereur de lever les défenses faites sur le Sel. Dans la Supplique il dit ce qui suit.

Conseils
pour abolir
des sub-
des.

LE livre des rits au chapitre *Tuo leng*, dit nettement qu'il ne faut point défendre au peuple, de prendre dans les forêts, dans les montagnes, dans les prairies & dans les lacs, ce qui peut servir à leur nourriture, comme gibier, fruits & choses semblables. Il veut même que les propriétaires soient les premiers à y inviter, & y conduire ceux qui ont besoin de quelques-unes de ces choses. Aussi veut-il en même tems que quiconque usera de force, & prendra par violence, soit sans remission puni de mort. Cela s'appelle vouloir qu'on s'aide & qu'on se communique ce qu'on a. Il est vrai que dans le livre des rits du tems des *Tcheou* on lit des défenses de pêcher, &c. mais ce n'étoit que pour un certain tems, & pour empêcher que la pêche faite hors de sa saison ne nuisît à la multiplication des poissons, & n'épuisât les rivières & les lacs. Bien loin que ces défenses fussent à charge, elles serçoient & multiplioient le poisson au profit des peuples.

Le premier soin d'un pere de famille, c'est de pourvoir abondamment à la nourriture de ses enfans : c'est de quoi il se fait sur-tout honneur. A plus forte raison le souverain qui est le pere & la mere de ses peuples, en doit-il user de la sorte. On ne voit point un riche pere de famille disputer à ses enfans un peu de vinaigre, ou semblable bagatelle propre à reveller l'appetit. Convient-il que le souverain d'un riche & puissant Empire soit moins bon à ses sujets, & leur dispute une chose des plus communes que *Tien* forme pour leur usage ? C'est cependant ce qui se fait en leur défendant le sel. Je sçai que le motif de cette défense bien plus ancienne que votre règne, & que votre dynastie, est ce que le Prince en retire. Mais n'est-ce point imiter un homme, qui quoique riche, n'auroit soin que de sa bouche & de ses dents, & négligeroit le reste du corps ? Tous les sujets, hommes & femmes, ne travaillent-ils pas pour le souverain ? Ce qu'ils lui fournissent par an, ne suffit-il pas pour soutenir sa dignité, & pour entretenir ce qu'il faut de troupes ? Un Prince, pour qui tant de gens travaillent, peut-il raisonnablement craindre de manquer ? Convient-il qu'une telle crainte lui fasse interdire au peuple ce que lui offrent quelques étangs ? Les anciens Rois en usoient bien autrement. Leur premier soin étoit de pourvoir abondamment aux besoins des peuples : par-là ils les rendoient attentifs & dociles à l'instruction qui suivoit. Voilà ce qui les a rendus célèbres : voilà de quoi le *Chi king* les loue.

Je suis un homme peu intelligent, & dont les vûes sont fort courtes : mais j'aime à lire, & je lis beaucoup. Quand après avoir vû dans nos anciens

ciens livres les vestiges qui nous restent de la bonté des Rois pour leurs peuples, je viens à certains livres du moien âge, où je trouve impôts sur impôts : je ne puis m'empêcher de dire en soupirant : Quelle différence des anciens tems à ceux qui sont plus voisins des notres ! Qu'on étoit au large dans ces premiers tems ! Qu'on est à l'étroit maintenant ! Plusieurs dynasties se sont suivies sans presque adoucir le joug. La votre, Prince, a l'honneur d'avoir déjà bien commencé. Elle a presque réduit les levées aux droits ordinaires en grains & en étoffes. Quels éloges n'en a-t-elle pas déjà recûs dans les contrées les plus reculées ? Les Rois que leur dignité élève au-dessus du commun des hommes, doivent aussi porter la vertu plus haut. C'est leur devoir, c'est leur honneur, c'est leur véritable intérêt. *Tai wang* par le mépris qu'il fit d'un bijou, se soumit & s'attacha un peuple entier. On nous représente au contraire dans l'Ode *Kié tchu*, un Roi odieux & malheureux, pour avoir sur-chargé ses peuples. Ainsi, quoique vos prédécesseurs ayent porté loin la bonté pour leurs sujets, je souhaiterois pour l'honneur de votre règne, que V. M. y ajoutât encore.

Deux choses, dit-on, sont communément très-funestes au Prince. La trop grande libéralité des grands Officiers, & son avarice propre. S'il est peu digne d'un Prince, & même dangereux pour lui, d'ouvrir avec peine ses trésors : combien plus le sera-t-il de disputer à ses peuples le profit d'une saline ? On le dit, & il est vrai : il vaut bien mieux pour le Prince faire des amas chez ses sujets, que d'en faire dans ses greniers & dans ses coffres. Quand les amas se font chez les peuples, ils sont contens, & le Prince est riche. Quand ils se font uniquement pour les greniers, & pour le trésor royal, les peuples sont pauvres & mécontents. Lorsque les peuples sont mécontents, le moyen de les instruire avec fruit, & de leur inspirer avec succès l'amour de la vertu ? Tandis que les peuples sont pauvres, le Prince peut-il être long-tems riche ? Je souhaiterois donc que V. M. en-chérissant sur les bontez de ses ancêtres, voulût bien lever les défenses sur les salines, & faire seulement quelques réglemens pour les entretenir & les conserver.

L'EMPEREUR ayant ordonné qu'on délibérât sur cette supplique : les principaux du conseil furent d'avis que la défense subsistât. Elle est très-anciennement, dirent-ils : & dans les dynasties précédentes, quand on a délibéré sur cela, on a toujours conclu à la maintenir. Il est vrai que dans la suite de tems elle a occasionné des murmures & quelques troubles parmi le peuple. Mais ce n'est pas à cette défense qu'il faut s'en prendre : c'est à la négligence, ou à la malice des commis.

Examen
de cette
Supplique
& sa desti-
née.

Nonobstant l'Avis du Conseil, l'Empereur fit publier la
Déclaration suivante.

IL est vrai que la défense sur le sel est fort ancienne, & qu'elle a passé comme en régle. Mais toutes les dynasties ne se ressemblent pas. Dans certaines on a plus cherché le bien des peuples que dans d'autres. Pour moi, dès-là que quelque chose peut contribuer à rendre mon peuple heureux, à lui faciliter l'attachement aux rits, & l'amour de la vertu: il me suffit pour l'embrasser, qu'il n'y ait rien contre la raison. C'est ce qui paroît dans ce que m'a proposé *King tching*. Ainsi dès qu'on aura fait les régiemens convenables pour la conservation des salines, que la défense cesse. Qu'on publie notre présente ordonnance, & qu'on l'exécute.

Après que l'Empereur Ven ti, Fondateur de la Dynastie Souy, eut réduit le Royaume Tchin,* tous ses Officiers applaudissant à sa victoire, lui proposerent de choisir quelque Montagne pour y aller faire la cérémonie nommée Fong tchen. Ven ti rejetta la proposition, & pour qu'on ne revînt pas à la charge, il publia l'Ordre suivant.

J'AI envoyé un de mes Généraux, pour ranger à la raison un petit Royaume rebelle. L'expédition a réussi. Qu'est-ce que cela? Cependant chacun me flatte & m'applaudit. On me presse même, tout peu vertueux que je suis, de faire la cérémonie *Fong tchen* sur quelque montagne fameuse. Pour moi, je n'ai jamais ouï dire que *Chang ti* puisse être touché par des discours vains & frivoles. Je défends absolument que désormais on m'en parle.

* Du tems de la Soui.

Lettre du même Empereur Ven ti, Fondateur de la
Dynastie Souy, à Tang Roi de la Corée.

DEPUIS que Tien * m'a mis sur le trône, je n'ai rien eu de plus à cœur, que le bonheur & le repos des peuples qui me sont soumis. En vous laissant la possession de ces régions maritimes, j'ai voulu faire connoître à tout l'univers, combien je suis éloigné de toute cupidité: & que je ne me propose en régnant, que de rendre mes sujets vertueux & contents. Mais j'ai bien prétendu aussi que de votre côté vous demeureriez dans le devoir, que vous entreriez à proportion dans les mêmes vûes, & qu'en bon sujet vous imiteriez mon exemple. Cependant j'apprens que vous inquiettez vos voisins. Vous resserrez, dit-on, de près *Ki tan (a)*, & lui ôtez toute liberté. Vous faites sur *Mei ho* des exactions de plus d'une forte. D'où vient cette envie de nuire? Et comment ôcez-vous véxer des Etats qui me sont soumis? Si vous avez besoin d'ouvriers, je n'en manque pas. Que ne m'en demandez-vous? Il y a quelques années que vous travaillez soudement à faire des amas & des réserves: que vous avez pour cela vos agens de côté & d'autre, & que vous succez ces petits Etats. Pourquoi tout cela? Si ce n'est que vous avez formé de mauvais desseins, & que craignant qu'on ne les découvre, vous faites tout à la dérobée.

Un Envoyé de ma cour est allé vers vous. Je me proposois en l'envoyant, de vous donner comme à un étranger mon sujet, une marque de bonté & de considération. Mais je prétendois bien aussi qu'après s'être instruit de ce qui regarde vos sujets, il vous donnât de ma part quelques bons avis sur la manière de les gouverner. Cependant vous l'avez fait garder à vûe, & vous l'avez tenu comme en prison dans son hôtel. Vous avez caché autant que vous l'avez pû, son arrivée à vos sujets. Les Officiers de votre cour, à qui vous ne l'avez pû cacher, ont eu défense de l'aller voir. Enfin vous lui avez, pour ainsi dire, fermé les yeux & les oreilles, & vous avez paru craindre qu'il pût s'informer de l'état des choses. Je n'ai pas laissé de sçavoir, par une autre voie, toutes vos menées. Elles ne sont point d'un bon sujet. Je vous ai laissé la possession d'une grande étendue de terres: je vous ai donné le titre & les honneurs de Roi †. Enfin je vous ai comblé de bienfaits. Tout l'Empire en est instruit. Tout cela ne suffit point pour vous assurer de mes bontez. Vous manquez de reconnaissance, vous témoignez vous défier de moi: & vous vous rendez suspect vous-même en envoyant, sous divers prétextes, des gens qui examinent en secret ce qui se passe à

Répri-
mandes
d'un Sou-
verain à
son Sujet.

* Le Ciel.

(a) *Ki tan* & *Mei ho*, noms de deux petits Etats voisins de la Corée.

† *Vang*.

à ma cour. Est-ce ainsi qu'en usé un sujet fidèle & hors de tout reproche?

Malgré tout cela, comme j'impute en partie vos fautes au trop peu de soin que j'ai eu de vous instruire de vos devoirs: je veux bien oublier le passé. Mais il faut désormais vous corriger, répondre à mes bontez par une soumission réelle & sincère: remplir exactement les devoirs de sujet étranger: suivre & imiter mon gouvernement: au lieu de haïr & d'inquiéter ces autres étrangers vos voisins, leur inspirer par votre exemple la soumission & la vertu: & sur tout vous souvenir que, s'ils sont plus foibles que vous, ils sont comme vous, mes sujets. Au reste, n'espérez pas me tromper par une vaine apparence. C'est tout de bon qu'il faut changer. Si vous le faites, je vous traiterai en bon sujet. Content de vous avoir converti, je ne penserai point à vous punir. La bonté & la justice est ce qu'estimoient sur toutes choses nos sages & anciens Empereurs. Tout éloigné que je suis de la vertu de ces grands Princes, je me fais cependant un devoir de les imiter. Tout mon Empire en est instruit: & cela seul doit vous ôter vos craintes & vos défiances.

Si après la parole que je vous donne, j'envoyois contre vous des troupes: que diroient sur moi vos sujets? Que diroient sur-tout les étrangers soumis, comme vous, à mon Empire? Déposez donc vos soupçons, changez de conduite, & soyez tranquille. J'ai subjugué *Tchin*, il est vrai: mais si vous demeurez dans le devoir, cela ne doit point vous allarmer. Tout le monde sçait que c'est *Tchin* qui m'a forcé à le punir. Il avoit à bien des reprises, attaqué le *Heou* de *Fong* qui m'est fidèle, & lui avoit tué bien du monde. Il a pillé de côté & d'autre, & a eu la témérité de le faire même jusques sur mes frontières. Je lui avois plus d'une fois pendant l'espace de dix ans, donné des avis sur sa conduite. *Tchin*, au lieu d'en profiter, devenu fier par mes bontez, & comptant sur le *Kiang* (a) qui couvre ses terres, n'a fait cas ni de mes avis, ni de mes menaces. Il a même ramassé le plus qu'il a pu de troupes, & a paru me défier par son insolence. Forcé par une révolte si manifeste, j'ai envoyé contre lui un de mes Généraux avec assez peu de troupes. L'expédition n'a duré qu'un mois. Une matinée m'a fait justice d'une obstination de dix ans, & la défaite de *Tchin* a été suivie d'une paix univérsele. Les *Chin* * & les hommes s'en réjouissent. Vous seul, dit-on, en gémissiez & preniez des allarmes: je ne vois pas trop pourquoi. Comme ce n'a point été la crainte de *Tchin* qui m'a engagé à vous bien traiter, sa défaite n'est point pour moi une raison de vous opprimer. Mais si j'étois d'humeur à le vouloir faire, qui vous mettroit à couvert? Quelle comparaison des eaux du *Lia* †, qui sont vos frontières, avec le grand *Kiang* qui couvroit *Tchin*! Votre Royaume à-t-il plus d'hom-

(a) *Kiang* signifie fleuve. C'est aussi le nom propre du plus grand fleuve de cet Empire.

* *Chin* Esprits.

† Nom de fleuve:

d'hommes que n'en avoit *Tchin*? Non, sans doute. Et si je voulois punir vos fautes passées, comme elles le méritent, il me coûteroit peu de le faire: je n'aurois qu'à envoyer contre vous, comme contre lui, quelqu'un de mes Officiers: mais je n'aime point à nuire. Ainsi je prens le parti de la plus grande modération: je vous avertis, je vous inlruits, & vous donne le tems de vous coriger. Répondez comme il faut à mes bontez, vous vivrez tranquile & heureux.

Tai tsong* le second Empereur de la Dynastie Tang, que les Historiens comparent aux plus fameux Princes de l'antiquité, fit un écrit sur la différence du bon & du mauvais Gouvernement, & sur la difficulté de bien régner. Comme il le faisoit principalement pour son usage, il l'intitula le Miroir d'or, ou le précieux Miroir.

APRÈS avoir donné chaque jour le tems nécessaire à expédier les affaires de mon Empire, je me fais un plaisir de donner ce qu'il m'en reste, à promener ma vûe & mes pensées sur les histoires du tems passé. J'y examine les mœurs de chaque dynastie, les exemples bons & mauvais de tous les Princes, les révolutions, & leurs causes. Je le fais toujours avec fruit, & je l'ai tant fait que j'en puis parler. Toutes les fois que je lis ce qu'on dit de *Fo hi*, de *Hoang ti*, & de l'incomparable gouvernement de *Yao* & de *Chun*, je m'y arrête toujours. Je goûte, j'admire, je loue, & je ne m'en lasse point. Quand je viens à la fin des *Hia* & des *Yng*, aux *Tsin*, & à certains régnes des *Han*, je me sens saisi d'une crainte inquiète. Il me semble marcher sur une planche pourrie, ou sur une eau profonde tant soit peu glacée. Quand j'examine d'où vient que tous les Princes souhaitant de régner tranquiles, & de transmettre leur Empire à une nombreuse postérité, il arrive cependant tant de troubles, & de si fréquentes révolutions, je trouve qu'il n'y a point de cause plus ordinaire, que le peu de soin qu'ont les Princes de réfléchir sur eux-mêmes, & l'éloignement qu'ils ont d'entendre ce qui peut les chagriner. Par là ils demeurent jusqu'à la fin aveugles sur leurs devoirs & sur leurs fautes: & cet aveuglement les fait périr. Que cette vûe m'inspire de crainte!

C'est pour éviter cet aveuglement, qu'après avoir vû par la lecture de l'histoire, quels sont les principes du bon gouvernement, & quelles sont les

Maximes
de Gou-
verne-
ment.

* Du tems de la dynastie Tang.

Suite des
Maximes
de Gouver-
nement.

les sources des plus grands troubles : je me fais à moi-même de tout cela comme un miroir, où je puisse voir mes défauts pour travailler à les corriger. Le caractère le plus essentiel d'un bon gouvernement, c'est de s'élever aux grands emplois que des gens de vertu & de mérite. Un Prince qui a cette attention jouit d'un règne heureux & il n'y a rien de plus d'angé-reux & de plus fatal pour un Etat, que d'en user autrement. Un Prince se trouve-t-il dans quelque embarras ? Il ne manque point de consulter ses Ministres & ses autres grands Officiers. S'ils se trouvent être tous gens éclairés, fidèles, zélés : quelque grand que soit l'embarras, il est rare qu'il aboutisse à tout perdre. Et ce qu'on ne peut trop déplorer, le mal est que fouvont les Princes peu attentifs à ce choix, s'occupent de vains plaisirs. O qu'ils feroient bien mieux de se faire un plaisir de leur devoir : mais surtout d'un devoir aussi important qu'est le choix de bons Officiers, & surtout de bons Ministres !

On dit communément que *Chun* & *Yu*, ces deux grands Princes, n'aimoient point le plaisir : & qu'au contraire les deux tyrans *Kié* & *Tcheou* l'aimoient beaucoup. Pour moi, je dis tout le contraire. La mauvaise conduite de *Kié* & de *Tcheou* leur coûta mille inquiétudes, abrégéa le cours de leur vie, troubla par conséquent leurs plaisirs, & les rendit fort courts. Cela s'appelle-t-il aimer le plaisir ? Au contraire n'est-ce pas l'aimer véritablement, que de l'aimer comme *Chun* & *Yu*, qui durent à leur sagesse & à leur vertu une vie longue & tranquille, & qui par là goûterent à loisir les plaisirs inséparables d'un règne heureux & paisible ? Il faut avouer que les tempéramens & les naturels sont différens : qu'il y en a de bons & de mauvais : & que dans chacune de ces espèces il y a divers degrés. Les vertus & les actions de *Yao*, de *Chun*, de *Yu*, & de *Tang*, donnent lieu de croire que *Tien* * les avoit bien partagés. Il n'en étoit pas ainsi de *Kié*, de *Tcheou* de *Yeou*, de *Li* : les cruautés & les brutalitez de ces méchans Princes le prouvent assez. Il est cependant vrai de dire que le bonheur des Princes & de leurs Etats, dépend moins de la différence des tempéramens & des naturels, que du soin de tenir en tout le juste milieu, que dicte la raison commune à tous.

Nous lisons dans *Ou ki* qu'un Prince de *Sang* † s'occupant uniquement de certains exercices de vertu, & n'égligeant d'avoir des troupes, perdit ses Etats : que le Prince d'*Y* périt aussi, mais par une voye toute opposée, en ne comptant que sur ses forces, & négligeant la vertu. Aussi Confucius dit-il, que dans le gouvernement d'un Etat, il faut un juste tempérament de bonté & de fermeté, de sévérité & de clémence. En effet la bonté & la justice doivent toujours aller ensemble : donner trop à l'une au préjudice de l'autre, c'est dès-lors une faute, & une faute considérable qui peut avoir de fâcheuses suites. Que seroit-ce donc de s'éloigner de l'une & de l'autre ? Et que seroit-ce sur-tout de manquer absolument de la première ? Un Empe-
reur

* Le Ciel

† *Sang* & *Y*, noms de pays.

reur élevé au plus haut degré d'honneur, où puisse monter un homme, est en même tems obligé d'aimer tous ses peuples, & de travailler à les rendre heureux. Pour cela il faut deux choses: le bon ordre & la fureté. Pour le bon ordre, il doit faire des réglemens, & les soutenir par son exemple. Pour la fureté, il faut des troupes, qui puissent ôter l'envie aux ennemis de rien entreprendre sur les frontières. Car comme il ne convient point d'ufer de la terreur des armes pour contenir son peuple dans le devoir: de même il est rare que la bonté toute seule, & la vertu du Prince contiennent les barbares & assurent les frontières. Quand le grand poisson *Kin* sortant du fond des abîmes, paroît au-dessus des eaux, les flots s'applanissent. Quand les *Hoang* & les *Ho* (a) plongent ou barbottent, point de beau tems à espérer: c'est leur vol dans les airs qui le pronostique.

Un point très-important pour un Prince, est de sçavoir s'accommoder aux différentes inclinations des hommes, & de profiter des divers talens. C'est une maxime reçûe de tout tems, que comme celui qui médite un grand édifice, doit commencer par choisir un bon architecte, pour acheter ensuite sur son devis les matériaux convenables, de même quiconque règne, doit commencer par bien choisir ses Ministres, pour s'aider de leurs vûes & de leurs conseils dans le gouvernement des peuples. En repassant avec attention sur les dynasties précédentes, je remarque que quand le Prince a solidement aimé la vertu, il n'a point manqué de gens vertueux: que quand il a témoigné de l'inclination pour les bâtimens & autres ouvrages de l'art, tous les gens habiles en ce genre se sont produits: que quand la chasse a été sa passion, on lui a présenté en foule des gens de *Tchin* & de *Ouei*: que si quelquefois le Prince s'est abaissé jusqu'à aimer le fard & d'autres ornemens, * *Yen* & *Tchao* ont eu la vogue. Quand le chemin a été fermé aux remontrances sinceres, on a vû paroître à la cour peu de gens zèlez & fidèles. Quand le Prince aimoit à être applaudi, il y avoit des flatteurs sans nombre. Nos anciens avoient en vérité bien raison, quand ils comparoient le Prince à un vase, & les sujets à la liqueur qu'on y met. Comme la liqueur prend la figure du vase, ainsi les sujets communément se conforment au Prince. Quel motif n'est-ce point pour lui de souhaiter d'être parfait? Mais comme la pierre la plus précieuse a besoin d'être travaillée pour devenir un beau vase, ainsi l'homme, pour acquérir la vraie sagesse, a besoin d'étude & d'application.

Ven

(a) Deux noms d'oiseaux aquatiques. Ces allégories souffrent deux sens, où l'on indique par les flots les irruptions des barbares que la puissance des armes figurée par le poisson *Kin* arrête: & par les oiseaux *Hoang* & *Ho* les peuples qui doivent être à l'aïse & contents, pour que l'Etat soit sans trouble: ou bien par le poisson *Kin*, on indique les gens braves & capables d'être à la tête des troupes: & par les oiseaux *Hoang* & *Ho* les gens propres à gouverner, qu'il faut tirer de l'obscurité & mettre en place. Si l'on joint ces allégories à ce qui précède, le premier sens est plus naturel. Si on les joint à ce qui suit, le second, ce semble, conviendrait mieux.

* Noms de pays.

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

Ven wang & Confucius ont eu leurs maîtres : & si ces grands hommes en ont eu besoin, à plus forte raison les autres. Aussi une des plus remarquables différences d'un bon Prince à un méchant, c'est que le bon Prince loupire après les gens de mérite & de vertu, comme le laboureur attend la récolte : & les reçoit avec la même joye, que le laboureur auparavant menacé d'une sécheresse, voit tomber sur ses campagnes une abondante pluie : au lieu que le méchant Prince n'a communément que de l'aversifion pour quiconque vaut mieux que lui : & ne donne accès auprès de sa personne qu'à des gens sans mérite & sans vertu. O qu'il est difficile de se bien défaire des mauvaises inclinations qu'on a trop long-tems nourries ! *Vang puen* & *Sun hao* contrefirent d'abord les bons Princes : mais comme ils n'agissoient que par intérêt, & que leur vertu prétendue n'étoit qu'hypocrisie & que feinte, ils ne se foutinrent pas : ils revinrent à leur génie : on les reconnut pour ce qu'ils étoient, & on les abandonna : une barque de simples planches unies précifément avec de la colle, ne peut tenir long-tems contre de grands flots. Tel cheval qu'on nourit exprès, pour qu'il fasse dans l'occasion cent lieues d'une traite, quand il est mis à l'épreuve, creve souvent sans l'achever. C'est ce qui arriva justement à *Vang puen* & à *Sun hao*. On vit se vérifier en leurs personnes, comme on l'a vû dans bien d'autres, ces proverbes de nos anciens : que comme le *Chin* (a) ne peut servir, quand on veut mesurer de grosses pierres : aussi une médiocre habileté ne suffit pas pour de grandes choses, &c. & que la vertu la plus simple, si elle est réelle & constante, vaut mieux que la plus artificieuse politique.

O ! qu'il y a de différence d'homme à homme, de Prince à Prince ! *Kao t'fou* respecta *Li song* jusqu'à soutenir ses habits pour lui faire honneur. *Siu t'cheou* choqué des sages avis de *Pi kan*, lui fit cruellement arracher le cœur. *Tching tang* eut toujours pour son Ministre *Tyun* une véritable estime & une amitié sincere. *Kié* avoit dans *Long pong* un Ministre sage & zélé : il le fit mourir dans les supplices. *Tchuang* Roi de *T'fou*, après avoir tenu ses conseils, & y avoir fait paroître une habileté supérieure à celle de tous ses Ministres, sortoit de-là * triste & rêveur. Il portoit même cette tristesse jusques dans ses heures de relâche. *Vou bou* tout au contraire se faisoit un sujet de joie, & triomphoit, pour ainsi dire, d'une supériorité semblable. C'est que les Princes sans lumieres veulent cacher ou soutenir leurs défauts, & que les Princes éclairés cherchent à connoître ce qui leur manque.

Quand je jette les yeux sur *Kao t'fou* & sur *Tching tang*, je compare les régnes de ces grands Princes à ces années remarquables par un juste tempérament de froid & de chaud, & par le réglement des saisons qui met par tout l'abondance. On dit que quand l'Empire est bien gouverné, paroît alors le *Kiling*, animal de bon augure. Moi je dis : *Kao t'fou* & *Tching tang* n'é-

(a) Un *Chin* est la dixième partie d'un *Teou*. Un *Teou* est la dixième partie d'un *Tan* ; un *Tan*, par exemple, de ris, est cent, ou tout au plus cent vingt liv.

* Il craignoit que s'il venoit à se tromper, personne ne le redressât.

n'étoient-ils pas eux-mêmes en leur espèce de vrais *Ki ling*? Quand je considère ensuite *Kié* & *Tcheou*, il me semble voir dans leurs régnes ces années tristes & malheureuses, que le dérèglement des saisons rend stériles & funestes. Ces années ont coutume de produire quantité d'insectes nuisibles, & même de monstres affreux & cruels. Hélas! ces méchans Princes *Kié* & *Tcheou* n'étoient-ils pas eux-mêmes des monstres? Que je trouve d'instruction pour moi dans la considération de ces deux contraites. Je sçai ce qu'on dit, que *Tien* a des tems plus ou moins favorables pour les Etats. Cela est vrai: mais leur bonheur ou leur malheur ne laisse pas de dépendre aussi de la conduite des hommes. N'y eut-il pas sous *Tching tang* une sécheresse de sept-ans? Ce Prince se coupant les ongles, s'offrit lui-même pour victime. Il plut aussitôt cent lieues à la ronde. Du tems d'un Empereur, on vit croître subitement dans le palais des meuriers. Ce Prince frappé de ce prodige, qu'on lui interpréta comme effrayant, s'appliqua solidement à la vertu: au lieu des malheurs dont on l'avoit menacé, il vit venir à sa cour les Ambassadeurs de seize Princes pour lui rendre hommage. Qui oseroit dire après cela que ce n'est pas l'affaire des Princes de procurer le bien des Etats?

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

Régner est une chose bien difficile, disent les uns: c'est une chose bien aisée, disent les autres. Ceux-ci, pour prouver leur sentiment, disent: la dignité d'Empereur élève un Prince au dessus du reste des hommes: il a un pouvoir absolu: les récompenses & les châtimens sont en sa main: non-seulement il possède les richesses de tout l'Empire: mais il se sert à son gré des forces & des talens de tous ses sujets. Que peut-il donc souhaiter qu'il n'obtienne? Que peut-il entreprendre qu'il n'exécute?

Ceux qui sont d'un avis contraire, raisonnent autrement. Le Prince, disent-ils, vient-il à manquer de respect pour *Tien ti*? Viennent des prodiges, naissent des monstres. Outrage-t-il les esprits? Souvent une mort funeste l'en punit, comme on le vit dans *Vou y* & dans *Tcheou*. S'il veut se satisfaire en quelque chose: par exemple, en faisant venir de loin des choses rares & de grand prix: en faisant de vastes parcs, de beaux étangs, de grands bâtimens, de hautes terrasses: il faut pour cela charger les peuples, au moins de corvées, & l'agriculture en souffre. De-là les dizettes & les famines. Les peuples gémissent, murmurent, succombent. Si le Prince y est insensible, & néglige d'y remédier: il est regardé comme un tyran ne pour affliger les peuples, & non pour les gouverner. Il est l'objet de l'exécration publique. Qu'y a-t-il de plus à craindre? Or tout Prince qui a soin de sa réputation, doit, conséquemment être attentif à diminuer autant qu'il est possible les impôts, à éviter tout ce qui peut surcharger les peuples, & à procurer leur bonheur & leur tranquillité. Mais il ne peut faire tout cela qu'en se refusant beaucoup à soi-même, & en réprimant ses inclinations les plus naturelles: c'est déjà une chose assez difficile.

Une autre difficulté encore plus grande est de bien choisir les gens qu'il met en place, & d'employer chacun selon son talent. Tel que le Prince

Suite des
Maximes
de Gouver-
nement.

estime fort, & tient pour un homme également vertueux & capable, peut bien avoir ses défauts & même ses vices. Tel que tout le monde éloigne pour des défauts réels & connus, a peut-être en même tems quelques bonnes qualitez, dont on pouroit tirer avantage. Quand cela se trouve, à quoi se résoudre? Rejetter ceux qui ont du talent, c'est se priver d'un secours utile. Reconnoître des gens pour vicieux, & ne pas les éloigner: c'est par là que commencent les plus grands troubles. Les gens mêmes auxquels on ne connoît point de vice, n'ont pas des talens égaux: on ne doit pas les employer indifféremment à tout. *Kong tcho* servit très-utilement un grand Royaume. *Tze tfan* y auroit échoué: il fut Ministre dans un Etat plus petit: il y fit merveille. *Tcheou pou* bégayoit & parloit mal. *Kao tson* * ne laissa pas d'en faire un *Heou*, & il paya bien cet honneur, en affermissant sur le trône cette famille prête à se perdre. *See fou* étoit au contraire un homme disert & qui parloit bien, tout beau parleur qu'il étoit, il ne put parvenir: on le vit solliciter sous *Ven ti* un poste à la ménagerie, encore ne put-il pas l'obtenir.

Entre les divers talens faire toujours le meilleur choix, le faire entre les personnes dont le talent est le même: ce sont choses difficiles, & néanmoins nécessaires pour bien régner. Il y a de la différence non-seulement dans les talens, mais encore dans les tempéramens, dans les naturels, dans les conditions, dans les inclinations, & même dans les vertus. Il y a dans tous ces genres plus d'une espèce, & dans chaque espèce divers ordres. Quelle différence, par exemple entre un *Hiao* ordinaire, & un autre *Hiao* (a) du premier ordre! Le premier consiste à servir gayement son pere & sa mere, à ne leur jamais perdre le respect, & à pouvoir à leurs besoins. Le second s'étend à procurer le bien de l'Etat, à rétablir la paix dans les familles, à l'exacte observation de tous les rits. *Chun* avoit dans un éminent degré la vertu *Hiao*: il n'eut cependant pas le bonheur d'agrée à ses parens. *Tzen tchan* avoit dans un haut degré la vertu *Gin*. (b) Ce n'est cependant pas celui de ses disciples que Confucius a loué. Confucius dit qu'un fils n'a pas la véritable vertu *Hiao*, s'il suit indifféremment tout ce que lui prescrit son pere: & qu'un Ministre qui donne indifféremment dans toutes les vûes de son Prince, n'a point la vertu qu'on nomme *Tchong* †. Aussi le grand *Tcheou kong* craignit-il moins de déplaire à son Prince, que de manquer à le bien servir. Il assura le repos de l'Empire par la juste punition d'un coupable cher au Prince. *T'ya* au contraire, pour assurer sa fortune, eut toujours soin de s'accommoder aux inclinations de son Roi: *Koan sing*,

* Le premier Empereur de la dynastie *Han*.

(a) *Hiao* respect & amour envers les parens. Il étend ici davantage le sens de cette lettre.

(b) *Gin* bonté, charité, clémence. Quelquefois ce mot se met pour signifier vertu, ou vertueux en général.

† Zèle & fidélité pour le Prince.

tschong (a) étant mort, il fut avancé, & mit bien-tôt par tout le trouble. *Ki sing*, (b) dans une occasion pressante, s'exposa courageusement à une mort certaine, pour sauver la vie à celui qu'il reconnoissoit pour son Prince. *Tuen yang*, (c) pour satisfaire une haine particuliere, mit l'Empire à deux doigts de sa ruine. On a vû dans *Tchou yuen* & dans plusieurs autres, la fidélité & la droiture non-seulement sans récompense, mais dans la misère & dans l'oppression. Dans *Tsai pi* & ses semblables, on a vû la trahison se couvrir des plus beaux dehors.

Suite des
Maximes
de Gou-
verne-
ment.

Tout cela ne prouve-t-il pas la difficulté de bien régner? Elle seroit encore plus grande, si nous n'avions pas ces histoires, où un Prince bien attentif apprend à distinguer les sujets vraiment zélés & fidèles, des flatteurs intéressés. Les Rois de *Tsin* devoient à la bravoure & à l'habileté de *Pe ki*, le Royaume de *Tchao* qu'il leur avoit soumis. Un d'eux ne laissa pas de le faire mourir. *Ya fou*, sous l'Empereur *King ti* fut celui qui arrêta les fâcheuses suites que devoit avoir la révolte des Princes tributaires. Ce fut cependant sous ce même Empereur, que *Ya fou* finit sa vie dans les supplices. *Ouen tchong* fut traité de même par le Roi de *Tsé*, qui cependant sans les avis de *Ouen tchong*, n'eût pu détruire *Ou* son ennemi. Enfin *Ou si*, après de longs & très-importans services, eut pour récompense une épée, dont il eut ordre de se tuer. Etoient-ils coupables, ces grands hommes? Méritoient-ils de périr ainsi? Non. Ce fut injustice & passion de la part des Princes. Pour *Tchao kao*, *Han sing*, *Hing pou*, & *Tchin bi*, quoiqu'ils eussent tous leur mérite, & que quelques-uns d'eux eussent rendu de grands services: ils s'oublierent & se démentirent: leur punition n'eut rien que de juste. Mais il eût fallu prévenir sagement leurs fautes: & c'est une tache dans *Kao tso*, d'ailleurs si grand Prince, de n'avoir pas sçû conserver des gens d'une capacité si peu commune, & qui l'avoient si bien servi. Le fondateur de la dynastie *Han* est par cet endroit, bien au-dessous de *Quang vou* qui en fut le restaurateur. Celui-ci sçut récompenser ses Généraux comme *Kao tso*, mais sans les exposer comme lui à s'oublier. C'est ainsi qu'on en doit user à l'égard de ceux à qui l'on doit en partie son élévation, ou si
con-

(a) C'étoit un premier Ministre de *Tchuang wang* Roi de *Tsi*. Il avoit fort recommandé à ce Prince de ne jamais mettre en place *Y ya*.

(b) *Kao tso* fondateur de la dynastie *Han*, disputant encore l'Empire avec *Hiang yu*, fut assiégé dans une ville: son armée étant fort loin, *Ki sing* qui commandoit dans la place, sortit avec appareil, faisant mine de se rendre, & de livrer *Kao tso*: cette nouvelle mit la joye dans le camp. Les gardes se négligerent, & *Kao* sortit par une autre porte, avec un nombre de cavaliers, força quelques gardes, & se sauva. *Hiang yu* étant entré dans la place, sonna *Ki sing* de lui livrer *Kao tso*. Je vous ai trompé, répondit *Ki sing*, pour lui donner moyen de vous échapper. *Hiang yu* en grosse colere hit sur le champ brûler *Ki sing*.

(c) *Tuen yang* étoit ennemi de *Chao tso*. Celui-ci avoit donné à l'Empereur un avis qui étoit utile, & que le conseil avoit goûté. Comme il s'agissoit d'un Prince tributaire, *Tuen yang*, pour faire périr *Chao tso*, mit l'allarme par ses intrigues chez tous les Princes tributaires: ils alloient servir contre l'Empereur: on les apaisa, en sacrifiant *Chao tso*. C'est ce que vouloit *Tuen yang*.

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

conservation sur le trône: & c'est mal reconnoître leurs services, que de trop les exposer à en perdre le fruit.

La difficulté de bien régner se sent, ce me semble, assez dans ce que j'ai dit. Rendons-la encore plus sensible. Dans le haut rang où est le Prince au-dessus du reste des hommes, il est en vûe à tout le monde. S'il ordonne ou fait quelque chose qui ne soit pas conforme à la plus exacte raison, non seulement il se fait à soi-même un tort considérable: mais il est aussi-tôt méprisé des sages. Lui échappe-t-il quelque action ou quelque geste, qui réponde mal à la dignité de la personne? Grands & petits en font des risées. Avance-t-il quelqu'un dans les charges? Aussi-tôt mille jaloux murmurent. A-t-il égard à quelque recommandation? Tout les prétendants se plaignent qu'on donne tout à l'inclination ou à l'intérêt, rien au mérite. Voit-on mettre dans les premiers emplois un homme d'un mérite, bien reconnu, on l'attribue au hazard, & non pas aux lumières du Prince: heureusement, dit-on, cette fois-ci, il n'a pas mal rencontré. Voit-on en place quelqu'un qui n'ait pas un grand mérite? On n'hésite point à dire que le Prince est sans lumières. Si un Prince parle assez souvent, c'est un causeur. Parle-t-il peu? Il n'a point de fond, & ne sçait pas instruire ceux qui l'approchent. Suit-il les mouvemens de son humeur: fait-il paroître de la colere? Il se répand à la cour & dans tout l'Empire une terreur très-préjudiciable. Est-il modéré, facile, indulgent? Les loix & ses ordres s'observent mal. Les peuples sont-ils à l'aïse? Les Officiers (a) ont beaucoup de peine & se rebutent. Les Officiers sont-ils contents? Le peuple souffre & se plaint. Tout l'Empire est comme un grand arbre, dont la cour est comme le tronc & la racine. Le Prince peut-il donc ne se pas sentir de tous les événemens fâcheux qui affligent son Etat? Point de peau, plus de poil, dit un vieux proverbe. L'essentiel donc pour un Etat, est que la cour soit pourvûe de bons Ministres. Cela est vrai mais les *Tyn* (b) & les *Fou yué* sont bien rares.

La cour étant pourvûe de bons Ministres: il seroit encore bien important d'avoir des Généraux fidèles, habiles & infatigables sur les frontières. Mais les *Hoei chang* (c) & les *Li mou* ne sont pas aujourd'hui faciles à trouver. D'ailleurs, quand un Prince est assez heureux que de trouver des gens de ce mérite, il ne peut manquer d'avoir pour eux de l'inclination. Instruit de ce qu'il y a à souffrir sur les frontières, il se fait une vraie peine d'y envoyer des gens qu'il aime. Il sçait d'un autre côté, que s'il manque à les y envoyer, il s'expose à voir tomber les feuilles, & couper les branches de son grand arbre, & peut-être à voir périr l'arbre entier. Que ne souffre point

(a) Il y a en Chinois *Koan*. Sous ce terme sont compris également Juges, Magistrats, Officiers de guerre, &c. Dans quelques livres françois on a mis en usage une autre expression. On y dit les *Mandarins*. Qu'on la substitue si l'on veut ici, & ailleurs au terme d'Officiers dont je me sers. J'avertis seulement que Mandarin n'a nul rapport au son Chinois. Je le crois inventé par les Portugais & tiré de *mandar*, ordonner.

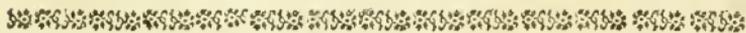
(b) Deux fameux Ministres, dont le *Chi king* parle.

(c) *Hoei chang* & *Limou* étoient deux Généraux fameux en leur tems.

point en ces rencontres un Prince également bon & sage? Pour moi, roulant jour & nuit dans mon esprit toutes ces pensées, je sens le poids de la royauté: mais encore plus sensible aux peines d'autrui, qu'aux miennes propres, je me dis souvent à moi-même: si le Prince maître absolu a cependant tant à souffrir, que sera-ce de ceux qui sans être maîtres comme lui, partagent & portent avec lui le poids du gouvernement? *L'Yking* dit: Les livres Chinois n'épuisent point les matières: rarement aussi les paroles rendent-elles exactement les pensées dans toute leur étendue. Aussi n'ai-je présumé dans ce discours qu'indiquer en peu de mots ce qui m'occupe intérieurement. Au reste, quoique, suivant un proverbe, celui qui souffre, se plaît à chanter ses peines, ce n'est point ce qui m'a fait prendre la plume. Je suis encore plus éloigné de chercher à frapper les yeux par une composition brillante. Je pense à m'instruire moi-même. Voilà mon but. Mais aussi je ne rougis point d'exposer dans cet écrit, à la vue de tous les Sages, mes pensées & mes sentimens.

SUR cette pièce l'Empereur *Cang hi* dit: Rien de mieux pensé & de mieux exprimé, que ce que dit *Tai t'fong* sur le gouvernement en général, & en particulier sur le choix des Officiers. C'est rappeler comme il faut l'antiquité. *Tai t'fong* fit plus: il l'imita. Son gouvernement approcha de celui de nos trois fameuses dynasties.

Sentiment
de *Cang hi*
sur cette
Pièce.



Le même Empereur Tai t'fong la troisième des années nommées Tchinkoan, fit l'ordonnance qui suit.

LE fondement de toutes les vertus, est cellé qu'on nomme *Hiao* *. C'est l'instruction la plus essentielle. J'en ai reçu dans ma jeunesse de bonnes leçons. Mon pere, & ceux qu'il m'avoit donné pour maîtres, ne se bornoient pas à me faire réciter le livre des vers, le livre des rits, & d'autres: on m'y faisoit voir en même tems les grands principes dont dépend le bien des Etats, & le gouvernement des peuples. De-là est venu l'avantage que j'ai eu d'exterminer par une seule expédition tous les ennemis de l'Etat, & d'assurer aux peuples qui fortoient de l'oppression, le repos & la liberté. Au reste j'ai toujours eu le cœur plein de bonté, & si pendant quelque tems j'ai fait paroître plus de justice & de sévérité que de clémence, c'est que comme il y a des ennemis, contre lesquels il faut nécessairement de la force & de la bravoure, il y a aussi des criminels auxquels on ne peut absolument faire grâce. Je n'ai eu en vue que le bien commun, & le repos de l'Empire. La passion n'a point eu de part à ce que j'ai fait. L'Empereur mon pere en se retirant à *Tangan*, m'a chargé du gouvernement. Il a fallu lui obéir. Comme j'en sens tout le poids, je m'en occupe tout entier. Je suis dans l'intérieur de mon palais, & avez

Ecc c 3

les.

* Piété filiale.

les Reines, comme dans un vallon glacé. Je passe souvent les nuits entières sans dormir. Je me leve avant le jour. Toutes mes pensées & toutes mes paroles tendent à répondre de mon mieux aux bontez* de *Tien*, & aux intentions de mon pere. C'est pour y réussir, que plein de compassion, même pour ceux qui suivent des fautes, je veux régler de nouveau les punitions, prévenir & soulager les miseres des peuples, punir & reprimer ceux qui les vexent : approcher de ma personne, & mettre dans les emplois les gens de vertu & de mérite, ouvrir le chemin large aux remontrances, ôter toute crainte à quiconque m'en voudra donner, afin d'aquerir, s'il se peut, à chaque moment de nouvelles connoissances.

Mon attention à tout cela est si continuelle, que je ne me permets pas un jour de relâche. Mon grand desir seroit que tout fût dans l'ordre : que tous mes sujets suivissent en tout la raison, & fussent solidement vertueux. Aussi quand je vois quelque chose hors de sa place, & quelqu'un de mes sujets vicieux, je m'en prends d'abord à moi-même, & au peu de talent que j'ai pour le bien instruire, & pour le coriger efficacement. C'est avec raison que je le fais. Car enfin le *Chu king* dit : la vertu, quand elle est tout-à-fait sincere & solide, touche *Chin* (a), que ne pourra-t-elle point sur les peuples ? On me rapporte de divers endroits, que les peuples rentrent dans le devoir, que les vols deviennent rares, & que les prisons de plusieurs villes se trouvent vuides. J'apprends ces nouvelles avec plaisir : mais je n'ai garde de l'attribuer à mes soins & à mes exemples. Voici les réflexions que je fais : on est las, me dis-je à moi-même, des troubles & des rapines : on se remet dans le chemin de la vertu : il faut tâcher de profiter de ces heureuses dispositions pour convertir tout l'Empire. Mes expéditions militaires m'ont fait parcourir une bonne partie des provinces. Chaque village que je trouvois, je soupairois en me frappant la poitrine, sur la misere des pauvres peuples. Instruit par mes propres yeux, je ne permets pas qu'on occupe même un seul homme à des corvées inutiles. Je travaille de mon mieux à mettre à l'aise tous mes sujets, afin que les parens soient plus en état de bien élever leurs enfans, & que les enfans à leur tour, s'acquittent mieux de tous leurs devoirs à l'égard de leurs parens, & qu'avec la vertu *Hiao* toutes les autres vertus fleurissent.

Pour faire connoître à tout l'Empire que je n'ai rien de plus à cœur, en publiant cette ordonnance, qu'on donne dans chaque district en mon nom & de ma part à ceux qui se distinguent par leur *Hiao*, cinq charges de ris : à quiconque passe quatre-vingts-ans, deux charges : aux nonagenaires, trois : autant à ceux qui ont cent ans, y ajoutant deux pièces d'étoffes. De plus, à commencer depuis la premiere lune, qu'on donne une charge de ris à chaque femme qui enfantera un fils. Pour ceux que les malheurs des tems ont obli-

* Le Chinois dit, au cœur de *Tien*.

(a) *Chin* signifie esprit. Ailleurs j'ai traduit les *esprits* : qu'on les mette ici si l'on veut. Mais ici & ailleurs le texte ne détermine ordinairement ni pluriel, ni singulier.

obligé de quitter leur pays: qu'on ait soin qu'ils y retournent, & qu'à leur retour, on leur fournisse à mes frais, de quoi se remettre sur pied, suivant leur ancienne condition. J'ordonne aussi aux Officiers généraux de chaque province d'examiner avec soin quels sont les excellens, les bons, & les méchans Officiers subalternes, pour m'en envoyer une liste, & qu'elle soit cachetée. Qu'ils ayent aussi soin de s'informer, chacun dans l'étendue de son ressort, s'il y a dans quelque condition que ce soit, des gens en qui on reconnoisse un vrai talent pour les affaires, ou pour la guerre, ou qui se distinguent par leur vertu: qu'ils m'en dressent un mémoire. Enfin s'il y en a d'autres, qui après s'être licentiez dans les derniers troubles, ont gagné sur eux de se coriger en ce tems de paix: je veux aussi qu'on m'en instruisse. Sçavoir pleurer ses fautes, & se coriger, c'est une chose que bien des sages Rois ont estimée, & dont je fais cas à leur exemple. Que la présente Ordonnance soit publiée sans délai. On le dit, & il est vrai. On se sent souvent pendant trois ans d'un jour perdu mal-à-propos. L'Empire ne peut être trop tôt instruit de mes intentions.

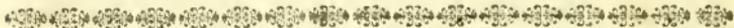


La troisième des années nommées Tchin koan, Li ta leang fut élevé à la dignité de Tai fou, & fut envoyé dans tout le territoire de Leang tcheou. Quelque tems après, un Député de l'Empereur Tai tsong passant par ce pays-là, vit un excellent oiseau de chasse. Aussitôt il proposa à Ta leang d'en faire un présent à l'Empereur. Ta leang le donna au Député, pour l'envoyer s'il le jugeoit à propos. En même tems il fit tenir secrètement à l'Empereur un mémoire conçu en ces termes.

IL y a long-tems que V. M. a renoncé hautement au divertissement de la chasse. Voici cependant qu'un de vos députez a demandé pour elle un oiseau à cet usage. Ou il l'a fait, parce qu'il étoit instruit de vos dispositions à cet égard, & qu'il croyoit vous faire plaisir: ou il l'a fait de son chef, & sans sçavoir vos intentions. S'il l'avoit fait sans être bien instruit, ce seroit un mal-habile homme, & peu digne de son emploi. Mais s'il croit en cela vous faire plaisir, il faut donc que V. M. se soit relâchée de ses premières résolutions, & qu'elle ait comme annulé ses anciens ordres.

Réponse
de Tai
tsong.

Tai tsong ayant reçu ce mémoire, y fit la réponse suivante. Votre rare habileté pour les affaires & pour la guerre, jointe à une droiture singulière, & à une fermeté à toute épreuve, m'ont porté à vous confier la conduite & la sûreté de ces peuples si éloignez & presque étrangers. Je suis infiniment satisfait de la manière dont vous remplissez un emploi si important : je me réjouis de l'honneur que vous vous faites : & j'ai toujours présent à l'esprit vos services & votre zèle. Je ne fais pas un procès à celui qui m'a fait présenter l'oiseau de chasse : mais j'estime, comme je dois, le bon avis, qu'à cette occasion vous me donnez de si loin, & le soin que vous prenez de me rappeler le passé, pour m'instruire sur l'avenir. J'ai reconnu votre cœur en votre écrit. En le lisant, je soupire & vous loue sans cesse. Ne suis-je pas heureux, me dis-je à moi-même, d'avoir un tel Officier? Ne vous démentez jamais de cette droiture. Continuez jusqu'à la fin à soutenir dignement le haut rang que vous tenez. C'est à cela, dit le *Chi king*, qu'est attachée la faveur des *Chin* *, & la plus grande prospérité. Au jugement de nos anciens, un avis donné à propos, est un très-riche présent. Celui que vous me donnez, a certainement son prix. Pour vous témoigner que j'en fais cas, je vous envoie trois vases d'or. Ils ne sont pas d'un grand poids, mais ils étoient à mon usage. Un des bons moyens pour bien soutenir vos importants emplois, & votre haute réputation, c'est d'employer à quelque lecture utile ce qui vous peut rester de loisir. C'est pour vous y animer que je groffis mon présent d'un exemplaire de l'histoire des *Han*, écrite par *Sun*. Les faits y sont exposés en peu de mots : mais ils sont bien rangez : la politique y est profonde : & l'on peut dire que ce livre contient en substance le grand art de gouverner, & tous les devoirs mutuels du souverain & des sujets. Je compte que recevant de moi ce livre, vous le lirez avec plus de soin.



l'Analyse
d'un livre
intitulé la
Règle des
Souverains.

Sur la fin des années nommées Tchîn Koan le même Empereur Tai tsong fit, pour l'instruction du Prince son héritier, un Livre qu'il intitula : la Règle des Souverains. Ce Livre avoit douze Chapitres. Le premier avoit pour titre : de ce qui regarde la Personne du Souverain : le second, de l'élévation de ses proches : le troisième, du soin de chercher les Sages : le quatrième, du choix des Officiers : le cinquième, de la facilité à écouter les avis & les remontrances : le sixième, du soin de bannir la médisance & la calomnie : le septième, recommandoit d'éviter l'orgueil : le huitième, d'aimer une honnête épar-
gne :

* *Chin* Esprits.

gne: le *neuvième*, étoit des châtimens & des récompenses: le *dizième*, de l'application à faire fleurir l'agriculture: le *onzième*, traittoit de l'Art Militaire, qu'un Prince ne doit pas ignorer: le *douzième*, traittoit des Lettres qu'un Prince doit principalement estimer & cultiver, *Toutes ces matières étoient traittées de manière, qu'il y avoit & dequoi former le Prince à la vertu, & dequoi lui apprendre à bien gouverner.* Tai tsong adressant ce Livre à son fils, mit à la tête une Préface. La voici.

CES douze chapitres quoique courts, contiennent les grandes règles de nos anciens & sages Rois, & les devoirs des bons Princes. C'est du Prince que dépend le trouble ou le repos, la ruine ou la prospérité des Etats. Il est aisé de sçavoir ces règles, & de connoître ces devoirs. Le point est de les suivre & de les remplir: cela n'est pas si aisé: & ce qui l'est moins encore, c'est de le faire constamment & jusqu'à la fin, sans jamais se démentir. Il ne faut pas s'imaginer que ces méchans Princes, dont le nom est en horreur, n'ayent sçu que le chemin du vice: & que nos sages & vertueux Empereurs, dont on célèbre tant la mémoire, n'ayent connu que celui de la vertu. Les uns & les autres ont connu les deux différentes routes: mais l'une va en pente & est facile à suivre: l'autre conduit par des hauteurs, qui paroissent fatigantes. Les ames basses, sans avoir égard au reste, suivent la route la plus aisée, qui les conduit à leur perte. Les grandes ames au contraire, sans s'effrayer des difficultez, marchent courageusement par l'autre voye. Bien-tôt la prospérité qui les y suit, récompente leur courage. De forte que ce sont les hommes, qui, par leur différente conduite, se font heureux ou malheureux. Et ce qu'ont dit quelques-uns de je ne sçai quelles portes de bonheur & de malheur, ou est ce que je viens de dire, enveloppé de figures, ou n'est qu'une pure fiction.

Si vous * voulez régner comme il faut, marchez par la voye des grandes ames. Proposez-vous pour modèles, & prenez pour maîtres nos plus sages Princes. Ne vous bornez point à ce que je fais. Celui qui tâche d'imiter les plus grands Princes, demeure souvent bien au-dessous d'eux. N'aspirer qu'à quelque chose de médiocre, c'est le moyen de n'y pouvoir pas même parvenir. Non, il n'y a qu'une vertu du premier ordre, qui doit être votre modèle. Pour moi, depuis que je suis sur le trône, j'ai fait quantité de fautes. J'ai été curieux de belles étoffes, de broderies, de perles mêmes, & de pierres précieuses. User ordinairement de tout cela comme j'ai fait, c'est bien mal se précautionner contre les passions. J'ai orné de sculpture mes édifices, j'ai même fait élever quelques terrasses.

Cela

* Il parle à son fils.
Tome II.

Cela ne s'est pas fait sans dépense: & c'est avoir fait trop peu de cas de ce qu'on appelle louable épargne. Je me suis procuré des chiens, des chevaux, des oiseaux de chasse, même des pays les plus éloignez. C'est une vaine recherche qui fait brèche au désintéressement & à la parfaite tempérance. Enfin, j'ai fait quelques voyages de plaisir, dont bien des gens ont souffert: c'est savoir peu se vaincre soi-même, & faire aux autres peu d'attention. Ne vous autorisez pas de mon exemple. Je regarde tout cela comme des fautes, qui pouvoient avoir de facheuses suites: elles n'en ont pas eu. Pourquoi? Parce que d'une autre part, on m'avoit vû rétablir la paix, & le repos dans tout l'Empire. Si j'ai fait tort à quelques-uns de mes sujets, je les ai bien plus souvent secouru dans leurs besoins, & communément je les ai pourvû avec abondance. Les avantages qu'ils ont tiré de mes victoires, mes soins paternels, mes bontez, leur ont fait oublier mes fautes, ou les souffrir sans murmure. Ils me louent même, & m'applaudissent. Mais quoiqu'on dise de mon règne, j'y reconnois bien des défauts, auxquels je ne puis penser sans honte & sans repentir. Si vous les imitez ces défauts, que n'en auriez-vous point à craindre? Vous, dis-je, à qui l'Empire ne doit encore rien, & qui ne devez le trône qu'au bonheur de votre naissance.

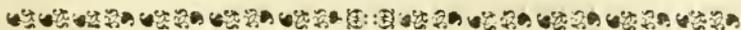
Mais si, prenant des inclinations conformes à votre rang, vous pratiquez & faites fleurir la vertu: si vous n'entreprenez rien qu'elle n'autorise: votre vie sera tranquille, & votre règne glorieux. Au contraire, si vous vous abandonnez au caprice & à la passion, vous périrez, & vous perdrez l'Etat. Il faut du tems pour établir les Empires: mais il en faut peu pour les détruire. Il n'est pas facile d'obtenir par son mérite l'honneur du trône: mais rien de plus aisé que de le perdre. Un souverain peut-il donc avoir trop d'attention & de vigilance?

Sentiment
de *Hou san
feng* & de
Ting fong
sur cette
Pièce.

Sur cette Préface, un auteur nommé *Hou san feng*, dit: *Tai t'fong* reconnoît ici les fautes & les confesse. Rien de plus louable. Mais il paroît qu'il écrivoit tout ceci principalement pour son fils. Or le grand défaut du jeune Prince étoit la passion pour les femmes. *Tai t'fong* cependant n'en dit pas un mot. Rien de plus vrai que ce qu'on dit, que les peres ne connoissent point les défauts de leurs enfans.

Un autre auteur nommé *Ting fong*, raisonnant autrement sur le même sujet, dit: suivant les maximes de nos anciens, rien de plus recommandé aux Princes, que de ne point s'attacher aux femmes. *Tai t'fong* qui dans cette *Regle des Souverains*, instruit si exactement son fils sur tout le reste, n'y touche pas même ce point essentiel. Seroit-ce que se sentant sur cela du foible, il craignoit en le touchant de faire parler? Ce qu'il y a de certain, c'est que *Kao t'fong* son successeur eut une passion aveugle pour une femme pendant qu'il vécut, qu'il lui remit en mourant le gouvernement de l'Empire, & que par là il pensa tout renverser. Le silence de *Tai t'fong* sur un article si important, paroît confirmer ce qui ne se vérifie que trop d'ailleurs, que communément les Princes ont certains défauts favoris, auxquels ils n'aiment pas qu'on touche. Souvent les Etats s'en ressentent.

LE même Empereur *Tai tſong* marchant en personne vers la Corée, & étant arrivé à *Yng tcheou*, donna ordre qu'on recherchât, & qu'on recueillît avec soin les os des Officiers & des soldats qui étoient morts dans la guerre de *Leao tong*. Il les fit tous mettre ensemble auprès de la ville nommée *Lieou tcheou*. Il ordonna aux Magistrats du lieu, de préparer un animal du premier ordre. Il fit en l'honneur de ces morts, la cérémonie qu'on nomme *Tſi*. Il y usa d'un * *Tſi ouen* qu'il avoit composé lui même: & il les pleura d'une manière qui attendrit toute son armée.



Déclaration d'un des Empereurs de la Dynastie Tang.

ON le dit, & il est vrai, les perles & les pierres précieuses ne peuvent servir ni de nourriture, ni d'habits. Elles ne garantissent par elles-mêmes, ni du froid, ni de la faim. Il en est de même à proportion de plusieurs autres vains ornemens. *Ven ti*, un des *Han*, disoit fort bien que la sculpture, la gravure, & d'autres arts semblables, faisoient tort à l'agriculture: que les broderies & les autres ouvrages de cette sorte, détournoient mal à propos les femmes de travailler, comme anciennement, aux étoffes nécessaires, & aux habits d'un commun usage. Ce sage Prince attribuoit à ces desordres, la faim & le froid que souffroient les peuples. *Kia y* qui vivoit sous *Ven ti*, enchérissoit encore sur ces réflexions. Un homme, disoit-il, qui ne fait pas deux repas par jour, souffre de la faim, & s'il passe une année sans faire d'habits, il souffre du froid en Hyver. Or quand on souffre la faim & le froid, il n'y a rien qui retienne. En pareille occasion, la plus tendre mere ne peut pas retenir son fils. Le Prince à plus forte raison, pourra-t-il retenir ses peuples?

Elevé au-dessus des peuples, des Grands, des Rois: chargé, malgré ma foiblesse, du soin de rendre l'Empire heureux, je m'en occupe sans cesse, jusqu'à oublier mes repas & mon sommeil. Je voudrois faire revivre dans mon Empire la simplicité & l'innocence. Comme cela ne se peut espérer, tandis qu'on est dans l'indigence: je voudrois que chaque famille fût suffisamment pourvue. Hélas! je n'en puis venir à bout. Mes greniers sont presque vuides, la dizette est toujours la même. Pour peu que l'on souffre des inondations ou des sécheresses, on sera réduit comme auparavant, à manger du son. Quand je recherche en particulier la cause de ces malheurs, je trouve que ce sont mes fautes. Par la délicatesse de ma table, & la richesse de mes habits, j'ai inspiré à mes sujets le luxe & la bonne chère.

Les peuples en effet suivent les inclinations des Princes, & non pas leurs instructions: l'on ne voit gueres que les exhortations du souverain fassent ren-

* Espèce d'éloge funéraire.

rentrer dans le devoir, ceux qu'il a corompus par les exemples. Aussi nos anciens & sages Rois faisoient de leur conduite personnelle le principal ressort du gouvernement. C'est par-là qu'ils réussissoient à corriger tous les abus, & à rendre vertueux leurs sujets. Dans des tems plus voisins du notre, quelques Princes, sans pouvoir les égaler, les ont imitez avec succès : pourquoi ne le ferois-je pas ? Vouloir inspirer à mes Officiers l'épargne & la frugalité, la simplicité, & la candeur à mes peuples, tandis qu'on me verra user d'étoffes recherchées, de broderies & de perles précieuses, c'est prétendre l'impossible (a). Oüi, je le reconnois enfin, c'est une vérité certaine, c'est au Prince à donner l'exemple, & je le veux faire.

Ce que j'ai de meubles d'or & d'argent, ou d'autres ornemens de même métal, je les fais fondre pour le payement de mes troupes, & autres besoins semblables : pour ce qui est de mes bijoux, de mes perles, de mes diamans, & d'autres choses de cette nature, qui sont assez inutiles, je vais sur le champ les jeter au feu devant mon appartement, pour marquer à tout mon Empire que j'ai le luxe en horreur. Puisqu'un cœur droit & sincere, a le pouvoir de toucher *Tien*, je compte qu'il pourra, aussi toucher mes sujets : & qu'on obéira du moins à ceux de mes ordres qu'on verra soutenus de mes exemples. Qu'on commence par mon palais. Ordre aux Reines & aux concubines, de porter désormais des habits, dont tout l'ornement soit la propreté. Défenses à elles d'user de perles & d'autres (b) ornemens de prix. Je veux faire entendre, s'il se peut, que l'or (c) ne soit pas plus estimé que la terre : du moins je veux bannir le luxe. La modestie, la frugalité, l'épargne, sont les moyens de subvenir aux besoins des peuples : je veux que ces vertus régnerent dans mon Empire. Que la présente déclaration soit incessamment publiée, & que tout le monde sçache que telle est ma volonté.

La cinquième des années nommées Hoci tchang, ou
Tsong, un des Empereurs de la Dynastie Tang,
publia l'Ordonnance suivante,

Sous nos trois fameuses dynasties, jamais on n'entendit parler de *Foë*.
(d) C'est depuis les dynasties des *Han* & des *Hoi*, que cette secte qui

(a) Le Chinois dit, c'est vouloir arrêter une eau bouillante, en augmentant le feu dessous : & vouloir ne se pas mouiller, en se jettant cependant dans l'eau.

(b) Le Chinois désigne un genre particulier d'ornement nommé *Tsou*, fait de plumes d'un certain oiseau d'un violet rare & très-estimé.

(c) Il fait allusion à ce que disoit *Kao si*, premier Empereur de la dynastie *Tsi* : si je régné seulement dix ans, je ferai que l'or & la terre seront d'un égal prix.

(d) C'est le nom d'un sectaire des Indes, dont la secte passa aux Chinois peu après le tems de la naissance de Notre Seigneur Jesus-Christ.

a introduit les statues, a commencé à se répandre à la Chine. Depuis ce tems-là ces coutumes étrangères s'y sont insensiblement établies, sans qu'on y ait assez pris garde. Tous les jours elles gagnent encore. Les peuples en sont malheureusement imbus, & l'Etat en souffre. Dans les deux cours, dans toutes les villes, dans les montagnes, ce n'est que Bonzes (a) des deux sexes. Le nombre & la magnificence des bonzeries croit chaque jour. Bien des ouvriers sont occupez à faire leurs statues de toute matière. Il se consume quantité d'or à les orner. Nombre de gens oublient leur Prince & leurs parens, pour se ranger sous un maître Bonze. Il y a même des scélérats, qui abandonnent femme & enfans, & vont chercher parmi les Bonzes un azile contre les loix. Peut-on rien voir de plus pernicieux? Nos anciens tenoient pour maxime, que s'il y avoit un homme qui ne labourât point, & une femme qui ne s'occupât point aux foyeries, quelqu'un s'en ressentoit dans l'Etat, & souffroit la faim ou le froid. Que fera-ce donc aujourd'hui, qu'un nombre infini de Bonzes, hommes & femmes, vivent & s'habillent des fieurs d'autrui, & occupent une infinité d'ouvriers à bâtir de tous côtez, & à orner à grands frais de superbes édifices? Faut-il chercher d'autre cause de l'épuisement où étoit l'Empire sous les quatre dynasties *Tsin, Song, Tsi, Leang*, & de la fourberie qui régnoit alors.

Quant à notre dynastie *Tang*, les Princes qui en ont été les fondateurs, après avoir employé heureusement la force des armes, pour rendre à l'Etat son ancienne tranquillité, s'occupèrent à le regler par de sages loix: & pour en venir là, bien loin de rien emprunter de cette vile secte étrangère, dès la première des années nommées *Tchin koan, Tai t'fong* se déclara contre elle: mais il y alla trop mollement, & le mal n'a fait qu'augmenter. Pour moi, après avoir lû & pesé tout ce qu'on m'a représenté sur ce point, après en avoir délibéré mûrement avec gens sages, ma résolution est prise. C'est un mal, il y faut remédier. Tout ce que j'ai d'Officiers éclairés & zéléz dans les provinces, me pressent de mettre la main à l'œuvre. Selon eux, c'est tarir la source des erreurs qui inondent tout l'Empire, c'est le moyen de rétablir le gouvernement de nos anciens, c'est l'intérêt commun, c'est la vie des peuples. Le moyen après cela de m'en dispenser?

Voici donc ce que j'ordonne, 1°. Que plus de quatre mille six cens grandes bonzeries, qui sont répandues de côté & d'autre dans tout l'Empire, soient absolument détruites: conséquemment que les Bonzes (b) hommes ou femmes, qui habitoient ces bonzeries, & qui montent, de compte fait, à vingt-six *Ouan*, retournent au siècle, & payent leur contingent des droits ordinaires. En second lieu, qu'on détruise aussi plus de quatre (c) *Ouan* de bonzeries, moins considérables, qui sont répandues dans les cam-

(a) Je me fers de ce mot, parce qu'on s'en est servi dans d'autres livres françois: il ne vient point du Chinois.

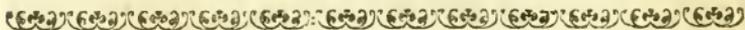
(b) C'est qu'il y a des bonzeries d'hommes, & des bonzeries de femmes.

(c) C'est quarante mille.

pagnes : conséquemment que les terres qui y étoient attachées, qui montent à quelques mille *Ouan de Tjing* (a) soient réunies à notre domaine, & que 15. *Ouan* d'esclaves qu'avoient les Bonzes, soient mis sur le rôle des Magistrats, & soient cenéz être du peuple. Quant aux Bonzes étrangers venus ici pour faire connoître la loi, qui a cours en leurs Royaumes, ils sont environ trois mille tant du *Ta tjing* (b) que du *Mou bou pa*. Mon ordre est aussi qu'ils retournent au siècle, afin que dans les coûtumes de notre Empire, il n'y ait point de mélange. Hélas! il n'y a que trop long-tems qu'on diffère à remettre les choses sur l'ancien pied: pourquoi différer encore? C'est chose conclue & arrêtée. Vû la présente ordonnance, qu'on procede à l'exécution. Telle est notre volonté.

Effet de
cette Or-
donnance.

Une glose dit, qu'en effet tout cela s'exécuta, à peu de choses près: qu'on laissa deux grandes bonzeries à chaque cour du Nord & du Midi, & trente Bonzes pour chacune: que dans chaque gouvernement on laissa une bonzerie: avec certain nombre de Bonzes: que ces bonzeries furent distinguées en trois ordres: & que le nombre des Bonzes ne fut pas égal en toutes.



Remoutrance de Ouei tching à l'Empereur Tai tsong.

UN point bien essentiel pour un Prince, c'est d'aimer les gens de bien, & de haïr les méchans: de mettre auprès de sa personne les gens de vertu & de mérite, & d'éloigner ceux qui en manquent. En approchant les premiers, il fournit sa cour de gens d'élite. En éloignant les seconds, il évite d'être surpris par les artifices, que l'intérêt & la passion leur suggere en toute rencontre. Au reste, il n'est point de si méchant homme, qui n'ait quelque bon endroit, & qui ne fasse quelque peu de bien. Il n'est point aussi d'homme si sage & si vertueux, qui n'ait quelque foible, & qui ne fasse quelquefois de légères fautes. Mais ce qu'a celui-ci de défectueux, est comme une petite tache dans une pierre précieuse: & le peu de bon qu'a celui-là, se peut comparer au fil aiguïté d'une lame qui n'est que plomb. Cette lame peut absolument être d'usage une fois: en fait-on cas pour cela? Au contraire un Jouiailier habile ne rebute pas une belle pierre, pour une petite tache. Se laisser gagner ou surprendre par le peu qu'il y a de loüable dans un homme, d'ailleurs plein de vices, & se rebuter de ce qu'a de défectueux un homme d'ailleurs vertueux & capable, c'est confondre

(a) Nom de mesure en arpentage.

(b) Plusieurs Européens prétendent que *Ta Tjing* est la Palestine: ce qui est certain; c'est qu'un monument qui subsiste encore, prouve que sous la dynastie *Tang*, il vint en Chine des prêtres chrétiens qui eurent des églises en plus d'un endroit & vivoient en communauté. On ne peut gueres juger par ce monument, s'ils étoient Catholiques ou Nestoriens.

dre les odeurs les plus différentes, & ne pouvoir pas distinguer d'une pierre des plus communes, un diamant du plus haut prix.

Mais c'est encore un bien plus grand mal, quand le Prince assez éclairé pour sçavoir démêler les gens d'une vertu solide & d'un vrai mérite, d'avec ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre, néglige d'éloigner ceux-ci, ou d'avancer ceux-là. Vous avez, grand Prince, un courage intrépide, joint à un esprit des plus pénétrants. Vous joignez à un air majestueux une habileté non commune. Mais vous ne modérez pas, ce me semble, assez votre amour & votre haine, & cela vous fait un grand tort. De-là vient que tout passionné que vous êtes en général pour les gens de mérite & de vertu, vous n'en faites pas trop bien le choix. De-là vient qu'à votre cour il y a encore des flatteurs, quelque aversion que vous en ayez. Vous vous laissez fur-tout trop emporter à votre aversion pour le mal. Quand on vous dit du bien de quelqu'un, vous semblez ne le pas croire. Vous dit-on du mal? Vous le tenez d'abord pour certain. Toutes supérieures que sont vos lumières, il vaut toujours mieux vous en défier: & votre conduite en ce point me paroît sujette à bien des inconvéniens. Comment cela? Le voici.

Comme c'est le propre des honnêtes gens de ne dire des autres que le bien qu'ils en sçavent, au contraire c'est la coutume des ames basses de médire indifféremment de tout le monde. Si le Prince croit facilement le mal qu'on dit, & se rend difficile à croire le bien, c'est donner cours aux médisances & aux calomnies: c'est conséquemment ouvrir la porte aux méchans, & la fermer aux gens de bien. Ce défaut est de conséquence: car il met comme un mur de séparation entre le Prince & ses bons sujets. Vient-il ensuite à naître des troubles? Le Prince & l'Etat sont-ils en danger? Il ne se trouve à la cour que gens incapables d'y remédier. Il y a deux sortes de liaisons qu'il importe de bien distinguer. La première est des gens de mérite entr'eux. La vertu en est le nœud. Ils s'estiment mutuellement. Cette estime les engage à se soutenir dans l'occasion, & à se pousser les uns les autres: mais c'est toujours par les bonnes voyes. La seconde est des ames basses & des méchans: sans s'estimer & sans s'aimer, ils ne laissent pas de s'unir par intérêt, & de s'aider mutuellement dans leurs intrigues. La première de ces liaisons n'a rien que d'honnête en elle-même, & ne peut être qu'utile au Prince. La seconde est pure cabale, & rien n'est plus pernicieux. Le mal est qu'on peut s'y méprendre, & les suites en sont terribles: Car si le Prince prend pour cabale ce que disent ou font les uns pour les autres des gens de vertu & de mérite, il est en garde, il s'en défie, & n'y a aucun égard. Si par une seconde erreur il prend pour un zèle droit & sincère la liberté avec laquelle on lui dit du mal de celui-ci & de celui-là, & s'il croit ce qu'on lui en dit: c'est encore bien pis: il éloignera ses meilleurs sujets: du moins il s'en défiera. Ils s'en appercevront bien-tôt: mais en éloignant la cause, ils ne pourront donner au Prince les éclaircissmens convenables. Ceux des Officiers subalternes, qui sont instruits des intrigues, n'osent parler & les découvrir. Ce mal se répand de la cour dans les provinces, & si l'on n'en coupe pas au plutôt la racine, il a toujours de funestes suites: il

n'en a point encore eu, & il faut espérer qu'il n'en aura point sous votre règne: les vûes de V. M. s'étendront sans doute sur l'avenir. Elle profitera sagement des fautes quelle a pû commettre en ce genre. Elle sçaura les réparer avec avantage: mais que n'en devoit-on point craindre sous quelque règne plus foible, & sous un Prince moins disposé à se reconnoître & à se coriger promptement. Vous ne le sçauriez faire trop tôt: craignez de transmettre à vos descendans, avec tant de beaux exemples, le défaut que je vous expose. Que votre promptitude à vous en détourner, leur apprenne à l'éviter.

Ce que je viens de vous dire, mon Prince, ne regarde, à proprement parler, que le choix de vos Officiers. Voici un avis plus général, & par-là plus important pour bien gouverner. C'est de consulter souvent le beau (a) miroir de l'antiquité. En se mirant dans une eau claire & tranquille, on voit son visage tel qu'il est. Un Prince en rapprochant sa conduite de celle des anciens sages, peut en juger sagement. Eclairé par-là sur ce qui lui manque, sur les fautes qui lui échappent, & sur ses principaux devoirs, il laisse bien peu à faire aux Officiers, dont l'emploi est de remarquer ses fautes, & de lui donner des avis. Il croit comme de lui-même en sagesse & en vertu. Son gouvernement devient de jour en jour plus parfait, & sa réputation croît à proportion. Quoi de plus digne par conséquent de l'application d'un Prince?

Au reste le premier & le principal soin de nos plus grands Princes *Hoang ti, Yao, Chun, & Yu*, fut de faire régner la vertu, & d'en inspirer l'amour à tous leurs sujets. En vain un Prince se promettrait-il, à la faveur d'un code épais de trois pieds, d'en venir à gouverner, comme ils faisoient, sans mouvement & sans * travail. Dans cette heureuse antiquité, ce n'étoit point la sévérité des loix, ni la rigueur des châtimens, qui régloit ou réformoit les mœurs des peuples. C'étoit la vertu de ces sages Princes. Attentifs à ne se permettre rien qui ne fût dans l'ordre, & à exercer sur eux-mêmes la plus rigoureuse justice, ils traitoient avec bonté leurs sujets. Par-là leur gouvernement, sans avoir rien de rigoureux ou de dur, étoit cependant très-efficace. En effet la bonté, & la justice sont les grands ressorts du gouvernement. Ce sont ces ressorts qui dans un Etat doivent donner le mouvement à tout: & si l'on s'aide des châtimens, c'est comme un habile cocher s'aide du fouët par intervalle: l'usage en doit être rare.

Le capital pour un Prince est donc d'être vertueux lui-même, & d'inspirer à ses sujets la vertu. Les hommes ont tous intérieurement la raison & les passions. C'est de-là que procedent à l'extérieur leurs actions bonnes ou mauvaises. Par conséquent, pour couper pied à tous leurs desordres, il n'y a qu'à régler leur cœur. C'est à quoi ont toujours donné leurs soins les sages du premier ordre: *Juger bien les procès, c'est quelque chose, disoit Con-*

(a) Ce fut peut-être ce discours qui porta *Tai tsong* à composer le discours qu'il intitula le *Miroir d'or*, & qu'on a vû traduit ci-dessus.

* Le Chinois dit les mains croisées & sans action.

Confucius : *Je connois des gens qui le sçavent faire. Ce que je voudrois, c'est quelqu'un qui fit en sorte qu'il n'y en eût plus à juger. Pour y réussir, que faut-il faire? Etablir & régler sagement les rits, instruire les peuples, les éclairer sur leurs passions, & les mettre en garde contre leur surprise, les soutenir & les affermir dans l'usage de leur raison. Serrer, pour ainsi dire, les nœuds de la nature qui leur est commune, & leur inspirer les uns pour les autres un amour sincere: cet amour bannira l'envie de se nuire: chacun se piquera de remplir tous ses devoirs: & l'on verra par tout régner l'ordre.*

En vain tâcheroit-on d'en venir là par la multitude, ou par la rigueur des loix. Il n'y a que l'instruction soutenuë du bon exemple, qui puisse avoir un si bel effet. Aussi nos plus sages Rois ont-ils toujours mis les châtimens beaucoup au-dessous des rits & de la vertu: & *Chün*, comme nous l'apprend le *Chu king*, ne chargea *Kieou yu* de présider aux cinq punitions, qu'après l'avoir chargé de faire bien inculquer à tout l'Empire les cinq capitales instructions. Bien plus. La fin même des punitions n'est pas précisément de punir les fautes, & de faire souffrir les coupables: c'est ou de détourner du mal, ou de remédier à quelque desordre: c'est de faciliter le chemin de la vertu, en étrécissant celui du vice. Du reste, c'est l'instruction & l'exemple que doivent ordinairement employer les Princes. Quand ils employent ces moyens, chacun prend des sentimens nobles, & se conduit par de grands principes: au lieu que sous les méchans Princes, quelque rigoureux qu'ils soient à punir, chacun n'ayant que des inclinations basses, on ne voit que trouble & que desordre.

Il en est de même à proportion, de la conduite des Magistrats par rapport aux peuples de leur ressort, & l'on peut dire avec raison que la figure du métal ne dépend gueres plus de la figure du creuset où on le fond, & du moule où on le jette, que les mœurs des peuples dépendent des Princes & des Magistrats qui les gouvernent: de sorte qu'encore aujourd'hui un Prince qui imiteroit nos anciens Rois, feroit revivre ces heureux régnes.

Il est vrai que ces grands Princes ont eu bien peu de parfaits imitateurs. Mais dans la décadence même de la dynastie *Tcheou*, si le gouvernement n'avoit pas pour fondement, comme autrefois, l'instruction & le bon exemple, si l'on comptoit plus sur les loix: du moins trouvons-nous qu'on s'y tenoit religieusement. Un bon Prince, disoit *Koang tchong* (a) s'en tient aux loix, non à ses vûes. Il fait ceder au bien public & au sentiment commun ses inclinations & ses idées particulieres, & l'on ne peut réussir autrement.

Les choses en étoient là les premières années de votre régne. Les loix étoient votre règle: vous les observiez exactement dans la punition des fautes, dans le doute vous mettiez l'affaire en délibération: vous écoutiez avec patience tous les suffrages, & vous suiviez sans hésiter le parti le plus approu-

(a) Fameux Ministre, par le secours duquel *Hoe kong* Prince de *Tsi* devint si puissant, qu'il étoit presque égal à l'Empereur.

prouvé. Vos peuples instruits & persuadés de l'équité de vos arrêts, les recevoient sans murmure. Vos Officiers témoins de votre fermeté dans un parti pris, ne craignoient point de retour fâcheux, & vous secondoient avec zèle : chacun avoit son rang & ses talens. Depuis quelques années ce n'est plus la même chose. Vous devenez peu à peu & de plus en plus difficile, & même un peu dur. Vous imitez quelquefois ces pêcheurs, dont les filets n'arrêtent le poisson que par trois côtés, & lui laissent (a) une issue par le quatrième. Mais d'autrefois, & bien plus souvent, vous imitez ceux qui cherchent avec (b) avidité le peu de poisson qu'il y a dans les ruisseaux les plus petits & les moins profonds. S'agit-il de faire un choix, & sur-tout de juger d'une faute? Votre inclination & votre humeur sont les règles que vous suivez. Aimez-vous quelqu'un? Sa faute a beau être griève, bongré malgré, vous l'excusez. Quelqu'un a-t-il le malheur de ne vous pas plaire? Quelque légère que soit sa faute, vous trouvez moyen de la grossir, en pénétrant jusques dans ses intentions. Si quelqu'un vous fait sur cela des remontrances, vous le soupçonnez de collusion.

Que s'ensuit-il de cette conduite? Que les loix sont inutiles: qu'en vain on les implore, & que les Magistrats n'osent les soutenir. Vous leur fermez la bouche: mais ne croyez pas que dans le cœur ils acquiescent à vos arrêts, & que ces arrêts soient exécutés sans de grands murmures. Il y a une loi qui porte que quand le coupable est un Officier au-dessus du quatrième ordre, on aura soin que tous les grands Officiers fassent leur rapport sur son crime. Cette loi a été faite en faveur du rang de celui qui est accusé. La vûe qu'on a eue en la faisant, a été de parer aux calomnies & à l'oppression, & de ne laisser rien ignorer de ce qui pourroit être favorable à l'accusé. Aujourd'hui tout au contraire, on abuse de cette loi pour armer contre l'accusé tous ceux qui ont droit de faire leur rapport. Instruits de vos intentions, ils recherchent & font valoir jusqu'aux plus menues circonstances qui peuvent aggraver la faute, & semblent appréhender d'après V. M. que l'accusé ne se trouve pas assez coupable. Lors même que le cas est de telle nature, qu'on ne peut trouver en aucune loi de quoi le juger grief, on l'examine indépendamment des loix, & l'on trouve enfin moyen de le grossir des deux tiers. On vous connoît sur cela, & voilà pourquoi depuis quelques années tous ceux qu'on accuse, appréhendent infiniment que leur affaire aille jusqu'à vous, & s'estiment fort heureux, lorsqu'elle se termine au *Fa se* *.

Au reste, ce que vous faites sur le trône & à votre cour, vos Officiers le font à votre exemple, chacun dans leur tribunal. Par-là les accusations se multiplient, les procédures se prolongent: & tandis qu'on néglige, ou qu'on oublie le capital du gouvernement, on perd le tems à examiner des fautes légères, & souvent des minuties. A quoi aboutit enfin cette prétendue exactitude? A occasionner plusieurs fautes souvent très-grièves
par

(a) Simbole des Princes & des Magistrats qui usent de pitié & d'indulgence.

(b) Simbole de rigueur & d'exactitude,

* Nom de tribunal,

par la manière d'en punir une seule quelquefois assez légère, à ruiner le grand chemin de la justice, à multiplier les mécontents & les malheureux. Ce n'est pas par cette voye qu'on bannit les dissensions, & qu'on fait régner dans un Etat l'union, la paix, & le bon ordre.

Voici ce que dit un fameux auteur, en faisant parler un Prince. „ Le commun des peuples a en horreur les sales débauches & les brigandages. Je „ punis ces crimes sans rémission : tout le monde en est ravi, & ma „ sévérité à les punir ne me fait pas regarder comme un Prince cruel. „ C'est que je traite ces criminels conformément à l'idée & à l'hor- „ reur que le public a de leurs fautes. C'est avec le public que je „ les juge. Les Peuples ont aussi horreur de la nudité & de la faim : „ mais c'est une horreur bien différente : chacun la craignant pour soi, „ en a compassion dans les autres. Quand donc je trouve quelqu'un „ que l'indigence a fait tomber en quelque faute, je suis facile à lui pardon- „ ner, & je n'ai point vû que pour cela on m'ait accusé de partialité ou de „ foiblesse. C'est que ma conduite à l'égard de ces derniers s'accorde aus- „ si avec la disposition des peuples. Le public en même tems que moi leur „ pardonne. Enfin ceux que je traite avec rigueur, sont dans l'idée gé- „ nérale de mes sujets un objet d'abomination. Ceux que je traite avec in- „ dulgence, sont aussi dans l'idée commune un objet de compassion. Le „ soin que j'ai de suivre ainsi l'idée générale & commune, me gagne le „ cœur de mes sujets, & fait que sans beaucoup de récompenses, je les „ porte assez aisément au bien, & sans punir que rarement, je les éloig- „ ne efficacement du mal. „

La conclusion de ceci, c'est qu'en matière de punitions, un Prince qui suit l'idée générale & le sentiment commun, ne risque rien, & que quand en le suivant il puniroit un peu trop légèrement certaines fautes, les inconveniens n'en seroient pas grands. Au contraire, lorsque le Prince suit ses idées particulières, s'il est un peu trop indulgent, on dit qu'il est foible, & qu'il ouvre la porte au crime : s'il est sévère, il passe pour cruel, & se rend odieux.

C'est à quoi nos anciens Princes étoient attentifs dans les châtimens quand ils en usôient : mais ils comptoient peu là-dessus : & leur grand soin étoit de travailler par l'instruction & par le bon exemple, à maintenir dans la vertu le commun de leurs sujets, & à ramener à leur devoir ceux qui venoient à s'en écarter. Hélas ! qu'on tient aujourd'hui une conduite bien différente de la leur, sur-tout dans les jugemens criminels ! A peine un Officier est-il accusé & mis en prison, que votre parti est pris sur son affaire, & antécédemment à tout examen. On le fait ensuite, cet examen, pour la forme. Si celui qui en est chargé fait quadrer, bongré malgré les informations avec vos intentions, qu'il ne connoit que trop, dès-lors c'est un habile homme : ou sans rien d'éterminer sur la nature de la faute, & sans éclaircir l'affaire suivant les loix, si les juges recourent à V. M. & lui demandent en secret ses ordres : dès-lors ce sont dans votre esprit des gens zélés & fidèles. En usér de la sorte, ce n'est pas le moyen d'attirer les gens capables, & de les attacher à votre service.

Quand il s'agit de juger un homme, sur-tout un ancien Officier de quelque considération, un bon Prince doit se souvenir que cet homme, tout aculé qu'il est, ne laisse pas d'être son sujet, & qu'il doit toujours conserver pour lui une tendresse de pere. Le cœur étant ainsi disposé, il doit, comme tenant la balance en main, examiner sans prévention la faute dont on l'aculé, en éclaircir & peser les preuves: après cela, pour peu qu'il hésite, s'en rapporter au jugement du gros de ses Officiers: & si le cas leur paroît douteux, prendre le parti le plus favorable. Ceux qui sont commis par le Prince, doivent aussi entrer dans ces sentimens, & suivre cette méthode, comme celle qui de tout tems a été la plus approuvée. *Chun* en faisant *Haeou yu* son Lieutenant criminel, lui recommanda expressément d'être modéré & compatissant.

Sous la dynastie *Tcheou* on ne prononçoit sur les accusations de quelque importance, qu'après avoir pris le sentiment des trois ordres (a). Quand la sentence étoit approuvée du plus grand nombre: alors on la prononçoit en dernier ressort. C'est ce qu'on appelloit accommoder les loix avec les sentimens des hommes. Cette expression subsiste encore: mais hélas! que l'on en a perverti le sens! Fai:z entrer dans les jugemens qu'on porte, les présens, les alliances, les amitez, les inimitiez, les vengeances: c'est ce qu'on appelle aujourd'hui accommoder les loix avec les sentimens des hommes. Les Officiers supérieurs soupçonnerent en ce genre leurs subalternes. Le moyen qu'au milieu de ces soupçons & de ces défiances régné un vrai zèle & un attachement sincère! „ Anciennement, dit Confucius, dans les jugemens criminels, on cherchoit, autant que les loix le pouvoient permettre, à sauver la vie aux aculez. „ Aujourd'hui on cherche de quoi les condamner à mort. Pour cela on fait violence au texte du code. On a toujours en main quelque ancien arrêt, pour autoriser l'interprétation qu'on donne. Enfin on cherche à tort & à travers de quoi aggraver les fautes.

Ce que dit
Confucius
des anciens
Jugemens
criminels.

Hoai nan tze dit: une eau eût-elle dix' *Gin* de profondeur, (b) on distingue par sa surface si le fond est or ou fer. Si l'eau n'est pas en même tems profonde & pure, elle n'aura pas grand poisson. Pour moi, quand je vois un Prince tenir pour un juge intelligent, celui qui sçait chicaner sur des minuties, estimer fidèle & zélé quiconque traite mal ses subalternes: (c) compter pour de grands services de fréquentes délations: je le compare à un homme, qui, pour agrandir une peau, la tire & l'étend jusqu'à la rompre. Un Prince doit à mon avis en user tout autrement. Il convient au rang qu'il tient, d'étendre toujours les fautes, de récompenser libéralement, & de punir avec réserve, sans cependant

(a) 1^o. De tous les grands Officiers. 2^o. De tous les Officiers subalternes. 3^o. Du peuple.

(b) Par cette comparaison, on indique à *Tai tsong* qu'il a beau dissimuler, qu'on le perce à jour.

(c) On indique à *Tai tsong* que sa conduite n'est pas nette, & que malgré la profondeur de son génie, ou malgré sa profonde dissimulation, il ne s'attirera pas les gens de mérite.

dant donner la moindre atteinte aux loix. Car enfin, les loix font par rapport au jugement, ce qu'est la balance en matiere de poids, ce qu'est la corde & le niveau pour juger des plans. Faire donc dépendre les jugemens de l'affection ou de la haine, de l'humeur, du caprice, ou des vûes particulieres de qui que ce soit : c'est vouloir juger des poids sans balance, & des plans sans corde ou niveau. N'est-ce pas le vouloir tromper?

Tchu ko leang (a) étoit en son tems l'équité même. Il déclaroit hautement que son cœur étoit une balance, que ni l'autorité, ni l'affection, ni l'intérêt, ne pouvoient faire pancher d'aucun côté. Il le disoit, & il disoit vrai. Qu'étoit donc ce *Tchu ko leang*? Il étoit Ministre d'Etat d'un assez petit Royaume. Quelle comparaison de lui à notre Empereur! Comment donc le puissant maître d'un si grand & si florissant Empire, ne rougit-il point de se charger des malédictions de ses sujets, en substituant aux loix établies, ses vûes & même ses inclinations particulieres?

Voici encore un autre point. Il arrive de tems en tems, que voulant vous contenter sur certaines choses, quelquefois même peu importantes, vous ne voulez cependant pas qu'on y prenne garde, encore moins qu'on s'en entretienne. Alors on vous voit tout-à-coup vous mettre en colere, ou plutôt en faire semblant, pour épouvanter les gens, & empêcher qu'ils ne parlent. Si ce que vous faites est raisonnable, quel mal y a-t-il qu'on le sçache! Et quand il ne le seroit pas, que sert-il de le vouloir cacher? Un ancien proverbe dit bien : ce qu'on ne veut pas qui soit sçu, le plus sûr est de ne le point faire. Quand on craint d'être entendu, le meilleur parti est de se taire. Prétendre que ce qu'on dit & ce qu'on fait, soit ignoré de tout le monde, & que personne n'en parle : c'est une prétention (b) vaine : la peine qu'on y prend, est fort inutile : & l'on n'y gagne rien autre chose, que de faire rire à ses dépens.

Tao avoit mis à sa porte un tambour : & quiconque avoit quelque avis à donner pour le bien commun, n'avoit qu'à battre ce tambour. Le Prince aussi tôt l'écoutoit. *Chun* avoit dressé une planche où chacun pouvoit écrire ce qu'il trouvoit à redire dans le gouvernement.

Tang avoit près de sa personne un Officier chargé de marquer par écrit ses fautes. *Vou wang* avoit fait graver sur les meubles à son usage, les principaux avis du sage *Tai kong*. C'est ainsi que ces sages Princes, dans leur plus grande prospérité, veilloient & faisoient veiller sur eux-mêmes. Tousjours égaux & sans préjuger, ils inspiroient à chacun de leurs Officiers autant de confiance que de zèle : & la vertu mettoit entr'eux une union aussi charmante qu'utile.

Un Prince vraiment vertueux, disoit *Vou ti*, se fait un plaisir de s'entendre dire des choses naturellement désagréables. En effet, aimer les Officiers

(a) Fameux Ministre & Officier de guerre du tems que l'Empire étoit partagé entre trois Princes, qui se le disputoient.

(b) Le Chinois dit : c'est vouloir prendre des oiseaux d'une main, en se fermant les yeux de l'autre.

ciers fidèles & sinceres, éloigner les flatteurs & les médifans, c'est là fans contre-dit le meilleur moyen que puisse employer un Prince pour sa sûreté personnelle, & pour le bien de son Etat. C'est une expérience de tous les siècles, & jamais on n'a vû périr une dynastie, tandis que le Prince & ses Officiers unis par le puissant lien de la vertu, ont agi de concert pour le bien commun. Mais il est arrivé souvent que les Princes voyant leur pouvoir bien établi, & les affaires sur un bon pied, ont négligé les gens capables & zélés, pour avancer ceux que la complaisance leur rendoit plus agréables.

Vous-même, Prince, rappelez-vous, je vous prie, les commencemens de votre règne. Modeste, retenu, appliqué, vous embrasiez avec plaisir tout le bien qu'on vous proposoit. S'il vous échappoit une faute, quelque légère qu'elle pût être, vous la répariez aussi-tôt. Vous receviez avec plaisir les remontrances les plus fortes: on le voyoit sur votre visage. Aussi tout ce qu'il y avoit de gens capables, s'empressoient à vous aider de leurs lumières. Maintenant que vous n'avez plus aucun embarras, que jusqu'aux plus éloignez barbares tout vous est soumis: vous paroissez un autre homme: devenu fier & plein de vous-même, tandis que vous prêchez contre la flaterie & les vices qui l'accompagnent, vous ne laissez pas d'écouter avec plaisir les flatteurs qui vous applaudissent. Vous faites de beaux discours sur l'utilité des remontrances droites & sinceres, & dans le fond vous n'aimez pas qu'on vous en fasse. Vous ouvrez peu-à-peu la porte au vice & à l'intérêt. Le chemin de la vertu se ferme de plus en plus: & la chose est si sensible, que les gens les moins (a) attentifs, ne laissent pas de l'appercevoir. Ce n'est pas là une bagatelle. C'est par votre ancienne conduite, que s'est si bien établi votre Empire: par celle que vous tenez aujourd'hui, il ne peut que tomber en décadence. Pouvez-vous ne le point voir? Et si vous le voyez en effet, comment ne vous pressez-vous pas d'y mettre ordre? Depuis que j'ai l'honneur de vous servir, ma crainte a toujours été qu'on cessât de vous parler avec une entiere liberté: & je vois avec douleur qu'il s'enfaut déjà beaucoup qu'on le fasse comme auparavant.

Dans tous les mémoriaux qu'on vous présente sur les affaires, on se contente de vous indiquer brièvement les inconveniens qui sont arrivez, ou tout au plus ceux qui sont à craindre. Quant aux moyens d'y remédier ou d'y parer à l'avenir, je ne vois pas qu'on y touche. Je ne m'en étonne pas. Vous vous tenez par votre fierté, dans une région trop supérieure. Lors même que vous croyez en descendre, vous ressemblez encore à un dragon (b) hérissé d'écaillés piquantes: on craint de vous approcher, & plus encore de vous irriter en vous parlant avec franchise. Tel qui n'a osé d'abord s'expliquer entièrement, & qui n'a fait que
vous

(a) Le Chinois dit: les gens qui vont & qui viennent faisant voyage.

(b) Le dragon en Chine est le symbole de l'Empereur. Il n'a rien d'odieux.

vous indiquer doucement les choses, sentant que cela ne suffit pas, cherche comment y revenir. Mais n'y voyant point de jour, il prend le parti de se taire. Il s'y réfout d'autant plus facilement, que quand il seroit assuré de vous faire d'abord approuver ses propositions, comme étant importantes & raisonnables : il a toujours lieu de craindre que vos favoris ne les goûtant pas, vous ne changiez d'avis, & qu'il n'ait pour fruit de son zèle, qu'un affront de votre part. Les gens mêmes de votre suite, vos Officiers, vos domestiques, qui sont sans cesse auprès de votre personne, vous redoutent tellement, que s'il s'agit de vous avertir de quelque chose qui puisse ne vous pas plaire, ils se regardent les uns les autres, & aucun d'eux n'ose parler. Comment les Officiers du dehors oseront-ils vous représenter avec liberté tout ce que leur zèle leur inspire? V. M. dans une de ses déclarations des plus récentes, dit : Quand mes Officiers auront à me représenter quelque chose sur les affaires de l'Etat, ils peuvent le faire. Mais qu'ils ne s'attendent pas pour cela, que je suive en tout ce qu'ils me proposeront. J'ai peine à comprendre comment vous avez pu vous résoudre à vous exprimer de la sorte. Ce n'est assurément pas exciter les gens à vous donner de bons avis : c'est bien plutôt les en détourner. Croyez-moi, il n'y a qu'un zèle bien généreux, qui porte un sujet à donner au Prince des avis. On sçait que c'est une chose délicate, & lors même que le Prince y anime de son mieux, c'est beaucoup si dans l'occasion les plus courageux n'ont pas encore un reste de crainte, qui les empêche de tout dire. Vous exprimer donc comme vous faites, c'est d'une main ouvrir la porte aux avis, & de l'autre la fermer. On ne sçait à quoi s'en tenir, & quel parti prendre. Le bon moyen de vous attirer d'utiles avis, c'est de les aimer réellement. *Hoen* Roi de *Tsi* aimoit certaine couleur violette. Tout le Royaume en portoit. Certain Roi de *Tsou* marqua qu'il aimoit dans les femmes une taille fine. Toutes les femmes de son palais jeûnoient pour se la procurer, & il en mourut plusieurs pour avoir trop jeûné. Si dans de semblables bagatelles, le désir de plaire au Prince a eu tant de pouvoir sur la populace même, & sur des femmes : que ne pourra point sur des Officiers sages & zélés, le désir de contenter le Prince, & de l'aider par de bons avis, si en effet il les aime? Mais si le cœur n'y est pas, les paroles sont inutiles, & les apparences ne trompent point.

TAI TSONG ayant lû ce discours, y répondit de sa main en ces termes : J'ai lû avec attention votre discours d'un bout à l'autre : par tout il est folide & pressant : tel enfin que je l'atendois de vous. Je sens mon peu de vertu & mon peu de capacité. Je ne puis penser, sans une extrême confusion, aux grands Princes des tems passés. Si je n'avois pas de si bons rameurs, (a) comment pourrais-je passer sûrement un si large fleuve? Comment, sans des *Meitze* (b) allez, assortir les cinq goûts dans une sauce? Pour vous mar-

Réponse
de l'Empereur.

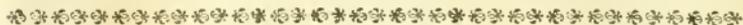
(a) Symbole des Ministres & autres grands Officiers.

(b) Les *Meitze* sont des fruits aigres, semblables à des abricots sauvages. On en confit au sucre : ou en confit au vinaigre, & on en fait pour servir aux sauces.

marquer ma satisfaction , je vous fais un petit présent de 300. pièces de foye.

Sentiment
de *Cang bi*
sur cette
Pièce.

L'Empereur *Cang bi* louë fort le discours de *Oei tching*. Plusieurs auteurs anciens & recens en parlent aussi avec éloge. Un d'eux compare *Oei tching* à *Kia y* & à *Tong tchong chu*, tous deux fameux sous les *Han*. C'est le même Empereur, dit cet auteur : & il n'y a entr'eux d'autre différence, que celle du tems & du siècle.



L'Onzième des années nommées Tchin koan, Tai tsong
entreprenant de bâtir un grand palais à Fei chan,
le même Oei tching l'en dissuada par une remon-
trance faite exprès.

Remon-
trances au
sujet des
entreprises
de grands
batimens.

Il y rappelle d'après l'histoire la désastreuse fin de certains Princes. Il l'attribue à leurs folles dépenses. Il appuie principalement sur la dynastie *Soui* qui avoit très-peu duré, & à laquelle tout récemment succédoit la dynastie *Tang*. Il fait entendre à *Tai tsong*, qu'il prend le chemin par où se sont perdus les autres. Les peuples, dit-il, n'ont fait que changer une domination tyrannique en une autre à peu près semblable. En prenant le même chemin, vous pourés aboutir au même terme. Le moins qui en puisse arriver, c'est que vous laissiez vos descendans chargés d'un Empire épuisé, & des malédictions des peuples. Or les gémissemens & les imprécations des peuples, attirent sur le Prince & sur l'Etat la colere des *Chin*. Cette colere est suivie de nouvelles calamitez. Les calamités publiques causent naturellement des troubles. Il y a peu de Princes qui n'aient ou la réputation, ou la vie. Comment n'y pensez-vous pas?



La même année le même Oei tching présenta un autre
discours à l'Empereur Tai tsong,

Il lui dit d'abord, comme dans les précédens, qu'il n'est plus ce qu'il étoit, qu'il est devenu fier, &c. & après l'avoir averti que si c'est l'eau (a) qui porte les barques, (b) c'est elle aussi qui les submerge. Il lui propose dix points à méditer, selon dix situations différentes, où son cœur se peut trouver. Un Prince, dit-il, sent-il naître en son cœur de vastes desirs? Il doit se rappeler cette maxime si sage pour tout le monde, & si nécessaire

(a) Simbole des peuples.

(b) Simbole des Empereurs.

ceffaire aux souverains. Apprenez à vous contenter de ce qui vous fuffit. La néceffité des affaires demande-t-elle quelque expédition militaire? Voici une autre maxime qu'il doit alors bien pefer. Sçachez vous arrêter à propos. Rétablir l'ordre, eft la fin & le motif de cette expédition. Que l'ordre rétabli, foit aufli fon terme.

Est-il tenté de chercher à fe distinguer? Médite-t-il pour cela quelque entreprife? Qu'il penfe que rien n'eft plus glorieux à l'homme, & principalement au fouverain, que la douceur & la modération, qui le rendent maître de lui-même. Sent-il s'élever dans fon cœur des mouvemens d'orgueil & de fierté, que lui infpire fa haute dignité? Qu'il confidere que les plus grands fleuves, & même la mer, font au-deffous des moindres ruiffeaux, fans perdre leur avantage. Dans fes divertiffemens de chaffe, qu'il n'oublie jamais l'ancienne régle de n'enfermer le gibier que de trois (a) côtez. Si l'indolence ou la pareffe l'attaque, qu'il fe fouviene de ce qu'on dit: que bien commencer eft peu de chofe, fi l'on ne finit de même. S'il s'apperçoit qu'on lui cache des chofes importantes, où s'il craint qu'on ne le faffe: qu'il examine bien fon cœur, qu'il en banniffe les préjugés, l'humeur, les affections, & les averfions particulieres: en un mot qu'il le tienne vuide: il ne manquera point de fujets fidelles & zèlez, qui l'inflruiront de ce qu'il importe qu'il fçache.

Pour ce qui eft du foin qu'il doit avoir d'empêcher que les méchans le furprennent par de faux rapports & par des calomnies: le moyen le plus efficace eft d'être lui-même fi vertueux, que les méchans n'ofent l'approcher. Dans la diftribution des récompensés, qu'un mouvement de belle humeur ne l'emporte pas trop loin: & quand il s'agit de punir, qu'il ne donne rien à la colere.

La premiere des années nommées Chin kong l'Impératrice
 Vou heou fatiguant beaucoup les peuples, pour con-
 server & pouffer plus loin certaines conquêtes:
 Tien gin kie lui fit la remontrance fuivante.

J'AI toujours ouï dire que Tien avoit fait naître les barbares dans des terres abfolument diftinguées des notres. L'Empire de nos anciens Princes à l'Est avoit pour bornes la mer: à l'Oueft *Leou ma*: au Nord le defert *Tiono*: & au Sud, ce qu'on nomme les (b) *Ou ling*. Voilà les

Remon-
trances au
fujet de la
continua-
tion de la
guerre.

(a) Une glose dit: il faut laiffer quelque ifſue au gibier pour qu'il ſ'en ſauve une partie, & que les eſpèces ſe conſervent. Cela marque de plus, ajoûte-t-elle, de la clémence & de la bonté.

(b) Ces deux mots ſignifient ſables qui coulent, ou ſables mouvans: *Ou* ſignifie cinq: *ling* ſignifie montagne, ou enfilade de montagnes.

bornes que *Tien* avoit mis entre les barbares & notre Chine. A en juger par nos histoires, divers pays où nos trois premières fameuses dynasties n'ont jamais fait passer ni leur sagesse, ni leurs armes, font aujourd'hui partie de votre domaine. Votre Empire est non-seulement plus étendu, que ne l'étoit autrefois celui des *Yng* & des *Hia* (a). Il va même encore plus loin que n'alloit celui des *Han*. Cela ne vous suffit-il donc pas ? Pourquoi porter encore au-delà vos armes dans des pays incultes & barbares ? Pourquoi épuiser vos finances & accabler vos peuples, par des conquêtes inutiles ? Pourquoi préférer à la solide gloire de gouverner en paix un florissant Empire, le vain & imaginaire honneur de faire prendre à quelques sauvages le bonnet & la ceinture.

Chi hoang sous les *Tsin*, *Vou ti* sous les *Han*, en usèrent ainsi. Pour nos cinq *Ti* (b) & nos trois *Hoang* ils n'ont jamais rien fait de semblable. Préférer à l'exemple de ces anciens Princes celui de *Chi hoang* & de *Vou ti* : c'est compter pour rien la vie des hommes, & vous rendre odieux à tous vos sujets. *Chi hoang* vous en est lui-même un exemple. Le fruit de tous ses exploits fut que son fils perdit l'Empire. *Vou ti* un des *Han* crut pouvoir profiter des épargnes de ses prédécesseurs, pour agrandir son Empire. Il entreprit successivement quatre guerres. Il les soutint assez bien. Mais ses finances s'épuisèrent. Il fut obligé de charger ses peuples : bientôt la misère fut générale. Les peres vendoient leurs enfans, les maris leurs femmes : il mouroit un monde infini : des brigands en troupes s'assembloient de toutes parts. *Vou ti* enfin ouvrit les yeux, abandonna ses desseins de guerre, s'appliqua à gouverner en paix son Empire, & pour faire connoître à tout le monde son repentir & ses intentions, en faisant (c) *Heou* son premier Ministre, le titre qu'il lui donna, fut *Fou min* (d) *heou*. Ce changement de *Vou ti* lui attira le puissant secours de *Tien*. Un ancien proverbe dit : un cocher craint de verser où il a vû verser un autre. La comparaison quoiqu'un peu basse, peut s'appliquer, pour le sens, à ce qu'il y a de plus grand.

Ensuite il expose au long les dépenses, & conclut par exhorter l'Impératrice à n'aller point chercher ces fourmis dans leurs trous, mais à faire seulement garder les frontieres.

(a) Noms de dynasties.

(b) C'est-à-dire nos anciens & plus sages Princes.

(c) Nom de dignité comme Duc.

(d) *Fou*, rendre heureux : *Min* les peuples. C'est-à-dire le Duc chargé de rendre les peuples heureux.



Cette même Impératrice Vou heou à qui l'Empereur en mourant, avoit remis le gouvernement, destitua le Prince héritier & l'exila. Elle le rapella long-tems après sur une remontrance que Sou ngan heng lui fit à propos. Mais comme elle continuoit toujours à gouverner seule, quoique déjà avancée en âge, & qu'elle ne parloit point d'établir sur le Trône le Prince héritier, quoiqu'il fût en âge de gouverner, le même Sou ngan heng mit dans une boîte, & fit passer secrètement jusqu'à l'Impératrice la remontrance suivante.

UN Officier vraiment fidelle & zélé ne fait point céder son zèle au tems, dans l'espérance de gagner la faveur du Prince, ou par une mauvaise crainte de la perdre. Un vrai sage n'omet point ce qui est de son devoir par l'appréhension de mourir, ou par le désir de vivre. Quand donc il se trouve des défauts dans la conduite des Princes, on a raison de s'en prendre en partie aux grands Officiers qui dissimulent. Le feu Empereur, en mourant (a) vous a confié conjointement avec le Prince héritier le gouvernement de l'Empire. Mais hélas! sous *Tao* même & sous *Chun* il se trouva un *Kong kong* & un *Koen*. Des brouillons ont mis la division entre vous & ce jeune Prince. Je l'attribue au malheur des tems: mais d'autres l'attribuent à votre ambition. L'Impératrice, dit-on, veut abattre les *Li* (b) & faire passer l'Empire à d'autres. Autrement à l'âge qu'elle a, pourquoi ne pas laisser régner son fils?

Remon-
trances en
faveur du
Prince
Héritier.

Ce que je dis moi, & ce qui me paroît certain, c'est que votre cour étoit comme elle est, pleine de flatteurs, la porte étant fermée aux avis sinceres, l'Empire étant attaqué par les barbares, vos peuples souffrant ce qu'ils souffrent: vous aurez peine à les sauver, & à vous tirer d'embaras. Cet Empire que vous gouvernez, c'est l'Empire de ces grands Princes *Tao*, & *Ven wang*. Les *Souy* (c) qui dans ces derniers tems l'ont possédé, s'en étant

(a) Le Chinois évite ici & en semblables occasions l'expression ordinaire, *mourir*, *mort*, &c. Ici il y a mot à mot en reposant son char, à peu près comme on dit, en finissant sa carrière.

(b) C'étoit le nom de la famille régnante.

(c) Nom de la dynastie qui avoit immédiatement précédé.

étant rendus indignes par leur conduite, se font vûs attaquez de toutes parts. Pendant qu'ils fuyoient comme des cerfs, nombre de corbeaux s'assembloient. Parut alors comme un aigle (a) ou comme un dragon volant, l'illustre fondateur des *Tang*. Après qu'il eut rendu le calme à l'Empire, il en fut reconnu le maître. Il convint avec tous les Grands, que les *Li* seuls pouroient être faits *Vang*, & qu'on ne donneroit les autres titres (b) qu'à des gens qui les auroient mérité par leurs services. Il en donna à quelques-uns qui l'avoient déjà bien servi. L'accord fut confirmé par serment. On se tira même du sang pour cet effet. Si donc votre Majesté est sur le trône, il n'en est pas moins le trône des *Tang*. La pie fait son nid, dit le *Chi king*: l'oiseau *Kieou* s'y place ensuite. Vous étiez née femme & fujette. Vous êtes devenue Impératrice & maîtresse. Comment cela s'est-il fait? Ce n'a point été sans doute, sans que de votre part vous ayez eu soin de répondre aux desseins de *Tien* & de gagner le cœur des hommes. Il a été un tems que mécontente du Prince héritier qui n'avoit pas assez de maturité, vous pensiez à lui substituer son frere *Vang* de *Siang*. Faisant ensuite réflexion que celui-ci étoit son cadet: & craignant avec raison de ruiner la maison royale, en y mettant le trouble & la division, vous vous êtes sagement accommodée aux vœux des peuples, vous avez rappelé le Prince héritier. Ce Prince est maintenant d'un âge mûr: il a de plus beaucoup de vertu, il est votre fils, vous êtes sa mere, & sans faire attention à tout cela, vous lui enviez la place dont il est digne, & vous retenez ce qui lui est dû.

On le dit, & il est vrai. Communément dans des provinces on fait le train de la cour. En tenant une conduite si peu équitable à l'égard du Prince héritier, quel exemple donnez-vous à tout l'Empire? Comment espérer après cela d'y réformer les abus, d'y établir les bonnes mœurs, & sur-tout de faire régner dans les familles la tendresse & la piété? De quel front oserez-vous désormais paroître à la sépulture du feu Empereur & de ses ancêtres? Vous avez régné jusqu'ici seule & tranquille, il est vrai. Mais ne sçavez-vous pas que les choses ne sont jamais plus près de leur décadence, que lorsqu'elles ont aquis leur perfection? Ce qu'on verse dans un vase déjà plein, se répand par terre. Il est souvent si essentiel de prendre au plutôt certain parti, que de différer c'est tout perdre. Pour moi, il me paroît que *Tien* & les hommes sont prêts à se déclarer en faveur des *Li*. (c)

D'ailleurs pourquoi à l'âge où vous êtes (car l'eau qui est presque toute écoulée (d) frappera bien-tôt la cloche:) pourquoi, dis-je, vous fatiguer encore nuit & jour? Pourquoi ne vous pas décharger du gouvernement, & ne

(a) Je traduis *Fong* & *Long*, le premier par aigle, le second par dragon: c'est d'après d'autres Missionnaires, & sans me faire garant de cette traduction.

(b) De *Heou*, de *Kong*, &c.

(c) Nom de famille des Princes de la Dynastie *Tang*.

(d) Expression allégorique, pour lui dire qu'elle n'a plus gueres de tems à vivre. On voit par-là que les Chinois ont eu une espèce d'horloge d'eau.

ne le pas remettre au Prince? Il y va de votre repos: & si vous êtes plus sensible à autre chose, il y va aussi de votre honneur. On vous en louera maintenant: & il ne tiendra qu'à vous, que par l'histoire & par les chansons la postérité en soit instruite. Je vous y exhorte donc comme à une chose très-importante au repos de tout l'Empire. Je ne crois pas devoir épargner une courte vie, & manquer à ma patrie par un silence criminel. Je prie donc V. M. de dérober quelque tems à ses grandes occupations, pour examiner à loisir mes foibles vûs. Si V. M. me fait la justice de me regarder comme un sujet sincere & fidèle, je la conjure d'exécuter sans délai ce que je propose. Que si elle attribue ma remontrance à quelque autre chose qu'à mon zèle, & qu'elle s'en offense, il lui est libre de m'en punir, & d'apprendre aux dépens de ma tête à tous ses sujets, qu'elle ne peut souffrir la vérité.

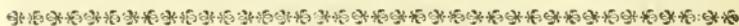
Pour mieux entendre cette piece, il faut sçavoir ce qui suit:

Vou heou étoit originairement une fille d'assez basse condition: on dit même qu'elle étoit esclave. *Kao tsong* prit pour elle tant de passion, qu'il la fit Impératrice. Cet Empereur en mourant laissoit un successeur nommé, lequel avoit déjà quelque âge. Cependant il déclara en mourant qu'il vouloit que l'Impératrice gouvernât avec son fils. Celui-ci étant marié, s'entêta fort de son beau-pere. Il l'éleva & l'enrichit à un point, que tous les Grands lui firent sur cela d'assez fortes remontrances. Ce Prince les reçut très-mal, & ne changea pas de conduite. Les Grands s'adresserent à l'Impératrice. Elle, profitant de cette occasion pour régner seule, déclara ce fils déchû de la succession, & le rélégua loin de la Cour. Cela ne plut pas à bien des gens: mais les Grands avoient été choquez par le Prince: ils avoient mis eux-mêmes en train l'Impératrice, qui d'ailleurs étoit une Princesse très-redoutée. Ainsi l'exil & la chûte du Prince durèrent plusieurs années, & l'Impératrice gouverna seule.

Sou ngan heng prenant son tems, & profitant d'une occasion favorable, proposa à l'Impératrice de rappeler & de rétablir le Prince héritier dans ses droits. L'Impératrice y consentit, le Prince revint en Cour & fut déclaré successeur comme auparavant, mais ce fut tout. L'Impératrice retint seule l'autorité toute entiere. Comme le Prince étoit dans un âge mûr, & paroissoit s'être corrigé de ses défauts, chacun murmuroit de ce que l'Impératrice ne lui remettoit pas le gouvernement, qui lui appartenoit de droit. Mais il n'y avoit personne assez hardi pour en parler à cette Princesse. Outre qu'on craignoit son ressentiment, elle étoit obsédée par certains flateurs, ses favoris, & il n'étoit pas aisé de faire passer jusqu'à elle ce qu'on avoit à lui proposer. *Sou ngan heng* plus courageux que les autres, & animé par le succès qu'il avoit eu la première fois, trouva moyen d'insérer dans une boîte que l'Impératrice seule devoit ouvrir, la remontrance qu'on vient de voir.

L'Impératrice dissimula: mais laissa toujours les choses sur le pied où elles étoient. Enfin elle tomba malade. Les Grands saisirent cette occasion pour proposer au Prince de monter sur le trône de son pere, & de gouverner

l'Empire, comme il en avoit le droit. Le Prince ayant agréé la proposition, on lui dit qu'il faloit commencer par prendre & faire mourir deux hommes qu'on lui nomma. C'étoient les deux favoris & confidens de l'Impératrice. Le Prince y consent, on marche au Palais avec des troupes, on fait ces deux favoris, & on leur coupe la tete. L'Impératrice en étant avertie, demande de quelle autorité on est venu avec des troupes prendre, & faire mourir ses gens? On répond qu'on a pris l'ordre du Prince, & qu'il est présent. L'Impératrice dit alors, sans faire paroître extérieurement aucune émotion: ces deux hommes l'auront offensé, il les a voulu punir. A la bonne heure: qu'il se retire en son palais (a). On fit répondre à l'Impératrice que cela ne convenoit pas, qu'agée & infirme comme elle étoit, elle ne pouvoit plus se donner les soins que demandoit un si vaste Empire: qu'il étoit tems que le Prince prit possession du gouvernement, & qu'on la prioit de le trouver bon. Elle n'étoit plus en état de s'y opposer. Il falut bien y consentir; quelques mois après, elle mourut.



La sixieme des années nommées Tali, l'Empereur Tefong publia la Declaration suivante.

ETRE souverain, c'est avoir reçu de Tien l'ordre de nourir les peuples. C'est pour cela qu'un bon Prince aime ses sujets non-seulement comme ses enfans, mais comme sa propre personne. Il est attentif à nourir ceux qui ont faim, à vêtir ceux qui sont nus: encore ne croit-il pas faire beaucoup, & sa bonté n'est point satisfaite. Elle tient toujours son cœur occupé, ou du soin de rendre heureux ses sujets, ou de tristesse, ou de confusion de n'y pas réussir. Ses gréniers dans les bons tems sont chez ses peuples: tous ses sujets sont à leur aise: les vieillards ne manquent de rien, & voyent sans inquiétude & sans chagrin croître les enfans de leurs enfans. Les corvées sont rares & faciles: trois journées d'hommes en un an par chaque famille, c'est ce qu'avoient réglé nos anciens Princes. Enfin l'union & la paix régnaient dans l'Etat, il lui est facile d'y faire aussi régner la vertu. Hélas! je suis depuis si ans chargé de l'Empire: & je n'ai pû ni en venir-là, ni en approcher. Ce n'est pas que, malgré mon peu de vertu, je n'aye fait ce qui m'a été possible, & que je n'aye souhaité de faire encore davantage. Mais les irruptions des barbares, les troupes qu'il a falu entretenir pour assurer nos frontieres, & les autres dépenses indispensables m'ont mis hors d'état de soulager mes peuples, & m'ont obligé quelquefois à les charger de nouvelles impositions. Il y a eu successivement des inondations & des sécheresses.

(a) Le Prince héritier a son Palais à part, à l'Est de celui de l'Empereur: & une expression fort usitée pour désigner le Prince héritier, c'est *Tong kong*, qui veut dire le Palais oriental.

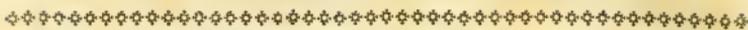
ses. Pas une année qu'on ait pû dire abondante. Les laboureurs abandonnent les campagnes: les peres vendent leurs enfans: les chemins sont pleins de pauvres que la nécessité a fait quitter leur pays & leurs parens. Qu'ils en viennent jusqu'à oublier ainsi les sentimens les plus naturels, c'est bien moins leur faute que la mienné. Je n'ai eu ni assez d'habileté pour prévenir leurs besoins, ni assez de vertu pour leur inspirer le courage & la patience que ces extrémités demandent. J'en ai une vraie douleur & une extrême confusion. Jour & nuit je ne pense à autre chose. En attendant que je puisse soulager mes peuples, comme le territoire qui dépend de cette cour est celui qui a le plus souffert, je le tiens quitte pour un an de toute corvée & de tous droits. Et j'ordonne que par-tout mes Officiers pourvoyent par quelque moyen à l'entretien & au soulagement des pauvres.

A l'occasion de la révolte de certain *Tébu tché*, l'Empereur *Te tsong* fit un voyage dans le *Leao tong*. L'armée des rebelles fut défaite: les chefs ayant été pris, & l'Empereur pensant à publier une amnistie, les devins dirent que la maison royale étoit encore menacée de nouveaux malheurs: qu'il falloit, pour les détourner, changer quelque chose dans les noms & les titres présens. Les Grands proposèrent donc à l'Empereur d'ajouter un mot ou deux à son surnom. Le seul *Lou tché* s'y opposa.

Prince, dit-il, parlant à l'Empereur, tous ces surnoms & ces titres pompeux ne sont point de l'ancien usage. Les prendre dans les tems du monde les plus florissans & les plus heureux, c'est manquer de modestie. Les augmenter dans des conjonctures aussi tristes que celles-ci, ce seroit un grand contre-tems, & qui pourroit beaucoup nuire. Si vous vouliez absolument avoir égard à ce que prétendent ces devins, sçavoir qu'il faut faire quelque changement dans les titres & surnoms présens, au lieu d'augmenter les vôtres, ce qui ne peut que vous rendre odieux, il vaudroit mieux, en les diminuant, témoigner votre respect pour les avis que *Tien* vous donne.

L'EMPEREUR reçut très-bien ce que lui dit *Lou tché*. Il se détermina à ne changer que le nom des années. Il fit alors voir à *Lou tché* une déclaration minutée par le secretaire d'Etat, & lui en demanda son sentiment.

Prince, répondit *Lou tché*, ce sont proprement les actions du souverain, qui touchent efficacement les cœurs. Les discours le sont assez légèrement pour l'ordinaire, & s'ils ne sont pas bien patétiques, ils n'ont pas le moindre effet. En publiant une déclaration dans ces circonstances, il me semble que vous ne sçauriez y paroître trop modeste, exagérer trop vos fautes, & en témoigner trop de repentir. L'Empereur entra dans ces vûes, & chargea *Lou tché* d'en dresser une. Il dressa celle qui suit.



Déclaration de l'Empereur Te tsong, dressée par Lou tché.

UN Prince n'a point de meilleurs moyens pour bien gouverner, & pour faire régner la vertu dans son Empire, qu'une bonté sincère pour ses sujets, un généreux oubli de soi-même en leur faveur, un soin continu de corriger les défauts, de réparer les fautes qui lui échappent, & de tendre à la perfection. Depuis que je suis sur le trône, où le droit de succession m'a placé, ce n'a presque été que troubles. Ces troubles m'ont obligé de négliger quelquefois jusqu'aux cérémonies ordinaires à l'égard de mes ancêtres, & m'ont tellement occupé l'esprit, que je n'ai point pensé, comme je le devois, à acquérir la vertu. Passant & repassant sans cesse avec douleur sur ces premières années de mon règne, que j'ai si mal employées: il est tems, me dis-je à moi-même, il est tems de commencer à les réparer, en reconnoissant publiquement que je les ai perdues, en exposant sans déguisement, les tristes effets de ma mauvaise conduite, & en témoignant un désir sincère d'en tenir une meilleure à l'avenir.

Mes ancêtres, ces illustres fondateurs de notre dynastie *Tang*, après avoir, par leur valeur & par leur vertu, délivré les peuples de l'oppression, & rendu la paix à tout l'Empire, y établirent un ordre admirable. Ils y furent aidés par un grand nombre de bons Officiers de tous les rangs, dont ils sçavoient sagement animer le zèle, & récompenser les services. Les choses mises sur un si bon pied, s'y sont maintenues: & voici * qu'au bout de deux cens ans, vous succédez à vos ancêtres dans les emplois, & moi je succède au trône de mon père. Depuis que j'y suis monté, ma plus grande crainte a été de répondre mal à leur sagesse & à leur vertu, & j'ai toujours résolu de faire mes efforts pour les imiter. Mais élevé par des femmes dans l'intérieur du palais jusqu'à une jeunesse assez avancée, je me suis senti jusqu'ici d'une éducation si peu propre à former un Prince. Aveugle en matière de gouvernement, j'ai pris possession d'un Empire paisible: mais je n'ai point sçu prévenir ce qui le pouvoit troubler. Peu instruit des peines des laboureurs, peu attentif à ce que souffrent les gens de guerre, je n'ai fait sentir ni aux uns ni aux autres, comme il falloit, les effets de mes bontés. Je leur ai laissé par-là le droit de douter de ma tendresse, & leur ai donné sujet de me payer d'indifférence. De plus, au lieu de m'occuper à reconnoître & à combattre mes défauts, j'ai entrepris légèrement des guerres inutiles. Ce n'a été que marches de troupes, que recrues, & que convois. J'ai augmenté les droits ordinaires. Ici l'on a exigé des chariots, là des chevaux. Il n'est point de province dans tout l'Empire, qui n'ait souffert

de

* Il adresse son Discours aux grands Officiers.

de ces mouvemens. Mes Officiers & mes soldats obligez d'en venir aux mains plusieurs fois dans un seul jour, passioient les années entières, sans quitter le casque & la cuirasse, loin des tablettes de leurs ancêtres, loin de leurs femmes affligées & sans apui. Mes peuples obligez de laisser les terres en friche, pour des corvées continuelles, étoient accablés en même tems de travail & de misere, & réduits à souhaiter de mourir plutôt dans les supplices.

Cependant au-dessus de moi, *Tien* me donnoit, en me châtant, de fréquens avis : je ne sçavois pas en profiter. Au-dessous de moi les hommes éclatoient en murmures, je n'en étois pas informé. Ainsi croissoit le trouble peu-à-peu, lorsqu'un sujet rebelle a tâché de profiter de ce désordre, & a poussé l'insolence jusqu'aux derniers excès. Oubliant toute honte & toute crainte, il a porté par tout le tumulte. Peuples, Grands, tout en a souffert, son audace est allé jusqu'à insulter la sépulture de mes ancêtres. J'ai senti tout cela d'autant plus vivement, que j'y avois donné moi-même occasion : & je n'y penserai jamais sans une extrême confusion, & sans une douleur mortelle : grace à la protection de *Tien ti* (a) venue d'en haut, les *Chin* & les hommes se sont unis en ma faveur. Mes Ministres & mes Généraux ont épuisé de concert leur zèle & leur habileté. Mes troupes m'ont bien servi : le rebelle est défait & pris. Il s'agit maintenant de remédier aux maux passés : & c'est pour commencer à le faire, que je publie la déclaration présente.

Pendant que jem'occupe sans cesse du souvenir de mes fautes passées : mes Officiers de tous les ordres, sans en excepter les plus grands, dans tous les écrits qu'ils m'adressent, me donnent à l'envi de nouveaux titres : je ne les ai jamais acceptés : je n'ai jamais souhaité qu'on me les donnât. J'ai eu seulement la complaisance de souffrir ces jours passés, que sur l'avis des devins, on mît la chose en délibération. Mais hier y pensant sérieusement, je me sentis saisi de crainte. Hélas : me dis-je à moi-même, pénétrer, (b) comprendre, & comme s'incorporer le plus impénétrable (c) *Yng yang* : c'est pouvoir être appelé *Chin** : unir sa vertu avec *Tien ti*, c'est mériter d'être appelé *Ching* †. Un homme sans lumières tel que je suis, peut-il soutenir ces

ti-

(a) Je n'ai point jusqu'ici traduit *Tien*, qui est cependant revenu souvent seul, & qui s'est encore trouvé dans cette pièce. Ici, & en d'autres endroits, on lui joint le caractère *Ti*, qui communément signifie la terre. Comme j'ai toujours laissé au Lecteur à juger du sens de *Tien* par la suite des endroits où il se trouve, je lui laisse aussi à juger du sens qu'il convient de donner ici, & dans d'autres endroits semblables aux deux caractères *Tien Ti* joints ensemble : & s'il faut mieux faire dire à *Lou sché*, que le ciel matériel & la terre matérielle protègent puissamment, & que la protection de la terre matérielle vient d'en haut, que de reconnoître la figure suivant laquelle on emploie l'expression *Tchao ting*, mot à mot la cour & la salle, ou la salle de la cour, pour signifier l'Empereur : & *Tong kong*, le palais oriental, pour signifier le Prince héritier, &c.

(b) L'expression Chinoise a tous ces sens.

(c) Deux expressions très-vagues & très étendues de la Philosophie Chinoise.

* Esprit, spirituel, excellent, &c.

† Sage & vertueux du premier ordre.

titres? Gouverner en paix & avec succès, faire régner par tout un bel ordre: c'est ce qu'on appelle être *Ouen* *. Sçavoir employer à propos les armes, pour maintenir ou rétablir un heureux calme dans l'Etat: c'est ce qu'on appelle être belliqueux †. Cela me peut-il convenir? Ce sont cependant les titres magnifiques que mes Officiers me prodiguent dans leurs écrits. Si malgré mon indignité je les acceptois, ne fût-ce que par complaisance, n'en ferois-je pas encore plus indigne? & ne seroit-ce pas pour moi un nouveau sujet de confusion?

Je défens donc désormais que qui que ce soit, soit de la cour, soit des provinces, me donne dans ses suppliques ou autres écrits, ces titres *Chin*, *Ching*, *Ouen*, *You*. L'homme sujet à des passions est aussi sujet à l'inconstance: tantôt il suit la vertu, tantôt le vice. Il dépend beaucoup pour l'un & pour l'autre, des différentes conjonctures où il se trouve: & quand le Prince ne sçait pas par sa sagesse & par son exemple donner cours à la vertu, il n'y a pas lieu de s'étonner que les troubles & les crimes soient plus fréquens. Si donc moi, qui jusqu'ici n'ai point sçu donner à mes sujets les instructions & les exemples que je leur devois, je traitois en toute rigueur tous ceux qui ont commis des fautes, ce seroit une espèce d'injustice: du moins ce seroit trop de dureté. Je n'oserois plus après cela me laisser appeler le pere & la mere des peuples, titre si essentiel au souverain.

Je veux donc à ce renouvellement d'année, & en me renouvelant moi-même, user d'indulgence pour le passé. L'année qui vient de commencer & qui, selon le cours ordinaire, se seroit appelée la cinquième *Kien tcbong*, s'appellera la première *Yuen bing*: & j'accorde entière amnistie pour le commun des fautes commises jusqu'au premier jour de la dite année. *Li bi lié*, *Tien yué*, *Ouang*, *Ou sun*, sont des gens qui ont autrefois fort bien servi, les uns à la tête des affaires, les autres à la tête des armées: je n'ai pas sçu les gagner: ma conduite à leur égard leur a inspiré de la défiance & de l'inquiétude: ils ont eu part aux derniers troubles: mais leurs fautes quoique grièves, ne sont rien en comparaison des miennes. C'est une chose ordinaire, que quand le Prince s'égare, ses sujets ont le malheur de s'égarer pareillement. Ai-je été réellement Empereur? Quel effet a-t-on ressenti de mon pouvoir & de mes bontez? Il est tems qu'on en ressente, & pour faire connoître à tout mon Empire ce que peut sur moi le repentir de mes fautes, & l'inclination bienfaisante qu'il m'inspire: je pardonne à *Li bi lié* & aux trois autres: je leur fais même la grace entière: je leur rends le rang qu'ils avoient & je les traiterai dans la suite comme s'il ne s'étoit rien passé. *Tchu hao* (a) est frere de *Tchu tsé*: ils sont aujourd'hui ensemble dans les prisons: mais ils étoient fort éloignés l'un de l'autre, quand *Tchu tsé* s'est révolté. Il n'y a point de preuve que le cadet des deux freres ait été

d'a-

* Politique.

† *You*.

(a) Etoit chef de la révolte.

d'abord instruit de ses desseins. D'ailleurs je veux pousser la bonté aussi loin qu'elle peut aller. Ainsi, sans autre examen, quoiqu'il ait aidé l'aîné, & qu'il ait fait en cela une faute énorme, je veux bien lui accorder le tems de la réparer.

Quant aux troupes débandées au Nord & au Midi du *Hoang ho*, (a) je n'exige d'elles autre chose, sinon que sans violence, & sans nuire à qui que ce soit, elles se retirent dans leurs anciens postes par les routes ordinaires. Pour *Tchu tse*, c'est un ingrat, un perfide, un scélérat. Il a joint à la perfidie & à la rébellion la plus extrême insolence. Il a outragé, pillé, & les sépulture de mes ancêtres, je n'oserois le lui pardonner. Ceux qui l'ont suivi dans sa révolte, soit peuple, soit soldats, soit Officiers grands ou petits, ils se sont laissé tromper par ses artifices, ou entraîné par ses violences : pourvu qu'ils rentrent dans leur devoir, il n'en fera plus parlé. Les talens sont partagez. Tel n'a pu réussir en un genre, qui seroit merveille en un autre. Or comme celui qui m'édifie un grand édifice, amasse des matériaux de toute espèce : de même un Prince qui forme de grands projets, ne se borne point à des gens de telle ou de telle sorte : il ne rejette aucun de ceux qui sont bons à quelque chose. Bien moins rejette-t-il pour toujours ceux, qui d'ailleurs ayant du mérite, ont fait par malheur quelque faute, qui leur a fait perdre leur emploi : pourvu que devenus sages à leurs dépens, ils se corrigent véritablement, ils ne doivent point échapper à ma clémence. Si donc parmi ceux des anciens Officiers, grands ou petits, que quelque faute passagère a fait abaisser, casser, ou même exiler, il s'en trouve en qui l'on connoisse quelque talent rare & une capacité non commune : qu'on me le indique, je passerai par dessus la règle ordinaire, & les placerai de nouveau selon leur talent.

Vous tous braves Officiers de guerre, dont le zèle & la valeur depuis long-tems à toute épreuve, a plus que jamais éclaté tout récemment, en vous faisant accourir à propos, ou dans la capitale pour la défendre, ou dans le *Leao tong* contre les rebelles. Je n'oublierai jamais ni vos laborieuses marches, ni vos généreux combats. Je sçai ce que vous doit l'Etat & ma maison. Je veux éterniser la mémoire de vos services, en honorant vos familles, & vous attribuant des terres, dont elles perçoivent les revenus. Ceux des soldats qui se sont signalez dans cette dernière occasion, doivent aussi avoir quelque distinction. Si quelqu'un d'eux venoit par malheur à commettre quelque faute punissable, on diminuera sa peine de trois degrés au-dessous de ce qu'elle seroit punie selon les loix. J'accorde aussi à leurs fils ou petits fils, la diminution de deux degrés. Mourir généreusement pour sauver son Prince & sa patrie, c'est une chose que nos anciens sages ont infiniment estimé. Recueillir les corps & les os des morts, pour leur rendre les derniers devoirs : c'est une chose que le livre des rites recommande. Ces deux sortes de bonnes œuvres, quoique d'une espèce bien différente, ont pour

prin-

(a) Nom d'un fleuve. *Ho*, signifie fleuve ou rivière. *Hoang* signifie jaune : c'est que les eaux de cette rivière sont en effet jaunes de la terre qu'elles charient.

principe commun une compassion juste & tendre. Nous ordonnons & enjoignons aux Magistrats des villes de tous les ordres, que si dans l'étendue de leur Jurisdiction, quelques Officiers de guerre soient morts pour notre service, ils cherchent avec soin leurs corps, & les fassent porter sans délai au lieu de leur département: que là, au défaut de leurs familles, les Magistrats pourvoyent honorablement à leurs obsèques, & aux cérémonies *Tsi* selon la coutume. Qu'on en use à proportion de la même sorte à l'égard de ceux, dont les cadavres ou les ossemens seroient encore sur quelque champ de bataille: que les Magistrats du voisinage les recueillent avec soin, & les inhument avec décence.

La nécessité d'entretenir nos troupes en campagne, a fatigué nos peuples pour les convois. La friponnerie de quelques commis, leur a encore beaucoup aggravé le joug. Maintenant que les besoins sont moins pressans, non seulement je veux diminuer ces fatigantes corvées: mais pour les remettre un peu de ce qu'ils ont souffert, j'ordonne en attendant mieux, que les droits établis sur les marchez, sur les bâtimens, sur le bois, sur le bambou, sur le thé, sur le vernis, sur le fer, soient dès à présent abolis. Et parce que le territoire des dépendances de notre cour a plus souffert que tout le reste: que c'est où les rebelles ont couru, ravagé, brûlé: je lui remets la moitié des droits de l'Eté. Dans cet endroit de ces limites, où, quand je sortis contre les rebelles, je m'arrêtai avec mon armée, les gens du lieu pourvurent à tout avec ordre: ce fut un grand soulagement pour mes troupes: qu'on érige là une bannière qui rappelle à tout le monde & ma faute, & leurs bons services. Que *Fong tien* ci-devant bourg, soit ville du troisième ordre, & porte le nom de *Tchi*: les peuples qui en dépendent, seront exempts pour cinq ans de toute imposition.

Le premier principe d'un sage gouvernement, c'est d'honorer la vertu. Rechercher avec ardeur les gens de vertu & de mérite, c'est le principal devoir du Prince: ce sont des maximes reçues de tout tems: je me les rappelle sans cesse, j'y pense jour & nuit: & je vois avec douleur qu'au lieu d'une vertu pure, l'artifice & la contention régnerent encore principalement à ma cour. Serait-ce donc que dans ce siècle il n'y auroit point de vrais sages? Non, sans doute, il n'en manque pas: mais ils vivent dans la retraite, ils n'ont point d'égard à mes paroles. Ils observent ma conduite, & c'est elle apparemment qui les empêche de se produire. Je recommande donc aujourd'hui instamment à tous les Magistrats de mon Empire, d'observer chacun dans son district, s'il n'y a point quelqu'un de ces sages qui cachent dans la retraite une vertu sublime, & des talens rares: qui, contents de la vertu seule, la cultivent en particulier, sans fard & sans ambition. Autant qu'on y découvrira de ces sages, qu'on m'en avertisse sans y manquer: j'aurai soin de les inviter selon les rits, & je n'omettrai rien pour les attirer à mon service.

De plus si l'on découvre en quelqu'un, de quelque condition qu'il soit, une droiture & une franchise à l'épreuve, qui le rende propre à me représenter avec liberté tout ce qui sera du bien commun: ou bien une intelligence

gence profonde de nos anciens monumens, qui le rende capable de travailler avec succès à former les mœurs des peuples : ou un génie singulier pour la guerre, qui en puisse faire aisément un grand Général, je veux qu'on me les présente.

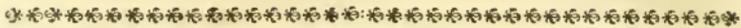
Enjoignons pareillement à nos Magistrats de tenir un rôle exact des orphelins, des vieillards, des veufs & des veuves, & d'autres gens sans appui, qui sont hors d'état de gagner leur vie, & de les secourir tous, conformément à leurs besoins. Nous enjoignons encore que les deux premiers Officiers de chaque ville, se présentent en personne à la porte de chaque vieillard au-dessus de quatre-vingt-dix ans, pour s'informer de sa santé & de ses besoins. Si quelqu'un, soit homme ou femme, excelle en la vertu propre de son état, particulièrement les femmes en pudeur, & les enfans en piété filiale : notre intention est qu'à leur porte on érige une bannière, & que toute leur vie ils soient exempts des corvées les moins dispensables.

Le propre de la guerre est d'épuiser un Etat : il convient donc maintenant plus que jamais de vivre frugalement, & d'user d'épargne : j'en veux donner l'exemple, en me retranchant pour le soulagement de mes sujets. De tous les tributs & droits ordinaires, je ne leverai précisément que ce qu'il faut pour l'entretien de mes troupes, & pour les cérémonies réglées à l'égard de mes ancêtres. J'exempte absolument mes sujets du reste, triste & honteux d'être hors d'état, vu l'épuisement de mes trésors, de satisfaire mon inclination, en des récompenses plus amples, & en de plus grandes largesses. Au reste, si dans nos présentes lettres, il est échappé quelque chose à notre attention, qui rende incomplet le bienfait de l'amnistie : j'ordonne aux grands Officiers de notre cour & de nos provinces, de nous dresser un mémoire exact de ce qui leur paroîtra convenable d'y ajouter. En attendant, nous déclarons que quiconque, après la publication de ces présentes, osera, soit en justice, soit autrement, reprocher à quelqu'un ce que nous lui pardonnons, se rendra lui-même coupable, & subira la peine que ces fautes méritoient. Si dans les montagnes ou ailleurs, on a recueilli & caché des armes, ordonnons qu'on les produise dans le terme de cent jours, sous peine d'être traité comme criminel de rébellion. Enfin, comme suivans les anciens réglemens, les déclarations qui portent amnistie, doivent faire cinquante lieues (a) par jour : nous voulons que pour celle-ci ces réglemens soient gardez, afin que jusqu'aux extrémités de notre Empire, on en soit promptement instruit.

Une glose dit, que cette déclaration causa une joie générale dans tout l'Empire : & que particulièrement dans le *Chan tong* elle attendrit tellement les Officiers de guerre & les soldats, qu'ils répandirent beaucoup de larmes.

Effet de
cette Pîé-
ce.

(a) Le Chinois dit 300. *Li*. Or dix *Li* font une lieue médiocre.



Les (a) premières années du Règne de Te tsong étant agitées de divers troubles & ce Prince s'en attribuant la faute dans un entretien avec Lou tché, celui-ci lui dit :

Remon-
trances de
Lou tché
sur les dé-
fauts du
Gouver-
nement.

JE suis fort éloigné, grand Prince, de blâmer votre modestie. Vous imitez par là nos plus grands Princes *Yao & Chou*. Souffrez cependant que je vous dise que c'est la conduite de vos Ministres qui trouble tout. Il indiqua nommément *Lou ki*. *Te tsong* prenant modestement la défense de son Ministre, que dites-vous là, dit-il, à *Lou tché*: vous vous oubliez de votre droiture: vous n'avez pas le courage de m'attribuer les malheurs présents, vous les attribuez à d'autres: mais peut-être ne doivent-ils point s'attribuer aux hommes. De tout tems n'a-t-on pas reconnu que la prospérité & la décadence des Empires, est réglée par l'ordre de *Tien**? *Lou tché* se retira sans répliquer: mais au bout de quelques jours il présenta à l'Empereur l'écrit suivant.

Après avoir fait une exposition vive des défauts du gouvernement, il conclut ainsi.

Voilà, Prince, dans la vérité les causes des troubles & des révoltes. Le mal va plus loin que vous ne vous l'imaginez. Vous seul ignorez, combien il est grand. Pendant que des troupes rebelles s'assemblent & marchent tambour battant, insultent même votre palais en plein jour, il n'y a pas à vos portes la moindre garde qui s'y oppose, pas même une sentinelle qui ose crier, *qui va là*. Ces Officiers, par les yeux desquels vous voyez, par les oreilles desquels vous entendez, où sont-ils? Effrayez du danger dont ils sont la cause, ils n'ont ni le soin de vous le découvrir tel qu'il est, ni le courage de le repousser au péril de leur propre vie. Oüi, je l'ai dit, & je le soutiens, vos Ministres sont très-coupables: & c'est aussi, j'ose le dire, une faute en vous de rejeter tout sur l'ordre de *Tien*. *Tcheou*, l'exemple des méchants Princes, en faisoit autant. Quand on lui représentoit que ses desordres & sa cruauté le perdroient: c'est *Tien*, répondoit-il, qui m'a fait Empereur: de lui dépend ma destinée. Nous trouvons au contraire, que le *Chu king* fait parler bien différemment un sage Prince. Voici ce qu'il lui fait dire.

Tien regarde ce que je fais du même œil que le voyent mes peuples. *Tien* écoute ce que je dis avec les mêmes sentimens que l'entendent mes sujets. Donc ce que voit *Tien*, & ce qu'il entend, c'est ce qui se passe parmi les hom-

(a) Ceci est antérieur à la Déclaration ci-dessus traduite. L'ordre du tems n'est pas rigoureusement suivi dans le livre d'où l'on tire ces pièces.

* Le Ciel.

hommes. Il ne faut pas imaginer en l'air un ordre de *Tien*, qui ne renferme point du tout les actions des hommes, & qui y ait aucun rapport. Non, rien ne seroit plus déraisonnable que de négliger ses devoirs, & de rejeter sur l'ordre de *Tien*, ce qui suit naturellement d'une telle négligence. Le texte *L'y king* dit: *Tien* lui est propice. Et Confucius commentant ce texte, dit: l'expression *yeou* (a) signifie la même chose que l'expression *Tsou*. Mais qui sont ceux que *Tien* aide? Ce sont ceux qui lui sont soumis & dociles. Qui sont ceux que les hommes ont coutume de secourir? Ce sont ceux en qui ils reconnoissent de la sincérité & de la probité. S'étudier à la soumission à l'égard de *Tien*, ne manquer jamais de bonne foi à l'égard des hommes, voilà par où l'on obtient du secours. *L'y king*, quand il s'agit du rapport de l'homme à *Tien*, & des secours ou des faveurs que celui-ci accorde ou refuse à celui-là, met d'abord une action bonne ou mauvaise, à laquelle répond symboliquement ou quelque bonheur en récompense, ou quelque malheur en punition. D'où il est évident que les ordres de *Tien* à l'égard des hommes, ne sont pas tels, qu'ils ne dépendent en rien des hommes mêmes. En effet a-t-on jamais vu un Etat, où regnât la raison & la vertu dans tous les ordres, que *Tien* en ce tems-là même ait affligé de funestes troubles? Ou bien a-t-on vu jamais un Empire, où regnât par tout le désordre, que *Tien* ait en même tems fait fleurir & jouir d'une paix profonde? Non, cela ne s'est jamais vu.

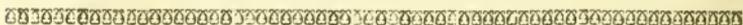
Que si votre Majesté doute encore de ce que je viens de dire, voici, sans aller bien loin, de quoi lui faire toucher au doigt cette vérité. Depuis que par des guerres mal entreprises, & par des levées toujours nouvelles, on a épuisé les forces de votre Empire, alarmé, & mis en défiance vos sujets: ce ne sont que soupçons, qu'intrigues, que cabales de tous côtés. On croiroit voir une mer que la furie des vents agite. Tout le monde dit hautement dans cette grande capitale, que pour peu que cela dure, il ne peut manquer d'arriver quelque triste événement. Or, dites-moi, je vous prie, tous ceux qui parlent ainsi, savent-ils l'art de deviner: & dans les mystérieux secrets de cet art, ont-ils découvert l'ordre de *Tien*? Il est évident qu'ils ne parlent que sur la disposition des esprits, & sur l'état présent des affaires. En cela ils ont raison. C'est de-là que naissent en effet les troubles & les révoltes, & non de ce qu'on appelle fatales révolutions des tems.

Je n'ignore pas ce qu'on dit qu'une longue & trop grande prospérité amène le trouble: que du trouble naît le bon ordre: qu'il y a eu des Etats, dont la ruine n'avoit été précédée d'aucune autre calamité, que d'autres, malgré bien des dangers & bien des malheurs, sont devenus florissans. Ce qu'il y a de vrai en tout cela, bien loin d'être contraire à ce que j'ai dit, s'y accorde parfaitement. Pourquoi dit-on, par exemple, que la prospérité amène le trouble? C'est que trop de prospérité, si l'on n'y prend garde, inspire naturellement une confiance excessive, & une indolente sécurité.

(a) L'une & l'autre signifie aider, secourir. Mais *Tsou* est plus vulgaire, *yeou* plus relevé, & l'on s'en sert pour marquer un secours plus qu'humain.

té En quel sens, dit-on, que du trouble naît le bon ordre? C'est que les embarras réveillent & excitent l'attention: qu'ils inspirent la vigilance: & donnent occasion aux gens de mérite, de faire usage de leurs talens.

Pour faire une juste application de tout ceci, il faudroit faire une longue exposition des défauts & des desordres qui sont la source des maux présents. Cela n'est point nécessaire. Ce que j'en ai indiqué au commencement de ce discours, suffit pour V. M. A quoi il faut penser, c'est à vérifier encore aujourd'hui, que du trouble même peut naître enfin le bon ordre. Il y a moyen pour y réussir. Point de rigueur, beaucoup de vertu. Voilà le secret, je n'en sçai point d'autre. Dans des extrémités semblables à celles où sont aujourd'hui les choses, celui qui suit cette voie, se soutient & se relève: celui qui l'abandonne se perd. Il n'y a entre ces extrémités aucun milieu qui ne soit dangereux. Pensez-y sérieusement. Préférer à vos vûes particulières le sentiment général, suivre la raison pour guide & non votre inclination, éloigner de vous ces flatteurs encore plus intéressés que diserts, employer des gens d'un vrai zèle, bannir le déguisement & l'artifice de votre cour & de vos conseils, y faire régner la sincérité & la droiture, en donner vous même l'exemple. Voilà la grande route. Elle est aisée à reconnoître: on ne peut pas s'y méprendre. Il n'est pas besoin pour y marcher avec succès, d'épuiser vos esprits. Il ne faut qu'un peu de résolution & de constance à ne vous en point détourner. Moyennant cela, j'ose assurer que vous n'avez rien à craindre, ni de vos sujets, ni des fatales révolutions, auxquels vous semblez attribuer les maux présents, & que votre règne sera des plus heureux.



Le même Empereur Te tsong parlant un jour à Lou tché, lui dit: Vous m'aviez ci-devant représenté que le Prince ne faisant qu'un Corps avec ses Sujets, & sur-tout avec les Officiers qu'il employe: il ne devoit point y avoir entr'eux de défiances, de soupçons, de réserve: qu'ainsi le Prince devoit avoir & faire sentir une disposition sincère à profiter des avis de toute sorte de personnes. Je l'ai fait. Qu'est-il arrivé? Je ne sçai combien de discoureurs en abusent. Ils font trafic de leur éloquence, & semblent vouloir à ce prix acheter le droit d'être redoutables. Il faut bon gré mal gré que j'aie tort, & que ces Messieurs se fassent valoir à mes dépens. Vous voyez que depuis quelque tems je laisse tomber les remontrances, sans me déclarer sur ce qu'elles contiennent. Ce n'est point que par indolence je me relâche dans le soin des affaires de mon Etat. La raison de mon silence est

ce que je viens de vous dire. Lou tché quelques jours après, présenta sur ce sujet la remontrance suivante.

PRINCE, j'ai toujours ouï dire, qu'entre les hommes point de secours sans confiance (a), point de confiance sans sincérité (b). Aussi tous nos anciens sages ont-ils fait un cas particulier de ces deux vertus. Une tradition ancienne va jusqu'à dire, que par-là doivent commencer & finir toutes les affaires: que sans cela toutes les affaires doivent cesser. Si cela est vrai des moindres affaires entre le commun des hommes: combien plus doit-il avoir lieu dans ce qui s'appelle affaires d'Etat? Quoi donc, le souverain dont le plus ferme appui, est la sincérité & la droiture de ses sujets, & sur-tout de ceux qu'il emploie, se peut-il dispenser de pratiquer ces vertus? Non sans doute, & V. M. me permettra de lui dire qu'elle s'est méprise, en jugeant que ces vertus lui ont fait tort. On dit, & il y a en cela quelque chose de vrai, que les peuples ont peu de lumières: mais on peut aussi dire avec vérité, qu'ils sont sur certaines choses très-éclairés. S'agit-il d'eux-mêmes & de leurs devoirs? Souvent-ils se trompent, ou ils doutent. Mais quand il s'agit du Prince, alors rien ne leur échappe. Ils distinguent parfaitement ses belles qualitez & ses défauts. Ils percent toutes ces inclinations bonnes ou mauvaises. Ils pénètrent dans ce qu'il a de plus secret, & le publient. Ils étudient toutes ses actions & les imitent.

Remon-
trances de
Lou tché
à l'Empe-
reur.

Ce qui est vrai des peuples en général, l'est bien plus en particulier du commun des gens que le Prince employe. Voyent-ils le Prince user de finesse à leur égard? Ils employent de leur côté l'artifice. Sentent-ils que le Prince a de la défiance? Ils s'observent: ils se ménagent. Occupez du soin de se maintenir, ils s'inquiètent peu du reste, & ils n'ont d'attachement à leur devoir, & de zèle pour le Prince, qu'à proportion qu'ils en sont traités avec honneur & avec bonté. Enfin comme l'ombre suit le corps qui la forme, & le ton de la voix qui le donne: ainsi le commun de ceux que le Prince employe, se conforme à sa conduite. Si un Prince peu sincère & peu droit lui-même, exige de ses Officiers de la sincérité & de la droiture, il pourra les tromper la première fois: mais ils ne s'y feront pas une seconde. Non, ce n'est qu'en poussant lui-même au plus haut degré, la sincérité & la droiture, que le Prince peut s'assurer de trouver ces vertus dans ceux qui le servent. Actuellement sous votre règne, un Officier de guerre oublie-t-il ce qu'il vous doit & à l'Etat? Vous en envoyez contre lui d'autres qui le combattent & l'exterminent. Quelqu'un de vos Ministres & autres Officiers manque-t-il en des choses graves? Vous lui faites faire son procès. Dans ces conjonctures quoique souvent délicates, pourquoi ceux que vous chargez de vos ordres, s'en acquittent-ils exactement? Pourquoi

(a) Sin signifie croire, se fier, confiance, bonne foi, fidélité. La suite détermine ce sens.

(b) Tching signifie sincère, droit, solide, parfait, sincérité, droiture. La suite détermine aussi ce sens.

Suite des
Remon-
trances de
Lou iché.

sont-ils sans égard prompte justice aux coupables? C'est que ne trouvant en ces indignes sujets qu'ingratitude, qu'artifice, qu'infidélité, ils voyent dans Votre Majesté un Prince plein de bonté, de sincérité, de droiture. Tant il est vrai qu'il importe infiniment de ne jamais s'écarter de ces vertus. Attachez-vous y donc je vous en conjure, attachez-vous y inviolablement. Pratiquez-les avec constance: fallût-il pour cela de grands efforts, ils seront bien employez: & je ne puis croire que vous ayez jamais sujet de les regretter.

L'ancienne tradition dit: quel est l'homme qui ne fasse point de fautes? Le point est de sçavoir s'en coriger. *Tchoang ouei* dans nos anciens livres, louant la vertu de *Tching tang*, croit faire de lui un grand éloge, en disant qu'il n'épargnoit rien pour le coriger. *Ki fou* voulant exalter le glorieux règne de *Suen uang*, dit que ce qui manquoit à ce Prince, étoit abondamment supplée par *Tchong chan fou* son premier Ministre. *Tching tang* certainement étoit un Prince d'une sagesse peu commune & d'une éminente vertu. *Tchong ouei*, homme lui-même très-vertueux & très-éclairé, étoit Ministre de ce Prince, & devoit le bien connoître. Il ne va cependant point jusqu'à dire qu'il ne faisoit point de fautes: il se contente de louer son attention à les coriger. *Suen uang* fut aussi un très-grand Prince. La dynastie *Tcheou* tomboit: il eut l'honneur de la relever par son sage gouvernement. *Ki fou* étoit un homme intelligent, & bon connoisseur en ce genre. Cependant en louant son maître, il ne dit point qu'il ne lui manqua rien pour bien gouverner: il appuie sur le soin qu'il eut de suppléer à ce qui lui manquoit par le secours d'un bon Ministre.

D'où l'on peut, ce me semble, conclure, que suivant l'idée de nos anciens, rien n'est plus à estimer & à louer sur-tout dans un Prince, qu'une attention constante à se coriger de ses défauts, & à réparer ses fautes. Ils avoient certes raison d'en juger ainsi: car il n'est point d'hommes depuis les plus ignorans & les plus stupides, jusqu'à ceux qui sont les plus éclairés, à qui il n'arrive quelquefois de se tromper & de faire des fautes. La différence des uns aux autres est principalement en ce que ceux-ci reconnoissant volontiers les fautes, en profitent, & s'en corrigent: au lieu que ceux-là par une mauvaise honte, cherchant à les couvrir, & à les excuser, ne pensent point à les réparer, & en commettent encore de plus grandes.

Dans une antiquité moins reculée, les choses tombant en décadence, la flatterie prévalut dans les Officiers, l'orgueil dans les Princes. Abandonnant comme de concert cette confiance sincère qui fleurissoit autrefois, & qui les unissoit si étroitement, ils substituèrent en sa place un respect de cérémonie. Il ne fut plus permis d'aborder le Prince, ou de le quitter, sans avoir recours à de basses flateries: mais aussi ce ne fut plus que grimaces. Les gens de bien, comme plus droits & plus simples, ne purent s'accommoder de ce changement, & ils en souffrirent. Les méchans plus souples par intérêt, en profitèrent: leurs souplesses & leurs flateries acheverent d'enivrer les souverains: leur cupidité & leur ambition fit en même tems

naï-

naître entr'eux mille divisions. Enfin il est difficile d'exprimer tous les maux que causa dès-lors, & qu'a causé depuis en divers tems cette complaisance affectée, & cette artificieuse flaterie malheureusement substituée à cette honnête liberté, & à cette noble franchise qui régnoit anciennement, & qui devoit toujours régner à la cour des Princes.

Tai tsong un de vos plus illustres ancêtres, réunit dans un haut degré la bonté & la justice: les vertus tant civiles, que militaires. Par sa sagesse & par ses exploits, il établit tellement la paix & l'ordre dans tout l'Empire, qu'on a vû peu de régnes plus florissans. Cependant de quoi l'a-t-on principalement loué depuis ce tems-là? De quoi encore aujourd'hui le louet-on le plus? Vous ne l'ignorez pas: c'est de son ardeur à se procurer des remontrances, & de sa manière de les recevoir. Cela seul ne suffit-il pas pour faire comprendre à V. M. qu'il n'y a en effet rien de plus glorieux pour un souverain, & que rien n'est plus capable d'éterniser sa mémoire.

V. M. dit que ses Officiers tournent tellement les choses, que ce qu'il y a de bien, ils ont soin de se l'attribuer, & ce qu'il peut y avoir de mal, ils le font tomber sur le Prince. C'est une faute en eux, je l'avoue: mais cette faute après-tout, au lieu d'obscurcir votre vertu, peut servir, si vous le voulez, à en relever l'éclat. Admettre des remontrances ainsi conçues, n'en point témoigner de chagrin, les laisser courir à l'ordinaire, est un trait digne de vous, & qui ne peut que vous faire honneur. Au reste que gagneriez-vous à prendre le parti contraire? En rejetant ces remontrances, les empêcheriez-vous de courir? Pour moi, je crois au contraire, que cela ne contribueroit pas peu à les faire mieux connoître. Vous éviteriez à la vérité par-là d'en voir venir de semblables, mais vous vous exposeriez en même tems à n'en plus recevoir d'utiles. Faut-il pour si peu de chose fermer la porte aux avis?

Le vrai sage est attentif à ne se point relâcher, pas même dans les moindres choses: il ménage tout le monde, & ne chagrine personne. Le discours le mieux tourné ne fait point d'impression sur lui, si le fond n'en est appuyé sur la raison, ou sur l'expérience. Quand l'une & l'autre autorisent les propositions qu'on lui fait, il ne se rebute point du mauvais tour, & des expressions peu choisies. Trouve-t-il quelqu'un qui donne dans ses vûes? il ne conclut pas pour cela qu'il ait raison. Un autre y est-il contraire? Il ne conclut pas qu'il ait tort. Il ne se laisse point éblouir par l'extraordinaire & le singulier pour l'embrasser, ni tellement prévenir contre ce qui paroît vulgaire & commun, que précisément pour cela il le rejette. Un homme lui fait en termes grossiers & même durs, un discours qui lui paroît vague & dont on ne voit point assez le but: il n'ose encore prononcer que c'est un impertinent: un autre en termes obligeans lui fait des propositions qui lui semblent nettes, & dont l'avantage lui paroît considérable & certain: il ne se presse pas pour cela d'assurer qu'il est habile homme, & qu'il faut suivre ce qu'il propose. Il examine tout à loisir: il pèse tout mûrement: après quoi il prend de chacun ce qu'il y a de bon à prendre. C'est

Suite des
Remon-
trances de
Lou tché.

en gardant cette méthode qu'un Prince peut se promettre de n'ignorer rien de ce qu'il importe qu'il sçache.

Au contraire les préventions qui sont dangereuses pour tous les hommes, le sont à plus forte raison pour un Prince: les plus ordinaires se réduisent à quatre: sçavoir, prévention de confiance outrée, prévention de soupçon, prévention de mépris, & prévention de passion. Un Prince s'est-il livré à quelqu'un? Il approuve sans grand examen, tout ce que ce quelqu'un lui dit, & souvent cette approbation a de fâcheuses conséquences. Un homme au contraire est-il suspect? Il a beau proposer de bonnes choses, & les appuyer solidement: comme ses intentions sont suspectes, on ne pese point ses raisons. Fait-on peu cas d'un homme? On méprise ce qu'il propose, & l'on y perd souvent beaucoup. Un Prince est-il possédé d'une passion: veut-il trop fortement une chose? Quiconque le sert en cela, est dans l'honneur & dans les emplois, quelque indigne qu'il en puisse être. Un Prince qui suit ainsi au préjudice de la raison, ses passions & ses préjugés, devient odieux aux gens de mérite & de probité: ils ne s'attachent plus à le servir: Le moyen qu'il réussisse à bien gouverner!

Il est du devoir d'un bon sujet de chercher à se rendre utile à son Prince. Son inclination & son intérêt s'accordent en cela avec son devoir. Ainsi communément il a envie d'approcher du Prince, de s'en faire connoître, & de lui communiquer ses vûes. Les Princes de leur côté pour l'ordinaire, cherchent à bien connoître leurs gens. Il arrive cependant assez souvent, que tel, quoiqu'homme de mérite, a de la peine à trouver accès auprès du Prince: & que celui-ci n'en a gueres moins à bien connoître ceux qu'il employe. D'où cela vient-il? De neuf défauts, dont six regardent le souverain, & trois les sujets. Vouloir l'emporter en tout genre sur tout le monde: faire parade de son esprit: contredire & disputer: n'aimer point à entendre ses vérités: avoir une fierté trop sévère, ou une humeur trop violente. Voilà les six défauts du côté du Prince. Ils en produisent trois dans ses Officiers: une artificieuse flatterie: une réserve intéressée: une lâche timidité: défauts qui éteignent le zèle dans les sujets, & sont en même tems pour le Prince un grand obstacle à bien connoître son monde. Se bien connoître en gens, est une chose si difficile, que Yao même y fut embarrassé. Un Prince sujet aux défauts que j'ai indiqués, ne laisse pas de se flatter quelque-fois d'avoir pénétré le fort & le foible de ses Officiers par une objection qu'il leur fait, & par une réponse qu'il en tire. O! qu'il se trompe!

Enfin vouloir bien gouverner, & ne pas mettre son principal soin à gagner le cœur de ses sujets, c'est s'y prendre mal. Jamais sans cela aucun Prince n'y a réussi. Mais pour gagner le cœur de ses sujets, comment s'y prendre? Il faut qu'il s'étudie à prévenir & à rechercher les gens de mérite, qu'il aille comme au devant d'eux pour les attirer à son service: je dis prévenir & rechercher les gens de mérite: car s'il en usoit de la sorte à l'égard de tout le monde indifféremment: les gens de mérite ne viendroient point. Rien donc n'est plus important pour un Prince, que de

de bien distinguer le vrai mérite. Cela est certain. Mais il n'est pas moins certain qu'il s'y trompera souvent, s'il hait les avis sincères, & s'il aime à être flatté. On gagne pour l'ordinaire à s'accommoder aux idées du souverain, & à flatter ses inclinations. S'y opposer, & lui dire quelques vérités désagréables, est toujours chose dangereuse & délicate: souvent on s'en trouve mal. Il y a à la vérité de sages Princes, sous qui le contraire arrive, de qui la vérité bien loin d'avoir à craindre, reçoit toujours des éloges & des récompenses. Cependant ces Princes mêmes ont encore lieu d'appréhender que le zèle de leurs sujets ne se porte trop à les ménager. Que seroit-ce sous un Prince, qui par ses soupçons, par ses chagrins, & par les faillies, comme par autant de barrières, arrêteroit ce zèle..

L'EMPEREUR *Cang hi* dit sur ce discours: Quant aux principes, rien de plus juste, & de plus précis.

Sentiment
de *Cang hi*
sur ce Dis-
cours.



La seconde des années nommées Yuen ho, il y eut des plaintes contre les grands Officiers des Provinces. On les accusoit de vexer les peuples, & d'en tirer pour eux-mêmes de grosses sommes, sous prétexte de quelques dons gratuits qu'ils procuroient à l'Empereur: Hien t'fong qui régnoit alors, publia une ordonnance, où il gémissoit fort sur ce désordre. Elle finissoit par une défense expresse à tous les grands Officiers des Provinces de rien offrir à la cour; au-dessus de ce qui étoit réglé, & de s'en tenir exactement aux tems marquez pour les levées ordinaires. Malgré cette ordonnance qui fut publiée au Printems, dès l'Eté suivant Fei kiun qui commandoit dans le territoire de Yang yang, comptant sur un Officier du palais, qui étoit à lui, fit offrir secrètement à l'Empereur des bassins & d'autres meubles d'argent, pesans plus de dix mille onces. Tout fut reçu: mais le secret ne fut pas gardé. Li kiang tenant la plume au nom de plusieurs autres, & de concert avec eux, présenta à Hien t'fong le placet suivant.

PRINCE, parmi les grandes qualitez, & les éminentes vertus, qui vous rendent égal ou supérieur à tant de Rois vos prédécesseurs: tout votre Empire admire sur-tout cette pénétration singulière, qui vous rend si éclairé sur les miseres de vos peuples, & cette bonté maternelle qui vous porte sans cesse à les soulager. D'indignes Officiers abusant de votre nom, outre les droits ordinaires, levoient sur vos peuples de grosses sommes. Un présent qu'ils vous offroient, servoit de voile à couvrir leur avarice: la meilleure partie entroit dans leurs coffres. Ce désordre n'a pû échapper à vos lumieres: & vous n'en avez pas été plutôt instruit, que pour y remé-

Remon-
trances au
sujet des
Exactions
dans les
Provinces;

dier efficacement, vous avez défendu qu'on vous offrit rien au-delà des droits ordinaires, qui se recueillent aux tems marquez. Votre ordonnance sur cela publiée le Printems dernier, a tiré des larmes de joye. Vos peuples en la lisant, ou en l'entendant lire, ont fait éclater hautement leur reconnoissance par des fêtes & des chansons. Nous voyons, se font-ils dit les uns aux autres, nous voyons revenir les plus heureux tems. Célébrons la vertu & les bienfaits du Prince qui les fait revivre.

Ce font-là les sentimens, que produisit dans le cœur de vos sujets, votre ordonnance du Printems dernier. Mais aujourd'hui que vous l'abrogez vous-même en recevant les présens de *Fei kiun*, que croyez-vous qu'on publie? On dit qu'il n'y a point à compter sur vos ordonnances: que vous ne voulez que sauver les apparences, & que l'envie d'amasser l'emporte chez vous sur tout le reste. Qu'y a-t-il de plus injurieux à votre vertu? *Fei kiun*, à en juger par cette action, n'est pas un bon Officier: il y a de l'artifice dans sa conduite à votre égard. Pourquoi, contre une ordonnance si précise & si récente, vous présenter cette argenterie? Le moins qu'on en puisse dire, c'est qu'il l'a fait pour vous sonder, & pour prendre lui-même son parti selon celui que vous prendrez. Si l'Empereur ne reçoit point le présent, se fera-t-il dit à lui-même, il faudra marcher droit, & faire son devoir: s'il le reçoit, son ordonnance n'est que pour la forme: il est bien aisé qu'on lui donne: nous pouvons aller notre train, & tirer à notre ordinaire sur ceux qui nous sont soumis. Or agir & raisonner de la sorte, n'est-ce pas manquer d'obéissance, de fidélité, & de droiture? En un mot, n'est-ce pas un crime?

Cependant comme *Fei kiun* est un de vos plus grands Officiers de guerre, & des plus acréditez: que d'ailleurs il occupe un poste important par le voisinage des étrangers: si pour ces raisons ou pour d'autres, vous ne voulez pas le punir selon les loix, du moins espérons-nous de V. M. que pour maintenir votre ordonnance en vigueur, pour instruire de nouveau les provinces de vos véritables intentions, & pour ne pas décrier votre gouvernement, il vous plaira de faire expédier dans les formes un ordre précis & pressant, pour que l'argent envoyé par *Fei kiun* ne reste point dans le palais, mais soit remis sans délai aux Trésoriers ordinaires.

Effets de
ce Placet.

HIEN TSONG ayant lû ce placet, en fut d'abord surpris, & un peu ému: mais se tranquilisant aussi-tôt, il fit entrer *Li kiang* & lui dit:

Le nombre des affaires est si grand, qu'il est difficile d'avoir sur toutes une mémoire bien présente. J'ai en effet permis qu'on reçût ce qu'à présent *Fei kiun*: mais c'est pure faute d'attention. Pour *Fei kiun* il est excusable par un endroit: quand il a fait partir son présent, mon ordonnance étoit encore en chemin, & n'étoit pas parvenue jusqu'à lui: au reste conformément à votre placet, cet argent sera remis sans délai aux Trésoriers ordinaires. En effet ce jour-là même la chose s'exécuta, & l'Empereur en donna avis à tous les Ministres d'Etat, par un écrit conçu en ces termes.

Déclaration
de
l'Empereur.

Voici tant de pièces d'argenterie que *Fei kiun* m'a fait présenter. Cela est contre mes ordres. Mais parce qu'avant qu'il les eût reçûs, ses gens étoient

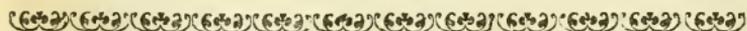
étoient en chemin, il étoit moins coupable, & je lui pardonne. Quant à la dite argenterie, nous vous faisons sçavoir que suivant nos ordres, elle se remet actuellement aux Trésoriers ordinaires.

Cette déclaration de l'Empereur surprit agréablement tous les Ministres. Ils l'en féliciterent tous en commun par un écrit fait exprès : & l'on apprit avec joie, tant à la cour que dans les provinces, la facilité du Prince à se rendre aux remontrances.

Voilà ce que rapporte dans une glose historique un de ceux, qui, sous les ordres de l'Empereur *Cang hi*, a présidé à l'édition du recueil d'où ces pièces sont tirées. On cite en marge deux auteurs de réputation, qui disent que ce n'étoit pas la première fois qu'*Hien tsong* avoit fait sur cette matière des ordonnances, qu'il étoit bien aise qu'on n'observât pas. Ils parlent de cet Empereur comme d'un Prince décrié dans l'histoire, pour aimer à recevoir, & pour se laisser gouverner par ses Eunuques. Ce dernier mal étoit sans contredit le plus grand, dit *Hou yn*, & le principe de l'autre. *Li kiang* & les autres auroient mieux fait dans leur remontrance, d'aller droit à la racine du mal. Faute de cela, leurs remèdes n'eurent qu'un assez mauvais effet.

reur *Hien tsong* sur les Vexations des Gens d'Affaires.

Joye que cette Déclaration cause.



Le même Empereur Hien tsong ayant reçu je ne sçai quel os, qu'on disoit être un os de Foë, (a) le fit entrer en cérémonie dans les appartemens intérieurs de son palais, l'y garda trois jours avec grand respect, puis le fit porter solennellement dans un Temple de cette secte. Peuples, Lettrez, Kong, (b) Vang, applaudirent à la Feste en assez grand nombre. Han yu, qui n'étoit que Che lang dans le Tribunal des crimes, présenta à l'Empereur la remontrance suivante.

PRINCE, qu'il me soit permis de vous représenter avec respect, que la doctrine de *Foë* n'est dans le fond qu'une vile secte de quelques peuples barbares. Ce n'est que sous les derniers *Han* qu'elle s'est glissée dans notre Empire. Du moins est-il très certain qu'anciennement elle n'y étoit point

Remontrances de *Han yu* au sujet des honneurs rendus à un Os de *Foë*.

(a) Nom d'un sectaire, & de sa secte venue des Indes.

(b) Titre d'honneur après les *Hou*, Roi, mais feudataire. Aujourd'hui ce n'est qu'un titre: ils n'ont point d'Etat.

Suite des
Remon-
trances de
Han Yu.

connue. *Hoang ti* régna, à ce qu'on dit, cent ans, & en vécut cent dix. *Chao bao* régna 90. ans, & en vécut cent. *Tchuen hio* régna 79. ans, & n'en vécut que 98. *Ti ko* régna 70. ans, & en vécut cent cinq. *Yao* régna 90. ans & en vécut 118. *Chun* & *Yu* vécutrent aussi chacun cent ans. Sous ces grands Princes, l'Empire jouïssoit d'une paix profonde : leurs sujets heureux & contents vivoient jusqu'à une extrême vieillesse. Cependant on ne sçavoit point alors à la Chine ce que c'étoit que *Foë* & sa secte. *Tching tang* premier Empereur des *Chang* vécut aussi ses cent ans. *Ven wang* & *Vou wang*, les premiers des *Tcheou* vécutrent, l'un 97. ans, & l'autre 93. Ce ne fut assurément pas *Foë* qui les fit vivre & régner long-tems : on ne connoissoit point encore *Foë* dans la Chine.

Ming ti au contraire n'a régné que 18. ans. Ses descendans toujours en trouble, se succédèrent assez promptement les uns aux autres, & perdirent bien-tôt l'Empire. Le culte de *Foë* ne finit point avec la dynastie *Han*. Au contraire, il ne fit que croître. Cependant en très-peu de tems il y eut plusieurs dynasties, les *Song*, les *Tsi*, les *Leang*, les *Tchin* : & de tant de Princes, il n'y eut que *Leang vou ti* qui régna long-tems. Ce Prince par attachement pour la secte *Foë*, cessa de tuer des animaux même pour les *Tsi* (a) de ses ancêtres. Il se réduisit à ne faire qu'un repas par jour, & à n'y manger que des légumes ou des fruits. Enfin, jusqu'à trois fois pendant son règne, il descendit, pour honorer *Foë*, à des bassesses indignes de son rang. A quoi aboutit enfin tout cela ? Il fut assiégé dans *Tai tching*, & y fut serré de si près par *Heou king*, qu'il se vit mourir de faim, & son Empire passa à d'autres. Ces Princes qui fondoient leur félicité sur l'honneur qu'ils rendoient à *Foë*, n'en ont été que plus malheureux. Concluons donc que servir *Foë*, c'est au moins une chose inutile.

L'illustre fondateur de notre dynastie *Tang*, se voyant maître de l'Empire, eut la pensée d'exterminer cette secte. Il mit cette affaire en délibération. Mais par malheur ceux qui se trouverent alors en place, étoient des gens dont les vûes étoient bornées. Ils étoient peu verlez dans l'antiquité, & pour la plû-part, peu instruits de la doctrine de nos anciens Rois, si convenable à tous les tems : au lieu de profiter des bonnes dispositions de *Kao tsou*, pour purger la Chine de cette erreur, ils laisserent tomber la proposition. Que je leur en veux de mal quand j'y pense !

V. M. que tant de sagesse & tant de valeur mettent au-dessus de la plû-part des Princes, qui ont régné depuis bien des siècles, V. M. dis-je, au commencement de son règne, défendit que cette secte se bâtit de nouveaux temples, & qu'aucun de vos sujets dans la suite se fit bonze. Cela me faisoit croire & dire avec joie, qu'enfin les vûes de *Kao tsou* s'exécutoient sous votre règne. Vos ordres cependant jusqu'à présent sont demeurés sans effet. C'est déjà trop de condescendance. Mais de plus, comment avez-vous pu en venir à les annuler vous-même, en donnant si ouvertement dans

(a) On dit que pour y suppléer, il faisoit faire de pâte les animaux qui étoient marquez pour ces cérémonies.

dans une extrémité toute opposée ? C'est, dit-on, par ordre de V. M. que tous les bonzes s'assemblent solennellement, pour conduire en procession dans l'intérieur de votre palais un os de *Foë* que vous y voulez placer avec honneur dans une salle exhaussée. Malgré mon peu de lumieres, je sçai que V. M. quoiqu'elle ordonne cet appareil de vénération, ces processions, & ces prieres, n'est dans le fond nullement attachée à la secte de *Foë*. Je vois bien que ce qu'elle en fait, ce n'est que pour rendre plus solennelle la joie, qu'a causée dans tous les cœurs l'abondance de cette année. Vous accommodant à cette disposition, vous avez voulu donner quelque spectacle & quelque divertissement nouveau, & c'est pourquoi vous avez permis cet appareil de cérémonies extraordinaires.

Car enfin y a-t-il de l'apparence qu'un Prince aussi éclairé que vous l'êtes, y ait réellement aucune foi ? Non, & j'en suis bien persuadé. Mais le peuple aveugle & grossier est aussi facile à séduire, qu'il est difficile à redresser. Lorsqu'il voit que V. M. rend extérieurement ces honneurs à *Foë*, il se persuade qu'en effet vous l'honorez véritablement : il ne manquera pas de dire : Notre grand & sage Empereur, se donnant tant de mouvement pour honorer *Foë* : nous, petit peuple, qui sommes-nous pour épargner nos corps & nos vies ? Il n'en faudra pas davantage, pour qu'on les voye par dizaines & par centaines se brûler la tête & les doigts. Ce sera à qui dissipera le plutôt ce qu'il aura, pour se revêtir d'un habit de bonze. Du moins depuis le matin jusqu'au soir le chemin des bonzeries sera continuellement rempli de pelerins. On verra jeunes & vieux y courir en foule, & par la crainte de l'avenir s'y dépouïller de tout ce qu'ils ont. Ils iront encore plus loin, & si l'on n'y met ordre par de rigoureuses défenses affichées dans toutes les bonzeries, il se trouvera des gens assez simples pour se taillader les bras, & d'autres parties du corps en l'honneur de *Foë*.

Ces abus, vous le voyez, nuïroient fort aux bonnes mœurs, renverseroient la police, & nous rendroient ridicules à tout l'univers. Qu'étoit *Foë* de lui-même ? C'étoit un barbare étranger, dont la langue & les habits différoient des nôtres. Jamais il n'a sçu parler, ni entendre cette langue, que nous ont transmise nos anciens Princes : jamais il n'a porté d'habits faits suivant les règles de ces grands hommes. Il a ignoré ou négligé les plus essentiels devoirs du Prince au sujet, & du fils au pere.

Enfin supposons que ce *Foë* vive encore, & que son Prince l'ait député, pour venir de sa part à votre cour vous rendre hommage, comment V. M. le recevrait-elle ? Tout au plus, après une courte audience, où elle le traiteroit en hôte suivant les rits : elle lui feroit présent d'un habit complet, lui donneroit une escorte qui veilleroit sur sa conduite, & qui le reconduiroit jusqu'à nos frontieres, sans lui laisser la liberté de travailler à séduire vos peuples. Voilà comme vous traiteriez ce *Foë* vivant & envoyé par son Prince. Pourquoi tant d'années après sa mort le révérer si extraordinairement ? Quelle bienfaisance y a-t-il, que les tristes & sales restes de son cadavre, un os pourri, entre en pompe en votre palais, & pénètre même jusques dans l'intérieur, dont la clôture est si sévère ? Confucius disoit :

Suite des
Remon-
trances de
Hou yu.

respectez les *Kouei chin*, mais ne les approchez point. On a vû dans l'antiquité un *Tchu heou* se trouvant obligé de faire hors de ses Etats une cérémonie funèbre, en craindre de fâcheuses suites : & pour se rassurer contre ce mauvais augure, faire venir un de ces *Ou*, qui, en employant le pècher, l'herbe *Lie*, & certaines formules, détournent les infortunes.

Aujourd'hui V. M. sans prendre aucune précaution, & sans la moindre nécessité, approche d'un ossement sale & infect, & s'arrête à le regarder. Tous vos Officiers cependant se taisent & vous laissent faire. Les *Tu ssè* même, qui par leur emploi sont plus obligés de parler, ne vous font pas sur cela un seul mot de remontrance. Véritablement j'en rougis de honte. Remettez, je vous en conjure, remettez cet os à vos Officiers de justice : qu'ils le jettent au fond des eaux, ou qu'ils le brûlent. Coupez ainsi la racine du mal. Faites cesser dans votre Empire les doutes & les soupçons que vous y avez fait naître. Prévenez la postérité contre ces erreurs : & vérifiez par votre exemple, que les sages du premier ordre dans les résolutions qu'ils prennent, & dans leur exécution, passent de beaucoup le commun des hommes. O que cela seroit beau & gracieux pour vous ! O quelle joye ce seroit pour moi & pour ce qu'il y a de gens vraiment zèlez ! N'en craignez point de fâcheuses suites. Je les prens toutes sur moi. Si *Foë* peut réellement quelque chose, qu'il décharge sur moi toute sa colere. *Chang tien*, qui nous voit de près, est témoin que mes sentimens répondent à mes paroles, & que je suis incapable de m'en dédire. Heureux si V. M. vouloit bien se rendre à ma très-instante priere : je ne sçauois alors lui témoigner assez de reconnoissance.

Effet de
ces Re-
montran-
ces.

HIEN TSONG ayant lû cet écrit, entra en grosse colere. Il vouloit faire mourir *Han yu*. *Tsoui kiun*, *Fei tou*, & quelques autres appaisèrent enfin l'Empereur. Il se contenta d'éloigner *Han yu*. On lui donna dans les provinces un emploi beaucoup au-dessous de celui qu'il avoit à la cour.

Sentiment
de *Cang hi*
sur ces
Remon-
trances.

Sur ce discours de *Han yu*, l'Empereur *Cang hi* dit : les expressions en sont fermes & pleines de droiture : le fond en est raisonnable & sensé. Il devroit suffire pour faire revenir des erreurs vulgaires, comme il a suffi pour faire estimer son auteur, le premier homme entre les Lettrez de sa dynastie.

Réflexions.

Je laisse aux lecteurs à juger & du discours de *Han yu*, & de ce qu'en dit l'Empereur : on connoitra par là comment les Chinois s'y prennent, quand il s'agit de réfuter des religions étrangères.

Yuen tching étant un des Censeurs par Office, présenta à l'Empereur le Discours suivant.

NOS anciens Rois, en établissant pour le bien commun différens emplois, prétendoient que chacun s'acquitteroit du sien avec exactitude & fidélité, & que ceux qui y manquoient en seroient privés & punis même de mort. Aujourd'hui, parmi tous les Officiers de votre Empire, nous autres Censeurs sommes sans contredit, ceux qui occupent le plus vainement quelques places à votre cour, & qui touchons le plus gratuitement nos appointemens. Il n'en étoit pas de même sous *Tai tsong*. Ce Prince l'honneur de votre maison, avoit pour Censeurs *Ouang kouei* & *Oei tching*. Il les avoit presque toujours près de la personne, même dans ses tems de relâche. Il les employoit si fort, qu'il ne formoit aucune entreprise, & ne donnoit aucun ordre, sans avoir pris leur avis. Aussi dequoi n'étoit pas capable la pénétration de ce Prince, aidé des lumières de ces deux grands hommes? Rien de mieux concerté que les desseins qu'on prenoit sous ce glorieux règne. Rien de mieux conçu que les déclarations & les ordonnances qu'on publioit. *Tai tsong* en usant de la sorte avec les Censeurs, craignoit encore de faire trop peu. Les trois premiers ordres s'assembloient-ils pour quelque importante délibération sur les affaires de la guerre? Il vouloit qu'un des Censeurs y assistât, & lui en fit son rapport. Les grands Officiers qui par le rang qu'ils tiennent, sont comme les yeux, les oreilles, & les bras du souverain, avoient alors dans *Tai tsong* non-seulement un chef attentif, mais un bon pere, qui les attachoit à sa personne par une tendresse bienfaisante, & qui les animoit à son service par une confiance parfaite. Comme on rejettoit avec liberté dans les conseils, ce qui se proposoit de mauvais, vint-il du Prince, on y embrassoit avec ardeur tout ce qui s'y proposoit de bon. Le succès par-là étoit si sur, qu'en moins de quatre ans on vit un ordre admirable dans tout l'Empire: & les chefs de ces barbares nos voisins vinrent eux-mêmes avec leurs armes faire escorte à notre Empereur. Quelle étoit la cause d'un si grand & si prompt succès? Etoit-ce la force des armes? Non. C'étoit l'accès que donnoit le Prince, la manière dont il recevoit les conseils, & le zèle de ses Officiers, particulièrement de ses Censeurs à lui en donner de bons.

Discours
d'un Cen-
seur.

Dans les tems où nous sommes, que les choses ont bien changé à cet égard? Toute la fonction des Censeurs se réduit presque aujourd'hui à paroître dans leur rang en certaines cérémonies. Cependant quel est le devoir de leur charge dans son établissement? C'est d'observer avec soin le Prince, & ce qui peut lui échapper, soit dans sa conduite personnelle, soit dans son gouvernement, pour y suppléer par leurs avis. C'est de proposer

ouvertement en pleine audience & en plein conseil les points capitaux & essentiels, & quelques autres en particulier par écrit & sous le sceau. Depuis quelques années, plus d'audiences, ni de conseils, comme auparavant : plus de voye réglée pour les écrits.

Voici donc à quoi se réduit la charge de Censeur. Quand on a publié quelque ordonnance nouvelle, qu'on a fait quelque retranchement, ou quelque établissement extraordinaire: si les Censeurs y trouvent à redire, ils peuvent par écrit & sous le sceau, en représenter les inconveniens, & proposer leur avis. Hélas! dis-je sur cela, quand j'y pense, lors même qu'on avoit la liberté de raisonner avec le Prince sur les affaires, & de lui suggérer des précautions contre les dangers futurs: enfin, lorsque dans des conseils & dans des audiences particulières, on travailloit avec le Prince au gouvernement de l'Etat: il ne laissoit pas d'arriver encore qu'on avoit assez de peine à faire fléchir son autorité souveraine, à lui faire quitter une idée prise, & à se soutenir auprès de lui contre l'artifice & la calomnie. Comment par une simple remontrance, & quelques avis donnez sous le sceau, faire révoquer des ordonnances publiées, faire casser des choses établies, & s'attirer de la part du Prince une de ces déclarations honorables, dont on avoit autrefois tant d'exemples, mais qui sont aujourd'hui si rares? Non, ce n'est pas une chose à espérer. Cela paroît aujourd'hui si peu praticable, que celui qui fait des remontrances, ou donne des avis sur le gouvernement, est regardé comme un aventurier, ou même comme un brouillon. Les choses étant sur ce pied-là, malgré mon peu de mérite, je ne puis m'empêcher de rougir d'occuper si vainement la place qu'occupoient sous *Tai t'fong*, *Quang-Kouei* & *Oei t'bing*. Si V. M. nous regarde moi & mes collègues, comme gens incapables de l'aider, & indignes de l'approcher, nous sommes conséquemment indignes de tenir à votre cour le rang que nous y tenons, il faut nous casser & nous en bannir.

Que si V. M. m'a mis en place dans la vûe que je lui pouvois être utile. Si c'est dans cette même vûe qu'elle me continue les appointemens & les honneurs attachez à cet emploi, je la supplie de me donner lieu d'en remplir les fonctions les plus essentielles. Ci-devant les premiers Censeurs étoient du Conseil-Privé, comme les premiers Ministres. Outre que les premiers Censeurs étoient fort souvent auprès du Prince, il les appelloit de tems en tems par un ordre exprès: il les recevoit toujours avec un air plein de bonté, qui leur répondoit, pour ainsi dire, que leurs avis seroient bien reçus. S'il plaît à V. M. de rétablir les choses sur ce pied-là, je m'efforcerais de mon côté de répondre à ses bontez, & de remplir dignement les fonctions de mon Emploi, je lui exposerai mes foibles vûes, & peut-être ferai-je assez heureux pour lui en proposer quelques-unes qu'elle jugera utiles pour son service. Que si V. M. après en avoir fait l'expérience, ne trouve, en ce que je proposerai, rien que de frivole & de peu important: qu'elle m'en punisse, à la bonne heure, & me fasse mourir dans les supplices. Il me fera moins dur de quitter ainsi la place de Censeur, que de l'occuper comme je fais.

Placet présenté à un Empereur de la Dynastie Tang pour faire mettre Han ouen (a) Kong au nombre de ceux qui accompagnent Confucius dans les Edifices érigés en son honneur.

LES sages du premier ordre sont bien aîsés d'être connus, pour que leur sagesse soit utile. Et ce qui est admirable, tôt ou tard on leur rend justice. Quelques-uns sont en place pendant leur vie, & font la gloire & le bonheur de leur tems: après quoi on les oublie, ou peu s'en faut. D'autres assez négligés pendant leur vie, sont en honneur après leur mort: & leur mémoire pendant bien des années est de plus en plus célèbre. Confucius a été de ces derniers. Depuis les *Han* (b) jusqu'aux *Souy*, les plus hauts titres que les Empereurs lui aient donnez, sont ceux de *Kong* (c) & de *Heou*. Enfin, sous notre dynastie *Tang*, on lui a donné le titre de *Vang**. On a changé à proportion les titres de ses disciples. On les a fait *Kong* ou *Heou* au lieu qu'ils n'étoient que *King* ou *Ta fou*. Quoique la piété filiale ait toujours été regardée comme une vertu très-capable d'émouvoir *Tien ti*, & de toucher *Kouei chin*, *Tsen tze*, que cette vertu a rendu si célèbre, étoit cependant demeuré l'espace de six ou sept cens ans parmi le commun des disciples: ce n'est que sous notre dynastie *Tang*, qu'on l'en a tiré, pour le faire un des dix *tché* (d). Heureux & beaux changemens s'il en fut jamais!

Placet en faveur des Gens de mérite.

Quand au milieu d'une sombre nuit, la lune paroît tout-à-coup, sa lumière semble être plus éclatante. Il en est de même du soleil, que d'épais nuages ont long-tems caché. Plus il y a long-tems qu'il n'a tonné, plus le bruit du tonnerre frappe. La sagesse & la mémoire de *Tibong tchi*, (e) négligée ou méprisée sous (f) les *Tcheou* & sous les *Tsin*, connue & respectée, mais trop peu sous les *Han*, comme éteinte & enlevée sous les *Tsin*, les *Song*, les *Tchin* & les *Souy*, enfin sous notre dynastie *Tang*, a été heureusement & glorieusement vangée dans un jour des injures de tant de siècles.

Si

(a) *Ouen Kong* est le nom d'honneur qu'eut après sa mort *Han-yn*, auteur d'une pièce qu'on a vu ci-dessus contre l'os de *Foë*.

(b) Noms de dynasties.

(c) Degré d'honneur: comme Marquis, Duc.

* Roi.

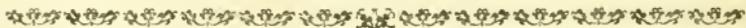
(d) *Tché* signifie habile, intelligent, &c. Ces dix *Tché* ont un rang distingué dans la salle de Confucius.

(e) C'est un des surnoms de Confucius.

(f) C'est-à-dire pendant sa vie, & immédiatement après pendant deux ou trois cens ans.

Si les morts sont encore capables de sentiment : il est aisé de juger quels sont sur ces changemens les sentimens de ces grands hommes. Mais notre dynastie *Tang* a eu elle-même un homme qui s'est occupé toute sa vie des maximes de Confucius, qui les a fait valoir dans ses discours & dans ses écrits, qui les a exprimées dans ses mœurs & dans ses actions. En ceci comparable à *Yen* & à *Min**, en cela égal à *Hicou* & à *Hia*. Cependant il n'a point de place au banquet qui se fait en l'honneur de Confucius. C'est ce que je ne puis accorder avec le zèle de notre dynastie pour l'honneur des sages défunts. Un *Ouen Tchong tse* jouït de cet honneur depuis long-tems, fans en avoir été fort digne. Peut-on le refuser à *Han ouen kong*? Jamais l'at-on mieux mérité que lui? Il a fait une guerre ouverte aux sectes *Tang*, *Me*, *Foë*, *Lao*, qu'il a comme réduites lui seul aux dernières extrémités. Il a soutenu avec droiture & avec vigueur la sage doctrine de Confucius : il la soutient encore aujourd'hui par ses écrits, où des Lettrés à milliers peuvent en même tems le zèle contre les fausses sectes, l'amour de la vraie sagesse, & l'art de bien gouverner, que *Ouen kong* lui-même avoit puisé dans Confucius. Aussi, dit-il dans quelqu'un de ses ouvrages : s'il n'y avoit un maître comme Confucius, je ne me dirois point disciple. Et certainement s'il avoit vécu avec Confucius, il tiendrait aujourd'hui un rang distingué dans les monumens érigés en l'honneur de ce grand maître.

Sous notre dynastie *Tang* on a choisi une vingtaine d'hommes fameux pour s'être attachés, chacun dans leur tems, aux livres de Confucius : on leur a donné place pour cela seul dans la salle & à son banquet. Je n'y trouve point à redire. Il n'y a rien en cela que d'utile & de raisonnable. Mais si l'on accorde cet honneur à vingt personnes, dont la plû-part ont assez peu pénétré, & beaucoup moins éclairci le sens profond de Confucius : comment le refuser à *Ouen kong*, la gloire de notre dynastie, qui l'a si bien exprimé dans sa conduite, & si bien fait valoir dans ses écrits? Je supplie donc V. M. de donner ordre qu'on assigne une place à ce grand homme. Je ne doute point qu'un tel ordre n'inspire à vos sujets une ardeur toute nouvelle pour l'étude & pour la vertu.



La huitième des années nommées Pao ta, à l'occasion de quelques Phénomènes extraordinaires, l'Empereur fit publier la Déclaration suivante.

NOUS trouvons dans le livre *Tchun tseu* quantité d'éclipses de soleil, des tremblemens de terre, des comètes, des pluies ou grêles extraordinaires (a). Nous voyons se renouveler aujourd'hui ces effrayans phé-

* Fameux disciples de Confucius.

(a) Il y est dit qu'il plut du bois glacé.

phénomènes. Soit que ce soit les fautes des Princes qui les attirent, soit que ce soit de charitables avis de *Tien* dont le cœur est plein de bonté: ils doivent également nous inspirer une crainte respectueuse. C'est dans ces sentimens qu'à la vûe de ces prodiges je me rappelle que ci-devant mes armées étant dans le pays de *Min* & de *Yub*, les Officiers & les soldats y ont commis de grands excès, sans respecter les volontés de *Tien*, & sans être touchés des besoins des hommes, ils ont ruiné l'agriculture, & réduit les peuples à l'extrémité. Quoiqu'ils l'ayent fait sans mes ordres, & contre mes intentions, leur faute après tout retombe sur moi, & je m'en reconnois coupable. C'est pour en témoigner mon repentir, & pour la réparer en partie, que j'accorde une amnistie à tous les criminels de mon Empire, & que j'ordonne qu'on ait soin de secourir efficacement le pauvre peuple, particulièrement les gens sans appui.

*La premiere des années nommées Toang kong *, Tai t'ông second Empereur de la Dynastie Song, donnant le titre de Vang à quatre de ses fils en différentes Provinces, où ils commandoient déjà, leur adressa le Discours qui suit, & le rendit public en forme de Déclaration.*

PENDANT les années nommées *Hien te*, que les *Tcheou* (a) régnoient encore, j'avois à peine seize ans, que je suivis à la guerre feu mon pere, qui commandoit les armées de l'Empereur, & qui réduisit à l'obéissance *Yang tcheou*, *Tai tcheou* & d'autres places. Acoutumé de bonne heure à porter les armes, je combatis souvent contre les rebelles, & j'en tuai beaucoup de ma propre main. Mon frere, qui pendant ce tems-là étoit occupé à réduire *Lou ho*, instruit par les lettres de mon pere, de mon courage & de ma conduite: bon, dit-il, nous avons un digne cadet. A dix-huit ans je l'allai joindre, & je l'accompagnai dans les fameuses expéditions de *Kiao koan*, *y tcheou*, & *Mo tcheou*. Peu après mon frere étant monté sur le trône, eut deux guerres à soutenir successivement contre deux Officiers rebelles. Il voulut marcher contr'eux lui-même en personne. Il se reposa sur moi du soin de défendre la capitale, & d'y maintenir tout dans l'ordre. Lui vainqueur & de retour, j'eus le commandement de ses principales troupes, & le gouvernement de *Cai fong*. On sçait quelle y fut ma con-

Maximes
de Gouverne-
ment.

* Du tems de la dynastie *Song*.

(a) Ce n'est pas la fameuse & ancienne famille *Tcheou*: c'en est une des cinq, dont chacune régna si peu entre les *Tang* & les *Song*.

conduite pendant seize ou dix-sept ans. Lettrez & peuples, laboureurs & soldats, tous s'en louerent, & il n'y eut pas jusqu'aux méchants, que j'eus le plaisir de voir heureusement changer par mes soins. Enfin, depuis treize ans que je régné (a) vous sçavez combien je suis éloigné du luxe & des folles dépenses. On ne m'a vû ni foûler mes peuples au-dehors par des expéditions inutiles, ou par des voyages de plaisir, ni mener au-dedans une vie molle & voluptueuse: sur-tout on m'a toujours vû droit & sincere, sans affectation & sans fard dans mes paroles & dans ma conduite.

• Pour vous (b) autres, vous êtes nez Princes & dans l'abondance. Vous avez été élevés délicatement dans l'intérieur du palais: cela me fait craindre que peu instruits des misères du peuple, & peu attentifs à distinguer le vice de la vertu, vous ne fassiez bien des fautes. J'aurois sur cela mille choses à vous exposer: mais je me borne à vous recommander certains points des plus essentiels. Sçachez donc que fils d'Empereur, comme vous êtes, vous devez avant toutes choses travailler sérieusement à vous vaincre & à réprimer vos passions. Pour vous y aider, écoutez avec attention, & prenez toujours en bonne part les avis qu'on vous donnera sur vos fautes, ou sur vos défauts. Ne vous habillez jamais sans penser avec compassion combien ont coûté de soins & de peines, les étoffes que vous portez. Rappelez-vous dans vos repas les sueurs & les fatigues du laboureur. S'agit-il de prendre une résolution, de décider une affaire, ou de juger un procès, mettez-vous dans une situation tranquille. Point de joie, point de colere. J'ai bien des affaires à examiner. Cela ne se fait point sans fatigue. M'a-t-on vû jamais témoigner de l'impatience ou de l'ennui? Je donne bien des audiences: m'a-t-on vû dans quelques-unes, je ne dis pas, marquer du dédain, de la hauteur, ou de la fierté: mais manquer d'y traiter chacun selon son rang, avec la civilité requise? Sur-tout je vous recommande d'éviter avec grand soin, un défaut bien ordinaire aux Princes, qui ont de l'esprit & du mérite. Ne vous fiez point trop à vos lumieres, & ne méprifez point les conseils de gens que vous croyez moins éclairés que vous. Nos anciens sages disoient fort bien: je regarde comme mon maître celui qui me contredit: il veut m'instruire & m'être utile. Pour celui qui m'applaudit & me flatte, je le crains comme un ennemi: il pense à ses intérêts & non à mes avantages. N'oubliez point ces maximes. Reduisez-les en pratique. C'est le moyen de vous maintenir, & d'avoir une heureuse fin.

(a) Il avoit succédé à son frere mort sans enfans mâles.

(b) Il parle à ses quatre fils, qu'il faisoit *Vang*.

Remontrance de Yun tchu à son Empereur , sur trois défauts qu'il lui trouvoit.

VEN TI, un des *Han*, étoit un Prince d'une vertu singulière. *Kia y* trouvoit cependant de quoi gémir sur le gouvernement d'alors. *Vou ti* un de ses successeurs avoit réduit & maintenoit dans la soumission tous les barbares ses voisins. *Sin lo* & *Yen ngan* ne laissoient pas de lui inculquer dans leurs remontrances la ruine de *Tsin*, comme s'il avoit eu à craindre un fort semblable. Ces deux grands Princes, bien loin de s'irriter, prirent très-bien ces avis. Aussi l'Empire se conserva-t-il dans leur race pendant plus de dix générations sans interruption. *Eul chi* fils & successeur de *Chi boang* second & dernier Empereur des *Tsin* : *Tang ti* second & dernier Empereur des *Souy*, en usèrent tout autrement. Aussi périrent-ils en très-peu de tems. Je suis fort éloigné de vouloir comparer à ces deux derniers un Prince aussi débonnaire & aussi vertueux que vous. Mais je vous prie aussi d'examiner combien il s'en faut que les choses ne soient aujourd'hui sur un aussi bon pied que sous *Ven ti* & sous *Vou ti*. A l'Occident est une nation alors fourmife, aujourd'hui jalouse. Au Nord sont des ennemis fort puissans. Les uns & les autres sont attentifs à ce qui se passe dans l'Empire, & prêts à profiter du trouble, s'il y naïssoit. Ainsi malgré la paix dont jouit actuellement votre Empire, votre Majesté a de quoi craindre, & ne peut être trop attentive à fermer toute avenue aux moindres désordres.

Remon-
trance
d'un Sujet
à son Sou-
verain.

Outre le soin de veiller sur vos frontieres, & d'ouvrir la porte aux avis, ce que je ne puis assez vous recommander, mon zèle pour votre gloire & le bien commun, m'oblige à vous représenter trois choses. En premier lieu, vous êtes inconstant dans votre gouvernement. Vos édits changent souvent. En second lieu, assez souvent vous placez mal vos faveurs, & vous ne faites pas un assez bon choix des gens que vous employez & que vous accréдитеz. En troisième lieu, vous excédez en gratifications, & elles sont communément assez mal placées. Rien de plus facile à votre Majesté, que d'éviter ces trois défauts. Cela dépend d'elle uniquement : elle n'a qu'à le bien vouloir : je l'y exhorte, d'autant plus qu'il me paroît qu'à la longue ils peuvent avoir de fâcheuses suites.

Dilons un mot de chacun. Sur quoi compteront les peuples, si ce n'est sur les paroles, & sur-tout sur les édits de leur souverain. Anciennement, quand il en paroïssoit quelqu'un, chacun courroit avec empressement pour le lire, ou pour l'entendre. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose. On les reçoit fort froidement. Chacun dit, quand on lui en parle, cela n'est pas à demeure : on ne peut compter sur cet édit : bien-tôt en viendra un autre différent, & peut-être tout contraire. Voilà comme on parle. Cette

inconstance, en avilissant vos édits, ne peut manquer de diminuer peu à peu le respect qu'on doit à l'autorité souveraine.

J'entends quelquefois raisonner sur cette inconstance : voici à quoi on l'attribue. Le gros de vos Officiers vous propose un règlement. Ils en ont auparavant bien péché les avantages : ils vous les exposent, V. M. l'approuve. Vient ensuite quelqu'un dont vous faites cas, & que vous aimez, qui dans une audience particulière, donne un autre tour aux choses, & conclut que ce règlement ne convient point : V. M. le change. Par-là vos Officiers zèlez & éclairez voyent s'évanouir le fruit de leur zèle & de leur sagesse : ils se refroidissent & se rebutent.

Second inconvénient de votre inconstance. C'est au souverain seul à départir avec équité les dignitez & les emplois, suivant le mérite & les services. Depuis peu les choses sont changées. Non-seulement être parent de l'Impératrice, mais être Eunuque du palais, ou avoir des rapports à quelqu'un d'entr'eux, c'est un titre pour être avancé en peu de tems. Cette voie qui s'est ouverte ces années-ci, est déjà si connue & si commune, qu'on lui a donné un nom. C'est, dit-on, la voie du dedans. Je sçai que sous certains régnes de la dynastie *Tang*, pendant que les femmes gouvernoient, on vit arriver quelque chose de semblable. Mais je sçai aussi que ces régnes ont toujours été regardez comme le mauvais tems de la dynastie : qu'alors cette même voie fut nommée la voie oblique, & que ce ne sont point là des exemples à suivre. Si parmi les parens des Reines, ou parmi les Eunuques du palais, il y a des gens de vertu & de mérite, qui ayent de grands talens, placez-les, à la bonne heure : mais que ce soit comme tout autre par délibération du conseil, où l'on reconnoisse leur mérite, & non par des voies obliques, & comme à la dérobée : ce qui est indigne de V. M. & sujet à de grands inconvénients. Si vos Officiers qui voyent ces inconvénients, se taisent & vous laissent faire, voilà une grande brèche faite aux loix. S'ils s'y opposent avec vigueur, c'est mettre obstacle à vos bontez, & résister à vos volontez. Abandonner la défense des loix, c'est à quoi des Officiers fidèles & zèlez ne peuvent jamais se résoudre : s'opposer à vos ordres & à vos bontez, c'est ce que des sujets respectueux font avec peine, de peur d'affoiblir votre autorité. Embarras des deux côtez. D'ailleurs faites, je vous prie, attention, que ce que vous exigez le plus de tous vos Officiers, c'est une parfaite équité, qui ne se démente jamais pour des affections particulières, ou par des vûes intéressées. Vous avez raison de l'exiger. Mais le moyen de l'obtenir, si dans la distribution des honneurs & des emplois, vous vous démentez vous-même.

Quant aux gratifications, le Prince en doit faire. C'est un des moyens qu'il a d'animer ses Officiers à le bien servir. Mais outre que ces gratifications doivent toujours tendre au bien commun, il y a des règles à observer. Il faut les faire à propos, & les proportionner avec discrétion. Or depuis quelques années vous les portez à l'excès. Il n'est point rare de vous voir faire sans raison d'assez grandes largesses, tantôt à une servante du dedans ; tantôt à un valet de chambre : tantôt à un Medecin. Le peuple en est instruit.

truit , & dit hautement que V. M. ménage bien peu les épargnes de ses ancêtres , & qu'elle en verra bien-tôt la fin. Le peuple à la vérité n'a pas visité vos coffres: il ne peut sçavoir au juste ce qu'il y a , ou ce qu'il n'y a pas. Mais d'un côté il est instruit de vos libéralitez , de l'autre il se voit tous les jours chargé de nouveaux impôts. De-là il conclut que vos trésors ne sont pas trop bien fournis , & il soupçonne que ce que vous tirez sur lui , vous le prodiguez légèrement à des gens inutiles. Oüi , ce même peuple qui voit avec joie récompenser par de grosses sommes la valeur & les services de *Ouang kouei* , gémit sur des gratifications bien moindres , mais trop fréquentes & mal placées. Ce ne sont point mes pensées particulières que je viens de vous exposer sur ces trois articles. Ce sont les sentimens du public. Tous les grands Officiers qui vous approchent , en sont aussi-bien instruits que moi. La crainte de vous déplaire fait qu'ils se taisent. Leur silence fait que le gouvernement va chaque jour de mal en pis , & que le cœur de vos Sujets s'aigrit à un point qui me fait tout craindre.

Ce que je souhaite donc , c'est que vous régliez incessamment l'intérieur de votre palais : que de-là vous étendiez vos soins au-dehors avec l'application que demande un si vaste Empire. Alors vous ne manquerez pas de gens zèles & fidèles , qui vous aideront de leurs lumières. Les loix peu à peu se rétabliront en leur première vigueur. Vos finances mieux ménagées suffiront de reste pour les besoins de l'Etat , & pour assurer les frontières. Enfin , pour finir par où j'ai commencé , je supplie V. M. de faire attention , que ce qui fit périr si promptement les *Tsin* & les *Souy* , fut d'avoir fermé la porte aux avis , en les prenant mal , & qu'une conduite tout-à-fait contraire rendit heureux & glorieux les régnes de *Ven ti* & de *You ti* du tems des *Han* , & fit régner long-tems leur postérité.

DISCOURS DE CHE KIAI.

SOUS la dynastie présente , ce ne sont qu'impôts , doctannes , & défenses. Cela est excessif. Il y en a sur les montagnes & dans les vallées : sur les rivières & les mers : sur le sel & sur le fer : sur le vin & sur le thé : sur les toiles & sur les foieries : sur les passages , sur les marchez , sur les ruisseaux & sur les ponts. Sur tout cela & sur bien d'autres choses , je vois par tout *défenses faites* , &c. Pendant qu'on veille en effet avec soin & avec rigueur à faire observer toutes ces défenses , je vois d'un autre côté le fils abandonner son pere : le peuple se soustraire à l'autorité du Prince : les hommes quitter le hoyau & la charue : les femmes abandonner les manufactures d'étoffes : les gens de métier , chacun en leur genre , raffiner chaque jour en vains ornemens : les marchands commercer des perles & d'autres choses inutiles : les gens d'étude négliger la doctrine des anciens livres , dont le sommaire est la charité & la justice : les superstitions & les

abus, devenir autant de coutumes: la corruption passer jusques dans le stile: un vain fleuretis devenir à la mode: une infinité de gens courir les rues, & mener une vie oisive: bon nombre de Magistrats perdre leur tems en festins: quantité de gens porter des habits au-dessus de leur condition: les batimens devenir chaque jour plus superbes: la force & le pouvoir opprimer la foiblesse & l'innocence: les grands Officiers se laisser corrompre par des présens, & leurs subalternes rançonner les peuples: je vois, dis-je, tout cela, & je ne vois point qu'on s'empresse à le défendre, ou à l'empêcher efficacement.

Cependant, suivant l'idée de nos anciens, idée saine & véritable, un fils abandonner son pere, c'est un crime personnel, ou même un trouble général, & toujours un grand desordre: un sujet se soustraire à l'autorité, c'est une révolte: les hommes abandonner la culture des terres, & les femmes cesser de travailler aux étoffes, c'est s'affamer & affamer d'autres avec eux: les ouvriers raffiner en vains ornemens, les marchands trafiquer de choses inutiles, les Lettrez négliger la charité & la justice, c'est laisser, chacun en son genre, ce qui est essentiel & capital. Les superstitions s'établir à la Chine, c'est introduire la barbarie dans l'Empire. Donner vogue au stile fleuri, c'est comme ensevelir nos *King*. Tant de gens oisifs courir les rues, les Magistrats perdre leur tems en festins, c'est abandonner les affaires domestiques & publiques. Le luxe régna dans les édifices & dans les habits, voilà les conditions bien-tôt confondues. La force & le pouvoir n'étant point réprimez, voilà les foibles & les pauvres dans l'oppression. Les grands Officiers se corrompant par des présens, les petits vivant de rapines: plus d'équité, plus de justice. Ne point défendre, ou plutôt n'empêcher point efficacement de si grands maux, & faire observer avec rigueur je ne sçai combien de défenses, sur ce qui est le plus nécessaire aux hommes, quelle sagesse! Est-ce là le gouvernement de nos anciens? Que si quelqu'un me demande ce qu'il faut faire pour rétablir ce sage gouvernement. Voici ma réponse en deux mots. Empêcher ce qu'on laisse faire, laisser faire ce qu'on empêche: c'étoit le gouvernement de nos anciens.

Sentimens
divers sur
ce Discours.

Sur ce discours, l'Empereur *Cang hi* dit: parmi les loix, il y en a de plus ou de moins importantes. Les unes sont comme capitales & essentielles, les autres le sont moins. Si l'on vient à les confondre, ou à préférer celles-ci à celles-là: les peuples ne sçavent à quoi s'attacher le plus. La distinction qu'il faut faire en ce genre, est très-sensible dans cette pièce, dont l'expression d'ailleurs est vive & ferme.

Et sur son
Auteur.

Une glose historique dit que ce *Che kiai* étoit un homme habile, droit, résolu, qui aimoit le bien, & haïssoit le mal, mais un peu avide de réputation. Et c'est pourquoi il profitoit de toutes les occasions qu'il avoit de parler & d'agir. Il se fit par-là des ennemis, qui chercherent à le perdre: & il eut assez de peine à échapper à leur vengeance.

Gin tsong n'ayant point de fils, adopta un jeune homme de ses parens, & le déclara Prince héritier. Ce jeune Prince étant infirme, & faisant différentes fautes, l'Empereur & l'Impératrice eurent quelque tems la pensée d'en choisir un autre: & ils ne la tinrent pas si secrète, que le jeune Prince n'en fût instruit. Ils quitterent cette pensée: & Gin tsong mourant, le jeune Prince fut déclaré Empereur. Etant aussi-tôt tombé malade, & sa maladie le mettant hors d'état de prendre soin des affaires, l'Impératrice mere prit en main le Gouvernement, donnant régulièrement ses Audiances, & délibérant de tout avec les Ministres au travers du rideau. Dès que le jeune Empereur fut guéri, elle lui remit en main le Gouvernement. Ce Prince qui avoit été instruit que Gin tsong & l'Impératrice avoient pensé quelque tems à le destituer, leur en vouloit intérieurement du mal: & il témoigna du chagrin de ce que l'Impératrice avoit gouverné pendant qu'il étoit malade. Les Officiers du Palais entrant dans son ressentiment, en usoiert très-mal à l'égard de cette Princesse, & la laissoient manquer de beaucoup de choses, elle & ses filles. Dans ces conjonctures l'Empereur instruit des services & du mérite de Fou pi, le nomma Ting tché, emplai alors très-considérable. Fou pi s'excusa d'accepter cet emploi, & profita d'une si belle occasion pour exhorter l'Empereur à en user autrement qu'il ne faisoit à l'égard du feu Empereur, & de l'Impératrice mere encore vivante. Ce fut par écrit selon la coutume. Voici son discours.

P RINCE, je suis sensible, comme je le dois, à la bonté que vous avez de vouloir récompenser quelques services que j'ai rendus, selon mon devoir, au feu Empereur votre pere. Mais j'aimerois beaucoup mieux que vous vous pressassiez de reconnoître les obligations que vous avez à ce Prince, & à l'Impératrice son épouse qui vit encore. Parmi bien des Princes du sang, dont quelques-uns étoient à leur égard au même degré que vous, ils vous ont choisi pour succéder au trône. Si vous portez aujourd'hui le glorieux nom de fils de Tien (a), si vous possédez

Discours
de Fou pi
pour s'ex-
cuser d'ac-
cepter une
Dignité
considéra-
ble.

(a) Tien sze, nom qu'on donne par honneur aux Empereurs Chinois.

fedez les grandes richesses d'un si vaste Empire: ç'a été une pure grace de leur part. Grace singulière, s'il en fut jamais: grace à laquelle il n'est pas aisé de répondre dignement: grace enfin que vous ne sçauriez assez reconnoître. Cependant non seulement vous négligez de vous acquitter des cérémonies ordinaires à l'égard du feu Empereur: mais à l'égard de l'Impératrice mere qui vit encore, on ne vous voit ni le respect que vous devez à sa personne, ni l'attention convenable à ses besoins. Quoi donc! Est-ce trop que les devoirs les plus communs pour des personnes à qui vous êtes si redevable? Où est la reconnoissance & la piété? Certainement tout l'Empire attendoit autre chose de V. M. Pendant que vous étiez dans les remedes, on étoit un peu moins surpris de cette conduite, on l'excusoit à demi. Mais depuis que votre santé est bien rétablie, qu'on vous voit soutenir sans incommodité le poids des affaires, remplir toutes les autres fonctions de Prince, & négliger comme auparavant les devoirs de fils: il n'est aucun de vos Officiers à la cour, & dans les provinces, qui ne conclue que votre négligence passée, venoit bien moins de la foiblesse de votre santé, que de votre peu de piété. Pour moi je vous l'avoue, je ne comprends point les motifs qui vous font en agir de la sorte. Est-ce que vous avez cru voir dans le feu Empereur pendant sa vie, des dispositions peu favorables à votre égard? Est-ce qu'on vous a fait sur cela de fâcheux rapports? C'est une chose constante qu'il dépendoit du feu Empereur, de se donner pour successeur un autre que vous. Il vous a choisi pour l'être, & vous l'êtes en effet. Quels rapports & quels soupçons, eussent-ils quelque fondement, peuvent tenir contre un bienfait si grand, si réel, & si notoire?

Quant à l'Impératrice mere, si pendant quelque tems, elle a pris connoissance des affaires, ce n'a été que sur les instances de vos Ministres & autres grands Officiers, pendant que vous étiez hors d'état de vous en mêler: & ce n'est point qu'elle ait jamais prétendu partager avec vous l'autorité souveraine. Enfin, il y a du tems qu'elle vous a remis le gouvernement. Vous réglez & gouvernez seul. Le reste est passé, il faut l'oublier, & il ne convient point d'en conserver un si long ressentiment. Pour ces petits sujets de chagrin, fussent-ils réels, oublier un bienfait du premier ordre, c'est imiter *Teou wang*, à qui une faute en ce genre moins griéve que la votre, est vivement reprochée dans le *Cbi king*. J'ai une vraie peine, lorsque je vois, qu'au lieu d'imiter le grand *Chou*, Prince recommandable par tant d'endroits, & principalement par sa piété envers ses parens, vous imitez *Teou wang* Prince si décrié dans l'histoire.

On dit que l'Impératrice mere n'est pas la seule qui se sente de vos chagrins. Votre ressentiment s'étend dit-on, jusques sur les jeunes Princesses filles du feu Empereur, que vous devez par conséquent regarder comme vos sœurs. Vous leur avez ôté leur appartement, pour y placer vos propres filles. Reléguées dans un coin du palais, elles n'y reçoivent de votre part aucune marque de bonté: vous n'en prenez aucun soin: elles vous sont comme étrangères. Souffrez que je vous ouvre mon cœur, & que je

vous

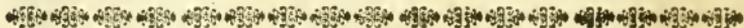
vous dîse, quels sont sur cela les sentimens de tout l'Empire, & les miens plus que de tout autre. Le feu Empereur a régné quarante & un an. Sous son règne aussi heureux que long, l'Empire a ressenti l'effet de ses bontez. Il n'est aucun de ses Officiers, qui ne soit pénétré (a) de reconnoissance : comme personne ne lui doit plus que moi, qui de pauvre & simple Lettré, me suis vû élevé aux plus grands emplois, personne aussi n'a pour ce bon Prince des sentimens plus sincères & plus vifs de respect & de gratitude. Jugez de-là, quelle peine c'est pour les Sujets de votre Empire, & pour moi en particulier, de voir ainsi négligées l'Impératrice son épouse, & les Princesses ses filles. J'y suis si sensible que je n'ai pas le cœur d'accepter la grace que vous me faites de m'avancer. Que sont mes foibles services en comparaison de ce que doit V. M. au feu Empereur & à l'Impératrice mere? Ce qu'est un fil de soye, ou un cheveu comparé à tout l'univers. Oublier ce que vous leur devez pour le plus grand de tous les bienfaits, & récompenser en moi si peu de chose: quel renversement! Quelle inconscience! Pouvez-vous ne la pas sentir? Pour moi, je vous l'avoue, je la sens très-vivement. Ce que je souhaite sur toutes choses, c'est que vous rendiez avec exactitude au feu Empereur les devoirs accoutumés, & que vous honoriez en bon fils l'Impératrice. Outre que vous devez cet exemple à tout l'Empire, c'est le moyen de gagner le cœur de vos Officiers. Pour moi, quand je vous verrai changé, fallût-il ne vivre que de pois & d'eau, il n'est point de fatigues & de travaux, qui me puissent rebuter, point de dangers qui m'effrayent. Je servirai avec plaisir V. M. jusqu'au dernier soupir de ma vie. Mais aussi, sans ce changement quand V. M. chaque jour m'offrirait de nouveaux honneurs & de plus grands biens: je ne pourrais me résoudre à les accepter. L'Etat se sent encore du sage gouvernement de vos ancêtres: les loix qu'ils ont établies, s'observent : les peuples sont soumis: les Officiers vigilans: tout va son train. Il n'est pas besoin que V. M. encore en deuil s'inquiète & s'applique fort aux affaires. Ce qui presse, & à quoi, sans vous, tous vos Officiers ne peuvent rien, c'est de pourvoir à ce qui regarde l'Impératrice mere, & les cinq promesses filles de *Gin t'fong*. De vous seul dépend leur sort, c'est à vous de les rendre heureux. Si vous le faites en bon fils & en bon frere, vous vous attacherez les peuples, & vous attirerez le secours de *Tien* sur vous & sur votre postérité. Je dis que vous vous attacherez les peuples. Faites-en l'épreuve, elle sera sensible, & vous toucherez au doigt la vérité de cette promesse. Je dis que vous attirerez sur vous & sur votre postérité le secours de *Tien*. Ce point, pour être un peu plus obscur, n'est pas moins certain que l'autre. N'allez pas dire: *Tien* ne voit ni n'entend: les hommes sont peu clair-voyans: qu'ai-je à craindre? Ce seroit vous aveugler que de penser ainsi. Voilà, ce que j'ai cru vous devoir représenter en m'excusant d'accepter l'honneur que V. M. daigne me faire. Il y a, je l'avoue, de l'imprudence & de la témérité à parler

(a) Le Chinois dit: ses bontez ont pénétré jusqu'à la moëlle des os.

parler si librement. Mais j'ose affûrer V. M. que ce que je viens de lui dire, c'est ma droiture & mon zèle qui me l'ont dicté. Heureux si V. M. veut bien se le persuader, & si, au lieu de m'en faire un crime, elle a soin d'en profiter.

Effet de ce Discours.

Une glose dit que cette remontrance fut sans effet, ou du moins sans réponse: que *Fou pi* rechargea six ou sept fois: que l'Empereur *Ting t'ong* refusa constamment d'admettre les excuses de *Fou pi*: qu'enfin ce Prince par une déclaration publique témoigna vouloir changer: & que *Fou pi* accepta l'emploi de *Ting ché*.



Discours de Se ma kuang au même Empereur Yng t'ong sur la piété filiale & sur l'équité.

Eloge de la Piété Filiale.

ON (a) le dit, & il est vrai, en matière de perfection personnelle, la piété filiale est la première des vertus. L'ame du gouvernement c'est l'équité. Confucius, dans son livre de la piété filiale, dit que cette vertu est le principe & le fondement de toutes les autres. Il ajoûte que celui qui n'aime pas son père & sa mère, & qui ne leur porte pas tout le respect qu'il leur doit, aimât-il le reste des hommes, eût-il pour chacun tous les égards imaginables, ne peut passer avec justice, ni pour vertueux, ni pour honnête homme, & qu'il ne l'est point en effet: car jamais arbre sans racine n'a poussé de belles branches. Le feu Empereur *Gin t'ong*, en vous adoptant, & vous appelant à l'Empire, vous a fait le plus beau présent qu'on puisse faire. Ce Prince (b) aujourd'hui n'est plus. Mais il a laissé l'Impératrice & cinq filles. C'est ce qu'il avoit de plus proche, c'est ce qui vous doit être cher: c'est à vous d'en avoir tout le soin possible. Vous ne pouvez y manquer sans répondre mal aux intentions de *Gin t'ong*, & aux obligations que vous lui avez. Ci-devant quand l'Impératrice mere gouvernoit en votre place, les Officiers du palais la respectoient. Grands & petits, tous étoient attentifs à la bien servir. Maintenant qu'elle vous a remis le soin de l'Empire, & qu'elle ne se mêle plus des affaires, j'apprends qu'il n'arrive du changement. Parmi les Officiers du palais, il peut se trouver des gens paresseux, qui la négligent, & qui la servent mal. Elle est la mere de tout l'Empire. Tout l'Empire doit avoir à cœur qu'elle soit heureuse & contente. Mais tout l'Empire s'en repose sur vous, Prince, & vous êtes

(a) Le Chinois dit mot à mot. Votre sujet a ôûi dire. C'est un début très-ordinaire en ce genre d'écrire.

(b) Le Chinois dit: s'est éloigné en montant. J'ai déjà remarqué que la politesse Chinoise évite de dire crûment: Il est mort. Elle employe des termes plus doux selon les personnes & les occasions.

tes obligé par plus d'un endroit d'y veiller avec tout le soin dont vous êtes capable.

Je crains de plus que dans le palais il ne se trouve des brouillons, qui interprétant à leur manière les actions ou les paroles de l'Impératrice, viennent vous faire des rapports propres à vous aigrir ou à vous refroidir. S'il y en a de ce caractère, ils ne manqueront point de se couvrir du voile spécieux de fidélité, d'attachement & de zèle. Mais ce font dans le fonds des ames basses, qui n'ont en vûe que leur intérêt, & qui cherchent à profiter des dispositions qu'ils voyent ou qu'ils croyent voir dans l'esprit du Prince. Si donc vous découvrez quelqu'un de ces lâches flateurs, ordonnez, sans l'écouter, qu'on le livre sur le champ à la justice, & qu'on lui fasse son procès. Un exemple que vous en ferez, fermera la bouche à tous les semblables. Au contraire si vous prêtez l'oreille à ces discours, les médisances & les calomnies ne finiront point, & il s'en suivra infailliblement de funestes troubles. Ce point est de la dernière importance, & mérite votre attention.

Enfin c'est une maxime reçue, & qui a passé comme en proverbe. Pour les affaires de l'Etat, le Prince seul en décide : quant aux affaires domestiques, c'est l'Impératrice qui y préside. Je voudrois donc que V. M. décidant par elle-même toutes les affaires du dehors, fit dépendre de l'Impératrice mere le réglement du dedans, que vous y laissiez à sa disposition les gratifications & les emplois : du moins que rien en ce genre ne se fit sans son avis & son agrément : tout alors seroit dans l'ordre, vous verriez au-dessus de vous votre mere contente, & vous entendriez au-dessous vos Officiers & vos peuples, vous en témoigner leur satisfaction par des éloges & des chansons : si, faute d'avoir établi cet ordre, les Officiers du dedans venoient à se négliger, & à ne pas bien servir l'Impératrice, si quelqu'un d'eux, par de faux rapports, vous brouilloit avec elle, cela se sçauroit au-dehors : l'Impératrice de chagrin en tomberoit peut-être malade : quel deshonneur ne seroit-ce point pour vous ? Comment pourriez-vous le soutenir à la face de tout l'Empire ? Tout le bien que d'ailleurs vous pourriez faire ne pourroit couvrir votre honte. Voilà, où je tendois par ma première proposition, qu'en matière de perfection personnelle, ce qu'on appelle piété filiale, est la première des vertus.

Dans le chapitre du *Chu king*, qui a pour titre *Hong* fan* : quand on vient à recommander au Prince d'être équitable, & de ne jamais agir par des inclinations ou des aversions particulières, on appuie si fort sur ce point, qu'on inculque la même chose en six manières différentes, pour en faire sentir l'importance. Celui qui gouverne un Etat, dit *Tsheou gin*, ne doit point employer les récompenses publiques, pour payer des services personnels qu'on lui a rendus, avant qu'il fût sur le trône. Encore moins doit-il employer la rigueur des loix, pour satisfaire une haine particulière. Nous

Suite de
l'Eloge de
la Piété
filiale.

* La grande régle, ou les grandes régles.

Suite de
l'Éloge de
la P.été
filiale.

lisons dans le *Ta (a) bio*: Celui qui veut faire régner dans sa conduite la raison & la sagesse, doit tenir son cœur droit & dans l'équilibre. Or le cœur perd cette droiture, & cet équilibre, quand des inclinations ou des averfions particulieres le font pancher d'un côté. De simple Prince du Sang vous avez été fait héritier du trône, où vous êtes maintenant assis: c'est avoir monté bien haut. Il est assez naturel que dans cette élévation, vous conserviez quelque inclination, ou quelque averfion particuliere, pour ceux qui vous ont rendu autrefois quelque bon office, ou causé quelque déplaisir. Prenez-y bien garde: ces inclinations & ces averfions ne doivent point influer dans votre gouvernement.

La grande règle des souverains est de récompenser la vertu & de punir le vice, d'avancer les gens de mérite & de probité: d'éloigner ceux qui en manquent. Les honneurs & les emplois sont le plus précieux trésor des Etats. Le Prince ne doit point les départir à des Sujets, dont tout le mérite soit de lui agréer par quelque endroit. Bien moins doit-il faire servir à quelque ressentiment particulier, les châtimens réglez par les loix, contre ceux qui sont convaincus de les avoir transgressées. C'étoit anciennement devant toute la cour assemblée que se distribuoient les dignitez & les emplois, comme c'étoit en plein marché que s'exécutoient les criminels: comme si le Prince avoit voulu avertir par-là, que ses inclinations particulieres n'avoient en tout cela aucune part, qu'il distribuoit les récompenses à des personnes, que le public n'en pouvoit juger indignes: & que ceux qu'il jugeoit dignes de mort, y étoient en même tems condamnez par la voix publique.

Aujourd'hui, parmi les Officiers de votre Empire, il y a bien du mélange. Il y a des gens de vertu & de mérite: mais ils sont mêlez & confondus dans la foule: bons & mauvais vont de pair. C'est un desordre infiniment préjudiciable au bien de l'Etat. Je voudrois que V. M. s'appliquât sérieusement à y apporter remede. Pour cet effet, voici ce qu'il faut faire. Etudiez-vous à bien connoître ceux dont la vertu & les talens sont au-dessus du commun, & qui par-là sont les plus capables de bien soutenir les espérances du public. Ceux que vous reconnoîtrez tels, tirez-les incessamment de la foule: mettez-les dans les premiers postes, & quand ils auroient eu le malheur de vous déoblier autrefois, ne laissez pas de les avancer à proportion de leurs services. Usez-en de la même sorte en matiere de châtimement. Quelque inclination que vous vous sentiez pour quelqu'un, s'il est convaincu de quelque crime, & pour cela détesté des gens de bien, & condamné par la voix publique, ne vous laissés point fléchir jusqu'à lui pardonner. Par cette conduite, bien-tôt il n'y aura plus ni gens de mérite sans emploi, ni gens sans talens dans les charges: vous avancerez la vertu, vous ferez trembler le vice, vous verrez régner l'ordre à votre cour. Tous vos peuples en sentiront les effets, vous ferez leur bonheur par votre sagesse: ils feront réciproquement le votre par leur attachement & leur soumission,

&c

(*) La grande étude, ou la grande science. C'est le titre du livre.

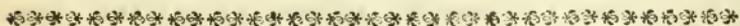
& votre illustre postérité n'aura qu'à vous imiter, pour continuer de régner en paix.

Que si au contraire V. M. menant une vie oisive dans son palais, & se livrant à ses plaisirs, laissoit toute l'autorité à quelqu'un de ses Officiers, si sans examiner qui a du mérite ou qui n'en a point, sans distinguer la véritable vertu du vice artificieusement déguisé, & sans faire attention aux conséquences, vous mettiez indifféremment dans les emplois les premiers qui se présentent : ou bien, ce qui seroit encore pis, si prenant pour toute règle vos inclinations & vos ressentimens, vous éloigniez tous ceux qui vous ont autrefois déplû, & n'avanciez que ceux pour qui vous vous êtes toujours senti de l'inclination : si les récompenses étoient pour des flateurs sans mérite & sans services, les châtimens pour des gens fidèles & zèlez, dont la droiture seroit tout leur crime, aussi-tôt tout seroit en confusion à la cour & dans les provinces : plus de loix, plus d'ordre, plus de paix y auroit-il rien de plus funeste & pour tout l'Empire en général, & pour V. M. en particulier.

Voilà pourquoi j'ai dit, que comme en matière de perfection particulière, la piété filiale est la première des vertus : de même en matière de gouvernement, c'est l'équité. Du cas ou du mépris qu'un Prince fait de ces deux vertus, dépend plus que de toute autre chose le bonheur ou le malheur de son état, la honte ou la gloire de son règne. Pesez-bien cette vérité, pour vous animer à bien pratiquer ces deux vertus capitales.

UNE glose dit de *Se ma kuang*, Auteur de ce discours, qu'il étoit bon fils, bon ami, bon sujet : que c'étoit un homme d'une probité reconnue : d'une gravité respectable : d'une tempérance singulière : & d'une droiture à toute épreuve. Il fut Ministre sous quatre Empereurs. On ne le vit jamais se démentir.

Eloge de
l'Auteur
de cette
Pièce.



Autre Discours du même Se ma kuang au même Empereur Yng tsong, à l'occasion des calamitez publiques.

DEPUIS que V. M. est sur le trône, voici bien des phénomènes extraordinaires, & bien des calamitez publiques. Il a paru des taches noires dans le soleil. Il y a eu successivement des inondations & des sécheresses. Pendant l'Été de l'année dernière, commencerent de grosses pluies, qui ne finirent qu'après l'Automne. Au Sud-Est de votre cour, dans le territoire de plus de dix villes, on a vû les maisons grandes & petites, ou abîmées dans les eaux, ou flottantes & portées sur le sommet des arbres. Combien de familles ruinées par là ! Aussi trouve-t-on de tous côtés des malheureux de tout âge ; le fils séparé du pere, & l'un & l'autre acablez sous le poids de leur misere. Les parens vendent leurs enfans, les maris leurs femmes, & ils les donnent à plus bas prix, que ne se vendent

Discours
au sujet
des Calamitez
publiques.

Suite du
Discours
sur les Ca-
lamités
publiques.

communément les plus vils animaux. La disette a été si grande à *Hiu* & à *Ping*, qu'on y a vû les proches parens se manger les uns les autres.

A cette pluvieuse Automne a succédé un Hiver, non pas froid & sec, comme il convenoit, mais humide & tempéré, tel que le Printems a coutume d'être. Les plantes & les arbres ont poussé hors de saison. Après quoi sont venus dans le Printems des vents très-rudes. Enfin cet Eté dernier les maladies contagieuses ont fait un ravage horrible dans plus de cent lieues de pays. Dans les maisons, ce n'étoit que malades: dans les chemins qu'enterremens. Au commencement de cet Automne les grains étoient les plus beaux du monde. Les peuples commençoient à respirer dans l'espérance d'une abondante récolte. On étoit sur le point de la recueillir, lorsqu'il est tombé une pluie si extraordinaire, qu'en un jour & une nuit les rivières & les ruisseaux se sont débordés, ont fait remonter contre leur cours les torrens les plus rapides, ont enlevé les ponts les plus exhaussés, ont couvert de hautes collines, & fait de la campagne une vaste mer, & ont ravagé toutes les moissons.

Ici dans votre capitale, la désolation n'est gueres moins grande. L'inondation en a enlevé toutes les barrières: elle en a fait écrouler les portes & les murailles. Les tribunaux des Magistrats, les greniers publics, les maisons du peuple & des soldats, tout a souffert. Bien des gens ont péri, ou accablés sous les ruines de leurs maisons, ou submergés dans les eaux. Ces calamités, certainement sont des plus extraordinaires. Je ne sçache pas que depuis plusieurs siècles on ait rien vû de semblable. Comment V. M. n'en est elle pas éfrayée? Comment ne pense-t-elle pas à examiner sérieusement en quoi elle peut avoir contribué à attirer de si grands malheurs? Mon zèle m'y a fait penser pour vous, & je crois que de votre part trois causes y ont contribué.

Premièrement, votre conduite à l'égard de l'Impératrice mere. Cette Princesse pleine de bonté, de sagesse, & de vertu, est devenue votre mere, en vous adoptant, & vous destinant l'Empire de concert avec *Gin t'ong*. Dès que vous fûtes entré dans le palais, elle y eut toujours pour vous tous les soins de mere. *Gin t'ong* étant mort & vous malade, on a vû cette Princesse à genoux devant l'appartement de l'Empereur, battant la terre du front jusqu'à se bleffer, prier pour votre santé avec les dernieres instances. Comment, après cela, sur le faux rapport de quelques langues empoisonnées, qui ont entrepris de vous aigrir contre elle, vous êtes-vous laissé persuader que cette Princesse n'a pas toujours eu pour vous les sentimens d'une bonne mere? quand cela seroit vrai en partie, est-il permis à un fils d'entrer en compte avec pere & mere, & de n'avoir pour eux de la tendresse & du respect, qu'à proportion qu'il jugera en avoir été traité bien ou mal? Qui jamais a ouï parler d'une telle maxime?

En voici une au contraire bien mieux établie, & communément reçue. Un grand bienfait, dit la tradition, doit faire oublier les petits sujets de plainte. Or le feu Empereur vous a tiré du gouvernement d'une province dont

dont vous lui étiez encore obligé, pour vous élever sur son trône, & vous faire maître de tout l'Empire. Pour un présent de cette nature, qu'a-t-il exigé de vous? Qu'à sa priere vous prissiez soin de l'Impératrice son épouse, & des Princesses ses filles. Cependant, dès que ce Prince est dans le cercueil, avant même qu'il soit inhumé, vous chagrinez l'Impératrice: vous releguez les Princesses dans un appartement reculé: vous n'y avez presque jamais paru: vous abandonnez & la mere & les Princesses ses filles à la discrétion, ou plutôt à la négligence de quelques bas Officiers. Trouvez bon, qu'en cette matiere je raisonne du petit au grand. Imaginez-vous un homme du peuple, que quelques arpens de terre font vivre avec sa femme & quelques filles qu'il en a eues. Se voyant sur l'âge & sans fils, il adopte un jeune homme de sa famille, & le fait * son héritier. Celui-ci maître du bien, ne voit pas plutôt son pere mort, qu'il dispose absolument de ses biens à sa fantaisie, n'a aucun égard pour sa mere, ni aucun soin de ses sœurs. Elles ont beau souffrir, soupirer, gémir, & se plaindre: il est insensible à tout. Quelle idée, croyez-vous, qu'auroit tout le voisinage d'un fils de ce caractère? Qu'en penseroit-on? Qu'en diroit-on? Or un tel procédé décrieroit un villageois dans son village: Que doit attendre d'une conduite bien plus criante, un Empereur sur qui sont attachez les yeux de tous ses sujets? Le moyen qu'il en soit aimé.

En second lieu, le feu Empereur naturellement facile & bon, s'est toujours fait une peine de contredire ceux qu'il employoit. Les dernières années de son règne, étant violemment tourmenté d'un mal de poitrine, il s'est rebuté des soins du gouvernement, & s'est presque entièrement reposé de tout sur quelques uns de ses Officiers. Il s'en faut bien qu'on ait toujours fait le choix qu'on devoit. On a vu assez fréquemment la brigue & l'intérêt l'emporter sur le mérite & la vertu. Quelque soin qu'ayent pris pour se couvrir les auteurs de ces injustices, ils n'ont trompé que le vulgaire peu attentif & peu instruit. Les gens éclairés en ont gémi: mais ne sçachant à qui recourir, vû l'état où étoit le Prince, ils ont gardé le silence. Leur consolation étoit qu'un jeune Prince comme vous, montant sur le trône, examineroit tout par lui-même, s'instruiroit de tout avec soin, & maintiendrait avec vigueur l'autorité souveraine. Ils espéroient qu'alors on éloigneroit les gens incapables, qu'on avanceroit les gens de mérite: que l'équité toute pure régleroit les punitions & les récompenses: enfin que par cette sage conduite, la cour & tout l'Empire changeroit de face.

Voilà ce qu'on eseroit, & c'est ce qu'on n'a pas encore vu. Dès le commencement de votre règne, vous paroissiez aussi fatigué du poids des affaires, que l'étoit *Gin tsong* accablé de maladie les dernières années du sien. Vous abandonnez plus que lui la décision des affaires à certains de vos Officiers & l'on diroit presque que vous craignez de voir clair dans leur procédé. On vous a présenté quantité de mémoriaux, dont quelques-uns étoient de la plus grande importance. Vous n'y avez fait nulle attention. Sous prétexte

de.

* Les filles en Chine n'héritent point.

Suites du
Discours
sur les Ca-
lamités
publiques.

de laisser aller les choses l'ancien train, vous n'examinez rien à fond : & pendant qu'on veille avec attention sur des bagatelles, on néglige entièrement ce qui fait le fond du gouvernement.

Il y a dans les emplois des Officiers tout à fait indignes, gens sans mérite & sans vertu : vous les connoissez : & comme si vous n'aviez pas le courage de les éloigner, vous les y laissez. L'Empire ne manque pas de gens capables, qui joignent à de grands talens beaucoup de sagesse & de probité. Vous en êtes très-bien instruit, & vous les reconnoissez pour tels : cependant vous ne pensez pas à eux. Tel parti est dangereux, & sujet à de grands inconvéniens : on vous l'a fait voir, vous en êtes convenu, cependant vous le laissez prendre. Tel autre parti est bon, vous le sçavez : on vous en a fait toucher au doigt les avantages. Cependant vous n'osez vous déclarer & dire : je veux qu'on le prenne. Ceux dont vous vous servez, sentent cette foiblesse : ils en profitent, ou plutôt ils en abusent. Plus maîtres encore qu'ils n'auroient pû l'être sur la fin du dernier règne, ils sont aussi plus hardis. Leur caprice ou leur intérêt décide de tout. Avancer les gens les plus incapables, & absoudre les plus criminels, ne sont pas choses dont ils rougissent. En un mot ils osent tout, & ne gardent plus de mesure. C'est ainsi que vous gouvernez l'Empire : est-ce là dignement répondre à ce qu'il attendoit de vous ?

En troisième lieu, vous avez à la vérité de belles qualitez naturelles : mais êtes vous mieux partagé que ne l'étoient *Yao, Cbun, Yu, & Tching tang* ? Il faudroit à l'exemple de ces grands Princes, chercher à enrichir un si beau fond, en profitant des lumières des sages. Or c'est ce qu'on ne vous voit point faire. Au contraire, avez-vous eu quelque vûe, & avez-vous pris un parti ? Quelque chose qu'on vous dise pour vous en faire sentir les inconvéniens, vous ne voulez jamais en démordre. Non, les plus vaillans soldats ne défendent pas avec plus d'opiniâtreté une place où l'ennemi les assiège, que vous défendez votre sentiment. Tout ce qu'on vous dit de contraire, n'entre point dans votre esprit. En user de la sorte, ce n'est pas travailler suivant la maxime de nos sages, à réunir bien des rivières pour en former une vaste mer. Un sage Prince écoute tout, & pese tout sans prévention. En examinant différentes vûes, il ne dit point : celle-ci est de moi, celle-là d'un autre. Celle-ci est d'un de mes proches, celle-là d'un parent plus éloigné. Celle-ci m'a été suggérée d'abord, celle-là n'est venue qu'après. Ces différences ne sont point ce qui le fait pencher de côté ou d'autre : il cherche la meilleure & c'est tout. Or comment la distingueroit-il cette meilleure vûe, s'il se laissoit préoccuper par de semblables préjuges ?

Le *Chu king* dit : „ Quelqu'un ouvre un avis contraire à vos inclinations
„ & à vos idées : c'est une raison pour vous de présumer qu'il est bon, &
„ d'en peser avec plus de soin l'utilité & les avantages. Un autre donne
„ dans vos vûes, dès-là il faut faire une plus grande attention aux raisons
„ qui les combattent. „ Que si contre ces maximes n'écoulant avec plaisir,
„ & n'embrassant avec joie que ce qui s'accorde avec vos idées, vous jet-

jettez tout le reste, si même vous vous en irritez : l'effet naturel de cette conduite, est que les flatteurs se produisent, & que les gens de probité se retirent. Est-ce le moyen de procurer le bonheur de vos sujets, & d'illustre votre règne? Votre dynastie, dès son commencement, à l'exemple des précédentes, a établi des Censeurs, qui fussent, pour ainsi parler, les oreilles & les yeux du Prince : afin que ni Ministres, ni autres, n'osassent rien lui cacher de ce qu'il importe qu'il connoisse. Toutes les affaires qui viennent à la cour, passent par les mains des Ministres. Ce sont eux qui en délibèrent, qui en décident, & qui sous le bon plaisir du Prince, en promulguent la décision : s'il arive qu'un Censeur, selon le devoir de sa charge, vous fasse des représentations sur ce qu'ils décident, & vous propose ses raisons : V. M. au lieu d'examiner elle-même son mémorial, le remet sur le champ à ceux-là mêmes, dont on censure la décision, & s'en rapporte à leur jugement. C'est ceux qui ont assez de droiture pour reconnoître que ce qu'un autre propose, vaut mieux que ce qu'ils ont déjà résolu. Encore moins en trouve-t-on qui avouent qu'ils ont eu tort, & que la censure est juste. Tout ce que V. M. gagne à en user de la sorte, c'est de se faire la réputation d'un Prince qui n'aime point les avis, & qui cherche à s'en délivrer. Pour vos Officiers, ils en retirent cet avantage d'être les maîtres absolus, & tranquilles dépositaires de l'autorité souveraine.

Les trois points que j'ai touchez, ne sont point choses secrètes. Tout le monde en est instruit. Il n'est point d'Officiers fidèles & zélés qui n'en gémissent. Mais on craint de votre part un mouvement de colere, & de la part des personnes intéressées un ressentiment presque aussi terrible. Ain-si l'on n'ose parler. Cependant la tristesse, le chagrin, l'indignation, régissent dans le cœur de vos bons sujets. Plus ces sentimens sont retenus, plus ils sont violens, & je ne m'étonne point qu'ils attirent cette intempérie des saisons. Si j'ai la hardiesse de parler ainsi, c'est pour vous supplier de faire attention qu'ayant au-dessous de vous les hommes, vous avez *Tien* au-dessus, & pour vous conjurer de répondre aux desseins du ciel, & au désir de vos sujets. Vous ne le pouvez mieux faire qu'en remédiant efficacement aux trois points que j'ai marquez. Aquittez-vous envers l'Impératrice mere, de tous les devoirs d'un bon fils. Soyez attentif à lui faire plaisir, & faites-vous une affaire de la rendre heureuse & contente. Témoignez de la bonté aux jeunes Princeesses vos sœurs, ayez l'œil à leurs besoins : établissez les quand il sera tems. N'abandonnez à personne l'autorité souveraine : elle n'appartient qu'à vous seul. Dans le choix de vos Officiers, distinguez le vrai mérite : dans les récompenses & les châtimens, ayez uniquement égard à la grandeur des services, & à la griéveté des fautes. Fermez désormais la porte aux flatteurs, éloignez ceux qui sont en place. Ouvrez la porte aux avis. Ecoutez sans préjuger tous ceux qu'on vous donnera. Suivez avec courage & avec constance, ceux qui feront les plus salutaires.

Au reste il ne suffit pas de témoigner par des paroles, que vous voulez désormais tenir cette conduite : il faut qu'on le voye par vos actions, & que

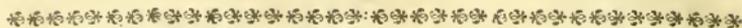
Suite du
Discours
sur les Ca-
lamités
publiques,

bannissant les soupçons & les défiances, il met, pour ainsi parler, leur zèle au large: alors ces Officiers de leur côté, libres de crainte & d'inquiétude, s'occupent tout entiers du soin de le bien servir. Comme ils sont assurés du cœur du Prince, ils lui ouvrent aussi le leur, & ne lui laissent rien ignorer de ce qu'ils jugent lui être utile. Vous, par une précaution hors de saison, dans une déclaration faite exprès pour exciter tous vos bons sujets à vous aider de leurs avis: vous inférez six restrictions tellement conçues, que quiconque osera parler, ne peut éviter de périr, si on veut le perdre. On ne pouroit, à mon sens, gueres mieux s'y prendre, pour obliger chacun à le taire.

Supposons cependant que quelqu'un parle: pour peu qu'il blâme ou qu'il loue dans son discours, rien de plus aisé que de le perdre, en disant que c'est haine ou liaison secrète, ou quelque autre intérêt caché qui le fait parler. Pour peu qu'un Officier en charge touche en passant quelque point, qui dans la rigueur ne se trouve pas être exactement de son ressort, il est perdu, si l'on veut: on dira qu'il oublie son rang. Celui qui aura traité dans son discours de ce qui peut troubler l'Etat, & des moyens d'en assurer le repos, passera, quand on voudra, pour avoir touché trop librement aux grands ressorts du gouvernement: si par hazard on traite une matière à laquelle quelque ancien édit ait du rapport, on passera pour rebattre mal à propos des choses établies & pratiquées. Le zèle inspire encore à quelqu'un de se déclarer dans l'occasion contre certain nouveau règlement qui fait de puis peu tant de bruit: s'il en expose les inconvéniens, on l'accusera de chercher à se faire valoir, en frondant les vûes de la cour. Enfin l'on ne pourra tâcher d'attendrir le Prince sur les misères de ses peuples, sans s'exposer à être condamné comme un broüillon, un séditieux, un chef de révolte. Cela étant je ne vois plus rien, sur quoi on puisse s'exprimer avec quelque sûreté.

Certainement une déclaration ainsi conçue, au lieu de vous procurer des mémoires & des avis, vous en prive plus que jamais. Je vous supplie donc très-instamment de retrancher ce milieu, & de le remplir d'une autre manière, conformément à ce que j'eus l'honneur de vous exposer le trentième de la troisième lune. Il est du bien de votre Etat & de votre honneur, qu'on n'ait pas lieu de soupçonner qu'en demandant des avis, vous voulez réellement leur fermer la porte.





La sixième des années, nommées Kia yeou, Tchin kieou étroitement lié avec deux Eunuques du Palais très-accréditez, obtint l'important emploi de Kiu mi, & fit tant par ses intrigues, que non-seulement les affaires qui concernoient la guerre, mais encore toutes les autres, passaient par ses mains. Tang kiaï, Fan se tao, Lin hoeï, Tchao pien, & Ouang tao, qui étoient Censeurs, l'attaquèrent ouvertement, & présentèrent à l'Empereur contre lui, remontrances sur remontrances. Tchin kieou récrimina, accusant de cabale ses agresseurs : comme ceux-ci avoient indiqué les Patrons de Tchin kieou, l'Empereur avoit pris ces avis pour un reproche qu'on lui faisoit d'être gouverné par les Eunuques, & ce reproche l'avoit piqué. Le parti qu'il prit, fut de casser en même tems Tchin kieou, & les Censeurs, & de leur donner à chacun dans les Provinces un autre emploi. Ngeou Yang Sieou, qui fut depuis un des plus fameux hommes de la Dynastie Song, commençoit alors à être sur les rangs. Quoiqu'il fût par son emploi subalterne de Kiu mi, il prit le parti des Censeurs. Il demanda qu'ils fussent rappelés & rétablis. Il présenta pour cet effet la Remontrance suivante.

Remon-
trances de
Ngeou Yang
Sieou à
l'Empe-
reur.

PRince, depuis que vous réglez, on vous avoit vû jusqu'ici ouvrir aux avis un chemin très-large. S'il arivoit quelquefois qu'il y eût dans les remontrances quelque endroit répréhensible, & qui méritât châ-timent, pour ne pas rallentir le zèle de vos Officiers, vous le pardonnez avec bonté. Je vois néanmoins que depuis peu dans un seul jour vous avez fait le procès aux cinq Censeurs, qui ataquoient Tchin kieou, vous les avez tous cassés de leur emploi, & relégués loin de votre cour. Vous ne scauriez vous imaginer, quelle surprise à causé à la cour & dans les provinces un pareil ordre de votre part, & combien de soupçons il a fait naître dans les esprits. Pour moi, je n'ai point vû les remontrances des Censeurs. Je n'en sçai point exactement le fort, & le foible. Mais je sçai que Tang kiaï, Fan se tao, &c. sont depuis long-tems dans l'emploi : que jusqu'ici ils s'en sont acquitez avec honneur, & qu'ils ont à votre cour la réputation de gens sans reproche. Le moyen de se persuader que se démentant tout-à-coup de leur ancienne probité, ils aient voulu vous surprendre & vous imposer? Non, il n'est pas naturel de s'imaginer un changement si extraordinaire & si subit.

Certainement, il faut l'avouer, l'emploi de Censeur à toujours ses difficul-

ficulter, quoique différentes en différens tems, ou plutôt sous différens régnes. Le Prince est-il naturellement chagrin, soupçonneux, fier, cruel, aussi éloigné de vouloir entendre ses propres fautes, qu'ardent à rechercher, & facile à croire celles d'autrui ? Alors les Ministres & les Grands sont dans l'allarme & dans la crainte. Dans un tems comme celui-là, c'est une chose bien dangereuse & bien difficile, de donner des avis au Prince sur sa conduite: les plus habiles n'y réussiroient pas. Mais déferer alors un Ministre, ou quelque autre grand Officier, c'est chose facile & sans danger. Le Prince est-il au contraire doux, modéré, obligant, sévère à soi-même, indulgent à l'égard des autres, aussi prompt à justifier ceux qu'il employe, qu'à se condamner soi-même ? S'il arive qu'en même tems, comme il est assez naturel, un Ministre ou quelque autre Grand, appuyé des gens du dedans, ait en main l'autorité, soit en possession d'être instruit de tout avant l'Empereur, & en état de faire sentir à quiconque les effets de sa vengeance: dans de semblables conjonctures, rien de plus aisé que de donner dans l'occasion des avis au Prince sur ses fautes personnelles. Mais, pour attaquer alors le Ministre, il faut certes bien du courage: & quand on ose le faire, il est rare qu'on y réussisse. C'est une expérience de tous les tems: & ce point mérite quelque attention.

La même expérience nous apprend que les Princes, selon les différentes circonstances, ont plus ou moins de difficulté à bien juger de ce qu'on leur expose: & que sçavoir le faire, est un grand art. Deux partis opposez font des représentations au Prince, chacun produit ses raisons, & tourne les choses à sa manière. Chacun se donne pour homme zélé, fidèle, & désintéressé. Chacun, à l'entendre, ne vise qu'au bien public. A quoi s'en tiendra le Prince ? S'il connoissoit à fond ceux qui parlent: s'il sçavoit que tel est un homme droit & fidèle, tel au contraire est une ame basse & habile à se déguiser: s'il distinguoit nettement dans leurs discours, ceci est réellement du bien de l'Etat, cela est réellement un intérêt personnel qu'on couvre du nom de zélé pour le bien public, dès-lors plus de difficulté à prendre parti.

Voici les moyens qu'on donne pour faire autant qu'il est possible, un juste discernement. On vous présente un discours, où l'on parle sans détour en termes clairs & expressifs, quoique peut-être un peu durs: vous trouvez qu'on vous y dit des choses peu conformes à vos inclinations & à vos vûes, & par-là même désagréables. A la première lecture que vous en faites, vous sentez naître en votre cœur du ressentiment & de la colere. Modérez-vous, & concluez que l'auteur de ce discours est un sujet fidèle & zélé. Il vous vient un second discours, dont les expressions sont douces & coulantes, mais peu précises pour le sens. Vous trouvez qu'on s'y étudie à justifier vos ordres passés, & à donner dans vos vûes présentes. Aussi-tôt naît la complaisance & la joie. Réprimez ces mouvemens, & défez-vous de celui qui parle, ne soit un lâche flateur qui sacrifie à ses intérêts le bien de l'Etat & votre gloire. De même un de vos premiers Officiers, vous fait des représentations sur une affaire de son ressort, par des remontrances

Suite des Remontrances de Ngeou Yang Sseou à l'Empereur.

Suite des
Remon-
trances de
Ngeou Yang
Sieou à
l'Empe-
reur.

réitérées à la face de tout l'Empire. Il n'a pas plutôt écrit ou parlé, que tout le monde est instruit de ce qu'il propose. On en parle, on l'examine, le public en devient juge. Quel est l'homme qui ne sçait qu'il n'est pas possible de tromper tout le monde? Il est donc à présumer que ses propositions ou ses représentations sont un pur effet de son zèle. Un autre propose ses vûes sur une affaire qui n'est point de son ressort. Il se cache pour le faire: il demande un grand secret: il n'est point d'instance qu'il ne fasse pour engager le Prince à prendre un parti sans communiquer la chose à personne. C'est en apparence par estime pour les lumières extraordinaires & supérieures du souverain. Mais dans le fond, c'est communément qu'il a quelque intérêt caché, & qu'il craint qu'on ne le démasque. L'expérience de tous les tems a autorisé ces régles. Un Prince qui sçait les suivre, discerne sans grand ambaras, & communément assez juste, les différens motifs qui font parler.

Nous avons aujourd'hui dans V. M. un Prince tempérent, appliqué, laborieux, qui ne se pardonne rien, qui aime à être instruit de ses fautes, qui ne s'offense point des avis, lors même qu'on les lui donne sans ménagement & sans détour. Mais à l'égard de ceux qui vous servent, & sur-tout des Officiers que vous employez, vous êtes tout autre. Ce n'est qu'honnêteté, que bienfaits, qu'indulgence. Vous vous faites véritablement une peine de les changer. Leur réputation vous tient au cœur. Vous les soutenez autant qu'il est possible, & toujours plein pour eux de bienveillance, vous ne pouvez vous persuader qu'ils osent s'en rendre indignes. De forte que je crois pouvoir dire que nous sommes dans ces tems dont j'ai parlé, où rien n'est plus aisé que de donner dans l'occasion des avis au Prince sur ce qui regarde sa personne, mais où il est bien dangereux d'oser toucher à ceux qui l'approchent.

Depuis que je suis à la cour, voici ce que j'ai vû. Une des années nommées *King yeou*, *Fan tchong yen* osa parler en qualité de Censeur, sur la conduite de *Liu y kien*, un des Ministres: il lui en coûta la perte de son poste, & on l'envoya simple Magistrat dans une ville de province. Une des années nommées *Huang yeou*, le même *Tang kiai* dont il s'agit aujourd'hui, parla hautement en qualité de Censeur contre *Ouen yen po* aussi Ministre. Il eut le même sort que *Fan tchong yen*. La même chose ariva quelque tems après à *Tchao pien*, & à *Fan se tao*, pour avoir soutenu *Leang tche* contre *Leou kang* & sa cabale. *Han kiang* il y a deux ans, pour avoir censuré *Fou pi*, fut relégué à *Tsai tcheou*. Enfin tout récemment *Tang kiai*, *Tchao pien*, *Fan se tao*, *Liu boei*, & *Ouang tao* ont été cassés, pour avoir déferé *Tchin kieou*. De tant de Censeurs destituez de leur emploi dans l'espace de vingt ans, je ne sçache pas qu'un seul l'ait été, pour avoir offensé personnellement le souverain.

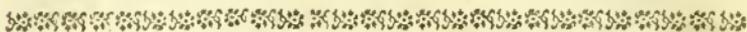
Voilà ce qui me fait dire, que dans le tems où nous sommes, on peut avec succès & sans aucun danger donner des avis au Prince sur sa conduite: mais que pour attaquer celle d'un Ministre, il faut un courage à toute épreuve, & que celui qui ose le faire, n'y réussit presque jamais. Si V.

M. vouloit bien faire quelque réflexion sur le morceau d'histoire que je viens de lui rappeler, elle en concluroit, ce me semble, assés naturellement, quel est le zèle & le courage de *Tang kiai* & de ses collegues. De ces cinq Censeurs récemment cassez, il n'y avoit que *Liu boei* qui fût nouveau dans l'emploi. Les quatre autres y étoient depuis long-tems. *Tang kiai* pour une affaire semblable a été relégué dans le *Quang si*, où il seroit mort, si V. M. en lui permettant de changer d'air, ne lui avoit rendu la vie. *Fan se tao* & *Tchao pien* ayant eu déjà une fois le même sort, ont passé plusieurs années dans de simples Magistratures. Tous trois ont été rétablis dans leur emploi. Tous trois se souvenoient de leur disgrâce passée, & voyoient bien qu'en ataquant *Tchin kieou*, ils avoient encore plus à craindre. Rien de tout cela ne les arête. Le devoir leur dit qu'il faut parler : ils le font avec courage. Voilà certainement ce qu'on appelle des sujets fidèles, toujours semblables à eux-mêmes, & d'une fermeté à toute épreuve. Leur collegue *Ouang tao* étoit un pauvre Lettré, sans biens, sans appui. *Hang kiong* l'ayant connu par hazard, lui trouva un vrai mérite. Il le fit son Protecteur, & le produisit pour être Censeur. Bien-tôt *Han kiang* devenu *Tchong tching* tenta des choses contraires au bien de l'Etat. *Ouang tao* s'y opposa avec vigueur, & soutint si bien les intérêts de l'Etat contre les artifices & la cupidité de *Han kiang*, que celui-ci ne changeant point de conduite, fut enfin publiquement jugé coupable, & sévèrement puni. On sçait combien il est naturel d'avoir des égards pour ses bienfaiteurs, de les soutenir dans les occasions, ou du moins de les épargner : préférer son devoir à tous ces égards, comme a fait *Ouang tao*, & faire céder au bien commun les sentimens d'une reconnoissance personnelle & particulière : ce ne peut être que l'effet d'une droiture & d'une équité non commune. Voilà, Prince, voilà quels sont les Censeurs récemment cassez. Je ne flatte point leur portrait : chacun les y reconnoitra sans peine.

Est-il à présumer que des gens de ce caractère, quand on supposeroit qu'ils se sont trompez, ayent eu, en ataquant *Tchin Kieou*, d'autre motif que leur devoir, & d'autres vûs que le bien public? Quelqu'un peut-être, pour les rendre odieux, les aura représentez comme des frondeurs & des gens de cabale sécrètement liguez entre eux pour inquieter les grands Officiers, & se rendre redoutables. Mais sur quoi fonder cette aculation? Un fait tout récent & très-connu ne la détruit que trop, L'année dernière *Han kiang* déféra *Fou pi* Ministre d'Etat. Vit-on *Tang Kiai* & *Fan se tao* profiter de l'occasion, & se joindre au délateur? Au contraire eux & leurs collegues, avec leur équité ordinaire, firent sentir à V. M. & à tout l'Empire les artifices de l'agresseur & l'innocence de l'accusé. Où est donc sa prétendue ligue & le prétendu complot des Censeurs? Non, Prince, un soupçon de cette nature ne peut tomber sur des gens de ce caractère : aussi paroît-il que V. M. n'y a pas donné une entière créance. Elle les auroit autrement traittez, en leur ôtant le rang qu'ils avoient. Elle n'a pû se résoudre à les laisser sans emploi. Elle a confié à chacun d'eux des postes assez importans. On a senti que c'étoit avec regret qu'on les

Suite des Remontrances de *Ngeou Tang* siens à l'Empereur.

éloignoit. En effet, outre que c'est une perte pour votre cour, c'est fermer la bouche à tout autre, & l'Etat ne peut manquer d'en souffrir. Il auroit été à souhaiter que V. M. plus attentive au zèle, au désintéressement, & à la confiance de ces Censeurs, eût encore moins accordé aux vains soupçons de leurs adversaires. Mais ce mal, tel qu'il puisse être, est facile à réparer. Vous avez puni en les éloignant, ce qu'ils pouvoient avoir commis de faute. Laissez maintenant agir votre bonté. Pour inspirer à vos bons sujets le désintéressement, le zèle, & la liberté de parler, rappelez & rétablissez *Tang kiaï* & ses collègues. Tout votre Empire y applaudira.



Discours du même Ngeou yang sieou sur la Secte Foë.

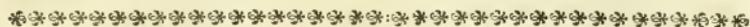
IL y a mille ans & plus, que notre Chine a le malheur d'être infectée de la secte de *Foë* *. Pendant ces mille ans il n'y a point eu de tems, où les gens éclairés ne l'ayent détestée, & n'ayent souhaité la pouvoir détruire. Nos Empereurs plus d'une fois l'ont proscrite par leurs édits : on a souvent cru que c'en étoit fait : elle s'est cependant toujours relevée avec de nouvelles forces, & les choses en sont venues souvent jusques là, qu'après tant de tentatives sans succès, on a regardé ce mal comme incurable. Est-ce donc qu'il l'est en effet ? Non. C'est qu'on s'y prend mal pour y remédier. Un habile Médecin, pour bien traiter un malade, examine où est le mal, & d'où il vient. S'il trouve qu'il a son origine dans la foiblesse du tempérament, ou dans quelque épuisement d'esprits, sans ataqer directement par ses remedes les accidens survenus, il va droit à la source. Il travaille à réparer les esprits, à fortifier le tempérament : & les accidens cessent d'eux-mêmes.

C'est ainsi qu'il faut en user à l'égard du mal que nous déplorons. *Foë* étoit un barbare étranger assez éloigné de notre Chine. Sa secte étoit apparament dès le tems de nos trois fameuses dynasties. Mais la vertu & la sagesse régnoient alors dans l'Empire : les peuples étoient bien instruits de leurs devoirs : les rits étoient en vigueur. Le moyen que la secte de *Foë* y trouvât accez ? Après ces trois dynasties, le gouvernement ne fut plus le même. On négligea l'instruction des peuples, & la pratique des anciens rits. Cette négligence crût peu-à-peu, & se trouva telle après deux cens ans, que la secte *Foë* en profita, pénétra dans l'Empire, & s'y établit. Allons donc à la source d'un si grand mal. Faisons revivre le gouvernement de nos anciens Rois. Instruisons les peuples comme ils faisoient. Rétablissons dans tout l'Empire les anciens rits : & la secte de *Foë* tombera, &c.

On

* Secte idolatrique venue des Indes.

On ne traduit point le reste du discours. Il est très-long, & se réduit à deux points. Premièrement, il expose le gouvernement ancien. Il finit cette exposition par dire, que depuis la ville capitale où étoit la cour, jusques dans les moindres bourgades, il y avoit des écoles publiques, où un choix de jeunes gens se formant à loisir sous de bons maîtres, se rendoient capables d'instruire les autres à leur tour. En second lieu, il étend sa proposition en disant que le seul moyen efficace de faire tomber la secte *Foë*, est de rétablir l'ancien gouvernement, principalement l'instruction des peuples, & la pratique des anciens rits. Il apporte sur cela l'exemple de *Mong tse*, qui, sans s'arrêter à des réfutations directes, inculqua fortement à ceux de son tems la charité & la justice, & par-là fit abandonner les deux sectaires *Yang* & *Mé*.



Discours du même Ngeou yang sieou, sur la difficulté de bien régner.

ON le dit, & il est vrai, il est très-difficile de se rendre habile dans l'art de régner. Mais encore quelles sont ces difficultez ? Une des plus grandes consiste à faire un bon choix d'un premier Ministre, & à sçavoir s'en servir. Du reste, c'est une maxime reçue, que quand un Prince a choisi avec soin son premier Ministre: il faut qu'il ait en lui une vraie confiance. Sans quoi celui-ci toujours en allarme n'osera rien proposer, ni rien entreprendre: par conséquent fût-il le plus habile homme qui ait jamais paru, son habileté sera peu utile, & il ne fera rien de grand. D'un autre côté, se rapporter de tout à un homme seul, ne rien mettre en délibération quand il a parlé, ou bien négliger tout avis contraire, & rejeter toute remontrance: outre que c'est mécontenter le grand nombre, c'est s'engager bien légèrement, & s'exposer à de grands malheurs. Supposons qu'un Prince en use ainsi, & qu'il forme quelque entreprise, sans avoir tenu conseil, ou contre le sentiment d'un grand nombre, & malgré de fortes représentations, sur l'avis seul de son Ministre: si la chose par hazard vient à réussir, qu'il est à craindre que le Prince s'applaudissant d'un succès qu'il doit au hazard, & louant avec excès son Ministre, ne dise comme en triomphant, nous voyons plus clair que tous ces sages. Nous aurions grand tort d'avoir égard à leurs avis, & à leurs remontrances.

Maximes
de Gouver-
nement.

Un Prince avec ces dispositions est bien à plaindre. A la vérité un succès contraire l'en fera bien-tôt revenir. Mais la disgrâce peut être si grande, qu'il la reconnoitroit trop tard. Par-là bien des Princes se sont perdus: nous le voyons dans nos histoires. En voici un ou deux exemples. *Fou kien* * possédoit un Etat très-étendu. Il avoit de fort bons soldats, & pou-

voit

* C'est celui qu'on appelle ailleurs *Tsin chi hoang*.

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

voit mettre sur pied jusqu'à neuf cens soixante mille hommes. De ce haut degré de puissance, jettant les yeux sur un petit Etat voisin, il lui prit envie de s'en emparer. Ce n'est, dit-il en lui-même, qu'un assez petit coin de terre: quelles forces y a-t-il pour me résister? C'est une conquête sûre & facile. Aussi-tôt il s'y dispose. Tous ses sujets étoient contraires à cette entreprise également injuste & hors de saison. Il eut sur cela des remontrances de la part des meilleures têtes: on lui en fit faire par son propre fils. Tout fut inutile, ce Prince entêté de son idée, trouva *Mou yong tchoui*, un de ses Généraux qui l'y confirma. Pourquoi, Prince, lui dit-il, écoutez-vous tant de gens? Que peuvent produire leurs discours, sinon d'obscurcir vos propres lumières? Voilà un excellent homme, dit le Prince, je n'ai trouvé que lui seul, qui fût disposé comme moi, à assurer par cette conquête, le repos de mon Etat. Aussi-tôt les troupes se mettent en campagne, & s'avancent vers *Cheou tchun* au Midi. L'ennemi donna des fus, avant qu'elles fussent bien rassemblées, & la défaite en fut entière.

Fou kien ne fut pas plus heureux dans ses entreprises au Nord. Huit cens mille hommes y périrent, ou se dissipèrent. La même chose arriva à *Tsin tai* sous les *Tang*. La pensée vint à ce Prince d'ôter à *Tsin* le commandement de *Tai yuen*, & de le reléguer à *Kiun tcheou*. Ce qu'il y avoit de gens à la cour intelligens & fidèles, n'en eurent pas plutôt connoissance, qu'ils s'efforcèrent à l'envi de montrer à l'Empereur qu'il n'étoit pas encore tems. Le Prince appellait pendant la nuit & en particulier *Sine ouen yu* son confident ordinaire, qui faisoit l'emploi de *Kiu mi*: que pensez-vous de mon dessein, lui demanda-t-il? Bien des gens ne le goûtent point. C'est un proverbe, dit le confident, que celui qui bâtit une maison sur le bord d'un grand chemin, ne l'acheve pas en trois ans. Pourquoi écoutez-vous tant de gens? Qui peut vous conseiller mieux que vous même? L'Empereur satisfait de cette réponse, lui dit: Un devin me promet dernièrement, que je trouverois cette année un homme capable de me seconder dans le dessein de faire fleurir mon Empire. Justement je le trouve en vous. Aussi-tôt il charge *Sine ouen yu* de dresser l'ordre contre *Tsin*. Le matin quand on le sut, tout le conseil en pâlit. Six jours après la nouvelle arriva, que *Tsin* qu'on avoit averti, s'étoit révolté, & marchoit à la tête d'une grosse armée. L'Empereur saisi de tristesse & de frayeur: c'est ce malheureux *Sine ouen yu*, s'écria-t-il, qui m'a jetté dans ce précipice. Il frémissait en disant ces paroles, & vouloit tirer le sabre pour le tuer de sa propre main. Prince, dit *Li song* en le retenant, votre repentir vient trop tard, le mal est fait. Comme en effet, le mal étoit pressant, & qu'on n'y voyoit pas de remède, l'Empereur & ses Officiers fondonient en larmes.

Fou kien & *Tsin tai* chacun dans son tems, suivirent, contre l'avis du grand nombre, le sentiment d'un homme seul qui s'accommodoit à leur idée. Leur perte qui s'ensuivit, est une preuve du danger qu'il y a d'en user ainsi. *Fou kien* cependant ne se proposoit rien moins avec son Général *Mou yong tchoui*, que d'assurer un repos durable à son vaste Etat, par une conquête qui lui paroissoit également sûre & facile. *Tsin tai* regardoit
aussi

aussi *Sine ouen yu* comme son Oracle. Il comptoit par son secours d'agrandir & de faire fleurir son Empire. Tant il est vrai que souvent les Princes s'aveuglent sur ceux qu'ils employent.

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

A vous entendre, dira quelqu'un, un Prince ne peut donc avoir confiance en son Ministre, quelque soin qu'il ait pris de la confiance en très-mal prendre ma pensée. *Hoeng kong* Roi de *Tsi* eut de la confiance en *Kong tchong*. *Sien tchu* Roi de *Chou* en eut en *Tchu ko leang*. L'un & l'autre s'en trouverent bien. Mais aussi que conseilloyent, ou qu'entreprenoient ces deux Ministres, qui ne fût aprouvé de tous les sages? A-t-on jamais vû personne se récrier contre ce que les Princes ordonnoient par leurs conseils? Si ces deux Princes avoient vû le gros des Officiers donner des avis contraires, les peuples en gémir & en murmurer: est-il à présumer qu'ils eussent voulu pourl suivre obstinément l'avis d'un seul homme, se rendre odieux à tous les autres, & s'attirer les malédictions des peuples?

Il y a, ce me semble, en l'art de régner une difficulté encore plus grande. C'est d'écouter tout ce qu'on dit, & d'en juger sagement. Il vient chaque jour aux oreilles d'un Prince des discours de bien des fortes. Tantôt c'est la flatterie qui parle, & qui employe l'éloquence & l'artifice, pour se faire écouter favorablement. Tantôt c'est un zèle sincère à la vérité, mais sans égards, sans ménagemens, & par-là très-importun. Ecouter l'une & l'autre avec le discernement convenable, c'est une chose qui a sa difficulté, mais qui ne passe pas la portée d'un Prince un peu éclairé & pénétrant. Comme la complaisance & la flatterie plaisent communément, sur-tout aux Princes: trop de droiture & de liberté à leur résister, peut naturellement les choquer: en de semblables occasions ne se laisser ni surprendre ni irriter, c'est encore une chose assez difficile, mais qui ne demande après tout qu'une sagesse & une vertu ordinaire.

Difficulté
en l'art de
régner.

Quelle est donc la grande difficulté? La voici. Il s'agit d'une entreprise considérable, les uns proposent au Prince pour y réussir des moyens qui n'ont rien de fort difficile, qui sont selon les apparences assez plausibles: mais qui dans le fond sont peu sûrs. Les autres lui ouvrent un chemin qu'il voit bien conduire en effet où il veut aller: mais le lui représentent si embarrassé & si plein de difficultés, qu'il paroît comme impraticable. Je dis qu'alors il n'est pas aisé au Prince de juger sagement sur ce qu'on lui propose, & de prendre le bon parti. Un ou deux traits de nos histoires rendront ma pensée plus sensible.

Du tems que tout l'Empire étoit en guerre, le Prince de *Tchao* avoit un Officier de guerre nommé *Tchao ko*. C'étoit sans contredit l'homme du Royaume qui parloit le mieux sur ces matières, aussi se donnoit-il sans façon pour le premier homme en fait de science militaire. Son pere qui étoit Officier de réputation, & qui avoit vieilli dans les armées, s'entretenoit souvent avec ce fils sur l'art de la guerre, & jamais il n'avoit pû l'embarasser par ses questions. Malgré cela il ne le regardoit point comme un homme capable de commander. Au contraire il disoit souvent en soupirant: Si jamais mon fils commande, le Royaume s'en trouvera mal. Le vieillard

Suite des
Maximes
de Gouverne-
ment.

étant mort, le Roi nomma peu après le fils *Ko* pour Général de ses troupes. La mere demanda audience, & représenta au Roi ce qu'elle avoit souvent oui dire à feu son mari. Mais le Roi n'y eut point d'égard. Voilà donc *Ko* Général. Il ataqué l'armée de *Tsin*: il perd la bataille & la vie. Et conséquemment à sa défaite, plus de quatre cens mille sujets de *Tchao* se rendirent à *Tsin*.

Tsin chi hoang voulant subjuguier le pays de *King*, demanda à un Officier de guerre nommé *Li sin*, combien il faudroit pour cela de troupes. *Li sin* étoit brave & jeune. Il répondit que c'étoit assez de deux cens mille hommes. Cette réponse plut fort à *Chi hoang*. Cependant rencontrant *Ouang tshen* ancien Général, il lui demanda son sentiment. Celui-ci répondit qu'il falloit six cens mille hommes, sans quoi l'entreprise n'étoit pas sûre. *Chi hoang* chagrin de cette réponse: vous êtes vieux, dit-il à *Ouang tshen*, votre âge vous rend timide. Aussi-tôt il nomme *Li sin*, pour commander son armée, & lui donne deux cens mille hommes, avec ordre de réduire *King*. *Ouang tshen* prend congé du Prince sur le champ, & se retire à *Pin yang*. Peu-après *Li sin* fut battu, laissa prendre à l'ennemi sept grandes villes, & s'en revint fort honteux. *Chi hoang* reconnoissant sa faute, va lui-même en personne à *Pin yang* faire des excuses à *Ouang tshen*, & le preser de vouloir bien commander ses troupes contre *King*. Je vous l'ai dit répondit *Ouang tshen*: je vous le repete: il me faut six cens mille hommes. *Chi hoang* promet de les lui fournir. Quand ces troupes furent assemblées, *Ouang tshen* marcha contre *King*, & en fit heureusement la conquête.

Ces traits d'histoire rendent sensible ce que j'ai dit de certains cas embarrassans pour un Prince. Car enfin comment faire? Un Officier fait des propositions très-raisonnables: il indique des expédiens: il répond aux difficultez. Tout ce qu'il dit, paroît aussi faisable qu'avantageux. Voilà *Tchao ko* & *Li sin*: n'étoit-il pas sage de les employer? Cependant ils perdirent tout. Un autre propose des conditions très-difficiles, & comme impossibles: n'est-il pas naturel qu'on le laisse là? Voilà *Ouang tshen*. Cependant il fallut y revenir, ou renoncer au succès. Dans des cas de cette nature: écouter tout ce que chacun propose, en juger sagement & prendre toujours le bon parti: c'est ce que j'appelle difficile.

Au reste si *Chi hoang* & le Prince de *Tchao* en prirent un mauvais, une chose, à mon sens, y contribua fort. Les vieux & anciens Généraux, bien loin de se dissimuler à eux-mêmes, ou à leur maitre, les difficultez d'une entreprise, voulant s'assurer du succès, les supposent encore plus grandes, qu'elles ne le sont peut-être en effet. Cela ne plaît pas aux Princes, qui voudroient ne point trouver d'obstacle à leurs desirs. Au contraire il est ordinaire aux Officiers encore jeunes, & nouvellement avancez, de chercher, pour se faire valoir, à l'emporter sur les autres. Ils ont du feu & de la bravoure: ils s'y laissent emporter, & tout leur paroît favorable. Cela est communément du goût des Princes, particulièrement de ceux qui ambitionnent le nom de conquérans. Ils écoutent avec plaisir, & croyent

avec facilité un Officier, qui à peu de frais se charge du succès d'une entreprise qu'ils ont à cœur. Cela n'est que trop ordinaire aux Princes, & les deux dont j'ai parlé, firent cette faute, qui leur coûta cher. Celle que fit le Prince de *Tchao* fut après tout plus considérable; aussi ne put-il s'en relever.

Suite des
Maximes
de Gou-
verne-
ment.

Un historien dit qu'avant *Ko* c'étoit *Lien po* qui commandoit les troupes de *Tchao* contre *Tsin*. *Tsin*, qui craignoit ce vieux Général, usa de ruse pour le faire changer. Il fit courir le bruit qu'il redoutoit *Ko*, & que pourvu qu'il n'eût point à faire à lui, il se tenoit sûr de la victoire. Il eut soin que cela passât comme en secret jusqu'à la cour de *Tchao*. Ce Prince y fut pris, & malgré bien des remontrances, il nomma *Ko* son Général. Hélas! ce *Ko* n'étoit dans le fond qu'un beau parleur. Son père, qui le connoissoit, le jugeoit incapable de commander. Sa mère en avertit le Prince. Tous les Officiers en jugeoient de même. Jufques chez les ennemis il étoit connu pour tel. Son Prince seul, à qui il importoit le plus d'y faire attention, eut toujours sur cela les yeux fermés, & courut, malgré tout le monde, à sa propre perte. Faute énorme, mais faute cependant dont on a vu depuis ce tems-là une infinité d'exemples.

Tai t'fong second Empereur de la dynastie *Tang* élargit une fois sur leur parole trois cens criminels, en leur marquant un terme pour revenir. Ils revinrent en effet au tems marqué, & quoiqu'ils eussent tous mérité la mort, *Tai t'fong* leur pardonna. *Ngeou yang heou* qui a écrit l'histoire des *Tang*, a fait sur ce sujet une courte dissertation critique, qu'on a inserée dans le recueil d'où l'on tire ces pièces. La voici.

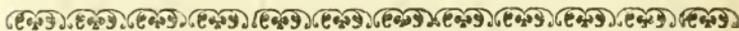
Une bonne foi à l'épreuve, & une équité généreuse, sont des vertus propres de gens d'honneur & de gens de bien: ces vertus leur sont plus chères que la vie. Pour ce qui est des méchans, ils craignent les chatimens, & c'est tout. Aussi les châtimens doivent-ils être leur partage, sur-tout si ce sont des hommes, qui par leur méchanceté se soient déjà rendus coupables de mort. Je trouve dans les mémoires de la dynastie *Tang*, que la sixième année du règne de *Tai t'fong*, on élargit pour un tems sur leur parole plus de trois cens de ces coupables, & qu'on leur permit d'aller chacun chez soi, à condition qu'à certain tems ils se représenteroient d'eux-mêmes. En user ainsi, qu'est-ce autre chose, que se promettre des plus méchans, une bonne foi & une générosité, qui coûte aux plus sages & aux plus vertueux? Cependant ces criminels élargis se présentèrent tous au tems marqué. Aucun ne se fit attendre. Est-ce donc que ce qui coûte à l'homme le plus vertueux de tenir sa parole, même au péril de sa vie, se trouva tout-à-coup à la portée d'un si grand nombre de méchans hommes? Il n'est pas naturel de le penser.

Réflexions
sur le par-
don des
crimes.

On dira peut-être que la bonté qu'eut *Tai t'fong* de les élargir pour un tems, eut la force de changer ces trois cens personnes, & que la reconnoissance a un grand pouvoir sur les esprits. A cela je répons: Je vois fort bien que *Tai t'fong* eut en vûe de faire penser & parler ainsi. Mais qui sçait,

Suite des
Maximes
de Gouver-
nement.

si en les élargissant, il ne dit point en lui-même : la grace que je leur fais, leur fera assez comprendre que s'ils reviennent, ils auront leur grace : ainsi ils reviendront infailliblement. Qui sçait, dis-je, si *Tai tsong* ne raisonna point de la sorte, & si ce ne fut point ce qui le porta à les élargir ? Qui sçait si d'un autre côté ces criminels ne comptèrent pas en effet qu'ils seroient absous, & si ce ne fut point uniquement sur cette espérance, qu'ils eurent le courage de revenir ? Pour moi, en examinant ce fait, je crois y voir de part & d'autre, de l'intérêt, de l'artifice, & de la vanité. A l'égard de ce qu'on appelle bonté, bonne foi, générosité, vertu : je n'y en vois point. *Tai tsong* étoit depuis six ans sur le trône. Tout l'Empire avoit pendant ces six ans senti mille effets réels de ses bontez. Ces trois cens hommes y avoient eu part comme les autres : ils n'en étoient pas devenus meilleurs : ils s'étoient rendus malgré cela coupables de mort. Dire qu'un élargissement pour quelques mois les ait changez tout-à-coup, jusqu'à leur faire regarder la mort comme un heureux retour à leur patrie : jusqu'à leur faire négliger leur vie en comparaison de la bonne foi & de la justice : c'est, ce me semble, dire une chose incroyable. Quelle preuve voudriez-vous donc, dira quelqu'un, pour vous persuader qu'un tel retour eût en effet ces motifs ? Je répons. Si *Tai tsong* voyant ces criminels de retour, leur avoit fait subir à tous le supplice qu'ils méritoient : si ensuite il en avoit ainsi élargi d'autres pour un tems, & que ces autres fussent venus comme les premiers, se représenter au tems fixé, j'attribuerois le retour des seconds à leur droiture & à leur reconnoissance. Mais si l'on s'avisoit de le faire souvent, ce seroit autoriser l'homicide. Jamais nos anciens Rois n'en usèrent ainsi : leurs loix & leurs arrêts avoient pour fondement la nature & la connoissance du cœur humain. On ne les vit jamais s'éloigner de ces principes, ni chercher par des tentatives équivoques à s'attirer de vains éloges.



*Ngeou yang heou a écrit non-seulement l'histoire de Tang, mais encore celle des cinq Dynasties, dont chacune dura très-peu, & qui toutes ensemble ne remplirent que quelques dizaines d'années entre les Tang & les Song. A l'occasion d'un de ces Princes, qui de Seigneur de Chou *, se fit Empereur, & périt aussitôt : Ngeou yang heou fait voir la vanité de ce que le vulgaire appelle heureux augures. Voici son Discours*
qui

* C'est aujourd'hui la province de *Sachsen*.

qui est inséré dans le Recueil Impérial dont on tire ces Pièces.

HELAS ! depuis les *Tsin* & les *Han*, rien n'est plus commun que cette opinion, ou du moins que ce langage, de bons & de favorables augures ! Quoiqu'il n'ait pas manqué de gens éclairés, qui ont très-bien écrit contre cet abus, il subsiste encore. Ce qu'on appelle communément les bons augures pour les Princes, ce sont les *Long*, les *Ki ling*, les *Fong hoang*, les *Konei*, & ce qu'on nomme *Tsou yu*. Or je trouve dans les mémoires historiques de *Chou*, que ces prétendus bons augures ne furent jamais si communs, que quand un Prince de ce pays-là se fit Empereur. Cependant tout le monde sçait qu'à peine fut-il sur le trône, qu'il en tomba, & périt assez misérablement. Si quelqu'un dit que ces augures ne tomboient pas sur ce Prince, je demanderai sur qui tomboient-ils donc ? Car outre qu'il est certain qu'ils parurent de son tems, on ne peut les faire tomber ni sur aucun autre en particulier, ni en général sur tout l'Empire, où l'on n'a peut-être jamais vû tant de désordres & de plus grands troubles. Qu'est-ce que *Long* ? (a) C'est un animal qui est comme invisible, tant il paroît rarement, & qui, pour cela même, a passé pour avoir quelque chose de mystérieux. Il aime, dit-on, à monter sur les nuës, & à s'élever ainsi jusqu'au ciel. C'est alors qu'il est content. Quand donc il se montre jusqu'à ce prodigier, pour ainsi dire, il perd ce qu'il avoit de mystérieux : & quand on le voit ici bas dans les lacs & dans les rivières, il y est hors son centre, & par conséquent peu content. Comment donc en tirer un bon augure ? De plus, ce n'est pas toujours un seul qui paroît, quelquefois on en voit des troupes. Pour moi, au lieu d'en tirer un bon augure, je regarderois plutôt cela comme un monstre. Le *Fong hoang* (b) est un oiseau qui fuit les hommes, & s'en éloigne autant qu'il peut. Anciennement, sous l'heureux & florissant règne de *Chun*, *Hoan* eut ordre de présider à la musique : il la rendit si parfaite & si harmonieuse, que les oiseaux mêmes & les autres animaux charmez de sa douceur, fautoient & dansoient en l'entendant. Il arriva que dans ces circonstances, le *Fong hoang* parut aussi. Dans la suite, on a vainement conclu que l'apparition du *Fong hoang* étoit l'effet de la vertu du Prince, & le présage d'un règne heureux. On l'a vainement conclu. Car combien de fois depuis, a-t-on vû le *Fong hoang* paroître sous des Princes sans mérite, sous des régnes sans éclat : disons plus, dans des tems de trouble & d'horreur. Je dis du *Ki ling* (c) animal à quatre pieds, ce que j'ai dit de l'oiseau *Fong hoang* : il fuit l'homme autant qu'il peut. Autrefois *Ngssi kong* Prince de *Lou* étant à la chasse, en trouva un. L'animal lui tourna le

Discours
sur la vanité
de ce
qu'on ap-
pelle heu-
reux Au-
gures.

(a) Les Européens ont traduit ce mot par *dragon*, je n'ai encore trouvé personne qui ait osé me dire avoir vû un *Long*, un *Fang*, un *Li pang* ou un *Ki ling*.

(b) Les Européens avant moi ont traduit ces deux lettres par le mot *aigle* :

(c) Quelques Européens ont traduit ces deux lettres par le mot *lisorne*.

Vanité des
Augures.

dos, fans seulement le regarder, & prit la fuite. *Ngai kong* le fit fuivre: on le prit, & on l'amena au Prince: mais il y vint lié, & malgré lui, ce ne fut pas de lui-même.

Confucius rapportant ce fait dans son *Tchun tsiou*, l'exprime en quatre mots, qui contiennent deux traits de satire. Il dit: *chassant à l'Occident il prit un Ki ling*. Quand nos historiens parlent de chasse ils marquent en particulier l'endroit. Par tout ailleurs dans le *Tchun tsiou*, Confucius garde exactement cette méthode. Dans cet endroit il use d'une expression vague, à l'Occident, pour faire entendre que *Ngai kong* excédoit, qu'il ne borneroit pas sa chasse à tel ou à tel endroit, selon la coutume, mais qu'il courroit un vaste pays. Confucius ajoûte: il prit un *Ki ling*. C'est un animal très-rare, & qu'il est difficile de rencontrer. Confucius veut noter par-là l'insatiable cupidité de *Ngai kong* qui épuisoit tout, & à laquelle les repaires les plus cachés de animaux les plus sauvages, n'échappoient pas. Cet endroit du *Tchun tsiou* est réellement, comme j'ai dit, une censure ingénieuse de la conduite de *Ngai kong*.

Mais après la mort de Confucius, les superstitions ont peu à peu gagné. On a fait du *Ki ling* un présage heureux pour les Princes. Mille contes apocryphes ont couru en conséquence, & ont fait valoir cette fausse idée. Sous *Chun* parut un *Fong hoang*. (a) Comme ce fut un très-sage & très-vertueux Prince, & que son règne fut très-heureux, encore eût-il pû paroître alors supportable, de reconnoître dans le *Fong hoang*, ce qu'on appelle heureux présages. Mais depuis qu'on a vû le *Fong hoang* paroître dans les plus tristes & les plus malheureux tems, il n'y a pas le plus petit fondement à dire, que l'apparition de cet oiseau ait jamais été ce qu'on appelle un bon augure. Il y en a aussi peu pour le *Ki ling*. Car enfin, sous nos plus grands Princes *Tao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Ven*, *Pou*, *Tcheou kong* jamais il ne parut de *Ki ling*. L'antiquité n'en parle qu'une fois, & c'est justement dans des tems de troubles: sur quoi donc peut-on fonder l'opinion que je réfute?

On nous donne aussi la tortue pour un favorable augure. Pour moi, je sçai que c'est un animal bleuâtre, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans nos rivières, & qu'on voit assez souvent même dans la boue: & quand cet animal est mort, on en retire de l'utilité. Je sçai que les *Pou koan* (b) en font cas: que *Tai* dans son livre des rits met la tortue vivante au nombre des bons augures: que, selon ce livre, la vertu du Prince est éminente, quand elle fait venir les tortues dans les rivières de son palais: mais je sçai aussi que ce livre est une méchante compilation, où l'on a pris de tous côtés, sans un grand choix: & qu'il y a bien du mauvais. Reste à parler de ce qu'on nomme *Tsou yu*. J'avoue que j'ignore ce que c'est, & si l'on doit par ces
mots

(a) Il y a cependant, outre le *Tchun tsiou* qu'on cite ici, une ode du *Chi king* qui a pour titre, les vestiges du *Ki ling*. Mais on ne dit pas qu'il parut.

(b) Nom d'office ou de profession. *Pou*, signifie consulter par la divination ou autrement pour le choix d'un jour, le succès d'une affaire, &c.

mots entendre des animaux ou autre chose. Je sçai que dans le *Chi king* on lit ces mots : hélas ! hélas ! *Tsou yu*. *Kia y* dit sur ce texte du *Chi king* que *Tsou* étoit le parc du Roi *Ven yang* : & *Yu* la qualité de celui qui en avoit soin. C'est ainsi que du tems de *Koai*, * on interprétoit ces deux mots. Mais depuis, les interprètes en ont fait deux noms d'animaux, qu'on a dit être de bon augure. Et comme il n'est point parlé ailleurs de *Tsou yu*, il n'est pas facile de convaincre ceux qui veulent s'en tenir à cette opinion. Pour les tortues, † les dragons, les licornes, & les aigles, dont le vulgaire fait de bons augures pour les Rois : il est certain qu'il en a paru dans les tristes & malheureux tems des cinq dynasties : & que jamais on n'en vit plus que quand le Roi de *Chou*, voulant s'élever, périt presque aussi-tôt. Les plus zéléz partisans de ces prétendus bons augures sont assurément embarrassés dans cet endroit de l'histoire. Je profite de leur embarras, pour attaquer leur vaine créance, & tâcher de les détromper.



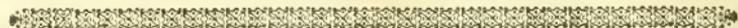
Le même Ngeou yang heou, dit ce qui suit, sur le tems des cinq Dynasties.

DANS l'histoire des cinq dynasties, je ne laisse pas de trouver de beaux exemples. Il y a eu trois hommes d'une droiture & d'un désintéressement à l'épreuve. J'en compte dix qui ont généreusement donné leur vie pour leur Prince. Ce que je trouve extraordinaire, & ce qui m'indigne, c'est que, quoiqu'il y eût alors, comme dans d'autres tems, des gens de lettres dans les charges, gens qui se donnoient pour imitateurs des anciens sages, je n'en trouve pas un seul qui ait rien fait qui fût digne de mémoire. Les treize hommes illustres, dont j'ai parlé, étoient tous des gens de guerre. Est-ce donc qu'alors parmi les Lettrez l'on manquoit de gens de mérite & de vertu ? Non, sans doute. Il faut plutôt penser que d'une part les Princes peu attentifs & peu éclairés ne faisoient pas ce qu'il falloit pour les attirer à leur service : & que de l'autre, ces Lettrez d'un vrai mérite se cachotent dans la solitude & dans la retraite, par l'horreur qu'ils avoient des troubles, & parce qu'ils regardoient des tems tels que ceux là, comme peu dignes de leurs soins. Il n'y a point de villages de dix familles, disoit Confucius, où le Prince ne puisse trouver quelque sujet fidèle & zélé. Ce qu'avoit dit Confucius, se trouvoit-il faux du tems des cinq dynasties. Non, je ne le crois point. En effet, dans les historiettes de ce tems-là, on trouve des traits assez singuliers. En voici un d'une femme, d'où il est aisé de conclure, que si les Lettrez vertueux ne paroissent pas, il n'en manquoit pas dans l'Empire. Un Magistrat nommé *Ouang yng* qui avoit

* Au commencement de la Dynastie *Han*.

† *Long, Fong, Hoang, Kouei.*

avoit une charge hors de son pays, mourut dans une extrême pauvreté, laissant un fils encore très-jeune. Sa femme, dont le nom de famille étoit *Li*, partit au bout de quelque tems, pour s'en retourner, chargée des os de son mari, & tenant son fils par la main dans le territoire de *Cai fong*, elle entra dans une auberge. Le maître du logis ne sçachant pas trop que penser d'une femme seule avec un enfant, refusa de la loger. Comme la nuit approchoit, la pauvre femme faisoit instance, & ne lortoît point. Le maître du logis s'impacienta, & la prenant par le poignet, la mit dehors. Alors levant les yeux au ciel, elle s'écria d'un ton lamentable. Hélas! malheureuse que je suis, il fera donc vrai de dire, qu'étant veuve de feu *Quang yng*, j'aurai été touché par un autre homme: du moins ne souffrirai-je pas. qu'une main si malheureuse déshonore tout mon corps. En disant ces mots, elle se jette sur une hache, & s'en donne un grand coup sur le poignet, qui en fut à moitié coupé. Les passans s'arrêtèrent à ce spectacle, tout le voisinage accourut. Les uns soupiroient, les autres pleuroient, les autres bandoient la playe. Le Magistrat en étant averti procura de bons remèdes, fit punir sévèrement l'aubergiste, prit soin de la malade, & manda le tout en cour. O! qu'il me semble que le bruit de cette seule action devoit inspirer de honte aux Lettrez de ce tems-là!



Hia t'fou ayant été privé de l'emploi de Kiu mi (a), on mit Ta yen en sa place. Celui-ci étoit ami de Fou pi, de Han ki, de Fan tchong yen, qui étoient tous trois Ministres, & de Ngeou yang heou, qui étoit Censeur. Ils vivoient fort unis entr'eux, & avec quelques autres qui leur ressembloient. Un de ces derniers étoit Che kiaï homme désintéressé, droit, & zélé, mais trop libre & trop hardi à exercer sa critique, & à censurer les actions des autres dans des vers qu'il faisoit très-bien. Hia t'fou piqué d'une pièce de Che kiaï, & chagrin d'avoir perdu son emploi, déféra à l'Empereur un prétendu parti de certaines gens liez entr'eux, disoit-il, contre quiconque: il indiqua nommément Fan tchong yen & Ngeou yang heou. L'Empereur s'adressant à ses Ministres: j'ai souvent ouï parler, leur dit-il, de partis formez par des canailles (b), par des ames basses, gens sans mérite & sans vertu. Mais les honnêtes gens qui sont en place, qui ont du mérite & de la vertu, forment-ils aussi des partis? Fan tchong

(a) C'étoit comme le chef du conseil pour les affaires de la guerre.

(b) Le Chinois dit *siao gin*. Expression qui signifie tout cela, quoique mot-à-mot *siao* signifie petit, & *gin* signifie homme.

Tchong yen prenant la parole : Prince , dit-il , que d'honnêtes gens s'unissent & conspirent à bien faire , principalement à vous bien servir , & à procurer l'avantage de l'Etat : il n'y a point d'inconvénient : ces liaisons n'ont rien que de fort bon & de fort utile. Un Prince doit être attentif à les bien distinguer des autres qui sont criminelles & dangereuses. Ngeou yang heou instruit de ce qui se passoit , présenta à l'Empereur le discours qui suit.

P RINCE, de tout tems on a vû confondre mal à propos des liaisons également honnêtes & utiles, avec d'indignes & de dangereuses cabales. De tout tems cette confusion a été le fondement de bien des accusations injustes. Heureux les accusez, qui, comme nous, se sont trouvez sous un Prince habile à discerner les gens d'honneur & de probité, d'avec les méchans & les ames basses. Un Prince de ce caractère apperçoit bientôt, que si les premiers s'unissent, le lien de leur union est la raison & la vertu, comme le bien public en est la fin. Il voit au contraire que cette espèce d'union, que les méchans ont entr'eux, n'est fondée que sur l'intérêt: peut-on même l'appeller union? Car pour moi, je crois que réellement il n'y en a pas entr'eux. Chacun d'eux a quelque vûe d'ambition ou de cupidité. Pendant qu'il croit se pouvoir aider des autres, il leur paroît attaché. Ces intérêts cessent-ils, en survient-il de plus grands? On voit aussi-tôt ces mêmes gens se nuire, s'abandonner, se trahir mutuellement: fussent-ils liez d'ailleurs par les liens les plus étroits du sang, rien ne peut les retenir. Il n'en est pas de même des gens d'honneur: ce qu'ils se proposent de garder inviolablement, ce sont les règles de la raison la plus droite, & la plus exacte équité. Ce qui fait leur occupation, c'est de donner chaque jour au Prince qu'ils servent, de nouvelles preuves de leur zèle. Tout ce qu'ils craignent de perdre, c'est leur vertu & leur réputation. Voilà leurs maximes, voilà leurs exercices, voilà leurs intérêts. S'agit-il de travailler à devenir plus vertueux, & de tendre à la perfection? Ils tiennent la même route, ils vont de compagnie, pour ainsi dire, & s'entre-aident les uns les autres. S'agit-il de servir le Prince & l'Etat? Ils s'y portent avec la même ardeur. Ils unissent pour cela tout ce que peut chacun d'eux, sans jamais se relâcher ou se démentir. Telle est l'union des gens d'honneur. Telles sont les liaisons qu'ils prennent. Tels sont les partis qu'ils forment. Ainsi, autant qu'il importe au Prince de prévenir ou de dissiper les cabales des méchans, qui ne sont unis qu'en apparence: autant lui est-il avantageux d'entretenir cette union sincère, que forme quelquefois entre les gens de mérite, l'amour du devoir & de la vertu.

Du tems du grand Empereur *Yao*, les Officiers de la cour se trouverent comme divisez en deux partis: l'un étoit de quatre méchans hommes, dont *Hong koang* étoit le pire. L'autre étoit des huit *Yuen*, & des huit *Ki*, c'est-

à-dire, de seize personnes également sages & vertueuses, parfaitement unies entr'elles. *Tao* éloigna ces quatre méchants, entretint avec joie l'union des seize. Tout fut dans l'ordre, & jamais gouvernement ne fut plus parfait.

Chun étant monté sur le trône, on vit à sa cour en même tems *Kao yu*, *Hoan*, *Heou tsi*, *Ki*, &c. en tout vingt-deux personnes y tenir les premiers rangs. L'union étoit grande entr'eux : ils s'estimoient & se louoient réciproquement dans toutes les occasions. C'étoit à qui céderoit aux autres le plus haut rang. Voilà certainement un gros parti. *Chun* en profita : son règne fut heureux, & la mémoire de son gouvernement est encore aujourd'hui célèbre.

Le *Chu king* dit : le tyran *Tcheou* avoit sous lui des millions d'hommes : mais autant d'hommes, autant de cœurs : *Vou wang* allant contre lui n'étoit suivi que de trois mille hommes : mais ces trois mille hommes n'avoient qu'un cœur. Sous le tyran *Tcheou* autant de cœurs qu'il y avoit d'hommes : par conséquent point de liaisons, point de partis. Cependant *Tcheou* périt & perdit l'Empire. Trois mille hommes sous *Vou wang* ne firent qu'un, cela peut passer pour un gros parti. Ce fut à ce prétendu parti, que *Vou wang* dûnt ses succès.

Du tems des derniers *Han*, sous le règne de *Hien ti*, sous ce beau prétexte de parti & de cabale, on vit rechercher, saisir, jeter dans les prisons tout ce qu'il y avoit de Lettrez de réputation. Vint la révolte des bonnets jaunes. Tous ceux dont le zèle & la sagesse auroient pû la prévenir ou y remédier étant en prison, le trouble fut extrême dans tout l'Empire. La cour ouvrit les yeux, se repentit, mit en liberté ces prétendus cabaleurs. Mais ce repentir vint trop tard. Le mal avoit trop gagné, & se trouva sans remède.

Sur la fin de la dynastie *Tang*, on vit recommencer de semblables accusations. Cet abus ne fit que croître, & sous l'Empereur *Tchao t'fong* il fut extrême. Ce Prince pour ce prétendu crime, fit mourir dans les supplices ce qu'il y avoit de meilleur à sa cour. L'on vit ceux qui animoient ce Prince crédule, faire submerger de son aveu, dans le fleuve jaune, (a) grand nombre de gens de mérite : & joignant à cette cruauté une froide raillerie, dire qu'il falloit faire boire cette eau trouble & bourbeuse, à ces gens qui se picquoient si fort d'être purs (b) & nets. Les suites d'un tel désordre furent que la dynastie *Tang* finit. Reprenons tous ces traits d'histoire.

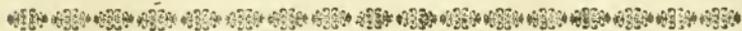
Parmi tout ce qu'il y a eu jusqu'ici d'Empereurs, jamais aucun n'a eu des sujets plus éloignés de s'unir que le méchant Prince *Tcheou*, le dernier des *Chang**. Chacun d'eux ne songeoit qu'à soi, & ce Prince en étoit cause. Jamais Prince n'a pris plus de précautions, pour empêcher les gens de bien

(a) Ainsi nommé à cause de la couleur de ses eaux, qui charient beaucoup de terre.

(b) En Chinois *T'fing*, qui se dit d'une eau pure & claire. *T'fing choui*, eau pure, & qui se dit aussi dans le moral. *Pu t'fing koan*, Magistrat ou Officier intègre & désintéressé.

* Nom de Dynastie.

bien de s'unir, qu'en prit *Hien ti* dernier des *Han*. Il les tenoit tous enfermés dans de très-étroites prisons. Jamais on n'a traité si cruellement les gens, dont la vertu faisoit l'union, que sous *Tchao tsong* le dernier des *Tang*. Or justement ces trois Princes ont péri misérablement, & ruiné leurs dynasties. Jamais cour n'eut des Officiers si unis que celle de *Chun*. Ce Prince ne s'avisait point d'en prendre ombrage: il les employa chacun selon leur talent: il n'eut point lieu de s'en repentir: & bien loin que la postérité lui reprochât rien sur cela, on l'a toujours loué, & on le louera toujours de la différence qu'il sçut faire en ceci, comme dans tout le reste, entre les gens d'honneur & les ames basses. *You wang* dut ses succès & l'Empire, à l'union de trois mille hommes, qui n'avoient qu'un même cœur. Quand ceux qui s'unissent sont tous gens d'honneur & de probité, quelque grand que soit leur nombre, leur union n'en est que plus agréable pour eux & plus avantageuse au Prince & à son Etat. Je vous présente ces traits d'historie comme une espèce de miroir, où tout souverain, ce me semble, peut voir assez clairement, ce qui dans la matiere dont il s'agit, peut être utile ou dangereux.



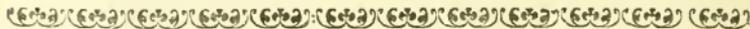
Discours de Tchih hao à l'Empereur Chin tsong, sur ce qu'il y a de capital en l'art de régner.

JE vous le dirai, Prince, avec respect: le grand art de régner consiste principalement à bien examiner la vraie doctrine de l'antiquité, pour la suivre: à bien éclaircir & à bien pénétrer la différence du bien & du mal, & où aboutit l'un & l'autre: enfin à bien distinguer les sujets vraiment zélés & fidèles, de ceux qui tâchent de le paroître. Mais quand le Prince a tout cela, il faut qu'il y joigne encore une résolution bien déterminée: & qu'avec une intention droite il s'attache de cœur au bien, & s'y tienne ferme. Si un Prince n'est bien fondé dans ce qui s'appelle principes de raison, de justice, & d'équité, s'il n'a sur cela des idées bien nettes, il est sujet à prêter l'oreille à mille discours séduisans, qui lui feront facilement prendre le mal pour le bien: si sa résolution n'est pas ferme & déterminée, bientôt il quittera le bien qu'il avoit d'abord embrassé. Qu'un Prince pose pour principe de ne jamais s'éloigner des maximes de nos anciens sages. Qu'il ne se propose à imiter que le gouvernement de nos anciens Rois, qu'il n'écoute point les maximes que la corruption des âges postérieures a comme établis. Qu'il travaille à perfectionner ses propres lumieres. Qu'il mette sa confiance en des personnes qui la méritent. Qu'il éloigne absolument & sans égard, de tous les emplois, ceux qu'il sçaura manquer de droiture & de vertu. Qu'il n'avance & n'élève aux premiers rangs que des personnes reconnus pour sages. Par-là il peut espérer de fai-

En quoi
consiste
l'Art de
régner.

re revenir ces heureux tems de nos trois fameuses dynasties. Mais les plus grands malheurs des Etats viennent assez communément de commencemens assez petits & peu sensibles. Il faut donc, outre une résolution fixe & déterminée, une attention continuelle: attention, dont on n'acquiert l'habitude, qu'en s'y exerçant peu à peu, mais avec confiance. C'est pour cela que nos anciens Rois, jusques dans leur tems de relâche, & même en prenant leur repas, se faisoient lire quelque instruction, & tenoient toujours près de leur personne des gens d'une droiture éprouvée, capables de les aider en cet exercice: & c'est par-là qu'ils sont devenus si vertueux & si fameux Princes. Voici donc, Prince, je vous le dis avec respect, & pour vous obéir, voici ce que je souhaiterois de vous.

Je voudrois que V. M. fit un choix de gens de lettres, qui fussent âgez & vertueux: qui, libres de l'embaras des emplois, n'eussent d'autre occupation que de l'accompagner sans cesse, & l'entretenir à propos d'une manière agréable, mais propre à nourrir sa vertu. Je voudrois que sur tous les sages de son Empire, elle choisit pour ses Censeurs, ceux qui ont le plus de réputation en matière de franchise & de fermeté: que vous leur fissiez bien entendre que vous exigez d'eux sérieusement, qu'ils examinent avec soin les fautes qui se commettent en votre gouvernement, & les abus qui s'établissent, pour vous en avertir avec liberté. V. M. acquérant ainsi chaque jour de nouvelles lumières, enrichiroit beaucoup le bon fonds qu'elle a, & pourroit enfin réussir à établir une forme de gouvernement sur les belles & grandes règles de nos anciens. Aujourd'hui nous voyons avec douleur naître dans l'État de fréquens troubles. Ce n'est que brigandages de toutes parts. La corruption des mœurs va si loin, qu'on ne rougit presque plus de rien. Aussi est-il vrai de dire, que vous ne faites point assez de cas de la vertu, & qu'on ne vous voit point assez d'ardeur pour la vraie sagesse. Faites uniquement votre étude des maximes de nos anciens sages. Proposez-vous pour modèle le gouvernement de nos anciens Rois. Appliquez vous tout de bon à suivre ces maximes & ces exemples: c'est le moyen de procurer un vrai repos à vos sujets



Discours de Ouang ngan ché à l'Empereur Gin tsong, qui étoit depuis long-tems sur le trône, & qui s'occupoit peu du Gouvernement.

Maximes
de Gouverne-
ment.

PRINCE, à en juger par l'histoire des tems passés, quand un règne est de durée, ce n'est pas assez que le Prince ne soit ni violent, ni cruel: il faut qu'il ait pour ses peuples une compassion tendre & constante, qui le rende attentif à tous leurs besoins, sans quoi il arive ordinairement de fâcheux troubles. Depuis les *Han* les plus longs régnés qu'on ait vus, ont été ceux de deux *Vousi*, l'un de la dynastie *Tsin*, l'autre de la dynastie *Leang*

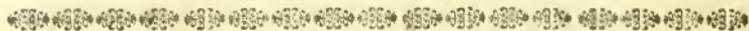
Leang. Ces deux Princes avoient beaucoup d'esprit & de capacité. Ils firent au commencement de grandes choses. Mais comme ils n'avoient pas pour leurs peuples un assez grand fond de tendresse, à la longue ils se relâcherent. N'ayant ni guerre au de hors, ni troubles au-dedans, ils vivoient, pour ainsi parler, au jour la journée, sans penser à ce qui pourroit ariver, & surtout bien éloignez de s'imaginer, qu'il dût jamais y avoir quelque chose à craindre pour leur personne: cependant ils échaperent avec peine à la fureur des rebelles, & ils eurent la douleur de voir les palais de leurs ancêtres insultez & renversez: leurs femmes & leurs enfans dans la plus extrême indigence: les campagnes arrosées du sang d'une infinité de leurs sujets, & la faim faire périr ceux qui par la fuite évitoient le glaive. Quelle douleur pour de bons fils de voir ainsi deshonorer leurs illustres peres! Quelle affliction pour un bon pere, tel qu'est le Prince à l'égard de ses sujets, de trouver les villes & les campagnes jonchées de morts! Ils ne s'étoient jamais imaginé qu'il pût leur ariver rien d'approchant. Ils reconnoissent, mais trop tard, que ces malheurs imprévus étoient le fruit de leur indolence.

En effet, l'Empire est comme un beau vase également grand & précieux. Pour le maintenir dans une situation droite & ferme. il faut toute la force des plus sages loix. Pour le posséder en sûreté, il faut que la garde en soit commise aux personnes les plus éclairées & les plus fidèles. Mais si le Prince n'est animé de l'amour le plus tendre & le plus constant pour ses peuples, à la longue il s'ennuie des soins fatigans qu'exige le maintien des loix, & le choix des Officiers. Les mois & les années passent, sans qu'il s'en mette fort à peine: & quoiqu'il ne pense qu'à vivre doucement, les choses paroissent aller leur train. La tranquillité durera peut-être quelque tems. Mais il est difficile qu'enfin il ne survienne de fâcheux troubles. Vous avez, Prince, un esprit très-pénétrant, beaucoup de sagesse & d'habileté: vous aimez aussi vos peuples: mais je vous prie de faire attention que vous réglez depuis bien des années, & que pour ne pas vous exposer au sort des trois Princes dont j'ai parlé, il faut que votre amour pour vos peuples, vous anime à soutenir avec constance, des soins qui sont nécessaires, pour assurer leur repos, & la gloire de votre règne.

Il s'en faut bien qu'aujourd'hui les grands emplois soient occupez par des hommes vertueux & capables. Il s'en faut bien que les loix soient dans leur vigueur. Ceux qui gouvernent sont les premiers à y donner atteinte par des réglemens qui y sont contraires. Parmi vos Officiers bien du désordre: parmi vos peuples bien de la misère. Les mœurs se corrompent tous les jours de plus en plus: les abus se multiplient: V. M. cependant jouissant des honneurs & des délices du trône, demeure dans l'inaction, sans se mêler du choix de ses Officiers, sans s'informer de ce qui convient, pour maintenir ou rétablir le bon ordre. Pour moi, je vous l'avoue, mon zèle ne me permet pas de voir une pareille négligence sans douleur & sans inquiétude, ni de vous la dissimuler. Régner, ou plutôt vivre de la sorte, c'est ce qui ne peut durer. Les trois Princes dont j'ai parlé, l'éproverent. Profitez

de leur malheur. Ne croyez pas avoir assez fait, pour assurer à jamais le repos de votre Empire. J'ose dire que par rapport à cela, vous n'eûtes jamais plus à faire. J'ajoute que, pour peu que durât encore votre indolence, je craindrois fort qu'elle ne coûtât bien cher, & qu'elle ne vous valût enfin, comme à ces trois Princes, un repentir fort inutile.

Une grièue maladie, dit le *Chu king* (a) demande une medecine forte, & qui coûte à prendre. Je prie donc V. M. d'être moins sensible à l'amertume du remede, qu'au danger de la maladie, dont elle est si violemment ataquée. V. M. m'ayant fait l'honneur de m'approcher de sa personne, en me faisant Sur-Intendant des Officiers de sa suite: j'ai une obligation particuliere de veiller à ce qui peut nuire au bon ordre de votre cour, au repos de votre Etat, & à la gloire de votre règne. Fallût-il m'exposer à vous déplaire, je dois m'acquiescer exactement d'une obligation de cette importance. C'est dans ces vûes, & par ces motifs, que j'ose vous présenter cette remontrance: persuadé que si V. M. veut bien réfléchir sérieusement sur ce que je lui représente, elle en sentira l'importance mieux que personne, & se reveillera d'elle-même, au grand avantage de tout l'Empire.



Extrait d'une dissertation du même Ministre.

DANS le livre d'où ces pièces sont tirées, on en met encore une du même auteur. C'est une dissertation où il traite la question: s'il est permis à un fils de venger par ses propres mains la mort de son pere. Il prononce que non. Le souffrir, dit-il, dans un tems où les loix ont lieu, ce feroit un défordre. D'autres ont traité avant lui le même sujet, entre autres deux fameux Lettrez de la dynastie *Tang*, sçavoir *Han yu*, & *Lieou tze beou*. Ils disent comme *Ouang ngan ché*, qu'il faut recourir aux tribunaux. *Ouang ngan ché* se propose une objection tirée du livre *Tchun tseou*, attribué à Confucius, & d'un livre de rits assez ancien. Il répond que ces deux textes, qui autorisent un fils à venger lui-même la mort de son pere, ne doivent s'entendre que des tems, où l'Empire étant dans la confusion & le trouble, on ne peut recourir aux Magistrats. Il s'objecete encore ce qui se trouve dans un recueil apocriфе des ordonnances de *Tcheou kong* (b)

(a) Le Chinois dit mot à mot: si la Médecine n'a fait cligner les yeux, elle ne guérit pas la maladie.

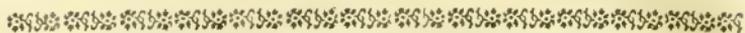
(b) Telle est la disposition des Chinois à l'égard de leurs anciens sages, & de leurs livres reconnus pour *King*. Qu'on leur prouve que quelque chose est certainement contre la raison, ils diront qu'on ne doit point l'attribuer à ces grands hommes. S'il se trouvoit dans leurs *King* quelque chose qu'on leur prouvât clairement ne valoir rien, ils diroient plutôt que c'est une corruption du texte, ou une addition des âges postérieurs, que d'avouer que leurs *King* originairement ayent eû quelque chose de mauvais.

fameux par sa sagesse & son équité. Il y est dit qu'un fils qui tue le meurtrier de son pere, pourvû qu'il aille sur le champ se déclarer aux Magistrats, ne doit point être jugé coupable. S'il y a des Magistrats, répond *Ouang ngan ché*, en état de le recevoir & de l'entendre, pourquoi ne pas recourir à eux pour en obtenir justice? Non il n'y a point d'apparence que ce réglemeut soit de *Tcheou kong*. *Ouang ngan ché* dans cette même dissertation, supposant que c'est une chose permise, & même un devoir pour un fils, de vouloir que la mort de son pere soit vengée, propose en finissant cette question. L'Empire est en trouble: les loix n'ont point lieu. Un fils poursuit le meurtrier de son pere. Ceux qui sont les plus forts dans ces troubles & qui ont par-là le pouvoir en main, soutiennent tellement le meurtrier, que ce fils ne peut sans périr, venger la mort de son pere. Que fera-t-il? Doit-il prendre le parti de mourir en vengeant la mort de son pere, ou bien celui de renoncer à cette vengeance pour ne pas laisser (a) son pere sans postérité. Pouvoir venger la mort de son pere, & ne le pas faire, c'est ce qui ne s'accorde pas avec la tendresse d'un bon fils. Pour venger la mort de son pere, éteindre sa postérité: c'est ce qui est contraire à la parfaite piété filiale. Mon sentiment (b) est cependant que le meilleur parti à prendre est celui de vivre, & de soutenir la confusion qu'il peut y avoir à laisser impunie la mort de son pere. Conserver toujours dans le cœur le désir de la vengeance, s'il étoit possible, sans périr: voilà tout ce qui dépend raisonnablement de l'homme: que cela soit possible ou non, c'est de *Tien* que cela dépend. Se vaincre soi-même, & respecter *Tien*, sans jamais oublier son pere: qu'y a-t-il en cela de blâmable?

(a) Ceci suppose que ce fils est unique, & n'a point d'enfant mâle. Cependant *Ouang ngan ché* ne l'exprime point dans l'exposition du cas.

(b) On sent ici combien la Philosophie demeure au-dessous du Christianisme. Demandons à *Ouang ngan ché*: se vaincre jusqu'à renoncer volontairement au désir de venger la mort de son pere, se remettre à ce que vous appelez *Tien* d'en tirer vengeance ou non: ne seroit-ce pas se vaincre encore plus parfaitement, & témoigner plus de respect à ce que vous nommez *Tien*. Nous l'embarasserons sans doute: il trouvera cela sublime: il aura peine à dire non: & s'il est de bonne foi, en pesant attentivement ces dernières paroles, il y trouvera de quoi se redresser lui-même.





Portrait de Ouang ngan ché par Sou Siun. Celui-ci voyant que Ouang ngan ché dont il avoit fort méchante idée, s'avançoit à la Cour, & étoit sur le point d'y obtenir les premiers Emplois, fit le portrait du personnage, & l'envoya secrètement à Tchang ngao tao, qui étoit en place, pour lui faire entendre qu'il étoit important, que Ouang ngan ché ne fût pas plus élevé, & ne devînt pas Ministre d'Etat.

DANS les affaires de ce monde, certains effets suivent si naturellement de certaines causes, que je tiens qu'on les peut prédire comme à coup sûr. Mais il n'y a qu'un homme hors de rang, & bien tranquille, qui le puisse faire avec succès. Quand des vapeurs forment un cercle autour de la lune, chacun dit, nous aurons du vent. Quand on voit fuser les pierres, chacun dit, il va pleuvoir. D'où vient que d'un de ces effets, les plus ignorans concluent l'autre: & que dans les affaires du monde, souvent des gens d'ailleurs très-éclairés, n'aperçoivent pas la liaison naturelle de certains effets à certaines causes? C'est qu'au dehors des intérêts de fortune nous troublent: on a ses prétentions, on a ses craintes. Au-dedans des préjugés formés par les passions nous occupent. On a pour celui-ci de l'inclination, & de l'aversion pour celui-là.

Autrefois *Chan kiu yuen* ayant observé *Ouang yen*, prononça sans hésiter, qu'il tromperoit tout l'Empire, & rendroit malheureux les peuples. *Kuo fuen yang* ayant examiné *Lou ki*: Si jamais, dit-il, cet homme réussit & s'avance, c'est fait de notre postérité. O! qu'on peut aujourd'hui prononcer bien plus sûrement sur les suites comme infaillibles qu'auroit l'avancement de certain homme *! Car enfin, suivant ce que l'histoire rapporte de *Ouang yen*, c'étoit à la vérité un homme habile à se contre-faire, né avec un certain air de politesse & de douceur, dont il abusoit pour surprendre & gagner ceux auxquels il avoit intérêt de plaire. C'étoit un hypocrite & un fourbe: mais il n'étoit ni avide, ni maléfisant. S'il y avoit eu un Prince moins foible que *Hoei ti* qui régnoit alors, *Ouang yen* n'auroit excité aucun trouble.

Pour *Lou ki*, c'étoit véritablement un très-méchant homme, & capable de tout entreprendre: mais il n'avoit ni science, ni politesse. Son air, ses discours, ses manières n'avoient rien de gagnant. Il falloit un Prince aussi peu

* *Ouang ngan ché.*

peu éclairé que *Te t'fong*, pour se laisser gouverner par un homme de ce caractère. De tout ceci l'on pourroit conclure que les prédictions de *Chan kiu yuen*, & de *Kuo fen yang*, sur *Ouang yen*, & sur *Lou ki*, pouvoient encore ne pas paroître tout-à-fait infaillibles.

Mais aujourd'hui s'éleve un homme, qui a sans cesse à la bouche les plus belles maximes de Confucius & de *Lao tze*: mais qui ne fuit dans sa conduite que la méthode de *Koang (a) t'chong*. Il s'est formé un cortège de certains Lettrez, dont la fortune ne répond pas à leur ambition: lui & eux se font fait dans leurs conférences une espèce de langage particulier. Ils s'y donnent de nouveaux noms. C'est à qui louera le plus par tout ce pédagogue. On n'hésite point à dire que c'est *Hien gen yuen*, ou *Mong tse* refusé. L'examine-t-on un peu de près? Dans le fonds, c'est un méchant homme, qui cache autant qu'il peut sous certains dehors, une malice, & une cupidité non commune. En un mot, c'est *Ouang yen*, & *Lou ki* réunis dans un seul homme. Jugez ce qu'on en doit attendre.

Pour les dehors du personnage, les voici: se laver le visage, nettoyer ses habits, sont des soins que naturellement chacun prend. Pour lui au contraire, il affecte un air fordide: ses habits sont de chanvre: sa nourriture approche fort de celle des chiens & des cochons. Il a toujours la tête d'un prisonnier, & le visage d'un homme en grand deuil. Il cite à chaque pas les sentences de nos *King*: mais il est bien éloigné de les vouloir exprimer dans sa conduite. C'est assez l'ordinaire qu'un homme qui, contre le sens commun & les inclinations les plus raisonnables de la nature, donne dans la singularité & dans des dehors équivoques, est au fonds un méchant homme, & cherche à se déguiser. C'est la route que prirent autrefois *T'ya chu tiao*, & *Kei fang* pour s'insinuer à la cour de *Fei*, & pour tout bouleverser. C'est aussi la route que prend notre homme: malgré les bonnes intentions d'un Prince équitable & zélé pour le bon ordre, malgré les lumières d'un grand & sage Ministre, je le vois prêt de parvenir aux honneurs qu'il a toujours en vûe. S'il y arive (j'ose le dire avec bien plus de certitude qu'on ne le dit autrefois de *Ouang yen*, & de *Lou ki*) ce sera pour le malheur de l'Empire. Si on l'arête en chemin, & qu'on l'éloigne, le commun des hommes peu instruit, ne manquera pas de me blâmer & de le plaindre. C'est dommage, dira-t-on, c'étoit un homme de mérite. *Sou fua* a porté trop loin ses soupçons & ses conjectures. Mais s'il continue d'avancer, & s'il fait encore quelques pas qui lui restent à faire: ce qu'en souffrira l'Empire, vérifiera bientôt ma prédiction: j'aurai la réputation de prophète: triste consolation pour un homme, qui a le bien de l'Empire à cœur.

OUANG NGAN CHÉ devint Ministre d'Etat. Dans le recüeil d'où l'on tire ces pièces, il y a bon nombre de remontrances contre un nouveau régle-

(a) Ministre de *Hoen kon*, Roi de *Tsi*, habile à vexer les peuples.

réglement de son invention, qui tendoit à la ruine des peuples. Sa mémoire est encore aujourd'hui en exécration. Ainsi la prédiction de *Sou foun* se vérifia du moins en partie.

~~~~~

*Discours de Yu tching contre les Augures, & contre les Historiens qui les ramassent, & les font valoir.*

Discours  
contre les  
superstitions.

QUELS hommes que nos anciens Rois ! Leurs paroles étoient autant de maximes propres à servir de loix à tout l'univers : leurs actions, autant d'exemples propres à servir de modèles à tous les siècles : Cependant, tout sages & tout vertueux qu'étoient ces grands hommes, ils se défioient encore d'eux-mêmes. Ils craignoient de le relâcher & de s'oublier. Pour se tenir en haleine, ou pour être redressés en cas de besoin, parmi les Officiers de leur suite, ils en avoient dont l'emploi étoit de remarquer leurs paroles & leurs actions, d'en porter un jugement équitable, & de les faire passer aux siècles futurs. Telle étoit dans la première institution la fonction principale des historiens. Tenir un registre des mois & des jours, pour avertir à tems des cérémonies réglées, n'étoit que l'accessoire de cet emploi. Les anciens livres, contiennent les paroles de nos anciens Empereurs. Le livre, qui a pour titre *Tao ki*, & celui qui a pour titre *Tchun tchou*, l'un fait à *Tchou*, l'autre à *Lou*, sont des histoires, où l'on rapporte les actions & les discours, les conventions & les traitez, le bien & le mal, les succès bons ou mauvais.

Pour ce qui est des augures ou des présages, ces livres n'en font aucun cas. Quand nous descendons à l'histoire des *Han*, nous trouvons qu'on les y ramasse & qu'on les étale avec soin. D'abord c'est une espèce de *Tchi*, plante singulière & de couleur rouge. Vient ensuite un oye sauvage tout blanc. Ici c'est une source de vin doux. Là c'est une rosée sucrée : sous un règne, on a remarqué quelque nuage extraordinaire. Sous un autre, il s'est trouvé quelque vase antique & précieux. Le tout y est donné ou comme un effet de la vertu du Prince qui régné, ou comme un présage assuré de ses succès. Jamais la sage & saine antiquité ne régarda une histoire comme défectueuse, pour n'avoir rien de semblable. Et s'amuser à ramasser toutes ces choses, c'est assurément s'écarter de la fin primitive de l'histoire.

Pour moi, je dis que le bonheur ou le malheur des Etats, dépend de la vertu ou du vice, & non pas de ces prétendus augures bons ou mauvais. Ce qui rendit heureux & fameux le règne de *Lao*, ce fut l'union qu'il procura entre tous ses proches, & la bonne intelligence qu'il établit entre les différens Royaumes. *Chun* sçut distinguer parmi les Officiers de sa cour, quatre méchants hommes, & les chasser. Il sçut en employer seize autres également vertueux & capables. C'est par-là principalement, qu'il se montra digne

digne successeur de *Yao*. *Tu* sut faire écouler les eaux, & rendre les terres propres à la culture. Voilà ce qui le rendit célèbre, & ce qui le fit successeur de *Chun*. Une charité non commune fit prospérer *Tchিং tang*: la vertu comme héréditaire pendant plusieurs générations dans la famille *Tcheou*, la conduisit sur le trône. Peut-on nier que ces Empereurs, indépendamment de ce qu'on appelle bons augures, ayent été de très-sages Princes, qui ont heureusement régné? D'autre part *Kouei* (a) se perdit par un faîte énorme & par des dépenses insensées: *Sin*, (b) par une cruauté tyrannique: *Li wang*, par ses exactions, *Yeou wang* (c) par ses voluptez, se rendirent odieux & mépristables. Indépendamment de tout prodige, & de tout ce qu'on appelle mauvais présages, ces Empereurs ont toujours passé, & passeront toujours avec justice pour des Princes sans lumières, & leurs régnés pleins de troubles & de désordres, seront toujours regardés avec horreur.

On dit que du tems de *Chang*, sous le règne de *Kao t'fong*, on vit naître d'eux-mêmes des muriers & du ris dans le palais: qu'on interpréta ce prodige en mauvaise part: & que chacun en fut effrayé. Cependant cet Empereur releva sa dynastie, qui tomboit en décadence. Sous *King kong* Prince de *Song*, on vit, dirent les astrologues, deux constellations se mêler. Tout effrayant qu'on estimât ce phénomène, ce fut à *King kong* que les Etats de *Song* dûrent leur repos & leur sûreté. Preuve que quand un Prince a la sagesse & la vertu que demande le rang qu'il tient, ces monstrueux événemens ne lui peuvent nuire. *Ngai kong* Roi de *Lou* prit une Licorne. \* Malgré ce prétendu bon augure, ce Prince chassé de ses Etats fut obligé de se retirer dans le Royaume de *Ouci*. † Sous *Ping ti*, on avoit entendu, disoit-on, chanter les (d) *Fong hoang*: on se promettoit merveille. *Vang puen* usurpa le trône & interrompit la dynastie *Han*. Preuve que si le Prince est sans lumières & sans vertu, il se flatte en vain de ce qu'on appelle heureux présages.

Il est vrai que Confucius dans le *Tchun t'fou* a marqué les éclipses de soleil, les tremblemens de terre, les écroulemens de montagnes, les chûtes d'étoiles, la naissance & les changemens de certains insectes. Mais ce n'étoit pas qu'il aimât à recueillir des choses extraordinaires, & à en grossir son livre: son dessein étoit de porter les Princes à rentrer en eux-mêmes à la vue de ces prodiges, & de les exciter, du moins par la crainte, à se corriger de leurs vices, à cultiver la vertu, & à rétablir le bon ordre dans l'Empire. Du reste, afin qu'on ne pût le soupçonner de faire dépendre de ces événemens, le bonheur ou le malheur des Etats, les bons ou mauvais succès

(a) Le dernier Empereur de la dynastie *Hia*: on le nomme communément *Ki*.

(b) Le dernier Empereur de la dynastie *Chang* ou *Yng*. On le nomme ordinairement *Tcheou*.

(c) Deux méchans Princes de la dynastie, nommée *Tcheou*, sous qui elle déchut fort.

(d) Oiseaux fameux & peut-être fabuleux. Quelques Européens traduisent aigles.

\* Le Chinois dit *Ki ling*.

† Nom de Royaume.

cès des Princes: il a fini exprès son livre par le désastre de *Ngai kong*, sous qui cependant avoit paru la licorne. (a) *Yu tsing* rapporte ensuite certains endroits de l'histoire de *Han*, & déplore l'aveuglement de quelques Princes en ce genre. Enfin un des Empereurs de la dynastie *Han* se déclara contre ces augures, & blâma publiquement les Officiers des provinces, qui en tiroient d'heureux présages. Comme ce talent avoit recommencé sous quelques Princes de la dynastie *Song*, *Yu tsing* exhorte son Prince à l'abolir & à fonder le bonheur de son règne sur la vertu, & sur l'amour de ses peuples.

*La septième des années nommées Hi ning, Tchink kié ayant eu une Commission dans les Provinces, & ayant été témoin oculaire de l'extrême misere des Peuples, dépeignit dans une carte ce qu'il avoit vû, pour le présenter à l'Empereur. Ouang ngan ché alors premier Ministre, n'ignoroit pas qu'on attribuoit la misere des Peuples à un nouveau Règlement dont il étoit l'Auteur. Pour cela il arrêtoit, autant qu'il pouvoit, les avis qu'on donnoit à la Cour. Tchink kié usa de stratagème, & fit passer sa Carte à l'Empereur avec le Discours qui suit.*

Romances à un Souverain.

**P**RINCE, j'ai vû de mes yeux le dégât que firent l'Été dernier les sauterelles. L'Automne & l'Hiver ont été d'une grande sécheresse. Nous voici à la fin du Printems: il n'est pas encore tombé la moindre pluie. La grande sécheresse a perdu les bleds. Elle a empêché de semer les petits grains, même les pois. Le prix du ris est exorbitant, & il augmente tous les jours. Tout le monde est dans la tristesse & dans l'allarme. Sur dix de vos sujets, il y en a neuf qui craignent avec raison de mourir bien-tôt de misere. Aussi sans égard aux défenses portées par les édits, on a coupé ce Printems les arbres naissans: on a pêché dans toutes les rivières & dans tous les lacs: chacun cherchant où il peut & comme il peut, de quoi payer vos Officiers qui le pressent, & de quoi acheter un *Chin* (b) de ris. Ainsi les arbres sont ruinez dans la campagne. Le poisson qu'on empêche de

(a) La licorne ou le *Ki ling*, car il est du moins douteux que ce soit la licorne qu'on entend par ce mot.

(b) Nom de mesure. Elle suffit par jour pour un homme qui n'a pas de rude travail.

peupler, est épuisé dans les lacs & les rivières. De plus, les barbares insultent la Chine.

Suite des Remontrances à un Souverain.

Quelle est la cause de ces malheurs? Il n'y en a point d'autre, sinon que vos Officiers à la cour & dans les provinces, vous servent mal, & ne suivent point pour règle de leur conduite, la vertu & la raison. Hélas! rien de plus aisé & de plus ordinaire, que d'ouvrir le chemin aux grandes calamitez. Mais rien de plus difficile & de plus rare que de les appercevoir de loin. Ce sont comme des orages, que des causes peu sensibles forment & grossissent peu-à-peu, mais qui fondent tout-à-coup avec une rapidité que rien ne peut retenir, & avec une violence à laquelle rien ne résiste. Quand le sang coule à ruisseaux dans les campagnes, les moins éclairés de tous les hommes savent dire alors, tout est perdu, ô le grand malheur! ô l'affreux désastre! La sagesse consiste donc, non à déplorer ces malheurs quand ils arrivent, mais à les prévenir dans leurs causes, à les prévoir efficacement, & à tourner en bien le mal même, dès qu'il menace ou qu'il commence.

Les maux que je vous expose, ne sont point enore sans remede. Je prie seulement V. M. de ne point perdre de tems, d'ouvrir incessamment ses greniers & ses trésors, pour le soulagement des misérables, & sur-tout d'annuller ces réglemens onéreux: récentes inventions de vos Ministres, que la sagesse & la vertu n'ont point suggerées. C'est par-là que répondant aux intentions de *Tien*, vous pouvez espérer de faire cesser le dérèglement des saisons, d'attirer d'abondantes & d'heureuses pluies, de rendre la vie à vos peuples expirans, & d'assurer pour bien des générations, le bonheur & la gloire de votre maison.

Il est important, dit-on communément, que le Prince, & ceux qui gouvernent sous lui, se connoissent mutuellement jusqu'au fond du cœur. O! que cela n'est-il maintenant! Tout peu éclairé que je suis, je vois dans le cœur de V. M. une tendresse paternelle pour ses peuples. Depuis qu'elle est sur le trône, elle en a donné des marques éclatantes. De divers partis proposez elle a embrassé bien des fois le plus favorable au peuple. Elle n'a rien de plus à cœur que la vie & la satisfaction de ses sujets. Elle voudroit qu'ils vécutssent tous plus long-tems, & plus contens, s'il étoit possible, qu'on ne faisoit sous *Yao* & *Chun*. Telle seroit votre ambition, non de voir régorgier vos coffres, & d'y amasser plus qu'il n'y a dans tout le reste de l'Empire. Vous êtes sans doute bien éloigné de vous piquer d'une chose si peu digne d'un homme sage, & d'un bon Prince.

Mais vos Officiers, tant à la cour, que dans les provinces, ou n'ont point pénétré les sentimens intimes de votre cœur, ou n'y veulent point entrer. Ce n'est qu'exactions, que châtimens, que cruautés. Ces pauvres peuples qui sont les peuples de *Tien* & les vôtres, sont réduits aux dernières extrémitez. Vos Officiers qui en sont la cause, voyent leur misere d'un air tranquile, sans en être touchés, & sans y apporter le moindre remede. Vous étant tel que je vous connois, eux étant tels que je viens de vous les dépeindre: que peut-on espérer de bon de si peu de correspondance?

Suite des  
Remon-  
trances à  
un Souve-  
rain.

Je ne sçai ce que vos Officiers prétendent. Ce que je sçai, c'est que chaque jour ce sont de nouveaux raffinemens pour amasser, & qu'ils n'ont point d'autre règle que leur humeur ou leur caprice. A cela, je dis en moi-même: y a-t-il donc des âges & des régnes malheureux, pendant lesquels il manque de gens vertueux & capables? Est-ce que le Prince ne choisit pas bien ou gouverne mal ceux qu'il employe? Dans l'heureuse antiquité, les particuliers de tout rang, hommes & femmes, jusqu'aux laboureurs dans les campagnes, jusqu'aux bucherons dans les bois, avoient du zèle pour l'Etat. Chacun cherchoit à aider de son mieux le Prince. Aujourd'hui le zèle manque jusques dans le corps des Censeurs. Ils sont tous muets: ou si quelques-uns d'eux parlent, c'est dans la vûe de pourvoir à leur propre sûreté, en s'excusant d'un emploi qu'ils n'ont pas le courage de bien remplir. Cependant vos premiers Ministres avec une insatiable cupidité, donnent dans tout ce qui s'appelle intérêt, d'une manière si basse & si indigne, qu'il n'y a plus dans votre Empire d'hommes vraiment sages & vertueux, qui veuillent avoir avec eux le moindre commerce, ni leur parler même en passant.

Est-ce au tems, est-ce à V. M. que tout cela doit s'attribuer? Quand je veux l'attribuer au tems, ma mémoire aussitôt me rappelle que *Yao* & *Chun* eurent *Hoan*, *Ki*, & autres semblables: que *Tching tang* & *Ven wang* eurent *Y*, & *Liu*: que sous les dynasties *Han* & *Tang*, tous les bons Princes ont eu des Officiers vertueux & zélés: qu'il en a été ainsi depuis le commencement de votre dynastie, sous vos illustres ancêtres: qu'on a vû dans ces divers tems entre le Prince & ses Officiers la même correspondance, qu'on voit dans le corps humain entre le cœur & les membres. C'étoit un concert admirable, réglé par la voix du Prince. Tout conspiroit au bien de l'Etat. Tout se ressentoit aussi dans l'Etat d'une correspondance si parfaite. Sous votre règne elle ne se voit point. De votre part ce n'est que clémence & que bonté. De la part de vos Ministres, c'est le contraire.

Si cela ne peut s'attribuer à la différence des tems, il faut bien l'attribuer à ce que V. M. ne suit pas la bonne méthode dans le choix de ceux qu'elle employe & dans la manière de les gouverner, faites-y attention: il y va de l'intérêt de votre maison, de choisir mieux, & de tenir plus en bride ceux sur qui tombe votre choix. Tel qui pour un repas qu'on lui donne en passant & par occasion, est prompt à témoigner la reconnoissance, en manquant pour son pere, qui l'a nourri tant d'années. C'est un désordre qui est assez commun chez la vile populace. Aujourd'hui on le voit régner parmi les Officiers du premier ordre. C'est une maxime reçûe, que le Prince & le sujet doivent le regarder comme pere & fils. A plus forte raison ces Ministres & autres grands Officiers, que le Prince distingue par de gros appointemens, & par un rang supérieur, doivent lui témoigner en bon fils leur reconnoissance & leur zèle. Cependant que voyons-nous? D'un côté un Prince plein de bonté, tendre sur les maux & sur les dangers de son Etat: de l'autre ses Officiers qui se contentent de vivre de leurs appointemens & qui regardent leur Prince, non comme leur pere, mais comme

un passant & un inconnu, également froids sur les maux que souffre l'Etat, & sur les dangers qui le menacent. Qu'y a-t-il de plus déplorable? Quelques-uns disent pour s'excuser: je me borne à ce qui est de mon ressort, j'en m'acquitte de mon emploi: je ne suis pas chargé du reste. Ce n'est pas à moi de m'en inquiéter. Pitoyable excuse! Il est vrai qu'il y a divers rangs, & divers emplois à la cour du Prince: mais chacun, dans le rang qu'il tient, lui doit en bon fils tout le zèle & tout le devouement dont il est capable. Manquer à ce qu'on lui doit en ce genre, c'est bien pis que de choquer, en faisant son devoir, quelque Officier supérieur, & quelque avantage qu'on puisse espérer de sa complaisance pour un homme, qu'été en comparaison du malheur d'offenser *Hoang tien* \*.

Pour moi, je vois fort bien qu'en certains palais, presque aussi respectez & plus redoutables que le votre, on prendra les avis que je vous donne, pour une insulte & une témérité. Je sçai à quoi je m'expose: mais dix mille morts ne peuvent m'intimider. Ce qui m'encourage le voici. Par-dessus tout, *Tien*, dont je respecte les ordres. Au-dessous de *Tien*, mon Prince & sa maison, pour qui j'ai du zèle. Au-dessous du Prince, les peuples pour qui j'ai de la compassion. Dût-on me mettre en pièces: Qui suis-je pour m'épargner dans une semblable occasion? Une fourmi est écrasée: qui en tient compte?

Je reviens d'une commission, qui m'a obligé de parcourir un assez grand pays par où ont passé vos troupes. On diroit, en voyant l'état où y sont les hommes, qu'il n'y a personne dans l'Empire, qui soit chargé du soin des peuples, ou qui soit tant soit peu sensible à leurs maux. Les maris engagent leurs femmes, les peres vendent leurs enfans, les plus proches s'abandonnent, & se répandent de tous côtés. On ruine tout dans la campagne: on n'épargne ni mûriers, ni arbres fruitiers. C'est un dégât irréparable. Plusieurs détruisent leurs maisons, & vont les vendre par pièces. On presse celui-ci pour de l'argent, & celui-là pour du grain. Les plus impitoyables créanciers sont vos Officiers & leurs Commis. Le pauvre peuple languit dans l'oppression. On ne peut voir tant de misère, sans en avoir le cœur percé. Je n'en parle point par où dire: j'ai vu tout ce que j'expose: je l'ai marqué le jour même sur mes mémoires: c'est sur ces mémoires réunis que j'ai dressé une carte, où le tout est représenté. Comme je n'y mets rien que je n'aye vu: V. M. peut juger que ce que ma carte contient, n'est pas la centième partie de ce qui se passe. Je ne doute point cependant, qu'il n'y en ait plus qu'il n'en faut pour attendre V. M. pour lui faire pousser bien des soupirs, & lui tirer bien des larmes. Que seroit-ce, si elle voyoit ce qui se passe plus au loin, où l'on assure que la misère est encore plus grande? Je joins cette supplique à ma carte: je prie V. M. d'examiner l'une & l'autre, si après y avoir pensé, elle veut bien exécuter ce que (a) je propose, & que dans l'espace de dix jours il ne pleuve pas: fui-

\* Ciel, Empereur.

(a) En premier lieu, ouvrir ses greniers & ses trésors pour le soulagement des misérables. En second lieu, ôter les nouveaux impôts & casser les nouveaux réglemens onéreux aux peuples.

Suite des  
Remon-  
trances à  
un Souve-  
rain.

faites moi couper la tête, comme à un homme qui aura manqué de respect à *Tien*, & qui aura trompé son Prince. Que s'il arive qu'en effet vous vous trouviez bien de mes conseils: bien loin que j'en attende la récompense, je me reconnoîtrai toujours coupable, d'avoir plus osé (a) que mon rang ne me permettoit.

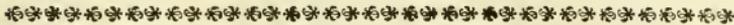
*Chin tsong* ayant reçu cette carte, & cette supplication, l'examina sans la montrer à personne, & poussa de grands soupirs à bien des reprises: puis mettant ces écrits dans sa manche, il se retira dans l'intérieur du palais. Toute la nuit il ne dormit point. Dès le lendemain il donna ses ordres concus en dix-huit articles, qui remplissoient parfaitement ce que proposoit *Tching kié*: ce qui causa parmi le peuple de grandes acclamations de joye & de reconnoissance. *Chin tsong* en donnant ces ordres, publia une déclaration, où il s'accusoit lui-même avec beaucoup de modestie, & pressoit qu'on lui donnât des avis. Le troisiéme jour il tomba une pluie très-abondante, qui se répandit fort au loin. Les Ministres étant entrez pour en féliciter l'Empereur, il leur montra la supplication & la carte de *Tching kié*. Il joignit à cela une réprimande, dont ils le remercièrent à genoux. *Ouang ngan ché*, quelques jours après, demanda à se retirer. On sçut pourquoy, & quel avoit été le délateur. Aussi-tôt *Tching kié* fut en butte aux créatures de *Ouang ngan ché*. On découvrit que le tour qu'il avoit pris pour faire passer les avis à l'Empereur, avoit été d'envoyer un courrier à la maniere des *Yu sseü*. On suscita les *Yu sseü* à en demander justice. *Tching kié* perdit son emploi, fut envoyé Magistral à *Ing tcheou*, & bien-tôt les impôts revinrent.

Dans le recüeil d'où l'on tire ces piéces, après celle qu'on vient de traduire, on en met une de *Sou ché*, présentée au même Empereur *Tchin (b)* *tsong*. *Sou ché* le ménage bien moins que n'a fait *Tching kié*. Ce discours est divisé en trois points. Dans le premier, il prouve que le Prince n'est puissant, qu'autant qu'il a le cœur de ses sujets. Il expose ensuite, avec la dernière liberté, tout ce qu'on disoit du gouvernement, pour faire connoître à *Chin tsong*, qu'il n'avoit pas le cœur des siens. Enfin il l'exhorte à faire ce qu'il faut pour le gagner. Tout ce point roule sur la même matiere qu'a touché *Tching kié*, sçavoir sur les nouveaux impôts & les nouveaux réglemens de l'invention de *Ouang ngan ché*. Dans le second point *Sou ché* exhorte *Chin tsong* à faire régner les bonnes mœurs & la vertu dans l'Empire. Il dit que de là sa force & sa durée dépendent plus que de toutes les richesses. Il le prouve par l'histoire. Un moyen qu'il propose entre autres, c'est d'éloigner des emplois les gens sans vertu, eussent-ils d'ailleurs du talent. Cela est encore contre *Ouang ngan ché* & ses semblables. Le troisiéme point est sur le maintien des loix. Il appuye principalement sur l'utilité des remontrances. Il gémit sur ce que les tribunaux de tout tems établis

(a) Pour faire passer la carte & la supplication à l'Empereur, il avoit usé d'une voye réservée aux seuls *Yu sseü*.

(b) Il étoit fils de *Sou sin* auteur du portrait de *Ouang ngan ché*, qu'on a traduit ci-dessus.

à cet effet, font devenus muets. Il fait sentir qu'une autorité redoutable les intimide. Cela est contre les Ministres, & particulièrement contre *Ouang ngan ché*. Il exhorte le Prince à soutenir l'autorité & la liberté de ces tribunaux, à les remplir de gens de poids & de probité, dont les lumières lui soient utiles, & dont l'inébranlable fermeté tienne en respect les Ministres. Comme on a déjà vû ces matières traitées dans divers discours, & que celui-ci de *Sou ché* est long: je n'en donne ici que le précis sans le traduire.



*Quelques avantages qu'avoit eu l'Empereur Chin tsong contre une Nation voisine, l'avoient remis en goût de faire la guerre. Tchang fang ping, qui étoit en place, résolut de l'en dissuader par une remontrance: comme il n'écrivoit pas bien, il s'adressa à Sou ché, qui lui composa la Pièce suivante.*

**P**RINCE, aimer la guerre & aimer les femmes, font deux passions qui paroissent bien éloignées. On les compare cependant, & réellement elles ont du moins ce rapport, que comme celle-ci nuit à la santé en bien des manières, & qu'un Prince qui en est possédé, abrège ses jours: de même celle-là nuit à l'Etat par bien des endroits, & sa perte est comme certaine, quand le Prince s'y abandonne. Nos anciens & sages Rois ne faisoient jamais la guerre, que quand ils ne pouvoient absolument s'en dispenser. S'ils avoient l'avantage sur l'ennemi, le fruit de leur victoire étoit une longue & heureuse paix: & s'ils avoient du dessous, ce qu'ils en souffroient n'alloit pas loin, du moins n'aboutissoit jamais aux derniers malheurs. Dans les âges postérieurs on en use autrement. Nos Princes font la guerre, parce qu'ils veulent la faire, & sans aucune nécessité. Aussi, soit qu'ils vainquent ou qu'ils soient vaincus, la guerre est toujours très-pernicieuse. Sont-ils vainqueurs? Les fâcheuses suites de la guerre en viennent tant soit peu plus tard: mais elles n'en font que plus funestes. Sont-ils vaincus? Leur défaite a toujours des effets fort tristes: mais cependant encore moins \* dangereux que ne le sont communément les suites de leur victoire.

Un sage Prince, qui a bien pénétré cette vérité, ne se laisse point emporter à l'ardeur de se signaler par des exploits, ni même tenter par l'espérance d'une victoire presque certaine. Il pèse attentivement les maux de la guerre, & ne s'y résout qu'à l'extrémité. Met-on en campagne cent mille hommes? Tout est en mouvement pour cela. Chaque jour on dépense une grosse

De l'a-  
mour pour  
les fem-  
mes &  
pour la  
Guerre:

Effets de  
l'un & de  
l'autre.

Conseils  
contre la  
Guerre.

Effets fu-  
nelles de  
la Guerre.

\* Dans la suite cette pensée se développe.

grosse somme, des millions de familles sont vexées, les coffres & les greniers du Prince se vuident, les peuples s'épuisent, le froid & la faim les pressent: ils s'assemblent, ils volent, ils pillent, & portent l'allarme & le trouble par tout l'Empire. Les mourans, les blessez, tous ceux qui souffrent, éclatent en murmures contre le Prince, & lui attirent enfin pour punition des inondations, des sécheresses, ou semblables fléaux. Tantôt c'est un Général, qui, à la tête d'une armée dont il se sent le maître; met à ses prétendus services le prix qu'il veut. Tantôt ce sont les subalternes & les soldats rebutez, qui se débandent ou se révoltent. Enfin la guerre traîne après soi cent & cent inconveniens: & les malédictions de tant d'innocens qu'elle fait souffrir, ne peuvent manquer de tomber particulièrement sur le Prince qui la veut faire, & sur ceux qui l'y portent par leurs conseils. Combien de Princes ou passionnez pour la guerre, ou trop faciles à s'y engager, l'ont éprouvé pour leur malheur!

Desordres  
que cause  
à l'Empire  
*Chi hoang*  
par son en-  
têtement  
pour la  
Guerre.

Ne parlons point, à la bonne heure, de ceux que de honteuses défaites ont fait périr. Considérez seulement où ont abouti les succès de ceux que la victoire sembloit suivre. *Chi hoang* devenu Empereur par la destruction des six Royaumes, qui partageoient alors la *Chine*, voulut pousser plus loin ses conquêtes. Il attaqua *Hou \** & *Yüé*: on ne peut dire ce que tout l'Empire souffrit pour soutenir ces guerres. *Chi hoang* s'y obstina: & par la conquête de ces pays-là, il étendit les limites de l'Empire au-delà de ce que possédoient nos trois fameuses dynasties. Mais il laissa les choses en mourant dans un tel état, qu'à peine la terre de son tombeau avoit eu le tems de bien sécher, quand *Eul chi*, son fils & son successeur, perdit l'Empire & la vie.

Malheurs  
qu'y attire  
*You ti* par  
un même  
entête-  
ment.

Sous la dynastie *Han*, l'Empereur *You ti* voulut profiter des épargnes de *Ven ti* & de *King ti* ses prédécesseurs, & de l'abondance que leur règne avoit mis dans tout l'Empire. Il entreprit donc de grandes guerres. Après avoir dompté & soumis les *Hiong †* *nou* au Nord, il attaqua & soumit du côté de l'Occident quantité d'autres Royaumes. Chaque année nouvelle entreprise, & presque toujours nouveau succès. Enfin l'année nommée *Kien yuen*, les facheuses suites de ces guerres commencerent à se faire sentir. Il s'éleva dans l'Empire plus d'un *Tibi heou (a)*. Ces troubles durèrent trente ans entiers, & firent périr bien du monde. Survint, à l'occasion de quelques fortilèges, une méfintelligence éclatante entre l'Empereur & son fils: méfintelligence qui fit couler des ruisseaux de sang dans la capitale de l'Empire, qui perdit le jeune Prince, & qui coûta bien des chagrins à son pere. *You ti*, à la vérité, se reconnut, se modéra, & se repentit, mais trop tard, d'avoir ainsi passé tant d'années dans la guerre & dans le trouble.

*Vers*

\* Noms de pays.

† Tartares.

(a) Fameux rebelle sous *Hoang ti*, disent les histoires Chinoises.

*Ven ti*, Fondateur de la dynastie *Souy* ne se fut pas plutôt rendu maître de ce qui est au Midi du *Kiang* (a), qu'il entreprit diverses expéditions contre les barbares. *Yang ti* son fils & son successeur les poursuivit avec vigueur. Ils se reduisirent des Royaumes qui étoient puissans, & se rendirent au-dehors très-redoutables : mais au-dedans les peuples sur-chargés les avoient en exécution. Il s'éleva de tous côtes des révoltes : & ces troubles firent finir en peu de tems cette dynastie.

*Ven ti* par une conduite aussi déréglée fait finir la Dynastie *Souy*.

*Tai tsong* (b), après avoir soumis avec une rapidité surprenante, *Tou kioué*, *Kao schang*, *Tou yu*, & d'autres pays, voulut encore se signaler davantage par quelque exploit plus considérable. Il entreprit sans aucune nécessité la guerre du *Leao tong* : il marcha en personne contre la Corée. Il étoit, & s'en revint assez honteux. Ces guerres qu'il avoit commencées, furent continuées encore plus mal-à-propos sous l'Impératrice *Ou*, dont la mauvaise conduite pensa perdre la dynastie *Tang*. *Tai tsong* étoit un Prince, qui de l'aveu de tout le monde, avoit d'éminentes qualitez : sévère à lui-même, doux aux autres, bon, libéral, indulgent. Peu s'en fallut cependant qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Immédiatement après lui, sa postérité fut en grand danger de périr. On ne dira pas que ce fut en récompense de ses vertus. Il faut donc dire que ce fut en punition des guerres qu'il avoit entreprises sans nécessité. Reprenons.

Exemples tirés de *Tai tsong*.

*Vou ti* & *Tai tsong* aimèrent la guerre. Comme c'étoient des Princes d'ailleurs aimables & bons, leurs expéditions militaires ne les perdirent pas tout-à-fait. *Chi boang* & *Vou ti* entreprirent aussi de grandes guerres : comme ils étoient d'ailleurs cruels & hâis : la prompte extinction de leur race, fut le fruit de leurs victoires & de leurs conquêtes. Toutes les fois que je tombe sur ces endroits de notre histoire, je ferme le livre & je fond en larmes : tant je suis touché de voir que des Princes qui avoient de si grandes qualitez, se soient si grossièrement trompez. O ! qu'il eût été à souhaiter pour ces quatre Princes, qu'ils eussent eu d'abord quelque grand échec. Dégouté par-là de la guerre, ils auroient craint de s'y engager : & cette perte par cet endroit leur eût été très-utile. Par malheur pour eux ils refusèrent dans leurs entreprises. Ce succès échauffant en eux l'ardeur de se signaler & de conquérir, ne leur permit pas de prévoir ce qui devoit suivre : & c'est ce qui m'a fait dire, que si nos Princes sont vainqueurs, de fâcheuses suites de la guerre tardent un peu plus à venir, mais n'en sont que plus funestes : au lieu que s'ils sont vaincus, les tristes effets de leur défaite sont communément moins dangereux. Pesez bien cela, je vous en prie.

Suite des funestes effets de la Guerre.

*Sin tsong*, Prince débonnaire & pacifique, qui aimoit beaucoup ses peuples, régna très-long-tems, sans jamais penser à la guerre. Les armes sous son règne étoient toutes couvertes de rouille. Cette longue paix rendit paresseux & négligens les Généraux & les autres Officiers de guerre. *Iucn hao*

(a) Nom du plus beau fleuve de la Chine.

(b) Second Empereur de la dynastie *Tang*.

Suite des  
funelles  
effets de la  
Guerre.

*hao* voulut profiter de cette négligence. Il se jeta avec un gros parti sur *Yen ngan, King yuen, Ling fou,* & autres pays. Les troupes qu'on opposa à ce rebelle, furent défaites jusqu'à trois ou quatre fois. Malgré ces pertes, & les levées plus grandes qu'il fallut faire, on n'entendit pas dans tout l'Empire le moindre murmure. La guerre finit assez heureusement, & n'eut aucune fâcheuse suite. Pourquoi cela? C'est qu'on connoissoit le Prince, & qu'on sçavoit qu'il aimoit la paix. C'est que bien clairement que les peuples, *Tien ti* & *Kouei chin* voyoient que cette guerre n'étoit point une guerre de cupidité, d'ambition, & de caprice, mais pure nécessité.

*Tien* vous a donné beaucoup de bravoure, & un génie étendu: vos vœux vont à augmenter les richesses & les forces de votre Empire. A peine fûtes-vous sur le trône, qu'on vous vit curieux de belles armes, empressé à vous en bien fournir. Les Etats voisins & vos sujets attentifs à vos actions & à vos discours, en conclurent que vos inclinations étoient pour la guerre. Ceux que vous aviez alors pour Ministres, le virent assurément comme les autres: mais ou peu éclairez, ou peu zèlez, ils n'eurent point soin de s'opposer avec sagesse à ces inclinations naissantes: bien moins encore les *Kiu mi.* (a) Les Censeurs mêmes se turent, & ne vous donnerent pas sur cela le moindre avis. Ainsi s'est fortifiée sans obstacle votre inclination guerrière: sont venus ensuite sur les rangs *Siué kiang* & *Hoan kiang*, gens naturellement inquiets: ils vous ont proposé diverses expéditions, comme avantageuses & dignes de vous: quelques autres qu'ils avoient gagnés, ont appuyé ces desseins. On a fait la guerre. On s'est épuisé pour la soutenir: on a été fréquemment battu. Enfin les guerres des années nommées *Kang zing* & *King li*, qu'on a toujours déplorées, ne furent pas à beaucoup près si funestes que celle-ci. *Tien* irrité, les peuples outrez, les soldats des frontières mutinez, la cour en tumulte & en alarme, V. M. elle-même réduite des mois entiers à ne faire qu'un repas par jour, encore bien tard. Voilà où aboutirent ces expéditions dont on vous promettoit tant d'avantage & tant de gloire. D'où vient cela? C'est que vous avez vous-même cherché la guerre, sans que rien vous y obligeât, & vos troupes étoient moins animées contre l'ennemi, que contre vous.

Au reste, tout affligeantes qu'étoient d'un côté ces pertes, c'étoit d'un autre côté une grâce singulière, qu'en considération de vos ancêtres vous faisoit *Hoang tien*, pour vous faire rentrer en vous-même. Hélas! Elle vous fut inutile cette grâce. Il se trouva auprès de vous certains génies superficiels, peu capables de pénétrer le fonds des choses. Leurs discours & vos inclinations qu'ils flatoient, ne vous laissèrent voir dans ces défaites que de la honte. Vous voulûtes absolument vous en laver par quelque victoire. De-là les expéditions de *Hi bo, Mei chan,* & *Yu lou.* Elles vous réussirent à la vérité moins mal que les précédentes. Mais peut-on com-

ter

(a) Ainsi se nommoient alors certains Officiers qui composoient un conseil pour les affaires de la guerre.

ter pour heureuses des guerres, qui font périr tant de personnes innocentes de tout âge, qui épuisent l'Etat, qui dépouillent des Princes soumis, dont tout le fruit se réduit à la possession de quelques terres très-inutiles, & au vain nom de conquérant.

Suite des  
funestes  
effets de la  
Guerre.

Ebloii du faux éclat de cette réputation, sans faire attention aux maux réels que ces guerres venoient de causer vous en entrepries une nouvelle contre *Ngan vou* \*. La dépense fut énorme pour les convois. Il mourut dans ces corvées un monde infini. Votre armée de plus de cent mille hommes, pendant qu'on amassoit les munitions de guerre & de bouche, fut ruinée par les maladies, avant que d'avoir vû l'ennemi. Ce malheur peu attendu sembloit avoir rallenti votre ardeur guerriere. Mais bien-tôt cette passion s'est réveillée. Voilà une nouvelle armée en campagne: sous la conduite de *Li bien*, vos troupes ont eu quelque avantage, V. M. nage dans la joie: elle ordonne qu'on avance: & il paroît que dans le fonds du cœur, elle regarde ces Etats voisins comme une conquête sûre & facile.

Les desseins de *Tien* sont difficiles à approfondir. Pour moi, je les respecte & je les crains. Quand dans toute une campagne, on en est venu une fois aux mains, si vos troupes ont vaincu, aussi-tôt les couriers volent, & vous donnent avis de la victoire: tous les grands Officiers de votre cour s'empressent à vous en féliciter par écrit, selon la coutume. C'est à qui sera le plus valoir nos succès, & à qui tournera mieux son compliment pour vous plaire.

Cependant bon nombre de vos sujets à qui le fer a ôté la vie, sont demeurez sur la place. Les chemins sont pleins de ceux que la fatigue des convois a fait succomber. Vos peuples en bien des endroits accablez par les subsides, & par la cruauté des collecteurs, ont abandonné leurs domiciles, & errent çà & là. Les maris vendent leurs femmes: on ne voit de toutes parts dans les campagnes, que gens pâles, décharnez, prêts à se pendre de désespoir. Ici un pauvre vieillard pleure son fils, l'unique appui de sa vieillesse. Là, un bon fils pleure son pere, à qui la guerre ne lui a pas permis de rendre les plus essentiels devoirs. D'un côté c'est un orphelin, de l'autre une veuve, qui jette des cris lamentables. V. M. ne voit ni n'entend rien de tout cela.

Il en est à peu près comme de vos repas. On vous y présente du bœuf, du mouton, & d'autres mets bien assaisonnez. Vous en mangez avec plaisir. Mais, si avant le repas, vous aviez vû ces animaux entre les mains du boucher, dabord crier & se défendre, céder ensuite à la force, être affommez, égorgez, étendus sur une table, écorchez & hachez en pièces: quelque assaisonnement qu'on pût leur donner, quand on vous les présenteroit à table, les batonnets vous tomberoient des mains: vous n'auriez pas le cœur d'en manger. Que seroit-ce si V. M. pouvoit voir de ses yeux

l'af-

\* C'est ce que nous appellons le *Tong king*.

Suite des  
funestes  
effets de la  
Guerre.

l'affreux spectacle de tant d'hommes mourans, & entendre de ses oreilles les tristes gémissemens de tant d'autres qui se croient malheureux de vivre? Comment pourroit-elle goûter la nouvelle de sa victoire, & les conjoifances qui la suivent? Croyez-moi, quand vous auriez d'aussi habiles Généraux, des troupes aussi choisies, des armées aussi fortes, d'aussi grandes réserves d'argent & de munitions, qu'en avoient les quatre Princes dont j'ai parlé: instruit par leur exemple de la triste fin où aboutissent les guerres en apparence les plus heureuses, vous devriez craindre sagement de vous y engager sans nécessité. Combien à plus forte raison devez-vous craindre dans l'état où sont les choses? Ce que vous avez d'Officiers ne sont pas comparables à ceux qu'ils avoient. Les trésors & les greniers publics sont presque épuisés. A peine y a-t-il de quoi payer aux Officiers de tout l'Empire les appointemens ordinaires. Les largesses qui se faisoient au *Nan kiao* (a), qui étoient d'un usage si ancien, sont depuis long-tems retranchées.

Quelque habile que vous soiez, il me paroît que de remuer dans de telles circonstances, est une chose bien dangereuse. Les maladies suivent la dizette, & l'augmentent. Les brigands de l'Est & du Nord vous voyant occupé ailleurs, recommenceront leurs courses. Si, quand vous serez bien engagé dans la guerre que vous commencez, les peuples sur-chargés dont il faudra bien exiger de nouveaux subsides, perdent à la fin patience, & se joignent aux brigands, ou les imitent: vous voilà réduit au triste état où étoit l'Empire, lorsqu'après les conquêtes de *Chi hoang*, un bandi, un homme de néant en se révoltant, mit tout en désordre, & fit périr la dynastie *Tsin*.

J'ai de l'âge, j'ai l'honneur de servir V. M. depuis long-tems: mon zèle qui a toujours été sincère, & qui croît chaque jour, fait que je passe les nuits sans dormir, & souvent, au milieu même de mes repas j'éclate en soupirs, & je fonds en larmes. C'est une maxime reçue, qu'avant que de s'engager à quelque chose d'important, il faut examiner si ce qu'on médite s'accorde ou non avec les intentions de *Tien*. S'il y est conforme, il réussira: s'il ne l'est pas, il ne peut réussir. Les signes ordinaires par où le Prince peut juger si *Tien* est favorable ou non aux desseins qu'il forme, sont d'une part le réglement des saisons, la fertilité, l'abondance, & d'autres événemens de cette nature: d'autre part, le dérangement de l'univers, la dizette, la famine, & semblables calamitez. Or, toutes ces dernières années, rien que d'effrayant: éclipses de soleil, phénomènes extraordinaires dans les astres, tremblemens de terre, inondations, sécheresses, maladies populaires. Tout cela se succède sans interruption, & je crois qu'il est mort, à fort peu près, la moitié de vos sujets. Vous pouvez, ce me semble, juger sur tout cela, si le cœur de *Tien* est favorable à vos entreprises, & conclure qu'il ne l'est pas.

Cepen-

(a) C'est-à-dire au fauxbourg du Midi, où se faisoit la cérémonie solennelle en l'honneur du *Cbang si* ou suprême Empereur: tems auquel on traitoit les vieillards, & on faisoit d'autres largesses.

Cependant V. M. ne veut point abandonner son dessein : elle s'engage de plus en plus. Je vous avoue que cela m'étonne, & m'afflige également. Un fils qui a offensé pere & mere, pense-t-il à les appaiser ? Plus posé, plus assidu, plus docile, & plus respectueux qu'il étoit avant sa faute, il fait sentir qu'il la reconnoît, & qu'il s'en repent. Moyennant cela on la lui pardonne. Mais si ce fils, au lieu de penser à rentrer en grace, s'émançoit encore à troubler toute la maison, à gronder ou battre les domestiques en présence du pere & de la mere, une telle conduite seroit-elle propre à les appaiser ? Ce fils mériteroit-il qu'on lui pardonnât.

Rappelez-vous donc, je vous en prie, les tems passés. Examinez ce qui a fait fleurir ou périr les dynasties précédentes. Sur-tout faites une attention particulière aux volontés de *Tien* & aux signes qu'il vous en donne. Renoncés à vos projets de guerre. Appliquez-vous à entretenir la bonne intelligence avec les États voisins : à faire régner le bon ordre & l'abondance dans votre cour & dans tout l'Empire : à rendre heureux vos sujets & à bien affermir par là votre maison sur le trône. Si je vois ce changement, je ferois après cela les yeux sans regret, & fallût-il périr dans un boubier, je mourois content.

*Kao t'fou* Fondateur de la dynastie *Han*, avoit acheté l'honneur du trône par la défaite de plus d'un prétendant brave & puissant. *Quang vou ti* Restaurateur de la même dynastie, avoit livré, pour la rétablir, bien des combats, & remporté autant de victoires. Cependant *Kao t'fou* fut le premier à faire la paix avec les nations du Nord. *Quang vou ti* reçut avec plaisir & reconnaissance les propositions qui lui furent faites par les voisins de l'Occident. Est-ce que ces deux Empereurs manquoient de courage, ou d'habileté en fait de guerre ? Non, sans doute : mais la longue expérience qu'ils avoient, leur faisoit prévoir de loin, & prévenir sagement de fâcheux revers. V. M. au contraire tranquille au fonds de son palais, prononce sans hésiter : qu'on attaque celui-ci : qu'on extermine celui-là. Peut-être suis-je trop timide : j'avoue que cette confiance me paroît bien excessive. Mais hélas ! que fais-je moi ? Quand on veut dissuader quelque chose au Prince, il faut prendre bien son tems, attendre qu'il en soit à demi dégoûté lui-même : alors on y peut réussir aisément. Mais entreprendre d'arrêter la passion d'un Prince, lorsqu'elle est dans sa plus grande force, c'est tenter une chose bien difficile. Cela est encore plus vrai de ce qu'on appelle ambition, passion de vaincre, d'acquérir de la gloire. Ces passions ont un grand empire sur les cœurs. Quiconque en est possédé, fut-ce un petit Lettré habillé de toile, tandis que la passion dans la plus grande force lui échauffe l'esprit, il est bien difficile de l'arrêter. Oui, dans le fort d'une passion, pour écouter avec patience celui qui s'y oppose, pour faire céder ses propres vûes aux avis d'autrui, pour en distinguer l'utilité & la justice, pour s'y rendre enfin malgré ses plus violens desirs : il faut de ces grandes ames, qu'une pénétration, une sagesse, & une modération supérieure beaucoup au-dessus du vulgaire.

V. M. toujours passionnée pour la guerre, y est maintenant plus échauffée que jamais. Je le vois, & si j'ose malgré cela vous en dissuader par ce

discours: c'est, 1°. parce qu'ayant l'honneur de vous connoître, je n'ai garde de vous confondre en ce qui s'appelle modération & grandeur d'ame, avec le commun des Princes. C'est en second lieu, parce que je ne doute pas que dans la suite V. M. ne se repente vivement d'avoir suivi cette passion, & ne sçache alors bien mauvais gré à ceux qui ayant l'honneur de l'approcher, ne lui auront pas fait sur cela le moindre mot de remontrance. C'est enfin, parce qu'étant vieux, & prêt d'aller trouver dans l'autre \* monde le feu Empereur votre pere, je veux prévenir le reproche qu'il me feroit, si je m'étois tû comme les autres. Pensez-y, grand Prince, & pardonnez-moi ma témérité.

## M É M O I R E D E S O U C H É

*sur le Gouvernement.*

Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

**L**E mémoire est long: j'en traduirai quelques articles entiers, & je ferai un extrait de quelques autres.

On le dit, & il est vrai: quoique, pour bien gouverner dans un tems de troubles, il faille s'y prendre autrement que quand tout est tranquile: il y a cependant pour chacun de ces divers tems certaines régles assés connues. De-là vient qu'un sage Prince, ou un habile Ministre qui voit naître quelque embarras, s'en afflige sans se troubler, Il sçait ce qu'il a à faire en ces occasions. Si c'est une inondation ou une sécheresse qui réduit les peuples à l'indigence, qui les oblige de se disperser, & ensuite de se réunir pour piller & voler de côté & d'autre: on sçait que ce qui pressé alors, c'est de fournir aux peuples le nécessaire, & que c'est le moyen d'entretenir la paix. Si c'est quelque sujet rebelle, qui voudroit partager l'Empire, & qui est à la tête d'une armée, on sçait que ce qu'il y a à faire, c'est de lui opposer au plutôt de bonnes troupes. Si c'est quelque ingrat favori, qui abuse des bontez du Prince, qui usurpe l'autorité, qui se fait le maître des vies & des fortunes, sans la participation du souverain: on sçait qu'il n'y a qu'à lui faire au plutôt son procès, & le punir comme il le mérite. Si ce sont les barbares du voisinage qui font des excursions sur nos terres: il est clair qu'il faut pourvoir à la sûreté des frontières. Ces troubles de différente espèce traînent après eux bien des maux? mais enfin ils sont sensibles ces maux, on les voit, on connoît leur cause: par là on est en état d'y apporter un remede convenable.

Ce qu'il y a de fâcheux & d'embarassant, c'est lorsque dans un Etat, sans qu'aucune de ces causes paroisse, on ressent presque tous les effets qu'elles ont coutume de produire: on ne sçait où tourner ses vûes, & l'on attend, pour ainsi dire, les bras croisez, quelque grande révolution. Voilà, ce me semble, où en sont aujourd'hui les choses.

II

\* Le Texte dit sous la terre.

Il y a près de cent ans (a) que l'Empire, à proprement parler, n'a point eu de guerre. Aussi dit-on des merveilles de ce gouvernement pacifique. Dans le fond pourtant ce n'est qu'un beau nom. Réellement il s'en faut bien que le corps de l'Etat ne soit sain & tranquille. Il y a de l'agitation & de l'inquiétude, qui le font souffrir, & le mettent même en danger: mais on n'en voit point les principes. Il n'y a ni inondations ni sécheresses. Les peuples cependant le plaignent, gémissent, & murmurent, comme dans les plus grandes stérilités. Il n'y a point de rebelle qui ait entamé l'Empire, & qui en partage les revenus: ces revenus cependant paroissent ne pas suffire. Il n'y a point à la cour de favori trop accrédié, qui abuse de son pouvoir. Cependant on ne voit point régner entre le Prince & les premiers Officiers, cette belle correspondance si essentielle au gouvernement: & conséquemment dans tout l'Empire, on ne voit point que les Magistrats & les peuples s'aiment. Les barbares du voisinage ni ne font pas fait depuis bien du tems la moindre irruption sur nos terres. Cependant en divers endroits de nos provinces on remarque assez fréquemment de l'allarme. Oüi, je le répète, voilà aujourd'hui où nous en sommes: & rien, à mon avis, de plus embarrassant & de plus fâcheux.

Un Médecin visite des malades ordinaires: il leur tâte le pouls: il examine leurs visages, leur gestes, leurs voix. Suivant les règles de l'art & l'expérience qu'il a, il décide si le mal vient du froid, du chaud, ou du conflit de l'un & de l'autre. Il a ses règles pour cela, rien ne l'embarrasse. Mais on lui présente un malade d'une autre espèce. C'est un homme qui, sans aucune cause apparente, sent cependant qu'il est mal. Il mange, il boit, il agit même à peu près comme à l'ordinaire: & quand on lui demande où est son mal, il ne peut le dire: son pouls n'est pas d'un homme sain: mais il n'a aussi rien de bien marqué. Si le Médecin qui voit ce malade, est un Médecin du commun, il dira bagatelle, ce n'est rien. Si c'est un *Pien tsi* \* ou un *Tsang kong*, il sera surpris & allarmé. Il sentira qu'un mal de cette nature a de profondes racines, & qu'autant qu'il est difficile de les découvrir, autant sera-t-il difficile de les extirper. Il concevra que les remèdes ordinaires n'y pourront rien, & il pensera sérieusement à la manière de traiter un tel malade.

Je vois aujourd'hui nos Lettrez, qui rapelant plusieurs traits de l'histoire des *Han* & des *Tang*, & les enfilant le mieux qu'ils peuvent avec des textes de nos anciens livres, en composent des mémoriaux avec soin. Ils croient par-là remédier aux maux du tems. Mais ils font, à mon sens, bien loin de leur compte. Nos maux sont de telle nature que je n'y vois qu'un remède: c'est que le Prince chef de l'Etat, se secouant lui-même, pour ainsi parler, & se réveillant de l'assoupissement où il est, fasse sentir à

tous

(a) Ce Mémoire de *Sou ché* est antérieur à la pièce précédente. J'ai déjà averti que dans le livre d'où l'on tire ces pièces, on ne suit pas exactement l'ordre dans lequel elles ont été traitées.

\* Deux célèbres Médecins dans l'antiquité.

Suite des  
Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

tous les membres de ce grand corps sa nouvelle activité: afin que tous sentent qu'il agit, & qu'ils doivent agir sous lui.

Quand j'examine dans l'histoire la décadence des *Han* occidentaux: je trouve que ni la tyrannie, ni la débauche, n'y eurent aucune part. Les Princes, sous qui elle arriva, n'avoient point ces vices: mais ils étoient d'une paresse & d'une indolence extrême. Ils aimoient si fort leur repos, que, pour s'épargner les soins & le travail de quelques mois ou de quelques années, ils expoisoient l'Etat & leur maison à des malheurs de plusieurs siècles. Le Prince est dans l'Etat ce que le ciel est dans cet univers. *Tchong\* tchi* commentant le livre *Y king*, & parlant des propriétés du ciel, fait sur-tout remarquer son activité constante, son mouvement sans interruption. En effet, c'est cette action si constante & si réglée, qui maintient en état ce bas monde. Le soleil & la lune qui sont la lumière, les autres astres qui sont ses ornemens, les tonnerres qui sont comme sa voix, les pluies & les rosées qui sont comme ses bienfaits: tout cela, dis je, sont des effets de l'action & du mouvement. Et si le ciel étoit sans action & sans mouvement, je crois que cette masse immobile se corromproit elle-même, & ne pourroit subsister long-tems: bien moins pourroit-elle influencer sur tout le reste.

Si notre Prince, sur ce modèle, prenant un heureux essor, se monroit un de ces jours brillant d'une lumière toute nouvelle: & qu'armé d'une fermeté heureusement redoutable, il fit bien connoître à tous ses sujets, qu'il ne veut pas porter en vain le titre de souverain: & que pour le bien de l'Empire qui lui est soumis, il veut agir & qu'on agisse: aussi-tôt ce qu'il y a de gens éclairés s'empresseroient à l'aider de leurs conseils: ce qu'il y a de gens de courage se présenteroient pour le servir aux dépens de leur propre vie: ce seroit à qui seconderoit le mieux l'activité du souverain, & tout dès-lors deviendroit possible. Mais tandis que le Prince ou indolent ou irrésolu, ne laisse point voir ce qu'il veut, ou plutôt laisse assez voir qu'il ne veut rien: ses Officiers fussent-ils des *Liu*, des *Tsi*, ou des *Ki*, que peuvent-ils faire? C'est pour cela que je commence ce mémoire par demander dans le souverain de l'activité, & une volonté déterminée à régner réellement, & à gouverner son Empire. J'exposerai dans les articles suivans ce qui me paroitra le plus essentiel pour le faire avec succès.

*Sou ché*, après avoir blâmé les Princes, qui, pour quelques inconvéniens changent aisément les loix & les réglemens établis, dit:

Ceux qui donnent des conseils, sont des Lettrez d'une érudition pédantesque, qui se fondent, en les donnant, sur quelque exemple particulier de l'antiquité. Pour moi, bien que dans nos loix, telles qu'elles sont aujourd'hui, je crois voir quelque défaut: ce n'est pas de là, ce me semble, que vient le mauvais succès du gouvernement: c'est du choix des gens qu'on met en place. Il en est des loix & des réglemens dans un Etat, comme des cinq sons dans la musique: dans les combinaisons des cinq sons avec les six

*Liu*,

\* C'est Confucius.

*Liu*, il ne peut manquer de s'en trouver qui soient d'un tendre lascif. De même quelques loix & quelques réglemens qu'on fasse, il s'y trouvera toujours des inconveniens. Nos anciens sages le voyoient bien : aussi leurs loix & leurs réglemens se réduisoient à un très-petit nombre. Pour le reste ils comptoient sur la sagesse & sur la vertu des gens qu'ils mettoient en place. Le Prince doit apporter tout le soin possible à bien choisir son premier Ministre : mais après cela il doit avoir une vraie confiance en lui, & l'en bien convaincre. Si le Ministre sent que son Prince se rend impénétrable à son égard, il fera dès-lors timide & sur la réserve : on ne profitera qu'à demi de ses talens, & rien de grand ne se fera.

Suite des  
Maximes  
de Gouverne-  
ment.

Cela est d'autant plus nécessaire aujourd'hui, que si un Ministre veut remettre les choses sur un bon pied, il y trouvera de grands obstacles dans cette lâche indolence, qui a gagné tous les membres de l'Etat, qui fait qu'on ne pense qu'au jour présent, & qu'on s'inquiette peu de l'avenir. Il faut qu'un Ministre en ces circonstances, ait le courage de s'élever au-dessus des idées communes, & de bien des usages mal établis. Il ne peut le faire sans ouvrir un grand champ à l'envie, à la médisance, à la calomnie ? S'il ne voit à fond le cœur de son Prince, osera-t-il s'y opposer ?

Dans un autre article *Sou ché* dit : quand l'Empire n'est pas bien tranquille, & qu'il y a du mouvement, chacun profite de l'occasion pour faire valoir ses talens. De là il arrive assez souvent, que ceux qui ont de la bravoure ayant divers intérêts, cherchent à se perdre les uns les autres, & ceux qui n'ont que de l'habileté, se détruisent & se supplantent plusourdement. Les partis peu à peu se fortifient, & achevent enfin de mettre le désordre & la confusion dans tout l'Empire. Quand la paix y est rétablie, un nouvel Empereur est instruit que les troubles passés ont été causés par l'ambition de certains gens d'un mérite plus qu'ordinaire. Pour éviter de semblables malheurs, il ne se sert que de gens naturellement doux, timides, sans ambition, mais aussi sans grande capacité. Que s'enfuit-il ? C'est qu'au bout de quelques années, s'il arrive le moindre embarras, le Prince n'a pas un homme dont il puisse rien espérer. Et quand rien n'arriveroit sitôt, du moins tout languit insensiblement, & le gouvernement devient si foible, que tout est à craindre pour l'Etat.

Les sages du premier ordre ont une méthode bien différente. Dans la plus longue & la plus profonde paix, ils savent tenir en haleine les esprits, & animer leurs sujets à faire chacun le bien dont ils sont capables. Ils ouvrent pour cela différentes routes conformes aux différentes inclinations des hommes. Chacun entre avec plaisir dans quelque-une, chacun agit, se remue, travaille, anime celui-ci par un motif, celui-là par un autre. Tous cependant en cela même servent le Prince & l'Etat. Ouvrir ainsi différentes voies, pour mettre en action vos sujets, c'est ce qui presse aujourd'hui, vous ne sçauriez commencer trop tôt. Tout ce qu'on peut vous dire de contraire, est facile à réfuter.

⁂ *Sou ché*, dans le reste de cet article réfute une maxime outrée sur la bonté & l'indulgence propre du souverain, & l'abus que quelques

Suite des  
Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

pedans faisoient de la doctrine du *Tchong yong* (a) mal entendue.

Dans un autre article *Sou ché* dit :

Prince, voici ce qu'on dit en général d'un Empereur : placé comme par emprunt au-dessus du reste des hommes : chargé d'étendre ses soins à des espaces comme infinis, pour y tenir tout dans l'ordre : (b) prospère-t-il ? rien de plus haut, rien de plus ferme. Vient-il un fâcheux revers ? rien de plus bas, rien de plus fragile : & ce passage d'un de ces états à l'autre, dépend souvent d'assez peu de chose. Ainsi un Prince vraiment sage & prévoyant, compte bien moins sur les moyens qu'il a de se faire craindre, que sur ceux qu'il prend pour se faire aimer. Quelque soin qu'il ait de maintenir son autorité, & quelque bien établie qu'elle lui paroisse, ce n'est point sur ce-la principalement qu'il fonde sa confiance, c'est sur le cœur de ses sujets, & sur ce qu'il sçait en être trop aimé, pour qu'aucun d'eux puisse se résoudre à lui manquer de fidélité. Il s'assure immédiatement par lui-même du cœur de ceux qu'il employe : & ceux-ci par une conduite pleine de sagesse & de zèle, lui assurent le cœur des peuples. Voilà ce qui fait en effet sa sûreté dans sa suprême & dangereuse élévation. Celui qui fonde cette sûreté sur son nom d'Empereur, ou sur son pouvoir souverain, ou sur le bon état où il croit par lui-même avoir mis les choses, celui-là, dis-je, pourra peut-être se maintenir quelque tems, s'il n'arrive point d'affaires difficiles : mais se trouve-t-il tout-à-coup dans quelque embarras ? il ne trouve nul attachement dans ceux qui le servent. Ils sont tous à son égard comme gens, qui par hazard se rencontrent sur quelque route. Se présente-t-il un double chemin ? Ils se saluent pour la forme, se quittent assez froidement, & vont chacun de leur côté.

Voilà ce qui arrive aux Princes trop *fiers*, qui n'ont sçu que se faire craindre. Se trouvent-ils dans l'embarras ? Ils cherchent en vain quelqu'un qui les aide. Personne ne se présente : & cela pour deux raisons. La première, parce que le Prince n'est point aimé. La seconde, parce que sa fierté & ses hauteurs ayant éloigné de sa cour les gens du plus grand mérite, & ayant toujours tenu tous les autres dans la crainte & dans la réserve, personne n'est accoutumé à manier ce précieux (c) vase, & dans un tems de trouble & d'agitation, chacun évite de s'en charger. . . .

De-là *Sou ché* conclut que le Prince, bien loin de tenir ce vase toujours fermé, doit faire en sorte que bien des gens s'accoutument à le manier : c'est-à-dire, faire entrer dans le gouvernement le plus qu'il se peut, de gens capables, & donner lieu à chacun d'exercer les talens qu'il a. . . . Il se plaint de ce que souvent les Empereurs se rendent trop inaccessibles, tant par la fierté & la hauteur avec laquelle ils traitent leurs Ministres & leurs

(a) C'est le texte d'un ancien livre, *du vrai milieu*.

(b) Le Chinois dit mot-à-mot : prospère-t-il ? C'est le mont *Tai*. Ne prospère-t-il pas ? C'est un œuf sous un poids énorme.

(c) C'est-à-dire l'Empire & son gouvernement.

leurs plus grands Officiers, que par l'embaras de cent cérémonies trop humiliantes & trop incommodés. Il montre que ce qu'il y a eu de plus grands Empereurs dans l'antiquité & dans les tems postérieurs, en ont usé autrement. Il est vrai, dit-il, que l'antiquité recommande aux souverains une gravité digne d'eux, & une attention continuelle sur leurs actions & sur leurs paroles. Mais il est vrai aussi que certains Lettrez peu judicieux, en abusant des textes anciens, nourrissent l'orgueil des Princes. . . . . Ce qu'il voit, dit-il, de plus pressé dans l'état d'indolence & de paresse, où sont tous les membres de l'Empire, c'est que Sa Majesté qui en est le chef, se réveillant, & se renouvelant elle-même, donne le mouvement à tout le reste. Il propose en particulier cinq articles en ces termes.

1°. Les Ministres & les grands Officiers de guerre sont sans contredit après le souverain, ceux de qui dépend le plus le bonheur ou le malheur des Etats. Il me semble que V. M. devroit les appeler souvent en sa présence, & raisonner avec eux sur les affaires. Ces conseils fréquens qu'elle tiendroit, produiroient de bonnes vues : du moins V. M. en tireroit cet avantage, qu'elle connoitroit à fond ceux dont elle se sert.

2°. Les *Tai tcheou* (a) *tse*, ce sont ceux à qui vous confiez le soin de vos peuples dans les provinces. Il seroit bon que quand ils changent, ou pour aller ailleurs, ou pour se retirer, ils fussent obligez de venir cour, & que V. M. eût un tems pour les admettre, & pour les interroger sur les coutumes & les mœurs du lieu qu'ils quittent, sur les affaires les plus embarrassantes qui s'y trouvent, sur ce qui leur a le plus servi à s'en tirer. Outre que ces connoissances pouvoient vous être très-utiles, vous découvriez par-là les vrais talens des Magistrats.

3°. De tout tems nos Empereurs ont certains Officiers réglez, dont l'emploi est de les entretenir utilement, de leur lire & de leur expliquer nos *King*. Depuis long-tems cela s'omet si facilement, ou se fait si mal, qu'on n'en tire aucun profit. Rien cependant de plus sagement établi & de plus utile, s'il se pratiquoit comme il faut. Je voudrois donc que V. M. au lieu de nommer ces Officiers, comme elle fait, sans grand choix & précisément pour la forme, choisit des gens propres à cette fonction : & qu'eux de leur côté, sans se borner à une froide & ennuyeuse leçon des *King*, sçussent, à l'occasion de ces textes, entretenir V. M. de tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus utile dans l'histoire de tous les tems.

4°. Quand parmi les avis ou les mémoires qui nous viennent des provinces, il s'en trouve qui pour le fond & pour la forme sont au-dessus du com-

(a) C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Tchi fou*, premier Officier d'une ville du premier ordre pour le civil. Il y a toujours dans son ressort plusieurs villes du second ou troisième ordre, quelquefois plus, quelquefois moins, dont les Officiers lui sont subordonnez.

Suite des  
Maximes  
de Gouverne-  
ment.

commun, il seroit bon que V. M. appellât en tout celui qui en est l'auteur : qu'elle lui fit des questions, qu'elle lui marquât de la bonté, & lui donnât quelques louanges, ne fût-ce que pour l'amuser, & lui inspirer plus de liberté à vous donner dans les occasions des avis utiles.

§. Quoique les plus bas Officiers ne communiquent pas d'ordinaire immédiatement avec le Prince, il me semble dépendant que si V. M. instruite par des voies sûres, que tel d'entr'eux fait bien son devoir, l'appelloit tout-à-coup, sans qu'on sçût pourquoi, témoignoit être instruite & satisfaite de sa conduite, & lui donnoit quelque marque de ses bontez, non-seulement il n'y auroit pas d'inconvénient : mais ce seroit un bon moyen pour inspirer des sentimens d'honneur & de vertu à ceux de son rang. Ils sont en nombre : & vû leurs appointemens modiques, & la distance énorme où ils se croient du souverain, ils peuvent aisément se négliger. Eux & tout l'Empire verroient par-là quelle tendresse V. M. a pour ses peuples, quelle attention elle a sur ce qui peut contribuer à leur bonheur, quel cas elle fait du mérite & de la vertu, en quelque rang qu'ils se trouvent, & ce seroit, ce me semble, un nouveau moyen, outre ceux qui sont réglez par les loix, d'augmenter le nombre des bons Officiers, & de diminuer celui des méchans.

Dans un autre article le même *Sou ché* dit :

Quand on n'envoie à la cour aucune requête, & qu'en effet dans tout l'Empire il n'y a personne qui ait raison de se plaindre : quand il ne vient aucune supplique, & qu'en effet dans tout l'Empire chacun a tout ce qu'il souhaite, ou ce qu'il sçait pouvoir raisonnablement souhaiter : c'est l'effet du plus beau & du plus parfait gouvernement, & la plus éclatante preuve qu'on puisse avoir de la sagesse supérieure, & du parfait désintéressement de ceux qui gouvernent. Est c'est ce qui se vit autrefois sous les heureux régnes des grands Princes *Yao* & *Chun*. Que si l'on ne peut venir à bout de faire cesser toute accusation & toute supplique, il faut du moins faire en sorte que ces procès & ces requêtes s'expédient promptement & sans délai, que les Officiers des provinces ne sentent point une distance énorme d'eux à la cour, & que le plus petit peuple trouve un facile accès auprès des Officiers des provinces.

L'homme, par exemple, a un cœur & deux mains : sent-il quelque douleur, ne fût-ce qu'une démangeaison en quelque endroit : quoique le mal dans le fond ne soit pas considérable, ni capable d'alarmer, les mains ne manquent point de se porter à l'endroit qui souffre : elles le font même très-fréquemment. A chaque fois qu'elles s'y portent, est-ce par un ordre exprès & formel du cœur ? Il n'est du tout point besoin d'un ordre ainsi réfléchi & bien marqué. Car comme le cœur agit naturellement & habituellement pour tout le corps, les mains sont aussi naturellement accoutumées à suivre les inclinations du cœur. Ainsi vont les choses dans un Etat qui est gouverné par des sages du premier ordre. Un amour tendre & sincère unit tellement le chef avec tous les membres, & tous les membres avec le chef, qui est l'Empereur, que leurs maux & leurs dangers grands & petits  
leur

leur font communs, & que le fecours mutuel qu'ils se donnent est très-prompt. C'est ce qu'on ne voit point aujourd'hui.

Quelqu'un qui se trouve dans l'oppression, ou dans un besoin pressant, porte-t-il ses plaintes, ou expose-t-il ses droits à la cour? C'est comme s'il s'adressoit à *Tien* ou à *Kouei chin*: il ne voit point venir de réponses. Les Ministres & les autres grands Officiers n'examinent point par eux-mêmes les choses à fond: ils s'en reposent sur des subalternes. Ce sont communément des ames basses & intéressées, qui ne font rien qu'à prix d'argent: leur donne-t-on? On est expédié en moins d'un jour. Vient-on à eux les mais vuides? Ils font traîner l'affaire une année entière. Demandez-vous les choses du monde les plus justes & qu'on ne peut vous refuser? On trouve moien de vous les faire bien attendre pour vous obliger à les acheter. Enfin pour les moindres bagatelles il faut de l'argent, ou rien ne finit.

Sous quelques dynasties précédentes, il y eut des tems où les loix mal digérées, & peu en vigueur, donnoient lieu aux friponneries & aux injustices. Aujourd'hui que cette porte est fermée, on en ouvre une autre. On trafique des loix mêmes. Veut-on qu'un homme ait tort? On cherche dans l'étenduë de nos loix quelque article, auquel on puisse, sous quelque spécieux prétexte, reduire son affaire, & le condamner. Veut-on favoriser un autre, dont on est grassément païé? Quelque mauvaise que soit l'affaire, on la tournera de maniere, que, sur quelques articles de nos loix dont on la raprochera, on lui donnera gain de cause. On se plaint fort maintenant de la multitude des affaires. Ce n'est pas que réellement il y en ait plus, qu'il n'y en a eu en bien d'autres tems. C'est que les grands Officiers ne font ni laborieux, ni expéditifs: qu'ils se reposent de tout sur les gens qu'ils ont sous eux, & que ceux-ci les font traîner exprès, jusqu'à ce qu'ils en ayent tiré ce qu'ils prétendent. Par là les affaires s'accroissent de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, & l'on a peine à en voir la fin. Rendez vos Officiers laborieux & expéditifs: sans cela point de remede.

Une des choses que nos anciens Rois craignoient le plus, c'étoit que quelqu'un de leurs sujets ne perdit courage, ne désespérât de réussir, & n'abandonnât entièrement le soin de son honneur & de sa fortune. Ils sçavoient, ces sages Princes, que quand on en est venu là, on n'est point méchant à demi, & que communément l'on devient incorrigible. C'est pourquoi un de leurs plus grands soins étoit de faire en sorte, que leurs sujets toujours animez par le désir & l'espérance, ne se lassassent point de bien faire. Dans cette vûe ayant établi divers degrés de distinction, & divers emplois, auxquels étoient attachez des appointemens considérables: ils ne les donnoient qu'à des gens capables: mais ils n'en excluoiert personne, & ils animoiert au contraire tout le monde à y aspirer. Le chemin de ces honneurs & de ces emplois étoit ouvert à tous leurs sujets: ceux qui n'y parvenoiert pas, ne pouvoient s'en prendre qu'à leur lâcheté ou à leur foiblesse. Aussi voyoit-on dans tous les ordres de l'Etat, non-seulement une grande ardeur à bien

Suite des  
Maximes  
de Gou-  
verne-  
ment.

bien faire, mais encore une constance admirable à ne point se relâcher ou se démentir.

Mais encore quel fut donc le secret de nos anciens Princes, pour en pouvoir venir là? Le voici. Persez que le fils d'un Grand, quand il dégénère, n'a rien qui le mette avec raison, au-dessus du simple peuple: ils n'avoient égard uniquement qu'au mérite & à la capacité. Ils étoient si fermes que personne, de quelque naissance qu'il fût, ne pouvoit se promettre sans cela d'être avancé: Par-là ceux d'une naissance illustre avoient un frein à la licence qui leur est si naturelle, & s'efforçoient de se soutenir. Par-là dans les plus basses conditions, ceux qui se sentoient du mérite, avoient un aiguillon qui les excitoit. Par-là croissoit chaque jour dans tout l'Empire une généreuse émulation, dont les effets étoient admirables. O que ces anciens Princes l'entendoient bien! Dans la suite, on s'est écarté de cette méthode. Actuellement il y a certains emplois attachez aux personnes d'un certain rang: d'autres au contraire, quelque mérite qu'ils aient, ne peuvent parvenir aux mêmes emplois. On ne laisse pas d'avoir en vûe, comme autrefois, d'avancer les gens de mérite & de vertu: du moins on le dit. Mais je trouve qu'on s'y prend mal. Par exemple, c'est une chose aujourd'hui réglée. Un homme est-il passé *Tfeng* \* *ffè*? Le voilà sûr d'un emploi qui le rend également noble & riche. N'est-ce pas l'avancer un peu vite. Il a réussi dans ses compositions un jour d'examen: qui peut bien conclure de là s'il a du talent & du génie pour les affaires? Mais ce que je trouve encore pis, c'est qu'on ferme le chemin à ceux qui sont d'une certaine condition, ou qu'on leur assigne un terme, au-delà duquel ils ne puissent aller. Les Officiers des *Tcheou* (a) & des *Hien*, (b) s'ils sont une fois destituez de leur emploi, ne peuvent plus rentrer en charge. Ce sont autant de gens qu'on réduit à ne sçavoir que devenir, qui n'ayant plus rien à espérer ni à perdre, deviennent capables de tout, & nuisent beaucoup parmi le peuple. Tel d'entr'eux de son fond est honnête homme, à son mérite, & son talent: par malheur un accident lui arive, pour lequel il est cassé. Dès-lors plus d'emploi pour lui: la porte lui en est fermée pour toujours. C'est un homme qu'on desesperere, contre la maxime de nos anciens, & qu'on expose conséquemment à devenir très-méchant.

Je voudrois que quand ces Officiers sont cassez, à moins que ce ne soit pour certaines fautes trop grièves, & qui marquent un méchant homme, on leur procurât les occasions & les moyens de réparer leurs fautes: du moins qu'on leur laissât l'espérance de se pouvoir rétablir. Comme les bas Officiers des grands tribunaux de la cour sont gens dont on ne se peut passer: on a jugé, que pour n'en pas manquer dans ces postes, il étoit à propos de régler qu'après tant d'années de service, on leur donneroit des emplois dans les provinces. On a eu raison d'en user ainsi. Mais parce que

\* Degré de littérature.

(a) Ainsi s'appellent les villes du second ordre.

(b) Ainsi s'appellent celles du troisième ordre.

que ces Officiers font peu de chose pour la plûpart, on a cru devoir déterminer qu'ils ne pouvoient monter qu'à certain degré: de forte que, se trouvat-il parmi ces gens-là un homme du premier mérite, quelque long-tems qu'il vive & qu'il soit en charge, il ne parvient jamais aux grands emplois, ni aux grandes dignitez. Je trouve à cela de l'inconvénient: car enfin celui qui entre dans les charges, y cherche du moins en partie l'honneur & la distinction: si on lui ferme le chemin de ce côté-là, il n'a plus à espérer de ses services & de ses peines, que de devenir plus riche. Dès-lors il est naturel qu'il y pense tout de bon, & il est à craindre que cette passion devenue maîtresse de son cœur & y régnant seule, ne le porte à de grands excès.

Je dis à peu près la même chose de ces gens, qui moyennant une certaine somme fournie au trésor royal, obtiennent tel ou tel emploi, toujours avec cette clause, qu'ils ne peuvent monter plus haut. Il est naturel qu'ils pensent à faire valoir leur emploi le plus qu'ils pourront: & dès-lors il est à craindre qu'ils ne vendent la justice, & ne fassent souffrir les peuples. Je voudrois donc qu'on ne se servit point d'un homme, qu'on seroit, pour ainsi dire, obligé d'abandonner & qu'on expose ainsi à la tentation de s'abandonner soi-même. Je voudrois que, dès qu'on met quelqu'un dans les emplois, on lui laissât le chemin ouvert, pour parvenir, selon ses talens, son mérite, & ses services, jusqu'aux plus grands.

Un Prince vraiment éclairé ne se croit bien ferme sur le trône, qu'autant qu'il voit ses peuples bien affermis dans l'amour du bien, & dans un éloignement sincere de tout ce qui est injuste & déraisonnable. Ces peuples, qui sous nos trois fameuses dynasties ne s'écartoient jamais de l'obéissance & du devoir, pour quelque danger ou quelque intérêt que ce fût: ces peuples, dis-je, étoient-ils toujours animez ou retenus par quelque récompense, ou par quelque punition présente? Non. Mais leur cœur étoit établi dans le bien & dans l'amour de la justice: ils ne se pouvoient résoudre à rien qui y fût clairement contraire. Le froid, la faim, les ignominies, la mort, rien ne pouvoit leur faire oublier ce qu'ils devoient à leur Prince. Voilà pourquoi nos trois fameuses dynasties ont duré chacune si long-tems. Sous les dynasties suivantes, ce n'a plus été la même chose. On a vû les peuples assez fréquemment oublier leur devoir pour des intérêts modiques, négliger les ordres du souverain, au moindre danger qu'il falloit courir: donner presque en toutes choses dans l'artifice & la fourberie, éluder ainsi les loix les plus rigoureuses: enfin pleins d'averfion pour ceux qu'ils voyoient sur leurs têtes, se réjouir de leurs malheurs. Alors survenoit-il des inondations, des sécheresses, ou quelque autre calamité? S'élevoit-il quelque rebelle? Tout l'Etat étoit renversé, & l'Empereur se trouvoit sans peuples. Sur cela vos Lettrez de différens âges redifent tous la même chose. Sous nos trois fameuses dynasties, on pourvoyoit, disent-ils, à ce qui regardoit l'instruction des peuples. Il y avoit pour cela des écoles publiques & des exercices fréquens: les rits étoient en vigueur. Il y en avoit pareillement pour prendre le bonnet la première fois, pour les

Suite des  
Maximes  
de Gouverne-  
ment.

mariages, devant & après les funérailles. Cela s'est négligé dans la fuite : & voilà pourquoy les peuples en sont venus à ne rougir plus de rien. Ainfi parlent communément nos Lettrez. Mais moi, je remarque que dans de différens tems depuis nos fameufes dynasties, des gens de mérite & de vertu, soutenus de l'autorité des Princes, ont relevé ces écoles, rétabli ces exercices, remis ces rits en vigueur. Si donc cela suffisoit pour la conversion des peuples, on auroit dû voir revivre les mœurs de l'antiquité. Or on a vu tout au contraire, que les peuples en devenant plus polis, devenoient aussi assez souvent plus méchans, plus artificieux, plus trompeurs, plus jaloux, plus orgueilleux.

Cela me fait dire, tout peu éclairé que je suis, que ceux de nos Lettrez qui parlent ainsi, aiment l'antiquité sans la bien connoître, qu'ils n'en ont pas pénétré le grand secret, qu'ils savent en général que l'antiquité avoit une excellente méthode pour rendre les peuples vertueux en les instruisant, mais que ne distinguant pas ce qu'il y avoit de plus efficace, & ce qui en faisoit le fond, ils s'arrêtent à de beaux noms, ou tout au plus à de beaux dehors. Ils sont utiles ces dehors : sans eux les vertus, qui sont ce qu'il y a de solide, ont peine à se conserver long-tems. Mais si le Prince & ceux qui gouvernent, se bornent à ces seules apparences : les flatteurs & quelques Lettrez superficiels diront qu'on voit revivre l'antiquité, mais réellement il ne se fera aucun changement dans les mœurs : & ce beau nom de restaurateur de l'antiquité ne pourra se soutenir.

*You wang* ne fut pas plutôt devenu Empereur, qu'il fit aux peuples de grandes largesses d'argent & de grain. Par-là il fit connoître à tout l'Empire qu'il étoit exempt de cupidité. Il traita avec beaucoup d'honneur les gens de mérite & de vertu : par-là il fit voir qu'il n'avoit ni orgueil, ni fierté. Il donna des principautés aux descendans des anciens Princes. En cela sa bonté éclata. Il fit mourir *Fei lien* & *Ngou lai*. En cela parut sa justice. C'est ainsi qu'il faut s'y prendre. Voilà par où il faut commencer, quand on veut travailler avec succès à former, ou à réformer les mœurs des peuples. Tout le monde fut d'autant plus charmé de la conduite de *You wang*, que sous *Tcheou* son prédécesseur, on n'avoit rien vu que de très-contraire. Cela lui gagna tous les cœurs. Il y fit renaître la fidélité, le zèle, le désintéressement, la pudeur, & la honte de mal faire. Après quoi, pour enrichir & orner un si beau fond, vinrent les rits, la musique, les écoles, & les leçons publiques, les exercices de l'arc, les repas solennels à certains tems, les cérémonies du bonnet, des mariages, de devant & après les funérailles : tout cela fut réglé & s'observa. Cet extérieur frappant les yeux, réveilloit & entretenoit dans le cœur les sentimens de vertu : & rien n'étoit plus charmant que de voir comment chacun se faisoit un plaisir de remplir ses devoirs.

Depuis les *Tsin* & les *Han*, on a compté presque uniquement sur la contrainte des loix, & sur la rigueur des Officiers. On en a fait le fort du gouvernement, sans s'embarasser beaucoup d'inspirer l'amour du devoir & de la vertu. Aussi depuis mille ans & d'avantage, l'artifice, l'intérêt, la

cupidité, ne font qu'augmenter dans le cœur des peuples: ils ne sçavent plus en rougir. Quand nos Lettrez veulent rappeler ce qu'ils nomment l'antiquité, en rétablissant certains dehors de cérémonies & de musique: tout ce qu'ils y gagnent, c'est que les peuples voyant leurs évolutions & leurs courbettes, se mettent la main sur la bouche, & dans le fond étouffent de rire: ou bien ils le regardent les uns les autres comme étonnez & font sentir par leur contenance, qu'une telle musique ne leur plaît gueres. Cela étant, peut-on espérer de les ramener précisément par cette voie à l'amour de la vertu, & à l'horreur pour le vice? Pour moi, je crois qu'il faut prendre une autre méthode. Pour leur inspirer les vertus qui sont le fond & l'essentiel, il faut leur en donner l'exemple comme fit *You wang*, & sur-tout commencer par celles qu'il importe le plus aux peuples que le Prince ait, & qu'il importe le plus au Prince qu'ayent ses sujets. Par exemple, si les peuples ne sçavent ce que c'est que fidélité & bonne foi, le moyen que la paix & le bon ordre puissent long-tems subsister. Si les peuples ignorent entièrement ce qu'on appelle généreuse équité, constance: le moyen qu'ils demeurent unis dans les dangers! Enfin, si dans les tems les plus tranquilles, les peuples ne pensent qu'à tromper la vigilance de ceux qui les gouvernent: si au premier embarras où ils voyent le Prince, ils sont disposés à l'abandonner: on ne peut pas se flater d'avoir le secret de l'antiquité pour la conversion des peuples, on en est bien éloigné. On peut dire au contraire, que les choses en étant là, s'il n'arrive pas de grandes révolutions, c'est un pur hazard, & un grand bonheur. Mais veut-on inspirer aux peuples la sincérité, la fidélité, la bonne foi? Le secret pour l'obtenir, c'est que le Prince & ceux qui gouvernent, soient eux-mêmes exacts à tenir parole aux peuples. Veut on inspirer un noble désintéressement, une généreuse équité? Le moyen le plus efficace, c'est que dans le Prince & dans ceux qui gouvernent, on ne voye plus de cupidité, de désir d'avoir, & d'accumuler.

Il y a du tems que voulant lever à l'Occident du fleuve jaune, des troupes dont on jugeoit avoir besoin de ce côté-là, on enrôla par familles presque tout ce qu'il y avoit de gens capables de porter les armes. Pour les engager à se faire soldats, on les assura par des déclarations publiques émanées de la cour, qu'on n'avoit recours à eux qu'en attendant, pour une nécessité pressante, à laquelle on ne pouvoit d'ailleurs assez promptement pourvoir, qu'ils ne serviroient pas long-tems, qu'ils retourneroient ensuite avec pleine liberté à leurs occupations ordinaires. Cependant, au lieu d'en user ainsi, bien-tôt après, pour s'assurer d'eux, on les marqua tous avec rigueur, & l'on n'en a pas congédié un seul.

Dans les années nommées *Pao yuen*, on fit faire divers mouvemens & différentes marches à toutes les troupes. On prit occasion de-là d'augmenter beaucoup les subsides. Ce n'étoit, disoit-on, que pour le besoin présent. Depuis il s'est écoulé bien des années, & ces charges subsistent encore. Quand on en use ainsi avec les peuples, le moyen de leur inspirer la

bonne foi, & de leur faire haïr tout artifice? Tirer des peuples beaucoup au-dessous de ce qu'on pouroit absolument faire, leur tenir parole même quand il est difficile de le faire, sont des maximes bien essentielles à ceux qui gouvernent: si l'on dit qu'elles ne sont pas praticables dans l'état où sont les finances: je répons que si l'on en use autrement, on pouroit bien y perdre au lieu d'y gagner.



*Discours de Sou tché, frere de Sou ché, où il prouve qu'un Prince doit connoître les différens caractères des hommes.*

Maximes  
de l'Édu-  
cation des  
Princes.

J'AI exposé ailleurs ma pensée sur l'art de bien gouverner: je ne répète point ce que j'en ai dit. J'ajoute seulement qu'un Prince qui veut y réussir, doit s'appliquer à bien connoître les divers génies, & les différens caractères des personnes qu'il employe: parce que tout le reste sans cela, devient assez inutile. Et c'est pour faciliter une connoissance si nécessaire, que je vais ramasser ici différens portraits.

Supposons aujourd'hui que notre Empereur n'a auprès de sa personne & dans les emplois, que des Officiers d'une sagesse reconnue, d'une probité à l'épreuve, & incapables de donner à leur Prince le moindre chagrin, en s'écartant de leur devoir. Il lui est cependant utile de sçavoir, & dangereux d'ignorer qu'il peut s'y en trouver d'autres, & que même parmi les gens de mérite, il y en a de caractère très-différent. Il y en a dont toute la passion est l'amour de la gloire: ils cherchent à se faire un nom. Les richesses ne les tentent pas: s'ils en ont, ils les abandonnent à leurs parens. Se présente-t-il un emploi qu'ils peuvent facilement se procurer? Bien loin de s'empreser pour l'obtenir, ils se font honneur de le ceder à d'autres qui leur sont inférieurs. Ce n'est pas qu'ils soient éloignés d'entrer dans les charges. Si le Prince les met en place, & les traite avec honneur & suivant les rites, ils en sont ravis. Mais s'il les traite avec moins de distinction: insensibles aux appointemens & à tout le reste, ils se retirent. Quelqu'un de ces gens-là est-il en charge? Rien de plus tempérament & de plus désintéressé: & cela pour se distinguer & s'élever au-dessus du commun des hommes. Si le Prince par estime s'empresse de se l'attacher par des avantages considérables, il en a honte, pour ainsi dire, & son cœur n'est pas content.

D'autres sont passionnez pour le bien. Les emplois leur plaisent par de gros appointemens. Ils profitent avec soin de toutes les occasions d'amasser, pour se mettre plus à l'aise eux & leur famille. Qu'on les enrichisse en terres, en maisons: on tire d'eux de grands services. Mais si le Prince pour les connoître mal, prétendoit se les attacher par des distinctions de  
pur

pur honneur, il se tromperoit. Ces gens-là ne s'en payeroient point, & ils feroient mécontents.

Vouloir toujours l'emporter, est un défaut considérable. Cependant comme il y a des gens de ce caractère, qui, d'ailleurs ont du mérite & du talent, si le Prince veut s'en servir, il doit se résoudre à les ménager, & à faire en sorte qu'on les ménage. Sans quoi faute de les bien connoître, ils se dépitent & se brouillent avec les autres.

Il y en a d'autres qui se haïssent mutuellement. Le Prince doit prendre garde à ne les pas faire servir ensemble. Tel sacrifiera à sa vengeance le succès de la plus utile entreprise. Celui-ci est d'une fermeté & d'une roideur inflexible. Il y a des occasions où il faut des gens de ce caractère : employez-les alors. Mais n'entreprenez point de les faire plier : ils rompent, & c'est les perdre. Celui-là, tout au contraire, est fort timide : ne forcez point sa timidité. Vos affaires en souffriroient. Il pourra vous bien servir, où il n'aura rien à craindre. C'est ainsi qu'un Prince doit étudier le caractère de ceux qui le servent, pour se les tenir tous attachez, & tirer avantage de leurs talens.

Mais il a besoin d'une attention encore plus particulière, pour découvrir & prévenir les méchans desseins qu'on peut former. Ceux qui pensent à se faire chefs de parti, sont communément d'une dissimulation extrême. Leurs démarches sont si subtiles, qu'il n'est pas aisé de les appercevoir. Quand ils veulent réellement agir d'un côté, ils paroissent tourner de l'autre. Ce ne sont que fausses attaques & contre-marches. On a vû des hommes de ce caractère dans les tems passés, qui vivant dans le fond à usurper toute l'autorité du Prince, bien loin de le contredire en rien, le servoient avec toute la complaisance & toute l'assiduité possible, étudioient ses inclinations, & lui procuroient avec soin les occasions de les satisfaire. Leur vû étoit de faire en sorte que le Prince livré à ses plaisirs abandonnât le gouvernement. Alors ils profitoient de l'occasion ? & sans que le Prince y prît garde, ils se faisoient adroitement de l'autorité qu'il avoit comme déposée entre leurs mains. Ainsi se comporta autrefois *Li lin fou*.

Au reste, quand une fois ces sortes de gens se sont emparez de l'autorité : dans la crainte continuelle où ils sont, que quelqu'un aussi habile ou plus puissant qu'eux, ne les supplante, tout leur soin est de penser aux moyens de se maintenir. Un de ceux qu'ils prennent d'ordinaire, est de former, ou de fomenter dans l'Etat divers partis. Par-là ils se rendent comme nécessaires : & ceux qui pouroient leur nuire, étant d'ailleurs occupez à se soutenir eux-mêmes, ceux-ci jouissent cependant du fruit de leur artifice. C'est encore ce que fit *Li lin fou*.

Ce ne sont pas seulement les Princes vicieux & déréglez, qui ont à craindre d'être ainsi surpris : Un Prince aime-t-il les gens de bien ? A-t-il de l'inclination & de la considération pour la vertu ? Il ne manque point d'ames basses qui en font trafic ? Comment cela ? C'est que, si l'on n'y prend bien garde, le vice déguisé paroît vertu, & la vertu défigurée paroît vice. Tel donc qui a ses desseins, sçait que son Prince fait cas de la vertu :

Suite des  
Maximes  
de l'Édu-  
cation des  
Princes.

aussi-tôt il en fait profession ouverte. Mais s'il la pratique quelque tems, on le voit bien-tôt se démentir. Dès que l'occasion le favorise, il passe au crime. C'est ce que sçeut faire en son tems le fameux célerat *Ché bien*. Quand ces gens ont bien lié leur partie, & qu'ils connoissent à fond le foible du Prince, ils en profitent. Ils le mettent entre deux extrémités, dont l'une est ce qu'ils prétendent : l'autre, quelque chose qu'ils sçavent bien n'être pas du goût du Prince, & ils le conduisent ainsi à leur but comme malgré lui. Tel a été l'artifice de bien des célerats des siècles passez. Tel fut en particulier celui de l'ambitieuse & artificieuse *Li ki*, quand, pour faire périr le Prince héritier de *Tsin*, elle demanda permission à *Hien kong* de le retirer.

Un Prince éclairé, qui a bien pénétré tous ces caractères, connoît dès les premières démarches les vûes qu'on se propose : & persuadé que plus on prend soin de les cacher, moins elles sont droites, il n'est jamais plus sur ses gardes, que quand il n'aperçoit point le motif qui fait agir ou parler. Sous le gouvernement de nos anciens Rois, on ne voyoit dans les emplois que des personnes d'une vertu reconnue : les autres étoient dans l'obscurité. Est-ce que parmi ces derniers il n'y en avoit pas quelques-uns qui cherchassent à s'avancer ? Il y en avoit sans doute : mais à peine se produisoient-ils, qu'on les pénétoit : de sorte que honteux & confus, ils se condamnoient eux-mêmes à la retraite : heureux, si ce que je viens d'exposer, peut aider tant soit peu mon Prince à distinguer sûrement les gens vertueux & capables, de ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre.

AUTRE DISCOURS DU MÊME  
SOU TCHÉ.

De la né-  
cessité à  
un Souve-  
rain de  
connoître  
ses Mi-  
nistres.

COMME un homme en crédit & en autorité a quelque espèce de ressemblance en certain point avec le favori ambitieux, le commun des hommes les confond : & la juste haine qu'on a pour l'un, s'étend ordinairement jusques sur l'autre. C'est que le commun des hommes ne regarde que l'extérieur, & n'examine point à fond les choses. L'un & l'autre font des coups hardis, qui donnent ou semblent donner atteinte à l'autorité du souverain. En voilà assez pour que le vulgaire surpris par les apparences, les confonde mal-à-propos. Pour moi, je mets entre ces deux espèces de gens une grande différence : & reconnoissant avec tout le monde que la seconde est une peste dans l'Etat, je crois au contraire qu'il est très-bon que l'Empire ne soit jamais sans quelqu'un de la première. L'homme accrédité, quand il s'en trouve, blâme plus sincèrement, & plus librement que personne, les excès de l'ambitieux favori : & les coups qu'il fait quelquefois, ne sont jamais tels, qu'un ambitieux & ingrat favori en puisse autoriser sa conduite. Un ambitieux qui abusant de

la

la faveur, veut usurper l'autorité de souverain, & n'en laisser à son maître que le nom: comment s'y prend-t-il? Au-dedans avec le Prince, rien de plus humble en apparence, rien de plus doux & de plus soumis. Tout ce que le Prince souhaite ou propose, le favori le trouve bon: bien loin de s'y opposer, il ne manque jamais de raisons pour l'appuyer. Le Prince séduit par ses artifices, le goûte de plus en plus. Il l'aime, tout indigne qu'il est de son amitié, il l'écoute volontiers: enfin toute sa confiance est en lui, & bien-tôt le souverain content de ce nom, abandonne à ce favori l'autorité toute entière. C'est alors que cet ingrat fait connoître à tout l'Empire le degré de faveur où il est monté. Il prend hardiment la balance en main, & décide sans hésiter de la vie & de la fortune des uns & des autres. Punitions, graces, tout vient de lui, comme s'il n'y avoit plus d'Empereur. Il détruit l'un, il élève l'autre: il n'y a que ses créatures en place: tous les Officiers grands & petits sont à lui, & s'empresstent à l'envi de devenir ses confidens. Voilà le favori devenu maître: l'Empire ne manque point d'en souffrir. Mais le mal est comme sans remède.

Voions maintenant ce que fait celui que j'appelle un homme de crédit & d'autorité. Qu'il y a de différence entre l'un & l'autre! Si le Prince, comme il arrive quelquefois, par un emportement de passion, veut s'engager mal-à-propos dans quelque folle entreprise, il s'y oppose avec droiture: & représente avec respect, mais en même tems avec force, les raisons qui peuvent l'en détourner. S'il arrive que le Prince, sans les détruire, & sans y avoir égard, s'obstine à ce que sa passion lui inspire, quoiqu'évidemment contraire à son honneur & au bien de son Etat: en ce cas, il laisse dire le Prince, & sans suivre ce que la passion lui fait ordonner, il prend le plus sage parti qu'il peut pour le bien commun de l'Etat, & pour l'honneur de son Prince, lequel étant revenu de la passion qui le troubloit, & voyant le tort qu'il se feroit fait, lui sçait alors très-bon gré d'avoir autrement disposé les choses. Il est clair que c'est l'Empereur qui doit être à la cour & dans tout l'Empire le premier mobile de tout. Mais le bien de l'Etat demande aussi qu'à la cour il ait un nombre d'Officiers respectables, qui se fassent un devoir & une occupation de veiller sans relâche au bien commun, qui ayant l'honneur d'approcher du Prince, soient incapables d'une complaisance lâche & intéressée, qui les fasse s'accommoder à ses passions: qui revêtus d'un emploi, dont les marques seules ont quelque chose de formidable, au lieu d'en faire parade par ostentation, s'en acquittent de telle sorte, qu'une crainte respectueuse retienne dans le devoir tout ce qui est au-dessous d'eux: & que le Prince tout supérieur & tout souverain qu'il est, sente cependant que tout ne lui est pas permis.

Voilà comme se comporte celui que j'appelle un homme d'autorité: conduite certainement bien éloignée de celle que tient un ambitieux favori: aussi leurs vûes sont-elles bien différentes. L'un cherche à se rendre maître & à s'enrichir. L'autre n'a en vûe que le bien commun & l'honneur du Prince. Tout l'Empire peut-il s'y méprendre? Je dis donc, que comme l'ambitieux favori est une peste: au contraire, il importe que l'Etat

tat ne soit jamais sans gens de crédit & d'autorité. Supposons qu'il n'y en ait point du tout : voilà le Prince abandonné à lui-même, dans les plus violens transports, & dans les affaires les plus critiques. Le moyen que l'Etat n'en souffre pas?

Supposons le Prince assez modéré, pour écouter des remontrances: qui lui en fera, s'il n'y a pas un homme de poids, de crédit, & d'autorité? Qui osera s'exposer à se perdre, en choquant le Prince, ou en se chargeant de l'événement d'une grand affaire. Il se trouvera toujours des gens, qui pour des bagatelles, dont le bon ou le mauvais succès importe assez peu, présenteront, pour se faire valoir, de fréquentes remontrances. Vient-il une affaire véritablement importante pour l'Etat? s'agit-il de sa ruine? Tous ces gens deviennent muets: chacun d'eux craint de se perdre. Quoi de plus fâcheux pour un Etat, & pour un Prince qui en est en même tems le maître & le pere!

Autrefois le Prince héritier de *Ouei* assembla des soldats pour prendre certain *Kiang tchong*, & s'en défaire. Le Roi *Vou ti* en grosse colere, met aussi-tôt des troupes en campagne contre son fils. On se rencontra, on se battit, mais fort mollement, & le Prince héritier se retira dans un pays voisin. Le Roi toujours animé grossit ses armées, & entreprend de détruire les Etats qui l'auront reçu. S'il y avoit eu alors à la cour un homme d'autorité & de crédit, tel que je l'ai représenté: que cet homme levant hautement la tête, eût eu le courage de s'opposer à l'emportement du Roi: eût fait reconnoître au fils la faute qu'il avoit faite: eût fait appercevoir au pere l'occasion qu'il lui avoit donnée: le Roi eût eu le tems de se refroidir: le fils eût pris les moyens d'appaiser son pere: tout se fût bientôt calmé. Mais hélas! quoique chacun vit ce qu'il falloit dire & faire, personne n'osa ni parler, ni agir. C'est qu'il ne se trouva pas alors dans tout le Royaume un homme d'autorité.

De tout cela, suivant mes foibles lumières, je crois pouvoir conclure que quiconque a véritablement à cœur les intérêts de l'Etat, doit regarder comme un vrai bien qu'il y ait quelqu'un de ce caractère, qui par une grande autorité & un crédit plus qu'ordinaire, retienne dans le devoir tous les Officiers de l'Empire, & qui, dans de fâcheux tems, puisse, pour le bien commun & celui du Prince, entreprendre avec zèle un coup hardi, & le soutenir sans se perdre. J'avoüe que, dans des tems heureux comme celui-ci, où tout l'Empire jouit d'une paix parfaite, on s'en pouroit (a) passer sans inconvenient. Mais, outre qu'il est de la sagesse, de se prémunir de loin contre des événemens fâcheux qu'on ne peut prévoir, tels gens sont toujours utiles dans un Etat.

Tien

(a) Ce discours est une espèce d'apologie en faveur de quelqu'un, contre le crédit & l'autorité duquel il y avoit des murmures.



*La premiere des années nommées Yuen yeou, des inondations extraordinaires causerent une grande stérilité dans les Provinces de Tche kiang & de Kiang nan. Sur l'avis qu'en donnerent les Officiers de ces Provinces, l'Empereur assigna, pour le soulagement de ses peuples (a) cent Ouan de Ris, à prendre sur ses Greniers: & vingt Ouan de deniers à prendre sur son Trésor. On chargea, selon la coutume, certains Officiers de conduire & de faire distribuer ces secours. A peine ces ordres furent-ils donnez, qu'on representa à l'Empereur que peut-être les Officiers des Provinces avoient trompé, & fait le mal plus grand qu'il n'étoit: qu'il y avoit d'ailleurs à craindre que les secours accordez ne fussent mal distribuez: qu'il seroit bon de députer de la Cour quelques Commissaires, pour vérifier jusqu'où alloient en effet les dégâts causez par les eaux: punir ceux qu'on trouveroit les avoir exagerez, & régler selon les besoins réels les secours qui conviendroient. En conséquence on presenta à sa Majesté un projet dressé pour cela. L'Empereur fit attention que Fan t'fou yu n'étoit point du nombre de ceux qui avoient fait les remontrances, quoique naturellement il en dût être par son emploi: il lui fit remettre ce Projet, lui ordonnant d'en dire son avis. Fan t'fou yu, après l'avoir lû, le rendit cacheté à l'Empereur, & y joignit le Discours qui suit.*

Moyens de  
soulager  
les Peuples  
d'un Etat.

**G**RAND Prince, je trouve que, sous la dynastie *Tang*, & une des années nommées *Ta li*, les inondations ayant été grandes en certain quartier, & les Magistrats en donnant avis à la cour: celui de *Ouei mou* fut le seul qui manda, que son district n'avoit presque point souffert. Il se trouva cependant, sur le rapport d'un *Yu sseè \**, qui fut député, que dans le territoire de *Ouei mou* les eaux avoient inondé plus de trois mille *King (b)* de terres labourables. Sur cela l'Empereur qui régnoit alors, poussant à bien des reprises de profonds soupirs: voilà qui est étrange, dit-il: un Magistrat est le pere des peuples: il est naturel qu'il exagère leurs besoins, pour leur procurer plus de secours. En voici un qui les dis-

simu-

(a) Un *Ouan* de ris, c'est dix mille *Tan*. Un *Tan* est le poids de cent ou de cent vingt livres.

\* Docteur attaché à la cour.

(b) Nom de mesure en arpentage.

simule: c'est un homme sans compassion. Sur le champ il le cassa de son emploi, & lui en donna un plus petit.

Une autrefois sous le règne de *Te t'fong*, les fleuves de *Kiang* & *Hoai* s'étant débordés, & ayant fait quelque ravage: *Lou tché* alors Ministre d'Etat, pria l'Empereur d'ordonner qu'on secourût les pays qui avoient souffert. L'Empereur ayant lû cette supplique, parut peu disposé à s'y rendre. Si sur ces avis, répondit-il, de quelque dommage qu'a souffert un pays, je me rends facile à faire des largesses: il est à craindre qu'on n'en abuse, & qu'on ne me trompe souvent par de faux rapports. *Lou tché* ne se rebutant point, fit instance auprès du Prince, & lui dit entre autres choses: Prince, ce que V. M. craint est réellement peu à craindre, vû l'état présent des choses. Le vice du tems, c'est la flatterie. Les Officiers de vos provinces touchent-ils dans leurs mémoriaux quelques points qu'ils croyent vous être agréables? C'est alors qu'ils exagèrent, & qu'ils ne peuvent finir. Ont-ils à vous donner quelque avis fâcheux? Ils sont d'ordinaire assez laconiques, ils diminuent plutôt le mal qu'ils ne l'augmentent: & il n'arrive que trop souvent, que sur des avis si pleins de ménagemens, l'on prend ici de fausses mesures. D'ailleurs de quoi s'agit-il? de quelques dépenses assez médiocres, qui vous attacheront vos sujets. Vaut-il mieux, par un excès de précaution, risquer de les refroidir à votre égard? *Te t'fong* se rendit à cette instance.

La septième des années nommées *Yuen bo*, l'Empereur *Hien t'fong* s'adressant à les Ministres: vous ne cessez de me représenter, leur dit-il, que l'année dernière les pays de *Tché* & de *Hoai* ont beaucoup souffert, d'abord des grandes crues d'eau, puis d'une longue sécheresse. Un *Yu scèè* qui en revient, dit que le mal n'a pas été grand. A quoi donc enfin m'en tenir, & quel parti prendre? *Li kiang* prenant la parole, répondit au nom de tous.

Prince, nous avons entre les mains tous les avis des Magistrats de ces deux contrées. Quand on les lit avec attention, il n'en est point où l'on ne sente que celui qui les donne, tremble pour soi, & craint que la cour ne lui fasse un crime de ce que souffre son peuple. Quelle apparence y a-t-il que des gens ainsi disposés, osent vous chagriner par de faux avis? Il est plus naturel de croire que ce *Yu scèè* dont V. M. parle, a dit en courtisan flatteur, ce qu'il a jugé pouvoir vous plaire. Je voudrois sçavoir quel est ce *Yu scèè*, pour le citer en justice, & le faire juger suivant les loix. Vous avez raison, reprit l'Empereur: ce qu'il y a de principal dans un Etat, ce sont les hommes: dès qu'on est averti qu'ils souffrent, il faut se hâter de les secourir. Les soupçons en ces occasions sont hors de saison. Ce que je vous ai opposé, m'est échappé mal à propos. Aussi-tôt l'ordre fut donné de secourir les pays qui avoient souffert.

Oiii, grand Prince, ce que craignoient nos anciens & sages Princes, étoit que quelqu'un de leurs Officiers ne leur laissât ignorer les misères des peuples: que d'autres, pour épargner les finances, ne les soulageassent qu'à demi: ou que, faute de capacité, ne le fissent pas à propos. Ce furent

Suite des  
Moyens de  
soulager  
les Peuples  
d'un Etat.

aussi ces maximes qui firent ainsi parler, chacun dans leur tems, *Lou tché* & *Li kiang*, ces deux grands Ministres. Aujourd'hui que ces deux provinces, les plus belles de votre Empire, qui fournissent plus qu'aucune autre aux dépenses de votre cour, & à l'entretien de vos troupes, sont dans une extrême dizette, pouvez-vous ne pas vous presser de les secourir? Là un grand nombre de vos bons sujets, comme autant d'enfans sans nourrice, réduits à l'extrémité, poussent des cris lamentables: ou trop foibles pour les pousser, attendent, la bouche ouverte, de quoi prolonger un peu leur triste vie. Vous qui êtes leur pere & mere, pourriez-vous n'être pas touché de leur misere? Voudriez-vous, par une épargne mal entendue, refuser de les secourir? Mes collegues disent: cent *Ouan* de ris, & ving *Ouan* de deniers, c'est beaucoup: pourvû que les Magistrats de chaque ville, suivant la répartition qui en sera faite par des commissaires, employent cela fidèlement pour fournir du ris (a) clair aux pauvres: on pourra passer avec ce secours, quand le mal seroit tel qu'on l'a exposé. Pour moi je soutiens que de toutes les manieres de subvenir à l'indigence des peuples, celle de distribuer ainsi du ris, est la moins (b) efficace & la moins bonne. Outre les autres inconvéniens, il faut pour ces distributions assembler les pauvres. De ces assemblées naissent des maladies contagieuses. Ces maladies augmentent la misere. Non, quand on est véritablement touché de ce que souffrent les peuples, on ne prend point cette méthode, on ne se borne point à ces demi secours.

Mes collegues disent encore que c'est la coutume des peuples, d'exagérer leurs pertes & leurs maux. J'avoue qu'en certaines années, quelque dérangement dans les saisons peut donner lieu à l'artifice, & quelques gens peu sinceres peuvent saisir l'occasion de faire valoir leurs prétendues pertes. Mais cela ne peut avoir lieu dans la conjoncture présente. Il ne s'agit point ici d'une année à demi bonne, à demi mauvaise, & d'une stérilité qui soit équivoque. Elle a été des plus grandes qu'on ait vûe. Les peuples obligez de quitter leurs domiciles, sont errans de côté & d'autre, réduits à la mendicité, & n'attendent que la mort: les soupçonner en cet état de contrefaire les misérables, vouloir douter de leur indigence: n'est-ce pas bien de la dureté?

On prie V. M. de nommer des commissaires, qui de la cour aillent sur les lieux: fassent mesurer les terres qu'on a pû labourer: parcourent toutes les villes & tous les villages: comptent les gens morts: les maisons ruinées: afin que, suivant leur rapport, on juge de la sincérité des avis donnez, qu'on punisse les Magistrats qui auront trompé, & qu'on proportionne plus au juste la distribution des secours, aux besoins de chaque pays.

Pour

(a) Peu de ris mis dans beaucoup d'eau, & réduit en espèce de bouillie.

(b) Dans une occasion semblable, un autre dit nettement qu'il vaut mieux dépenser plus, & fournir aux laboureurs de quoi se soutenir, pour qu'ils n'abandonnent pas les campagnes.

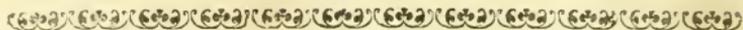
Pour moi je dis : c'est chose publique & notoire, que dans les lieux dont il s'agit, il a plu depuis la première lune jusqu'à la fizième. Ces pluies excessives ont fait déborder le lac *Tai*. Le débordement de ce lac a inondé *San*, *Yeou*, & d'autres villes. Les campagnes ont été tellement & si long-tems couvertes d'eau, qu'on n'a pas même pû semer le ris. On a vû les maisons dans les villages ou abîmées sous les eaux, ou détruites & flottantes. Les laboureurs ont vendu leurs bœufs, & se sont dispersez pour mendier. Je dis que ces calamitez sont notoires.

Suite des  
Moyens de  
soulager  
les Peuples  
d'un Etat.

J'ajoute que V. M. en étant instruite, doit avoir, pour y remédier, le même empressement qu'on a pour éteindre un incendie, ou pour secourir des gens qui se noyent. Jugez si ce que suggerent mes collegues convient en ces circonstances. Les recherches qu'ils conseillent, sont très-difficiles dans la pratique, sujettes à bien des erreurs, & propres à faire périr des gens dans le fond très-innocens. De plus, comme on sera instruit qu'on doit faire ces recherches, & qu'on a nommé pour cela des commissaires : les Officiers des provinces prendront l'allarme : chacun craignant de fâcheux retours, & pensant à sa propre sûreté, prendra le moins de part qu'il pourra aux calamitez publiques, & laissera périr les peuples. . . .

Après quelques exemples tirez de l'histoire, *Fan t'hou yu* continue, & dit :

Vos libéralitez, Prince, sont parties : trois sortes d'Officiers en sont chargez. C'est bien assez, si V. M. suivant le projet qu'on lui fait, multiplioit ses précautions, elle sembleroit regretter ce qu'elle a donné : elle paroîtroit faire trop peu de cas de la vie des hommes : & désormais, dans les calamitez publiques, on n'oseroit plus recourir à elle. La crainte de vos ancêtres en semblables occasions, étoit qu'on ne soulageât pas assez promptement & assez libéralement les peuples : & quand ils envoyoit des commissaires ou des inspecteurs, c'étoit pour enhardir les Officiers ordinaires, non pour les intimider & les gêner. En effet, ces Officiers sont naturellement portez à se desaisir avec peine des grains & des deniers dont il sont comptables. Pour cette raison & pour d'autres, ils diminuent d'ordinaire dans leurs rapports les calamitez publiques, au lieu de les augmenter. Mais quand il y auroit eu en effet quelques avis peu fidèles, ils ne peuvent être qu'en petit nombre, & tôt ou tard on les sçaura : le peuple parle, les Officiers s'observent mutuellement, les Censeurs en seront instruits, & par eux la cour. Ainsi V. M. seroit toujours à tems de punir, si elle vouloit, ceux qui seroient coupables. Pour le présent, mon avis est que, sans vous mettre beaucoup en peine des petits excès que vos Officiers peuvent commettre, votre attention ne s'occupe que du soulagement des peuples qui souffrent. C'est par ces considérations, qu'ayant examiné le projet qu'on vous suggere, je vous le rends cacheté, & vous supplie de le supprimer.



*Discours de Ouan ling contre les mauvais sens donnez mal-à-propos par des Sectaires à l'expression Ming.*

Discours  
sur des  
Gens mal  
intention-  
nés.

IL est dit dans le *Lun \* ju*, que Confucius employoit rarement l'expression *Ming*. La remarque est judicieuse & vraie: au contraire quand les barbares occidentaux eurent fait entrer dans notre Chine la secte *Foë*, on employa aussi fréquemment que confusément ces expressions *Sing* & *Ming*. Il est vrai qu'avant l'entrée de cette secte, on avoit commencé à raisonner sur ce qu'on appelle *Sing* (*a*) nature de l'homme. *Mong tse* ayant dit qu'elle étoit bonne, *Sian tse* soutint le contraire: & cette opposition servit à éclaircir l'opinion de *Mong tse*, à laquelle on s'est tenu. Dans des tems plus proches des nôtres, on est revenu à raisonner sur ce qu'on appelle *Sing*, nature. On l'a fait assez au long, & certains méchans esprits, pour se faire de fête, ont embrouillé la matière par les principes de la secte *Foë* qu'ils ont subtilement, & comme à la dérobee, fait glisser dans leurs discours. Dans ces dissertations sur *Sing*, ce qu'il y a de plus solide, revient à peu près à ce qu'avoit dit *Mong tse*. Les plus sages l'ont suivi, & le suivent encore sur ce point.

Pour ce qui regarde l'expression *Ming* (*b*), moins nos philosophes l'ont employé, plus les sectaires ont été hardis à s'en servir & à la corrompre. La secte *Foë* ne cherchant qu'à tromper les hommes, fait dépendre la vie & la mort de ce qu'elle appelle *Ming*, sans l'expliquer. La secte des astrologues enchérissant encore sur la secte *Foë*, fait dépendre la vie courte ou longue, les richesses ou la pauvreté, l'honneur ou l'humiliation de certaines combinaisons des cinq élémens, de certains mouvemens, ou de certaines situations des astres, & de tout cela font ce qu'ils appellent *Ming*, destinée. L'ignorant vulgaire ne trouve pas de quoi les réfuter. Passionné pour les honneurs & les biens du monde, il voit que ces biens & ces honneurs ne suivent pas toujours le mérite & la vertu. Dans l'espérance de les obtenir par une autre voie, ils donnent fortement dans ces erreurs. Ils n'y donneroient pas sans doute, s'ils sçavoient bien débrouïller les faux sens qu'on donne à l'expression *Ming*.

*Chun* de simple particulier devint Empereur. C'est monter de la plus basse condition au plus haut degré d'honneur. Il semble qu'il y fut porté tout-à-coup, & sans faire un pas. Cependant la vérité est qu'il s'y éleva par

\* Nom de livre.

(*a*) *Sing*, expression aussi étendue pour le moins que le mot François *Nature*, qui y répond assez bien.

(*b*) *Ming*. Cette expression signifie ordre, commandement, volonté d'un supérieur. *Tem*, la vie, *Tchi ming* donner la vie pour, &c. *Item*, par corruption, *destin*, *destinée*.

par sa vertu. Remontons au tems de *Yao*. Supposons y *Chun* sans sagesse & sans vertu. Ce *Ming*, dont parlent nos sectaires, auroit-il également fait monter *Chun* sur le trône? *Yao*, en nommant *Chun* son successeur, exclut son propre fils *Tan tchu*. Pourquoi *Tan tchu* fut-il exclus? Ne fut-ce pas faute de vertu? Fut-ce précieusement faute de *Ming*? *Chun* déjà connu, éliminé, & comme à demi placé sur le trône, cherche cependant la retraite. Nos sectaires oseront-ils dire qu'il étoit moins éclairé qu'eux sur ce qu'ils appellent *Ming*, destinée? Il n'y a pas d'apparence. D'un autre côté s'il avoite que *Chun*, suivant leurs principes, voyoit que sa destinée étoit de régner: il s'en suivra que sa retraite ne fut que feinte, & qu'hypocrisie. Qui l'oseroit dire, ou penser?

Suite du  
Discours  
sur des  
Gens mal  
intention-  
nés.

Supputer les révolutions des astres, est un art qui a commencé avec notre *Y (a) king*, dont nous reconnoissons pour auteur *Fo hi*. On ne peut nier que parmi nos anciens Princes, *Ven vang* ne soit un de ceux qui ont le mieux entendu ce livre. Je demande à nos aitrologues: *Ven vang* sçavoit-il, ou non, ce qu'ils prétendent trouver dans leur art, & ce qu'ils appellent destinée \*? S'ils disent que non: quelle insolence de se préférer à ce sage Prince! S'ils disent que oui: pourquoi donc *Ven vang*, dans la prison où le tenoit le tyran *Tcheou*, & où il faisoit sur l'*Y king* des commentaires, gémissoit-il, & s'affligeoit-il (b)?

Depuis *Ven vang*, qui a plus approfondi l'*Y king* que Confucius? Nos sectaires prétendent-ils l'avoir mieux entendu que lui? Cependant, si Confucius sçavoit ce qu'ils prétendent sçavoir, & ce qu'ils appellent *Ming*, destinée: pourquoi parcourut-il en vain jusqu'à une vieilleffe fort avancée, les soixante (c) douze Royaumes. Il faut donc ou rejeter absolument ce que ces sectaires débitent, & l'abus qu'ils font de l'expression *Ming*, ou bien il faut reconnoître que *Ven vang* & Confucius ne leur sont pas comparables? ce qui seroit une grande (d) absurdité.

En voici une seconde dans le système de ces sectaires, si on le suppose vrai, qu'un homme meure, c'est son destin, *Ming*. C'est donc au destin qu'il faut attribuer la mort, & non pas aux hommes: ainsi on dira: ce ne furent point *Kié* & *Tcheou* qui firent mourir cruellement & injustement *Long pong* & *Pi kan*. Ce fut le destin de ces deux grands hommes. Bien plus on conclura que quand *Kié* & *Tcheou*, ces odieux tyrans, auroient pratiqué toutes les vertus, ils n'auroient pas laissé de périr misérablement, & qu'on avoit tort par conséquent de les exhorter à devenir vertueux, pour se conserver l'Empire & la vie. Heureusement il s'en faut bien que tout le monde croie nos sectaires. Ceux même qui les consultent ou qui les écoutent: n'ont pas grande foi à ce qu'ils disent. Mais si par malheur cette erreur

ga-

(a) Nom d'un ancien livre.

\* *Ming*.

(b) Son fils alloit devenir Empereur.

(c) C'est à-dire, tout l'Empire.

(d) Sur-tout maintenant que c'est assez d'être aveugle, & de ne pouvoir gagner autrement sa vie, pour faire métier de prédire aux hommes leur destinée.

Suite du  
Discours  
sur des  
Gens mal  
intention-  
nés.

gagnoit, & qu'elle passât constamment pour vérité, voici qu'elles en seroient les étranges suites.

Un Juge auroit-il ou absous un célerat, ou condamné un innocent reconnu pour tel? Si on l'en vouloit punir selon les loix, il n'auroit qu'à opposer aux loix, ce prétendu *Ming*, destin des sectaires. Plus de tyrannie à détester dans les Grands: plus d'oppression à plaindre dans les petits, plus de raison de louer *Yao* & *Chun*, ni de blâmer *Kié* & *Tcheou*. Chacun en son tems a son *Ming* ou destin, chacun le suit. Hélas! que peut-on imaginer de plus absurde? Je demande à nos astrologues, si *Yao* & *Chun* étoient nez au tems que nâquirent *Kié* & *Tcheou*: les deux premiers auroient-ils été méchans & cruels, comme l'ont été les deux derniers? Au contraire si *Kié* & *Tcheou* étoient nez quand nâquirent *Yao* & *Chun*: auroient-ils été bons & vertueux? Oseroient-ils en venir jusqu'à avancer cette absurdité? Cependant, s'ils n'osent le faire, à quoi fixent-ils donc ce prétendu *Ming* ou destin, dont dépend, disent-ils, la vie & la mort des hommes, la ruine ou la prospérité des Empires?

Supposons encore une fois que tout le monde ajoûte une foi pleine & entiere aux discours de ces charlatans. Un fils sans se remuer, verra son pere entre les mains d'un célerat prêt à l'égorger: le *Ming* ou destin de mon pere est tel ou ne l'est pas, poura-t-il dire. Le sujet en dira autant, en voyant tuer son Prince. Et s'ils en usent autrement, il faudra dire dans notre supposition, que leur conduite dément une vérité supposée constante, & universellement reconnue pour telle, & conséquemment qu'ils sont blâmables. Quelle horrible conséquence!

Pour moi, je distingue deux sortes de *Ming*: un qu'il a plu aux sectaires d'appeller ainsi, auquel ils attachent notre sort indépendamment de nous: il n'est ni bon ni possible de le connoître. Un autre *Ming*, qui dépend de nous: c'est de celui-là qu'il faut s'instruire. Cela est utile & même nécessaire. Par exemple dans un Empire tranquile & bien gouverné, je me soutiens & m'avance par ma bonne conduite & par ma vertu. Mon *Ming* est alors d'être dans l'honneur & dans l'abondance: mais ce *Ming* n'est pas indépendant de moi. L'Etat au contraire est dans le trouble & mal gouverné: j'y soutiens avec courage, par mes discours & par mes actions la sagesse & la vertu qu'on opprime. Il m'en coûte ma fortune. Je vis & je meurs dans l'indigence sans jamais me démentir, c'est alors que mon *Ming* dépend de moi. Tout homme qui n'ait doit mourir: qu'on meure tôt qu'on meure tard: mourir, c'est cesser de vivre: cela est commun à tous les hommes. Vivre ou mourir, dit-on, c'est *Ming*. Vivre dans l'honneur & dans l'abondance, ou vivre dans l'indigence & dans l'oubli: c'est aussi *Ming*: soit: mais on peut vivre & mourir bien ou mal. Je ne veux ni vivre mal, ni mal mourir: c'est à quoi je suis attentif, c'est mon devoir: & c'est le seul *Ming*, dont je dois me mettre en peine.

Il en est de même à proportion des richesses, des honneurs, de l'indigence, & de l'oubli. Ils peuvent venir par de bonnes ou de mauvaises voyes. A quoi va mon attention? C'est qu'ils ne soient jamais le fruit d'un crime,

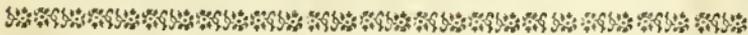
ou

ou d'une indigne complaisance. Tel est mon devoir : & voilà le seul *Ming*, que je me pique de connoître. Un bon fils conserve sa vie pour servir son pere, c'est son devoir & son *Ming* à cet égard. Un sujet fidèle & zélé expose sa vie pour son Prince : c'est aussi son *Ming* & son devoir. Etendant cela suivant les rencontres & les circonstances différentes, il n'y en a aucune, où l'homme ne trouve le *Ming* qu'il peut connoître, & qu'il doit suivre. C'est ce qui s'appelle, selon nos sages, être vraiment éclairé sur *Ming* : & c'est en ce sens que parloit Confucius, quand il usoit de cette expression. *Mi tse toan* s'adressant un jour à *Tse \* lou*. Si votre maître, lui dit-il, vouloit bien être mon patron, le Roy de *Ouei* me choisiroit pour un de ses premiers Ministres. *Tse lou* ayant fait la proposition à Confucius, il dit pour toute réponse : j'ai un *Ming*, (son sens étoit) mon devoir, qui est mon *Ming*, ne me permet point d'aider à avancer un flatteur sans mérite & sans vertu. C'étoit à peu près dans le même sens que le même Confucius, à la mort de *Yen tse †* & de *Pen yeou*, employa l'expression *Ming*. Il gémissoit de ce qu'enlevés dans un âge peu avancé, ils n'avoient pû pratiquer toutes les vertus dont il les connoissoit capables. Pour *Mong tse*, voici sa pensée : il l'exprime fort nettement. C'est bien mal entendre *Ming*, dit-il, que de s'aller mettre exprès sous une muraille prête à tomber. Un homme éclairé sur cette matière, ne fait point de ces imprudences. Un célérat, dit-il ailleurs, a mérité par ses crimes de mourir dans les fers ou dans les supplices : il y expire en effet. Etoit-ce son vrai *Ming*? Point du tout. Penser comme ces grands hommes, c'est vraiment sçavoir ce que c'est que *Ming*.

Le beau de ce discours, dit l'Empereur *Cang hi*, consiste en ce qu'il est net, facile à entendre, propre à instruire & à redresser ceux que les sectaires ont séduit.

Suite du  
Discours  
sur des  
Gens mal  
intention-  
nés.

Sentiment  
de *Cang hi*  
sur ce  
Discours.



La troisième des années nommées *Yuen fou*, *Chao choué tchi*, dans l'exorde d'un long Discours qu'il presenta cacheté à l'Empereur, dit entr'autres choses.

QUAND nos anciens & sages Princes jouissoient d'une longue prospérité, & qu'ils ne voyoient rien ariver de fâcheux ou d'effrayant : alors craignant plus que jamais, ils s'atristoient, & disoient : hélas ! je vois bien que *Tien* m'oublie. V. M. à l'imitation de ces Princes, vient de publier une ordonnance pleine de sagesse & de bonté, qui fait sentir jusqu'ou

Discours  
de *Chao  
choué tchi*.

va

\* Un des disciples de Confucius.

† Deux de ses disciples.

Suite du  
Discours  
de *Chao  
chone schi.*

va votre vigilance & votre attention sur vos devoirs. On ne peut pas mieux répondre aux dessein de *Tien*.

*Li kang* dans un discours présenté à l'Empereur, après quelques avis particuliers, lui en donne deux généraux en ces termes. Faites, lui dit-il, tout ce qui dépend de l'homme, & conservez intérieurement une crainte respectueuse envers *Tien*. Quand l'homme fait de son côté tout ce qu'il peut, il est naturel & ordinaire que *Tien li*, (a) réponde à ses soins. Aussi a-t-on vû les plus grands Princes, comme ceux qui ont fondé des dynasties, ou qui les ont relevées de leur décadence, faire avec soin ce qui dépendoit d'eux : & quand ils avoient réussi, rapporter à *Tien* tous leurs succès. Aujourd'hui à peine l'ennemi (b) a-t-il paru, que nous nous retirons lâchement en lui cédant le terrain. Négliger ainsi de faire tout ce qui dépend de nous, & compter que *Tien* nous fera réussir, comme s'il y étoit obligé : y a-t-il de la raison ? Donnez donc au plutôt, je vous en prie, donnez les ordres convenables à vos Ministres, & à vos grands Officiers. Animez-les par vos paroles & par vos exemples. Faites de concert avec eux tout ce qui se peut. Après-quoi vous pouvez attendre avec soumission, mais sans reproche, ce que *Tien* ordonnera : & il y a lieu d'espérer que nous pourons réparer & les affronts que nous avons reçus, & les pertes que nous avons faites.

Mais il faut, comme j'ai dit, conserver toujours à l'égard de *Tien* une crainte respectueuse ? En effet *Tien* est à l'égard des Rois comme un pere également tendre & sévère. Sa tendresse pour eux est extrême : mais aussi veille-t-il sur leur conduite avec une extrême attention. Aussi tout sage Prince est attentif à ce que *Tien* lui défend. Au moindre avis qui vient de sa part, il rentre en lui-même, il s'examine, il travaille à se coriger, à devenir plus parfait, & à nourrir en son cœur cette respectueuse & filiale crainte. Depuis quelques années le dérangement des saisons est grand : ce ne sont que tremblemens de terre, & autres phénomènes effrayans. L'intention de *Tien*, en cela, est de vous réveiller : ce sont autant de marques qu'il vous aime, & qu'il veut vous secourir. C'est à V. M. d'y répondre par des intentions pures & droites, par une conduite sage & ferme. Alors ces tristes calamitez, & ces effrayans présages se changeront en bien pour vous.

(a) *Li* signifie raison.

(b) C'étoit la nation Tartare qui étoit en train de détruire la dynastie *Song*.



DISCOURS DE FAN SUN.  
Du Répentir.

UNE ancienne tradition dit : *aujourd'hui repentez-vous des fautes d'hier, & sur la fin de chaque lune, des fautes du commencement.* (a) O que cela est bien dit, & que nos anciens s'y prenoient bien pour devenir sages & parfaits ! A moins que d'être *Tao* & *Chun*, (b) qui peut tout faire si parfaitement, qu'il ne lui échappe aucune faute ? mais quand il en est échappé quelqu'une, si l'on s'en repent efficacement & sincèrement, cette faute est réparée. Aussi, parmi nos anciens sages, même parmi ceux du premier ordre, il n'en est point qui n'ait marché par cette voye.

Discours  
sur le Ré-  
pentir.

*Fan sun* le prouve par des exemples tirez de l'antiquité, auxquels il joint en confirmation, quelques textes des anciens *King* : après quoi il continue son discours.

Le repentir, dit-il, suppose des fautes. Mais par ce même repentir, on en diminue chaque jour le nombre : & s'il y a un moyen de parvenir à n'en plus faire, c'est assurément celui-là. Peut-on donc négliger cet exercice ou s'en lasser ? Au reste je ne borne pas le repentir que je recommande, à rétracter ou à coriger ce qu'on a dit ou fait de mal. Il doit s'étendre jusqu'aux pensées & aux affections les plus secrètes. En naît-il quelqu'une tant soit peu mauvaise ? D'abord le repentir doit suivre, & ce repentir empêchera qu'on ne passe aux paroles & aux actions. Faire des fautes, & ne sçavoir point les reconnoître, c'est aveuglement. Les reconnoître sans vouloir se coriger, c'est imprudence. Penser à se coriger, mais ne le vouloir qu'à demi, craindre d'y travailler sérieusement, s'épargner, pour ainsi dire, & se ménager soi-même : c'est lâcheté. Rien de plus contraire que ces vices au véritable repentir.

Quand le soleil ou la lune souffrent une éclipse, soit que l'éclipse soit totale ou non, elle ne dure jamais long-tems : & au moment qu'elle finit, ces astres aussi-tôt paroissent avec leur première clarté. La vie de l'homme à ses éclipses, ce sont ses fautes. Le moment où il s'en repent, comme il faut, est justement la fin des éclipses : il recouvre alors son éclat aussi bien que ces deux astres. Mais il se passe en l'homme tout le contraire de ce qui se passe au ciel : lorsque par attache à ses passions, il n'a point ce véritable & efficace repentir, l'éclipse chez lui ne finit point : il persévère

(a) Le Chinois dit tout cela en six lettres.

(b) Il a semblé excepter *Tao* & *Chun*. Cependant ici l'application est générale. Ce qui prouve qu'au lieu de mettre à moins d'être *Tao* ou *Chun*, il faudroit mettre, pour parler juste & conséquemment : fût-ce *Tao* même ou *Chun* ; mais j'ai mis ce qui réellement est dans le texte.

Suite du  
Discours  
sur le Ré-  
pentir.

févere dans les ténèbres. Qu'y a-t-il donc de plus important qu'un bon repentir? Qui pourra se rebuter & se dégoûter d'un si utile exercice?

La trente-deuxième des années nommées *Chao ching*, *Hiao t'fong* montant sur le trône, fit publier une déclaration, dans laquelle il recommandoit instamment qu'on lui donnât librement des avis & des mémoires. *Tchu hi* alors en charge dans les provinces, adressa un long discours à l'Empereur, dans lequel il lui dit entr'autres choses ce qui suit.

L'ordre de *Tien* (a) qui vous aime & vous protège, est tout récent & dans la force. Rien n'a pu encore refroidir le zèle & l'attachement de vos sujets. C'est à vous, grand Prince, de profiter de ces conjonctures. A en juger par les éloges qu'on vous donne, & dont les grands chemins retentissent, on n'attend de V. M. rien de commun. Vos sujets ne vous regardent pas seulement comme un bon maître, mais comme un Prince qui doit faire l'honneur de sa dynastie, en recouvrant les terres usurpées par les barbares: en remédiant aux maux que vos peuples en ont souffert, & en vengeant les insultes qu'en ont reçû vos ancêtres. Comment faut-il vous y prendre pour répondre avec succès à de si hautes espérances? De-là dépendent non-seulement la gloire de votre règne, mais la paix de l'Etat, l'honneur de votre dynastie, & la sûreté de votre maison.

Jusqu'à présent nous n'avons point aperçu dans votre personne & dans votre gouvernement, les fautes & les défauts dont votre modestie s'accuse. Cependant j'ose vous dire, qu'en vain vous vous promettrez du succès, sans deux choses essentielles, que je prends la liberté de vous recommander instamment. La première, est d'étudier avec constance, & de vous rendre familières les maximes de nos anciens Rois. La seconde est de renoncer au plutôt d'une manière bien déterminée à tout traité avec les barbares. Ces deux points sont importans, & méritent votre attention. Sans le premier, il vous échapperoit peu-à-peu beaucoup de fautes: sans le second, le gouvernement, vu l'état présent des choses, ne sauroit être que défectueux, & vous ne pouvez négliger ni l'un ni l'autre, sans de très-fâcheuses suites.

Pour vous exprimer plus nettement ma pensée sur le premier point, souffrez que je vous rappelle aux tems de *Tao*, de *Chun*, & de *Tu*. Ces grands Princes, vous le sçavez, se transmirent successivement & l'Empire, & leurs maximes. Une de celles qu'ils répétoient le plus fréquemment, étoit celle-ci. Rien de plus dangereux que le cœur humain (b) & ses passions. Rien de plus délicat que la pure & droite (c) raison. Ce n'est qu'en l'épurant sans cesse, & la faisant régner seule, qu'on tient constamment le vrai milieu. Ces grands Princes étoient nez sages. Ils en avoient moins

(a) C'est à dire, vous ne faites que de monter sur le trône.

(b) Le Chinois dit mot-à-mot *Gin sin*, le cœur de l'homme.

(c) Le Chinois dit, *Tao sin*, le cœur de *Tao*. Or *Tao* dans cet endroit, & en bien d'autres, signifie la pure & droite raison, & *Gin sin* opposé à *Ta sin* marque les passions naturelles au cœur humain.

besoin d'étude & d'application. Cependant ils ne parlent que d'épurer leur raison, que de la suivre seule, que de tenir avec attention le vrai milieu. Tant il est vrai que ceux-mêmes qu'on assure être nez sages, ont encore besoin d'étude & d'application.

Suite du Discours sur le Répentir.

Si dans l'éloignement où je suis, je n'ai pas le bonheur de voir combien les belles qualitez avec lesquelles vous êtes né, vous approchent de ces grands Princes, j'en ai du moins entendu parler très-avantageusement. Mais j'ai aussi appris par la voix publique, qu'au commencement de votre règne, au lieu de vous appliquer aux affaires, toute votre occupation étoit d'entendre ou de reciter quelques vers, ou quelques discours flatteurs & bien composés. Depuis quelques années, à la vérité, vous avez renoncé à ces amusemens frivoles: vous avez paru chercher quelque chose de plus solide, & vouloir acquérir la vraie sagesse: mais vous l'avez cherchée, dit-on, dans les livres des sectaires. Voilà ce qu'on dit en province: je ne sçais point au vrai ce qui en est.

Mais souffrez que je vous dise, que si les choses étoient ainsi, ce seroit mal vous y prendre, pour répondre dignement aux desseins de *Tien*, & pour imiter *Tao* & *Chun*. Non, ce n'est point dans des chansonnettes, ou dans des discours vainement fleuris, qu'on puise l'art de bien gouverner. Le vuide \* & le néant, la quiétude & le repos, ne vous l'apprendront pas mieux. Nos anciens & sages Princes qui ont réussi en ce grand art, s'appliquoient à bien pénétrer le fond des choses, pour en devenir plus éclairés, & pour se mettre au état de prendre toujours le bon parti. Un Prince qui sçait leur méthode, repasse fréquemment l'ancienne histoire: il en examine avec attention tous les traits. Pour en juger sagement, il a toujours présent à l'esprit les principes de la raison & de l'équité. Rien ne lui échape en ce genre. Par-là ses vûes s'étendent, se rectifient, & se perfectionnent: son cœur s'établit dans l'équilibre & dans la droiture: & il se trouve enfin capable de gouverner avec une extrême (a) facilité.

Au contraire, si un Prince est sans application, ou si en s'appliquant il suit une autre méthode, eût-il d'ailleurs l'esprit excellent, & les plus heureuses dispositions à la vertu, jamais ses lumières ne lui découvriront assez nettement le fond des choses: il ne distinguera jamais le bien de ce qui n'en a que l'apparence: ce qui est essentiel, de ce qui ne l'est pas: & il sera sujet à faire mille fautes. Quand par hazard il n'en seroit point qui eussent des suites bien funestes, du moins ne sera-t-il jamais un grand Empereur. Est-ce donc une bagatelle que de renoncer à cette haute réputation, en se contentant d'une indigne médiocrité? Non, sans doute: & l'on peut appliquer ici ce que dit l'*T'king*, qu'une erreur légère en apparence, mène à des étranges égaremens.

Quant

\* Il indique les sectes *Tao* & *Fo*.

(a) Mot à mot, comme on compte un & deux, & comme on distingue le blanc du noir.

Suite du  
Discours  
sur le Ré-  
pentir.

Quant au second point que j'ai touché, il est certain qu'entre nous & le *Kin*<sup>86</sup>, il n'y a point de paix solide à espérer. La raison le dit, cela faute aux yeux, chacun le sçait, & s'il se trouve encore des gens qui sont d'avis qu'on traite de paix: voici sans doute comme ils raisonnent. Nos affaires ne sont pas en assez bon état, pour entreprendre de recouvrer par la force, ce que les *Kin* ont usurpé sur nous. Il y a même du risque à continuer la guerre, en nous tenant sur la défensive. Il vaut donc mieux profiter de la démarche qu'ont fait les *Kin*, qui sont venus faire quelques présens, y répondre de notre part, leur députer un envoyé, & leur demander honnêtement qu'ils nous restituent nos terres, suivant leurs anciennes limites. Cette démonstration de faiblesse de notre part, en flatant leur orgueil, pourra peut-être leur inspirer de la sécurité & conséquemment de la négligence. Ils en feront moins ardens à nous attaquer, & moins vigilans à se prémunir. Cependant nous profiterons du tems, & nous nous disposerons plus à l'aïse à quelques grandes entreprises.

D'ailleurs, que sçait-on? Il peut absolument ariver que *Tien*, par un heureux retour en notre faveur, fasse revivre en ces barbares quelques sentimens d'équité, & qu'ils nous restituent nos terres, sans qu'il en coûte la vie à un seul homme. Pourquoi ne pas tenter ce moyen? Quel mal y a-t-il à le faire? Voilà sans doute comme raisonnent ceux qui sont d'avis qu'on entre en traité.

Pour moi je ne vois dans ce parti ni justice ni raison: je n'y aperçois pas un seul avantage, & j'y vois de très-grands inconvéniens. Nos affaires, dit-on, ne sont pas encore en bon état: Cela est vrai. Mais pourquoi? C'est, j'ose le dire, de ce qu'on parle toujours de traitez de paix: & jusqu'à ce qu'on ait pris une bonne fois le parti de n'en plus parler, jamais nos affaires n'iront mieux. Un parti bien pris de périr ou de vaincre, est-ce qui fait réussir à la guerre. Se voit-on une ressource, & comme un troisième chemin entre la défaite, & la victoire? On s'y laisse pousser sans peine. La raison a beau se roidir, on attaque plus foiblement, & l'on se défend avec moins d'opiniâtreté. La nature en ces occasions affoiblit la raison & la vertu. Oûi encore une fois, tandis que dureront ces malheureux pourpals de paix, V. M. elle-même sera incertaine & flotante en ses résolutions: vos Ministres aussi peu déterminés, feront leur emploi par manière d'aquit: vos Généraux & leurs subalternes auront moins d'empressement à se signaler. Il en sera de même à proportion des Magistrats de tout l'Empire. Le moyen, alors que nos affaires se rétablissent, que l'Empire se fortifie, que nous puissions recouvrer nos terres, & mettre en sûreté nos frontieres? C'est s'abuser évidemment que de l'espérer.

Ce n'est pas moins se tromper, que de prétendre amuser les *Kin* par une vaine cérémonie. Ils n'ont à notre égard ni charité, ni justice: mais en récompense ils sont pleins d'artifices & de malignité. Si réellement ils a-

voient

\* Nom d'une nation Tartare.

voient deſſein de nous ataq̄uer, & s'ils ſe fentoient en état de nous ſubjuguer, ils ne ſe laiſſeroient point aveugler par une vaine cérémonie, juſqu'à renoncer à leur projet, bien moins juſqu'à ſe deſaiſir de ce qu'ils poſſèdent. Mais pour nous, en faiſant la démarche que l'on propoſe, ce ne ſeroit point les amuſer comme on le prétend: ce ſeroit montrer de la foibleſſe: ce ſeroit réellement les inſtruire de notre état, nous découvrir à eux, les convaincre que nous n'avons ni habileté, ni courage, & les rendre plus hardis à tout entreprendre contre nous.

Si par hazard, après cette démarche, les *Kin* étoient quelque tems ſans remuer, nous nous applaudirions. Nous croupirions dans notre indolence: & comme il ſ'eſt déjà paſſé dix ans & davantage, ſans que nous ayons rien fait pour nous relever, il ſ'en paſſeroit encore autant ſ'il plaiſoit aux *Kin* de le permettre. En uſer ainſi, c'eſt, ce me ſemble, en voulant tromper l'ennemi, ſe tromper ſoi-même. C'eſt le preſſer de nous ataq̄uer: & je ne puis aſſez m'étonner, qu'il ſe trouble encore à votre cour, des gens capables de vous donner de tels conſeils.

Par ce procédé, nous nous metrons comme à la diſcrétion des *Kin*. Quand ils ſe ſentiront foibles, & qu'ils auront raiſon de nous craindre, ils n'auront qu'à parler de paix: au lieu de leur foibleſſe pour rentrer dans nos droits, nous irons comme au devant d'eux: & ſous prétexte d'alliance, ils recevront encore de nous chaque année de groſſes ſommes. Se ſentiront-ils plus forts? Il n'y aura traité qui tienne: ils entreront ſur nos terres le plus avant qu'ils pourront. Ceux qui vous donnent ces conſeils, ne penſent qu'à éviter une rupture ouverte avec les *Kin*. Ils ne font pas attention que c'eſt refroidir le zèle, & abatre le courage de vos ſujets: que c'eſt fortifier vos ennemis, & nuire à l'Etat par bien des endroits.

Il y a trente ou quarante ans que ces barbares profitent, pour nous ruiner, du ſol empreſſement que nous avons toujours eu de parler de paix. Pouvons nous encore ne le pas voir? N'eſt-ce pas un aveuglement extrême de propoſer toujours un parti, qui, depuis ſi long-tems nous eſt ſi funeſte? Demander honnêtement aux *Kin* qu'ils nous rendent ce qu'ils nous ont pris, c'eſt une choſe également ridicule & inutile. Ces terres qu'ils ont envahies nous apartiennent. Pourquoi remettre à la diſcrétion de ces barbares de nous les reſtituer ou non. Meſurons nos forces, voyons ſi nous pouvons les reprendre. En ce cas là reprenons-les, ils n'en feront plus les maîtres. Que ſi nous croyons ne le pouvoir pas encore, à quoi bon les demander à l'ennemi, ſans apparence de les obtenir, & lui faire l'aveu de notre impuiſſance, & de ſa ſupériorité?

Supoſons cependant que les *Kin* écouteront la propoſition que nous leur ferons de nous reſtituer nos terres. Ce ne ſera certainement qu'en nous faiſant acheter bien cher une pareille grace. Encore devons nous juger par le (a) paſſé, qu'autant qu'il dépendroit d'eux, elle ſeroit bien peu durable.

Mais

(a) La neuvième des années nommées *Chao King*, les *Kin* rendirent aux Chinois trois provinces qu'ils avoient ſubjuguées. Un an après ils les reprirent.

Mais quand absolument il ariveroit que sans exiger beaucoup de nous, les *Kin* se déterminassent à nous faire la grace entiere, qu'ils ne s'en repentissent point, ou qu'ils nous trouvassent en état de nous maintenir, & de rendre inutile leur repentir: l'avantage qu'il y auroit, n'empêcheroit pas qu'il ne fût toujours fort honteux à l'illustre dynastie *Song*, de n'avoir pu recouvrer par elle-même le domaine de ses plus cruels ennemis, & de l'être allé mendier chez les barbares. Pour moi, je vous avoue que quand les choses tourneroient de la sorte, je ne pouvois encore m'empêcher d'en rougir pour vous.

Tchu hi ayant été proposé pour un emploi important dans la Province de Tché kiang, l'Empereur l'y nomma: il l'appella ensuite à la Cour, & l'invita à lui laisser, avant que de partir, quelques bons avis. Tchu hi le fit en plusieurs discours, dont un fut celui qui suit.

Discours  
sur le  
Gouvernement.

PRINCE, le gouvernement des Etats dépend principalement du cœur des Princes. Mais ce cœur des souverains peut être lui-même gouverné ou par la raison, ou par les passions: & c'est la différence de ces maîtres, qui établit la différence entre l'intérêt & l'équité: entre l'artifice & la droiture: enfin entre le vice & la vertu. La raison que l'homme a reçu de *Tien*, est à peu près à l'égard du cœur, ce que la fanté est à l'égard du corps. La raison régne-t-elle dans le cœur? Tout y est dans l'ordre: ce n'est que droiture, équité, vertu. Les passions sont au contraire comme les maladies de ce même cœur. Y régnent-elles? Le trouble y est: ce n'est qu'artifice, intérêt, vice. Où régne la vertu, régne en même tems une joie également douce & pure, qui rend chaque jour plus heureux celui qui la goûte. Le vice au contraire traîne après soi de rudes peines, qui accablent chaque jour de plus en plus celui qui les souffre. Le bon ordre & la sûreté des Empires, leurs troubles ou leurs ruines, sont aussi les différens effets de ces différentes causes: effets qui tout différens qu'ils sont, ont cependant cela de commun, qu'une pensée bonne ou mauvaise en est le premier principe. C'est ce que *Tao*, *Chun*, & *Yu* exprimoient par ces paroles. Rien de plus dangereux que les passions, rien de plus délicat que la raison. Ce n'est qu'en conservant cette raison pure, & en la faisant régner seule, qu'on tient constamment le vrai milieu. . . . Dans la suite *Tchu hi* dit qu'il est surpris de voir si peu fleurir le règne d'un Prince, qui étant monté sur le trône dans un âge mûr, y avoit de plus apporté d'excellentes qua-

qualitez, qu'il en a recherché la cause, & qu'il croit l'avoir trouvée. C'est dit-il nettement au Prince, que dans le choix de vos Officiers, vous ne suivez point la raison & l'équité. Vous craignez même de mettre en place des gens droits & fermes. Pourquoi cela? Parce que des gens de ce caractère s'opposeroient avec force à ces favoris domestiques, qui brouillent tout, auxquels, dès votre jeunesse, vous vous êtes comme livré par trop de condescendance. . .

*Tchu hi* après avoir parlé à peu près sur ce ton dans tout son discours qui est fort long, finit par s'humilier, & par excuser en quatre mots sa liberté. Il proteste qu'elle est un pur effet de son zèle pour l'État & pour la propre gloire du Prince.

UNE glose dit que l'Empereur reçut très-bien les avis de *Tchu hi*: elle ne dit pas s'il en profita.

~~~~~

La cinquième des années Chao hing, Tchu hi fut appelé à la Cour, où il eut l'honorable emploi de lire & d'expliquer à l'Empereur les Livres qu'on appelle King. Il fit son remerciement par écrit, selon la coutume. Dans ce remerciement, après avoir loué l'ardeur du Prince à s'instruire, & protesté modestement de son peu de capacité: il ajoute ce qui suit.

AUSSI ai-je été faisi de crainte, quand on m'a déclaré vos ordres. Je n'osois d'abord accepter l'honneur que vous me faisiez. Ensuite j'ai fait attention à ces vérités si connues: que l'homme reçoit de *Tien* une nature capable de toutes les vertus: qu'il peut non seulement connoître & distinguer les différens devoirs de Prince & de sujet, de pere & de fils, &c. Mais encore juger & déterminer ce qui convient ou ne convient pas dans les différentes affaires, & dans les diverses conjonctures où il se trouve: mais qu'en même tems qu'il est capable de tant de choses, il est d'un autre côté sujet à se ressentir des altérations de la matière, & à se laisser toucher aux objets sensibles: que naturellement il seroit à craindre que sa raison négligée venant à s'obscurcir peu-à-peu, il ne tombât dans un aveuglement funeste sur ses devoirs, & n'y demeurât toute sa vie: que l'étude par conséquent & l'application sont autant nécessaires aux Grands qu'aux petits: enfin que pour vous aider en ce travail, il n'étoit point nécessaire d'avoir beaucoup d'éloquence & de politesse.

Après avoir fait ces réflexions, il m'a paru qu'ayant donné, comme j'ai fait, beaucoup de tems à l'étude de nos *King*, je pourois peut-être en effet vous être utile, ne fût-ce qu'en vous proposant la méthode que j'ai suivie en

Suite du
Discours
de *Tchu hi*.

les étudiant. La voici en peu de mots. Ce qu'il y a d'essentiel en cette matière, c'est de bien pénétrer le fond & la raison de chaque chose. Nos livres sont pour cela d'un grand secours. C'est dans cette vûe qu'il faut les lire. Mais il y a un manière de le faire avec fruit. Quand on est sur un endroit, il faut, avant que de passer outre, s'efforcer de le bien comprendre, d'y découvrir ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait, & de ne rien laisser échaper de ce qui s'en peut tirer. Or c'est à quoi on ne peut réussir, sans se tenir constamment dans une attention respectueuse, qui a sa difficulté, & qui ne peut être que le fruit d'une résolution bien ferme, &c.

Tchu hi reprend encore ce qu'il a indiqué, & il l'étend : mais il appuie principalement sur l'importance & la nécessité d'une attention respectueuse, qu'il appelle en un mot *King* (a).

Pour ce qui est de ce que j'ai dit, qu'il faut, en lisant chaque endroit, s'efforcer d'atteindre à ce qu'il y a de plus parfait : il est clair que cela dépend de *Sin* (b). Or ce *Sin* de l'homme, qu'est-ce? C'est un être qui est très-*Hin* (c), très (d) *Ling*, & très *Gbin*, d'une excellence que nous ne pouvons entièrement pénétrer, qui doit présider dans chacun de nous, tant aux mouvemens personnels, qu'aux actions de la vie civile, & dont par conséquent la présence & l'attention est à chaque instant nécessaire. En effet, si le *Sin* de l'homme s'échape & s'envole, pour ainsi parler, après les objets sensibles dont le corps est environné : la personne & sa conduite se ressentent aussi-tôt de l'absence de ce maître. En vain un homme auroit alors le corps courbé, & les yeux attachés sur un livre. Peu attentif à lui-même, comment seroit-il en état de méditer les paroles de nos anciens sages, d'examiner dans chaque action & dans chaque affaire les différentes circonstances, d'y puiser des lumières sur ses devoirs, & d'en tirer pour sa conduite des conclusions de pratique? Le sage, dit Confucius, s'il n'est attentif & appliqué, ne fera pas long-tems sage. L'étude & l'application que

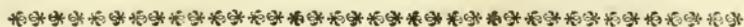
(a) *King*. Respect, attention respectueuse, être attentif avec respect, respecter, honorer, &c.

(b) *Sin*. Ci-devant quand j'ai rencontré cette lettre, je l'ai traduite par le mot François, cœur, parce qu'en effet cette expression Chinoise, aussi bien que la Française, signifie, selon qu'on l'employe, ou cette partie du corps qui donne aux autres le mouvement, ou les affections de la volonté. Mais ici, comme en bien d'autres endroits, il est clair que l'expression *Sin* a plus d'étendue, & signifie l'ame, l'esprit. J'ai cependant mieux aimé ne point traire dans le texte cette expression, & quelques autres : par exemple, *Nin* : qui, selon la définition qu'en font les Chinois, se dit de ce qui est excellent, mais difficile à approfondir & à bien comprendre, *Miao eul pouko tse*, & qui dans l'usage se dit des esprits qu'on honore ou religieusement, ou civilement, de ceux dont on raconte des apparitions, &c. Item, des Empereurs, dont on veut louer la pénétration & la sublime sagesse.

(c) *Hin*, qui signifie subtil, imperceptible, vuide, & qui dans ce dernier sens s'employe dans le physique & dans le moral, principalement avec la lettre *Sin* : de sorte que *Hin Sin*, dans un usage commun & très-connu, signifie sans préjugé, par exemple, écouter *Hin Sin* une chose, c'est l'écouter sans préjuger dans l'esprit & dans le cœur.

(d) *Ling*, qui selon les dictionnaires & l'usage, signifie intelligence, providence, pouvois occulte de secourir & d'agir.

je recommande, dit aussi *Mong tse*, en quoi principalement consistent-elles? A bien retenir & fixer son *Sin*. Un homme retient-il ainsi son *Sin*, sans se laisser distraire aux objets sensibles, ou troubler par les passions qu'ils excitent: alors, soit qu'il lise, soit qu'il médite sur ce qu'il a lû, peu de choses lui échappent. Et s'il pouvoit en venir jusqu'à conserver cette disposition dans le commerce du monde, la multitude des affaires, & la diversité des objets ne lui nuiroient point. Il sçauroit en toutes choses prendre son parti, sans s'écarter de son devoir. Voilà quelle est ma pensée, quand je dis que pour lire nos *King* avec tout le fruit possible, il faut une attention respectueuse, & une résolution bien ferme.



Leang ke kia devenu *Ministre d'Etat sous l'Empereur Hiao tsong*, fit tout ce qu'il put, pour engager Tchu hi à entrer dans les affaires. Tchu hi s'en excusa constamment. Un jour que Leang ke kia le pressoit plus que jamais par une Lettre, Tchu hi lui fit la réponse qui suit.

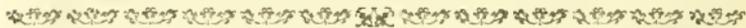
J'AI lû avec respect la lettre (a) que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Une vertu médiocre & foible, telle qu'est la mienne, cherche un azile dans la retraite. C'est beaucoup d'honneur pour moi qu'un homme de votre rang, & sur-tout un homme dont les lumières & la droiture sont si connues, daigne témoigner tant d'empressement en ma faveur. Toujours incapable d'agir par d'autres vûes que celles du bien commun, vous pouvez encore moins être soupçonné dans cette occasion d'agir par quelque intérêt particulier, n'en pouvant avoir à me produire. Aussi ai-je toujours regardé vos empressements, comme un pur effet des sentimens favorables que vous avez pris pour moi, sans que je l'aye mérité.

Après tant d'instances de votre part, & sur-tout après votre dernière lettre, je me rendrois sans doute, & j'essaierois à servir l'Etat selon ma portée, si j'avois une raison moins forte que celle qui me retient dans ma retraite. Cette raison, vous la sçavez, c'est pour assurer & conserver en son entier, ce que j'ai de droiture & de vertu. Or cette raison ne me permet pas d'entrer aujourd'hui dans les emplois. Je crois même faire mieux de ne vous rien dire sur divers points que vous touchez, & qui ont tous rapport au gouvernement. Permettez-moi de me borner à vous rappeler un mot de *Vang tong*: De quoi je vous conjure, ô Prince, disoit-il, c'est d'être vous-même bien réglé, pour bien régler l'Etat. Ce mot, tout simple, & tout

Autre Discours de Tchu hi.

(a) Mot à mot le Chinois dit, les instructions que vous avez eu la bonté de me donner.

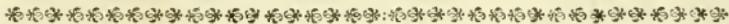
commun qu'il est, renferme un sens de grande étendue. J'ose vous prier d'y faire attention. Produire & avancer les gens qui ont du talent & du mérite, ne se pardonner rien à soi-même: être chargé de tout le gouvernement, & s'acquitter si bien de cet emploi qu'il n'y ait rien à redire: faire du Prince un digne souverain, rendre vertueux les sujets: voilà les obligations d'un Ministre. Tout seroit possible à celui qui les rempliroit parfaitement. Mais un Ministre y manque-t-il par quelque endroit? Ce manquement fût-il léger? c'est toujours une tache à sa vertu: c'est une breche qui peu à peu devenant plus grande, affoiblit sa vertu, & expose sa réputation. Alors sentant le besoin qu'il a d'être redressé, occupé du soin de parer aux reproches qu'il sent mériter: y a-t-il lieu d'espérer qu'il vienne à bout de faire du souverain un Prince parfait, & de l'Empire un Etat heureux? Le cœur de *Tien* n'est point encore apaisé, & les peuples sont épuisés. La Chine n'est point rétablie dans ce florissant état qui la faisoit respecter. La cupidité des barbares est plus que jamais à craindre pour elle. Pensez-y, je vous en prie. Tâchez d'y pourvoir efficacement, & cessez de penser à moi. La grace que je vous prie d'ajouter aux précédentes, c'est d'excuser la liberté avec laquelle, sans être en place, je parler à un homme de votre rang.



Yu yun ouen Ministre d'Etat sous l'Empereur Hiao tlong pensant à faire la guerre, pour réparer les pertes qu'on avoit faites, voulut s'aider de Tchang ché. Il lui en fit porter la parole par bien des gens, & d'une manière toujours obligeante. Tchang ché pour toute réponse, alla trouver l'Empereur, & lui présenta le Discours qui suit.

PRINCE, pourquoi croyez-vous que nos anciens Empereurs régnoient si glorieusement? Pourquoi tout réussissoit-il au gré de leurs desirs? C'est que par leur solide & parfaite vertu ils touchoient en même tems le cœur de *Tien* & le cœur des hommes, & qu'ils ne se démentoient en rien. Aujourd'hui malgré les peines que V. M. & ses Ministres se donnent, on a beau former des projets, aucun ne s'exécute avec succès. Croiez-moi, rentrez en vous-même. Examinez avec soin vos paroles, vos actions, & sur-tout votre intérieur. Voiez s'il n'y a point quelque intention peu droite, quelque intérêt particulier, ou quelque passion secrète qui gêne tout. Si vous y trouvez quelque chose de semblable, corigez-le sans délai, afin que cet obstacle levé, & votre cœur revenu au juste & droit milieu qui fait

fait la vertu, vous distinguez avec facilité le bien du mal, entre les biens le plus parfait, & que vous vous y attachiez avec confiance. Si vous en usez ainsi, *Tien* & les hommes vous répondront de leur côté, & préviendront même vos vœux. Ce qui vous occupe maintenant, c'est le désir de recouvrir les terres de la Chine. Il faut auparavant avoir gagné le cœur de vos peuples. Le moyen de le gagner, ce n'est assurément pas en les accablant par des corvées, & en les ruinant par des subsides. Ménagez leurs forces : épargnez leurs biens : vous y réussirez. Dans l'état où sont aujourd'hui les choses, vous ne pouvez réussir autrement, qu'en réprimant toutes vos passions, & en donnant à vos sujets des témoignages non suspects, & des exemples sensibles de la plus parfaite équité. Ce qui presse le plus, par où il faut commencer, & quels sont les tems & les momens qu'il faut choisir : c'est un détail où je n'ose point entrer, Votre Majesté y pensera.



Tsai chin, autrement dit Tsai kieou fong du lieu où il se retira pour étudier, fut Disciple de Tchu hi, auprès duquel il demeura long-tems. Tchu hi sur la fin de ses jours pensoit à faire sur le Chu king un Commentaire, qui fût comme un précis de divers autres, qu'on avoit déjà faits. N'ayant pu lui-même l'entreprendre, il en chargea Tsai chin. Celui-ci l'entreprit, & l'acheva dix ans après la mort de Tchu hi. En le faisant imprimer, il y mit une Préface, qu'on a jugé digne d'être insérée dans le Recueil Impérial, d'où je tire ces Pièces. Je vais la traduire, ne fût-ce que pour faire connoître que l'idée Chinoise en ce genre n'est pas fort éloignée de la notre, du moins quand l'Auteur de la Préface est aussi l'Auteur du Livre.

L'HIVER d'une des années nommées *King yuen*, désignée par *Youi* sur le cycle sexagénaire, mon maître. *Ouen (a) kong* me chargea de faire ce commentaire sur le *Chu king*. L'année suivante il mourut. J'ai travaillé à cet ouvrage pendant dix ans, & quoique ce ne fût pas un fort gros livre, je n'ai pu l'achever plutôt. Aussi faut-il convenir que commenter le *Chu king*, ce n'est pas une chose facile. Le gouvernement de nos deux *Ti*, & de nos trois *Vang*, fait proprement le fond de ce livre. Il contient en abrégé leurs maximes, & leur conduite. C'est assez dire. On comprend bien que pénétrer le fond de ce trésor, & en étaler les richesses, c'est un ouvrage de longue haleine, & qu'il n'étoit gueres possible d'y réussir mé-

Préface
d'un Livre
intitulé
Chu king,

(*) Titre honorable donné à *Tchu hi* après sa mort.

Suite de la
Préface du
Chu king.

diocrement sans beaucoup de travail & d'application. Depuis ces anciens tems jusqu'à nous, il s'est bien passé des siècles, & quand l'ouvrage n'auroit eû que la difficulté de développer aujourd'hui une antiquité si reculée, il est aisé de concevoir qu'il ne m'a pas peu coûté.

Une réflexion m'a encouragé malgré cette difficulté, & m'a fait espérer quelque succès dans mon travail. Ce beau gouvernement de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*, me suis-je dit à moi-même, sur quoi étoit-il fondé? C'étoit sur la raison droite & pure. Cette raison où la prenoient-ils? Ils la trouvoient dans leur propre cœur (a). Or chacun la peut trouver dans ce même endroit. De là j'ai conclu que pour parler avec quelque justice de ce beau gouvernement, pour en reconnoître les vrais principes, & pour exposer fidèlement les sentimens & les maximes de ces grands Princes, il me suffisoit de connoître assez bien le cœur humain: mettant avec ce secours la main à l'œuvre, j'ai trouvé que sous *Tao*, *Chun* & *Yu*, la maxime fondamentale se réduisoit à ces quatre mots, (b) *Tsing*, *Y*, *Tche*, *tchong*. Sous d'autres régnes, la grande leçon & qu'on inculquoit souvent, étoit conçue en ces termes: *Kien* (c) *tchong*, *Kien* (d) *ki*, établissez-vous dans le vrai milieu, élevez vous à ce qu'il y a de plus parfait.

J'ai remarqué que l'observation de ces maximes fondamentales, & des autres qui en dépendent, tantôt s'apelloit *Te*, (e) tantôt *Gin*, (f) dans quelques endroits *King*, (g) dans d'autres *Tching*. (h) Mais je n'ai point eu de peine à voir que sous ces différens termes on entendoit une même chose, & que toutes ces expressions représentoient par différens endroits, l'excellence du cœur humain: quand la raison y règne, c'est pour marquer d'où vient ce cœur, & lui inspirer du respect, en le rappelant à son origine, que ce même livre employe si souvent l'expression *Tien*. On y revient sans cesse à parler des peuples. C'est pour faire sentir au cœur du Prince, qu'il leur doit ses soins & sa tendresse. Le cœur du Prince est-il droit? ses premiers soins, & comme ses premières productions sont les rits, la musique, & tout ce qui peut contribuer à l'instruction de ses peuples. De ce même fond sortent les loix, les arts, la politesse, qui donnent au reste

un

(a) L'expression Chinoise est *Sin*, & a ici la même signification qu'on a fait remarquer ci-dessus dans une pièce de *Tchu hi*

(b) *Tsing* pur, excellent, parfait, épurer, perfectionner. *Y* signifie un, unique, pur, simple. *Tche* prendre & tenir ferme: *Tchong* le droit & juste milieu. C'est ici une citation abrégée d'un texte qui a été traduit ci-devant. Si on veut, on peut traduire ces quatre mots Chinois par quatre François, purement & simplement, tenez le milieu.

(c) *Kien* élever, établir, affermir. *Tchong*, le juste milieu. Le second *Kien* comme le premier.

(d) *Ki* le plus haut degré en chaque genre, mot à mot élevez le milieu, élevez le plus parfait.

(e) *Te* vertueux en général.

(f) *Gin* bonté, charité, quelquefois vertu en général.

(g) *King*, respect, attention respectueuse.

(h) *Tching*, sincérité, droiture, solidité, perfection.

un nouvel éclat. Bien-tôt fuit dans les familles un bel ordre, dans chaque Etat un beau gouvernement, & dans tout l'Empire une paix profonde. Tout est possible à un cœur où la raison régné seule dans sa pureté. Tel fut toujours le cœur de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*. Tel devint après d'assez grands efforts le cœur de *Tai kia* & de *Tching wang*. Le cœur de *Kié* & de *Tcheou* fut bien différent, parce qu'ils le négligerent & l'abandonnerent. De-là est venue la différence qui se voit dans le *Chu king* entre ces différens régnes: si donc un Prince aspire aujourd'hui à renouveler le beau gouvernement de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*, il faut qu'il suive leur méthode, qu'il prenne comme eux pour guide la raison la plus épurée: & que la trouvant comme eux dans son propre cœur, il l'y fasse régner seule. C'est à quoi peut l'aider beaucoup le livre que je commente.

Après avoir médité moi-même long-tems profondément sur le texte, j'ai lû avec attention & avec critique tout ce qui s'est dit à ce sujet, & ce n'est qu'après l'avoir digéré à loisir, que je prens parti sur chaque endroit. Communément je le prens de telle sorte que je cherche à rapprocher & à réunir la plûpart des interprétations, & dans les endroits où le sens est le plus caché, & les expressions les plus obscures, je m'en tiens presque toujours à ce qu'on a pensé jusqu'ici, quoique je l'exprime en d'autres termes. J'avois seulement que n'ayant entrepris ce commentaire que pour obéir à mon maître, qui en avoit formé le dessein lui-même: quand je trouve qu'il a parlé sur quelque endroit, je m'attache à ce qu'il a dit. Il a revû mon commentaire sur les deux *Tien*, (a) & sur le *Yu* (b) *mo*. Je garde encore les corrections qu'il y a faites de sa main. Hélas! que n'a-t-il pû revoir ainfi tout l'ouvrage! J'ai partagé tout le *Chu king* & mon commentaire en six tomes. Le texte de ce livre, selon la différence des dynasties, est d'un stile bien différent: mais dans toutes les dynasties le gouvernement des bons Princes est toujours le même. On voit leur cœur dans ce livre, comme on voit dans un tableau le génie & l'habileté d'un Peintre. Mais, pour juger bien sainement dans l'un & dans l'autre genre, il faut être attentif & connoisseur. Je ne me flate pas d'avoir fait sentir toutes les beautés de ces portraits que le *Chu king* nous donne en petit: ce que j'espère, c'est que mon exposition, qui en découvre au moins les principaux traits, ne sera pas inutile.

(a) C'est ce qu'il y a dans le *Chu king* des régnes de *Yao* & de *Chou* qui sont les deux *Ti*.

(b) C'est le titre d'un chapitre du *Chu king*.





La troisième des années nommées Kia ting, Tching te sieou présenta à Hing tsong qui régnoit alors, la Remontrance suivante.

Remon-
trance de
Tching te
sieou.

ON dit, & il est vrai. qu'il y a dans l'univers une raison qui ne s'éteint point, qui est enracinée dans le cœur de l'homme, qui est toujours la même dans tous les tems, & qui fait que certaines choses sont condamnées par tout le monde, au moins intérieurement, & d'autres universellement approuvées. Depuis que le monde existe, il y a eu en divers tems bien du désordre. Il a été si grand sous certains régnes, que les loix étoient sans vigueur, & les méchans osoient tout tenter sans crainte & sans honte. Alors la corruption faisoit à la vérité que des passions particulières étoient comme le ressort du gouvernement. Mais cette corruption n'éteignoit point, du moins dans le plus grand nombre, la lumière qui condamnoit ce désordre. Ces sentimens comme universels & communs à tous les hommes, sont, dit fort bien *Leou ngan chi*, des rayons de cette lumière & de cette raison naturelle, qui nous vient de *Tien*: elle ne s'éteint jamais cette lumière. Qui veut ouvrir les yeux, l'aperçoit. Elle subsiste toujours cette raison: reste à l'écouter quand elle parle, sur tout quand elle le fait par la voix de tous, ou de presque tous les hommes.

Dans les années nommées *Hi ning*, *Ouang ngan ché* devenu Ministre, fit certain nouveau règlement. Comme il étoit très-préjudiciable, tout le monde se recria fort. *Ouang ngan ché* dont le règlement accommodoit la cupidité du Prince, eut le crédit de faire casser quelques-uns de ceux qui firent des remontrances: mais il ne put fermer la bouche ni à ceux-là, ni aux autres. Il fut constamment désapprouvé.

Dans les années nommées *Chao hing*, on parla de paix & d'alliance avec les *Kin*. Le passé avoit appris qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur ces traités, & qu'ils étoient pernicieux par bien des endroits. La plus grande partie de ceux qui composoient le conseil y fut contraire: *Tsin ouei*, auteur de cet avis qu'on rejettoit, put bien abuser de l'autorité du Prince, dont il s'étoit depuis long-tems rendu le maître, pour faire mourir quelques-uns des contradicteurs. Mais il ne put empêcher que tout l'Empire ne désapprouvât également & son projet, & sa vengeance. On eut beau se récrier contre le règlement de *Ouang ngan ché*, l'avarice du Prince l'autorisa: aussi ce Prince acheva-t-il de ruiner les peuples. En vain on représenta contre la prétendue paix avec les *Kin*: *Tsin ouei* l'emporta sur tant de conseils. Tout le fruit qu'on en tira, fut de rendre ces barbares beaucoup plus fiers & plus hardis à nous nuire. Tant il est vrai que la raison parle ordinairement par la voix commune, & qu'il est important de la respecter.

Ne

Ne cherchons point dans les tems passez des exemples qui le prouvent. De nos jours nous avons vû en place un *Han tchi tcheou*, ame basse & pût génie : fier du crédit qu'il avoit s  u trouver auprès de V. M. il d  cidoit de tout à sa tête. Aussi eut-il tout le monde contre lui. Il a bien p   pendant quelque tems faire préférer le mal au bien, ses idées ou ses intérêts aux sages avis des gens droits & sens  z. Mais il est enfin mort dans les supplices qu'il méritoit par plus d'un endroit : & fa funeste fin a glorieusement vengé les grands hommes, dont il m  prisoit les sages avis. En effet, ordinairement la voix commune est celle de la raison, & la raison est elle-même la voix du *Tien*. C'étoit donc *Tien* que *Tchi tcheou* m  prisoit. Le pouvoit-il faire impunément ? Les bons Princes & les bons Ministres en usent tout autrement. Le respect qu'ils ont pour *Tien*, leur fait respecter la voix publique & les délibérations communes. Par-là ils gagnent le cœur des peuples, & s'attirent le secours de *Tien*. Avec cela qu'ont-ils à craindre ? Par la juste punition d'un indigne favori, vous avez fait un grand pas vers le droit chemin : mais je crains qu'un mal qui avoit duré du tems, ne soit pas encore tout-à-fait guéri. Vous ne sçauriez trop vous précautionner contre une rechute. Parlons sans figure. Vous avez senti le danger qu'il y a pour un Prince, de se trop livrer à un sujet par inclination, ou autrement, & de n'écouter que lui seul. Soyez constant dans un si heureux retour. Fondez votre gouvernement, non sur des vûes que suggère en s  cret un seul homme, soufflé souvent par une cabale, ou animé par l'intérêt, mais sur des délibérations communes, & sur l'avis du grand nombre. Dans les résolutions que vous aurez à prendre, cherchez sincèrement & de bonne foi, comme étant en présence de *Chang ti*, le parti le plus équitable. *Tien* & les hommes s'en réjouiront, & tout l'Empire s'en sentira. Pefez avec attention ce que je prens la liberté de vous exposer.

Sur ce discours, l'Empereur *Cang hi* dit : il est plein d'expressions vives, & de tours frapans. Il n'y a rien qui ne fit honneur à la plus saine antiquité.

Sentiment
de *Cang hi*
sur ce Discours.

Extrait d'un autre Discours du même Tching te sicou ,
   l'Empereur Li tsong.

PRINCE, ce qu'il y a de plus important pour un Prince, qui cherche, comme vous, à bien gouverner : c'est de gagner le cœur de *Tien* & le cœur des hommes : c'est en gagnant le cœur de ses sujets, qu'un souverain gagne le cœur de *Tien*. Dans l'*Y king*, sur un des traits du symbole nommé *Ta yeou*, on lit ces paroles : *Dès que Tien le protège, il est heureux, tout tourne à son avantage.* Confucius commentant ce texte, dit : *Quel est celui que Tien protège, si ce n'est celui qui s'attire sa protection par son respect &*

Tome II. Aaa aa fa

sa soumission? Quel est celui que les hommes aident, si ce n'est celui qui se les attache par sa droiture & son équité? Les premières des années nommées *Yuen yeou*, lorsque l'Empereur *Tché zsong* & l'Impératrice mere gouvernoient, on vit venir de tous côtés les nations voisines, se ranger à l'envi sous leur Empire, c'est que tout le monde étoit instruit que ceux qui gouvernoient alors, ne se propoisoient autre chose, que de remplir les vûes de *Tien*. *Sou ché* parlant du succès de ces heureux tems, & en exposant la cause, emprunte les termes de Confucius, & dit du Prince & de la Princesse: Ils avoient (à l'égard des hommes) la droiture & l'équité même. Ils avoient (à l'égard de *Tien*) la plus respectueuse soumission. Mais à quel prix croyez-vous qu'on puisse obtenir ces éloges? Il faut dans toutes les affaires, & dans toutes les occasions, s'efforcer de bien répondre aux desirons de *Tien*, & chercher sincèrement le bien des peuples. Nous avons en votre personne un Prince naturellement plein de bonté, & qui d'ailleurs est fort attentif & fort appliqué. Il semble que sous votre règne, nous devrions voir revenir les belles années *Yuen yeou*. Cependant ce n'est qu'intempéries dans les saisons, que phénomènes effrayans dans les astres. A la cour & dans vos armées, vos plus zélés Officiers sont en allarme. En province, dans les villes, & à la campagne, vos peuples souffrent & gémissent. Cela me fait craindre, je vous l'avoue, que vous n'usiez intérieurement de quelque réserve, & que vous ne cherchiez pas bien encore, autant qu'il dépend de vous, à gagner le cœur des hommes, & par-là celui de *Tien*, &c.

Dans le reste du discours qui est fort long, il indique divers défauts du gouvernement. Sur la fin il rappelle le texte de l'*Y king*, & assure son Prince, que s'il remédie de son mieux à ces maux, *Tien* & les hommes l'aidront, & que son règne ne le cédera point aux belles années *Yuen yeou*. Il conclut par ces paroles: mon zèle est pur & sincère: mais il a rendu mes expressions trop hardies: je le sens, je le reconnois, & j'en attends le châtement avec soumission.

Sentiment
de *Cang hi*
sur ce
Discours.

Sur ce discours, l'Empereur *Cang hi* dit: Il induit le Prince à toucher *Tien*, en gagnant le cœur des hommes. Il réduit tout pour la pratique à une équité parfaite, & à une inviolable droiture. Cela s'appelle s'y bien prendre pour former un souverain.





EXTRAITS D'UNE COMPILATION

FAITE SOUS LA DYNASTIE *MING*.

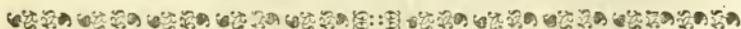
Par un Lettré célèbre de cette Dynastie nommé
TANG KING TCHUEN.

*Un Auteur parlant du jeu des Echecs, qui est le beau jeu
de la Chine, dit ce qui suit.*

QUELQUES gens ont dit que le jeu des échecs venoit de l'Em-
pereur *Yao*, & que ce Prince l'avoit inventé pour instruire son fils
dans l'art de gouverner les peuples, & de faire la guerre; mais rien
de moins vrai semblable. Le grand art de *Yao* consistoit dans la pratique
continuelle des cinq vertus principales, dont l'exercice lui étoit aussi
familier, que l'est à tous les hommes l'usage des pieds & des mains. Ce
fut la vertu & non les armes, qu'il employa pour réduire les peuples les
plus barbares.

Sentiment
d'un Au-
teur Chi-
nois sur
l'Origine
& l'usage
du jeu des
Echecs.

L'art de la guerre, dont le jeu des échecs est comme une image, est
l'art de se nuire les uns aux autres. *Yao* étoit bien éloigné de donner à son
fils de pareille leçons. Le jeu de échecs n'a sans doute commencé que
depuis ces tems malheureux, où tout l'Empire fut défolé par les guerres.
C'est une invention très-peu digne du grand *Yao*.



*D'un autre Auteur qui s'éleve contre l'acharnement
à ce jeu.*

UN homme qui a le cœur bien placé, doit avoir honte à un certain âge
de n'avoir ni réputation, ni mérite. Pour s'épargner cette confu-
sion, il s'applique dès sa jeunesse, & fait des efforts continuels: a-t-il réus-
si, & obtenu les dégrez qu'il se proposoit pour fin de son travail? bien loin
de

de se relâcher, la crainte où il est que la suite ne réponde pas aux commencemens, lui fait redoubler son application. C'est ainsi qu'en ont usé tant de grands hommes des siècles passez : ils ont persévéré avec une constance invincible, dans l'étude de nos *King*, jusques dans un âge très-avancé. Par ce moyen les uns ont toujours vécu dans l'honneur : les autres après bien des années de travail : en ont enfin recueilli les fruits, & sont parvenus aux premiers emplois.

Passion des
Chinois
pour le jeu
des É-
checs.

Dans notre siècle, hélas ! combien de gens laissant là l'étude des *King*, se font une occupation des échecs : on s'y livre avec un si grand acharnement, qu'on néglige tout le reste, même le boire & le manger. Le jour vient-il à manquer ? on fait allumer les chandelles. L'on continue : & quelquefois le jour revient, qu'on n'a pas fini. On épuise à cet amusement le corps & l'esprit, sans penser à rien autre chose. A-t-on des affaires ? On les néglige. Vient-il des hôtes ? On les éconduit. Vous n'obtiendriez pas de ces joueurs, que pour le plus grand repas de cérémonie, ou pour la plus solennelle & la plus exquise musique, ils interrompissent leurs combats frivoles. Enfin, à ce jeu, comme à tout autre, on peut perdre jusqu'à ses habits : du moins on se trouble, on se chagrine, on s'irrite : & pourquoi ? Pour demeurer maître d'un champ de bataille, qui dans le fond n'est qu'une planche, & pour remporter une espèce de victoire, par laquelle jamais vainqueur n'a obtenu ni titres, ni appointemens, ni terres.

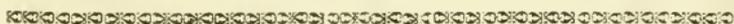
En quoi
consiste la
connois-
sance de ce
Jeu.

Il y a de l'habileté, je le veux croire : mais c'est une habileté également inutile à l'Etat en général, & aux familles en particulier. Ce chemin n'aboutit à rien. Car si j'examine à fond ce jeu par rapport à l'art de la guerre, je n'y trouve point de conformité avec les leçons que nous en ont laissé les plus fameux maîtres. Si je l'examine par rapport au gouvernement civil, j'y reconnois encore moins les maximes de nos sages. L'habileté de ce jeu consiste à surprendre son adversaire, à lui tendre des embûches, à profiter des fautes qu'il fait. Est-ce ainsi qu'on inspire la bonne foi, & la droiture ? Piller, tuer, & d'autres termes semblables, sont le langage de ces joueurs. Est-ce ainsi que l'on inspire la bonté & la clémence ? Enfin, le moins qu'on puisse dire de ce jeu, comme des autres : c'est que cet amusement frivole, détourne des occupations utiles. C'est comme si vous élevez un morceau de bois ou une pierre, pour vous amuser à fraper dessus, ou à vous escrimer contre : je n'y mets pas de différence.

Tout homme sage, s'il est particulier, doit s'occuper de son domestique, pour bien pourvoir aux besoins de sa famille : s'il est à la cour & au service de son Prince, son attention doit être de donner des preuves de son zèle. Il doit souvent négliger pour cela jusqu'à ses besoins particuliers. Combien doit-il être plus éloigné de s'amuser au jeu des échecs ? Ces maximes, qui sont de tous les tems, ne furent jamais plus de faison qu'aujourd'hui : c'est une nouvelle dynastie qui commence. L'Empire se ressent encore des troubles passez. La principale occupation de notre grand Empereur est de chercher de grands Capitaines, & de bons Ministres. Pour peu qu'il trouve un homme capable, il lui donne de l'emploi, & le met en état de par-

parvenir à la plus haute fortune. Cela devoit animer quiconque a un peu de cœur : au lieu de perdre ses forces & son tems en de vains amusemens, chacun devoit s'efforcer de servir l'Etat, & de mériter par-là une place dans l'histoire. Voilà ce qui peut picquer un cœur bien placé.

Une inutile habileté vous fait gagner aux échecs & vous rend maître de l'échiquier. Quelle comparaison entre ce pueril avantage, & les titres, les terres, & les appointemens, dont l'Empereur, si vous vouliez, récompenseroit vos services ! Lequel vaut mieux, à votre avis, ou de promener sur un échiquier plusieurs méchans morceaux de bois, ou de commander plusieurs mille hommes ? Quel gain pouvez-vous faire aux échecs, comparable à l'honneur & au profit d'une grande charge ? Si tel avoit donné à l'étude de nos *King* le tems qu'il a perdu à ce jeu, il seroit aujourd'hui un autre *Yen tse (a)*. Si tel autre également entêté de ce jeu frivole, au lieu d'y perdre son tems, étoit entré dans le gouvernement, nous aurions en lui un *Leang ping (b)*. Enfin, si tel avoit autant fatigué dans le commerce, qu'il a fait au jeu, ses richesses égaleroient celles d'*Tnu **. Du moins s'il avoit changé cet amusement en un continuel exercice des armes, il auroit pu par ce moyen là se rendre utile à l'Etat. Qu'il y a loin de ce qu'ils font ces joueurs, à ce qu'ils pouvoient être !



DES PRINCES SOUVERAINS.

YUÉ YUEN rapporte que *Pin kong*, Roi de *Tsin* demanda un jour à *Se kuang* quelles devoient être les qualitez d'un souverain : & que *Se kuang* répondit :

Un souverain doit être pur & tranquille, tant au dedans de lui-même, qu'au dehors : il doit avoir pour ses peuples un amour de pere : faire toutes les diligences possibles, pour ne mettre en place que des gens vertueux & éclairés : avoir une attention continuelle à ce qui se passe dans l'univers (*c*) : il doit éviter de donner trop de liberté aux abus du siècle où il vit, & de se rendre trop dépendant de ses favoris ou de ses Ministres. Il fait un rang à part, il le doit tenir & de-là étendre ses vûes le plus loin qu'il peut : surtout examiner avec soin, & peser avec équité les services qu'on lui rend, afin de n'en point laisser sans une récompense proportionnée. Voilà l'idée que je me suis formée d'un Prince.

SUEN OUANG, Roi de *Tsi* demanda un jour à *Yun ouen*, qu'elle est la règle la plus essentielle que doive suivre un souverain. *Yun ouen* répondit : la

Qualités nécessaires à un Prince.

Règle la plus essentielle qu'il doit suivre.

(a) Le plus fameux disciple de Confucius pour la vertu.

(b) Nom d'un Ministre d'Etat estimé.

* Le Cresus de la Chine.

(c) Le Chinois dit *Tien hia*, mot à mot, sous le ciel. Les Chinois le plus communément n'entendent que leur Empire.

principale, à mon sens, est d'agir peu & toujours sans empressement. Un Prince qui n'ordonne point trop de choses, est obéi dans tout ce qu'il ordonne. Quand il y a peu de loix, on les garde mieux, & cela épargne aux sujets beaucoup de fautes. Laisser un peu le monde au large, & compatir à la foiblesse de ceux qu'on gouverne, ce sont des maximes d'une vraie sagesse & d'une éminente vertu. Le Prince parfait n'agit presque point, & tout son Etat est dans l'ordre. C'est l'idée que le *Chi king* & le *Chu king** nous en donnent.

Instruc-
tions pour
un Prince.

L'Empereur *Tching wang* donnant à *Pe kiu* la principauté de *Lou*, le fit venir en sa présence, & lui fit l'instruction suivante. *Vous voilà Prince, lui dit-il: mais sçavez vous les devoirs & les maximes d'un Prince?* En voici une de la dernière importance. D'un côté il lui faut de la majesté, pour tenir dans le respect ceux au-dessus de qui son rang l'éleve. D'un autre côté il faut dans les sujets de la liberté à donner à propos des avis aux Princes, cela peut lui épargner bien des fautes. Pour concilier ces deux choses: admettez avec facilité les rémontrances: écoutez-les; lisez-les tranquillement. Ne rebutez, ni ne menacez jamais ceux qui les font: mais aussi ne vous y rendez pas trop facilement: pesez-en bien les paroles, pour en tirer avec choix ce qu'il y aura d'utile: le tout avec gravité, pour qu'on ne vous perde pas le respect: mais en même tems avec douceur, pour gagner le cœur de vos Officiers. Voilà ce que j'appelle sçavoir régner.

欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書 欽定四庫全書

DES MINISTRES D'ÉTAT, ET DES GÉNÉRAUX D'ARMÉE.

Déférer ce
que les
Souverains
avoient
autres fois
pour leurs
Ministres.

Il y a eû de tout tems, dit *Li te t'yn*, une grande différence entre le Prince & son Ministre. Celui-ci a toujours été au-dessous de celui-là: mais anciennement il n'y avoit pas de l'un à l'autre cette énorme distance qu'on voit aujourd'hui. Si nous remontons jusqu'aux trois fameuses dynasties, nous y trouvons des Ministres, à qui jamais le Prince n'envoyoit ordre de venir chez lui. *Tching tang* avoit cet égard pour *Y yn: Kao t'fong* pour *Fou yué: Vou wang*, pour *Tchao kong*. Ces Princes traittoient d'abord ces sages, ou comme des amis, ou comme des maîtres: puis ils les traittoient en Ministres.

Change-
ment.

Dans l'antiquité moins reculée, les choses changerent, mais ce changement après tout ne fut pas extrême. Les Princes traittoient encore avec

* Anciens livres Chinois.

† Il vivoit sous la dynastie *Tang*.

civilité leurs Ministres: il y avoit pour cela des cérémonies réglées qui s'obfervoient. Ce que nous lifons de *Kien tchin* & de *Pi kong* dans le *Cba king*: ce que le *Chi king* rapporte de *Chin pé*, de *Tchong chan fou*, & de quelques autres, nous fait connoître qu'en ces tems-là les Ministres étoient encore sur un bon pied. Dans ces anciens tems le Prince & les Ministres étoient comme la tête & le bras du même corps, comme le pere & le fils, ou comme les freres dans une même famille. Tous leurs foins & tous leurs secrets étoient communs. Ils étoient également fenfibles aux maux & aux avantages de l'Etat: & certainement s'il y a une voie sûre & facile à un fouverain, pour réuffir dans les plus grandes entreprifes, & pour fe distinguer du commun des Princes: c'est d'en user ainfi avec un premier Ministre dont il a fait choix.

C'est proprement fous *Tfin chi boang*, que s'est perdue cette utile & loüable coutume. Il voulut icul être refpecté: bien loin de faire auffi refpecter les premiers Ministres, il fe fit comme une maxime de les traiter avec hauteur. Il alla jufqu'à les faire juger comme des criminels, & les faire mourir dans les fuplices: chofe inouïe avant ce Prince! Sous lui les Ministres fe virent comme confondus avec les Officiers du plus bas ordre: il les traita toujours avec fierté. Mais fi l'on cessa de voir dans le Prince ces manieres honnêtes & obligantes, dont ufoient nos anciens Rois envers leurs Ministres, par eftime pour la fageffe & pour la vertu, on ne vit plus gueres auffi dans les Ministres le même attachement & le même zèle.

Dans cet éloignement comme infini où les tenoit la fierté du Prince, ils ne voyoient en lui qu'un maître redoutable, qu'ils n'ofioient aimer. Ils portoient encore le nom de Ministres: mais la frayeur continuelle où ils vivoient, & le foïn de pourvoir à leur fureté, ne leur laiffoit plus la liberté néceffaire pour en bien remplir les devoirs. On vit *Li fé* le matin être fait Ministre: & le foir du même jour, pour une parole qui déplut au Prince, perdre la vie dans les fuplices. Qui n'auroit tremblé après cet exemple? Auffi ceux qui étoient dans les emplois, en touchoient les apointemens, s'étudioient à ne pas déplaire (fallût-il pour cela tromper le Prince) & s'embaraffoient peu du refte.

Sous la dynaftie *Han*, du tems du règne de *Kao tfoü*, Prince d'ailleurs d'un grand mérite, on vit *Siao ho* Ministre d'Etat mis aux fers. Sous *Ven ti*, Prince qui étoit cependant la bonté même, *Tcheou pou* Ministre d'Etat, fut cité aux tribunaux, pour y être confronté avec un Officier du plus bas étage. *king ti* fit mourir *Tcheou yu* fon premier Ministre. *Vou ti* en fit mourir plus d'un, & dans les régnes fuivans la même chofe arriva plus d'une fois. Triftes événemens qu'on peut regarder comme autant de fuites du méchant exemple de *Tfin chi boang*!

A la vérité, il s'est trouvé depuis quelques Princes bien différens à l'égard de leurs Ministres: mais il y a toujours eu entre l'un & les autres une diftance fi énorme qu'elle rendoit l'accès du Prince trop difficile: & cela fe sent encore du malheureux changement, qui commença fous *Chi boang*. Comme il n'est pas à croire que les Princes fe déterminent à remettre les

Plusieurs
Ministres
punis.

choses

choses sur le même pied, aussi grand nombre de gens de mérite, qui seroient capables des premiers emplois, s'éloignent au lieu de se produire : & ceux qui ont été quelque tems en place. Pensent bien-tôt à se retirer. Par-là le chemin demeure ouvert à des gens, dont tout le mérite est la flatterie : & le commun des Princes s'en accomodent. Le moyen de faire revenir ces heureux régnes, que la sagesse & la vertu de nos anciens ont rendus si florissans & si célèbres.

Après la mort de *You wang* premier Empereur de la dynastie *Tcheou* : *Tching wang* son fils étant trop jeune, *Tcheou kong* cadet de *You wang*, gouverna pour son neveu. *Hong yu* fameux Lettré de la dynastie *Tang*, propose *Tcheou kong* pour modèle à ceux qui gouvernoient de son tems.

Maximes
de *Tcheou*
kong.

On dit de *Tcheou kong*, qu'étant à table, il lui étoit assez ordinaire d'interrompre son repas juiqu'à trois fois, pour faire honneur à un sage, & lui servir à manger. Si lorsqu'il étoit aux bains, il y voyoit venir quelques sages, il n'achevoit point de se baigner : il quitoit aussi-tôt le bain, pour leur aller faire honneur, & leur accommoder lui-même les cheveux. On le vit, dit-on, en user ainsi jufqu'à treize fois en un seul jour. Ce qui est constant, c'est que pendant tout le tems qu'il gouverna, son soin principal & son plus grand empressement, fut de faire honneur aux sages. Il n'y avoit alors en place que des gens vertueux & capables. L'artifice & la flatterie n'avoient point de lieu, encore moins le vice ou le crime. Aussi tout l'Empire étoit tranquile : il n'y avoit pas le moindre trouble. Les plus barbares de nos voisins étoient volontairement soumis : les étrangers apor-toient exactement leurs tributs : ce qu'on appelle rits, musique, judicature, gouvernement, ces grands ressorts dont dépend le réglemant & le bonheur des Etats, étoient dans leur dernière perfection : & l'on voyoit régner par-tout l'innocence & la candeur. Il ne paroissoit alors ni déréglement dans les saisons, ni monstres dans la nature : les vents & les pluies étoient réglez : les animaux & les plantes en profitoient : toutes les campagnes étoient fertiles.

Dans ce haut point de gloire & de bonheur, où la sagesse de *Tcheou kong* maintenoit l'Empire, jamais ce grand homme ne se relacha de son attention à chercher des sages. Est-ce que ces sages qu'il cherchoit le surpassoient en sagesse? Non sans doute: Est-ce qu'il avoit de la peine à en trouver? Il en avoit en grand nombre dans les emplois. Que pouvoient donc faire quelques-uns de plus? Pourquoi en cherchoit-il encore? C'est qu'il craignoit que quelque chose n'échappât à son attention. Il s'étoit chargé pour son neveu de rendre l'Empire heureux : il ne vouloit rien avoir à se reprocher.

Hong yu fait ensuite une opposition de son tems avec celui de *Tcheou kong*. Je ne la traduis pas, parce qu'il ne fait que répéter les mêmes termes, en y ajoutant une négation. Ces répétitions ont leur grace dans la langue Chinoise : mais elles n'en auroient aucune dans notre langue. Il conclut qu'on a plus besoin que n'avoit *Tcheou kong*, de chercher des sages, pour les avan-
cer.

cer. Il exhorte ceux qui gouvernent à imiter en ce point l'attention de *Tcheou kong*.

Que les Ministres, & les Officiers de guerre, lorsqu'il s'agit du bien de l'Etat, doivent oublier toute injure & toute inimitié particulière.

SIAO HO & TSAO TSAN tous deux gens d'un grand mérite, conçurent de la jalousie l'un contre l'autre, & vécutrent toujours assez mal ensemble. *Siao ho* avoit pris le dessus. Il étoit premier Ministre, & *Tsao tsan* s'étoit retiré. *Siao ho* tomba dangereusement malade. L'Empereur lui demanda sur qui il jugeoit qu'on dût jeter les yeux, pour le remplacer en cas de mort. *Siao ho* répondit sans hésiter. *Tsao tsan* est sans contredit le plus capable de cet emploi: il ne faut point penser à d'autres. *Tsao tsan* connoissoit si bien *Siao ho*, que sur la nouvelle de sa maladie, il avoit pris congé de sa famille, & avoit tout préparé pour se rendre à la cour, tant il étoit persuadé que *Siao ho* le proposeroit, quoiqu'ils fussent mal ensemble. En effet *Siao ho* mourut. *Tsao tsan* lui succéda, suivit ses vûes & ses mémoires, & maintint les choses sur un bon pied. Cette conduite fut fort remarquée, & louée de tout le monde: le peuple même fit sur cela des chansons.

Des Offi:
ciers de
Guerre.

Kuo tsey & *Li kuang pi*, tous deux Officiers de guerre, & tous deux naturellement fiers, vivoient mal ensemble, & pouvoient passer pour ennemis. Vint la révolte de *Ngan lou chan*. *Tsey*, malgré sa fierté naturelle, & son aversion pour *Kuang pi*, va le trouver le premier, le prie les armes aux yeux, de lui aider à sauver l'Etat, lui donne un détachement de son armée, écrit en cour pour qu'on l'avance, & qu'on le lui donne en second contre les rebelles. La cour y consentit. Les rebelles furent batus. *Kuo tsey* mourut peu après. *Li kuang pi* eut en sa place le commandement des troupes du Nord, & ne changea pas la moindre chose à ce qu'avoit établi *Kuo tsey*.

En tout état, les gens d'une capacité extraordinaire ne se trouvent que rarement: mais sur-tout rien n'est moins commun qu'un excellent Général d'armée. Ce n'est pas qu'il manque de gens qui ayent du talent pour la guerre: mais c'est qu'on ne les connoît que par occasion. Ce fut la révolte de *Ngan lou chan*, qui fournit à *Kuo tsey* & à *Li kuang pi* le moyen de se faire connoître en sauvant l'Etat. Ce fut dans la guerre de *Leao tong*, que *Tchin tcho* parut ce qu'il étoit, très-habile Général.

Quoi que dans * ces derniers tems, les occasions n'ayent pas manqué: D'où procéde la ra:
déja

* C'est un auteur de la dynastie *Song* qui parle.

reté des
bons Gé-
néraux.

déjà bien des régnes se font écoulés, sans qu'on ait vû un Général de réputation. Autrefois on voyoit jusqu'à de simples soldats, même des esclaves, devenir de grands capitaines. Aujourd'hui la cour & l'Empire entier n'en fournissent pas un seul. D'où vient cela? Ne feroit-ce point que les Officiers de guerre sont trop à l'étroit, & qu'on leur fournit trop peu? Ne feroit-ce point aussi qu'on les gêne trop? Le Roi de *Tchao* fit *Li mou* Général sur les frontières. Mais il le mit au large pour la dépense. Non-seulement il avoit de quoi bien payer & entretenir les troupes, mais de quoi donner au de-là des gratifications & des récompenses. Aussi *Li mou*, fit-il des merveilles. Pour moi, je crois que si l'on épargnoit moins la dépense, & si les Officiers moins gênez n'avoient à répondre que du succès de leur commission: bientôt il y auroit de bons Généraux.

Des Braves
& de la
manière de
les traiter.

Il y a de certains braves, dit *Li te yu*, dont les Princes peuvent tirer de grands avantages: mais on ne les gouverne pas comme le commun des hommes. Quand un Prince veut s'en servir, il doit sur-tout observer deux choses, l'une de les traiter un peu cavalièrement: l'autre de se les attacher par des bienfaits. S'il a trop d'égards pour eux: ils deviennent fiers, & se font valoir. Dès-lors il est dangereux de les employer. Si au lieu de bienfaits réels, ils ne reçoivent de la part du Prince, que des honneurs de cérémonie: il est rare qu'ils s'en contentent: ils se négligent, on n'en tire pas de grands services.

Conduite
de l'Em-
pereur
Kao t'fou à
leur égard.

Kao t'fou le premier de la dynastie des *Han* est de tous nos Empereurs celui qui a le mieux pratiqué ce que je conseille. Quand le fameux *King pou* demanda à le saluer pour lui offrir ses services, & se ranger de son parti: *Kao t'fou* s'allit négligemment sur un lit, affecta de se laver le visage, & reçut *King pou*, sans lui faire beaucoup d'accueil & sans aucune cérémonie. *King pou* en frémissoit de rage intérieurement, & se repentant du parti qu'il avoit pris, il pensoit à se tuer. Il fort cependant sans rien dire. En sortant, il fut conduit, suivant les ordres que le Prince avoit donnez, dans une belle & grande maison. Là il se trouva chaque jour régalez splendidement, au milieu d'une foule de gens destinez à le servir, accompagné par des Officiers de tous les rangs, chargez de lui faire honneur. Voilà *King pou* très-content, & d'autant plus prêt à bien servir *Kao t'fou*, que celui-ci, dans la réception qu'il lui avoit faite, avoit moins fait paroître d'empressement.

Difficulté
dans le
choix des
bons Offi-
ciers d'Ar-
mée.

Rien de plus important, dit *Sao suen*, que de bien choisir les Ministres & les Généraux d'armée. Rien aussi de plus difficile pour un Prince, que de remplir dignement ces postes, & de tirer des talens de ceux qu'il y met, les avantages qu'il a droit d'en attendre. L'embaras après tout est beaucoup plus grand par rapport aux gens de guerre: & il croit encore de moitié, si ceux qui sont sur les rangs, sont gens qui n'étant que braves, n'ont ni sagesse ni vertu. Au regard des premiers Ministres, c'est pour le Prince une règle assez sûre, d'en user avec eux fort honnêtement, & de les traiter selon les rites. Pour les premiers Officiers de guerre, il n'y a pas de règle bien certaine. A l'égard de ceux qu'on connoît également sages &

bra-

braves, vertueux & habiles: la meilleure est d'avoir en eux de-là confiance, & de les en bien persuader. Quant à ceux qui n'ont que de la bravoure & du talent pour la guerre, c'est un art que de sçavoir les gagner, & cet art demande certainement beaucoup de prudence & d'attention.

Les six espèces d'animaux qu'on appelle domestiques, étoient autrefois sauvages de même que les autres. Comme le tigre & le léopard déchirent & mordent, le cheval & le bœuf frappent, l'un du pied, l'autre des cornes. Si nos premiers Rois avoient ordonné que sans distinction on s'efforcât de détruire toutes ces espèces, nous n'aurions ni chevaux, ni bœufs: leur sagesse leur fit distinguer, entre ces animaux sauvages, ceux dont on pouvoit tirer du service, & prendre les moyens convenables pour les dompter & les apprivoiser. S'ils en ufoient ainsi par rapport aux bêtes, ils le faisoient à plus forte raison par rapport aux hommes. S'ils voyoient quelque talent dans un de leurs sujets, à moins qu'il ne fût d'une méchanceté plus incorrigible, que n'est la férocité d'un tigre: ils ufoient de tous les moyens possibles pour perfectionner ce talent & le rendre utile. Un Prince ne doit pas renoncer aux soins de se pourvoir de bons Généraux, quelque difficulté qu'il y trouve.

Parmi les Officiers de guerre, il s'en peut trouver, comme j'ai dit, de deux espèces: les uns qui ayent autant de vertu & de sagesse, que de bravoure & d'habileté. Tels furent *Ouei ho*, & *Tchao tchong Koué*, sous les *Han* *: *Li tsing* & *Li tse*, sous les *Tang*: les autres, qui ne soient que braves & habiles dans le métier de la guerre. Tels furent *Han sing*, *King pou* & *Pong yué*, du tems des *Han*: *Su ue*, *Ouan tche*, *Heou king tsi*, & *Cbing yen se*, du tems des *Tang*. Comme ceux de la première espèce ne se trouvent pas en grand nombre, il faut bien, à leur défaut, employer ceux de la seconde: & quoi qu'il y ait de l'embaras pour un Prince, il le peut faire avec succès, s'il s'y prend bien. Il faut gagner ces sortes de gens par des libéralitez, leur parler à cœur ouvert lorsqu'on leur donne des avis, sans trop les ménager: d'un côté augmenter leurs biens & leurs terres, faire qu'il ne leur manque ni régals, ni concerts, ni autre chose de leur goût: d'un autre côté les tenir dans le respect par une gravité majestueuse. Nos anciens Princes en ufoient ainsi, & ils réussissoient.

Quelque politique moderne dira peut-être que c'est uniquement l'espérance qui anime les Officiers, qui les rend inventifs, infatigables, & intrépides dans les dangers: qu'il est par conséquent de la sagesse de ne les pas traiter si bien par avance, & de les laisser attendre la récompense, pour les animer à la mériter par leurs services. Je réponds à cela, qu'il n'est pas toujours vrai que l'espérance soit la seule chose qui anime les Officiers. Parmi ceux qui n'ont que du talent pour la guerre, il s'en trouve encore de deux sortes: les uns qui ne se distinguent que du commun, & dont le talent est assez médiocre: les autres, qui s'élevent bien plus haut, qui ont un talent rare, & une habileté extraordinaire. Les uns & les autres ont com-

Comparaison à ce sujet.

Nécessité d'avoir des Braves.

Des différentes espèces d'Officiers de Guerre.

Motifs qui font agir ces Officiers.

* Noms de différentes dynasties Impériales.

Comparaison à ce sujet.

munément des inclinations & des vûes proportionnées à leur talent. C'est sur cela, & non sur une maxime souvent fautive, que le Prince se doit régler, & les traiter différemment, suivant leur différente disposition. On a un cheval excellent, d'une vigueur & d'une vitesse extraordinaire. On le nourrit avec soin: tout ce qu'on lui donne à manger est bien choisi: on tient nette son écurie: il n'y a pas jusqu'à l'eau où il se baigne, qu'on veut être vive & pure. Arive-t-il quelque cas pressant? On fait faire à ce cheval cent lieues d'une traite. Il sent qu'on veut cela de lui, il le fait sans regimber: ce n'est pas l'espérance qui l'anime: On ne peut gueres après sa course le mieux panser, qu'on n'a fait devant.

Au contraire on nourrit un oiseau de chasse. S'il prend un faisan, on lui donne aussi-tôt un moineau pour récompense: s'il prend un lièvre, on lui donne un rat. Il connoît par-là, qu'on ne lui donnera qu'à proportion qu'il chassera bien, il en fait mieux son devoir, & prend plus de gibier qu'il ne seroit, s'il n'espéroit rien. Les gens d'un talent rare, & qui répondent à leurs talens par de grandes vûes & de nobles projets, je les compare à l'excellent coureur. Ne leur pas faire beaucoup de bien par avance, c'est comme si faisant jeûner long-tems ce cheval, vous exigiez de lui cent lieues d'une traite, sauf à lui bien donner ensuite à manger. Pour les autres, dont le talent n'est que médiocre, & qui conséquemment ont aussi le cœur tout autrement disposé: je les compare à l'oiseau de chasse, qui, quand il est rassasié, ne rend plus de service. C'est au Prince à bien étudier les dispositions & les talens de ceux qu'il employe, pour y proportionner sa conduite.

Conduite de Kao ti à l'égard des Officiers de ses armées.

Han fng ne se fut pas plutôt rangé du côté de *Kao ti* (a) que celui-ci le fit Généralissime de ses armées. *King pou*, en sortant de saluer pour la première fois ce même Prince, se trouva honoré du titre de *Vang*, & fut traité comme tel. *Pong yué* fut d'abord élevé par ce même Prince au rang de Ministre. Ces trois hommes cependant n'avoient point encore suivi son parti. Ils le servirent très-bien dans la suite, & poussèrent fortement le parti contraire: mais ils étoient puissans & riches des libéralitez de *Kao ti*, lorsque ce parti subsistoit encore. Ils moururent même avant que les *Han* fussent absolument maîtres de l'Empire. Pourquoi *Kao ti* en usa-t-il ainsi à leur égard? C'est qu'il connoissoit leur capacité & leur génie. Il vit bien qu'ils n'étoient pas gens à s'attacher pour peu de chose, ou à se relâcher quand leur fortune seroit faite. Il en usa tout autrement avec *Fan boei*, *Tun kong*, & *Koan yng*. Prenoiient-ils sur ses ennemis une ville? Rempportoient-ils quelque léger avantage? A proportion de leurs services, il les élevoit de quelques degrés, & augmentoit leurs appointemens. Ne faisoient-ils rien? Il les laissoit tels qu'ils étoient. De sorte que quand *Kao ti*, par la mort de son ennemi, se trouva seul maître de tout l'Empire: ces trois hommes comptoient chacun quelques centaines de victoires. Alors *Kao ti* les fit

Héou

(a) C'est le même qu'on appelle aussi *Kao tson* premier Empereur de la dynastie *Han*.

Hou (b). Pourquoi ce Prince leur donna-t-il pendant long-tems des récompenses modiques, lui qui dans l'occasion donnoit avec tant de facilité un domaine de cent lieues? C'est qu'il les traitoit suivant leur portée, qui, de même que leur talent, étoit médiocre. Il les connoissoit gens à tout entreprendre, dans l'espérance d'être avancez, & capables d'être gâtés par des récompenses anticipées.

Maximes
de Guerre.

Quand on met une armée sur pied, le plus sage parti est de lui donner un leul Général, qui en dispose à son gré, & qui soit seul chargé du succès. Le meilleur cheval du monde, si on lui embarasse les jambes, sera devancé par une mazette. Un homme, fût-il un second *Mong puen*, si on lui lie les bras & les jambes, pourra être insulté par une femme. De même gêner un Général, c'est mettre obstacle à ses succès, & s'ôter le droit de juger qu'il soit capable de rien de grand. On gêne un Général en trois manières. La première, est de l'astreindre aux ordres de la cour. La seconde, de diviser l'armée, & de nommer deux Généraux d'une égale autorité. La troisième, de donner pour inspecteurs & pour conseillers, des personnes sans autorité sur les troupes, & d'assujettir néanmoins le Général à suivre leur avis & leur direction. Dans le premier cas, le Général, à proprement parler, n'est plus Général: c'est un ressort dont l'action dépend d'une puissance assez éloignée: d'où il arive qu'agissant trop tard, c'est presque toujours sans succès. Dans le second & troisième cas, tout aboutit communément à ce qu'on s'en revient sans avoir rien fait. Car, outre qu'il naît des soupçons & des défiances, la seule diversité d'idées & de sentimens, tient en suspens, fait perdre le tems & l'occasion.

Cependant, de l'aveu de tout le monde, deux choses principalement peuvent rendre un Général redoutable à l'ennemi: une extrême activité, & un caractère décisif: par son activité, il est toujours en état de soutenir ou d'attaquer: par son esprit décisif, il sçait prendre son parti, dès que l'occasion se présente. Ne vaut-il donc pas bien mieux laisser libre un Général, que de le gêner ainsi? Le proverbe dit fort bien: plusieurs bergers pour un troupeau, ne servent qu'à l'inquiéter: qu'un seul berger le conduise, il marchera sans se débânder. Anciennement le Prince lorsqu'il nommoit un Général, lui disoit, en touchant de la main son char: Allez, vous voilà chargé de mes troupes hors de la cour, c'est à vous seul de les commander. *Suen wang* ayant fait *Sun tse* Général de ses armées, fit mourir *Ki*, quoiqu'il l'aimât fort, pour avoir voulu troubler *Sun tse* dans l'exercice de sa charge. Le Roi de *Ouei*, pour soutenir *Yang tsn* qui commandoit ses troupes, sacrifia le plus grand favori qu'il eut. Quelle autorité ne donna point *Kao tson* à *Huai yn*, & à ses autres Généraux? S'il s'étoit avisé de les gêner, jamais il n'eût détruit le parti contraire, ni possédé l'Empire en paix.

Qualités
nécessaires
à un Gé-
néral.

Les Rois de *Yen* & de *Tchao* en usèrent autrement. L'un gêna *Lo y* par *Ki kid*. L'autre, sur l'avis de *Tchao ko*, négligea celui de *Li mou*. Il

en

(b) Nom de dignité, comme seroit celle de Comte ou de Marquis.

en coûta cher à ces deux Princes. Le meilleur parti est donc, à mon sens, que le Prince qui veut réussir, laisse toute liberté à son Général, & se réserve uniquement à juger de ses services: que tous les Officiers des troupes sachent bien qu'ils ont au-dessus d'eux un seul Général qu'ils doivent suivre: & que ce Général sache également qu'il a au-dessus de lui un Prince. Le gêner de manière ou d'autre, c'est empêcher qu'il ne réussisse: c'est lui ôter, s'il réussit, une partie de sa gloire: cependant, s'il ne réussit pas, on lui attribue toute la faute. A qui cette condition pourra-t-elle plaire?

Nécessité
de la Bra-
voure dans
un Géné-
ral.

Il faut dans un Général une grande bravoure & une grande capacité, qui le faisant estimer & respecter, lui rende Officiers & soldats parfaitement soumis. Mais il faudroit aussi pour bien faire, qu'il sçût par sa bonté gagner leurs cœurs. Quand le Général a tout cela, une armée est alors un corps, dont tous les membres font naturellement effort pour sauver la tête: ou bien c'est une famille, dont le Général est le pere, les Officiers sont autant de freres qu'une commune inclination fait agir. Alors, point de danger qui l'arrête, point de difficulté qu'il ne surmonte: le succès lui est comme assuré en tout ce qu'il entreprend. Mais aussi faut-il avouer que d'en venir là, ce n'est pas pour un Général l'affaire d'un jour. Il y en a peu de semblables. Tels ont été cependant divers grands hommes des tems passés. Tel étoit, par exemple, *Yang Tsin* Général de l'armée de *Tsi*. Tout Général qu'il étoit, s'agissoit-il de loger ses gens, de les pourvoir d'eau, de leur préparer les vivres? Souvent il mettoit le premier la main à l'œuvre: tantôt pour creuser un puits, ou faire un fourneau: tantôt pour élever des baraques. Quelqu'un avoit-il besoin de remèdes? Il les lui portoit lui-même. Enfin il vivoit comme les soldats: aussi vouloit-il que chacun fût alerte & brave: s'il en voyoit parmi eux de lâches ou de paresseux, il leur donnoit seulement trois jours de répit, au bout desquels, s'ils ne changeoient, il les castoit sans remission. Il arivoit de-là, que tous ses soldats, même les malades, non seulement étoient toujours prêts, mais toujours ardens à combattre. Bien-tôt les troupes de *Yen* & de *Tsin*, qui de concert ataquoient *Tsi*, penserent à se retirer, & *Tsi* demeura paisible.

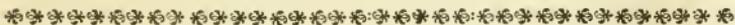
Tel étoit encore dans le Royaume de *Hoei*, le fameux *Ou ki*: ayant été fait Général de l'armée il mangeoit sans façon avec le moindre Officier, & même avec le simple soldat. Falloit-il dormir? Il ne faisoit pas même étendre une toile. Il vivoit comme les soldats: & ce qu'il avoit de plus qu'eux, il le partageoit avec les premiers venus. Aussi ses gens, fussent-ils acablés (a) de maladies, se faisoient un plaisir d'aller combattre: si bien que *Tsing*, sous qui tout plioit alors, n'osa jamais attaquer *Ou ki*. Pourquoi au reste croyez-vous, que *Yang tsin* & *Ou ki* en usoient ainsi? C'est qu'ils étoient persuadés que, pour tirer des Officiers & des soldats tout ce qu'ils sont capables de faire, il faut se les attacher: & que pour en venir à bout, le moyen le plus infaillible, est d'être bon à leur égard & bien-fai-

(a) Les Chinois disent mot-à-mot, fussent-ils malades jusqu'à ne pouvoir avaler rien que de liquide.

faisant. Si un Général n'a que des troupes ramassées du soir au matin, desquelles il n'est ni connu, ni aimé: il arive communément, que quand il en faut venir aux mains, ces troupes n'ont pas plutôt aperçû les étendarts déployez, ou entendu le bruit des tambours, qu'elles se troublent & se débloquent.

Hong sing à la tête d'une armée semblable, remporta une victoire: mais il avoit eu soin de prendre un poste, où il avoit à dos une rivière large & profonde. Quelques Officiers après la bataille, s'entretenant avec le Général, lui dirent: jusqu'ici on nous a donné pour règle de bien camper, d'avoir à dos & à la droite quelques montagnes ou hauteurs: à la gauche & devant des eaux. Vous en avez usé tout autrement, & cependant nous voilà vainqueurs. La règle ne vaut donc rien? Elle est fort bonne, reprit *Han sing*, & communément on doit la suivre: mais elle n'en détruit pas une autre que vous avez pû voir aussi dans les livres. Il ne faut quelquefois pour nous sauver, qu'un grand danger de périr. Mon armée n'est pas composée de troupes aguerries, que j'aie formées de longue main, & qui me soient atachées: ce sont des troupes ramassées. Dans la nécessité où l'on s'est vû de vaincre ou bien de périr, chacun a combattu pour sa vie. Elles auroient apparemment lâché le pied, si je les avois autrement postées.

Han sing, tout *Han sing* qu'il étoit, n'espéroit rien que par force d'une armée qu'il n'avoit pas eu le tems de s'atacher. Que pourra s'en promettre un autre? *Mong chu*, *Hoei chang*, & tant d'autres ont toujours jugé de même. Généralement estimez des Officiers & des soldats pour leur capacité & leur bravoure, ils jugerent encore nécessaire de se les atacher par leurs bienfaits. C'est par-là qu'ils ont réussi. Aujourd'hui (a) non seulement on met du soir au matin à la tête d'une armée un Officier qui ne connoît point les troupes, & qui n'en est gueres plus connu: mais encore si ce Général, suivant la méthode de ces grands hommes du tems passé, s'applique à gagner ses gens, au lieu de lui en sçavoir gré, on le rend suspect au Prince: cela étant, le moyen d'avoir de grands Généraux, & d'en tirer de grands services?



DE LA POLITIQUE.

Il faut distinguer, dit *Lieou* (b) *hiang*, deux sortes de politiques: l'une qui n'a rien que d'honnête & de bon: l'autre qui est basse & blâmable. La première a principalement en vûe le bien des peuples: l'autre cherche à se procurer quelque avantage particulier, ou à satisfaire quelque passion.

Il y a de
deux espèces
ces de Politique.

La

(a) Celui qui parle, est un auteur qui vivoit sous la dynastie des *Song*.

(b) Il vivoit sous la dynastie des *Han*.

La première agit toujours avec droiture & sincérité : l'autre employe fort fréquemment la fourberie & le mensonge. C'est sur cette règle, que le sage Empereur *Yao* examinant treize de ses Officiers, en retint neuf qu'il employa, & en rejeta quatre qu'il fit mourir. C'est le sort ordinaire du fourbe de se perdre enfin lui-même, & de mourir sans postérité : au lieu que l'homme droit & sincère, laisse à une nombreuse postérité l'exemple & le souvenir de sa droiture. Voilà donc le premier principe en matière de politique : se proposer le bien de l'Etat, le chercher par des voies droites : principe dont il n'est jamais permis de s'éloigner, fût-ce pour devenir maître d'un Empire, ou pour agrandir de beaucoup celui qu'on possède.

Première
espèce.

Maximes
de Politi-
que.

Outre cette première maxime, qui est la plus importante, en voici encore quelques autres, qu'un Prince bon politique ne doit pas non plus négliger. Dans la plus grande prospérité être modeste, modéré, sçavoir céder à propos, penser aux revers qui peuvent arriver, remédier promptement aux moindres désordres qu'on aperçoit, veiller sans cesse, dans la crainte de ne pas remplir tous ses devoirs.

Du tems que *Hoan kong* régnoit dans les Etats de *Tsi*, il y avoit entre les fleuves *Hiang* & *Hoai* deux autres petits Etats, dont l'un se nommoit *Kiang*, l'autre *Hoang*. Le Roi de *Tsou* voisin le plus puissant, cherchoit à les envahir. Ils le sçavoient, & cela leur donnoit pour le Roi de *Tsou* une extrême antipathie. Il ariva que *Hoan kong* Roi de *Tsi*, pour soutenir la maison *Tcheou*, qui étoit presque tombée, s'unit avec divers Princes. Cette ligue se traita d'abord à *Yang ko*, & fut enfin conclue à *Koan tze*, où il fut résolu d'attaquer *Tsou*. Les petits Etats *Kiang* & *Hoang*, soit par estime pour *Hoan kong*, soit par animosité contre *Tsou*, envoyèrent leurs députés, & demandèrent à entrer dans la ligue. La chose ayant été mise en délibération, *Hoan tchong* Ministre de *Hoan kong*, soutint qu'il ne falloit point les admettre. Ces deux Royaumes, dit-il, sont loin de *Tsi*, voisins de *Tsou*, & tout-à-fait à sa bienséance. Il peut les attaquer si brusquement, qu'il ne vous sera pas possible de les sauver. Cela ne vous sera pas honneur, & *Tsou* d'ailleurs en deviendra plus puissant & plus à craindre. *Hoan kong*, malgré l'avis de son Ministre, admit *Kiang* & *Hoang* dans la ligue. Pendant que *Hoan tchong* vécut, il n'en ariva point de mal : il y pourvut avec sagesse : mais après sa mort, *Tsou* envahit aussi-tôt *Kiang* & *Hoang*. *Hoan kong* ne put les sauver : il passa, quoique sans raison, pour ne l'avoir pas bien voulu, & leur avoir manqué de fidélité. C'est ce qui diminua beaucoup la confiance qu'on avoit en sa droiture, & en sa bonne politique. Les Princes liguez se refroidirent : par-là il devint beaucoup plus foible : & *Tsi* fut bien-tôt hors d'état de se soutenir lui-même. Le premier principe de sa décadence fut d'avoir admis dans la ligue les deux petits Etats *Kiang* & *Hoang*. *Hoan tchong*, en bon politique, en prévoyoit les fâcheuses suites. *Hoan kong* auroit dû l'en croire.

Défaut de
Politique
dans *Hoan
kong*.

Du tems de l'Empereur *Yang wang*, *Tai tchou* son cadet se révolta. Après avoir fait beaucoup de peine à l'Empereur, il se retira dans les Etats de

Tchin.

Tchin. L'Empereur vouloit y pénétrer pour l'y surprendre: mais son armée étoit trop foible, & ne pouvoit tenter cette expédition elle seule. *Tjing* & *Tsin* avoient alors des troupes en campagne. L'Empereur s'adressa à ces deux Princes; pour en avoir du secours. Le Prince de *Tjing*, qui étoit sans comparaison le plus fort & le plus puissant des deux, au lieu de se courir l'Empereur, pensa à profiter de son embaras. Dès que le Printemps fut venu, il vint camper au bord du fleuve jaune, & ferra l'Empereur de si près, qu'il pensa le prendre. Alors le petit Prince de *Tsin* ne sçachant que faire, consulta *Kou yen* son Ministre. Prince, lui dit *Kou yen*: il vaut mieux soutenir votre Empereur, que de vous livrer à un Prince qui est tributaire aussi-bien que vous. Joignez-vous à l'Empereur, outre qu'il est de la justice & de votre honneur d'en user ainsi, il est aussi de votre intérêt. Les Empereurs traitent bien ceux qui leur sont soumis: & quand cette règle ne seroit pas infaillible, en cette occasion elle me paroît sûre.

Le Prince qui avoit jusqu'alors bien vécu avec *Tjing*, & qui craignoit de se brouiller avec lui, avoit peine à suivre ce conseil. Il voulut que son Ministre l'examinât sur les *Koua* & sur l'herbe *Chi*. *Kou yen* le fit, & tout s'étant trouvé favorable, *Tsin* fait avancer son aîle gauche, pour joindre l'armée de l'Empereur, & avec son aîle droite investit *Ouen*, où étoit le fugitif *Tai chou*. Tout cela se fit si promptement, que *Tjing* n'y pût mettre obstacle. A la quatrième lune, *Tai chou* fut puni de sa révolte. Le Prince de *Tsin* vint en cour saluer l'Empereur. Celui-ci le fit manger à sa table, lui donna les terres de *Yang fou*, de *Ouen yuen*, & de *San mao*, qui augmentèrent son Etat de la moitié. Cela mit ce Prince en crédit, si bien que trois ans après il engagea plusieurs autres Princes à venir en cour avec lui rendre à l'Empereur leurs hommages. L'Empereur lui fit alors présent d'un arc & d'un carquois garni de flèches, & l'honora du titre de *Pé*. Quand le Prince de *Tjing* eut avis que *Tsin* aidoit l'Empereur, & que *Ouen* étoit investi: voilà, dit-il, un trait de *Kou yen*: ô l'habile politique! En effet, ce fut le conseil de ce Ministre, lequel fit du terriroire de *Tsin*, qui étoit très-peu de chose, un Etat considérable.

Politique
de *Kou yen*

Tu & *Hou* étoient deux petits Etats d'un assez grand Royaume: tout petits qu'ils étoient, ils se conservèrent du tems, parce que dans un endroit où se joignoient leurs frontières, il y avoit entre eux & *Tsin* une gorge étroite, qu'il n'étoit pas aisé de pénétrer. *Hien kong* Prince de *Tsin*, souhaitant fort d'absorber ces deux Etats, en raisonnoit avec *Siun si* son Ministre, & lui demandoit comment il devoit s'y prendre. Prince, répondit *Siun si*, je n'y vois qu'un seul moien: mais je crois qu'il réussira, si vous le prenez. Cette gorge impénétrable qui met à couvert ces deux Etats, est uniquement sur les terres de *Tu*. Quand vous aurez pris querelle avec *Hou*, envoyez vers *Tu* un Ambassadeur, pour lui demander passage. Mais il faut, 1°. Que l'Ambassadeur soit un homme bien choisi, dont les manières soient engageantes. 2°. Qu'il aille avec un équipage humble & modeste. 3°. Qu'il porte de votre part un beau présent, & sur-tout cette pierre précieuse d'une grosseur si extraordinaire, & que vous estimez tant.

De *Siun si*

Cette pierre, répondit *Hien kong*, est d'un très-grand prix: c'est le plus beau, & le plus précieux bijou que j'aye. Si j'étois bien assuré d'obtenir à ce prix ce que je prétends, à la bonne heure. Mais si le Prince de *Yu*, après avoir reçu mon présent, se moquoit de moi, & me refusoit. Ne craignez rien, Prince, reprit *Siuu si*: Ou l'on vous accordera passage, ou votre présent ne s'acceptera pas: *Yu* n'oseroit en user autrement: s'il vous accorde passage, il le recevra: mais en ce cas-là votre présent fera bien payé. D'ailleurs, envoyer à *Yu* votre beau bijou, ce n'est, à proprement parler, que le tirer de votre cabinet, & le placer pour quelque tems dans une galerie extérieure.

Effets de
cette Poli-
tique.

Du moins, dit encore *Hien kong*, la démarche sera inutile. Le Prince de *Yu* a auprès de soi *Kong tchi ki*: il verra ou nous vifons, & persuadera au Prince de refuser mon présent. *Kong tchi* voit clair: il est vrai, dit *Siuu si*: mais outre qu'il est homme comme un autre, & peut se laisser tenter du moins une fois: il est naturellement moins ferme, que complaisant & beaucoup plus jeune que son Prince. Sa complaisance peut faire qu'il ne dise rien en cette occasion, ou que peu de chose: du moins y a-t-il lieu d'espérer qu'il n'aura pas la fermeté de faire une opposition bien forte. Enfin, quand il la feroit, le Prince plus âgé que lui, & tenté par votre présent, pourroit bien le recevoir contre l'avis de son Ministre. Ce n'est pas qu'il faille être fort éclairé pour pénétrer dans nos vûes: mais je connois le Prince de *Yu*: ses lumières sont bornées.

Hien kong suivant l'avis de *Siuu si* envoya l'Ambassadeur & le présent. Le Prince de *Yu* fort content d'une telle Ambassade, & encore plus charmé du présent, ayant pris intérieurement son parti, ne laissa pas de consulter *Kong tchi ki*, du moins pour la forme. Prince, lui dit *Kong tchi ki*, rien de plus obligeant, je l'avoue, que ce que vous a dit l'Ambassadeur de *Tsin*: son présent d'ailleurs est très-riche: mais tout cela dans le fond est dangereux pour votre Etat. Le proverbe dit fort bien: quand les lèvres (a) sont rongées, les dents infailliblement souffrent du froid. *Yu* & *Hou* sont deux petits Etats, qui, en se soutenant bien l'un l'autre, sont difficiles à entamer: mais le moyen qu'ils subsistent, s'ils s'abandonnent & se trahissent. *Hou* perira le premier: mais *Yu* aura dans peu le même sort.

Le Prince laissa dire son Ministre, reçut le présent de *Tsin*, & accorda le passage. *Hou* fut d'abord envahi, & quatre ans après on tomba sur *Yu*. *Siuu si* alla en personne à cette expédition contre *Yu*: il se saisit du trésor du Prince: il y reprit le précieux bijou: puis s'en revenant à toute bride, & le présentant à *Hien kong*: Prince, lui dit-il, reconnoissez-vous ce bijou? Me suis-je trompé dans mes vûes? Non certainement, répondit *Hien kong*. Voilà mon bijou revenu, & mon cheval est bien engrainé. L'avis de *Siuu si* fut suivi, & valut à son Prince deux Royaumes. L'avis de *Kong tchi*

(a) Le Chinois dit: les dents des machoires sont bien allongées. En France, avoir les dents longues, c'est en certain langage avoir jeûné: sens tout opposé au Chinois, qui signifie: j'ai beaucoup acquis.

tchi ki fut négligé, & par-là devint inutile. Malgré ce différent succès, voici ma pensée sur l'un & sur l'autre. Tous deux furent gens très-éclairés. *Kong tchi ki* fut un Ministre sans reproche. *Siun si* l'auroit été dans de plus heureux siècles. C'est dommage qu'il se trouva dans un tems, où l'usurpation devenue commune n'avoit presque plus rien d'odieux.

Tsing & (a) *Tchao* s'étant broüillez, & ayant assemblé chacun son armée, l'on en vint aux mains. *Tchao* perdit la bataille: & *Tsing* vainqueur assiégea *Kan ton*. Mais ses troupes étant épuisées de fatigues, il leva peu après le siège. Le Roi de *Tchao* étant rentré dans la capitale, pensoit à envoyer vers son ennemi pour traiter d'accommodement, & lui offrir pour cela six de ses villes. Il prenoit cette résolution par le conseil de *Tchao bo*: & c'étoit *Tchao bo* lui-même, qui devoit aller traiter. *Tu king* l'ayant sçû, va trouver le Prince pour l'en dissuader. Permettez-moi, Prince, lui dit-il, de vous demander pourquoi *Tsing* a levé le siège de *Kan ton*, & s'est retiré? Est-ce que tout-à-coup il a pris d'autres sentimens à votre égard, & que pouvant vous détrôner, il vous a épargné par amitié? Ou n'est-ce pas plutôt parce que ses troupes quoique victorieuses, ont beaucoup souffert? La victoire leur a coûté cher, & je ne doute point que l'état où elles se trouvent, ne soit la cause de cette retraite. *Tsing* attaque une de vos villes, ne peut la prendre, se retire, & vous, travaillant pour lui contre vous-même, vous voulez lui en donner six. Il n'a qu'à vous attaquer ainsi les années suivantes, & vous n'avez qu'à en user aussi de la sorte: vous voilà bientôt sans villes. Le Roy ayant rapporté le tout à *Tchao: Yu king*, répondit-il, d'un ton moqueur, a-t-il mesuré les forces de *Tsing*? Comment sçait-il s'il s'est retiré par pure fatigue? Mais je le veux: si en lui refusant un terrain de peu d'importance, vous le faites revenir l'année prochaine, ce sera bien autre chose: vous n'en ferez pas quitte pour si peu. Il faudra peut-être entamer jusqu'au cœur de votre Royaume. Cédons ce terrain, j'y consens, dit le Roy: mais me répondez-vous, moyennant cela, que *Tsing* ne m'ataquera point les années suivantes? Moi, en répondre, dit *Tchao bo*? Non, je ne le puis: & je l'ose d'autant moins, que les autres Etats voisins, par exemple *Hou* & *Hoei*, ont eu soin de gagner *Tsing* par des cessions considérables. Mais il me paroît important de nous procurer quelque repos, & d'ouvrir le chemin à des traittez. C'est à quoi je m'offrois de travailler. Du reste, comme *Hao* & *Hoei* ont fait depuis du tems leur traité avec *Tsing*: & que d'ailleurs les six villes que je proposois de lui offrir, ne sont rien en comparaison de ce que ces Etats lui ont cédé, il est à croire qu'il les épargnera plus que vous: ainsi je ne garantis rien pour la suite.

Tu king instruit de tout par le Roy: n'avois-je pas raison, Prince, lui dit-il? *Hô* lui-même reconnoît que si *Tsing* revient, il faudra peut-être entamer jusqu'au cœur de votre Royaume. Il reconnoît en même tems, que ces six villes cédées, on ne peut répondre que *Tsing* nous laisse en repos.

Quel

Politique
de *Tsing* &
Tchao.

(a) Noms de deux Royaumes faisant partie de l'Empire de la Chine.

Quel avantage y a-t-il donc à les céder? Que réellement l'année prochaine il revienne: & que pour avoir quelque repos, on lui en cède encore autant: voilà bientôt vos Etats réduits à rien. Si V. M. veut m'en croire, point de repos à ce prix. Quelque vivement que *Tsing* nous ataque, & quelque foiblement que nous nous défendions, ses conquêtes & nos pertes ne sçauront en un an aller à six villes. Pourquoi les céder sans coup ferir? C'est fortifier notre ennemi, en nous affoiblissant nous-mêmes.

J'ajoute que c'est augmenter son insatiable cupidité, & l'inviter à revenir. Quand il reviendra, ou vous lui céderez encore du terrain, ou non. Si vous lui en cédez, je l'ai déjà dit, vous voilà bientôt Roi sans Royaume. Si vous refusez alors de lui céder ce qu'il voudra, bien loin de vous tenir compte de ce que vous voulez aujourd'hui céder, il se tiendra pour offensé, & vous le fera sentir, s'il peut.

Conseils
finistres de
Leou ouan.

Le Roy étant incertain & flottant entre l'avis de *Tu king* & celui de *Tchao ho*: *Leou ouan*, qui avoit une commission vers *Tsing*, revint en cour. Le Roi lui exposa toute chose, & lui demanda son sentiment. *Leou ouan*, que *Tsing* avoit corrompu, répondit que tout bien considéré, le meilleur parti étoit de céder à *Tsing* ces six villes. Croyez-moi, Prince, ajoutez-t-il, *Tu king*, qui soutient le contraire, ne regarde les choses que par un côté: *Tsing* est vainqueur, vous le sçavez: chacun applaudit à ses victoires, & recherche son amitié. Si vous l'iritez, les Etats voisins profiteront de sa colere contre vous, ne fût-ce que pour faire leur cour à vos dépens: ils vous ataqueraient d'un côté, pendant qu'il vous ataquera de l'autre. Le moyen de résister. Au contraire si vous cédez à *Tsing* ces six villes, chacun conclura, que vous êtes bien ensemble, & personne ne remuera. Céder est donc le meilleur. Il n'y a pas à balancer.

Tu king fut averti de tout: aussi-tôt demandant audience, prends garde, Prince, dit-il: *Leou ouan* est sans doute gagné par *Tsing*. Céder six villes, c'est, prétend-t-il, adoucir *Tsing*, & tromper sagement les autres Princes: & moi je dis: c'est iriter la cupidité de *Tsing*, & publier votre foiblesse par tout l'Empire. Au reste, si je m'oppose si fortement à la cession qu'on propose, ce n'est pas que je ne sçache qu'il est quelquefois de la sagesse de céder une partie de ses Etats, pour conserver le reste: mais dans la situation où nous sommes, cette conduite ne peut avoir lieu: je soutiens qu'il est contre vos vrais intérêts de céder ces six villes à *Tsing*: que ne les cédez-vous plutôt à *Tsi* son ennemi capital? Par-là vous mettez *Tsi* en état d'ataquer *Tsing* du côté de l'Oüest à peu près à forces égales. *Tsi* acceptera sans hésiter les propositions que vous lui ferés: vous pouvez tous deux vous vanger de *Tsing*, & tout l'Empire dira que vous êtes habiles. Quand *Hou* & *Hoei* verront qu'au lieu de céder comme eux lâchement vos terres à *Tsing*, vous vous êtes mis en état de ne le pas craindre, ils vous regarderont comme un Prince capable qui peut leur devenir nécessaire: ils vous aideront du moins secrètement pour secouer eux-mêmes, s'ils peuvent, le joug de *Tsing*. Ainsi vous vous attachez d'un seul coup du moins trois Royaumes. *Tsing* alors changera de ton. Le Roy goûta ce dernier avis. Il envoya

Tu king lui-même négocier à la cour de *Tsi*. La négociation réussit; & les desseins de *Tsing* sur *Tchao* s'en allerent en fumée: tant il importe à un Prince d'avoir à consulter dans l'occasion un homme, qui soit en même tems & sûrement fidele, & bon politique.

Conclu-
sion de ce
Discours,

DES PRINCES HÉRITIERS.

TCHANG TSE FANG voyant la dynastie *Han* bien établie, & l'Empire en paix, se trouvant d'ailleurs assez infirme, tout *Heou* * qu'il étoit, se retira, ferma sa porte à tout le monde, & ne sortit presque plus. L'Empereur pensa à dégrader le Prince héritier, pour mettre en sa place un autre de ses fils, qu'il avoit eu d'une de ses secondes femmes nommée *Tsi*. Il y avoit bien des oppositions à vaincre & des mesures à garder. Ainsi la chose n'étant pas encore conclue, l'Impératrice chercha quelqu'un qui pût, par ses conseils ou autrement, lui aider à conserver l'Empire à son fils. On lui indiqua *Tchang tse fang* comme un homme fort éclairé, & d'ailleurs de grand crédit. La Reine envoya aussi-tôt vers lui *Liu tse heou*, & *Kien tching*, pour lui apprendre ce qui se passoit, & lui demander conseil dans une occasion si importante au bien de l'Empire.

Intrigues
de Cour,

Dans l'état où vous me raportez que sont-les choses, dit *Tchang tse fang*, aller haranguer l'Empereur, ce seroit peut-être le presser de finir l'affaire: du moins ce seroit chose inutile. Mais voici un expédient qui me vient, qu'on peut tenter, & qui peut réussir. Car je connois *Kao ti*, il ne veut pas troubler l'Empire. Je connois quatre hommes qui n'ont rien à craindre: il les nomma. Ce sont quatre vénérables vieillards, ajouta-t-il, qui voyant le peu de cas qu'on faisoit des gens de lettres, se sont retirez à leur campagne, & n'ont jamais voulu prendre d'emploi. Sa Majesté les connoit de réputation, fait cas de leur intégrité & de leur droiture, & sçait qu'il n'y a point de trésors capables de les corrompre. Il faut que le Prince héritier leur écrive d'une manière humble & modeste: qu'il leur envoie des chariots, & dépêche vers eux quelque homme intelligent, qui les engage à se rendre auprès du Prince. Quand ils seront arivez, il faut que le Prince héritier les traite comme des hôtes, & qu'il les garde assidûment auprès de sa personne, en sorte que l'Empereur s'en aperçoive, & conçoive que ces gens-là, & tous ceux qui leur ressemblent, sont atachez à ce Prince.

A l'égard
du Prince
Héritier.

L'Impératrice eut soin de faire tout exécuter à la lettre. L'arivée de ces quatre vieillards en atira d'autres: & l'on voyoit tous les jours avec le Prince héritier, grand nombre de personnes graves & vénérables par leurs cheveux blancs. L'Empereur qui s'en aperçut, & qui en re-

mar-

* Nom de dignité, comme seroit Comte, Marquis, &c.

marqua sur-tout quatre, que les autres respectoient, leur demanda un jour par occasion, qui ils étoient? Chacun des quatre ayant dit son nom, comment c'est vous, dit l'Empereur, j'ai souvent ouï parler de votre mérite: j'ai voulu plusieurs fois vous mettre en charge: vous vous êtes opiniâtre à la retraite: aujourd'hui, sans qu'on vous recherche, vous voici à la suite de mon fils: d'où peut venir ce changement? Nous vous le dirons, Prince, avec franchise: car pourquoi le dissimuler? Nous nous sommes tenus dans la retraite, pour ne pas nous exposer au mépris qu'on faisoit des gens de lettres: mais ayant scû que votre héritier est un Prince d'une piété vraiment filiale, d'une bonté universelle, d'une bienveillance particulière pour les gens de lettres: un Prince enfin, pour lequel il n'y a point d'homme de mérite & de vertu, qui ne présentât volontiers sa tête à couper: nous avons quité nos campagnes, pour venir passer auprès de lui le tems qui nous reste à vivre. Cela est bien, dit l'Empereur, donnez-vous la peine de continuer à bien instruire mon héritier. Ces quatre vieillards, après les cérémonies ordinaires, se leverent & se retirerent. L'Empereur les conduisant des yeux, fit venir *Tse* la concubine, & lui montrant du doigt ces vieillards, vous sçavez ce que je voulois faire, lui dit-il, en faveur de votre fils: c'étoit tout de bon. Mais le Prince héritier ayant pour lui ces sages vieillards, il ne faut pas y penser. Ainsi réussit le conseil que *Tchang tse fang* avoit donné à l'Impératrice, en faveur du Prince, héritier.

A l'égard
de *Houai*.

HOAI fils de l'Empereur *Hoei ti*, & désigné son successeur, perdit sa mere de bonne heure. Quand il fut en âge de pouvoir entrer dans les affaires, *Kia mié* fit à l'Impératrice régnante, un raport fâcheux de ce jeune Prince. L'Impératrice, qui n'aimoit point le Prince héritier, crut facilement le mal qu'on disoit de lui: mais comme il n'y avoit pas de quoi le faire dégrader, elle fit semblant de soupçonner que ce fût un faux raport. Elle retint long-tems *Kia mié* pour le questionner, & partie par artifice, partie par force, elle l'enyvra, & lui fit mettre par écrit d'un tour malin qu'elle suggera, le raport qu'il lui avoit fait: puis elle porta cet écrit à l'Empereur. L'artifice dans le fond étoit assez grossier, & facile à découvrir: car quel est l'homme assez étourdi, pour donner librement, en une occasion pareille, un écrit signé de sa propre main? D'ailleurs, en supposant que *Kia mié* n'eût pas été forcé à donner cet écrit, on devoit encore examiner, si ce qu'il contenoit étoit fondé sur quelque démarche réelle du Prince héritier, ou seulement sur quelque rapport.

L'Empereur, Prince sans lumières, ne fit point ces réflexions: la plupart des gens qui étoient alors en place, ne furent pas plus clairvoyans à cet égard. *Fei kou* fut le seul qui pénétra le fond de l'affaire: & ce *Fei kou* par crainte ou par intérêt, négligea de la mettre dans tout son jour. *Hoei ti* n'ouvrit point les yeux: le Prince héritier fut dégradé, & mourut sans avoir pu se justifier. Est-il rien de plus déplorable? Ceci fait voir que quoiqu'en matière d'affaires, il n'y ait gueres de meilleures preuves que les écrits & les signatures: ces preuves après tout ne sont pas entièrement infaillibles. L'histoire nous en fournir d'autres exemples.

YNG TSONG fut à peine monté sur le trône, qu'un grand Officier en faveur, voulant perdre *Tsai yang* qu'il haïssoit, rapporta au nouvel Empereur, que *Tsai yang* avoit fait tout l'imaginable, pour empêcher que *Gin tsong* ne le choisit pour son successeur. *Yng tsong* transporté de colere contre *Tsai yang*, alloit le perdre. *Ngeou yang* qui étoit en place, l'en empêcha par une remontrance faite à propos.

A l'égard
de *Tsai
yang*.

D'où sçavez-vous, Prince, lui dit-il, que *Tsai yang* vous a été contraire? Est-ce par ouï-dire seulement? Ou bien avez-vous de lui quelque écrit qui vous le persuade? Quand vous en auriez des preuves par un écrit signé de sa main, je conseillerois encore à V. M. de n'y pas donner facilement une entière créance. Les histoires des dynasties précédentes nous apprennent que des eunuques en faveur, ont abusé plus d'une fois de la crédulité des Princes, pour perdre des gens de bien, par des écritures contrefaites. Combien moins faut-il compter sur de simples bruits & sur des ouï-dire? *Yng tsong* sur cette remontrance, s'appaisa, & négliga l'accusation.

Sous un autre règne, *Yuen fou* ennemi de *Tsou hao*, dans le dessein de le perdre plus sûrement, composa sous le nom de *Tsou hao*, une remontrance insolente, capable d'iriter extrêmement le Prince, & la fit passer à l'Empereur. Sous notre dynastie * même, *Ché kiai* ayant fait des vers à la louange de *Fou pi*, où il laissa échapper quelque raillerie, qui tomboit sur certain *Hiao tso* celui-ci, pour se venger, dressa une jeune esclave à contrefaire l'écriture de *Ché kiai*. Quand cette esclave l'eut bien imitée, *Hiao tso* lui fit écrire sous le nom de *Ché kiai* certaines lettres, suivant lesquelles on eût dit que *Fou pi* & *Ché kiai* tramoient une révolte générale à la cour & dans les provinces. Bien en prit à ces deux grands hommes d'avoir un Prince éclairé comme *Yng tsong*: sans cela ils périssoient par les plus infames supplices. Hélas! plus nous avançons, plus le monde se corrompt: & ce détestable artifice de contrefaire les écritures, devient aussi plus commun. On en use aujourd'hui assez souvent, jusques dans les affaires les plus ordinaires, où il s'agit d'assez peu de chose. Combien plus est-il à craindre que l'ambition, que l'envie, que la vengeance n'y aient recours pour perdre des innocens? A l'occasion de *Hoai* dégradé, j'ai été bien aisé de rapporter ces faits, pour inspirer sur un point si délicat toute la précaution possible.

A l'égard
de *Tsou
hao*.

HIEN KONG Roi de *Tsin* avoit une concubine nommée *Li ki* qu'il aimoit éperdument, & dont il avoit un fils nommé *Y you*. *Li ki* conçut le dessein de faire succéder son fils, & pour cela de faire périr le fils aîné de la Reine nommé *Chin feng*, Prince déjà âgé, & déclaré héritier de la couronne depuis bien des années. Comme *Hien kong* aimoit tendrement *Chin feng*, lequel de son côté s'aquitoit parfaitement de tous les devoirs d'un bon fils: *Li ki* jugea que pendant qu'il seroit à la cour auprès du Roy son pere, elle

Effets pernicieux de
la Calomnie.

ne

* C'est un auteur de la dynastie *Song* qui parle.

ne pouroit jamais réuffir dans fon deffein. Elle penfa donc aux moyens de les léparer. Elle s'en ouvrit à *Eul ou*, qu'elle avoit eu foin de s'attacher de longue main. *Li ki*, & *Eul ou* connoiffoient *Hien kong* pour un Prince avide de gloire, ambitieux, & entreprenant. Ils conclurent de lui propofer des conquêtes & des établiflemens à faire pour les Princes fes enfans. *Eul ou* fe chargea d'en faire au Roi la propofition, & avant que le Roi eût pris fur cela fa derniere réfolution, la mere d'*Eul ou* fit courir des chanfons, où l'on applaudiffoit à ces projets, en célébrant par avance les conquêtes des jeunes Princes.

Artifices
des Femmes de
Cour.

Hien kong, dont on flatoit la paffion, donna dans le piège. Il mit des troupes en campagne, & envoya le Prince héritier, comme pour prendre poffeffion des terres qu'il comptoit déjà avoir aquisés. *Li ki* dès-lors ne douta plus du fuccès de fon projet. Elle conféra avec *Yeou chi* qui étoit fa créature, des moyens de perdre *Chin feng*. Si vous le voulez, dit *Yeou chi*, une calomnie en fera l'affaire : les chofes les plus propres & les plus nettes font les plus aifées à gâter : & les perfonnes les plus innocentes font les moins habiles à fe juftifier. *Chin feng*, dont la réputation a toujours été fi nette, ne fera point à l'épreuve d'une calomnie : fûrement il fe donnera la mort. *Li ki* goûta ce confeil : mais craignant que fur une calomnie qu'on feroit d'abord courir au-dehors, *Hien kong* ne fût pas fi prompt à prendre feu : elle jugea plus à propos de commencer par calomnier *Chin feng* immédiatement auprès de fon pere. *Li ki* vint donc un foir fondant en larmes, dire avec empreffement à *Hien kong*, qu'elle a des avis certains que *Chin feng* trame une révolte : que les bontez du Roi pour elle lui fervent de prétexte pour animer fon parti : qu'ainfi elle lui demande en grace de lui permettre de mourir, ou du moins de fe retirer, pour ôter ce prétexte à la rébellion. *Hien kong*, Prince naturellement fier, & que d'ailleurs l'amour aveugloit, bien loin de plier ainfi, réfolut fur le champ de perdre fon fils *Chin feng*, & en affura *Li ki*, pour la confoler.

Comme *Chin feng* dans le fond ne donnoit aucune prife, *Hien kong* ex-près pour le faire périr, abandonna fes autres projets, déclara la guerre à *Yo*, & fit *Chin feng* Général. L'expédition, difoit *Hien kong* à *Li ki*, eft très-perilleufe : felon les apparences il y périra, & nous en ferons délivrez fans bruit. Si par hazard il venoit à bout de vaincre, il fera toujours tems de le punir de fa révolte contre fon Roi & fon pere, & je fçaurai bien le faire. *Li ki* ravi du fuccès de fes artifices, en fit part à fes confidens, leur témoignant cependant qu'elle craignoit encore deux chofes. La première, que le Roi ne fe ravifât : la feconde, que *Chin feng* venant à périr, les Grands ne fifsent nommer héritier quelque autre que fon fils *Yyou*. Pour parer à ce fecond inconvenient, on convint qu'il faloit gagner quelque grand Officier de guerre. On jeta les yeux fur *Li ké* homme auffi méchant que hardi. *Yeou chi*, qui fut chargé de le fonder, lui fit entendre qu'il fçavoit de bonne part que *Chin feng* étoit perdu dans l'efprit du Roi fon pere, & qu'il périroit infailliblement de manière ou d'autre : qu'il étoit queftion de voir en ce cas-là à qui on devoit penfer pour être Prince héritier.

tier: que vû la passion du Roi pour *Li ki*, il n'y avoit gueres lieu de douter, que si le choix lui étoit tout-à-fait libre, il ne nommât *T'you*: que s'il vouloit bien appuyer ce choix, au cas que quelqu'un s'y opposât, le Roi sans doute lui sçauroit gré de favoriser ses inclinations: & *Li ki* de son côté l'affuroit que si la chose réussissoit, il seroit en grand crédit auprès de son fils. *Li ké* donna sa parole, que si *Chin feng* périssoit, à quoi il voyoit peu d'aparance, il seroit pour *T'you*, & sçauroit bien le soutenir: il n'y avoit plus qu'à presser la perte de *Chin feng*, pour ne pas laisser à *Hien kong* le tems de se repentir, ou de découvrir l'intrigue. On fit donc aussi-tôt courir au dehors le bruit de la prétendue révolte tramée par *Chin feng*: mais heureusement découverte. On répandit en même tems des chansons, qui, supposant la chose certaine, la faisoient croire à tout le peuple, & confirmoient le Roy même dans son erreur. *Chin feng* ne put soutenir la calomnie: il se donna lui-même la mort. *Tchong Eul*, frere uterin de *Chin feng*, craignit pour soi un sort semblable: il sortit hors du Royaume, & se retira dans les Etats de *Tsi*. *Hien kong* sur ces entrefaites mourut sans avoir nommé son successeur. *Ki tsi* fils de *Chin feng*, & encore enfant, fut déclaré Roi par les Grands du Royaume. *Li ké* & son parti s'en désirent. *Tcho tse* frere de *Ki tsi* eût le même sort. *T'you* fils de *Li ki* fut mis sur le trône, mais il ne régna jamais en paix. Le Royaume de *Tsin* fut toujours dans le trouble jusqu'à ce qu'enfin *Tchong Eul* frere de *Chin feng* y remonta après une absence de vingt ans, & fut reconnu pour Roi légitime. Concluons que dans un Etat, il n'est rien de plus dangereux qu'une femme, pour qui le Prince a une passion trop forte.

Conclusion remarquable de ce Discours.

DES REMONTRANCES.

Les fautes des souverains, dit *Lieou biang*, tirent presque toutes à conséquence: ce sont comme autant de pas qu'ils font vers leur perte. Voir ces fautes, & se taire, quand on est en place, c'est avoir peu à cœur le salut du Prince, & n'être pas sujet fidèle & zélé. Mais aussi ce zèle a des bornes. La plus commune règle en ce genre, est que quand on a fait jusqu'à trois fois sur un même point des remontrances inutiles, le meilleur parti est de quitter la place, & de se retirer. Sans cela on expose sa propre vie, malheur qu'un juste amour de soi-même doit prévenir. Se taire quand le Prince fait des fautes, c'est exposer le Prince & l'Etat: parler ferme, c'est souvent s'exposer soi-même à périr. N'importe, un vrai zèle doit plutôt nous faire exposer nos vies, que de laisser en danger le Prince & l'Etat, faute d'un avis salutaire. Mais quand on a parlé plusieurs fois, & toujours sans fruit, c'est assez (a). L'habileté consiste à bien connoître le Prince,

Utilité des Remontrances.

(a) Il y a des auteurs Chinois, qui blâment celui-ci de borner ainsi le zèle pour l'Etat, & pour le Prince.

Suite de
l'Utilité
des Re-
montran-
ces.

à pefer mûrement les conjonctures plus ou moins pressantes, & à profiter de tout, pour se mettre à couvert, s'il est possible, sans manquer à ce qu'on doit au souverain & à l'Etat.

Le même *Licou hiang* raporte l'histoire suivante. *Lin kong* régnant dans l'Etat de *Ouei*, employoit fort *Mi tse toan*, homme sans mérite & sans vertu : au lieu qu'il ne donnoit aucune part dans le gouvernement au sage & vertueux *Kiu pé you*. *Su tsiou* qui étoit en place, fit pendant sa vie tous ses efforts auprès du Prince, pour faire éloigner le premier, & avancer l'autre : mais ce fut inutilement. Se voyant prêt de mourir, il appelle son fils, & lui dit : Je vous ordonne, quand je serai mort, de ne point faire les cérémonies du deuil dans le lieu ordinaire. Je ne mérite pas cet honneur. Je n'ai pas eu l'habileté de rendre à mon Prince l'important service de faire éloigner *Mi tse toan*, & d'avancer *Kiu pé you*. Prenez la salle du Nord pour le lieu des cérémonies : c'est encore bien assez pour moi. *Su tsiou* étant mort, le Prince vint au *Tiao (a)*. Trouvant qu'on avoit choisi une salle au Nord pour le lieu de la cérémonie, il en demanda la raison. Le fils de *Su tsiou* raporta mot à mot au Prince ce que son pere lui avoit dit, en lui déclarant ses dernières volontez. *Ling kong* frappant la terre du pied, changeant de visage, & comme se réveillant d'un profond sommeil, dit alors en soupirant : Mon (b) maître a fait inutilement ce qu'il a pû pendant sa vie, pour me donner un bon Ministre, & m'engager à en éloigner un méchant. Il ne s'est point rebuté : & il a trouvé moyen de me réitérer après sa mort les remontrances qu'il m'a faites sur cela inutilement pendant sa vie. Voilà ce qui s'appelle un zèle constant. Aussi-tôt *Ling kong* fait changer la salle du deuil suivant les rits, renvoye *Mi tse toan*, & prend *Kiu pé you* : tout le Royaume applaudit à ce changement, & s'en trouva bien. *Su tsiou* avoit pour seigneurie *Tse yu* & c'est sur lui que tombe cette exclamation de Confucius dans le livre *Yu* *. O que *Tse Yu* étoit un homme d'une admirable droiture.

KIN KONG Roi de *Tsi* avoit un beau cheval, qu'il aimoit. Ce cheval mourut par la faute du palefrenier. Le Prince en grosse colere, prit une lance, & alloit le percer. Mais *Yen tse* qui étoit présent, détourna le coup & prenant promptement la parole, Prince, dit-il, peu s'en est fallu que cet homme ne soit mort, sans être bien instruit de la griéveté de sa faute. Instruisez-le, j'y consens, dit *Kin kong*. Alors *Yen tse* prenant la lance, & s'adressant au coupable : malheureux, lui dit il, voici tes crimes, écoute les bien. Premièrement, tu es cause de la mort de ce cheval, toi que le Prince avoit chargé de le bien soigner : dès-là tu mérites de mourir. En second lieu, tu es cause que mon Prince, pour avoir perdu son cheval, s'est irrité jusqu'à te vouloir tuer de sa main. Voilà un second crime capital, plus grief que le premier. Enfin tous les Princes, & tous les Etats voisins vont sçavoir que mon Prince a fait mourir un homme, pour vanger la mort d'un cheval. Le voilà perdu de réputation : & c'est ta faute, malheureux,

(a) Nom de la cérémonie pour les défunts.

(b) Il parle ainsi de *Su tsiou* par honneur.

* Nom du livre.

reux, qui traîne après foi toutes ces suites. La conçois-tu bien, cette fau-
te? laissez-le aller, dit alors le Prince, laissez le aller, ne faisons point de
brèche à ma bonté. Je lui pardonne.

Suite de
l'Utilité
des Re-
montran-
ces.

Le même Prince ayant un jour un peu bû, quita son bonnet & sa cein-
ture, se mit négligemment: & prenaat un instrument de musique, il de-
manda à ceux qui étoient présens, si un homme vertueux pouvoit se divertir
de la forte. Chacun répondit: ouï sans doute, hé pourquoi non? Puis-
que cela est ainsi, dit *Kin kong*, qu'on mette les chevaux à un char, &
qu'on aille inviter *Yen tse*. *Yen tse* vint aussi-tôt qu'il fut averti, mais en
habit de cérémonie à son ordinaire. *Kin kong* voyant *Yen tse* entrer: nous
fommes ici, dit-il, à la négligence, & nous nous divertissons. Je vous
ai envoyé chercher pour vous divertir avec nous. *Yen tse* aussi-tôt répliqua:
pardon, Prince, je n'ai garde: je ferois contre les rits. Or je crains in-
finiment de les enfreindre. On regarde comme une maxime assez certaine,
qu'un Empereur qui s'oublie en ce genre, ne peut conserver long-tems
l'Empire. Il faut dire le même à proportion des Rois, de tous les Princes,
des grands Officiers, des peres de famille: jusques-là que le *Chi king* dit de
l'homme en général, qu'il lui est plus avantageux de mourir jeune, que de
vivre dans l'oubli des rits. *Kin kong* à ces mots rougit, se leva: & remer-
ciant *Yen tse*: je suis, lui dit-il, un homme sans vertu, je le reconnois:
mais aussi n'ai-je à ma suite que des canailles. Tous ces gens que vous
voyez, ont bonne part à ma faute: je veux les faire mourir pour la réparer.
Prince, reprit aussi-tôt *Yen tse*, la part qu'ils peuvent y avoir, est, à mon
sens, peu considérable. Quand un souverain a de l'attachement pour les
rits, ceux qui en ont comme lui, l'approchent: les autres se retirent bien-
tôt. Le contraire arive aussi naturellement, quand le souverain s'oublie.
Ne vous en prenez point à eux. Vous avez raison, dit *Kin kong*. Aussi-tôt
il prend des vêtemens convenables, boit trois coups avec *Yen tse*, & le re-
conduit.

Le Roi de *Ou* s'étant déterminé à ataqner les Etats de *King*, déclara
publiquement sa résolution. Il ajoûta qu'elle étoit tellement prise, que
quiconque lui feroit sur cela des remontrances, seroit aussi-tôt puni de mort.
Un Officier de sa maison, nommé *Chao y tse*, persuadé du danger de cette
expédition, cherchoit un moyen de le faire concevoir au Prince: mais
comme il y alloit de la vie à le faire ouvertement, il s'y prit d'une autre
manière. Le matin il alloit dans le parc avec son arc, il y souffroit les in-
commoditez de la rosée: & quand l'heure ordinaire étoit venue, il paroiss-
soit comme les autres devant le Prince. Au troisième jour, le Prince y fit
attention, lui demanda d'où il venoit ainsi tout mouillé. Prince, répon-
dit-il, je viens du parc: il y avoit sur un arbre une cigale perchée bien
haut, qui après s'être rassasiée de rosée, chantoit fort tranquillement. Un
Tang lang * étoit derriere, mais elle ne le voyoit pas: si elle l'avoit aper-
çû, elle auroit bien changé de note. Je le voyois moi ce *Tang lang*, qui
se

Apologue
ingénieux
pour dis-
suader
d'entre-
prendre la
Guerre.

* Insecte qui mange les Cigales.

Suite de
l'Utilité
des Remon-
trances.

se glissoit à la dérobée, qui s'approchoit de la cigale, & comptoit déjà la tenir. Il ne voyoit pas sur le même arbre assez près de lui un oiseau * jaune, qui étoit prêt de se jeter sur lui. Je le voyois moi cet oiseau, qui tout attentif à sa proie allongeoit le col vers elle, sans apercevoir que j'étois en bas & que je le regardois. En considérant tout cela, je disois en moi-même: pauvres animaux! vous vous occupez de l'espérance d'une proie qui se présente, & vous la croyez comme sûre: un danger est encore plus proche, & vous n'y faites pas attention: si vous vous en aperceviez, la proie n'auroit plus pour vous d'attraits, vous partiriez vite, heureux de vous sauver sans elle. J'entends, dit alors le Roi: laissons *King*, & pensons à nous

TCHUANG VANG Roy de *Tsou* entreprit de faire une vaste terrasse à plusieurs étages. Cet ouvrage très-inutile demandoit bien de la dépense, & l'on fatiguoit pour cela & les soldats & le peuple. Les grands Officiers du Royaume firent sur cette entreprise de fortes représentations au Prince, mais ce zèle leur coûta la vie: le Prince en fit mourir jusqu'à soixante-douze l'un après l'autre. *Tebu yu ki*, homme habile, qui s'étoit retiré à la campagne, aprit ce qui se passoit, & en labourant son champ, il s'entretenoit avec sa charue, & disoit: Je veux aller voir le Roy. Il se répondoit ensuite lui-même au nom de sa charue: quoi donc es-tu las de vivre? Plusieurs gens de considération & de mérite, qui ont donné des avis au Roy, n'y ont gagné qu'une prompte mort: que peux-tu prétendre toi, pauvre villageois? Il répondit ensuite, & disoit: si ces messieurs de la cour s'étoient mis à labourer, ils l'auroient peut-être fait mieux que moi. Si je me mets à donner des avis au Roy, peut-être le ferai-je aussi mieux qu'eux. Il laisse donc sa charue, & va se présenter au Roi. *Tchuang vang* le voyant entrer, dit en lui adressant la parole: sans doute que *Tebu yu ki* vient aussi me faire une remontrance? Moi, Prince, point du tout, je n'ai garde. Il est bien vrai que je n'ignore pas ce qu'on dit: que les souverains doivent être éléments & justes. Il est vrai encore qu'on dit communément, que comme une bonne terre reçoit avec profit l'eau dont on l'arrose, & qu'il n'y a qu'un bois bien uni, qui souffre la règle & le compas: de même les Princes sages & vertueux reçoivent avec fruit les remontrances. Il est vrai encore, que tout le monde dit que vous avez entrepris un ouvrage, qui foule beaucoup votre peuple. Mais, qui suis-je moi, pour oser vous venir faire sur cela des remontrances? Non encore une fois, je n'ai garde: aussi-tôt se tournant vers les Officiers qui étoient présents, & continuant à parler: tout ignorant que je suis, dit-il, j'ai ôïi dire que le Roy de *Tu* perdit ses Etats, pour n'avoir pas déféré au conseil de *Kong tchi ki*. *Tchin* devint la proie de *Tsou* par la même voye. *Song* n'auroit pas subjugué *Tsao*, si celui-ci avoit cru *Hi fou*. *Tsi* s'empara des Etats de *Liu*, parce que *Liu* négligea les salutaires conseils de *Tse mong*. Ou se seroit soutenu contre *Yul*, si le Prince avoit cru *Tse si*. A quoi attribuer la

* Il mange les *Tang lang*.

perte de *Tsing*, sinon au peu de cas qu'on fit des bons avis de *Kien chou*? Enfin, pour remonter encore plus haut, *Kié* fit mourir *Koang boang pong*, qui lui faisoit des remontrances. Bien-tôt *Kié* périt lui-même, & *Tang* prit sa place. *Ouang tse si* pour la même raison, eut le même sort sous *Tcheou*: mais aussi *Tcheou* peu après perdit l'Empire & la vie, & eut pour successeur *Vou vang*. Sous un des descendans de *Vou vang*, *Tou pé* Ministre zélé ne fut payé de son zèle, que par une cruelle mort: aussi cette illustre dynastie commença dès-lors à tomber. Voilà donc trois Empereurs, & six autres Princes, qui pour n'avoir pas fait cas de la vertu, ni profité des remontrances, ont tout perdu & se sont perdus eux-mêmes.

En finissant ces paroles, *Tchu yn ki* sortit promptement pour éviter la colere du Prince: mais *Tchouang vang* fit courir après lui: & quand il le vit revenir: aprochez sans crainte, lui dit-il, vos avis ont fait impression sur mon esprit. Tous ceux qui se sont mêlez jusqu'ici de me faire des remontrances, sans me rien dire de touchant, n'ont travaillé qu'à m'irriter: aussi leur en a-t-il coûté la vie. Vous tout aucontraire, vous ne m'avez rien dit de choquant, & vous m'avez rapporté des exemples également sensibles & frapans: aussi je me rends. L'ordre fut aussi-tôt donné de laisser la terrasse où elle en étoit. De plus, *Tchouang vang* fit publier par tout, qu'il regarderoit désormais comme ses freres, ceux qui lui donneroient d'utiles avis. Cette conversion opérée par un laboureur fut fort célébrée: le peuple de *Tsou* la mit en chansons.

Ce qui fait que communément les Princes n'aiment point les remontrances, c'est où l'amour de leur réputation, ou quelque attachement trop grand, qu'ils ne veulent pas quitter: ou ces deux causes jointes ensemble. Il n'est point de Prince assez méchant, pour renoncer entièrement au soin de sa réputation. Ceux qui s'abandonnent aux plus grands désordres, feroient bien-aisés qu'on l'ignorât. Les remontrances leur font connoître qu'ils passent pour ce qu'ils sont: c'est pourquoi il les haïssent. C'est ce qui se vit anciennement dans *Kié* & *Tcheou*, & ce qui s'est vû depuis dans d'autres. Quelquefois un Prince a un attachement qu'il ne se sent pas disposé à rompre: quoiqu'il n'ignore pas qu'on le connoît, & ce qu'on en pense: il ne veut pas qu'on le lui dise: cette vérité l'importune. Tel fut *Hien kong* Prince de *Tsin*, qui ne pouvoit vivre sans *Li ki* sa seconde femme. Tel fut aussi *Hoën kong* Prince de *Tsi*, qui ne trouvoit nul mets à son goût, s'il ne lui venoit d'*T yn*. Quant aux faiseurs de remontrances, il y en a aussi de deux sortes. Les uns le proposent tellement de corriger le Prince, qu'ils prennent garde en même tems à ne point troubler l'Etat, & à ne point se perdre eux-mêmes. Dans cette vûe ils ont soin de prendre leur tems & leurs mesures, d'user d'expressions & d'employer des tours qui n'ayent rien de trop fort. Ainsi en usa *Kao chou*, pour réconcilier *Tchouang* (a)

(a) *Tchouang kong*, pour quelque grand mécontentement, exila sa mere. Ce Prince qui aimoit & estoit aimé de *Kao chou*, le fit un jour manger à sa table, & lui présenta par honneur & par amitié quelque bon morceau. Prince, dit *Kao chou* en le remerciant, j'ai ma bonne mere à la maison, souffrez que je réserve cela pour elle. Jamais elle n'a rien mangé de

kong avec la Reine sa mere: *Tchang tang*, pour inspirer à *Ouen cheou* (a) de l'affection pour ses proches. *Tchang tse fang*, pour maintenant le Prince héritier contre les intrigues de la concubine *Tsi* (b) & pour épargner à *Kao* (c) si deux autres fautes.

D'autres faiseurs de remontrances, sans s'embarasser des suites, soit par raport à l'Etat, soit par raport à leur personne, ne songent qu'à se faire un nom, & ne gardent aucun ménagement: s'ils étudient leurs termes & leurs tours, ce n'est que pour choisir les plus forts & les plus frapans. Ainsi en usèrent en leur tems *Li bien yun* (d), & le grand Censeur *Licou*. Quiconque imite ces derniers, peut bien compter à la vérité d'avoir un nom dans l'histoire, mais il ne peut gueres espérer d'autre fruit de ses remontrances, que de s'attirer la colere & l'indignation du Prince.

DU

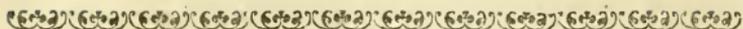
votre table. *Tchuang kong* vit ce que *Kao chou* prétendoit. Il se sentit aussi-tôt touché. Il rapella la Reine sa mere, & vécut toujours bien depuis avec elle.

(a) *Ouen cheou* étoit un Prince qui n'aimoit personne, non pas même ses plus proches. *Tchang tang* cherchant l'occasion de faire sentir au Prince ce défaut d'une manière propre à l'en corriger, lui fit présent d'un très-beau chien, & d'une certaine oye encore plus belle. Cette espèce d'oye sauvage qui s'appelle en Chinois *Yen*, est un symbole d'alliance & d'affection, & elle entroit anciennement dans les présens des fiançailles. *Ouen cheou* reçut ces deux animaux, & témoigna les aimer fort. *Tchang tang* prit de là occasion de faire au Prince une remontrance qui fut bien prise, & eut son effet.

(b) Ce trait d'histoire est ci-dessus au titre des Princes héritiers.

(c) La dynastie *Tsun* éteinte, *Licou pang*, qui fut depuis Empereur, & surnommé *Kao si*, disputant l'Empire avec quelques autres, eut du dessous dans un combat: il s'y trouva personnellement dans une occasion à ne pouvoir échaper aux ennemis s'ils vouloient. *Yong tchi*, un des Officiers de l'armée victorieuse, concluoit à se défaire de *Licou pang*. *Ting kong* autre Officier de la même armée, donna secrètement moyen à *Licou pang* d'échapper, & lui dit: je vous laisse aller: mais si vous êtes Empereur, comme il y a de l'apparence, je veux que vous me fassiez *Heou*. *Licou pang* devenu en effet maître & Empereur, vouloit faire mourir *Yong tchi*, & récompenser *Ting kong*. Vous n'y pensez pas, Prince, dit *Tchang tse fang*. Permettez-moi de vous le dire, *Yong tchi* a témoigné du zèle & de la fidélité pour le maître qu'il servoit: vous voulez pour cela le faire mourir. C'est lui qu'il faut avancer. Pour *Ting kong* tout au contraire il a trahi son parti par des viles intérêts: si vous le récompensez, c'est inviter vos sujets à l'imiter dans l'occasion. *Ting kong*, si j'en étois cru, auroit la tête coupée. *Kao si* comprit l'importance de cet avis, & le suivit contre son inclination.

(d) Sous la dynastie *Tang* une esclave du palais ayant été aimée de l'Empereur, devint ensuite Impératrice. Elle profita tellement de la faveur, pour établir son autorité, qu'après la mort de l'Empereur, elle se faisoit du gouvernement, & le retint au préjudice de son fils le Prince héritier, qu'elle relégua loin de la cour, le faisant simplement Prince de *Lou lin*. *Li bien*, & le Censeur *Licou* lui firent en différens tems sur cela & sur toute sa conduite les plus aigres remontrances. Le Censeur *Licou* alla jusqu'à lui dire ouvertement, qu'ayant été une vile esclave, il lui convenoit encore moins d'en user ainsi. Elle les fit tous deux punir de mort. Mais dans la suite sur des remontrances plus modérées, que d'autres lui firent à propos, elle fit revenir son fils, & l'établir de nouveau Prince héritier, sans pourtant se défaire du gouvernement. On a touché ailleurs ce point d'histoire.



DU GOUVERNEMENT.

TSE TSAN Ministre de *Tchin* étant malade de la maladie dont il mourut, dit à *Tai chou* : vous me succéderez infailliblement. Je suis bien aisé avant ma mort, de vous donner un avis. La douceur & l'indulgence peut quelquefois réussir : mais c'est quand elle est soutenue d'une vertu éminente & reconnue, sans cela il est plus sûr d'user de quelque sévérité. Le feu est un élément actif & violent : chacun le craint : & pour cela même il fait périr peu de gens : au lieu qu'il en périt une infinité dans l'eau, qui paroît céder aisément, & n'avoir rien de si redoutable. Prenez-y garde. Ne gouverner que par la douceur, c'est une chose bien difficile.

Maximes
de Gou-
verne-
ment.

Au bout de quelques mois, *Tse tsan* étant mort, on mit en sa place *Tai chou* : celui-ci n'eut pas d'abord le courage de vaincre son naturel, & d'user de sévérité. Mais bien-tôt il vit lui-même que sa douceur seule avoit tout gâté. Alors se rappelant l'avis de *Tse tsan*, & reconnoissant sa faute. Mon maître, s'écria-t-il, si j'avois d'abord profité de vos conseils, les choses n'en seroient pas venues là. Mais il y a encore du remède, il changea donc de conduite, & ce changement lui réussit.

En effet, dit sur cela Confucius, un gouvernement de pure bonté rend souvent les peuples-insolens : il faut de la rigueur pour les réprimer, la sévérité toute pure les acable & les irrite : la bonté doit aussi avoir son lieu. C'est le juste tempérament de l'une & de l'autre, qui fait un gouvernement heureux & tranquille. Les deux grands ressorts du gouvernement sont la vertu & la fermeté. Les Princes du premier ordre n'employent gueres que le premier. Ils usent peu du second : d'autres moins parfaits usent à peu près également de l'un & de l'autre. Enfin il y a des Princes, qui sont leur fort de la rigueur, & comptent peu sur la vertu.

Quelque différence qu'il y ait entre ces trois espèces de gouvernement, il est vrai de dire en général, qu'aucun ne réussit sans employer ces deux ressorts. Le premier soutient les peuples dans la pratique du bien. Le second punit leurs fautes, & empêche d'y retomber. Les Princes, pour animer à la vertu, outre l'exemple qu'ils en donnent, ont divers moyens de faire connoître à leurs sujets le cas qu'ils en font. Delà naissent les récompenses, dont il y a bien des espèces. De même ils ont différentes manières de témoigner de l'horreur du vice. Delà naissent les châtimens. Rien de plus important pour un Etat, que ce sage tempérament de châtimens & de récompenses. Les fautes du Prince en ce genre ont ordinairement de grandes suites. Le *Chu king* dit : je l'ai souvent ouï répéter, que ces deux points importans doivent entièrement occuper un souverain.

Avez-vous vû toucher le *Nu * kin* ? Faites-vous attention, que si l'on don-

* Nom d'un instrument de musique.

donne trop de mouvement aux grandes cordes, les petites sont inutiles, & l'harmonie n'est plus si belle? C'est ainsi qu'il en arrive dans le gouvernement d'un Etat.

Une réputation trop subite & trop brillante en matière de gouvernement, ne s'étend pas loin, & dure peu. Tel a depuis long-tems dans tout l'Empire une réputation constante: c'est sans beaucoup de bruit, & peu à peu qu'il se l'est acquise. Aussi est-ce ce que le proverbe dit: ce cheval prompt à galoper au sortir de l'écurie, n'est pas de ceux qui font cent lieues d'une traite. Avoir plus de réputation que de mérite, obtenir du Prince des récompenses bien au-dessus des services qu'on a rendus, ce sont deux choses plus à craindre, ce me semble, qu'à souhaiter.

Maximes
sur le Gouverne-
ment d'un
Etat.

HOEN KONG, Roi de *Tsi* ayant pris *Koan tchong* pour Ministre, lui dit un jour: mon ambition seroit de voir mon gouvernement établi de telle sorte, qu'il n'y eût personne, même parmi le plus petit peuple, qui ne fût content, & qui ne dit que tout va bien. Croyez-vous qu'on en puisse venir là? Oüi, dit *Koan tchong*, je crois que cela se peut: mais ce n'est pas en gouvernant suivant les règles d'une véritable sagesse. Pour-quoi, demanda le Roi? Par la raison, dit *Koan tchong*, qu'un petit bout de corde ne peut suffire pour tirer de l'eau d'un puits profond. Même entre les gens éclairez il y a différens ordres, dont les uns font beaucoup au dessous des autres. A plus forte raison, la multitude ne peut atteindre aux sublimes vûes du vrai sage. Aussi n'est-il pas nécessaire qu'elle aille jusqu'à ce degré de perfection. Il suffit, & même il est à propos qu'elle sente que ceux qui gouvernent, ont des vûes infiniment supérieures. Elle en est plus docile & plus soumise. Vouloir conduire le peuple comme par la main, & lui porter, pour ainsi dire, le morceau jusqu'à la bouche, c'est le gêner. Il faut seulement le tenir dans l'ordre, veiller à sa sûreté, & le faire paître, comme un berger fait paître son troupeau. Il ne faut à l'égard des peuples ni tyrannie, ni dureté: mais aussi ne faut-il pas craindre de le conduire, & de le faire agir. Avant que de publier une ordonnance, la faire courir de port en porte, pour mandier des approbations, ce seroit une méthode dangereuse. On examine ce qui convient: on l'ordonne en général à tout le monde: les sages l'approuvent, les autres le suivent. Cela suffit, & c'est ce qu'il y a de mieux.

Avanture
de Hoen
kong.

LE même *Hoen kong* étant un jour à la chasse, & suivant seul loin de sa suite un cerf qu'on avoit lancé, fit rencontre d'un bon vieillard dans une vallée assez agréable. Il demanda au vieillard, comment ce lieu s'appelle-t-il? On l'appelle, dit le bon homme en souriant, la vallée du benais vieillard. D'où lui vient ce nom, reprit le Roi? De moi même, dit le vieillard. Comment donc, reprit le Prince, vous avez la physionomie spirituelle, & vous ne paroissez rien moins que benais. Voici l'histoire, dit le vieillard, puisque vous la voulez sçavoir. Ma vache avoit fait un veau: quand il fut grand, je le vendis, & j'en achetai un poulain. Certaines gens du voisinage dirent, comme en se moquant de moi: cela est impertinent, jamais vache n'a produit poulain, il faut exterminer ce monstre. Ils le fai-

rent

sirent, & l'emmenèrent, & moi je pris patience, & les laissai faire. On sçut cette histoire dans tout le hameau, & chacun dit, ô le benais! Voilà pourquoy ce lieu s'appelle la vallée du benais vieillard. Tu l'es certainement, dit *Hoen kong*: pourquoi céder ainsi ton poulain?

Le lendemain *Hoen kong* étant de retour, & *Koang tchong* étant venu à l'audience, il lui raconta cette aventure, comme pour s'en divertir avec lui. Mais *Koang tchong* d'un air sérieux & même un peu triste, prit la chose tout autrement. Croyez-moi, Prince, dit-il, il n'y a point ici à rire: le récit du villageois est une leçon pour vous & pour moi. Si *Yao* régnoit ici, la raison & la justice y régneroient: on ne se feroit point un jeu d'enlever ainsi le bien d'autrui: si ce vieillard a pris patience, & a laissé voler son poulain, sans s'en plaindre: comptez que ce n'est point par bêtise. Il faut qu'il sçache qu'aux tribunaux on ne peut obtenir justice. Retirons-nous, Prince, pour quelque tems, & pensons sérieusement à examiner jusqu'où va le mal, pour y remédier efficacement. Confucius trouvoit beau ce trait de *Koan tchong*, & recommandoit à ses disciples de ne le pas oublier.

Kang tse régna dans la principauté de *Lou*, un pere & son fils s'accusèrent mutuellement en justice. L'affaire étant allée jusqu'au Prince, il prononça qu'il falloit faire mourir le fils. Confucius s'y opposa, disant qu'il n'étoit pas tems de punir ainsi les fautes avec la dernière rigueur. Ces pauvres gens, ajouta-t-il, sont depuis long-tems sans instruction, & par conséquent peu éclairés sur leurs devoirs. Ce fils n'a sans doute point conçu tout ce qu'il y a de mal à venir acuser son pere. C'est au Prince & à ceux qui le gouvernement, qu'il faut s'en prendre: s'ils faisoient bien leur devoir, & sur-tout s'ils étoient tous vertueux, on ne tomberoit point dans de semblables fautes. Quoi donc, dit *Kang tse* pour appuyer son jugement, la piété filiale étant, de l'aveu de tout le monde, le point fondamental du gouvernement, arrêter par la mort d'un homme les défordres contraires à cette vertu, n'est-ce pas une chose permise, & même nécessaire? Je dis, Prince, répondit Confucius, que dans les circonstances présentes, il y auroit de la cruauté. Procurez à votre peuple l'instruction dont il a besoin. Ajoutez à cela le bon exemple. Vous punirez ensuite avec rigueur: & ceux que vous punirez, sçauront bien qu'ils le méritent. Cette muraille n'a qu'un *Gin* * de haut: cependant dans tout votre Royaume il ne se trouvera pas un seul homme, qui puisse tout-à-coup & sans échelle, monter dessus. Au contraire il n'y en a presque point qui ne puisse peu à peu arriver au sommet de cette montagne, cent fois plus haute que la muraille. Dans l'état où est votre peuple, la charité, la justice, ces deux vertus principales, & conséquemment les autres, sont par rapport à lui, comme une muraille escarpée. Est-il tems de faire un crime à quiconque n'y monte pas? Donnez le tems aux peuples, dit le *Chi king*, & procurez leur les moyens de reconnoître leur aveuglement, & leurs méchantes coutumes.

LE Roi de *Chang* s'entretenant avec Confucius, lui dit: voici quels sont mes

Jugement
de *Kang
tse*.

* Nom de mesure.
Tome II.

Questions
du Roi de
Chang à
Confucius
sur le gou-
verne-
ment.

Réponses
de Confu-
cius.

Maximes
de Kien
lao.

De Tse
kong.

mes désirs. Je voudrois être à la tête de plusieurs Princes: voir ma cour en bon ordre & fournir de bons Officiers: tenir mon peuple toujours tranquille & content, voir les gens de lettres s'appliquer à être utiles à l'Etat, & les saisons bien réglées. Si vous croyez que réellement tout cela soit possible, que pourrois-je faire pour y parvenir? Confucius répondit: j'ai paru devant divers Princes: ils m'ont tous fait des questions, mais aucun ne m'en a tant fait que vous. Je réponds cependant qu'à mon avis, tout cela est assez possible. Voici comment. Pour le premier article il suffit, dans l'état où je vois les choses, de contracter alliance avec vos voisins, sincèrement & de bonne foi. Pour le second, il faut être bon & libéral à l'égard de ceux qui vous approchent. Pour le troisième, ne maltraiter jamais un innocent, & punir sans remission les coupables. Pour le quatrième, avancer les Lettrez qui ont du mérite, & en laisser peu sans emploi. Pour le cinquième, honorer *Tien*, & respecter les esprits. Vous avez raison, dit le Roi, il n'y a rien en cela qui ne soit faisable?

TONG NGAN YU étant nommé intendant du territoire de *Tsin yang*, pria *Kien lao* de lui donner en peu de mots quelque importante leçon sur le gouvernement des peuples. *Kien lao* répondit par ces trois mots: zèle, bonne foi, courage. *Tong ngan yu* le pria de s'expliquer un peu plus. *Kien lao* répondit: zèle & attachement pour le Prince que vous servez: bonne foi & droiture à soutenir les ordres que vous aurez donnés, & les personnes que vous aurés employées: courage & fermeté contre les méchans, de quelque rang qu'ils puissent être. Cela est net, dit *Tong ngan yu*, & j'en conçois l'importance.

MI TSE HIEN intendant du territoire de *Tan fou*, passoit une partie de son tems à toucher son *Kin**, & ne se donnoit en apparence aucun mouvement. Cependant tout étoit dans l'ordre, & jamais les choses n'alloient mieux. *Ou ma ki* lui succéda. Il maintint assez bien le bon ordre? mais ce fut en se donnant jour & nuit beaucoup de peine. Ils se rencontrèrent ensuite tous deux. *Ou ma ki* dit à *Mi tse bien*: quand vous étiez à *Tan fou*, vous vous divertissiez presque tout le jour, & vous vous faisiez un jeu de votre intendance. Cependant à votre départ j'y trouvai tout en très-bon ordre. Pour moi, je me suis donné bien des peines: & tout ce que j'ai pu faire, a été de ne rien gêner. D'où vient, je vous prie, cette différence? C'est que moi, dit *Mi tse bien* en souriant, j'usois modérément de mes forces, & je faisois agir celles d'autrui: Vous, vous ne faisiez agir que les vôtres. En effet, les gens du pays les comparant l'un à l'autre, disoient *Mi tse bien* est ce qui s'appelle un habile homme: *Ou ma ki* n'en approche pas.

TSE KONG nommé Magistrat de *Sin yang*, avant que de partir pour s'y rendre, vint prendre congé de son maître Confucius. Celui-ci lui dit assez gravement: prenez garde qu'étant en charge, il ne vous échape ni violence, ni oppression, ni cruauté, ni larcin. Moi? répondit *Tse kong* tout surpris, moi qui vous ai pour maître dès ma plus tendre jeunesse, je serois capable de pareils excès? Seroit-il donc bien possible que vous euf-

siez

* Nom d'instrument de musique.

siez de moi une si méchante opinion? Vous n'avez pas bien pris ma pensée, dit alors Confucius d'un air plus ouvert. Il y a plus d'une espèce de violence & d'oppression, de cruauté, & de larcin. Les emplois qui dépendront de vous, donnez-les à des gens habiles & vertueux : les en priver en y mettant ou en y laissant les méchans & les gens qui y sont peu propres, ce seroit violence. Permettre que des gens qui ont quelque habileté & même quelque vertu, s'en prévalent, pour acabler ceux qui en manquent : ou bien vous-même en user ainsi : ce seroit oppression. Etre peu exact & peu attentif à instruire, & à diriger vos subalternes, & être cependant sujet à la colere, & très-prompt à les punir, ce seroit cruauté. Vous attribuer ce qu'un autre auroit fait de bien, & lui en enlever la gloire, ce seroit larcin : & ce larcin même n'est pas si rare parmi ceux qui passent pour honnêtes gens. Croyez-vous donc que, pour être coupable de larcin, il faille avoir pris les habits ou l'argent d'autrui? Souvenez-vous bien de ce qu'on dit : un bon Magistrat respecte les loix, & les doit garder à l'avantage des peuples. Un méchant fait servir ces loix à l'oppression de ces mêmes peuples. Rien n'est plus vrai. De-là tant de murmures & d'imprécations. Equité, désintéressement, deux points essentiels. Ils sont du devoir du Magistrat, & ils sont aussi sa sûreté. Laisser tomber ce que les autres font de bien, ou le cacher : c'est mal fait. Mais découvrir & publier leurs défauts, c'est encore faire plus mal. Jamais on ne perd à faire valoir ce que chacun a de bon, & communément on y gane. Au contraire on ne gagne rien à publier les défauts d'autrui, & presque toujours on s'en trouve mal. Aussi le sage ne parle-t-il qu'avec beaucoup de circonspection. Faites y attention, & soyez bien persuadé qu'en préjudicant à un autre, on ne gagne rien pour soi-même.

YANG TCHU étant un jour avec le Roi de *Leang*, discourroit sur le gouvernement des Etats. Il avança & soutint que c'étoit une chose fort facile. Mon maître, lui dit le Roi, vous n'avez qu'une femme & une concubine, & je sçai que vous ne sçauriez les gouverner. Cependant, à vous entendre, le gouvernement d'un Etat seroit pour vous une bagatelle. Prince, répondit *Yang tchu*, tout cela est vrai, & ne se contredit point. Un seul berger, la houlette en main, conduit avec succès cent brebis : que deux * bergers veuillent en conduire une, ils auront de la peine à y réussir. Mais ne sçavez-vous pas ce qu'on dit si communément : les grands instrumens de musique ne valent rien pour des vaudevilles : les grands poissons nagent en grande eau. Tel qui échoue dans de petites choses, peut réussir dans les plus grandes.

HOEN KONG demanda un jour à son Ministre *Koan tchong*, ce qui étoit le plus à craindre dans un Etat. *Koan tchong*, répondit : Prince, à mon avis, rien de plus à craindre que ce qu'on appelle rat de statue. *Hoan kong* n'entendant pas l'allégorie, *Koan tchong* la lui expliqua. Vous sçavez qu'en bien des endroits on érige des statues à l'esprit du lieu. Ces statues

De *Yang tchu*.

De *Koan tchong*.

* Il indique que sa femme vouloit aussi gouverner la Concubine à sa manière.

de bois font creusées en dedans & colorées en dehors. Un rat a-t-il pénétré dedans, on ne sçait comment l'en chasser. On n'ose y employer le feu, de peur qu'il ne prenne au bois. On n'ose mettre la statue dans l'eau, de peur de détremper les couleurs. Ainsi le respect qu'on a pour la statue, met à couvert le rat. Tels sont à peu près dans un Etat les gens sans mérite & sans vertu, qui ont la faveur du Prince. Ils gâtent tout : on le voit, & on en gémit : mais on ne sçait comment s'y prendre pour y apporter remède.

De ki tse. KI TSE dans un de ses voyages passa par le Royaume de *Tsin*, à peine y eut-il mis le pied, qu'il s'écria en soupirant : O que l'oppression est grande en ce Royaume ? Entrant ensuite dans la capitale, il s'écria du même ton : O que ce Royaume est épuisé ! Enfin ayant vu le Roi & la cour : O que le trouble & la révolte, dit-il, ne sont gueres éloignés ! Alors ceux qui étoient à sa suite, lui dirent : vous ne faites que d'arriver dans le Royaume de *Tsin* : comment prononcez-vous sur tout cela d'une manière si décisive ? Voici pourquoi répondit *Ki tse* : en entrant sur les terres de *Tsin*, j'ai remarqué bien des champs en friche, le reste est assez mal cultivé : j'ai vu en même tems qu'on travailloit en divers endroits à des ouvrages fort inutiles. De-là j'ai conclu que les peuples sont opprimés par des corvées. Entrant dans la ville capitale, j'ai pris garde que tout ce qui étoit bâti de nouveau étoit chancelant, au lieu que les anciens édifices sont très-solides. C'est sur cela que j'ai dit : le Royaume est épuisé. Etant allé à la cour, j'ai vu un Prince qui n'a des yeux que pour regarder çà & là, & qui n'ouvre pas la bouche pour faire la moindre question. J'ai remarqué aussi dans ses Ministres & ses grands Officiers beaucoup de hauteur & d'orgueil. Cependant ils sont tous muets sur ce qui regarde le bien commun, & il n'y en a pas un d'eux qui donne au Prince le moindre conseil. C'est ce qui me fait conclure que le trouble & la révolte ne sont pas loin.

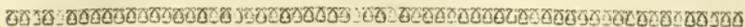
DANS cette compilation de *Tang king tchuen* après le titre du gouvernement, il y a un titre des Reines. Il comprend sous ce nom les épouses & les concubines des Empereurs ou des Rois. En parcourant les histoires, il prétend que les femmes ont eu grande part à la décadence ou à la ruine de presque toutes les dynasties. Ce *Tang king tchuen*, employe sous ce titre trente bonnes pages : mais chaque trait d'histoire n'y est qu'indiqué : c'est pourquoi l'on n'en a rien traduit.

Sur la fin il dit que *Tai song* second Empereur de la dynastie *Tang*, partie pour épargner la dépense, partie aussi par compassion, après avoir fait le choix de quelques femmes de son palais, fit sortir toutes les autres, & permit qu'on les mariât. Il diminua à proportion le nombre des concubines du palais, de sorte qu'il en sortit en tout trois mille personnes & davantage.

Tang king tchuen cite *Tchang pong ki*, lequel ayant recherché en quel tems ont commencé les petits fouliers & les petits pieds, tels que les ont les femmes Chinoises, prétend que cet usage n'est point de la première antiquité. Il tire sa principale preuve de ce qu'il n'est fait nulle mention des petits pieds des femmes, ni de leurs petits fouliers recourbez, dans des recueils de vers

&c

&c de chançons, qui font du tems qu'on appelle les six dynasties quoi qu'on y trouve dans le dernier détail tout ce qui étoit censé donner de la grace au sexe.



DES FILLES DES EMPEREURS.

TAI TSONG second Empereur de la dynastie *Tang*, donna une de ses filles en mariage au fils de *Ouang kouei*, alors président de la cour des rits. *Ouang kouei* recevant chez lui cette Princesse, lui dit: les rits prescrivent à une bru la manière de se présenter devant un beau-pere & sa belle-mere. A la vérité dans ces derniers tems, où les plus louables coutumes s'abolissent insensiblement, on n'a pas fait observer cet usage aux Princeses en les mariant: mais nous avons aujourd'hui un Empereur très-éclairé, qui sçait de quelle importance il est que les rits soient en vigueur, & qui souhaite qu'on les observe. Ainsi, Princesse, trouvez bon que nous vous recevions comme une bru doit être reçue, ce n'est point par esprit de vanité, ni pour notre honneur particulier que nous agissons de la sorte: c'est par zèle pour les rits, & parce que de leur observation dépend le bien des familles & des Etats. Aussi-tôt lui & sa femme prirent le haut de la salle: & s'étant tous deux assis, la Princesse nouvelle bru, la serviette sur le bras, leur donna d'abord à laver, puis leur servit à manger: après quoi ils se retirèrent. La chose ayant été rapportée à *Tai tsong*, il l'approuva fort, & régla que dans la suite, les Princeses qu'on marioit, en feroient autant.

Des Prin-
cesses du
Sang.

HIAO VOU un' des Empereurs de la dynastie *Song*, sçachant que les Princeses qu'on marioit, se rendoient insupportables dans les familles où elles entroient, chercha les moyens d'y remédier. Il en prit un entr'autres assés singulier. Ayant destiné une de ses filles à *Kiang min*, fils de *Kiong chin*, que sa vertu & ses services avoient élevé aux plus grands honneurs, il ordonna secrètement qu'on dressât au nom de *Kiong chin* une forte représentation, où l'on mit dans tout son jour la conduite de ces Princeses, & dont la conclusion fût qu'il s'excuseroit de recevoir pour épouse celle qu'on lui présentoit. L'écrit en effet fut dressé & présenté à l'Empereur. Le voici tel qu'il est rapporté dans *Tang king tchuen*.

Moyen
singulier
de répri-
mer l'hu-
meur que
rèueuse
d'une
Femme.

Prince, Votre Majesté a eu la bonté de me destiner (a) la Princesse *Ling hai*. C'est une grace peu commune, & que je n'avois aucun lieu d'attendre. Cependant je ne puis dissimuler que j'ai reçu cet ordre avec autant de trouble & de tristesse, que de reconnoissance & de respect. Mon indignité personnelle, encore plus que ma naissance, m'éloigne d'une si haute alliance. Ce qui me convient, c'est une personne du commun, &c.

(a) Le Chinois dit: a ordonné que la Princesse *Ling hai* s'abaissât jusqu'à devenir: ma femme.

Des Partis
inégaux
dans le
mariage.

& non pas une Princesse. Les gens de ma sorte, quoique peu riches, ont à peine pris le bonnet, qu'ils sont mariez. Ils en sont quittes pour quelques présens de peu de valeur, & l'on n'en voit point de si pauvres, qu'ils ayent peine à contracter une alliance honnête & proportionnée, dans laquelle ils vivent heureux & contents. Au contraire je fais réflexion que ceux qui ont épousé des Princesses, ont vécu, du moins la plupart, dans le chagrin & dans l'amertume. C'est pourquoi, bien que je sçache estimer, comme je dois, l'honneur que me fait V. M. Je suis si éloigné de m'en applaudir, que si je ne pouvois m'en défendre, je crois que je cesserois de vivre. Pardonnez, grand Roy, à ma simplicité & à ma franchise. Je suis fondé à penser & à parler ainsi sur bien des exemples, que notre histoire me fournit. Sous les *Tsin* on vit *Ouang tun*, *Hoen ouen*, & *Tchin tchang*, épouser chacun une Princesse. C'étoient gens issus de familles très-anciennes, également illustres & puissantes. Ces trois hommes avoient aussi de très-belles qualitez & un mérite reconnu. Cependant quel fut le fruit de ces alliances? *Ouang tun* & *Hoen ouen* auparavant les plus braves & les plus estimez de tous les jeunes seigneurs de la cour, s'abâtardirent à l'abri de la faveur que leur procuroit ce mariage, ils vécurent dans une indolence peu sçante à leur rang, & moururent dans le mépris. Pour *Tching tchang* le joug lui parut si pesant, qu'il contrefit le fol pour s'en délivrer. Depuis on a vû *Tse king* se bruler les pieds, pour éviter une pareille alliance. *Ouang yen*, tout délicat qu'il étoit, se jeter tout nud au travers des neiges, & fuir celle à laquelle on l'avoit lié. *Holi*, qui égaloit en beauté *Long kong* se précipiter de désespoir dans un puits. *Lie tchuang*, se frotter exprès les yeux, jusqu'à devenir presque avugle: *Tin tchong*, s'exposer aux derniers supplices, & ne les éviter qu'avec peine. Ce n'est pas que ces derniers manquaient de sens & de résolution: mais la qualité & l'autorité de leurs Princesses les acabloit: ils ne pouvoient porter leurs plaintes à l'Empereur, la porte leur étoit fermée: ils avoient à dévorer seuls les derniers chagrins: & leur condition étoit bien pire que celle des derniers esclaves.

Pouvoir aller & venir, visiter ses amis & les recevoir chez soi, c'est une liberté commune à tout honnête homme. A-t-on épousé une Princesse? C'est Madame qui va & vient à sa fantaisie: point de tems marqué pour son retour: plus de régle dans la maison. Il faut que le mari renonce à traiter jamais ses amis, & presque à tout commerce avec ses parens. Si quelquefois la Princesse de bonne humeur, s'avise de le traiter un peu moins mal, d'abord une vieille nourrice froncit les sourcils: une bonzesse la seconde: toutes deux représentant à Madame, qu'elle ne sçait pas tenir son rang, & qu'elle gâte tout. Elle a de plus à sa suite une vile troupe d'eunuques, qui n'ont ni esprit, ni d'extériorité, ni politesse, qui font tout au hazard, & sans raison, qui parlent à tort & à travers sans examiner ce qu'ils disent. Voilà le conseil de la Dame. La nourrice prétend que son âge lui donne droit de haïr à mort quiconque entamera son crédit. La bonzesse fait la sçavante, & dit tant de choses sur l'avenir, qu'il est impossible que le hazard n'en vérifie une partie. A ces deux compagnes ordinaires, survient quel-

quelquefois une vieille diseuse de bonne aventure, sur-tout à la fin des repas, pour en atrapper les restes. C'est au pauvre mari de prendre patience: encore heureux s'il n'avoit rien de plus fâcheux à souffrir.

Un de ses grands embarras, c'est de prendre son parti pour voir Madame, ou souvent, ou rarement. Il ne sçait comment s'y prendre pour contenter en ce point les caprices de sa Princesse. Se présente-t-il souvent? on refuse de l'admettre: l'admet-on? il ne sort pas quand il veut. Laisse-t-il Madame là? Elle se croit méprisée & devient furieuse. Prend-t-il congé après l'avoir vûe? Il va, dit-elle, voir quelque autre. Pour Madame, elle sort à son gré, & revient quand il lui plaît, quelquefois bien avant dans la nuit, quelquefois même au point du jour. Tantôt elle passe la nuit à jouer des instrumens: tantôt elle est tout le jour les bras croisez devant un livre. Sa vie à proprement parler n'est qu'une suite de caprices. Nos rits ne défendent point d'avoir quelques concubines. On n'est point censé par-là faire injure à son épouse. Si cette épouse est une Princesse, il ne faut pas y penser: elle se croiroit outragée, & ne le pourroit souffrir. Au moindre bruit, à la moindre aparance, au moindre soupçon, on voit sortir de l'appartement de Madame quelque jeune esclave effrontée, qui vient espionner le mari. S'il reçoit une visite, & que la conversation dure un peu de tems, les vieilles viennent écouter pour tout redire à Madame. Ce sont des soupçons étranges.

Enfin, ce qui rend encore plus insupportables ces Princesses mariées çà & là, c'est qu'elles se vont voir souvent. L'entretien dans ces visites roule toujours sur les maris. Son extraction, ses manières, sa conduite, tout y est mis sur le tapis. Elles se donnent mutuellement des leçons de fierté & de jalousie: & quand quelqu'une de son fond seroit raisonnable, & auroit un bon naturel, elle devient bientôt semblable aux autres. Aussi ceux qui jusqu'ici ont épousé des Princesses, auroient bien voulu s'en dispenser. Ceux qui n'ont pû l'éviter, s'en sont presque tous fort mal trouvez. Le pauvre *Quang tiao* sur-tout, en a été un triste exemple. Quoique ce fût un grand homme, également sçavant & brave, il fut pour une bagatelle indignement livré aux tribunaux, & mourut honteusement. *Tou noan* mourut de pur chagrin & dans la fleur de l'âge. Tant d'autres ont eu à peu près le même sort, qu'il seroit trop long de les rapporter.

De plus, quand nous prenons une femme, ce que nous nous proposons principalement, c'est d'en avoir des enfans. Rien de plus contraire à cette fin, qu'une jalousie outrée: & l'on a vû par expérience, que ceux qui ont épousé des Princesses, outre tous leurs autres chagrins, ont eu la plupart celui de mourir sans postérité. Qui suis-je moi, pour me flater de pouvoir éviter toutes ces disgraces? Je n'ai donc gardé d'y exposer & ma personne & ma famille. Ceux qui ont subi ce joug, y ont presque tous succombé. Si quelques-uns s'y sont soumis sans réplique, & l'ont souffert avec patience, c'est que vû les dispositions de la cour, ils ne pouvoient & n'osoient y faire passer d'abord leurs excuses, ni ensuite y porter leurs plaintes. Pour moi, j'ai le bonheur de me trouver sous un

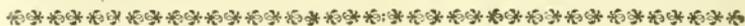
But du mariage;

Prin-

Prince éclairé, juste, débonnaire, qui n'a point d'autre règle de ses actions, que la pure & droite raison, & qu'aucune affection ne préoccupe. Ainsi je lui décharge mon cœur.

Graces à V. M. ma famille est suffisamment élevée: mon principal soin doit être de la soutenir dans l'état où elle est, & d'en prévenir la décadence. C'est ce que j'ose espérer de pouvoir faire sous un règne si heureux. Que si je puis espérer avec le tems de grands emplois & de plus hauts titres, je suis bien-aisé d'y parvenir par mon désintéressement, par mes talens, par mon assiduité, & mes services: je vous avoue franchement, grand Roy, qu'il seroit peu de mon goût de les devoir à l'alliance, dont vous pensiez m'honorer. Au reste, ma vûe, en vous exposant ma peine, n'est pas seulement de vous découvrir mes vrais sentimens, & de pourvoir à ma propre sûreté: c'est aussi de vous faire connoître les maux que de semblables alliances causent actuellement dans d'autres familles. Je supplie V. M. d'examiner ce qui en est, mais sur-tout de m'en dispenser. Laissez, je vous en conjure, laissez les petits oiseaux voltiger gayement avec leurs semblables. Laissez les vermineux multiplier en paix leur espèce: & tout honorable que m'est votre choix, daignez, s'il vous plaît, le révoquer. Que si V. M. refuse d'exaucer mon humble priere, je me couperai plutôt les cheveux, je me mutilerai moi-même, ou m'enfuirai au-delà des mers.

L'Empereur ayant lû cet écrit, qui s'étoit fait par son ordre, s'en servit pour faire aux Princes des réprimandes, & s'en divertit en particulier.



Des Eunuques, & autres, qui abusent de l'autorité, que leur donne la faveur du Prince.

DISCOURS DE NGEOU YANG SIEOU
célèbre Auteur de la Dynastie Song.

Des Eunuques.

DE tout tems les eunuques en crédit ont été regardez comme une peste de l'Etat. Ils y sont encore un peu plus à craindre que les femmes, c'est beaucoup dire. Ils sont souples, artificieux, & patients. Ils savent donner adroitement certaines preuves de vertu en choses qui leur coûtent peu, pour se faire estimer du Prince. Ils profitent à propos de certaines occasions, dans le fond peu importantes, de témoigner à leur maître quelque attachement & quelque fidélité, pour s'atirer sa confiance. L'ont-ils une fois gagnée? ils se dédommagent: ils conduisent le Prince à leur gré, soit par de vaines terreurs, soit par de fausses espérances qu'ils lui inspirent. Le Prince a beau avoir à sa cour des gens habiles, vertueux, zèlez: il les regarde comme étrangers, en comparaison de ses eunu-

eunuques, qui sont toujours près de sa personne dans l'intérieur du palais. Sa confiance est en ses eunuques: ils en savent profiter pour s'acréditer: & bientôt les Officiers du dehors ne sont considérez, qu'autant que les eunuques le veulent. Dès-lors les gens de mérite ou se retirent, & se refroidissent: & le pauvre Prince demeure seul, abandonné à ses eunuques, auxquels il s'est lui-même livré. Ces malheureux l'intimident à chaque moment: & se rendant nécessaires, ils établissent de plus en plus leur autorité, ou plutôt leur tyrannie.

Que si le Prince ouvre enfin les yeux, & cherche à s'appuyer des Officiers du dehors, ceux-ci ne savent alors comment s'y prendre. Temporiser, & user de ménagemens, c'est laisser croître le mal: vouloir y remédier promptement & avec vigueur, c'est tout risquer, ou même tout perdre, le Prince étant lui-même comme en otage. Quand les choses en sont venues là, les gens les plus éclairés trouvent leurs lumières bien courtes: il ne leur vient aucune vûe qui ne leur paroisse dangereuse, & pour ainsi dire, impraticable: si à tout hazard ils tentent quelque entreprise, communément ils échouent, & perdent avec eux le Prince & l'Etat. Le moins qui puisse ariver, c'est qu'ils périssent, & donnent lieu par leur mort, à quelque ambitieux de profiter de ces conjonctures, pour former le dessein de se rendre le maître, d'envelopper le souverain dans la cause des eunuques, & de se gagner le cœur des peuples, en exterminant ces canailles. La passion pour les femmes dans un Prince est très-dangereuse. S'il ne s'en guérit, elle le perd & trouble l'Etat. Mais si le Prince se reconnoît, le mal n'est pas sans remède. Au contraire, si par une confiance outrée, il s'est imprudemment livré à ses eunuques, en vain voudroit-il en revenir: il ne le peut plus sans se perdre. L'histoire des *Tang* le fait bien voir. C'est pour cela que j'ai dit d'abord, que les eunuques accréditez sont encore plus à craindre que les femmes. Peut-on être trop sur ses gardes.

TANG KING TCHUEN rapporte encore cinq ou six autres discours sur ce sujet: mais ils disent à peu près la même chose. La conclusion d'un de ces discours est, que les eunuques sont nécessaires dans le palais: que dès les premiers tems il y en a eu: qu'on ne peut s'en passer, mais qu'il faut leur tenir la bride courte, punir exactement leurs fautes, donner inspection sur leur conduite à quelque Officier de poids, sur-tout ne leur donner aucune part dans le gouvernement de l'Etat, bien moins les mettre dans les emplois: c'est ce que l'Empereur qui régné aujourd'hui observe exactement.

De leurs intrigues dans les Cours.

Nécessité des Eunuques dans les Palais des Grands.

Discours de Sou tché qui vivoit sous la Dynastie Song.

Sçavoir redresser le Prince, sans que la paix de l'Etat en souffre, c'est le chef d'œuvre d'un zèle sage. Il est des tems malheureux, où le Prince sans lumières s'attache à des gens sans vertu, & les fait déposer.

Des Remontrances des Sujets à leur Souverain.

taires de toute son autorité: alors ce qu'il y a dans l'Etat d'Officiers vertueux & fidèles, voyant que ces méchans renversent tout, voudroient par zèle pour l'Etat & pour le Prince, les délivrer au plutôt de cette peste. Mais ceux qu'ils souhaiteroient de détruire, ont eutoin de se précautionner: le Prince est à eux, & ils sont en sûreté, par le danger qu'il y a de les attaquer. Ceux qui sont assez hardis pour le faire, ou échouent, & ils sont perdus sans ressource: ou ils réussissent, & en réussissant, ils offensent leur souverain, & jettent l'Etat dans des troubles, qui le plus souvent causent sa ruine. Aussi, dans le *Tchun tsiou* ceux là sont traittez de rebelles, qui faisoient mourir, sans l'aveu du Prince, des gens qui cependant méritoient la mort.

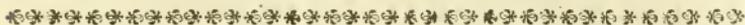
En effet, un homme sage, quelque douleur qu'il ait de voir l'autorité du Prince usurpée par d'indignes & de méchants sujets qui l'ont surpris: & quelque zèle qu'il se sente de remédier à un mal, qui en entraîne avec soi tant d'autres, doit cependant se retenir: & avant que de rien entreprendre, mesurer si bien les démarches, que le Prince & l'Etat lui en sçachent gré: quel qu'en puisse être le succès, comment puis-je me le promettre, en exterminant ceux que le Prince chérit, qu'il ne juge point coupables, & auxquels il croit même devoir beaucoup? N'est-ce point empietter moi-même sur les droits du souverain? Puis-je ne lui être pas odieux? Puis-je me présenter devant lui? Recevra-t-il mes hommages? Ecouterat-il mes excuses? Ce seroit un prodige sans exemple.

Du Choix
qu'un
Prince doit
faire de ses
Favours.

Ces indignes favoris sont à peu près dans un Empire, ce que sont dans le corps humain certaines tumeurs malignes, qui viennent quelquefois à la gorge. Ces tumeurs, quoiqu'incommodes, sont trop voisines du gosier pour être coupées. Si quelqu'un par impatience les veut couper, la mort est inévitable. C'est une impatience semblable, qui fit périr les *Han* & les *Tang*. Depuis l'Empereur *Haen ling* jusqu'à l'Empereur *Hien ti*, l'Empire se gouvernoit, ou plutôt se bouleversoit au gré des eunuques. Il n'y avoit dans les emplois que des ames basses, leurs créatures: heureux les gens de mérite & de vertu, qui pouvoient par la retraite être à couvert de leurs coups, on les persécutoit par tout. Tout l'Empire en gémissoit de douleur & en frémissoit de dépit. Enfin, quelques gens délibérant sur les moyens de remédier à ces maux, conclurent que les eunuques en étant les auteurs, il n'y avoit qu'à les exterminer: que tout seroit fini. *Tou vou* & *Ho tsin* l'entreprirent, mais sans y réussir: il leur en coûta la vie. *Yuen chao* l'entreprit ensuite, & en vint à bout: mais cela causa de si grands troubles, que l'Empire changea de maître: & ce fut là que finit la dynastie *Han*.

Il est arrivé la même chose sous les *Tang*. Les derniers Empereurs de cette dynastie s'étoient livrez à leurs eunuques, qui bouleversoient l'Etat: il n'y avoit personne, pour peu qu'il eût de zèle, qui ne le sentit vivement: mais *Li chun*, *Tching tchin*, & quelques autres, furent les plus impatients & les plus hardis. Ils se liguerent ensemble pour exterminer les eunuques. Ils échouèrent & périrent. Dans un autre tems *Tsou tcheng* prit mieux ses mesures, & y réussit: mais son succès fit périr les *Tang*, & fut funeste

à l'Etat. C'étoient des tumeurs malignes dans un endroit trop essentiel à la vie, pour être coupées sans danger. On les coupa. La mort s'ensuivit : ou, pour parler sans figure, en exterminant ces favoris sans l'aveu du Prince, on viola son autorité souveraine : & tout ce que gagnèrent les vainqueurs, fut de périr avec l'Etat, qu'ils se flatoient de sauver. Des sujets vraiment zèlez & fidèles, ne doivent jamais en venir là. *Teou von* & *Ho tsin* ayant échoué & perdu la vie, on plaignit leur malheur. Pour moi, j'en juge autrement. Ce fut un bonheur pour eux de succomber. En réussissant, ils se perdoient également, & nuisoient beaucoup plus à l'Etat. N'ai-je donc pas eu raison de dire que sçavoir redresser le Prince, sans que la paix de l'Etat en souffre, c'est le chef-d'œuvre d'un zèle sage ?



Autre Discours du même Auteur.

SUIVANT ce que j'ai déjà exposé, quand des méchans qui sont en faveur se font emparez de l'autorité, celui qui entend de les détruire, est sûr de périr si son dessein vient à échouer, ou bien s'il réussit, il fait périr le Prince, & trouble l'Etat. A ce compte là, dira-t-on, ce désordre, quelque grand qu'il soit, est absolument sans remède. Il faut donc laisser ces méchans jouir en paix de leur malice, ne point penser à les éloigner ou à les détruire, & voir froidement le Prince & l'Etat se perdre, de peur d'offenser l'un, & de troubler l'autre. C'est mal prendre ma pensée. Je l'explique. On dit communément qu'un homme en presse, est tout autrement habile, que quand il ne s'y trouve pas. C'est une maxime de guerre, qu'il ne faut pas tellement ferrer un corps d'armée, qu'il n'ait aucune voie pour se débander, & qu'il ne faut point que des troupes se hazardent à courir trop loin après des brigands. Cela est fondé sur ce qu'on craint que des gens réduits à l'extrémité ne fassent un dernier effort, & que leur désespoir ne l'emporte, ou que la perte ne soit égale. Ou & (a) *Yue* sur une barque en danger de périr par la tempête, s'aident mutuellement comme s'ils étoient bons amis. Ces indignes & méchans sujets, qui abusent de leur crédit & de leur faveur, savent assez qu'ils sont haïs & détestez. Ils sentent bien, que si le Prince pouvoit être informé de l'abus qu'ils font de l'autorité qu'il leur donne, il n'y auroit point de pardon pour eux. C'est ce qui les rend sans cesse attentifs à prévenir un coup si funeste.

Des Favo-
ris d'un
Souverain:

D'un autre côté, les gens de mérite haïssant à mort ces indignes favoris, sous lesquels cependant il faut plier, se lient ensemble contre eux, s'animent secrètement les uns les autres, & s'irritent jusques à en venir à un éclat.

De

(a) Deux peuples toujours ennemis. Le sens du proverbe, est que dans ce danger commun les ennemis mêmes s'entre aident.

De forte qu'il est vrai de dire que bien que les troubles de l'Etat viennent originairement des premiers, assez souvent les derniers en sont par leur précaution la plus immédiate cause. Ceux-là sont au-dedans & auprès du Prince. Ceux-ci ne l'approchent gueres, & sont au dehors. On peut donc comparer les uns au maître du logis, & les autres à un étranger. L'étranger doit suivre & ne pas prévenir les démarches de celui chez qui il est. Or c'est à quoi manquent les personnes zélées. Les premiers ont encore cet avantage, qu'agissant au nom du Prince, quand ils ordonnent quelque chose, ils parlent clairement & sans biaiser. Le commun du peuple respecte naturellement la volonté du Prince. Au contraire le zèle des derniers a je ne sçai quel air de révolte, & il ne leur est pas aisé de se faire obéir : aussi en a-t-on vû plusieurs en divers tems, qui s'étant déclarez mal à propos, étoient aussi-tôt abandonnez, & périssoient misérablement.

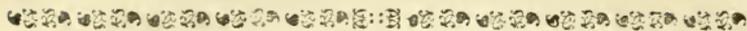
De la manière de s'insinuer dans les bonnes grâces du Souverain.

Ceux qui ont autant de sagesse que de zèle, suivent une meilleure méthode. Pour peu que leur mérite & le rang qu'ils tiennent, leur donne accès auprès du Prince, ils en profitent adroitement, pour s'insinuer dans ses bonnes grâces, mais sans éclat & sans bruit. En même tems qu'ils s'étudient à gagner le Prince, ils évitent avec encore plus de soin de choquer les favoris. Ils paroissent ne pas voir ce qu'ils font de mal : ils ont pour eux de la complaisance dans l'occasion : ils les louent même à propos, & donnent quelquefois dans des vûes qu'ils sçavent leur plaire, & qui n'ont rien en soi de mauvais. Enfin ils se ménagent tellement, qu'ils ne leur sont point suspects, & qu'ils évitent d'être en butte à leurs artifices & à leur colere. Ils continuent sur ce pied là, jusqu'à ce que ces méchans aveuglez par leur fortune, ou enivrez par quelque passion, se placent eux-mêmes sur le bord du précipice : & qu'il n'y ait, pour ainsi dire, qu'à les pousser tant soit peu, pour les y faire sûrement tomber. Autant qu'ils ont eu de patience à attendre cette occasion, autant sont-ils attentifs à en profiter. Ils le font sans aucun fâcheux retour, & ils doivent cet heureux succès à la modération de leur zèle, qui a sçû se réserver pour une favorable conjoncture.

Conduite du Sage envers sa Patrie.

On a coutume de dire, que le sage sans empressement & sans colere, sçait exécuter ce qu'il entreprend pour le repos de sa patrie : & c'est en effet ainsi qu'il en faut user. Car attaquez ou pressez un peu les méchans, ils s'unissent pour se soutenir. Laissez-les tranquilles, ils se désunissent. Chacun d'eux ne pense qu'à soi, ou ils se trahissent mutuellement, ou ils se heurtent les uns les autres. C'est alors qu'il est aisé d'aider le Prince à s'en délivrer : le tenter autrement, c'est mal s'y prendre.





Parallele des deux courtes Dynasties Tsin & Souy.

L'ILLUSTRE dynastie *Tcheou* étant tombée en décadence, vint ce triste & malheureux tems qu'on appelle le tems des guerres. Il ne finit qu'à *Tsin chi hoang*, qui ayant subjugué les autres Princes, prit le titre d'Empereur, & commença la dynastie nommée *Tsin*. De même, quoique dans des tems bien postérieurs, la dynastie *Tsin* étant éteinte, il y eût comme deux Empires, l'un au Midi, l'autre au Nord : & cela dura jusqu'à *Souy ven ti*, qui sut réunir les deux : & alors commença la dynastie *Souy*. *Tsin chi hoang*, & *Souy ven ti*, étoient des Princes qui avoient de la bravoure, de l'habileté, des talens, & de l'esprit beaucoup au-dessus du commun. Leurs commencemens eurent quelque chose de plus éclatant, que ce qu'on a vû depuis. Il n'y a qu'à lire leurs expéditions militaires, on verra le soin qu'ils prirent de placer leur cour dans un lieu avantageux, & les fortifications dont ils se munirent, pour pouvoir se défendre. On verra aussi qu'étant devenus maîtres de l'Empire, ils ne songerent à rien moins qu'à le perpétuer dans leurs familles. Il ariva qu'il en sortit à la seconde génération. D'où vient cela? C'est qu'en tout ils s'éloignerent des règles de l'antiquité. Premièrement, au lieu de se borner à une inspection générale seule digne du souverain, ils voulurent tout gouverner immédiatement par eux mêmes. En second lieu, ils fonderent leur gouvernement sur la rigueur & les châtimens, & non sur les loix & sur la vertu. En troisiéme lieu, ils se priverent de ce qui pouvoit être leur plus ferme appui. Enfin ils confièrent leur héritier à des gens mal choisis, qui n'étoient rien moins qu'atachez à leurs personnes & à leurs familles. Il n'est * que trop ordinaire aux souverains de se décharger sur autrui de tout ce que le gouvernement a de pénible, de manquer d'application, & de s'adonner à leurs plaisirs. Quand le souverain qui est à la tête est de ce caractère, tout le corps de l'Etat s'en ressent : & c'est par là communément qu'on voit tomber les plus grands Empires.

Origine
des Dy-
nasties *Tsin*
& *Souy*.

Troubles
à ce sujet
dans l'É-
tat.

Les deux Princes, dont je parle ici, font une exception en ce genre : c'est par une voie toute contraire, qu'ils ont commencé de se perdre. Toujours dans la crainte que quelqu'un à leur exemple ne pensât à devenir maître, ils voulurent, pour parer à ce malheur, régler & décider tout par eux-mêmes, jusqu'aux moindres bagatelles. Leurs Ministres & leurs autres Officiers n'avoient aucune autorité, ni aucune part au gouvernement. Ils expédioient quelques dépêches, & c'étoit tout. Toujours traitez avec fierté, s'ils venoient à déplaire au Prince, ils étoient aussi-tôt punis d'une manière honteuse & dure. Aussi s'embarassoient-ils peu d'autre chose, que de

Décadence
de
l'Empire.

* Il reprend ces quatre points & les explique un peu plus au long.

de leur propre sûreté. Ils touchoient leurs appointemens, se ménageoient de leur mieux, pour éviter de choquer le Prince, & lui laissoient ignorer les choses les plus importantes.

Fonde-
ment de
l'ancien
Gouverne-
ment.

La manière de gouverner de nos anciens, étoit fondée sur la vertu. Ceux-mêmes d'entr'eux, qui avoient employé la force des armes pour parvenir à l'Empire, le gouvernoient selon les loix & la justice, avec douceur & avec bonté. Cette belle manière de gouverner, leur atachoit tellement le cœur des peuples, qu'ils les trouvoient bien-tôt dociles à leurs instructions. De là naissoient la paix, l'union, le zèle & la réformation des abus. C'est cette manière de gouverner, qui conserva si long-tems l'Empire dans nos trois anciennes dynasties.

Les deux Princes, dont je parle, s'écartèrent de cette voie. Toujours inquiets par une crainte outrée de perdre ce qui leur avoit tant coûté, ils changèrent les loix selon leur génie. Ce ne fut que soupçons, que recherches, & que rigueur. *Chi hoang* sur-tout fut si cruel, qu'il se rendit abominable. Aussi au premier signal que donna certain *Tchin*, la révolte fut générale, & l'on vit finir bien-tôt la dynastie *Tsin*.

Maximes
de *Souy*
ven ti.

Souy ven ti quoique moins cruel, suivit la méthode de *Chi hoang*, & perdit tout par la même voie. Si ces deux Princes devenus maîtres, chacun en son tems, avoient gouverné avec justice & bonté, suivant la méthode des anciens, ils se seroient atachez leurs sujets: & quand leurs descendants auroient eu quelques gens contraires, ils auroient été soutenus par le grand nombre, & n'auroient pû tomber si subitement. Nous trouvons dans l'antiquité, qu'à peine le chef d'une famille étoit monté sur le trône, qu'il partageoit, pour ainsi parler, son Empire avec ses parens. Il leur assignoit des Etats, dont il les faisoit *Vang* ou *Heou* *. C'étoit comme autant de remparts qui fortifioient la maison régnante. C'est ce qui fit régner si long-tems les dynasties *Chang* & *Tcheou*. *Chi hoang* prit une autre route. La dynastie *Tcheou* étant sur son déclin, & le beau gouvernement des premiers Empereurs, n'y étant plus en vigueur, les Princes tributaires, sans égard pour l'Empereur, s'étoient faits naturellement de fréquentes guerres: & c'est ce qui avoit achevé de perdre enfin cette dynastie. *Chi hoang* devenu seul maître, ne fit attention qu'à leurs divisions, de peur d'éprouver un pareil inconvénient, il ne fit ni *Vang*, ni *Heou*, & les parens les plus proches demeurèrent simples particuliers: aussi quand vinrent les révoltes, il ne se trouva personne qui s'intéressât à le soutenir. C'est pourquoi cette dynastie commencée avec tant d'éclat, périt en très-peu d'années. *Souy ven ti* fit en son tems comme *Chi hoang*. Sa maison eut aussi le même sort.

Del'édu-
cation du
Prince hé-
ritier.

Enfin comme c'est une chose capitale, que le choix de ceux à qui l'on confie l'héritier de la couronne, on ne peut trop prendre garde à choisir des gens qui soient bien sains. *Vou vang* choisit *Tcheou kong* pour son fils *Tching vang*. *Vou ti* choisit *Ho kuang* pour *Tchao ti*. Ce choix fut sage & réussit. Il n'en ariva pas de même à *Chi hoang*. Son fils aîné nommé *Fou sou*, ayant pris un jour la liberté de lui faire une remontrance, quoiqu'elle fût

* Noms de dignité.

fût respectueuse & juste, *Chi hoang* se mit en grosse colere, & le reléguat fort loin au Nord. Bien-tôt *Chi hoang* ataqué de toutes parts, & se voyant prêt de mourir, rapela son fils: mais il le confia mal à propos à *Tchao kao*. Celui-ci fujit infidèle, ne pensa qu'à ses intérêts particuliers. Il intrigua avec *Li se*. *Fou sou* ne succéda point à son pere, ce fut son cadet nommé *Eul chi*, qui acheva de tout perdre. *Tong* fils aîné de *Souy ven ti* eut le même sort que *Fou sou*. Son pere, sur quelques rapports qu'on lui fit, le tint long-tems en prison. A la mort il l'en fit sortir, & le confia au traître *Kuang*, qui garda à l'extérieur un peu plus de mesures avec *Tong* qu'on n'avoit fait avec *Fou sou*, mais qui dans le fond le livra aussi au parti contraire. Il y a eu mille ans & plus entre les *Tsin* & les *Souy*: mais autant qu'ils ont été éloignés pour le tems, autant ont-ils eu de rapport dans tout le reste. La dynastie des *Han* succéda à celle des *Tsin*, elle eut plus de vingt Empereurs, & régna plus de 400. ans. La dynastie des *Tang* suivit celle des *Souy*, elle eut vingt Empereurs, & régna plus de 289. ans: de sorte que l'on pouroit dire que les *Tsin* & les *Souy*, ne furent, à proprement parler, que comme les avant-coureurs de *Han* & de *Tang*, ceux-ci ayant duré fort long-tems, & ceux-là n'ayant duré que très-peu d'années.

Les prospéritez & les calamitez présentes ont leurs causes dans les tems antérieurs. Quand je lis l'histoire de *Tsi*, & que je vois fleurir cet Etat, pendant que *Koan tchong* le gouverne sous *Hoen tsong*: je n'en donne point toute la gloire à *Koan tchong*: j'en attribue une bonne partie à *Pao chou* (a) qui n'étoit plus. Quand je trouve peu après ce même Etat bouleversé par *Chio tao*, *Y yu*, & *Kai fang*: j'attribue moins ces défordres à ces trois méchans Ministres, qu'à *Koan tchong* qui les avoit précédés. Comment cela? Le voici. *Chun* gouvernant l'Empire sous *Yao*, fit éloigner quatre méchans hommes, qui cherchoient à se produire. Confucius Ministre dans le Royaume de *Lou* délivra promptement l'Etat de *Tchao tching* homme dangereux. Si *Koan tchong* avoit imité *Chun* & *Confucius*, jamais *Hoen kong* n'auroit employé ces trois hommes, & ils n'auroient jamais pû nuire. Voilà déjà une raison pour attribuer à *Koan tchong* en grande partie, les défordres qu'ils causerent. Mais il y a plus: car je trouve dans l'histoire, que *Koan tchong* étant malade, le Prince demanda qui il jugeoit propre à prendre sa place en cas de mort. La première fois que je lus ce trait d'histoire, je m'atendois que *Koan tchong* alloit indiquer au Prince l'homme le plus vertueux & le plus capable de ce tems-là. Point du tout. *Koan tchong* à la vérité dit au Prince, que *Kai fang*, *Y yu*, & *Chio tao*, étoient des gens très-incapables de tel emploi, & même indignes de l'approcher. Mais hélas! *Koan tchong*, qui avoit passé tant d'années auprès de *Hoen kong*, ne le connoissoit-il donc pas? Ne sçavoit-il pas quel penchant il avoit pour les plaisirs? Ne sçavoit-il pas que ces trois hommes étoient les Ministres de ses débauches? Ne sçavoit-il pas que depuis long-tems ils au-

Bon état
du Royau-
me de *Tsi*
sous le
régne de
Hoen tsong.

(a) C'est lui qui avoit produit & fait mettre en place *Koan tchong*.

roient été dans les grands emplois, si lui *Koan tchong* n'avoit toujours tenu ferme à les rejeter? Ne devoit-il pas prévoir ce qui ariveroit après sa mort, s'il n'y mettoit les plus grands obstacles? Oüi je ne crains point de le dire, c'est *Koan tchong* qui perdit *Tsi*, si ce ne fut pas faute d'avoir imité *Cbun (a)* & *Confucius* pendant sa vie, ce fut du moins pour avoir manqué de lui nommer un fidèle Ministre à sa mort.

Troubles dans le même Royaume, comment occisionnés.

En effet, le plus grand malheur de *Tsi* ne fut pas précisément d'avoir ces trois méchans hommes. Ce fut de n'avoir plus un *Koan tchong*. Tandis qu'il vécut, ils n'eurent aucune autorité malgré leur faveur. *Koan tchong* dit au Prince en mourant, qu'il ne devoit jamais les mettre en place. Ce n'étoit pas l'essentiel. Car supposons que *Hoen kong* ayant égard à ce témoignage, les eût en effet laissez sans emploi, étoient-ils les seuls de leur caractère? *Hoen kong* ne pouvoit-il pas encore faire un mauvais choix? Ce qu'il y avoit d'important, c'étoit de profiter de l'occasion que lui fournissoit le Prince, de présenter quelque homme capable: s'il avoit laissé à l'Etat un autre lui-même, c'étoit l'essentiel: & en ce cas là il auroit pû sans conséquence se taire touchant ce qu'il dit sans aucun fruit sur le compte de ces trois hommes.

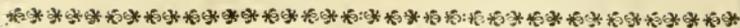
Maximes de *Hoen kong* & de *Ouen kong*.

Des cinq *Pa (b)* fameux dans l'histoire, les deux plus puissans sans contredit, ont été *Hoen kong* Prince de *Tsi*, & *Ouen kong* Prince de *Tsin*. Ce dernier n'avoit rien de supérieur au premier: & les Ministres qu'il avoit choisis, ne valoient assurément pas *Koan tchong*. *Tsi* à la vérité eut le malheur après *Hoen kong*, d'avoir *Ling kong* Prince cruel: mais *Ouen kong* eut aussi pour successeur *Hiao kong*, Prince excessivement doux, & dont l'extrême indulgence étoit du moins aussi dangereuse que la cruauté de *Ling kong*. Cependant, après la mort de *Ouen kong*, aucun des Princes tributaires n'osa branler. *Tsin* les tint encore dans le respect & la soumission plus de cent ans. *Tsi* au contraire déchet d'abord après la mort de *Hoen kong*. Qui fit cette différence? C'est que *Tsin* avoit encore, après la mort de *Hoen kong*, de sages Ministres, qui, malgré les défauts du Prince, maintinrent les choses sur un bon pied: *Tsi* au contraire n'en avoit point. Est-ce donc que quand *Koang tchong* mourut, il n'y avoit pas dans tout l'Etat un homme capable de gouverner? Qui le croira? La faute fut donc de n'en pas produire. *Se tsiou* n'ayant pû pendant sa vie faire éloigner *Mi tse toan*, ni faire avancer *Kiu pe you*, trouvé en mourant un moyen d'y réussir après sa mort. *Siao bo* prêt à mourir, présente *Tsao tsiou* pour son successeur, quoi qu'il fût son ennemi. Voilà ce qui s'appelle des Ministres intelligens & zélés. Ils sçavoient que le bonheur ou le malheur d'un Etat dépend d'un homme qui le gouverne. Ils auroient eu regret de mourir, si l'Etat en eût dû souffrir. Leur soin étoit en mourant de le pourvoir d'un bon Ministre. *Koang tchong* mourut-il ainsi?

D I S-

(a) C'est à-dire d'engager son Prince à se débarrasser de ces trois méchans hommes.

(b) On donne ce nom à certains Princes, qui, sans être Empereurs, se faisoient rendre certains devoirs de respect & de soumission par leur puissance, non par leur vertu.



DISCOURS DE SOUTCHÉ.

QUAND il s'agit d'obliger quelqu'un, ou de recevoir un bienfait, le sage considère en même tems plus d'une chose. Dans le premier cas il ne se contente pas de dire: je puis rendre service à un tel, & je le veux. Il examine si la chose lui convient: & s'il voit que non, il s'arrête contre son inclination, & sans avoir égard à l'honneur qui lui en pourroit revenir. Je puis procurer tel emploi à un tel, dit un homme sage: ce tel en est très-capable, faisons-le donc. Je puis faire telle & telle chose pour un tel: mais ce tel seroit mal d'y consentir: n'y pensons plus. S'agit-il de recevoir, le sage en use aussi de même. Tel avantage vient, dit-il, je ne m'en crois pas tout-à fait indigne. De ma part, je ne vois rien qui doive m'empêcher de l'accepter: mais je vois d'ailleurs clairement que celui qui me le procure, fait mal de me le procurer, je le refuse. En user d'une autre manière, c'est coopérer en quelque sorte aux fautes d'autrui: du moins c'est se soucier peu que les autres fassent mal: vouloir, pour ainsi dire, être seul sage, dès-lors c'est cesser de l'être en effet. Il est aisé par ces maximes de décider lequel des deux fit le mieux, & fut le plus sage de *Lieou ki*, ou de *Tsing hong*. Du tems que les Empereurs de la dynastie *Han* tenoient leur cour à l'Orient, *Lieou ki* Prince tributaire céda son Etat à son cadet *Lieou king*. La cession en fut publiée, acceptée, & ratifiée: *Lieou ki* persista toujours dans son dessein, malgré ce qui lui fut représenté sur le peu de capacité qu'avoit son frere *Lieou king*.

De la manière de rendre service à son prochain,

Tsing hong autre Prince du même rang, forma aussi le dessein de faire une abdication semblable: & afin qu'elle se fit sans obstacles, il contrefit le fou. Mais *Pao sing* un de ses intimes amis, s'aperçut d'abord que sa folie n'étoit que feinte. Il fit à son ami des remontrances si raisonnables contre le projet de son abdication, que *Tsing hong*, qui d'abord avoit cru faire une belle action, conçut qu'aucontraire il seroit très-mal. Sur cela il reparut tel qu'il avoit toujours été, & ne parla plus d'abdiquer. Sa promptitude & son courage à reculer, sont très-louables & sont de plus une preuve qu'auparavant il n'agissoit point par vanité: mais que réellement il croyoit bien faire. C'est ainsi que raisonne *Fan Lettré* de réputation, qui conclut de-là en faveur de *Tsing hong*, & le préfère à *Lieou ki*.

Il s'objec-te *Tai pé* & *Pe y*, qui sous la dynastie *Tcheou* céderent leurs Etats à leurs cadets, & se rendirent célèbres par cette abdication. Il répond que *Tai pé* & *Pe y* ayant donné les premiers ce bel exemple, il n'est pas surprenant qu'on en ait été frappé dans le tems: que *Tai pé* & *Pe y* étant d'ailleurs très-connus, on ne peut attribuer qu'à leur vertu la cession qu'ils firent: mais qu'on a vû depuis des gens sans vertu, par une sottise ambition devenir fameux, comme ces deux grands hommes, prendre mal à pro-

pos cette fausse route. Tel fut *Lieou ki*, ajoute *Fan*: par sa cession il se fit un nom dans son tems; mais ce fut aux dépens de son Etat & de son frere, qui ne put gouverner sans troubles. *Ting hong* aucontraire, dit le même *Fan*, en voulant renoncer à son Etat, ne cherchoit point précisément à le faire un nom. Il croyoit faire une belle action, & procurer en même tems l'avantage de son frere & de son Etat. On lui fit voir que son abdication étoit contraire à l'un & à l'autre: Aussi-tôt il recula, & reprit le grand chemin. *Ting hong* sans contre-dit l'emporte: on ne peut sans injustice lui comparer *Lieou ki*. C'est ainsi que décide *Fan*: & à mon sens, il décide bien: mais il pouvoit mieux faire sentir l'équité de sa décision: on trouvera bon que je le fasse.

Du Choix
de l'Héri-
tier de la
Couronne.

Nos anciens Rois, en établissant la coutume, & se faisant comme une loi de faire succéder leur fils aîné, n'agissoient pas à la légère, ou par pure inclination: leur vûe étoit de faire en sorte que la tige de leur race fût toujours bien distinguée, & de prévenir par là les troubles. Chaque Empereur, chaque Prince tributaire reconnoît un premier Prince de sa race, dont il tient sa couronne: Un Empereur n'oseroit donner à son gré à celui-ci ou à celui-là, l'Empire qu'il tient de ses ancêtres. Cette maxime est reçue. Sans doute que *Lieou ki* & *Ting hong* ne s'étoient pas faits Princes eux-mêmes: ils étoient dans ce haut rang, & tenoient de leurs ancêtres les Etats qu'ils vouloient quitter. Or donner un Etat qu'on tient de ses peres, à celui qui ne doit pas le posséder: c'est une faute. *Tay pé* & *Pe y* le firent, il est vrai: mais ce fut dans des circonstances assés singulières: ce n'est point un exemple à suivre: & *Lieou ki* fit mal par plus d'un endroit. Il fit trop peu de cas d'un Etat qu'il avoit reçu de ses ancêtres. Il fut cause que son frere fit souffrir, & souffrit beaucoup. Enfin il donna atteinte aux lois reçues & très-sagement établies pour le repos des Etats.

Faute que
commet
Lieou ki.

A en juger donc sainement & selon les rits, la faute de *Lieou ki* fut grande. Ce qui pouroit la faire paroître un peu moindre, c'est que sous la dynastie *Han* où il vivoit, bien des gens prenoient cette voie pour se faire un nom. Cette manie commença sous les *Han* occidentaux. *Ouei kien tcbin* en donna l'exemple. Ayant été fait *Heou*, il céda cet honneur à un de ses freres. L'Empereur qui régnoit alors, regarda cette action comme un trait d'une éminente vertu: & à l'exemple du Prince, tout l'Empire l'en estima, & en fit l'éloge. Cette idée peu à peu s'établit si bien, qu'un homme, fût-il d'ailleurs sage & vertueux, étoit assez peu estimé, s'il ne faisoit quelque coup semblable: Mais si cette idée, alors commune, peut diminuer la faute de *Lieou ki*, nous en devons d'autant plus estimer *Ting hong*, qui sans se laisser entraîner au torrent, sut se maintenir dans le droit chemin. Pour moi, je n'y pense jamais, que je ne l'admire.

Marque
singuliere
de piété
filiale.

Il y avoit dans le Royaume de *Tsou* un homme d'un grand mérite, nommé *Chin min*. Dans la vûe de s'aquiter des devoirs d'un bon fils, il demeura particulier, & très-affidu auprès de son pere. Cela même le fit encore plus estimer. On le loua tellement au Prince, qu'il le voulut faire un de ses Ministres: *Chin min* voulant s'en excuser, son pere lui en demanda la

rai-

raison. C'est, dit-il, que je craindrois de cesser d'être bon fils. Y pen-
ses-tu, dit le pere, tu toucheras les apointemens de Ministre, & je n'en
ferai que mieux: tu en rempliras les devoirs, & par là tu te feras honneur
& à moi aussi. C'est ton avantage & le mien: accepte, je le veux ainsi.
Chin min obéit, le voilà Ministre. Au bout de trois ans, *Pe kong* se révolte.
Se ma tse qu'on lui opposa d'abord, fut défait & perdit la vie. *Chin
min* courut au secours. Son pere, pour l'arrêter, lui dit: quoi, vous m'a-
bandonnez ainsi, pour aller chercher une mort certaine? Un homme en
place, répondit *Chin min*, se doit soi-même à son Prince, & ne doit que
les apointemens à son pere & à sa mere. Je fers le Prince, vous l'avez vou-
lu: je sacrifie ma vie pour lui. Après quoi, il marcha à la tête d'un corps
de troupes, & ferra de près les rebelles. *Pe kong*, qui connoissoit *Chin min*,
dit à un de ses Officiers nommé *Ché ki*: nous voici dans une mauvaise si-
tuation. *Chin min* est habile & brave: il nous tient ici comme bloquez.
Que faire? Voici un expédient, dit *Ché ki*: *Chin min* s'est rendu célèbre,
comme vous le sçavez, par sa piété envers son pere. Il faut se saisir du pe-
re. Alors le fils pour le sauver, pourra écouter des propositions avantageu-
ses que vous lui ferez. *Pe kong* détache aussi-tôt des gens, qui par adresse
faisirent le pere: puis il envoya dire à *Chin min*: partageons *Tjou* entre nous
deux, si vous le voulez, j'en suis très-content. Sinon, j'ai entre mes mains
votre pere, il perdra la vie. *Chin min* répondit, fondant en larmes: j'ai
été d'abord bon fils: je suis maintenant Ministre fidèle: puisque je ne puis
en ce moment accorder les deux devoirs, je fers le Prince: & mon devoir
exige de moi tout ce que je puis faire pour lui. Il charge aussi-tôt les re-
belles, les défait, & tue *Pe kong*: mais on tua aussi son pere. Le Prince
voulut récompenser son Ministre d'un présent de cent livres d'or. *Chin min*
les refusa, & dit: ne pas s'exposer à tout pour son Prince, ce n'est pas être
bon sujet, encore moins Ministre zélé. Mais en sauvant le Prince & l'E-
tat, causer la mort à son propre pere, ce n'est pas être assez bon fils. Puis-
que je n'ai pas sçû accorder ces deux devoirs ensemble, avec quel front pa-
roîtrai-je encore parmi les hommes? En finissant ces paroles, il se donna
lui-même la mort.

Sentiment
de *Chin
min* sur les
devoirs
d'un
Homme
en Place,

TANG KING TCHUEN rapporte encore d'autres exemples de ces es-
pèces de héros, qui se font ainsi donné la mort, pour ne pas survivre
à un prétendu des-honneur: & il se contente de dire une fois: il me
semble qu'un homme ne doit point se donner la mort, s'il n'a rien à se re-
procher.

IL s'est trouvé de tout tems, dit *Song ki*, des gens qui ont pris le parti
de la retraite. Mais on en peut distinguer des espèces bien différentes. Je
les réduits toutes à quatre: trois bonnes & une mauvaise.

Les premiers sont ceux qui ayant toujours vécu retirez, ont eu une ver-
tu si fort au dessus du commun, qu'ils n'ont pû la tenir cachée. Oiii, l'on
en a vû de ces hommes, qui, enfonchez dans les montagnes ou dans les dé-
fers, étoient cependant connus & respectez généralement de tout le monde
à cause de leur vertu. L'honneur qu'ils fuyoient, les poursuivoit: & les

Des diffé-
rentes for-
tes de Per-
sonnes qui
aiment la
retraite.
Premiere
Espèce,

plus puissans Princes de leur tems s'empressoient, pour ainsi dire, à leur témoigner de l'estime.

Seconde
Espèce.

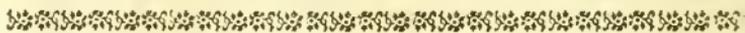
Les seconds sont ceux, qui, après avoir paru dans le monde, & même dans les emplois, sentant la difficulté de se maintenir & de s'avancer sans se démentir, & sans donner quelque chose aux abus & à la corruption du siècle, se sont démis de leur charge, & se sont retirez de la vûe du Prince, mais en lui laissant & à tout le monde, une si bonne opinion de leur mérite & de leur vertu, qu'ils ont toujours été regrettez.

Troisième
Espèce.

Les troisièmes sont ceux qui, naturellement timides, ne se croyant pas les talens nécessaires pour réussir dans les emplois, vivent retirez à leur campagne, mais s'y comportent de maniere, que bien loin de se faire mépriser par leur retraite, ils sont juger qu'elle est l'effet de leur sagesse & de leur vertu. Le premier de ces trois ordres l'emporte de beaucoup sur les deux autres : & ce n'est que de celui là dont parle Confucius avec éloge.

Quatrième
Espèce.

Outre ces trois ordres, dont chacun a son mérite, il y a une quatrième espèce de gens, qui, également artificieux & intéressés, cherchent à se faire passer pour gens de vertu, par une retraite affectée : ils seroient bien fâchez qu'on les y laissât. Leur vûe est de rendre tout le monde plus attentif à ce qu'ils peuvent avoir de talens, de se faire comme rechercher, & de s'abrèger par là le chemin aux premiers emplois. Leur artifice a-t-il réussi ? Sont-ils en place : leur prétendu détachement disparoit bien-tôt. J'expose ces différens caractères, afin qu'on ne s'y trompe pas, & qu'on n'estime en ce genre, que ce qui est estimable.



Petit Discours (a) sur le silence, dont l'Auteur est Ouang yong ming. Il le raporte lui-même, & raconte à quelle occasion il le tint à Leang tchong yong.

Instruction
pour les
grands
Parleurs.

LEANG TCHONG YONG étoit un homme, qui joignoit à un esprit au-dessus du commun, des inclinations nobles & relevées. A peine fut-il *Tfeng ste* *, qu'il se sentit piqué d'une généreuse ardeur de se signaler dans quelque importante charge. Un jour qu'il rouloit ces pensées dans son esprit, rentrant tout à coup en lui-même : j'ai tort, dit-il, c'est trop tôt vouloir gouverner les autres. Comment y pourrois-je réussir, n'ayant pas encore appris à me bien gouverner moi-même ? Après cette réflexion, il ne pensa plus qu'à se bien étudier lui-même. Il s'appliqua à rechercher ce qu'il

(a) Ce discours & ce qui suit, est tiré, non de la compilation de *Tang king tchuen*, mais des œuvres de *Ouang yang ming*, qui vivoit sous la dynastie *Ming*.

* Nom de degré de littérature.

qu'il pouvoit avoir de mauvais penchans : & il commença à travailler à corriger un défaut qu'il reconnut en lui : sçavoir, d'être trop grand parleur. Nous nous rencontrâmes en ce tems-là dans une bonzerie, qu'on avoit nommée la bonzerie du silence.

Tchong yong prit de là occasion de me demander quelque instruction sur la manière de se taire à propos. J'ai moi-même, lui répondis-je, le défaut de trop parler. Ainli je suis assez peu propre à donner des leçons de silence aux autres. Je n'ai pas laissé de remarquer que ce défaut vient ordinairement ou de vanité, ou de dissipation, & de légèreté. J'appelle ici vanité certain empressement de briller au-dehors : j'entends par dissipation & légèreté, une trop grande facilité à laisser échaper son cœur au-delà du juste milieu, qui se doit garder en toute chose. Voilà ce que j'ai remarqué par ma propre expérience. Du reste les anciens nous ont laissé de belles maximes sur cette matière, qu'on trouve répandues dans nos livres.

Voici les principales en abrégé.

Ils commencent par réprouver quatre sortes de silence, ou de taciturnité. Se taire quand on a des doutes de conséquence, & ne pas consulter pour les éclaircir : ou bien, ce qui est encore pis, demeurer plutôt volontairement dans une ignorance grossière, que de parler pour s'instruire, c'est bêtise & stupidité. Se taire par une lâche complaisance, & précisément pour gagner l'affection des Grands, c'est intérêt & flatterie. Se taire pour cacher ses défauts, sous les apparences de réserve : c'est orgueil. Enfin cacher sous un silence modeste, & sous un air simple, un cœur plein de venin & de malice, pour exécuter plus sûrement un mauvais dessein : c'est hypocrisie. Tout cela n'est point silence, ou c'est un silence criminel : mais il y a un silence louable, qui peut venir de divers bons motifs, & qui a aussi divers bons effets.

Le sage, dit Confucius, parle toujours avec pudeur, & avec un air modeste, comme s'il reconnoissoit du défaut dans ses actions & dans ses paroles. Dès l'antiquité la plus réculée, un homme peu réservé dans ses paroles, a toujours passé pour peu réglé dans le reste, & pour incapable de grands emplois. Ainsi la pudeur, la modestie, la réserve, sont comme les premières leçons de ce qu'on appelle silence ou l'art de se taire. Le sage, dit encore Confucius, aime à se taire : du moins il n'aime pas à parler beaucoup, parce qu'il est occupé du soin de bien faire, & l'amour qu'il a pour le silence, naît comme naturellement de son application constante à veiller sur ses actions.

Si donc les gens vertueux, communément parlent peu : ce n'est pas qu'ils fassent consister la vertu dans le petit nombre de paroles, ni qu'ils se taisent précisément pour se taire : ils ont une fin plus relevée : ils regardent le silence comme un excellent moyen de conserver la vertu, & de l'acquiescer. Méditer assidument, dit Confucius, quelque importante vérité, c'est le moyen de devenir éclairé : le moindre fruit qu'on en retire, c'est d'éviter les grosses fautes, où tombe à chaque pas le commun des hommes. Pour réussir en quelque entreprise que ce soit, y penser long-tems.

Ggg gg }

D'où procède le défaut de trop parler.

Des diverses sortes de silence.

Sentiment de Confucius sur le silence, ou l'Art de se taire.

Motifs du silence dans les Gens vertueux.

en

en repos, c'est ce qu'on appelle avec raison sagesse & prudence. Mais surtout, pour découvrir nos mauvaises inclinations, & les artifices de l'amour propre, il n'y a pas de meilleur secret, que de nous examiner dans le silence & dans la retraite. *Ten tse* avança tellement par cette voye, que ne parlant presque à personne, ils s'atira cependant par sa vertu l'estime & la confiance de tout le monde. Voilà jusqu'où l'homme peut pousser cette vertu: il en a le modèle dans *Tien*. *Tien* ne dit pas une parole, & qu'est-il besoin qu'il parle? Les quatre saisons se succèdent avec ordre: chaque chose poussée à tems: qu'est-il besoin que *Tien* parle? Son silence est éloquent. Aussi n'y a-t-il parmi les hommes, que les sages du premier ordre, qui puissent imiter un si beau modèle. *Leang tchong yong* comprit fort bien ce discours, & en profita.

Autre Discours (a) du même sur la mort de Hoang hien-fou pere d'un de ses Disciples.

Discours
sur la mort
de Hoang
hien fou.

Dans le territoire de *Tchao*, vivoit un honnête Lettré, dont le nom de famille étoit *Hoang*, le nom propre étoit *Onz pao*, & la seigneurie étoit *Hien fou*. Il avoit un fils nommé *Mong sing*. Ce fils avoit fait quelques centaines de lieues, pour venir se faire mon disciple. Au bout de quelques mois d'une grande assiduité, il prit congé pour quelque tems, afin d'aller voir son pere: & après deux ou trois mois d'absence, je le vis de retour plein d'une ardeur toute nouvelle. Après quelques autres mois, il voulut encore aller voir son pere, il s'en alla ainsi, & revint plusieurs fois dans l'espace de quelques années. *Mong sing* étoit un jeune homme qui avoit de très-bonnes qualitez. Il joignoit à un cœur plein de droiture & de probité, des manières honnêtes & polies. Sur tout il étoit bon fils. Mais il étoit d'une complexion très-délicate & peu capable de soutenir de grandes fatigues. C'est pourquoi moins il craignoit la peine de ces allées & venues, plus je la craignois pour lui.

Je le pris donc un jour en particulier, & je lui dis: cher disciple, vous êtes désormais suffisamment instruit: il est trop pénible pour vous de faire si souvent de si longs voyages. Vous pouvez vous en épargner la peine. Ce que vous devez à votre pere, est une raison légitime de rester chez vous: demeurez-y donc, si vous m'en croyez: &, suivant les occasions, mettez en pratique ce que vous avez appris à mon école.

Mong sing, aussi-tôt les genoux en terre, me répondit en ces termes. Maître, dit-il, vous ne connoissez pas mon pere. Quoiqu'élevé sur le
bord

(a) Dans les œuvres de *Quang yong ming* ce discours se trouve sous le titre d'*Hieun*, composition pour la cérémonie *Tsi*. C'est une espèce d'éloge funébre,

bord de la mer dans un pays assez sauvage, il a eu dès sa plus tendre jeunesse, un grand fond d'estime pour la doctrine des anciens sages. Il a long-tems cherché quelqu'un qui pût lui servir de guide en cette étude, sans avoir eu le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit : depuis quelque tems, par le moyen de *Siu*, de *Yong*, & de quelques autres, qui ont été vos disciples, mon pere a connu votre doctrine, & en a pris quelque teinture. Je ne puis vous exprimer l'estime qu'il en fait. Vous en pouvez juger en quelque sorte par ce que je vais vous raconter.

Mon pere n'eut pas plutôt eu connoissance de votre doctrine, que m'exhortant à la suivre, mon fils, me dit-il, vous me voyez vieux : je ne vous recommande point de travailler à acquérir des richesses, & à vous pousser dans les charges. A quoi je vous exhorte, c'est à vous avancer dans la vertu, & à bien profiter sous un si bon maître, à l'exemple de ces sages qui sont sortis de son école. Je ne prétends point être un obstacle à votre avancement : ni que, pour avoir soin de ma vieillesse, vous réniez à un si grand avantage. Quand votre absence me réduiroit à ne manger que du ris clair, & à n'avoir que de l'eau à boire : quand même elle m'exposeroit à demeurer sans sépulture après ma mort, je serois content de vivre & de mourir ainsi, pour vous procurer le moyen d'acquérir la vraie sagesse. C'est sur ces ordres de mon pere, que je suis venu d'abord me mettre au nombre de vos disciples, & que j'ai fait pour cela quelques centaines de lieues. Toutes les fois que je m'en suis retourné pour voir mon pere, j'ai eu beau le prier de me permettre de demeurer au moins trois mois avec lui. Jamais il n'y a voulu consentir. Il n'a même jamais voulu m'accorder un mois de séjour. Il a toujours eu soin au bout de quelques jours, que tout fût prêt pour mon voyage, pressant sur cela les domestiques, & m'exhortant moi-même à partir. Quand la tendresse naturelle me tiroit les larmes des yeux, & qu'en cet état je me présentois à lui pour le conjurer de trouver bon que je le servisse plus long-tems : il répondoit à mes larmes, en recommençant ses exhortations, & en me reprochant quelquefois que j'avois un cœur de fille. Je vois pourtant bien, ajoutoit-il, en s'attendrissant lui-même, que ton intention est bonne, & que tu cherches à me prouver que tu es un bon fils : mais ce n'est pas bien t'y prendre. Fais ce que je veux pour ton bien malgré ma tendresse, & n'aigris point ma douleur. Voilà dans la vérité comment en usé mon pere : & je vous avoue franchement, que malgré le désir que j'ai de profiter de vos instructions, il n'a jamais tenu à moi que je ne sois resté plus long-tems auprès de lui : & si je suis à chaque fois revenu si promptement, c'est que mon pere l'a voulu lui-même : le moyen de lui défobéir ?

A ce discours je ne puis m'empêcher de me récrier, quelle sagesse dans *Hong bien fou* ! C'est là ce qui s'appelle être un bon pere. Quelle tendresse, & quelle obéissance dans *Mong sing* ! C'est là ce qui s'appelle être un bon fils. Courage donc, ajoutez-je alors : efforcez-vous, cher disciple, de répondre parfaitement au zèle d'un si sage pere. Hélas ! cette année, au commencement de la quatrième lune, un exprès nous a apporté la triste nou-

Suite du
Discours
sur la mort
de *Hong
bien fou*.

Suite du
Discours
sur la mort
de Hoang
bien fou.

nouvelle de la mort de *Hoang bien fou*. Quelle perte! La vraie sagesse est depuis long-tems négligée. Rien de plus rare, que des gens qui l'étiement véritablement, & qui s'y appliquent. Ceux qui font sérieusement leur occupation de l'étude de la sagesse, sont si rares, qu'ils font regarder du commun des hommes, comme des espèces de prodiges. Le nom de sage est encore en vogue: le monde est plein de gens qui s'en parent: mais le nom est tout ce qu'ils veulent: leurs désirs, leurs soins, leurs actions, leurs instructions mêmes à leurs enfans, tout n'est que vanité ou intérêt: & s'ils parlent de sagesse, ce n'est pas qu'ils y aspirent, c'est pure parade & ostentation: sur dix qui en parlent, il y en a huit ou neuf qui ne le font que du bout de lèvres. Sur-tout c'est une chose aujourd'hui bien rare de trouver des peres assez sages, pour préférer à tout intérêt & à toute inclination naturelle, le soin de faire avancer leurs enfans dans le chemin de la vraie sagesse. C'est ce que sçut faire, malgré le torrent, *Hoang bien fou*, dont j'apprens la mort. Quelle perte, hélas! Puisque l'éloignement des lieux ne me permet pas d'aller pleurer près de son cercueil, & d'y témoigner combien la mort m'afflige, je veux y suppléer en quelque sorte par cet écrit. Au reste, en faisant connoître le zèle de *Hoang bien fou* pour l'avancement de son fils dans les voies de la sagesse, ma vûe n'est pas seulement de témoigner publiquement l'estime que ce zèle m'avoit donné pour sa personne, & le regret que j'ai de sa mort, c'est aussi de proposer à tout l'Empire ce beau modèle d'un amour vraiment paternel & d'animer son fils mon disciple, à répondre parfaitement aux intentions d'un si sage pere.

Le même répond à une question que lui faisoit un ami de *Ouang yong ming*: cet ami lui écrivit un jour en ces termes. Je vois des gens qui raisonnent fort sur ce que Confucius & *Yen tse* ont entendu par l'expression *Lo* *. Oserois-je vous prier de m'en écrire votre pensée? Ce plaisir ou cette joie, dont parle Confucius & *Yen tse*, est-ce la même chose que ce mouvement du cœur, qu'on compte pour une des sept affections dont il est capable, & qu'on appelle communément joie. Si Confucius n'entend que cela, il me semble que cette joie n'est pas un privilège du sage, & que les gens du commun en font tous capables. S'il s'agit d'une joie toute autre, bien plus pure & plus solide, que le sage, dit-on, conserve au milieu des événemens les plus tristes & les plus terribles: il y a un autre embaras: car Confucius dit aussi, & bien d'autres après lui, que le sage doit être incessamment sur ses gardes, & dans une espèce de crainte & d'appréhension continuelle: il semble que cela est bien plus propre à donner de la tristesse, qu'à causer du plaisir.

Voici quelle fut la réponse de *Ouang yong ming*.

Cette joie dont parle Confucius, c'est le cœur même jouissant du plaisir de se posséder. Ainsi quoique ce plaisir, dont parle Confucius, soit aussi compris sous ce genre de joie, qu'on compte pour une des sept affections: il ne doit pas être confondu avec aucune autre espèce de plaisir, comprise
sous

* *Lo* signifie joye, satisfaction, plaisir.

fous le même genre. De cette réponse suit encore l'éclaircissement de votre second embarras. Car quoiqu'il soit vrai en un sens, que cette joie est en quelque façon commune à tous les hommes : il est cependant vrai de dire, qu'elle convient particulièrement au sage.

Tous les hommes ont un cœur, il est vrai, mais tous ne le possèdent pas : il n'y a que le seul sage. Ce plaisir d'un cœur qui se possède, n'est connu que de lui : les autres en sont tous capables : mais ils ne le connoissent ni ne le goûtent : ils courent volontairement à tout ce qui lui est contraire : ils s'aveuglent & se troublent de plus en plus. Ce n'est pas que tous les hommes ne puissent aspirer à cette joie. Qu'ils ferment les yeux à tout le reste : qu'ils les tournent sur eux-mêmes : qu'ils aient soin de rapeller leur propre cœur à sa droiture naturelle : & dès lors ils auront part à cette joie solide & pure. Voilà ce que j'ai maintenant à vous répondre, mais permettez-moi de vous dire que je suis un peu surpris que vous me fassiez encore des questions sur cette matière, puis qu'après les entretiens que nous avons eus, vous avez depuis du tems, toutes les lumières nécessaires : vous amuser encore à faire sur cela des recherches, c'est faire jultement comme celui qui étant sur son âne, le chercheoit de tous côtez (a).

Kao chen fou étoit venu de *Hoang tcheou*, ville de *Hou quang**, pour se faire disciple de *Ouang yong ming*. Au bout d'un an comme il vouloit s'en retourner, il vint trouver *Ouang yong ming* en particulier, & lui dit : Maître, j'ai eu le bonheur d'entendre votre importante doctrine sur ce qu'on appelle *résolution ferme* : je crois l'avoir bien comprise, & moyennant cela me pouvoir conduire. Cependant, prêt à m'éloigner de vous, je vous prie de vouloir bien me donner un mot d'instruction, dont je puisse jour & nuit conserver le souvenir. *Ouang yong ming* lui répondit :

Dans l'étude de la sagesse, il faut imiter ce que font les laboureurs dans l'agriculture. Ils commencent à la vérité par bien choisir la semence, & par la jeter à propos en terre : mais ils n'en demeurent pas là. Ils labourent ensuite la terre avec soin : ils en ôtent les insectes, ils en arachent les mauvaises herbes : ils arosent quand il le faut : ils travaillent tout le jour à la culture de leur champ, & la nuit même ils en ont souvent l'esprit occupé. Ce n'est que par ces soins & ces fatigues, qu'ils espèrent que le peu qu'ils ont semé, quoique choisi & mis en terre à propos, sera d'un grand rapport en Automne. Vous devriez assez m'entendre. Mais si vous voulez que je m'explique encore davantage, je vous dirai que cette résolution ferme dont nous parlons tant, & que vous vous flatez d'avoir, est comme la semence du laboureur. Etudier, penser, raisonner, s'éprouver dans la pratique, sont choses aussi nécessaires en matière de philosophie, que le sont labourer, fumer, herfer, & aroser, en matière d'agriculture. Un cœur, à qui
cette

(a) Le Chinois dit en quatre petits mots *Ki liu mi lin*. Monter âne, chercher âne. Voilà mot à mot notre proverbe, qui tout bas qu'il est, fait la conclusion d'une lettre de la morale la plus raffinée.

(b) Nom d'une des provinces de la Chine.

lequel vous êtes aujourd'hui : mais comme il ne dépend pas de l'homme d'y parvenir : sçachez qu'il n'est pas non plus en son pouvoir, d'empêcher que ces belles années ne s'écoulent bien promptement. Enfin il est aussi facile de se laisser entraîner au torrent du siècle, que difficile d'y résister. Pesez tout ceci, mes chers disciples, & que ces considérations vous animent à faire de nouveaux efforts.



Le même exhorte ses Disciples, à tenir en son absence de fréquentes Conférences.

LES plantes les plus faciles à élever, ne laissent pas de mourir, si, pour un jour de soleil, elles en ont dix d'un grand froid. Quand je viens ici, vous vous empressez tous de vous assembler, aucun de vous ne manque à se trouver aux conférences qui s'y font : & chacun dans ces conférences témoigne une grande ardeur de profiter. Cela me fait un vrai plaisir : mais je ne viens ici que rarement quand j'y viens, je n'y reste que peu de jours : & tout ce que je puis faire, c'est de vous assembler trois ou quatre fois. Aussi-tôt que je suis parti, voilà les conférences finies. Chacun de vous se tient chez soi : & les journées se passent sans que vous vous voyiez les uns les autres. C'est bien plus de dix jours de froid contre un de chaud. Le moyen que la sagesse, plante qui est si difficile à élever, puisse fleurir parmi vous.

Utilité des
Conféren-
ces.

Je vous exhorte donc à ne pas borner ainsi vos assemblées au tems que je puis rester ici. Tous les cinq jours, s'il est possible, ou du moins tous les huit jours, il faut, toute autre affaire à part, vous assembler une fois pour vous entretenir de la vertu, & vous animer à la pratiquer. C'est un excellent moyen pour achever de vous débarasser de tous les amusemens du siècle, & d'avancer beaucoup en peu de tems dans la vraie doctrine, qui n'est autre chose pour le fond, que la charité & la justice.

On le dit, & il est vrai, pour faire bien & promptement un achat, il faut aller au marché. S'agit-il d'un grand édifice, ou d'un autre ouvrage considérable ? Il n'y a point de meilleur moyen d'y réussir, que d'en délibérer auparavant en commun. Assemblez-vous donc souvent, mais n'apportez à ces assemblées ni passion, ni préjugé. Témoignez-vous les uns aux autres de l'attachement & du respect : & sçachez que dans un commerce comme le votre, celui-là gagne le plus qui sçait le mieux céder aux autres. S'il arrive quelquefois, qu'on ne convienne pas sur quelque point, c'est alors que, sans s'échauffer, & sans donner aucune entrée à cette malheureuse envie que chacun a naturellement de l'emporter, il faut se recueillir avec plus de soin, & chercher uniquement la vérité. Que si quelqu'un par vanité, on par jalousie, se fait une affaire d'avoir le dessus, ces fréquentes

Suite de
l'Utilité
des Confé-
rences.

conférences si avantageuses d'elle-mêmes, sont pour celui-là très inutiles. Faites y de sérieuses attentions.

Un jour que *Ouang yang ming* passoit par les halles avec quelques-uns de ses disciples. Deux crocheteurs, je ne sçai pourquoi, se querelloient l'un l'autre. Tu n'as ni raison, ni conscience, ni croit l'un. C'est toi qui en es entièrement dépourvû, répondoit l'autre. Tu es un trompeur, disoit le premier: tu as le cœur plein d'artifices, reprenoit le second: c'est toi, disoit l'autre, qui as banni du tien toute probité & toute droiture. *Ouang yang ming* s'adressant à ses disciples: entendez-vous ces crocheteurs, leur dit-il: ils parlent philosophie. Quelle philosophie, reprit un disciple? Je n'entens que crier & dire des injures. Quoi vous n'entendez pas, dit *Ouang yang ming*, que ce qu'ils répètent à chaque instant, sont ces paroles, *raison, conscience, cœur, droiture*? Si ce n'est pas philosophie, qu'est-ce donc? Philosophie, soit, dit le disciple: mais pourquoi tant crier en philosophant, & se dire ainsi des injures? Pourquoi, répondit *Ouang yang ming*? C'est que chacun de ces deux hommes ne voit que les défauts de son adversaire, & ne fait aucun retour sur les siens. O qu'il y a de gens qui leur ressemblent?

Le grand mal de l'homme, dit *Ouang yang ming*, c'est l'orgueil. Un fils est-il orgueilleux? Il manque au respect envers ses parens. Un sujet est-il orgueilleux? Il cesse d'être bon sujet. Un pere a-t-il ce défaut? Il oublie la bonté naturelle aux peres. Un ami, qui a ce vice, n'est point ami fidèle & constant. *Siang* frere de *Chun*, & *Tan tchu* fils de *Yao*, que l'histoire nous représente comme fort vicieux, étoient principalement par leur orgueil. Les autres défauts qu'ils avoient, étoient principalement par leur orgueil. Les autres défauts qu'ils avoient, étoient des fruits de ce méchant arbre. Vous qui aspirez à être sages, si vous voulez l'être véritablement, il ne faut pas vous départir un seul moment de cette raison céleste, qui est naturelle à notre ame, & qui en fait comme l'essence. Cette raison d'elle-même est très-pure & très-claire. Il ne faut pas souffrir que la moindre chose en altere la pureté. Qu'y a-t-il à faire pour cela? Point de *moi*, & cela suffit. Je dis point du tout, même au fond du cœur: car s'il en reste, il repoussera & reproduira l'orgueil. Comment nos anciens sages se font-ils rependus si vertueux & si recommandables? C'est en détruisant le *moi*. En effet le *moi* détruit, l'humilité devient facile. Or l'humilité est le fondement de toutes les vertus, comme l'orgueil qui lui est contraire, est la racine de tous les vices.

Dans un autre endroit, le même traitant ce sujet, & répétant un peu différemment les mêmes choses, dit: aujourd'hui la maladie la plus universelle & la plus dangereuse est l'orgueil. Ce vice est comme la source empoisonnée, d'où sortent tous les désordres. Quelqu'un est-il sujet à l'orgueil? Il se croit au-dessus des autres: il n'approuve que ce qu'il fait, il ne veut céder à personne. Est-on livré à ce dangereux vice? on ne peut être ni bon fils, ni bon frere, ni bon sujet. La dureté inflexible de *Siang*, pour son frere *Chun*: la licence incorrigible de *Tan tchu* fils de *Yao*, n'étoient que des rejettons de cette vicieuse racine. Puisque vous voulez entrer dans les voyes de la sagesse, commencez par arracher de votre cœur jusqu'à la

moins

devenoit cher à son pere & à sa mere, agréable à ses parens, respecté de ses voisins: il seroit, ce semble, plus excusable de pancher du côté du vice. Mais si c'est le contraire, comme ce l'est en effet: pourquoi acheter à ce prix le malheur d'être méchant, & vouloir à toute force préférer le vice à la vertu? Pesez ce que je viens de vous dire, & vous comprendrez non-seulement, que quand on aspire à la sagesse, il faut avant toutes choses une résolution sincère: mais encore qu'il n'est pas si difficile de la prendre: & que rien n'est plus raisonnable.

Je demande en second lieu, une attention continuelle dans la pratique. C'est qu'en effet sans cela on se démentira bientôt: & la résolution qu'on avoit prise, quoique peut-être fort sincère, ne sera pas ferme & constante. Aussi, dans le jugement que je fais de ceux qui me suivent, je donne le premier rang, non à ceux qui ont le plus d'esprit & de pénétration, mais à ceux qu'une attention continuelle sur eux-mêmes rend plus retenus & plus humbles. Il y a des gens qui vuides de sagesse & de vertu, s'enflent pour en paroître pleins: qui ne se sentant pas la force d'être solidement vertueux, portent une secrète envie à ceux qui le sont: qui ont autant d'orgueil, qu'ils ont peu de vertu: qui se préfèrent intérieurement aux autres & qui par de vains discours tâchent d'imposer au monde, & de s'en faire estimer. S'il se trouvoit parmi vous quelqu'un de ce caractère, quand d'ailleurs il auroit de l'esprit beaucoup au-dessus du commun, ne seroit-il pas pour tous les autres un objet d'indignation & de mépris? Au contraire il se trouve des personnes pleines d'une modestie & d'une louable réserve, qui, dans la crainte de se démentir, soutiennent leur première résolution par une constante pratique de la vertu, par une grande attention, & par une égale application à s'instruire: qui reconnoissent avec sincérité leurs défauts, qui louent volontiers les vertus des autres, & qui tâchent de se corriger sur les bons exemples qu'on leur donne. Au-dedans ce n'est que respect & soumission pour leurs supérieurs, qu'affection & que droiture envers leurs égaux. Au-dehors, on les voit d'un commerce aisé, sans cependant jamais oublier une gravité modeste. Si quelqu'un parmi vous avoit ces qualitez, quand d'ailleurs il seroit né avec peu d'esprit, qui de vous pourroit lui résuser son estime & son amitié? Sans doute que chacun l'exalteroit d'autant plus volontiers, qu'on le verroit sincèrement s'humilier soi-même. Pesez ce que je viens de dire. Cela suffit pour vous faire connoître la nécessité & la pratique de cette attention que je demande.

Je dis en troisième lieu, qu'il faut avoir sur ses défauts propres un zèle ardent & courageux. Avoir des défauts & faire des fautes, sont choses dont les plus sages ne sont pas exempts. Mais parce qu'ils savent se corriger, ils ne cessent pas pour cela d'être sages. C'est donc à chacun d'examiner si dans toute sa conduite, il n'y rien de contraire à la tempérance ou à la pudeur. S'il rend à ses supérieurs & à ses égaux tout ce qu'il leur doit, s'il remplit, par exemple, tous les devoirs d'un bon fils & d'un bon ami: s'il ne lui échape rien qui se resente de la corruption du siècle, qui fait régner aujourd'hui presque par-tout l'artifice & l'injus-

tic. Car, quoique vous ne soyez pas gens à vous précipiter de plein gré dans ces désordres, il se pouroit faire que quelqu'un de vous destitué du secours qu'on tire d'une fréquente communication avec un bon maître & des amis vertueux, vint à tomber sans y prendre garde en des fautes de cette nature. Examinez vous sur cela avec la dernière exactitude, & repassant sur chacune de vos actions, si vous y trouvez quelque chose d'approchant, il faut promptement la rétracter par un repentir sincere: mais sans vous laisser abatre, & sans vous ralentir. Eussiez-vous été jusques ici un très-méchant homme: Eussiez-vous même fait long-tems le honteux métier de voleur, il ne tient qu'à vous dès aujourd'hui d'effacer entièrement cette vieille tache, & de devenir sage & vertueux. Que si un homme ainsi changé venoit à faire cette réflexion: ayant vécu comme j'ai fait jusques ici, j'aurai désormais beau faire, on traitera mon changement d'artifice, & ma vertu d'hipocrisie: bien loin qu'on en ait meilleure opinion de moi, cela fera naître contre moi de plus grands soupçons, & m'attirera de nouveaux reproches. Si cet homme après cette réflexion, disoit courageusement en lui-même: qu'on pense ce qu'on voudra de mon changement, il est sincere, il sera constant: & je consens volontiers de vivre & de mourir dans l'humiliation. O que j'estimerois un semblable courage!

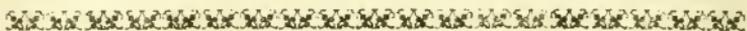
Suite de
l'Utilité
des Confé-
rences.

Je dis en quatrième lieu, que sur les défauts des autres, il faut un zèle sage & modéré. Je ne prétens point par-là vous détourner d'aider le prochain à devenir vertueux. Si nous devons nos premiers soins à notre propre perfection, nous ne devons pas non plus négliger celle de nos amis, sans manquer à un des plus essentiels devoirs d'une véritable amitié. Mais quand il s'agit de reprendre les autres, il y a maniere de le faire utilement. Il faut que les avis que vous donnez, non-seulement partent toujours d'un sincère attachement, mais qu'ils soient de plus exprimez en termes doux & honnêtes, qui temperent ce que la réprimande peut avoir de rebutant. C'est en ceci qu'il faut épuiser tout ce que l'amitié peut inspirer de tendresse, faire à propos les différens portraits des vertus pour les faire aimer, peindre les vices pour en donner de l'horreur, & faire tout cela d'une maniere, qui puisse toucher sans choquer. Si l'on en use autrement, l'on commence par toucher trop rudement l'endroit sensible, sans donner à un homme le tems de se préparer contre la peine d'une confusion subite. En vain tâchera-t-on dans la fuite de rapprocher cet esprit aigri, on l'a d'abord trop éloigné, & par-là on l'a mis en danger de ne se corriger jamais.

C'est pourquoi ma pensée est que, quand il s'agit de corriger quelqu'un d'un défaut, la voye la plus efficace & la plus sûre n'est pas celle des paroles: & quoique nous puissions la prendre entre nous, je ne voudrois pas trop la tenir à l'égard des autres. Je regarde comme mon maître quiconque attaque mes défauts: dans cette vûe, je reçois avec plaisir & avec reconnaissance les avis qu'on me donne. Je sens combien je suis peu avancé dans les voyes de la vraie sagesse. Hélas! j'ai déjà perdu plusieurs de mes

Manière
d'instruire
son pro-
chain.

dents, & je suis à demi sourd. Pour répondre à l'ardeur que je vous vois, je passe les nuits à méditer. Malgré mon âge & mon application, je ne me trouve point exempt de vice : comment pourrais-je être surpris qu'on ne me trouvât pas sans défauts ? On dit qu'il est du devoir d'un disciple, de cacher les fautes de son maître : si l'on veut dire qu'il n'est jamais permis au disciple de corriger son maître, la maxime n'est pas vraie. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il ne faut en cela, ni une franchise trop libre, ni une lâche dissimulation : aidez-moi tous à perfectionner ce que je puis avoir de bon, & à déraciner entièrement ce que vous trouverez à reprendre en moi, afin que nous nous aidions mutuellement à avancer : commençons par exercer entre nous, & les uns à l'égard des autres, le zèle que nous devons avoir pour la perfection du prochain.



Lettre d'exhortation du même Ouang yong ming à ses Disciples.

Instruc-
tions d'un
Maître à
ses Disci-
ples.

DANS toutes les lettres que je reçois de vous, mes chers disciples, lesquelles sont assez fréquentes, vous témoignez tous beaucoup de repentir du passé, & beaucoup d'ardeur pour avancer dans la suite. C'est ce qui me donne une consolation & une joye que je ne sçauois vous exprimer. J'en aurois encore davantage, si j'étois bien assuré que ce ne sont point des discours en l'air, & que chacun est en effet dans cette disposition. Ce que je souhaite sur-tout, c'est que chacun de vous voye aussi clairement les plus secrets replis de son propre cœur, qu'on voit en plein jour les objets les plus sensibles. Cela est de la dernière importance. Car comment se corriger de ses fautes & de ses défauts, si on ne s'en aperçoit pas : au contraire, quand on est toujours attentif sur ses propres fautes, pour les corriger sur le champ, bientôt on est maître de son cœur. Quel est l'homme qui ne fait point de fautes ? Il n'y en a aucun, j'ose le dire, & le parfait est celui qui sçait le mieux les corriger. *Kiu pé you* passoit pour sage en son tems, cependant il arivoit que son application alloit toute à tâcher de faire peu de fautes, & qu'encore il n'en étoit pas venu à bout. *Tching zang* & Confucius passent avec raison pour des sages du premier ordre. Cependant leur principale maxime étoit de travailler sans relâche à se corriger, & ils jugeoient que cette attention étoit nécessaire pour éviter de tomber dans des fautes considérables. J'entens dire assez communément : le moyen de ne faire aucune faute ! Il faudroit être un *Yao*, ou bien un *Chun* : mais il me semble, que quoique cela ait passé en proverbe, l'on ne parle pas selon l'exacte vérité. Ces paroles ne nous donnent pas l'idée de *Yao* & de *Chun*, tels qu'ils étoient en effet, & tels qu'ils se connoissoient eux-mêmes. Si ces deux sages Rois s'étoient donnés pour exemts de toute faute, dès-là même ils auroient été moins dignes du nom de sages. Aussi étoient-ils fort éloignés de

de ces sentimens. Il est facile d'en juger par cette maxime qui nous vient d'eux, & que nous lisons dans le *Chu king*. D'un côté le cœur de l'homme est plein de foiblesse & de penchant pour le mal. D'un autre côté le vrai bien, qui fait comme le centre de la raison, consiste en un point comme indivisible. Il faut une intention bien pure & bien simple, pour tenir toujours le vrai milieu.

On voit par cet endroit du *Chu king* ce que ces grands hommes pensoient d'eux-mêmes. Car ils se comptoient sans doute au nombre des hommes: ils prononcent cependant en général que le cœur de l'homme est plein de foiblesse: qu'il a peine à tenir le vrai milieu, qu'il a besoin de faire effort pour se conserver dans la pureté & la simplicité requise. Enfin nous voyons que tous les sages de l'antiquité, bien loin de se croire exempts de fautes, ont regardé comme un de leurs principaux devoirs le soin de se corriger. Si quelques-uns par ce moyen sont parvenus à n'en plus commettre, ce n'est pas qu'ils n'eussent un cœur fait comme les autres, & sujet aux mêmes foibles: c'est qu'à force de se réprimer eux-mêmes, à force de veiller avec une attention continuelle sur leurs plus secrets mouvemens, & sur-tout à force de se regarder comme pleins de défauts: ils sont enfin parvenus à n'en plus avoir. Je le vois clairement, mes chers disciples: c'est là le chemin qu'il faut tenir: mais je l'ai vu trop tard. Mes anciennes habitudes m'ont laissé dans le cœur la même foiblesse, que cause dans le corps humain une maladie invétérée.

C'est pour cela que je ne cesse de vous exhorter, à y prendre garde de bonne heure, & à ne vous pas exposer aux mêmes difficultez que moi, en laissant vieillir vos défauts: tandis qu'on est encore jeune, que l'esprit a plus de vivacité & plus d'ardeur, que les soins du corps & d'une famille n'ont pas encore bien saisi le cœur: si l'on travaille tout de bon, l'on avance beaucoup sans tant de peine: au lieu que si l'on diffère, outre que les embarras du siècle croissent tous les jours, l'esprit se rallentit avec l'âge, & l'on n'a plus la même vigueur. S'il s'en trouve quelques-uns, qui ayant ainsi différé, ne laissent pas de parvenir à la vraie sagesse, du moins ne le peuvent-ils point sans des efforts extraordinaires: sur-tout il ne faut pas différer au-delà de quarante à cinquante ans. Après ce terme les desirs qu'on forme, n'ont ordinairement gueres plus de succès, que ceux d'un homme, qui voyant le soleil se coucher & prêt à nous dérober sa lumière, voudroit l'arrêter sur notre horizon. C'est donc ce que Confucius vouloit faire entendre, quand il disoit, qu'à quarante ou cinquante ans on n'entend plus. Paroles bien remarquables, & qui tenant de l'exagération, renferment cependant une vérité sensible, vérité que le même Confucius exprime ailleurs en termes plus simples. Ce n'est point sans bien des efforts, dit-il, qu'on parvient à la vraie sagesse: si l'on n'y travaille de bonne heure, le moyen que la vieillesse, dont la foiblesse est le partage, les puisse soutenir? Hélas! moi qui vous parle, & qui n'ai commencé que trop tard, je n'éprouve que trop la vérité de ces paroles. C'est ce qui me porte à vous presser de bien profiter du tems, pour ne pas vous exposer à un repentir assez inutile.

LE même *Ouang yang ming* étant chez soi, dans la province de *Tché kiang*, une année que l'Été fut fort sec, le *Tchi* fou* du lieu lui écrivit, pour lui demander s'il n'avoit point le secret de faire tomber de la pluie, ou s'il ne sçauroit point quelqu'un qui l'eût. *Ouang yang ming* ne répondit que de vive voix à la première lettre. Le lendemain le *Tchi fou* lui écrivit encore avec plus d'empressement.

A cette seconde lettre, *Ouang yang ming* fit la réponse qui suit.

Hier deux de vos Officiers *Yang* & *Li* me rendirent une lettre (a) que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire. Je trouvai qu'elle se réduisoit à me demander un secret pour faire tomber de la pluie. Jamais je ne fus plus surpris & plus confus. Ma surprise & ma confusion ont beaucoup augmenté, quand j'ai reçu ce matin par *Chin tsié* votre seconde lettre, encore plus pressante que la première: les voies de *Tien* sont obscures, & bien au-dessus de notre portée. Qui suis-je moi, pour me piquer de les pénétrer & d'y voir clair? Cependant vous témoignez tant de compassion pour les peuples, que je ne puis raisonnablement me dispenser de vous dire aussi ma pensée sur la matière dont il s'agit. Je prie depuis long-tems, répondit Confucius, dans une occasion que vous sçavez. En effet, la prière du sage ne consiste pas précisément à réciter dans le besoin quelques formules de prières, mais bien plus dans la conduite régulière qu'il a soin de tenir. Il y a déjà quelques années que vous êtes né dans le pays de *Yué* (b), n'avez vous pas eu soin de prier d'avance en faisant ce qui a dépendu de vous, pour prévenir & adoucir les misères du peuple, pour le rendre heureux & content? Auriez-vous différé jusqu'ici? Non, sans doute. Cependant la pluie ne tombe point selon vos souhaits. Cela est vrai. Mais enfin quel autre meilleur moyen pour l'obtenir.

Anciennement dans les grandes sécheresses, les Princes retranchoient de leur table, & de leurs divertissemens, élargissoient (c) les prisonniers, diminoient les tailles, régloient avec un nouveau soin les cérémonies, soulageoient par des largesses, ceux que la maladie & la pauvreté acabloient de douleur. Puis ils faisoient implorer par tout, & imploroient eux-mêmes en faveur des peuples, l'assistance de *Chan*, *Tchuen*, (d) *Ché tsi*. Je trouve dans les anciens livres la cérémonie *Tsi* en l'honneur de *Tien*, pour demander de la pluie. J'y trouve que les Princes faisant un sévère examen de leur conduite, s'attribuoient les calamitez publiques. J'y trouve que ces mêmes Princes en reconnoissant leurs fautes, demandoient le tems de s'en corriger. Le *Li ki*, le (e) *Tchun tsiou*, & les annales nommées *Se ki* ont grand nombre

* C'est-à-dire le Gouverneur.

(a) Le Chinois dit mot à mot votre honorable instruction.

(b) Ancien nom du pays, qui est aujourd'hui la province de *Tché kiang*.

(c) *Song* élargit les innocens & les moins coupables.

(d) Mot à mot montagnes, rivières, territoires ou domaine de chaque Prince: c'est-à-dire les esprits tutélaires du pays. Figure ordinaire en Chinois.

(e) Ces deux livres font mention de la cérémonie nommée *Tu*. C'étoit pour obtenir de la pluie: le *Li ki* dit qu'elle s'adressoit à *Ti*. Les anciens livres mettent tantôt *Chang*

Réponse
d'*Ouang
yang ming*
à un *Tsi
fou*.

Piété des
Princes
Chinois.

bre d'exemples en ce genre. Voilà ce que l'antiquité m'apprend. Je ne trouve point qu'on y ait cru que quelques caractères bizarres, & quelques imprecations lancées sur l'eau, puissent obtenir de la pluie. Si dans les siècles postérieurs il s'étoit trouvé quelques *Tao sseè* *, dont on pût bien assurer qu'ils faisoient pleuvoir au besoin: on pourroit penser que c'étoient des hommes d'une vie pure & sans reproche, d'une vertu solide & constante: que, sans s'être atachez exactement à la vraie pratique de l'Empire, ils ne laissoient pas d'être des hommes singuliers beaucoup au-dessus du commun: & que peut-être par-là ils pouvoient obtenir de la pluie.

Réfutation
des Talis-
mans.

Mais sur quel témoignage est appuyé ce qui se dit en ce genre? Sur des histoires & des récits romanesques. Nos *King* & nos autres livres autorisez, n'ont rien de semblable, & ce qu'il y a de gens sages, regardent tout ce qu'on en dit comme des contes faits à plaisir. Bien moins peut-on attribuer rien d'approchant aux *Tao sseè* d'aujourd'hui. C'est une vile canaille qui n'est gueres moins méprisable que ces charlatans des foires, qui débitent dans les carefours toutes sortes d'impertinences. Que des gens de cette sorte ayent en leur pouvoir le tonnerre, les éclairs, les vents, la pluie, & les autres changemens de l'air pour en disposer à leur gré: qu'y a-t-il de plus incroyable?

Ce que je vous conseille, c'est de remettre à un autre tems les affaires qui se peuvent différer: de vous bien examiner dans la retraite: de vous interdire & aux autres toute dépense & tout luxe, de réparer exactement les torts que vous pourriez avoir faits: puis avec des intentions droites & pures, dans des sentimens sincères de douleur, & de pénitence, d'invoquer *Chan*, *Tchuen*, *Ché tsi*, au nom & en faveur des peuples de vos huit *Hien* (a). Pour ce qui est des prières & des prétendus secrets des *Tao sseè*, si le peuple de lui-même les employe, contentez-vous de le laisser faire, & de ne pas le lui défendre: mais ne comptez point là dessus vous-mêmes, & ne témoignez jamais en faire aucun cas.

Sur quoi vous devez compter, c'est si dans votre conduite ordinaire vous n'avez rien à vous reprocher devant *Chin ming* (b): si dans l'occasion présente vous redoublez votre attention sur vous-même: & si dans ces dispositions, à la tête de vos collègues & de vos subalternes, vous priez avec une attention droite & pure: quoique la sécheresse me soit également funeste, quelque peu de vertu que j'aye, je ne distingue point mes intérêts de ceux du peuple. Si j'avois réellement quelque secret pour lui procurer la pluie qu'il souhaite, aurois-je eu la dureté de le voir dans l'affliction, sans

Chang ti, tantôt seulement *Ti*. C'est ainsi que nous disons indifféremment, offrir au seigneur, ou bien offrir au souverain seigneur.

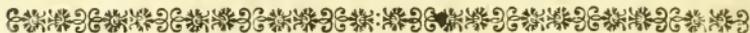
* Ministres de la secte *Tao*.

(a) La ville du premier ordre, dont ce Mandarin étoit premier Officier, avoit dans sa dépendance huit villes du troisième ordre.

(b) *Chin* signifie esprit, spirituel, excellent, impénétrable. *Ming* signifie intelligence, connoissance, claire pénétration, &c. Je laisse au lecteur à déterminer le sens de cette expression par ce qui a précédé & ce qui suit.

sans penser à lesécourir? Vous aurois-je donné la peine de m'en presser à deux reprises? Ce ne seroit pas être homme. Enfin je vous promets que dans un jour ou deux, j'irai au fauxbourg du Midi seconder par mes prières votre compassion pour les peuples. Vous-même bornez-vous, si vous m'en croyez, à prier pour eux de tout votre cœur, sans donner dans ces erreurs, & sans avoir même en vûe de vous faire de la réputation (a). *Tien* tout élevé qu'il est au-dessus de nous, ne fut jamais insensible à une vertu sincère & parfaite.

Celui qui a fait imprimer le livre, ajoûte en forme de note. Dans les calamitez publiques, dans les sécheresses, ou les inondations, voilà comme il faut que nous en usions. C'est de cette sorte que nous devons faire tout ce qui dépend de nous. Compter sur les prétendus secrets des *Tao sseï*, ou témoigner qu'on en fait cas, c'est un grand aveuglement.



L I É N I U (b)

O U

FEMMES ILLUSTRÉS.

Instruction
d'une Mère
à son Fils.

MONG KO étant en âge d'étudier, sa mere l'envoya à l'école. Un jour qu'il en revenoit, elle lui demanda, en devidant son fil, où il en étoit de ses études, & ce qu'il avoit appris. L'enfant répondant ingénûment qu'il n'avoit encore rien appris, elle prit sur le champ un couteau, & coupa comme de dépit, une pièce qu'elle avoit sur le métier. L'enfant demanda en tremblant ce qu'elle prétendoit faire par là. Mon fils, dit-elle, en n'apprenant rien, vous faites ce que je viens de faire, & encore pis. Quand on veut devenir sage, & se rendre illustre, il faut s'appliquer tout de bon, & profiter de ce qu'on entend. C'est l'unique moyen de vivre tranquile en son domestique, & d'entrer dans les charges sans aucun risqué. Si vous négligez ainsi l'étude, vous ne ferez qu'un

(a) C'est-à-dire de vous faire la réputation d'homme compassif & tendre sur ce que souffrent les peuples.

(b) *Lié* illustres. *Niu* femmes. On trouvera peut-être que ce qui est contenu dans ce recueil, ne répond pas à un titre si magnifique. Ce qu'on en doit conclure, c'est de deux choses l'une: ou que les Chinois ne s'embarassent pas beaucoup qu'un titre soit juste, ou que certaines choses dans leur idée sont bien plus relevées que dans celle des Européans, ce qui est assez vrai.

qu'un malheureux, exposé à toutes les misères des plus viles conditions. Si vous faites si peu de cas de la sagesse, que vous perdiez ainsi le tems destiné à l'aquérir, il vaut mieux dès à présent prendre le métier de crocheur, ou bien quelque autre semblable qui vous assure de quoi vivre. Si une femme ne sçait rien faire, & si un homme dans sa jeunesse n'apprend rien, il faut qu'ils volent ou qu'ils soient esclaves. Voilà ce qu'on dit ordinairement, & rien n'est plus vrai.

Mong ko fut frappé de l'action & du discours de sa mere. Il prit *Tse se* pour son maître, & il profita si bien sous lui, qu'il devint un grand Philosophe, & l'homme le plus célèbre de son tems. Sa mere le maria quand il fut en âge. Un jour en entrant dans la chambre intérieure où étoit sa femme, il la trouva peu modestement vêtue. Il en fut choqué, il sortit brusquement, & fut du tems sans la voir. Sa femme va trouver sa belle-mere, & comme prenant congé d'elle: on dit communément, lui dit-elle, qu'une femme étant retirée dans sa chambre, son mari même n'y entre pas pendant le jour, ou très-rarement. Dernièrement j'étois dans ma chambre vêtue assez négligemment, mon mari m'ayant surpris en cet état, en a témoigné beaucoup de chagrin. Je vois qu'il me regarde comme une étrangere. Une femme ne peut avec bienséance demeurer du tems dans une maison étrangere. Je viens donc prendre congé de vous, pour retourner auprès de ma mere.

Effet de
cette In-
truction.

Aussi-tôt *Mong ko* fut appelé par sa mere. Mon fils, lui dit-elle, quand un homme entre dans une maison, il doit s'informer si l'on y est. Il faut faire avertir par un domestique, ou du moins hausser la voix pour être entendu avant que d'entrer. Vous sçavez que c'est la coutume: & c'est le moyen en effet qu'en entrant on trouve la salle en ordre. Pour ce qui est de tout autre appartement, quand on en ouvre la porte, on doit avoir la vûe baissée. Vous avez manqué à cela, mon fils, c'est ne pas sçavoir les rites. Vous sied-il après cela d'être si rigide à l'égard d'autrui? *Mong ko* (a) reçut la réprimande humblement & avec actions de grace, puis il se reconcilia avec sa femme.

Maximes
de civilité.

Long-tems après *Mong tse* étant à la cour de *Tsi*, parut un peu triste. Sa mere lui en demandant la cause, il évita de répondre nettement. Un autre jour qu'il étoit tout rêveur, il remuoit son bâton en soupirant. Sa mere s'en aperçut & lui dit: mon fils, dernièrement vous me paroissiez triste & vous m'en dissimulâtes la cause. Aujourd'hui vous soupirez en remuant votre bâton. Qu'y a-t-il donc? Ma mere, répondit *Mong tse*, on m'a appris qu'un homme sage ne doit aspirer aux emplois & aux récompenses, que par les bonnes voies: que quand les Princes ne veulent pas nous écouter, il ne faut pas leur prodiguer nos conseils: & que quand ils écoutent nos avis sans en profiter, il ne faut pas fréquenter leur cour. Je vois qu'ici
la

(a) *Mong* étoit son nom de famille. *Ko* son nom distinctif, ou petit nom, disent les Chinois. *Tse*, manière honorable de nommer quelqu'un.

la vraie doctrine est négligée : je voudrois me retirer : mais je vous vois déjà sur l'âge. C'est ce qui fait mon embâras & le sujet de ma tristesse.

Le devoir d'une femme, reprit la mere, c'est d'accommoder à manger, de coudre, & de bien régler l'intérieur de la maison. Le dehors n'est point de son ressort. Quand nous sommes encore filles, nous sommes soumises à un pere & à une mere. Quand nous sommes mariées, nous dépendons de nos maris, & nous devons les suivre où ils veulent. Enfin quand nous sommes veuves, & que nous avons des fils avancez en âge, nous devons aussi les suivre, comme nous faisons nos maris : C'est ce que prescrivent les rits à l'égard de notre sexe. Je suis âgée, cela est vrai : mais n'importe. Faites votre devoir mon fils, que je n'y sois point un obstacle : je sçaurai faire aussi le mien.

Instruction
d'une Mere
à son Fils.

KING KIANG fille de condition, fut mariée à *Mou pé*, qui avoit le rang de *Ta fou* à la cour de *Lou*. Elle en eut un fils nommé *Ouen pé*. *Mou pé* étant mort, *King kiang* se trouva chargée de l'éducation de son fils. Elle eut soin de le faire bien étudier : & quand ses études furent finies, & qu'il revint à la maison, elle veilla avec soin sur sa conduite. Elle observa plus d'une fois que ceux qui venoient voir *Ouen pé*, le traitoient tous avec beaucoup de cérémonie : elle conclut de-là que son fils n'avoit liaison qu'avec des gens au-dessous de lui pour l'âge & pour tout le reste : & par conséquent qu'il se regardoit comme n'ayant plus besoin d'instruction.

Un jour la compagnie s'étant retirée, elle l'appella pour lui faire une réprimande. Autrefois, lui dit-elle, *Vou (a) vang* sortant de la salle d'audience, une de ses jarretieres se détacha, & son bas tomboit : regardant autour de soi, il n'y vit pas un seul homme, (b) auquel il crût pouvoir ordonner de lui remettre son bas. Il se baissa aussi tôt & le fit lui-même. *Hoeng kong* avoit toujours à ses côtez trois bons amis. Il entretenoit cinq Officiers exprès pour observer ses fautes, & pour l'en reprendre : & il n'y avoit point de jour qu'il n'écoutât sur ses défauts trente personnes. *Tcheou kong* dans un repas présenteoit jusqu'à trois fois des meilleurs mets aux vieillards. Il leur ajustoit les cheveux : & quand se chargeant du gouvernement il fit ses visites, on compta parmi ceux qu'il visita plus de 70. vieillards pauvres, & logez dans les plus petites rues. Ces trois grands hommes étoient Princes. Voilà cependant comme ils s'abaissoient. Au reste c'étoit à l'égard des gens plus âgés qu'eux : ils n'en admettoient pas d'autres pour l'ordinaire. Par-là il leur étoit plus facile d'oublier, pour ainsi dire, leur rang & leur dignité, & ils faisoient chaque jour des progrès sensibles dans la vertu. Pour vous, mon fils, vous prenez une route bien contraire, vous êtes jeune & sans emploi. Cependant je vois que ceux avec qui vous avez des liaisons, vous cèdent en tout, & vous regardent comme leur supérieur. Ce sont sans doute des gens encore plus jeunes, & aussi peu avancez que vous. Quel avantage pouvez-vous tirer de ces liaisons ?

Ouen

(a) Il étoit Empereur.

(b) C'est qu'il n'avoit avec soi que gens d'un grand âge & d'un grand mérite qu'il respectoit.

Ouen pé reçut cette réprimande avec actions de grâces. Il reconnut qu'il avoit tort, & il changea de conduite. Il fit liaison avec des gens graves qu'il regarda comme ses maîtres. On ne le voyoit ordinairement qu'avec de vénérables vieillards : il leur servoit de conducteur & d'appui quand ils marchaient, & les servoit même à table. *King kiang* en avoit une vraie joye. Voilà, disoit-elle alors, voilà mon fils qui se forme & qui devient homme.

Effet de
cette Inf-
truction.

Ouen pé commençant à entrer dans le gouvernement, *King kiang* lui fit un petit discours, dans lequel, par des comparaisons toutes tirées de l'art de faire des étoffes, auxquelles elle travailloit, elle lui exposa les qualitez de ceux qui devoient remplir les principaux emplois du Royaume. Quelque tems après, *Ouen pé* revenant du palais, & allant saluer sa mere, la trouva devidant du fil. *Ouen pé* témoigna qu'il craignoit que cette occupation ne fit quelque des-honneur à sa famille, & qu'on ne le soupçonnât de ne la pastraitter assez bien. *King kiang*, jettant un grand soupir, se font ces faulx idées, s'écria-t-elle, qui ont perdu ce Royaume, autrefois si florissant. Quoi, mon fils, vous qui avez tant étudié, & qui maintenant êtes en charge, est-il possible que vous l'ignoriez? J'ai sur cela bien des choses à vous dire, écoutez avec attention. Les sages Rois de l'antiquité cherchoient exprès les terres les moins grasses, pour y placer leurs sujets. Un de leurs plus grands secrets dans l'art de régner, étoit d'entretenir les peuples dans le travail & même dans la fatigue : ils avoient certainement raison. La fatigue & le travail rendent l'homme attentif & vertueux : au-lieu que l'oisiveté & les délices font naître le vice, & l'entretiennent. Les peuples qui habitent des pays gras & fertiles, sont ordinairement peu industrieux & fort voluptueux : au lieu que ceux dont le terroir est maigre, sont en même tems laborieux & gens de bien.

Ne vous imaginez pas au reste, que dans la sage antiquité l'occupation & le travail fussent uniquement pour le peuple. A quel travail ne se livroient pas nos Empereurs mêmes? Ils avoient à régler les finances, à examiner les Magistrats, & le rapport que les Magistrats leur faisoient. Il leur falloit veiller aux besoins des peuples, les pourvoir de bons maîtres & de bons pasteurs. Il falloit régler les supplices, & déterminer en dernier ressort les peines des criminels. Il falloit faire aux tems régler les cérémonies publiques, & s'y préparer pendant plusieurs jours. Il n'étoit pas permis à un Empereur de se reposer ou de se divertir, que tout ne fût dans l'ordre. Il en étoit de même à proportion des Princes tributaires. Ils passaient le matin à s'aquiter de ce qui regardoit le service de l'Empereur, suivant les ordres qu'ils en avoient. Le milieu du jour s'employoit à ce qui regardoit le gouvernement de leur Etat particulier. Sur le soir ils donnoient un tems déterminé à l'examen des causes criminelles. La nuit ils régloient ce qui regardoit les ouvriers & les gens de journée. Les Grands de l'Empire commençoient par vâquer le matin chacun à ce qui étoit de son ressort. Sur le haut du jour ils délibéroient ensemble sur le gouvernement de l'Etat. Le soir ils dressaient un mémoire des choses qui devoient se régler le lendemain : il falloit qu'ils prissent sur la nuit le tems que pouvoit exiger le soin de leur do-

Le travail
occupation
des Grands
comme du
Peuple,

mești-

meftique. Il en étoit de même à proportion de toutes les conditions qui étoient au-deffus du fimple peuple.

Des Hommes comme des Femmes.

Pour paſſer des hommes aux femmes, ignorez-vous que les Reines travailloient de leurs propres mains ces ornemens violets, qui pendoient au bonnet de l'Empereur : que ces bordures rouges, qui diftinguoient les Princes & les Ducs, étoient de la main de leurs femmes : que ces belles & larges ceintures dont uſoient les Grands, & leurs habits de cérémonie, ſe travailloient par les femmes de ceux-là mêmes qui les portoient ? A plus forte raifon les femmes d'une condition inférieure travailloient-elles de leurs mains les habits de leurs maris. Leur travail ne ſe bernoit pas là. On offroit de ces fortes d'étoffes ou d'ouvrages aux Princes, ou par redevance, quand on étoit dans leur domaine : ou en préfent, quand on n'en étoit pas. Enfin, pour les femmes comme pour les hommes, c'étoit un crime de mener une vie oifive. Voilà quelles étoient les coutumes de nos ancêtres, & cette maxime de nos anciens Rois, qui a paſſé juſqu'à nous, ſuivant laquelle les Grands doivent travailler de l'eſprit & du corps, ſe pratiquoit alors inviolablement. Il n'eſt pas permis de les oublier ces ſages maximes & ces louables coutumes.

Faites réflexion, mon fils, que je ſuis veuve, & que pour vous, vous êtes tout récemment mis en place. La pareſſe & l'oifiveté nous conviennent-elles ? Pour moi, je tâche de n'avoir rien à me reprocher ſur cela, & vous paroiffez le trouver mauvais ? Que peut eſpérer le Prince, d'un homme qui eſt dans ces diſpoſitions ? Je crains fort que mon mari ne m'ait laiffé en vous un fils peu digne d'un tel pere, & que ſa poſtérité ne finiffe en votre perſonne. En effet, peu de tems après *Ouen pé* mourut ſans enfans. *King kiang* dans le deüil pleuroit le matin ſon mari, & le ſoir ſon fils.

Atachement de *King kiang* pour les Rits.

Ki kang frere de *Mou pé* & oncle de *Ouen pé*, ſe trouva chef de la famille, ainſi *King kiang* devoit paſſer chez lui, ſelon la coutume. Il l'alla donc prendre & en l'invitant, il parla avec beaucoup de reſpect. *King kiang* le ſuivit en ſilence. Lorſqu'elle fut arrivée à la maifon de *Ki kang*, elle entra de même, ſans dire un ſeul mot, dans l'apartement qu'on lui avoit deſtiné. Depuis, quoique *Ki kang* la traitât comme ſa mere, elle ne lui parla que très-rarement, toujours de ſon appartement & d'aſſez loin. Confucius, à qui on fit part de cette conduite, loua fort *King kiang* de ce qu'elle gardoit ſi bien les rits.

Tſou & *Tſin* étant en guerre l'un contre l'autre, le Roi de *Tſou* mit une armée en campagne, dont il donna le commandement à *Tſé fa*. Ce Général manquant de vivres, dépêcha un courier au Roy, pour lui en donner avis. Il profita auſſi de cette occaſion pour faire ſaluer ſa mere. Le courier étant donc allé chez elle, comment va l'armée, demanda-t-elle ? Les pauvres ſoldats font-ils bien ? Madame, dit le courier, les vivres manquent. Chaque ſoldat a cependant eu juſqu'ici ſa ration de pois, mais bien petite, & on les compte. Et votre Général, ajouta-t-elle, comment vit-il ? Madame, répondit le courier, il ſe ſent auſſi de la dizette : il n'a ſoir & matin que des herbes, un peu de méchante viande, & du ris fort noir. L'entretien n'alla pas plus loin. Quelque tems après, *Tſé fa* revenant vainqueur, ſa mere lui ferma la porte de ſa maifon.

Tse fa fort surpris de ce mauvais accueil, pria des personnes de connoissance d'en demander la raison à sa mere. Mon fils ignore-t-il, dit-elle alors, ce que fit autrefois le Roy de *Tué* dans la guerre qu'il eut contre *Ou*? Ne sçait-il pas que ce Prince ayant reçu sur sa route un présent de vin, il le fit boire à ses soldats: que dans une autre rencontre, il en fit autant du sac de ris sec & rôti qu'on lui donna, & que du vin & du ris il ne se réserva rien pour lui-même? Comment mon fils a-t-il eu le cœur de manger soir & matin ce qui lui a été servi, sans le partager avec ses soldats réduits à quelques pois par jour? *Tse fa* tout vainqueur qu'il est, est à mes yeux un pauvre Général: je ne le reconnois point pour mon fils. On raporta le tout à *Tse fa*. Il reconnut qu'il avoit tort, il demanda pardon à sa mere, & la remercia de cette instruction. Alors la porte lui fut ouverte.

UNE VEUVE du Royaume de *Lou*, ayant tout préparé chez elle pour les fêtes du nouvel an & du dernier jour, apella neuf fils qu'elle avoit, & leur dit: mes enfans, je sçai qu'une femme veuve doit se tenir dans la maison de feu son mari, & que les rits le prescrivent. Mais je considère que dans ma propre famille, il n'y a personne d'un âge mur, sans doute que dans ce tems solennel, les cérémonies s'y négligent, ou s'y font bien mal. Je veux, si vous le trouvez bon, y faire un tour aujourd'hui. Comme il vous plaira, ma mere, dirent les neuf fils à genoux. Vous devez sçavoir, reprit-elle, que nous autres femmes, nous ne sommes point maîtresses de nous-mêmes. Dans la jeunesse nous sommes soumises à notre pere & à notre mere. Dans un âge plus avancé nous dépendons d'un mari. Dans la vieillesse & le veuvage, nous devons suivre nos enfans, & dépendre d'eux en bien des choses. Mes fils trouvent bon qu'aujourd'hui je fasse un tour à la maison de mon pere: c'est une petite liberté que je prens, qui n'est pas tout-à-fait selon la rigueur des rits. Mais je le fais pour mettre quelque ordre, où probablement il n'y en a point. Redoublez aujourd'hui votre vigilance, tenez la porte bien fermée: je ne reviendrai que sur le soir.

Elle part aussitôt accompagnée d'un vieux domestique qu'on avoit envoyé pour l'inviter. Elle se pressa de régler toutes choses: & le tems étant couvert, il lui parut qu'il étoit tard. Elle se met donc en chemin pour s'en retourner: mais avant qu'elle arrivât, le tems s'étant éclairci, elle vit que l'obscurité du ciel l'avoit trompée, & qu'il étoit encore de bonne heure. Elle prit le parti d'attendre dans un endroit écarté au dehors de l'habitation: & le soir venu elle entra. Un seigneur, qui de dessus une terrasse l'avoit remarqué, trouva la chose extraordinaire, & eut la curiosité de la faire suivre, & de faire examiner sous quelque prétexte, ce qui se passoit chez elle. Ceux qui furent chargés de la commission, rapporterent que c'étoit une maison d'honneur: qu'il n'y avoit rien qui n'y fût dans l'ordre, & même dans l'exacte observation des rits.

Alors ce seigneur fit venir la veuve, tel jour: lui dit-il, venant du côté du Nord, vous vous arêtez un tems considérable en tel endroit hors des barières, & vous n'entrâtes chez vous qu'à nuit fermée? J'ai trouvé la chose extraordinaire, & je suis curieux de sçavoir ce qui vous a porté à

Tome II.

Kkk kk

en

Attention
singulière
d'une
Femme
pour son
ménage.

en user de la forte. Monsieur, répondit la veuve, j'ai perdu mon mari il y a long-tems, je demeure avec neuf fils qu'il m'a laissez. Sur la fin de l'année, ayant mis tout en ordre pour le nouvel an, avec l'agrément de mes fils, je fis un tour à ma maison paternelle. Je dis en partant à mes fils & à mes brus, que je ne reviendrois qu'à nuit clause. Partie erreur, partie appréhension de rencontrer quelque ivrogne, il n'en manque pas, comme vous sçavez, en ce tems-ci: je partis trop tôt pour m'en revenir. Je m'en aperçus en chemin: & ne voulant pas prévenir le tems que j'avois marqué à mes brus pour mon retour, je me tins dans cet endroit écarté pour attendre (a) l'heure à laquelle j'avois promis de me rendre. Ce seigneur la loia beaucoup, & l'honora du titre de *Mou* (b).

Instruction
pour les
Belles-
mercés.

MANG LOU homme du Royaume de *Hoei*, épousa en secondes nôces la fille de *Mong yang* son compatriote. Il avoit eu cinq fils de sa premiere femme, & il en eut trois de celle-ci. Les cinq fils du premier lit ne pouvoient souffrir leur belle-mere: elle avoit beau les bien traiter & leur témoigner de l'affection, elle ne gagnoit rien. Craignant que ce ne fût la faute de ses propres fils, elle les sépara entièrement: de forte qu'ils n'avoient rien à démêler pour le logement, les habits, & le vivre: tout cela fut inutile. Ces cinq fils du premier lit continuerent à témoigner toujours beaucoup d'averfion pour leur belle-mere. Il ariva què le troisieme de ces cinq freres, pour avoir négligé un ordre du Prince, fut fait prisonnier, & il y alloit de sa tête. La belle-mere en parut inconsolable: elle n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui adoucir sa prison: & de plus elle se donna tous les mouvemens imaginables pour empêcher qu'il ne fût condamné. Bien des gens lui témoignèrent leur surprise, de ce qu'elle se tourmentoit si fort pour un jeune homme, qui n'avoit pour elle que de l'averfion.

N'importe, leur disoit-elle, je le regarde comme s'il étoit mon propre fils. Je ferai jusqu'à la fin tout ce que je pourai pour lui. Quelle vertu & quel mérite y a-t-il à aimer ses propres enfans? Quelle est la mere qui ne les aime? Je ne puis me borner là. Le pere de ces jeunes gens les voyant privez de leur mere, m'a épousée pour leur en tenir lieu. Je dois donc me regarder comme leur propre mere. Peut-on être mere sans tendresse? Si celle que j'ai pour mes propres enfans, me faisoit négliger ceux-ci, ce seroit manquer d'équité. Une mere qui n'a ni équité, ni tendresse, que fait-elle au monde? S'il n'a pour moi que de l'averfion, sa haine & ses mauvaises manieres ne me dispensent pas de faire mon devoir. Les réponses de cette femme devinrent publiques. Le Roi en eut connoissance: en considération d'une telle mere, il lui acorda la grace de son fils. Depuis ce tems-là, non seulement ce fils peu soumis, mais encore ses quatre freres, n'eurent pas moins de soumission & de respect pour leur belle-mere, qu'en avoient

(a) Elles auroient pû là soupçonner d'avoir voulu les tromper & les surprendre: cela auroit pû diminuer leur confiance & leur attachement.

(b) *Mou* signifie mere. Il signifie maître ou maitresse. Ainsi suivant la construction Chinoise cela peut signifier mere maitresse, ou maitresse des meres. Le premier est plus naturel;

avoient ses trois propres fils. Elle les instruisit si bien tous huit, qu'ils occupèrent tous avec honneur les premiers emplois du Royaume.

TIEN TSI TSE Ministre dans le Royaume de *Tsi*, tira de ceux qui dépendoient de lui une somme assez modique, & la vint remettre à sa mère. Mon fils, lui dit-elle, il n'y a que trois ans que vous êtes en place. je sçai à quoi se montent vos appointemens, vous avez eu des dépenses à faire. D'où peut venir cette somme que vous m'apportez? Ma mère, répondit *Tsi tse*, je vous avoue que je l'ai reçûe des Officiers subalternes. Mon fils reprit aussi tôt la mère, un bon Ministre doit servir son Prince avec affection & sans intérêt: du moins doit-il se conserver les mains nettes, & n'user point de mauvais artifices pour s'enrichir. Quand il lui en vient dans l'esprit, il doit au plutôt les rejeter. Enfin il doit éviter jusqu'au soupçon d'être facile à recevoir un argent, qui ne vient point par les bonnes voies: être réellement aussi désintéressé qu'il fouhaite de le paroître au dehors, & donner par sa conduite de l'autorité à ses paroles. Le Prince vous a fait l'honneur de vous mettre en place: vos appointemens sont considérables: c'est par une conduite irréprochable qu'il faut répondre à ses bienfaits. Sçachez, mon fils, que les devoirs d'un sujet, & sur-tout du Ministre du Prince, ne sont pas moins inviolables, que ceux d'un fils à l'égard de son père. Il doit au Prince qu'il sert, un attachement sincere, un zèle ardent, une fidélité à toute épreuve. Il doit donner des preuves de toutes ces vertus, même au péril de sa vie, si l'occasion le demande. Et comme ces occasions si périlleuses sont peu fréquentes, il faut du moins qu'il se distingue par une constante droiture, & par un désintéressement parfait. Outre les autres avantages d'une telle conduite, elle seule peut mettre à couvert de ce qui s'appelle méchantes affaires. En prenant une autre route, vous devenez méchant Ministre, comment seriez-vous bon fils? Allez, retirez vous de ma présence: je ne vous reconnois point pour mon fils. Faites de cet argent ce qu'il vous plaira: jamais bien mal acquis n'entrera chez moi.

Tien tsi tse se retira plein de confusion & de repentir. Il rendit l'argent à ceux dont il l'avoit tiré, alla s'accuser lui-même aux pieds du Prince, & lui demander le châtement qu'il méritoit. *Suen wang*, qui régnoit alors dans le Royaume de *Tsi*, fut charmé de la vertu de cette femme. Il lui fit donner de son trésor une grosse somme, pardonna à *Tien tsi tse*, & le conserva dans son emploi.

KIANG fille du Roi de *Tsi*, fut donnée pour femme à *Suen wang*, un des Empereurs de la dynastie *Tcheou*. Cette Princesse étoit également spirituelle & vertueuse. Jamais on ne remarqua rien qu'on pût blâmer dans ses actions & dans ses paroles. Elle souffroit de voir dans le Prince une indolence & une paresse peu dignes de lui. Il se couchoit tous les jours de fort bonne heure, & se levoit à proportion encore plus tard. Voici l'expédient dont elle s'avisa pour le corriger.

Un jour elle quitta ses pendans d'oreilles, ses aiguilles, & ses autres ornemens de tête: elle se mit à l'écart dans une ruelle en posture de cri-

Avis contre les exactions des Gens en Place.

Effet de cet Avis.

Eloge de *Kiang* fille du Roi de *Tsi*.

Expédient dont elle se sert pour

guérit son
mari de la
pareffe.

minelle, & par la bouche d'une suivante, elle parla au Prince en ces termes. Prince, j'ai l'honneur d'être votre servante: je sçai depuis longtemps que je ne le mérite par aucun endroit. Mais à quoi je n'avois pas fait attention jusqu'ici, c'est qu'apparemment je suis une voluptueuse. C'est sans doute moi qui suis causé que V. M. contre les rits, paroît tous les jours si tard, & qu'on vous regarde comme un Prince qui préfère son plaisir à son devoir. Cette réputation vous fait d'autant plus de tort, que la volupté, de tout tems, a passé pour être la source d'une infinité de désordres. Le mal, tel qu'il puisse être, vient de moi sans doute. Mettez-y ordre promptement je vous en prie, & réparez votre réputation en punissant la coupable.

Alors *Suen wang* rentrant en lui-même: levez-vous, dit-il à son épouse: reprenez vos ornemens & votre place. Il est vrai que ma vertu ne répond point à ma dignité: mais c'est uniquement ma faute, & vous n'y avez point de part. Depuis ce tems-là *Suen wang* s'appliqua sérieusement aux affaires de son Etat. Il donnoit audience depuis le grand matin jusqu'au soir, & il a eu la réputation d'un grand Prince.

Effets funestes de la Calomnie.

CHIN SENG fils aîné de *Hien kong* Roi de *Tsin*, fut calomnié auprès de son pere par la concubine *Li ki*: & n'étant point à l'épreuve d'une accusation si mal fondée, il se donna lui-même la mort. *Tchong eul* frere de *Chin seng*, & comme lui fils de la Reine, craignit qu'on ne lui jouât un tour semblable. Il sortit aussi-tôt du Royaume avec une suite de gens choisis, dont le principal étoit *Kicou fan*. Ils se retirèrent dans le Royaume de *Tsi*. *Hoen kong* qui y régnoit alors, reçut volontiers *Tchong eul*: il lui donna un équipage de vingt chariots, le traita honorablement, & lui fit épouser *Tsi kiang* Princesse du sang. *Tchong eul* content de son sort, ne pensoit qu'à passer ainsi le reste de sa vie, & renonçoit volontiers à son droit sur le Royaume de *Tsin*. *Kicou fan* ne pouvoit goûter cette indifférence de *Tchong eul* pour un Royaume dont il étoit l'héritier, d'autant plus que depuis sa retraite, & la mort de *Hien kong* son pere, arrivée peu de tems après, ce Royaume avoit déjà changé de maître plus d'une fois, & étoit actuellement en trouble. Un jour que *Kicou fan* & les autres de la suite de *Tchong eul* s'entretenoient sur cela dans un endroit à l'écart, & concluoient qu'il falloit absolument que ce Prince quittât sa retraite, & s'en retournât dans son Royaume, pour en prendre possession: une jeune esclave les entendit, & rapporta tout à *Tsi kiang*. Celle-ci fit aussi-tôt mourir l'esclave, & va trouver *Tchong eul* son mari. Prince, lui dit-elle, tous ceux qui vous sont attachés trouvent fort mauvais que vous vous borniez à vivre ici. Ils sont tous d'avis que vous quittiez *Tsi* pour aller régner en *Tsin* qui vous appartient. Hier ils déliberoient des moyens de vous engager à prendre enfin cette généreuse résolution. Une jeune esclave les entendit, & me vint tout rapporter. J'ai eu peur qu'elle n'en parlât à quelque autre, & qu'il ne survînt quelque obstacle à ce dessein. J'y ai mis ordre, elle ne vit plus. Le secret vous est assuré, vous pouvez partir sans bruit. C'est l'avis de vos fidèles serviteurs, suivez-le au plutôt. Retournez en *Tsin*. Depuis que vous en êtes

êtes forti, il n'y a pas eu un moment de paix. Il vous appartient ce Royaume, mettez-vous en devoir de le recouvrer. Vous éprouverez sans doute le puissant secours de *Chang ti* (a).

Non, répondit le Prince, non, je ne fortirai point d'ici, je veux y vivre & y mourir. La Princeesse redoubla ses instances, & s'efforça par divers exemples, de faire naître dans le cœur de son mari le désir de régner, & l'espérance de recouvrer son Royaume. Mais voyant que c'étoit inutilement, elle traita l'affaire avec *Kieou fan*. Ils convinrent qu'elle trouveroit moyen d'enivrer le Prince : & que ses gens l'enlevant pendant son ivresse, prendroient incessamment la route de *Tsin*. La chose s'exécuta selon son projet. *Tchong eul* revenu de son ivresse, dans un premier mouvement de colere, prit une lance, & en voulut percer *Kieou fan* : mais celui-ci éluda le coup. Alors *Tchong eul* se voyant engagé, & d'ailleurs aimant *Kieou fan*, si l'entreprise réussit, dit-il, à la bonne heure, je te pardonne : mais si elle échoue, je te hairai à mort (b). On marche, on avance, on arrive à *Tsin* : *Mou kong* donna des troupes au Prince *Tchong eul*. Il entra sur les terres de *Tsin*. Des qu'on sçut son arrivée, on se démit de *Hoai kong* qui s'étoit fait Roi, & on déféra la couronne au Prince, qui prit le nom de *Ouen kong*. *Tsi kiang* fut en même tems déclarée Reine, & on l'envoya chercher dans les Etats de *Tsi*, avec les honneurs dûs à sa dignité.

T A T S E Ministre dans le Royaume de *Tao* pensoit beaucoup plus à s'enrichir, qu'à avancer les affaires de son Prince, ou qu'à se faire de la réputation. Sa femme eut beau lui faire sur cela des remontrances, il s'en moqua. Il continua pendant cinq ans, au bout desquels s'étant bien engraisié du sang du peuple, il se démit de son emploi, pour aller jouir en repos de ses richesses. Elles étoient si grandes qu'il avoit en se retirant une suite de cent chariots. Pendant qu'il étoit encore en charge, tous les gens de sa famille tuèrent à l'envi des bœufs, pour le féliciter. Sa femme au milieu de ces conjouissances, pleuroit en embrassant tendrement son fils. La mere de *Ta tse* étoit indignée du procédé de sa bru. Quel contre-tems, disoit-elle ! Pourquoi troubler ainsi la fête ? Quel oiseau de mauvais augure ?

J'ai raison de pleurer, répondit la bru : tant de grandeur, & tant de richesses sans mérite & sans vertu, menacent cet enfant des plus grands malheurs. *Tsi ouen* autrefois Ministre dans le Royaume de *Tsou* enrichit l'Etat, & négligea de devenir riche. Il fut pendant sa vie honoré du Prince, & adoré du peuple : sa postérité fut comblée d'honneurs & de biens, & sa réputation fut toujours la même. Hélas ! que mon mari lui ressemble peu ! L'éclat de sa grandeur présente, & la passion d'amasser, l'occupent tout entier : l'avenir ne le touche point. Il y a, dit-on, dans les montagnes du Midi une espèce de léopard, qui tout vorace qu'il est, demeure plutôt sept jours sans manger, que de sortir par un tems pluvieux, de peur que sa peau ne perde son lustre. Plus les chiens & les cochons sont gras, plus ils sont pro-

Avarice
sordide
d'un Mi-
nistre.

(a) *Chang* suprême. *Ti* Empereur, seigneur.

(b) Mot à mot, j'aurai le cœur de manger ta chair.

proches de leur mort. Les miseres de l'Etat sont encore plus grandes que les richesses de mon mari. Il ne sçauroit avec ce qu'il a amassé, acheter l'amour des peuples. Il me semble voir de près de grands malheurs. Je voudrois bien m'y foustraire moi & ce cher enfant.

Ce discours acheva d'iriter la mere de *Ta tse*: sa colere alla si loin qu'elle chassa sa bru. Celle-ci se retira chez sa mere avec son enfant: & cette année là même *Ta tse* s'étant démis de son emploi, fut malheureusement assassiné lui & ses gens, par une troupe de brigands qui enleverent toutes ses richesses. Il n'y eut, que la mere de *Ta tse* à qui l'on négligea d'ôter la vie. Sa bru retourna incessamment auprès d'elle, pour la servir dans sa vieillesse. Chacun louoit la prévoyance de cette bru, & la sagesse qu'elle avoit fait paroître en préférant la vertu aux richesses. L'on étoit ravi de voir, qu'après avoir sauvé sa vie & celle de son fils, par sa résolution & sa prévoyance, elle répara par son assiduité à servir sa belle-mere, ce qu'il y avoit eu de défectueux dans la maniere de se retirer.

Conseil
d'une Fem-
me à son
Mari sur
l'humilité.

Y E N T S E premier Ministre de *Tsi*, étoit un homme d'une fort petite taille, & avoit parmi ses domestiques un géant de huit pieds de haut. La femme de ce domestique, qui servoit aussi chez *Yen tse*, un jour que ce Ministre sortit en cérémonie, fut curieuse de voir le train. Elle remarqua que son mari faisoit caracoler son cheval, se dressoit sur ses étriers, & enfin se donnoit de grands airs, & paroissoit tout fier de sa belle taille. Quand le train fut revenu, la femme de ce géant l'apostrofant en particulier. Certainnement, lui dit-elle, vous êtes un pauvre homme, vous méritez bien de demeurer dans la bassesse de votre rang. Le mari surpris de ce compliment, auquel il ne s'atendoit pas, lui demanda ce qu'elle vouloit dire. Voyez, reprit la femme: voyez le maître que vous servez: à peine a-t-il trois pieds de haut: cependant il a sçu parvenir à la premiere charge de l'Empire, & il s'en acquitte de maniere, qu'il procure à son Prince beaucoup de gloire: malgré cela il ne s'en fait point acroire. Je le regardois ce matin sortir avec tout son train, j'ai admiré son air modeste, humble, rêveur & presque timide. Au contraire j'ai pris garde que vous, qui, avec votre stature de huit pieds, n'êtes après tout qu'un esclave, vous vous donniez des airs importants, & paroissiez plein de vous-même. J'en ai eu honte pour vous, & je me suis au plûtôt retirée. Cet homme reçut bien la réprimande, témoigna qu'il vouloit se coriger, & demanda à sa femme comment elle croyoit qu'il dût s'y prendre. Imitex, répondit-elle, imitez *Yen tse* votre maître. Heureux, si vous pouvez renfermer sous votre stature de huit pieds, autant de sagesse & de vertu, qu'il en possède dans un petit corps, servez-le comme il sert son Prince. Si vous aimez à vous distinguer, c'est par là qu'il faut le faire. On le dit, & il est vrai, la vertu peut combler de gloire un homme jusques dans la condition la plus basse: & cette gloire est bien plus solide, que celle de ceux que l'éclat de leur condition rend fiers & orgueilleux.

Heureux
succès de
ce conseil.

Le mari profita si bien de cette leçon qu'il changea entièrement: on ne voyoit personne plus humble, plus modeste plus assidu au service, plus zé-

lé pour son maître, & plus exact à remplir ses devoirs. *Ten tse* fut frappé de ce changement. Il lui demanda qui l'avoit ainsi converti? Le domestique répondit que c'étoit sa femme, & lui raconta le moyen qu'elle avoit pris. *Ten tse* loua la sagesse de la femme, & la docilité du mari. Il fit cas d'un homme capable de prendre si promptement une résolution ferme & constante. Il lui donna un emploi: & comme il s'en aquita fort bien, il l'avança, & en fit enfin un grand Officier.

Tsie yu étoit un homme du Royaume de *Tsou*, qui vivoit du travail de ses mains, mais qui sous un extérieur simple & pauvre, cachoit une haute sagesse. Le Roi qui faisoit cas de la vertu, & qui connoissoit celle de son sujet, voulut l'employer. Il lui envoya un homme exprès, & deux chariots chargez de présens, avec ordre de lui dire que le Roi le prioit d'accepter avec ces présens, le gouvernement & l'intendance générale de cette partie de ses Etats, qui étoit au Midi du fleuve *Hoai*. *Tsie yu* sourit à ce compliment, mais sans répondre un seul mot: & l'envoyé fut obligé de s'en retourner avec les présens, sans avoir eu d'autre réponse.

La femme de *Tsie yu*, qui étoit alors absente, remarqua en retournant à sa maison, des vestiges de chariots, qui ne passioient pas plus loin que sa porte. Quoi, mon mari, dit-elle en entrant, vous oubliez vous de cette vertu & de ce désintéressement, qui ont fait jusqu'ici vos délices? Il est venu des chariots à notre porte & ils n'ont point passé outre. Ils étoient chargez sans doute: car ils ont laissé de profonds vestiges. Qu'est-ce que cela, je vous prie? C'est le Roi, dit *Tsie yu*, qui me connoît mal, & qui croit que je vauz quelque chose. Il veut me charger du gouvernement d'une partie de ses Etats. Il a envoyé un homme exprès avec deux chariots chargez de présens, pour m'inviter à prendre cet emploi. Il falloit tout refuser, reprit la femme, présens & charge.

Tsie yu voulant voir si c'étoit sincèrement que parloit sa femme: nous agissons tous, répondit-il, avec une inclination naturelle pour l'honneur & pour le bien. Pourquoi ne pas les accepter quand ils viennent? Pourquoi trouvez-vous à redire que j'aie été sensible aux bienfaits du Roy! Hélas! répondit la femme toute affligée, la justice, la droiture, l'innocence, en un mot la vertu est bien plus en sûreté dans une vie retirée, & dans une honnête pauvreté, que dans l'embaras des affaires, & dans l'opulence. Etoit-il de la sagesse de faire un si dangereux échange? Nous sommes ensemble il y a long-tems. Jusqu'ici votre travail nous a fourni de quoi vivre, & le mien de quoi nous vêtir: nous n'avons souffert ni faim, ni froid. Quoi de plus charmant qu'une pareille vie également innocente & tranquile? Ne deviez-vous pas vous y tenir. Peut-être n'avez vous pas fait attention à la dépendance & à la servitude que traînent après eux ces présens & ces emplois: ils ôtent à l'homme une partie de sa liberté, par rapport à la vertu. Ils engagent à des égards, qu'il est souvent difficile d'accorder avec une parfaite droiture & une exacte équité.

Alors *Tsie yu* content de sa femme: consolez-vous, lui dit-il, je n'ai accepté ni présent ni emploi. Je vous en félicite, dit la femme: mais il ref-

Eloge de
Tsie yu.

Grande
marque de
son désin-
téresse-
ment.

te encore une chose à faire : car être membre d'un Etat, & refuser de servir le Prince, quand il le souhaite, il y a là quelque chose à redire. Retirons-nous, allons vivre ailleurs. Ils plierent donc leur petit bagage : ils changèrent de nom sur la route pour n'être pas reconnus, & ils passèrent en un autre pays. Ceux qui furent instruits dans la suite du parti qu'avoit pris *Tse yu*, louerent son désintéressement : mais ils donnerent sur-tout de grands éloges à sa femme, qui, sans céder à son mari dans le reste, avoit montré plus de prévoyance & de grandeur d'ame.

Lai tse refuse des présents du Roi de *Tsou*.

LAI TSE s'étant retiré de bonne heure de tous les embarras du monde, menoit avec sa femme une vie paisible dans un endroit assez reculé. Des roseaux faisoient les murailles de sa maison : le toit étoit de paille. Un lit de simples planches, & une natte de jonc étoient tous les meubles de sa chambre. Lui & sa femme s'habilloient d'une toile assez grossière. Leurs mets ordinaires étoient des pois, qu'ils semoient & recueilloient de leurs propres mains. Il arriva qu'à la cour de *Tsou*, comme on s'entretenoit des anciens sages, quelqu'un parla de *Lai tse*, comme d'un homme qui les égaloit en vertu : il prit envie au Roy de l'appeler à sa cour, & de lui envoyer des présents pour l'inviter. On laissa entendre au Roy, que, selon les apparences, *Lai tse* ne viendrait pas. Sur quoi le Roy se déterminà à l'aller trouver lui-même en personne. En arrivant à sa cabane, il le trouva qui faisoit des panniers propres à porter de la terre. Je suis, lui dit humblement le Roi, un homme sans lumières & sans sagesse. Cependant je suis chargé du poids d'un Etat que m'ont laissé mes ancêtres. Aidez-moi à le soutenir. Je viens pour vous y inviter. Non, Prince, répondit *Lai tse*, je suis un villageois & un montagnard tout à fait indigne de l'honneur, & encore plus incapable de l'emploi que V. M. daigne m'offrir. Je suis jeune & presque sans secours, lui dit le Roy, faisant de nouvelles instances : vous me formerez à la vertu : je veux sincèrement profiter de vos lumières & de vos exemples. *Lai tse* parut se rendre, & le Roy se retira.

Effet de ce refus.

La femme de *Lai tse* revenant de ramasser un peu de bois à brûler : que veut dire ceci, dit-elle ? Que sont venus faire ici ces chariots, dont je vois les traces ? C'est le Roy lui-même en personne, dit *Lai tse*, qui est venu me presser de prendre sous lui le gouvernement de l'Etat : y avez-vous consenti, demanda la femme ? Le moyen de refuser, répondit *Lai tse* ? Pour moi, reprit la femme, je sçai le proverbe, qui dit : qui mange le pain d'un autre, se soumet à souffrir ses coups. Il peut très-bien s'appliquer à ceux qui sont auprès des Princes : aujourd'hui en crédit & dans l'opulence, demain dans l'ignominie & dans les supplices : & tout cela suivant le caprice de ceux qu'ils servent. Vous venez donc de vous mettre à la discrétion d'autrui ? Je souhaite que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir, mais j'en doute : & je vous déclare que pour moi je n'en veux point courir les risques : ma liberté m'est trop chère pour la vendre ainsi : trouvez bon que je vous quitte : elle sort à l'instant, & se met en chemin. Son mari eut beau lui crier de revenir, & lui dire, qu'il vouloit encore délibérer : elle ne daigna pas même tourner la tête : mais allant tout d'une traite jusqu'au Midi du fleu-

Heuve *Kiang*, elle s'y arrêta. Alors sentant naître en son cœur quelque inquiétude sur la manière dont elle pouroit vivre : elle se répondit par ces paroles : les oiseaux & les autres animaux laissent tomber tous les ans plus de plumes & de poil, qu'il ne m'en faut pour me faire quelques habits : il se perd dans les campagnes plus de grains & plus de fruits qu'il ne m'en faut pour me nourir.

Lai tse touché du discours & de l'exemple de sa femme, la suivit malgré son engagement, ils s'arrêterent tous deux au Midi du *Kiang* : bien des gens les y suivirent, & y transporterent leurs familles. En moins d'un an il se forma là un nouveau village, qui dans l'espace de trois ans devint une grosse bourgade.

LE ROY de *Tsou* ayant entendu beaucoup louer la sagesse & la vertu de *Tu leng tse tchong*, en voulut faire son Ministre. Il lui dépêcha un homme de sa cour avec des présens, pour lui en faire la proposition. *Tu leng tse tchong* l'ayant entendue, pria l'Envoyé d'attendre un moment, & qu'il alloit lui rendre réponse. Il entre dans l'intérieur de sa maison, & s'adressant à sa femme : le Roy, lui dit-il, me veut faire un de ses Ministres : que vous en semble-t-il ? Si je dis oui, dès demain nous serons suivis d'un nombreux cortège, & nous aurons un pompeux équipage : nous aurons une table bien servie, & tout le reste à proportion. Encore une fois qu'en pensez-vous ? Depuis bien des années, répondit la femme, nous gagnons notre vie dans un petit commerce, & rien ne nous a manqué. Vous avez encore le loisir de lire, & de jouer de tems en tems quelque bel air. Vous n'êtes, même en travaillant, jamais sans vos livres d'un côté, sans votre *Kin* de l'autre, & sans une joye pure au milieu. Ce train dont vous me parlez, n'est qu'une vaine parade. Pour ce qui est de la table, il est vrai qu'elle seroit garnie de viandes exquisés, que vous n'avez pas à présent : mais cela vaut-il la peine de vous charger de tant de soins ? Si vous acceptez ce qu'on vous offre, renoncez en même tems à cette joye pure que vous goûtez maintenant : car le moyen de la conserver au milieu de tant d'inquiétudes ! Encore bien-heureux, dans l'état où sont les choses, si vous évitez une mort funeste.

Tse tchong fort, & dit à l'Envoyé, qu'il ne peut accepter l'honneur qu'on lui fait, qu'il prie le Roy d'honorer un autre de son choix. Aussi-tôt il plia bagage pour se retirer ailleurs avec sa femme, & pour être moins reconnu, il changea son premier métier en celui de jardinier.

TCHONG EUL second fils de *Hien kong* Roy de *Tsin*, sortit du Royaume, pour se soustraire aux artifices de la concubine *Li ki*, qui par ses calomnies avoit déjà fait périr *Chin seng* son fils aîné. *Tchong eul* en se retirant dans le Royaume de *Tsi* passa par les Etats de *Tsao*. Le Prince de *Tsao*, bien loin de lui faire honneur, se mit à l'écart dans un endroit caché, d'où il pouvoit au travers d'un rideau clair, voir passer *Tchong eul* & son train. Le Prince de *Tsao* ne fut pas le seul qui eut cette curiosité. Les dames du lieu l'eurent aussi. Une d'entre elles, femme de *Hi fou ki* Grand du Royaume, ayant vû passer *Tchong eul*, & considéré les gens de sa suite, appella avec

Tome II.

L II II

em-

Eloge de
*Tu leng tse
tchong*,Et de sa
Femme,Pour son
désintéres-
sement.Recon-
naissance
de *Tchong
eul* envers
Fou ki.

empressement son mari, & lui dit: ce Prince fugitif est si jeune, qu'à le voir, on ne pouroit pas juger de ce qu'il sera un jour: mais tous ceux qui l'accompagnent, sont gens d'élite. Il y en a sur-tout trois qui me paroissent avoir un rare mérite. Ce sont aparemment des Grands du Royaume: je suis fort trompée si ces gens-là ne trouvent moyen de rétablir ce Prince en ses Etats: s'il monte jamais sur le trône, sans doute qu'il se souviendra des bons ou mauvais traitemens qu'il aura reçus dans sa retraite. Notre Prince qui le traite si cavalièrement, sera le premier qui éprouvera son ressentiment: en ce cas là vous auriez part à la disgrâce. Un de nos proverbes vulgaires dit: si vous voulez sçavoir quel sera le fils, voyez son pere, ou celui qui tient sa place. Un autre proverbe dit encore, qu'on peut connoître un Grand sans le voir, en voyant les gens de sa suite. Or à en juger sur ces régles, ce Prince aujourd'hui fugitif deviendra un puissant Roi, & sera en état de se vanger des affronts qu'il aura reçus. Croyez-moi, faites-lui civilité.

Effets d'un bon Conseil.

Fou ki crut la femme: & n'ayant pas le tems de préparer autre chose, il lui fit présent d'excellent vin: & pour grossir le présent, il ajusta sur le vase un diamant de prix. *Tchong eul* reçut le vin, & fit rendre le diamant. Il fut ensuite rétablir sur le trône de son pere: & sa premiere entreprise fut d'aller ravager *Tsao*, pour se vanger du peu d'égards que le Prince de ce pays-là avoit eu pour sa personne. Mais il eut soin de donner à *Fou ki* une sauve-garde. Défense fut faite à quiconque, non-seulement d'entrer chez lui pour y faire aucune insulte, mais même de passer les barières de son enclos. Chacun s'empressa de mener dans sa maison l'un son pere, l'autre sa mere: & tous ceux qui s'y réfugierent, y furent en sûreté. On observa si exactement ce que le Roy de *Tsin* avoit ordonné en faveur de *Fou ki*, qu'à la porte il y avoit un marché public, où l'on vendoit & l'on achetoit tranquillement, comme en tems de paix. *Fou ki* fit honneur à sa femme du bon conseil qu'elle lui avoit donné, & elle en reçut de grands éloges.

Chou ngao encore enfant tue un serpent à deux têtes.

CHOU NGAO encore enfant rencontra un jour en se promenant un serpent à deux têtes: il le tua, & l'enterra. De retour à la maison, il va trouver sa mere en pleurant. De quoi pleurez-vous, mon fils, dit la mere? C'est, dit l'enfant, que j'ai ouï dire, que quiconque voit un serpent à deux têtes, en meurt: j'en ai trouvé un aujourd'hui en me promenant. Qu'est devenu ce serpent, demanda la mere? Je l'ai tué, répondit l'enfant: & de peur que quelque autre n'eût aussi le malheur de le voir, je l'ai enterré. Ne pleurez point, mon fils, dit alors la mere: la vûe de ce serpent ne vous fera point mourir: le motif qui vous l'a fait enterrer vaincra ce qu'il avoit de qualitez malignes. Il n'y a point de malheur, dont la charité ne mette à couvert. *Tien*, tout élevé qu'il est au-dessus de nous, voit & entend tout ce qui se passe ici bas. Le *Chu king* ne dit-il pas? *Hoang tien* protège la vertu où elle se trouve, sans acception de personnes. Ne pleurez point, mon fils, soyez en repos: vous vivrez, & vous serez grand dans l'Etat. En effet *Chou ngao* devint dans la suite un des premiers Officiers de

Prédiction de sa mere à ce sujet.

Tjou sa patrie. Cette prédiction vérifiée par l'événement, fit grand honneur à sa mere, & on la regarda comme une personne fort éclairée dans les voyes de *Tien*.

PE TSONG par son esprit étoit parvenu de bonne heure aux premiers emplois de la cour de *Tsin*: mais il y avoit apporté un défaut dangereux par tout, & encore plus dangereux à la cour qu'ailleurs. Par un excès de droiture il réfutoit tout ce qu'on avançoit, pour peu qu'il y entrevit la moindre apparence de fausseté: & il le faisoit avec si peu de ménagement, qu'il couvroit souvent les gens de confusion. Sa femme qui lui connoissoit ce défaut, l'exhortoit sans cesse à s'en coriger. Mon mari, lui disoit-elle, on dit que les peuples ont naturellement de l'inclination pour leur Prince, avant même qu'il leur ait fait aucun bien. Mais on dit aussi qu'un voleur a naturellement de l'aversion pour celui qu'il a volé, quoiqu'il n'en ait point reçu de mal. C'est que les peuples attendent toujours du bien de leur Prince, & le voleur craint toujours d'un homme qu'il a volé. Appliquez-vous cette réflexion, je vous en conjure, & soyez persuadé que s'il y a des gens qui aiment la droiture par tout où ils la trouvent, il y en a encore bien plus qui la haïssent, parce qu'ils la craignent. La votre est redoutée du moins de tous ceux qui n'en ont pas. Vous sçavez qu'ils font en grand nombre: ce sont autant d'ennemis que vous avez, & qui vous feront sentir tôt ou tard les effets de leur haine. Ménagez un peu plus les gens.

Malgré les sages avis de sa femme, *Pé tsong* alloit son train acoutumé. Un jour revenant du palais, il parut plus gai qu'à l'ordinaire. Il me semble, lui dit sa femme, voir sur votre visage un air de gayeté & de satisfaction que je ne vous ai pas encore vû. Peut-on sçavoir quelle en est la cause? Aujourd'hui, répondit *Pé tsong* en s'applaudissant, je me suis trouvé au palais avec plusieurs Officiers de mon rang. L'entretien a duré du tems, & j'y ai eu bonne part. Aussi tous d'une commune voix m'ont fait l'honneur de me comparer à *Yang tse* *.

Pour moi, dit la femme, j'ai ouï quelquefois comparer les personnes qui parlent peu, & qui le font d'une manière simple, à certains arbres qui n'ont nulle beauté, mais dont les fruits sont excellens. J'aimerois beaucoup mieux pour vous une comparaison semblable, que celle dont vous vous applaudissez. Car comme on vous compare à *Yang tse*, on peut comparer *Yang tse* lui-même à un bel arbre qui ne porte point de fruit. *Yang tse*, dit-on, parloit beaucoup, mais sans trop prendre garde à ce qu'il disoit. C'est ce qui lui atira des affaires fâcheuses. Sur cet article la comparaison de vous à lui est assez juste: mais je ne vois pas pourquoi vous en applaudir.

N'est-ce pas là, dit *Pé tsong*, votre ancienne chanson que vous rebattez sans cesse? Vous tournez tout selon vos idées. Je veux vous en faire revêchir une bonne fois: & voici le moyen qui me vient dans l'esprit. Je donnerai ici un repas à mes collègues: nous ferons avant le repas une conférence. Vous

De la manière de donner des Avis;

A quoi on peut comparer les hommes sages & ceux qui parlent peu.

Retretien de *Pé tsong* à ce sujet.

* Nom d'un Philosophe.

entendez de l'intérieur de votre appartement ce qui se dira, & vous vous défabuserez enfin par vous-même. Volontiers, dit la femme, j'y consens. Le jour fut assigné pour cela. Il y eut une longue conférence, qui fut suivie d'un plus long repas. *Pé tsong* plein de succès à son ordinaire, n'eut pas plutôt reconduit la compagnie, qu'il alla trouver sa femme pour lui demander ce qu'elle en pensoit. La femme sentit la disposition de son mari: elle conçut qu'il étoit fort inutile de le déromper. Elle prit donc le parti de dissimuler: & faisant semblant de se rendre, je vois bien qu'en effet, dit-elle, vos collègues vous estiment & vous cèdent le pas avec plaisir. Cependant comme elle demouroit très-perfuadée, que son mari avoit tout à craindre des ennemis qu'il s'étoit faits, elle prit un autre tour pour l'engager, sans qu'il s'en aperçût, à se soustraire à leur vangeance, & profita pour cela de la bonne disposition où elle avoit mis le mari, en paroissant être de son sentiment.

Ce qu'un homme de Cour doit penser des louanges qu'on lui donne.

Ces louanges après tout qu'on vous donne, ajouta-t-elle, quelque sincères qu'elles puissent être, ne doivent pas vous aveugler sur l'état présent des choses. Le Royaume est menacé des plus grands troubles: prenez vos mesures pour n'y pas périr. Vous n'ignorez pas que la division est dans la maison Royale, & qu'elle ne fait que croître tous les jours. Dans de semblables conjonctures, le plus sûr seroit de nous retirer ailleurs sans bruit: mais cela n'est pas possible tandis que vous êtes en charge. Ainsi, quelque grosse que paroisse la tempête qui nous menace, il faut l'attendre avec courage, (a) mais il ne faut pas s'endormir. La division est si grande entre nos Princes, que le plus méchant parti qu'on puisse prendre, c'est celui de n'en embrasser aucun. *Tcheou li* est un Prince d'un grand mérite: ou bien il aura le dessus, ou du moins il trouvera quelque ressource. Pour moi, si j'en étois crue, vous lieriez avec ceux qui sont à la tête de son parti, & vous vous attacheriez à lui.

Pé tsong y ayant rêvé quelque tems: vous avez raison, dit-il à sa femme. En conséquence il s'unit étroitement avec *Pi yang*, chef du parti de *Tcheou li*. Dans le même tems que les ennemis de *Pé tsong* l'alloient perdre par une calomnie, qui lui devoit faire couper la tête, la division de la maison Royale éclata. *Pi yang* conduisit *Tcheou li* hors du Royaume: & *Pé tsong* se joignant à eux, évita le coup qu'on étoit sur le point de lui porter, sans qu'il le sçût. Ceux qui furent instruits de cette conduite: louèrent la sagesse & la prévoyance de la femme de *Pé tsong*.

Entretien du Roi de *Ouei* avec la Reine sa femme.

LING KONG Roi de *Ouei*, s'entretenant un soir avec la Reine jusques bien avant dans la nuit, ils entendirent un grand bruit de chevaux & de chariots, qui venoient du côté de l'Orient. Quand ce train fut près du palais, le bruit cessa tout-à-coup, & quelque tems après il recommença, mais à l'Occident. Qui vient de passer là, demanda le Roi, comme par manière d'en-

(a) Elle jugeoit que ce Prince fortiroit du Royaume, comme il le fit en effet, & que son mari le suivant, seroit à couvert de la vangeance des ennemis qu'il s'étoit faits.

d'entretien? C'est sans doute *Ti pé you*, répondit la Reine. Comment le sçavez-vous, dit le Roi, pour prononcer si affirmativement? Je sçai, dit la Reine, que c'est le rit de mettre pied à terre devant la porte du palais: & que ceux qui pouissent le respect jusq'ou il peut aller, gouvernent tellement leur train, qu'il ne fait point de bruit, ou qu'il en fait très-peu, quand ils passent devant la porte. Je sçai encore qu'un bon sujet à l'égard de son Prince, comme un bon fils à l'égard de ses parens, ne sert point à vûe d'œil & fait exactement son devoir, dans les ténébres comme en plein jour. Mais je ne connois que *Ti pé you* dans votre Royaume qui ait cette exactitude: c'est pourquoi j'affure que c'est lui qui passe. Le Roi fut curieux de sçavoir ce qui en étoit: il quita la Reine pour un moment, il s'informa qui avoit passé, & sçut qu'en effet c'étoit *Ti pé you*.

Cependant rentrant dans la chambre où étoit la Reine, Madame, dit-il en souriant, j'en suis fâché: mais vous n'avez pas bien rencontré. La Reine remplit une coupe, & la présentant au Roi: puisque j'ai mal deviné, lui dit-elle, je vous dois des conjouïssances, je vous fais de tout mon cœur. A quel propos des conjouïssances, demanda *Ling kong*? C'est, dit la Reine, que jusq'ici il ne paroïssoit dans votre Royaume qu'un *Ti pé you*: vous en avez découvert un autre aussi exact que lui: c'est de quoi je vous félicite. La chose en vaut bien la peine: car de la vertu de vos Officiers dépend le bonheur de votre Etat. Cette réponse surprit le Roi, & lui fit plaisir. Il le témoigna à la Reine, & lui dit: il n'y a pas en effet deux *Ti pé you*. Vous aviez deviné juste. C'est lui qui vient de passer. La chose se divulgua, & fit honneur à la Reine.

LING KONG Roi de *Tsi*, avoit d'abord épousé *Ching ki* du Royaume de *Lou*. Il en avoit eu un fils nommé *Kuang*, qu'il avoit désigné son successeur. *Ching ki* étant morte, *Ling kong* prit les deux filles du Prince de *Song*: l'aînée *Tchong tse* pour épouse, & la cadette *Yong tse* pour concubine. *Ling kong* eut un fils de *Tchong tse*, qu'on nomma *Yu*. *Yong tse*, entreprit de faire ôter à *Kuang* le titre de successeur, & de le faire passer à *Yu*, fils de la Reine *Tchong tse* sa sœur. *Yong tse* vint réellement à bout de persuader à *Ling kong* ce changement. La Reine *Tchong tse* tâcha de l'en dissuader, en lui représentant que ce n'étoit pas la coutume: & que de semblables tentatives avoient ordinairement de funestes suites. *Kuang* est l'aîné, disoit-elle, & est déclaré successeur: pourquoi le dégrader sans raison? C'est chercher des malheurs de sang froid. Si je m'en repens, dit *Ling kong*, c'est mon affaire. *Tchong tse* eut donc beau s'y opposer. On se moqua d'elle de ce qu'elle résistoit ainsi à l'élevation de son propre fils: & *Ling kong* poussé par l'intrigante *Yong tse*, déclara *Kuang* déchû de son rang, & désignant *Yu* pour son héritier, il lui donna pour Gouverneur *Kao lieou*. Quelque tems après *Ling kong* tomba malade, & fut réduit à l'extrémité. *Kao lieou* fit quelques démarches pour préparer les esprits à l'élevation de *Yu*. Le succès ne fut pas tel qu'il se l'étoit promis. *Ling kong* n'eut pas plutôt les yeux fermés, que *Tsouï chu* égorgea *Kao lieou*, & plaça *Kuang* sur le trône. On vit alors que la Reine *Tchong tse* avoit eu raison: & chacun loua hautement son équité & sa sagesse.

Intrigues
de Femmes
de
Cour.

Conseil
singulier
d'une
sœur à son
frère,

KONG CHIN TSE PI, du Royaume de *Lou*, venant d'enterrer son frère aîné, fut touché & même fatigué des lamentations de sa belle-sœur: s'étant présenté à la porte de l'appartement où étoit la veuve, dans le dessein de la consoler, son compliment fut, qu'elle devoit modérer sa douleur, & qu'il auroit soin de la bien remarier. Cependant il laissa passer plusieurs années, sans même y penser. Le Roi de *Sou* lui ayant fait offrir l'emploi de Ministre, il demanda à sa belle-sœur, s'il devoit l'accepter ou non. Non répondit elle, ne l'acceptés point. Mais encore pourquoi, demanda *Tse pi*? Pourquoi, lui dit-elle? Mon mari étant à peine enterré, vous vîntes me dire, comme pour me consoler, que vous me remarieriez: ce fut un contre-tems ridicule, & une faute énorme contre les rites. Mon deuil est fini depuis bien des années, & vous ne m'avez jamais dit, ni fait dire un mot, pour me sonder sur ma disposition présente. Le procédé n'est pas d'un homme éclairé. Celui qui est capable de ces sortes de fautes, peut-il soutenir avec honneur l'emploi de Ministre? Pour moi, il me paroît que non.

Si vous souhaitiez vous remarier, reprit *Tse pi*, que ne me le disiez vous. Une femme ne doit jamais faire ces sortes d'avances, répondit la veuve: c'est à ceux de qui elle dépend, d'y penser pour elle. Au reste, ce que j'en dis, ce n'est pas que j'aie jamais eu la moindre envie d'en venir à de nouvelles noces: j'en ai toujours été fort éloignée. Ce n'est que pour vous faire sentir combien vous êtes peu capable de l'emploi qu'on vous présente. Celui qui voudroit à yeux clos juger des couleurs, se tromperoit sans doute. N'est-il pas vrai? Or je prétens tout de même, qu'un homme comme vous, qui n'entend rien aux affaires du monde les plus communes, s'il se fait Ministre d'Etat, ne peut manquer d'attirer sur soi les malédictions des hommes, & les châtimens de *Tien*. Prenez-y garde, & croyez-moi, ne vous engagez point.

Tse pi ne crut point sa belle-sœur, qu'il n'avoit écoutée que par manière d'entretien. Il accepta l'emploi de Ministre, & l'année ne se passa pas qu'il mourut dans les supplices. Il rendit justice en mourant, au zèle & à la sagesse de sa belle-sœur, dont il avoit pris le conseil pour une vengeance de femme.

Ménage-
mens des
Courtisans
pour le
Souverain.

NGAI VANG Roi de *Ouei* voyant son fils le Prince héritier en âge d'avoir des enfans, fit chercher des filles qui pussent être élevées au rang de ses épouses. Parmi celles qu'on amena, il s'en trouva une qui donna dans la vue de *Ngai wang*. Il envoya les autres au palais du Prince héritier, & fit entrer celle-là dans le sien. *Tu eul* seigneur de la cour, raconta le fait à sa mere. Cela n'est pas possible, s'écria-t-elle, c'est un étrange désordre: vous deviez vous y opposer fortement. Hélas! le Royaume a des ennemis puissans, & n'a pas des forces égales aux leurs. Une parfaite vertu pouvoit suppléer au peu de forces: elle l'a fait souvent. Mais le Roi n'ayant ni vertu, ni force, que va devenir l'Etat? Il ne voit pas le pauvre Prince, car il n'a pas beaucoup de lumières, il ne voit pas le tort qu'il se fait. C'est à vous & à vos collègues de le lui bien faire sentir. L'intérêt de vos familles étant joint au bien commun de l'Etat, vous avez une double obligation de

l'a-

l'avertir, pour prévenir, autant qu'il dépend de vous, les suites d'un pareil désordre. Si d'autres sont trop lâches pour oser parler, vous, mon fils, ne manquez pas à votre devoir. Parlez, vous devez cela au Prince que vous servez, & à l'Etat dont vous êtes membre.

Tu eul animé par le discours de sa mere, cherchoit une occasion favorable pour parler au Prince. Avant qu'il s'en présentât, il fut envoyé à la cour de *Tsi* pour une négociation pressante. Sa mere voyant que son fils étoit parti sans avoir pû parler au Roi, se fit porter elle-même à la porte du palais: là elle élève en haut selon la coutume, une supplique, dont le contenu étoit: la vieille veuve de *Kio io* a dans le cœur une chose qui l'inquiette. Elle souhaite en donner connoissance à Sa Majesté. Le Roi ordonna qu'on la fit entrer. Elle ne fut pas plutôt en présence du Roi, que lui adressant la parole, Prince, lui dit-elle, votre servante a toujours oui compter parmi les choses qui importent le plus au bien de l'Etat, l'exacte observation des rits, & sur-tout de ceux qui sont d'hommes à femmes. Notre sexe a communément plus de tendresse que de fermeté. C'est sans doute pour cela, que les rits ont prescrit qu'on marie les filles de bonne heure. L'âge de quinze ans est le tems ordinaire pour les fiançailles, l'âge de vingt ans pour les noces. Mais suivant ces mêmes rits, les présens ordinaires étant reçus, la fille est censée l'épouse de celui qui les a faits. Il en est de même à proportion des secondes femmes: elles sont liées à celui pour qui on les a prises. Il y a pour tout cela des cérémonies qu'on doit observer. De tout tems les plus sages de nos Princes ont regardé comme un de leurs principaux devoirs, de donner l'exemple en ce point: & l'expérience a souvent fait voir que de-là dépend beaucoup le bonheur ou le malheur des Etats. Autant que *Ton chan* contribua à faire fleurir la dynastie *Hia*, autant *Mo hi* en avança la ruine. On peut dire la même chose de *Sin* & de *Tan ki*, par rapport à la dynastie *Chang*: de *Tai se* & de *Pao se*, par rapport à la dynastie *Tcheou*. Cependant, Prince, vous prenez pour vous contre les rits, une femme destinée à votre héritier, & sans faire attention que votre Royaume est entouré de puissans voisins, & qu'il ne peut subsister, s'il y naît le moindre trouble, vous même y introduisez le désordre. Certainement votre Etat est en grand danger.

Le Roi ayant écouté attentivement cette remontrance: j'ai tort, dit-il: & sur le champ il fit passer parmi les femmes du Prince héritier, celle qu'il avoit voulu retenir parmi les siennes. Il fit un présent considérable à cette veuve, qui seule avoit eu le courage de le reprendre: & quand *Tu eul* fut de retour de sa commission, il l'avança en considération de sa mere. Depuis ce tems-là *Ngai wang* fut beaucoup plus appliqué & plus exact à tous ses devoirs. Il mit un tel ordre dans sa maison & dans son Royaume, que ses voisins, quoique puissans & assez mal intentionnez, n'osèrent jamais l'attaquer. Cette action fit beaucoup d'honneur à la vertueuse mere de *Tu eul*.

UNE fille de *Chin* fut promise à un jeune homme de *Fong*. Quand ils furent tous deux dans un âge nubile, le jeune homme & ses parens vinrent demander la fille: mais ce fut sans avoir fait les présens réglés, & sans observer

Fermeté
d'une fem-
me à don-
ner des
Conseils à
son Souve-
rain.

Effets de
ces Con-
seils.

Fille qui
refuse de
se marier
& pour-
quoi.

ferver les cérémonies. La fiancée répondit nettement qu'elle ne sortiroit point de la maison paternelle. Comme on la pressoit de passer par-dessus ces formalitez : on dit communément, répondit-elle, qu'en toutes choses il est important de bien commencer : & qu'une faute, qui d'abord paroît légère, a souvent de fâcheuses suites. Ce qui est vrai en tout le reste, est-il faux en fait de mariage ? Les devoirs d'époux & d'épouses ne sont-ils pas les premiers qui ayent été entre les hommes ? Ne sont-ils pas le principe des autres devoirs de la vie civile ? D'ailleurs la fin du mariage est de soutenir les familles, & de perpétuer, autant qu'il se peut, les honneurs prescrits par les rits à l'égard des ancêtres, en leur donnant une postérité. Or on dit, & il est vrai, que l'eau qui sort d'une source bourbeuse, ne peut former un ruisseau bien clair. Ainsi me marier contre les rits, c'est ce que je ne ferai jamais. On lui intenta procès, elle eut beaucoup à souffrir : mais elle persista toujours à dire, qu'on lui ôteroit plutôt la vie, que d'obtenir son consentement. Ne voulant point se relâcher, elle passa ses jours dans le célibat.

Atache-
ment de
Pe y pour
l'observa-
tion des
Rits.

PE Y fille de *Suen kong* Roy de *Lou* fut promise à *Kong koang* Prince de *Song*. Le tems des noces étant venu, *Kong koang* ne viut pas lui-même prendre *Pe y*. Il se contenta d'envoyer un seigneur en sa place. *Pe y* ne vouloit point partir : mais elle se rendit enfin par obéissance à son pere & à sa mere. Au bout de trois mois le Prince de *Song*, ayant fait la cérémonie accoutumée de voir sa nouvelle épouse dans la salle de ses ancêtres, voulut consummer le mariage. *Pe y* n'y voulut point consentir, parce qu'il n'avoit pas gardé le rit de l'aller prendre lui-même. Il fallut encore pour la fléchir sur cela un ordre pressant du Roi son pere & de la Reine sa mere. Dix ans après elle devint veuve. En cet état comme auparavant elle eut toujours un extrême attachement à ce que prescrivoient les rits.

Une nuit le feu prit à son palais. Sortez, Madame, s'écria-t-on, sauvez-vous, le feu vous gagne. Suivant les rits, répondit-elle, une femme de ma condition ne doit pas paroître, même dans une salle sans ses deux dames d'honneur. Attendons-les, puis je sortirai. L'une étant venue, l'autre ne paroissoit point. On pressa de nouveau la Princesse de se sauver, & ce ne fut qu'à l'extrémité qu'elle se rendit : tous les Princes de son tems la louèrent & admirèrent sa constance.

Exemple
de l'amour
conjugal.

UNE fille de *Song* ayant été mariée à un homme de *Tsai*, le mari fut attaqué d'une maladie dangereuse. La mere de cette jeune femme voulut rappeler sa fille. Non, répondit la jeune femme, je regarde cet accident arrivé à mon mari, comme s'il m'étoit arrivé à moi-même. Dailleurs la pratique est qu'une femme vive & meure dans la maison, où elle a une fois été placée. Je n'ai garde de m'en éloigner, pour une fâcheuse maladie, dont mon mari a eu le malheur d'être atteint. Quand nos parens sont malades, si les Médecins leur prescrivent l'herbe *Foon* & l'herbe *T*, nous les allons aussitôt cueillir. Quelque rebutante que soit l'odeur de ces herbes, nous les ramassons à pleines mains : nous en remplissons notre sein, s'il est nécessaire, puis nous en tirons le suc. Dois-je moins faire pour mon mari ? Chacun loua cette jeune

femme

femme, & sa mere en particulier prit ce qu'elle avoit dit sur les herbes *T* & *Fous*, pour en faire une Ode à sa louange.

MONG Y fille de *Hoa* fut promise à *Hiao kong* Prince de *Tsi*. Ce Prince tenta souvent de faire venir sa fiancée sans tant de cérémonies. Jamais *Mong y* n'y consentit. Comme *Hiao kong* différoit toujours de faire les présens de nocces & les cérémonies ordinaires, on lui donna par dérision le nom de chaste. Cela le pressa de faire enfin les frais des nocces. Il vint lui-même, selon les rits, prendre *Mong y* chez *Hoa* son pere. *Mong y*, après s'être informée jusqu'à trois fois, si *Hiao kong* étoit venu en personne, se laissa conduire chez son épous. Quand elle fut arrivée, tout s'y passa suivant les rits: & sa délicatesse sur les cérémonies eut lieu d'être contente.

Mais quelques années après *Hiao kong* allant à *Leang sie*, voulut que *Mong y* fût du voyage. Le chariot qui la portoit, versa, & fut brisé, sans cependant que *Mong y* en fût blessée. *Hiao kong* détache aussitôt un des meilleurs chariots de sa suite, pour la reconduire à *Tsi*, de peur de quelque autre accident. Mais ce chariot n'étant point un chariot de femme, *Mong y* n'y voulut point monter, & parlant au travers d'un rideau qu'elle avoit dressé, à l'Officier venu de la part du Roy: une femme de ma condition, lui dit elle, ne paroît pas même dans une salle sans ses deux dames d'honneur. Passe-t-elle d'un appartement à un autre? Il faut qu'on entende le bruit qu'elle fait faire exprès aux ornemens de ses habits. Quoiqu'elle forte rarement, les rits ont cependant prescrit quels doivent être alors ses vêtemens, quel doit être son équipage. Tout cela est sagement établi, tant pour la bienséance extérieure, que pour conserver l'esprit & le cœur dans la droiture. Or ce chariot qu'on m'amène, n'est point dans l'ordre: je ne puis pas m'en servir. Demeurer ici long-tems, c'est encore pis: mourir c'est le plus court, & je le ferai plutôt que de rien faire contre les rits. L'Officier courut en poste rapporter ce discours au Roy. On fit équiper promptement un chariot tel qu'il convenoit, dans lequel *Mong y* revint à *Tsi*.

TCHAO VANG Roy de *Tsou* sortant pour un voyage de plaisir, y mena une de ses femmes, fille du Roy de *Tsi*. Un jour qu'il l'avoit laissée dans une petite Ile assez agréable, sur le bord du grand fleuve *Kiang*, il eut nouvelle d'une crue d'eau fort subite. Aussi-tôt il dépêcha quelques seigneurs de sa suite, avec ordre d'amener la Princesse où il étoit. Ces seigneurs coururent en poste vers la Princesse, l'inviterent à sortir vite de cette Ile, & à se rendre auprès du Roy, où ils avoient ordre de la conduire. Quand le Prince nous appelle, répondit-elle, il donne son sceau à ceux qu'il envoie. L'avez-vous? La crainte que les eaux ne vous surprissent, répondirent-ils, nous a fait partir à la hâte, & négliger cette précaution. Vous pouvez vous en retourner, repartit-elle: je ne vous suivrai point sans cela. Comme on lui représentoit que la crue d'eau étoit fort subite, & paroïssoit devoir être grande, que s'ils retournoient chercher le sceau, ils ne pourroient revenir à tems. Je vois bien, qu'en vous suivant, je sauve ma vie, répondit-elle, & qu'en demeurant je vais périr. Mais pour éviter la mort, passer par-dessus une condition de cette importance, c'est manquer

Exemple
de l'atta-
chement
aux Rits
dans *Mong*
y.

Dans la
Princesse
fille du Roi
de *Tsi*.

en même tems de fidélité & de courage. Il vaut beaucoup mieux mourir. On court en poste chercher le sceau : mais quelque diligence qu'on fit, l'île étoit abîmée quand on revint, & la Princesse & ses suivantes, furent submergées : le Roy la regretta fort : mais il loua encore davantage sa fidélité & la constance.

Exemple
d'amour
conjugal
dans la
Reine
femme du
Roy de
Tjou.

PE KONG Roy de *Tjou* étant mort, le Roy de *Ou*, qui fut instruit de la sagesse, de la vertu, & de la beauté de sa veuve, dépêcha vers elle un seigneur avec une grosse somme, deux diamans d'un très-grand prix, & trente chariots bien équipés, la demandant pour épouse. Du vivant de mon mari, répondit la veuve, tandis qu'il agissoit au-dehors, je réglois le mieux qu'il m'étoit possible l'intérieur de sa maison. Du reste je m'occupois avec toutes ses autres femmes aux ouvrages propres de notre sexe. Maintenant que j'ai perdu mon mari, je veux passer auprès de son tombeau le reste des années que *Tien* me donnera. Je sçai ce que vaut le rang que votre maître veut bien m'offrir : ses présens pour m'y inviter, sont magnifiques : mais je ne puis accepter l'honneur qu'il me fait, sans m'en rendre indigne. Ce seroit oublier feu mon mari. Or je le veux honorer après sa mort, comme j'ai fait pendant la vie. Le regret de l'avoir perdu auroit dû m'ôter la vie. C'est défaut de tendresse en moi, que d'avoir pû lui survivre. Je me le reproche souvent : mais je n'ai garde de l'oublier, jusqu'à prendre un second mari. Reportez au Roy ses présens, & retirez-vous. Le Roy de *Ou* loua lui-même la résolution de cette Princesse, & l'honora du nom de *Tchin ki* (a).

Bonne intelligence
entre une
femme
légitime &
une Con-
cubine.

LING VANG Roy de *Ouei* mourut sans avoir eu d'enfans de la Reine son épouse. Il en laissa un d'une autre de ses femmes du second ordre, qui fut aussitôt déclaré Roy. Cette élévation ne produisit aucun changement dans l'esprit de sa mere, elle sçut se tenir dans son rang. Elle honoroit & servoit la Reine douairiere, sans se relâcher en rien de ses attentions : & le jeune Roy en faisoit autant à l'exemple de sa mere. Au bout de huit ans, la Reine prenant la mere de ce Prince en particulier, je suis charmée, lui dit-elle, & de la manière dont vous en usez à mon égard, & du soin que vous avez eu d'inspirer au Prince votre fils les mêmes sentimens pour moi : j'ai peut-être eu tort d'admettre si long-tems vos bons offices, du moins est-il tems de vous en remercier. Votre fils régné, & il ne convient point que la mere du Roy serve encore en qualité de seconde femme. Je suis une veuve sans enfans. C'est assez pour moi qu'on me souffre ici passer tranquillement le reste de mes jours. Je veux absolument quitter cet appartement d'honneur, vous le céder, & n'y entrer désormais qu'à certain tems, pour avoir l'avantage de vous y voir.

Que me dites-vous là, Madame, reprit la mere du jeune Roy ? Permettez-moi de vous dire que vous n'y avez pas bien pensé. Le Roy votre époux & mon maître a eu le malheur de mourir jeune : cela est dur pour un Prince : il n'a pas été assez heureux que d'avoir un fils de son épouse, il n'en a qu'un

(a) *Tchin* signifie chaste. *Ki* est le nom d'une Reine fameuse dans la premiere antiquité.

qu'un de moi, qui n'étois que sa servante. Autre sujet de tristesse qu'il a eu en mourant. Quoi ! voudriez-vous lui en donner un troisième après sa mort, en dégradant son épouse pour honorer une servante ? Y pensez-vous ? On dit, & il est vrai, que le zèle d'un bon sujet & la piété d'un bon fils, ne doivent jamais se ralentir par le nombre des années. Il ne m'est pas plus permis de me lasser du rang que je tiens à votre égard. Vous honorer, & vous servir, c'est mon devoir. S'il y a quelque honneur d'avoir donné un successeur à votre époux, cet honneur ne me dispense pas de ce que je vous dois comme à son épouse.

Ne parlons plus, dit la Reine, de ce que nous étions vous & moi sous le feu Roy mon mari. Son fils régné. C'est aussi le votre. Ainsi, tous volontaires que sont de votre part les honneurs & les services que vous me rendez, je ne puis les accepter sans faire une espèce d'injure au Prince en la personne de sa mere.

La concubine ne répliqua rien : mais allant trouver le Roy son fils, Prince, j'ai toujours oui dire que le sage ne doit faire, ni permettre rien contre l'ordre. Le bon ordre, ce me semble, consiste en partie, à maintenir les anciens rits, en sorte que chacun se tienne dans le rang qu'ils lui assignent. Cependant le Reine épouse de votre pere veut quitter son appartement, & me presse d'ocuper le rang qu'elle tient à la cour. C'est me presser d'aller contre le bon ordre. J'aime mieux mourir que de le faire : & comme je vois la Reine inflexible à mes remontrances, je la fléchirai par ma mort. En disant cela, elle se dispoisoit à se donner un coup mortel. On l'arrêta : & son fils fondant en larmes, s'efforça de l'apaiser, mais elle ne put consentir à vivre jusqu'à ce que la Reine étant avertie de sa résolution, lui promit quoiqu'à regret, de conserver son rang, & de se laisser honorer & servir comme auparavant. Tout le monde fut également surpris & charmé de voir cet empressement dans deux femmes à user de tant de déférences l'une pour l'autre. C'est là ce qui mérite le nom de sagesse, & de vertu dignes des éloges de tous les siècles.

UNE JEUNE femme d'une beauté rare, & d'une vertu reconnue, perdit son mari de fort bonne heure. Les plus riches du Royaume la recherchoient à l'envi, mais fort inutilement. Le Roy lui-même informé de sa vertu & de sa beauté, la rechercha dans les formes, & lui députa un grand Officier avec les présens ordinaires. Voici ce qu'elle répondit : mon mari m'a bientôt laissé veuve, il est vrai : mais je n'en aurai cependant jamais d'autre. J'aurois souhaité pouvoir le suivre : mais il m'a laissé un fils qu'il faut élever. Bien des gens m'ont recherchée, tous l'ont fait inutilement, & lorsque je me croyois délivrée de ces importunes recherches, le Roy lui-même les renouvelle. Est-il possible qu'on doute encore, si je ne pourrais point enfin oublier feu mon mari, pour me donner à un autre époux, & sacrifier mon devoir à une fortune éclatante ? Je veux prouver une bonne fois que je ne suis pas capable de cette lâcheté, & débauser sur cela quiconque ne me connoit pas encore.

Après avoir parlé de la sorte, elle prend son miroir d'une main, un saifoir

Déférence
extraordi-
naire entre
une Fem-
me & une
Concubine.

Exemple
d'amour
conjugal
extraordi-
naire.

Résolution
singulière

d'une veuve pour se délivrer des demandes d'un second mariage.

de l'autre, & se coupe le nez. Me voilà punie, dit-elle, d'avoir laissé tant de gens douter de ma fermeté. Allez rendre réponse au Roy, & dites-lui que si je ne me donne pas la mort, c'est que je n'ai pas le courage d'abandonner mon fils dans un si bas âge. Ce que je viens de faire suffit. C'est sans doute pour ma beauté, que le Roi me recherchoit. Dites-lui que mon visage n'est plus qu'un reste difforme & défiguré. Il se désistéra sans peine. L'Officier raporta au Roy ce qu'il avoit vu. Le Prince loua la résolution de la jeune veuve, lui donna le titre de *Kao king*, & lui décerna d'autres honneurs.

Piété filiale d'une Bru envers sa Belle-mère.

UN JEUNE Officier de *Tchin* venoit d'épouser une fille de seize ans, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une guerre, qui l'obligea d'aller servir. Avant que de quitter sa femme: on ne sçait, lui dit-il, qui meurt ni qui vit. Qui peut m'assurer que j'échapperai des dangers de cette guerre? Je vous laisse ma bonne mère, qui n'a point d'autre enfant que moi. Au cas que je meure, que deviendra-t-elle? Voulez-vous bien me promettre d'en avoir soin? Oûi, dit sa femme, je vous le promets.

L'Officier étant effectivement mort à la guerre, la jeune veuve prit un très-grand soin de sa belle-mère, travaillant elle-même de ses propres mains le jour & la nuit, pour qu'elle ne manquât de rien. Les trois ans du deuil étant finis, comme elle étoit jeune & sans enfans, son pere & sa mere voulurent la rappeler auprès d'eux, pour la marier en secondes noces. Mais la jeune veuve en rejeta vivement la proposition. La fidélité & la justice, leur dit-elle, sont nos principaux devoirs. Vous-même vous ne m'avez rien tant recommandé en me mariant, que l'attachement & l'obéissance à mon mari. Or vous sçavez que ce cher mari prêt à partir pour la guerre où il a perdu la vie, me témoigna l'inquiétude que sa piété lui inspiroit, sur ce que deviendroit sa mere, au cas qu'il vînt à lui manquer & me demanda si je voulois bien lui promettre d'en avoir soin. Je le lui promis. D'ailleurs c'est le devoir d'une bru de servir sa belle-mère. Bien loin que la mort de mon mari m'en dispense, elle m'impose plutôt à cet égard une nouvelle obligation. Ne le pas faire, ce seroit me rendre coupable d'infidélité & d'injustice, feu mon mari passeroit pour un méchant fils, qui n'auroit pas sçu pourvoir efficacement à l'entretien de sa mere, & qui s'en seroit reposé légèrement sur une épouse peu fidèle. Plûtôt mourir que d'exposer mon mari, ou de m'exposer moi-même à de semblables reproches.

Le pere & la mere voyant la résolution de leur fille, ne lui parlerent plus de se remarier. Le belle-mère vécut encore vingt-huit ans. La bru fournit toujours à tous ses besoins, & la servit assidûment jusques au dernier soupir. Elle lui rendit après sa mort les derniers devoirs, & n'omit rien à son égard des cérémonies réglées. La constance, la fidélité, & l'assiduité de cette veuve à servir sa belle-mère, la firent beaucoup estimer. Le Magistrat de *Hoai yang* en fit son rapport à la cour. L'Empereur, qui régnoit alors, lui envoya quarante livres d'or, lui donna le titre de *Hiao fou* (a), & lui décerna d'autres honneurs.

VOU

(a) *Hiao*. Piété filiale, pieux, pieuse. *Fou*. Femme mariée, ou qui l'a été.

VOU KONG Roi de *Lou*, étant allé rendre ses hommages à l'Empereur *Suen wang*, se fit accompagner de son fils aîné nommé *Ko*, & de son second fils nommé *Hi*. *Suen wang* ne goûtoit point l'aîné des deux freres, & trouvoit au contraire le cadet fort à son gre : de sorte qu'il déclara que le cadet succéderoit au Roi son pere. En effet, quand *Vou kong* mourut, *Hi* monta sur le trône, & régna sous le nom de *Y kong*. Il eut un fils qui fut aussi Roi dans la suite, sous le nom de *Hiao kong*, mais qui dans son enfance fut nommé *Tching*. Cet enfant étant encore au berceau, *Pé yu* fils de *Kia*, forma un parti dans le Royaume, tua son oncle *Y kong* qui régnoit, se fit lui-même proclamer Roi par son parti, & fit faire irruption dans le palais, pour se défaire du petit *Tching*,

Femme qui sacrifie son fils pour le service de son Souverain.

Au premier bruit de l'irruption, la gouvernante du petit Prince le dépoüilla de ses habits, en revêtit son propre enfant, & le coucha dans le berceau royal. Les gens de *Pé yu* tuèrent cet enfant : & persuadés que c'étoit le Prince *Tching*, négligerent assez le reste : de sorte que la gouvernante se sauva tenant le petit Prince entre ses bras. A peine étoit-elle hors du palais, qu'elle rencontra un des grands seigneurs du Royaume, oncle maternel du Prince. Gouvernante, lui dit ce seigneur à l'écart, mon neveu *Tching* est-il mort? Non, Monsieur, le voici, répondit-elle : j'ai mis mon fils dans le berceau du Prince : on a égorgé l'un pour l'autre. Ce seigneur donna moyen à la gouvernante de fuir sûrement avec le Prince. Il demeura onze ans caché, au bout desquels tous les Grands de *Lou* s'adressèrent d'un commun accord à l'Empereur qui régnoit alors, pour lui demander la mort de *Pé yu* & l'élévation du jeune Prince sur le trône de son pere. L'Empereur y consentit. *Tching* fut reconnu Roi de *Lou*. En célébrant son avènement au trône, on n'oublia pas la gouvernante, qui, aux dépens de son propre sang, lui avoit sauvé la vie.

TCHING VANG Roi de *Tsou* venant de monter sur le trône, se plaça sur une éminence, pour voir passer toutes les femmes, destinées à loger dans son palais. Chacune levoit les yeux les unes plus hardiment, les autres moins, pour voir en passant le Prince. Une seule nommée *Tse vou* tint toujours les yeux baissés, & passa modestement, sans donner le moindre signe de curiosité ou d'inquiétude. *Tching wang* frappé de cette modestie, & voulant se divertir, jeune beauté qui passez, dit-il, une œillade, je vous en prie. *Tse vou* ne fit pas semblant d'entendre, & marcha son pas à l'ordinaire, tenant toujours les yeux baissés. *Tching wang* n'en demeura pas là : une œillade, ajouta-t-il, & je vous ferai mon épouse. *Tse vou* n'en leva pas plus les yeux. Le Prince ajouta qu'il lui donneroit telle somme d'argent, & qu'il élèveroit sa famille. Ces promesses ne la touchèrent point. *Tching wang* enfin descendit de cette éminence pour s'approcher d'elle, & lui parler plus commodément. Quoi! lui dit-il, je vous offre le rang de Reine, j'y ajoute encore d'autres promesses, pour vous engager à me regarder en passant : vous vous obstinez à n'en rien faire? Estimez-vous donc si fort un de vos regards?

Exemple remarquable de pudeur & de modestie.

Grand Prince, répondit gravement *Tse vou*, la pudeur & la modestie

Mmm mm 3

font

font l'ornement de notre sexe. Il m'a paru qu'il étoit contre la bienséance & contre mon devoir, de lever les yeux pour vous regarder sur cette éminence, où vous vous étiez placé. Voilà ce qui m'a d'abord fait tenir les yeux baissés. Si je les avois levés ensuite, sur les magnifiques promesses qu'il vous a plu de me faire, c'étoit agir par ambition & par intérêt, sacrifier mon devoir à ces deux passions, & par-là même devenir indigne de vous servir. Voilà mes excuses, & les raisons de ma conduite. *Tching wang* charmé de cette réponse, prit *Tse vou* pour son épouse.

Exemple
d'un desin-
térèsse-
ment par-
fait.

T s i déclara la guerre à *Lou*. L'armée de *Tsi* campant sur les frontières de *Lou*, les sentinelles virent une femme, qui portant un enfant entre ses bras, & en traînant un autre par la main, s'enfuyoit vers les montagnes. Quelques soldats coururent après elle: elle abandonna l'enfant qu'elle portoit, se chargea de l'autre, & doubla le pas. L'enfant qu'elle avoit laissé, la suivoit de loin, & pleuroit d'une manière capable d'attendrir jusqu'à des soldats. La femme cependant fuyoit, sans seulement tourner le tête. Le Général de l'armée de *Tsi*, qui se trouva proche, denianda à l'enfant qu'on avoit pris, si cette femme qui fuyoit étoit sa mere? L'enfant répondit que oui. On lui demanda encore si l'enfant que sa mere emportoit, étoit son cadet ou son aîné: il dit que ce n'étoit pas son frere. La curiosité du Général fut piquée. Il ordonna à deux cavaliers de suivre cette femme à toute bride, & de la lui amener, ce qui fut bien-tôt exécuté.

Dès qu'elle parut, quel est cet enfant, dit le Général, que tu tiens entre tes bras, & quel est celui que tu as laissé derrière toi en fuyant? Celui que je tiens, répondit-elle, c'est le fils de mon frere aîné. Celui que j'ai laissé derrière, c'est mon propre fils. Me voyant poursuivie d'assez près, & désespérant de pouvoir sauver les deux, j'ai abandonné le mien. Quoi! repliqua le Général, une mere a-t-elle rien de plus cher que son fils: Comment abandonner le votre, pour sauver celui d'un frere?

Seigneur, répondit la femme, il m'a paru qu'il étoit de mon devoir de sacrifier ma tendresse & mes intérêts particuliers, au bien commun de ma famille. Si prenant un autre parti, j'avois par hazard échapé à vos soldats, & sauvé mon fils, en abandonnant celui de mon frere, je passerois pour intéressée: dès-lors je serois perdue de réputation. Notre Prince, & tous ses sujets ont l'intérêt en exécration.

Sur cette réponse, le Général fit faire alte à son avant-garde qui marchoit déjà: dit à cette femme de s'en retourner chez elle avec son fils & son neveu, & dépêcha sur le champ un Officier à la cour de *Tsi*, avec ce billet pour son Prince. V. M. m'a chargé de la conquête de *Lou*: je prens la liberté de lui représenter, avant que de m'engager plus avant, qu'il n'est pas tems de l'entreprendre. Il n'y a pas jusques aux villageois de ce Royaume qui ne sçachent & ne gardent la maxime de sacrifier au bien commun tout intérêt particulier: que fera-ce des Grands du Royaume & des Officiers de guerre? L'Officier que j'envoye à V. M. lui racontera une aventure qui prouve ce que j'ai l'honneur de lui écrire. Sur ce billet & sur le récit de l'avanture, l'ordre vint à l'armée de se retirer. Le Roi de *Lou* instruit

truit de ce qui s'étoit passé, fit de beaux présens à cette femme, & la surnomma *T nei* (a). Voilà, se récrie sur cela l'historien Chinois, quelle est la force du désintéressement parfait? il sauve un Royaume entier par le moyen d'une villageoise.

Sos le règne de *Suen vang*, les huissiers courant la campagne, trouvèrent un homme qu'on venoit de tuer, & à quelques pas deux freres qu'ils faisoient comme auteurs du meurtre. L'affaire étant examinée, on trouva que le mort n'avoit qu'une playe: d'où l'on conclut qu'un des deux freres n'avoit point frappé. Il étoit question de sçavoir lequel avoit donné le coup. On y fut fort embarrassé: car l'aîné disoit, c'est moi. Le cadet foutenoit au contraire que son aîné étoit innocent, que lui seul étoit le coupable. Les tribunaux inférieurs porterent l'affaire au Ministre, qui en fit son rapport à l'Empereur.

Les élargir tous deux, dit le Prince, c'est pardonner aux meurtriers, & autoriser le crime. Les condamner tous deux à mort, c'est aller contre les lois, puisqu'il est certain qu'un seul a frappé: il me vient une pensée. Leur mere doit mieux les connoître que personne. Il faut que l'un des deux meure. Lequel des deux? C'est sur quoi il faut s'en rapporter à leur mere. Le Ministre l'ayant fait venir. Un de vos fils, dit-il, a tué un homme, & doit mourir pour expier ce crime. Chacun d'eux excuse son frere, & se dit le coupable. L'affaire est allée jusqu'au Prince. Il a prononcé l'arrêt de mort contre l'un des deux, mais que du reste on s'en rapportât à vous, pour le chois qu'on devoit faire.

La pauvre mere fondant en larmes: s'il faut, dit-elle, absolument qu'il y en ait un des deux qui perde la vie, que ce soit plutôt le cadet que l'autre. Le Ministre faisant écrire sa réponse, ne laissa pas de lui témoigner qu'il étoit surpris qu'elle préférât ainsi l'aîné contre l'ordinaire des femmes, qui aiment plus tendrement leurs derniers enfans: & il fut curieux de sçavoir pourquoi elle en usoit autrement.

Seigneur, dit-elle, de ces deux freres le cadet seul est mon propre fils. L'aîné est d'un premier lit. Mais j'ai promis à feu mon mari de le regarder comme mon fils, & je lui ai jusqu'ici tenu ma parole. Sauver le cadet au préjudice de l'aîné ce seroit la violer, & n'écouter que les mouvemens d'une tendresse intéressée. Le chois que j'ai fait me coûte: mais je crois m'y devoir tenir. Ces dernières paroles furent entrecoupées de gémissemens & de sanglots. Le Ministre ayant de la peine lui-même à retenir ses pleurs, se retira pour aller faire son rapport au Roi. Le Prince accorda la grace aux deux fils en considération de la mere, dont il loua hautement la vertu, & le généreux désintéressement.

CERTAIN Lettré de province ayant eu un emploi à la cour, laissa sa femme à la maison. Un homme du voisinage profita de cette absence pour entretenir avec elle un mauvais commerce, mais ayant sçû que le mari devoit incessam-

Exemple
extraordi-
naire d'a-
mitié fra-
ternelle.

Désinté-
ressement
remarquable
d'une
mere en-
vers son
fils.

Tracasse-
ries de
ménage.

(a) *T. Justice, désintéressement, désintéressée. Nei. Soeur cadette, comme qui diroit, la soeur désintéressée, ou la généreuse soeur.*

cessamment revenir, il parut craindre qu'à son retour il ne vînt à découvrir l'intrigue, & n'en témoignât son chagrin par quelque coup violent. J'y mettrai ordre, dit la femme : je vais préparer un vin empoisonné, dont je lui ferai boire. Peu de jours après le mari arive. Vous avez bien fatigué, dit la femme, il faut un peu vous remettre. J'ai du vin qui vous attend. J'en ai peu, mais il est excellent. Apportez ce pot, dit-elle à sa suivante, que mon mari goûte un peu ce vin. La suivante instruite du poison se trouva embarrassée : elle n'avoit pas le courage d'empoisonner son maître : elle ne vouloit pas non plus révéler le crime de sa maîtresse. Voici l'expédient qu'elle imagina : ce fut de laisser tomber exprès le pot, de sorte que tout le vin se répandit par terre. Son maître naturellement colere, ignorant le service qu'elle lui rendoit la maltraita fort. Les jours suivans la maîtresse qui craignoit qu'elle ne parlât, la battoit cruellement sous divers prétextes, cherchant à la faire mourir sous les coups.

Sur ces entre-faites le mari fut instruit par un de ses freres de la conduite de sa femme, & du poison qu'on disoit qu'elle lui avoit préparé. Ce qui s'étoit passé dans la maison depuis son retour, étoit pour lui une confirmation assez sensible du raport qu'on lui faisoit. Il fit mourir sa femme sous les coups des mêmes verges dont elle maltraitoit sa suivante. Ensuite il demanda à cette fille pourquoi elle n'avoit pas tout découvert, plutôt que de se laisser si cruellement maltraiter. Je n'avois garde, répondit-elle : c'étoit faire perdre en même tems la vie & la réputation à ma maîtresse : j'aurois mieux mourir moi-même. Son maître, partie par estime, partie par reconnaissance de ce qu'elle lui avoit sauvé la vie, voulut la prendre pour femme : mais elle n'y consentit point. Ma maîtresse est morte honteusement, dit-elle, je ne devois pas lui survivre : comment oserois-je prendre sa place ? Non, je me tuerai plutôt. Son maître se contenta donc de lui faire des présens considérables, & de penser à la bien marier. Dès qu'on le sçut dans le voisinage, ce fut à qui l'épouserait.

UN homme riche nommé *Tchu yai* ayant perdu sa femme, & n'ayant qu'une fille encore petite, se maria. Il avoit d'assez belles perles : il les donna à sa femme, qui s'en fit des bracelets. Six ans après *Tchu yai* mourut : mais dans une terre étrangere. Sa femme dans le fort de sa douleur & de son deuil jetta les bracelets de perles. Une fille d'environ neuf ans qu'elle avoit eu du premier mari, ramassa ces bracelets qu'elle trouva par terre : & sans que personne en sçût rien, les mit dans la cassette où sa mere avoit son miroir, & d'autres petits meubles, dont elle n'usoit point pendant son deuil. Quand ses freres & ses autres parens furent avertis de sa mort, ils se rendirent auprès de la veuve, pour aller chercher le corps du défunt, & le conduire à la sépulture de ses ancêtres. Sur le chemin étoit une douïane, & il y avoit peine de mort pour quiconque y seroit trouvé saisi de perles. La cassette visitée, on y en trouva. Le crime est clair, dit le douïanier. Il ne s'agit plus que de sçavoir qui en est coupable. *Tsou* * craignit pour sa belle-mere, à qui appartenoit la cassette,

Générosité
d'une fille
envers sa
mere.

* C'étoit le nom de la jeune fille, qui avoit alors treize ans.

te, & s'adressant au Douanier: c'est moi, lui dit-elle, qu'on doit punir, ne cherchez point d'autre coupable. Comment cela, dit le Douanier, car il faut faire un Procès verbal. A la mort de mon pere, dit *Tjou*, ma belle-mere a jetté ses bracelets. J'ai trouvé que c'étoit dommage, je les ai ramassés, & mis dans cette cassette: ma belle-mere n'en a rien sçû. On vient dire à la belle-mere la déclaration de *Tjou*. Elle court aussitôt vers la jeune fille, pour sçavoir ce qui en étoit. Oui, ma mere, continua *Tjou*, ces bracelets que vous jetâtes, c'est moi qui les ai ramassés à votre insçû, & mis dans cette cassette. On les a surpris à cette Douane, & la Loi prescrit pour cela, dit-on, la peine de mort; c'est moi qui la dois subir. *Tjou* parloit si affirmativement contre elle-même, que sa belle-mere croyoit presque qu'elle disoit vrai.

Cependant, par tendresse & par compassion, elle va interrompre le Douanier, qui avoit la déposition de *Tjou*. Monsieur, lui dit-elle, attendez je vous en prie; ma fille n'est point coupable; ne vous en prenez point à elle. Ce sont mes bracelets & non les siens. A la mort de mon mari, je les pris & les mis dans cette cassette. La douleur, les soins, la fatigue, m'ont fait oublier qu'ils y étoient: c'est ma faute, qu'on me punisse. Non, reprit la fille avec fermeté, c'est moi qui ai ramassé ces bracelets. Non, dit la mere, c'est moi-même: ma fille ne parle ainsi que par tendresse pour moi & pour me tirer du péril à ses dépens. Seigneur, disoit la fille, par compassion pour moi, ma mere se charge d'une faute qu'elle n'a pas faite, elle s'expose elle-même pour me sauver la vie. Enfin l'une ne pouvant l'emporter sur l'autre dans ce généreux combat, elles s'embrassèrent toutes deux, tâchant de se vaincre mutuellement par leurs sanglots & par leurs larmes. Tous les parens étoient en pleurs à ce spectacle. Les gens les plus indifférens en étoient attendris, jusqu'à ne pouvoir retenir leurs larmes. Il n'y eut pas jusqu'au Commis de la Douane à qui le procès tomba des mains.

Générosité
d'une Mere
envers sa
Fille.

Celui qui présidoit à ce Tribunal, pleurant lui-même; voilà, dit-il, une aimable générosité dans la mere & dans la fille. C'est à qui mourra des deux. Pour moi, je mourrais plutôt, s'il le falloit, que de condamner l'une ou l'autre. Il jeta par terre les perles, & renvoya tout le monde, mettant cette faute au rang de celles dont on ne connoît point les coupables. Le convoi poursuivit sa route; & l'on sçut bien-tôt après, que c'étoit l'enfant de neuf ans, qui avoit mis là ces perles, sans en dire mot à personne. On en estima d'autant plus la généreuse tendresse de *Tjou*, & de sa belle-mere.

Les exemples qu'on vient de rapporter, sont tirez d'un ancien Recueil, dont l'Auteur vivoit il y a deux-mille ans; on n'a fait que les traduire.

On eût pû en rapporter plusieurs autres, en feuilletant les histoires particulieres des différentes Villes: car comme je l'ai déjà dit ailleurs, c'est un usage à la Chine, que chaque Ville imprime l'histoire & les annales de son district.

Ces histoires sont divisées en plusieurs chapitres, selon la différence des matières. Le premier contient la Carte du lieu, & en expose bien ou

mal la situation : un autre fait le détail des denrées que le pays produit : un troisième marque à quoi monte le tribut qui se paye à l'Empereur : le quatrième déclare quel est le nombre des familles : le cinquième contient les monumens antiques, s'il y en a : enfin les derniers chapitres sont l'éloge des hommes ou des femmes illustres, qui se sont distingués par un mérite au-dessus du commun, ou par quelque action éclatante de vertu.

Le grand nombre de ces prétendues héroïnes dont on parle, sont de jeunes veuves qui se sont procuré la mort, pour ne pas consentir à un second mariage, auquel on vouloit les contraindre.

On y voit aussi des exemples de plusieurs autres, qui se sont signalées par la piété filiale, par leur pudeur, & par la constance avec laquelle elles ont mieux aimé périr, même dans les flammes, que de courir le moindre risque d'être déshonorées.

Comme on ne s'est proposé en rapportant ces différentes histoires, que de donner la connoissance des mœurs, des coutumes, & des idées de la Nation Chinoise, sur le héroïsme qu'elle attribue aux personnes du sexe, on a cru devoir se borner à ce petit nombre d'exemples, d'autant plus que ceux qu'on trouve dans les Registres dont je viens de parler, sont assez semblables, & que d'ailleurs ils y sont racontés d'une manière sèche & ennuyeuse.

Fin du second Volume.









BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 04041 382 3

